This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

ΕΙΣ ΦΑΟΣ
George Barker

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE.

SAINT L — SAX.

DE L'IMPRIMERIE D'EVERAT,

RUE DU CADRAN, N°. 16.

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE,

ANCIENNE ET MODERNE,

OU

HISTOIRE, PAR ORDRE ALPHABÉTIQUE, DE LA VIE PUPLIQUE ET PRIVÉE DE TOUS LES HOMMES QUI SE SONT FAIT REMARQUER PAR LEURS ÉCRITS, LEURS ACTIONS, LEURS TALENTS, LEURS VERTUS ET LEURS CRIMES.

OUVRAGE ENTIÈREMENT NEUF,

RÉDIGÉ PAR UNE SOCIÉTÉ DE GENS DE LETTRES ET DE SAVANTS,

On doit des égards aux vivants ; on ne doit aux morts que la vérité. (VOLT., *prem.ere Lettre sur* Œdipe)

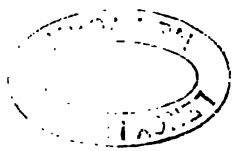
TOME QUARANTIÈME.

A PARIS,

CHEZ L. G. MICHAUD, LIBRAIRE-ÉDITEUR,

PLACE DES VICTOIRES, N° 3.

1825.



IGNATURES DES AUTEURS

DU QUARANTIÈME VOLUME.

MM.		MM.
. Beuchot.	L—y.	L'Écuy.
ı. Auger.	M—d.	Michaud aîné.
De Angelis.	M—d j.	Michaud jeune.
Allier-d'Hauteroche.	M—on.	Marron.
. Abel-Rémusat.	M—s.	Marcellus.
H. Audiffret.	M—z—s.	Mazas.
De Beauchamp.	N—h.	Nauche.
Bocous.	N—l.	Noel.
Beaulieu.	Oz—m.	Ozanam.
Madame Bolly.	P—c—t.	Picot.
. Pillet.	P—ny.	Prony.
ı. Cuvier.	P—s.	Périès.
Depping.	Q. Q.	Quatremère de Quincy.
-s. Desgenettes.	R—d.	Reinaud.
. D'Hombres-Firmas.	R—d—n.	Renauldin.
s. Du Petit Thouars.	Si—d.	Sicard.
ı. Durozoir.	S. M—n.	Saint-Martin.
Durdent.	S. S—i.	Simonde Sismondi.
Duvau.	St—t.	Stassart.
-s. Dezos de la Roquette.	S—v—z.	De Sévelinges.
Eyriès.	S—y.	De Salaberry.
Fiévée.	T—d.	Tabaraud.
Foisset aîné.	V—r.	Vergar.
Théophile Foisset.	V. S. L.	Vincens-Saint-Laurent.
Guillon.	V—ve.	Villenave.
Guérard.	W—r.	Walckenaer.
Gley.	W—s.	Weiss.
Lefebvre-Cauchy.	Y.	Anonyme.
ı. Laboudérie.	Z.	Anonyme.
ı. Hippolyte de La Porte.		

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

BIOGRAPHIE

UNIVERSELLE.

S

- LAMBERT (Charles-, marquis de), poète fran-it en 1717, à Vézelise en , d'une famille noble, mais une. Voué, par sa nais-a carrière militaire, il ser-le corps des Gardes-Lor-ais, après la paix d'Aix-la- en 1748, il s'attacha au slas, dont la cour offrait on de femmes spirituelles, rateurs aimables. C'est là Lambert connut la mar-Châtelet qui, malgré son avec Voltaire, ne dé-as les vœux d'un officier e de vingt ans que ce grand nsi la vie privée de Saint- fut liée à celle de Voltaire . du Châtelet, comme elle être plus tard à celle de sseau par Mme d'Houdetot. Voltaire vint s'établir à la Luneville, il reconnut les ns poétiques de Saint-Lam-nt une sorte d'enthousiasme goût et l'élégance qui bril-ns les premiers essais de ce ilitaire (1). *Je lis vos vers, j'en suis jaloux*, disait-il dans une Épître qu'il lui adressa à cette époque (1736). Une autre fois (1749) il fit pour lui les vers suivants :

> Les fleurs dont Horace autrefois
> Faisait des bouquets pour Glycère,
> Saint-Lambert, ce n'est que pour toi
> Que ces belles fleurs sont écloses ;
> C'est ta main qui cueille les roses,
> Et les épines sont pour moi.

Voltaire faisait ainsi gaîment allusion à la belle passion dont Mme. Duchâtelet s'était éprise pour Saint-Lambert. De leur intimité survint un enfant dont la naissance donna la mort à sa mère (2). Peu de temps après, Saint-Lambert vint à Paris. L'éclat de sa première aventure fut pour lui, à cette époque de corruption, une recommandation plus puissante dans la haute société que ses pièces fugitives. La plupart sont adressées à la marquise de Boufflers, sous

(1) Voltaire par Condorcet.

(2) Cet événement fit connaître pour la première fois à Paris, le nom de Saint-Lambert, et donna lieu à de nombreuses satires, entre autres à celle-ci :

> Ci gît qui perdit la vie
> Dans le double accouchement
> D'un traité de philosophie
> Et d'un malheureux enfant.
> Lequel des deux nous l'a ravie?
> Sur ce funeste événement
> Quelle opinion devons-nous suivre?
> Saint-Lambert s'en prend au livre.
> Voltaire dit que c'est l'enfant.

le nom de Doris et de Thémire, ou au prince de Beauvau, son protecteur et son ami, dans la maison duquel il avait un appartement chaque fois qu'il venait à Paris. Dès cette époque, il se lia particulièrement avec Duclos, Diderot, Grimm, J.-J. Rousseau, etc. C'est à ce dernier qu'il adressa un jour ce propos : « Voulez-vous » savoir la différence d'amitié qui » nous unit l'un à l'autre : c'est » que je chéris le besoin que mon » cœur a de vous, et que vous êtes » quelquefois embarrassé du besoin » que vous auriez de moi (3). » Tant que le roi Stanislas vécut, Saint-Lambert partageait son année entre Paris et la Lorraine, où il avait une place d'exempt des gardes-du-corps de ce monarque. Il vendit ensuite cette charge, après avoir obtenu la commission de colonel au service de France, et fit, en cette qualité, les campagnes de Hanovre (1756-1757). Peu de temps auparavant, il avait inspiré à Mme. d'Houdetot une passion qui allait jusqu'au délire, et qui bientôt ne fut un mystère pour personne (4). On admet ici pleinement tout ce qui est dit dans l'article J.-J. Rousseau (*V.* tom. XXXIX, pag. 135), sur cette époque de la vie de Saint-Lambert. Il est hors de doute, d'après le témoignage de Diderot, Marmontel, Mme. d'Épinay, et de tous les Mémoires contemporains, que Rousseau, par le plus entier oubli des devoirs de l'amitié, tenta de supplanter Saint-Lambert dans le cœur de Mme. d'Houdetot. Le Genevois en fut pour la honte de ses mauvais procédés : mais, a de faire oublier ses torts par lence, il eut l'impertinence d à Saint-Lambert pour le régent sa liaison avec Mme. d'Hou promettant de ne jamais « lui » la sécurité de son innocenc » un pareil état ». C'est de ce tre que Saint-Lambert dit à Di *qu'on n'y répond qu'avec des de bâton* (5). Dans une autre écrite vers la même époque (Rousseau tenait un langage bi férent. Érigeant en vertu le sion adultère, il disait aux amants : « Oui, mes enfants, » à jamais unis : il n'est plus comme les vôtres ; et vous n » de vous aimer jusqu'au tom Rousseau ne croyait pas, sans être aussi bon prophète ; car son de Saint-Lambert et de d'Houdetot dura jusqu'à la m celui-ci. Elle sembla même, une constance aussi rare, a quelque chose de respectable au d'un monde qui en était ven garder la fidelité conjugale un préjugé. M. d'Houdetot toujours montré fort débonn vers celui qui possédait to affections de sa femme. Une assez bizarre, c'est que l'an le mari, devenus plus que génaires, s'avisèrent de de pour la première fois, jalo de l'autre. L'amant donna une scène des plus ridicules, nifestant fortement cette ja le jour que M. et Mme. d' tot célébraient la cinquantai pareils traits, on reconnaît p que Marmontel, dans ses Mé a proclamé le *Sage d'Eau* c'était un village dans la v

(3) Mém. de Mme. d'Épinay, t. II, pag. 285.

(4) On la vit, pendant l'hiver de 1758, écrire lettres sur lettres au prince de Soubise, qu'elle ne connaissait pas personnellement, et qui était ami de Saint-Lambert, pour le supplier d'engager ce dernier à revenir à Paris (*Mém.* de Mme. d'Épinay, t. II, p. 153, Paris, 1818.)

(5) *Mém.* de Mme. d'Épinay, tom. III

orenci, où Saint-Lambert
it construire une charmante
, non loin du village de San-
'habitait Mme. d'Houdetot.
vieillesse, il fut envers cette
te amie, ce qu'il s'était mon-
me époque où ses passions
dans toute leur force, soup-
x, exigeant et ridiculement
ible. En effet, le héros d'un
qui dura plus de cinquante
nt loin d'être un homme vé-
nent aimable. Ses prétentions
et à la philosophie ne l'em-
nt pas d'être très-fier de
re et de sa naissance. Son
n dédaigneux, sa politesse
tenaient toujours à une dis-
espectueuse ses confrères les
ieurs philosophes, lesquels
trop politiques pour y re-
de bien près avec un gentil-
qui avait épousé franche-
eurs principes, et qui était
u prince de Beauvau, le pro-
clare de leur secte. Aussi
turèrent-ils à voir dans Saint-
rt un auxiliaire important, et
rent-ils de lui prodiguer des
s, qui lui donnèrent, dans le
littéraire, un renom bien su-
a son mérite véritable. Il
ste à le suivre au milieu de cette
e, où il devait obtenir des
trop faciles pour que la ca-
y eût pas une grande part.
es campagnes d'Hanovre, il
pour jamais au service, dans
il s'était peu distingué, pour
sacrer exclusivement aux let-
aux plaisirs du grand monde.
na toute sa fortune, qui était
nsidérable, et vécut désormais
dans une heureuse indépen-
. Ne paraissant rechercher d'a-
que les succès de société, il se
ntait d'y lire ses poésies fugi-
tives, et les fragments du poème des *Saisons*, auquel il travaillait depuis long-temps. Ces lectures le mirent bientôt au nombre des poètes les plus à la mode (6). Si quelques-uns de ses vers furent dès-lors imprimés, c'était sans son aveu, en apparence du moins. C'est ainsi qu'en 1764, ses deux charmantes pièces qui ont pour titre *Le Matin* et *Le Soir*, parurent dans un recueil où se trouvaient les *Quatre parties du jour* du cardinal de Bernis, et trois *Saisons* de Bernard. Plus tard une infidélité semblable fit connaître au public l'*Essai sur le luxe*, brochure de 79 pages, que Saint-Lambert destinait à l'Encyclopédie. Cet essai ne réussit point : on le trouva superficiel, écrit sèchement, sans chaleur, rempli d'idées fausses et de citations historiques mal appliquées. Dans l'intervalle, il avait donné, en 1756, les *Fêtes de l'amour et de l'hymen*, comédie-ballet, qui eut peu de représentations. Le conte intitulé *Sara Th****., qu'il fit paraître l'année suivante (septembre 1765), dans la *Gazette littéraire*, obtint un succès peu mérité. L'héroïne de ce conte, annoncé comme une traduction de l'anglais, est une fille de qualité qui épouse son laquais. Il fallait tout l'aveuglement des idées d'une fausse philosophie pour porter Saint-Lambert à traiter un sujet aussi repoussant. Ce roman est d'ailleurs aussi froid qu'ennuyeux : les sentiments en sont forcés, le style plein de prétention; et les réflexions dont il est rempli, ne sont pas assez neuves pour dédommager du défaut général d'intérêt. Le ridicule d'une pareille conception n'a point échappé à la ma-

(6) Voy. la *Correspondance de Grimm*, août 1753, et juin 1762.

le nom de Doris et de Thémire, ou au prince de Beauvau, son protecteur et son ami, dans la maison duquel il avait un appartement chaque fois qu'il venait à Paris. Dès cette époque, il se lia particulièrement avec Duclos, Diderot, Grimm, J.-J. Rousseau, etc. C'est à ce dernier qu'il adressa un jour ce propos : « Voulez-vous » savoir la différence d'amitié qui » nous unit l'un à l'autre : c'est » que je chéris le besoin que mon » cœur a de vous, et que vous êtes » quelquefois embarrassé du besoin » que vous auriez de moi (3). » Tant que le roi Stanislas vécut, Saint-Lambert partageait son année entre Paris et la Lorraine, où il avait une place d'exempt des gardes-du-corps de ce monarque. Il vendit ensuite cette charge, après avoir obtenu la commission de colonel au service de France, et fit, en cette qualité, les campagnes de Hanovre (1756-1757). Peu de temps auparavant, il avait inspiré à Mme. d'Houdetot une passion qui allait jusqu'au délire, et qui bientôt ne fut un mystère pour personne (4). On admet ici pleinement tout ce qui est dit dans l'article J.-J. Rousseau (*V.* tom. XXXIX, pag. 135), sur cette époque de la vie de Saint-Lambert. Il est hors de doute, d'après le témoignage de Diderot, Marmontel, Mme. d'Épinay, et de tous les Mémoires contemporains, que Rousseau, par le plus entier oubli des devoirs de l'amitié, tenta de supplanter Saint-Lambert dans le cœur de Mme. d'Houdetot. Le Genevois en fut pour la honte de ses mauvais procédés : mais, de faire oublier ses torts pa lence, il eut l'impertinence à Saint-Lambert pour le rége sa liaison avec Mme. d'Ho promettant de ne jamais « lu » la sécurité de son innocen » un pareil état ». C'est de c tre que Saint-Lambert dit à D *qu'on n'y répond qu'avec d de bâton* (5). Dans une aut écrite vers la même époque (Rousseau tenait un langage l férent. Érigeant en vertu l sion adultère, il disait au amants : « Oui, mes enfant » à jamais unis : il n'est plus » comme les vôtres ; et vous » de vous aimer jusqu'au tou Rousseau ne croyait pas, sa être aussi bon prophète ; ca son de Saint-Lambert et d'Houdetot dura jusqu'à la celui-ci. Elle sembla même, une constance aussi rare, quelque chose de respectable d'un monde qui en était v garder la fidelité conjugale un préjugé. M. d'Houdeto toujours montré fort débon vers celui qui possédait t affections de sa femme. U assez bizarre, c'est que l'a le mari, devenus plus que génaires, s'avisèrent de pour la première fois, jal de l'autre. L'amant donn une scène des plus ridicules nifestant fortement cette le jour que M. et Mme. d tot célébraient la cinquanta pareils traits, on reconnaît que Marmontel, dans ses M a proclamé le *Sage d'Ea* c'était un village dans la

(3) Mém. de Mme. d'Épinay, t. II, pag. 285.

(4) On la vit, pendant l'hiver de 1758, écrire lettres sur lettres au prince de Soubise, qu'elle ne connaissait pas personnellement, et qui était ami de Saint-Lambert, pour le supplier d'engager ce dernier à revenir à Paris (*Mém.* de Mme. d'Épinay, t. II, p. 153, Paris, 1818.)

(5) *Mém.* de Mme. d'Épinay, tom. II

ınci, où Saint-Lambert construire une charmante ıon loin du village de San- ıabitait Mme. d'Houdetot. ieillesse, il fut envers cette amie, ce qu'il s'était mon- : époque où ses passions ns toute leur force, soup- exigeant et ridiculement r. En effet, le héros d'un ıi dura plus de cinquante loin d'être un homme vé- nt aimable. Ses prétentions t a la philosophie ne l'em- pas d'être très-fier de et de sa naissance. Son dédaigneux, sa politesse enaient toujours à une dis- pectueuse ses confrères les ens philosophes, lesquels rop politiques pour y re- e bien près avec un gentil- qui avait épousé franche- us principes, et qui était prince de Beauvau, le pro- lcclaré de leur secte. Aussi mèrent-ils à voir dans Saint- on auxiliaire important, et ent-ils de lui prodiguer des , qui lui donnèrent, dans le ıtéraire, un renom bien su- a son mérite véritable. Il e a le suivre au milieu de cette . où il devait obtenir des op faciles pour que la ca- eût pas une grande part. ; campagnes d'Hanovre, il pour jamais au service, dans s'étant peu distingué, pour rer exclusivement aux let- ıt plaisirs du grand monde. ; toute sa fortune, qui était dérable, et vécut désormais ans une heureuse indépen- le paraissant rechercher d'a- les succès de société, il se ut d'y lire ses poésies fugitives, et les fragments du poème des *Saisons*, auquel il travaillait depuis long-temps. Ces lectures le mirent bientôt au nombre des poètes les plus à la mode (6). Si quelques-uns de ses vers furent dès-lors imprimés, c'était sans son aveu, en apparence du moins. C'est ainsi qu'en 1764, ses deux charmantes pièces qui ont pour titre *Le Matin* et *Le Soir*, parurent dans un recueil où se trouvaient les *Quatre parties du jour* du cardinal de Bernis, et trois *Saisons* de Bernard. Plus tard une infidélité semblable fit connaître au public l'*Essai sur le luxe*, brochure de 79 pages, que Saint-Lambert destinait à l'Encyclopédie. Cet essai ne réussit point : on le trouva superficiel, écrit sèchement, sans chaleur, rempli d'idées fausses et de citations historiques mal appliquées. Dans l'intervalle, il avait donné, en 1756, les *Fêtes de l'amour et de l'hymen*, comédie-ballet, qui eut peu de représentations. Le conte intitulé *Sara Th****., qu'il fit paraître l'année suivante (septembre 1765), dans la *Gazette littéraire*, obtint un succès peu mérité. L'héroïne de ce conte, annoncé comme une traduction de l'anglais, est une fille de qualité qui épouse son laquais. Il fallait tout l'aveuglement des idées d'une fausse philosophie pour porter Saint-Lambert à traiter un sujet aussi repoussant. Ce roman est d'ailleurs aussi froid qu'ennuyeux : les sentiments en sont forcés, le style plein de prétention; et les réflexions dont il est rempli, ne sont pas assez neuves pour dédommager du défaut général d'intérêt. Le ridicule d'une pareille conception n'a point échappé à la ma-

(6) Voy. la *Correspondance de Grimm*, août 1753, et juin 1765.

le nom de Doris et de Thémire, ou au prince de Beauvau, son protecteur et son ami, dans la maison duquel il avait un appartement chaque fois qu'il venait à Paris. Dès cette époque, il se lia particulièrement avec Duclos, Diderot, Grimm, J.-J. Rousseau, etc. C'est à ce dernier qu'il adressa un jour ce propos : « Voulez-vous » savoir la différence d'amitié qui » nous unit l'un à l'autre : c'est » que je chéris le besoin que mon » cœur a de vous, et que vous êtes » quelquefois embarrassé du besoin » que vous auriez de moi (3). » Tant que le roi Stanislas vécut, Saint-Lambert partageait son année entre Paris et la Lorraine, où il avait une place d'exempt des gardes-du-corps de ce monarque. Il vendit ensuite cette charge, après avoir obtenu la commission de colonel au service de France, et fit, en cette qualité, les campagnes de Hanovre (1756-1757). Peu de temps auparavant, il avait inspiré à Mme. d'Houdetot une passion qui allait jusqu'au délire, et qui bientôt ne fut un mystère pour personne (4). On admet ici pleinement tout ce qui est dit dans l'article J.-J. Rousseau (*V.* tom. XXXIX, pag. 135), sur cette époque de la vie de Saint-Lambert. Il est hors de doute, d'après le témoignage de Diderot, Marmontel, Mme. d'Épinay, et de tous les Mémoires contemporains, que Rousseau, par le plus entier oubli des devoirs de l'amitié, tenta de supplanter Saint-Lambert dans le cœur de Mme. d'Houdetot. Le Genevois en fut pour la honte de ses mauvais procédés : mais de faire oublier ses torts p lence, il eut l'impertinence à Saint-Lambert pour le rég sa liaison avec Mme. d'H promettant de ne jamais « l » la sécurité de son innoce » un pareil état ». C'est de tre que Saint-Lambert dit à *qu'on n'y répond qu'avec d de bâton* (5). Dans une au écrite vers la même époque Rousseau tenait un langage férent. Érigeant en vertu l sion adultère, il disait a amants : « Oui, mes enfan » à jamais unis : il n'est plu » comme les vôtres ; et vou » de vous aimer jusqu'au to Rousseau ne croyait pas, sa être aussi bon prophète ; c son de Saint-Lambert et d'Houdetot dura jusqu'à la celui-ci. Elle sembla même une constance aussi rare, quelque chose de respectable d'un monde qui en était v garder la fidelité conjugal un préjugé. M. d'Houdet toujours montré fort débon vers celui qui possédait affections de sa femme. U assez bizarre, c'est que l le mari, devenus plus qu génaires, s'avisèrent de pour la première fois, ja de l'autre. L'amant don une scène des plus ridicules nifestant fortement cette le jour que M. et Mme. tot célébraient la cinquant pareils traits, on reconnaît que Marmontel, dans ses M a proclamé le *Sage d'E* c'était un village dans la

(3) Mém. de Mme. d'Épinay, t. II, pag. 285.

(4) On la vit, pendant l'hiver de 1758, écrire lettres sur lettres au prince de Soubise, qu'elle ne connaissait pas personnellement, et qui était ami de Saint-Lambert, pour le supplier d'engager ce dernier à revenir à Paris (*Mém.* de Mme. d'Épinay, t. II, p. 153, Paris, 1818.)

(5) *Mém.* de Mme. d'Épinay, tom.

renci, où Saint-Lambert
t construire une charmante
non loin du village de San-
'habitait Mme. d'Houdetot.
vieillesse, il fut envers cette
e amie, ce qu'il s'était mon-
ne époque où ses passions
ans toute leur force, soup-
, exigeant et ridiculement
ble. En effet, le héros d'un
qui dura plus de cinquante
it loin d'être un homme vé-
ent aimable. Ses prétentions
et a la philosophie ne l'em-
it pas d'être très-fier de
e et de sa naissance. Son
dédaigneux, sa politesse
tenaient toujours à une dis-
spectueuse ses confrères les
ciens philosophes, lesquels
trop politiques pour y re-
le bien près avec un gentil-
qui avait épousé franche-
urs principes, et qui était
prince de Beauvau, le pro-
declaré de leur secte. Aussi
umèrent-ils à voir dans Saint-
t un auxiliaire important, et
rent-ils de lui prodiguer des
, qui lui donnèrent, dans le
littéraire, un renom bien su-
a son mérite véritable. Il
ste à le suivre au milieu de cette
, où il devait obtenir des
trop faciles pour que la ca-
y eût pas une grande part.
es campagnes d'Hanovre, il
pour jamais au service, dans
l s'était peu distingué, pour
orer exclusivement aux let-
ux plaisirs du grand monde.
a toute sa fortune, qui était
nsidérable, et vécut désormais
dans une heureuse indépen-
Se paraissant rechercher d'a-
ue les succès de société, il se
tait d'y lire ses poésies fugi-
tives, et les fragments du poème des *Saisons*, auquel il travaillait depuis long-temps. Ces lectures le mirent bientôt au nombre des poètes les plus à la mode (6). Si quelques-uns de ses vers furent dès-lors imprimés, c'était sans son aveu, en apparence du moins. C'est ainsi qu'en 1764, ses deux charmantes pièces qui ont pour titre *Le Matin* et *Le Soir*, parurent dans un recueil où se trouvaient les *Quatre parties du jour* du cardinal de Bernis, et trois *Saisons* de Bernard. Plus tard une infidélité semblable fit connaître au public l'*Essai sur le luxe*, brochure de 79 pages, que Saint-Lambert destinait à l'Encyclopédie. Cet essai ne réussit point : on le trouva superficiel, écrit sèchement, sans chaleur, rempli d'idées fausses et de citations historiques mal appliquées. Dans l'intervalle, il avait donné, en 1756, les *Fêtes de l'amour et de l'hymen*, comédie-ballet, qui eut peu de représentations. Le conte intitulé *Sara Th***.*, qu'il fit paraître l'année suivante (septembre 1765), dans la *Gazette littéraire*, obtint un succès peu mérité. L'héroïne de ce conte, annoncé comme une traduction de l'anglais, est une fille de qualité qui épouse son laquais. Il fallait tout l'aveuglement des idées d'une fausse philosophie pour porter Saint-Lambert à traiter un sujet aussi repoussant. Ce roman est d'ailleurs aussi froid qu'ennuyeux : les sentiments en sont forcés, le style plein de prétention; et les réflexions dont il est rempli, ne sont pas assez neuves pour dédommager du défaut général d'intérêt. Le ridicule d'une pareille conception n'a point échappé à la ma-

(6) Voy. la *Correspondance de Grimm*, août 1753, et juin 1761.

lignité ingénieuse de Grimm. Il raconte, dans sa *Correspondance*, qu'après avoir fait quelques perquisitions sur l'histoire véritable qui avait fourni à Saint-Lambert l'idée de son roman, il avait appris que cette Sara, si jeune et si charmante, était une vieille folle de qualité, qui, depuis son honteux mariage, vivait non à la campagne, mais à Londres, méprisée des honnêtes gens, et victime des mauvais traitements de son époux (7). Saint-Lambert était alors un des plus zélés collaborateurs de l'Encyclopédie, à laquelle il donna, outre l'article *Luxe*, ceux-ci : *Génie*, *Intérêt de l'argent*, *Législateurs*, *Manières*, etc. Dès l'année 1753, il s'occupait des *Mémoires sur la vie de Bolingbroke*, ouvrage qui ne parut qu'en 1796, au milieu de la tourmente révolutionnaire. Voilà sans doute pourquoi cette production est si peu connue. Elle mériterait cet oubli, si elle n'offrait rien autre chose que le panégyrique d'un philosophe qui attaqua la religion chrétienne avec une coupable audace : mais cet *Essai*, en ne promettant qu'une biographie, présente un tableau tracé avec autant de vérité que d'intérêt, du règne de la reine Anne, cette princesse si remarquable par la bonté de son cœur. Quelques pages de ce tableau rappellent la manière de Voltaire. Saint-Lambert puisa ses matériaux dans lord Hyde et dans Dav. Mallet, auteur des Vies de Bacon et de Marlborough : mais son ouvrage, soumis longtemps et à plusieurs reprises, à l'examen de Suard, son ami, dut à ce littérateur cette connaissance parfaite de l'Angleterre, de ses mœ ses lois (8), dont il est emp qui en fait le mérite particuli assidu aux réunions qui ava chez Mme. Necker, chez l d'Holbach, etc., Saint- est toujours cité dans les o où les encyclopédistes se r en avant pour l'intérêt du pa Mme. Necker, il fut un de du projet de souscription po tue de Voltaire (9). Il fut a premiers à conseiller au p de Ferney, de refuser l'off citoyen de Genève pour c ment. En 1769, Saint Lam blia son poème des *Sais* fut accueilli avec un véritabl siasme par le parti philos Les encyclopédistes ne se point de vanter un auteur transporté les maximes de l dans un poème descriptif. surtout se fit remarquer, en casion, par l'excès et la pers de ses éloges. Dans sa corres ce de l'année 1769, il ne du Poème des Saisons, qu' « une réparation d'honnet » siècle présent fait au gra » passé (10). » Il se dit l'*adr* le *vieil écolier* de Saint-L qu'il proclame ailleurs son *cesseur*, et qu'il élève au n grands poètes du siècle de Lo Mais Voltaire ne s'en tint éloges, dont il était d'ailleu digue envers la médiocrité. I édition (fin de 1768) du *S Siècle de Louis XV*, il à la fin du dernier chapit

(7) Ce roman a fourni le sujet d'un mauvais opéra-comique, par Collet de Mesme et Vachon, donné en 1773 ou 1774.

(8) Voy. les *Mémoires historiques s tième siècle, et sur M. Suard*, par (Paris, 1821).

(9) Voyez les *Mémoires de l'abbé B*

(10) Lettre à M. Dupont, auteur d *des du citoyen*, 7 juin 1769.

serait aujourd'hui sans gloi-
ce genre (les lettres), sans
t nombre d'ouvrages de gé-
ls que le poème des *Qua-*
sons, et le cinquième chapi-
Belisaire, s'il est permis de
la prose à côté de la plus
e poésie. » Il est facile de
r le motif de ces louanges,
ngération pouvait compro-
jugement ou du moins fai-
de la bonne-foi de celui qui
guait ainsi. A une époque où
ait d'élever Crébillon au-
Voltaire, Saint-Lambert,
un enthousiasme non moins
our l'auteur de *Zaïre*, n'a-
raint de le proclamer, dans
ie :

» deux rivaux qui règnent sur la scène.

reconnaissant ne pouvait
ns pour Saint-Lambert que
oclamer de son côté :

» plaisirs, harmonieux émule
» Mantoue et du tendre Tibulle.

l commerce d'éloges donna
trait de Gilbert, qui fut
our le chantre des Saisons :

» et, sable auteur, dont la muse pédante
» trop vantée par Voltaire qu'il vante.

is. dès son apparition, le
le Saint-Lambert fut l'objet
ues aussi méritées que les
ses prôneurs étaient exagé-
ssot, Fréron, Clément, en
t les défauts avec une sin-
rageuse. Saint-Lambert,
la modération que devaient
er les principes philanthro-
il affichait dans son poè-
assez peu maître de lui-mê-
provoquer contre Clément
urs de l'autorité; et il eut le
crédit de le faire enfermer
Évêque. *V.* CLÉMENT, t. IX,
pag. 47). Clément s'en vengea par des épigrammes, entre autres par celle-ci :

Pour avoir dit que tes vers sans génie
M'assoupissaient par leur monotonie,
Froid Saint-Lambert, je me vois séquestré.
Si tu voulais me punir à ton gré,
Point ne fallait me laisser ton poème :
Lui seul me rend mes chagrins moins amers;
Car de nos maux le remède suprême,
C'est le sommeil ... Je le dois à tes vers.

Ce qu'il faut remarquer, c'est que les meilleurs amis de Saint-Lambert s'exprimaient sur son poème, dans leurs correspondances privées, à-peu-près comme l'avaient fait Palissot et Clément dans leurs brochures. Défaut de verve et d'invention, froideur et monotonie de style, retour fréquent d'épithètes et d'exclamations parasites, qui décèlent la stérilité d'un versificateur se battant les flancs pour s'animer : tels sont les reproches que Grimm et Diderot font à Saint-Lambert; et si ces reproches sont fondés, on ne sera pas étonné de l'ennui que l'on éprouve à la lecture d'un poème qui offre d'ailleurs une élégance continue dans la diction, une foule de pensées ingénieuses, versifiées avec beaucoup d'art, souvent même des morceaux entiers dignes d'être retenus, et de trouver place dans un vrai chef-d'œuvre (11). Le Discours pré-

(11) On peut lire encore, dans la Correspondance de Mme. Du Deffand, ce que cette femme spirituelle et Walpole pensaient de Saint-Lambert et de son poème. « Ce Saint-Lambert, écrivait-elle, est un » esprit froid, fade et faux; il croit regorger d'i- » dées, et c'est la stérilité même : sans les or- » seaux, les ruisseaux, les ormeaux et leurs ra- » meaux, il aurait bien peu de chose à dire. En » un mot, je ne vous l'enverrai point : c'est es- » sez de l'ennui de mes lettres, sans y ajouter » les œuvres des encyclopédistes. Quelqu'un qu'on » ne m'a point nommé, disait d'eux, qu'ils pous- » saient leur orgueil jusqu'à croire qu'ils avaient » inventé l'athéisme. » Walpole répondit à Mme. Du Deffand : « Ah que vous en parlez avec jus- » tesse; le plat ouvrage! Point de suite, point » d'imagination; une philosophie froide et déplacée; » un berger et une bergère qui reviennent à tous » moments; des apostrophes sans cesse, tantôt au bon » Dieu, tantôt à Bacchus... En un mot, c'est l'Arcadie

liminaire, et les notes du Poème des *Saisons*, contribuèrent d'abord à son succès. Le Discours offrait, selon l'usage, une poétique tout exprès pour le Poème. Saint-Lambert y exposait ainsi le but qu'il s'était proposé : « J'ai fait des Géorgiques, dit-il, pour les hommes chargés » de protéger la campagne, et non » pour ceux qui la cultivent. Ce n'est » point aux agriculteurs que j'ai parlé ; ils ne m'auraient pas entendu : » les charmantes Géorgiques de Virgile, et les Géorgiques plus détaillées de Vanière, ne peuvent » être d'aucun usage aux paysans, » etc. » C'était sans doute une idée très-louable que de chercher à inspirer aux seigneurs et aux riches le desir d'habiter leurs terres pour y répandre la prospérité par leur présence. Il était beau de leur enseigner à être humains envers leurs vassaux, et d'exhorter les ministres à adoucir le fardeau des impôts pour le pauvre cultivateur : mais un pareil ordre d'idées était peu poétique. Il valait mieux, ou faire un traité de morale, ou peindre, comme Thomson, la nature pour la nature, et la vie champêtre dans ses détails les plus simples et les plus aimables. Quant aux notes à la suite du poème, elles sont, comme l'observe Grimm, *tristes et maussades* : ce sont des idées communes ou fausses, présentées avec toute la morgue philosophique. Mais, parmi ces notes, celle qui attira sur l'auteur les plus violentes et en même temps les plus justes critiques, a pour objet de développer le fameux vers déjà cité en faveur de la pr due suprématie dramatique de taire. On ne conçoit pas qu'un dont tous les écrits suppose goût irréprochable, ait pu acc ler en deux pages autant d'hé littéraires que l'a fait Saint- bert en cette occasion. Il va j dire que Racine n'a su peindr les Juifs. A la suite de son P imprimé avec un grand luxe ractères et de gravures, Saint bert publia ses contes de *L'Ab* de *Sara Th...*, et de *Zimé Poésies fugitives* et des *Fables tales*. L'*Abenaki* offre le déve ment de cette théorie erronné l'homme sauvage est meille l'homme civilisé. Dans le conte *méo*, dont on a taxé Saint-La d'avoir emprunté l'idée au *cas* de Marmontel, l'auteur les vertus des esclaves qui ég les blancs : c'est toujours , dans *Sara Th...*, une morale fondée sur une nature d'imagi Les *Fables orientales* sont fo nieuses : les unes sont imitées d on a dit que les autres mérit d'être de cet auteur. Quant au sies fugitives, c'est, selon l'opi plus générale, ce que Saint-L a fait de mieux. Grâce, élég style, et quelquefois même de ve, tout s'y trouve : elles on celles de Voltaire, un air de f Ce grand poète les a comparé raison, à des myrtes bien ar dont une feuille ne dépasse p tre. Le *Poème des Saisons* o son auteur les portes de l'aca où il fut reçu le 23 juin 1770, à ce de l'abbé Trublet, qu'il aff louer fort peu : mais il n'usa p même réserve dans les éloges combla Voltaire, Montesquie lembert, Thomas, Condillac

» encyclopédique. On voit des pasteurs, le dictionnaire à la main, qui cherchent l'article *Tonnerre*, » pour entendre ce qu'ils disent eux-mêmes d'une » tempête. Peut-on aimer les elements de la physique rimés? »

dans cette liste de littérateurs it, que le seul Buffon : ce qui fut ué comme une grave incon- e. Grimm, dans sa *Corres- ce*, plaisante beaucoup Saint- rt à cette occasion. « Le nou- cadémicien, dit-il, a fait son ce d'encensoir à merveille ; et a point d'habitué de paroisse ache mieux lancer le sien vers rteur du Saint-Sacrement ». Lambert terminait son discours e faible apologie de la philo- contre les reproches d'irreli- Dans la même séance, il lut le chant d'un poème sur le *Gé-* i'il avait, dit-on, depuis vingt portefeuille, et qu'il n'acheva . Le public, qui avait assez bien lli son discours, reçut très- ment ses vers ; et depuis lors Lambert parut avoir entière enoncé à ce poème (12). Quel- ours après sa réception, il fit re un petit roman intitulé, les *Amis, conte iroquois*, où, e dans toutes ses productions ême genre, il y a plus de pré- n que d'effet. Saint-Lambert, é l'influence ordinaire du fau- académique, ne parut jamais ller avec plus d'activité. Tout ssemblant les matériaux d'un l ouvrage de philosophie mo- dont il sera parlé ci-après, il ait de nouveaux articles à l'En- pédie, et une seconde édition *oème des Saisons* avec des chan- ts, et les additions considéra- 1771, qui le rendirent sans e meilleur ; mais toutes ces ctions ne parvinrent pas à disparaître le défaut de ver- et d'intérêt qui, comme on l'a dit avec raison, est le *vice originel* de cette production. Il a jouta quatre contes nouveaux à son Recueil de Fables orientales, savoir : l'*Esprit des différents états*, les *Lumières*, le *Besoin d'aimer* et la *Visite*. Il a toujours réussi dans ce genre, qui ne demande que du trait et de la précision. L'année suivante, le *Poème du Bonheur*, ouvrage posthume d'Helvétius, parut avec une préface de Saint-Lambert, contenant un *Essai sur la Vie et les Ouvrages d'Helvétius*. Ce morceau, beaucoup trop étendu, renferme des pages écrites d'une manière vive et piquante, et encore plus de passages hardis, et faits pour en assurer le succès. Saint-Lambert, soutenu du crédit du prince de Beauvau, obtint la plus grande influence à l'académie, où il contribua puissamment à faire entrer les protégés du parti philosophique, et particulièrement Laharpe et Suard : il fut toujours l'ami le plus utile et le plus dévoué, pour ce dernier, qu'il institua son légataire. Les discours qu'il prononça, au nom de la compagnie, furent toujours remarqués, même quand ils pouvaient exciter des réclamations. Le 25 août 1785, il lut, en qualité de directeur, des Réflexions *sur le véritable objet des éloges proposés par l'académie* : et comme le sujet du concours dont on décernait les prix, était l'Éloge de Louis XII, il crut devoir tracer une esquisse du règne et du caractère de ce roi. Il avança que Louis XII avait détruit l'abus honteux qui s'était introduit dans les grands corps et les tribunaux, de se partager les dépouilles des condamnés. Cette assertion révolta M. Séguier, avocat-général au parlement, et l'un des quarante, qui, à la fin du discours de Saint-Lambert, se leva pour dire tout

(12) [illegible] du poème du *Génie* que [illegible] *Il faut en avoir beaucoup* [illegible]

haut, « que, pour l'honneur de la » magistrature, il croyait devoir ob- « server que sous le nom de grands » corps et de tribunaux de justice, » il n'avait sûrement entendu que » des commissions, et non des par- » lements, qui jamais, dans aucun » cas, ne s'étaient partagé les con- » fiscations. » Saint-Lambert ne répondit rien à cette réclamation, que justifiait l'histoire, et que le public applaudit, quoiqu'il fût sans exemple à l'académie, que le directeur eût jamais été publiquement contredit. L'archevêque d'Aix (Boisgelin) parut mieux observer les égards académiques, en se contentant de se plaindre à l'oreille des confrères ses voisins, d'une sortie fort déplacée contre le clergé, que Saint-Lambert s'était permise dans le même discours. Le 11 février 1786, lorsqu'il répondit, en qualité de directeur, au discours de réception de Guibert, il indisposa encore beaucoup de monde : la modicité de ses éloges mécontenta le nouvel académicien ; le maréchal de Broglie trouva encore plus mauvais que Saint-Lambert eût pris la liberté de décider contre lui, en faveur du système de Guibert sur l'*Ordre profond et l'ordre mince* ; et le passage du discours fut entièrement supprimé à l'impression. Il n'en fut pas de même de sa réponse au discours de réception de Vicq-d'Azir, prononcée le 11 décembre 1788 : elle lui concilia tous les suffrages. On y remarquait surtout un bel éloge de Buffon. Quelques jours après, répondant en la même qualité à Boufflers, Saint-Lambert sut louer, avec autant de grâce que de justesse, le mérite particulier de ce poète aimable. « La » finesse de l'esprit, disait-il, l'en- » jouement, je ne sais quoi de hardi » qui ne l'est point trop, des traits » qui excitent la surprise et ne pa- » raissent pas extraordinaires, le ta- » lent de saisir dans les circonstances » et dans le moment ce qu'il y a de plus » piquant et de plus agréable ; voilà, » Monsieur, le caractère de vos pièces » fugitives : elles ne rappellent aucun » des modèles, et les égalent sans leur » ressembler ». Il faut ajouter que le charme du débit n'entrait pour rien dans les succès académiques de Saint-Lambert : il serait difficile d'imaginer un organe plus pénible et plus ingrat (13). En offrant quelquefois, dans ses discours, des exemples de convenance et de goût, il mettait aussi beaucoup de zèle à défendre, au sein de l'académie, les grands hommes du siècle de Louis XIV contre les attaques de quelques novateurs. On en trouve la preuve dans une lettre que Voltaire adressait à Laharpe (10 décembre 1777). « Je sais bien bon gré, disait- » il, à Saint-Lambert, d'avoir soute- » nu Racine et Boileau, en pleine » académie ». Parvenu à l'âge de soixante-onze ans, Saint-Lambert vit sa vieillesse troublée par les malheurs de la révolution qui amenèrent la dispersion, la ruine ou la mort fatale de ses amis, et la destruction de l'académie française. L'abbé Morellet, dans ses Mémoires, met Saint-Lambert au nombre des académiciens ennemis de la révolution avec Marmontel, Maury, Gaillard, le maréchal de Beauvau, Barthélemy, Rulhière, Suard, Delille, etc. Parmi les hommes que l'on vient de citer, il en était bien peu qui n'eussent à se faire le grave reproche d'avoir, soit par ambition, soit par inexpé-

(13) Grimm, *Corresp.*, février 1786, III, 440, dernière partie.

grossi les rangs de la secte
hique qui, en corrompant
, avait rendu la révolution
e. Jusqu'à l'année 1793,
de la destruction de l'aca-
Saint-Lambert se montra
du aux séances de ce corps :
dissolution il se retira dans
de Montmorenci, au sein
délicieuse résidence d'Eau-
où il eut le bonheur de vivre
es révolutionnaires, et en-
des soins assidus de Mme.
tot. Il ne sortit de sa re-
e pour montrer combien il
le à ses anciennes affections
s. Le 1er. juillet 1800, lors-
adémiciens qui se trouvaient
, rassurés par le retour de
tentèrent de reconstituer l'a-
française, Saint-Lambert
ux réunions qui eurent lieu
objet. Il s'opposa, avec Mo-
Suard, à ce qu'Arnault,
n de Saint-Pierre et Garat,
dmis parmi eux, le premier
'il était trop jeune, le se-
rce qu'il parlait de l'acadé-
c trop d'amertume, le troi-
rause de « la couleur qu'il
rise dans la révolution (14) ».
t resta sans exécution, jus-
5 janvier 1803. Alors l'aca-
française, constituée sur de
s bases, fut comprise, comme
e litterature française, dans
e sections de l'institut. Saint-
t fut appelé à en faire partie ;
nourut douze jours après, le
r 1803, dans sa quatre-vingt-
année. On a remarqué qu'il
de deux jours Laharpe au
: il eut pour successeur
et (depuis duc de Bassano),

qui, malgré l'égalité républicaine et la confraternité académique, se crut, en sa qualité de ministre d'état, dispensé de prononcer l'éloge de son prédécesseur. Depuis quelque temps, Saint-Lambert n'était plus qu'un vieillard maussade, et presqu'en enfance. Toutefois, avant de perdre une partie de ses facultés intellectuelles, il avait encore ajouté à ses titres littéraires, dans un âge où bien d'autres hommes vivent sur la réputation de leurs anciens ouvrages. Il publiait encore de temps à autre, dans les journaux et recueils du temps, des Pièces fugitives, qui, par la grâce et l'élégance, faisaient oublier l'âge de l'auteur. De ce nombre, nous citerons les *Consolations de la vieillesse*, petit poème qui porte l'empreinte d'une sensibilité douce et d'une aimable philosophie. Pendant plus de quarante ans, il avait travaillé à un grand ouvrage philosophique, qui devait offrir un code complet de morale universelle, sous ce titre : les *Principes des mœurs chez toutes les nations*, ou *Catéchisme universel*. Ce livre, composé à l'instar du livre de l'*Esprit* par Helvétius, était achevé depuis 1788 : mais les orages révolutionnaires en arrêtèrent l'impression ; et Saint-Lambert n'en publia la première partie qu'en l'année 1797, et le reste trois ans après (15). Cet ou-

... sur ces particularités, les Mémoires
...

(15) Voici l'ordre de ces publications : au mois de floréal an VI (1798), Saint-Lambert fit imprimer les deux premiers volumes de cet ouvrage, et la première partie du 3e contenant l'*Analyse de l'homme*, l'*Analyse de la femme*, *De la raison ou Ponthiamus*, et les *Principes des mœurs chez toutes les nations* ou le *Catéchisme universel*, avec le *Commentaire*. Le reste de l'ouvrage comprenait la 2e. partie du 3e. ; et les volumes 4 et 5 parurent au mois de germinal an IX (1801). Ils contenaient l'*Analyse historique de la société*, un *Essai sur la vie de Bolingbroke*, composé en 1753 ; un *Essai sur la vie d'Helvétius*, et les *Deux amis*, conte iroquois ; ces deux derniers ouvrages avaient été déjà publiés. L'éditeur a donné à cet ensemble, formant 5 vol., le

vrage est divisé en six parties. La première comprend l'*Analyse de l'homme*. L'auteur y développe plutôt un système d'idéologie que de morale proprement dite, et ne présente d'ailleurs que des idées assez communes. Mais, grâce à des emprunts fréquents, faits à Rousseau, qu'il ne cite jamais, et même qu'il critique durement (16), Saint-Lambert se montre beaucoup plus piquant dans la seconde partie, qui est l'*Analyse de la femme*. Elle est en forme de dialogue, entre le philosophe Bernier et Ninon de l'Enclos, qui a donné rendez-vous à son amant Candale, mais qui, en attendant, veut bien s'amuser d'une conversation philosophique. On annonce Candale : la conversation finit ; et Bernier, qui a de l'usage, se retire discrètement. Dans la partie suivante, intitulée la *Raison*, ou *Ponthiamas*, trois mandarins chinois, supposés fondateurs de la colonie de Ponthiamas, enseignent aux citoyens de leur république les éléments de la philosophie rationelle, et font l'éducation d'un peuple de sages. La quatrième partie est consacrée au *Catéchisme universel*, et la cinquième à son *Commentaire*. Enfin la sixième comprend l'*Analyse historique de la société*. Cette dernière section du livre, presque toute en citations, décèle l'extrême

titre d'*Œuvres philosophiques de Saint-Lambert*. Cependant toutes les œuvres philosophiques de cet auteur ne sont pas imprimées. Suard avait entre les mains une suite du *Catéchisme universel*, qu'il se proposait de mettre au jour avec l'édition entière des œuvres de Saint-Lambert. On a même pu soupçonner que ce n'était que pour donner du prix à cette réimpression, qu'il prédisait si étrangement le *Catéchisme universel*, dans la partie du Rapport pour les prix décennaux qu'il fut chargé de rédiger. Le triste résultat de cette tentative l'engagea sans doute à renoncer à cette entreprise.

(16) Dans son ouvrage, il fait de Rousseau un portrait odieux au chapitre de l'*Ingratitude*, sous le nom de Cléon.

légèreté des recherches
de connaissances suffisant
défaillante d'un vieillard
tir partout. Le vice princ
te grande composition e
de plan et le manque de
idées les plus communes
s'y placer à côté des pa
plus bizarres. Si l'on s'
partie morale de ce tra
bien l'on plaindra son aut
souillé sa vieillesse par
tion d'un œuvre qui, sous
la philosophie, n'est cap
corrompre le cœur et de
prit! A l'exemple d'Helv
sur l'intérêt personnel
Lambert appuie sa mo
lui, les vertus les plus no
ces les plus odieux, ne s
préjugés convenus. Son
clut toute religion, et sup
térialisme le plus effronté
que penser d'un moraliste
des expressions les plus
qui met ses maximes dan
d'une courtisane (17)? L
venu sincèrement à des
religieux, ne pouvait se
voyant Saint-Lambert,
il avait conservé la plus
tié, persévérer sur le
tombe dans les erreurs d
philosophie. Le *Catéchis*
sel n'eut aucun succès ;
confondu dans un même
les plus méprisables proc
club d'Holbach, lorsq
scandale des hommes de
honnêtes gens, le jury
1806, par Napoléon, po
les prix décennaux, exhu

(17) Outre les écrits de Saint-La
rapporté la liste dans cet article, on
dans les *Variétés littéraires* : 1°. *L*
baron d'H.... sur l'Opéra ; 2°. *Lett*
gédie anglaise (*La Belle-mère an*

pour lui décerner le grand prix
orale. Le motif principal de
ement était que la doctrine de
ur se montrait indépendante
te religion! 18). Une telle dé-

après avoir mis de côté la morale, qui
lève de la religion, le Rapporteur du jury
« Mais il y a une morale toute humaine
t fondée que sur la nature de l'homme et
cette modification avec ses semblables dans
ers de l'état social, et qui par-là lui com-
nde dans tous les temps dans tous les climats,
ous les gouvernements, c'est la vérité et l'uti-
ces communes; c'est ce qu'a dit à Pékin et à Philadel-
Platon à Athènes. Un seul écrivain parmi
rade de composer un ouvrage de ce genre,
Lambert, qui, après tant d'études et de
mes a publié vers la fin de sa carrière, l'ou-
tital *Prône pour des mœurs chez toutes les
ns Catéchisme universel*. C'est un ouvrage
e pour les divers genres qu'il réunit, et par
ule des applications qu'on peut en faire,
l'enseignement de la morale. L'auteur fait
principes de la morale avec beaucoup de
te et d'abondance. Il voit dans l'espèce hu-
trois distinctes, dont la différence dans
ses physiques et morales doit en établir une
ne les rapports et leurs devoirs respec-
Il ordonne commence son ouvrage par une
de la femme, suivie de celle de l'homme,
en reconnaît indiquées par la raison la
le plus sage; tous les deux
dans une forme qui convient au sujet: le
est une discussion purement philosophique
est traitée en forme de dialogue entre le phi-
Ecrivain et Nicon de l'Ancien. Un troisième
ne la nature et l'emploi de la raison, pré-
ent l'ouvrage supposé chez un peuple
ge dans le ton et les formes de
ses parties de l'ouvrage, répand l'attention
et lui rend la lecture plus agréable et
Saint-Lambert a rendu tout le cours de
pensées nouvelles, mais présentent d'elles-
ues pensées dont la netteté et l'évidence
ent une espèce de démonstration. C'est
ainsi que l'on peut être enseigné aux en-
s comprendront, et il subsistera aux hommes
tous les états de la société et dans tous les âges
l'ouvrage ne se doit point ni par l'origi-
ni par la profondeur des vues, mais la
ière dont il est traité, et qui le rend plus propre à
ir la vérité que la vérité dans un sujet dont
ets sont souvent inconnus, et dans les
ls il est rare que l'on ne soit pas entraîné par une lo-
ique et éloquente, et d'être présenté en
avec clarté et avec ordre. C'est-à-dire
une supériorité, un talent rare
ne saurait trop dire que
ère remplit dans tout son ca-
ractère important dans l'ouvrage de
Lambert, mais c'est avec un degré de peu
raison et de talent, qu'on ne se permet
ter ce qu'on pourrait y désirer. La
ère a quelque chose de remarquable,
le style est simple et exempt de l'emploi
ts de mouvements qui donne au style plus
et d'autrefois, mais partout ses idées sem-
ent la forme qui leur convient le mieux,
expressions est telle et précise, le tour est

cision, contre laquelle l'opinion publique se souleva, fit peu d'honneur à Suard, rédacteur de cette partie du rapport, et contribua puissamment à jeter du ridicule sur les prix décennaux à la distribution desquels Napoléon renonça. Ainsi, par un privilége peu commun, Saint-Lambert, après avoir été loué avec excès de son vivant, devait être préconisé sans mesure après sa mort; et cela ne prouve autre chose, sinon le crédit dont la cabale encyclopédique jouissait encore au sein de l'académie, sous Napoléon. Mais l'homme qui fut l'objet de flatteries aussi peu proportionnées à son mérite, fut toujours peu aimé de ses contemporains : ils nous le représentent comme un personnage triste, froid, et dont le commerce était d'une aridité singulière. En cela Grimm, qui ne flatte personne, se trouve d'accord avec un homme qui fut toujours fort enclin à peindre Saint-Lambert à son avantage (*V.* Suard). « Il ne plaisait dans la société, dit Mme. Suard, » dans ses *Essais de Mémoires*, qu'à » ceux qui lui plaisaient à lui même.. » Il avait pour tout ce qui lui était » indifférent, une froideur qu'on » pouvait quelquefois confondre avec » le dédain. » Il paraît cependant que dans l'intimité, et surtout dans la joie d'un festin, ce marquis philosophe se dépouillait volontiers de cette réserve hautaine qu'on pouvait prendre pour de la profondeur. Alors il montrait, selon l'expression

naturel et élégant; c'est un style enfin propre à former le goût en éclairant la raison. Aucun ouvrage ne fait mieux sentir la vérité de cette maxime: *La clarté est l'ornement des pensées profondes.* » Dans le discours, prononcé au nom de l'Institut, le 7 février 1808, à la barre du conseil-d'état, présidé par Napoléon, M. J. Chenier, orateur de la députation, avait fait un grand éloge du Catéchisme universel et de son auteur (*V.* Saint-Pierre Bernardin de).

de Gaillard, *tout ce que l'usage du monde peut ajouter au mérite de l'homme de lettres.* La sécheresse habituelle de son entretien faisait place à l'enthousiasme; et il mettait à découvert toute la licence de ses principes. Les Mémoires de Mme. d'Épinay nous ont conservé plusieurs de ses conversations. Dans l'une, il cherche à prouver que la pudeur n'est qu'un préjugé; et, tout en sablant le vin de Champagne, il entre, à cet égard, dans des détails tellement expressifs, que la plume peu scrupuleuse de la marquise laisse *une lacune dans le manuscrit.* Une autre fois elle nous le montre s'insurgeant contre toutes les religions, sans faire plus de grâce à la religion naturelle qu'à toutes les autres, et convenant de bonne-foi qu'il était athée, au grand scandale de J.-J. Rousseau, l'un des convives. Saint-Lambert se conduisit, au reste, d'une manière conforme à ses principes. Épicurien prononcé, il portait la plus grande recherche dans les plaisirs des sens. Mme. Suard, dans ses Mémoires, parle des dîners « aussi délicats qu'excellents, » que le chantre des *Saisons* donnait à Eaubonne, et « où l'on respirait le parfum des fleurs dont sa » table était ornée. » Les écrivains les moins favorables à Saint-Lambert, rendent justice à sa probité, à son désintéressement. Grimm le loue d'avoir triomphé du penchant décidé qu'il avait à la satire. Tels sont les principaux traits du caractère d'un homme qui, après avoir tenu un rang distingué parmi les beaux-esprits de son temps, n'a obtenu qu'une place médiocre dans les souvenirs de la génération suivante. Il est sans cesse question de lui dans les Mémoires et les Correspondances littéraires de l'époque. Outre ceux que nous avons cités, on peut lire : 1°. Les *Mémoires littéraires de Palissot*, où le mérite de Saint-Lambert est bien apprécié. 2°. Le *Cours de littérature de Laharpe*, dans lequel le poème des Saisons est loué avec toute la partialité de l'amitié. 3°. Le *Tableau historique de l'état et des progrès de la littérature française*, par M. J. Chénier, où le *Catéchisme universel* est exalté avec tout le fanatisme philosophique. 4°. Dans le *Moniteur* (1er. septembre 1804) on lit une Notice littéraire sur Saint-Lambert, par M. Fayolle. Enfin dans les *Encouragements de la jeunesse*, M. Bouilly raconte, avec la plus ridicule emphase, une querelle d'amoureux entre ce poète octogénaire et Mme. d'Houdetot. D—R—R.

SAINT-LO (Alexis de), né en Normandie, de parents calvinistes, embrassa la foi catholique, et, peu de temps après, entra dans l'ordre des capucins, où il se distingua comme prédicateur. Il fit trois voyages en Afrique et en Amérique, comme missionnaire, et mourut à Rouen, en 1633. Il a écrit : *Relation du voyage du Cap-Vert*, Paris et Rouen, 1637, in-12. Le P. Alexis partit de Dieppe, le 11 octobre 1635, avec le P. Bernardin de Renouard : le 3 novembre, on mouilla sur la rade de Rufisque; en janvier 1636, on fit voile pour Portudal; ensuite les missionnaires allèrent à Joual. Leur séjour sur cette côte fut marqué par le baptême d'un grand nombre de nègres. La géographie ne peut tirer un grand fruit de l'ouvrage du P. Alexis, qui ne parle que de ses travaux apostoliques. Malgré le titre, on n'y trouve pas la description du Cap-Vert. C'est la première relation écrite en français où l'on trouve des

sur les nègres qui habitent en-
énégal et la Gambie. Il est fait
n de cet écrit dans Wadding,
ordinis Min. : il l'appelle
is Lopez. E—s.

NT-LUC (François d'Espi-
), l'un des plus braves capi-
du seizième siècle, descendait
ancienne famille de Norman-
ué d'un esprit agréable, qu'il
t par la culture des lettres, il
es mœurs douces, et se mon-
trait à tous les exercices du
Chéri de Henri III, qui le nom-
verneur de Brouage et de la
ge, il fut seul confident
our du roi pour la duchesse
le : mais il eut l'indiscrétion
arler à sa femme ; et bientôt
a cour en fut instruite. Cette
levait entraîner sa disgrace :
riter la colère du monarque,
ut à Brouage (1580), où
cha des consolations dans
. Ce fut alors qu'il composa
cours militaires (1), et des
e Scévole de Sainte-Marthe
t très-ingénieux. Saint-Luc
e duc d'Anjou dans les Pays-
Un jour, dans la chambre
rince, il s'emporta contre un
omme, au point de lui don-
soufflet. Le prince d'Orange,
t à cette scène, dit tout haut
mpereur Charles-Quint n'au-
s laissé une telle action impu-
A quel propos, lui dit Saint-
vous parlez-vous de Charles-
t, vous qui, s'il vivait, n'au-
t vie, ni biens ? » Il sortit,
t tout le monde étonné de son
, et revint à Brouage, qu'il dé-
en 1585, contre les protes-
Prisonnier à la bataille de
Coutras, où il avait signalé sa bravoure, il resta fidèle à Henri IV, et le servit avec beaucoup de zèle. Chargé de négocier avec Cossé, son beau-frère, pour la reddition de Paris (*V.* Cossé, X, 44), il entra dans cette ville à la tête des premiers détachements. Nommé commandant, avec le maréchal d'Aumont, des troupes royales dans la Bretagne, il entreprit, pour plaire à la veuve du comte de Laval, le siége du château de Comper (2) : le maréchal y fut tué (*V.* d'Aumont, III, 70) ; et Saint-Luc fut obligé de se retirer. En 1595, Henri IV lui donna le collier du Saint-Esprit ; et l'année suivante, sur la démission de Philibert de La Guiche (*V.* Guiche, XIX, 77), il fut nommé grand-maître de l'artillerie. Au siége d'Amiens, comme il regardait, dit Sully (*Mémoir.*, liv. IX), entre deux gabions où à peine y avait il passage pour un boulet, il en vint un qui le renversa mort, le 8 sept. 1597. « Saint-Luc, très gentil et accompli cavalier en tout, s'il en fût un à la cour, dit Brantome, est mort très-regretté, en réputation d'un très-brave, vaillant et bon capitaine. » Son corps fut rapporté à Paris, et inhumé dans l'église des Célestins. W—s.

SAINT-LUC (Timoléon d'Espinay de), maréchal de France, fils du précédent, était né vers 1580. Un jour, ayant été poussé un peu rudement contre une muraille par le fils du duc de Maïenne, il lui demanda si c'était par jeu ou pour l'offenser. Le jeune Maïenne lui dit qu'il pouvait le prendre comme il le voudrait, et ajouta : « Ne me reconnaissez-vous » pas ? » Oui, répondit Timoléon,

1 *Observations militaires* de Saint-Luc sont au nombre des manuscrits de la bibliothèque n°. 7112.

(2) Ce château est à quatre lieues de Rennes, et non pas de Tours, comme on le dit par inadvertance à l'art. d'Aumont.

en trouve un autre dans le *Nécrologe des hommes célèbres de France*, année 1770, pag. 391. W—s.

SAINT-MARC (L'abbé DE). *V.* GUÉNIN.

SAINT-MARC (JEAN-PAUL-ANDRÉ DES RASINS, marquis DE), poète lyrique, était né dans la province de Guienne, en 1728, d'une famille noble, originaire de Venise, et alliée à celle de Montesquieu. Il fut admis, en 1744, dans les Gardes-Françaises; mais un accident l'ayant obligé de quitter le service en 1762, il chercha, dans la culture des lettres, moins un moyen de succès qu'une ressource contre l'ennui. Saint-Marc raconte lui-même assez gaîment sa métamorphose. « Une nuit, dit-il, je rêve que » je suis poète : je me lève, j'écris; » et bientôt je me trouve auteur de » quelques pièces fugitives ». Encouragé par les suffrages de Dorat, il s'essaya dans le genre lyrique, et fit représenter, en 1770, la *Fête de Flore*, pastorale, que le public accueillit avec indulgence. Cette pièce fut suivie d'*Adèle de Ponthieu*, opéra, dans lequel il voulut donner une idée des usages et des tournois de l'ancienne chevalerie. La nouveauté du spectacle, la beauté des décorations, et quelques coups de théâtre assez heureux, firent le succès de cette pièce. Elle fut reprise, en 1781, avec une nouvelle musique de Piccinni (*V.* ce nom); et bien qu'on ne l'ait pas représentée depuis, elle est restée au répertoire. Saint-Marc composa les vers qui furent récités sur le Théâtre-Français, en 1778, lorsque le buste de Voltaire y fut couronné (*V.* VOLTAIRE); et, suivant sa coutume, le philosophe de Ferney ne manqua pas de lui rendre tous les compliments qu'il en avait reçus. Loué par tous les journalistes et par l'abbé Sabatier (*V.* les *Trois Siècles*), Saint-Marc ne put échapper aux railleries de Rivarol, qui le persifle « sur le beau » quatrain qu'il s'est fait lui-même, » au bas de son portrait, couronné » de lauriers, de roses et de trom» pettes » (Voy. le *Petit Alman. des grands hommes*). Saint-Marc fut du petit nombre des gens de lettres qui traversèrent la révolution sans être aperçus; il est mort à Bordeaux, le 11 octobre 1818, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. Le recueil de ses *OEuvres* a eu plusieurs éditions (1). La plus belle et la plus complète est celle de Paris, 1789, 3 vol. in-8°., ornés de vignettes, et du portrait de l'auteur. Le premier volume contient les pièces fugitives, parmi lesquelles on distingue dans le temps une *Epître* aux Français détracteurs de la France, et des Réflexions sur l'opéra; le second les pièces lyriques : *Adèle de Ponthieu*; la *Fête de Flore*; *Fatmé*, ou le Langage des Fleurs; *Glicère*; *Lindor*; *Roger, comte de Foix*; et l'*Alceste* de Quinault, retouché. Dans le troisième on trouve de petites pièces que l'auteur intitule *Demi-Drames*, et qu'il avait composées pour l'éducation des enfants.

W—s.

SAINT-MARD. *V.* RÉMOND.

SAINT-MARTIN (MICHEL DE), personnage qui n'est guère connu que par ses ridicules, naquit à Saint-Lô le 1er. mars 1614. Il était le fils d'un marchand, qui, s'étant enrichi dans le commerce de l'Amérique, acheta des lettres de noblesse, et se faisait appeler sieur de La Mare du Désert.

(1) La première est de 1775, 1 vol. in-8°.; seconde, 1781, a 3 vol. in-8°.; la troisième, 1788 n'en a que deux : la dernière, Paris (Bordeaux 1809, n'a qu'un volume.

s de Miskon (1), etc. Seul
· de la fortune de son père,
: Saint-Martin le surpassait
vanité. Quoiqu'il fût d'une
repoussante, et qu'il n'eût
dose d'intelligence très-mé-
, il était aussi fier de sa fi-
: de son esprit que de sa no-
En un mot, jamais homme
ıa plus de prétentions avec
de moyens de les justifier.
embrassé l'état ecclésiastique,
a l'Italie, et reçut, à Rome, le
titre de docteur en théologie
rotonotaire apostolique. A son
, il s'établit à Caen, et se fit
r, en 1650, à l'université,
l fut élu recteur, trois ans
Cet honneur inattendu ne pou-
s'accroître son orgueil. Beau-
le poètes célébrèrent son élec-
ar des pièces grecques, latines
çaises, dont il fit imprimer le
l in-4°. Ce fut moins à sa bien-
re qu'à sa vanité que la ville de
- Lô dut plusieurs établisse-
charitables; et il orna de sta-
t de bas-reliefs les églises et
ncipales places de Caen. Il
fondé une nouvelle chaire de
gie, qui devait être occupée
u professeur de la maison de
loire · mais ce premier traité
mpu du consentement des par-
et il en signa un second avec
suites. Ambitionnant le titre
otecteur des lettres et des arts,
ut une somme à l'académie di-
'amod, pour un prix annuel de
latine, et une autre à la confrérie
nte-Cécile, pour un prix de mu-
. Le costume grotesque qu'avait
té l'abbé de Saint-Martin, ajou-
encore à sa laideur. Se plaignant
sans cesse du froid, il portait, pour s'en garantir, sept chemises, sept paires de bas et autant de calottes, qu'il recouvrait d'une perruque. Vêtu de cette sorte, il se faisait traîner par un laquais, dans une de ces voitures nommées vinaigrettes, dont il se prétendait l'inventeur. Il couchait dans un lit de briques, sous lequel était un fourneau pour entretenir la chaleur. La curiosité, le désœuvrement, et l'espoir d'être témoin de quelques aventures divertissantes, attiraient chez l'abbé de Saint-Martin une foule de personnes, qu'il recevait avec une importance comique, persuadé que c'était à son mérite seul qu'il devait de si nombreuses visites. Quelquefois cependant il s'apercevait que la société s'amusait à ses dépens; et alors il entrait dans une colère proportionnée à l'offense qu'il prétendait avoir reçue, et intentait aux rieurs des procès qui le rendirent le jouet du public, et même de ses parents (*Voy.* GONFREY). On peut voir, dans les ouvrages cités à la fin de l'article, quelques-uns des tours que jouèrent à l'abbé de Saint-Martin ses prétendus admirateurs. On sait qu'en 1686, le chevalier de Chaumont (*V.* ce nom) ramena en France des ambassadeurs du roi de Siam. Quelques plaisants profitèrent de cette circonstance pour persuader à l'abbé de Saint-Martin qu'ils étaient députés par ce prince pour l'engager à passer dans ses états, afin d'y remplir le poste éminent de grand-mandarin. L'abbé traita magnifiquement les ambassadeurs, et fut reçu mandarin, avec les cérémonies bouffonnes imaginées par Molière, dans le *Bourgeois gentilhomme* (2).

(1) [illegible] Saint-Martin, [illegible]

(2) Les auteurs du *Dict. universel* prétendent (art. *Porcé*), que les extravagances de Saint-Martin

Saint-Martin était alors dans un âge avancé; et il mourut persuadé de sa dignité, le 14 novembre 1687. On l'enterra dans une chapelle magnifique, qu'il avait fait construire dans l'église des Cordeliers. Huet, qui le traite avec beaucoup de ménagement, dans les *Origines de Caen*, en a fait un portrait fort comique, dans la première de ses *Epigrammes*, toute tissue de mots burlesquement composés. Il juge que les opuscules de cet abbé sont indignes d'être connus. Dans le *Dictionnaire* de Moréri, édition de 1759, on en cite vingt-un; mais il se trouve dans le nombre plusieurs *Factums*. Les principaux sont : I. *Du gouvernement de Rome*, Caen, 1652, in-12; 1659, in-8°. II. Le *Bon et libéral officier*, ou la Vie et la mort de Jean Dubois, conseiller de la cour des monnaies de Saint-Lô (parrain de l'auteur), ibid., 1655, 1658, in-12. III. *Relation d'un voyage fait en Flandre en* 1661, ibid., 1667, in-12. IV. *Moyens faciles et assurés dont M. Delorme s'est servi pour vivre près de cent ans*, 1682, 1683, in-12 (3). On a inséré dans le même volume : *Portrait en petit de M. Delorme* (*V.* ce nom, XI, 1 curieux trouveront des déta l'abbé de Saint-Martin dans *nagiana*, le *Fureteriana*, les *ges de Vigneul-Marville* gonne), et l'*Histoire de la B* par Renneville, II, 196 et le *Sammartiniana* de Fouc demeuré inédit (*Voy.* Fouc XV, 331); mais ils doive surtout la *Mandarinade*, o toire du mandarinat de l'a Saint-Martin, in-12, préc son portrait en caricature Porée, XXXV, 421). W

SAINT-MARTIN (Jean-de), missionnaire, né à Paris janvier 1743, se forma au des autels parmi les clercs de Médéric, fut maître de con (puis directeur) du séminaire d Louis, reçut, en 1772, le bo docteur en théologie, et se poussé du plus vif attrait v missions étrangères, partit la année pour la Chine, sans p congé de ses parents. Il s quelque temps à Macao pour tre au fait du cérémonial, et en 1774, dans la province d tchouan, où l'envoyèrent ses rieurs. Son zèle et son appl lui firent surmonter les pre difficultés : en peu d'années assez bien l'idiome du pays prêcher en chinois, et publ cette langue une traduction vre de l'Imitation. En 1784, nommé coadjuteur du vicaire tolique du Sse-tchouan (*Voy.* TIER), et sacré évêque de C *in partibus* : il fut arrêté d persécution de 1785, qui enle missions de la Chine, trois é et quinze autres prêtres euro Rendu à la liberté au bout d ques mois, avec l'alternati

fournirent à Molière l'idée du *Bourgeois gentilhomme*: mais cette pièce fut représentée en 1670; et le *Mandarinat* de Saint-Martin n'est que de 1686.

(3) A la pag. 405 de ce volume, Saint-Martin donne la liste des livres qu'il a fait imprimer à ses frais et donnés à ses amis et autres, depuis trente-quatre ans qu'il s'est retiré à Caen. Ils sont au nombre de 24 : outre ceux que mentionne le Dict. de Moreri, on y cite une *Histoire des Payens* (depuis Cesar jusqu'à François Ier.), un Livre des *noms de quelques habitants de Caen* qui ont voyagé en pays étranger, et une *Lettre de M. De Lorme* « où il exhorte le sieur de Saint-Martin à souffrir quelques mepris, si l'on en fait de sa personne, disant qu'en son particulier il traite ses gens là *silentio, risu ac contemptu.* » Saint-Martin annonce de plus (pag. 420) son *Voyage en Angleterre*, qui sera, dit il, imprimé dans quelque temps. Nous sommes entrés dans ces détails, parce que la collection complète des ouvrages de l'abbé Saint-Martin, serait un moins aussi précieuse pour un amateur que celle des Œuvres de Catherinot ou de Binet d'Arbères (*Voy.* Permission.)

Péking ou de sortir de l'em
rêque de Caradre prit ce der-
ti, et passa quelque temps à
, épiant l'occasion de rentrer
nent dans le Sse-tchouan, où
iva qu'en 1789. Il devint,
s après, vicaire apostolique
province, y établit, en 1793,
les de filles, échappa aux
tions partielles qui se renou-
t par intervalles, et termina
ieuse carrière, le 15 novem-
91. Ce vertueux missionnaire
évoré d'un zèle incroyable
salut des ames; et Dieu bénit
vaux : dans les neuf années
cédèrent sa mort, la chré-
la Sse-tchouan augmenta de
moitié, et le nombre des
y fut porté de vingt-cinq mille
inte mille, malgré les persé-
. Il était d'ailleurs infatigable
rail : il avait composé ou tra-
chinois plus de trente ouvra-
ont l'*Imitation de J.-C.*, et le
isme de Montpellier : sa cor-
dance, soit avec les autres mis-
res, soit avec ses confrères ou
l'Europe, était immense. Dix-
ses Lettres ont été insérées
les trois premiers volumes des
elles lettres édifiantes. M. l'ab-
aboulerie, aujourd'hui grand-
re du diocèse d'Avignon, en a
e vingt-trois autres sous ce ti-
Lettres de M. de Saint-Martin,
ne de Caradre, à ses père et
re, et à son frère, religieux bé-
ictin, précédées d'une Notice bio-
phique et suivies de notes, Paris,
Leclerc, 1822, in-8°., avec *fac-*
ile 1. On y a joint un *Essai sur*
législation chinoise, par M. Del
lac, avocat. Ce dernier morceau, qui n'occupe que quarante-trois pages, est principalement tiré du *Voyageur français* (*V.* LAPORTE), du P. Duhalde, et surtout du *Ta-tsing-leu-li* traduit en français (d'après la version anglaise de G. T. Staunton), par M. Renouard de Sainte-Croix, sous le titre de *Code pénal de la Chine*. Les Lettres donnent des détails curieux et édifiants, mais souvent très-minutieux; les Notes de l'éditeur, bien plus étendues que les Lettres, peuvent offrir une lecture intéressante (2): il semble néanmoins que l'on y déprécie trop les sciences et les connaissances des Chinois, et l'on y trouve un peu trop souvent cités des auteurs tels que Voltaire et J. J. Rousseau, dont on ne voit pas que l'autorité s'étende aux matières contenues dans le corps de l'ouvrage.

C. M. P.

SAINT-MARTIN (LOUIS-CLAUDE DE), dit le *Philosophe inconnu*, né à Amboise, d'une famille noble, le 18 janv. 1743, dut à une belle-mère les premiers éléments de cette éducation douce et pieuse, qui le fit, disait-il, aimer, pen-

---

Les deux planches que M. l'abbé Laboulerie [illegible] son recueil offrent les titres de cinq ou- [illegible]. Dans la première, ces titres sont [illegible], de la main de l'évêque de Caradre, et l'on s'est attaché à représenter exactement son écriture. Sur la seconde, les titres sont reproduits en chinois, avec correction et même avec élégance. L'auteur remarque que le troisième de ces ouvrages, intitulé *Pi-wang*, a, dans les *Nouvelles Lettres édifiantes* (tom. I, pag. 280), été attribué à un prêtre des Missions étrangères. Le passage auquel il renvoie est tiré d'une lettre de M. de Saint-Martin, d'octobre 1778. Le missionnaire y parle d'un livre des chrétiens de la Chine, qui jetait un grand ridicule sur les anciens Chinois. L'éditeur, qui peut avoir eu quelque renseignement particulier, ajoute en note que ce livre, qui *réfute les superstitions du pays*, a été composé autrefois par un missionnaire des Missions étrangères, mais il ne peut être question du livre intitulé *Pi-wang* (Manifestatio superstitionum), qui est bien certainement de ce Siu, ou, plus exactement, Siu kouang li, kolao ou ministre-[illegible], baptisé sous le nom de Paul, dont il a été parlé à l'article Ricci, tom. XXXVI, p. 516.

A. R—T.

(2) Voyez, à cet égard, le curieux article inséré dans *l'Ami de la Religion et du Roi*, du 11 mai 1823, n° 809, tom. XXXI, p. 401.

dant toute sa vie, de Dieu et des hommes. Au collége de Pont-Levoy, où il avait été mis de bonne heure, le livre qu'il goûta le plus, fut celui d'Abadie, intitulé, l'*Art de se connaître soi-même* : c'est à la lecture de cet ouvrage, qu'il attribuait son détachement des choses de ce monde. Destiné par ses parents à la magistrature, il s'attacha, dans son cours de droit, plutôt aux bases naturelles de la justice qu'aux règles de la jurisprudence, dont l'étude lui répugnait. Aux fonctions de magistrat, auxquelles il eût cru devoir donner tout son temps, il préféra la profession des armes, qui, durant la paix, lui laissait des loisirs pour s'occuper de méditations. Il entra, comme lieutenant, à vingt-deux ans, au régiment de Foix, en garnison à Bordeaux. Initié par des formules, des rites, des pratiques, à des opérations qu'on appelait *théurgiques*, et que dirigeait Martinez Pasqualis (*Voy.* ce nom), chef de la secte des Martinistes, il lui demandait souvent : *Maître, eh quoi ! faut-il donc tout cela pour connaître Dieu ?* Cette voie, qui était celle des *manifestations sensibles*, n'avait point séduit notre philosophe. Ce fut toutefois par-là qu'il entra dans la voie du *spiritualisme*. La doctrine de cette école, dont les membres prenaient le titre hébreu de *Cohen* (Prêtres), et que Martinez présentait comme un enseignement biblique secret dont il avait reçu la tradition, se trouve exposée, d'une manière mystérieuse, dans les premiers ouvrages de Saint-Martin, et surtout dans son *Tableau naturel des rapports entre Dieu, l'homme*, etc. Après la mort de Martinez, l'école fut transférée à Lyon; et lorsque ses opérations cessèrent en 1778, elle vint, se fondre, à Paris la société des G. P. (grand fès), ou dans celle des I thes, professant en appare doctrine de Martinez et c Swedenborg, mais cherchant la vérité que *le grand œuvre*. Martin fut invité, en 17 cette dernière réunion; mais i de participer aux opérations membres, qu'il jugeait ne p n'agir qu'en purs francs-maç non en véritables initiés (c'est unis à leur Principe), pou servir du langage consacré adeptes. Saint-Martin suivait nions où l'on s'occupait d'e qui annonçaient des *vertus a* les manifestations d'*un ordr lectuel*, *obtenues par la v sible*, lui décelaient, dans le ces de Martinez, une science *prits* : les visions de Swede d'*un ordre sentimental*, une *des ames*. Quant aux phénom magnétisme somnambulique suivit à Lyon, il les regardait étant d'un *ordre sensible inf* mais il y croyait. Dans une con qu'il eut avec Bailly, l'un de missaires-rapporteurs, pour suader l'existence d'un pouv gnétique sans soupçon d'inte de la part des malades, il qu'il lui cita des opérations fa des chevaux que l'on traita par ce procédé. Bailly lui ré *Que savez-vous si les chev pensent pas?* L'étude des matiques dont Saint-Martin pait, occasionna sa liaison a lande ; mais leur opinion rait trop : cette liaison dur Saint-Martin croyait avoir rapports avec J.-J. Rou qu'il avait étudié. Il pe comme lui, que les homm

lement bons : mais il en- : par la nature, celle qu'ils t originairement perdue, et pouvaient recouvrer par leur volonté ; car il les jugeait, dans de, plutôt entraînés par l'ha- vicieuse que par la méchanceté. igard il ressemblait peu à Rous- qu'il regardait comme misan- ar excès de sensibilité et voyant mmes non tels qu'ils étaient, ls qu'il voulait qu'ils fussent. ui, au contraire, il aima tou- s hommes, comme meilleurs d qu'ils ne paraissaient être ; harmes de la bonne société lui nt imaginer ce que pouvait va- e réunion plus parfaite *dans ports intimes avec son Prin-* es occupations, comme ses s, furent toujours confor- cette disposition. La musique nentale, des promenades cham- , des conversations amicales, les délassements de son es- t des actes de bienfaisance, le son ame. C'est à ses liai- vec des personnages des plus ues par leur rang (tels que d'Orléans, la duchesse de n, le marquis de Lusignan, chal de Richelieu, le chevalier llers, etc.), qui trouvaient avec *son spiritualisme* trop élevé sprit du siècle, qu'il dit avoir onfirmation et le développe- e ses idées sur les grands ob- et il cherchait le Principe. gea, dans cette vue, comme ore, pour étudier l'homme et re, et pour confronter le té- ge des autres avec le sien. En- itta le service militaire pour r tout entier à ses rêveries. a Strasbourg que, par l'or- ne amie, (Mme. de Bœ- il eut la connaissance des ouvrages du philosophe teutonique, Jacob Bœhm, regardé en France comme un visionnaire (*Voyez* ce nom) ; et il étudia, dans un âge déjà avancé, la langue allemande, afin de traduire pour son usage, en français, les ouvrages de cet illuminé, qui lui découvrirent, dit-il, ce que, dans les documents de son premier maître il n'avait fait qu'entrevoir. Il le regarda toujours depuis comme *la plus grande lumière humaine* qui eût paru. Saint-Martin visita ensuite l'Angleterre, où il se lia, en 1787, avec l'ambassadeur Barthélemy, et connut William Law, éditeur d'une version anglaise des livres de J. Bœhm, et d'un Précis de sa doctrine. Il fit, l'année suivante, le voyage d'Italie avec le prince Alexis Galitzin, qui adopta complètement ses idées, et qui dit alors à M. de Fortia d'Urban qu'il vit à Rome : *Je ne suis un homme que depuis que j'ai connu M. Saint-Martin.* De retour de ses excursions en Allemagne et en Angleterre, Saint-Martin reçut la croix de Saint-Louis, pour ses anciens services militaires ; mais la révolution ne lui permit pas de jouir long temps de cette faveur : du reste elle le détourna peu de ses habitudes méditatives. N'ayant adopté aucune des opinions que lui indiquait sa naissance, il n'émigra pas : il reconnut les desseins terribles de la Providence dans la révolution française, et crut voir un *grand instrument temporel* dans l'homme qui vint plus tard la comprimer. Compris bientôt dans le décret d'expulsion, du 27 germinal an II (1794), contre les nobles, il quitta Paris. Dans le moment des plus vives agitations politiques, il correspondait, sur des objets de sa doctrine, avec un baron suisse, membre du conseil souverain de Berne (*Voy.* Kirch-

BERGER). Vivant solitaire, séparé de ses connaissances, il se regardait, dans son isolement, comme le *Robinson Crusoé* de la *spiritualité*. Cependant la conjuration connue sous le nom de la *Mère de Dieu* (*V.* THÉOS), ayant donné lieu à plusieurs arrestations, le *Philosophe inconnu* ne fut point à l'abri d'un mandat d'arrêt. Mais le 9 thermidor vint le délivrer d'autant plus à propos, que sa correspondance avec le baron suisse aurait pu le compromettre aux yeux de gens fort étrangers au *spiritualisme*. Les deux philosophes se lièrent intimement, sans jamais se voir; et ils échangèrent leurs portraits. Durant le discrédit des assignats, le Français accepta du Suisse, mais seulement en dépôt, l'offre d'une somme en numéraire, dont sa philosophie, lui avait appris à se passer. Tout en estimant la fermeté de Jean-Jacques, il trouvait peu séant dans la bouche d'un homme qui prêchait la bienfaisance, d'en arrêter le libre cours en refusant les dons. Saint-Martin nous apprend lui-même qu'après être sorti de prison il monta la garde au Temple, où était détenu le fils de Louis XVI. On l'avait compris, trois ans auparavant sur la liste des candidats pour le choix d'un gouverneur du Dauphin ! (On peut voir, pour la composition de cette liste, l'article Bernardin de SAINT-PIERRE.) En mai 1794, chargé de dresser l'état de la partie donnée à sa commune des livres provenant des dépôts nationaux, ce qui l'intéressa surtout, c'est qu'il y trouva des *richesses spirituelles* dans une Vie de la sœur Marguerite du Saint-Sacrement. Vers la fin de la même année, quoique sa qualité de noble lui inte séjour de Paris, il fut désigné district d'Amboise comme élèves aux écoles normales des à former des instituteurs pour pager l'instruction : il accepta mission, dans l'espérance qu'il rait, en présence de deux mil diteurs animés de ce qu'il ap le *Spiritus mundi*, déployer s ractère de *spiritualité religieu combattre le philosophisme riel et anti-social.* Requis de trer dans la capitale, il y vint à-propos pour défendre et dé per la cause du *sens moral*, c le professeur de la doctrine d *physique* ou de l'analyse de l'e dement humain. La pierre qu'i ce sont ses termes, au front de *lyste philosophe* (M. Garat), tit encore dans les débats d souvenir est resté aux adeptes *respondance inédite de Saint-tin*, 19 mars 1795). La pai tre la France et la Suisse plus active avec Berne sa rel qui lui servit d'intermédiaire une autre correspondance de dilection à Strasbourg, susp par les circonstances. C'était si, plus que jamais, entre les amis, un commerce d'explic pour l'un sur le texte de Bœhm, et d'éclaircissements l'autre sur la doctrine de Martin. Les écrits de celui- avaient besoin, même ceux paraît le moins obscur. A lieu d'une révolution au su laquelle il disait, dans son ge *spiritualiste*, que la France été *visitée* la première et tr vèrement parce qu'elle avait plus coupable, il émit des p pes différents de ceux qui é alors professés, quoiqu'il d

: la soumission à l'ordre
; son *Eclair*, entre au-
association humaine, il
base de l'ordre social
ime *théocratique*, com-
vraiment légitime. Ce-
l ne paraît pas avoir eu
: fonder une secte. Ses
ymes étaient toujours
hilosophe inconnu : il
ait à quelques *amis*, et
man lait le secret, qui
t plus sûrement garde que
s'occupait de tels objets.
n avait beaucoup lu les
s de Descartes et les ou-
abelais, et il aimait d'au-
visiter les lieux où ces
s avaient pris naissance,
trée était aussi la sienne.
expliquer comment le
me avait pu composer
de l'homme-esprit, ou-
lus sérieux comme des
s, et le *Crocodile*, poè-
ne des plus bizarres, mê-
abelais : c'est une fiction
, qui met aux prises le
nal, et qui couvre sous
pe de feerie, des ins-
une critique dont la vé-
e aurait pu blesser des
afiques et littéraires. Au
e roman énigmatique se
pages de métaphysique,
de l'*Influence des signes*
ation des idées, propo-
stitut. La discussion de
on amène des résultats
par les notions tirées de
tuel auxquelles elle tou-
que le *Desir, antérieur*
r à l'idée, etc. Malgré
de son esprit, qui lui
ramener à son *spiritua-*
limirait quelquefois dans
in un sens droit et une
modestie simple et aimable. Son caractère liant et communicatif eut pu lui acquérir beaucoup de partisans ; mais il ne cherchait point à faire des prosélytes. Ne voulant que des amis pour disciples, il tenait un journal de ses liaisons ; et, de même que ses traductions de son *cher philosophe* étaient des *provisions* pour ses vieux jours, il regardait ses nouveaux amis comme des acquisitions, et il se jugeait très-riche en *rentes d'ames*. M. De Gérando nous a fait part d'une conversation qu'il eut avec lui sur les spectacles (*Archiv. littér.*, t. 1, p. 337). Saint-Martin les avait beaucoup aimés. Souvent, pendant les quinze dernières années de sa vie, il s'était mis en route pour jouir de l'émotion que lui promettait la vue d'une action vertueuse mise en scène par Corneille ou Racine. Mais en chemin, la pensée lui venait que ce n'était que l'ombre de la vertu dont il allait acheter la jouissance ; qu'avec le même argent il pouvait en réaliser l'image. Jamais il n'avait pu, disait-il, résister à cette idée : il montait chez un malheureux, y laissait la valeur de son billet de parterre, et rentrait chez lui, satisfait. En 1803 il disait qu'entré dans sa soixantaine, il avançait, vers les *grandes jouissances* qui lui étaient annoncées depuis long temps. Il fit, l'été de cette année, des voyages à Amboise, a Orléans, etc., pour revoir quelques amis. A son retour un entretien qu'il avait desiré avoir avec un mathematicien profond sur la science des nombres, dont le sens caché l'occupait toujours, eut lieu avec M. de Rossel. Il dit, en finissant : « Je sens que je m'en vais : la Providence peut m'appeler; je suis prêt. Les germes que

j'ai tâché de semer fructifieront ; je rends grâce au Ciel de m'avoir accordé la dernière faveur que je demandais. » Le lendemain l'un de ses ses disciples zélés le vit monter dans la voiture qui le transporta chez le sénateur Lenoir La Roche, au village d'Aunay. Après un léger repas, s'étant retiré dans sa chambre, il eut une attaque d'apoplexie. Quoique sa langue fût embarrassée, il put cependant se faire entendre de ses amis accourus et réunis auprès de lui. Sentant que tout secours humain devenait inutile, il exhorta ceux qui l'entouraient à mettre leur confiance dans la Providence, et à vivre entre eux en frères, dans les sentiments évangéliques. Ensuite il pria Dieu en silence, et il expira sans agonie, le 13 oct. 1803. Quoique Saint-Martin fût encore alors assez répandu, il était si peu connu dans le monde, que les feuilles publiques annonçant son décès, le confondirent avec Martinez-Pasqualis, son maître, mort en 1779, à Saint-Domingue. Saint-Martin a beaucoup écrit ; et ses livres ont été commentés, et traduits en partie, mais principalement dans les langues du nord de l'Europe. Suivant ses disciples, le but de ses écrits est non-seulement d'expliquer la nature par l'homme, mais de ramener toutes nos connaissances au Principe, dont l'esprit humain peut être le centre. La nature actuelle, déchue, et divisée d'avec elle-même et d'avec l'homme, disent-ils, conserve néanmoins dans ses lois, comme l'homme dans plusieurs de ses facultés, une disposition à rentrer dans l'unité originelle. Par ce double rapport, la nature se met en harmonie avec l'homme, de même que l'homme se coordonne à son Principe. Suivant la même doctrine, le *spiritualisme*, dont la voi avait été d'abord ouverte par qualis, et ensuite par Jacob Bo n'était pas simplement la *sc des Esprits*, mais celle de Les mystiques du moyen â ceux des derniers temps, en nissant, par la contemplation, Principe, suivant la doctrine d maître Rusbrock (*Voyez* ce n étaient *absorbés en Dieu par l' tion.* Ici, disent les martinistes une porte plus élevée : ce n'e seulement la *faculté affective*, la faculté intellectuelle, qui co en elle son Principe divin, e lui, le modèle de cette natur Malebranche voyait, non activ en lui-même, mais spécul ment en Dieu, et dont Saint-M voit le type dans son *être int par une opération active et tuelle, qui est le germe de la naissance.* C'est vers ce but qu ses ouvrages sont dirigés. I *De reurs et de la Vérité*, ou *Les mes rappelés au Principe uni de la science*, par un Ph.....ix Edimbourg (Lyon), 1775, i Un court aperçu de cet intelli ouvrage, le plus remarquab ceux qu'a publiés Saint-M suffira pour faire apprécier s tres productions. Autrefois, lui, l'homme avait une armur pénétrable, et il était muni lance composée de quatre mé et qui frappait toujours en deu droits à-la-fois ; il devait co tre dans une forêt formée de se bres, dont chacun avait seize nes et quatre cent quatre-vin branches : il devait occuper l tre de ce pays ; mais s'en éloigné, il perdit sa bonne a pour une autre qui ne valait il s'était égaré en allant de qu

, et il ne pouvait se retrouver
revenant de neuf à quatre. Il
e que cette loi terrible était
sée à tous ceux qui habitaient
gion des pères et des mères;
qu'elle n'était point compara-
l'effrayante et épouvantable loi
nombre cinquante-six; et que
qui s'exposaient à celle-ci, ne
aient arriver à soixante-quatre,
res l'avoir subie dans toute sa
ur, etc., etc. Voilà sous quelles
nes est cachée, ou plutôt voi-
r quelles ridicules aberrations
once une doctrine qui compte
re des sectaires; qui au quin-
e siècle eût fait élever des bû-
; mais qui dans le dix-hui-
est restée tellement inaper-
que le titre le plus exact
plus mérité qu'ait obtenu son
est celui de *Philosophe incon-*
il s'était donné lui-même. La
des Erreurs et de la Vérité,
Salomonopolis (Paris), 1784,
. a été signalée, par Saint-
n, comme frauduleuse, et en-
e du vice des faux systèmes
combattait (*V.* Holbach, XX,
II. *Tableau naturel des rap-*
qui existent entre Dieu, l'hom-
l'univers, avec l'épigraphe
de l'ouvrage précédent, sui-
l'usage de l'auteur): *Expliquer*
choses par l'homme, et non
me par les choses, 2 parties,
bourg Lyon, 1782, in-8°.
eux ouvrages ont paru en al-
ad, avec commentaires par un
me, 2 tomes in 8°., 1784. III.
ame de désir, Lyon, 1790,
. revu et plusieurs fois réim-
; nouvelle édition, Metz, an x
, in 12. Saint Martin compo-
ouvrage à l'instigation du phi-
he Thieman, durant ses voya-
Strasbourg et à Londres. La-
vater, dans son journal allemand de déc. 1790, en fait l'éloge comme de l'un des livres qu'il avait le plus goûtés, quoiqu'il avoue ingénument, quant au fond de la doctrine, l'avoir peu entendu. Kirchberger le regarde comme le plus riche en *pensées lumineuses*; et l'auteur dit qu'en effet il s'y trouve *des germes épars çà et là, dont il ignorait les propriétés en les semant*, et qui se développaient chaque jour pour lui, depuis qu'il avait connu Jacob Bœhm. IV. *Ecce homo*, imprim. du cercle social, an IV (1796), in-12. Ce fut à Paris qu'il écrivit cet opuscule, d'après une *notion vive* (dit-il), qu'il avait eue à Strasbourg. Son objet est de montrer à quel degré d'abaissement l'homme infirme est déchu, et de le guérir du penchant au merveilleux d'*un ordre inférieur*, tel que le somnambulisme, les prophéties du jour, etc. Il avait plus particulièrement en vue la duchesse de Bourbon, son amie de cœur, modèle de vertus et de piété, mais livrée à ce même entraînement pour le merveilleux. V. Le *Nouvel homme*, Paris, ibid., an IV (1792), 1 vol. in 8°. C'est plutôt une exhortation qu'un enseignement. Il l'écrivit à Strasbourg, en 1790, par le conseil du chevalier Silverhielm, ancien aumônier du roi de Suède, et neveu de Swedenborg. L'idée fondamentale de cet ouvrage est que l'homme porte en lui une espèce de *texte*, dont sa vie entière devrait être le développement, parce que l'ame de l'homme, dit-il, est primitivement *une pensée de Dieu*. Il a dit plus tard qu'il n'aurait pas écrit ce livre ou qu'il l'aurait écrit autrement, si alors il avait eu la connaissance des ouvrages de Bœhm. VI. *De l'Esprit des choses*, ou *Coup-d'œil philosophique sur la nature des êtres*

et sur l'objet de leur existence, avec l'épigraphe : *Mens hominis rerum universalitatis speculum est*, Paris, an VIII (1800), 2 vol. in-8°. Saint-Martin pensait qu'il devait y avoir une raison à tout ce qui existait, et que l'*œil interne* de l'observateur en était le juge. Il considère ainsi l'homme comme ayant en lui un miroir vivant, qui lui réfléchit tous les objets, et qui le porte à tout voir et à tout connaître : mais ce miroir vivant étant lui-même un reflet de la Divinité, c'est par cette lumière que l'homme acquiert des idées saines, et qu'il découvre l'*éternelle nature* (voyez n° X), dont parle Jacob Bœhm. Cet ouvrage est celui des *Révélations naturelles*, dont l'auteur annonçait le projet, en 1797, à Kirchberger, et au sujet duquel celui-ci conseillait à Saint-Martin de supprimer tout ce qui pouvait *sentir le mystère*. Les adeptes pensent que si l'*Anthropologie*, dont s'occupe un de ses disciples, secondé de tout ce que les connaissances modernes ont pu découvrir, embrassait les principes applicables aux diverses branches de la science de l'homme physique, moral et intellectuel, on aurait un véritable *Esprit des choses*. VII. *Lettre à un ami*, ou *Considérations politiques, philosophiques et religieuses, sur la Révolution française*, Paris, an III (1795). Saint-Martin regardait la Révolution française comme celle du genre humain, et comme *une image en miniature du Jugement dernier, mais où les choses devaient se passer successivement, à commencer par la France*. Il serait difficile, d'après ce galimathias, de deviner ce que furent à cette époque les opinions du *philosophe inconnu ;* mais on a dit qu'il était lié avec des illuminés étrangers, et que plusieurs de ceux qu'il appelait ses *amis*, de ce parti. VIII. *Eclair sur ciation humaine*, Paris, an V(in-8°. L'auteur découvre Principe de l'ordre social d'où émanent la sagesse, la et la puissance, sans lesqu n'existe point d'association ble, etc. IX *Réflexions d'u servateur* sur la question sée par l'Institut : *Quelle les institutions les plus pr fonder la morale d'un peupl* (1798). Après avoir passé e les divers moyens qui peuv dre à ce but en liant la mor politique, il montre l'insuffis ces moyens, si le législateu seoit lui-même, sur les ba times de notre nature, cette dont un gouvernement ne d que le résultat mis en action. traité, quinze ans auparavant jet analogue, proposé par mie de Berlin, sur *la Meille nière de rappeler à la raison ples livrés à l'erreur ou perstitions ;* question qu'il cro luble par les seuls moyens h (Mém. inséré dans ses Œuv thumes). X. *Discours en au citoyen Garat, professeu tendement humain aux écol males, sur l'existence d'un s ral, et sur la distinction e sensations et la connaissa* discours, prononcé à la suit conférence publique (27 fév. se trouve imprimé dans la co des Écoles normales (tome Débats), publiée en 1801. XI relatif à la question propos l'Institut : *Déterminer l'in des signes sur la formati idées*, avec l'épigraphe : *I tur ideæ, fiunt signa*, an VII (80 pag. in-8°. Un passage où

…tenait l'antériorité des
… les idées, paraît avoir
…ssance à la question de
qui suppose cette antério-
laquelle l'auteur répond
…t la question suivant des
…itié théosophiques, moi-
…iques. Dans l'allégorie fa-
…ent nous avons parlé, cet
s'y trouve intercalé, quoi-
…on bien différent, est censé
…'un petit-cousin de Mme.
…ni), tracé par un psycho-
…ns le cabinet de *Sedir* (le
sont les deux personnages
…es principaux du livre qui
…e : XII. *le Crocodile*, ou la
*…u bien et du mal, arri-
…le règne de Louis XV*,
…comagique en 100 chants,
…rose mêlée de vers : *ou-
…thume d'un amateur de
…hées*, Paris, an VII (1799),
…le 460 pages. XIII. *Le
…de l'homme-esprit*, Pa-
…ret, an XI (1802), in-
…ties : *De l'homme ; — De
… ; — De la parole.* L'objet
est de montrer comment
esprit (ou exerçant un mi-
…rituel) peut s'améliorer et
lui-même et les autres, en
…s *Parole* ou le *Logos* (le
l'homme et à la nature.
…ductions d'ouvrages de Ja-
…, savoir : 1°. L'*Aurore*
ou la *Racine de la phi-*
etc., contenant une des-
…e la nature dans son ori-
…; traduit sur l'édition al-
…de Gichtel (*Voyez.* ce
1682, par le *Philosophe*
Paris, an IX (1800),
…tte nature originelle, que
…hm appelle l'*éternelle na-*
…ont la nôtre serait une al-
…n'est point une nature sans
engendrement, puisqu'elle est l'émanation d'un Principe un et indivisible, que Bœhm considère comme *trinaire* dans son essence et *septénaire* dans ses formes ou modes. Un Précis de l'origine et des suites de l'altération de cette nature, suivant Jacob Bœhm, donné dans le *Ministère de l'homme-esprit* (pag. 28-31), montre comment, en voulant dominer par le *feu*, dans le premier Principe, au lieu de régner par l'*amour*, dans le second, l'esprit prévaricateur entraîna dans sa chute l'homme, qui lui avait été opposé ; comment, l'homme ayant été *absorbé* dans sa forme grossière, l'amour divin voulut lui présenter son modèle, pour lui faire recouvrer sa ressemblance, etc. Saint-Martin dit au reste, avec Poiret, que l'auteur est à-la-fois sublime et obscur, et qu'en particulier son *Aurore* est un chaos, mais qu'elle contient tous les germes qui sont developpés dans ses *Trois Principes*, et dans ses productions subséquentes — 2°. *Les Trois Principes de l'Essence divine*, Paris, an X (1802), 2 vol. in-8°. Cet ouvrage, composé sept ans après l'*Aurore naissante*, est un peu moins informe ; et l'on peut le regarder comme un tableau de la doctrine de l'auteur, sauf les éclaircissements et les nouvelles explications que présentent les ouvrages suivants, quoiqu'ils ne forment qu'une portion de ses Œuvres : — 3°. *De la Triple vie de l'homme*, revu par l'éditeur, Paris, Migneret, 1809, in-8°. C'est sur la manifestation de l'*origine de l'essence et de la fin des choses*, suivant les *Trois Principes*, qu'est établie cette *Triple vie*, comprenant la *vie extérieure et corporelle*, la vie *propre et interne*, et la *vie divine* où l'ame

entre, par une nouvelle naissance, et pénètre dans l'esprit du Christ. — 4°. *Quarante questions sur l'ame*, etc., suivies *des six points et des neuf textes*, *revus* par le même, Paris, 1807, in-8°. Ces questions, avaient été proposées à l'auteur, par un amateur de théosophie, le docteur Balthasar Walter. — Ces traductions forment à-peu-près le tiers des OEuvres de Bœhm, dont il n'y avait que deux ouvrages traduits jusqu'alors, en vieux langage; la *Signatura rerum*, imprimé à Francfort, en 1664, sous le nom du *Miroir temporel de l'Eternité*, et le second à Berlin, 1722, in-12, intitulé le *Chemin pour aller à Christ*... XV. *OEuvres posthumes de Saint-Martin*, 2 vol. in-8°., Tours, 1807. On distingue dans ce Recueil: 1°. un choix des Pensées de Saint-Martin, par M. Tournier; 2°. un journal, depuis 1782, de ses relations, de ses entretiens, etc. sous le titre de *Portrait de Saint-Martin fait par lui-même*; 3°. plusieurs questions et fragments de littérature, de morale et de philosophie, entre autres un fragment sur l'admiration, et un parallèle entre Voltaire et J.-J. Rousseau, et un autre entre Rousseau et Buffon (par Hérault de Séchelles); 4°. des poésies où, comme on le pense bien, l'auteur s'attache plus au fond qu'à la forme; 5°. des Méditations et des Prières, où se peint l'*homme de desir*, qui forme de nouveau le vœu si souvent énoncé par l'auteur, pour que ses semblables recherchent les vraies connaissances, les jouissances pures de l'esprit, en les puisant dans *leur propre centre*, *dans la source de la lumière et de l'amour pour laquelle il avait soupiré toute sa vie*. Z.

SAINT-MARTIN (Louis-Pierre de), né à Paris, le 10 janvier 1753, embrassa l'état ecclésiastique, et fut reçu conseiller-clerc au Châtelet, en 1781. Il prêcha, en 1786, le panégyrique de saint Louis devant l'académie française, et publia des *Réflexions en réponse à celles de l'abbé d'Espagnac, touchant Suger et les établissements de saint Louis, avec des notes*, 1786, in-8°. La révolution le trouva disposé à en adopter les principes; il abandonna son état, épousa une femme divorcée et divorça ensuite avec elle. Il fut successivement juge au tribunal de cassation, membre du tribunal de révision établi à Trèves pour les quatre départements de la rive gauche du Rhin, juge à la cour d'appel, après la suppression de ce tribunal, et enfin conseiller à la cour supérieure de justice à Liége. Il fit partie d'une commission chargée de recueillir les monuments des arts à Rome et en Italie. Lors de la restauration, Saint Martin resta dans le pays où il occupait une place; et il mourut à Liège, le 13 janvier 1819, après avoir recommandé qu'on l'enterrât dans le jardin de la loge des francs-maçons, dont il était membre. Ceux-ci, mécontents qu'on lui eût refusé la sépulture ecclésiastique, lui rendirent des honneurs extraordinaires. Voyez la brochure intitulée: *Honneurs funèbres rendus dans la loge de la Parfaite Intelligence, à la mémoire du vénérable frère de Saint-Martin*, Liége, 1818, in-8°.; le *Journal de Liége*, le *Spectateur Belge*, et l'*Ami de la religion et du roi*, tome XXII, p. 31.

P—c—t.

SAINT-MARTIN (Le père Léandre de). *Voy.* John Jones.

SAINT-MAURIS (1°. JEAN DE), jurisconsulte, né à Dole, vers la fin du IVme. siècle, se fit recevoir avocat, et obtint, à l'université de sa ville natale, une chaire de droit, qu'il remplit d'une manière brillante. Par son mariage avec Étiennette Bonvalot, il devint le beau-frère de N. Perrenot de Granvelle, chancelier de l'empereur Charles-Quint; et ce ministre ne tarda pas à lui procurer un emploi digne de ses talents. Nommé conseiller au parlement de Dole, il fut, peu de temps après, appelé au conseil d'état à Bruxelles. En 1544, il fut envoyé ambassadeur en France pour surveiller l'exécution du traité de Crespy (20 septembre); et il s'acquitta de cette mission avec beaucoup de prudence et d'habileté. Simon Renard, son compatriote, lui succéda dans l'ambassade de France (*Voy.* RENARD, XXXVII, 323); et il revint, en 1548, à Bruxelles remplir la place de président du conseil d'état et des finances. L'affaiblissement de sa santé, causée par la trop grande application aux affaires, l'obligea de se démettre de ses emplois, en 1554. Les médecins lui persuadèrent que l'air natal le rétablirait; mais il fut trompé dans cette attente, et mourut à Dole, vers la fin de l'année 1555. On a de lui I. *Utilissima simul ac doctissima repetitio legis unicæ Cod., quo loco mulieres munera subire soleant*, Lyon, Seb. Gryphe, 1538, in 4°. de 301 p. P. Vauchard, l'un des ses élèves, fut l'éditeur de cet ouvrage, qu'il fit précéder d'un avertissement, dans lequel il dit qu'Ulpien et Papinien semblent revivre dans notre auteur. II. *Tractatus de restitutione in integrum*, Paris, 1548, in-4°. de trois cents feuillets; Francfort, 1575, in-fol., à la tête d'un *Recueil* de traités sur le même sujet; et dans le tome V des *Tractatus universi juris*, Venise, 1584. Cet ouvrage de Saint-Mauris peut encore être utilement consulté. Voyez l'Éloge de l'auteur par Dunod dans la préface du *Traité des prescriptions*. On conserve, à la bibliothèque de Besançon, les *Mémoires de l'ambassade* de Jean de Saint-Mauris, in-fol. — Jean-Baptiste DE SAINT MAURIS, arrière-petit-fils du précédent, colonel d'un régiment de son nom, contribua beaucoup au succès de la bataille de Prague, en 1620. En récompense de la valeur qu'il avait montrée dans cette journée, l'empereur Ferdinand II lui permit d'ajouter à ses armes l'aigle d'or éployée, supportée par deux lions. Depuis, la famille de Saint-Mauris n'a pas cessé de jouir de la faveur de la maison d'Autriche. En 1774, le comte de Montbarrey, l'un des descendants en ligne directe du vainqueur de Prague, reçut de l'empereur le titre de prince, qu'il transmit à son fils, mort sans postérité masculine (*Voyez* MONTBARREY). M. Labbey de Billy a donné la *Généalogie* des diverses branches de la maison de Saint-Mauris, dans l'*Histoire de l'université du comté de Bourgogne*, tome 1er., 289, et plus complète, II, 245. — SAINT MAURIS (Prudent DE), jurisconsulte, né dans le seizième siècle, à Dole, n'était pas de la même famille que les précédents. Il s'acquit une grande réputation au barreau par ses lumières et par son éloquence; fut député plusieurs fois en Flandre et en Allemagne, pour soutenir les intérêts de sa province, et mourut à Dole, le 8

[illegible] Moreri, D. Payen, écrivent Saint-Maurice [illegible] une erreur [illegible] les actes et les lettres [illegible] que je ne avons consultées, por[illegible]

entre, par une nouvelle naissance, et pénètre dans l'esprit du Christ. — 4°. *Quarante questions sur l'ame*, etc., suivies *des six points et des neuf textes*, *revus* par le même, Paris, 1807, in-8°. Ces questions, avaient été proposées à l'auteur, par un amateur de théosophie, le docteur Balthasar Walter. — Ces traductions forment à-peu-près le tiers des Œuvres de Bœhm, dont il n'y avait que deux ouvrages traduits jusqu'alors, en vieux langage; la *Signatura rerum*, imprimé à Francfort, en 1664, sous le nom du *Miroir temporel de l'Eternité*, et le second à Berlin, 1722, in-12, intitulé le *Chemin pour aller à Christ*... XV. *Œuvres posthumes de Saint-Martin*, 2 vol. in-8°., Tours, 1807. On distingue dans ce Recueil: 1°. un choix des Pensées de Saint-Martin, par M. Tournier; 2°. un journal, depuis 1782, de ses relations, de ses entretiens, etc. sous le titre de *Portrait de Saint-Martin fait par lui-même;* 3°. plusieurs questions et fragments de littérature, de morale et de philosophie, entre autres un fragment sur l'admiration, et un parallèle entre Voltaire et J.-J. Rousseau, et un autre entre Rousssau et Buffon (par Hérault de Séchelles); 4°. des poésies où, comme on le pense bien, l'auteur s'attache plus au fond qu'à la forme; 5°. des Méditations et des Prières, où se peint l'*homme de desir*, qui forme de nouveau le vœu si souvent énoncé par l'auteur, pour que ses semblables recherchent les vraies connaissances, les jouissances pures de l'esprit, en les puisant dans *leur propre centre*, *dans la source de la lumière et de l'amour pour laquelle il avait soupiré toute sa vie.* Z.

SAINT-MARTIN (Louis-Pierre de), né à Paris, le 10 janvier 1753, embrassa l'état ecclésiastique, et fut reçu conseiller-clerc au Châtelet, en 1781. Il prêcha, en 1786, le panégyrique de saint Louis devant l'académie française, et publia des *Réflexions en réponse à celles de l'abbé d'Espagnac, touchant Suger et les établissements de saint Louis, avec des notes*, 1786, in-8°. La révolution le trouva disposé à en adopter les principes; il abandonna son état, épousa une femme divorcée et divorça ensuite avec elle. Il fut successivement juge au tribunal de cassation, membre du tribunal de révision établi à Trèves pour les quatre départements de la rive gauche du Rhin, juge à la cour d'appel, après la suppression de ce tribunal, et enfin conseiller à la cour supérieure de justice à Liége. Il fit partie d'une commission chargée de recueillir les monuments des arts à Rome et en Italie. Lors de la restauration, Saint-Martin resta dans le pays où il occupait une place; et il mourut à Liége, le 13 janvier 1819, après avoir recommandé qu'on l'enterrât dans le jardin de la loge des francs-maçons, dont il était membre. Ceux-ci, mécontents qu'on lui eût refusé la sépulture ecclésiastique, lui rendirent des honneurs extraordinaires. Voyez la brochure intitulée: *Honneurs funèbres rendus dans la loge de la Parfaite Intelligence, à la mémoire du vénérable frère de Saint-Martin*, Liége, 1818, in-8°.; le *Journal de Liége*, le *Spectateur Belge*, et l'*Ami de la religion et du roi*, tome XXII, p. 31.

P—C—T.

SAINT-MARTIN (Le père Léandre de). *Voy.* John Jones.

SAINT-MAURIS (1) (Jean de), jurisconsulte, né à Dole, vers la fin du IVme. siècle, se fit recevoir avocat, et obtint, à l'université de sa ville natale, une chaire de droit, qu'il remplit d'une manière brillante. Par son mariage avec Étiennette Bonvalot, il devint le beau-frère de N. Perrenot de Granvelle, chancelier de l'empereur Charles-Quint; et ce ministre ne tarda pas à lui procurer un emploi digne de ses talents. Nommé conseiller au parlement de Dole, il fut, peu de temps après, appelé au conseil d'état à Bruxelles. En 1544, il fut envoyé ambassadeur en France pour surveiller l'exécution du traité de Crespy (20 septembre); et il s'acquitta de cette mission avec beaucoup de prudence et d'habileté. Simon Renard, son compatriote, lui succéda dans l'ambassade de France (*Voy.* Renard, XXXVII, 323); et il revint, en 1548, à Bruxelles remplir la place de président du conseil d'état et des finances. L'affaiblissement de sa santé, causée par la trop grande application aux affaires, l'obligea de se démettre de ses emplois, en 1554. Les médecins lui persuadèrent que l'air natal le rétablirait; mais il fut trompé dans cette attente, et mourut à Dole, vers la fin de l'année 1555. On a de lui I. *Utilissima simul ac doctissima repetitio legis unicæ Cod., quo loco mulieres munera subire soleant*, Lyon, Seb. Gryphe, 1538, in 4°. de 301 p. P. Vauchard, l'un des ses élèves, fut l'éditeur de cet ouvrage, qu'il fit précéder d'un avertissement, dans lequel il dit qu'Ulpien et Papinien semblent revivre dans notre auteur. II. *Tractatus de restitutione in integrum*, Paris, 1548, in-4°. de trois cents feuillets; Francfort, 1575, in-fol., à la tête d'un *Recueil* de traités sur le même sujet; et dans le tome V des *Tractatus universi juris*, Venise, 1584. Cet ouvrage de Saint-Mauris peut encore être utilement consulté. Voyez l'Éloge de l'auteur par Dunod dans la préface du *Traité des prescriptions*. On conserve, à la bibliothèque de Besançon, les *Mémoires de l'ambassade* de Jean de Saint-Mauris, in-fol. — Jean-Baptiste de Saint-Mauris, arrière-petit-fils du précédent, colonel d'un régiment de son nom, contribua beaucoup au succès de la bataille de Prague, en 1620. En récompense de la valeur qu'il avait montrée dans cette journée, l'empereur Ferdinand II lui permit d'ajouter à ses armes l'aigle d'or éployée, supportée par deux lions. Depuis, la famille de Saint-Mauris n'a pas cessé de jouir de la faveur de la maison d'Autriche. En 1774, le comte de Montbarrey, l'un des descendants en ligne directe du vainqueur de Prague, reçut de l'empereur le titre de prince, qu'il transmit à son fils, mort sans postérité masculine (*Voyez* Montbarrey). M. Labbey de Billy a donné la *Généalogie* des diverses branches de la maison de Saint-Mauris, dans l'*Histoire de l'université du comté de Bourgogne*, tome 1er., 289, et plus complète, II, 245. — Saint-Mauris (Prudent de), jurisconsulte, né dans le seizième siècle, à Dole, n'était pas de la même famille que les précédents. Il s'acquit une grande réputation au barreau par ses lumières et par son éloquence; fut député plusieurs fois en Flandre et en Allemagne, pour soutenir les intérêts de sa province, et mourut à Dole, le 8

(1) [illegible], Morery, D. Payen, écrivent Vont-[illegible] [illegible] une erreur : les actes et les lettres [illegible] que nous avons consultées, por[illegible]

octobre 1584. Il a publié : *La pratique et le style judiciaire observés au comté de Bourgogne*, Lyon, 1577, in-4°. Cet ouvrage, qui a servi de code de procédure à la province jusqu'à sa réunion à la France, a été réimprimé plusieurs fois. L'édition de Dole, 1627, in-4°., fut revue et corrigée par Jean Boyvin (*Voy.* ce nom). W—s.

SAINT-MORYS (Étienne Bourgevin Vialart, comte de), fils d'un conseiller à la grand'chambre du parlement de Paris (1), naquit dans cette ville en 1772, et fut élevé avec le plus grand soin sous les yeux de son père, qu'il suivit dans l'émigration, en 1790. Il épousa, en 1791, à Coblentz, la nièce du ministre Calonne; et il servit, à la même époque, comme simple volontaire dans la légion de Mirabeau: il fit, en qualité d'aide-de-camp du maréchal de Broglie, la campagne de 1792, et continua, pendant les années suivantes, à servir dans l'armée de Condé. Après le licenciement, il voyagea en Suède et en Russie; et il recueillit dans ces contrées des observations précieuses pour les arts et l'histoire naturelle, qu'il alla publier en Angleterre, sous le titre de *Voyage pittoresque de Scandinavie*, Londres, 1802, in-4°., fig. Il revint, en 1803, à Paris, où sa mère n'avait pu conserver d'une fortune considérable que de faibles débris échappés aux spoliations révolutionnaires. Compromis dans l'affaire de George Cadoudal, en 1804, par suite de ses liaisons avec MM. de Polignac, il fut emprisonné à la Force, puis mis en surveillance à Hondainville près de Beauvais, où son père avait bâti un très-beau château, dont il ne restait que des ruines. Ce fut alors, pour le comte de Saint-Morys, une grande faveur que d'obtenir la restitution d'une faible partie du terrain que son père avait possédé. L'autre partie était vendue; et l'acquéreur lui disputa bientôt ce que les autorités de ce temps-là elles-même avaient restitué. Il en résulta pour lui une discussion qui a fait le malheur de sa vie, et qui enfin a été la cause de sa mort. Le 31 mars 1814, le comte de Saint-Morys fut du petit nombre des habitants de Paris qui contribuèrent si efficacement, par leur zèle, au rétablissement du trône des Bourbons. Le roi le nomma, dans la même année, sous-lieutenant de ses gardes, puis lieutenant et maréchal-de-camp. Il ne recouvra rien de l'immense fortune de son père: mais les Bourbons avaient recouvré leur trône, et il était au comble de ses vœux. Personne ne se soumit plus franchement à la constitution qui fut donnée par le roi; et personne n'en accepta plus sincèrement toutes les conséquences. Admirateur passionné des lois anglaises, il manifestait quelquefois, dans sa conversation, des opinions politiques qui ne plaisaient pas toujours à ses amis. Ce fut dans de tels principes qu'il publia, en 1815, un petit écrit contre la traite des nègres, et, peu de jours après, ses *Aperçus sur la politique de l'Europe et l'administration intérieure de la France*, in-8°. Cette dernière brochure venait de paraître lorsque l'auteur fut obligé de suivre

(1) Le père de Vialart Saint-Morys était un des hommes les plus éclairés de sa compagnie, et il y jouissait d'une grande considération. C'est dans son cabinet que furent rédigées, en 1789, les courageuses protestations qui attirèrent aux signataires de si terribles persécutions. Obligé de s'expatrier en 1790, il consuma le reste de sa fortune pour le rétablissement de la monarchie; et s'exposa dans le même but aux plus grands dangers. Il périt, en 1795, à Quiberon, où il était intendant général de l'armée royale.

le roi à Gand. Il commanda dans la retraite un détachement des gardes-du-corps, et montra beaucoup de fermeté. Lors du retour, il fut un des premiers officiers de la maison du roi qui rentrèrent dans Paris; et il vint lui-même, dès le 8 juillet, faire placer le drapeau blanc sur le château des Tuileries. Après l'ordonnance du 5 septembre 1816, qui prononça la dissolution de la chambre des députés, Saint-Morys se rendit au collége électoral de son département, à Beauvais, avec l'intention, qu'il ne cacha point, d'y voter pour M. de Kergorlay, que repoussait le ministère. C'est à cette circonstance que l'on a ensuite attribué ses malheurs. Ce qu'il y a de sûr, c'est que le prince de Poix, son capitaine, le menaça par écrit, de destitution, s'il ne votait pas pour le candidat ministériel, et que, bientôt après, l'acquéreur de ses biens, avec lequel il avait eu des démêlés qui paraissaient assoupis, recommença des attaques et des insultes, auxquelles le comte de Saint-Morys répondit comme devait le faire un militaire homme d'honneur. Il satisfit à tout ce que sa position et son rang exigeaient; ses camarades, ses chefs et les maréchaux de France eux-mêmes qui eurent à prononcer sur sa conduite, l'approuvèrent entièrement: mais un pouvoir supérieur exigea davantage; et il fut poussé comme une victime dévouée par une main invisible à un combat inégal et avilissant, où il succomba, le 21 juillet 1817. C'est dans le Mémoire de sa veuve, qu'il faut lire tous les détails de cet inexplicable et cruel événement. Cet écrit, intitulé, *Mémoire et Consultation, par Mme. la comtesse de Saint-Morys, et Mme. veuve de Gaudechart, sa fille, plaignantes, contre le sieur Barbier dit Dufay, M. le duc de Mouchy, capitaine des gardes du corps, et M. le comte de Poix, lieutenant*, un vol. in-8°. de 416 pag., Paris, 1818, fut composé pour le procès que ces dames intentèrent à ceux qu'elles regardaient comme les causes de la mort du comte de Saint-Morys. Ce procès, auquel les tribunaux ne voulurent donner aucune suite, fut renvoyé à la chambre des pairs à cause de la qualité de l'une des personnes impliquées; mais cette chambre rendit une sentence pareille à celle des tribunaux. Outre les écrits dont nous avons fait mention, le comte de Saint-Morys a publié: I. *Tableau littéraire de la France au dix-huitième siècle*, 1809, in 8°. production assez médiocre où l'auteur professe une admiration exagérée pour les philosophes du 18me. siècle. II. *Description d'un monument romain trouvé à Paris* (rue Vivienne), *en* 1806, et d'autres morceaux, dans le tom. II des Mémoires de l'académie celtique. III. *Réflexions d'un sujet de Louis XVIII, fonctionnaire public dans le département de l'Oise*, 1814, in-8°. IV. *Proposition d'une seule mesure pour dégrever la dette de l'état, et réduire les impôts en* 1817, 1816, in-8°. V. *Mémoire sur les moyens de rendre utiles les friches et côtes incultes, en les plantant*, Paris, 1810, in-8°. M. de Saint-Morys a fourni quelques articles d'artistes anglais à la *Biographie universelle*, dans les tomes III, V et VI. Nous signalerons seulement l'article du sculpteur John Bacon. M—D j.

SAINT-NON (Jean-Claude Richard, abbé de), amateur zélé des beaux-arts, naquit à Paris, en 1727.

Il était fils d'un receveur-général des finances; et, par sa mère, il descendait des Boullongne, peintres du roi (*Voy.* Boullongne, V, 341). Dès son enfance, il annonça le goût le plus vif pour les arts; mais obligé, pour plaire à ses parents, de choisir un état, il étudia la théologie et la jurisprudence, prit le sous-diaconat, et acquit une charge de conseiller-clerc. Malgré sa répugnance pour les procès, il remplit avec exactitude ses devoirs de magistrat; mais il cultivait, dans ses loisirs, la musique, le dessin, la peinture et l'art de graver. Les discussions fâcheuses causées par la bulle amenèrent l'exil du parlement. L'abbé de Saint-Non fut envoyé, par une lettre de cachet, à Poitiers. Il passa dans cette ville une année, qu'il compta depuis parmi les plus agréables de sa vie, parce qu'il l'avait employée tout entière à dessiner. Le parlement n'avait point appris, dans l'exil, à se plier aux volontés de la cour : fatigué des débats auxquels il ne pouvait rester étranger, l'abbé de Saint-Non profita d'une circonstance favorable pour envoyer la démission de sa place de conseiller. Il avait déjà fait un voyage en Angleterre. Devenu libre, il partit, en 1759, pour l'Italie, qu'il ambitionnait depuis long-temps de pouvoir visiter. Il se lia, pendant son séjour à Rome, d'une étroite amitié avec Robert et Fragonard, tous deux jeunes et passionnés pour les arts. Il les emmena dans le royaume de Naples, gravit avec eux sur le sommet du Vésuve, visita les ruines d'Herculanum et le musée de Portici, dessinant, esquissant tous les objets qui lui paraissaient dignes d'attention. De retour à Rome, il habita plusieurs mois Tivoli même et la ville d'Este, ne laissant pas s'écouler un seul jour sans enrichir son p feuille de quelques nouveaux des Après une absence de trois ann il revint en France, mit en ordr dessins, et s'occupa de les gr par un moyen plus expéditif l'eau-forte, et dont il dut la con sance à Lafosse, son ami. C'éta procédé qu'avait employé Le pri mais dont il faisait un secret (*V* Prince, XXIV, 224). Bientôt S Non publia la *Suite* des vues de me, en soixante planches; et première collection fut suivie de sieurs autres. Le succès qu'elle tenaient encouragea Saint-Non le projet de publier le Voyage p resque de l'Italie. Cette entrepr alors sans exemple, était au-de des moyens d'un particulier; de riches amateurs s'engagèrent seconder; et de nouveaux peir partirent pour l'Italie, sous la d tion de M. Denon (Voy. la *Bi des hommes vivants*) (1), pour c pléter la galerie des vues et des numents de cette belle contrée. S Non se chargea de diriger les a tes de Paris qui devaient coop à ce bel ouvrage; et il y mit telle activité, que le *Voyage de ples et de Sicile* fut achevé de 1 à 1786. Dans l'intervalle, les ca listes, qui ne partageaient pas enthousiasme, refusèrent de do les sommes qu'ils avaient prom et l'abbé de Saint-Non, pour t ses engagements avec le public obligé de sacrifier toute sa fo ne et celle de son frère. C'est a qu'il parvint à terminer un ouv qui sera toujours regardé con

(1) On a confondu quelquefois M. Denon l'abbé de Saint-Non. C'est ainsi que dans le *universel* on attribue à l'auteur du *Voyage resque*, une comédie en trois actes et en pros titulée : *Julie ou le bon père*, représentée en et qui est de M. Denon.

plus beaux monuments
rticulier ait élevés jamais
ire des arts, dans aucun
venait d'être admis à l'a-
de peinture, sous le titre
d'amateur honoraire. L'ab-
iint-Non ne possédait pas
énéfice que l'abbaye de Poul-
iocèse de Langres, dont les
étaient de huit mille livres.
ressa d'en offrir la moitié à
lée nationale pour aider à
le déficit. Comme tant d'au-
avait cru que la révolution
ar ceux qui tonnaient contre
, en opérerait la réforme; et
tait de voir bientôt tous les
heureux : du moins il le fut
- même pour n'être pas té-
tous les excès qui devaient
r sa patrie. Il mourut le 25
e 1791. Ami de tous les ar-
'abbé de Saint-Non a con-
eaucoup aux progrès que le
t la gravure ont faits en Fran-
s cinquante ans. Il comptait
bre de ses amis les gens de
es plus distingués; et plu-
oulurent coopérer au succès
rage auquel il devra, selon
parence, une réputation du-
. Le *Voyage pittoresque de*
et de Sicile, Paris, 1781-
me 5 vol. gr. in-fol. Il est or
617 grandes estampes et de
nettes, fleurons, etc, gravés
meilleurs artistes. M. Brunet
e, dans le *Manuel du librai-*
description bibliographique
très-détaillée de ce bel ouvrage. On y renvoie les curieux. L'*Analyse* du Voyage pittoresque publiée par Brizard, dans le *Mercure* de février 1787, a été réimprimée séparément, in-8°. de 79 pag. Les amateurs recherchent un *Recueil de griffonis*, etc., gravé par l'abbé de Saint-Non, gr. in-fol., contenant 294 planches. On trouve, dans le *Manuel des curieux*, par Huber et Rost, tome VIII, 219-23, le *Catalogue des eaux-fortes* gravées par Saint-Non, d'après Le Prince, Robert, Fragonard, et différents autres maîtres, ainsi que de ses *Estampes* d'après Robert, au lavis, en noir et en brun. On doit à Brizard une *Notice sur Saint-Non*, Paris, 1792, in-8°. de 36 p. Elle est assez rare, tous les exemplaires en ayant été distribués en présent. W—s.

SAINT-OLON. *Voy.* PIDOU.

SAINTONGE (LOUISE-GENEVIÈVE GILLOT, femme), était fille de Mme Gillot de Beaucour, admise dans cette *Biographie universelle*, sous le nom de Mme. de Gomez (*V.* tom. XVIII, 50). Mme. Saintonge, ou plutôt Sainctonge (1), naquit en 1650. Excepté son mariage avec M. de Sainctonge, avocat, on ne connaît aucune particularité de sa vie. Elle mourut à Paris, le 24 mars 1718, et fut inhumée en l'église de Saint-Louis dans l'Ile (2). Voici la liste de ses ouvrages : I. *Didon*, tragédie-opéra, jouée en 1693, imprimée la même année, in-4°. II. *Circé*, opéra joué et imprimé en 1694, in-4°. Ces deux pièces, dont

...ence et sous le pseudonyme du *Voyage* ... comme il confondait partout Saint-Non avec ... auquel on doit des *Lettres sur l'Italie* ... de l'air, et d'autres ouvrages ... Parmi les gens ... qui s'intéressèrent aussi aux succès du ... Non, pour les fournir des descriptions ou des observations, on a cité Le ... Chamfort, Fabre-d'Olivet, le duc de ... Pâris, architecte du roi (*Voy.* ... Dubourg, Renard Dreux, etc

(1) On lit Sainctonge, soit au frontispice de ses livres, soit au bas de leurs dédicaces.

(2) La date de la mort de Mme. Gillot est inconnue : elle dut avoir lieu à la fin du dix-septième siècle. C'est par erreur que l'on a (t. XVIII, 51.) donné pour date de sa mort, celle de la mort de sa fille.

la musique est de Desmarets, ont été réimprimées dans le *Recueil général des opéras*, 1703 et suivantes, 17 vol. in-12. III. *Poésies galantes*, 1696, in-12, contenant *Le Charme des saisons*, ballet, trois Idylles dialoguées, quelques Épîtres, Élégies, Énigmes, Épigrammes, et beaucoup de Chansons à boire et Parodies bachiques. Le ballet des Saisons ne fut pas représenté parce que l'abbé Picque (que, dans ses épigrammes, Rousseau nomme Pic) donna son *Ballet des saisons*, en 1695. La seconde édition des *Poésies* de Mme. de Saintonge, parut, à Dijon, en 1714, 2 vol. in-12. Elle contient, de plus que la première, l'*Intrigue des concerts*, comédie; *Diane et Endymion*, pastorale héroïque; *Griseldes* ou la *Princesse de Saluces*, comédie en vers et en cinq actes; et des Poésies. Dans l'*Intrigue des concerts*, figure un poète Picotin, gueux et impertinent. Il me semble que c'est l'abbé Picque que Mme. Sainctonge a voulu immoler à sa vengeance. De toutes les poésies de cette dame, on n'a guère cité jusqu'ici que la Ballade qui a pour refrains : *Qu'on est sotte de n'aimer pas*, et *Ah! que l'on est sotte d'aimer;* et ces quatre vers, traduction d'un distique latin :

Tu ne viens, bel enfant, que de paraître au jour:
Tu ne sais pas encor le prix de la lumière;
Fais présent de ton œil à ta charmante mère;
Elle sera Vénus, et tu seras l'Amour.

IV. La *Diane de Montemayor, mise en nouveau langage*, 1696, in-12; réimprimé en 1699 et 1735 (3).

V. *Histoire secrète de Dom A ne, roi de Portugal, tirée de moires de Dom Gomès Vasc los de Figueredo*, Paris, 169 12; réimprimé la même anné Hollande. Figueredo était l'aïeu ternel de Mme. de Sainctonge. T qu'on trouve dans l'*Histoire s de Dom Antoine*, n'est pas to vraisemblable; et, loin d'être c mé, est au contraire contredit quefois par les historiens espa et portugais. Mais on ne peut r reusement rien en conclure c le récit de Mme. de Saintong vérité peut avoir été connue d aïeul, et ne pas l'avoir été des riens : le nombre des témoins pas toujours ce qui la constitue. différence dans les récits de ge bonne foi peut motiver seulem pyrrhonisme de l'histoire. A.

SAINT-PAUL (François-Barletti de), né à Paris, en d'une famille originaire de N était neveu de l'abbé Antonini (nom, II, 293). Il fit ses étude Pluche, Dumarsais, et le P. V de l'Oratoire : ses progrès fur rapides, qu'à l'âge de seize a ne lui restait presque plus rien prendre. Il sortait cependant cole, mécontent de ses maîtr frappé du peu d'accord qu'il remarqué entre leurs différent thodes d'enseignement, il ent de rédiger une collection de T élémentaires sur les sciences arts, avec de nouveaux sys

(3) Cet ouvrage, abrégé et rajeuni, pèche encore par le style et par le goût. Cependant l'auteur a placé, dans son extrait très-court, quelques couplets qui ne seraient pas indignes de son contemporain Quinault. En lisant la plupart des petites pièces de Mme. Saintonge, on serait tenté de croire qu'elle fut malheureuse en amour. Ce sentiment domine dans ses élégies et même dans ses chansons de celle ci est neuve et délicate.

Lorsque vous me changez pour une autre b
Je voudrais me venger de votre humeur lég
Et suivre mes transports jaloux;
Mais hélas! mon amour désarme ma colère,
Et quand je cesse de vous plaire,
Je me trouve cent fois plus coupable que vo

L—p.

tude des langues. Cet ouvrage, ait être une véritable encyclo- l'occupa toute sa vie. Après nesse orageuse, pendant la- il passa tour-à-tour au novi- plusieurs maisons religieuses, ommé, en 1756, sous-insti- des enfants de France; et trois s tard, il fut obligé de quit- royaume, à l'occasion d'une ns laquelle il se trouva com- . Ayant séjourné six ans à Na- à d'autres malheurs l'atten- , il se rendit à Rome, pour une a diplomatique, dont le Dau- fils de Louis XV, l'avait char- e le titre de secrétaire du pro- t, revint en France, et perdit, prétentions exagérées, l'uni- casion qu'il ait jamais eue de avec deux libraires pour l'im- n de son grand ouvrage. L'é- et la variété de ses connais- le firent choisir pour mettre re trois vastes bibliothèques, autres celle du marquis de y qui est aujourd'hui à l'Ar- . Cependant son encyclopé- dont dix-huit volumes étaient rés, ne put triompher des obs- qui l'attendaient à l'impression; les frais n'auraient pas été de s de cent mille écus. Une so- nombreuse de protecteurs et is parut disposée à faire des ns pour la publication des iers volumes : on devait en trai- dans une assemblée générale t le jour était fixé et pour la- le on avait fait circuler des invi- ns et des prospectus, lorsque versité, qui craignait de se voir ver le droit de former des insti- urs, adressa des représentations parlement, qui empêcha que semblée eût lieu. L'ouvrage fut voyé à l'examen de quatre com- missaires, dont le rapport ne laissait aucun espoir que ce travail fût adopté. Barletti attaqua ce jugement dans une brochure imprimée à Bruxelles, sous le titre de *Secret révélé*. Sartine, qui n'y était pas ménagé, fit supprimer le livre, et envoya l'auteur à la Bastille. Ce ne fut qu'après trois mois de détention qu'il fut élargi, à la sollicitation du cardinal de Rohan. Ces contrariétés le dégoûtèrent du séjour de Paris, et lui firent accepter une place de professeur de belles-lettres à Ségovie, où il resta trois ans. Barletti avait trop de mobilité dans l'esprit pour s'assujétir à des travaux ordinaires. En 1776, il fit paraître un ouvrage intitulé : *Nouveau Système typographique*, ou *Moyen de diminuer de moitié le travail et les frais de composition, de correction et de distribution*, Paris, in-4°. Ce perfectionnement, qui mérita l'approbation d'un célèbre imprimeur du temps (Barbou), consistait à fondre, en un seul caractère, les diphtongues, les triphtongues, et toutes les combinaisons de lettres, qui reviennent le plus fréquemment dans une série de mots; ce qui remplaçait les vingt-cinq lettres de chaque corps par deux cent soixante-cinq caractères. Le gouvernement récompensa cette utile découverte par une gratification de vingt mille francs, et par l'impression de cinq cents exemplaires, au Louvre. Barletti continua de composer et de publier différents travaux, jusqu'au moment de la révolution : mais il revenait toujours à son ouvrage favori, qui lui avait coûté tant de peines et de contrariétés, et dont il fit paraître deux cahiers en 1788. Devenu successivement sous-chef dans les bureaux du département de Paris, membre

du jury d'instruction publique, en 1793, et professeur de grammaire générale, d'abord au collége des Quatre-Nations, et ensuite à l'école centrale de Fontainebleau, il parvint à obtenir que l'institut national nommât une commission de trois membres pour examiner son *Encyclopédie élémentaire*. Sicard, qui était du nombre, dans un rapport très-détaillé, en loua le plan, sans se montrer trop satisfait de l'exécution. Il avouait pourtant que cet ouvrage, dégagé de quelques inexactitudes et de quelques longueurs, aurait pu être très-avantageux aux pères de famille, et que, sous ce point de vue, l'auteur était digne d'éloges et d'encouragements. Ce suffrages ranimèrent les espérances de Barletti. Après de nouveaux voyages, il revint habiter la capitale, vers 1808, et y mourut, le 3 octobre 1809, sans avoir pu exécuter le vaste plan qu'il avait conçu dès sa jeunesse. Il était membre de la société littéraire des *Rosati*. Ses autres écrits sont : I. *Essai sur une introduction générale et raisonnée à l'étude des langues, et particulièrement des langues française et italienne*, Paris, 1756, in-12 ; ouvrage composé pour l'instruction des enfants de France. II. *Moyen de se préserver des erreurs de l'usage, dans l'instruction de la jeunesse*, Paris (Bruxelles), 1780, in-4°. de 136 pag. C'est un des meilleurs écrits de Barletti. Il y indique un procédé au moyen duquel deux écoliers peuvent facilement se donner des leçons tour-à-tour. III. *Description d'un cabinet littéraire*, etc., Paris, 1777, in-4°., imprimé à Paris, aux frais de Mgr. le comte d'Artois. On y donne l'explication d'une machine littéraire, propre à faciliter les études, et dont on s servi pour l'instruction de d'Espagne, don Carlos-Cl Antonio. Cette machine est u te armoire, contenant huit thèques, deux tables, neuf ti une multitude de cassetins. I *Dons de Minerve aux pères mille et aux instituteurs*, 1782. V. *Plan d'une mais ducation nationale*, ibid., Cet ouvrage fut cartonné à parce qu'il tendait à introdui les écoles une administration républicaine. VI. *Nouveaux pes de grammaire et d'orto* tome premier d'une *Encyc élémentaire*, ibid., in-4°. C'est le titre donné aux deux dont on a parlé plus haut. VI *veaux Principes de lecture* 1790, in-8°. VIII. *Adres quatre-vingt-trois départ* 1791, in-8°. IX. *Vues rela but et au moyen de l'ins du peuple*, brochure in-4°. imprimée par ordre du g ment. Le *Journal d'éducat* sept. 1816, renferme une sur Barletti Saint-Paul (t pag. 376-81). A—

SAINT-PAUL (Charles d CHARLES, tom. VIII, pag. 2

SAINT-PAVIN (DENIS S DE), poète français, né vers le commencement du tième siècle, était fils d'un aux enquêtes, qui fut aussi des marchands. Sa mère, Séguier, était cousine du ch de ce nom. Saint-Pavin fut de l'abbaye de Livri(1). Sa n

(1) Cette abbaye passa ensuite à l'ab langes, c'est ce qui fait qu'il en est ben tion dans les *Lettres* de Mme. de Sévig trouve aussi quelques lettres et petit Saint-Pavin.

alents auraient pu lui procu- brillante fortune dans la car- e l'Église : mais il n'eut d'au- ition que celle d'être homme sir et de bonne compagnie. baye de Livri devint une re- oluptueuse, où, entouré de s amis distingués comme lui esprit gracieux et facile, il se à tous ses goûts, et s'expri- ec liberté sur toutes choses. rtinage de mœurs et d'esprit, able surtout dans un eccléé- e, attira sur Saint-Pavin des ments attachés à une triste é. Il fut dénoncé à l'opinion e, comme un de ces débau- i cherchent dans l'incrédulibri contre leurs remords. Le oileau ne l'épargna point ; et conversion de Saint-Pavin au e des choses impossibles.

un tel dessein entre dans ma pensée,
vous la Seine à la Saint-Jean glacée....
les jansénistes, et Saint-Pavin bigot.

i s'en vengea dans un sonnet n peut louer la tournure vive ieuse. Il commence par ce

chacun grimpé sur le Parnasse,

par ceux ci :

n vérité je lui pardonne ;
il n'eût mal parlé de personne,
personne n'eût parlé de lui.

'avin, dit un critique, aurait fait de penser et d'agir plus ent que de se défendre par des ,,. Boileau répondit par pigramme, plus connue que le de Saint-Pavin, quoiqu'elle raille pas :

Bilaut, assis dans sa chaise,
Prétendait du Ciel à son aise, etc.

ernier de ces vers fait allusion à la goutte, fruit amer du libertinage, qui avait totalement privé Saint-Pavin de l'usage de ses jambes. Ce dernier fut assez heureux pour faire mentir le satirique, en revenant à la religion. Il se mit, dans les derniers temps de sa vie, sous la direction du curé Claude Joly, depuis évêque d'Agen, qui le pressa d'employer le reste de son bien en legs pieux, pour réparer le mauvais usage qu'il avait fait de ses revenus ecclésiastiques. Ce poète mourut le 8 avril 1670. Sa conversion est attestée par Adrien de Valois, qui a recueilli à ce sujet l'anecdote la plus ridicule. « M. de Saint-Pavin, dit-il, » était disciple de Théophile. Ce » qui fut cause de sa conversion, » fut que la nuit que Théophile mou- » rut, Saint-Pavin, étant dans son lit, » entendit, sur son escalier, Théo- » phile, qui l'appelait d'un ton de » voix épouvantable. Saint-Pavin, » qui savait que Théophile était à » l'extrémité, en fut fort surpris, et, » se jetant hors du lit, appela son » valet de chambre, et lui demanda » s'il n'avait rien entendu. Son valet » lui répondit qu'il avait entendu » une voix horrible sur l'escalier. » *Ah!* dit Saint-Pavin, *c'est Théo-* » *phile qui vient me dire adieu ;* et, » le lendemain matin, on vint lui » dire que Théophile était mort la » veille à onze heures du soir, qui » était l'heure même qu'il avait en- » tendu cette voix (3). » L'on a peine à concevoir ce qui a pu donner lieu à un pareil conte, rapporté, sans aucune forme dubitative, par un homme aussi éclairé qu'Adrien de Valois : car Saint-Pavin mourut quarante-quatre ans après Théophile ; et sa conversion ne put avoir lieu que

(3) *Valesiana*, p. 32.

de l'an 1666, date de l'épigramme de Boileau, déjà citée, à l'an 1670, époque de la mort de Saint-Pavin. Voltaire, dans son *Siècle de Louis XIV*, a commis une inexactitude, en disant de ce poète « qu'il était au » nombre des hommes de mérite » que Despréaux confondit dans ses » satires avec les mauvais écrivains. » Ces paroles feraient croire que Boileau aurait traité Saint-Pavin de mauvais poète : il n'a censuré que son peu de religion. Les poésies qui nous restent de Saint-Pavin, sont des Sonnets, des Épigrammes, des Épîtres, des Rondeaux. Elles annoncent un goût délicat, sans aucun mélange d'affectation. Seulement la versification en est parfois un peu négligée. On lira toujours avec plaisir le portrait qu'il a fait de lui-même dans une de ses Épîtres. On y voit que, pour l'extérieur, il avait beaucoup de rapport avec Scarron, malade et jovial comme lui :

Soit par hasard, soit par dépit,
La nature injuste me fit
Court, entassé, la panse grosse;
Au milieu de mon dos se hausse
Certain amas d'os et de chair,
Fait en pointe comme un clocher;
Mes bras, d'une longueur extrême,
Et mes jambes presque de même,
Me font prendre le plus souvent
Pour un petit moulin à vent....

Les poésies de Saint-Pavin avaient d'abord été imprimées en partie par de Sercy, libraire, dans le recueil intitulé : *Poésies choisies de Messieurs Corneille, Boisrobert*, etc., Paris, 1655, 5 vol. in-12; puis par Barbin, dans le *Recueil des plus belles pièces des poètes français, depuis Villon jusqu'à Benserade*, Paris, 1692, 5 vol. in-12. Lefebvre de Saint-Marc (*V.* ce nom, p. 15 ci-dessus) en a donné une dernière édition, Amsterdam (Paris), 1759, 1 vol. in-12, qui renferme aussi les poésies de Charleval, avec deux Notices assez détaillées sur ces deux poètes. Ce n'est pas d'après ce recueil qu'on pourrait taxer Saint-Pavin d'impiété : ses vers offrent quelques maximes voluptueuses, comme on en rencontre dans tous les poètes badins; mais on n'y trouve pas une seule attaque contre la morale et la religion. Il est vrai qu'après sa mort, l'abbé Sanguin, son frère, ecclésiastique d'une grande piété, fit un examen de toutes ses compositions, et supprima celles qu'il trouva condamnables. Saint-Pavin n'eut pas seulement un caractère aimable : doué des qualités de l'honnête homme, il eut d'illustres amis, parmi lesquels on compte le grand Condé, qui, tous les ans, au retour de ses campagnes, allait passer un jour ou deux chez l'abbé de Livri. Fieubet (*Voy.* ce nom), a fait l'épitaphe de Saint-Pavin :

Sous ce tombeau gît Saint-Pavin:
Donne des larmes à sa fin.
Tu fus de ses amis peut-être,
Pleure ton sort avec le sien.
Tu n'en fus pas? Pleure le tien
Passant, d'avoir manqué d'en être.

D—R—R.

SAINT-PERAVI (Jean-Nicolas-Marcellin Guerineau de) naquit à Janville (Beauce), patrie de Colardeau, en 1732, d'une famille anoblie par une charge de secrétaire du roi. Après avoir fait ses études en province, il vint à Paris avec le projet d'y suivre la carrière des emplois; mais des efforts infructueux, et son penchant naturel à la paresse, ne tardèrent pas à l'en détourner. Privé des ressources de la fortune, il chercha, dans ses talents, des moyens d'existence. Ses premiers écrits roulèrent sur la politique et sur l'agriculture : ce sont des compilations oubliées aujourd'hui, mais qui, dans le temps, lui valurent d'honorables

Les poésies fugitives qui
rent de son portefeuille fu-
echerchées du public, qui
articulièrement l'*Idylle de*
Laure; les *Stances sur une*
la *Romance de Lucrèce*,
e sur la consomption. Il
France à la suite d'une af-
nneur, et se rendit à Liége,
ce-évêque Velbruck le gra-
pension de huit cents liv.,
evet de membre orateur de
d'émulation. C'est en cette
e Saint-Peravi prononça le
d'ouverture, le 2 juin
ochure in-8°. Il rédigeait
l littéraire, rempli de fa-
ui cessa bientôt de paraître
onnés (1). Il fit jouer, sur le
Liége une Comédie, intitu-
eux Femmes; elle n'eut
cès. Les vers, en assez
nbre, qu'il publia chez
, sont peu connus, et ne
guère de l'être : ils rap-
p souvent le reproche que
ait à J.-B. Rousseau dans
e du Goût. Saint-Peravi
esque indigent, à Liége, en
Ses plus jolies pièces ont
avec les morceaux choi-
Condamine et de Pézai,
volume in-18, Paris,

St—t.

---

nal était intitulé : *le Poète voyageur*
en journal en vers, accompagné de
, in-12, Liége, 1783 et 1784.

es poésies, on a de Saint-Peravi I.
le Chanoine à Memphis, 1763, deux
, petit roman satirique et allégorique
de Zadig, *Babouc*, *Memnon*,
II. *Traité de la culture de différen-*
in-12. III. *Mémoire sur les effets*
direct sur le revenu des propriétaires
1768, in-12. IV. *Plan d'organi-*
dressée dans ses trois parties essen-
1 vol. in-8°. V. *Essai sur les princi-*
par les états-généraux, sur leurs
rations qui n'en sont que les consé-
in-8°. Il avait aussi travaillé au
agriculture et du commerce, par
Mirabeau et autres économistes
ent les principes. A. B—t.

SAINT-PHILIPPE (Don Vincent Bacallar y Sanna, marquis de), homme d'état et littérateur, né dans l'île de Sardaigne, vers 1660, d'une ancienne famille espagnole, joignit à l'étude des langues et de l'histoire celle de la jurisprudence et du droit public, et perfectionna ses connaissances par des voyages dans les différentes cours de l'Europe. Ses talents lui méritèrent la confiance du roi Charles II, qui l'honora de divers emplois en Sardaigne; et, après la mort de ce prince, il se soumit à l'autorité de Philippe V, qu'il contribua beaucoup à faire reconnaître dans cette île. Cependant l'Autriche y conservait des partisans; et, en 1708, des troubles éclatèrent sur différents points. Don Vincent, nommé gouverneur de Cagliari, força les révoltés à s'embarquer pour la Corse. L'instruction de leur procès fit connaître les noms de tous les seigneurs qui se trouvaient à la tête du mouvement; et il demanda leur expulsion momentanée. Soit faiblesse, soit perfidie, le vice-roi négligea de prendre aucune mesure; et, peu de temps après, les Anglais, appelés par les rebelles, parurent à la vue de Cagliari. Don Vincent posta ses troupes de manière à prévenir la jonction des révoltés avec les Anglais : mais la ville, pendant ce temps, leur ouvrit ses portes; et la soumission de cette place entraîna celle de toute la Sardaigne. Ne pouvant opposer aucune résistance, don Vincent s'embarqua pour la Corse, et se rendit à Madrid, où il fut accueilli par le roi, qui le nomma son grand-écuyer, et le décora du titre de marquis de Saint-Philippe. En 1710, le conseil d'Espagne ayant résolu de recouvrer la Sardaigne, don Vincent partit pour Gênes, avec la

commission de seconder de tous ses moyens le duc d'Uzeda, chargé de reprendre l'île. Cette expédition échoua, comme l'avait prévu don Vincent, par la trahison du duc d'Uzeda, partisan secret de l'Autriche, lequel ne mit à la voile qu'après s'être assuré que les Anglais étaient en mesure de s'opposer à son débarquement. Don Vincent revint à Gènes remplir le poste d'ambassadeur, et employa ses loisirs à la culture des lettres, qu'au milieu de ses fonctions il n'avait jamais négligées. Le cardinal Alberoni ayant, en 1717, voulu tenter de réunir la Sardaigne à la couronne d'Espagne, don Vincent reçut l'ordre d'en faciliter la conquête, par tous les moyens qui se trouvaient en son pouvoir. Débarqué dans l'île avec l'armée espagnole, il ne fit aucun usage de son autorité, pour ne pas causer de jalousie à ses compatriotes : il profita néanmoins de son ascendant pour faire déclarer plusieurs seigneurs en faveur du roi Philippe; et, dans quelques jours, tout le plat pays fut soumis, à l'exception des villes occupées par des garnisons autrichiennes. La conquête de la Sardaigne fut suivie d'une expédition sur la Sicile : mais la France, l'Autriche et l'Angleterre s'opposèrent au projet ambitieux d'Alberoni (*V.* ce nom); et par le traité de Londres, du 20 janv. 1720, la Sardaigne fut cédée au duc de Savoie. Don Vincent revint alors à Madrid, où il mourut subitement, le 11 juin 1726. On a de lui, comme historien : I. *Monarchia hebrea*, la Haye, 1727, in-4°., ou 2 vol. in-8°.; trad. en français, par La Barre de Beaumarchais, 1727, 4 vol. in-12.; ouvrage écrit avec prétention, pour les gens du monde plutôt que pour les savants. II. *Memorias*, etc., *Mémoires pour servir à l'histoire d'Espagne, sous le règne de Philippe V*, depuis 1699 jusqu'en 1725. Cet ouvrage a été traduit en français, par le chevalier de Maudave, Amsterdam (Paris), 1756, 4 vol. in-12. Il est écrit avec assez d'exactitude et de fidélité, montrant néanmoins une grande partialité pour les Castillans contre les Aragonais et les Catalans; mais les militaires y trouveront plus encore à profiter que les hommes d'état. « Il avait fait, dit Lenglet-Dufresnoy, une *Histoire du règne de Philippe V*, dont le premier volume a été imprimé format in-fol.; mais sa Majesté catholique, par égard pour quelques maisons d'Espagne, a retiré tous les exemplaires de ce volume, *que j'ai vu*, et s'est fait remettre le manuscrit du reste, par le fils du marquis de Saint-Philippe : ainsi c'est autant de perdu pour la littérature historique (*Méthode pour étudier l'histoire*, édit. in-12, x, 204). » Ces expressions donneraient à penser qu'il est question d'un ouvrage différent du précédent; mais on voit, par la Préface du chev. de Maudave, p. xvii, qu'il s'agit bien du même livre. Ce traducteur ne dit point comment il a eu communication du volume supprimé et du reste du manuscrit : mais il avoue avoir élagué ou abrégé une partie des détails militaires; il a parfois rectifié les faits, par des notes, et par un carton de quatre pages, ajouté, après l'impression, en tête du Discours préliminaire. Enfin il a mis, à la fin du tome IV, quelques pièces justificatives, dont la plus étendue est la renonciation de Philippe V à la couronne de France, avec le texte espagnol. Ces changements l'ont déterminé à donner à l'ouvrage le titre de *Mémoires*, au lieu de celu

mmentaires sur la guerre de ccession d'Espagne, et His- de son roi, Philippe V, le ageux, que portait l'original. mple Table alphabétique, à de chaque volume, facilite les rches; mais ces Tables seraient commodes, si on les eût refon- en une seule. W—s.

INT-PIERRE (Eustache de), geois de Calais, est un de ces nnages historiques dont la cri- droit de contester, sinon l'exis- , du moins la glorieuse renom- On a, dans l'article d'Édouard fait connaître, d'une manière ale, l'acte héroïque de dévoue- qui lui est attribué (*V.* tome p. 513). Voici ce que raconte roniqueur Froissart qui, le ier, a rapporté les faits. Lors- louard eut exigé, pour prix clémence envers les habi- de Calais, que six notables tte ville vinssent, la corde au se mettre à sa discrétion; le neur, Jean de Vienne, se ren- marché, fit sonner la cloche, part aux habitants rassemblés dure condition imposée par le neur. « Lors, ajoute Froissart en son style naïf, commencè- it a plorer toutes manières de is et a demener tel dueil qu'il st si dur cueur qui les veist (vît) il n'en eust pitié; et mesmement ssire Jehan (de Vienne) ler- oit tendrement. » Alors le plus bourgeois de la ville, nommé iche de Saint-Pierre se leva, et Seigneurs grans et petits, grant schief seroit de laisser mourir tel peuple quy icy est par famine autrement quant on peut trou- aucun moyen; et feroit grant » aulmosne et grace envers nostre » Seigneur qui de tel meschief les » pourroit garder. » Après avoir dit ces mots, il ajouta qu'il se dévouait le premier, avec l'espoir que Dieu lui accorderait le pardon de ses péchés pour prix de cette action. Lorsqu'il eut achevé de parler, « chascun » se laissa odorer (toucher) de pi- » tié, et plusieurs se getoient à ses » pieds en pleurs et en profonds sou- » pirs. » Son exemple trouve des imitateurs. Jean D'Aire, autre bourgeois considérable, dit qu'il « feroit » compagnie à son compère sire » Eustache. » Les deux frères Wissant, leurs cousins, se joignent à eux, ainsi que deux autres bourgeois, dont Froissart n'a pas donné les noms. « Ils s'atournèrent, ajoute cet his- » torien, ainsi que le roy avoit dit; » c'est-à-dire qu'ils se mirent nu-pieds, en chemise et la corde au cou; puis, en cet état, ils furent conduits par le gouverneur à la porte de la ville, et remis à Gautier de Mauni, officier du roi d'Angleterre. « Lors, dit » Froissart, fut grant dueil des hom- » mes, des femmes et des enfans, » des larmes et soupirs. » En effectuant la remise de ces six victimes, le gouverneur jura qu'elles étaient « les » plus honorables et notables de » corps, de chevance et de bourgeoi- » sie de la ville de Calais. » Présentés au roi par Gautier de Mauni, « ils s'agenouillèrent et dirent, à » joinctes mains, Gentil sire roy, veez » nous icy six qu'avons esté bour- » geois de Calais et grans marchans, » si vous apportons les clefz de la » ville et du chastel, et nous mettons » en vostre pure voulenté pour sau- » ver le remanant du peuple de Ca- » lais quy a souffert moult de griefz: » si veuillez avoir pitié et mercy de » nous par vostre haulte noblesse. »

[illegible] tom 1er., § intitulé *Comment la [illegible] fut rendue au roy d'Angleterre.*

Le chroniqueur poursuit : « Lors » plorèrent de pitié les contes, ba- » rons, chevaliers et autres qu'illec » estoient assemblés à grant nom- » bre. » Le roi, loin de se laisser toucher, les regarda d'un air menaçant ; car, observe Froissart, il haïssait fort les habitants de Calais, à cause des grands dommages qu'ils avaient fait souffrir sur mer aux Anglais ; et il commanda : « qu'on » leur trenchast les testes ». Tous les assistants implorent sa clémence ; mais il ne veut les entendre. Mauni ose lui représenter « qu'il va souiller sa gloire, et se faire une réputation de cruauté ». Soit fait venir le *coupe-teste*, fut la seule réponse du roi. La reine, enceinte, était auprès de lui ; elle se jette tout en larmes aux genoux d'Édouard, et le conjure, pour l'amour d'elle et « du filz de saincte Marie, » qu'il veuille « avoir » de ces six hommes mercy ». Le roi, après avoir gardé quelque temps le silence, dit : « Ha dame, je ay- » masse mieulx que vous fussiez au- » tre part que cy. Vous me priez si » acertes (fortement), que je ne » vous puis esconduire. Si vous les » done à vostre plaisir ». Alors la reine amena ces six bourgeois dans sa chambre, leur fit ôter la corde qui entourait leur col, les fit habiller « et disner tout à leur aise » ; puis leur donna, à chacun, six nobles (écus d'or), et les fit conduire sains et saufs hors du camp. » Tel est le récit de Froissart ; et son style naïf peut donner à la fable l'air de la vérité. Mais comment se fait-il que seul, de tous les historiens du temps, il raconte ce fait ? L'action des six bourgeois se dévouant pour leurs concitoyens était assez noble pour être publiée dans toute la France par les cent voix de la renommée. Cependant cette action si éclatante, dont les malheureux chassés de Calais devaient faire entendre partout le récit, fut ignorée même de la capitale. Si elle eût été connue, l'auteur de la chronique de saint Denis, et d'autres historiens contemporains, n'auraient pas manqué d'en faire mention. Ils n'en disent pourtant pas un mot. Avesbury, chroniqueur anglais de ce temps, qui s'est étendu sur les moindres circonstances du siége de Calais, garde le même silence. Villani, qui donne à Édouard un caractère encore plus farouche que celui que lui attribue Froissart, ne fait nullement mention d'Eustache de Saint-Pierre : il dit seulement que le roi d'Angleterre voulait prendre tous les bourgeois de Calais, parce que leur ville n'était, selon lui, « qu'un azyle de pirates, et une ca- » verne de voleurs. » *Spilonca di ladroni* (2). Un critique judicieux, Brequigny (3), a porté la lumière sur ce fait historique, sur lequel Hume (4) et Voltaire (5) avaient déjà jeté quelques doutes. Appuyé de l'autorité de Knighton et de Th. de la Moore, cité par Jean Stow (*General chronicle of England*), il a rétabli

(2) *Libro* XI, cap. 95.

(3) Mém. de l'acad. des inscript. et belles lettres, tom. XXXVII, pag. 537 et suiv.

(4) Hume, dans une note, a dit : « l'Histoire des six bourgeois de Calais, comme toutes les histoires extraordinaires, est suspecte, d'autant plus qu'Avesbury, qui rapporte la reddition de cette place avec beaucoup de détail, ne dit rien de ce fait, et qu'au contraire il loue en général la générosité du roi et sa clémence à l'égard des habitans (Hist. d'Angleterre, règne d'Édouard III, année 1347). »

(5) Voltaire, *Essai sur les mœurs*, ch. 75, dit : « Des historiens et des poètes se sont efforcés de » célébrer les six bourgeois qui vinrent demander » pardon comme des Codrus qui se dévouaient pour » la patrie : mais il est faux qu'Édouard demandât » ces pauvres gens pour les faire pendre. La capitulation portait « que six bourgeois pieds nus et » tête nue, viendraient, hart au col, lui apporter » les clefs de la ville, et que d'ieeux le roi d'Angle- » terre et de France en ferait à sa volonté. »

étrangement altérée par
Selon Bréquigny, les Ca-
ns ressource, songeaient
e dernière sortie contre
afin de donner en même
ecevoir la mort. Eustache
erre, soit prudence, soit
ja vendu à Édouard, s'op-
te résolution désespérée.
emporte. La ville est re-
ılation; et Jean de Vienne,
, en sortit accompagné
riers, qui tenaient leurs
ées vers la terre, et suivi
rs bourgeois qui mar-
corde au cou, et les pieds
ard retint prisonnier le
, quinze chevaliers et
ourgeois; mais il ne les
n Angleterre qu'après les
ılés de présents. Quant à
Angleterre, au lieu de
rôle aussi touchant que
lui donne Froissart,
s après la capitulation de
: obtint, à son profit, la
ı des biens de Jean d'Aire
reut qu'elle ait sauvé la
me Édouard, que Frois-
s'obstinant à faire tran-
ite au vénérable Saint-
ımble, bientôt après, ce
de ses bienfaits : il lui
maisons, lui fait des pen-
dérables, et daigne même
dans une lettre du 8 octo-
qui a été conservée, qu'il
rde cette première grâce,
dant qu'il ait pourvu plus
à sa fortune; et cela
rvices que ce bourgeois
rendre, soit en maintenant
lre dans Calais, soit en
ı garde de cette place (6).

D'autres lettres du même jour, fondées sur les mêmes motifs, lui accordent, et à ses hoirs, la plupart des maisons et emplacements qu'il avait possédés dans cette ville; et en ajoutent encore quelques autres. « Voilà donc, s'écrie un historien » (7), Saint-Pierre aujourd'hui le » héros de sa patrie, et demain » complaisant transfuge: aujourd'hui » l'objet de la vengeance, de la cruau- » té d'Édouard, et demain de sa con- » fiance et de sa faveur. » Lorsque le vainqueur de Calais en expulsa les habitants, qui refusaient de lui prêter serment de fidélité, pour y établir une colonie anglaise, comment se fait-il que Saint-Pierre ait été, par une exception personnelle, renvoyé dans sa patrie, et chargé par Édouard de veiller sur ses compatriotes? On expliquera difficilement cette contradiction d'une manière honorable pour le prétendu Décius de Calais (8). Bréquigny, après avoir détruit la gloire d'Eustache de Saint-Pierre, n'a pas laissé de rendre à sa famille une pleine justice. « Ses » héritiers, dit-il, n'imitèrent point » sa conduite: ils sacrifièrent les » avantages qu'il en avait tirés aux » devoirs de sujets fidèles. Eustache » mourut en 1371. Des lettres du 29 » juillet de la même année, nous ap- » prennent que les biens qu'il avait » à Calais, furent confisqués, parce » que ses héritiers étaient demeurés » attachés à leur maître légitime. » Édouard, en les privant de ses » dons, fit plus pour eux que s'il les

« officio nobis per Eustachium de » Sancto-Petro et bonâ dispositione ville » emprendendo,... quo usque de statu » ejusdem Eustachii aliter duxerimus providen- » dum. »

(7) Levesque, *La France sous les Valois*, tom. I, pag. 523.

(8) « Eustache de Saint-Pierre, dans la suite, devint l'homme de confiance et le pensionnaire d'Édouard, ce qui a fait un tache à sa mémoire » (*Art de vérifier les dates, rois de France*, pag. 544.) »

» eût comblés : il rendit à leur nom » tout l'éclat que ces mêmes dons, » acceptés par Eustache, avaient pu » ternir. » Une preuve évidente de la légéreté avec laquelle notre histoire a été écrite, c'est que Froissart a été suivi par la plupart des historiens, savoir : Rapin Thoiras, Mézerai, Châlons, Daniel, Villaret, Anquetil. Ces écrivains se sont montrés plus amoureux de la gloire de leur patrie, que soigneux de porter un œil critique sur un fait dénué de preuves : leur témoignage n'a été contredit que par *Lévesque*, qui a profité des recherches de Bréquigny. Le président Hénault a gardé, sur les bourgeois de Calais, un silence qui, de la part d'un historien aussi exact, équivaut presque à une dénégation, mais que son nouvel éditeur, M. Walckenaer a réparé. On sent facilement pourquoi la *Dissertation* de Belloy sur le dévouement des bourgeois, qui précède sa tragédie du *Siége de Calais*, doit être suspectée de partialité. En 1819 le roi Louis XVIII a fait présent à la ville de Calais du buste d'Eustache de Saint Pierre, fait par Cortot. D—R—R.

SAINT-PIERRE (Charles-Irénée Castel de), l'un des plus ardents apôtres de l'humanité, naquit le 18 février 1658, au château de Saint-Pierre-Église, près Barfleur, en Basse-Normandie, d'une famille alliée à celle du maréchal de Villars (1). Charles Castel, son père, était bailli du Cotentin et gouverneur de Valogne. Il fit ses études au collége de Caen, où il se lia d'une étroite amitié avec Varignon, qui depuis s'acquit une réputation comme géomètre. D'après le vœu de ses parents, il em sa l'état ecclésiastique. Il s'était r cru appelé à la profession religi mais le supérieur auquel il s'ad ne voulut point l'admettre, à r de la délicatesse de sa santé. M de suivre son goût pour l'étud vint à Paris, avec Varignon, d ne pouvait se séparer, et loua, le faubourg Saint-Jacques, une maison, où ils logèrent ensei Le revenu de l'abbé de Saint-I ne s'élevait qu'à dix-huit cents li pour assurer à Varignon, q possédait rien, une existence pendante, il en détacha trois livres. « Je ne vous donne pas » dit-il, une pension, mais un » trat, afin que vous ne soye » dans ma dépendance, et que » puissiez me quitter pour aller » ailleurs, quand vous commen » à vous ennuyer de moi. » Var continua de s'appliquer aux m matiques; mais l'abbé de Saint-P qui cherchait surtout les moyens perfectionner et d'être utile aux mes, abandonna les sciences ab tes pour s'attacher à la morale politique. Les deux amis se r vaient tous les soirs; et ils admett à leurs conférences Fontenelle Vertot, qui partageaient leurs studieux. L'étude aprofondie l'abbé de Saint-Pierre avait fai notre langue lui ouvrit, en l'entrée de l'académie française il remplaça Bergeret, secrétai la chambre et du cabinet du roi discours de réception ne lui que quatre heures de travail. F

(1) L'abbé de Saint-Pierre était cousin-germain du maréchal de Villars; aussi, comme on l'a remarqué, l'a-t-il loué presque uniquement dans les *Annales politiques*.

(2) Fontenelle, dans l'*Éloge de Varig* peint lui-même, quarante ans après, les d qu'il goûtait dans ces réunions : « Nous nous blions, dit-il, avec un extrême plaisir, pleins de la première ardeur du savoir, for et, ce que nous ne comptions peut être p pour un assez grand bien, peu connus.

celle, auquel il venait de le lire, lui conseilla de le retoucher : « Mon » discours, lui répondit-il, vous » paraît donc bien médiocre? tant » mieux, il m'en ressemblera davan- » tage. » Ce n'est pas que l'abbé de Saint-Pierre ne connût et n'appréciât le mérite d'un style pur et élégant ; mais il ne se jugeait pas capable de bien écrire, et d'ailleurs il ne voulait pas perdre à polir des phrases, un temps qu'il employait à des spéculations politiques dont l'utilité lui semblait incontestable. Il quitta le faubourg Saint-Jacques, vers 1697, pour aller habiter Versailles. Son but, en se rapprochant des grands, était de s'en faire aimer pour les rendre favorables aux réformes qu'il méditait. Il s'accommoda facilement aux usages de la cour. « J'étais bien, » écrivait-il à Mme. de Lambert, » dans ma cabane du faubourg Saint- » Jacques, occupé aux sciences ; » mais je me trouve encore un peu » mieux ici, dans une vie assez dis- » sipée. » En 1702, il acheta la charge de premier aumônier de Mme. la duchesse d'Orléans ; et cette princesse le fit pourvoir de l'abbaye de Tiron, qu'avait autrefois possédée le poète Desportes (*Voy.* ce nom). L'abbé de Saint-Pierre aimait beaucoup la société, surtout celle des femmes, qu'il trouvait plus indulgentes que les hommes. On le voyait fréquemment dans les cercles les plus brillants, quoiqu'il y fût assez déplacé, ne disant rien dans la crainte de fatiguer ses auditeurs. Un jour s'étant aperçu de l'effet fâcheux qu'il produisait : « Je sens, dit-il, que je » vous ennuie, et j'en suis bien fâché; » mais moi, je m'amuse fort à vous » entendre, et je vous prie de trou- » ver bon que je continue. » Ses talents et ses qualités trouvaient cependant de justes appréciateurs. L'abbé de Polignac l'emmena avec lui au congrès d'Utrecht (1712). Témoin des difficultés qu'éprouvait la conclusion de la paix, Saint-Pierre forma le projet de la rendre *perpétuelle;* et dressa sur-le champ les articles du traité qui devait amener ce résultat important. L'évêque de Fréjus, depuis cardinal de Fleury, auquel il communiqua son plan, lui répondit : « Vous avez oublié un » article essentiel, celui d'envoyer » des missionnaires pour toucher le » cœur des princes et leur persua- » der d'entrer dans vos vues. » Indifférent à toutes les objections, l'abbé resta constamment persuadé de la possibilité d'exécuter son système, qu'il attribuait à Henri IV, par une fiction qu'on doit lui pardonner, puisqu'il ne se l'était permise que dans l'espoir d'amener plus facilement les souverains à ses vues (3). Dans un discours sur la *Polysinodie*, où il faisait l'éloge des conseils établis par le régent, l'abbé de Saint-Pierre jugea le gouvernement de Louis XIV avec beaucoup de sévérité. Cette hardiesse déplut au cardinal de Polignac, qui n'avait pas eu cependant à se louer de Louis XIV (*V.* Polignac, XXXV, 185) ; il apporta le livre à l'académie, en lut les passages répréhensibles, et insista pour que l'auteur fût sévèrement puni. L'abbé demanda d'être admis à se justifier ; mais on lui refusa cette grâce (4); et dans la séan-

(3) L'abbé de Saint-Pierre respecta toujours la vérité, il se serait fait un scrupule de l'altérer pour ajouter plus d'agrément ou d'intérêt à ses écrits. On n'est pas, disait-il, obligé d'amuser; mais on l'est de ne jamais tromper personne.

(4) Sur vingt-quatre académiciens présents, quatre seulement furent d'avis d'admettre leur confrère à se défendre. C'étaient Sacy, le traducteur de Pline, La Motte, Fontenelle et l'abbé Fleury (l'auteur de l'*Histoire ecclésiastique*).

ce du 5 mai 1718, son exclusion fut prononcée par 23 de ses confrères (5); Le régent ne permit pas qu'on poussât la chose plus loin; et la place resta vacante. Quoiqu'il eût lieu de se plaindre du peu de zèle que ses confrères avaient mis à le défendre, Saint-Pierre n'en vécut pas moins bien avec eux; et il n'oublia pas l'académie dans ses projets d'utilité publique. La mesure rigoureuse prise contre lui ne l'empêcha pas d'écrire avec la même liberté sur toutes sortes de sujets; et il ne fut jamais inquiété. L'indulgence dont on usait à son égard, et qu'on n'aurait pas eue pour un autre écrivain, peut s'expliquer par le peu de succès qu'obtenaient ses ouvrages et par la bonne-foi de l'auteur, qui s'adressait aux magistrats, aux ministres, aux princes, pour leur indiquer les abus à réformer et les améliorations qu'il croyait nécessaires. Il n'est presque aucune branche d'économie politique qui n'ait été le sujet de ses méditations, et sur laquelle il n'ait publié quelques écrits. L'inutilité de ses efforts ne le rebutait point, et ne ralentissait pas son zèle, parce qu'en voyant les progrès de la raison humaine depuis quelques siècles, il se flattait qu'elle devait arriver un jour à la perfection. Toute sa crainte était que nous ne fussions prévenus par les Anglais : « Je meurs de » peur, écrivait-il, que la raison hu» maine ne croisse davantage et plus » tôt à Londres qu'à Paris, où la » communication des vérités dé» montrées est, quant à présent » (1740), moins facile. » On voit que s'il embrassait tous les peuples dans son affection, il conservait cependant un attachement particulier pour la France. Jamais personne ne remplit mieux le précepte de charité, qu'il regardait comme l'essentiel de la religion, *Donner* et *pardonner*: c'était, à son avis, la devise de l'homme vertueux et la base de toute la morale. Il enrichit la langue du mot de *bienfaisance* (6); et, comme le dit d'Alembert, il était juste qu'il en fût l'inventeur, tant il avait pratiqué la vertu que ce mot exprime. Il était persuadé qu'on peut l'exercer dans tous les états, dans toutes les positions de la vie; et pour en relever l'excellence, il répétait souvent, dans sa conversation, comme dans ses ouvrages : « Le paradis est aux bien» faisants. » Il serait impossible d'énumérer tous les traits de l'inépuisable charité de l'abbé de Saint-Pierre. L'indifférence avec laquelle il faisait le bien nous en a dérobé un grand nombre. Riche, avec une fortune médiocre, parce qu'il n'avait pas de besoins, il employait presque tous ses revenus à soulager les malheureux, et à faire apprendre à des orphelins des métiers vraiment utiles, persuadé que les autres, c'est-à-dire ceux qu'a créés la mode ou le caprice, finiront par être abandonnés. Il ne connaissait d'autre passion que celle du bien public : c'était le but où tendaient toutes ses actions, comme ses nombreux écrits, qu'il distribuait gratuitement aux personnes qui pouvaient en profiter. Il ne trouvait de mal réel que la douleur physique; les autres maux n'en avaient pour

(5) Il n'y eut qu'une seule boule pour son absolution. On accusa Sacy de l'avoir donnée; et Fontenelle se vit par là dans la nécessité d'avouer qu'il était le coupable.

(6) On dit que ce mot de *bienfaisance* se trouve dans les écrivains plus anciens, notamment dans Balzac; mais il était, ajoute d'Alembert, enseveli chez eux, et l'abbé de Saint-Pierre en est le véritable créateur, puisqu'il l'a ressuscité et naturalisé. On lui attribue aussi le mot de *gloriole*, qui trouve si souvent son application.

parence. Ceux-ci, pour
angage, n'avaient qu'une
ment *numéraire*, tandis
eur physique avait une
nsèque. Aussi ne négli-
n pour l'éviter et l'épar-
ıtres. Ayant entendu dire
Chirac (*Voy.* ce nom)
de le plus efficace contre
ions était de faire courir
r malades, il imagina et
un fauteuil à ressort,
ivement imitait celui d'u-
, et auquel il donna le
soir : ce fauteuil fut re-
- utile (7). Dans le cou-
6, un docteur de Sorbon-
mer, sous le nom de l'ab-
t-Pierre, deux *Lettres*
anséniſtes. Un religieux,
sprit, mais d'un zèle ou-
ompliment sur la manière
et savante dont ces Let-
écrites. « Mon père, lui
- il, je suis, à la vérité,
ion de Molina, sur la li-
nais non pas moliniste.
terme de parti persécu-
a bienfaisance ne permet
être d'aucun parti persé-
lle qui ne vise au contrai-
union et à la concorde.
reprit le religieux, vous
souciez donc pas de sau-
rité des artifices de l'er-
Non, mon révérend pè-
ndit l'abbé : quand pour
la vérité, on est forcé de
a charité bienfaisante eu-
x qui prennent l'erreur
vérité. C'est que la vérité
ye jamais : on a beau la
; elle surnage, elle revient
» toujours sur l'eau. L'homme qui
» ne la connaît point aujourd'hui,
» la connaîtra demain ; au lieu que
» la charité bienfaisante se perd
» toujours par les marques de mé-
» pris et de haine qu'inspire l'es-
» prit de parti, surtout à ceux qui
» se piquent de paraître fort zélés
» pour leur parti (8). » Content des autres, parce qu'il l'était de lui-même, l'abbé de Saint-Pierre parvint à un âge avancé, sans en connaître les infirmités. « Si la vie, écrivait-il » le 13 février 1738, est une lote-
» rie pour le bonheur, il se trou-
» vera qu'à tout prendre, il m'est
» échu un des meilleurs lots, que
» je ne changerais pas contre un au-
» tre; et il me reste une grande es-
» pérance de bonheur éternel. » C'est dans ces sentiments qu'il mourut, à Paris, le 29 avril 1743, à 85 ans. Maupertuis, son successeur à l'académie française, n'eut pas la permission d'y faire son éloge. Ce fut seulement trente-deux ans après sa mort, que le tribut dû par ce corps à la mémoire d'un de ses membres les plus respectables, fut acquitté par d'Alembert (1775). J.-J. Rousseau conservait une profonde vénération pour cet abbé, qu'il avait vu dans la société de Mme. Dupin : « C'était, dit-il, un homme rare, l'honneur de son siècle et de son espèce, et le seul, peut être, depuis l'existence du genre humain, qui n'eût d'autre parti que celui de la raison (*Confess.*, liv. IX). » Rousseau juge cependant les projets de l'abbé de Saint Pierre impraticables, « pour avoir voulu rendre les hommes semblables à lui, au lieu de les prendre tels qu'ils sont et tels qu'ils

Mercure de France, decembre 1734, et la *Notice* de l'abbé Mercier de sur les ouvrages de Gaspard Schott.

(8) On peut voir cette conversation, que nous avons cru devoir abréger, dans les Annales politiques, année 1737.

continueront d'être » (*V.* J.-J. Rousseau, XXXIX, p. 148). Le cardinal Dubois appelait les idées de l'abbé de Saint-Pierre, les rêves d'un homme de bien. Ce mot d'une grande justesse a fait fortune. De tous ces rêves, celui qui fit le plus de bruit dans le temps, et qui l'occupa le plus, car il y revient encore dans son dernier ouvrage, est le *Projet de paix perpétuelle*. Le moyen qu'il avait imaginé pour y parvenir était l'établissement d'une espèce de sénat, composé de membres de toutes les nations, qu'il appelle *Diète européenne*, devant lequel les princes auraient été tenus d'exposer leurs griefs, et d'en demander le redressement. Dans un autre de ses écrits intitulé : *Nouveau plan de gouvernement des états souverains*, il fait sentir les inconvénients de la vénalité des charges, et propose de ne donner les emplois publics qu'à des hommes d'un mérite reconnu. Présumant qu'une idée si raisonnable ne peut éprouver de contradiction, il développe son système, qui consiste à former une académie politique partagée en deux classes (9). La seconde classe composée des intendants de province, se recruterait parmi les maîtres des requêtes, et désignerait au scrutin les membres de la classe supérieure, dans laquelle le roi choisirait les ministres sur une liste triple de candidats présentée par l'académie. C'est encore là, comme on voit, un véritable rêve; mais pendant plus de trente ans que l'abbé de Saint-Pierre n'a pas cessé de s'occuper de matières politiques, il n'a pas marché constamment d'erreurs en erreurs; et quand il est entré dans les détails de l'administration, ses vues ont été quelquefois celles d'un véritable homme d'état. C'est ainsi qu'on lui dut la première idée de la *taille tarifée*, qui substituait à des taxes arbitraires un impôt dont le recouvrement était plus facile, parce que la répartition en était plus juste. Ce moyen était plus praticable que la *dixme* de Vauban (*V.* ce nom); aussi l'auteur goûta-t-il le plaisir, très-vif sans doute pour lui, de le voir adopter par plusieurs intendants. S'il ne put voir aussi, comme il l'avait demandé, les prix d'éloquence de l'académie française consacrés aux éloges des grands hommes de la nation, il fut témoin d'améliorations importantes qu'il avait signalées dans les réglements concernant les ordres religieux, l'entretien et la sûreté des chemins publics, la police de Paris et celle du royaume. On ne peut qu'indiquer sommairement les autres objets qu'il avait embrassés, et sur lesquels il ne cessa d'appeler l'attention de l'autorité, tels que : les moyens de diminuer le nombre des procès, d'éteindre la mendicité, d'améliorer le sort des soldats, de rembourser les charges sans accroître l'impôt, de donner plus d'extension au commerce intérieur, de favoriser les progrès des sciences physiques et de la médecine, pour laquelle il demandait une académie spéciale. Il a publié des écrits sur la refonte des monnaies, sur les moyens d'utiliser les emprunts publics, contre le duel, le jeu, le luxe, etc. Il avait proposé

(9) Il ne faut pas confondre ce projet d'*Académie politique* imaginaire, avec les deux académies qui se formèrent réellement sous ce nom : l'une, présidée par les jésuites Tournemine et Chamillard, se réunissait dans la bibliothèque du cardinal de Rohan : l'autre, fondée en 1710, au ministère des affaires étrangères (*V.* Saint Prest), est probablement la même qui prit, en 1724, le nom de société de l'*Entresol*, lorsque l'abbé Alary la tenait dans l'appartement qu'il occupait à l'hôtel du président Hénault, place Vendôme. L'abbé de Saint-Pierre était de toutes les deux (*Dict. des anonym.*, 1re. édit., IV, p. 363).

une manière de conserver le blé pendant long-temps, en le garantissant du contact de l'air; d'après ses calculs, il avait pressenti la nécessité d'agrandir Paris; et il y trouvait la preuve de la prospérité du royaume. Il désirait qu'on dispensât les prêtres du célibat; qu'on anéantît les pirates de Barbarie et la religion mahométane, dont il regardait l'existence comme une insulte à la raison humaine. L'éducation est une chose trop importante pour qu'elle pût échapper à l'abbé de Saint Pierre; il désirait l'augmentation des écoles de jeunes filles, et le perfectionnement du système suivi dans l'enseignement des colléges. En reconnaissant l'utilité de l'académie française, il la trouvait fondée sur des bases trop étroites, et proposait d'y réunir l'académie des belles-lettres, et de la diviser en trois classes, dont l'une s'occuperait de la grammaire; la seconde des inscriptions et médailles; et la troisième, de l'éloquence, de l'histoire, de la critique des meilleurs ouvrages, et surtout des vies des grands hommes. La lecture qu'il avait faite, dans sa jeunesse, des *Vies des hommes illustres* de Plutarque, en lui inspirant le désir d'imiter leurs belles actions, lui avait donné l'idée la plus haute de l'importance dont un pareil livre serait pour l'éducation. De tous les ouvrages des anciens, c'était celui qu'il estimait le plus; et il avait formé le projet d'ajouter, à la fin de chaque vie, des observations morales et politiques; mais il ne put l'exécuter pour les vies de Socrate, de Pomponius Atticus, de Themistocle et d'Aristide. Ses manuscrits furent remis par son neveu, sur la demande de Saint-Lambert, à J.-J. Rousseau, qui se chargea de les examiner, et d'en tirer le parti qui lui paraîtrait le meilleur pour la réputation de l'auteur. « Je vis, » dit-il, que ce n'était presque » que le Recueil imprimé des ouvra» ges de son oncle, annotés et corri» gés de sa main, avec quelques au» tres petites pièces qui n'avaient » pas vu le jour. Il ne s'agissait rien » moins que de lire, d'extraire, de » méditer vingt-trois volumes diffus, » confus, pleins de longueurs, de » redites, de petites vues courtes et » fausses, parmi lesquelles il en fallait » pêcher quelques-unes de grandes, » belles, et qui donnaient le courage » de supporter ce pénible travail ». En lisant ses traités de morale, Rousseau se confirma dans l'idée que l'abbé de Saint-Pierre avait beaucoup plus d'esprit qu'on ne l'avait cru: il se borna cependant à faire des extraits du Projet de paix perpétuelle et de la Polysinodie, auxquels il joignit son jugement sur ces deux pièces : « Je » m'en tins là, dit-il, ne voulant pas » m'exposer, en répétant les censures » de l'abbé de Saint Pierre, à me » faire demander de quoi je me mê» lais (*Confess.*, liv. IX). Grimm, dans sa Correspondance, juge l'abbé de Saint-Pierre, comme écrivain, plus favorablement que Rousseau. « S'il eût, dit-il, évité les longueurs et les répétitions fastidieuses (10), et s'il n'eût pas affecté une orthographe qui rend ses livres presque indéchiffrables à des yeux non exercés, il serait devenu, je crois, auteur classique (*Correspond.*, 1re

(10) C'est un défaut dont l'abbé de Saint-Pierre n'était pas seul coupable. Quelques écrivains du [illegible] et [illegible] ont [illegible] et [illegible] [illegible] [illegible]

part., II, 290 (11) ». Nous devons maintenant faire connaître les principaux ouvrages de l'abbé de Saint-Pierre. I. *Le Projet de paix perpétuelle*, Utrecht, 1713, 3 vol. in-12. L'auteur en donna depuis un extrait in-12, réimprimé plusieurs fois. Dans son jugement sur ce projet, Mousseau dit que s'il était praticable, il ferait peut-être plus de mal tout d'un coup qu'il n'en préviendrait pour des siècles. II. *Discours sur le sujet des conférences futures de l'académie française* (1714), in-4°, de 99 pag., inséré dans le tome XII de l'*Histoire de la République des Lettres*, par Masson. III. *Mémoire pour perfectionner la police contre les duels*, 1715; in-4°. IV. *Mémoire pour l'établissement d'une taille proportionnelle*, 1717, in-12 et in-4°.; réimprimé sous le titre de *Projet d'une taille tarifée*, in-4°., 1718, 1723, in-12, 1737, 1739. V. *Discours sur la Polysynodie*, où l'on démontre que la pluralité des conseils est la forme de ministère la plus avantageuse pour un roi et son royaume, Amsterdam, 1718, in-4°.; 1719, in-12. Rousseau la regarde comme la pire de toutes. On a vu que cet ouvrage avait motivé l'exclusion de l'auteur de l'académie française. La seconde édition est augmentée des lettres de l'abbé de Saint-Pierre à Sacy, et du Mémoire qu'il se proposait de lire à l'académie, pour sa justification. VI. *Mémoire sur les pauvres mendiants, et sur les moyens de les faire subsister* (1724), in-8°. VII. *Mémoire pour diminuer le n des procès*, Paris, 1725, in- y démontre la nécessité d'abro lois contradictoires, et de un Code uniforme à tout le roy VIII. *Mémoire pour augme revenu des bénéfices*, et pou valoir davantage, au profit de les terres et autres fonds des fices, 1725, in-8°. IX. *pour perfectionner l'éducatio* un discours sur la grandeu sainteté des hommes, Paris, in-12: il veut qu'on s'appliq tout à faire contracter de heure aux enfants, l'habitud justice, de la bienfaisance, de dence; qu'on leur apprenne à ner la vérité, et qu'on exer mémoire à retenir les faits, les mes et les démonstrations d connaissance est importante a heur: on peut conjecturer qu dans cet ouvrage qu'il a, pour mière fois, employé le mot d *faisance*, puisqu'il se justifie l'*avertissement* de se servir d'u ou nouveau ou renouvelé. X. *pour perfectionner l'ortograp langues de l'Europe*, ibid., in-8°., rare. Dans cet ouvrag renferme des idées utiles, il p de suivre, dans l'écriture, les c ments survenus dans la pron tion; d'adopter autant de signe y a de sons et d'articulation distinguer dans chaque mot l tres qui ne se prononcent pas, fin de marquer la quantité des bes (*V.* la *Bibl. franç.* de Goujet, I, 104, et l'*Histoire langue française*, par M. Hen 200). XI. *Discours sur la diff du grand homme et de l'hom lustre*, dans les *Mémoires de voux*, janvier 1736, et à la t l'*Histoire d'Épaminondas*, pa

(11) Le jugement de l'abbé Sabatier sur l'abbé de Saint-Pierre, est si singulier, qu'on pourrait le soupçonner de n'avoir jamais lu aucun de ses ouvrages. Ils ont, dit-il, le mérite d'une diction pure, nette et précise. Il compare d'ailleurs l'auteur à Platon, et loue tous ses rêves presque sans restriction.

: La Tour. Un homme il-
elui qui n'a fait que des
tantes, et un grand hom-
i n'a fait que de grandes
vertu. Les trois héros de
Saint-Pierre étaient Épa-
Scipion et Descartes; il
paminondas à Scipion;
ttait Descartes au-dessus
utres. XII. *Ouvrages de*
de morale, Rotterdam,
18 vol. in-12; c'est le re-
plus grande partie des
u'il avait publiés séparé-
nt on a indiqué les sujets.
es divers écrits qui s'y
forme un in-12 de 24
, 1744. XIII. *Annales*
Londres (Paris), 1757,
., édition originale, plus
ne celles qui l'ont suivie.
ainsi dire, l'extrait et le
écrits de cet ablé. Il y ran-
, depuis 1658, année de sa
jusqu'en 1739, ses obser-
les événements dont il a
in, et revient sans cesse
jet de paix perpétuelle,
ens de rendre utiles à l'é-
es et pairs, les sermons,
es, etc. Il s'exprime avec
e liberté sur Louis XIV,
efuse le titre de Grand,
n'a pas connu la vraie
auquel il reproche des
astes avec ses voisins,
ion des impôts sans uti-
e public, la vénalité des
t la révocation de l'édit
Voltaire a vengé la mé-
ouis le grand, des imputa-
rres de l'abbé de Saint-
qui n'a pas empêché Sa-
ser Voltaire d'avoir pris
nales politiques, l'idée
plie *du Siècle de Louis*
me de l'*Essai sur l'His-*
toire générale des Nations (*V.* les *Trois Siècles*, art. Saint-Pierre), Alletz a publié les *Rêves d'un homme de bien, qui peuvent se réaliser*, ou *les Vues utiles et praticables de l'abbé de Saint-Pierre*, Paris, 1775, in-12. : cette compilation est par ordre alphabétique. On a le portrait de l'abbé de Saint-Pierre dans plusieurs formats. W—s.

SAINT-PIERRE (Jacques-Henri-Bernardin de), célèbre écrivain, naquit au Havre, le 19 janvier 1737, d'une famille qui avait quelque prétention à la noblesse, et qui se disait aussi, sans plus de preuves, issue d'Eustache de Saint-Pierre, bourgeois de Calais (*V.* l'article ci-dessus, p. 41), circonstance dont il serait inutile de parler, si, à son début dans le monde, Saint-Pierre ne s'était donné le titre de chevalier, et si dans un de ses opuscules intitulé le *Voyage de Codrus*, il n'avait fait allusion à cette prétendue descendance. Dès son enfance il annonça ces goûts solitaires, et ce caractère impétueux, défiant, insoumis, qui fut tout à-la-fois pour lui une source de malheurs et de fautes, de plaisirs et de gloire. La lecture des voyages était sa passion : à douze ans, il ne rêvait que la destinée de Robinson dans son île. Ses parents croyant démêler, à travers ces dispositions romanesques, un penchant pour la marine, lui firent entreprendre, sur le vaisseau d'un de ses oncles, nommé Godebout, un voyage à la Martinique; mais le premier devoir de l'homme de mer, la subordination, à laquelle se vit condamné le jeune voyageur, était incompatible avec son caractère: après avoir vu l'Amérique, il fut ramené en France pour continuer ses études. Placé chez les jésuites de Caen, il fit

des progrès rapides ; mais il ne sut pas plus se façonner à la discipline du collége qu'à celle du vaisseau, et conçut dès-lors pour les établissements d'éducation publique une aversion qu'il devait souvent manifester dans ses écrits. Trop fidèle à sa passion pour les lectures extraordinaires, il allait jusqu'à dérober à ses maîtres et à ses condisciples les livres de voyages. Il voulait alors devenir jésuite, missionnaire et martyr ; mais sa famille parvint à ébranler sa vocation, et l'envoya au collége de Rouen, où il termina ses études d'une manière brillante, en 1757. Admis à l'école des ponts-et-chaussées, il dut à un hasard singulier, ou pour parler plus exactement, à une surprise faite à l'autorité, un brevet dans le corps des ingénieurs, avec cent louis d'appointements. Il fut sur-le-champ envoyé, en cette qualité, à Dusseldorf, sous les ordres du comte de Saint-Germain, (1760) : c'était débuter heureusement dans une carrière qui eût pu conduire Saint-Pierre à une existence honorable ; mais regardant comme d'indignes préjugés les devoirs extérieurs de la société, il voulait y dominer, sans se donner la peine de les remplir : d'ailleurs son naturel frondeur à l'égard de ses chefs, susceptible et insociable envers ses égaux, lui fit bientôt autant d'ennemis qu'il y avait d'officiers dans son corps. Malgré les talents qu'il annonçait, et le sang-froid qu'il avait montré dans plusieurs actions périlleuses, entr'autres à la bataille de Warburg, il fut suspendu de ses fonctions et renvoyé en France, où, comme il devait s'y attendre, il fut fort mal reçu par ses supérieurs et par sa famille. Dès ce moment commença pour Saint-Pierre cette vie avantureuse qui en montrant chez lui l'homme dehors peu estimables, c puissamment aussi à dévelo génie comme écrivain, et à ner cette teinte de mélanco vage et tendre, ces idées rom et pourtant ce ton caustique vaient imprimer à ses écrits t tère si original. Un billet d venait de doubler ses modic sources, qui ne se montaier louis, lorsqu'il obtint d'être en qualité d'ingénieur géogr Malte, au secours de l'ord semblait sur le point d'êtr par les Turcs. Mais il eut dence, impardonnable dans me qui avait déjà servi, de quer avant que son brevet l délivré, de sorte que, penda versée, ainsi qu'à Malte, essuyer, de la part des offic ne voulaient pas le reconn désagréments les plus cruels son en parut momentanémen lée. Enfin, après avoir reçu tive indemnité pour les frai voyage, il retourna en F l'attendaient de nouveaux n Logé dans un hôtel, rue çons-Sorbonne, Saint-Pierr avoir vainement sollicité l tère et sa famille, prit le donner quelques leçons de matiques ; mais peu susce complaisance et d'exactitud moins qu'un autre, propre ter ce triste genre de ress tomba dans la plus affreuse et, résolu de chercher fort de sa patrie, il vendit tous s emprunta quelques louis a qu'il conservait encore, pour la Hollande. Arrivé à dam, il eut recours à la bien d'un réfugié français, Mu rédigeait un journal avec qu

Ce dernier lui trouvant, sans dou
n talent particulier pour ce genre
avail, l'attacha à son entreprise
des émoluments considérables,
i offrit même la main de sa belle-
; mais le bonheur sous une
e aussi simple ne pouvait sa-
ire Saint-Pierre. Renonçant à
existence tranquille et assu-
, il fit de nouveaux emprunts
se rendre à Saint-Péters-
g, où il espérait profiter, pour
ortune, de l'accueil que l'im-
trice Catherine faisait aux étran-

Arrivé dans la ville des czars,
y avait encore trouvé que l'i-
ent et la misère, lorsque le
rd lui procura la protection du
chal de Munnich, et l'amitié
Genevois nommé Duval, qui lui
it généreusement sa bourse. Ce
ous les auspices du maréchal,
se rendit à Moscou, où se trou-
lors Catherine. Placé auprès du
al Dubosquet, Français de na-
, en qualité de sous-lieutenant
le corps du génie, il fut bientôt
u du grand-maître de l'artillerie
bois, qui le présenta à l'impéra-
. En voyant la bonne mine du
St.-Pierre, son nouveau protec-
avait conçu l'espoir d'en faire un
ri qui eût renversé le crédit d'Or-
près de la nouvelle Sémiramis;
des illusions plus honorables oc-
ent Bernardin tout entier. Loin
ger à captiver les yeux et le
r de l'impératrice, il ne rêvoit
l'établissement, sur les bords du
ral, d'une république dont il
ulait être le législateur, à la
ière de Platon ou de J.-J. Rous-
. Préoccupé de ces rêveries, le
ur du réformateur du despotisme
covite ne songeait pas à réfor-
des travers qui lui avaient déjà
cité tant d'ennemis. Mécontent des
autres et de lui-même, il repoussait avec une sorte d'ingratitude les conseils et les services de ses supérieurs et de ses amis, qu'il fatiguait de ses plaintes. Une faveur imprévue de l'impératrice, qui lui accorda une gratification de quinze cents francs avec le brevet de capitaine, ne put guérir sa tête malade : il ne songeait qu'à revenir en France, lorsque le général Dubosquet lui proposa de l'emmener en Finlande, pour en examiner les positions militaires, et y établir un système de défense. Saint-Pierre était chargé de dessiner les plans et de rédiger le voyage. « Nous avons sous » les yeux les notes qu'il écrivit alors, » dit M. A. Martin, son biographe : » elles offrent un si parfait contraste » avec ce qu'il écrivit dans la suite, » qu'il est impossible de les lire sans » étonnement. Obligé de remplir une » mission, et d'observer en ingénieur » ces contrées sauvages, il rassemble » toutes les forces de son esprit pour » y créer des moyens d'attaque et de » défense. Friderikshamn, Wilmanstrand, Wiborg, le vieux château » de Nyslot, le lac Ladoga, le lac » Saïma, les sombres forêts qui commencent à Yervenkile, et qui se » prolongent dans un espace de plus » de quatre-vingts milles, ne lui offrent » qu'un vaste théâtre de guerre, où » il promène les armées russes et » suédoises. En entrant dans ces fo » rêts, où règne un silence formi » dable, où les rayons du soleil n'ont » jamais pénétré, il semble étouffer » son émotion, et s'occupe froidement à calculer l'effet du canon sur » ces arbres prodigieux, que leur » élasticité et leur forme cylindrique » ne permet de toucher que par la » tangente. Il compare ensuite la » force du bois vert et celle du bois » sec pour les opposer au boulet. Qui

» aurait pu prévoir alors que celui » dont toutes les pensées, à l'as- » pect de ces forêts majestueuses, » tendaient à inventer des machines » de guerre, à perfectionner les » moyens de détruire, devait un jour » peindre la nature dans ses plus ra- » vissantes émotions (1) »? De retour à Saint-Pétersbourg, Saint-Pierre trouva Villebois, son protecteur, disgracié. Le comte Orlof lui offrit en vain de l'attacher à sa personne; il refusa également la nièce du général Dubosquet, dont la main lui était proposée par cet homme généreux, et il partit pour Varsovie, résolu d'embrasser la cause des Polonais, qui défendaient l'indépendance de leur patrie contre l'ambition de la Russie et de la Prusse. Le biographe déjà cité révèle ici une circonstance qui fait peu d'honneur à la délicatesse de son héros: il raconte que, dans la dernière soirée qu'il passa à Saint Pétersbourg, Saint Pierre ajouta à ses ressources pécuniaires deux cents louis gagnés au jeu contre son ami Duval: « Coup de fortune, dit- » il, qu'il aima mieux attribuer à » l'amitié qu'au hasard ». Arrivé en Pologne, Saint-Pierre y porta la réputation d'un homme qui avait refusé les faveurs d'une cour despotique pour servir les intérêts d'un état républicain. Mais ses exploits se bornèrent à toucher le cœur d'une princesse polonaise, qui, oubliant toute retenue, vécut publiquement avec lui pendant près d'une année: c'était beaucoup pour un fol amour que contrariait si fort l'inégalité du rang et de la fortune. Enfin la princesse, cédant aux ordres de sa mère et aux sollicitations de sa famille, rompit avec son chevalier. Il alla p Vienne ses regrets et ses vagu rances; mais les croyant pa par son amie, il saisit une o que lui offrit le hasard pour r Varsovie, et surprit, non l larmes, mais dans les plaisi bal, la princesse, qui le reçut un importun. Cette leçon, qu dû guérir Saint-Pierre de l des aventures extraordinaire corrigea point; il forma le p partir pour Dresde, résolu d dre du service contre la Polo laquelle la Saxe était alors en Il se trouva sans ressource il eut le bonheur d'obtenir d d'Hénin, résident de France vie, un prêt de deux mille liv à Dresde, on lui promit du mais il ne trouva que des pl centieux, entre les bras d'u tisane, là où il semblait ét pour acquérir de la gloire. A où il alla ensuite porter sa errante, il demanda à échan grade de capitaine dans l contre celui de major da mée de Frédéric-le Grand. C veur lui fut refusée; mais offrit une place dans le géni une pension considérable. I à son tour. C'est ainsi qu'il trait partout, impatient d dre du service et n'en a nulle part. Il revit la Fra mois de novembre 1766, et dit au Havre, où il trouva ses morts ou dispersés. Après u six années, il se voyait dan me situation qu'à son dépa ressources, sans emploi, o solliciter les commis du mi Enfin le baron de Breteuil l tenir un brevet d'ingénieur le-de-France. Sa destination ble était Madagascar, où il s'

(1) *Essai sur la vie et les ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre*, p. 83.

pour lui, de relever les murs du fort Dauphin, et de civiliser cette île immense. Plein de cette idée, qui l'enivrait jusqu'au délire, il vendit les faibles débris de son héritage pour acheter les livres et les instruments nécessaires à ses projets de philantropie et de législation. Arrivé à l'Ile-de-France, après une traversée pénible, il débuta, dans la colonie, par se brouiller avec tous les officiers, et même avec Poivre, l'intendant, qui lui avait d'abord témoigné beaucoup d'intérêt. Il est impossible de démêler aujourd'hui de quel côté vinrent les premiers torts; car si Bernardin de Saint-Pierre, dans ses divers écrits, et principalement dans son *Voyage à l'Ile-de-France*, a peint ses compagnons de voyage comme des hommes cupides et inhumains, ceux-ci ne l'ont pas ménagé non plus. Ils ont été jusqu'à prétendre que le seul ouvrage qu'il avait fait comme ingénieur, était un four, qui, la première fois qu'on s'en servit, s'écroula, et tua un homme. Ils assuraient aussi que Saint-Pierre, qui a toujours peint sous des couleurs si odieuses la barbarie des colons français envers leurs esclaves, avait lui-même donné l'exemple de la dureté envers les siens (2). Il nous est impossible de vérifier la première de ces assertions; quant à la seconde, elle semblerait confirmée par ce que Saint-Pierre raconte de lui-même. On lit avec plus que de la surprise, dans le *Voyage* déjà cité, qu'il ne se fit pas scrupule de charger [illegible] mesure les deux noirs qui le suivirent pendant le voyage à pied qu'il [illegible] de l'île. L'un d'eux, qui portait un fardeau de 80 livres (3), se fait au pied une blessure grave, et bien qu'aucune affaire ne le forçât de se presser, Saint-Pierre n'arrête point sa marche; cependant il ne nous cache pas que la blessure saignait continuellement (4). Il faut ajouter, comme un trait de caractère, qu'en mémoire des services que lui avait rendus son ami Duval, à Petersbourg, il avait donné ce nom chéri à cet esclave infortuné. Après avoir passé trois années, soit en traversée, soit à l'Ile-de-France, Saint-Pierre se retrouva à Paris, au mois de juin 1771, sans argent, mais riche d'observations et de curiosités naturelles, revenu en partie des illusions philantropiques, et résolu de trouver des consolations et des ressources dans la culture des lettres. Recommandé à d'Alembert par le baron de Breteuil, il fut admis dans le salon de Mlle. de Lespinasse, et affilié à la société philosophique. Mais il ne tarda pas à s'y trouver déplacé, comme partout ailleurs. Ce parti était au plus haut degré de sa puissance; il dominait chez les ministres comme à l'académie; il donnait ou détruisait les réputations littéraires; mais, pour agir avec tant d'accord et de puissance, les hommes qui le composaient s'étaient soumis à une certaine discipline. Saint-Pierre, qui, même sous l'uniforme, n'avait jamais voulu en subir aucune, parut encore plus indépendant sous le manteau philosophique. Un grand moyen de considération et d'influence pour les philosophes, consistait dans les

(1) [illegible] Paul [illegible] la traite [illegible] par ce commerce. [illegible]

(2) [illegible] Ile-de-France [illegible]

succès de société. Malgré la beauté de sa figure, personne n'était moins propre à briller dans un sallon que Bernardin de Saint-Pierre. Il y paraissait timide et embarrassé. Il n'avait d'assurance, et ne paraissait même avoir quelque esprit que dans l'intimité. Son amour propre, froissé dans plusieurs circonstances, devait le faire renoncer bientôt aux coteries brillantes pour se livrer à la solitude. C'est là qu'il se créa un monde imaginaire, afin de se soustraire au monde réel : c'est là qu'il retrempait, en quelque sorte, son ame, et qu'il trouvait des inspirations nobles et touchantes, qu'on cherchait vainement dans sa conversation, et même dans sa conduite privée. D'Alembert lui avait procuré un libraire, qui lui offrit mille francs pour le manuscrit du *Voyage à l'Ile-de-France*. Lorsque Saint-Pierre vint réclamer cette somme, le libraire le paya en injures grossières, dont l'auteur dédaigna de tirer vengeance. « Le » soir, dit le biographe déjà cité » (5), encore tout ému de son aven» ture, il la raconta chez Mlle. de » Lespinasse. L'abbé Arnaud ap» prouva franchement sa conduite ; » d'Alembert se récria sur la faibles» se de ne pas tuer un pareil coquin. » Un évêque janséniste dit en sou» riant que M. de Saint-Pierre avait » l'ame très-chrétienne. Condorcet » applaudit à ce bon mot ; et Mlle. » de Lespinasse ajouta d'un air moi» tié sérieux moitié railleur : « Voi» là une vertu de Romain.... » Puis, » ouvrant une des boîtes de bonbons » qui étaient toujours sur sa chemi» née : « *Tenez*, lui dit elle, d'un air » ironique, *vous êtes doux et bon.* » » Cependant l'aventure passa de bou» che en bouche ; et M. de Saint-Pierre » vit avec chagrin que sa vertu faisait » beaucoup de bruit, et que les perfides » éloges s'étaient changés en amères » critiques. Chaque fois qu'il y avait » un cercle nombreux, Mlle. de Les» pinasse le priait de faire le récit » de son aventure ; et quand il arri» vait au dénouement, elle l'inter» rompait, en disant : *Croyez-moi*, » *ne parlons plus de cela*. Dès-lors » il s'aperçut qu'il ne recevait plus » le même accueil dans la société. » Les femmes souriaient en parlant » de sa timidité ; les jeunes gens ri» canaient en parlant de son coura» ge. Enfin l'abbé Raynal, qui, à cet» te époque, était âgé de plus de soi» xante ans, voulut bien lui appren» dre qu'on n'était plus au temps des » Thémistocle. » Deux duels, dans lesquels Saint-Pierre blessa grièvement ses adversaires, réhabilitèrent sa réputation de bravoure ; mais tant de contrariétés et d'humiliations altérèrent sa santé et même sa raison. Lui-même décrit, dans le *Préambule de l'Arcadie* (6), l'état déplorable où il se trouvait alors réduit. « Je fus frappé, dit-il, d'un mal » étrange : des feux semblables à » ceux des éclairs sillonnaient ma » vue. Tous les objets se présentaient » à moi doubles et mouvants. Mon » cœur n'était pas moins troublé que » ma tête. Dans le plus beau jour » d'été, je ne pouvais traverser la » Seine en bateau, sans éprouver des » anxiétés intolérables.... Si je pas» sais seulement dans un jardin pu» blic, près d'un bassin plein d'eau, » j'éprouvais des mouvements de » spasme et d'horreur. Il y avait des

(5) *Essai sur la vie et les ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre*, page 175.

(6) Tome VII de ses Œuvres complètes, pag. 8

» moments où je croyais avoir été » mordu, sans le savoir, par quel» qué chien enragé. » Depuis l'année 1772, il s'était lié avec Jean-Jacques Rousseau. Ces deux hommes, dont la sagesse et la vertu factices n'étaient pas faites pour le monde, se convinrent d'abord parfaitement. Ils se voyaient souvent, et faisaient des promenades solitaires. Cette liaison, à laquelle Saint-Pierre se livrait avec enthousiasme, se prolongea jusqu'au moment où Rousseau partit pour Ermenonville : Saint-Pierre ne devait plus le revoir. Des malheurs de famille, la perte d'une gratification annuelle de mille francs, son unique ressource (1778), ajoutèrent alors à toute l'horreur de sa destinée. Retiré dans les quartiers les plus éloignés de Paris (dans la rue de la Madelène d'abord, puis dans la rue Neuve-Saint-Étienne-du-Mont, où il habitait un donjon solitaire), il travailla sans interruption, pendant six années, aux *Études de la Nature*, dont il avait depuis long-temps conçu le plan. Lui-même raconte, dans la *Suite des Vœux d'un solitaire*; quelles difficultés il eut à surmonter pour trouver un imprimeur qui voulût se charger de son ouvrage. La chose était d'autant moins facile, que l'impression exigeait des avances considérables dont l'auteur ne pouvait faire qu'une faible partie, et que son *Voyage à l'Ile-de-France* avait eu peu de succès. Enfin un célèbre typographe, M. Didot jeune, (*Voyez* ce nom, XI, 330) consentit à imprimer, en 1784, un manuscrit déjà refusé par plusieurs de ses confrères. Le succès des *Études de la nature* surpassa l'attente de l'auteur lui-même. Dès-lors sa fortune changea de face. Comme, après avoir payé sur la vente les frais d'impression, il s'était réservé la propriété, il fit un bénéfice considérable; mais par un effet nécessaire de la modicité insolite des remises qu'il accordait aux libraires, les contrefaçons des *Études* ne tardèrent pas à se multiplier. Dès ce moment, commença, entre Bernardin de Saint-Pierre et les contrefacteurs, cette guerre dont il paya toujours les frais, et qui, tout en attestant le mérite de l'écrivain, faisait peu d'honneur au caractère personnel d'un homme qui paraissait moins touché de la gloire attachée à ses succès que du dommage pécuniaire que lui causaient quelques fripons (7). Saint-Pierre ne se montra pas plus endurant avec les journalistes qui firent la critique de son livre; et cependant lui-même devait d'autant plus s'attendre aux attaques, que, dans les *Etudes de la nature*, il frondait la plupart des institutions sociales, religieuses et littéraires, le clergé, les universités et les académies. Quatre ans après, en 1788, Saint-Pierre donna *Paul et Virginie*, qui était depuis long-temps dans son portefeuille. Quelques mois après, il fit paraître les deux premiers livres de l'*Arcadie*. Le succès de ces nouvelles productions fut encore plus éclatant que celui des *Etudes*. Dans l'espace d'un an, on publia plus de cinquante contrefaçons de Paul et Virginie. Les éditions avouées par l'auteur furent moins nombreuses; mais elles suffirent pour le mettre en état d'acheter une petite maison, avec un jardin, dans la rue de la Reine-Blanche, à l'extrémité du

(7) Lorsqu'il publia la première édition des *Études*, Saint-Pierre, pour dépayer les contrefacteurs, fit changer du papier sur lequel seront imprimées les lettres transparentes dans le feuillet du titre

faubourg Saint-Marceau. La révolution, qui commençait à éclater dès-lors, le trouva préoccupé de toutes les illusions philosophiques dont l'application devait être si funeste à la France. Il devint membre de l'assemblée populaire de son district, et publia, en 1789, les *Vœux d'un solitaire*, ouvrage écrit avec un vrai talent, mais empreint de toutes les idées nouvelles. On doit reprocher surtout à l'auteur d'avoir, avec une aussi complète inexpérience des intérêts politiques, pris la plume pour régenter le roi et la nation. Après la défense du *veto* du monarque et une sorte de désapprobation des proscriptions populaires, on est surpris de l'entendre parler sans improbation de la prise de la Bastille et de l'insurrection du *peuple français, qui a recouvré sa liberté par son courage*. Au reste, toutes les maximes révolutionnaires relatives au clergé et à la noblesse y sont caressées par l'auteur, qui, dans la *Suite des Vœux d'un solitaire*, se vante de les avoir, pour la première fois, émises dans ses *Etudes de la nature*, en 1784. Les journaux du temps prônèrent ces deux écrits avec enthousiasme. Dans le *Moniteur*, on mettait les *Vœux d'un solitaire* sur le même rang que la fameuse brochure de Sieyes: *Qu'est-ce que le tiers-état?* On louait surtout Saint-Pierre des conseils qu'il osait donner au monarque. Il y aurait eu plus de convenance et de courage à en adresser de sévères aux démagogues qui opprimaient le souverain. L'auteur des *Vœux* se prononçait en faveur des noirs (8): Il publia aussi, en 1791, la *Chaumière indienne*, es conte moral, qui est un ch vre de style, mais dans le ne peut s'empêcher d'ap une satire des plus directes les académies et surtout c clergé. A la fin de juillet 17 viron treize jours avant le 1 l'infortuné Louis XVI, qui vait choisir ses fonctionnai parmi les hommes qui avai une couleur plus ou moins cée dans la révolution, nom nardin de Saint-Pierre inten Jardin des Plantes, et du d'Histoire naturelle, à la M. de La Billardière, qui ve migrer. Ce n'était pas la faveur que Saint-Pierre avait ce prince, depuis la publica *Etudes*. Sa pension lui a rendue, et quelques gratifica avaient été accordées. Le dit en le voyant: « J'ai lu vo » ges, ils sont d'un honnête » et j'ai cru nommer en vous » successeur de Buffon ». Le let 1792, le nouvel intenda serment entre les mains de la c de Paris (9). La voix publiqu désigné antérieurement à de p tes destinées. Il fut, avec B Sieyes, Condorcet, le rêveu Martin et d'autres hommes a dignes que lui d'un pareil hom sur la liste des instituteurs proposait de donner au *princ* C'est ainsi qu'on appelait alor phin, fils de Louis XVI. (ici l'historien du Muséum d' naturelle, retracer l'admini de Saint-Pierre. « Il manqu » M. Deleuze (10), de notions

(8) Son ouvrage présente cette peinture bizarre et même indécente: « La négresse de Guinée au » collier de corail, aux dents d'ivoire, souriait au » fils de l'Européen, qui donna jadis des » pleurs, et ne désirerait d'autres yeux » d'enchaîner le fils à son tour dans ses bra

(9) *Moniteur*.

(10) *Histoire du Muséum*, 1re. partie

iences, et son caractère
mélancolique le rendait
cette connaissance des
t des affaires, à cette
mettent à même d'exer-
ité. C'était précisément
ui convenait à l'établis-
s cette époque d'un bou-
t général. Sa simplicité,
se, contribuèrent peut-
rantir des persécutions
t menacés tous les hom-
cupaient un poste émi-
sagesse fut très-utile à
tion d'une serre, qui
d'hui son nom, et la
ménagerie au moyen du
Paris de celle de Ver-
laient abandonnée, tels
ultats de son administra-
ut vers cette époque qu'il
Didot, fille de l'impri-
udes : il avait su se faire
t aimer de cette demoi-
'il eût plus de deux fois
était dans sa cinquante-
née, et elle en avait à
La tourmente révolu-
orça de quitter le Jardin
il alla s'établir à Es-
une île délicieuse, où il
petite maison. Il y vi-
et s'occupait à compo-
monies de la Nature,

lorsqu'un décret de la Convention, du 19 brumaire an 3 (1794), le nomma instituteur dans l'école normale. Chargé de faire le cours de morale, il eut peu de succès. Il était privé du talent d'improviser, et ses idées, presque toujours fausses en fait de morale et de science, furent peu goûtées. Cependant il eut un succès bien flatteur quoique passager : il avait osé prononcer le nom de Dieu alors proscrit : l'enthousiasme qui se manifesta dans tout son auditoire, fut la récompense d'une profession si simple en tout autre temps, mais qui alors exposait à la persécution. Pendant toute sa vie, Saint-Pierre avait déclamé contre les académies ; mais alors il n'était d'aucune. Appelé, en 1795, à l'Institut national, ce philosophe s'empressa d'accepter cet honneur, et il n'écrivit plus contre les sociétés littéraires. On lui doit la justice de dire que souvent il prit la parole avec énergie contre ceux de ses collègues qui ne craignaient pas alors de professer l'athéisme. Un rapport qu'il lut, le 3 juillet 1798, sur les *Mémoires* qui avaient concouru sur cette question : *Quelles sont les institutions les plus propres à fonder la morale d'un peuple*, et qu'il terminait par la déclaration solennelle de ses principes religieux (12), excita contre lui un violent orage. Il y répondit noblement trois mois après (23 septembre 1798), en lisant encore à la tribune de l'Institut son beau dialogue de la *Mort de Socrate*, où le sage se console de l'injustice des hommes par la certitude de son immortalité. Il est fâcheux toutefois qu'au milieu de tant de déclarations énergiques en

(12) Voyez le fragment de ce rapport dans le tom. VII de ses Œuvres complètes

faveur de l'Être Suprême et de la providence, on ne trouve nulle part, dans les nombreux écrits de Saint-Pierre, une déclaration expresse en faveur de la religion catholique, dans laquelle il était né. A l'exemple de tous les philosophes dont l'orgueil ne veut user que de la raison pour s'élever vers le créateur, Saint-Pierre donna par fois dans de ridicules travers en fait de religion. Il figura parmi les adeptes des théophilantropes. M. Grégoire, dans son *Histoire des Sectes religieuses* (II, 101), raconte qu'il consentit à être, à Saint-Thomas d'Aquin, parrain théophilantrope d'un nouveau-né. Ceux qui l'ont connu à cette époque se rappellent avec quelle amertume il déclamait contre la religion catholique et les prêtres. Cependant la prompte suppression de l'école normale, et une banqueroute qu'il essuya, avaient de nouveau dérangé sa fortune. Il eut recours à l'intérêt du public, en proposant un projet de souscription pour les *Harmonies de la Nature*, ouvrage qu'il n'avait pas encore achevé (13). Dans son prospectus il présente sur les circonstances de sa nomination à l'école normale, un récit qui semble prouver que, s'il ne l'avait pas sollicitée, du moins personne ne l'avait forcé d'accepter une place de professeur. « Pendant que je » m'occupais de ces Harmonies, » disait-il, la fortune est venue en » interrompre le cours. Je me suis » vu forcé de suspendre ma lyre aux » saules de ma rivière, et de chercher un travail utile à la fois à ma » patrie et à ma famille. J'étais affligé d'abandonner un ouvrage qui » avait fait jusqu'alors mon bonheur; » l'idée m'est venue de publier, par » souscription, ce que j'en avais déjà » écrit ». C'est ainsi que Saint-Pierre avait contracté la triste habitude de mettre sans cesse le public dans la confidence de ses affaires domestiques. Dans le même Prospectus, il dit que son *impéritie* l'obligeait à » recommencer jusqu'à six fois le » même manuscrit ». C'est un trait de ressemblance de plus avec J.-J. Rousseau, dont il eût exactement rappelé le caractère et le talent s'il eût eu plus de force dans le style et plus de désintéressement dans ses relations sociales. A cet égard, les préfaces et les préambules de ses divers écrits offrent des preuves assez multipliées. Un autre témoignage se trouve dans le *Mémorial de Sainte-Hélène*, où l'on fait parler ainsi Napoléon (14). « La sensibilité, la délicatesse de Ber» nardin de Saint-Pierre, ressem» blaient peu au charmant tableau de » Paul et Virginie. C'était un mé» chant homme, maltraitant fort sa » femme, fille de l'imprimeur Di» dot, et toujours prêt à demander » l'aumône, sans honte. A mon re» tour de l'armée d'Italie, Bernardin » vint me trouver, et me parla pres» qu'aussitôt de ses misères. Moi, qui » dans mes premières années, n'avais » rêvé que Paul et Virginie, flatté » d'ailleurs d'une confiance que je » croyais exclusive, et que j'attri» buais à ma grande célébrité, je » m'empressai de lui rendre sa vi» site, et laissai sur un coin de la » cheminée, sans qu'on eut pu s'en » apercevoir, un petit rouleau de » vingt-cinq louis. Mais quelle fut » ma honte, quand je vis chacun rire » de la délicatesse que j'y avais mise,

(13) Voyez le *Moniteur* du 25 septembre 1795.

(14) Première édition in-12, pag. 172. Ce passage a été supprimé dans les suivantes.

» et qu'on m'apprit que de pareilles » formes étaient inutiles avec M. Ber- » nardin, qui faisait métier de de- » mander à tout venant, et de rece- » voir de toutes mains! Je lui ai tou- » jours conservé un peu de rancune » de m'avoir mystifié. Il n'en a pas » été de même de ma famille: Joseph » lui faisait une forte pension, et » Louis lui donnait sans cesse ». Membre de l'Institut, jouissant d'un logement au Louvre, et de la pension que lui faisait Joseph, et qui était de plus de six mille francs, sans compter une de deux mille francs qu'il recevait du gouvernement, Saint-Pierre possédait enfin de cette aisance qu'il avait tant désirée. Mais toujours habile à exploiter le prix de ses ouvrages, il proposa, en 1803, par souscription, une *Nouvelle Edition* de son roman de *Paul et Virginie*. Cette édition ne se fit pas moins remarquer par la beauté de l'impression et des gravures, que par le prix très-élevé du volume, qui, selon le caractère des ornements, allait depuis cent-soixante douze francs jusqu'à quatre-cent-trente-deux fr., 15 c. Le portrait de l'auteur devait être en tête de l'ouvrage, et lui-même ne dédaignait pas de recevoir les souscriptions en son domicile, qui était alors rue de Varenne, hôtel de Broglie. Le style de son prospectus, publié en 1803, est vraiment curieux: on y voit à côté de quelques phrases sentimentales, percer l'avidité du trafiquant qui vante sa marchandise [1]. Saint-Pierre eut l'honneur, alors fort envié, de présenter son ouvrage à Napoléon, au mois de février 1806. Buonaparte, touché du mérite de cette charmante production, ne voyait jamais l'auteur sans lui dire: « M. Bernardin, quand » nous donnerez-vous des Paul et » Virginie ou des Chaumière indien- » ne? Vous devriez nous en fournir » tous les six mois. » Ce philosophe avait passé sa vie à écrire des pages éloquentes contre les établissements d'éducation publique: ce fut dans un pensionnat de jeunes demoiselles, qu'il choisit Mlle. de Pelleport, sa seconde épouse; plus tard, il sollicita et obtint, pour son fils Paul, une bourse dans un lycée, et pour sa fille Virginie une place dans la maison impériale d'Ecouen; mais ces contradictions n'étonnaient plus personne: la vie de Saint-Pierre en était pleine. Dans ses ouvrages, nul n'avait mieux su faire entendre le langage d'une noble indépendance, et toutefois aucun orateur académique ne flatta plus platement l'usurpateur et ses frères; témoin le discours qu'il prononça, le 24 novembre 1807, comme président de l'académie, en réponse à ceux de MM. Laujon, Raynouard et Picard, nouveaux récipiendaires: il termina par un morceau dans lequel, rappelant les funestes effets de la révolution sur la littérature: « Où » étiez-vous alors, s'écriait-il, filles » chéries de la philosophie, muses » françaises! quelle sombre forêt, » quelle grotte caverneuse vous te-

[1] Les premiers artistes de la capitale, Girodet, Gérard, Prud'hon, Moreau avaient fait les dessins de ces estampes, et plusieurs sans exiger aucune rétribution.

[1] Voici comment le Moniteur rendait compte de cette nouvelle pièce. « Dans une lettre qu'il vient » de publier, adressée à tous les journaux, le citoyen » Bernardin de Saint Pierre annonce que des perfi- » dies inouïes et imprévues viennent de le déterminer » à ouvrir une souscription pour une nouvelle édi- » tion de celui de ses ouvrages qui lui a, dit-il, » donné plus d'amis, Paul et Virginie, dont ses ca- » lomniateurs prétendent le nom, dont la tendre affection tout sou- » vent prête pour exemple, à cette heure d'une » foule de familles respectables; ouvrage dont les » traductions se sont multipliées dans toute l'Eu- » rope, et dont malgré la piété universelle des lois la » contrefaçon se sont aussi beaucoup multipliées » pour enrichir les fournisseurs, et pour la ruine de » l'auteur. »

» nait cachées ? Calomniées et pros-
» crites par des hommes sans lettres,
» sans foi et sans frein, nulle chau-
» mière en France, nul palais en
» Europe n'a osé vous offrir un asile.
» Ah! vous en eussiez trouvé, sans
» doute, loin des cours, à l'ombre
» des lauriers de Virgile; mais ils
» ne fleurissaient pas encore sous les
» lois de Joseph Buonaparte.... L'o-
rateur passait ensuite à l'éloge de Napoléon, qu'il comparait à un aigle *s'avançant dans l'axe même de la tempête*, et qu'il appelait un *héros philosophe organisé pour l'empire*. Il terminait ainsi: « Sans doute, une
» grande renommée t'est déjà ac-
» quise; toutes les classes de l'Insti-
» tut te célébreront à l'envi : la géo-
» graphie décrira les régions que tu
» as parcourues; l'histoire célèbre-
» ra tes conquêtes, tes victoires,
» tes traités au dehors, ton admi-
» nistration : les arts diront les mo-
» numents que tu as élevés à Apollon,
» à Minerve, au redoutable dieu de la
» guerre(17)...» Ducis, qui était de si bonne foi, et si désintéressé dans ses illusions républicaines, ne put s'empêcher de témoigner à la fin quelque froideur à Saint-Pierre, chez lequel il trouvait un vil flatteur de la puissance, après l'avoir vu penser et s'exprimer encore plus énergiquement que lui-même sur le despotisme et sur le despote, à une époque encore récente. Toutefois Saint-Pierre devait passer pour heureux; car il était enfin parvenu à cette sorte d'opulence qui, plus que la gloire peut-être, avait été le but de tous ses travaux. Sa belle et verte vieillesse était exempte d'infirmités; son esprit avait encore tout son ressort, toute son activité. Il s'occupait à rédiger l'*Amazone*, et à mettre en ordre la *Théorie de l'univers*, lorsque plusieurs attaques d'apoplexie lui annoncèrent que sa fin approchait. Il se hâta d'abandonner Paris (novembre 1813), pour jouir encore une fois de l'aspect de la campagne. Il se rendit à Eragny, (sur l'Oise), dans une petite maison que lui avait cédée, quelques années auparavant, le débiteur qui avait pensé lui faire perdre toutes ses économies. Il cessa de vivre le 21 janvier 1814. Sa mort fut peu remarquée au milieu des grands événements qui occupaient alors la France. Le 5 février suivant, l'Institut lui rendit les honneurs dus à ses membres. M. Parceval Grandmaison prononça sur sa tombe quelques paroles dans lesquelles le talent de l'auteur des Études est très-heureusement caractérisé. Plus tard (19 mai 1815), Aignan (*V.* le Supplément), successeur de Saint-Pierre à l'académie, lui consacra l'éloge voulu par l'usage. Le burin a souvent reproduit les traits de Bernardin de Saint-Pierre; mais la meilleure gravure est celle de Couché; celle que Desenne a dessinée en 1818, pour être placée en tête de l'édition de ses Œuvres complètes, est peu ressemblante. Son buste a été fait, en 1818, par Valois. Dans ses dernières années, Bernardin de Saint-Pierre, vu à quelque distance, offrait l'aspect du vieillard le plus vénérable. Sa longue chevelure blanche lui donnait quelque chose de patriarcal; mais il en était de la figure comme du personnage : vue de près, cette physionomie si noble perdait beaucoup de son effet; son regard offrait quelque chose de dur et d'inquiet, et ses traits avaient une mobilité qui décélait l'agitation d'une humeur chagri-

(17) Ce discours, consigné dans le Moniteur, n'est pas imprimé dans l'édition des Œuvres complètes de Saint-Pierre, Paris, 1818. (*V.* ci-après, note 27).

ne. Tel fut cet homme qui a beaucoup écrit sur la nature, sur les hommes et sur lui-même, et qui n'a présenté que le roman de l'une et des autres. Sa gloire aurait beaucoup gagné à ce que les détails de sa vie privée fussent avec lui ensevelis dans la tombe; mais ses panégyristes, et ses adversaires, et lui-même tout le premier, ont tour-à-tour violé ce sanctuaire. De toutes ces indiscrétions, il est même résulté un procès devant les tribunaux. Il est donc impossible à l'historien exact de ne pas y pénétrer à son tour. Bernardin de Saint-Pierre a dit quelque part : « A » la vue d'une belle campagne, je » me demande pas à qui elle appar- » tient. L'histoire du maître gâte » trop souvent celle du paysage. » On a vu jusqu'à quel point cette affligeante observation pourrait être applicable à la vie littéraire et politique d'un homme dont on ne peut lire les ouvrages sans être porté à en aimer l'auteur; car personne n'a su mieux que lui parler le langage de la vertu, de la bienveillance; personne n'a mieux dépeint le charme d'une vie innocente, et connu le secret d'arracher de douces larmes à la sensibilité. Toutefois, de son vivant, la publique renommée ne ménageait pas son caractère. On le disait irascible, intraitable sur le chapitre de la critique. On l'accusait d'avoir fait mourir de chagrin sa première femme. On citait, et l'on cite encore aujourd'hui, à cet égard, tant à Paris qu'à Corbeil, des anecdotes tellement parlantes, qu'il paraîtrait difficile qu'elles eussent pu être toutes inventées. On prétendait enfin que, loin d'être un homme traitable en affaires d'intérêt, personne n'avait mis plus d'âpreté que lui dans ses relations avec les libraires et avec la famille dans laquelle son mariage avec Mlle. Didot l'avait introduit. Ces rumeurs avaient acquis une telle publicité, que l'éloquent biographe de Bernardin de Saint-Pierre, n'a pas cru pouvoir entièrement garder le silence à cet égard. Dans son enthousiasme pour ce grand écrivain, il a cru devoir renvoyer à la famille de M. Didot jeune les reproches qu'on avait jusqu'alors adressés à l'auteur de *Paul et Virginie*. Les membres de cette famille ont réclamé devant les tribunaux et devant le public, contre les assertions du biographe. Devant les tribunaux, ce dernier, condamné en première instance (18), pour *diffamation* envers M. Léger Didot, l'un d'eux, s'est pourvu en appel; et la cour royale, adoucissant la sentence des premiers juges, l'a simplement condamné pour délit d'*injure* (19): devant le public, la famille Didot a imprimé une brochure apologétique, ayant pour titre : *La Vérité, en réponse aux calomnies répandues dans un écrit intitulé : Essai sur la vie et les ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre, par L. Aimé Martin* (20). Ce procès et cette brochure, à laquelle il n'a été fait aucune réplique, tandis que la suppression de plusieurs passages de l'*Essai sur la vie et les ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre* a été ordonnée par les tribunaux, ont révélé au public une foule de particularités peu honorables. On voit, d'après une lettre du prote Bailly, rapportée tout entière dans l'écrit de la famille Didot, que Bernardin de Saint-Pierre suscitait, comme auteur, à Didot, son beau-

(18) Ce jugement est du 31 mars 1821.

(19) Cet arrêt est du 16 mai 1821.

(20) Paris, in-8°., 1821, imprimerie de Didot le jeune.

père et son imprimeur, les chicanes les plus ridicules ; qu'il donnait un prix si modique pour la *composition* de son ouvrage, que les ouvriers de la maison refusaient de s'en charger ; et que son livre était « comme la fille du vilain, dont per- » sonne ne se soucie. » L'honnête typographe terminait par une assez bonne leçon de délicatesse adressée au philosophe qui l'avait prié de lui chercher un autre imprimeur que M. Didot, pour son ouvrage ; mais nous devons nous abstenir de consigner ici des détails trop particuliers, qui intéressent des personnes encore vivantes, détails que les tribunaux eux-mêmes ont cru devoir condamner à l'oubli. Il nous reste à considérer les ouvrages de Bernardin de Saint-Pierre sous leur point de vue purement littéraire. Dans son *Voyage à l'île de France*, on découvre quelquefois sans doute le germe de son talent ; mais combien il est loin d'être développé ! On y trouve quelques aperçus ingénieux ; mais sous l'apparence d'idées philosophiques, combien ne présente-t-il pas, relativement à l'administration des colonies, de vues dont les malheurs de la révolution ont démontré l'absurdité ! L'auteur avoue, dans sa préface, qu'il a parlé sur les plantes et les animaux sans être naturaliste : il n'avait pas besoin de faire cette confession. Enfin, on doit reprocher à Saint-Pierre de ne louer que ce qui est étranger, pour fronder les hommes et l'administration coloniale de sa patrie. Les *Etudes de la nature*, publiées onze ans après son premier ouvrage, annoncèrent en lui une force de talent et de génie qu'on ne lui aurait pas soupçonnée. Sous le rapport scientifique, rien ne paraît prouvé dans ce livre ; mais tout y est supposé d'une manière si séduisante, que l charmé n'a pas le courage tredire l'auteur. Il est vrai faisant que substituer de b conjectures aux systèmes Saint-Pierre contrarie ouv les opinions reçues, et mêm est démontré dans les scienc tes. Le malheur est aussi q conviction, soit amour-pr ait prétendu donner ses rêve des découvertes. On peut vo les Préfaces et les Notes qui pagnent ses différentes éditio quelle amertume il s'élèv ceux qui l'ont critiqué, o contre ceux qui se sont con garder le silence sur ses (21). Lagrange répondait jet, en parlant de l'Institu » Bernardin était de notre » s'il parlait notre langu » le rappellerions à l'ord » il est de l'académie, et » le n'est pas de notre r Saint-Pierre se plaignait et non pas pour la premi à Buonaparte, alors prem sul, du silence des savan égard. Celui-ci lui dit : « Sa » le calcul différentiel, M. » din ? — Non. — Eh bi » l'apprendre, et vous vou » drez à vous même. » L'a Etudes ne profita pas de cet et pendant plus de quinze a cessa de soutenir dans s *Préfaces*, *Préambules*, dans les journaux, son sys la théorie des marées qu'il a la fonte des glaces polaires.

(21) « Un journal qui par son titre p à l'Europe entière, ainsi que celui qu semble réservé aux seuls savants, ont j de garder un profond silence, non-se des vérités naturelles, si neuves, mais ouvrage, etc. » (Avis de l'auteur sur l la nature.)

tient toujours d'une manière méthodique et serrée. On ne saurait avoir moins raison avec plus de logique. Ses formes de discussion sont faciles et brillantes, et rappellent souvent la manière de Buffon et de Voltaire. Les *Etudes de la nature* ont d'ailleurs un attrait bien puissant : Saint-Pierre fait aimer Dieu et la Providence ; mais en ne faisant porter ses opinions à cet égard que sur des fondements imaginaires et purement humains, en ne négligeant aucune occasion d'attaquer le clergé et le culte extérieur, il nuit souvent au but respectable qu'il s'est proposé. Il parle en déiste avec le style de Fénélon; mais on ne peut voir nulle part en lui un chrétien soumis à l'autorité du dogme. Du reste, on doit reconnaître que tout ce que la prose peut répandre de charmes sur les images de la nature, paraît s'être assemblé sous sa plume, et dans les *Etudes* et dans le roman de *Paul et Virginie*. Cette production est non-seulement le chef-d'œuvre de l'auteur, elle est encore un des chefs-d'œuvre de notre langue. « C'est une création neuve, qu'aucun » ouvrage n'a inspirée (22), et qui en » a inspiré tant d'autres (23). » La *Chaumière indienne* fut proclamée, dans le temps, « le meilleur, le plus » moral et le plus court des ro- » mans (24). » « Comme dans ses » autres ouvrages, Saint-Pierre y » réunit l'art de peindre par l'expres- » sion, l'art de plaire à l'oreille par » la musique du langage, et l'art su- » prême d'orner la philosophie par » la grâce (25). » On n'aurait à mêler aucune réflexion critique à ces éloges mérités, si les incrédules de l'époque n'avaient fait trophée de cet écrit, comme d'une attaque victorieuse contre le clergé et contre toute discipline religieuse. Le *Café de Surate*, où Saint-Pierre semble avoir eu en vue d'imiter le style caustique de Voltaire, porte le même caractère d'hostilité contre les prêtres. L'*Eloge philosophique de mon ami* est une satire ingénieuse, ou plutôt une parodie des discours académiques. Le héros de cet Eloge est *Favori*, le chien de l'auteur. Le *Discours d'un paysan polonais* offre une de ces déclamations républicaines qui s'adressent aux passions populaires, et qui sont toujours sûres d'être bien accueillies dans les jours de révolution. A la suite des *Etu-*

(22) Discours de M. Parceval-Grandmaison, de[illegible].

(23) Le roman de *Paul et Virginie* a fourni le [illegible] de théâtre ; 1°. *Paul et Virginie*, [illegible], musique de Kreutzer, joué au théâtre [illegible], le 13 janvier 1791 ; 2°. *Paulin et Virginie*, opéra en trois actes, paroles de Dubreuil, musique de Lesueur, joué au théâtre Monsieur, [illegible] ; 3°. *Paul et Virginie*, ballet-pantomime, de M. [illegible], musique de Kreutzer, joué à Saint-[illegible], le 11 juin 1806, et à l'Opéra, le 25 suivant ; 4°. *Deux Cercles*, ballet-pantomime de M. Au[illegible], joué au théâtre de la Porte Saint-Martin, le [illegible] ; 5°. et 6°. deux mélodrames, l'un par M. Turneau, l'autre par M. Gournay. Dumonstier [illegible] représenter au théâtre Feydeau, en 1792, la *Paria*, opéra en un acte, et la *Chaumière Indienne*, opéra en un acte, pièces qui sont toutes [illegible] de la *Chaumière Indienne*, mais qui [illegible] point imprimées. Nous ne parlerons pas du [illegible] de M. Casimir Delavigne. A. B—T.

(24) Ces paroles sont extraites d'un discours prononcé le 27 février 1808, par M. J. Chénier, orateur d'une députation de l'Institut, chargée d'aller à la barre du conseil-d'état, rendre compte à Napoléon des travaux pour les prix décennaux. Bernardin de Saint-Pierre faisait partie de cette députation (*V.* ci-dessus, p. 11, art. SAINT-LAMBERT.) Nous croyons devoir ajouter ici, qu'outre les cinq volumes du *Catéchisme universel*, cités pour les prix décennaux, il existe de cet ouvrage (un tome VI, Paris, Agasse, 1797, in-8°, de 388 pag.) avec le faux titre, *Œuvres philosophiques de Saint-Lambert*. Ce volume contient, 1°. les treize articles que cet écrivain avait fournis à l'encyclopédie (le premier est *Fantaisie* et le dernier *Transfuge*) ; 2°. son discours de réception à l'académie française, avec la réponse de l'évêque de Limoges, et celle de Saint-Lambert au discours de réception de Vicq d'Azyr, 3°. ses *Mémoires pour servir à la vie du maréchal de Beauvau* (pag. 233-386). Madame de Beauvau ne voulant pas, en 1797, que l'on parlât d'elle ni en bien ni en mal, acheta et détruisit la totalité de l'édition de ce 6e. volume : on croit qu'il n'existe que trois ou quatre exemplaires de cette rareté bibliographique.

(25) Ibid.

des de la nature, il faut placer l'*Arcadie*, ouvrage à la manière du Télémaque, mais qui, portant sur un monde étranger à la Grèce, est véritablement une création neuve : il est fâcheux que l'auteur ne l'ait pas achevé. Le livre des *Gaules*, le seul auquel il ait mis la dernière main, fait voir chez Saint-Pierre un digne rival de Fénélon, dans l'art de donner à la prose des couleurs poétiques, sans dépasser la limite étroite qui sépare les deux genres. On peut faire, sur les *Harmonies de la nature*, les mêmes observations que sur les *Etudes* : mêmes erreurs scientifiques, mêmes paradoxes en religion et en morale; mais déjà le style se ressent de la vieillesse de l'auteur. Il passe en revue tout l'univers pour y montrer partout l'œuvre de la Providence. L'ordre du monde créé se manifeste à lui par une foule de convenances, qu'il aperçoit entre les divers ouvrages de Dieu, et qu'il appelle *Harmonies*. Mais souvent il voit des analogies où il est impossible d'en apercevoir, à moins d'être maîtrisé par la plus étrange préoccupation. On a prétendu, avec raison, que dans ses *Harmonies*, Saint-Pierre avait fait plus d'un emprunt au respectable Pluche, auteur du *Spectacle de la nature*, sans jamais le citer. Parmi les opuscules assez nombreux qui prouvent la grande flexibilité de son style, il faut citer son *Essai sur J.-J. Rousseau*. C'est un morceau biographique à la manière de Plutarque. On a beaucoup écrit sur le philosophe de Genève; mais de tous ses partisans, aucun n'a mieux que l'auteur des *Etudes*, fait valoir le beau côté de son caractère, c'est-à-dire, son désintéressement et la simplicité de son intérieur. Il est probable qu'en exposant au jour le p
lant les qualités et les talent
héros, Saint-Pierre faisait u
sur lui-même. Lui qui a tant
de ressemblance avec Rouss
pas, il est vrai, écrit, *ex profe*
Confessions; mais il parle d
sonne dans tous ses ouvrages
faces, entre autres, celles de
Virginie, de l'*Arcadie* et d
zone, sans compter les *Voy*
Codrus, offrent diverses a
de sa vie. Mais il y a cette d
entre Rousseau et Saint-Pie
le premier a fait souvent a
chise l'aveu de ses fautes le
crètes, tandis que son imita
fait une étude de se peindre
toujours en beau : il faut
toutefois les endroits où il
en quelque sorte, deman
mône au public, et le me
nécessité dans la confiden
misères domestiques; telle e
face des *Etudes de la Nat*
Dans le préambule de la *C*
re indienne, il se félicite
succès de son ouvrage,
se plaint du tort que lui
contrefaçons, et de la dép
lui occasionnent les ports
tres qui lui sont adressées p
probateurs de son livre. «
» tune, dit-il, est un obst
» correspondances : car bea
» lettres m'arrivent sans
» franchies. » Jusqu'à Ber
Saint-Pierre, aucun écriva
porté aussi loin l'oubli de
de l'homme de lettres. De
rités sont pénibles à expr
un auteur dont les écrits
ront éternellement la Fran
Saint-Pierre les a provoq
même en imprimant : «
» quel que soit le rôle que
» plissiez dans le monde,

itent si vous me jugez comme mme. » Lui-même a donc ainsi le sur sa personne les jugements biographes ; et, quelque soin ait pris de se recommander lui- e dans tous ses écrits, à ses mporains et aux générations fu- , il sera toujours cité comme un ple du peu de confiance qu'on i ceux qui font profession de mo- Il aura cela de commun avec ste et Jean-Jacques Rousseau. grands honneurs ont déjà été s à la mémoire de Bernardin nt-Pierre. L'académie de Rouen , en 1816, son éloge au con- ; et le prix a été remporté par tin, qui l'a fort bien apprécié e écrivain. Enfin, Saint-Pierre vé, dans M. Aimé Martin, un r habile (26), un biographe usiaste, éloquent, et qui a pu- ur lui des anecdotes du plus ntérêt, et des pages que cet écri- lui-même n'aurait pas désa- s. On doit à l'auteur des *Etu-* introduction d'un procédé qui devenir fort utile pour l'obser- n du mouvement des marées : la poste marine. Ce moyen con- a abandonner aux flots une eille bien bouchée, qui renferme ettres, et que la mer va porter des rivages lointains. L'idée it pas neuve, bien que Saint- e l'ait donnée comme de lui : stophe Colomb, près de faire rage au retour de son premier ge à l'île d'Haïti, eut recours à nvention analogue. D-u-n.

SAINT-POL (Le comte de). *V.* Luxembourg.

SAINT-PREST ou SAINT-PRÈT (Jean-Yves de), conseiller au grand conseil, né dans le dix-septième siècle, directeur du dépôt des archives des affaires étrangères, et de l'académie politique qui fut établie dans ce ministère sous M. de Torcy, en 1710, est le véritable auteur de l'*Histoire des Traités faits entre les diverses puissances de l'Europe, depuis le règne d'Henri IV, jusqu'à la paix de Nimègue, en* 1679. Une copie de cet ouvrage qui n'avait été composé que pour l'instruction des élèves de l'académie politique, fut vendue après la mort de Saint-Prest, par l'un d'eux, l'abbé Leroy, fils du baron Jacques Leroy (*V.* ce nom). XXIV, 240), à un libraire d'Amsterdam. Celui-ci le publia en 2 vol., petit in-folio, vers l'année 1726, sans en nommer l'auteur. Le marquis de Fénelon, qui était ambassadeur en Hollande, s'étant empressé d'en envoyer un exemplaire au comte de Morville, son ami, alors secrétaire-d'état des affaires étrangères, ce ministre crut que c'était l'ouvrage de quelque membre de la savante société de Jésus, à laquelle le marquis de Fénelon et lui étaient fort attachés. Il ne pouvait imaginer qu'un travail aussi utile et aussi complet sur cette matière fût d'un autre que d'un jésuite très-versé dans l'histoire politique des derniers temps. Mais, à l'examen des premières pages, Ledran, qui était devenu garde des archives des affaires étrangères, ne tarda pas à reconnaître l'erreur ; et pour désabuser entièrement le comte de Morville, il lui apporta l'original du premier volume, écrit par Saint-Prest, qui ne lui avait donné que le titre de *Projet* d'histoire. Le libraire avait

(26) Les Œuvres complètes de Bernardin de Saint-Pierre, données par M. Aimé Martin, 12 vol. in-8°, contiennent, par la variété de leurs matières et les gravures dont elles sont ornées, plus que le mérite réel du travail de l'éditeur, qui a publié sous le nom de Bernardin des morceaux de mauvais goût et fait plusieurs très belles pièces, entre autres la préface des *Harmonies*.

supprimé le mot *Projet*. Depuis 1682 jusqu'en 1715, Saint-Prest enrichit le dépôt des affaires étrangères, qu'il avait, en quelque sorte, formé par ordre du marquis de Croissy, de plusieurs autres ouvrages demeurés inédits, par la raison qu'ils étaient destinés à l'instruction des jeunes diplomates, et particulièrement des élèves de l'académie dont il fut le chef, et M. de Torcy le fondateur. La première idée de cet établissement est bien due au marquis de Croissy, qui chargea Saint-Prest de lui en dresser le plan; mais ce fut le fils qui le mit à exécution en 1710. Six jeunes gens appartenants à des familles honorables et dans l'aisance, et doués de l'aptitude nécessaire, furent choisis pour étudier, sous la direction de Saint-Prest, l'histoire, les langues vivantes, la géographie, le droit public du royaume et des états voisins, et pour se former à la rédaction des dépêches, en composant des extraits, des analyses et des précis historiques des anciennes correspondances politiques. Le nombre de ces académiciens fut porté, en juin 1713, à douze, dont six pensionnaires, et six surnuméraires. Ils s'assemblaient au Louvre, où était le dépôt des affaires étrangères; et souvent le maréchal d'Uxelles, le marquis de Torcy, le comte de Cheverny, l'abbé Renaudot assistaient à leurs conférences (1). Cette institution se maintint pendant environ quinze ans: elle avait déjà commencé de languir et de décliner après la mort de Saint-Prest, soit que ce savant et laborieux directeur possédât plus que ses successeurs l'art d'entretenir la fe élèves, soit que la dissipa parable d'un séjour aussi tu que celui d'une grande vill mît pas de fixer long-temp des sérieuses des jeunes étaient dans l'âge des pass que des préférences pour le et l'avancement dans les l données à des sujets pris l'académie, eussent éteint l'émulation, et fait naître l Quoi qu'il en soit de la cause, ils cessèrent de fréq cours et les conférences, la mort de Saint-Prest, 1er. janvier 1720. On trou le Spectateur anglais d'Add critique ingénieuse et pi l'académie politique, qui au reste, plutôt l'esprit d liste que les inconvenients lité de cet établissement. Sa était secrétaire des comma de Marie-Françoise de duchesse d'Orléans. G—

SAINT-PRIEST (É Émanuel, comte de), né ble, le 12 mars 1735, d'une ancienne famille de la gistrature du Dauphiné, q long-temps possédait la vi Saint-Priest, à deux lieues d qui en avait pris le nom. née de Barral, était fille d' dent à mortier au parlemen province. Le jeune Saint- ses études dans divers co jésuites, et les finit à Paris, Inscrit, en 1750, dans la guie des mousquetaires gr nommé exempt des Gar Corps, au mois de janvi Son parent, le Bailli de Te l'avait fait recevoir che Malte, dès l'âge de quatre a mena dans l'île de ce nom

(1) C'est par erreur que l'on a confondu cet établissement d'éducation diplomatique, avec la *Société de l'Entresol* qui fut aussi connue sous le nom d'*Académie politique* (Voyez p. 48 ci-dessus, not.)

avances. Il les commença
: février 1753, sur les
chevalier de Breteuil :
nèrent à quelques croi-
s côtes de Sicile, de Sar-
spagne et de Barbarie,
chevées dans l'automne
e chevalier de Saint-
Malte au mois de mars
it reprendre son service
son du roi. Quoique la
t allumée peu de temps
fut qu'en 1760, qu'il lui
y prendre part : le Dau-
occasion de le connaître
cier pendant le quartier
760, le recommanda au
e Broglie, et le fit em-
son armée en qualité
hal-des-logis. Cette place
s le secret de toutes les
e la campagne, et devait
es sources d'instruction
lus étendues que les au-
du service. Il assista
de Corbach en Hesse ;
ut qu'à l'affaire de War-
assel, entre le comte du
prince Ferdinand, qu'il
payer de sa personne.
nois d'inaction mutuelle,
russien, qui voulait cou-
phalie, ayant fait passer
un corps considérable,
de Broglie forma le pro-
er, et chargea, en grand
hevalier de Saint-Priest
la colonne d'infanterie
ire l'attaque principale ;
'agir de suite, le maréchal
u qu'un corps parti de
commandé par le prince
t rendu sur le terrain,
fita de ce délai, et re-
rra, sans éprouver au-
Peu de temps après, le
litaire de Prusse fut dé-
taché vers le Bas-Rhin, pour faire une tentative sur Wesel. Le marquis de Castries fut envoyé avec un corps pour secourir cette place, et le chevalier de Saint-Priest demanda à joindre cette expédition ; il y fut accompagné par le comte Braniki, depuis grand-général de Pologne, et qui était alors simple volontaire dans l'armée française. A peine arrivé, le chevalier de Saint-Priest, qui trouva le corps du marquis de Castries en bataille en avant du hameau de Compersbrouck, fut employé par ce général. Durant l'engagement avec le prince héréditaire qui, grace à la belle défense du régiment d'Auvergne (*Voyez* Assas), et à la vigueur du colonel de Rochambeau, avait été repoussé à la gauche, et s'était reporté vers le centre, le chevalier de Saint Priest fut envoyé avec le marquis d'Ennery pour rallier la brigade de Normandie, qui avait cédé du terrain, à quoi il ne réussit qu'imparfaitement, malgré son courage et son activité. Mais la contenance ferme de la brigade d'Alsace fit taire le feu de l'ennemi. Après cette affaire, qui prit le nom de Clostercamp, à cause de l'abbaye située à quelque distance du champ de bataille, le marquis de Castries proposa au chevalier de Saint-Priest de l'envoyer au maréchal de Broglie pour lui rendre compte de l'action : mais ignorant encore la levée du siége de Wesel par les Prussiens, celui-ci ne voulut pas s'éloigner, et remercia le général de cette mission de confiance. Dès que la nouvelle en fut certaine, il quitta l'armée où il n'y avait plus rien à faire pour lui, et partit pour Amiens, où sa compagnie de Gardes-du-Corps tenait garnison. Un mois après, il vint à Versailles, où il fut parfaitement accueilli ; et bientôt un

brevet de colonel fut la récompense de sa bonne conduite militaire. L'année suivante, le duc de Choiseul ayant fait donner au maréchal de Soubise le commandement de l'armée du Bas-Rhin, ce général qui était capitaine-lieutenant des Gendarmes de la garde, demanda la Maison du roi dans son armée, et l'obtint. Le chevalier de Saint-Priest, en faisant partie, ne pouvait se dispenser de rejoindre l'armée du maréchal de Soubise. Il fit, en s'y rendant, un petit détour pour visiter la Hollande, et arriva à Dusseldorf presque aussitôt que son corps, et que le maréchal lui-même. On sait quelle division régnait entre les Broglie et le prince de Soubise, et quels funestes effets en résultèrent pour les opérations des deux armées. Il ne s'y passa rien de particulier au chevalier de Saint-Priest, sinon qu'il eut occasion de s'y convaincre des inconvénients de la composition de la Maison du roi en campagne, à cause de ses besoins, de ses bagages et du grand nombre de gens de service qui encombraient ce corps. Le prince Ferdinand ayant coupé la route des approvisionnements, la Maison du roi, séparée de ses équipages, manqua de tout. Il en résulta des maladies. Heureusement le chevalier de Saint-Priest avait fait ses dispositions de telle manière, que non-seulement il put se suffire à lui-même, mais encore qu'il fût une sorte de providence pour plusieurs de ses camarades. Ayant été atteint d'une maladie violente, il fut envoyé en convalescence à Minden; et son corps étant rentré en France à la fin de la campagne, il obtint un congé pour aller voir sa famille à Montpellier. Après la conclusion du pacte de famille (1762), on avait décidé que l'Espa querait le Portugal, allié de terre; et Charles III avait à Louis XV un corps auxil commandement de ce corps au prince de Beauvau. Le de Saint-Priest s'était acqu fection durant la campag magne; aussi le prince ne difficulté de l'employer grade de colonel. Au milie de mai 1762, ils partirent pour Baïonne, et entrère diatement en Espagne. Le qui avait appris l'espagno ses caravanes sur les côtes ninsule, se trouvait à-pe seul officier qui parlât cett ce qui le rendit fort utile a pour ses relations avec les vils et militaires espagnols fit exercer par le fait les de maréchal-des-logis de quoique le comte de Marb titulaire. L'armée du princ vau se rendit devant Alm était assiégé par les Espagn ce général ayant chargé le Marbeuf d'aller occuper, à de là, une petite ville po nommée Alfaiates, le che Saint-Priest l'y accompag lui-même ensuite désigné p mander un détachement prendre position dans la pe de Guarda. Ce furent les se rations qu'on lui confia. tion d'Almeida termina cett fiante campagne, et même l car les préliminaires de bleau furent signés le 2 n Cette expédition de Portu au chevalier de Saint-Pri d'aller à Lisbonne en quali nistre plénipotentiaire. Le la princesse de Beauvau, le duc de Choiseul, le sec

s projets ; et il eut, à son re- Paris, au mois de mars 1763, nce du succès de sa demande. embarqua néanmoins que le ovembre suivant pour Lis-, sur une frégate qui l'y porta ize jours. Plus prudent que : ses prédécesseurs, le comte rle, qui s'était brouillé avec le is de Pombal, et avait obligé ce re de demander son rappel, il ses soins à favoriser le com- français en Portugal ; et au- ur son habileté et son activité, r l'effet des circonstances nées auvaise récolte que fit le Por- n 1764, au lieu de quinze ou navires marchands qui, an- ment, venaient à Lisbonne, il it, durant cette année, deux inquante, chargés de blés et es marchandises ; et quoique, me proportion moindre, cette rité de navigation et de com- , pour les Français, se soutint t toute la mission du chevalier nt-Priest. Il fit même adopter lement consulaire qui fut mis à ion. A la fin de 1764, il compo- émoire sur l'état du Portugal, our, etc., et chaque année que a mission, il fit un semblable é, ce qui donna au duc de Choi- ne idée avantageuse de son zèle son aptitude. Après deux ans ni de résidence à Lisbonne, il da au duc un autre poste. Co- gue lui fut proposé ; mais le e Praslin, qui avait le dépar- t des affaires étrangères, ac- la préférence au marquis de t. Saint-Priest se borna pour demander un congé, qu'il ob- Il en profita le 1er. janvier , et s'embarqua sur une fré- nglaise revenant de Terre-Neu- faisant voile pour l'Angleterre, assista aux séances des deux chambres, fit une tournée à Bath, Bristol et Oxford, où il fut reçu docteur en droit (honneur qu'on fait quelquefois aux étrangers de marque, et qu'avait obtenu, quatre ou cinq ans auparavant, le duc de Nivernais), et s'empressa de revenir à Paris. La mort du dauphin l'avait privé d'une auguste protection : mais par sa conduite habile et mesurée à Lisbonne, par son intéressante correspondance, il s'était ménagé l'appui du duc de Choiseul, qui lui fit donner l'ambassade de Suède, vacante par la nomination du baron de Breteuil à celle de la Haye. Saint-Priest ne devant se rendre que l'année suivante à Stockholm, et n'ayant pas quitté les gardes du corps, fit le service du quartier d'avril 1767, et fut fort distingué par le roi. Il s'occupa d'ailleurs de prendre connaissance des anciennes correspondances et de nos relations politiques avec la Suède ; il fréquenta aussi beaucoup le comte de Creutz, ambassadeur de cette cour, et grand partisan de la France. Ses meubles étaient embarqués pour Stockholm, et lui-même, se disposant à partir, allait prendre son audience de congé du roi, lorsque le duc de Choiseul, mécontent du chevalier de Vergennes, ambassadeur à Constantinople, lui proposa cette ambassade. La nomination de Saint-Priest suivit de près cette ouverture. Au lieu de faire le voyage par mer, ainsi que cela était d'usage, il préféra la route de terre, par égard pour son ami Pontécoulant, qui devait l'accompagner, et fournit ainsi à Vergennes l'occasion de fonder les bases de sa fortune. Le duc de Choiseul faisait rappeler ce dernier, parce qu'il ne montrait pas à son gré assez d'activité, et qu'il ne l'a-

vait pas secondé dans ses projets d'armer la Porte contre Catherine II, que ce ministre haïssait. L'ambassadeur avait remarqué le peu de moyens et d'énergie de la puissance othomane, et communiqué ses observations au ministre: ces observations contrariaient le duc, qui, dans son despotique ressentiment, ne voulait qu'être obéi. On conçoit bien, d'après cela, que les instructions qu'il fit remettre à son successeur, portèrent spécialement sur le but de faire déclarer la guerre à la Russie par la Porte. A la veille de son départ, Saint-Priest donna la démission de son emploi dans les gardes-du-corps, obtint le brevet d'enseigne, et une pension, en conservant son rang de colonel dans l'armée. Il fut, à la même époque, initié, par le comte de Broglie, dans la fameuse correspondance secrète (*Voyez* Broglie et Favier). Enfin, il se mit en route avec son ami Pontécoulant. Ils cheminèrent assez rapidement jusqu'à Semlin; mais à peine eurent-il mis le pied sur le territoire othoman, qu'un commissaire turc, chargé de défrayer l'ambassade, ralentit extraordinairement leur marche. Ce commissaire était un fripon, qui se faisait fournir, par le pays, les objets nécessaires; et comme il produisait dans tous les lieux de relais une longue liste de fournitures impossibles à trouver, et qu'exigeant en argent ce qui manquait en nature, il en faisait son profit, il mettait un grand intérêt à ralentir la marche pour multiplier ces avanies. Saint-Priest n'en avait guère fait que la moitié, lorsque Vergennes, qui lui écrivait par tous les couriers partant de Constantinople pour Vienne, lui annonça que la Porte avait déclaré la guerre à la Russie. Cet événement auquel Vergennes aspirait depuis si long-temps, était arrivé presque sans sa participation. Voici à quelle occasion. Des Cosaques ayant poursuivi dans une petite ville tartare, sur les bords du Niester, quelques Polonais qui s'y étaient réfugiés pour leur échapper, le baron de Tott, consul de France auprès du khan des Tartares, ne manqua pas de l'exciter à en rendre compte à la Porte, comme d'un acte de la plus extrême violence. Le grand-visir eut ordre d'envoyer chercher le résident de Russie, et d'exiger de lui la promesse formelle de l'évacuation de la Pologne par les armées Russes. Cet agent s'y refusa, fut mis aux Sept-Tours, et la guerre contre la Russie fut immédiatement publiée. En arrivant un mois plus tôt à Constantinople, Saint-Priest eût eu, aux yeux du public et de Choiseul, le mérite d'avoir opéré cette rupture, avantage qui demeura tout entier à son prédécesseur, et ne fut pas sans influence sur sa rentrée dans la carrière diplomatique, et même sur son avénement au ministère. D'un autre côté, le nouvel ambassadeur étant étranger aux insinuations qui depuis long-temps avaient pu provoquer la rupture, n'avait pas la responsabilité des événements de la guerre, et pouvait être employé plus efficacement aux travaux de la médiation, si elle devenait nécessaire: c'est ce que l'événement démontra. Saint-Priest arriva enfin à Constantinople, et prit possession de ses nouvelles fonctions. Dès qu'il eut eu sa première audience du grand-seigneur, Vergennes partit pour Toulon: il se sépara, en bonne intelligence apparente, de son successeur; mais on prétend qu'il lui garda rancune de ce qu'à l'audience

-visir ce ministre ayant fait
e, Saint-Priest n'en fit pas
dans sa dépêche à la cour.
eul craignait un rapproche-
tre les puissances belligé-
t toute sa politique s'appli-
l'empêcher. Le nouvel am-
r, qui ne se faisait pas illu-
les moyens des Turcs, ne put
nt lui dissimuler ses vives in-
s relativement à l'issue de
re. L'indiscipline des milices
s qui se rendaient à l'armée,
e, que les ministres étran-
Saint-Priest lui-même, ne
is à l'abri de leurs injures,
rs violences. Deux fois, en
nant à cheval, il essuya des
fusil de leur part; le pla-
salon de sa maison de cam-
fut criblé de balles de ces
llant par mer joindre le Da-
dis que celles qui faisaient
r terre, attaquèrent sa voi-
èrent un de ses interprètes.
nce des ministres othomans
indiscipline et la barbarie
pes. Saint-Priest, ayant eu
d'informer la Porte de la
e arrivée dans l'Archipel
adre russe, destinée à pro-
plan de soulèvement de la
des îles, qui était dressé et
ar le résident de Russie à
le grand-visir lui fit faire
ches, en disant que le mi-
la marine consulté avait
qu'il était impossible que
dres russes pussent venir
chipel; et lorsque l'événe-
confirmé les avis de l'am-
r, ils s'obstinèrent à soutenir
ient des vaisseaux anglais.
ait les opérations de cette
russe, et la consternation
duisit à Constantinople la
de la victoire navale de Tchesmé, dont Orloff ne sut pas recueillir le fruit (*Voyez* Orloff, XXXII, 142). L'ambassadeur apprit, qu'au lieu de profiter de sa victoire, et de s'avancer dans le canal des Dardanelles, Orloff arrêtait les navires faisant le cabotage dans l'Archipel, et notamment un grand nombre de bâtiments français. Il lui envoya le secrétaire d'ambassade Lebas, avec une note dans laquelle il réclamait avec force la liberté de la navigation française. Les navires français furent aussitôt relâchés, ce qui procura une grande faveur à nôtre pavillon, et des bénéfices de fret considérables à notre commerce. Les Turcs comprirent enfin la réalité et tous les dangers d'une invasion par les forces navales russes: ils acceptèrent l'offre que leur fit Saint-Priest, d'employer le baron de Tott à la construction de batteries pour la défense des Dardanelles. La fortune n'était pas, cette année, plus favorable à la Porte sur terre que sur mer. Avec des forces inférieures, Romanzow avait écrasé les Turcs à Kagoul; s'il eût eu plus de troupes, il pouvait passer le Danube et marcher sans obstacle sur Adrianople. Tout rendait possible et probable la chute de l'empire othoman. Ce fut alors, qu'examinant lequel de ses débris pourrait convenir à la France, Saint-Priest adressa à la cour un Mémoire raisonné, dans lequel il considérait l'Égypte comme le pays le plus facile à conquérir et le plus utile à garder. Il est assez probable que c'est d'après cette idée qu'a été entreprise, en 1798, l'expédition de Buonaparte. Le ministre des affaires étrangères du directoire qui, vers cette époque, lut à l'institut un Mémoire sur l'Égypte, avait pu en trouver les éléments dans celui de Saint-Priest,

déposé aux archives de ce ministère. Quoi qu'il en soit, Romanzow étant contraint, par la faiblesse numérique de son armée, de demeurer à la gauche du Danube, et la Porte étant en pourparler d'alliance avec la cour de Vienne, qui même avait cherché, dans les conférences de Neustadt, à lui concilier l'appui de Frédéric II, les symptômes qui indiquaient, comme prochaine, la chute du colosse othoman perdirent de leur gravité. D'ailleurs le renvoi du duc de Choiseul fit cesser les instances du cabinet de Versailles pour la continuation de la guerre, et amena même le rétablissement d'une correspondance amicale entre les cours de France et de Russie. La campagne de 1771, aussi malheureuse pour les Turcs que les précédentes, s'était terminée par les négociations du congrès de Fokchani, qui se prolongèrent jusqu'en 1772, sous la médiation de l'Autriche et de la Prusse. Les hostilités recommencèrent en 1773; et ce fut la seule campagne où les Turcs obtinrent quelques avantages. Le prince Repnin fut fait prisonnier; et sur la demande de son frère, ambassadeur en Pologne, Saint-Priest fut chargé par le duc d'Aiguillon de travailler à sa liberté. L'ambassadeur d'Angleterre y intervint également; mais la Porte ne voulut le rendre qu'au représentant du roi de France. Les Russes ayant pris leur revanche dans la campagne de 1774, les négociations pour la paix furent entamées de nouveau, et le traité de Kaïnardgi en fut le résultat. Saint-Priest épousa, au mois d'octobre de cette même année, la fille du comte de Ludolf, envoyé extraordinaire de la cour de Naples près la Porte. La conclusion de la paix dut lui faire craindre que l'arrivée d'un ambassadeur Russe n'amenât des
sur la préséance : il reçut
nouveau ministre des affair
res de Louis XVI, qui était l
Vergennes, l'ordre formel
nir les prétentions de la Fr
reusement pour lui, le ch
therine tomba sur le p
colas Repnin, dont le frè
d'être délivré par ses so
nouvel ambassadeur eut le
d'éviter toutes les occasio
pute sur le rang. Saint-Pri
un congé en 1776; le no
nistre de la marine (Sartine
accordé la faculté de disp
frégate en croisière dans l'
il s'embarqua au mois d'
relâcha à Malte, où son j
commençait ses caravane
traversée de Malte à Tou
le chagrin de perdre son fi
il ne put néanmoins se refu
pressement et aux fêtes qu
paraient les négociants de
Le corps municipal vint
menter et le remercier d'
fleurir le commerce de
pendant son ambassade. Il
moins bien accueilli à V
surtout par la reine : cette
savait par sa mère les ser
avait rendus à la monarch
chienne, en contribuant à
les difficultés qui s'oppos
cession de la Bukovine, et
accorder aux vaisseaux a
la navigation du Bas-Danu
trée de la mer Noire.
ministre Vergennes, il
chevalier de Saint-Priest l
de placer à côté de lui un c
son administration au Le
rapport au commerce,
nommer le baron de Tott
des Échelles : il s'opposa
à toutes les combinaisons

mplois diplomatiques, pour de retourner à son ambas- que celui-ci fit au mois de 3. Cette fois, il était accom- r le marquis Descorches de roix et par le comte d'En- son neveu, qui tous deux nt dans la carrière. Il retour- stantinople, au moment de ande défiance entre la Porte sie, par suite d'une tentative an-pacha sur les côtes de our faire soulever les Tar- amener l'expulsion des gar- sses. Cependant l'entremise -Priest fit conclure la con- d'Aïnali-Cavac, (21 mars xplicative du traité de Kaï- t où les droits respectifs fu- ux définis qu'ils ne l'avaient le traité. L'Autriche, qui, du- égociations de la convention Cavac, était en guerre avec alliée de la Russie, à cause cession de Bavière, fut con- notre médiation : elle crai- si nous parvenions à récon- deux états, il en résultât, oi de Prusse, une augmenta- orces auxiliaires ; et malgré actions que le ministre avait à Saint-Priest, il lui écrivit la négociation. Celui-ci, se lenteur naturelle des plénipo- ires turcs, se contenta de t presser la marche, espé- que la fin des délibérations ès de Teschen lui rendrait la agir. En effet, il reçut du Breteuil la nouvelle de la re l'Autriche et la Prusse, n même temps que l'adhé- abinet de Saint-Pétersbourg positions de la Porte, qu'il nsmises au comte Panin. Il e conduire à son terme la on qui réglait les points en litige entre les deux empires. Les marques de satisfaction et de gratitude de Catherine II à l'égard de Saint-Priest furent éclatantes et magnifiques. Elle lui envoya la plaque de l'ordre de Saint-André, enrichie de diamants, avec d'autres présents, entre autres une somme de trente mille roubles. Il ne les accepta qu'avec l'autorisation du roi. Saint-Priest profita de son crédit à la cour de Russie pour protéger l'établissement commercial qu'un négociant de Marseille, nommé Anthoine, fondait à Kherson. L'invasion de la Crimée par les armées russes amena de nouvelles négociations dont le résultat, obtenu sous la médiation des ambassades de France et d'Angleterre, fut la cession formelle et définitive de la presqu'île. Le ministère français avait d'abord adressé à Catherine II des représentations sur cette invasion : l'impératrice répondit qu'elle avait de justes motifs de s'en emparer ; mais que le roi ayant des préjugés contraires, elle ne pouvait accepter sa médiation ; que cependant elle ne refuserait pas ses bons offices, s'il les employait à engager la Porte à se prêter à la cession. Aussitôt Vergennes qui, de prime abord, avait pris feu sur cet objet, sachant d'ailleurs que l'Autriche et l'Angleterre étaient favorables aux desseins de Catherine, changea ses instructions, et donna ordre à Saint-Priest de seconder, auprès de la Porte, les négociations pour la cession. Conçoit-on qu'après cette variation dans sa marche politique, le ministre en ait fait depuis peser les torts sur l'ambassadeur, et qu'il ait eu, vis-à-vis de ses intimes, l'injustice de qualifier Saint-Priest du titre ironique *d'ambassadeur de Russie?* Ces préventions se répandirent à la

cour, et elles entrèrent même dans l'esprit de celui qui lui succéda dans ce poste diplomatique. Dès le commencement de la négociation relative à la Crimée, le comte de Saint-Priest avait demandé son rappel, fatigué qu'il était d'une lutte de quinze ans contre la peste et les incendies, contre l'ignorance et l'entêtement du ministère othoman, oublié d'ailleurs de son propre cabinet dans une récente promotion des ordres, et s'étant vu préférer pour l'ambassade de Londres, un homme entièrement neuf et incapable. Il n'avait suspendu ses instances que par délicatesse; mais dès que les arrangements pour la Crimée furent terminés, il insista de nouveau; et on lui nomma pour successeur le comte de Choiseul-Gouffier. Ce dernier, plus occupé de sa réputation littéraire que de politique, songea d'abord à se faire recevoir de l'académie, et à se munir d'instructions et de collaborateurs pour la mission scientifique qu'il s'était donnée lui-même; et après avoir employé quinze mois à ces soins, il partit pour Constantinople, avec un nombreux cortége d'antiquaires, d'astronomes, de géographes, d'ingénieurs, de peintres et de gens de lettres (*V.* Delille, X, 675). On prétend, que durant la traversée, il ne dissimula point les préventions défavorables qu'il avait reçues à Versailles contre son prédécesseur; et il fallait qu'il en fût bien imbu pour se déterminer à un procédé peu digne de sa délicatesse et de sa générosité habituelles) *V.* Choiseul Gouffier, au *Supplément*). Il remit, dit-on, à la Porte, après le départ de Saint-Priest, un Mémoire dans lequel il l'accusait de l'avoir trahie pour servir la Russie. Telle n'était pas sans doute l'opinion propre des ministres turcs; car le grand-visir et le fameux Hassan-pacha, alors grand-amiral, lui firent les adieux les plus touchants. Malgré les imputations dont on a chargé sa conduite dans les négociations avec la Russie, nous demeurons persuadés que lorsque la politique révèlera un jour ses secrets à l'histoire, il deviendra évident que Saint-Priest n'a fait que suivre à la lettre les instructions de son cabinet. Il fut vengé de ces calomnies par l'opinion publique, comme par les regrets de tous ceux qui avaient eu des rapports avec lui. Parti de Constantinople, dans les derniers jours de novembre 1784, il prit terre à Toulon le 1er. janvier 1785. Le ministre voulait le confiner à Montpellier et l'empêcher de venir à la cour. La reine déjoua ce dessein; et l'ex-ambassadeur put faire hommage au roi d'un travail du plus grand intérêt sur la Porte et sur son ambassade. Du reste, laissant au temps le soin d'effacer des impressions injustes, il ne se livra plus qu'à ses affaires et aux affections domestiques pendant la vie du comte de Vergennes. Lorsque ce ministre mourut, l'opinion de la cour portait Saint-Priest au ministère; mais le roi avait été prévenu d'une manière si fâcheuse contre lui et si favorable pour le comte de Montmorin, que ce fut ce dernier qui eut le portefeuille des affaires étrangères. Au surplus, ce nouveau ministre aimait et estimait Saint-Priest; et, s'attachant à triompher des impressions fâcheuses données au roi, il le fit nommer ambassadeur à la Haye, le 1er. septembre 1787, en remplacement du marquis de Vérac: mais Saint-Priest n'alla pas plus loin qu'Anvers. Dès qu'il eut appris l'entrée des troupes prussiennes en Hollande, il rebroussa chemin, et ne voulut pas compromettre

ctère dont il était revêtu. Obli- partir pour la Haye, l'année e, il y passa son temps d'une e assez insignifiante. Une in- ite à ses gens, parce qu'ils ne nt pas la cocarde orange, et es représailles violentes exer- ar son chasseur, furent les aits qui rompirent la monoto- son rôle. Pour y échapper, il année suivante, à Spa; et il se ait, non sans regret, à reve- Haye, lorsqu'un courier vint prendre qu'il était appelé au - d'état. Il n'y fut toutefois qu'en décembre 1788, après oi de la seconde assemblée des es et la convocation des états- ux. Il y demeura quelque temps épartement. Necker était pré- ant dans le conseil, et faisait s prévaloir son opinion. Aus- tant-il aucun compte des ob- ons écrites que lui lut Saint- contre le doublement du tiers. nier insista aussi vainement ne la vérification des pouvoirs te par le garde-des-sceaux, l'ouverture des états. Necker, de jouir de son ouvrage, vou- e cette vérification fût laissée emblée même. Ayant toutefois é au plan de Necker pour la ation des trois ordres et pour ermination des cas où ils de- t délibérer séparément ou en en, il fut éloigné, comme lui, seil, le 12 juillet 1789, et se raison de cette association, é de ministre patriote. Après la e la Bastille, il fut rappelé et e du département de l'intérieur, placement de Villedeuil: mais heu de circonstances aussi ter- . il éprouva de la répugnance harger de ce département, qui renait la ville de Paris, et voulut engager Montmorin à lui céder les affaires étrangères et à prendre l'intérieur. Celui-ci ne se prêta point à cet arrangement. Enfin, ayant vu le roi, Saint-Priest se rendit à ses desirs, après de légères objections. Il comprit d'ailleurs l'avantage d'être secrétaire-d'état plutôt que ministre sans département. Il fut, en outre, chargé du portefeuille de la guerre jusqu'à la nomination du ministre définitif. Un de ses premiers soins fut de pourvoir à l'approvisionnement de Versailles, qui semblait menacé de la disette, comme le reste du royaume. Necker de retour voulant se montrer à Paris, Saint-Priest crut devoir l'accompagner, comme ministre de cette capitale, pour prendre possession de l'administration municipale, en quoi il fit une fausse démarche; car, après avoir été témoin du triomphe de son collègue, il reçut du maire Bailly l'affront d'être placé au-dessous de lui et sur les mêmes bancs que le conseil de la ville; et cependant le maire, représentant le prevôt des marchands, devait être subordonné au ministre de Paris. Bailly, à qui la tête avait déjà tourné, dit nettement, dans son journal, qu'il n'y avait de ministre de Paris que lui-même. Force fut bien au ministre de supporter cette inconvenance. L'anarchie et l'insubordination faisaient de grands progrès, alors que les propriétés privées étaient partout livrées au pillage ou au feu. Le château de Jons, en Dauphiné, appartenant au comte de Saint-Priest, fut un des premiers brûlés; et peu s'en fallut que celui dont il portait le nom, et où il venait de faire recevoir Mme. la comtesse d'Artois allant à Turin, ne subît le même sort. Le moment approchait où l'habitation

Paris ! » — De temps en temps le roi s'y montrait, le visage triste et gardant un morne silence ; puis, il rentrait dans sa chambre. Le comte de Saint-Priest crut devoir lui représenter qu'à cette heure et dans de telles circonstances, il s'exposait, ainsi que la famille royale, au plus grand danger, en ne se décidant pas au départ pour Paris ; qu'il devait se regarder comme prisonnier, et obligé d'en subir la destinée. Le roi ne répondit rien. — « *Pourquoi ne som-* » *mes-nous pas partis hier au soir ?* » dit la reine à Saint-Priest. — *Ce* » *n'est pas ma faute*, répondit le » ministre. — *Je le sais*, » reprit-elle, ce qui lui prouva que la reine n'était entrée pour rien dans le contre ordre de la veille. Enfin le roi promit de se rendre à Paris, et le comte prit les devants. Du moment qu'il y fut, ses fonctions, comme secrétaire d'état, se bornèrent à expédier dans les provinces les nombreux décrets proposés par l'Assemblée nationale, et sanctionnés par le roi. Cette Assemblée avait usurpé toute la haute direction de l'administration. Il subit d'ailleurs les pénibles conditions attachées au rôle de fidèle serviteur du roi, et se vit chaque jour insulté dans vingt libelles dégoûtants de mensonges et de calomnies. Le 5 octobre, le roi l'avait chargé de recevoir la députation des femmes de Paris, présidée par la fameuse Théroigne de Méricourt, et il avait rempli cette mission désagréable avec calme, raison et dignité. Mirabeau l'accusa devant l'assemblée nationale d'avoir répondu à ces femmes : « *Vous aviez autrefois un roi qui* » *vous donnait du pain ; vous en* » *avez à présent douze cents, allez* » *leur en demander.* » Quelque dénuée de fondement et de vraisemblance que fût cette ridicul sation, Saint-Priest n'en moins obligé de se justifier, d'abord en personne à l'as de son district, puis dans moire imprimé, qu'il fit di aux députés de l'Assemblé nale, et qui fut lu publiquem le président. Telle était alo tuation d'un ministre du ro était, pour ainsi dire, forcé dre compte de sa conduite à instant et au premier ve s'ingérait de le lui demand rabeau l'attaqua de nouvea que temps après, pour la qu'il avait apportée à l'ex d'une loi répressive rendue sion de soulèvements opérés seille, à Montpellier, et da faire du comte d'Albert de Mirabeau la qualifia de *loi d* Saint-Priest se tira aussi rieusement de cette attaque la première ; enfin, il fut par le comité des recherch ville de Paris, pour de pré liaisons avec le comte de M et Bonne-Savardin, et acc même qu'eux, du crime de tion. Il ne se contenta par au président de l'Assemblé nale à ce sujet ; il fit rédige célèbre avocat de Sèze, un M qui porta dans tous les es conviction de son innocenc toutes ces justifications, qui vaient aux yeux mêmes de l blée et des hommes mod parti, ne désarmaient pas l des factieux. Chaque jour mes calomnies reproduites vers libelles tendaient à le lariser et à forcer le roi de parer. Necker, qui ne lui par par sa résistance dans le essayait aussi, en toute occas

ver de dégoûts. Il chercha
à le traverser dans la dé-
ation du nombre des mai-
oyales que le roi voulait se
r, et dans la fixation du mon-
: la liste civile. Necker fut
le premier de quitter son pos-
a retraite ne fit aucune sensa-
, la suite d'un discours de Mi-
contre le ministère en mas-
s les ministres, Montmorin
cepté, remirent leurs porte-
au roi, qui leur ordonna de
ler. Pour s'en venger, le côté
fit décréter la suppression
arges de secrétaires-d'état.
omté du roi luttait en vain
la haine des meneurs de l'As-
e. Les ministres durent céder
e à d'autres, dont les princi-
sent plus en harmonie avec
lution. Toutefois Saint Priest
na sa démission qu'à la fin de
re 1790. Le roi et la reine
rimèrent leurs regrets : jamais
XVI ne lui avait montré plus
fiance et de bonté que dans
iers temps de son ministère.
ant l'augmentation progres-
troubles, et voulant s'éloi-
e la France, mais avec un
des motifs honorables, Saint-
vait demandé et obtenu l'am-
e de Suède. Les meneurs de
sblée connaissaient les dispo-
de Gustave III à leur égard :
gnirent que le comte ne four-
nouveaux aliments à la haine
monarque leur portait, et ils
rent à Montmorin qu'il fallait
cette ambassade. La nomi-
fut révoquée. Les pamphle-
continuaient à lui faire la
; et chaque jour ses amis lui
ent avis des mauvais desseins
avait contre lui : il vit qu'il
ait pas de sûreté pour lui à
rester en France. Il alla donc comme simple particulier, à Stockholm, où son beaufrère, le comte de Ludolf, représentait la cour de Vienne (mai 1791); mais à peine y eut-il passé huit jours, que le baron d'Armfeldt, aide-de-camp et favori de Gustave III, le pressa de faire le voyage de Saint-Pétersbourg, espérant qu'il seconderait son maître dans le projet de faire accéder Catherine II à une coalition pour le rétablissement du pouvoir royal en France. L'impératrice l'accueillit très-bien; mais elle ne lui montra aucune intention de se concerter avec ce prince, et aucune confiance dans l'étalage de ses forces militaires. Elle prétexta d'ailleurs sa guerre contre les Turcs, pour ne pas se livrer à d'autres entreprises. Peu de temps après, Saint-Priest ayant vu arriver le comte Esterhazy, envoyé des princes, frères de Louis XVI, sentit que c'était le moment de quitter la Russie. Il sortit de Pétersbourg, le 28 octobre 1791, emportant avec lui une année d'une pension de six milles roubles d'argent que Catherine venait de lui accorder. Elle lui avait écrit que sachant le malheureux état dans lequel se trouvaient les fidèles serviteurs du roi, elle le priait d'accepter cette pension, et comme témoignage de son estime personnelle, et comme dédommagement de ce qu'il avait perdu en quittant la France; elle joignait à sa lettre une bague de prix pour Mme. de Saint-Priest. Il se dirigea sur Varsovie, alongeant ainsi sa route pour connaître les cours de Pologne, de Saxe, de Prusse et de Danemark. A Varsovie, il retrouva le marquis Descorches de Sainte-Croix, qui était accrédité en qualité de ministre plénipotentiaire de

France. Il l'avait introduit dans la carrière, en 1778; et de Liége, où Descorches était ministre, ses opinions en faveur de la révolution l'avaient fait envoyer en Pologne. Il n'en reçut pas moins son ancien patron avec une grande cordialité. Le roi Stanislas fit un très-grand accueil au comte de Saint-Priest, qui se rendit bientôt après à Dresde, puis à Berlin. Frédéric-Guillaume l'honora d'un assez long entretien sur les affaires de France; mais au premier mot de secours à porter au roi et à la monarchie, ce prince répondit : « Je n'ai nul titre pour agir le premier; c'est à la » cour de Vienne, comme alliée de » S. M. T. C. à commencer, et je » suivrai ses errements. » Saint-Priest visita ensuite Hambourg et Copenhague, où le prince royal sembla donner peu d'intérêt à ce qu'il lui dit en faveur des Bourbons. Il arriva enfin à Stockholm dans le courant de décembre 1791. Gustave III le reçut avec une distinction marquée; et les bontés de ce prince se soutinrent jusqu'à sa mort. Il ne rêvait que ses plans de guerre contre la révolution, et brûlait du desir de commander les armées de la coalition. Il lui eût fallu des subsides. L'Angleterre hésitait à se déclarer. Il négociait aussi avec l'Espagne; mais rien ne finissait. Enfin, la seule puissance avec laquelle il pût s'allier fut la cour de Russie, et encore ne s'engagea-t-elle qu'à un très-modique subside pour une ligue offensive qui n'aboutit à rien. Ce prince ayant été assassiné le 18 mars 1792, son frère, le duc de Sudermanie abandonna tout système hostile, pour adopter, comme le Danemark, celui de la neutralité. Ce parti réduisit le comte de Saint-Priest à une compl tion; car, sans avoir eu de mission formelle des frères de Louis XVI, il n moins travaillé pour eux Gustave III. Ne pouvant pl à agir dans ce sens auprès d il résolut d'attendre tranq à Stockholm le cours d ments chez son beau-frère de Ludolf. Il continua, premiers temps, à être traité par le régent, qui même à passer l'été à Drot Mais, en 1794, l'invitat pas lieu. Un agent de la r française résidait alors à St et le duc de Sudermanie é ce qui pouvait mécontente On fit plus : comme la r comte de Ludolf, en Suèd risait la présence de son b auquel il donnait l'hosp grand-chancelier de Suèd la cour de Vienne de ra envoyé, et de supprimer l Le baron de Thugut, anci comte de Saint-Priest, s'y tant mieux, qu'il voulait Vienne, pour y représente France. D'un autre côté, L étant mort, Monsieur, d'hériter de ses droits et tre, avait écrit, de sa mai te de Saint-Priest, pou auprès de lui : celui-ci s à se rendre aux ordres d verain, et il allait quitte au moment où la cour holm cherchait des s pour l'en éloigner. Peu départ, il vit arriver son nuel, qui lui apportait, de la Czarine, l'invitatic forcer d'empêcher la con mariage projeté entre le j Suède et une princesse d

aisissant l'occasion de la
de la cour de Vienne, pour
le Stockholm, elle l'invi-
nir à Pétersbourg, afin de
lui le véritable état des cho-
rd du mariage. Le jeune Éma-
Saint-Priest n'étant arrivé
ille de la fête donnée à l'oc-
la publication du projet
ge, son père jugea qu'il était
d pour le faire rompre.
econnut ensuite qu'il avait
ne pas le tenter, Catheri-
tant une grande importance
e de ses petites filles épou-
i de Suède. Il s'empressa,
de partir pour Pétersbourg,
ouble but d'obéir aux de-
impératrice, et de ranimer
en faveur des Bourbons.
vit, dès la première au-
e lui donna cette princesse,
tait fort réfroidie sur ce
es victoires des révolution-
raient fait sur son esprit
ression que le comte Zou-
es ministres augmentaient
eurs moyens. Après avoir
mariage, de l'espèce d'en-
t pris par le feu roi pour
: Gustave IV avec une
les duchesses, engagement
bandon lui paraissait une
elle aborda la question re-
la France, et dit assez
at que l'expérience prou-
le rétablissement de l'or-
pourrait y naître que de
s désordres intérieurs; qu'il
noncer à l'opérer par la
Qui pourrait, ajouta-t-elle,
nseiller d'entrer dans cette
e, dont l'Espagne et la
se sont déjà détachées?
madame, reprit le comte,
erai dire à V. M., que cette
rise est digne d'elle, que
» votre nom ramènera ceux des al-
» liés qui se sont retirés de la coali-
» tion contre leur véritable intérêt,
» et par pusillanimité. » L'impéra-
trice, que Zoubow avait engagée à
soutenir un des prétendants au trô-
ne de Perse, ne se laissa point
entraîner par ces nobles inspira-
tions. Elle prétendit que sa corres-
pondance d'Angleterre parlait de né-
gociations avec la république, et ne
manqua pas d'alléguer ce nouveau
motif pour rester en observation.
Le comte de Saint-Priest répondit
que, si la paix en résultait, ce se-
rait pour le malheur des souverains
de l'Europe, dont les états ne man-
queraient pas d'être bientôt infestés
des principes français. L'entretien
finit là; mais le comte revint encore
plusieurs fois à la charge, dans d'au-
tres conversations, et toujours aussi
vainement. Il attaqua même Zou-
bow, sur ce sujet, avec tant de
force, que le favori finit par le
rendre suspect à Catherine, au point
qu'elle dit un jour à Saint-Priest:
« *Faudra-t-il que je vous compte*
» *aussi au nombre de mes ennemis?*
» Il répondit que, comblé de ses
» bienfaits, et dénué de toute autre
» ressource, il ne pourrait, sans dé-
» mence, s'oublier à ce point. » Mais
cette brusque apostrophe, si diffé-
rente de l'accueil qu'il avait reçu à
son premier voyage, lui prouva que
sa présence à Pétersbourg ne pou-
vait plus être de quelque utilité au
service du roi. Aussi fut-il très-em-
barrassé de l'ordre que lui transmit,
de la part de S. M., le baron Flach-
slanden, pour y rester et remplacer
le comte Esterhazy: il se hâta de ré-
pondre que personne n'y pouvait
mieux représenter le roi, et con-
duire ses affaires, que le comte Es-
terhazy, qui était fort avant dans la

confiance et l'amitié de Zoubow; en conséquence il prit congé de l'impératrice pour rejoindre le roi à Vérone. Ce ne fut pas, toutefois, sans avoir fait sa paix avec Sa Majesté, dont le propos amer l'avait fort affligé; elle lui fit voir que ce mouvement de vivacité n'altérait pas ses sentiments pour lui, et, pour le prouver, elle fit passer son fils aîné dans un régiment des gardes, ce qui était un service de faveur. Saint-Priest obtint, avant son départ, la reconnaissance de Louis XVIII, comme roi de France, reconnaissance que le roi desirait beaucoup, et qui eut lieu par l'envoi à Vérone de M. de Mordwinoff, résident de Russie près la république de Venise. Le comte partit au commencement de mars 1796, avec son fils, qui eut un congé indéfini: il visita le maréchal Romanzow, qui avait eu des rapports avec lui durant son ambassade à Constantinople, et qui habitait l'Ukraine; et de là il se rendit à Vienne. Il y trouva l'ordre du roi d'y demeurer comme son chargé d'affaires. Son ami, le baron de Thugut, alors ministre dirigeant, le combla d'égards et de marques d'affection, et lui fit avoir promptement une audience de l'empereur. Le comte de Saint-Priest eut occasion de remarquer que la défection des Prussiens, par la paix de Bâle, avait fait une fâcheuse impression sur ce monarque. L'ambassadeur de Venise, qu'il avait connu à Constantinople, lui témoigna que le sénat Vénitien craignait de se compromettre avec le Directoire français, en souffrant la présence de Louis XVIII à Vérone; et cette ouverture fut suivie, peu de temps après, de l'insolente injonction au roi d'en sortir. Sa Majesté se rendit à l'armée autrichienne, d'où Thugut vc la faire éloigner. Il fallut Priest ménageât l'interv l'impératrice de Russie, p cher cet autre scandale. F nement de Dillingen (*V.* L au *Supplément*) ayant dé roi à quitter l'armée, et rer à Blankenbourg, da ché de Brunswick, Le co au commencement de 1 dre d'y aller trouver S Les préliminaires de I naient d'être signés lor congé de l'empereur et d Thugut. Dès son arriv kenbourg, il fut chargé respondance politique d prédécesseur, le duc de La avait établi pour base de que de Sa Majesté, son u avec l'Espagne, quoique eût abandonné la coalit paix de Bâle, et qu'il en négociation pour u avec la république. Saint-F senta que, puisque les lie n'avaient pu fixer cette cou térêt de la maison de Bourb se borner avec elle à une dance amicale, sans y en politique. Il ajouta que Russie pouvait seule ins une véritable confiance; seule capable de fournir appui à la cause royale qu'il fallait, en conséquen d'obtenir de l'empereur P mes secours qu'avait pr son auguste mère. En es rine II, ramenée aux seules vues politiques c à l'intérêt des monarchi ennes, était, lorsqu'elle en novembre 1796, s de signer un traité d'alli sive et défensive contre

l'Angleterre et l'Autriche. e remettre l'empereur Paul tte direction fut donc un ts arrêtés du voyage pro- n comte de Saint-Priest en Après quelques mois de sé- lankenbourg, il fit ce voya- pereur Paul se prit pour lui re d'engouement : il lui ac- ne starostie en Lithuanie, et , sur sa demande, à tous les ents desirés par le prince . pour l'entrée de son corps e de Russie ; mais il refusa le traité déjà convenu par avec l'Angleterre, et révo- re de la levée de cent mille qu'elle avait résolue. La si- lu traité de Campo-Formio as, au reste, une circons- rorable à la formation im- d'une nouvelle coalition. VIII avait demandé à se rap- des frontières de France : entit à ce qu'il s'établît dans rurie de Iever (en Ost-Fri- t-Priest ayant vu que la pro- de sa résidence en Russie sans objet, partit pour lm, où il avait laissé son en novembre 1795, et y iver. Dans ces entrefaites, VIII avait été obligé de quit- kenbourg. L'asile que Paul ert à Iever, n'avait pu con- ause du voisinage de la Hol- ors occupée par les Français. it fait proposer au roi d'al- er le château ducal de Mitau, ande ; et cette offre avait été . Le roi pressa le comte de r rejoindre. Ce ne fut ce- qu'au mois d'avril, épo- uverture de la navigation altique, que ce dernier put re aux desirs de Sa Ma- son arrivée à Mitau, il re- prit le travail de la correspondance du roi ; mais ayant trouvé le comte d'Avaray en possession d'une sorte de participation à ce travail, il accepta la proposition que lui fit le roi, d'aller à Pétersbourg régler divers arrangements relatifs à la résidence de Sa Majesté à Mitau, et à l'entretien de sa garde et de sa maison. Il ne fut pas cette fois aussi bien traité, par Paul, qu'il l'avait été précédemment. Un retard de quelques jours, qu'il mit à se présenter à Gatschina, en fut probablement la cause. Cependant il obtint les divers points qui intéressaient le roi, et ne tarda pas à rapporter à Sa Majesté la réponse de l'empereur. Ce fut vers cette époque que Madame, fille de Louis XVI, fut remise au roi son oncle, et qu'eut lieu son mariage avec le duc d'Angoulême. Le comte de Saint-Priest, durant sa mission à Vienne, avait été chargé de la réclamer ; et de retour à Mitau, il rédigea, comme secrétaire d'état de la maison du roi, le contrat de mariage de l'auguste couple. La campagne des Russes en Italie, en 1799, avait remis l'Italie au pouvoir des Autrichiens : la fin malheureuse de cette brillante expédition, et les cajoleries de Buonaparte envers Paul, ayant fait changer de système à ce prince, et l'ayant rendu partisan du premier consul, la continuation du séjour de Louis XVIII à Mitau parut hors de toute convenance. Saint Priest offrit d'aller négocier avec la cour de Vienne la permission, pour le roi, de se rendre en Italie, et il se mit en marche au commencement de mai 1800. La victoire de Marengo et ses conséquences rendirent la mission sans objet : il n'aborda même pas cette matière avec le baron de Thugut, et vint passer le reste de la

belle saison à Toeplitz, et l'hiver à Dresde. Ce fut de là qu'il adressa au roi la demande de son congé, motivée sur son âge, ses fatigues et la déplorable santé de son épouse ; il l'obtint dans les termes les plus flatteurs. La comtesse de Saint-Priest desirait retourner en Suède, pays dont le climat lui avait toujours été favorable. Ils partirent donc ensemble pour cette terre hospitalière qui les avait recueillis dix ans auparavant, et ils allèrent s'établir dans une petite maison de campagne, aux environs de Stockholm. Le décret de radiation générale des émigrés n'apporta aucun changement au sort du comte de Saint-Priest. Buonaparte ne lui pardonnait pas ses services et son dévouement à la maison dont il voulait usurper le trône ; il ne lui pardonnait pas surtout d'avoir rédigé le contrat de mariage du duc et de la duchesse d'Angoulême ; et il l'excepta nominativement. Au reste, l'exception n'eût-elle pas eu lieu, celui dont tous les biens avaient été confisqués ne pouvait, sans manquer de reconnaissance, renoncer à sa pension et à sa starostie, ni même à la décoration de Saint-André. En 1804, Louis XVIII, voulant quitter Varsovie, dont le séjour lui devenait désagréable à la suite de la démarche du gouvernement prussien relative aux propositions de Buonaparte, desira d'habiter Stralsund. Il chargea le comte de remettre une lettre dans laquelle il priait Gustave IV de l'y recevoir, et de lui permettre de se rendre à Calmar, pour s'y aboucher avec le comte d'Artois. Ces deux points furent accordés ; le roi vint à Calmar, mais ajourna son établissement à Stralsund. A son retour de Calmar, ayant trouvé à Riga un avis vernement prussien qui lu sait la continuation de son Varsovie, ce prince obtint pereur Alexandre la perm reprendre un asile tempora tau. Saint-Priest reçut d l'invitation de revenir aupr l'état presque désespéré de tesse de Saint-Priest ne mettait pas de s'en séparer perdue, le 12 janvier 180 geait à se rapprocher de ce qu'habitaient ses trois riées, et qu'il n'avait pas puis leur enfance. A ce n joignit un autre, tiré des tances politiques. Le roi de s'était brouillé avec l' Alexandre, ce qui mettait dans une fausse position, fils étant au service de Rus tave IV le sentit, et lui p s'embarquer sur une fre transportait à Kœnigsberg de Prusse. De là, il se mit pour la Suisse, à la fin de bre 1808. C'était au mo conférences d'Erfurt : le je nuel de Saint-Priest suppli reur Alexandre de deman son père à Buonaparte la p de rentrer en France : il p Buonaparte l'accorda ; d l'empereur Alexandre l'av pris ainsi, et en avait parl sens au comte Nesselrode. surance qui en fut donnée nistre de la police autoris fet de Genève, M. de Ba re, à laisser provisoireme Priest à Genève. A son r Baïonne, Buonaparte nia permis la rentrée du comte ce, et déclara qu'il ne la pe qu'autant que ses trois fil raient le service de Russie.

sement, M. de Barante s'en tint à l'admission provisoire, et le laissa vivre paisiblement à Genève, entouré de ses filles et de ses petits-enfants. A la fin de décembre 1811, Buonaparte, qui méditait une rupture avec la Russie, donna l'ordre de l'expulser de Genève. Saint-Priest partit malade le 13 janvier, et fut contraint de s'arrêter à Lausanne. Le comte Auguste de Talleyrand, alors ministre français en Suisse, requit son renvoi immédiat du territoire de la confédération. Il fut encore forcé de s'arrêter à Ulm, et se proposait de revenir à Constance, où une de ses filles devait le rejoindre et lui donner des soins. Mais il ne lui fut pas permis d'y aller : une sommation d'un bailli wurtembergeois l'obligea de prendre place dans un bateau qui le porta à Vienne. Il passa dans cette ville les années 1812, 1813, et la moitié de 1814. Il lui fallut acheter par un nouveau et bien douloureux sacrifice le bienfait de la restauration, objet constant de ses vœux et de ses travaux. Son fils aîné périt le 29 mars, dans l'un des derniers combats de cette longue lutte. L'infortuné vieillard quitta Vienne, le 23 juillet suivant, et fut admis, le 11 août, à verser des larmes dans le sein de son roi, qui lui prodigua ses bontés et ses consolations plutôt en ami qu'en souverain. La catastrophe des cent jours fut une nouvelle épreuve pour ce vieux serviteur de la monarchie : elle le trouva toujours fidèle et résigné. Il passa cette époque à Évreux. Après la deuxième rentrée du roi, il fut élevé à la pairie, par ordonnance du 17 août 1815; mais sa surdité, son âge et ses malheurs domestiques l'engagèrent à se retirer aux environs de Lyon, dans une terre de sa famille : c'est là qu'il s'éteignit, pour ainsi dire, dans les sentiments d'un philosophe chrétien, le 26 février 1821, âgé de quatre-vingt-six ans. Le comte de Saint-Priest était d'une taille élevée; il avait une figure expressive, spirituelle : son extérieur était noble, imposant; on lui trouvait de la ressemblance avec le roi de Pologne (Stanislas Poniatowski) : mais il était simple dans ses manières; et quoique très-affable, il inspirait la confiance sans diminuer le respect. Doué d'une grande facilité et d'un esprit très-juste, il déploya, en diverses circonstances, les qualités d'homme d'état et de négociateur du premier ordre. Possédant plusieurs langues, et une grande variété de connaissances, il savait répandre beaucoup d'intérêt dans la conversation. « Je passerais ma vie avec de pareils ministres, disait de lui Catherine, après un de ses entretiens. » Sa réception au divan présagea bientôt les succès qu'il y devait obtenir; sa grande taille, son air martial, plurent au grand-seigneur et à ses ministres. Le crédit dont il jouissait auprès de la Porte, tourna constamment au profit du commerce français. Homme de caractère et de résolution, il eût peut-être sauvé l'autorité royale en 1789, si une plus grande part lui eût été accordée dans la direction des affaires. Le comte de Saint-Priest avait trois fils : l'aîné, Émanuel, dont l'article suit, est mort le 29 mars 1814; le deuxième, Armand-Émanuel-Charles, veuf d'une princesse Galitzin, après avoir été gouverneur de Kherson et de la Podolie, est rentré en France, et a succédé à la pairie; le troisième, le vicomte Louis-Antoine Émanuel, après plusieurs campagnes dans l'armée russe, est de-

venu aide-de-camp du duc d'Angoulême, lieutenant-général, et a soutenu récemment en Catalogne la réputation qu'il avait acquise à l'étranger. Le comte de Saint-Priest a laissé des Mémoires manuscrits, qui comprennent toute sa carrière militaire et politique. On a pu en tirer la plupart des faits qui se trouvent dans cette Notice. Il est auteur d'un *Examen des assemblées provinciales*, faisant partie d'Observations présentées à l'Assemblée des notables, Paris, 1787, in-8°; et des paroles d'un opéra intitulé : *Daphnis et Hortense*, représenté, en 1789, à Marseille, musique de Joseph Arquier. Son Éloge, prononcé, par le comte de Sèze, à la Chambre des pairs, le 2 mai 1821, est imprimé dans le Moniteur du 14 juin suivant. Z.

SAINT-PRIEST (Guillaume-Émanuel Guignard, comte de), fils du précédent, né à Constantinople, le 6 mai 1776, apprit le grec et le turc des femmes chargées de son enfance, et l'allemand de son aïeul maternel, le comte de Ludolf qui, étant Saxon d'origine, tenait beaucoup pour lui à l'étude de cette langue. Venu à Paris, à l'âge de sept ans, il fut mis, en 1788, dans les mains d'un précepteur, qui lui enseigna les mathématiques; et il fut destiné à l'arme du génie. Lors de l'émigration de son père, il fut envoyé à Heidelberg. Après deux années employées à suivre les cours de droit public, de physique, de chimie et de sciences analogues, il subit un examen sur la mécanique, le calcul différentiel et intégral, etc., dans lequel il embarrassa plus d'une fois ses examinateurs. Ses progrès dans les sciences, eurent une influence puissante sur ceux qu'il fit dans l'art militaire et sur son avancement : débuta par la campagne de 179 l'armée de Condé; en 1793, il en Russie, fut fait officier da corps des cadets d'artillerie, ans après lieutenant dans le régi des gardes de Semeneiowski, 1797, lors du couronnement de Ier., capitaine dans le même c Les bontés du grand-duc Alexa chef de ce régiment, lui ayant sous un léger prétexte, la dis de l'empereur, en 1799, il Mitau, et suivit, comme aide camp, le duc d'Angoulême à l'a de Condé, pendant la campag 1800. Retourné à Pétersbour l'avénement d'Alexandre, il fut mé colonel de ce même régime Semeneiowski, dont il avait été gédié par Paul. On forma, en 1 un bataillon de chasseurs des régiments qui composaient la g et ce bataillon fut mis sous se dres : l'armée russe marcha, co auxiliaire, vers l'Autriche, da campagne de 1805, et arriva prendre part à la bataille d'Au litz. Le bataillon de chasseurs manuel, posté en avant d'Auste y fut oublié quand l'armée opéra sa retraite. Heureuseme voyant déborder par les Fran il prit à temps, de lui-même, le de se replier sous leur feu : il dans cette action, un cheval tué lui. Dans la guerre de 1806 à 1 son bataillon, renforcé de deux tres, prit le nom de régiment chasseurs de la garde. A l'affai Glukstadt, il fut détaché pour s nir une attaque qui languissait quoique inférieur en nombre, c taillon emporta la tête de pon Lomilten, défendue par deux hommes; mais Saint-Priest y e jambe cassée. Transporté à Rig

ılême alla l'y chercher
:r avec lui à Mitau, où
ns le château qu'habitait
l, et soigné par le chi-
ce prince. Lors de la
: la Turquie, en 1810,
ua tellement dans trois
commandait en chef,
général-major, cheva-
Sainte-Anne première
Saint-George troisième
reçut directement des
'empereur, et pour sa
ır son humanité envers
rs turcs. Après ces deux
il devint chef d'état-
rps d'armée commandé
: Bagration, en 1812,
aparte. On attribue au
int-Priest la savante ma-
aire par laquelle le corps
, dérobant sa marche au
voust, fit, en présence
ıal, sa jonction avec le
: aux ordres du général
'olly. A la bataille de la
ıint-Priest reçut, sur la
coup de fusil qui ne pé-
près s'être fait panser,
champ de bataille. Lors
e désastreuse des Fran-
nbre prodigieux de pri-
ıt été accumulés à Wilna,
lexandre le chargea ainsi
Louis, d'y organiser des
s s'acquittèrent de cette
: un zèle et des soins
n assez grand nombre
reconnaissent devoir
humanité. Emanuel se
813, a Lutzen et à tou-
s qui précédèrent l'ar-
lusses ayant été repous-
Lusace, il commanda
corps détaché, et fut
'a dix-huit fois sans
Le roi de Prusse, dont
les troupes faisaient partie de ce corps, fut si satisfait qu'il lui envoya la décoration de son second ordre. Sa brillante conduite à Leipzig lui valut, de la part de l'empereur Alexandre, l'envoi d'une épée enrichie de diamants. Enfin, après avoir traversé l'Allemagne, occupé les places sur la route, et remonté le Rhin de Dusseldorf à Maïence, il fut employé au blocus de cette place. De là, il fut appelé pour se joindre au corps de Blucher, et prit part à toutes les actions de cette armée. En ayant ensuite été détaché, il emporta, l'épée à la main, la ville de Reims, le 12 mars. Le lendemain, Buonaparte étant revenu avec des forces supérieures, Saint-Priest évacua la ville, et fut, en se retirant, blessé à mort d'un obus à l'épaule gauche. Emporté du champ de bataille, sous le feu de l'armée de Buonaparte, par le courage du régiment russe dont il avait été colonel, le comte de Saint-Priest fut transporté à Laon; il y termina, le 29 mars 1814, sa glorieuse vie au milieu des consolations de la religion, qu'il avait toujours respectée et pratiquée, même au milieu du tumultes des camps. Z.

SAINT-RAMBERT (Gabriel de), philosophe cartésien, était né dans le dix-septième siècle, à Pontarlier, d'une famille noble, originaire du Bugei. Admis au nombre des pages du marquis de Léganès, gouverneur du Milanez, il le suivit en Italie, où il acheva ses études sous d'habiles maîtres, et fit de grands progrès dans les mathématiques. Il obtint ensuite un emploi dans les troupes espagnoles, et fit plusieurs campagnes tant en Italie qu'en Flandre et en Allemagne. Le prince d'Aremberg conçut une estime particulière pour lui, et le nomma intendant

téressement et la modération des désirs formaient le fond de son caractère; mais qu'il était vif et impétueux dans la dispute, et d'une sensibilité puérile pour la critique. Quant à ses ouvrages, tous les journalistes du temps, entr'autres Leclerc, Basnage, les rédacteurs des Mémoires de Trévoux, enfin Bayle, en ont parlé avec beaucoup de détail, et ce qui vaut mieux encore, avec une grande estime. Ce dernier le cite souvent, dans son *Dictionnaire historique*, comme une grave autorité; et il disait « qu'il lisait toujours avec beau- » coup de promptitude et de joie » tout ce qui pouvait lui tomber en- » tre les mains des œuvres de Saint- » Réal. » Saint-Réal a pour lui un suffrage encore plus imposant, c'est celui de Voltaire, qui met la *Conjuration de Venise* au nombre des chefs-d'œuvre de notre langue. « Le » style, dit-il (5), en est comparable à » celui de Salluste. On voit que l'abbé » de Saint-Réal l'avait pris pour mo- » dèle, et peut-être l'a-t-il surpassé. » Voltaire dit autre part: « Ne con- » damnez pas avec dureté.... tout » ce qui ne sera pas aussi parfait que » la Conspiration de Venise (6). » Enfin, dans une lettre à l'abbé d'Olivet, il place Saint-Réal, comme historien, immédiatement après Bossuet « Je ne » connais après lui, dit-il, aucun » historien où je trouve du sublime, » que la *Conjuration* de Saint-Réal » (7). » Les principaux ouvrages de cet écrivain ou qui lui sont attribués, sont: I. *De l'usage de l'histoire*, Paris, 1671. Ce livre fut son début; il contient sept Discours, précédés d'une Introduction, dans laquelle l'auteur s'élève cont thode ordinaire d'étudier en chargeant sa mémoire d noms et d'évènements. Il l'apprenne pour connaître mes, les causes morales d ments et les motifs des a serait à desirer que le ques judicieuses dont e ce Traité fussent présentée style plus serré, et d'un paradoxal. Lenglet Dufres sa *Méthode pour étud toire* (8), dit peu de bien vrage, auquel pourtant dédaigné de faire plus d'un II. *Don Carlos, nouvelle h* 1672, in-12, morceau très- mais, comme l'a si judicieu Laharpe (9), « c'est une c » de l'histoire inconnue » ciens, et qui caractérise » des modernes, que de défi » un vernis romanesque, de » portants, et des noms ce » de mêler la fiction à la réa peut en dire autant de la *tavie, sœur d'Auguste, conjuration de Pison et d'. contre Néron*, que lui Laharpe et l'abbé de Mal qui ne sont pas de lui (10 nier auteur, qui juge tr ment Saint-Réal, dit de l » romancier se révèle à cha » et peut-être que cette id » malgré moi, quand je l » vrages où il n'est qu'hi III. *Histoire de la Conjur*

(5) *Siècle de Louis XIV.*
(6) *Conseils à un journaliste.*
(7) Lettre du 6 janvier 1736.

(8) Dans la Préface, pag. VI. On l'a tout entier dans l'édition in-12 de cet
(9) Cours de littérature, t. VII, toire.
(10) On sait que ce dernier ouvra noble (*Voy.* ce nom, XXIV, 95, n° 8. sans observation, parmi les œuvres de dans l'édition de 1740, et dans celle de v. La *Vie d'Octavie* est de Villefore, Granet (*Recueil de pièces*, tom. I, p

s contre la république de a 1618, 1674. C'est encore historique (*V.* Grosley), ond seul a quelque chose *V.* Ossone); mais ce n'en noins le chef-d'œuvre de l, C'est de la Conjuration de 'Otway a tiré le sujet de sa e *Venise sauvée*, représen- ndres, en 1682. La Place sur le même sujet, et sous itre, une tragédie qui fut e au Théâtre Français, en *Manlius Capitolinus* de vient aussi de cette sour- a *Conjuration des Grac-* ec moins d'éclat dans le également écrite avec inté- ur entre parfaitement dans ière de ses personnages. e que Laharpe a faite, ceau, est peu fondée. Il à reprocher à Saint-Réal le *Conspiration* donné à 11). Les Gracques, dit-il, que des *séditieux*, et non *onspirateurs*. Au reste il cet opuscule n'est pas de l, mais qu'il appartient au de La Bastie. V. *Vie de irist*, dédiée à Louis XIV, 678. Ce livre ne fut point public, bien que son auteur nât comme son chef-d'œu- On y remarque peu de con- des écrivain sacrés, et nulle n de leur esprit. On a en- rvé « qu'il n'a pas donné Christ une seule fois le nom : peut-être n'y a-t-il eu en un dessein (13). » Les prin- gieux qu'a toujours profes- sés l'auteur, empêchent d'en douter. VI. *Eclaircissement sur le discours de Zachée à Jésus-Christ*, Paris, 1682. Cet ouvrage avait pour but de défendre, contre Arnauld, l'explica- tiou que Saint-Réal avait donnée de ces paroles de Zachée : *Je donne la moitié de mon bien aux pauvres.* VII. *Césarion* ou *Entretiens sur divers sujets*, *particulièrement sur l'Histoire romaine*, Paris, 1684, in-12. Ces Entretiens, divisés en quatre journées, présentent des considérations neuves, et souvent piquantes sur Titus Pomponius Atticus, Ptolémée Aulétès, et sur divers points de morale. VIII. Les opuscules intitulés *Affaires de Marius et de Sylla*, *Considérations sur Lucullus*, réflexions sur le *meurtre* de *César*, sur *Lépide*, *Marc Antoine* et *Auguste*, etc., qui paraissent appartenir encore au marquis de la Bastie, décèlent une connaissance profonde des intérêts et des grands personnages de Rome à cette époque. Toutefois ce n'est pas sans raison que l'on a observé que l'auteur, affectienné pour les paradoxes historiques, s'efforce de rabaisser Auguste au-dessous de son mérite réel, tandis qu'il veut relever Antoine et Lépide, contre le témoignage de tous les historiens. IX. *Discours sur la valeur*, *dédié à l'électeur de Bavière*, Cologne, 1688, in-12. C'est un chef-d'œuvre de raison et de bon goût ; il eut un débit si rapide, et devint si rare, qu'on fut obligé d'en faire des copies manuscrites (14). « Le » français, disait Ménage, n'en est pas » des plus corrects, mais on y voit par- » tout *eloquentiam verborum* (15). »

de littérat. loc. cit.

le seul de mes livres que j'aime, écri- l'aime avec toute la tendresse d'un

a, tom. 1, p. 185.

(14) Sallengre, *Mémoires de littérature*, t. II, p. 1[illegible].

(15) *Menagiana*, t. III, p. 197, Paris, 1729.

X. De la *Critique*, Paris, 1691 ; traité, dont Bayle faisait grand cas, et qui a moins pour objet de donner des règles de critique en général, que de censurer en particulier Andry de Bois-Regard, auteur des *Réflexions sur l'usage présent de la langue française*. Saint-Réal le fait intervenir à tout moment comme exemple d'une mauvaise critique, et il ne garde pas toujours dans ses attaques la réserve qu'il recommande lui-même. En effet, il veut que l'honnêteté ne permette de critiquer les ouvrages d'un homme qu'après sa mort, parce qu'alors on est éloigné de toute haine. Ménage a demandé si ce ne serait pas là *vellere barbam leoni mortuo ?* et s'il n'y aurait pas plus de générosité à ne point attaquer les hommes qui ne peuvent se défendre ? (16). XI. *Lettres de Cicéron à Atticus, traduites en français, avec le latin à côté, et les remarques*, Paris, 1691, 2 vol. in-12. Cette Traduction ne contient que les deux premiers livres de ces lettres. Le style en est lourd et embarrassé : il s'y trouve même quelques expressions triviales : On y traduit *Tulliolam meam*, par *ma Tulliette*. Le parti janséniste, mal disposé pour Saint-Réal, se déchaîna contre sa traduction, qui se trouvait en concurrence avec celles dont s'occupait Goibaud-Dubois, un des disciples d'Arnauld (*V.* Dubois). Mais, en dépit de l'esprit de parti, il restera toujours à Saint-Réal la gloire d'avoir commencé à dissiper l'obscurité qui couvrait les *Lettres à Atticus*, et d'avoir facilité le beau travail de l'abbé Mongault (*Voyez* ce nom, xxix, 360). Les deux traductions ont été réunies dans l'édition de la Haie, 1709, 3 vol. in-12 (17). XII. *Relation de l'apostasie de Genève*, in-12, Paris, 1782. Cet ouvrage curieux est une nouvelle édition du livre intitulé : *Levain du calvinisme*, ou *Commencement de l'hérésie de Genève*, composé par la sœur Jeanne de Jussie, religieuse de Sainte-Claire, à Genève. Saint Réal retoucha le style de ce livre, qui avait été imprimé, pour la première fois, à Chambéri, en 1540, et qui contient tout ce qui s'est passé à Genève, depuis 1526 jusqu'en 1535. On lui attribue encore plusieurs autres écrits de controverse, entre autres la *Méthode courte et aisée pour combattre les déistes*. La collection la plus recherchée des Œuvres de Saint-Réal est celle d'Amsterdam, 1740, 6 vol. in-12, figures de Bernard Picart, ou celle de Paris, 1745, 3 vol. in-4°. (18) En 1755 et 1757, l'abbé Pérau

(16) Ibid., p. 198.

(17) *Dict. des anonymes*, 2e. édit., n°. 10224. Saint-Réal avait aussi traduit les livres 3 et 4 des mêmes Lettres : mais cette version, citée par Morabin, n'a jamais été imprimée. Voy. Prosp. Marchand, II, 180 (R).

(18) Il avait déjà paru six éditions plus ou moins complètes de ces œuvres : la Haye, Vaillant, 1722, 5 vol. in-12; — Paris, 1724, 5 vol. in-12; — la Haye, Rogissart, 1726, 3 ou 4 vol. in-12; — Amsterdam, Mortier, 1730, 5 vol. in-12; — ibid., L'Honoré, 1740, 6 vol. in-12; — Paris, 1745, 6 vol. in-12. Le dernier volume des éditions de 1730 et 1740, comprend les *Mémoires de la duchesse Mazarin*, suivis de neuf pièces qui, selon Prosper Marchand (II, 181 (S), ne sont pas de Saint-Réal, savoir : 1°. *Caractere de Madame de Mazarin*; 2°. *Discours de Xénophon*, sur la manière d'augmenter les revenus d'Athènes, trad. du grec, avec des remarques; 3°. *Discours sur la république de Lacédémone*, trad. du grec (de Xénophon); 4°. *Préface* historique *des Mémoires de la minorité de Louis XIV* (elle est d'Amelot de la Houssaye); 5°. *Vie d'Octavie*, sœur d'Auguste; 6°. *Reconciliation du mérite et de la fortune*; 7°. *Méthode courte et aisée pour combattre les déistes*; 8°. *Remarques sur les Esséniens*, les Saducéens, les Pharisiens et les Thérapeutes; 9°. *De la navigation des Romains*. — On a encore attribué à Saint-Réal, *Epicharis*, (*Voy.* la note 10 ci-dessus), et une traduction de la *Satire* de Pétrone, restée inédite. Les prétendues *Œuvres posthumes* de Saint-Réal (Paris, Barbin, 1693, 3 vol. in-12) ne sont réellement que les opuscules du marquis de la Bastie, gentilhomme d'Avignon. On en trouve la liste en tête du tome 1er. du Recueil de pièces de littérature et d'histoire (par l'abbé Granet).

à Paris, deux nouvelles édi-
s Œuvres de cet auteur, 8
18. Ceux qui ont dit qu'on
tréduire ses Œuvres à un seul
ont été trop sévères; mais
n ne les réduirait que de moi-
laisserait encore à Saint-
nt ce qui est digne de passer
stérité. Ses *Œuvres posthu-*
tout, qu'on a mêlées à la col-
de ses autres écrits, sans fai-
ne attention à la date de leur
ition, renferment beaucoup
s faibles et ennuyeuses. On
ême douter que la plupart
le lui. Neuville a publié l'*Es-*
Saint-Réal, un vol. in-12,
Desessarts a donné, en 1804,
vres choisies de Saint-Réal,
-12, avec une Notice de 13
ur la vie et les écrits de l'au-
'édition des *Œuvres choi-*
'abbé de Saint-Réal, précé-
une notice sur sa vie, (par
Malo), Paris, L. Janet,
vol. in-8°., contient la
ution des Espagnols, la *Con-*
des Gracques, l'*Epicharis*,
s de Marius et Sylla, *Navi-*
les romains. On peut se for-
idée assez juste d'un vrai phi-
chrétien en lisant Saint-Réal.
lume fut toujours en harmo-
e les principes de sagesse
ofessait dans ses livres. For-
attaché aux vérités de la foi,
rait la seule philosophie qui
utile à l'homme. Il semble
e avoir fait sa profession à
rd, en disant, dans le *Cé-*
« Je pourrais vous faire la
se d'un ancien, à qui quelqu'un
chait que, pour un philosophe,
sait bien peu de cas de la phi
hie : *Et c'est cela même*, ré-
a-t-on, *qui s'appelle philoso-*
» C'est avec la même fran-
chise, la même netteté, que dans ses *Œuvres posthumes*, il a donné une idée de sa manière d'envisager l'histoire : « Les incertitudes de la phi-
» losophie, dit-il, ne sont guères
» plus grandes que celles de l'his-
» toire; et ceux qui l'ont beaucoup
» lue, disent que l'on accommode
» l'histoire à-peu-près comme les
» viandes dans une cuisine : cha-
« que nation les apprête à sa ma-
» nière. Il faut être fort simple
» pour étudier l'histoire avec l'es-
» pérance d'y découvrir ce qui s'est
» passé; c'est bien assez qu'on sache
» ce qu'en croient tels et tels auteurs;
» et ce n'est pas tant l'histoire des
» faits qu'on doit chercher, que l'his-
» toire des opinions des hommes. »
D'après cet aveu, il ne faut pas s'étonner que Saint-Réal ait si souvent arrangé l'histoire au gré de son imagination. Laharpe le met bien au-dessus de Saint-Evremond. « C'était,
» dit-il, ainsi que Saint-Evremond,
» un esprit qui se pliait aisément à
» différents genres, mais bien plus
» solide et plus instruit. » On peut voir, à l'article de Saint-Evremond (XXXIX, page 565, note 4), ce que nous avons dit sur la légèreté avec laquelle ce dernier écrivain a été jugé par l'auteur du *Cours de littérature*. Sans doute le parallèle est tout naturel à faire entre deux auteurs qui furent contemporains, amis, et qui portèrent l'un et l'autre le flambeau de la critique, dans l'histoire romaine. Mais on a pu accuser Saint-Evremond d'avoir étendu son scepticisme un peu plus loin peut-être qu'à des matières purement historiques et littéraires, tandis que personne n'a été tenté de faire un pareil reproche à Saint-Réal. L'Histoire de la *Conjuration de Venise* n'a jamais été surpassée; mais les

Observations sur les Romains, qui sont le chef-d'œuvre de Saint-Evremond, sont restées au-dessous des pages éloquentes que Bossuet et Montesquieu écrivirent sur le même sujet. Le premier fut un homme du monde par excellence; les succès du second auprès de la belle Mancini, prouvent qu'il pouvait aussi plaire dans la société. On peut lire, sur Saint-Réal, la Notice qu'en a donnée M. J.-L. Grillet, dans son *Dictionnaire historique, littéraire et statistique des départements du Mont-Blanc et du Léman* (Chambéri, 1807); 2°. son Éloge, par M. de Barol, dans les *Piemontesi illustri*, tome v, page 321, Turin, 1787; 3°. l'article que lui a consacré Prosper Marchand, dans son *Dictionnaire*, II, 164-81. —Le goût des belles-lettres s'est perpétué dans la famille de Saint-Réal. Un de ses arrière-neveux, chimiste très-distingué, qui porte le même nom, les cultive avec succès. Il est membre de l'académie royale de Turin et intendant-général de la marine, à Gènes. D—R—R.

SAINT-REMY (Pierre Surirey de), général d'artillerie, était né, vers 1650, suivant quelques biographes à Saint-Remy, dans la généralité d'Alençon, et selon d'autres, dans le village d'Acqueville, peu distant du premier. Il embrassa de bonne heure la carrière militaire, passa dans le corps de l'artillerie, et acquit des connaissances très-étendues dans cette partie si importante de la tactique moderne. Ses talents lui méritèrent l'estime des généraux sous lesquels il fut employé, entre autres du maréchal d'Humières; et après avoir parcouru tous les grades, il parvint à celui de lieutenant du grand-maître de l'artillerie de France, auquel il fut nommé, en 1703. Cet officier mourut à Paris, en 1716, dans un âge avancé. On a de lui: *Mémoires d'artillerie*, Paris, 1697; ibid., 1707, 2 vol. in-4°., et 1745, 3 vol. in-4°., fig. Cet ouvrage a été contrefait plusieurs fois en Hollande; et Bardet de Villeneuve en a tiré toute la partie d'artillerie de sa *Science militaire* (la Haye, 1741; tom. VI, VII et VIII). L'édition de 1745, que l'on doit à Guill. Le Blond (*Voy.* XXIII, 486), est la meilleure et la plus complète. Saint-Remy n'a guère à réclamer dans cette compilation que le choix et la distribution des matériaux; mais il cite exactement ses sources et ses autorités. Après avoir tracé l'histoire des changements qu'a éprouvés l'artillerie en France, depuis son origine jusqu'au commencement du dix-huitième siècle, il traite des pièces d'artillerie ainsi que des différentes espèces de projectiles; des moulins et de la fabrique de la poudre, et de la fonte des pièces; des équipages et des parcs d'artillerie; il donne ensuite le Recueil chronologique des ordonnances de nos rois, concernant cette arme, et termine son ouvrage par le Dictionnaire des termes qui lui sont particuliers. L'ouvrage de Saint-Remy n'est point exempt d'erreurs (Voy. l'*Artillerie raisonnée*, par G. Le Blond); il a d'ailleurs vieilli; cependant on peut encore le consulter utilement, surtout pour l'histoire de l'art. On trouve quelquefois, sous le titre de *Mémoires de Saint-Remy*, la collection des planches, vignettes, fleurons, etc., gravés pour cet ouvrage: ce Recueil est fort rare. On a le portrait de cet officier, par Édelinck, d'après Rigaud, 1697, gr. form.

W—s.

T-ROMUALD (Pierre de). illebaud.

T - SAPHORIN (Armand-Louis de Mestral de), le François-Louis de Pesme e nom), né au pays de 1738, montra, de bonne desir de suivre les traces de dans la carrière diplomati- ès avoir fait de bonnes étu- ève et à Göttingen, où il is en relation particulière comte de Bernstorff, il se openhague, où le roi Fré- e nomma gentilhomme de re, et ensuite chambellan. oir été chargé d'affaires à de Dresde, il fut nommé traordinaire à celle de Var- il rendit des services im- dans l'affaires des Dissi- là il fut envoyé, en 1774, ne, dans la même qualité, ivement à la Haye, à Pé- , et à Vienne, où il rem- distinction les fonctions de tère, jusqu'a sa mort, qui n 1805. Il avait reçu, en l'ordre de l'Aigle blanc, et Saint-Stanislas. Le roi de k l'avait nommé son con- ré, et son conseiller d'état rence, et l'avait décoré de le Danebrog. A tous les e son etat, et à un esprit ire qui lui avait concilié la ation générale, il joignait xquis pour la peinture; et tion de tableaux et de gra- souvent admirée par les urs. Z.

T-SAPHORIN (François- . *Voy.* Pesmes.

T-SAUVEUR *V.* Grasset.

T-SILVESTRE (Juste-Fauré, marquis de), d'une famille du Vivarais, dont était sorti le président du Faur de Pibrac, auteur des Quatrains moraux, naquit à Paris, le 9 janvier 1627. Il fut page des rois Louis XIII et Louis XIV, obtint ensuite une compagnie de chevau-légers, signala sa bravoure en divers rencontres, et reçut, le même jour, sept blessures avant d'être mis hors de combat. Il suivit le duc de Beaufort dans l'expédition de Candie contre les Turcs, en 1669, et fit la campagne de 1672, sous les ordres de Turenne, dont il mérita le suffrage. A la tête de deux cents chevaux, il parvint à ravitailler la ville de Boon, assiégée par le prince d'Orange, ce qui lui valut le titre de mestre-de-cavalerie d'un régiment de son nom. Brigadier de la cavalerie française, en 1681, il donna de nouvelles preuves de courage et d'activité dans les armées de Flandre. Maréchal-de-champ sous Catinat, en 1690, il se fit remarquer au Pont-de-Carignan, à Briqueras, et surtout à la bataille de Staffarde, au succès de laquelle il contribua puissamment. Les services qu'il avait rendus pendant cette campagne, furent récompensés par une pension de quatre mille livres; il ne se distingua pas moins à la prise de Carmagnole, en 1691. Après la levée du siége de Coni, sa présence d'esprit rétablit l'ordre dans l'armée, qu'il ramena, sans presqu'avoir essuyé de perte, au camp de Catinat. Le grade de lieutenant-général fit briller ses talents avec plus d'éclat: la Catalogne devint le théâtre de ses exploits, en 1693; il dirigea les travaux du siége de Roses, dont il s'empara le 9 juin; on le vit, à la tête des carabiniers, effectuer le passage de la rivière du Ter, à la vue et malgré les efforts de l'armée espagnole, qui s'était rangée

en bataille sur l'autre rive : il marche contre elle, l'enfonce, et ne tarde pas à la mettre en pleine déroute. Le cordon rouge devint le prix de cette brillante action, en 1694. Le marquis de Saint-Silvestre, âgé de soixante-huit ans, et couvert de blessures, se retira la même année, à Valence en Dauphiné. Il y mourut, le 6 février 1719, doyen des officiers généraux de France, gouverneur de Briançon, commandeur des ordres de Notre-Dame du Mont-Carmel, de Saint-Lazare, etc. Sa famille conserve avec soin sa correspondance avec Louis XIV, Turenne, Catinat et la plupart des grands hommes de cette belle époque, dont il partagea la gloire. — Un de ses descendants, Charles-François du Faure, marquis de Saint-Silvestre, et de Satilleu, lieutenant-colonel du génie, né le 1er. octobre 1752, au château de Satilleu en Vivarais, et mort le 1er. novembre 1818, dans cette antique demeure de ses aïeux, fut député par la noblesse de sa province aux états-généraux, en 1789 : il y siéga constamment au côté droit. Néanmoins, objet de vénération pour les montagnards du Vivarais, dont il avait fait long-temps le bonheur, il échappa, comme par enchantement, à tous les orages de la révolution. L'étude absorba presque tous les instants de sa vie. Il a légué, par son testament, au dernier rejeton de sa famille, mais d'une branche fixée depuis plus d'un siècle aux Pays-Bas, cinquante-huit ouvrages manuscrits : ils roulent presque tous sur des matières historiques. Ses laborieuses recherches ont embrassé les provinces dont se compose le royaume de France, l'Helvétie, la Pologne, l'ancien royaume des Lombards, l'Espagne, le Portugal, les royaumes de Danemark, de Suède et de Norvège, l'empire d'Allemagne, l'Afrique, etc. Il avait accompagné ses notes, en y joignant ses réflexions critiques, des décisions qu'il avait prises, jour par jour, l'Assemblée constituante. — Le président Hubert-Maurice Du Faure a publié d'un vol. in-8°., publié sous le titre : *La Religion et la Politique considérées à leur centre commun d'unité constitutive des lois de l'ordre universel*, Namur, 1804, plusieurs brochures assez piquantes sur la révolution brabançonne et sur la branche Belge. Il est mort en 1811 président du tribunal de Namur-sur-Meuse. S

SAINT-SIMON (Louis de Rouvroy, duc de) descendait d'une ancienne maison de Rouvroy qui prétendait issue des comtes de Vermandois. Né le 16 janvier 1675, il fut tenu sur les fonts de baptême par Louis XIV et Marie Thérèse d'Autriche. Il reçut, dans la maison paternelle une éducation soignée ; entra dans les mousquetaires dès sa plus tendre jeunesse, fit sa première campagne en 1693, sous le maréchal de Luxembourg, et se trouva au siége de Namur, à la bataille de Fleurus et à celle de Nerwinde où il montra beaucoup de valeur. Le roi lui donna, en 1702, une compagnie de cavalerie. Son père étant mort dans la même année, il lui succéda dans le gouvernement de Blaye et dans la pairie de duc et pair. Il obtint bientôt un régiment, puis le grade de maréchal-de-camp ; et là se borna sa carrière militaire, où il pouvait moissonner des succès ; mais la cour et le séjour de la cour lui offrirent de plus faciles et de plus conformes à ses goûts. Per

lui, fait pour y réussir
les plus brillantes qua-
outa dans les dernières
uis XIV, et ne vit par
: beau règne qu'à son
ipart des hommes qui
tré n'existaient plus, et
: partie de ceux qui leur
ieu étaient, il faut en
en peu recommanda-
nt, sans doute, que les
t Saint-Simon a peint
sont quelquefois un
ies, et qu'en général
ne sont point flatteurs.
une et sans titre ni re-
n assez remarquable
attention. Le roi, qui
ait alors: tant d'affec-
s, et qui était dirigé
ques de tant d'espèces,
a point. La vanité du
it fort grande; et il fut
t choqué de cet ou-
est-ce encore à cette
nt attribuer le peu de
qu'il a mis à parler de
du reste il fait très bien
s son intérieur; mais
de ne montrer souvent
côté faible. Le rôle de
à cette époque ne fut
que celui d'un ob-
quoique l'expérience
encore donné tous les
peu remplir, on ne sau-
peu d'hommes fussent
ieux voir et de mieux
outes les intrigues, ou,
ut, tout le *manège* des
: mieux pénétrer dans
du cœur humain. Il se
derniers temps, avec
heureuse et de Beauvil
rmant une espèce de
duc de Bourgogne,
et Fénelon
était, en quelque sorte, le secret moteur. Si la mort imprévue du jeune prince ne fût pas venue renverser toutes les espérances de ce parti, il est probable que Saint-Simon serait parvenu au plus haut degré de la faveur, et qu'il aurait dû cette fortune à l'influence de l'archevêque de Cambrai. Ainsi c'est tout-à-fait sans raison qu'on l'a taxé de ressentiment et de haine pour ce prélat; le portrait qu'il en a fait, dans ses Mémoires, est certainement un des plus vrais et des plus fins qui existent. Tout ce que l'on a dit de l'auteur du Télémaque dans des amplifications et d'innombrables éloges académiques ne vaut pas un des aperçus, un des traits si piquants et si vrais, par lesquels l'a reproduit à nos yeux l'homme de cour qui l'avait si bien compris, si bien apprécié. Ce que Saint-Simon a dit de l'élève de Fénélon, la manière touchante dont il a raconté sa mort et celle de la Dauphine, n'est pas moins remarquable par le sentiment, l'énergie des traits, et surtout par une admiration, un enthousiasme pour la vertu, que l'on ne trouverait pas dans les moralistes les plus sévères. Les portraits qu'il a encore tracés de Catinat, de Vauban, de Saint Aignan et de tous les hommes vertueux de ce temps là ne sont pas moins exacts ni moins ressemblants, et ils témoignent du même zèle et du même respect pour la morale et pour la vérité. Mais quand il s'agit de faire connaître les ridicules de Villeroi, les concussions de Villars, quand il est question de peindre les vices honteux de Vendôme et de Dubois, les scandaleuses débauches du duc d'Orléans et de la duchesse de Berri (*V.* Orléans, XXXII, voyez les tableaux de Saint Simon

deviennent sans doute plus sombres, mais ils ne cessent pas d'être vrais, la couleur n'en est pas moins vive ni moins inimitable. Seulement il faut avouer que ces tableaux sont quelquefois d'un cynisme qui va jusqu'à l'obscénité. Comme l'intention de l'auteur était que son ouvrage ne parût qu'après la mort de toutes les personnes dont il y est fait mention, il ne ménage rien ; c'est dans le seul intérêt de l'histoire et de la postérité qu'il écrit; et l'on ne peut ainsi l'accuser ni de haine ni de ressentiment pour ses contemporains. Ses dernières volontés ont été ponctuellement suivies, car ses Mémoires n'ont paru que quarante ans après sa mort; et ce n'est réellement qu'à dater de cette publication, que la cour de Louis XIV et celle du régent ont été bien connues. Dès ce moment tous les historiens et tous les compilateurs y ont puisé à pleines mains; des milliers de volumes ont paru, dont cet ouvrage a fourni tout le fonds; et l'on pourrait citer plus d'un écrivain qui en parle assez mal, et qui en a emprunté ses récits et ses couleurs. Ce n'est pas assurément que le style en soit correct, ni qu'il soit destiné à servir de modèle ; mais il est rapide, énergique, plein d'images neuves et piquantes ; il est surtout d'une extrême facilité. Ce que l'auteur évite avec le plus de soin, c'est la gêne et l'apprêt. On voit qu'il eût été très-offensé de passer pour un écrivain de profession ; et sa vanité est telle, que même en écrivant pour le public, il veut que son style soit reconnu pour celui d'un grand seigneur. Il parle avec beaucoup de sagacité sur la politique, sur les finances, sur la guerre; et ses récits d'opérations militaires sont véritablement d'un homme du métier. Avant la mort
XIV, Saint-Simon s'étai
sez bien avec le duc d'O
était l'intermédiaire de
avec le parti du duc de Bo
et c'est par cette voie qu'il
coup de part au mariage d
Berri avec une princesse
Les désordres de celle-ci
sèrent par la suite des regr
tant plus amers, que sa
fut le témoin obligé, ét
d'honneur de la duchess
commencement de la régen
Simon fut porté au premie
la faveur. Le duc d'Orléan
au conseil de régence. Il
plusieurs reprises, le nom
verneur du jeune roi Loui
ne put vaincre sa répugnan
point. « Un malheur peut
» dit-il au régent : vous sa
» les calomnies que vos en
» fait circuler, ils diraient
» m'avez placé là pour ce
régent le consulta sur les a
plus épineuses; et quelquel
le tort de ne pas suivre
Saint-Simon était, à cette ép
me du parti qui se forma
sein de la cour contre le p
accusé de vouloir abaisser
et contre les princes légiti
voulaient s'élever au-dessu
composa plusieurs Mémoire
intérêts de ce parti, et se mo
tout très-à découvert dans
l'on reprochait sérieusem
membres du parlement de n
sortis de la haute noblesse.
lements répondirent par
écrit, et, remontant à l'or
familles de la cour, ils cor
la noblesse de la plupart d'e
(*V.* Potier de Novion,
526). On y lisait le pas
vant : « Le duc de Saint-S

noblesse et d'une fortune
nte, que tout le monde
instruit. Un de ses con-
ait presque de nos jours
de Mme. de Schomberg. La
blance des armes de la Va-
, que cette famille écartèle
lles de Vermandois, lui a fait
elle vient d'une princesse
e maison. Enfin la vanité
etit duc est si folle, que,
généalogie, il fait venir de
on de *Bossu* un bourgeois,
Maience nommé *Le Bossu*,
ousé l'héritière de la bran-
ée de sa maison. « On ne
pas attaquer Saint-Simon
droit plus sensible. Il pous-
à la plus extrême petitesse
nobiliaire ; et l'on ne con-
que ce ridicule, reconnu si
our le cachet et le partage
rance ou de la sottise, ait pu
un homme d'autant d'es-
savoir. Marmontel a dit,
lque vérité, que Saint-Si-
oyait dans la nation que la
, dans la noblesse que la
dans la pairie que lui-mê-
Mémoire du parlement le
a de colère ; il publia une
, dans laquelle il fit remon-
blesse de sa race jusqu'au
siècle ; et depuis ce temps
la plus aucune mesure con-
lement dans ses discours et
écrits. Cependant il haïssait
ment les Sulpiciens et les
il parle d'eux avec beau-
greur, tandis qu'il raconte
extrême sensibilité la des-
le Port royal. C'est peut-
tels sentiments qu'il faut
le sage conseil qu'il donna
t pour la conservation du
t, que Dubois voulait dé-
n 1721, le duc d'Orléans
le chargea d'aller demander à la cour d'Espagne la main d'une infante pour le jeune roi Louis XV, et de conclure le mariage d'une fille du régent avec le prince des Asturies. Quoique le premier de ces mariages n'eût pas lieu, et que le second ne fût point heureux, le négociateur reçut, de la part des deux cours, des témoignages de satisfaction. C'est dans ce voyage qu'il fut atteint de la petite vérole, au moment d'arriver à l'Escurial. N'osant paraître devant le roi dans cet état, il s'arrêta dans un village où Philippe V lui envoya son médecin. Dès qu'il fut rétabli, il alla remplir sa mission et il revint en France avec le titre de grand d'Espagne, qui est resté dans sa famille, et avec l'ordre de la toison d'or pour son fils aîné. Après la mort du duc d'Orléans, Saint-Simon perdit beaucoup de son crédit, et il passa la plus grande partie de sa vie dans sa terre de La Ferté. Il finit même par s'y retirer entièrement ; et ce fut là qu'il composa ses Mémoires. Il mourut, à Paris le 2 mars 1755, à l'âge de quatre-vingts ans. Il avait épousé, en 1695, la fille du maréchal de Lorges, qui fut dame d'honneur de la duchesse de Berri, et qui se conduisit avec beaucoup de sagesse et de dignité auprès d'une princesse si légère et si dissolue. Son fils aîné (Jacques-Louis), lui succéda dans la pairie. Plusieurs copies de ses Mémoires restèrent longtemps manuscrites dans les mains de l'évêque de Metz, son frère. La censure, et l'intérêt de beaucoup de familles puissantes, concouraient alors avec les ordres qu'il avait donnés pour en suspendre la publication. Ce n'est qu'en 1788, qu'il en parut un abrégé, 3 vol. in-8°. L'année suivante, on publia quatre volu-

mes de supplément. Lorsque la liberté de la presse fut proclamée, en 1791, Soulavie en donna une édition plus complète, à Strasbourg, 13 vol in-8°. Cette édition a été grossie, sans utilité, par beaucoup de notes dans l'esprit du temps, et par des pièces justificatives insignifiantes (*Voyez* SOULAVIE). Enfin une dernière édition plus méthodique et mieux ordonnée, mais très-incomplète, parut en 1818, 6 vol. in-8°., par les soins de M. F. Laurent. Il serait à desirer qu'un éditeur soigneux en fît une meilleure; mais il faudrait qu'il eût en sa possession tous les manuscrits, notamment celui qui a passé du ministère des affaires étrangères, dans les mains du marquis de Saint-Simon, ministre du roi à Copenhague. Il existe un jugement inédit du cardinal de Bausset sur les Mémoires de Saint-Simon. M—D j.

SAINT-SIMON, (CHARLES-FRANÇOIS VERMANDOIS DE ROUVROY SANDRICOURT DE), évêque d'Agde, naquit à Paris, en 1727. Il fit ses études avec succès au collége d'Harcourt, et entra dans la maison de Navarre pour y prendre ses degrés en théologie. A la culture des sciences ecclésiastiques, il joignit celle des langues savantes, et prit des leçons d'hébreu de l'abbé de Villefroy (*V.* ce nom), auquel il resta constamment attaché. L'évêque de Metz, son parent, le nomma l'un de ses grands vicaires. Il parcourut l'Italie, en 1754, pour perfectionner son goût et ses connaissances par la fréquentation des savants, et l'examen des monuments que renferme cette terre classique. De Rome, où il avait assisté à l'élection du pape Clément XIII, il se rendit à Naples, visita le Vésuve et les fouilles d'Hercula-

num, et reçut en présent, magnifique exemplaire de tion des antiquités de cet son retour d'Italie, en 17 pourvu de l'évêché d'Agde. prélat s'occupa sur-le-c procurer à son diocèse u Bréviaire et un nouveau M fit précéder de Mandement recherches liturgiques. T depuis sa jeunesse par un ne lui permettait de dormi un fauteuil, il passait la p partie de la nuit dans sa bi où il avait rassemblé la c plus complète de livres ques, les meilleurs éditio teurs grecs et latins, et nombreuse d'ouvrages d principalement sur les p Nord. Il eut, en 1764, l'h haranguer le roi à la tête putation des états de Lan le discours qu'il prononça circonstance, produisit u pression à Versailles. Son les lettres, et la noble qu'il accordait aux savant recevoir, en 1785, à l'ac inscriptions; et il ne cess lors d'entretenir une corre suivie avec ses nouveaux Averti par l'agitation génér prits, de l'orage qui menaç nistres de la religion, il s loi de ne quitter son diocès qu'il y serait contraint p lence. Au mois de juin 1 séditieux entourèrent son lui signifièrent de s'éloigne chercher un asile à Paris flattait de rester inconnu; ne sortît que pour assiste semblées de l'académie, d membre. Passant ses jour d'un petit-neveu infirme, s'était dévoué, le pieux évê

de ne put échapper aux proscriptions. Plongé dans les cachots comme suspect, il y resta plusieurs mois, et fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, le 25 juillet 1794. C'était la veille même du 9 thermidor, qui délivra la France de ses bourreaux. Sa précieuse bibliothèque, restituée à sa famille, fut acquise par Barthez (*V.* ce nom), qui l'a léguée à l'école de médecine de Montpellier. L'exemplaire qu'il possédait de l'*Horace* de Sanadon, in-4°., contient une traduction des Odes de ce poète, écrite sur les marges; il avait également enrichi de Notes la comédie des *Nuées*, dans son exemplaire de la Traduction d'*Aristophane*, par Poinsinet de Sivry (*Voyez* ce nom). Le premier volume du *Voyage littéraire en Grèce*, par Guys, renferme de l'évêque d'Agde une *Lettre* pleine d'érudition, et dans laquelle il donne de nouvelles étymologies, entre autres du nom de Marseille, qu'il tire de deux mots celtiques *Mas Salyetæ*, habitation des Salyens. On trouve, dans le *Magasin Encyclopédique*, 1808, tome v, pag. 377-84, une *Notice sur M. de Saint-Simon*, signée T. J. A. M.

W—s.

SAINT-SIMON (Maximilien-Henri, marquis de), écrivain peu connu, mais qui mérite de l'être, naquit vers 1720. Destiné, par sa naissance, à la profession des armes, il servit, comme aide-de-camp du prince de Conti, dans les guerres d'Italie, et se trouvait, en 1744, à la bataille de Coni. La paix lui permit enfin de se livrer à son goût pour les lettres. Il perfectionna, par les voyages, les connaissances qu'il avait acquises, et se retira, vers 1758, dans une campagne près d'Utrecht. Passionné pour les fleurs, et particulièrement pour les jacinthes, il en réunit plus de deux mille variétés dans un jardin qu'il possédait à Harlem. La société des savants et la culture des lettres embellirent ses loisirs; et il mourut, dans sa retraite, près d'Utrecht, en 1799 (1). Le *Magasin encyclopédique*, en annonçant la vente de la bibliothèque de Saint-Simon, promettait quelques détails sur la vie d'un homme que distinguaient des qualités éminentes; mais personne ne s'est encore occupé de lui payer le tribut que réclament ses talents, sa philosophie et son noble désintéressement. On connaît de lui: I. *Des jacinthes, de leur anatomie, reproduction et culture*, Amsterdam, 1768, in 4°. de 164 p., chiff., avec dix planches. Ce Traité est divisé en huit chapitres. Le septième, qui traite de la génération de la jacinthe et des plantes en général, offre des observations neuves et intéressantes (2). II. *Histoire de la guerre des Alpes*, ou Campagne de 1744, par les armées combinées d'Espagne et de France, commandées par l'infant don Philippe et le prince de Conti, Amsterdam, 1769, in-fol. de 232 pag.; ibid., 1770, in-4°. de 290 pag. Cet ouvrage, dans lequel l'auteur se montre non moins grand tacticien qu'habile écrivain, est très-estimé des militaires. Il est accompagné de cinq cartes de géographie et d'un tableau qui offre parallèlement les détails du passage des Alpes par Annibal, selon les récits de Polybe, de Tite-Live, l'interprétation de l'auteur et celle de Folard. Dans une longue Préface, il discute avec beau-

(1) Et non pas en 1799, comme le disent tous les biographes qui nous ont précédés.

(2) L'auteur de l'*Bibliographie* [illegible] attribue au marquis de Saint-Simon, le *Gouvernement* [illegible] *des abeilles*, [illegible] P. de Houdt, [illegible] ouvrage [illegible] Simon, [illegible]

coup d'érudition cette question historico-géographique, et s'efforce de prouver que la route du héros carthaginois dut être par Barcelonette et le mont Viso. M. Fortia d'Urban a, dans une Dissertation particulière, successivement améliorée dans trois éditions, établi un système un peu différent, fortifié de preuves qui semblent ne rien laisser à desirer : il prouve que le passage dut avoir lieu par le Mont-Genèvre. L'ouvrage du marquis de Saint-Simon est suivi d'une *Histoire de Coni*, depuis sa fondation, en 1200, jusqu'en 1744. Denina (3) lui reproche assez durement, comme un plagiat, de n'avoir pas dit que ce morceau était tiré ou traduit des *Secoli di Cuneo*. III. *Histoire de la guerre des Bataves et des Romains*, d'après César, Tacite, etc., ibid., 1770, gr. in-fol., avec les figures d'Otto Vénius, gravées par Tempesta (*V.* Civilis, VIII, 590). IV. *Essai de traduction littérale et énergique*, Harlem, 1771, in-8°. C'est la traduction de l'*Essai sur l'homme*, de Pope, et d'une partie du 2°. livre de la *Pharsale*. Saint-Simon trouvait la Traduction de Lucain, par Marmontel, faible et languissante ; et il se proposait de montrer qu'il était possible de faire mieux. Son Fragment de traduction reparut à Amsterdam, 1793, in-8°. V. *Témora, poème épique d'Ossian*, traduit d'après l'édition anglaise de Macpherson, Amsterdam, 1774, in-8°. VII. Les *Nyctologues de Platon*, Utrecht (1784), 2 part. in-4°. Cet ouvrage n'a été tiré qu'à un petit nombre d'exemplaires distribués en présent. Il est divisé en sept Dialogues ou Nuits, dans lesquels l'auteur examine autant tions de haute philosophie. V *surdités spéculatives*, sans grand in-4°. C'est une suite vrage précédent. L'auteur l chi d'une Carte de l'*Atlan* Platon. VIII. *Mémoire ou l vateur véridique, sur les t actuels de la France*, L 1788, in-8°. IX. *Essai sur potisme et les révolutions de sie*, 1794, in-4°. On assur marquis de Saint-Simon a la sieurs ouvrages en manuscri

SAINT-SIRAN. *V.* Sai RAN.

SAINT-SORLIN. *Voy.* RETS, XI, 203.

SAINT-URSIN (Marie D decin, né à Chartres, en y fit de bonnes études, et avec quelque succès à la lit et à la musique. Le goût pou decine lui étant survenu tout- il suivit les cours relatifs à cet ce, et fut reçu, peut-être un promptement, médecin à sité de Caen. Il partit, en 17 l'armée, et devint, en peu d premier médecin de celle d et inspecteur-général au co santé. Il revint, en 1800, où il épousa une jeune person ble et spirituelle, mais sans Ce fut probablement pour e publia l'*Ami des Femmes*, tres d'un médecin, concern fluence de l'habillement des sur leurs mœurs et leur santé 1802. Cet ouvrage, dans l science est traitée, quoique ciellement, d'une manière a fit connaître l'auteur, qui en une deuxième édition en 18 *Gazette de Santé*, journal r rédigée anciennement par Ga et M. Pinel, était suspendue

(3) *Bibliopea*, p. 272.

nnées. Saint-Ursin voulut vivre : il s'associa divers urs ; mais il en resta enhargé. Entre ses mains, ce prit une nouvelle vie, et ccès marqué. En 1808, n donna un *Manuel populaire Santé*, in-8°. : quoique le même sens et dans le que l'*Ami des Femmes*, e ne fut pas reçu avec la ur. L'auteur fit paraître icétie, non médicale, intiqui ne fut guère mieux admis, en 1806, à la somique des sciences, il en crétaire général en 1811. itions littéraires de Saintson attrait pour cette soamusait souvent par sa ieur et par ses saillies, le peu à cette abnégation si au médecin praticien, et t peu propre à suivre les à se faire une clientelle. ouvé, en outre, quelques nts dans sa fortune, il ervice comme médecin, campagne de Russie, et a par son zèle et son urste prisonnier avec les un hôpital, à la tête dutrouvait, quelques jourioncèrent qu'il était mort . : loin de là, il reçut, des Russes, le meilleur fut fêté et consulté par nombre de leurs officiers Revenu en France, en prouva moins de faveur : mbre de familles dont il decin, avaient fait d'au- pendant son absence. Il pitale pour aller à Calais, place de premier médecin de l'hôpital militaire, à laquelle il avait été nommé, et publia, au moment de son départ, un traité sur la goutte, ayant pour titre, *Etiologie et Thérapeutique de l'arthritis et du calcul*, ou *Opinion nouvelle sur la cause, la nature et le traitement de la goutte et de la pierre ;* suivi d'un petit Traité d'*Uromancie hygiénique*, 1816, in-8°. Cet ouvrage présente quelques pages bien écrites et bien pensées. L'auteur a mis à profit des expériences de Berthollet, ainsi que quelques-unes qui sont propres à l'auteur de cet article, sur l'acidité et l'alcalinité de l'urine dans la goutte. Il crut pouvoir les faire servir de base à une nouvelle théorie de cette maladie, et indiquer même la nature de son principe ; il la divisa en goutte acide, goutte alcaline, et en goutte sous-acide et sous-alcaline. Une telle division était évidemment fausse, parce que les variations d'acidité et d'alcalinité se remarquent dans le même accès de goutte. Cette prétention d'avoir expliqué le principe de cette maladie, prétention qui ne pouvait que tourner au détriment de la science, ne parut qu'une présomption ridicule (2). Mais l'éloignement pour les idées fondamentales de l'ouvrage en fit négliger les vérités de détail. Aussi n'eut-il point le succès auquel l'auteur s'attendait, et qu'il méritait à certains égards. Saint-Ursin remplit avec honneur, pendant deux ans, ses fonctions de médecin militaire à Calais; et il y mourut le 5 août 1818. Avec de la science, des qualités aimables, et beaucoup d'esprit, cet homme n'eut en France

qu'un succès médiocre. C'est que ces qualités étaient obscurcies par une trop grande mobilité dans les idées, qui ne lui permettait d'en avoir de bien fixes sur aucun point, ce qui lui donnait par fois l'apparence d'un manque de solidité et de justesse dans le raisonnement. Outre les ouvrages mentionnés, on connaît de lui des *Notes* jointes à la traduction du livre de Giannini, *De la Goutte et du Rhumatisme*, 1810, in-12, et des *Stances* sur la *Naissance du roi de Rome*, 1811, in-4°. Il était le grand dégustateur de la société dite du *Caveau moderne*. Il a fourni des articles à l'*Epicurien français*, publié par cette société sous le titre de *Journal des gourmands et des belles*. On lui a aussi attribué la *Lettre du docteur Aplopharmaque à son ami le docteur Botanophile*, 1810, in-8°. On a publié un *Recueil de Lettres* adressées à M. le docteur Marie de Saint-Ursin, par M. Frier (*V.* le *Magasin encyclop.* de mai 1811, tome III, p. 161). On trouve une Notice sur Saint-Ursin, dans les *Annales encyclopédiques*, tome V, pag. 138. N—H.

SAINT-VINCENS (Jules-François-Paul Fauris de), antiquaire provençal, naquit, en 1718, à Aix, d'une famille de robe. Dès sa première jeunesse, il cultiva la littérature, l'histoire et l'archéologie. Il s'était lié d'une étroite amitié avec Vauvenargues et Thomassin de Mazaugues, dont l'exemple et les conseils eurent une grande influence sur la direction de ses études. Destiné à la carrière de la magistrature, il se pénétra de bonne heure de l'étendue de ses devoirs, et ne négligea rien pour se mettre en mesure de les remplir. Il fut nommé président au parlement; et dans l'exercice de cette
se concilia l'estime publiq
intégrité, son esprit conci
fermeté. Portant dans ses
modération de son caractè
ploya cinquante ans à fo
bibliothèque de dix mille v
un cabinet d'antiquités et
les. Dès qu'il avait acquis q
jet intéressant, il s'empr
donner avis aux savants :
qu'il se mit en correspond
l'abbé Barthélemy, Cary,
gne, Sainte-Palaye et Sai
Alex. Recupero, Fabricy
court, etc. Il fit don de ses
de Marseille à l'académi
ville, dont il était mem
charmait ses loisirs en r
Catalogue raisonné de sa
numismatique, dans laqu
marquait une suite précieu
naies de Provence. Plein
tion pour Peiresc, il fit
1778, un monument à
re, détruit par le vandali
rétabli depuis dans l'ég
Sauveur (*Voy.* Peiresc,
261). Il fut admis com
libre regnicole, à l'aca
inscriptions, en 1786. e
année, il paya son trib
compagnie par un *Mémo*
tour antique qui se trou
porée dans l'enceinte du
parlement d'Aix, et dén
c'était un tombeau roma
l'avait déjà présumé P
1790, il fit parvenir à
académie ses *Observatio*
mosaïques récemment d
à Aix. Lors de la supr
parlements, le président
cens se livra tout entier
des numismatiques, qu
jamais interrompues. I
de sa vertu le sauva

ires. Cependant il fut
is en arrestation pen-
ir; mais il dut sa liberté
u'il inspirait aux agents
tyrannie. Ce digne ma-
ut octogénaire, à Aix,
re 1798. En 1770, il
les *Tables des Mon-*
ovence, in-4°. Il rédigea
émoire sur les monnaies
ours en Provence, depuis
pire d'Occident jusqu'au
le, et le remit, avec les
Papon, qui l'inséra dans
et III de son Histoire de
ce (*V.* Papon, XXXII,
itre, on a de lui: un Mé-
s monnaies et les mo-
s anciens Marseillais,
, avec trois planches. De
découvertes l'obligèrent
rédiger un autre par son
lition est ornée de cinq
en a laissé de très-éten-
nuscrit: *Sur l'état* du
des sciences et des arts
, pendant les treizième,
et quinzième siècles; *sur*
s attribuées au roi René
Voy. René, XXXVII,
On doit consulter, pour
uls, la *Notice* sur la vie
ges du président de Saint-
crée par son fils, dont
ans le *Mag. encyclopéd.*,
401, et publiée séparé-
o, in-4°. de 68 pages.
on, dans laquelle l'au-
plus de développements
es ouvrages de son père,
de douze planches re-
les médailles et d'anciens
découverts en Provence;
tion grecque trouvée par
de Saint Vincens dans la
Durese, et expliquée par
Rochette (*V.* le tome
1er. des *Mélanges de critique et de littérat.*) et de quelques pièces dont trouvera le détail dans le *Magaz. encyclopédiq.*, 1800, II, 282.

W—s.

SAINT-VINCENS (Alexandre-Jules-Antoine Fauris de), fils du précédent, naquit, en 1750, à Aix en Provence. Elevé au collège de Juilly, près de Paris, il y puisa des principes religieux dont il ne s'écarta jamais, pas même dans l'âge des passions. La riche collection de livres, de médailles et d'antiques qu'il avait eue sous les yeux, dans la maison paternelle, lui inspira de bonne heure le goût de l'archéologie, et il n'eut d'autre ambition que de se faire un nom dans les lettres et dans la magistrature, en suivant les traces de son père. Reçu à la sénéchaussée d'Aix, en 1775, il ne discontinua pas ses études favorites. En 1781, il épousa Mlle. de Trimond, petite-nièce du président de Mazaugues, descendant de l'illustre Peiresc (*V.* ce nom). Les richesses littéraires dont elle était héritière furent appréciées par Saint-Vincens, et développèrent en lui un goût décidé pour l'histoire de la Provence. Devenu, en 1789, président à mortier au parlement d'Aix, il partagea son temps entre le palais et son cabinet. Après avoir aidé son père à sauver de l'oubli, en les faisant dessiner, un grand nombre de monuments du moyen âge, peintures, inscriptions, bas-reliefs, etc., dont ils prévoyaient avec raison que la plupart seraient détruits par la révolution, Saint-Vincens perdit sa charge, et fut incarcéré, en 1793. Libre après le 9 thermidor, il commença sa réputation littéraire, en publiant une Notice sur la vie et les travaux de son père (*Voy.* l'article

précédent). Non content d'augmenter son riche cabinet par l'acquisition des livres, des médailles qui lui manquaient, il recueillit des tableaux, des monuments échappés aux ravages du vandalisme, et les déposa dans les églises, lorsqu'elles furent rendues au culte. Il fit rétablir dans la cathédrale d'Aix, le monument que son père avait élevé à Peiresc, et en publia la Notice. Les tombeaux de l'église souterraine de l'abbaye Saint-Victor à Marseille avaient été profanés et dispersés : Saint-Vincens, de concert avec les autorités de cette ville, les fit retirer de la cour du lycée, où ils étaient entassés et oubliés, et les plaça dans un Musée qui se forma sous ses auspices, et dont il rédigea le Catalogue. En 1799, il refusa la place de premier président de la cour d'appel des Bouches du Rhône, sans cesser de répondre à la confiance de ses concitoyens, dont il arbitrait les procès. Il accepta seulement les fonctions d'administrateur des hospices d'Aix, puis celles de maire de cette ville, en 1808. Les taxes révolutionnaires, les dépenses où l'entraînaient sa bienfaisance et sa passion pour les arts et l'antiquité, l'ayant obligé de vendre son patrimoine, et réduit à la fortune de sa femme, il consentit, en 1809, à être membre du corps législatif. Le nom de son père, son mérite personnel et ses liaisons avec Millin, qu'il avait accueilli en Provence, l'avaient fait élire, en 1807, associé correspondant de la troisième classe de l'Institut. Recherché à Paris par les amis de sa famille et par les personnes avec lesquelles il était en relation comme érudit et comme fonctionnaire public, Saint-Vincens visitait les Musées, les bibliothèques publiques, les collections d'amateurs, et en satisfaisant ses goûts de prédilection, il fortifiait sa santé, que sa vie sédentaire et studieuse avait affaiblie. Nommé, en 1811, second président de la cour impériale des Bouches du Rhône, il en remplit les devoirs avec autant de zèle et d'assiduité, que s'il y eût été porté par inclination. Les événements de la restauration, et le rappel du corps législatif, sous le nom de chambre des députés, l'ayant ramené à Paris, en 1814, il fit, vers la fin de cette session, un rapport très-étendu pour l'adoption d'un projet de loi sur la franchise du port de Marseille, et sut y rattacher des détails historiques fort intéressants. Il se trouvait encore à Paris, en mars 1815, et y vécut très-retiré, pendant les cent jours, s'occupant d'un travail sur les sculptures extérieures de l'église Notre-Dame de Paris. N'ayant pas été réélu pour la session de 1815, il quitta la capitale, en 1816, et revint à Aix, exercer sa charge de président, dont les honoraires étaient son unique revenu. Le 3 août de cette année, il fut nommé associé libre de l'académie des inscriptions. Ce travail opiniâtre et constant auquel se livrait Saint-Vincens détruisit entièrement sa santé, en 1818. Il ne changea rien à sa manière de vivre, ne négligeant même point le palais, dans les moments de relâche que ses souffrances lui laissaient. Lorsque sa maladie empira, les livres de piété, les ouvrages de littérature et d'histoire couvraient et entouraient son lit. Un dernier accès de fièvre et de colique l'emporta, le 15 novembre 1819. Avec lui finit cette suite de savants antiquaires qui, depuis le fondateur du cabinet du Roi (*Voy.* Rascas), avaient, pendant plus de deux siè-

a magistrature et la ville
ié dans la Provence l'a-
ences et des lettres, et
s les genres d'instruc-
ection de médailles a
ar la ville de Marseil-
Saint-Vincens n'avait
pédantes que trop com-
les savants. Son esprit
ju'enjoué; et la douceur
re se peignait sur sa phy-
mémoire était prodi-
ossédait, dans le plus
, l'histoire de chaque
, église, famille et châ-
ence. Il a composé un
e de *Notices*, *Mémoi-*
tations, insérés dans le
clopédique, dans les An-
pédiques, etc. Nous nous
donner la liste de ceux
ces qui ont été réimpri-
ibliés dans le *Recueil*
es de la société aca-
ix, dont il était un des
dateurs. I. *Notice sur*
is-Pierre Fauris de
s, in-4°., Aix, an 8 et
en outre : *Interpréta-*
scription grecque tirée
qu'avait habitée Pei-
dailles de Marseille;
sur une urne sépulcra-
e inscription en vers
e à Marseille; — Ins-
que sur un cippe trou
fondements de Saint
rseille; — Notice sur
lailles du cabinet de J.
Saint-Vincens; — *Ins-*
que du même cabinet.
s et jetons frappés en
— Monnaies qui ont eu
vence sous les comtes,
an IX. III. *Notice des*
ntiques conservés dans
le Marseille, Marseille,
1805. IV. *Mémoire sur la position de l'ancienne cité d'Aix*, in-8°., Paris, 1812, et Aix, 1816. V. *Mémoire sur une tapisserie du chœur de l'église cathédrale d'Aix, qui était autrefois à Saint-Paul de Londres*, in 8°., Paris, 1812. VI. *Notice sur les lieux où les Cimbres, les Ambrons et les Teutons ont été défaits par Marius, et sur le séjour et la domination des Goths en Provence*, in-8°., Paris, 1814. Ce Mémoire, que Saint-Vincens composa, sur la demande qui lui en avait été faite par M. Munter, évêque de Sélande, fut traduit en danois, par le comité royal des antiquités de Copenhague, et valut à l'auteur le titre d'associé-correspondant de l'académie de cette ville. VII. *Mémoire sur l'état des lettres et des arts, et sur les mœurs et usages suivis en Provence dans le quinzième siècle*, in-8°., Paris, 1814. VIII. *Mémoire sur les bas-reliefs des murs et des portes extérieures de Notre-Dame de Paris, et sur les bas-reliefs extérieurs du chœur de la même église*, in-8°., Paris, 1815, et Aix, 1816, avec deux gravures. IX. *Notice sur un manuscrit contenant les sermons de Pierre de Marini, confesseur du roi René*, Aix, 1816. X. *Mémoires et Notices relatifs à la Provence*, Aix, 1817. XI. *Mémoire sur les antiquités et curiosités de l'église cathédrale de Saint-Sauveur à Aix, avec l'explication d'une curieuse inscription du seizième siècle*, Aix, 1818. XII. *Mémoire sur les antiquités et curiosités de la ville d'Aix*, Aix, 1818. XIII. *Mémoire sur quelques découvertes d'antiquités, faites auprès d'Aix, en* 1817. XIV. *Mémoire sur un marbre qui sert de banquette dans le cloître de Saint-*

Sauveur, et qui porte une inscription du dixième ou onzième siècle, 1818. Cette Dissertation, la dernière que Saint-Vincens ait composée, l'occupa pendant la maladie dont il mourut. Elle contient de curieux détails sur le chant, la musique d'église et l'instruction du clergé, dans les dixième et onzième siècles. Il a publié en outre, dans le Magasin encyclopédique et dans les Annales encyclopédiques, un grand nombre de *Lettres inédites de Peiresc*, qui ont été depuis réimprimés à Paris, 1815, et à Aix, 1816 (*V.* Peiresc). Saint-Vincens était officier de la Légion-d'honneur, et correspondant des académies de Marseille, de Grenoble, du Var et de Vaucluse. (1) Son éloge, par M. Dacier, a été lu à l'académie des inscriptions. Sa Notice, par M. de Fonscolombe, 1820, in-8°., est imprimée dans le tome II du *Recueil des Mémoires* de la société académique d'Aix. A—T.

SAINT-VINCENT (Grégoire de), célèbre géomètre, naquit à Bruges, en 1584. Il alla continuer ses études en Italie; et, ayant embrassé la règle de saint Ignace, à Rome, à l'âge de vingt ans, il devint l'un des disciples du P. Clavius (*V.* ce nom), et lui succéda dans la chaire de mathématiques. Parmi ses découvertes, on doit remarquer la symbolisation de la parabole avec la spirale, qu'il reconnut et enseigna, vingt-cinq ans avant que Cavalieri publiât la *Géométrie des indivisibles*, qui ne parut, qu'en 1635 (*Voyez* Cavalieri). Sa réputation comme géomètre s'étendit bientôt dans toute l'Europe. Il fut appelé, par l'empereur Ferdinand II, à Prague; et il se dans cette ville lorsqu'elle f quée par les Suédois. Le P Vincent reçut une blessure g allant porter les secours de gion aux soldats jusque sur l de bataille; et il perdit, au sa gue, tous ses manuscrits, e tres, un gros volume sur la ture du cercle, qui fut la p flammes. Il s'était beaucou de la recherche de cette qua et c'est en travaillant su meux problème qu'il recue foule de vérités neuves, qu surent, parmi les géomètres très-distingué. L'ouvrage qu' sur cette matière, et dont n lerons plus bas, contient d çus d'une haute importanc les raisons dont il appuyait tendue découverte ne pouv soutenir l'examen. Descart voir la fausseté, dans une le écrivit au P. Mersenne. Ce attaqua le premier la nouv tion du problème de la qua dans son livre : *Cogitat co-mathematica*, 1648. T après, Huygens, alors for réfuta Saint-Vincent, dans resté, dit Montucla, comm dèle de précision et de nette Leotaud, jésuite et bon ma cien, se joignit aux advers son confrère, qui ne trouv fenseurs que parmi ses d Dans le nombre, se distingu PP. Sarana et Aynscom. mier répliqua très-vivem Mersenne; le second répondi gens et au P. Leotaud, qu'i de n'avoir point compris les nements de son maître. Le taud reprit la plume; et si *Cyclomathia* (*V.* Leotaud, 203), il ne réduisit point a

(1) Il avait laissé un manuscrit une *Histoire d'Aix* et une *Histoire* très-étendue *du bon roi René*, mort en 1480. A. B—T

les défenseurs imprudents de Saint-Vincent, c'est que la passion finit par se mêler de la querelle. Le roi Philippe IV avait appelé le P. Saint-Vincent en Espagne pour donner des leçons de mathématiques au prince don Juan d'Autriche. Il revint, sur la fin de sa vie, dans les Pays-Bas, et mourut d'apoplexie, à Gand, où il remplissait les fonctions de Bibliothécaire, le 27 janvier 1667. On a de lui : I. *Theses de cometis*, 1619, in-4°. Elles sont citées par Lalande, dans la *Bibliographie astronomique*, pag. 174. II. *Theoremata mathematica scientiæ staticæ de ductu ponderum per planitiem rectæ et obliquæ horizontem decussantem*, Louvain, 1624, in-4°., fig. III. *Opus geometricum quadraturæ circuli et sectionum coni*, Anvers, 1647, in-fol. Suivant Montucla, cet ouvrage est un vrai trésor, une mine riche de vérités géométriques et de découvertes importantes et curieuses. On y trouve une multitude de théorèmes nouveaux sur les propriétés du cercle et de chacune des sections coniques ; des moyens sans nombre de carrer la parabole ; la mesure absolue de quantité de corps ; la formation d'une multitude de nouveaux corps susceptibles de considération géométrique, et qu'il mesure par la méthode *Ductus plani in planum* ; la symbolisation de la parabole avec la spirale, et enfin plusieurs nouvelles propriétés de l'hyperbole. Cependant Montucla trouve exagérés les éloges dont le P. Castel a comblé Saint-Vincent, dans la *Préface* du *Calcul intégral*, de Sluse. IV. *Opus geometricum ad [illegible] Libum per rationum, proportionalitatumque novas proprietates*, Gand, 1668, in-4°. Cet ouvrage, que l'auteur n'a point terminé, a pour objet le problème de l'invention des deux moyennes proportionnelles continues. On peut consulter, sur le P. Saint-Vincent, l'*Histoire des mathématiques*, par Montucla, II, 79-84, et la Notice biographique, que M. Quetelet lui a consacrée, dans les *Annales belgiques* d'avril 1821, VII, 253. W—s.

SAINT-VINCENT (Robert de), conseiller à la grand'chambre du parlement de Paris, où il prit séance le 12 janvier 1748, fut un des chefs de l'opposition parlementaire, sous le règne de Louis XVI. Son caractère le rendait bien propre à un tel rôle. On voyait en lui, selon un écrivain qui l'a connu (1), « un de ces » naturels en quelque sorte sauva- » ges, auxquels des mœurs sévères » et l'habitude de l'étude et de la re- » traite ont laissé toute leur rudesse ; » dont les expressions par conséquent, toujours éloignées de la flatterie, conservent quelquefois à peine la politesse, mais trouvent grace » devant les souverains, non-seulement à cause de leur nouveauté ; » mais parce qu'elles sont dictées par » une bonne foi qui n'est jamais dou- » teuse. » Un tel homme se mit, avec Duval d'Éprémenil, à la tête de ces magistrats imprudents qui hâtèrent le moment d'une révolution dont ils devaient être des premières victimes. Zélé janseniste, il portait jusqu'au fanatisme les préjugés de cette secte. Dans la fameuse affaire du collier, il fut, avec Fréteau de Saint-Just, au nombre des conseillers qui prirent le plus vivement les intérêts du cardinal de Rohan (*V.* Rohan, XXXVIII, 411). Aussi l'abbé Georgel, dans ses Mémoires, fait-il honneur à ce

(1) Sallier, auteur des *Annales françaises*, dans [illegible] d'Éprémenil, t. XIII, p. 111.

magistrat d'une « rigidité de princi-
» pes, et d'une inflexibilité de carac-
» tère qui ne plie que devant la justice
» et la loi (2). » Saint-Vincent, non content de conclure à ce que le cardinal fût déchargé de l'accusation intentée contre lui, « osa hautement bla-
» mer la publicité donnée à ce procès,
» et la scène si peu réfléchie du 15
» août, dans la galerie de Versail-
» les. Il plaignit la jeunesse du roi
» et de la reine, de n'avoir pas eu
» auprès d'eux un ministre assez
» sage et assez courageux pour leur
» représenter qu'un pareil éclat était
» fait pour affliger la religion, com-
» promettre la majesté du trône,
» et blesser les lois protectrices de
» la liberté individuelle (3). » On sait que l'opinion de Saint-Vincent fut adoptée. Le 19 octobre 1786, il dénonça aux chambres assemblées le *nouveau Rituel* de M. de Juigné, archevêque de Paris. Il fut un des principaux moteurs de l'arrêté pris, le 15 août 1787, par le parlement contre l'édit sur l'impôt territorial et du timbre, enregistré forcément dans le lit de justice du 6 du même mois. Le 15 août suivant, jour de l'Assomption, chaque conseiller reçut une lettre de cachet, qui lui ordonnait de quitter Paris dans le jour, et de se rendre en exil à Troyes. « Plusieurs de *Messieurs*, dit un autre écrivain du temps (4), eurent un redoublement de dévotion et assistèrent toute la journée aux offices de leurs paroisses. » Robert de Saint-Vincent dit à l'officier porteur de la lettre de cachet qui lui était destinée : « Mon-
» sieur, apparemment on a oublié
» que c'était fête solennelle, et que
» j'avais à servir aujourd'hui un
» plus grand maître que le roi : ainsi
» je vous déclare que je vais à l'é-
» glise. » C'est à cette occasion que, dans une brochure, intitulée : *Observations d'un avocat*, l'auteur anonyme s'exprime ainsi : « Je croyais
» que le lit de justice avait terminé
» tous les débats parlementaires, et
» que M. Robert de S.... V..... qui
» joint une ame droite à une tête ar-
» dente, ne s'occuperait plus que de
» la bulle *Unigenitus* (5). » Durant l'exil du parlement, la majorité de cette compagnie et la cour ne tardèrent pas à se rapprocher. L'ennui d'être relégués en province fatigua la constance des magistrats. Ce fut en vain que Saint-Vincent, qu'on voyait, dans toutes les occasions, marcher, malgré son grand âge, sur la même ligne que d'Éprémenil, s'efforça de s'opposer à toute négociation ; en vain il insista pour qu'on fît le procès au ministre Calonne ; l'accommodement fut conclu avec la cour ; et le parlement, rappelé à Paris, rentra dans ses fonctions, le 10 novembre 1787 : mais cette compagnie ne tarda pas à reprendre son attitude hostile. Le roi s'étant rendu à l'improviste au parlement, le 19 du même mois, pour faire enregistrer un édit portant création d'emprunts pour quatre cent vingt millions ; plusieurs conseillers, entr'autres Fréteau et Sabbatier, sans respect pour la majesté royale, firent entendre les observations les plus violentes ; mais personne ne parla avec plus d'audace que Robert de Saint-Vincent, dont le discours nous a été conservé tout entier (6). « Il

(2) Mém. de l'abbé Georgel, t. II, p. 191, 2e. édition.

(3) Ibid., p. 200.

(4) Anecdotes du règne de Louis XVI (par Nougaret), t. II, p. 294.

(5) Voy. l'*Avertissement*, p. 3.

(6) Voy. Sallier, *Annales françaises*, p. 125 et suivantes.

eux pour nous, disait-
lorsque nous devons à
sté des conseils, de n'a-
re que de tristes vérités;
irconstances qui accom-
présence dans son par-
ertissent assez que c'est
té de plus pour la chose
ii Votre Majesté venait
son parlement des lois
dagement de la nation,
cherché à soustraire à
; le peuple de votre ca-
s portes du palais se-
; fermées? les avenues
lle seraient-elles inter-
itoyens? la marche de
sté eût-elle été transfor-
course précipitée? Ah!
: trouve-t-on dans le cas
: qu'au lieu des acclama-
imes, si justement dues
ajesté, pour sa bonté et
pour ses peuples, elle
it, sur tous les visages,
de et consternation? »
emprunts, Saint-Vin-
: « Ce qui ne peut être
our personne, c'est que
esure scandaleuse: et
peut-on espérer que le
mette son vœu en fa-
pareil acte, tandis que
de famille en faisait de
, il n'y a pas un tribunal
les annuler? » Le fou-
it adressait ensuite au
général Lambert cette
riquante: « Vous flattez-
sieur, d'avoir le temps
le plan que vous avez
Cette faveur qui vous a
inistère, espérez-vous
se vous maintenir aussi
? Depuis huit mois seu-
vous êtes le quatrième ma-
inances, et vous fe...ez

» un plan qui ne peut s'accomplir
» qu'en cinq années! » Le préambule de l'édit annonçait la convocation des états-généraux pour l'année 1792. « Pourquoi ce retard, demandait » Saint-Vincent? Trouve-t-on que » le désordre ne soit pas assez grand » dans les finances? .... La vérité, » la voici. Vos ministres veulent évi- » ter ces états-généraux, dont ils re- » doutent la surveillance. Mais leur » espérance est vaine. Les besoins de » l'état vous forceront à les assem- » bler d'ici à deux ans. » Sallier, après avoir rapporté cette harangue, ajoute ces réflexions (7): « Il faut » l'avoir entendu pour se faire une » idée de ce que le débit, l'organe et » le geste y ajoutaient de rudesse et » d'originalité. Pendant tout le temps » qu'il dura, le roi resta tourné vers » l'orateur, les yeux fixés sur lui, l'é- » coutant avec attention et bonté; et » il lui fit témoigner depuis que cette » franchise ne lui avait pas déplu. » Quoi qu'il en soit, Robert de Saint-Vincent partagea pour quelque temps l'exil de Fréteau et de Sabatier de Cabre, ses confrères. S'il avait témoigné une forte opposition à l'édit d'emprunt, il applaudit à l'édit en faveur des protestants. Il le fit encadrer avec luxe, et le montrait complaisamment à ceux qui entraient dans son cabinet. On a accusé ce magistrat d'assister, avec les conseillers Le Coigneux, Huguet de Semonville, Sabatier, Fréteau de Saint-Just, aux conciliabules qui se tenaient dans le palais du duc d'Orléans, vers le 15 août 1787 (8). Le 5 mai 1788, lors des troubles parlementaires qui eurent lieu au sujet de l'arrestation des

(7) Ibid., p. 111.

(8) Voy. l'ouvrage intitulé: Les Mystères de la conciliabule, avec la réponse de M. [illegible] Poyart, t. III, p. 111.

conseillers d'Éprémésnil et Montsabert, Saint-Vincent fut nommé membre de la députation chargée de se transporter auprès du roi pour lui faire des représentations « sur l'excès des malheurs qui menaçaient la » nation, et le supplier d'écouter, » dans sa sagesse, d'autres conseils » que ceux qui sont près d'entraîner » l'autorité légitime et la liberté dans » un abîme. » Cet irrespectueux message ne fut pas reçu. Après la convocation des états-généraux, Robert de Saint-Vincent reconnut franchement ses erreurs, comme d'Éprémésnil, dont il avait partagé les torts. Il émigra ; et par décret du conseil des anciens (du 26 août 1796), la maison qu'il avait habitée, rue Haute-Feuille, fut adjugée, comme bien d'émigré, au mécanicien Droz, en paiement de ses découvertes et travaux pour la fabrication des monnaies. Robert de Saint-Vincent mourut en Allemagne, en 1799. On doit le mettre au nombre de ces hommes probes et intègres qui, égarés par l'orgueil d'un esprit faux et ardent, ont fait beaucoup de mal en voulant faire le bien. D.—R—R.

SAITER (Daniel), ou SEITER, peintre naquit à Vienne en 1674. Il apprit les principes de son art à Venise, sous la direction de Charles Loth qui, pendant douze ans, lui enseigna tous les mystères de la couleur. Lorsqu'il se crut assez habile pour se livrer sans guide à son talent, il se rendit à Rome, sous le pontificat d'Innocent X, et fut employé, avec les plus habiles artistes de cette époque, à l'embellissement du palais Quirinal. Les travaux qu'il exécuta, et l'étude des chefs-d'œuvre des grands-maîtres des diverses écoles d'Italie perfectionnèrent sa manière ; et il était dans toute la force de son talent, lorsqu'il fut appelé à Turin. Il orna de ses o palais du roi et les maison et il soutint le voisinage d même. S'il le cède à ce de tre pour la grâce et l'am l'emporte sur lui et sur pour la force et la magie leur. Ses peintures à l'huil diées avec un soin extrême te de lui, dans la galerie d une *N. D. de douleur*, q sortie de la main des Ca peignit aussi la coupole du pital, et c'est une des fresques que possède la vill On voit encore de ses p dans plusieurs autres vill mont ; et comme il a peint à Rome et à Venise pas rare de rencontrer bleaux dans un grand nom leries dont il ne sont p moindres ornements. C mourut en 1705.

SAIX (Antoine du) *Saxanus*, né à Bourg, en brassa l'état ecclésiastiq pourvu de bénéfices cons Il avait été précepteur du voie, qui le nomma ensui mônier, et le chargea d'u sade à la cour de Françoi goût pour les lettres l'ava rapport avec les plus beau de son temps, et sa protecti fut pas inutile. Il mourut v Il a laissé plusieurs ouvr recherchés des curieux, à leur rareté. I. L'*Esperon pline pour inciter les hum bonnes lettres* (Paris), 1 tit in-4°., goth. ; Paris in-16. Cet ouvrage, écrit e dix syllabes, est divisé en ties. L'auteur traite de l'ut lecture, des bons et des m

théologie, de la philoso-
oit, de l'éducation, etc.
quelques préceptes uti-
yés dans un grand nom-
r communs et défigurés
barbare. II. *Petit fa-*
prentif surnommé l'Es-
discipline, Paris, 1537,
, 1538, in-8°.; et Paris,
. C'est un mélange de vers
pièces historiques peu
Le *Blason de l'église de*
, sans date, in-8°. On
r la description de cette
des plus belles de France,
P. Pacifique Rousselet,
ié l'histoire. IV. *Oraison*
Marguerite d'Autriche,
Savoie et comtesse de
Elle a été traduite en
primée à la suite de l'ou-
adin, *De antiquo statu*
, 1549. Le nom latin de
point été expliqué par les
rs de la Bibl. historique
et c'est mal-à-propos
guent, dans les Tables,
Saxonus. V. *La touche*
éprouver l'ami et le flat-
tée par Plutarque, trad-
isme, et mise à l'usage
ar Antoine du Saix,
, in-8°. VI. *Traité sin-*
Plutarque, de l'utilité
tirer des ennemis, tra-
version latine d'Érasme.
est joint au précédent.
ite de Sobriété, compo-
ne, pour conserver au
nté des religieux, Lyon,
. Cet ouvrage est écrit
II. *Marquetis de pièces*
ontenant plusieurs épi-
emblèmes, Lyon, 1559,

W—s.

Nicolas), compositeur
des plus savants élèves
de Leo, était maître de chapelle et professeur au conservatoire de la *Pietà*, à Naples. Il avait consacré le cours d'une vie longue et laborieuse à la formation d'une suite méthodique de modèles sur toutes les parties de la composition. En 1794, ce travail précieux fut publié aux frais du roi de Naples, et avec une extrême magnificence, sous le titre de *Regole del contrappunto pratico*, in-fol. Déjà l'Europe accueillait ce nouveau code de la composition musicale, lorsqu'un événement malheureux vint le ravir à l'empressement général. Au milieu des désordres qui éclatèrent à Naples, en 1799, les planches de l'ouvrage de Sala, déposées à l'imprimerie royale, furent volées et dispersées. Les exemplaires en devinrent très-rares; et le fruit de tant de travaux n'aboutit qu'à le faire regretter. On doit savoir gré aux éditeurs des *Principes de composition des écoles d'Italie* (Paris, 1809, 3 vol., in-fol.) de l'idée qu'ils ont eue de reproduire la plus grande partie des modèles de Sala, dans leur ouvrage, qui n'est que la réunion de ceux des plus célèbres compositeurs italiens. Sala mourut, en 1800, presque centenaire. A—g—s.

SALADIN (Malek-Nasser Youssouf Salah-eddyn, plus célèbre sous le nom de), sultan d'Égypte et de Syrie, était d'origine Curde, et naquit à Tekrit sur le Tigre, en 532 de l'hégire (1137 de J.-C.) Son père, ainsi que beaucoup de ses compatriotes, avait quitté les montagnes du Curdistan, pour se mettre au service de quelque petit prince de la Mésopotamie; il avait alors le gouvernement de Tekrit. On le nommait Aïoub (*V.* ce nom). C'est de là que les princes de la famille de Saladin qui régnèrent après lui en Égypte, en Ara-

bie, en Syrie, et en Mésopotamie, furent appelés du nom général d'Aïoubides. On rapporte que le jour même de la naissance de Saladin, un frère d'Aïoub, nommé Chyrkouh (*V.* ce nom), lequel devint fameux dans la suite, ayant commis un meurtre, Ayoub fut forcé de s'enfuir avec sa famille. Les deux frères se rendirent en Syrie, auprès de Zenghy, prince d'Alep et de Moussoul, qui remplissait l'Orient du bruit de ses exploits (*V.* Zenghy). C'était le temps des guerres les plus vives entre les Musulmans et les Chrétiens d'Occident établis en Palestine. Aïoub et Chyrkouh s'y distinguèrent et se signalèrent par leur courage. En récompense, Ayoub reçut la ville de Baalbec en fief. Mais après la mort de Zenghy, le désordre s'étant mis dans ses états, Ayoub fut obligé de quitter Baalbec, et vint s'établir à Damas, auprès du prince de cette ville. Cependant le bruit des succès de Zenghy avait retenti jusqu'en Occident; et une nouvelle croisade s'était formée. Dans le cours de cette guerre, Louis VII, roi de France, et Conrad, empereur d'Allemagne, étant venus mettre le siége devant Damas, en 543 (1148), Aïoub y montra son zèle accoutumé, et perdit dans un assaut son fils aîné (1). Tel était, à cette époque, l'enthousiasme religieux des Musulmans, que six ans après, le prince de Damas, menacé par les armes de Noureddyn, fils de Zenghy, devenu prince d'Alep, ayant cherché son appui dans les forces des Chrétiens, fut abandonné de ses émirs et de ses sujets, et la ville fut remise à Nour-

(1) Quelques auteurs chrétiens ont dit que Saladin eut occasion, dans cette croisade, d'être remarqué de la reine Éléonore, qui avait accompagné le roi Louis VII, et qu'il en fut aimé; mais il n'avait alors que dix ans, et vivait dans la maison paternelle.

eddyn. Aïoub eut beauco à cet événement, et reçut pense le gouvernement Pour son frère Chyrkou resté au service de N dont il commandait le Pendant ce temps, le j din était auprès de son vré aux amusements de Rien n'annonçait encor devait être un jour. On ne s'occuper que de pla aurait probablement pa dans l'obscurité, sans un qui développa son caractè gea la face de l'Orient L'Égypte, alors au pouv lifes Fatimides, était en plus horrible anarchie. I vivaient retirés au fond de et laissaient l'autorité à l La seule prérogative qu conservée, c'était le droi crer les usurpations de l tres, d'être inscrits sur le et nommés dans les prière Les vézirs disposaient se mandement des armées, des finances et du gouver provinces. Mais l'esprit s'était emparé des émirs, laient aussi s'arroger l Chawer, l'un des vézirs implorer contre eux l'as Noureddyn, ce prince hé ment, parce qu'il était que les Francs, à l'aide dre, ne s'emparassent d Voulant les prévenir, Chyrkouh, le plus habile raux, de diriger contr expédition. Ce guerrier e peine l'Égypte, et Chaw bli dans sa dignité. Mais de n'ayant pas tardé à vézir appela les Francs cours, et Chyrkouh fut

ypte. Il voulut y rentrer
s tard ; mais son entre-
a par l'arrivée subite des
ue cette dernière expédi-
plus remarquable, ce fut
on qu'y acquit tout-à-
lin. Il avait alors tren-
bataille de Babeïn, où
avait à combattre les
les Egyptiens, il com-
entre de l'armée, et eut
part au succès de la jour-
ssi preuve d'une grande
siége d'Alexandrie. Les
e cette ville, après l'a-
dans leurs murs, me-
l'approche du danger,
nner. Déjà les environs
pouvoir de l'ennemi, la
ait de provisions, et la
ait faible. Saladin, par
le sa conduite, releva et
s courages abattus, re-
es les attaques, et donna
son oncle de venir le se-
n et l'autre retournèrent
lais le temps n'était pas
bstacles devaient s'apla-
-là, c'était Amauri,
salem, qui avait su ar-
efforts. Ce prince ar-
sans foi, voyant l'Égypte
ses forces épuisées, for-
in de la subjuguer (1168).
it arrivé jusques sous les
aire, lorsque Chyrkouh,
n tour par le vézir, le mit
ors, de concert avec Sala-
ouper la tête à Chawer, et
ce ; et comme il mourut,
après. Saladin lui succé-
la se fit du consentement
On le nommait Aded-Lidin-
il était à peine sorti de
ce. Ce malheureux prin-
'espoir de rétablir, sous
ne ministre, l'ancienne
puissance du khalifat, le choisit de préférence aux autres émirs. Noureddyn, lui-même, qui devait avoir tant à souffrir de cette élévation, en avait été la première cause, en exigeant que Saladin accompagnât son oncle en Égypte. Le jeune prince était en effet d'abord parti pour cette guerre malgré lui, et, ainsi qu'il le disait dans la suite, *comme un homme qu'on mène à la mort* ; mais une fois parvenu au pouvoir, il ne songea plus qu'à s'en montrer digne : il commença par s'attacher les troupes, en les comblant de largesses, et sut en imposer à la multitude par une grande dévotion. D'une vie licencieuse, il passa au régime le plus austère, et s'abstint du vin et de tout ce que réprouve la religion musulmane. Cependant sa position était fort difficile. D'un côté, il avait à ménager Noureddyn, dont il dépendait, et qui était fort jaloux de son autorité ; de l'autre, il devait se tenir en garde contre le khalife qui agissait déjà secrètement contre lui. Il avait aussi à se défendre contre les préjugés religieux des Égyptiens. Un grand schisme divisait les peuples mahométans (*Voy.* MOEZ ED-DAULAH). Quelques-uns étaient pour le khalife abbasside de Bagdad, d'autres pour celui du Caire. Les deux partis s'anathématisaient mutuellement, et se traitaient d'hérétiques. Saladin, dévoué, comme Noureddyn, aux intérêts du khalife de Bagdad, devait donc user des plus grands ménagements. Déjà les Égyptiens, qui d'abord avaient applaudi à son élévation, dans la crainte d'être subjugués par les Francs, commençaient à montrer de la résistance. D'ailleurs, Saladin en s'emparant du pouvoir, n'avait pu s'empêcher de satisfaire ses émirs et les compagnons de ses victoires :

suivant l'usage de ce temps, il leur avait distribué des terres et des bénéfices militaires, et il leur avait donné part aux honneurs et aux emplois. Tout cela n'avait pu se faire qu'au détriment de beaucoup d'Égyptiens. Bientôt les mécontents jurèrent sa perte, et cherchèrent des auxiliaires jusque chez les Francs de Jérusalem et les Grecs de Constantinople. Mais Saladin découvrit la conspiration, et punit les coupables. Il déjoua, avec le même bonheur, les efforts des chrétiens qui étaient venus assiéger Damiette. Cependant le danger pouvait renaître à tout moment. Noureddin fut d'avis de ne pas dissimuler plus long-temps, et de renverser le khalife fatimide, qui était l'ame de tous ces troubles. Saladin, plus prudent, prépara peu-à-peu les esprits. Il fit enseigner la doctrine des pontifes de Baghdad dans les colléges et les écoles; resserra plus étroitement le khalife; et lorsqu'il en fut temps, il abolit le khalifat d'Égypte. Les mesures avaient été si bien prises, qu'il ne s'éleva pas le moindre tumulte; et comme le khalife vint à mourir sur ces entrefaites, le feu de la sédition s'éteignit peu-à-peu. Cette mort du khalife, arrivée dans un moment si opportun, a fait dire à quelques auteurs chrétiens, que ce fut Saladin qui le tua. Au reste, ce prince reçut en cette occasion, du khalife de Baghdad, le glorieux titre de *restaurateur de l'autorité du commandeur des croyants*. (*Voy.* MOSTADY). Mais bientôt la division éclata entre Saladin, lui et Noureddyn: ce dernier, heureux dans ses entreprises, et dont toutes les vues avaient été tournées contre les Chrétiens, aurait voulu couronner sa carrière par la ruine entière des colonies chrétiennes. Saladin, qu mit tant d'ardeur à l'ex ce dessein, craignit alors eddyn, après avoir abatt tiens, ne voulût l'abattre et il ménagea les ennemi misme. Cette conduite ind eddyn; et dans sa colè nifesta l'intention d'alle son lieutenant. Saladin de son père, redoubla ment de soumission, se faire traîner aux pieds dyn, la *corde au cou*, co criminel: mais au fond, rait à repousser la force ce; et son père lui-mêm en particulier à ne pas c tant que, voulût-on seul ger de lui une *canne à* . devoir était de mourir pl fléchir. Saladin, sentant division ne pouvait se ter par une catastrophe, env temps là, un de ses frères Nubie et l'Arabie heureu trouver un refuge au besoi LIK EL MOADHAM, XXV Pour Noureddyn, il se calr et forma d'autres dessein mourut au moment où il à entrer en Égypte à m (1173). (*Voy.* NOUR-ED lors la face des choses ch ladin se hâta d'étouffer u conspiration qui avait éc lui; et, après avoir repou te sicilienne qui avait fai cente devant Alexandrie de s'emparer de la Syrie. trée était dans la plus gra sion. Noureddyn n'avait fils âgé de onze ans, et s fant les émirs se disputai voir. Sur ces entrefaites tiens étant venus faire un sur les terres de Damas,

au grand scandale des Musulmans, avaient acheté leur retraite. Saladin affecta de paraître révolté de cette conduite : en qualité de vassal du fils de Noureddyn, il protesta de son dévouement ; mais il réclama hautement contre la faiblesse des émirs, et eut l'art de se présenter aux peuples comme le vengeur de la religion offensée. « Vous avez, écrivit-il aux émirs, fait la paix avec les chrétiens. Cependant les chrétiens sont nos ennemis communs. Vous avez fait tourner au profit des infidèles l'argent destiné à protéger les vrais croyants. C'est un crime contre Dieu, contre son prophète, contre tous les hommes de bien. » Ces reproches n'ayant pas corrigé les émirs, il en mit quelques-uns dans ses intérêts ; et, sous prétexte de rétablir la tranquillité, il se fit livrer Damas, prit aussi Hamah, Emesse, et enfin alla assiéger le fils de Noureddyn même dans Alep. Dès-lors il ne fut plus possible de se méprendre sur ses intentions. Les habitants se hâtèrent de prendre les armes, et plusieurs princes de la Mésopotamie, parents de Noureddyn, accoururent ; mais leurs efforts furent inutiles : le fils de Noureddyn, pour conserver Alep, fut obligé de céder Damas, avec la Syrie méridionale, et de reconnaître l'indépendance de Saladin, qui obtint même, du khalife de Bagdad, un diplôme par lequel il fut déclaré sultan d'Égypte et de Syrie. Le commencement de ce diplôme ne fut pas à beaucoup près aussi favorable à ses nouveaux états, on peut bien croire que dès-lors Saladin se proposa de les étendre à volonté. En attendant, il se tourna contre les chrétiens, 1177). Son armée fut d'abord surprise et battue de toutes parts par les Francs, dans les campagnes de Ramla. Il revint presque seul en Égypte, sur un dromadaire. Mais les années suivantes, il vengea l'honneur de ses armes, et vainquit plusieurs fois les Chrétiens près de Panéas, sur les bords du Jourdain. Son ardeur était extraordinaire. Comme la terre avait été frappée de stérilité, quelqu'un lui conseillant de ne pas tenter Dieu, et de laisser prendre haleine à ses peuples, il répondit : « Faisons notre devoir, et Dieu fera le sien. Aidons-le et il nous aidera. » Ensuite il attaqua le sulthan d'Iconium, qui demanda la paix ; puis se dirigea contre les chrétiens de la Petite-Arménie, qui avaient fait des courses sur les terres musulmanes. La guerre finie, il reprit le chemin de l'Égypte, et s'occupa d'objets d'utilité publique. Il entoura le Caire de l'enceinte qui existe encore aujourd'hui ; bâtit des colléges, des hospices, ainsi que le château qui domine cette capitale, et où résidèrent ses successeurs. C'est là qu'est le fameux puits de Joseph, ainsi appelé du nom de Saladin, qui le fit construire. Malheureusement ces instants de repos ne furent pas longs, et la guerre reprit avec toutes ses fureurs (1182). Le fils de Noureddyn venait de mourir sans enfants, et il s'agissait de savoir qui aurait son héritage. C'était en vain que ce malheureux prince avait laissé sa principauté d'Alep à son cousin Azz-eldyn, prince de Moussoul, le plus puissant de ses parents, et le seul qui parût capable de mettre un frein à l'ambition de Saladin ; *Voy.* Mas'oud Azz-eldyn. Un frère d'Azz-eldyn, nommé Emad-eldyn, prince de Sindjar, s'était fait céder Alep, et avait donné Sindjar en échange. A cette nouvelle, Saladin ne balança plus : il fit valoir son diplôme du khalife, qui l'établissait maître de l'É-

gypte et de la Syrie, et se prétendit investi d'Alep jusqu'aux rives de l'Euphrate. Cependant il n'osait encore lever l'étendard de la guerre, et craignait de soulever contre lui les Musulmans. Tout-à-coup, pendant qu'il avait envahi les provinces chrétiennes, où il éprouvait une vive résistance, il apprit qu'Azz-eddyn et Émad-eddyn, excités par le péril commun, avaient fait un traité d'alliance avec les Francs. Ces deux princes lui parurent, par là-même, déchus de leur autorité; du moins c'est ce qu'il affecta d'écrire au khalife de Baghdad (*V.* Nasser Ledin-allah). Dans sa lettre, il commençait par flatter l'orgueil du pontife, en lui prodiguant les titres les plus pompeux, et le représentait comme le maître absolu de toute la terre, comme celui qui pouvait seul disposer des couronnes et des royaumes. Ensuite il peignait Azz-eddyn et Émad-eddyn sous les couleurs les plus noires, et leur opposait sa propre conduite, ses guerres et ses succès contre les Chrétiens, ses services personnels envers le khalife, la ruine des pontifes du Caire, ses ennemis, et finissait par conclure que nul n'avait plus de droit que lui à la possession d'Alep, protestant d'ailleurs de son désintéressement, et assurant qu'il n'avait d'autre but que le bien de la religion. Non content de ces menées, il corrompit la fidélité de plusieurs des petits princes de la Mésopotamie, qui dépendaient de Moussoul; ensuite il passa l'Euphrate, et attaqua Azz-eddyn. La conquête de Sindjar, Haran, Édesse, Amide, etc., fut l'ouvrage de peu de temps. Moussoul seul opposa de la résistance. Aussi, renonçant d'abord à son dessein, il se porta contre Alep. Dès qu'il eut occupé cette ville, et donné en échange à Émad-eddyn son ancienne principauté de Sindjar, il retourna contre Moussoul, et renouvela ses attaques. Azz-eddyn, pour obtenir la paix, fut contraint de se reconnaître son tributaire, et de lui faire hommage de sa principauté. Pendant ce temps, les Chrétiens avaient essayé de faire diversion; mais aucune de leurs entreprises ne réussit. La plus singulière de toutes, et celle qui fut la plus sensible à Saladin, ce fut une invasion que Renaud de Châtillon, seigneur de Karak, tenta du côté de la Mecque et de Médine, voulant abolir la loi de Mahomet au lieu même où elle avait pris naissance. Quand Saladin en reçut la nouvelle, il ordonna le massacre de tous les Chrétiens que l'on pourrait prendre. On lit ce qui suit dans la lettre qu'il écrivit, à ce sujet, à son frère Mélik-Adel, qui avait le gouvernement de l'Égypte : « Les infidèles ont violé » l'asile et le berceau de l'islamisme; » ils ont profané notre sanctuaire. » Si, Dieu nous en préserve, si nous » ne prévenions une insulte semblable, nous nous rendrions coupables aux yeux de Dieu et aux yeux » des hommes. Toute la terre s'élèverait contre nous, en Orient et » en Occident. Purgeons donc la terre de ces hommes qui la déshonorent. C'est un devoir sacré pour » nous. Purgeons l'air de l'air qu'ils » respirent; et qu'ils soient voués à » la mort. » En conséquence, tous les Chrétiens qui survécurent au désastre furent conduits les uns à la Mecque, où les pélerins musulmans les immolèrent, en place des brebis et des agneaux qu'ils ont coutume de sacrifier chaque année; les autres menés en Égypte, où ils périrent de la main des sofis et de tous ceux qui

nt signaler leur zèle pour l'is-
e. A la fin cependant, la paix
e, et Saladin garda ce qu'il
ris. Ce fut alors que, libre
soin, il se livra tout entier
ncien projet d'expulser tous
es de la Palestine. Leur pré-
n milieu des provinces musul-
lui paraissait un outrage à la
de Mahomet. Les circons-
ne pouvaient être plus fa-
s. A la vérité, les rois Francs
salem dominaient encore sur
ste étendue de pays : leur
s'exerçait sans partage sur
stine, la Phénicie et le lit-
la Syrie jusqu'aux confins de
e. Sur les côtes ou dans les en-
brillaient avec éclat Antioche,
, Beryte, Sidon, Tyr, Saint-
Acre, Ascalon et d'autres
L'intérieur était hérissé de
x et de places de guerre.
n un mot, présentait encore
nce de la force; et cependant
e était miné de toutes parts.
ors, les provinces chrétien-
aient d'être enfermées dans les
conquêtes de Saladin : la mer
bre; mais les secours étaient
s. Au dedans, le pays était
é entre une foule de princes
seigneurs, qui tous avaient
intérêts particuliers. A l'au-
royale seule eût été donné de
ir l'ordre dans cette anar-
mais le roi de Jérusalem,
Baudouin IV) venait de
sans enfants. Son neveu,
cinq ans, l'avait bientôt suivi
tombe, et sa sœur, à qui le
était échu, au lieu de le dé-
ntre des mains fermes, avait
oix, pour époux, d'un simple
er, nommé Gui de Lusignan,
ible pour soutenir un trône
lant (*Voy.* Gui, XIX, 49).

Saladin n'attendait qu'un prétexte pour reprendre les armes. On ne tarda pas à le lui fournir. Renaud de Châtillon, seigneur de Karak, ayant vu passer sur ses terres une riche caravane musulmane, l'enleva en pleine paix. Telle était la confusion générale, que personne ne se mit en devoir de réprimer un tel brigandage. Ce fut en vain que Saladin invoqua la sainteté des serments; ce fut en vain qu'il eut recours aux menaces : tout fut inutile. Alors, décidé à se faire justice lui-même, il fit un appel général aux guerriers de la Syrie, de l'Égypte et de la Mésopotamie. Tous répondirent à sa voix. Un engagement eut lieu du côté de Nazareth, entre une partie de l'armée musulmane et les Templiers et les Hospitaliers, qui furent taillés en pièces. Cependant les Chrétiens se rassemblaient à Seforié, non loin de Nazareth. Tous les hommes en état de marcher avaient pris les armes. Saladin impatient d'en venir à une action générale, faisait tout pour y attirer les Chrétiens; mais ceux-ci, malgré ses provocations, ne quittant point leurs fortes positions de Seforié, il alla se jeter sur les faubourgs de Tibériade, qu'il réduisit en cendres. A cette nouvelle, ainsi qu'il l'avait prévu, l'armée chrétienne s'ébranla pour marcher au secours de Tibériade. Saladin s'avança aussitôt à sa rencontre, et le surprit dans des lieux étroits, secs et arides, où elle se trouva enfermés sans aucune ressource. L'armée musulmane était enflammée d'ardeur; sa vue seule jetait l'effroi. Un auteur arabe, témoin oculaire, la compare, quant au nombre, au *genre humain assemblé pour le jugement dernier*. Les Chrétiens n'étaient pas moins formidables. Leur

nombre s'élevait au-dessus de cinquante mille; et, à aucune époque, le royaume de Jérusalem n'avait mis sur pied d'armée aussi forte. Les auteurs arabes comparent leur marche à des *montagnes en mouvement*, ou aux *flots d'une mer agitée*. Saladin avait derrière lui le lac de Tibériade. Son infanterie était au centre, et sa cavalerie sur les ailes. Dans leur position, engagés comme ils étaient, les Chrétiens n'avaient plus qu'un espoir, c'était de s'ouvrir un passage à travers l'armée musulmane. Un combat eut lieu le vendredi 24 de rebi second (3 juillet), et dura jusqu'à la nuit. Comme il fut sans résultat, on recommença le lendemain. Le premier choc fut terrible; mais déjà les Chrétiens étaient épuisés par la soif, et pouvaient à peine soutenir leurs armes. Pour comble de maux, Saladin fit mettre le feu au sol couvert de bruyères et d'herbes sèches, sur lequel ils combattaient. Dès-lors ce fut moins un combat qu'un carnage. Les Chrétiens, pressés, accablés de toute part, tombèrent sous le glaive ou furent faits prisonniers. Tout fut perdu. Le bois de la vraie croix, qui ne paraissait que dans les grandes occasions, et qui avait toujours passé pour le gage assuré de la victoire, tomba au pouvoir des infidèles. Le roi, le grand-maître des Templiers, Renaud de Châtillon et beaucoup d'autres seigneurs furent pris : un petit nombre seulement parvint à s'échapper. Les auteurs orientaux, pour donner une idée de ce désastre, rapportent qu'en voyant les morts, on ne croyait pas qu'il y eût de prisonniers, et qu'en voyant les prisonniers, on ne croyait pas qu'il y eût des morts. Les cordes des tentes ne suffirent pas pour lier les captifs. On en voyait trente ou quarante attachés à la même chaîne; cent ou de étaient conduits par un seul Tous ceux qui furent pris de suivant l'usage des Asiatiques des vainqueurs. Il s'établit, voisinage, des marchés pul on les vendait par bandes. un pauvre Musulman qui e gea un contre une paire de s afin, disait-il, qu'on sût dar te que le nombre des pri avait été si grand, qu'on le pour une chaussure. Cette ba appelée *bataille de Tibériad* Chrétiens, et par les Arabes, *de Hittin*, du nom de la coll roi fut pris. Quand le car cessé, Saladin reçut dans sa roi et les principaux chef furent traités avec égard, Renaud, qu'il tua de sa mai piation de son entreprise s contre la Mecque. Il fit aus toyablement mettre à mort Templiers et les Hospitaliers bèrent en son pouvoir, afin dans leur sang la guerre que ligieux faisaient par état à l me. Il voulut même que ces h exécutions eussent lieu par des dévots de son armée, et teurs de la loi, comme s'il s d'une action agréable à Dieu. cut lieu le jour même de la Le lendemain, dimanche, il contre la citadelle de Tibéri se rendit. Saint-Jean d'Acre, Sidon, etc. ne firent aucune ce. Au même instant, de nc partis musulmans se répandi les campagnes, et y miren feu et à sang. En moins de de toute la Palestine fut enval calon, qui avait coûté aux C plus de cinquante ans de gu de travaux, ne tint que jours : mais la conquête qui

ladin, et qu'il regarda com-
lus glorieuse de son règne,
ı prise de Jérusalem. Cette
rceau du christianisme, il-
ar les exploits des héros de
ière croisade, ne résista que
rs (2). Saladin s'arrêta près
is dans ses murs pour y réta-
ercice de la religion musul-
Les mosquées qui, sous les
, avaient été converties en
furent purifiées avec de l'eau
, et rendues à leur ancienne
ion. Deux fils de Saladin,
re, son neveu, prirent part
onne à cette cérémonie. On
dans la ville, des colléges
communautés religieuses à
des mahométans : mais l'é-
Saint Sépulcre fut respectée.
la capitulation, tous les
s du rit latin établis à Jérusa-
aient été considérés comme
, et ceux-là seuls devaient
n liberté, qui auraient payé
ut : tous les autres devaient
laves. Saladin se montra, en
casion, humain et généreux.
nit à tous ceux qui sortirent,
res avec une escorte pour
server de toute insulte, et
na rien pour adoucir leur
l aurait séjourné plus long-
dans la ville sainte, sans les
ents qui l'appelèrent à Tyr.
ille, depuis les malheurs des
ns, était devenue leur prin-
onlevart, et le seul port en
recevoir les secours qu'ils
ent d'Occident. Son encein-
t servi de refuge aux habi-
e la plupart des villes tom-

bées au pouvoir de Saladin. C'était Conrad, fils du marquis de Montferrat, qui présidait à sa défense. Saladin déploya les plus grands efforts pour s'en emparer. Il l'attaqua par mer et par terre. Mais le brave Conrad repoussa toutes ses attaques ; et l'hiver étant survenu, les troupes musulmanes reçurent congé. Ainsi se termina l'année 1187 de J.-C., si féconde en grands événements. L'année suivante, Saladin conquit les villes chrétiennes de la Phénicie et de la principauté d'Antioche. Cette ville elle-même aurait subi le joug, sans l'hiver, qui obligea Saladin à licencier de nouveau son armée. Cependant on commençait à parler des immenses armements qui se préparaient en Occident. On savait qu'à la nouvelle de la bataille de Tibériade et de la perte de la ville Sainte, l'Europe tout entière avait couru aux armes. Ce mouvement s'était communiqué rapidement à l'Italie, la France, l'Angleterre, l'Allemagne. A l'intérêt religieux s'étaient joints les intérêts de la politique et du commerce. Sous les rois Francs de Jérusalem, les villes de la Palestine et de la Phénicie étaient devenues le centre du commerce de l'Orient et de l'Occident. C'est là que les épiceries et les productions de l'Inde s'échangeaient avec les draps de Venise et les productions de l'Europe. Ainsi la perte de la Terre Sainte n'avait pas seulement été une injure à la religion chrétienne ; c'était alors une calamité générale. De peur d'être prévenu, Saladin se hâta d'achever avec ses mamlouks la conquête des places chrétiennes de l'intérieur. Ensuite il visita les villes qu'il avait soumises sur la côte, et les mit en état de défense. Son intention était

---

[illegible] rentra [illegible] le [illegible] un vendredi, [illegible] même [illegible] de la semaine où elle [illegible] par les Chrétiens, qui en étaient [illegible] quatre-vingt-huit ans deux [illegible] jours. A—T

de signaler la campagne suivante par la conquête de Tyr, Antioche, Tripoli, et de tout ce qui restait aux chrétiens. Il avait si peu l'idée des forces qu'il allait avoir à combattre, qu'un amiral sicilien qui, à la première nouvelle des malheurs de la Palestine, était accouru avec sa flotte, lui conseillant de ne pas s'exposer à une telle lutte, et d'accorder la paix, il répondit qu'il s'inquiétait peu des guerriers d'Occident : « Qu'ils viennent, » ajouta-t-il, qu'ils viennent, et » ils subiront ce qu'ont subi leurs » frères, la mort et la captivité. » Mais au printemps suivant (1189), l'innombrable quantité de croisés qui abordaient à Tyr, le fit renoncer à ses desseins. Les Chrétiens, prenant bientôt l'offensive, allèrent former le siége de Saint-Jean-d'Acre. Saladin y avait élevé de nouvelles fortifications; et depuis deux ans l'on ne cessait d'y travailler. Les croisés se déployèrent devant ses murailles, et furent à leur tour assiégés par Saladin. En même temps leur flotte occupa la rade. Le siége dura plus de deux ans. L'armée et la flotte chrétienne formaient l'élite des guerriers de tous les pays de l'Europe. La flotte n'y demeurait que l'été. L'hiver, à l'approche des orages, elle levait l'ancre, et se réfugiait à Tyr, ou dans les ports d'Occident. La flotte égyptienne arrivait alors avec des provisions, et secourait la ville. Un grand nombre de femmes chrétiennes, portant le harnois et la cuirasse, combattirent à ce siége. Dans les premiers mois, les croisés ne firent aucun progrès : ils ne parvinrent pas même à cerner entièrement la ville. Chaque jour, ils avaient à se défendre contre les sorties de la garnison et contre les attaques de Saladin. C'était le sul
dirigeait ordinairement ces
La veille, dit un de ses his
il se préparait pour le len
Telle était son ardeur qu'i
quelquefois plusieurs jours
sans manger. Ses émirs étai
cesse obligés de le modérer.
teurs arabes le comparent, à
à une mère qui cherche en
fils unique, à une lionne qui
ses petits. L'ardeur des Chré
tait pas moindre. Les auteur
dans leur langage exagéré,
rent leur impétuosité au
ment d'un déluge ou d'une
furie. A la fin, le sulthan tor
lade ; et comme les cada
couvraient la plaine répand
odeur pestilentielle, il se ret
son armée sur le mont Kh
à quelques lieues de la vil
cœur était alors en proie a
vives angoisses. Instruit de
ments terribles qui se pours
en Occident, effrayé du
gement de ses émirs, il rec
khalife de Baghdad. « Espé
» écrivait-il, de la bonté d
» que le danger où nous som
» lumera le zèle des vrais c
» Qu'est donc devenue l'ar
» Musulmans, le zèle des gen
» Ce qui nous étonne, c'est
» l'union des infidèles, et la
» des vrais croyants. Voyez l
» tiens, comme ils viennent
» comme ils se pressent à l'en
» font dans l'idée que par l
» veront leur religion. Les
» mans, au contraire, sont n
» courages, sans zèle pour l
» me. » Pendant ce temps, l
tiens achevaient de fermer l
de la place. Ils se fortifiaie
leur camp, et ils en faisaien
pèce de ville, où l'on voyait

marchés, etc. Au printemps (1190), lorsque Saladin re- ns ses anciennes positions, il toutes ses communications ; et ne put plus correspondre garnison qu'au moyen de pi ou d'intrépides nageurs qui, , traversaient la flotte chré- Alors les croisés tournèrent urs efforts contre la ville. ils minaient les remparts, ils montaient à l'escalade, ils faisaient jouer leurs ma- Mais la garnison faisait face : elle repoussait les assauts, ait des sorties, et avec le feu s, brûlait les machines de Elle était vivement secon- r Saladin. Ce prince, à cha- que des Chrétiens contre la attaquait leur propre camp. sur ces entrefaites que l'em- Frédéric Barberousse arriva s confins de la Syrie. Parti du e l'Allemagne, ce monarque aversé, en vainqueur, les con- aignées par le Danube, ainsi npire grec et les états du sul- Iconium. A son approche, ulmans furent saisis d'effroi; nonçait qu'il allait faire pen- balance, lorsqu'il périt au e d'un fleuve. Aussitôt son se dispersa; les Chrétiens, s de douleur, désespérèrent fortune; ils souffraient alors disette et de diverses mala- pidémiques : heureusement, es jours après, ils reçurent r de grands secours d'Occi- ers le même temps, ils ap- que les rois de France et terre s'étaient croisés, et se ient à venir les seconder. Le courut même que le pape prendre part en personne oisade, et marcher à la tête de la chrétienté. A cette nouvelle, Saladin ne se crut plus en sûreté dans son camp, et il retourna à Kharouba. On lit ces paroles dans une lettre qu'il écrivit alors au khalife pour réclamer son appui : « Les Chrétiens » reçoivent sans cesse de nouveaux » secours plus nombreux que les flots » de la mer, plus amers pour nous » que ses eaux saumâtres. Quand il » en périt un sur terre, il en arrive » mille par mer. La semence se » trouve plus abondante que la mois- » son ; l'arbre pousse plus de bran- » ches que le fer n'en peut couper. Ces » ennemis de Dieu se sont fait de leur » camp une forteresse inexpugnable. » Ce n'est pas qu'il n'en ait déjà péri » un grand nombre, à tel point que » le fer de nos épées en est émoussé; » mais nos compagnons commencent » à se lasser d'une guerre si longue. » Hâtons-nous donc d'implorer le » secours du Seigneur. Dieu, sans » doute, nous exaucera par considé- » ration pour notre maître, le com- » mandeur des croyants. Voilà que le » pape des Francs impose aux Chré- » tiens des pénitences et des dîmes. » Il les fait revêtir de deuil, jusqu'à » l'entière délivrance du tombeau de » leur Dieu. Mais vous, qui êtes du » sang de notre prophète Mahomet, » c'est à vous de faire, en cette cir- » constance, ce qu'il ferait lui même » s'il était au milieu de son peuple, » car il nous a remis, nous et tous les » Musulmans, à votre garde. Ah! plût » à Dieu que votre serviteur fût déli- » vré des inquiétudes qui le tour- » mentent : il volerait à votre seuil, » il exposerait au médecin de l'isla- » misme, à celui qui est comme son » messie, le mal qui le ronge. Hélas! » il voudrait bien avoir d'autres nou- » velles à vous donner; mais, au con- » traire, il craint de vous faire un

» tableau trop véridique de notre si-
» tuation, vu que ce serait vous affli-
» ger plus qu'il ne convient. Sans
» cela, votre serviteur vous dirait
» des choses qui vous feraient fondre
» en larmes, des choses qui vous
» fendraient le cœur. Cependant il
» tient ferme; il a toujours confiance
» en Dieu; il attend son salut de lui. O
» mon Dieu! je me résigne d'avance à
» ce qui m'afflige et afflige les miens,
» pourvu qu'il doive t'être agréable.
» Oui, nous serons fermes dans ce
» danger. » Cette lettre peint très-bien l'état d'anxiété où était Saladin. L'agitation de son ame avait altéré sa santé; et lorsque les Chrétiens vinrent l'attaquer, son plus grand regret fut de ne pouvoir, à cause de sa maladie, prendre part à l'action. Il fondait en larmes; et peu de temps après, quelqu'un lui conseillant de se retirer dans les terres à cause de l'odeur mortelle que les cadavres avaient répandue dans les environs, il répondit par un vers dont l'équivalent est ceci : *Eh! que m'importe de mourir pourvu que les ennemis de Dieu périssent avec moi.* Ce qu'il y a de fort remarquable, c'est qu'en cette occasion, au milieu des attaques les plus vives, il se montra constamment humain envers les prisonniers chrétiens, et qu'il adoucit de tout son pouvoir les maux de la guerre. Cependant l'hiver ne tarda pas à venir. Saladin était toujours à Kharouba, où il recevait des vivres des provinces voisines. Pour les Chrétiens, ils se trouvèrent dans l'état le plus déplorable. Enfermés dans un lieu très-resserré, exposés aux pluies de la saison, en proie aux maladies épidémiques, privés de tout secours depuis que la mer n'était plus praticable, affaiblis par de nombreuses désertions, ils souffrirent tous les gen
sères. Saladin profita
ment pour renouveler l
de Saint Jean-d'Acre. I
çait alors à se rassurer.
gique de l'empereur Fré
vivement frappé son in
et il croyait y voir la mai
qui se déclarait pour lui.
pieux enthousiasme, il c
sort de Frédéric à celui d
englouti dans la mer en
le peuple de Dieu. Mais a
de l'année suivante (1191
rances furent encore déçu
Auguste, roi de France,
roi d'Angleterre, arrivè
grandes forces. Dès-lors, l
cre reprit avec une nouv
on passait les jours et le
battre; et la garnison ne s
contre tant d'attaques. E
ladin cherchait à faire di
Chrétiens défendaient le
chements et dans le m
ils harcelaient la ville.
que le sulthan écrivit de
tés pour intéresser les
à sa cause. Il hésitait
au khalife, vu le peu
qu'il en avait tiré. Ce
péril ne cessant de
il lui écrivit : « Votre
toujours pour vous le
pect; mais il se lasse
d'avoir sans cesse à
sur nos ennemis, dont
ce et la méchanceté de
plus en plus redoutables
mais les hommes n'ava
entendu un peuple qui a
assiégé, qui resserre et e
Vouloir déterminer le n
Francs, cela serait impos
gination elle-même ne s
représenter. On dirait qu
eux qu'a été fait ce vers

tous les peuples avec
ies diverses. C'est au
ious manquons d'inter-
les entendre (3). Ces
Dieu imaginent tous les
e nouvelle malice. » Le
lettre était sur le même
, Saint-Jean-d'Acre se
ppe-Auguste remit à la
etourner dans ses états;
rit le commandement de
y. PHILIPPE, XXXIV,
ition des Croisés était de
la terreur qu'inspiraient
pour marcher à la déli-
ville Sainte : ils suivirent
la mer. Telle était leur
ils renversèrent d'abord
tacles. En vain Saladin
es harceler. Au combat
es soldats, s'étant trop
rent mis en déroute; et
t mille d'entr'eux, sui-
ssion de Boha-eddyn,
le martyre; la frayeur
qu'ils n'osèrent attendre
dans Ascalon. Ce qui les
le plus, c'est qu'après la
de Saint-Jean-d'Acre,
yant pu s'accorder avec
l'exécution du traité,
ment massacré les sol-
arnison, au nombre de
Les Musulmans crai-
prouver le même sort.
e Saladin, qui avait
telé Iaffa, Césarée, Ar-
itres places du second
empêcher les Chrétiens
r, détruisit aussi Asca-
e de cette grande cité lui
ble. Son historien Boha-
eddyn, qui était alors auprès de lui, rapporte que lorsqu'il arriva devant Ascalon, il ne put retenir ses larmes, et qu'il dit : « J'aime beaucoup mes enfants; mais il m'en coûterait moins de les sacrifier, que d'ôter une seule pierre de ces murailles. » Dès lors ses efforts se bornèrent à sauver Jérusalem. Non content d'en réparer les fortifications, il fit dévaster les environs, et occupa, avec son armée, les hauteurs voisines (1192). Cependant, au seul nom de Richard, l'alarme devint générale. Boha-eddyn rapporte, comme témoin oculaire, qu'à l'approche du roi, Saladin assembla son conseil. Le sulthan était en proie à la plus vive agitation, et il n'eut pas d'abord la force de parler. Enfin il dit aux émirs : « Vous savez que vous êtes, en ce moment, le boulevard de l'islamisme et son unique défense; vous savez que vous avez dans vos mains le sang des Musulmans, leurs biens, leurs familles: sans vous, l'ennemi ne rencontrerait plus d'obstacle. Si, ce qu'à Dieu ne plaise, vous veniez à perdre courage, c'en serait fait de nous tous; les Chrétiens bouleverseraient le pays et le mettraient sens dessus dessous, comme l'ange Sigil pliera, au jour du jugement, le livre des actions humaines (4). Vous en êtes responsables : c'est pour cela que vous avez été choisis entre tous les Musulmans, et que vous êtes entretenus à leurs frais : l'islamisme tout entier attend son salut de vous. C'est tout ce que que j'ai à vous dire. » A ces mots, les émirs s'écrièrent : « O notre maître! nous sommes tes esclaves et tes serviteurs; ce que nous possédons c'est de toi

es Anglais et des croisés Allemands
r les Musulmans comprenaient et
ute la langue franque, qui s'était
depuis l'établissement des premiers
Français d'origine, ainsi que ceux
ensuivement dans la Palestine A T.

(4) L'ange Sigil est celui qui est chargé d'écrire jour par jour les actions des hommes. Il en est parlé dans le Coran, sourate XXI, v. 104.

que nous le tenons. Nous n'avons à nous que nos têtes, et elles sont à ton service. Par Dieu ! aucun de nous n'hésitera à te soutenir jusqu'à la mort. » Mais après le conseil, les mamlouks et les soldats s'assemblèrent en tumulte, menaçant de se soulever : « C'est imprudent, dirent-ils, c'est vouloir compromettre inutilement l'islamisme. Que ne tentons-nous plutôt le sort des combats ! si Dieu nous accorde la victoire, l'ennemi est perdu, et nous lui enlevons ce qui lui reste. Si nous sommes vaincus, nous renoncerons à Jérusalem. Après tout, l'islamisme en était-il moins glorieux lorsque nous n'avions pas cette ville? » Ces paroles causèrent à Saladin la douleur la plus vive. Son historien rapporte que le soir, lorsque les émirs, suivant l'usage, s'assemblèrent auprès de lui, il parut fort abattu. Après la prière, quand les émirs commencèrent à se retirer, Boha-eddyn resta avec lui et ils passèrent ensemble la nuit en prières. Le lendemain, l'armée chrétienne se retira tout à-coup. Saladin ne douta pas que Dieu n'eût voulu faire un miracle en sa faveur. La vérité est que les Chrétiens étaient divisés. Malheureusement, une fois le but principal de la croisade manqué, il ne fut plus possible de retenir les soldats : la plupart abandonnèrent leurs drapeaux. Richard, resté avec peu de forces, apprit, vers le même temps, que des troubles s'étaient élevés en Angleterre: il dut songer à s'en retourner. Une seule chose le retenait, c'était l'intérêt de sa gloire et le desir d'obtenir une paix honorable : mais plus il se montrait impatient, plus Saladin concevait d'espérances et opposait de difficultés. Il craignait d'ailleurs que si l'armée musulmane était une fois licenciée, il ne fût plus possible de la réunir d veau. Aussi les négociations du plus de six mois, pendant lesqu ne cessa presque pas de se batt deux princes se traitèrent co ment avec politesse et générosi chard fut souvent malade; et S lui envoya des fruits, de la n tout ce qui lui était nécessaire le sulthan était toujours infl Il ne fut vaincu que par les ins de ses émirs et la mauvaise v de ses soldats. Au combat de Richard, n'ayant qu'environ cents hommes, brava tous ses sans que les Musulmans voul se mesurer avec lui. Saladin fut sible à cet échec, que, quelque après, le roi d'Angleterre étant malade dans Iaffa, il n'osa pa gré sa faiblesse, aller l'att Enfin la paix se fit pour tro et quelques mois (août 1192.) tôt les deux peuples se mêlère suivant un auteur arabe, on qu'ils avaient toujours été c frères. Les chefs se firent de sents. Saladin donna des chevau bes, et les Chrétiens des casqu cuirasses, des épées d'Allemagn émirs musulmans et les sei chrétiens jurèrent le traité. Richard et Saladin, ils se c tèrent réciproquement de le role. Chacun garda ce qu'il av n'y eut d'exception que pour lon, dont Richard avait rele ruines, et qu'il fut obligé d'al Saladin lui laissa en indemn moitié de Lidda et de Ramla. traité, il était permis aux p chrétiens de visiter Jérusalem sans armes. A l'instant, les s chrétiens se précipitèrent vers le Sainte, pour s'acquitter de le lerinage. Saladin s'y rendit lui- pour veiller à leur sûreté. Il l

des vivres, et reçut les chefs
ble. Les auteurs chrétiens
lu à rapporter les bons trai-
dont il usa envers eux : dans
re étaient des évêques, des
des seigneurs ; et sa politique
it à les contenter, pour qu'ils
at plus tentés de revenir. Il
pas tenu à lui que l'Occident
ier fît le pélerinage, pourvu
te on laissât ses états en repos.
chard se mit en mer ; et Sa-
encia son armée. Il comptait,
ration du traité, reprendre
s, et subjuguer les débris des
chrétiennes. C'est par là
justifia auprès du khalife de
l, qui sans doute avait été
nt de la paix (5). Il com-
cependant à se ressentir des
de cette longue guerre. Pour
ent, si l'on en croit Boha-
il se serait borné à faire
nage de la Mecque, et à jeû-
r tout le temps qu'il n'avait
ire pendant les hostilités. En
it, il se rendit à Damas, pour
ir sa santé. Son entrée dans
e fut des plus touchantes : les
s, qui ne l'avaient pas vu de-
sieurs années, se portèrent au-
le lui, et firent éclater la joie
vive. Il s'occupa aussitôt des
de l'état, et reforma divers
famille et la plupart de ses
taient auprès de lui ; il se dé-
vec eux des soins de l'em-
ha-eddyn rapporte que des
deurs chrétiens étant venus
pour lui demander audien-
ce, le trouvèrent avec un de ses plus jeunes fils, prenant part à ses jeux. Cet enfant fut si effrayé de voir des hommes habillés à la franque, sans barbe, et les cheveux courts, qu'il se mit à pleurer, et que Saladin fut obligé de remettre l'audience à un autre jour. Cependant sa santé paraissait se rétablir. Il fut, pendant quinze jours, absent de Damas, pour se livrer au plaisir de la chasse. Mais ses idées de conquêtes ne tardèrent pas à se renouveler. Il avait remarqué que les Musulmans le regardaient comme le défenseur de l'islamisme : dans le cours de la guerre précédente, il avait vu accourir sous ses drapeaux des guerriers de tous les pays. Il en était venu de l'Asie-Mineure et du fond de la Perse. Avec la gloire dont il jouissait, il ne douta pas qu'à son approche tous les peuples ne se soumissent à lui. Il résolut donc d'envahir à-la-fois l'Asie-Mineure, la grande Arménie et l'Aderbaïdjan. Son frère Mélik-Adel et son fils Afdhal devaient être de l'expédition. Adel avait d'abord été d'avis de commencer par la grande Arménie, car il avait la promesse d'en devenir souverain. Afdhal, au contraire eût voulu envahir d'abord l'Asie-Mineure. « Petits esprits, vues » étroites, leur dit Saladin, je me » charge à moi seul de réduire l'A- » sie-Mineure. Pour vous, vous irez » conquérir la grande Arménie. » Quand j'aurai fini, j'irai vous trou- » ver, et nous envahirons l'empire » des anciens sulthans de Perse. » Les préparatifs ne furent pas longs. Déjà le rendez-vous était donné, lorsque Saladin mourut à Damas, après quelques jours de maladie, le 4 mars 1193. Sa mort causa un deuil général dans la ville. Au rapport de Boha-eddyn, ses sujets le pleurèrent

[illegible] quelques démêlés avec le khalife [illegible] de son neveu le brave Taki-eddyn [illegible] envahir les états d'un vassal du kha- [illegible] Mais malgré sa déférence et [illegible] le chef de la religion musulmane, [illegible] des prétentions qu'il regardait [illegible] entreprises sur les droits du trône, et se [illegible] pour lui envoyer un ambassa-
A—T.

sincèrement : tous auraient sacrifié leur vie pour sauver la sienne. Il laissait dix-sept fils et une fille. Les trois aînés auxquels il avait partagé ses états de son vivant, les conservèrent après sa mort. Les autres vécurent en simples particuliers. Afdhal, l'aîné de tous, eut Damas et la Syrie méridionale, avec le titre de sulthan, ce qui lui donnait une espèce de suprématie sur tous les autres (*Voy.* MÉLIK EL AFDHAL). Aziz eut l'Égypte, et Daher, Alep. Ceux de ses neveux qui avaient des principautés, s'y maintinrent également. Quant à son frère Mélik-el-Adel, qui l'avait puissamment aidé dans ses conquêtes, il avait conquis un royaume et il fut très-fâché de n'avoir que ce qu'il possédait auparavant, c'est-à-dire, Karak et quelques villes de Mésopotamie. Mais comme la discorde éclata bientôt entre ses neveux, il profita de leurs divisions pour les dépouiller, et réunit sous ses lois l'Égypte et la Syrie (*Voyez* MÉLIK EL ADEL). Daher seul parvint à conserver Alep, et la transmit à ses enfants. Mais, soixante ans après, sa postérité fut éteinte par les Tartares. Un si triste résultat d'une si longue suite de travaux et d'usurpations a donné lieu à l'auteur arabe Ibn-Alatsir de remarquer que rarement les chefs de dynastie et ceux qui se fraient les premiers le chemin du trône, transmettent le pouvoir à leurs enfants; qu'il vient ordinairement un frère ou un autre qui s'empare de tout, et qu'ainsi justice est faite, même dès cette vie, des crimes de l'ambition (6). Deux passions agitèrent le règne de Saladin, l'ambition et ne contre les Chrétiens. Il f pour être vézir. Il fut ingrat Noureddyn, son maître et s faiteur, pour être indépenda horriblement injuste envers la famille de ce prince, pour dir. Et qu'on ne croie pas de bonne-foi, lorsqu'il flatt gueil du khalife de Baghdad, dant outre mesure son autori porelle. Il n'étendit cette que pour l'exploiter à son et il changea de langage lorsq n'en avoir plus besoin. L re acharnée qu'il fit ensu Chrétiens dérivait du même pe. Il voulait surtout être m leur pays. Il est vrai qu'i cette guerre commencée, il y ardeur inconcevable. Dans tion de son zèle fanatique, serait pas borné aux coloni tiennes; il aurait voulu co ses exploits par la conquête lie, de la France, et y fair pher les lois de Mahomet. S se à une lettre de l'empereu ric-Barberousse, et une conv qu'il eut avec Boha-eddyn n aucun doute à cet égard. Il la guerre contre les Chrét *guerre sacrée*, et en parlai il les qualifiait d'*ennemis d* Cette passion furieuse le ren quefois barbare. Son histo sure que le plus sûr moye plaire était de flatter ses et il avoue que ce mo réussit à lui-même. Mais, c

(6) Outre les royaumes d'Alep, de Damas et d'Égypte que possédèrent les descendants de Saladin et de son frère, il y avait alors trois autr de la dynastie des Aïoubides, dont deu deux frères de Saladin, régnaient l'une d (*V.* MÉLIK EL MOADHAM, XXVIII, conde à Hamah, en Syrie; la troisième dait du fameux Asad-eddyn Chyrkouh gouvernait Hemesse. Il s'en forma d'autr potamie; mais elles se fondirent toutes d che de l'Égypte, à l'exception de ce Kaifah, qui ne finit que 276 ans après Sa

, cette haine ne se rap-
x Chrétiens que comme
a corps de nation. Du mo-
ls étaient abattus, il les
i autre œil. Non-seulement
:s Chrétiens cophtes d'É-
rs en assez grand nombre ;
pecta leurs priviléges, et
elques-uns à son service.
ra même plus d'une fois
umain envers les Chré-
nnemis. Nous avons cité
nduite lors de la prise de
Comme on lui repro-
e clémence, il répondit :
moi faire : j'aime mieux
n aillent contents. » C'est
plique les éloges magni-
même exagérés que quel-
rs chrétiens du temps,
ement les Italiens, ont
ii. Ces éloges sont tels,
ste peut-être rien dans
s arabes qui soit au-des-
actère de Saladin était, au
et généreux; et l'ambition
pas entièrement perverti.
it une morale pure. On en
r le discours suivant qu'il
e temps avant sa mort, à
ber, en le renvoyant dans
rement. « Mon fils, lui
e recommande la crainte
source de tout bien. Fais
n comman le et tu y trou-
bonheur. Aie toujours le
orreur ; car le sang ne dort
eille aux intérêts de tes
t tiens-toi au courant de
Tu es pour eux mon mi-
mme tu l'es de Dieu. Aie
atenter les émirs, les grands
t les gens en place. C'est
nnes manières que je suis
i ce degré de puissance. Ne
rancune contre personne ;
i sommes tous mortels. »

Une des choses qui contribuèrent le plus à la grandeur de Saladin, ce fut son extrême libéralité. Dans toutes ses conquêtes, il ne se réserva jamais rien pour lui, et il abandonna tout le butin aux soldats. En parvenant à la dignité de vézir, il commença par distribuer aux émirs et au peuple les trésors de son oncle Chyrkouh. Il fit de même à la prise de Damas, lorsqu'il devint maître des richesses amoncelées par Noureddyn. On rapporte, à ce sujet, qu'il chargea de la distribution un des anciens émirs de Noureddyn, lequel avait contribué à le rendre maître de la ville. L'émir commença par se servir lui-même; mais il n'osait remplir toute la capacité de sa main. Saladin s'en étant aperçu, lui en demanda la raison. « C'est, répondit l'émir, qu'un jour, dans une distribution de raisins secs, Noureddyn, m'ayant vu puiser par grandes poignées, me dit qu'il n'en resterait pas pour tout le monde. » Ces paroles firent rire Saladin ; et il dit que l'avarice était faite pour les marchands et non pour les rois ; qu'il ne tenait qu'à lui de puiser à pleine main ; et que si une main ne suffisait pas, il pouvait les y mettre toutes deux. Cette libéralité n'était pas seulement un moyen politique de gagner les cœurs : elle provenait d'une facilité de caractère poussée à l'excès. Plus d'une fois il lui arriva de manquer du nécessaire ; et à la fin son trésorier crut devoir tenir de l'argent en réserve pour les cas imprévus. Saladin était naturellement si porté à la douceur, que son autorité en souffrit. Il en imposait peu à ses émirs et à ses serviteurs ; cependant cette facilité de caractère ne s'étendait pas jusqu'aux choses de religion : apprenant qu'un jeune homme d'Alep professait des

opinions impies, il le fit mettre à mort. Son attachement pour l'islamisme était sans bornes. Il en observait le jeûne et les pratiques. Peu de temps avant sa mort, son médecin lui adressant des représentations ; il répondit : « On ne sait pas ce qui peut arriver, le plus sûr est de se mettre en règle. » Un de ses goûts les plus vifs était la lecture du Coran. Il le lisait et le donnait à lire à ses gens. Un jour qu'il vit un pauvre musulman se le faire lire par son fils, il fut si touché de ce trait, qu'il leur donna de l'argent et des terres. Il aimait l'ordre dans l'administration, et maintint une justice sévère. En s'élevant au pouvoir, il diminua les impôts ; et, malgré ses guerres continuelles, il ne les rétablit plus. Cependant il ne sut pas se mettre au-dessus de son siècle et de son pays, ni donner à son gouvernement la solidité qui lui manquait. On est surpris de lire dans Boha-eddyn, témoin oculaire, qu'au premier bruit de sa maladie, les marchands de Damas fermèrent leurs boutiques, que l'on évacua les marchés ; et que chacun mit ses biens en sûreté. Le même historien rapporte, d'un ton d'admiration et comme une preuve de la douleur que les habitants eurent en perdant Saladin, qu'à sa mort, aucun d'eux ne songea à piller la ville. Ce prince était très-exact à rendre la justice ; et quand ses affaires le lui permettaient, il la rendait lui-même. Dans ces sortes de cas, il allait au tribunal, et siégeait, assisté de cadis et de gens de loi. Qu'on fût grand ou petit, tous étaient égaux devant lui. Un jour qu'un marchand arménien le cita injustement, non-seulement il comparut en personne, mais, après le jugement, il fit don au marchand d'une som
comme récompense de l
nion qu'il avait eue d
ses juges. On ne peut s'
en être étonné, à l'étra
te qui régna dans le mê
et l'on ne peut expliquer
quences de notre nature
de plus singulier, c'est
ayant commis tant d'i
postérité s'est plus occ
vertus que de ses vices ;
cas où l'intérêt le dirige
tuellement généreux ; et r
sant comme la générosit
des hommes (7). La vie
ne de Saladin ont ex
me d'un grand nombre
Boha-eddyn, parmi les
bes, est un de ceux qui
parlé. Il est partial, et
qu'un côté des choses. A
Saladin eût été un hon
ment voué aux plus min
tiques de dévotion, et ne
guerre que pour l'honn
ligion ou sa défense per
rin est celui d'entre les
a le mieux traité le mê
Marin, XXVII, 158).
n'a pas eu à sa disposition
tériaux nécessaires, et
son héros. Il existe, à
que du Roi, deux Vi
tes de Saladin, l'une p
naudot, l'autre par Gall
teur des *Mille et une*

(7) Plusieurs traits de clémen
de justice, qu'on a négligé de
veraient de peindre Saladin et ju
que lui ont prodigués à l'envi
les Musulmans, honneur que ce
ge qu'avec saint Louis. Ces éloge
achetés ; car il favorisa peu les po
lettres. Saladin avait les vertus,
chevalerie : il paraît qu'il en conn
vileges, et qu'il s'en fit conférer la
froy de Thoron, suivant les uns,
Tibériade, selon l'opinion la plus
l'*Ordène de Chevalerie* publié p
ris, 1759, in-12.

cre n'est qu'une ébauche. Jus-
on ne pouvait se faire une juste
du caractère et de la politique
aladin, faute de connaître les
rs qui l'ont le mieux dépeint.
la composition de cet article,
fait usage de pièces nouvelles,
bliées, pour la première fois,
M. Reinaud. Elles se trouvent
la seconde édition des *Extraits*
eurs arabes, *relatifs aux croi-*
, insérés au second volume de
bliothèque des croisades, ou-
qui fait suite à l'*Histoire des*
ades de M. Michaud.

M—D et R—D.

LADIN II, ou MELIK EL-NA-
ALAH-EDDYN YOUSOUF, arrière
fils du précédent, n'avait que
ns lorsqu'il fut proclamé sul-
d'Alep, à la mort de son père
el-Aziz Mohammed, l'an 634
6). Son aïeule, Daifa Khatoun
erna l'état pendant sa minorité.
ée suivante, il s'allia, par un dou-
ariage, au sulthan d'Iconium,
h-eddyn Kai-Khosrou, en
ant sa sœur, et en lui donnant
nne. L'an 638 (1240), les trou-
l'Alep commandées par Melik
adham Touran-Chah, grand-
du sulthan, furent taillées en
s par les Khowaresmiens, qui,
s la mort de leur souverain
DJELAL-EDDYN MANKBERNY),
rait été chassé de ses états par
artares, ravageaient l'Asie oc-
tale, et se montraient plus bar-
que leurs vainqueurs. Deux ans
ceux-ci furent vaincus à leur tour
prince d'Émesse, qui comman-
l'armée du sulthan d'Alep. A
ort de la régente, qui s'était
ée la digne fille du célèbre Mé-
Adel (V. ce nom), Saladin
, à treize ans, les rênes du gou-
ment. Les secours qu'il envoya,
en 641 (1243), au sulthan d'Iconium, son beau-frère, ne purent empêcher celui ci d'être vaincu et dépouillé de ses états par les Tartares. Mais, loin de profiter de cette leçon, prélude d'une autre bien plus terrible qu'il devait lui-même recevoir d'eux, il forma des projets ambitieux. Il força son parent le prince d'Émesse à lui céder cette place en échange de Tell-Bascher. Cette usurpation allait lui attirer une guerre fâcheuse avec le sulthan d'Égypte et de Damas Nedjm-eddyn Aïoub, qui déjà assiégeait Émesse, en 466 (1248), lorsque la nouvelle de l'apparition des Français sur les côtes d'Égypte rappela Nedjm eddyn dans ses états (*Voy.* NEDJM-EDDYN et LOUIS IX). Délivré de ce puissant ennemi, Saladin attaqua Bedr-eddyn Loulou, roi de Moussoul, mit ses troupes en fuite et lui enleva Nisibin, Dara et Kerkisiah, qu'il abandonna après les avoir pillées. La destruction de la branche des Aïoubides qui régnait en Egypte (*Voy.* MELIK EL-MOADHAM TOURAN CHAH), augmenta la puissance de la branche d'Alep. Les Damascéniens n'ayant pas voulu se soumettre aux Mamlouks, qui s'étaient rendus maîtres de l'Égypte, appelèrent Saladin dans leur ville, et le reconnurent souverain en 648 (1250). Fier d'un tel succès, il crut pouvoir conquérir l'Égypte, et se mit en marche, la même année, accompagné de plusieurs princes de sa famille : mais la mésintelligence les ayant désunis, ils furent vaincus par les Mamlouks (*Voy.* AIBEK). Quelques-uns demeurèrent prisonniers ; et Saladin retourna précipitamment en Syrie, sans oser profiter d'un avantage que ses troupes alépiennes avaient remporté.

Trois ans après, il conclut la paix avec les Mamlouks, qui gardèrent l'Égypte et lui laissèrent toute la Syrie jusqu'au Jourdain. La jonction d'une troupe de Mamlouks mécontents l'ayant mis en état de prendre une attitude menaçante, il obtint que ses frontières seraient reculées jusqu'à El-Arisch. L'an 655 (1257), le sulthan de Syrie reçut du khalife de Baghdad le diplome, le collier et le manteau qui lui donnaient l'investiture de ses états. Ce fut la dernière faveur que la fortune accorda au premier, et peut-être le dernier acte de souveraineté du second. L'année suivante, les Tartares, commandés par Houlagou, prirent Baghdad, et firent périr le khalife (*V.* Mostasem et Houlagou). Le vainqueur ayant sommé Saladin de venir lui prêter hommage, le sulthan députa vers lui son fils Aziz, avec de riches présents. Le jeune prince implora vainement la clémence du Khan. « Allez dire à votre père, » lui répondit durement ce dernier, » que je lui ai ordonné de venir lui-» même, et non de m'envoyer son » fils. » Les vainqueurs se répandirent dans la Mésopotamie, et pénétrèrent bientôt en Syrie : il prirent Alep, qu'ils saccagèrent, en 658 (1260), pendant cinq jours. Saladin s'avançait pour secourir cette ville : tous les princes de Syrie étaient venus le joindre avec leurs troupes. La discorde se mit dans une armée composée de tant d'éléments divers. Le sulthan craignit quelque trahison, rebroussa chemin, et se renferma dans la citadelle de Damas, tandis qu'une partie de ses troupes, pleines de mépris pour sa faiblesse, allaient à Gaza joindre son frère Melik ed-Daher Ghazy, et le proclamaient sulthan. La nouvelle de la prise d'Alep et d'Hamath d Saladin à se réfugier en Ég rivé à Gaza, il se réconc son frère, qui devint le co de ses fatigues et de ses dar formé que Naplouse, qu'il quitter, était tombée au po Tartares, il gagna El-Aris il implora le secours du d'Égypte (*Voyez* Kot Quand il fut parvenu sur l re, une querelle s'étant éle ses soldats kourdes et turc revint sur ses pas, soit pa des Egyptiens, soit par s échec qu'il aurait reçu d duit, par la désertion de se à une suite peu nombreuse fuit dans le désert et y dem que temps indécis. Son des de se retirer en Arabie : m ses officiers lui donna le co fide de se soumettre aux qui étaient déjà maîtres de Syrie jusqu'à Gaza. Saladi et le chargea d'aller sonde positions de Ketboga, lieu Houlagou en Syrie. Le gé tare ayant su par ce traître où le sulthan était caché, e gens pour l'arrêter. Saladin né à Ketboga, qui, après l'a servir à la reddition d'u en état de se défendre, qu'on le conduisît à Houl malheureux sulthan trave la Syrie, où il eut le do spectacle des dévastations ses par les Tartares. L Mongol le reçut assez bi flatta de l'espoir que ses seraient rendus. Mais lor appris les deux défaites troupes avaient essuyées et la mort de Ketboga, il m ladin et son frère, et leur la perfidie de leurs sujets e

ces. Le sulthan s'excusa sur étant éloigné de la Syrie, il t pu empêcher les Musulmans endre les armes contre leurs ieurs : mais Houlagou irrité, ocha un javelot. Saladin, blessé mb'ant, implorait la miséri- du barbare, lorsque son frère rocha de se déshonorer par iteuses supplications, et l'ex- à subir les coups du sort en e et en roi. Aussitôt une nou- leche, lancée par Houlagou, le cœur du sulthan. Ainsi pé- ommencement de l'année 659 , à l'âge de 32 ans, Melik el Salah-eddyn Yousouf, après ir régné vingt-quatre. Quoiqu'il les mêmes noms et prénoms on illustre bisaïeul, il n'avait que de la bonté du grand Sa- encore cette bonté avait-elle ré en lui au point de n'être faiblesse. Sous son règne, les ds, les voleurs, infestaient im- ent les chemins. Leur nombre r audace s'étaient tellement , qu'ils attaquaient même les ns. Le sulthan faisait toujours à ceux que l'on arrêtait : il qu'un homme vivant méri- lus d'égards qu'un mort, et our punir un meurtre, il ne pas en commettre un autre. n était aussi fastueux que son il avait été simple. Il avait de !, et cultivait avec succès les et la poésie. Il fonda et dota un e à Damas. Il s'était fait ériger agnifique tombeau dans cette mais il fut enterré sans pom- es les environs de Tauris; et ombeau servit à un émir tarta- à la suite des Aioubides, déjà dans l'Yemen et en Égypte, s'a- it en Syrie avec Saladin II. Son et plusieurs autres princes de sa famille furent mis à mort par ordre de Houlagou, qui n'épargna que son fils Mélik-el-Aziz, à cause de son extrême jeunesse. Les deux branches qui subsistèrent encore longtemps, l'une à Hamah, en Syrie, l'autre à Hisn-Kaïfa, en Mésopotamie, n'offrent pas même l'ombre de leur ancienne puissance. A peine voit-on leurs petits dynastes cités de temps en temps dans l'histoire, comme modestes vassaux des sulthans mamlouks et des souverains de la Perse. La seule illustration qu'ait reçue la première de ces branches, c'est d'avoir produit le célèbre historien Abou'l-feda. A—T.

SALADIN (Jean-Baptiste-Michel), avocat à Amiens, avant la révolution, devint juge dans cette ville lors de l'établisssement des nouvelles autorités, et fut député, en 1791, à l'assemblée législative, et, en 1792, à la Convention. Il parut dans ces deux assemblées, sous les formes et avec les dispositions d'un révolutionnaire prononcé; fit cause commune avec les plus ardents jacobins; travailla constamment, dans l'assemblée législative, au renversement du trône; et, dans la Convention, vota la mort du roi, sans appel et sans sursis. Cependant cet homme devint royaliste sur la fin de sa carrière législative. Il se fit accuser et déporter comme tel, par ceux avec lesquels il avait marché d'accord, depuis le commencement de la révolution. Dans l'assemblée législative, Saladin s'acharna surtout contre les ministres de Louis XVI, alors tellement contrariés dans les opérations les plus simples, qu'il leur était absolument impossible d'administrer, même de faire agir la police la plus vulgaire. Quand on ne pouvait pas les poursuivre

comme conspirateurs, on les accusait d'ineptie; et les comités de l'assemblée s'emparaient de leurs attributions. Saladin fut un des agents de ce système de destruction et d'anarchie. Le 12 novembre 1791, il poursuivit à outrance Varnier, receveur des finances, comme servant les émigrés, obtint contre lui un décret d'accusation, et fit saisir ses papiers. Il provoqua des messures pareilles contre un professeur en droit, nommé Delatre, pour quelques lettres qu'il avait écrites à l'ex-ministre Calonne et à l'ancien président Gilbert de Voisins, auxquels il devait de la reconnaissance. Le 16 décembre 1791, il attaqua vivement les princes français et le cardinal de Rohan, demandant qu'ils fussent mis en accusation. Le décret fut porté dans les premiers jours du mois suivant, et appelé une étrenne au peuple (*V.* Guadet). Les municipalités de Stenai et de Neuville avaient fait arrêter, sur la frontière, les frères Pelleport et Lemblay, qui se rendaient à Vienne, avec des dépêches du gouvernement. Le comité diplomatique avait, par l'organe du député Koch, homme sage et instruit, fait un rapport sur cette affaire. Le ministre avait été invité à donner des explications; et il ne s'était rien trouvé de répréhensible; tout paraissait parfaitement clair: mais Saladin y trouva du mystère, et accusa le comité de s'entendre avec le ministre que l'on desirait perdre. C'était encore le malheureux Delessart que l'on voulait absolument sacrifier, comme ennemi de la guerre, dont la révolution avait besoin pour détruire ce qui restait de la monarchie. Le marquis de Noailles, ambassadeur de France à Vienne, avait été décrété d'accusation, pour sa correspondance peu mesurée avec Dumouriez, devenu ministre des affaires étrangères. Il réclama, fit quelques excuses; le comité diplomatique les jugea suffisantes, et proposa de rapporter le décret. Le 15 avril 1792, Saladin s'y opposa, et parvint à faire différer la décision. Le décret ne fut rapporté que le 19. Le 2 juin, le député d'Amiens fit, au nom du comité de législation, un long rapport contre Duport-Dutertre, ministre de la justice, et conclut à ce qu'il fût mis en accusation. Toutes ces attaques, évidemment préméditées, avaient pour but d'isoler le roi, et d'arriver plus facilement à la catastrophe du 10 août. Cependant MM. Beugnot et Quatremère de Quincy défendirent Duport avec beaucoup de force; et les conclusions de Saladin furent rejetées. Après le 10 août, il n'y eut plus ni défenseurs ni contradicteurs: on ne se donnait même pas la peine de discuter. Le 17, Saladin dénonça les administrateurs de son département, qui, dit-il, ne reconnaissaient plus de légalité dans les décrets de l'assemblée, et ne négligeaient rien de ce qui pouvait nuire à la chose publique. A peine le dénonciateur eut-il cessé de parler, que, sur la motion de Lacroix, l'administration du département de la Somme fut cassée, et le président, le procureur-syndic et le secrétaire-général furent traduits au tribunal criminel. Le 22 novembre 1792, Saladin, devenu conventionnel, demanda que les personnes sorties de France pour leur éducation, ne fussent pas considérées comme émigrées. Cette exception avait été sollicitée par le duc d'Orléans, en faveur de la princesse sa fille, et des dames de Genlis, Pamela (depuis

Fitz-Gerald) et Henriette
Comme à cette époque les
ionnaires avaient encore be-
u duc, l'exception fut ac-
Les visites domiciliaires
fait découvrir l'archidiacre
cathédrale d'Amiens disant
ment la messe dans sa mai-
t ecclésiastique avait été tra-
pour ce fait, au tribunal du
d'Amiens, qui, ne voyant
répréhensible dans sa con-
l'avait déchargé de l'accu-
Le 25 février 1793, Sala-
rendant compte de ce juge-
pplaudit aux visites domici-
qui produisaient d'aussi im-
es découvertes; fit casser le
nt qui avait absous l'archi-
et mander à la barre les ma-
qui l'avaient rendu. Cepen-
comme il y avait encore un
pudeur dans la Convention,
contenta d'improuver leur
e, après les avoir entendus,
envoya chez eux. La révolu-
31 mai arrivait à pas préci-
et ses approches inquiétaient
. Sa fougue révolutionnaire
ntit, et il prit parti pour les
ns. Néanmoins, comme il
point paru dans les premiers
le cette faction, il fut oublié,
; et il eût échappé sans la pro-
du 6, à laquelle il prit part.
oût, il fut attaqué par Tallien,
reprocha d'avoir dit des hor-
de la Convention et traité de scé-
les électeurs qui l'avaient for-
ston reprit les dénonciations
eu, et fit mettre Saladin en ac-
n; échappé à cette proscrip-
dernier rentra dans l'assem-
le parti dit des soixante-
et poursuivit à son tour, mais
les mêmes succès, ceux qui l'avaient
il fut partie de la commis-
sion des vingt-un, chargée de faire connaître la conduite des comités et de leurs agents, pendant le règne de la terreur. Saladin fut un des rapporteurs de cette commission, et traita sans aucune espèce de ménagement ces hommes terribles qui avaient si long-temps épouvanté la France. Il les attaqua en face, spécifiant la nature des crimes dont ils s'étaient couverts, indiquant leur nombre et leur date avec une désespérante fidélité. Ce fut alors une chose curieuse à observer, que les modestes réponses de ces tyrans, dont chaque mot naguère était un arrêt contre lequel le plus intrépide n'eût osé réclamer. Le principal rapport de Saladin, sur cette matière, fut fait le 3 mars 1795, et particulièrement dirigé contre Collot-d'Herbois, Billaud-Varennes, Barère et Vadier, qui furent décrétés d'accusation sans que personne prît leur défense. Par cette conduite, Saladin se trouva porté bien loin de son premier système: aussi ne cessa-t-il de poursuivre les terroristes, et de réparer, autant qu'il lui fut possible, les maux qu'ils avaient causés, heureux s'il n'y eût pas contribué lui-même. Une infinité de personnes, et surtout dans les départements de la Franche-Comté, où il fut envoyé pendant l'été de la même année, lui durent la fin des persécutions dont elles avaient été l'objet, le retour dans leurs familles, et leur réintégration dans leurs biens. Avant son départ, il avait fait annuler un grand nombre de décrets de proscription, rendus contre les Girondins et les fédéralistes. Il était naturel de croire que, pour sa sûreté personnelle, Saladin serait le partisan des décrets des 5 et 13 fructidor an III, par lesquels la Convention déclara que les deux

tiers de ses membres feraient nécessairement partie des conseils législatifs créés par la constitution de l'an 3 (1795). Eh bien, ces décrets lui parurent odieux : il les improuva sans ménagement. Cette opposition souleva contre lui la plus grande partie de la Convention, et les Girondins même qui s'y trouvaient encore, tels que Louvet, Chénier et autres, qui le firent décréter d'accusation comme complice de la révolte des sections de Paris : mais ce décret n'eut pas de suite ; et Saladin devint membre du conseil des Cinq-Cents, fit partie de la réunion dite de Clichi, et fut condamné à la déportation, le 18 fructidor (4 septembre 1797), moins pour ses attaques contre le Directoire, car il parla très-peu dans le conseil, que par suite de la haine qu'on lui portait pour sa conduite au 13 vendémiaire. Saladin évita la déportation, et fut rappelé par les consuls, comme tous les proscrits de cette époque : il exerça depuis la profession d'avocat à Paris, où il ne fréquentait guère que des royalistes : il est mort en cette ville vers 1810. B—u.

SALATIS est un prince dont le nom, échappé à l'oubli, fut sans doute aussi célèbre dans le siècle où il vécut, que celui de tant d'autres monarques, dont l'histoire a conservé avec plus de soin le souvenir, par la raison qu'ils ont existé à des époques plus rapprochées de nous. Les grands événements perdent de leur importance en vieillissant; d'autres idées, des intérêts nouveaux s'élèvent, les peuples se succèdent, de nouvelles langues remplacent les anciennes, toutes les circonstances des faits s'oublient : ils s'effacent enfin eux-mêmes de la mémoire des hommes; et souvent un nom propre est, après bien des siècles, dernier témoignage de l' sinon d'un grand hon moins d'un puissant mon terreur de ses voisins. Un noms barbares, plutôt fait quer, que pour satisfaire riosité, est tout ce qui nous antiques empires qui domi trefois le monde : c'est nous ont été transmises le des monarchies Assyrienn tienne, et c'est en vain qu inventif des savants mo cherché à suppléer aux r temps. Les héros qui ch face des états, les fondate nasties, ceux qui, sur les empires et des peuples élèvent la puissance d'un nation, sont, sans contred sonnages qui occupent la pl place dans les récits de l'hi latis méritait, à tous ces t tenir un rang distingué. Vi siècles avant notre ère, il quérant de l'Égypte. Les p jà civilisés qui habitaient ce et qui dès-lors avaient por la terreur de leurs armes le joug d'une race étrang temps l'objet de leur horre ils ne purent s'affranchi cinq siècles de la plus du sion. Les récits de Mané écrivait quinze siècles env la délivrance de sa pat pirent encore une indigna patriotique. C'est en emp termes les plus passionnés connaître la révolution gea la face de son pays, à que si reculée. L'Égypte vernée par un roi, que vain appelle Timaüs. C' doute le dernier de la qu dynastie, connue sous l

lite. « Sous ce prince, dit Ma-
on (1), Dieu, j'ignore pour
crime, fut irrité contre nous;
ie race d'hommes ignobles,
pleins d'audace, vint des ré-
orientales, fondit subite-
sur notre pays, et le soumit
résistance. Ils prirent les prin-
mulevèrent de force toutes les
, renversèrent les temples
ieux, accablèrent de cruautés
bitants, dont ils emmenèrent
ptivité les femmes et les en-
Ils donnèrent la puissance à
l'entre eux, qui se nommait
s. » Ces conquérants sont dé-
rdinairement par le nom de
s, qu'ils devaient sans doute
manière de vivre. Les Égyp-
selon Manéthon, les appe-
rsos, c'est-à-dire dans leur
rois pasteurs. « *Hyc*, dit il,
e *roi*, dans la langue sacrée
gyptiens, et *sos* veut dire
r, dans le dialecte commun. »
beaucoup de conjectures sur
de ces étrangers; on les re-
sez généralement comme des
ns ou des Arabes : mais des
ations d'un ordre tout par-
leur chevelure blonde et leur
ihe sur les monuments qui
s représentent, les colonies
nt envoyées hors de l'Égyp-
es traces de leur existence,
nt laissées en beaucoup de
, ne permettent pas de croi-
s descendissent de la race
les. Qu'il nous suffise ici de
ls appartenaient à la grande
nation des Scythes, dont les tribus nomades étaient alors très-répandues dans toute l'Asie. Trois dynasties sortirent de ces conquérants, et dominèrent l'Égypte pendant plus de cinq siècles. Celle dont Salatis fut le chef, est la quinzième des races royales qui gouvernèrent cette contrée; et c'est en la quatre cent quarante-troisième année de la première période sothiaque, qui commença le 31 mars 2340 avant J.-C., que tombe la date de l'avénement de Salatis. Cette dynastie reçut le nom de *Tanite*, sans doute parce que les princes de cette famille résidaient ordinairement à Tanis, ville au milieu du Delta, qui, à ces époques reculées, était une des plus puissantes villes de l'Égypte, comme on peut le voir dans le Pentateuque. Après s'être rendu maître de Memphis, capitale du royaume, Salatis soumit la Haute et la Basse Égypte; et, pour s'en assurer la possession, il eut soin de fortifier tous les lieux situés dans une position avantageuse. Sa frontière orientale, celle par laquelle il était entré dans le pays, fut surtout l'objet particulier de son attention, parce que les Assyriens commençaient à se rendre redoutables en Asie. Il la mit en état de défense, pour leur ôter l'envie de venir, sur ses traces, ravager le royaume qu'il avait conquis; et bientôt après, il porta lui même ses armes du côté du Levant. En retraçant ces événements, qui ne croirait qu'il s'agit des établissements formés dans le même pays, au dixième siècle de notre ère, par des tribus et des émirs turks, qui, partis des extrémités de l'Asie, séjournèrent quelque temps sur les bords de l'Euphrate, avant de se transporter sur ceux du Nil, et qui défendirent ensuite, contre les puis-

sances de l'Asie, les états qu'ils avaient conquis en Afrique! Salatis, pour mettre son royaume à l'abri des attaques des Assyriens, choisit dans la Basse Égypte, une position convenable, à l'orient de la branche bubastique du Nil (par conséquent hors du Delta); et commandant également la route qui, en longeant le Nil, conduit en Syrie, et celle qui mène à la mer Rouge, par les vallées du Désert. Il y fit construire une place extrêmement forte, nommée *Aouaris*, qui devint sa place d'armes. Il y laissa en permanence des forces considérables, qu'on porte à deux cent quarante mille hommes. Aouaris conserva toute son importance sous la domination des Pasteurs; et elle fut leur dernier asile, quand la race égyptienne, réveillée d'un long assoupissement, secoua le joug qui lui avait été imposé par Salatis. C'est là tout ce que nous savons des actions de ce conquérant. Il mourut après un règne de dix-neuf ans, en l'an 2322, et il eut pour successeur un prince que Manéthon appelle Béon. S. M—N.

SALAZAR Y MARDONES (Don Pedro de), historien espagnol, sur lequel on n'a que des renseignements très-incomplets, était né, suivant quelques biographes, dans le royaume de Grenade. D'autres placent sa naissance à Madrid, où il passa la plus grande partie de sa vie, partageant son temps entre ses travaux littéraires et l'exercice d'emplois honorables. Il mourut vers 1570. On a de lui: I. *Coronica del emperador, D. Carlos Quinto en laqual se trata la guerra que tuvò contra los Rebeldes del imperio*, Séville, 1552, in-fol., goth. C'est l'histoire de la guerre qu'eut à soutenir Charles-Quint contre la ligue de Smalkalde. II. *Historia en que se cuentan muchas guerras succedidas entre ch y infideles desde el anno 1 las guerras aconticidas en E* Naples, 1552, in-fol., nou tion, continuée jusqu'à l'ann Medina del campo, 1570, i deux ouvrages sont rares e chés. — On a confondu qu cet historien avec Pedro zar y Mendoza, écrivain sait dans le dix-septième siè ci possédait un canonicat du de Tolède. Outre les *Vies* du Tavera, archevêque de ce et du cardinal d'Espagne (doza XXVIII, 283), on ci I. *Origen de las dignidad* de l'origine des dignités sécu royaumes de Castille et de I lède, 1618; deuxième édit mentée, Madrid, 1657, i *Coronica de la casa de los L Leon*, Tolède, 1620, in *Monarquia de España*, Ibarra, 1770-71, 3 vol. pe Cet ouvrage, important p toire d'Espagne, a été publ Barth. Ulloa; il est trè France (V. *le Manuel du L* — Un autre Pedro de Sala ciscain, provincial de son o le royaume de Castille, e teur de la foi en 1612, *Coronica de la fundacion so de la provincia de Casti orden de san Francisco*, M folio.

SALE (George), savant né vers 1680, acquit des sances très-étendues dans le de l'Orient, et devint l'un d paux membres de la société tablit à Londres, pour l tion de l'*Histoire universe* avait dressé le plan dans contraire à la tradition et des saintes Écritures, et pul

ou système, la Cosmogonie ou
ire de la création du monde ;
e peu de succès des premiers
es, détermina les actionnaires
ier une autre direction à l'ou-
, qu'ils confièrent à l'écrivain
sous le nom de *Psalmanasar*
m. XXXVI, 176). Sale mou-
ondres, le 14 novembre 1736,
t la réputation d'un homme
et paradoxal. Outre la part
at à l'*Histoire universelle*, et
ssiste principalement dans les
s relatifs aux Orientaux, on
it une excellente traduction
e du *Coran*, Londres, 1734,
réimprimée en 1764 et 1801,
in-8°. ; elle est précédée d'*Ob-
ons historiques sur le maho-
se*, traduites en français par
nyme et publiées à la tête d'une
le édition du *Coran*, de la
d'André Duryer, Amsterdam,
2 vol. in-8°. (*V.* A. DURYER
IOMET). C'est un abrégé assez
ait des ouvrages des orientaux
nant l'origine et les progrès
amisme ; mais Sale a mérité le
he que lui adresse Porter, de
r trop d'empressement à faire
gie du Coran, et de chercher
à pallier ses extravagances
s exposer dans leur véritable
Voy. les *Observations sur la
n et les mœurs des Turcs*,
orter, traduit par Bergier,
, 11, 22 et suiv.) Un extrait
bservations de Sale a été in-
ar Banier, dans son édition de
*oire générale des cérémonies
uses*. *V.* BANIER, III, 314).
ait aussi l'un des rédacteurs du
al Dictionary, en 10 vol. in-
vaste compilation dans la-
on a fondu en entier le dic-
ire de Bayle. W—s.

SALE (ANTOINE DE LA), l'un des romanciers les plus célèbres du quinzième siècle, était né en 1398, et probablement dans le comté de Bourgogne ; du moins Gollut en parle comme de son compatriote (*Mémoires historiques*, p. 890). Il visita l'Italie dans sa jeunesse ; et l'on sait qu'il se trouvait à Rome en l'année 1422 ; à son retour en France, il fut nommé viguier de la ville d'Arles. La Sale fut attaché, comme secrétaire, à Louis III, comte d'Anjou et de Provence, et roi de Sicile ; il entra ensuite au service de René, son frère, qui lui confia l'éducation de ses enfants. Ses talents lui méritèrent l'affection du comte de Saint-Pol, qu'il suivit en Flandre, et par lequel il fut présenté à la cour du duc de Bourgogne (Philippe le Bon). La Sale fut un des ornements de cette cour polie et spirituelle ; le Dauphin (Louis XI) l'admit à sa familiarité ; et il est probable qu'il eut part au recueil des *Cent nouvelles* (1), composées pour l'amusement de ce prince. La cinquantième porte son nom ; et un passage d'un auteur contemporain (Rasse de Brinchamel) nous apprend que La Sale n'avait alors rien perdu de son ardeur pour l'étude : « Noble et bien renommé Antoine de La Sale, avez toujours plaisir, et dès le temps de votre fleurie jeunesse, vous êtes délecté à lire, aussi à écrire histoires honorables, auquel exercice, et continuant, vous perseverez de

(1) On nous saura peut-être gré d'indiquer ici les meilleures éditions de ce recueil : Les *Cent nouvelles Nouvelles, composées et recitées par nouvelles gens*, Paris, Ant. Verard, 23 dec. 1486, petit in-fol., goth., fig. en bois, 1re édit. très-rare ; il in-f., sans date, in-fol., goth., ibid., Nicol. Desprez, 1505, petit in-fol., goth. ; Lyon, Olivier Arnoullet, sans date, in-4°., goth, Cologne (Amsterdam), 1701, 2 vol in-8°., fig., de R. de Hooge (Voy. le *Manuel du libraire*, par M. Brunet, tom. 1er., p. 289)

» jour en jour, sans interruption. » (Préf. des *Aventures de Floridan.*) La Sale mourut après l'année 1461. On a de lui : I. *L'Hystoire et plaisante chronique du petit Jehan de Saintré, de la jeune dame des Belles Cousines, sans autre nom nommer, avec l'histoire de Floridan et de la belle Ellinde, et l'extrait des chroniques de Flandres*, Paris, Michel Le Noir, 1517, petit in fol., goth., rare et recherchée; ib. 1523, in-4°., goth., 1528, 1553, in-4°.; Paris, J. Trepperel, sans date, in-4°., goth. Ces différentes éditions sont toutes estimées. Jean de Saintré est, avec Gérard de Nevers, le meilleur sans contredit de tous les anciens romans français (Chénier, *Fragm. de littérat.*, p. 83), et on l'a cité comme un des plus anciens livres où il soit question des cartes à jouer (2). Gueulette en a donné une édition, Paris, 1724, 3 vol. in-12, avec une Préface et des Notes curieuses; mais ses explications sont quelquefois hasardées. Duchat a relevé quelques-unes des fautes commises par ce commentateur (Voy. le *Ducatiana*, pag. 38, où, par une faute d'impression, on lit Gueudeville, au lieu de Gueulette). Le comte de Tressan a rajeuni ce roman dans un extrait fort intéressant, réimprimé plusieurs fois séparément, et dans les Œuvres de cet aimable écrivain. *L'Histoire de Floridan et de la belle Ellinde* est de Rasse de Brinchamel, qui l'a dédiée à La Sale; quelques critiques croient qu'il n'avait fait que la traduire du latin de Nicol. de Clamenges (*V.* CLAMENGES, VIII, 604). *L'Extrait* des chroniques de Flandre roule sur la paix conclue en 1340, entre le roi de France Philippe de Valois et Édouard, roi d'Angleterre. II. La *Chronique et la généalogie des comtes d'Anjou de la maison de France, qui furent roys et roynes de Sicile, depuis Charles, frère du roi saint Louis, comte d'Anjou, de Provence et du Maine*, Paris (1517), in-4°. Ce n'est qu'un extrait de l'ouvrage suivant, où il a été réimprimé, p. 32 et suiv. III. *La Salade, laquelle fait mention de tous les pays du monde*, etc., Paris, Phil. Le Noir, 1521, in-fol., fig. C'est, dit Legrand-d'Aussy, un mélange de morale, d'histoire, de géographie et de politique, ou une espèce de Manuel des princes et seigneurs. Le privilége pour l'impression porte que Mich. Le Noir l'a fait écrire et translater de vieil et ancien langage en bon style commun et bon français; mais on conserve une copie de l'original parmi les manuscrits de la biblioth. du Roi. IV. *La Sale.* C'est, dit encore Legrand, un traité de morale, divisé en chapitres sous les titres de dévotion, humilité, pitié, justice, discipline, amour et mariage; ou plutôt c'est un fatras indigeste, dans lequel l'auteur a compilé, sans goût, des traits de l'histoire et de la fable, des exemples tirés de l'antiquité, des maximes, de la morale triviale, et, selon l'esprit de son siècle, beaucoup de citations latines. Il en existe deux copies à la bibl. du Roi, l'une in-fol. sur vélin, et l'autre in-4°. sur pap. On en trouve un bon extrait dans le

(2) Quoique La Sale ait vécu sous Louis XI, la scène de son petit *Jehan de Saintré*, est fixée à l'époque du roi Jean, et peint d'ailleurs assez fidèlement les mœurs du temps. Le texte de ce roman prouve au moins qu'Antoine de La Sale a cru les jeux de cartes bien antérieurs au règne de Charles VI, pour qui Gringonneur peignit ces belles cartes enluminées dont quelques-unes sont encore au cabinet des estampes de la bibliothèque du Roi. M. Willemin en a fait graver deux dans ses *Monuments français inédits* (28e. livraison). On y voit que ces cartes de Gringonneur étaient des *images* beaucoup plus grandes que nos tarots; l'une offre le soleil, et l'autre un valet ou damoiseau.

les *Notices des manuscrits*.
lit que La Sale avait écrit
s choses concernant la no-
le fait des héraults et rois
W—s.

H IBN MARDASCH (Asad
AR). *V.* Mardasch.

S Saint François de),
le Genève, fils de François,
e Sales, et de Françoise de
naquit au château de Sales
ne de Thorens), dans la
le 21 août 1567. Sa constitible et maladive se fortifia
ement par les soins de sa
t après avoir, contre l'attout le monde, échappé aux
le l'enfance, il devint grand
e. La beauté de son visage,
t le vrai symbole de la
et de la pureté de son ame,
aimer de tout le monde.
cation fut très soignée : on
s dispositions de son esprit,
ncore les précieuses qualin cœur. On y jeta de bonne
s semences de vertu, que
e de ses parents contriaamment à faire germer.
s histoires de François de
nt pleines de ces traits en- d'innocence et de vertu,
ent une ame aimante et sens l'âge de six ans, il fut enollége de La Roche, et bienà celui d'Annecy. Il n'y perla tendre piété que lui avait sa mère, et y montra une aptitude pour les sciences s, que son père en conçut nces d'élévation et de forforma la résolution de l'en-

Paris, pour achever ses
Avant de quitter son pays,
de Sales voulut recevoir la
ecclésiastique. Arrivé à Paris,
, sous la conduite d'un prêtre habile et prudent, il entra au collége des Jésuites, où il fit sa rhétorique avec beaucoup de distinction. Quand il eut achevé son cours de philosophie, il apprit l'équitation, les armes, la danse et tous les arts agréables qui convenaient à sa condition; mais comme il ne s'appliquait à ces exercices que pour contenter ses parents, il étudiait en même temps l'hébreu, le grec et la théologie positive, sous Génebrard et Maldonat, qui professaient alors avec une grande réputation. La haute piété dont il faisait profession le jeta dans une tentation violente, qui faillit lui devenir funeste, et dont il ne se délivra que par sa confiance en la miséricorde de Dieu. Il n'avait que seize ans, et ses études étaient terminées : le comte de Sales, son père, lui ordonna de visiter les principales provinces de la France, et de se rendre ensuite dans la maison paternelle. Son voyage fut moins long qu'il ne l'aurait désiré, à cause des guerres intestines qui désolaient la France : il arriva, en 1584, au château de Sales, d'où il ne tarda pas de partir pour aller étudier le droit à Padoue. Le premier soin du jeune François n'était pas tant de chercher d'habiles maîtres que de choisir un bon directeur. Il mit sa conscience entre les mains du jésuite Antoine Possevin, qui pressentit bientôt sa haute destination. Un jour que le jeune étudiant lui faisait part de son goût pour la théologie, le vénérable religieux le pressa de s'y livrer sans retard, « parce que, lui dit-il, Dieu » l'avait destiné à porter sa parole » des peuples rebelles, et à devenir » l'appui de la foi dans son pays; qu'il » devait se rendre capable d'un mi- » nistère si sublime, et que la scien- » ce sans la vertu ne suffisait pas, ni

» la vertu sans la science. » Il ajouta qu'il avait reconnu par expérience, dans les voyages qu'il avait entrepris par ordre de Sa Sainteté dans les états réformés, que l'ignorance du clergé avait plus contribué aux progrès de l'hérésie que le penchant du peuple au libertinage. Dès ce moment, le P. Possevin se chargea de diriger les études de François de Sales. Il lui expliqna la Somme de saint Thomas et les Controverses de Bellarmin, qui venaient de paraître. Il lui donna également des leçons d'éloquence, science dans laquelle il était fort habile; et il s'appliqua surtout à le fortifier dans l'amour de la vertu. Cependant les condisciples de François de Sales, jaloux de la prédilection que lui témoignaient ses professeurs, mirent à l'épreuve son courage et la pureté de ses mœurs, par des attaques qu'il sut repousser de la manière la moins équivoque. Après les victoires qu'il venait de remporter, il redoubla ses prières et ses austérités pour acquérir de nouvelles forces et se préparer à de nouveaux combats. Les efforts qu'il fit et les peines qu'il avait eues, lui enflammèrent tellement le sang, qu'il fut saisi d'une fièvre violente, suivie d'une dysenterie qui le mit en danger de perdre la vie : mais il ne tarda pas à recouvrer la santé et à reprendre le cours de ses exercices. Bientôt il fut en état de recevoir le bonnet de docteur en droit civil et canonique. En 1591, il commença, par ordre de son père, son voyage d'Italie. Il visita Ferrare, et Rome, où il considéra bien moins les monuments de la puissance des anciens maîtres du monde que les églises et les catacombes, qui peuvent être regardées comme le berceau de la religion chrétienne dans les d'Occident. La vue de ces l sacrés par le sang des ma brasa son ame d'une ard céleste, et lui fit prendre tion de répandre jusqu'à l goutte de son sang pour de la foi et l'extirpation d De Rome il se rendit à L Ancone. C'est à cette époq les historiens de saint F Sales placent deux événe est impossible de ne pa marques visibles de la pr Dieu sur lui. Pendant so Venise, il eut le bonheur à la vertu un jeune hon amis, qui s'en était écar qui on voyait reluire les lantes qualités de l'esprit Il n'avait que vingt-six a rentra dans le sein de sa fa cédé de sa renommée et a moyens de l'accroître. fut-il remis de ses fatigue saluer Claude de Granier Genève, homme sage et t son père. Le prélat, emb des circonstances difficil ta François de Sales; homme répondit avec t voir, de modération et d que l'évêque, par une pressentiment, le cons ce moment, comme son et n'oublia rien pour espérances. Cependant l Sales, qui voulait faire un sénateur de Chambé dans cette ville pour y êt cat. La réception se fit grand éclat. On croyait q le conduirait aux plus h tés : vaines conjectures ! Sales n'en obtint que l'a toine Favre, depuis pre dent du sénat; et c'était

is. En retournant chez ses pa-
il s'ouvrit à son précepteur,
le quittait jamais, sur le des-
u'il avait formé de renoncer
nde et d'embrasser l'état ec-
tique; et il parvint à le mettre
ses intérêts. Aussitôt qu'il fut
a dans sa famille, le comte de
voulut le marier avec une de-
lle de Veigy, d'une des plus il-
s maisons de la province. Fran-
ans découvrir sa pensée, mon-
e telle froideur, que son père
s'empêcher de lui témoigner
écontentement. Pour lui, bien
le se rendre aux vœux de ses
ts, il résolut d'employer la mé-
n de Louis de Sales, chanoine
nève, son cousin, dont la piété
énéralement connue. Celui-ci
a du temps pour en parler au
de Sales. Dans l'intervalle, la
té de la cathédrale étant deve-
acante, Louis obtint du pape
dignité pour son cousin; et,
des bulles de collation, il alla
er le comte de Sales, auquel il
t de la détermination du jeune
ois. Ce coup imprévu plongea
dre père et son épouse dans la
amère douleur : mais, après
ues jours de réflexion, la piété
a le dessus; et ils consentirent
lus pénible sacrifice qu'on pût
r d'eux. François prit posses-
de sa charge, à la grande satis-
on du chapitre et surtout de
que, qui ne tarda pas à lui con-
les ordres mineurs, le sous-dia-
t, et bientôt après le diaconat,
gre l'opposition de saint Fran-
de Sales, qui voulait garder les
rtices, et qui alléguait son indi-
e. Pendant qu'il n'était que dia-
, il prêcha plusieurs fois devant
ombreux auditoire, et ses ser-
s firent une vive impression, mê-
me sur des protestants qui y avaient assisté. On put prévoir dès lors qu'il produirait des fruits abondants dans la maison du Seigneur. Élevé au sacerdoce, en 1593, après s'être dignement préparé, il devint, pour la ville d'Anneci et pour les campagnes d'alentour, un modèle de piété, de douceur et de charité. Il institua, vers ce temps-là, la *confrérie de la Croix* destinée à l'instruction des pauvres, au soulagement des indigents, à la visite des prisonniers, à l'extinction des procès et à d'autres bonnes œuvres, sous l'autorité des pasteurs légitimes. Cette même année, le duc de Savoie (Charles-Émanuel Ier.), qui avait déjà voulu le nommer au sénat de Chambéri, lui fit faire de nouvelles instances. Ses parents même intervinrent dans l'espoir de le gagner : mais ce fut inutilement. Le saint persista constamment dans son refus. En 1594, le duc de Savoie, voulant réunir à l'unité catholique le Chablais et les trois bailliages (de Gaillard, Ternier et Gex), écrivit à l'évêque de Genève, pour l'inviter à y envoyer des missionnaires. Le prélat proposa cette sainte entreprise dans l'assemblée de son clergé; mais il ne se trouva que François et Louis de Sales qui voulussent s'en charger. Ils partirent malgré les représentations de leurs amis et de leurs proches, et arrivèrent au fort des Alinges, où ils furent bien reçus par le baron d'Hermance, qui en était gouverneur. Ce sage guerrier leur donna de bons renseignements sur les mœurs des peuples du Chablais, et leur conseilla d'user de beaucoup de ménagement, de douceur et de condescendance; de s'attacher à l'essentiel; d'éviter la singularité et tout ce qu'un zèle qui n'est pas conduit par la pru-

dence est capable d'inspirer. François de Sales adopta d'autant plus volontiers ces avis, qu'ils étaient conformes à son caractère. Il avait coutume de dire qu'*il ne devait pas être indifférent de s'attacher obstinément à la pratique des choses indifférentes, lorsque le prochain ne les regardait pas avec des yeux indifférents.* La mission fut ouverte à Thonon, capitale de la province, après bien des traverses et des menaces de la part des réformés, par deux simples prêtres, assistés de quelques capucins (*V*: Chérubin de Morienne, VIII, 344), et sans autres armes que celles de la parole de Dieu, comme il convenait à des apôtres. Durant long-temps, personne ne voulut entendre François; et cependant il se rendait tous les jours à Thonon, par le temps le plus affreux et au milieu d'incroyables dangers. Les Protestants qui servaient dans la garnison des Alinges se montrèrent moins endurcis. Ils écoutèrent les prédications des missionnaires, et se convertirent presque tous. Ces conversions ne contribuèrent pas peu à faire régner la vertu parmi les officiers et les soldats catholiques. Elles disposèrent même les habitants de Thonon à se laisser toucher. François commença (en 1595) à tenir des conférences réglées, dans la maison d'un gentilhomme qu'il avait converti, après l'avoir empêché de se battre en duel. Il y prouva que le schisme était inexcusable, et que ceux qui en étaient les auteurs n'avaient eu aucun motif suffisant de rompre l'unité. Il entra ensuite dans des développements sur la doctrine de l'Église, qui étonnèrent les auditeurs, et qui eurent le succès le plus avantageux: les conversions se multiplièrent, malgré les traverses de ses et voulant être plus à portée sur ses néophytes, il fixa re à Thonon. La rage des et des zélés du parti ne fit croître par cet acte de gér de courage. On se porta au excès contre le pieux mis ses amis s'en alarmèrent e les plus vives instances afi ger à se désister de son Toutes leurs raisons ne fu lui d'aucun poids; et il avec une admirable const ministres prirent des mc convenables pour arrêter des conversions: ils propc conférences à François de s'empressa de les accep ils les éludèrent toujours prétextes futiles. Cependa né par le baron d'Avully, dit à Genève, pour confé ministre La Faye, qui n'e été prévenu. Le triomp remporta fut si complet, ron le consigna dans un fit imprimer à Lyon. De succès lui attirèrent des f de tous côtés: le duc de écrivit, le pape lui adres en 1596. Clément VIII, tout possible à la douceur lents de François de Sale geait en même temps de r sein de l'unité Théodore quelque prix que ce fût. sentait tout le prix d'un vre; mais le duc de Sav donna de venir à Turin, Les audiences qu'il eut de relativement au rétablis culte public dans le Chabl quirent son estime et sor De retour à Thonon, en lettres patentes du duc, i possession de l'église de

', qu'il fit réparer, et y célé-
messe le jour de Noël. L'ex-
sa conduite, qu'il transmit à
', y fut hautement approuvé,
que la relation des syndics
aient traversée n'y obtint que
oches. Lorsque les premiers
ents occasionnés par l'inau-
de la religion catholique,
apaisés, il alla plusieurs
nève pour voir Théodore
et il ne parvint à le trouver
La troisième fête de Pâques
597. Cette entrevue ne lui
as beaucoup d'espérance,
il est facile de s'en convain-
la lettre qu'il écrivit à Clé-
VII et par la réponse de ce
On prétend qu'il vit Bèze en-
ois fois ; mais il ne put le ga-
La peste s'étant déclarée dans
la même année, François de
au sortir d'une maladie, ne
point à se dévouer au servi-
pestiférés ; mais l'évêque de
lui ordonna de retourner
Chablais, et de reprendre
ctions. Au commencement de
cardinal de Médicis et le duc
-Emanuel, qui se trouvaient
on, donnèrent à François de
s marques de considération
couragement qui tournèrent
it de la religion. Cependant,
le dire, pendant que le bon
cor lait l'édit de Nantes aux
naires de son royaume, Fran-
Sales obtenait du duc de Sa-
e espèce de révocation du
Nyon et l'expulsion des mi-
protestants. Ainsi le calvi-
t banni du Chablais et des
llages ; et la religion catho-
devint la religion dominante,
olonté du prince. Claude de
ne crut pas pouvoir mieux
er sa reconnaissance à Fran-
çois de Sales, qu'en le nommant son coadjuteur. Le duc de Savoie lui en envoya le brevet en 1599. On eut de la peine à lui faire accepter cette dignité : mais enfin on parvint à vaincre son humilité ; et il partit pour Rome, accompagné du neveu de l'évêque. Le pape l'accueillit avec bonté, et lui fit expédier des bulles pour la coadjutorerie de Genève, avec le titre d'évêque de Nicopolis. Quelque déférence qu'il eût pour le Saint-Père, François ne put se soumettre à l'examen qui lui avait été proposé, et il en parla à l'ambassadeur de Savoie, comme d'une innovation. Dès qu'il eut rempli sa mission, et qu'il eut obtenu que les diocésains de Genève seraient déchargés envers leur évêque des *servitudes honteuses qui sentaient beaucoup plus le paganisme que la liberté de la religion chrétienne*, il se rendit à Turin, où il éprouva de grandes difficultés de la part des ordres de Saint-Lazare et de Saint-Maurice, qui, malgré les brefs du pape et les vœux du duc, ne voulaient pas se dessaisir des biens catholiques situés dans le Chablais, dont ils avaient joui, par indult de Grégoire XIII, pendant que cette province était plongée dans les ténèbres du calvinisme. La restitution de ces biens lui gagna tous les cœurs ; et la religion catholique en reçut un nouvel éclat. Il ne fut pas plutôt rentré dans sa patrie, qu'il lui fallut déployer son habileté pour les négociations. Henri IV avait envahi la Savoie. Les Suisses et les Genevois, qui marchaient à sa solde, désiraient ardemment de se venger des catholiques, en portant le ravage sur les terres du Chablais. François de Sales présenta une requête pour implorer la protection du roi en faveur des catholiques, et

accordée. Le marquis de
jusqu'à lui proposer de
ter à ce bon monarque;
ançois refusa de saluer le
ır de son souverain. Il pro-
moins de la bonne volonté
ui témoigna pour faire la vi-
diocèse de Genève, et réta-
rente-cinq paroisses. Il prê-
le carême à Anneci, en 1601,
que son père mourut. Très-peu
emps après, il fut député par le
rgé de Genève, à la cour de Fran-
, pour les interêts spirituels du
illiage de Gex, qui venait d'être
éuni à ce royaume par la paix de
Lyon. On lui fit un accueil honora-
ble, et on le chargea de prêcher le
carême dans la chapelle du Louvre.
Ses discours touchèrent plusieurs
calvinistes très-distingués, et il ache-
va dans la conversation ce qu'il avait,
pour ainsi dire, ébauché dans la
chaire. Le cardinal Duperron, si bon
juge en cette matière, disait: « il n'y
» a point d'hérétique que je ne sois
» assuré de convaincre; mais pour
» les convertir, c'est un talent que
» Dieu a réservé à M. de Genève, »
Après le carême, Henri voulut qu'il
prêchât devant lui. Le coadjuteur de
Genève s'en acquitta si bien, qu'on
le pressa de prononcer l'oraison fu-
nèbre du duc de Mercœur, dans
l'église métropolitaine. « Il n'y avait
point d'assemblée de piété où il ne
fût invité, dit un de ses historiens;
on ne faisait point de projet de dé-
votion qu'on ne lui communiquât,
ni d'affaire importante pour la gloire
de Dieu, sur laquelle il ne fût con-
sulté. » Le roi lui parlait souvent
de sa propre conscience, et il lui
rendit dans la suite l'honorable té-
moignage que le saint *ne l'avait ja-
mais flatté*. Quelle que fût l'inno-
cence de ses mœurs et la droiture de
son cœur, il se trou[illegible]
assez pervers pour oser l'accuser
vant la personne de Henri, d'a[illegible]
voulu renouveler la conspiratio[illegible]
Biron; mais Henri refusa de c[illegible]
une pareille accusation, et ne v[illegible]
pas même que Francois se jus[illegible]
Pour éviter de nouvelles imputa[illegible]
le coadjuteur de Genève résol[illegible]
s'éloigner de la cour. Il n'étai[illegible]
quelques journées de Paris,
on lui annonça la mort de
de Granier. Il hâta sa marc[illegible]
arriva au château de Sal[illegible]
il se prépara à la consécratio[illegible]
copale, qu'il reçut dans
de Thorens, le 8 décembre
Il n'eut rien de plus pressé
mettre en vigueur les saints
dans le diocèse de Genève. I[illegible]
réglements qui portent l'e[illegible]
de la plus haute sagesse. A
mière ordination, l'on entend
bouche qu'il pardonnerait v[illegible]
quelques fautes; mais que l'
ce serait toujours un cas d'
à l'état ecclésiastique. Il
duc de Savoie et l'évêque d
et quelque temps après
à Gex pour le rétablissem
religion catholique. Les
auraient peut-être cons
leurs erreurs: mais il l
trêmement de restituer
pés; et pour se débar
obligation, quelques
tre eux empoisonnèr
que. Heureusement
aperçurent et lui d
dote; sa santé se
tempérament en d
ment affaibli. En
la réforme dans l'
les chanoines ét
plus affreux dés
s'occupait de
il se transpor

ui avait été presque en-
bimé par des avalanches
ements ; et, après s'être
ommage, il sollicita et
ac de Savoie des indem-
rtionnées. En 1604 il
arême à Dijon. C'est à
e qu'il forma, avec la
Chantal, cette sainte liai-
des suites si avantageuses
gion. Dès qu'il fut de re-
n diocèse, il reçut, de la
riIV, l'offre d'une abbaye
e, et même d'un chapeau
, s'il voulait se fixer en
ançois répondit que *Dieu*
s fait pour les grandeurs.
ce temps-là que son tem-
séquestré par le sénat de
ce qu'il s'était opposé à la
de monitoires pour des
ment civiles. Il supporta
cette vexation, et se con-
e que rien ne pouvait lui
lus heureux, puisque cela
t qu'un évêque doit être
el. Bientôt les magistrats
e de leur intolérance, et
e fut levé. François,
t le carême à Chambéri
eut pas plutôt terminé sa
'il partit pour Anneci,
de Nemours venait as-
s'enferma dans les murs
lle, malgré les prières
apeau. Le prince de Pié-
a et fit lever le siége.
, François n'en eut pas
mérite de sa résolution.
ça, vers la fin de l'an-
ite pastorale, précédé
nnée et *signalant tous*
des graces et des bon-
. Il corrigeait les vices
é ; mais il avait coutume
si l'on avait à manquer,
ieux que ce fût par trop
de douceur que par trop de sévérité.
Il continua sa visite l'année suivante, marchant à pied, sans bagage, se contentant de la nourriture la plus grossière, couchant sur la paille, et se montrant le plus tendre des pères. Il fonda, en 1606, à Anneci, de concert avec le président Favre, une académie de philosophie, de théologie, de jurisprudence et de belles-lettres, qui produisit un très-grand bien (*V.* Favre, XIV, 227). Le pape Paul V le consulta, en 1607, sur les matières que l'on discutait dans la congrégation *de Auxiliis*. L'évêque de Genève répondit qu'il *valait beaucoup mieux s'attacher à faire un bon usage de la grace, que d'en former des disputes qui ont toujours altéré la charité et troublé la paix de l'Eglise.* On sait qu'il blâmait hautement cet esprit de parti, qui conduit si souvent de la haine des opinions à celle des personnes (1). En 1608, un religieux l'accusa auprès du pape de ne pas veiller avec assez de soin à bannir de son diocèse la lecture des livres hérétiques. Le saint prélat n'eut pas de peine à prouver qu'il n'épargnait rien pour empêcher le cours des mauvais livres, et que ce religieux avait un zèle outré, plus dangereux qu'utile à la religion. Le pape donna si peu d'attention à la dénonciation, qu'il adressa deux brefs à François, pour la réforme du monastère des filles du Puits-d'Orbe, et pour régler, de concert avec l'évêque de Bâle, le différend qui existait depuis long-temps entre les comtes de Bourgogne et le clergé de Franche-

(1) Il était très-lié avec l'avocat Arnauld et sa famille, surtout avec la mère Angélique (*V.* ce nom, les *Mémoires* d'Arnauld d'Andilly, édit. de Gouget, pag. 182), cela ne l'empêchait pas d'estimer beaucoup les Jésuites, qui ont fait graver une de ses lettres (*V.* Lemire, XXIV, 317).

Comté, au sujet des salines. Le saint eut plus de peine à réformer le monastère de Sainte-Catherine et l'abbaye de Taloire; mais enfin il en vint à bout. En 1609, il alla sacrer l'évêque de Belley, Jean-Pierre Camus, avec lequel il se lia de l'amitié la plus étroite. Appelé à Gex, pour conférer avec le baron de Luz, gouverneur de Bourgogne, il trouva le Rhône tellement débordé, qu'il ne lui restait, pour traverser ce fleuve, d'autre chemin que celui de Genève, et ce chemin devenait très-dangereux pour lui à cause de la haine des Genevois: il le prit cependant. L'officier de garde lui ayant demandé son nom à la porte de la ville, François répondit qu'il était *l'évêque du diocèse*. On le laissa passer sans réflexion; mais lorsqu'on eut reconnu qu'avec un peu plus d'attention on pouvait se rendre maître de ce dangereux ennemi, on écrivit sur le registre, à côté de son nom, ces mots, qui décèlent une fureur impuissante : *Qu'il y revienne*. Ce voyage, qui avait procuré de si glorieux avantages à la religion catholique, fut dénaturé aux yeux du duc de Savoie, à qui on le représenta comme une démarche combinée avec le roi de France, pour la cession des droits de l'évêque sur la souveraineté de Genève. Le prélat eut besoin de toute sa prudence pour dissiper ces soupçons, et encore revenaient-ils sans cesse dans l'esprit défiant de Charles-Émanuel. La sensibilité de saint François de Sales fut mise à de rudes épreuves, en 1610, par la mort de sa mère et l'assassinat de Henri IV. Ce terrible événement l'affligea beaucoup; il écrivait à son ami Deshayes, le 27 mai : « L'europe ne » pouvait voir aucune mort plus la- » mentable que celle du g » IV. Mais qui n'admi » vous l'inconstance, la » perfidie des grandeurs » de? Ce prince, ayant » en la valeur guerrière » res et en triomphes, » bonheur, enfin si gran » sortes de grandeurs ! h » dit que la grandeur n » blait attachée et colle » et que lui ayant juré u » ble fidélité, elle deva » ses derniers moment « mort glorieuse ; et » éclatante ne devait fi » les dépouilles du Levan » finale ruine et de l'hé » turcisme. » Cette ann pourtant pas sans cons 6 juin, il institua l'ordr sitation de Sainte-Marie prouvé par le Saint-Siég propagea partout avec ta dité (*Voy.* CHANTAL). ami, Antoine Favre, devi président du sénat de Enfin, il eut le bonheur vie à des gentilshomm d'avoir assassiné le sec duc de Nemours, et il lége d'Anneci entre les Barnabites (2). On le voit faire les vœux les plus ar le succès des armées contre les Musulmans, e de n'avoir à donner à que des prières au lieu d cette époque, la plus h lomnie lui aurait fait p l'opinion publique le pri pleine de vertus, si l'inv même n'avait, au bout d pris des mesures efficaces

(2) Il établit aussi ces religieux à donna aux Jésuites les colléges de Rumilli et de Gex.

oique le nombre des con-
érées par l'évêque de Ge-
é porté à soixante-douze
es historiens, et que par-
sonnes converties, il s'en
très-distinguées, celle du
de Lesdiguières peut être
regardée comme la plus
t la plus honorable. Elle
x ou trois ans de pei-
François de Sales, et il
de prêcher deux carêmes
e, dans cette intention.
il obtint du pape que son
-François de Sales, serait
ie de Chalcédoine, et coad-
Genève. Dès ce moment,
a les honneurs de l'épisco-
ntentant de partager avec
ictions les plus pénibles.
entôt après, d'accompa-
our de France le cardinal
, qui allait traiter du ma-
princesse Christine avec
de Piémont; il reçut par-
eil le plus flatteur, avec
eur et cette humilité qui
nt l'éclat de ses autres
prêcha dans plusieurs égli-
concours extraordinaire,
adjutorerie de Paris, qui
ferte par le cardinal de
'accepta la charge de pre-
onier de la princesse de
qu'a des conditions qui
également son parfait dé-
nent, et son amour pour
ce. De retour à Annecy,
a de nouvelles preuves,
voir dans les Histoires de
présida le chapitre des
, et les porta à nommer un
vant et vertueux, qui ra-
nsiblement parmi eux la
que des esprits brouillons
bannie. Il établit aussi la
es religieuses Bernardines,
en 1621 (*V.* Ballon). Dans un voyage qu'il fit à Turin, il engagea le duc à rappeler un seigneur qui n'avait été exilé que par des intrigues de cour. La princesse de Piémont lui ayant donné un très-beau diamant, François ne l'accepta que dans la vue de soulager les pauvres; et en effet *il était moins à l'évêque de Genève qu'à tous les gueux d'Anneci*, suivant l'expression d'un gentilhomme de cette ville. Une espèce de pressentiment de sa fin prochaine lui fit redoubler ses bonnes œuvres vers cette époque. Il ne vivait plus qu'avec les pauvres et pour les pauvres. Son unique délassement (3) était d'instruire un pauvre sourd-muet, auquel il vint à bout d'apprendre les grandes vérités de la religion, et qui, par ses soins, déploya une intelligence extraordinaire. Après que Louis XIII eut soumis les calvinistes du Languedoc, il fit un voyage à Avignon. Le cardinal de Savoie fut envoyé par le duc son père, pour saluer le roi de sa part, et nomma l'évêque de Genève pour l'accompagner. François fit son testament, prêcha pour la dernière fois dans sa cathédrale, et partit pour Avignon. En revenant dans son diocèse, il tomba malade à Lyon, et y mourut le 28 décembre 1622. Il n'est guère de prélat qui ait eu plus de bonté dans le caractère, et qui ait fait plus de bien que lui. Un grand

(3) On a souvent répété (sur la foi des *Essais posthumes* de R. L. d'Argenson), que saint François de Sales jouait au piquet, et qu'il trichait au profit des pauvres; et l'on citait le témoignage de l'abbé de Connac, évêque de Valence, qui disait avoir souvent joué avec lui. Nous ne parlerions pas de cette anecdote absurde, si elle ne se retrouvait dans l'article Connac du *Dict. hist., critiq. et fabul.*, imprimé en 1821. L'éditeur se contente de trouver le fait apocryphe et hors de toute vraisemblance: l'examen des dates suffisait pour en prouver la fausseté: saint François de Sales est mort en 1622, quatre ans avant la naissance de l'abbé de Connac.

nombre d'écrivains ont recueilli les actions et les paroles de ce saint évêque (4); parmi ceux qui sont originaux, nous citerons comme les plus importants, le P. Louis de la Rivière, minime (*Vie du B. François de Sales*, Lyon, Rigaud, 1634, in-8°.); Charles-Auguste de Sales, neveu du Saint, et l'un de ses successeurs (*Histoire du B. François de Sales*, Lyon, 1634, in-4°.), etc. (*Voy.* COTOLENDI, GOULU, HAUTEVILLE, MAUPAS et TALON). Le style de tous ces auteurs ayant vieilli, on ne lit plus guère maintenant que les compilateurs plus modernes, dont le plus exact est Gallizia (*la Vita di S. Francesco de Sales*, Venise, 1711, in-4°.), et le plus répandu est Marsollier (*V.* ce nom, XXVI, 263), dont l'ouvrage a été traduit en diverses langues, même en Arabe (*V.* FROMAGE) etc. (5). On peut consulter aussi l'*Esprit de Saint François de Sales*, par Jean-Pierre Camus, Paris, 1641, in-8°., 6 vol.: il en existe un abrégé (par Collot), imprimé plusieurs fois. Nous avons de Saint François de Sales: I. *Introduction à la vie dévote*, Lyon, 1608, in-8°. Ce livre, composé à la prière de Henri IV, traduit dans la plupart des langues de l'Europe (6), imprimé un grand nombre de fois, estimé de tout le monde, fut cependant brûlé publiquement, et en entre, par un religieux, sous prétexte que l'auteur y permet le bal (7), les bons mots et les railleries dans la conversation. II *Traité de l'amour de Dieu*, Lyon, 1616; in-8°. Quoique bien moins répandu que le précédent, l'on peut regarder cet ouvrage comme le chef-d'œuvre du saint évêque, et celui qui lui fait le plus d'honneur. Toutefois, voici ce que pensait Bossuet. « J'oserai dire, » la liberté d'un théologien, que » l'on suit ce saint pas à pas dans » qu'il enseigne en divers endroits; » on ne trouvera pas toujours » doctrine si liée ni si exacte; on » serait à desirer; et on n'aura pas » peine à reconnaître que, selon » prit de son temps, il avait voulu » être moins lu les pères que les scolastiques modernes... Je ne prétends pas déroger par là aux saintes » duites intérieures de cet excellent » directeur, sous prétexte qu'en quelques » endroits et en quelques autres » théologie pouvait être plus correcte, et ses principes plus sûrs. » Je ne veux non plus affaiblir

(4) Haller (*Bibl. de l'Hist. Suisse*, tom. III, n°. 944 à 1024) en compte 88, et sa liste est bien incomplète, indépendamment de ceux qui ont écrit depuis 1787: parmi ces derniers nous citerons seulement l'abbé Mahieu, 1785; l'abbé Bonnevie, 1818; Sacombe (*V.* ce nom), etc. Le *Tombeau de Saint François de Sales, présenté au cardinal des Ursins, par M.* (Etienne) *de Fortia, sœur de Piderzay*, Rome, 1670, in-8°., de quatre-vingt pag., ne mérite d'être mentionné que parce que c'est, dit-on, le plus ancien livre français imprimé à Rome.

(5) Parmi les grands orateurs qui ont écrit son panégyrique, nous citerons seulement Bourdaloue, Bossuet, Fléchier, La Rue, Segaud, Neuville, Beauvais.

(6) En arabe, imprimé à la Propagande; en basque, par Pouvreau, Paris, 1684, in-8°.; en bohémien, par le P. G. Constantius, jésuite, 1657, in-12; en bas-breton, version souvent reimprimée. Nous ne parlerons pas de la version anglaise publiée par W. Nichols, 1701, in-8°. Elle est fai l'usage des Protestants, et pleine de déclam contre l'Eglise romaine. Martinet Descury a *troduction à la vie dévote*, en vers français, 1665, in-4°. Le P. Brignon en rajeunit le st 1709, et ce n'est guère que ce texte ainsi re qui a reparu dans les éditions plus récentes. vre avait eu un tel succès dès son apparition libraire Rigaud avait tant gagné sur les pre éditions, qu'en 1612, il fit exprès le voyage d ci, pour offrir, en pur don, à l'auteur, 400 écu

(7) On a souvent imprimé que saint Franç prouvait, conseillait même la danse: il suffi se convaincre du contraire, d'ouvrir son *Int tion*, 3e. p., ch. 33: on y lit: « Je vous » danses, Philothée, comme les médecins » des champignons: les meilleurs n'en valent

(8) Traduit en anglais, en 1630 (*V.* CAR italien, par Dan. de Nobilis, Milan, 1646, 2 12; abrégé et réduit en un seul volume (par pression des 4 premiers livres), Paris, 17 12; rédigé en style moderne, par Tricalet, 1802, in-12.

n'on lui donne de théolo-
degré éminent, mais en
, comme tout l'est dans
mes : et quand même on
it pas toutes ses condes-
s en certaines choses de
, que je ne veux pas rap-
on ne le dégraderait pas
rang qu'il tient dans la
des ames : car c'est là
vraiment sublime ; et pour
connais point parmi les
s, avec sa douceur, une
us ferme ni plus habile
nne pour élever les ames
fection, et les détacher
mêmes. » *Préface sur*
on pastorale de M. de
(n°. 127, tome XXVIII,
). III. *Entretiens spiri-*
9, in-8°. Ils furent re-
les religieuses de la Vi-
Anneci. Il y a des diffé-
notables entre quelques-
emières éditions, qu'elles
ieu à de vives discussions
ire du quiétisme (9). IV.
t de la Sainte Croix,
8°., réimprimé à Paris
e de *Pantologie*. C'est le
vrage de saint François
fut composé pour défen-
rérie de la Croix, établie
en 1593 ; ou plutôt, pour
à un ministre protestant
attaqué le culte religieux
e rend à la Croix. Il n'est
raisons. V. *Controverses*,
2, in-12 (10), et 1821,
c des notes, par l'auteur
le. C'est un recueil incom-

plet des discours que le saint avait prononcés ou fait imprimer durant les missions du Chablais. Fénélon en parle avec éloge (Lettre VIIe. sur l'Église, tome 2 de ses œuvres, pag. 206, édition de Lebel). VI. *Sermons* (11). On sait avec quel empressement on courait entendre les prédications de saint François de Sales ; on peut encore les lire avec plaisir et avec fruit. VII. *Lettres*, Lyon, 1632, in-8°. (12). Ce n'est pas la partie la moins curieuse des œuvres de ce grand évêque (13). VIII. *Opuscules*. Ils contiennent des prières, des exhortations, des statuts, des requêtes, des réponses, etc. On peut dire qu'ils forment la vie du saint prélat par pièces authentiques. L'édition la plus complète que nous ayons des œuvres de l'évêque de Genève, est celle de M. Blaise, Paris, 1821, 16 vol. in-8°., y compris la *Vie du saint*, par Marsollier, et l'Abrégé de l'*Esprit*, par le docteur Collot (14). Le *Traité de l'amour de Dieu*, et l'*Introduction à la vie dévote*, font partie de la belle collection des meilleurs livres de piété et de morale, dirigée par l'auteur de

ttre de Cambis-Velleron, dans les
revues, juillet 1758, p. 1609.
me forme le tom. VIII de l'édition
saint, imprimée chez Leonard, en
y eut quelques changements dans
e manière que l'on trouve trois sor-
s de cette édition in-12. C. M. P.

(11) La 2e. édition, Paris, 1643, in-4°., en contenait 71, suivie de 61 Lettres nouvellement recueillies.

(12) L'approbation est datée de 1625. La 1re. édition ne contient que 529 lettres : celle de 1641 en a 533. Celle de 1758, en 8 vol. in-12, est fort augmentée. On trouve 840 Lettres dans celle de 1817, et 881 dans celle de 1821 (Paris, J.-J. Blaise, 3 vol. in-8°.) Le même libraire a encore joint quatre Lettres, jusqu'alors inédites, au recueil qu'il a publié en 1823, de 155 *Lettres de saint François de Sales, adressées à des gens du monde*. Chacune de ces trois éditions est ornée d'un portrait du saint et d'un *fac-simile* de son écriture. On joint souvent à cette collection, celle des *Lettres de sainte Chantal*, ibid., 1824, 2 vol. in-8°.

(13) Voy. l'*Ami de la religion et du roi* (n°. 832) du 31 juillet 1821, XXXII, 353.

(14) On aurait pu y joindre les *Constitutions des religieuses de la Visitation*, souvent réimprimées, et quelques ouvrages inédits conservés encore en 1792, aux archives de Thorens ; on en trouve la liste tom. III, p. 318 du *Diction. historique de la Savoie* (*V.* GRILLET.)

cet article. Saint François de Sales fut béatifié en 1601, et canonisé en 1665 : sa fête a été fixée au 29 janvier, jour auquel son corps fut rapporté à Anneci. Ses reliques, conservées long-temps au grand monastère de la Visitation de cette ville, furent soustraites, en 1793, aux profanations révolutionnaires, et rétablies en 1806 (15). Elles sont aujourd'hui dans l'église cathédrale d'Anneci. Un grand nombre d'artistes ont gravé son portrait : nous citerons seulement Morin, in-fol.; Larmessin, in-4°.; J. Audran, in 8°. L—B—E.

SALES (Louis, comte DE), l'un des personnages les plus distingués de l'illustre famille de ce nom, naquit le 3 juillet 1577, au château de Brens dans le Chablais. Envoyé de bonne heure au collége d'Anneci, il y fit de grands progrès dans les lettres et la philosophie, en même temps qu'il se formait aux vertus chrétiennes par les exemples et les leçons de son frère aîné, saint François (*V.* l'article précédent), alors prevôt du chapitre de cette ville. La poésie française avait, pour le jeune comte, un attrait particulier; et ses essais, en ce genre, réunirent les suffrages de tous les beaux-esprits. La pureté de ses mœurs, la douceur de son caractère et la droiture de jugement, si rare à son âge, lui méritèrent l'estime du président Ant. Favre (*Voy.* tom. XIV, 225). Ce grand magistrat, ayant été chargé par son souverain d'une négociation avec le Saint-Siége, pressa le comte de l'accompagner en Italie, où il se proposait de conduire ses deux fils; et ce voyage établit entre les trois jeunes gens une intimité durable. La mo père (1600), força le co de revenir en Savoie. Deve position de ses aînés, le maison, il en régla les af beaucoup de sagesse, et ép tôt Cl. Philiberte de Pin union, que bénit le saint évê neci, ne pouvait manquer reuse. Le comte Louis av des Livres saints les maxim aux personnes mariées, la règle invariable de sa Nommé lieutenant du duc à Montmelian, il se dém charge, parce qu'il dése réprimer les désordres de son; mais ses talents, sa son habileté, ne devaient inutiles; et il trouva des multipliées de prouver so ment à son prince. Il fut veiller sur la frontière de S nacée à chaque instant par pes espagnoles stationnées che-Comté, préserva d'Anneci d'une surprise; suite employé dans des né avec les Suisses. L'étude faite, dans ses loisirs, des tiques et de la fortification nait des connaissances pré les moyens de mettre le pa des invasions; et le prince de Savoie s'empressa de dans son conseil de guer obtint la plus grande infl perdit sa femme en 1609. évêque d'Anneci, qui souh voir pour successeur, l'e embrasser l'état ecclésiasti sa vocation le retenait dan de, et il ne tarda pas à fo seconde union, qui ne fut heureuse que la première

(15) Voy. la *Relation de la translation des reliques de saint François de Sales et de sainte Jeanne-Françoise de Chantal*, par M. Chevalier, curé de Saint-Pierre, Anneci, Burdet, 1806, in-8° de 32 p.

(1) Il continuait encore de cultiver l teville nous apprend qu'en 1613, il e

: Nemours l'avait nommé che-
du conseil de Genevois ; et
ette place, il rendit d'impor-
ervices à son pays. Il força les
s espagnoles à quitter les villa-
: Savoie, dont elles s'étaient
ées sans déclaration de guerre,
ndit à Dole pour négocier avec
ement un traité qui mit fin à
ubles également préjudiciables
ux états. En 1620, les Espa-
ayant rassemblé des troupes
frontière de Savoie, pour une
ion contre la France, le comte
se jeta dans Anneci, et fit re-
à ses frais, les fortifications
e place, que les Espagnols
èrent. Elle fut assiégée en
par Louis XIII en personne ;
mte, chargé de sa défense, ne
it à la rendre aux armes vic-
s de la France, que sur un
ir écrit de son souverain. La
permit enfin de retourner
retraite, dont il ne sortait que
: bien du pays ou ses affaires
elles l'y contraignaient impé-
nt. Les coups dont il avait
é par la perte successive de
hes et de ses amis les plus
'avaient détaché du monde.
, il partagea ses biens à ses
pour n'avoir plus à s'occu-
de son salut. Le reste de sa
ssa dans la prière et dans
ices de piété. Attaqué de la
il en supporta les douleurs
gnation, reçut les derniers
ts de la main de son fils aîné
- Auguste de Sales, l'un des
urs du saint évêque d'Anne-
s les bras duquel il termina
pleine de bonnes œuvres,
vembre 1654. Sévère pour
lui-même, mais indulgent pour les autres, le comte Louis fut un parfait modèle de toutes les vertus chrétiennes. Sa *Vie* forme la seconde partie de la *Maison naturelle de saint François de Sales*, par Nicol. de Hauteville, Paris, 1669; elle est suivie d'un *Recueil de ses Mémoires*. Une autre *Vie du comte Louis* a été publiée par le P. Buffier, Paris, 1718, 1737, in-12; elle a été traduite en italien par le marquis Orsi, Padoue, 1720, in-8°. W—s.

SALES (Charles de), fils du précédent, était né à Thorens, en 1625, et joignait à la bravoure d'un guerrier, la simplicité de mœurs d'un chrétien. Admis dans l'ordre de Malte, en 1643, il se signala dans plusieurs combats contre les Turcs et les pirates barbaresques, cherchant les occasions de verser son sang pour la foi. Il fut désigné pour aller au secours de Candie, défendue par Mocenigo; reprit aux Turcs le boulevard de Bethléem, dont ils s'étaient emparés (1650); et, par cette action, contribua beaucoup à déterminer leur retraite. Le titre de commandeur récompensa le courage qu'il avait montré dans cette affaire. Employé tour-à-tour sur les côtes de France et d'Italie, il fut, en 1653, envoyé dans les Antilles, pour aider de ses conseils le vieux gouverneur de l'île Saint-Christophe, après la mort duquel il fut gouverneur de cette colonie et des îles adjacentes, au nom de l'ordre de Malte (1). Ces îles ayant ensuite été cédées à la Fran-

...r, en vers, et une pièce tragique, qui ...e au collége d'Anneci (*Maison de* ...es, p. 298).

(1) « A-la-fois magistrat, général, et père de son » peuple, le commandeur de Sales se fit autant aimer » de ses administrés, que le vieux Poincy son pré- » décesseur s'en était fait détester. Toutes les co- » nies françaises des Antilles se ressentirent de l'in- » fluence de son gouvernement : le commerce y prit » de nouveaux accroissements, et eût fait de grands » progrès sans la férocité des Boucaniers. » Sacy, » L'*Honneur français*, tom. IX ; *Journal des savants*, juin 1784, p. 329.

ce, Louis XIV lui en continua le commandement, avec le titre de vice-roi, par lettres du 5 septembre 1665, conçues dans les termes les plus honorables. Les Anglais ayant attaqué cette colonie, l'année suivante, le commandeur de Sales les repoussa dans divers combats particuliers, et trouva une mort glorieuse, après avoir tué quatre ennemis de sa main, dans une action générale, livrée le 10 avril 1666, et où les Français remportèrent une victoire complète.

W—s.

SALES (Jean-Baptiste Isoard Delisle de). *Voy.* Lisle.

SALES (J.-B.), député, *Voy.* Salles.

SALGAR (Modhafer-eddyn), fils de Maudoud al-Salgari, fut le fondateur de la dynastie des Salgarides, dont les princes ont porté aussi le titre d'*atabek*, qui leur était commun avec d'autres princes contemporains (*Voy.* Yldekhouz et Zenghy). Il appartenait à la tribu turkomane des Salgaris, qui s'étaient établis dans le Farsistan, l'an 450 de l'hégire (1058 de J.-C.), lorsque cette province de la Perse fut conquise par le sulthan seldjoukide Alp-Arslan, qu'ils avaient probablement suivi (*V.* Alp-Arslan). Ils y demeurèrent soumis, pendant plus de quatre-vingts ans, à la domination des Seldjoukides; mais à l'époque de la décadence de cette puissante dynastie, sous le règne du sulthan Mas'oud Abou'l Fethah (*Voyez* ce nom, XXVII, 382), Salgar, appelé aussi *Sankar*, se révolta contre le prince Melik-Chah, qui venait gouverner le Farsistan au nom de son oncle; et il parvint à l'en expulser, l'an 543 (1148). Tout ce que l'on sait de Salgar, c'est qu'il fut juste et vaillant; qu'il affermit sa domination dans le Farsi bellit Chyraz de plusieu utiles, et qu'il mourut e après un règne de trei pour successeur son frè ayant signé la paix av kides, fut confirmé d sion de ses états, par l lik-Arslan (*Voyez* cinquième prince sal Schondjah Saad, fils n'eut point d'égal en en générosité. Il co man, qui avait été branche des Seldjouk para aussi d'Ispahan, téra les principaux ha raz, comme otages. gnée de braves, il o contre l'armée des qui était entrée dans 614 (1217); mais s tant abattu, il fut fait sulthan Mohammed (XXIX, 230), admir pidité, le renvoya li d'honneurs, et fit épo Djelal-eddyn Mankb nom), la fille de ce pr retournant dans sa c taqué par son fils B Kotlou Khan Aboube révolté. Il le vainquit fermé sept ans, dans Il régna vingt-neuf Perse heureuse et flori rut en 628 (1231). — bekr, malgré la faute l'avait entraîné, fut l seur de son père. Il é Perse méridionale, le ments des factions et viles, qui avaient duré Il triompha de tous se jugua Bahraïn, El-Ca autres îles et provinces que. Les gens de mérite

s à sa cour. Il donnait des
ion seulement aux savants
mes de lettres de ses états,
e à ceux des pays étran-
i son nom était-il répandu
dans tout l'Orient; et l'on
ir lui la khothbah, dans
ontrées de l'Inde. C'est à
poète Saadi a dédié son
Voy. SAADI). Aboubekr
épara, tant à Chyraz qu'en
eux, un grand nombre de
, de colléges, d'hôpitaux
ranseraïs. Il mourut après
lorieux et fortuné de tren-
658 (1260). — Le onziè-
ier souverain de la dynas-
lgarides fut la princesse
Aïschah Khatoun, petite-
ubekr. Elle fut mise sur le
s la déposition et la mort
in Seldjouk Chah, l'an 662
ar la protection du khan
ols, Houlagou, dont elle
i des fils, Mangou-Timour.
le tadj ou couronne, durant
, avec le titre d'Atabeke;
ats des Salgarides étaient
porés à l'empire des Mon
ur dynastie finit, en 663
près avoir duré cent vingt
en que d'Herbelot et De-
l'après lui, ont dit de cette
est fort inexact. On trouve
tails dans le *Loub al-Tha-*
surtout dans un fragment
i *al-Thawarikh*, traduit
Sacy, tome IV des Notices
s des Mss. de la biblio-
Roi. A—T.

AN (JACQUES), jésuite
s (1), né en 1557, embras-
le de saint Ignace, à l'â-
ge de vingt-sept ans, et professa long-temps les humanités, l'Écriture sainte et la théologie morale, dans différents colléges. Nommé recteur du collége de Besançon, il partagea les loisirs que lui laissait cette place, entre la chaire, la direction des ames et l'étude de l'histoire sacrée. Il fut enfin appelé, par ses supérieurs, à Paris, où l'avait précédé sa réputation, et consacra le reste de sa vie à perfectionner ses Annales ecclésiasques, encouragé par le succès qu'obtenait cet ouvrage. Il mourut d'apoplexie, le 23 janvier 1640, dans un âge avancé. Le P. Salian était laborieux et instruit, plein de douceur, de modestie, et chéri de ses confrères, qu'il édifiait par ses vertus. Il a publié quelques ouvrages ascétiques, entre autres, des *Traités* de la *Crainte* et de l'*Amour de Dieu*; mais il est principalement connu par les *Annales ecclesiastici Veteris-Testamenti ab orbe condito usque ad Christi mortem*, dont l'édition la plus complète est celle de Paris, 1641, 6 vol. in-fol. L'auteur en publia lui-même un Abrégé, Cologne, 1635, in-fol.; et il en tira depuis une espèce de Sommaire, en un seul vol. in-12, Cologne, 1638, sous ce titre : *Enchiridion chronologicum sacræ et profanæ historiæ*. Les *Annales* de Salian, relégués maintenant dans les grandes bibliothèques, supposent beaucoup de recherches et d'érudition; mais elles manquent d'exactitude et de critique. W—s.

SALICET (GUILLAUME), en latin *de Saliceto*, ou *Placentinus*, célèbre médecin, naquit à Plaisance, au commencement du treizième siècle. La médecine, si long-temps exercée par les prêtres, n'avait point encore été déclarée incompa-

---

... son *Onomasticon*, nommé Salian, ...ntinus, probablement parce que ce ... qu'il composa ses *Annales ecclésias-*

tible avec les fonctions du sacerdoce, et Guillaume était ecclésiastique. Supérieur à ses contemporains par le talent de l'observation, il les surpassait encore dans la pratique. Il employa, l'un des premiers, des remèdes chimiques dans le traitement des maladies; mais il en abusa, peut-être, ainsi que des onguents et des emplâtres. Il reconnut bientôt l'insuffisance des topiques dans les cas de chirurgie; et à l'exemple des Grecs et des Arabes, il osa se servir du fer et du feu. On lui dut une nouvelle méthode pour l'extraction de la pierre; et l'on voit dans ses ouvrages qu'il l'employait avec succès. Personne n'avait encore décrit avec autant de méthode et de clarté le sarcocèle et les moyens de le guérir. Il décrivit le premier la maladie des enfants connue sous le nom de *lactescence* ou *croûtes* lactéees, combattit le préjugé qui faisait placer cette maladie dans la classe de celles qu'il est dangereux de guérir, et indiqua, pour son traitement, une méthode aussi facile qu'innocente. Ses préceptes sur les plaies en général, et sur celles des organes, sont très-bons pour le temps (1). Comme anato-

miste, dit M. Portal, il s
miner assez exactement la
du cœur; et il a, l'un des p
avancé que les nerfs qui t
origine du cerveau et de l
sont destinés aux mouven
lontaires, et les autres au
ments naturels (Voy. l'*His*
natomie, 1, 185-89). Ce
comme on voit, est celle d
Willis, l'inventeur du syst
veux (*Voy.* Freind, *His*
médecine, 257). La réputa
jouissait Guillaume Salicet
peler dans les principales
talie. Il passa quatre année
gne, qu'affligeait une malac
gieuse; et l'on sait qu'il prof
de guérir à Vérone, où i
dernière main à son Recue
rurgie, en 1275. On croi
mourut en 1280. Lanfra
plus célèbre de ses disciple
LANFRANC, XXIII, 242
les conseils qu'il donne aux je
ticiens, il en est un qui mér
cité: « Le médecin ne doit
miliariser avec les laïcs, p
outre que la familiarité p
mépris, il n'ose plus dema
autant de hardiesse le pri
soins. Il est néanmoins imp
se faire bien payer, puisque
des meilleurs moyens d'acq
la célébrité et de s'attirer la
du malade. » On a de lui :
scientiâ medicinali, et sp
perfectis, qui Summa cons
nis et curationis appellatu
sance, 1475. — *Cyrurgia*
1476, in-fol. Première edit
rare. Les autres éditions du
me siècle, Venise 1490,
1495, n'ont presque aucun
La *Chirurgie* de Salicet, do
peut contester la supériorit
Somme médicale, a été réi

(1) Salicet exerça la chirurgie avec une grande distinction, à en juger par les nombreuses observations importantes qu'il nous a laissées. Ainsi nous voyons qu'il guérit plusieurs hydrocéphales externes par les frictions de baume soufre, et avec les caustiques; des scrofules, en les provoquant à la suppuration par des topiques stimulants; des affections calculeuses, avec le sirop de persil, de saxifrage, de cerfeuil, etc., etc. On trouve dans ses ouvrages un traité curieux sur les ulcères des parties de la génération, qu'il attribuait à une métastase morbeuse des organes de la nutrition ou du foie, parce que, d'après la théorie de Platon, qui était enseignée dans toutes les écoles du treizième siècle, le foie constituait le siége de l'appétit et de la digestion, et avait une relation ou sympathie étroite avec la génération et les parties qui lui appartiennent. On voit par les observations de Salicet sur ces maladies, que la syphillis existait déjà en Italie, quoiqu'on prétende qu'elle n'y ait été introduite que deux cents ans plus tard; et que l'on ignorait encore alors que ces ulcères provenaient plutôt d'un commerce impur que d'une maladie du foie. OZ-M.

autres Traités de chirurgie, , 1502, 1546, etc. La tra- italienne avait été publiée, s avant l'original (Venise), J. de Piero, 1474, in-fol., e; il en existe une réimpres- id., 1486, in-4°. (*Voy.* ion. de La Serna Santander,). Elle a été traduite en fran- Nicole Prevot, Lyon, 1492, Paris, 1506 (2). W—s.

ICETI (Christophe) naquit , en 1757, d'une ancienne originaire de Plaisance, et qui xpatriée dans le temps où la des Guelfes l'avait emporté des Gibelins. Saliceti, après rminé ses études au collége des ites de Bastia, fut envoyé à sité de Pise pour y faire son l revint à Bastia, et devint au conseil supérieur de Corse. partisan de la liberté de son il avait des relations avec alors réfugié à Londres. En le tiers-état de la Corse le député aux états-généraux où les cahiers de doléances de qu'il avait rédigés en partie. la parole pour la première 30 novembre, il exprima les le ses compatriotes pour la de leur pays à la France, et mission au titre de citoyens ; il en obtint le décret, et na vers cette époque, au de son ami Paoli, qu'il fit commandant-général de la garde nationale de l'île de Corse. Devenu, l'année suivante, membre du comité d'administration et d'aliénation des domaines nationaux, et ensuite secrétaire de comité, il contribua à faire décréter la saisie et l'aliénation de ces biens. Il proposa ensuite de faire de la Corse un département séparé, et fit décréter qu'elle était partie intégrante de l'Empire français; il proposa aussi d'envoyer M. de Biron pour y commander. Après la session, il fut procureur-syndic de ce département, et en sept. 1792, l'un de ses députés à la Convention nationale, où il vota la mort de Louis XVI sans appel et sans sursis. Ayant tracé un nouvel exposé de l'état de l'île de Corse, il demanda qu'il fût pris des mesures pour sa défense. Il y fut envoyé en mission, en mai 1793, et il adressa, le mois suivant, à la Convention un rapport sur les troubles de cette île, dans lequel il annonçait que Paoli, chef du parti anglais, venait de se faire proclamer généralissime. Brouillé dès-lors avec son ancien ami, et s'opposant vainement à l'exécution de ses projets, il fut contraint de quitter précipitamment la Corse, et de s'enfuir en Provence, où il joignit l'armée du général Carteaux chargé de s'emparer de Marseille alors en révolte contre la Convention. Nommé commissaire auprès de l'armée du midi, avec Barras, Robespierre le jeune, Fréron, Gasparin et Ricord, il concourut, tant à Marseille qu'à Toulon, à toutes les opérations de ses collègues. (*Voy.* Fréron) Dans sa lettre sur la reprise de Toulon, il annonça que la première dépêche signée de lui et de ses collègues serait datée des ruines de cette place, et qu'ils célébreraient leur victoire en envoyant

(1) ouvrages de chirurgie de Saliceti sont s que curieux à lire, pour ce qui concerne et l'on y voit surtout de quelle manière ont les blessures faites par de flèches, à on faisait l'extraction de celles à langue à fers crochus, etc. Cet auteur peut de comme l'un des premiers écrivains sur ie militaire. Il fut aussi l'un des premiers re plaies et blessures par première intention immédiate, après les avoir débarrassées étrangers. Il avait adopté pour maxime ce système : *Omnium natura operatrix, medicatrix.* (B—H.

deux-cent-treize rebelles sous la foudre. L'année suivante, il continua ses opérations en qualité de commissaire de la Convention à l'armée d'Italie; il annonça la conquête d'Oneille, et communiqua la proclamation au peuple Génois, à l'occasion de l'entrée des troupes républicaines sur ce territoire. Après la chute de Robespierre et du parti de la Montagne, il fut rappelé du midi, comme *terroriste*, et en mai 1795, il fut décrété d'arrestation pour avoir prolongé son séjour à Toulon, sous prétexte de santé, et en outre comme impliqué dans un mouvement populaire dirigé contre le pouvoir Conventionnel. On alla jusqu'à proposer de le mettre en accusation; mais cette proposition n'eut pas de suite, et il fut compris dans la loi d'amnistie décrétée par la Convention avant qu'elle se séparât. Au mois de février 1795, le Directoire le nomma commissaire du gouvernement près l'armée d'Italie sous les ordres du général Buonaparte. Saliceti donna au Directoire les premiers détails sur les combats de Montenotte et de Millesimo. Il lui annonça aussi la bataille de Mondovi, fit l'éloge de Buonaparte son compatriote, de Berthier et de Murat. Arrivé d'abord à l'armée avec l'intention de surveiller et de contrecarrer Buonaparte, il s'aperçut bientôt que ce rôle ne le mènerait à rien, et que probablement il serait sacrifié. Dès-lors il devint le complaisant de ce général, n'agit plus que dans ses intérêts, et exalta toutes ses opérations. Il fit, à son entrée à Milan, une proclamation aux Lombards pour les exciter à la liberté. Il eut ensuite beaucoup de part aux négociations qui amenèrent l'armistice conclu avec le pape, et à l'occupation de différentes villes de l'état de l'Égli
de 1796, il fut de no
en Corse, en qualité de
et s'y fit nommer députe
Cinq Cents, où il vint
d'avril 1797. Dans la
Directoire et les Conse
nonça pour le Directe
jours après le 18 fru
tembre 1797), il de
autorisât le Directoire
sites domiciliaires, s'
radiation du nom du
de la liste des déporté
avait émigré. Pendant
tations qui signalère
que, il se montra con
volutionnaire et jacol
tère et par principe.
société du Manège et
Bac; et après la jour
Cloud, où Buonaparte
la législature, il fut
liste de proscription
le parti de Sieyes; ma
raya lui-même le no
qui fut toujours de
bonnes grâces: on cr
généralement que le
rendu au général de
crets, depuis son ret
En 1800, il fut char
sion pour la Corse; et
le premier Consul l'e
ministre extraordinai
pour y présider à l'étab
nouvelle constitution.
cours qu'il adressa, le
au grand conseil de ce
il lui indiqua les bases
organisation, et des vu
diriger le gouvernemen
vant, il fut envoyé, av
auprès de la républiq
était chargé principal
un parti en faveur de
y faire voter la réunic

outé, et n'obtint aucune
Nommé commandant de
d'Honneur, et rappelé à
1805, il fut attaqué au
la Bocchetta, par le fa-
de brigands Mâino, sur-
mpereur de Marengo, qui
croix de la Légion-d'Hon-
nte mille francs en or. En
06, Joseph Buonaparte
placé sur le trône de Na-
ceti fut nommé son mi-
la police générale. Il le
ples, et, à son arrivée, il
ne police à la française. Il
des actes arbitraires, exi-
éportation, plusieurs per-
on savait être dévouées à
Palerme. Il y eut aussi de
s exécutions, qu'on lui
utre autres celle du mar-
ieri, accusé d'avoir pro-
révolution pour faire ren-
s au pouvoir du souverain
es cruautés ne produisirent
d toute l'indignation qu'el-
it inspirer; mais un crime
horrible souleva l'opinion
partis. Le général Rodio
leuré prisonnier avec un
nt de cavalerie, sur les
le l'armée française, Sa-
lut le présenter comme
surrection. Il le fit juger
ommission militaire fran-
si lee par le colonel Cassau,
me, qui l'acquitta Poussé
néral Lechi, Saliceti, dans
le Joseph, qui était en Ca-
contre toutes les lois, re-
er la procédure, par une
mission; et le général Ro-
écuté. Saliceti brava l'o-
blique; et, pendant le siége, il montra une grande opposant à ce que Joseph, l'insurrection de Calabre, quittât Naples. Réuni au maréchal Masséna, il lui dit que lorsqu'on se faisait faire roi, il fallait savoir mourir à son poste. La prise de Capri par les Anglais, et la présence du prince de Canosa dans les îles de Ponza et Ventotène, donnèrent à la police une plus grande activité. S'abandonnant à ses anciennes habitudes révolutionnaires, Saliceti adopta le système des agents provocateurs. Il se servait de la peur pour conserver son influence au conseil-d'état, et pour balancer le crédit de ses rivaux, qui le surpassaient en talents. Il fatigua plus d'une fois Joseph, qu'il traitait lestement, disant à tout le monde que ce frère de Buonaparte avait été jadis son secrétaire, ce qui était vrai. L'horrible système de Saliceti fit naître des coupables, et fit réputer tels ceux qui ne l'étaient pas. On gémissait de voir tant de proscriptions; mais le crédit du ministre allait toujours croissant : il obtint le portefeuille de la guerre, ce qui, en augmentant son pouvoir, accrut le nombre de ses ennemis. Ce second ministère, dont le roi avait déjà disposé pour le général Lamarque, fut, pour ainsi dire, emporté d'assaut, par Saliceti, qui menaça de quitter le roi et de se retirer, si on ne le lui accordait pas. Il avait une très-grande influence dans le conseil-d'état, où siégeaient les personnes les plus distinguées du pays, et des Français très-remarquables par leurs connaissances. Pour y contrebalancer le ministre des finances Rœderer, qui lui était opposé, il fit entrer dans le conseil quelques nationaux instruits, tel que l'ancien ministre Zurlo; car, dans les questions d'économie politique, il était lui-même incapable de soutenir aucune discussion. Ce fut vers cette époque qu'il

faillit être victime d'une tentative cruelle, qui consistait à se défaire de lui, en faisant sauter son hôtel au moyen d'un baril de poudre placé dans une de ses caves. L'explosion fut terrible ; près de la moitié du palais sauta. Saliceti venait de sortir de l'appartement de sa fille, qu'il avait mariée, à Naples, avec le prince Torella, et qui fut ensevelie sous les décombres ; elle en fut néanmoins retirée vivante. Les auteurs de cet attentat furent découverts et punis : mais l'événement jeta du ridicule sur l'imprévoyance d'un ministre de la police, qui n'avait pas su se garantir. La paix de Tilsitt ayant calmé l'intérieur du royaume, les persécutions cessèrent en partie ; la tranquillité se rétablit avec lenteur, mais visiblement. L'avènement de Joseph au trône d'Espagne le délivra du joug de son ministre de la police, qui, ne voyant pas l'affaire d'Espagne assez sûre, préféra rester à Naples. Joseph fut enchanté de s'en débarrasser sans éclat. Saliceti eut en main tout le pouvoir, durant le temps qui s'écoula entre le départ de Joseph et l'arrivée de Murat, qui le remplaçait sur le trône. Il n'en abusa point, voulant se populariser et s'appuyer de l'opinion publique à l'arrivée du nouveau roi, qui lui laissa pendant quelque temps encore le portefeuille de la guerre. L'expédition de Capri se fit sous son ministère ; et, par son activité, il en prépara les moyens et le succès. A l'arrivée de la femme de Murat, Saliceti s'y dévoua tout entier, croyant, à l'aide de son influence, parvenir à gouverner Murat, qu'il n'espérait pas pouvoir conduire directement avec la même facilité qu'il avait trouvée à mener Joseph. Le nouveau roi parut très-alarmé de cette coalition politique : il voyait ni dans son imagination un ton avec une autre Caroli il commença par contrarie me ; à se populariser par d res affables, accordant une générale, et employant ave tion les hommes qui passai les plus opposés à la Fr liceti lui fit de vives re tions sur le danger d'un p tème, essayant de l'effray tableau de l'état peu rassu provinces, entre autres de cate. Murat lui répondit tr ment : « Je ne suis pas m » frère ; je n'ai pas peur ; » les insurgés auront tre » hommes, je marcherai co » S'ils l'emportent, ils s » maîtres du royaume, pa » me droit qui l'a mis en » voir. » Il lui ôta aussitôt feuille de la guerre, et le d général Reynier, qui s'étai l'estime publique. Saliceti d té, fit un voyage à Paris, léon le traita d'abord assez ment : mais il avait pour lu Caroline ; et Napoléon, le rant comme un surveillant n au projet d'indépendance q laissait déjà entrevoir, le soutenir à Naples le parti avec sa sœur. C'était à l'ép Murat penchait visibleme le parti national, et où il a projeté un décret qu'il mit à exécution : le renvoi de Français non-naturalisés. s'opposa fortement, dans le au développement de ce s mais il ne put y tenir : ce que Napoléon le chargea partie de la *consulta*, qu prendre possession de Ro 1809, voulant ainsi colore

qu'il essuyait de la part de son ère. Saliceti se trouvait à Ro- and l'armée anglo-sicilienne mparer des îles d'Ischia et de a, débarquant en Calabre, et nt Naples. Murat avait réuni mille hommes, sur les hauteurs les; il songeait à se retirer der- Volturne: beaucoup de con- et d'alarmes régnaient dans . Saliceti revint à la hâte, et autant de caractère qu'il t déployé dans une circons- semblable sous Joseph. Il a une garde nationale, as- tranquillité, et tint ferme poste. La bataille de Wa- ayant mis fin à cette crise, qui se croyait affermi, fit soit d'accord avec Saliceti, ntre son gré, le nommé Ma- natif de Gênes, qui fut ins- refet de police. Au mois de re de la même année (1809), mourut subitement, après liné chez Maghella, ce qui lieu à des bruits d'empoison- t; mais l'ouverture de son ca- en présence des personnes les ressées à le croire victime haine, fit évanouir ce bruit. ait certain que Saliceti mou- un accès de colique néphré- auquel il était sujet. Sa- était corrompu sans être dé- : dans ses relations domesti- c'était l'homme avec toutes ses es et toutes ses complaisan- dans ses décisions publiques l'homme de l'ambition, et qui massait d'autres instruments tres maximes que celles de la époque où il avait figuré. On a g-temps qu'il avait d'immen- richesses; on s'est trompé: il donné cinq cents mille francs à sa fille aînée, la princesse Torella; sa seconde fille, qui s'est mariée à Rome, après sa mort, n'a pas trouvé une pareille somme dans sa succession. B—P.

SALINAS Y CORDOVA (Bonaventure de), né à Lima, dans le Pérou, vers la fin du seizième siècle, prit l'habit des Franciscains, fut vicaire-général de son ordre dans les provinces de la Nouvelle-Espagne, de la Floride, des Philippines et des îles du Japon. Il se rendit à Rome, pour y poursuivre, en qualité de procurateur, la canonisation de François Solano, et mourut le 15 novembre 1653. Il fit imprimer à Lima, un ouvrage curieux, intitulé: *Memorial de las Historias del nuevo mundo del Pirù, y memorias, y excellencias de la ciudad de Lima*, 1630, in-4°.; seconde édition, Madrid, 1639, in-4°. Gonzalez Davila, dans son *Theatrum Limensis Ecclesiæ*, fait un grand eloge de Salinas, et de son Traité *de la gloria publica del Pirù*, qui, sans doute, est le même ouvrage que le *Memorial*. Wadding dit que Cordova avait aussi préparé pour l'impression, tandis qu'il était à Rome, un *cours complet de philosophie*; et Nic. Antonio rapporte avoir vu, du même auteur, un *Mémoire apologétique*, adressé au roi, et dans lequel il justifie sa conduite, défend la cause des Espagnols nés dans les Indes, et plaide pour la liberté des Indiens. Enfin Léon-Pinelo cite de lui (d'après la *Biblioteca universalis Francisczana* du P. Jean de Saint Antoine, tom 2, fol. 137), un Recueil manuscrit de relations de ses missions à la Chine, envoyé à la Propagande, en 1710. Peut être est-il d'un autre missionnaire franciscain, du même nom. — Diego de Salinas y Cordova, frère du précédent, et franciscain comme lui, fut

historiographe de son ordre dans l'Amérique méridionale. Il fit imprimer à Lima, en 1630, la *Vie de Francisco Solano*, en espagnol. Alphonse Mendicta en donna une seconde édition, Madrid, 1643, in-4°. Le même Salinas écrivit aussi un *Epitome de la historia de la provincia de los doce Apostoles en la provincia del Pirù*, Lima, 1651, in-fol. V—ve.

SALINGUERRA, fils de Torello, chef du parti Gibelin à Ferrare, commença, dès l'année 1200, à se faire connaître par la conquête d'Argenta, sur le territoire de Ravenne. Rival d'Arco VI, marquis d'Este, et chef des Guelfes dans toute la contrée, leur querelle privée, selon les mœurs du temps, se changea bientôt en guerre ouverte. Arco VI prit, et ruina, en 1205, le château de la Frotta. Salinguerra demanda des secours à Ezzelin II de Romano; avec son aide il chassa de Ferrare, le marquis, en 1207; il en fut chassé, à son tour, en 1208, et y rentra, en 1209. Profitant de la mort de son adversaire, il obtint, en 1215, d'Innocent III, des fiefs qui avaient appartenu à la comtesse Mathilde. Cependant Arco VII d'Este, héritier de la haine de sa maison contre Salinguerra, avançait en âge, et supportait impatiemment l'autorité de son rival dans sa patrie. Au mois d'août 1221, il attaqua, par surprise, le palais de Salinguerra, qui devint la proie des flammes: ce général fut forcé de sortir de Ferrare avec ses partisans; il y rentra cependant, peu de jours après, en promettant de tout oublier: mais des trahisons réciproques avaient accoutumé à ne respecter aucun serment; chacun reconnaissait dans son parti seulement les juges de sa gloire; et le succès eff les crimes. Deux fois S trompa le marquis d'Est traités qu'il n'avait aucu tion d'observer. Il jouissai de l'empereur Frédéric II, dit proportionné à son ac ses talents; mais il fut vict tour, des artifices qu'il av vent employés contre ses res. Assiégé dans Ferrare de février 1240, et trahi p de Ramberti son lieuten cepta les conditions très-av que lui offrait le légat G Montelongo, qui l'assié l'armée guelfe; mais à pei rendu dans son camp pou dernière main au traité, q rêté malgré son sauf-cond né dans les prisons de Ve finit ses jours, âgé de plus vingts ans.

SALINS (Hugues de agrégé au collége des m Dijon, et secrétaire du chambre des comptes de Beaune, le 3 décembre 1 à Meursault, le 28 septen employa une grande parti à établir l'antiquité de sa Il était convaincu qu'il ne chercher ailleurs les trac *bracte* des Éduens. Ses cherches s'étaient accu point que leur résultat po plir un épais in-4°.: il faire supporter l'impress ville de Beaune, qui devai le plus d'honneur; mai municipal, plus jaloux tation des vins de la cont téressé à des traditions contestées, rejeta l'offre; ge en demeura là. Hugue y avait préludé par plus sertation polémique. Il

re en réponse à un extrait *u de Mautour*, qui plaçait sur les hauteur de Beuvray ais, Dijon, 1718, in-8°. *Réponse au livre de M. de* *rs*, *maire d'Alais*, inti- *uvelles découvertes sur l'é- ncienne Gaule, du temps* ; Journal des savants, de ig. 555 à 572, de l'édition de, in-12. (L. de Manda- ait l'ancienne *Bibracte* à rès de Langeac en Auver- . *Lettre contenant des ré- ur une Dissertation histo- sujet de l'ancienne Bi- par un anonyme* (le P. ur, jésuite), Beaune, 1709, urnal des savants, de 1709, , in-4°.). Hugues de Salins me seconde édition de la *du vin de Bourgogne con- n de Champagne, par la on d'une thèse soutenue à le médecine de Reims*, par Salins, son frère, médecin ui ; Luxembourg (Dijon), -8°. Hugues publia, la mê- e, à Beaune, une Traduction e ce livre. On peut voir, au des savants de 1706, pag. 345, le détail de cette con- . F—T.

IS (Ulysse, baron de), offi- isse, que Haller appelle le des Grisons, descendait ancienne famille, dévouée long-temps au service de ce. Il était fils d'Hercule de connu comme négociateur, it en 1594. A vingt-trois ans, dans l'armée vénitienne, et sa bravoure au siége de Gra- Desirant s'instruire dans l'art uerre, il accepta la place de du comte de Mansfeld (*Voy.*), et fit, sous ce général, la campagne de 1621. Les troubles de la Valteline le rappelèrent dans sa patrie; et il se distingua tellement à l'affaire de Campo, que son frère étant mort, il lui succéda dans le grade de colonel. Son régiment ayant été réformé, Salis fut chargé de lever une compagnie de gardes-suisses, qu'il conduisit au siége de la Rochelle, où il acquit beaucoup de gloire, ainsi qu'à l'attaque du Pas de Suze, en 1629. Il reçut, en 1631, l'ordre de former un nouveau régiment grison, et fut employé dans la guerre de la Valteline (*V.* Rohan, XXXVIII, 424). Il rejeta les offres avantageuses des Espagnols, qui voulaient l'attirer à leur service, et les battit complètement à la Francesca; mais rien ne montre mieux sa droiture et sa fidelité, que son refus de remettre Chiavenna aux Grisons, qui réclamaient cette place en vertu de leurs conventions avec le duc de Rohan. Depuis 1638, Salis servit à l'armée des Pays-Bas; il reçut, en 1641, le brevet de maréchal de camp, et rejoignit l'armée d'Italie. Nommé gouverneur de Coni par le comte d'Harcourt, qui venait de prendre cette forteresse sur les troupes du prince Thomas (*V.* Carignan), il assura ses communications par la réduction des places voisines, surtout de Demont, qu'il emporta le 19 octobre de la même année; et quoique malade, il servit avec le plus grand honneur aux sièges de Nice, Tortone, etc. Cette campagne, si glorieuse pour Salis, fut la dernière. Forcé par l'état de sa santé de prendre sa retraite, en 1643, il revint dans son pays jouir du repos qu'il avait acquis par près de quarante années de fatigues, et travailler à la rédaction de ses Mémoires. En 1651, il fut élu landamman des dix droitures ou com-

munautés. L'exercice de ces paisibles et honorables fonctions l'occupa le reste de sa vie; et il mourut dans son château de Marschlins le 31 fév. 1674, à l'âge de quatre-vingts ans. Ses *Mémoires*, écrits en italien, et dont Haller fait le plus grand cas, sont conservés en manuscrit dans sa famille, en 2 vol., formant 984 pag. in-fol. sous ce titre : *Memorie del marechiallo Ulisse de Salis, contenenti quanto avenne di notabile ad esso ed alla sua patria duranti il corso di sua vita.* — La famille Salis, qui a joui de quelques droits de souveraineté dans les Grisons (*V.* Zurlauben, *Tableaux de la Suisse*), a produit un grand nombre de personnages distingués. On en a publié la généalogie sous ce titre : *Stemmatographia Rhæticæ familiæ Salicæorum, vulgò à Salis, ex authenticis documentis deducta*, Coire, 1782, in-fol. atlant., tiré seulement à 36 exemplaires. Ce volume est composé de 15 tableaux généalogiques précédés d'une Notice historique, depuis l'an 1300; mais la famille est bien plus ancienne, si l'on s'en rapporte à une charte de l'an 913, dont le *fac simile* gravé, a été publié par Zur Lauben, dans le Recueil de l'académie des inscriptions, tome XXXVI, Hist., pag. 166. — Baptiste Salis, cordelier de l'étroite observance, de la province de Gènes, se rendit célèbre, au quinzième siècle, par une *Somme* de cas de conscience qui eut beaucoup de vogue sous le titre de *Summa Baptistiniana*. Soprani en cite une édition de Novi, Nic. Ghirardengo, in-4°.; la première, avec date, est de Rome, 1479, in-fol.; idem., Nuremberg, 1489, in-fol.; Paris, 1499, in-4°., etc. L'auteur vivait encore en 1494. — Rodolphe-Baptiste de Salis publia, en 1617, *De proditione Ang pulvureâ*, Bâle, Genath, (Draud, *Bib. class.*, pag — Jean-André de Salis, sulte du dix-septième siècle teur de *Discorsi politici*, ou timé selon Zurlauben. — Roc Salis, colonel au service d prit part, dès 1656, au Valenza, se distingua, en la bataille de Seneff en 1 siège de Valenciennes; fut maréchal de camp, en 1 mourut le 16 octobre 1690. Ier. de Salis, homme d'éta en 1713, la relation de ses tions en Angleterre et en I in-4°. de 32 pag., en alle mourut, en 1749, et l'on a son Oraison funèbre, sous *In funere Petri Salicæi*, J.-J. de Rota, Lindau, 174 — On a publié aussi, en a la Vie de Pierre II de Sa *Leben Peters von Salis, P ten und Obersten Zunftme* Paul Kind, curé et prof Coire, 1780, in-4°., impri en langue romansche, la n née. — Raoul de Salis, bar denstein, né en 1750, mort s'occupa toute sa vie de reche l'histoire de sa patrie. On a *Vers sur la mort du grand* 1778, in-8°., et (en alleman *de Chansons grisonnes*, Coi in-12 de 184 et 78 pag. C patriotiques sont instruct l'histoire du pays, mais b gnés du talent que Gellert et ont montré dans le même g baron d'Haldenstein a laiss nuscrit des ouvrages plus tants : 1°. *Voyage* (fait en *dans la haute et basse E* (en allemand) : morceau intéressant; — 2°. *Rhætiail*

t l'histoire ou les principaux ts de la vie des hommes ui ont paru au pays des usqu'à ce jour; — 3°. *Rhæ-ica*, ou *Catalogue de tous s Grisons, de leur Vie et uvrages.* Il en compte près en y comprenant les étran-nt écrit sur les Grisons. — de Salis de Soglio a donné, nd, l'*Histoire de la langue e* (ou grisonne), Coire, 1-8°. de 63 pag. C'est uction du Mémoire que ta avait publié en anglais *Transact. philos.* de 1776, 1re. vol., n°. 7. On a de lui icles dans le *Sammler*, re-lomadaire, publié à Coire, et ann. suiv., in-8°. — -Antoine Hubert, baron de é en 1732, fut lieutenant-service de France, grand' 'ordre du mérite militaire, é maréchal-de-camp, en ministre Acton l'ayant dé-passer au service de Na-y organisa l'armée sur un pied, et se retira dans sa 1790. Les journaux révo-es français l'accusèrent (soit on parent Charles-Ulysse), rticipé à l'arrestation de le chez les Grisons, et des directeurs d'un bureau age formé par les émigrés à : (*Moniteur* de 1791, n°. leva, pour l'Autriche, en régiment à la solde de re, à la tête duquel il se dans plusieurs campagnes, t en 1807. — Rodolphe de iron de Zitzers, aide-major ent des gardes-suisses au France, né en 1736, se ux Tuileries à la fatale jour-0 août 1792, accompagna Louis XVI à l'assemblée législative, fut arrêté, conduit à la prison de l'Abbaye, et massacré le 2 septembre 1792. — Jean-Baptiste de Salis, né en 1737, à Bondo, dans la val de Barguaglia, montra, toute sa vie, un caractère singulier et fort exalté. Il fut successivement podestat de Morbegno, commissaire des frontières de la Valteline, et, en 1767, président du tribunal. Renvoyé de Vienne, en 1772, après avoir tenté de vains efforts pour y faire adopter ses plans pour la réunion des diverses communions chrétiennes, il obtint quelques distinctions dans les cours de Bavière et de Bade, prit même à Naples le titre de prince, revint exercer à Chiavenna, en 1781, l'emploi de commissaire de la *Secchia*, et continua d'entretenir le public de ses projets. Le plus remarquable de ses pamphlets, est celui qu'il publia, en 1790, à Zurich, en allemand, sous ce titre : *Bibliothek für die Familie von Oberan*, *Wahrheitsfreunde*, etc. W—s.

SALIS (Charles-Ulysse de), né à Marschlins, canton des Grisons, en 1728, était fils du président Jean-Rodolphe-Hubert, qui mourut, en 1795, à l'âge de quatre-vingt-dix-huit ans. Charles-Ulysse, ayant montré de grandes dispositions, finit, à seize ans, ses études à Bâle; et après avoir voyagé un an, fut nommé syndic. Il publia, en 1755, une Dissertation pour prouver les droits de la ligue de la Maison-Dieu sur l'évêché de Coire; obtint, deux ans après, une place de podestat ou maire, à Tirano, dans la Valteline; et, en 1760, il fit partie d'une députation chargée de renouveler la capitulation avec le duché de Milan. Il en publia la relation

en allemand (Coire, 1764, in-fol. de 172 pag.). Il avait profité de son séjour dans la Valteline pour recueillir beaucoup de documents historiques sur cette province. Comme sa famille était la seule à qui une convention secrète permît la profession du protestantisme dans la Valteline, cette distinction, très-mal vue par beaucoup de gens, lui attira des désagréments, au point que, pour se mettre à couvert des inimitiés, il se fit nommer chargé d'affaires de France auprès des Grisons, place qu'il occupa vingt-quatre ans, avec une grande autorité. Empressé pour tout ce qui semblait devoir augmenter le bien-être de ses compatriotes, il accueillit chaudement le nouveau système d'éducation que Basedow avait introduit en Allemagne; et, à son exemple, il résolut de fonder en Suisse, un *philantropin*, institution normale, où la jeunesse pût être élevée d'une manière conforme à l'esprit et aux mœurs du temps. S'étant fait céder un pensionnat tenu par deux professeurs, à Haldenstein, il le transféra dans son château de Marschlins, et fit, en présence de Lavater, Iselin et d'autres Suisses célèbres, l'ouverture de son institution, à la tête de laquelle il mit Bahrdt, fameux en Allemagne, par ses aventures et ses talents. Ce choix fut peu propre à donner de la considération à la maison d'éducation de Marschlins. Aussi, au bout de quelques années, Salis abandonna son entreprise, qui lui avait coûté une partie de sa fortune. Cette tentative d'innovation et de réforme ne fit qu'augmenter le nombre de ses ennemis. La famille des Salis avait d'ailleurs contre elle le parti des Planta, qui l'accusait, non sans raison, d'accaparer les places les plus lucratives et les plus ir
A l'époque où la révoluti
çaise mit les esprits en ferm
l'exaspération contre les S
crut beaucoup : les amis d
publique française leur in
l'arrestation de M. de Sémo
l'extradition de cet ambassa
Autrichiens. Charles-Uly
était le plus en butte à la l
blique, se sauva. On lui fit
cès : il fut condamné à mo
biens furent confisqués. S
nonagénaire, fut lui-mêm
à des tracasseries. Salis
pas à propos de rentrer
se pendant toute la durée
volution; et il mourut, le 1
1800, à Vienne, où il s'ét
Outre divers articles insérés
Sammler, on a de lui plus
vrages écrits avec intérêt,
nant des recherches savan
les principaux : I. *Mémoi
servir à la connaissance de
re naturelle et de l'écon
mestique des Deux-Siciles*
1790, 2 vol. in-8°. II. *Fr
de l'histoire politique de l
line et des comtés de Chia
Bormio*, tirés des pièces or
1792, 4 vol. in-8°. III.
*en diverses provinces du
de Naples*, 1793. Le relat
voyage, fait en 1789, est
des Mémoires sur les Deux
L'auteur s'y étend beaucou
griculture et l'histoire nat
compare les écrits des agr
anciens avec la pratique
d'hui. Dans les planches, il
entre autres objets, les co
des côtes de Naples. IV.
pour les ligues des Gris
Bündten), principalement
rapport de la topogr
toire naturelle et

-8°., tome 1, 6 cahiers in-
rchives historico-statisti-
les Grisons, 1799, 3 vol.
Œuvres posthumes, Win-
1803-04, 2 vol. in-8°.
rie des malades souffrant
veh mal du pays), 2e. édi-
4, 3 vol. A la tête du troi-
fils, appelé aussi Charles-
t l'un des auteurs de l'*Al-*
lacé une Notice biographi-
auteur. Ses filles ont ho-
la mémoire de leur père,
crit intitulé : *Monument*
t et d'amour élevé à M.
ar ses filles, Zurich, 1801,
allemand). D—G.

JEAN-GAUDENCE, baron
ete allemand de la même
les precedents, naquit en
Seewis, dans le pays des
se consacra a la carrière
t parvint au grade de ca-
ns les Suisses de la garde
lles. Au commencement
olution, il passa dans la
fit, sous le général Mon-
la campagne qui se ter-
la conquête de la Savoie;
itta bientôt le service, et
ire pendant quelques an-
1798 il fut nommé inspec-
ral de la milice en Suisse,
occasionna de frequents
ents. Il ne se fit pas re-
dans les malheureux événe-
a bouleverserent son pays,
dans les Grisons, vecut
s sans emploi, et mourut
nées après. Les poésies de
partiennent à un genre dans
littérature allemande pos-
grand nombre de modèles.
re au premier rang, il n'est
par aucun d'eux. On ne trouve
n lui, il est vrai, l'élévation
ler ou des frères Stolberg, la
verve de Hölty, la naïveté ou la grâce facile de Weisse, l'abondance ou la correcte élégance de son ami Matthisson. Dans l'idylle comme dans l'élégie, la sphère de son imagination est bornée; et les jouissances de la campagne, la beauté de la nature, la bienfaisance du créateur, la fragilité des biens terrestres, le charme de la vertu, le souvenir des amis qui lui ont été enlevés, l'espérance d'une vie meilleure, sujets très-féconds, sans doute, ne lui inspirent pourtant que des accents peu variés; mais ces accents, simples et purs, sont presque toujours les épanchements d'une ame noble et sensible. Aussi Salis est-il un des poètes avec lesquels on se sent le plus à l'aise. Quelques-unes de ses compositions ne contiennent que des peintures ou des descriptions, et n'ont, par conséquent, qu'un mérite secondaire; mais un plus grand nombre sont entre-mêlées de considérations morales ou religieuses, et l'on y trouve des traits d'une sensibilité exquise. Nous citerons les *Stances sur le mois de mars* (*Marzlied*), l'*Image de la vie*, le *Chant du laboureur*, la *Confiance*, et surtout l'*Enfance*, les *Stances sur le soir* (*Abendsehnsucht*), et le *Souvenir des absents*. Ces trois dernières pièces, de genres divers suffiraient pour recommander le nom de leur auteur. Salis a employé une grande quantité de mètres différents. Il affectionne le vers *trochaïque*, dont le mouvement est favorable à la mélancolie. Sa versification est, en général, fort exacte, mais parfois un peu dure et embarrassée. Son la[illegible] digne a[illegible] de la belle é[illegible] allemande [illegible] *vétismes*, [illegible] pas reuc[illegible]

en allemand (Coire, 1764, in-fol. de 172 pag.). Il avait profité de son séjour dans la Valteline pour recueillir beaucoup de documents historiques sur cette province. Comme sa famille était la seule à qui une convention secrète permît la profession du protestantisme dans la Valteline, cette distinction, très-mal vue par beaucoup de gens, lui attira des désagréments, au point que, pour se mettre à couvert des inimitiés, il se fit nommer chargé d'affaires de France auprès des Grisons, place qu'il occupa vingt-quatre ans, avec une grande autorité. Empressé pour tout ce qui semblait devoir augmenter le bien-être de ses compatriotes, il accueillit chaudement le nouveau système d'éducation que Basedow avait introduit en Allemagne; et, à son exemple, il résolut de fonder en Suisse, un *philantropin*, institution normale, où la jeunesse pût être élevée d'une manière conforme à l'esprit et aux mœurs du temps. S'étant fait céder un pensionnat tenu par deux professeurs, à Haldenstein, il le transféra dans son château de Marschlins, et fit, en présence de Lavater, Iselin et d'autres Suisses célèbres, l'ouverture de son institution, à la tête de laquelle il mit Bahrdt, fameux en Allemagne, par ses aventures et ses talents. Ce choix fut peu propre à donner de la considération à la maison d'éducation de Marschlins. Aussi, au bout de quelques années, Salis abandonna son entreprise, qui lui avait coûté une partie de sa fortune. Cette tentative d'innovation et de réforme ne fit qu'augmenter le nombre de ses ennemis. La famille des Salis avait d'ailleurs contre elle le parti des Planta, qui l'accusait, non sans raison, d'accaparer les places les plus lucratives et les plus influe
A l'époque où la révolution f
çaise mit les esprits en fermenta
l'exaspération contre les Salis
crut beaucoup : les amis de la
publique française leur imputè
l'arrestation de M. de Sémonvil
l'extradition de cet ambassadeu
Autrichiens. Charles-Ulysse,
était le plus en butte à la haine
blique, se sauva. On lui fit son
cès : il fut condamné à mort,
biens furent confisqués. Son
nonagénaire, fut lui-même e
à des tracasseries. Salis ne
pas à propos de rentrer en
se pendant toute la durée de l
volution; et il mourut, le 6 oc
1800, à Vienne, où il s'était r
Outre divers articles insérés da
Sammler, on a de lui plusieur
vrages écrits avec intérêt, et c
nant des recherches savantes.
les principaux : I. *Mémoires
servir à la connaissance de l'hi
re naturelle et de l'économie
mestique des Deux-Siciles*, Zu
1790, 2 vol. in-8°. II. *Fragm
de l'histoire politique de la V
line et des comtés de Chiaven
Bormio*, tirés des pièces origin
1792, 4 vol. in-8°. III. *Voy
en diverses provinces du roya
de Naples*, 1793. Le relation
voyage, fait en 1789, est une
des Mémoires sur les Deux-Sic
L'auteur s'y étend beaucoup su
griculture et l'histoire naturell
compare les écrits des agricult
anciens avec la pratique d'auj
d'hui. Dans les planches, il a fig
entre autres objets, les coquill
des côtes de Naples. IV. *Jou
pour les ligues des Grisons*
Bündten), principalement so
rapport de la topographie, de l
toire naturelle et de l'agricult

in-8°., tome 1, 6 cahiers in-
Archives historico-statisti-
sur les Grisons, 1799, 3 vol.
1. *Œuvres posthumes*, Win-
ir, 1803-04, 2 vol. in-8°.
alerie des malades souffrant
aweh mal du pays), 2e. édi-
804, 3 vol. A la tête du troi-
son fils, appelé aussi Charles-
, et l'un des auteurs de l'*Al-*
placé une Notice biographi-
l'auteur. Ses filles ont ho-
ssi la mémoire de leur père,
écrit intitulé : *Monument*
ect et d'amour élevé à M.
s par ses filles, Zurich, 1801,
en allemand). D—G.

IS. Jean-Gaudence, baron
poète allemand de la même
que les précédents, naquit en
a Seewis, dans le pays des
, se consacra à la carrière
e et parvint au grade de ca-
dans les Suisses de la garde
ailles. Au commencement
révolution, il passa dans la
et fit, sous le général Mon-
, la campagne qui se ter-
ar la conquête de la Savoie;
quitta bientôt le service, et
Coire pendant quelques an-
n 1798, il fut nommé inspec-
neral de la milice en Suisse,
lui occasionna de fréquents
ements. Il ne se fit pas re-
r dans les malheureux évé-
qui bouleversèrent son pays,
a dans les Grisons, vécut
ns sans emploi, et mourut
nées après. Les poésies de
ppartiennent à un genre dans
la littérature allemande pos-
grand nombre de modèles.
tre au premier rang, il n'est
par aucun d'eux. On ne trouve
n lui, il est vrai, l'élévation
ler ou des frères Stolberg, la
verve de Hölty, la naïveté ou la
grâce facile de Weisse, l'abondance
ou la correcte élégance de son ami
Matthisson. Dans l'idylle comme
dans l'élégie, la sphère de son ima-
gination est bornée; et les jouissan-
ces de la campagne, la beauté de la
nature, la bienfaisance du créateur,
la fragilité des biens terrestres, le
charme de la vertu, le souvenir des
amis qui lui ont été enlevés, l'espé-
rance d'une vie meilleure, sujets très-
féconds, sans doute, ne lui inspirent
pourtant que des accents peu variés;
mais ces accents, simples et purs,
sont presque toujours les épanche-
ments d'une ame noble et sensible.
Aussi Salis est-il un des poètes avec
lesquels on se sent le plus à l'aise.
Quelques-unes de ses compositions
ne contiennent que des peintures ou
des descriptions, et n'ont, par con-
séquent, qu'un mérite secondaire;
mais un plus grand nombre sont
entre-mêlées de considérations mo-
rales ou religieuses, et l'on y trouve
des traits d'une sensibilité exquise.
Nous citerons les *Stances sur le mois*
de mars (*Marzlied*), l'*Image de*
la vie, le *Chant du laboureur*, la
Confiance, et surtout l'*Enfance*,
les *Stances sur le soir* (*Abendsehn-*
sucht), et le *Souvenir des absents*. Ces
trois dernières pièces, de genres di-
vers suffiraient pour recommander
le nom de leur auteur. Salis a em-
ployé une grande quantité de mè-
tres différents. Il affectionne le vers
trochaïque, dont le mouvement est
favorable à la mélancolie. Sa versi-
fication est, en général, fort exacte,
mais parfois un peu dure et embar-
rassée. Son langage, digne au total
de la belle époque de la littérature
allemande, n'est pas exempt d'*hel-*
vétismes, et l'on est étonné de n'en
pas rencontrer davantage. Les trois

premières éditions des poésies de Salis furent publiées par Matthisson, 1 vol. in-8°., Zurich, 1793, 94 et 97, avec une courte préface de l'éditeur. La quatrième fut publiée par Salis lui-même, ibid., avec son portrait, 1800; il y joignit une préface, dans laquelle il exprime les plus nobles sentiments. On regrette de ne pas y trouver plus de données positives sur la vie de l'auteur, principalement à l'époque de l'invasion de la Suisse. Enfin, il en a paru une édition, 1 vol. in-8°., Vienne, 1815, avec la préface de Matthisson. Les dernières contiennent beaucoup de pièces nouvelles et de nombreuses améliorations. D—u.

SALIS-SAMADE (le baron de) était le fils aîné de M. de Samade, colonel du régiment suisse de ce nom, qui comptait soixante ans de service à l'époque du licenciement de la portion la plus fidèle et la plus malheureuse de la garde royale de Louis XVI. Il se trouva, en qualité de major du régiment de Châteauvieux, à l'affaire de Nanci (1790). Il était parvenu à conserver ce corps entier dans le devoir, jusqu'au 28 août, jour où M. de Malseigne quitta Nanci pour aller joindre les carabiniers à Lunéville. Les agitateurs, furieux de ce départ, entraînèrent les soldats, qui avaient jusqu'alors respecté leurs chefs; et tous les officiers de Châteauvieux furent désarmés par les révoltés. On les emmena sur la place royale, et on les y accabla de mauvais traitements. Un des plus emportés, s'avançant vers le major Salis: « N'approchez pas, lui dit ce dernier; » mon épée n'a jamais servi qu'à » vous défendre et à vous conduire » dans le chemin de l'honneur: on » ne l'aura qu'avec ma vie; » et en parlant ainsi, il se met en défense. Les soldats reste moment interdits; mais, r de nouveau, ils allaient s sur lui, lorsqu'il entend s lonel qui lui crie: « Que faite » major! nous sommes tous » sonniers. Rendez votre é » Vous êtes mon chef; vous n » mandez: mais je ne la rê » qu'à vous. » Aussitôt mill s'écrient: « Il est trop brav » garde son épée. » En effet S made fut le seul officier qui c son arme. Une conduite si co se le fit nommer lieutenant- dans le régiment de Diesba était en garnison à Lille. C qu'il eut une nouvelle occa déployer sa fermeté, à l'ép massacre du général Theob lon, en avril 1792. Le corp il appartenait alors fut lice 8 septembre de cette anné tous les régiments suisses a ce de France. Sa famille sept officiers supérieurs du Salis sous les drapeaux franç ne retenant plus le baron de made loin de son pays, il s' et l'estime générale l'y suivi dix ans d'absence, il revint les débris de sa fortune, d France qui commençait à sous un nouveau chef. Ses avaient altéré sa santé: rut, en 1803, à Montargis maladie épidémique, laissa filles et une veuve qui ava tamment partagé ses dange peines de toute espèce. L—

SALISBURY (Jean Per connu sous le nom de), le pl homme de son siècle, était la capitale du Wiltshire

(1) En latin *Sariberium* ou *Saveria* auteur est appelé *Joannes Sariberien rianus*.

rre, et, suivant l'usage des
eurs de cette époque, il prit le
e sa ville natale. On est parta-
l'année de sa naissance ; mais
qu'il était fort jeune quand il
France perfectionner son édu-
Après avoir passé plus d'une
en Bretagne pour entendre le
Abailard, il vint, en 1137,
, suivre les leçons des plus
maîtres dans tous les genres.
mmaire, la philosophie, la
ure et les mathématiques l'oc-
nt tour-à-tour ; et il y fit de ra-
progrès. Dans un siècle où do-
le goût de la scholastique, il
se dispenser de payer tribut
de : mais il reconnut bientôt
té de cette vaine science, et il
de revenir aux anciens. A la
naissance du grec (2) et du latin,
ait celle de l'hébreu, langue
eu répandue ; et il s'était ren-
habile dans l'art de modeler
e. Avec des talents si variés,
e Salisbury n'en restait pas
inconnu. Peu favorisé de la
, il se vit forcé, pour vivre,
ner des leçons. Les succès de
es - uns de ses élèves, parmi
s on cite Pierre de Blois (*V.*
, XXXIV, 391), appelèrent
tion sur leur maître. Il trouva
amitié généreuse de Pierre de
abbé de Moutier, un adoucis-
t à sa position et les moyens
asser en Angleterre, dont il
bsent depuis près de douze
yant reçu les ordres sacrés, il
ché, par l'archevêque Théo-
l'église de Canterbury ; mais
il ne tarda pas de revenir à Paris, où le rappelait le desir de revoir les amis qu'il y avait laissés. Il profita de cette occasion pour visiter l'Italie ; et pendant son séjour à Rome, il reçut du pape Eugène III, qu'il avait dû connaître en France, des preuves multipliées du plus tendre intérêt. Il retourna plusieurs fois en Italie, sous Adrien IV, et y fut admis dans l'intimité de ce pontife, qui, sur sa prière, fit expédier au roi Henri II la bulle d'investiture de l'Irlande. Dans les entretiens particuliers qu'il avait avec Adrien, Jean de Salisbury lui signalait les abus dont il était le témoin, et le pressait d'y remédier (*V.* ADRIEN, 256) ; mais la mort du pape et les troubles qui la suivirent empêchèrent l'exécution des projets qu'il avait formés pour le bien de l'Église. Jean regretta sincèrement ce pontife, auquel il a consacré un article touchant, à la fin de son *Metalogicus* (3). Le but qu'il s'est proposé dans cet ouvrage, est de venger les lettres des absurdes imputations d'un méprisable sophiste, qu'il ne désigne que sous le nom de *Cornificius*, et qui s'était fait un grand nombre de partisans, en promettant à ses disciples de les rendre plus habiles, dans trois mois, que ceux qui fréquentaient, plusieurs années, les cours des universités. Pendant ses loisirs, Jean avait terminé un ouvrage plus connu que celui que nous venons de citer ; c'est le *Policraticus*, production très - remarquable pour le temps, sous le double rapport de l'érudition et du style. Il adressa ce

(2) Voici le passage de J. de Salisbury : « Quoiqu'Adrien eût une mère et un frère, je ne crains pas de dire qu'il me préférait à eux. Il déclarait, en public et en particulier, que j'étais de tous les hommes celui qu'il aimait le plus tendrement... Sa dignité de souverain pontife ne l'empêchait pas de m'admettre à sa table.... Il voulut, malgré moi, que nous eussions le même verre et le même assiette. »

Traité à Thomas Becket, chancelier d'Angleterre, qui se trouvait alors au siége de Toulouse, avec Henri II. Becket, à qui l'auteur était déjà connu, s'empressa de se l'attacher par divers emplois; et lors de sa nomination à l'archevêché de Canterbury, le prit pour secrétaire. Jean nous apprend lui-même (dans sa 150e. Lettre) qu'il ne négligea rien pour modérer le zèle ardent que déploya ce prélat, et qui n'aboutit, comme il l'avait prévu, qu'à lui faire perdre l'amitié du roi. Cependant il n'abandonna point son bienfaiteur dans sa disgrace. Il partagea sa proscription, et vint chercher un asile en France. Il y trouva le pape Alexandre III, qui le choisit pour secrétaire, et le chargea de répondre aux manifestes de l'anti-pape Victor. Après sept années d'exil, il revint en Angleterre joindre Thomas Becket, et fut, peu de temps après, témoin de sa mort déplorable (*Voy.* Henri II, XX, 118) (4). Jean continua d'être attaché, comme simple clerc, à l'église de Canterbury, jusqu'en 1176, que le peuple et le clergé de Chartres l'élurent pour leur évêque. Le roi Louis-le-Jeune le pressa d'accepter ce siége, dont il prit possession le 15 août de la même année. En 1179, il se rendit au concile de Latran, où il s'opposa de tout son pouvoir à toute espèce d'innovation. « Tenons-» nous-en, dit-il, à ce que nos pères » ont établi; et ne chargeons pas les » fidèles de nouvelles traditions. » Il consacra le reste de sa vie à l'administration de son diocèse, et mourut dans sa ville épiscopale, le 25 oct. 1180. Il légua, par son testament, à son chapitre sa bibliothèque, p se pour le temps (5): on re dans ses ouvrages, des passages ou neuf auteurs grecs ou latins cun écrivain du moyen âge n'a tés avant lui (6). A une éruditi digieuse pour son siècle, Salisb gnait de l'esprit et de la sagacit il ne put pas toujours s'élever sus des préjugés de ses con rains. On a de lui: 1. *Policrati de nugis curialium et vestigi sophorum libri octo.* Cet ouv imprimé, pour la première fol., vers 1475, à Cologne, vant d'autres bibliographes xelles. Parmi les autres édit nombre de six, non compris de la *Biblioth. Patrum*, o cherche que celles de Leyde et Amsterdam, 1664, in-8° traduit plusieurs fois en Les Traductions de Denis Sc cordelier célèbre sous Charl Jean le Begue et de Collan ce nom, IX, 251), sont re nuscrites. Celle de Mézerai sous le titre de *Vanités de* Paris, 1640, in-4°. (7), est si les auteurs de l'*Histoire de la France* n'ont pu la d dans aucune de nos grande thèques. Juste Lipse a dit c vrage que c'est un centon trouve plusieurs lambeaux pre et les fragments d'un siècle. Le titre n'en don idée imparfaite; et il n'y que le premier livre dans soit question des amusem

(4) Quelques personnes veulent que Jean de Salisbury ait été blessé par les assassins de Thomas Becket; mais on ne trouve aucune trace de cette circonstance dans ses ouvrages.

(5) On trouve les titres des livres d sait sa bibliothèque, dans le *Gall* VIII, 1136.

(6) Voy. les *Recherches sur les* par M. Petit-Radel, p. 95.

(7) Cette version est anonyme; ma est signée *Du M. seray*; M. Barbier qu'il ne faille l'attribuer au célèbre hi de Mézerai.

ins. Dans le quatrième, l'au-
fforce d'établir la suprématie
t-Siége sur les princes, qui,
n opinion, ne sont que les
s du souverain pontife. Le
l'espace ne nous permet pas
ner l'analyse de cet ouvrage
isqu'il faudrait pouvoir in-
tous les chapitres dans les-
alisbury traite des questions
ale, de philosophie et de po-
, souvent d'une manière in-
ite. II. *Metalogicus*, Paris,
Leyde, 1630, et à la suite du
ticus, dans les deux dernières
citées plus haut. On a déjà dit
ouvrage était dirigé contre les
iens. L'auteur, après les
onés au mépris, s'attache à
r l'utilité des lettres et des
à tracer quelques règles sur
ière de les étudier. III. *De*
is conspirantibus. Ce petit
, qui n'est autre chose que
gue de Ménénius (*Voy.* ce
a été publié par André Ri-
Leipzig, 1655, in-8°. à la
un autre poème de Fulbert
rtres, avec l'*Eutheticus*, piè-
sert d'introduction et de dé-
au Policratique. Fabricius l'a
dans le tome IV de la *Bibl.*
et infim. latinitatis. IV. *Vita*
Anselmi, archiepiscopi Can-
sis, insérée dans l'*Anglia sa-*
: Henri Warthon, II, 14. V.
atque passio sancti Thomæ,
uriensis archiep. et martyris.
'a point été imprimée en en-
mais on en trouve l'abrégé
e *Quadrilogus*, ouvrage com-
par ordre de Grégoire XI, de
Vies de saint Thomas, par
auteurs différens. (*V.* Bec-

KET). VI. *Commentarii in Epistolas D. Pauli*, Amsterdam, 1646, in-4°. VII. *Epistolæ*. Il nous reste trois cent trente-neuf Lettres de Jean de Salisbury. Jean Masson, archidiacre de Bâieux, en a publié trois cent deux, d'après un manuscrit de Papire Masson, Paris, 1611, in-4°. On en trouve trente-cinq nouvelles dans le Recueil que le P. Lupus (Wolf) a publié des *Lettres* de saint Thomas de Canterbury, Bruxelles, 1682; et enfin D. Martène en a mis au jour deux autres, dans le tome I du *Thesaur. anecdotor.* Baluze avait préparé une édition des Lettres de Jean de Salisbury; mais il n'eut pas le loisir de la terminer. Elles sont très-intéressantes, par la multitude d'anecdotes qu'elles renferment (9). Duchesne en a inséré sept dans le tome IV des *Scriptor. Francorum;* et M. Brial un grand nombre, dans le XVI°. volume du *Nouveau Recueil* des historiens de France. Parmi les ouvrages manuscrits de Jean de Salisbury, on se contentera de citer le Traité : *Nero, sive de malo tyrannorum exitu*, dont Cuper désirait vivement la publication. Le baron de Sainte-Croix a donné une *Notice* sur la vie et les écrits de notre auteur, dans les *Archives littéraires*, IV, 293-313, insérée dans l'*Esprit des journaux*, février 1805; mais on en trouve une plus curieuse, plus exacte et plus étendue, par M. Pastoret, dans l'*Histoire littéraire de la France*, XIV, 89-161. W-s.

SALISBURY (Jean de), jésuite anglais, né, vers 1575, dans le comté de Cambridge, embrassa l'état ecclésiastique, et signala son zèle pour la

ne analyse très-bien faite du Policratique a
ns l'*Histoire littéraire de la France*,

(9) On peut juger de l'intérêt qu'offrent ces lettres, par l'extrait qu'en ont donné les continuateurs de l'*Hist. littéraire*, dans l'article de Jean de Salisbury, déjà cité.

foi par des missions dans le pays de Galles. Il avait trente ans quand il fut admis dans l'institut de saint Ignace; et on le vit se livrer avec une nouvelle ardeur à ses travaux apostoliques, malgré les dangers auxquels il était exposé. Nommé provincial de l'ordre, en Angleterre, il se disposait à se rendre à Rome, pour présenter le compte de sa gestion au supérieur-général, quand il mourut presque subitement, en 1625, à l'âge de cinquante ans. Il a traduit en gallois des livres ascétiques et plusieurs ouvrages de controverse, entre autres, le *Catéchisme* du cardinal Bellarmin, Saint-Omer, 1618, in-8°. Cette version n'a point été connue du P. Niceron (*V.* Bellarmin). W—s.

SALIVAHANA, nom d'un roi célèbre dans l'Inde méridionale, est désigné ordinairement dans les livres samskrits, par la qualification de roi de *Pratisthana*. Cette région, située au sud de la Nerbedda, appelée en samskrit *Narmada*, formait une portion considérable de ce que nous nommons actuellement le *Dékhan*, c'est-à-dire, l'Inde méridionale. En samskrit *Dakschina* signifie *le midi*, et c'est de là que vient *Dékhan*, qui a le même sens dans les idiomes vulgaires. Les Grecs, qui avaient par le golfe Persique et par celui d'Arabie, de fréquentes relations de commerce avec la côte de Malabar et le territoire maritime qui s'étend au sud du Guzarate, connurent et ce nom et sa signification. L'auteur du Periple de la mer Erythrée, attribué à Arrien, fait mention de l'un et de l'autre. « Après *Barygaza* (1), dit-» il, le pays voisin se dirige du » nord au sud; c'est pourq » nomme *Dakhinabad*. Le » dans leur langue, s'appel » *chan* (2). » Le pays où Salivahana était, selon les tions des Indiens, sur le bor mer, au sud de la Nerbedda séparait du Guzarate, appel *Gourdjara*, et l'on désigne moderne de *Pultana*, l'antiq *tisthana*, située sur le Go comme le lieu de sa résiden endroit semble être le même ville de *Plithana*, à vingt j au sud de *Barygaza*, et indiq l'auteur du Periple, comme lieux où les Grecs venaient commerce avec les Indiens. à dix journées de la grande *Tagara* (3), capitale du cant *riaca*, qui s'étendait fort lo le continent du côté de l' Cette dernière ville s'appelle lement *Déogar*: elle est situé distance qui correspond à ce l'auteur du Periple met enti *thana* et *Tagara*. Cette ville *thana* se retrouve dans Pt (4), sous le nom de *Bathe Paithana*, qui n'est pas auti se qu'une faute de copiste, I NA pour ΠΑΙΘΑΝΑ. Selon me géographe, cette ville étai sidence d'un prince sans dou célèbre de son temps, puis jugé à propos d'en faire ment ne manière spéciale, et dont fort altéré a cependant une c

(1) Cette ville est la même que Pharotis, sur la Nerbedda, dans la partie orientale du Guzarate.

(2) Μετὰ δὲ Βαρύγαζα εὐθέ ναγής ἤπειρος ἐκ τοῦ βορείου νότον παρεκτείνει· διὸ καὶ Δα δης καλεῖται ἡ χώρα. Δάχαν καλεῖται ὁ νότος τῇ αὐτῶν γ Peripl. Mar. Eryth., p. 29, tom., 1, éd.

(3) Πόλις Ταγαρα μεγίστη, ib.

(4) Géogr., lib. VII, cap. 1.

ıce avec celui de Salivaha-
nuscrits nous l'offrent sous
. *Siripolemæus*, *Siropo-*
Sirius Polemæus. L'iden-
les qui sont données pour
ce de l'un et de l'autre
t *Pratisthana*, et la coïn-
ı temps où ils vécurent
, sont de fortes présomp-
veur de l'opinion qui fe-
deux personnages un seul
›rince ; car il est bon de
Salivahana vivait à la fin
r siècle de notre ère, en-
emi-siècle avant l'époque
ſcrivait Ptolémée. Nous en
rtains, puisque le règne de
ı a donné naissance à une
›rte encore son nom, et
, usage dans toute l'Inde
le. Elle y sert à dater tous
nents, tous les actes et
transactions sociales. Elle
l'an 78 de J.-C ; et l'an-
lle 1824, répond à l'an
ette ère. Ses années com-
›rdinairement, selon l'usa-
: général chez tous les In-
ı nouvelle lune la plus voi-
quinoxe du printemps ; et
à autre, l'intercalation
ième mois les raccorde
›ars des saisons. Les In-
nent à cette ère le nom de
a usage et ce nom sont
ce que l'on croit, dans
rient*al* avec les colonies
, qui ont répandu dans
s la langue et les religions
oustan. Elle est, dit-on,
a Java, où elle porte le
Iji-saka. On en attribue
a un personnage appelé
vint du continent indien à
›remier siècle de notre ère,
ı dans l'île de Java, nom-
s *Nusa-Kendang*. C'est

seulement depuis cette époque, selon les mêmes récits, que cette grande île est connue sous le nom de Java. Adji y découvrit l'orge (en samskrit et en javan *djava*, et *djev* en persan) ; il l'appela alors l'*île de l'orge*. Il est fort remarquable que, peu de temps après cette époque, Ptolémée fasse mention d'une des plus grandes îles de l'Océan indien, de Java, sans aucun doute, et qu'il l'appelle *Jabadib*, c'est-à-dire, ajoute-il, l'*île de l'orge* (5). Tel est, en effet, le sens de ces mots en samskrit. Si l'existence historique de l'indien Adji, qui vint s'établir à Java, et donna naissance à l'ère qui y est encore en usage, était un fait incontestable, ce serait une raison de douter que cette ère fût la même que celle de Salivahana. Raffles (6), et ceux qui croient à l'identité des deux ères, n'ont pas d'autres preuves à l'appui de leur opinion, que le nom de *saka*, attribué à cette ère par les Javanois ; mais comme ce mot n'a pas en samskrit d'autre sens que celui d'*ère*, on sent que c'est une raison assez faible. On peut leur objecter que le point de départ des deux ères n'est pas le même : il diffère de peu, il est vrai ; mais enfin il diffère. C'est en l'an 75 de notre ère qu'est le point de départ de l'époque Javanoise ; et elle est ainsi antérieure de trois ans à celle de Salivahana. Ainsi, jusqu'à ce que de nouveaux renseignements puissent jeter du jour sur ce point, il semble raisonnable de les considérer comme deux époques distinctes, indiquant l'une le règne d'un roi puissant dans l'Inde méridionale, et l'au-

(5) Ἰαβάδιον, ὃ σημαίνει κριθῆς νῆσον, Ptol., Geogr., lib. VII, c. 3.

6. Dans la belle Histoire de Java, qu'il a publiée en 1817.

tre l'arrivée des colonies indiennes à Java. Les habitants de l'île de Bali, située à l'orient de cette dernière, supputent d'une autre façon la même ère, si tant est que celle dont ils se servent soit effectivement la même: ils en marquent le commencement en l'an 80 de J.-C. On remarque aussi, sur le continent indien, quelques différences dans la manière de calculer l'ère de Salivahana; mais elles sont légères, et paraissent provenir seulement de la différence des calendriers employés dans les petits états de la presqu'île. A peu d'exceptions près, l'usage est de compter de l'an 78 de J.-C. Malgré la célébrité du roi Salivahana dans l'Inde, son histoire nous est tout-à-fait inconnue. Les Indiens racontent qu'il vainquit et tua Vikramaditya, suprême monarque de l'Hindoustan, et célébre, au même titre que lui, pour avoir donné naissance à une ère encore usitée dans toute l'Inde septentrionale. Les rapports attribués à ces deux princes sont impossibles: ils sont séparés par la durée de plus d'un siècle. C'est de l'an 57 av. J.-C. que date l'ère de Vikramaditya. Il se pourrait cependant que Salivahana eût vaincu un descendant de Vikramaditya, qui aurait porté le même nom, ce qui aura produit l'opinion erronée qui a cours chez les Indiens. Il existe, dans le IXe. volume des Mémoires de l'académie de Calcutta, un *Essai* sur les deux princes dont nous venons de parler, et sur leurs ères respectives, composé par M. Wilford, mort depuis quelque temps. On n'y trouvera rien de ce qui a été dit dans cet article; cet essai n'est pas moins systématique, conjectural et aussi dépourvu de critique que tous les ouvrages du même auteur. Nous en exceptons cependant le Mémoire q
dans le 1er. volume de
lection, où il discute
sement l'identité de la v
ra et du roi *Siripolem*
ville moderne de *Deog*
Salivahana.

SALIVET (Lou
Isaac), jurisconsulte
naquit à Paris, le
1737. Après avoir ter
des d'une manière bril
recevoir avocat au pa
distingua dans l'exerci
fession par son zèle po
de ses clients, et par
désintéressement. Dans
lui laissait le travail d
cultivait les lettres et le
truisait des nouveaux
sciences physiques. Il
sa jeunesse, un goût d
tour, et il exécutait,
des pièces de mécani
perfection du plus h
Sa vie s'écoulait obscu
sible, quand éclata
Salivet fut nommé, e
sateur public près d'un
criminels provisoires
ment de Paris; il se
ses fonctions, magistr
malgré les dangers d
il prit la défense d
ministre du roi, qu'il
ver de la fureur popu
la suppression de ces
fut élu juge de paix d
Beaurepaire, place d
donna de nouvelles pr
prit droit et concilian
bité rare. Bientôt aprè
tion générale des ar
lui confia la directio
bureaux, et le charge
la fabrication des pi
partie sur laquelle il

intéressantes. Salivet fut
un bureau du ministère
, et, lors de la réorganisa-
seignement, nommé pro-
'académie de législation.
l y exposa l'histoire et les
du droit romain, et en
04, il y expliqua les *Ins-*
Justinien. Il avait entre-
luction du *Legum delec-*
nat (*V.* ce nom); mais
le loisir de l'achever: une
usée par l'épuisement et
, l'enleva le 4 avril 1805.
s Dumont prononça son
'athénée; il est impri-
e *Magasin encyclopédi-*
1805, tome VI, p. 292-
oit à Salivet de bonnes
: plusieurs livres classi-
autres des *Vies de Plu-*
duites par Dacier, 1778,
3°, avec des Notes. Il a
otes françaises aux *OEu-*
rgile, qui font partie du
ides à l'usage de l'école
Voy. le *Dict. des anony-*
ide édition, n°. 2138).
quelques articles sur les
ictionnaire encyclopédi-
DEROT); et il a eu part à
des inaugurations, par
Enfin Salivet est le véri-
r du *Manuel du tourneur*,
s le nom de *Bergeron*,
2-96. 2 vol. in-4°., avec
ze planches, et dont M.
Bergeron a publié une se-
on refondue et augmentée,
vol. in-4°. Cet ouvrage en-
sieurs nouveaux procédés,
ur à ceux que le P. Plumier
raient donnés sur le même
LUMIER et HULOT). Ce pen-
ent encore consulter avec
de M. Paulin-Desormeaux,
ol. in-12 et atlas. W—s.

SALLE (ANT. DE LA). *Voy.* SALE.

SALLE (ROBERT DE LA), voyageur français, était né à Rouen. Ayant passé plusieurs années de sa jeunesse chez les Jésuites, les engagements qu'il avait pris dans cette compagnie l'avaient exclu de l'héritage de sa famille. Il alla donc au Canada, vers 1670, pour chercher fortune, ou se distinguer par une entreprise honorable. Son premier projet avait d'abord été d'essayer de pénétrer au Japon ou à la Chine, par le nord ou par l'ouest du Canada; et quoique dépourvu de tout ce qui était nécessaire pour un si grand dessein, il s'en occupait uniquement, lorsque Jolyet, qui avait accompagné le P. Marquette dans son voyage au Mississipi (*V.* MARQUETTE, XXVII, 251), revint à Montréal annoncer la découverte de ce fleuve. La Salle, après avoir entendu Jolyet, non-seulement ne douta pas que le Mississipi eût son embouchure dans le golfe du Mexique, mais il espéra aussi qu'en le remontant au nord, il pourrait découvrir le premier objet de ses recherches. Le comte de Frontenac, gouverneur du Canada, lui promit de l'aider de tout son pouvoir, et lui conseilla de repasser en France, pour communiquer son dessein au gouvernement. La Salle partit sur le premier vaisseau. Seignelay, qui venait de succéder à Colbert, son père, dans le ministère de la marine, goûta les projets de La Salle, et lui fit obtenir des lettres de noblesse, la seigneurie de Cataracouy, près du lac Ontario, et le gouvernement du fort, à condition qu'il le bâtirait de pierres, enfin un pouvoir fort étendu pour le commerce et la continuation des découvertes. Le prince de Conti devint son protecteur, et ne

lui demanda d'autre reconnaissance que d'associer à son entreprise un homme qu'il honorait de sa protection : c'était le chevalier de Tonti. Ils s'embarquèrent à la Rochelle, le 14 juillet 1678, avec trente hommes, parmi lesquels il y avait des Maures et des ouvriers. Le premier soin de La Salle, à son arrivée, fut de réparer Cataracouy : ensuite il s'avança jusqu'à l'embouchure du Niagara, où il traça un nouveau fort dont il confia la garde à Tonti avec trente hommes; il laissa ses ordres pour la construction d'un second navire à l'entrée du lac Érié, au-dessus de la chute du Niagara, et employa le reste de l'hiver à faire des courses pour se procurer des pelleteries. L'entreprise qu'il méditait exigeait des fonds considérables; pour ne les devoir qu'à lui-même, il voulait augmenter son capital. La fortune lui sourit d'abord; les voyages de ses navires furent heureux; il alla jusqu'à Michilimakinac, où Tonti le rejoignit; il cherchait à tirer des sauvages des lumières pour ses découvertes futures. Tonti descendit jusqu'aux Illinois; La Salle revint à Cataracouy; et ce fut alors que toutes sortes de malheurs l'accablèrent : déjà un de ses navires s'était perdu; un autre fut pillé et détruit par les Ouatouais. Les Illinois, sur le secours desquels il comptait, avaient été surpris par les Iroquois, qui en avaient massacré un grand nombre. La Salle, revenu dans ces circonstances, n'eut pas peu de peine à ménager l'esprit des Illinois, que leur disgrâce avait refroidis pour les Français. Ses chagrins augmentèrent bientôt par la désertion d'une partie de ses gens, et de ceux même sur lesquels il faisait le plus de fond. Ces perfides avaient comploté de l'empoisonner. Ils furent déc
se sauvèrent. Sa seule re
de les remplacer par une
jeunes Illinois; et il comm
gré tant d'obstacles, l'ex
son plan de découvertes.
d'abord le P. Hennepin
çais nommé Dacan, de
Mississipi au-dessus de la
Illinois, et s'il était possi
sa source (*V.* Hennepin).
De nouveaux embarras,
La Salle après leur départ
le retinrent dans son fort
cœur, sur la rivière de S
des Illinois, et l'obligèrer
retourner à Cataracouy. I
riétés sans cesse renaissa
dèrent l'exécution de ses d
fin, au commencement d
descendit la rivière des Il
2 février, il navigua sur le
Le 4 mai, il prit possessi
des Akansas, et le 9 avri
nut l'embouchure du fle
achevé cette importante d
La Salle se rembarqua le
monta le fleuve jusqu'a
d'où étant allé passer l'hiv
il ne put arriver à Qu
printemps de l'année suiv
ques mois après il quitta
pour aller en France, ren
de son expédition. Sur ces
Frontenac avait été rempl
fèvre de La Barre, qui se
venir contre La Salle, et
ce voyageur était la caus
lités que les Iroquois av
mises : il ajouta que les
annoncées n'avaient auc
tance. La présence de L
France, effaça en partie le
impressions que l'on avai
duire sur son compte; Se
prouva son plan de recon
mer, l'embouchure du Mi

er un établissement, et le
le faire les préparatifs. Sa
on le nommait comman-
'expédition : quatre bâti-
différentes grandeurs furent
Rochefort; deux cent qua-
s personnes y furent embar-
s les historiens conviennent
ix de la plupart de ces gens
as été fait avec soin. La pe-
re partit le 24 juillet 1684.
sies d'autorité, entre le
lant et La Salle, firent mal
le l'entreprise, surtout lors-
urent causé la perte d'un
argé de munitions, qui fut
la côte de Saint-Domingue
: pirogues espagnoles. Ce-
après avoir relâché dans un
çais de cette île, on doubla
ment le cap Saint-Antoine,
cidentale de Cuba, et le 28
e on découvrit les terres de
e. On avait dit à La Salle
s le golfe du Mexique, les
portaient à l'est; d'où il
ne l'embouchure du Missis-
ait être encore bien loin à
Cette erreur causa ses dis-
aisant route de ce côté, il
peu, parce que de temps en
s'approchait de la terre,
t obligé de suivre à vue pour
ir le fleuve qu'il cherchait.
vier 1685, il s'en trouva,
n l'a conjecturé depuis, as-
he; mais persuadé qu'il était
vers des Apalaches, il passa
as même y envoyer sa cha-
elques jours après, sur un
reçut des sauvages, il voulut
r vers le même lieu : le com-
refusa de se conformer à ses
s; la route fut continuée à
et l'on mouilla dans la baie
rnard à cent lieues de l'em-
du Mississipi; une belle ri-
vière y terminait son cours. La Salle, qui ne se croyait pas loin du Mississipi, résolut de débarquer. Un navire se perdit avec une partie des provisions; les sauvages en pillèrent un autre, enlevèrent et tuèrent plusieurs Français. Tous ces malheurs rebutèrent une partie de ceux qui s'étaient engagés dans cette expédition, surtout lorsque les plus mal intentionnés eurent commencé à décrier la conduite du chef. Loin d'en être abattu, jamais il ne montra plus de courage et de résolution : il fit construire un magasin, qu'il environna de bons retranchements. S'imaginant que la rivière où il était entré pouvait être un des bras du Missisipi, il résolut de la remonter : c'était le Rio-Colorado, qui vient d'un côté opposé. Le 15 mars, la principale frégate reprit la route de France. La Salle, resté avec deux cent-vingt hommes, fit jeter les fondements d'un fort à l'embouchure de la rivière; chargea Joutel, son compatriote, de l'achever, et voulut remonter le fleuve aussi loin qu'il pourrait; il découvrit un beau pays, et conçut le dessein d'y bâtir un second fort : l'inhabileté de ses ouvriers le força de faire venir tous ceux qu'il avait laissés à Joutel; le premier fort fut abandonné. Le nouveau mit du moins à couvert de l'insulte des sauvages, qui étaient des brigands déterminés. Le fort achevé au mois d'octobre, La Salle voulut monter sur la frégate qui restait, pour faire une reconnaissance le long des côtes; la mort lui avait enlevé plusieurs de ses gens. Ces pertes l'affligeaient et lui donnaient un air sombre qui semblait augmenter sa hauteur et sa dureté naturelle. Il partit; on ne le revit qu'au mois de mars 1686: il avait parcouru de fort beaux pays, mais

sans trouver sa frégate ; enfin on apprit qu'elle s'était brisée sur la côte : une partie de l'équipage se sauva. Cependant La Salle s'était absenté de nouveau, ce qui produisit un grand mécontentement dans la colonie. Il revint en août, après avoir perdu beaucoup de monde : plusieurs hommes s'étaient égarés. Le chagrin lui causa une maladie qui ne lui permit d'entreprendre un troisième voyage que le 12 janvier 1687, avec seize hommes. On marcha vers l'est ; à mesure qu'on avançait, le pays paraissait plus peuplé. La Salle avait inventé un canot qui fut très-utile pour passer les rivières. Le 17 mai, son neveu, qui allait en avant, fut tué par trois scélerats de sa troupe ; le 20, les mêmes assassins lui ôtèrent la vie pendant qu'il faisait une reconnaissance avec un récollet et un chasseur. « Telle fut, dit Charlevoix, la » fin tragique d'un homme à qui la » France doit la découverte d'un des » plus beaux pays du Nouveau- » Monde. Homme d'une capacité, » d'une étendue d'esprit, d'un cou- » rage et d'une fermeté d'ame qui » auraient pu le conduire à quelque » chose de grand, si tant de bonnes » qualités n'eussent été ternies par des » excès d'entêtement, de mauvaise » humeur et de dureté qui lui firent » beaucoup d'ennemis. » On a pensé que l'entreprise de La Salle aurait eu plus de succès s'il n'eût pas eu d'autres vues que de former un établissement à l'embouchure du Mississipi : il paraît certain que, dès la première course qu'il fit au nord de la baie Saint-Bernard, il aurait pu obtenir un guide des sauvages ; mais on a pensé qu'il voulait d'abord s'approcher du territoire espagnol pour se procurer la connaissance des mines de Santa-Barbara. Il avait probablement apporté cette idée où elle était si commune tination avec laquelle on la même chimère, retar que l'on aurait pu tirer d ne et des fautes de La Sall ouvrages contiennent des ses voyages. Hennepin e très-curieux dans les tro qu'il a publiées, et revei lui-même l'honneur de l te du Mississipi. Divei tions de ce religieux par exactes. Joutel, à qui La laissé la garde de son ca apprit du récollet les ci de sa mort, tremblant pour sa vie, se mit dè main en marche avec toi çais afin d'aller chez les leur fournirent des gu les conduire chez les A Mississipi. Les meurtri rèrent de la troupe, et uns par la main des au et ses compagnons parv sept. 1688, à la rivièr nois ; en oct. 1690, ils rent à la Rochelle. Jout veu de La Salle revinrer où Charlevoix le vit, et en 1723. C'était, dit-il, u nête homme. On a de lu *historique du dernier v feu M. de La Salle fit d du Mexique, pour trouv chure et le cours de la Missicipi*, Paris, 1723, une carte. Le livre fut m par Michel, sur les papi tel. Celui-ci se plaignai touchant son ouvrage altéré ; mais Charlevoix l'on n'y avait pas fait ment essentiel. Tonti a des particularités sur voyage de La Salle. (

[illegible] son nom ces divers ouvrages. [illegible] a donné, sans se faire connaître, des éditions nouvelles de plusieurs autres, qu'il a enrichies de ses observations. Nous citerons, entre autres, les Recueils de jurisprudence, tant civile que canonique de Gui Du Rousseaud de La Combe. Enfin, il entreprit de refondre entièrement l'ancien *Code des curés*; mais, au moment où il se préparait à mettre au jour cette nouvelle édition, il fut attaqué d'une hydropisie à laquelle il succomba, le 14 octobre 1778, ce qui retarda quelque temps la mise en vente de cet ouvrage. Ces différents travaux n'empêchaient point Sallé de se livrer aux occupations de la profession d'avocat : un tact sûr, une méthode, et une fécondité de principes judicieusement appliqués, l'ont placé au nombre des premiers avocats de son temps, et lui ont mérité la confiance de la célèbre congrégation de Saint-Maur. Il était lié avec les littérateurs et les artistes les plus célèbres. Il eut part, sous le rapport littéraire, à quelques ouvrages critiques sur la peinture et la sculpture, qui parurent en l'année 1749; et, enfin, il reste encore de lui, en manuscrit, un abrégé chronologique de l'Histoire de Malte, composé sur le plan de celui de l'Histoire de France par le président Hénault (1). Ses talents ne restèrent point sans récompenses honorables, et l'étranger même lui [illegible] une bien flatteuse. Lu[illegible] de Frédéric parut, Sa[illegible] observations sur ce [illegible] de lois, et le compara[illegible]lation, ven[illegible]rence que les [illegible] donner à nos

[illegible] proposé de continuer [illegible] pu se procurer les mate[illegible] vu forcé d'y renoncer.

SALLE (Philippe de La), dessinateur et machiniste, naquit à Seissel, en 1723. Il reçut de Sarrabat, peintre d'histoire à Lyon, les premières leçons de dessin, et fut admis dans l'école de Fr. Boucher (*V.* ce nom), qui eut heureusement peu d'influence sur le goût de son élève. Il s'attacha surtout à la décoration, et il se proposait d'aller à Rome pour s'y perfectionner; mais un fabricant de Lyon le fixa dans cette ville, en lui donnant, avec la main de sa fille, un intérêt dans son commerce. Le talent de La Salle pour peindre les fleurs et les exécuter sur étoffes, le fit bientôt connaître. Il obtint, en 1753, une pension de 600 liv. C'est à lui qu'on dut l'idée des étoffes en soie pour meubles; et il rendit un service important aux manufactures de Lyon, en imaginant le moyen de conserver les formes de chaque dessin, de sorte qu'une opération qui coûtait à l'ouvrier près de deux mois de travail, n'exigea plus que quelques minutes. Il exécutait à la navette des tableaux d'animaux admirables; et il réussissait même à faire le portrait en broché, d'une grande ressemblance. On cite surtout ceux de Louis XV, et de l'impératrice de Russie. Tous les meubles en soie des appartements de cette princesse furent exécutés par La Salle et sur ses dessins. En 1775, Turgot lui fit accorder le cordon de Saint-Michel, avec une pension de six mille livres. Louis XVI lui permit de faire, au château des Tuileries, l'essai de la navette volante pour la fabrique des gazes et autres étoffes de toute grandeur. Cette invention, reproduite depuis comme anglaise, appartient incontestablement à La Salle. Les divers perfectionnements qu'il ne cessait d'introduire dans la construction des métiers à soie, lui méritèrent, en 1783, la grande médaille destinée à récompenser les vertes les plus utiles au com Après le siége de Lyon, en ses ateliers furent pillés et s chines détruites; il vendit s bles et des effets précieux p construire ses machines, qu' le projet de léguer à sa patri tive. La ville lui accorda u ment dans les bâtiments de l'a abbaye de Saint-Pierre, et transporter son cabinet. D dernières années de sa vie, fectionna le tour et le moulin Il mourut à Lyon, le 27 1804, à l'âge de quatre-vin Le *Moniteur* du 2 avril suiva tient une *Notice* sur La Salle

SALLE DE L'ÉTANG (Philibert de La), conseil présidial de Reims, où il vers 1700, fut député à par le conseil de ville, et dans cette capitale, le 20 mar On a de lui : I. *Des prairies cielles*, Paris, 1756, in-8°. vre a été réimprimé en 1 1762. II. *Manuel d'agri pour le laboureur, le propr et le gouvernement*, Paris, 1764, gros in-8°., belle éditio gravures. Cet ouvrage ne fu posé que d'après une expérie trente ans. L'auteur, qui s'élè force contre les routines loc été l'un des premiers, en F à démontrer l'utilité des p artificielles, singulièrement a geuses dans la Champagne. tique, peut-être trop viveme systèmes de Tull, de Duha de Patulo. Il fut réfuté, à ce par Delamarre, qui publia *fense de plusieurs ouvra griculture*, ou *Réponse titulé* : Manuel d'agricu

LÉ (JACQUES-ANTOINE), aris, le 4 juin 1712, de pa- om merçants, se prépara, par les aussi solides que profon- la carrière du barreau, et fut ocat, en l'année 1736. Une rande timidité, qu'il ne put ıter, le força de renoncer à loierie. Dans le silence du ca- ses premiers travaux furent ; qui couronnent la carrière ns jurisconsultes. A peine âgé gt-six ans, il avait déjà termi- Commentaires sur les ordon- de 1731 et 1735, touchant ations et les testaments : il nta ensuite les ordonnan- i parurent successivement. résenta son travail à l'illustre sseau, qui l'accueillit, y don- éloges, mais desira que la pu- on en fût retardée. Après la e ce grand homme, les com- res parurent sous le titre de *t des ordonnances de Louis* On y reconnut une science de des lois romaines et de no- ienne jurisprudence française : hode, aussi claire que savan- ployée par l'auteur, porta le au dans la profondeur de ces les lois, et ce premier ouvra- Sallé fut aussitôt placé au les livres classiques de notre français. Cet heureux début a l'auteur à entreprendre le travail sur les principales or- nces du regne précédent, et il lia sous le titre de l'*Esprit des nances de Louis XIV*. Il y unir la théorie a la pratique. fit ensuite paraître le *Traité nctions, droits et priviléges ommissaires au Châtelet de* . où règne toujours cet ordre plique et lumineux qui était e a l'auteur. Sallé avait publié sous son nom ces divers ouvrages. Il a donné, sans se faire connaître, des éditions nouvelles de plusieurs autres, qu'il a enrichies de ses observations. Nous citerons, entre autres, les Recueils de jurisprudence, tant civile que canonique de Gui Du Rousseaud de La Combe. Enfin, il entreprit de refondre entièrement l'ancien *Code des ourés ;* mais, au moment où il se préparait à mettre au jour cette nouvelle édition, il fut attaqué d'une hydropisie à laquelle il succomba, le 14 octobre 1778, ce qui retarda quelque temps la mise en vente de cet ouvrage. Ces différents travaux n'empêchaient point Sallé de se livrer aux occupations de la profession d'avocat : un tact sûr, une méthode, et une fécondité de principes judicieusement appliqués, l'ont placé au nombre des premiers avocats de son temps, et lui ont mérité la confiance de la célèbre congrégation de Saint-Maur. Il était lié avec les littérateurs et les artistes les plus célèbres. Il eut part, sous le rapport littéraire, à quelques ouvrages critiques sur la peinture et la sculpture, qui parurent en l'année 1749; et, enfin, il reste encore de lui, en manuscrit, un abrégé chronologique de l'Histoire de Malte, composé sur le plan de celui de l'Histoire de France par le président Hénault (1). Ses talents ne restèrent point sans récompenses honorables, et l'étranger même lui en décerna une bien flatteuse. Lorsque le Code Frédéric parut, Sallé fit des observations sur ce nouveau corps de lois, et le comparant à notre législation, vengea celle-ci de la préférence que les novateurs semblaient donner à nos

(1) Le fils de Sallé s'était proposé de continuer cet ouvrage; mais n'ayant pu se procurer les matériaux nécessaires, il s'est vu forcé d'y renoncer.

voisins, et démontra la supériorité de l'administration de la justice en France. Cet ouvrage parvint jusqu'au grand Frédéric, qui récompensa la franchise et les talents de l'auteur en l'associant à l'Académie de Berlin. Son mérite fut également apprécié par ses concitoyens. Entouré de la considération publique, il fut nommé bailli de commanderie de Saint-Jean-de-Latran, et il se montra, dans cette nouvelle carrière, un juge éclairé, comme il avait été reconnu au barreau un excellent jurisconsulte. Sallé présida au bailliage de Saint-Jean-de-Latran, jusqu'à la révolution de la magistrature, en 1771. Il fut le premier des juges des justices particulières auquel on s'adressa pour l'enregistrement de l'édit. Attaché inviolablement aux vrais magistrats de la nation, il devait partager leur sort; aussi ne balança-t-il pas à donner sa démission sur le champ. Il ferma son cabinet, et abdiqua son office; dévouement d'autant plus généreux, qu'il faisait le sacrifice, non-seulement de lui-même, mais encore de sa famille, dont l'existence était attachée à ses travaux. Il en reçut la récompense lors du rappel des parlements; on le nomma bailli du prieuré de Saint-Martin des-Champs, et il en remplissait les fonctions, en octobre 1778, époque de sa mort. A la rentrée du parlement, la même année, l'avocat-général, d'Aguesseau de Fresne, rendit publiquement hommage à la mémoire du vertueux et savant commentateur des ordonnances composées par son illustre aïeul. On a de Sallé : L'*Esprit des ordonnances de Louis XV*, Paris, 3 vol. in-12, ou un vol. in-4°., 1759. L'*Esprit des ordonnances de Louis XIV*, Paris, 1758, 2 vol. in-4°. *Traité des fonctions des co saires du Châtelet*, Paris, 17 vol. in-4°. *Nouveau Code des* Paris, 1780, 4 vol. in-12 (2)

SALLENGRE (Albert-Hi d'une famille originaire du Ha et retirée en Hollande pour ca religion, naquit à la Haye, en Il fit ses études à Leyde, et eu maîtres Perizonius et Bernard de bonne heure avocat de la c Hollande, il vint en France a paix d'Utrecht, et demeura c temps à Paris. Il y consacra t temps à visiter les bibliothè les savants. Il fit, en 1717, cond voyage en France, et a 1719, en Angleterre, où il f membre de la société royale d dres. En 1723, il vint à Cambi son beau-frère, lord Whit plénipotentiaire du roi d'Ang au congrès qui se tenait alo cette ville. De retour à la Haye attaqué de la petite vérole mourut le 27 juillet 1723, trentième année : en 1716, été fait conseiller de la princ Nassau; et, en 1717, comm des finances des états-généra a de lui : I. *Éloge de l'ivresse* in-12, réimprimé plusieurs f dernière édition, *considérab augmentée*, a été donnée par ger, Paris, an VI (1798), in- additions et changements de ger sont en si grand nombre, nouvelle édition peut être cor comme un nouveau livre, dor et la base seule appartient à gre. C'est un Recueil agréabl

(2) On trouve un *Éloge de Sallé*, dans du *Nécrologe* (ouvrage auquel Sallé a l'article *Gougenot*, année 1768). C'est éloge qui est en tête du 1er. vol. du *Code* et qui a pour auteur Forestier, gendre Formey, dans ses *Souvenirs*, II, 152-16 place à Sallé, et transcrit de lui une let nant le récit du supplice de Damiens.

ir ses nombreuses citations. 798, on aurait à augmenter les chapitres *des poëtes et nts qui se sont enivrés*. II. *de Pierre de Montmaur*, 2 vol. in-8°. *V.* Mont- I°. III. *Mémoires de littér.* 1715-1717, 4 parties en 2 ouvrage traite des livres s depuis long-temps, et qui ommandables, ou par leur ou par leur rareté, ou par le ils ont fait 2). On y joint la *ation des Mémoires de littér. d'Histoire*, par Desmolets, un recueil d'un autre genre MOLETS ». IV. *Poésies de La-e*, la Haye, 1716, in-8°. ye désavoua cette édition son insu et très-incomplète. et l'éditeur se brouillèrent ccasion ; mais se raccommo-ientôt au moyen de quelques ont Sallengre fit présent à La e. V. *État présent de l'é-maine, dans toutes les par-monde*, trad. de l'anglais de Steel, qui lui-même l'avait le l'italien de Urbano Cerri, in-8°. VI. *Discours sur la s ouvrages de Meziriac*, en l'édition des *Commentaires* é *îtres d'Ovide*, 1716, 2 8° VII. *Novus thesaurus tatum romanarum*, 1716. ol. in fol. C'est un recueil de pièces échappées à Grævius : elles ne sont pas toutes excellentes ; mais plusieurs étaient rares, et l'on est bien aise de les trouver rassemblées. VIII. *Essai d'une histoire des Provinces-Unies, pour l'année 1621, où la trêve finit et la guerre recommença avec l'Espagne*, ouvrage posthume, 1728, in-4°. L'auteur se proposait de remplir le vide qui existe dans l'histoire de sa patrie, depuis la trêve de 1609 avec l'Espagne, où finit l'histoire de Grotius, jusqu'à la paix de Munster, en 1648, où commencent Wicquefort et Basnage. Pour essayer ses forces et pressentir le goût du public, il s'était exercé sur l'année 1621 ; et ce travail, quoique imparfait, contient de fort bonnes choses. Sallengre a eu part au *Journal littéraire de la Haye*, 1713-22, qui a été continué par différents auteurs jusqu'en 1737, et au *Chef-d'œuvre d'un inconnu*. Il a été l'éditeur des *Pièces échappées au feu*, ou *Recueil de diverses pièces en prose et en vers*, 1717, in-8°., et encore de l'ouvrage de Huet, intitulé : *Petri Danielis Huetii commentarius de rebus ad eum pertinentibus*, 1718, in-12 (3). A. B—T.

SALLES (Jean-Baptiste), député aux états-généraux, en 1789, et en 1792, à la Convention, fut, pendant les troubles où il vécut, un de ces personnages mixtes que l'histoire ne peut complètement absoudre, mais qu'elle ne doit pas non plus condamner trop sévèrement. Il était médecin à Vézelize, dans l'ancienne province de Lorraine, avant la révolution, et n'avait qu'environ vingt-huit ans, lors de la

un recueil de pièces contre ce fameux Sallengre a mis cette épigramme de qu'on ne comprend pas bien :

tempêtant avec chaleur
n ne sait pas pour quel auteur,
ait [illegible] antique,
[illegible] bel in-quarto,
[illegible] l'on ne compte dents,
que n'était le mal de dents.

uvre y bonne, tome II, seconde par-te, ne de toutes les Républiques, imprimées ude, in-24, avec des remarques sur les [illegible] qu'en font faites.

(3) Le *Journal littéraire*, tom. XII, 2e-3e, contient un mémoire de Cartier de Saint-Philippe, sur Sallengre. Nicer a parlé de cet auteur aux tom. I et X de ses Mémoires.

convocation des états-généraux, où il fut porté par le tiers-état de Nanci. Quelques Notices biographiques sur ce jeune homme le représentent comme un personnage fin et délié, masquant adroitement, par une conduite équivoque, les plus déplorables intrigues. Il a été accusé, par exemple, d'avoir, de concert avec quelques autres personnages, préparé la sanglante catastrophe de Nanci en 1790; mais cette imputation ne doit pas être légèrement adoptée. Nous avons suivi tous les débats auxquels cette révolte donna lieu, et surtout observé les hommes méritant quelque attention qui prirent le parti des révoltés, et nous devons déclarer que le peu de mots que Salles prononça dans l'assemblée en cette circonstance ne les favorisa point. Une députation de la garde nationale de Nanci était venue se plaindre de la municipalité de cette ville, qui, disait elle, n'ayant pas pris les mesures nécessaires pour prévenir ou arrêter le désordre, cherchait à faire retomber sur autrui une responsabilité qui pesait particulièrement sur elle. Salles parla en faveur de la garde nationale, qui était composée de gens connus et estimés. L'assemblée les admit aux honneurs de la séance; et il ne fut pris aucune mesure contre eux. Il est vrai que, dans la plus grande partie de la session de l'assemblée constituante, ce député vota avec les plus violents révolutionnaires. En 1789, il parla contre le *veto* absolu, et fut d'avis que les assemblées législatives ne fussent composées que d'une seule chambre (*V.* Rabaut Saint-Étienne). Il est bon de remarquer que, dans cette question, l'extrême droite se trouva d'accord avec l'extrême gauche. Le mois suivant, Salles proposa de déterminer

dans quel cas et
les assemblées nat
être dissoutes; o
suite à cette impo
que Mirabeau lui
dée, dans ses écri
prérogative royal
torité ecclésiastiq
point de mire d
tionnaires. Salles
système : quelq
gieux s'étaient m
et l'on accusait
entr'autres l'abbé
de l'assemblée, et
maire de Strasbo
instigateurs. Sall
faire, à ce suje
n'eut alors point
fut très-contrair
dénoncés. Zélé p
tés jacobines, il
de cause à celle d
nicipalité de cette
cret fut forcée d
réunion séditieuse
suspendre les s
l'assemblée avait
système de deux
dant ceux-là mê
repoussées en sen
avantages; le vé
partie des oppos
crainte de voir s'y
tions politiques q
re. Buzot crut qu'
les avantages d'u
rée, sans avoir à
vénients qu'on v
système des deux
proposa de laiss
toujours une dan
faculté de se divis
pour la discussi
qu'elle le jugerai
combattit ce proj
une grande plura

au mois de mai 1791. Au juin suivant, son rapport oubles religieux qui avaient Alsace fut repris : il fit sus- e leurs fonctions les directoi- ut et du Bas-Rhin, et blâmer ite du tribunal, qui était in- lans cette affaire. Cependant me qui paraissait si favora- démocratie, fut un de ceux dirent l'inviolabilité royale lus de courage et d'énergie. ue cette question fut débat- une audace inouie, lors du eux voyage à Varennes ; et e dès-lors l'on proposa la ré- ouvertement. Salles se décla- e, et fit, sur cette matière, un rours où l'on remarqua ces : « On me poignarderait plutôt e me faire souffrir que le gou- ment passât entre les mains usieurs ». En parlant pour bilité du roi, il entra dans cussion fort dangereuse, sans ur l'abdication réelle ou sup- u monarque, mais qui ne pas moins les bonnes inten- l'orateur : le projet de décret ina son discours fait partie onstitution de 1791. Ce fut près lui que l'assemblée dé- un tribunal serait chargé de ivre les auteurs de la pétition mp-de-Mars ; mais ce tribunal ont mis en activité. On parlait l'hypothèse où une Conven- rait être convoquée : Salles u'une telle convocation ne pût n qu'après un délai de vingt et il fit partie de la Conven- s'établit un an après. Dans emblée, de funeste mémoire, parti de la Gironde ; mais point la personne du roi, es chefs de cette faction. Ce ui donna l'idée d'appeler au peuple, du jugement à intervenir ; il le proposa le premier, et l'on ne peut pas douter qu'il n'eût l'intention de sauver le malheureux prince : cependant il eut la déplorable faiblesse de le déclarer coupable. A son vote pour l'appel au peuple, il joignit celui de la détention jusqu'à la paix, puis le sursis à l'exécution. On doit dire aussi qu'avant la décision fatale, il avait fait les plus grands efforts pour déterminer l'assemblée à rapporter le décret par lequel elle s'était constituée juge de son roi. Pendant les huit mois qu'il fut membre de la Convention, Salles combattit constamment les anarchistes, dénonça Marat et les siens, poursuivit les assassins de septembre. Il fut proscrit au 31 mai 1793 : mis hors de la loi le 28 juillet, il se réfugia d'abord dans les départements de l'Eure et du Calvados avec les autres chefs de son parti, erra ensuite quelques jours en Bretagne, et s'enfuit par mer à Bordeaux. Il se cacha long-temps dans le département, fuyant d'asile en asile, fut enfin arrêté le 19 juin 1794, chez le père de son collègue Guadet (*V.* ce nom), et mis à mort le lendemain à Bordeaux : il était âgé de trente-quatre ans. B—u.

SALLIER (Claude), philologue, né en 1685, à Saulieu, fit ses premières études dans cette petite ville. Le souvenir des embarras que lui avait causés le manque de livres à cette époque, et la reconnaissance qu'il conserva toute sa vie pour ses maîtres, l'engagèrent à fonder, plus tard, une bibliothèque publique dans sa ville natale. Après avoir achevé ses cours de philosophie et de théologie, à Dijon, il embrassa l'état ecclésiastique, et vint à Paris, où il devait trouver des sources plus abondantes d'instruction. S'étant chargé

de l'éducation du fils de la comtesse de Rupelmonde, cette dame lui facilita les moyens de se livrer à son goût pour l'étude. Passionné pour les anciens, il employa ses loisirs à se perfectionner dans la connaissance du grec et du latin; il apprit en même temps le syriaque et l'hébreu, et se rendit familiers les meilleurs auteurs italiens, espagnols et anglais. Il fut admis, en 1715, à l'académie des inscriptions, et y lut une foule de Mémoires, qui ne se distinguent pas moins par l'étendue des recherches, la profondeur de l'érudition, que par le mérite du style et d'une saine critique. La mort de Sarrazin laissa vacante, en 1719, la chaire d'hébreu au collége royal : l'abbé Sallier en fut pourvu; et le duc d'Orléans, auquel il donnait des leçons de syriaque, le nomma secrétaire interprète, avec un traitement honorable (*V.* d'Orléans, XXXII, 121). En 1721, il remplaça Boivin dans la charge de garde des manuscrits de la bibliothèque du Roi; enfin il fut élu membre de l'académie française, en 1729, après la mort de La Loubère (*V.* ce nom). Malgré ses nombreuses occupations, il remplissait ses devoirs de bibliothécaire avec un zèle et une exactitude admirables. Cette place l'avait mis en relation avec la plupart des savants de l'Europe; et il s'empressait de leur fournir tous les renseignements qui dépendaient de lui. Le dépôt des manuscrits lui dut d'importantes acquisitions; et il eut part à la rédaction du Catalogue des livres imprimés, dont il n'a malheureusement paru que six volumes (1). Doué d'un tem-

(1) Les trois premiers contiennent la *Théologie*; les deux autres les *Belles-Lettres*. Ces cinq volumes ont été rédigés par les abbés Sallier et Boudot. Le discours préliminaire est de Jourdan. Le sixième volume est le premier de la classe de *jurisprudence*;

pérament robuste, l'abbé Sall livrait à ses travaux avec une a infatigable. Il préparait l'éditio *Mémoires* de Joinville (*V.* ce r quand ses forces s'anéantirent à-coup. Il demanda les secours religion, et mourut le 9 janv. Sa noble conduite à l'égard de l Sévin, son ami, dont il était lég universel, avait pu donner une i son désintéressement; mais sa m véla le secret de sa bienfaisanc l'on n'avait pas soupçonnée, mettait de soin à cacher ses aun Sallier était membre des société les de Londres et de Berlin. M. d losquet, évêque de Limoges, successeur à l'académie franç ne reste de Sallier aucun ouvra portant; mais on trouve de lui le *Recueil* de l'académie des i tions, tomes 3 à 25, une fo morceaux du plus grand intér *Dissertations* sur la fête du me jour, sur les horloges d ciens, sur l'oracle de Dodon les premiers monuments hist des Romains, sur l'origine de rodie, sur la perspective dans bleaux des anciens, sur les s par le moyen du feu, etc.; *Remarques*, ou des Correcti l'*OEdipe* de Sophocle, l'*Ag non* d'Eschyle; sur différents *cules* de Plutarque, et des *Pa* de Platon, de Suidas, d'Eurip Longin, de Cicéron et d'un nombre d'autres auteurs grec tins; — des *Traductions* de q *Odes* de Pindare, du *Crit Theotete* et d'une partie du d livre des *Lois*, de Platon; — *cherches* sur l'orateur Hort sur Charles duc d'Orléans, s Lemaire de Belges, Guill.

il a été rédigé par Melot, à qui l'on doit volumes contenant les manuscrits (*V.* M

eut consulter les Tables du
e l'académie. Le tome XXXI
l'*Éloge de Sallier*, par
W—s.

O (Denis de), sieur de La
, l'inventeur des journaux
s, naquit à Paris, en 1626,
ciene famille originaire du
montra, dans son enfance,
dispositions pour l'étude;
s se développèrent par une
on soutenue, et il laissa bien-
re lui tous ses condisciples.
rta presque tous les prix en
e; et en terminant ses cours
ophie, il soutint des thèses
t en latin avec un applau-
t universel. Ses succès dans
droit ne furent pas moins
; et son père lui ayant résigné
652, sa charge de conseiller
lement, Sallo ne tarda pas
e la réputation d'un magis-
moins distingué par ses lu-
re par son intégrité. La
son cœur égalait ses talents.
la famine qui désola Paris,
, Sallo fut attaqué dans une
rnée par un malheureux qui
nda la bourse : « Je ne vous
e riche, lui dit-il, car je n'ai
pistoles; mais je vous les don-
tiers. » Il fit suivre cet hom-
son laquais, qui le vit ache-
ain chez un boulanger, et le
nsuite à ses enfants affamés.
main, Sallo se fit conduire
oleur; c'était un pauvre cor-
chargé d'une nombreuse fa-
qui manquait d'ouvrage; en
naissant, cet homme se jeta à
le priant de ne pas le perdre:
viens pas ici dans ce dessein,
; voilà trente pistoles que je
me, achetez du cuir et travail-
gagner la vie à vos enfants. »
Lettres de Boursault, 1, 349.)

Les devoirs de sa charge n'empêchaient pas Sallo de cultiver la littérature et l'histoire avec beaucoup d'ardeur; il avait deux secrétaires occupés constamment à transcrire les extraits de ses lectures, et il forma, de cette manière, des Recueils considérables, qui lui furent très-utiles dans la suite. Ayant conçu l'idée d'un journal qui présenterait, avec l'analyse des ouvrages nouveaux, l'indication des découvertes les plus importantes dans les sciences, il en obtint le privilége sous le nom du sieur de Hédouville (1). Le premier numéro de cette feuille parut le lundi 5 janvier 1665; et elle continua de paraître toutes les semaines. Le titre de *Journal des savants*, effraya bien quelques personnes, qui se persuadèrent qu'elles n'avaient pas l'érudition nécessaire pour les matières qu'on y traiterait; mais cette entreprise n'en eut pas moins beaucoup de succès. Sallo s'associa, pour la rédaction, quelques-uns de ses amis, parmi lesquels Gui Patin cite Bourzeis, Gomberville et Chapelain. Suivant Fontenelle, l'abbé Gallois, qui remplaça Sallo dans la direction du journal, fut un de ses premiers collaborateurs (*V.* Gallois). Plus la nouvelle feuille avait de vogue, plus les auteurs étaient piqués d'y voir leurs productions censurées sans ménagement. La liberté que Sallo prenait à cet égard ne peut être comparée à celle dont ont usé quelques-uns de ses successeurs; mais l'espèce de suprématie qu'il s'arrogeait sur les mem-

(1) C'était, suivant quelques auteurs, le nom d'un petit fief que Sallo possédait en Normandie; on a lieu d'autres, celui d'un de ses laquais, qui s'appelait aussi *Germain*. Valois fait un grand éloge du goût de ce domestique pour l'étude, dans la Dédicace à Sallo, de son traité *De Basilicis*: *Fidimus inter famulos tuos Germanum quemdam non tat ni solum sermonis, sed etiam juris civilis peritum, semper, si quo in loco constitat, legentem aut meditantem.*

bres de la république des lettres était jusqu'alors sans exemple, et ne pouvait manquer de lui susciter un grand nombre d'ennemis. A peine avait paru son sixième numéro dans lequel il critiquait les *Amœnitates juris* de Ménage, que celui-ci lui répliqua vivement dans la préface de ses *Observations* sur Malherbe; et, dans l'espace de quelques mois, Sallo se vit obligé de se défendre, tour-à-tour, contre Patin (*V.* Ch. Patin et Savot), Tannegui Le Fèvre et Grégoire Huret, dont les plaintes parvinrent, dit-on, à faire supprimer le journal naissant. Mais si l'on en croit Camusat, ce fut le nonce qui fit retirer le privilége à Sallo, parce qu'il avait parlé peu respectueusement d'un décret de l'inquisition porté contre Baluze et Launoy. On lui offrit de reprendre son journal, avec un censeur; mais il refusa cette condition, et le privilége fut donné à l'abbé Gallois (*Voy.* plus bas). La générosité de Sallo, son empressement à rendre service, et probablement aussi son défaut d'ordre, dérangèrent sa fortune. En se chargeant, dans des vues d'utilité publique, de dessécher les marais du Poitou, il acheva de se ruiner; mais Colbert, qui connaissait son mérite (2), venait de lui procurer, dans les finances, un emploi qui devait réparer promptement toutes ses pertes, quand il mourut d'une apoplexie foudroyante, le 14 mai 1669, à l'âge de 43 ans. Le prétendu Vigneul Marville (D. Bonavent. d'Argonne) attribue la mort subite de Sallo au d'avoir perdu cent mille écus Il est vrai que, peu de temps mort, s'étant trouvé forcé d il avait perdu huit mille fran il avait fait des pertes plu dérables sans en être affligé; ci dut l'affecter d'autant mo avait la perspective d'un ave lant. On a de Sallo quelques O historiques qu'il avait rédigé demande de Colbert. Son *Tr légats à latere* se trouve à la l'*Origine des cardinaux du Siége*, et particulièrement d çais (par du Peyrat), Colo ris), 1665, 1669, in-12. Sa cule *Des noms et surnoms* : *re sur la question qui s'est tée de savoir si l'on doit no Reine, Marie-Thérèse d'E ou bien Marie-Thérèse d'A* a été inséré au tom. III *du de pièces d'histoire et de ture*, par Granet, et réimpri le *Recueil de mémoires et sertations*, etc., publié pa 1769, in-12; la *Bibliothèq que de la France* dit que ce est aussi à la suite du *Traite gats*. Son traité des *Sceaux* servé parmi les manuscrits bert à la bibliothèque Roy musat nous apprend qu'il la bibliothèque de l'abbé B les Recueils de Sallo forma in-fol. fort épais, dont 7 toire, et 2 de mélanges. « » tières, dit-il, y sont ran » les lettres de l'alphabet. » volume contient au moins » de grand papier; et l'on y » étonnement des extraits » sortes de livres grecs (3)

(2) Charles Perrault parle, dans ses Mémoires, d'un petit comité de savants que le ministre Colbert avait toujours auprès de lui, pour les consulter dans les choses qui regardaient les lettres. Perrault, Chapelain, Bourzeis, Cassagne et Sallo y étaient admis; et ce dernier n'y était pas seulement consulté sur les objets de littérature, mais encore sur la marine, sur les droits de la Couronne, sur les lois, etc.

(3) Dans une note qui précède la de de l'*Histoire critique des journaux* que les collections de Sallo se trouvaien

is, français, espagnols et al-
ds. Je n'avance rien de trop
ant qu'il y a plusieurs sujets
tants que l'on pourrait trai-
fond avec le seul secours des
ils de M. Sallo. Ce sont sur-
es points de discipline eccléc-
que qui ont rapport à nos li-
, lesquelles cet illustre ma-
a toujours aimées, et dont il
en toute occasion, l'intrépide défenseur » (Voy. l'*Histoire des Journaux*, 1, p. 13). Le
l *des Savants* commença,
on l'a dit, le 5 janv. 1665. Sal-
publia que les treize premiers
s. L'abbé Gallois, qui lui suc-
apporta pas le même soin dans
ui dans la rédaction des artic-
ne se piqua pas d'en faire pa-
numéros avec la même régu-
les l'année 1666, il n'en don-
quarante-deux, avant pris
ois de vacances. Il n'en pu-
seize, en 1667; vingt-trois,
8, et dix-sept pendant les six
nnées qu'il garda le privilége
1695. L'abbé de La Roque
redaction du journal (*V.* LA
XXXVIII, 571); et le pré-
Cousin, qui lui succéda le 19
re 1687, le continua seul
la fin de l'année 1701. A
oque, la rédaction en fut con-
ié hommes de lettres, agréés
ux, et qui se réunissaient tou-
semaines chez l'abbé Bignon.
1715, les conférences des
se tinrent à l'hôtel du chan-
et le Journal des Savants, paraissait un numéro par

mois, se soutint sans interruption, jusqu'à la fin de juillet 1792. Les circonstances en ayant fait suspendre la publication, plusieurs littérateurs essayèrent, en 1797 (5) de le relever; mais, après en avoir publié douze numéros, ils furent obligés de renoncer à leur projet, faute de souscripteurs. Enfin, ce journal a été rétabli par une ordonnance du roi, et replacé sous la direction du chancelier de France; et depuis le 1er. septembre 1816, il en paraît un cahier chaque mois (6). La collection du *Journal des Savants*, de 1665 à 1792, forme ordinairement CXI vol. in 4°. Les vingt premières années se relient en 8 vol.; mais depuis 1685, il en a paru, chaque année, un volume plus ou moins épais; les années 1707, 8 et 9, ont chacune un Supplément. Il faut joindre à ce Recueil les *Tables* jusqu'en 1750, par l'abbé Declaustre, 10 vol. in-4°. Il existe une réimpression, format in-12, du *Journal des Savants*, Amsterdam, 1684, et années suivantes, 381 vol., dont 3 de Tables, avec des additions tirées des *Mémoires de Trévoux*, et d'autres journaux littéraires. On peut consulter, pour plus de détails, le *Manuel du Libraire* de M. Brunet, troisième édition, tome III, pag. 624. L'*Histoire critique des Journaux*, par Camusat, contient des détails curieux sur le Journal des Savants, depuis son origine jusqu'à la retraite du président Cousin; mais

mme d'un recueil des requêtes qu'elles
t journellement des Mélanges historiques,
et quelquefois satiriques, et qu'il y a
ssez grave, attendu que M. de Sallo se-
ssez sagace.

le Gallois n'en publia que quatre numé-
ros en 1674, trois en 1675, huit
en 1676, il n'en donna point en 1677.

5) Les rédacteurs du nouveau Journal des Savants étaient MM Camus, Daudin, Daunou, Silvestre de Sacy, Langlès, Lalande, Monge, etc. Il en paraissait un numéro tous les quinze jours: les douze numéros formaient 3 vol. in-8°.

6) Les rédacteurs du Journal des Savants, en 1824, sont MM Dacier, Silvestre de Sacy, Coquebert et Cuvier, sous le titre d'*administrateurs*, et MM. Beaumont, Tessier, Quatremère de Quincy, Biot, Mollevaut, Vanderbourg, Raymond, Raoul-Rochette, Letronne, Cousin, Chézy, Cheverul et Duchesne, sous le titre d'*auteurs*.

ils sont entremêlés de digressions qui rendent la lecture de cet ouvrage fatigante. On trouve une *Notice* sur Sallo dans les *Mémoires* de Nicéron, tome IX, et tome X, 2e. partie, pag. 282. W—s.

SALLUSTE (*Caius-Sallustius-Crispus*), historien latin, naquit à Amiterne (ville considérable du pays des Sabins, dont on voit aujourd'hui quelques restes près de San-Vittorino, dans l'Abruzze), l'an de Rome 668, sous le septième consulat de Marius et le second de Corn. Cinna. Sa famille était plébéienne et sans illustration. Élevé à Rome, il prit les leçons d'Atéius Prétextatus, surnommé le *Philologue*, célèbre grammairien natif, d'Athènes, avec lequel il fut, toute sa vie, dans une intime liaison. La corruption de la capitale, qu'il peignit depuis avec des couleurs si vives, séduisit sa jeunesse; et ses mœurs furent aussi licencieuses que ses profusions furent insensées. Il ne faut pas cependant tout-à-fait le juger sur les invectives du déclamateur qui a pris le nom de Cicéron, et sur les écrits dictés par l'esprit de parti, qui, dans les troubles politiques, ne permet pas qu'il y ait d'honnêtes gens dans le parti contraire. On doit même ajouter qu'âgé de vingt ou vingt-deux ans, à l'époque de la conjuration de Catilina, et malgré ses déréglements, il n'a jamais été soupçonné d'y avoir trempé. Mais un fait qui ne paraît pas contesté, est son aventure avec Fausta, fille du dictateur Sylla et femme de Milon. Surpris par un mari irrité, il fut fouetté et condamné à une amende, humiliation dont il conserva un vif ressentiment, qu'il trouva depuis moyen de satisfaire. Ayant atteint l'âge de parvenir aux charges, il obtint celle de questeur, qui donnait l'e sénat, et, quelque temps ap gua celle de tribun du peup le dessein de se venger de Mi vêtu de cet emploi, il prit active aux troubles de cette et aux intrigues de Clodius, q nèrent l'exil de Milon. Ce l'ardeur avec laquelle il s'ét aux agitations politiques n'a diminué de la licence de ses les censeurs Appius Pulcher le notèrent d'infamie, et le d rent du rang de sénateur. Ce f à ce qu'on croit, qu'il écrivit juration de Catilina, dont il le témoin oculaire. Sa retr vait pas encore duré deux a qu'une nouvelle révolution tre ses idées ambitieuses. A où les passions sont encore d te leur force, on embrasse la par dépit, et bientôt on la q ennui. Salluste s'était, de bo re, jeté dans le parti popul avait servi l'ambition de C l'alla joindre dans son cam par son crédit, de nouveau questeur; rentra, par cett dans le sénat, deux ans avoir été exclus, et fut ensu à la préture. Ce fut en cett qu'il conduisit en Afrique u des légions de César. Après l de Thapsa, le vainqueur lu avec le titre de proconsul, vernement de la Numidie, o richit par les concussions criantes. « César, dit Dion » ayant conquis la Numidie, » Salluste, de nom, au g » ment, mais, de fait, à la » pays. Accusé d'avoir volé » mes considérables et pill » vince, il resta déshonor » livres mêmes qu'il avait c » pour avoir tenu une condu

ux leçons qu'il donne dans
rits, où il s'élève avec
amertume, à chaque page,
les concussions des gouver-
de provinces. Quoique ab-
r César, ses ouvrages sont,
blic la table d'affiches, où
pre condamnation se trou-
crite. » Salluste était parti
revint à Rome avec des ri-
immenses. Depuis la mort
, qui suivit de près son ab-
. achetée, dit-on, à prix
, la perte de son protecteur
à ne plus se mêler des af-
ubliques. Possesseur d'une
ssez grande pour passer dé
une vie voluptueuse et trau-
n'épargna pas les dépenses
vaient lui en procurer les
s. Du fruit de ses déprédа-
fit construire, sur le mont
. une maison magnifique et
s jardins, où fut rassemblé,
frais, en statues, peintures,
meublement, ce que l'art
produire de plus parfait.
ces jardins, qu'on appelle
ujourd'hui les *jardins de*
, qu'on a déterré une grande
les plus belles antiques qui
stent. Ces bâtiments somp-
rent habités dans la suite
pasien, Nerva, Aurélien et
autres empereurs, qui se
à les embellir. Salluste ne se
avec moins de magnificence
spagne qu'à la ville. Il ache-
'autres possessions, la belle
de plaisance que César avait
à Tibur (Tivoli), et sans
ut le même soin à l'embel-
t d'énormes dépenses n'é-
as propres à faire cesser les
es. Salluste n'en continua pas
déployer le même luxe, et à
r, dans ses écrits, contre ceux
qui s'enrichissaient par des voies coupables. Neuf années de sa vie, qui s'écoulèrent dans le repos, furent employées à mettre la dernière main à ses ouvrages. Il mourut en 718 (avant J.-C., 35), sous le consulat de Cornificius et du jeune Pompée, dans la cinquante-unième année de son âge, laissant une réputation aussi brillante sous le rapport du talent, que décriée sous celui des mœurs et de la conduite. Suivant Eusèbe, il avait épousé Térentia, que Cicéron avait répudiée à son retour du camp de Pompée. Un fils adoptif, petit-fils de sa sœur, fut l'héritier de son nom et de ses biens, ainsi que de son goût pour les plaisirs et pour la magnificence. Si l'on en juge d'après le buste qui était au palais Farnèse, ouvrage du bon temps de la sculpture, et qu'une tradition constante lui attribue, Salluste avait une figure noble et des traits prononcés, qui répondaient mieux à ses discours qu'à ses mœurs. Les médailles qui portaient son nom lui donnent un tout autre air; mais l'authenticité en est plus que douteuse. Il nous reste de Salluste deux ouvrages entiers, savoir le *Catilina*, qu'il écrivit après son exclusion du sénat, et la *Guerre de Jugurtha*, qu'il composa, en 709, après son retour d'Afrique. Il avait écrit une *Histoire Romaine*, qui contenait les événements passés entre le *Jugurtha* et le *Catilina;* et son ami Prætextatus avait rédigé pour lui un abrégé de cette Histoire, afin d'en présenter seulement les points les plus intéressants. Il ne nous en est parvenu que des fragments (*Voy.* Brosses, VI, 3), entr'autres la lettre où Mithridate développe si bien les projets ambitieux des Romains. Pétrarque en déplore amèrement la perte, et il sem-

ble, à la manière dont il s'exprime, qu'elle n'était pas fort antérieure à son siècle; heureusement les deux écrits qui nous restent sont deux chefs-d'œuvre bien capables de nous en dédommager. Martial appelle l'auteur le premier des historiens romains; Sénèque le met au-dessus de Thucydide, et Tacite lui-même lui donne le rang que notre siècle défère au grand peintre de Tibère et de Néron. « La qualité dominante et » caractéristique de ses écrits, dit Rol- » lin, est la brieveté du style. Il pense » fortement et noblement, et il écrit » comme il pense. On peut comparer » son style à ces fleuves qui, ayant » leur lit plus serré que les autres, » ont aussi leurs eaux plus profon- » des, et portent des fardeaux plus » pesants. On ne sait ce qu'on doit » admirer le plus dans cet écrivain, » ou des descriptions, ou des por- » traits ou des harangues; car il » réussit également dans toutes les » parties. » On doit applaudir également au jugement qui a présidé à la composition de ces deux morceaux d'histoire. Le premier, qui n'est, pour ainsi dire, qu'un fait unique, est écrit avec une rapidité entraînante. Salluste prend seulement la substance des faits, néglige les détails, et sans cesse achemine l'action à sa fin, d'une manière tout-à-fait dramatique. Ce fut, sans doute, son séjour en Numidie qui lui fit naître l'idée d'écrire la *Guerre de Jugurtha*. Il n'exécuta ce projet, ou ne publia son ouvrage, qu'à son retour a Rome, après s'être retiré des affaires publiques. Ce sujet, mêlé de guerres étrangères et de troubles civils, d'actions et de discours, comportait une manière plus large et de plus grands développements. Aussi s'accorde-t-on à regarder cet écrit, composé dans la maturité du talent et de l'âge le chef-d'œuvre du genre h L'auteur y apporta un soin ticulier. Il visita lui-mêm endroits de son gouverne les principales actions s'ét sées, prit connaissance du ses propres yeux, rasse mémoires, et rechercha l' les antiquités de la nation livres écrits par les nature du pays, dont le roi Hiem fait faire un Recueil. C'e dans cette histoire qu'il s'e à rendre le vrai caractère mains, à faire ressortir l qui animait chaque factio ter les grands exemples antiques, à peindre des couleurs la corruption de et surtout celle des chefs leur insatiable avidité, et dignes concussions: heure pas suivi dans sa conduite ples qu'il blâmait si vive ses écrits! Nous croyons comparer Salluste à Tacit auteurs, plutôt égaux qu bles, sont tous deux ar perfection par des routes rentes. Un seul mot de S mond nous paraît les c assez heureusement: « Sa » il, donne autant au na » Tacite à la politique. » éprouvé deux sortes de l'une regarde sa vie et écrits. Les premières sont passionnées, dont l'animo presque tout l'effet. De c sont: la déclamation d céron, ouvrage de quel mairien oisif, et le fragm næus, affranchi de Po crut bien venger son i une satire où il vomit c torien les injures les plus

. Nous aurions sur ce point des
is plus sûres, si nous possédions
ire de sa vie, écrite par Asconius
ius, ou l'ouvrage d'un anonyme
même sujet. Quant aux écrits,
, Trogue Pompée et Sénèque
s anciens, Gruter, Jules Sca-
chez les modernes, lui ont
he : 1°. de charger ses his-
d'avant-propos qui semblent
oir aucun rapport ; 2°. de se
ttre des digressions qui font
de vue l'objet principal ; 3°.
r fait des harangues directes
longues : 4°. d'avoir mis de
tialité dans les récits de plu-
faits, soit en omettant ce qui
it être favorable à ceux qu'il
ait point (a), soit en portant
gements qui annoncent la pré-
n ; 5°. d'avoir employé trop
ot, et cela contre l'avis de son
Prætextatus, des expressions
ées (3), des mots nouveaux, des
ures hardies et des locutions
ent grecques. On a répondu
manière satisfaisante à toutes
ques, dont la première seule
a-t-elle fondée. Elles n'ont point
réputation de l'auteur, ni chez
ens, ni chez les modernes.
ouvrages furent traduits en grec
sophiste Zénobien, sous le ré-
l'Adrien ; et Septime Sévère
de quitter la vie, affligé des
sions de ses fils, envoya à
le beau discours que Micipsa
a ses enfants pour les exhor-
la concorde. Il nous reste à par-

ler des *Lettres à César, sur le gouvernement de l'état*. On n'y retrouve plus cet homme si révolté contre le pouvoir arbitraire. Tout y respire la flatterie, l'esprit de parti et la passion. D'ailleurs elles offrent de belles idées, un grand sens, beaucoup d'énergie et un juste discernement des causes de la corruption nationale. M. Eusèbe Salverte les a publiées séparément avec une traduction estimée, 1 vol. in-18. A l'égard de la déclamation supposée contre Cicéron, tout le monde tombe d'accord que, toute ancienne qu'elle soit, et bien qu'elle ait été citée par Quintilien, jamais Salluste n'en fut le véritable auteur. L'orateur romain y est attaqué avec autant de virulence que d'injustice. Cet historien a eu un grand nombre d'éditions. Les plus anciennes sont celles de Florence, 1470, in-fol., et une autre in-4°., de la même ville. On cite comme les meilleures les suivantes : d'Elzevir, 1634, in-12 ; *Cum notis variorum*, Amsterdam, 1674 et 1690, in-8°. ; *Ad usum Delphini*, 1679, in-4°. ; Cambridge, 1710, in-4°. ; Amsterdam, 1742, 2 vol. in-4°. L'édition qui a été donnée par Philippe, 1744 et 1761, à Paris, in-12, chez Barbou, est estimée. Nous indiquons, avec confiance, celle qui fait partie de la collection de M. Le Maire, et dont l'éditeur est M. Burnouf. Le nombre des traducteurs n'est pas moins considérable. On cite, parmi les Français, le P. Dotteville de l'Oratoire, Beauzée, M. Mollevault ; M. Bilcocq, qui n'a donné que le *Catilina*, et surtout Dureau de La Malle dont la traduction complète a paru, en 1808, 1 vol., in-8°., avec

(a) Le président de Brosses avait conçu une édition latine qu'il se proposait de publier, mais qui n'a point paru.

le texte en regard, suivant l'édition d'Havercamp, publiée en 1742, et qui passait pour la plus correcte. Nous ne rappellerons une traduction de l'abbé Le Masson, Paris, 1717, in-12, qu'à cause du Discours préliminaire, où le traducteur a pris à tâche de justifier Salluste sous les rapports moraux, ce qui paraît un peu difficile. Parmi les étrangers, la reine Elisabeth a fait à Salluste l'honneur de le traduire en anglais (5); l'infant don Gabriel en a fait, en espagnol, une excellente traduction, imprimée à Madrid, par Ibarra, 1772, in-fol., et qu'on regarde comme un chef-d'œuvre de typographie. On peut consulter sur cet historien, son article dans La Mothe Le Vayer, *Jugements sur les historiens grecs et latins*, tome III, Paris, 1669; dans Rollin, *Hist. Anc.*, tome XII, pag. 277-284; dans les discours de Muret, etc., et surtout dans la *Vie de Salluste*, par le président de Brosses, morceau plein de recherches et d'érudition. N—L.

SALLUSTE, (*Secundus Sallustius Promotius*), surnommé le *Philosophe*, était né vers le commencement du quatrième siècle, dans les Gaules, d'une famille patricienne; il suivit avec honneur la carrière des emplois publics, et fut créé préfet des Gaules par l'empereur Constance, qui le chargea de surveiller la conduite de Julien. Sa capacité pour les affaires, et son goût pour les études philosophiques lui méritèrent bientôt l'amitié du jeune César. Ce prince adressa deux Opuscules à Salluste, l'un, que nous n'avons plus, sur l'origine des Saturnales, et l'autre sur le so-

(5) Camden dit qu'elle traduisit le livre *De bello jugurthino*. (*Voy.* Walpole, *Royal authors*, I, 27, édit. de 1759.)

leil : ce dernier s'est conse
veur dont jouissait Sallus
vait manquer d'éveiller l'
timité dans laquelle il
l'héritier de l'empire devi
à Constance, qui l'appel
lyrie. Julien éprouva de
de l'éloignement de son
a consacrés dans un disc
douleur rend éloquent.
des historiens, même le
Tillemont, prétendent
mort de Constance (361
revint dans les Gaules, et
l'y rétablit dans la charg
du prétoire; mais comm
ser que ce prince se se
d'un ami dont l'absence
affligé? Il est plus vra
qu'il l'emmena dans l'
l'on trouve à cette époqu
te remplissant les fonct
fet, que Julien chargea
cher la conduite des pers
sous le dernier règne, av
de leur crédit. Le jeune e
put donner cette commis
tante qu'à l'ami dont il
les talents et la fidélité
donc à tort qu'on aurai
deux Salluste, l'un préfet
dans le même temps que
préfet de l'Orient, et tous
sant au même degré de
de Julien. Salluste, quoi
avait puisé dans la philo
esprit de modération et d
qui lui fait honneur. Il
la défense de Marc, évê
thuse, que les habitants d
voulaient forcer de rétabl
ple célèbre; et il ne tint p
pargner au pieux évêqu
tement injuste autant que
(*Voy.* Julien). Le tem
phné dans le faubourg d
fut réduit en cendres; et

ue de rechercher et de punir
urs de cet attentat. Salluste
forcé de faire appliquer
sition le jeune Théodore ;
vement ému de la fermeté
atrait le martyr au milieu
plices, il se hâta de le ren-
et prononça l'absolution de
accusés. Julien lui ôta la
sance des affaires des chré-
pendant il le choisit, en 563,
on collègue au consulat. Sal-
uivit l'empereur dans son expé-
contre les Perses, dont il avait
de le détourner. Après la mort
ien, il refusa la couronne que
dats voulaient lui décerner,
que son âge et ses infirmités
permettraient pas de la défen-
favorisa l'élection de Valen-
et se démit, en 367, de la
de préfet. La *Chronique*
ndrie fait mention de Sallus-
l'année 369 ; mais on ignore
e de sa mort. C'est à lui qu'on
assez généralement, l'opus-
e, intitulé : *Tractatus de mundo ;* cet Opuscule, que
rcher nomme un livre d'or
aureus, et dont les criti-
ccordent à louer le style et
es, fut publié, pour la pre-
ois, avec la version latine
us, et les notes de Holste-
ar Gabriel Naudé, Rome,
in-12. Il a été réimprimé,
, 1639, même format ; et
Gale l'a recueilli dans les
Mythologica, Cambridge,
Amsterdam, 1688 in-8°.
l'a traduit en français, Ber-
8 in-8°., et dans le *Philoso-*
en, 1759, 2 vol. in-12. W-s.

LUSTE, le dernier des phi-
s cyniques, était né, au si-
cle, dans la ville d'Emèse,
e. Son père se nommait Ba-
sile, et sa mère Théoclée. Dans sa jeunesse, il suivit les leçons du sophiste Eunoius, et il étudia tour-à-tour, avec succès, le droit et l'éloquence ; mais, doué d'un esprit juste et d'un goût délicat, il sentit les défauts de la manière de son maître, et chercha des modèles dans les ouvrages des anciens. Il se pénétra si bien de leurs beautés, qu'on regardait ses discours comme approchant de ceux des meilleurs orateurs. Le desir de perfectionner ses talents le conduisit dans Alexandrie ; mais, n'ayant pas été satisfait des sophistes qui brillaient alors en cette ville, il vint dans Athènes se mettre sous la discipline de Proclus, l'un des plus éloquents interprètes de Platon. Athénodore de Soles, son ami, lui fit apercevoir les contradictions et le vide de tous les systèmes des philosophes. Désabusé des idées qui l'avaient séduit jusqu'alors, Salluste en devint l'adversaire déclaré. Les railleries qu'il se permettait sur ses maîtres lui suscitèrent de nombreux ennemis. Il sortit d'Athènes avec Isidore, déserteur, comme lui, de l'école platonique, et revint habiter Alexandrie avec le dessein d'attaquer sans ménagement les vices des sophistes et leur doctrine. Renonçant aux plaisirs et même aux simples commodités de la vie, il abandonna tout ce qu'il possédait ; et, vêtu du manteau de Diogène, il parcourut les rues et les places publiques, enseignant à braver la douleur et à mépriser les richesses, et saisissant toutes les occasions de combattre les principes des sophistes. Son éloquence attirait à ses leçons une foule d'auditeurs ; mais elle ne lui faisait pas moins d'ennemis. Les Platoniciens enseignaient que la connaissance des dieux est une cinquième vertu. Salluste osa dire que cette ver-

tu-là ne manquait pas aux hommes les plus méchants. On choisit ce prétexte pour le traduire devant les tribunaux comme un impie; mais il paraît que cette accusation n'eut aucune suite fâcheuse. Des étrangers lui témoignaient un jour le regret de ne pas le voir partager, sur les dieux, la croyance commune : « Mais, en » me parlant, leur dit-il, ne redou» tez-vous pas Némésis? » Pamprepius, personnage éminent, mais dont la conduite était loin de paraître irréprochable, lui demandait la différence des dieux aux hommes : » Tu n'ignores pas, lui répondit Sal» luste, que je ne suis pas plus un » dieu que tu n'es un homme. » Quelques critiques lui attribuent le Traité *De diis et mundo;* mais cet opuscule, mélange des doctrines des Platoniciens et des Stoïciens, est, selon Brucker, plutôt l'ouvrage de Salluste le philosophe gaulois (Voyez Brucker, *Histor. philos.*, II, 530). — L'histoire nous a transmis les noms d'autres écrivains du nom de Salluste, sur lesquels on peut consulter la *Bibl. gr.* de Fabricius, XIII, 644. W—s.

SALM-KIRBOURG (Frédéric III, Wild et Rhingrave de), né à Limbourg, vers 1746, descendait de cette antique maison des comtes du Rhin, qui fait remonter son origine jusqu'au-delà du huitième siècle. Ce prince devait faire peu d'honneur à un nom si recommandable; livré à tous les genres de plaisirs, peu délicat sur le choix de ses sociétés, il ne jouissait d'aucune considération à Paris, qu'il habitait presque toujours. Sa bravoure était fort équivoque, si l'on en croit les Mémoires du temps, et particulièrement la Correspondance de Mme. Du Deffand. On y voit qu'ayant offensé par ses propos un offic ment du roi, nommé qui lui en demanda raiso ce de Salm se rendit sur cuirassé d'un gros manch vi de deux spadassins c sion. Il refusa de se dés fondit à l'improviste sur qui, en se défendant, por ce un coup dont il aurait sé de part en part, si le n'avait arrêté la pointe d Lanjamet tomba : Salm a par terre, d'après le co champions, qui lui criai *gez votre épée;* mais Lanj la lame et la brisa : alors, il poursuivit le prince, q dos, et reçut plusieurs bl sez légères. A ces partic duel, Mme Du Deffand aj dote suivante : « Une M » qui, amie de la princ » rière de Salm, alla lui » site, ne sachant rien d » de son fils; la mère l » était incommodé : elle » le voir; on lui fit qu » cultés : elle insista; le » dans son lit; elle lu » pourquoi on avait fait » la laisser entrer : *C'e* » *qu'il y a des tableau* » *cènes dans ma chambr* » dit-elle, *qu'est-ce que* » *je suis si vieille; je* » *sont les impuissants* » *les peintures malhonn* » *ce sont les poltrons qui* » *jours se battre.* » Prop plus plaisant, que la dan l'ignorance la plus compl ture. Lors de la révolut lande, en 1787, Salm se parti des patriotes, avec chasser le prince d'Oran mettre à sa place. A la H

il avait beaucoup de crédit
les; et à Versailles, qu'il
parti en Hollande. Par la
de son esprit, et par l'ai-
ses manières, il plut à Ca-
ti lui fit donner un brevet
hal-de-camp, et quarante
es de traitement. Mais Salm
ait l'état d'épuisement où
es finances de la France;
t que cette somme ne lui fût
-temps payée, il profita de
té du ministre, pour en de-
le capital; et une somme de
ent mille francs lui fut sur-
p comptée. De retour en Hol-
lors que le parti républicain
it la médiation de la Fran-
n envoya des émissaires à
lam et dans les autres villes,
s'opposer à tout projet de
tion. Il avait l'espoir d'être
généralissime, et d'être re-
ne espèce de dictature. D'un
té, il entretenait des intelli-
vec le parti du stathouder,
pouvoir s'y rattacher dans
le prince d'Orange triom-
C'est à cette occasion qu'il
ur au comte de Calenberg,
axon, fort influent dans ce
Croyez, au reste, que je n'ai
llement le goût du citron,
ne m'accommode aussi très-
e l'orange. » L'invasion de la
e par les Prussiens, acheva
masquer. Chargé de défendre
avec huit mille hommes, il
cheté de rendre, sans coup
tte place importante, aban-
e parti qu'il avait juré de
quitta la Hollande, et revint
occuper le bel hôtel qu'il
l'y faire bâtir, et qui a long-
orté son nom. Il se montra
tisan de la révolution. Voici
le *Petit Dictionnaire des grands hommes de la révolution* caractérise les exploits révolutionnaires de ce prince démagogue. « Cet » habile souverain, dit-il, s'aperce- » vant qu'il y avait plus de rois en » France que de sujets dans ses états, » s'est établi à Paris, et a demandé » du service à M. de Lafayette. Ce » général l'a employé long-temps » dans la rue Saint-Dominique, et a » fini par l'élever au rang de com- « mandant de bataillon. C'est en » cette qualité que le vaillant prin- » ce de Salm, à la tête de trois » mille hommes, a fait la descente » du cimetière des Invalides. Per- » suadé qu'il s'y tramait quelque nou- » veau complot, et que tout l'ar- » gent et les canons de France y » étaient ensevelis, il y pénétra armé » de pied en cap, il y combattit pen- » dant cinq heures entières, sans rien » trouver contre les intérêts de la » nation; et sa valeur contre les » morts fit juger de sa douceur avec » les vivants. » Cette conduite, si peu digne de sa naissance, ne sauva point le prince de Salm : arrêté, en 1794, il fut conduit aux Carmes, et condamné à mort, le 23 juillet, comme complice d'une prétendue conspiration dans cette prison. Il fut exécuté le même jour, à l'âge de quarante-huit ans. Après la journée du 9 thermidor, la princesse Amélie de Hohenzollern, sa sœur, acheta et fit enclore d'un mur le champ où reposaient, au milieu de treize cent quatorze victimes immolées en six semaines, à la barrière du Trône, les restes de ce frère chéri, dans l'espoir de les y reconnaître et de les transporter en Allemagne, au tombeau de ses ancêtres. Cette action touchante, dont le résultat fut une recherche infructueuse, a fourni à Treneuil le sujet d'un poème élégia-

, intitulé: *Amelie*, ou *l'héroisme a piété fraternelle*, Paris, 1807 808 (1). Un décret du 17 sep- ibre 1795, ordonna la restitution biens du prince de Salm à sa nille. Son magnifique hôtel est intenant devenu celui de la Lé- on-d'Honneur. Ce prince a laissé fils légitime, Frédéric IV, prince gnant de Salm-Kirbourg, et un ls naturel légitimé, connu sous nom de comte de Renneberg.

D—R—R.

SALMANASAR, roi d'Assyrie, st célèbre dans l'histoire sainte, pour avoir détruit le royaume d'Israël et emmené en captivité, au-delà de l'Euphrate, la plus grande partie de la nation juive. Il était, à ce qu'il paraît, fils de Theglathphalasar, connu aussi par les expéditions qu'il entreprit dans la Syrie et par les maux qu'il causa aux enfants d'Israël. On ignore à quelle époque il monta sur le trône; mais ce dut être vers l'an 730 avant J.-C. Jaloux d'égaler ou même de surpasser les exploits de son prédécesseur, il entreprit, à son exemple, une expédition pour faire rentrer dans le devoir le royaume d'Israël, alors feudataire de l'empire de Ninive. Osée, qui avait tué, depuis quelques années, son souverain Phacée, venait de s'y faire déclarer roi, en l'an 727, et il se flattait de s'y conserver indépendant du monarque assyrien. Celui-ci fut donc obligé de passer l'Euphrate. Les forces des deux adversaires n'étaient pas égales. Le prince juif fut contraint de céder à l'orage; et il consentit à payer un tribut, dont il s'affranchir plus tard. I qu'à la même époque, sar s'occupa d'agrandir le sions que Theglathphala acquises dans la Syrie, ap truction du royaume de Da aurons bientôt occasion quer que Salmanasar était la ville d'Hamath, située p sur l'Oronte. Un passag rien Ménandre d'Éphès par Josèphe, nous a tra venir d'une expédition nasar, dont le résultat mettre la Phénicie à son e à dire, sans doute, qu tits souverains de cett reconnurent tributaire assyrien; car c'est à quo alors les conquêtes. Tyr, qui était gouv certain Élulæus, imit Phénicie, et fit la pai nasar qui rentra v ses états. Cependant n'avait pas perdu l'es le joug assyrien : il vers l'Egypte pour y ces qui lui manquaie alors soumis aux Ét possédaient depuis était gouverné par l'Écriture appelle monarque que le r tait tirer les secou nécessaires pour ré syrie. Cette allian ver du malheur peine Salmanasar négociations d'Os toutes les conséq l'Euphrate; et, avoir occupé et d'Israël, il vint vant Samarie. sista long-tem

(1) Sur ce terrain, acquis à l'aide d'une souscription, a été élevé une pyramide funéraire, et fondé un Oratoire où un ecclesiastique, attaché à la chapelle de Picpus, offre chaque jour le saint-sacrifice pour toutes les victimes de la revolution; et tous les ans on y célèbre un service après la quinzaine de Pâques.

mettre qu'après trois ans. enfin, en l'an 719 avant le royaume d'Israël fut ée fut emmené captif par eur, qui, pour mettre un révoltes des Juifs, trans- elà de l'Euphrate la plus tie de la population de heglathphalasar en avait ne; et déjà plusieurs des nt dispersées dans la Mé- et sur les frontières de la manasar plaça les Israé- pays de Gozan, qui n'est région de la Mésopotamie *auzanitis* par Ptolémée, r les bords du Khabour, rrose la même contrée et ns l'Euphrate, à Karki- que *Circesium*. D'autres yés dans la Médie. Pour possession du pays qu'il is, Salmanasar y envoya s tirées des provinces qui on empire. Elles venaient e, de Cutha, d'Avah, t de Sépharvaïm. En nous les lieux d'où furent tirés x habitants d'Israël, l'É- onnaître quelle était alors Ninive. Cet empire avait pertes; et il tendait à re- ang qu'il avait perdu à la danapale. Babylone, quoi- née par des princes par- ne nous fait connaître le onologique conservé par Ptolémée (*Voyez* tome ag. 227), n'en reconnais- ons l'autorité du souve- ain. Ce fait important, indiqué par l'envoi des loniens en Israël, est for- énoncé dans un frag- eau de Polyhistor (1),

(1) On ne le trouve pas dans les fragmens que nous possédons

qui nous a été conservé par Eusèbe, dans sa Chronique, et dont nous devons la connaissance à la traduction arménienne de cet auteur, récemment découverte. Cutha était aussi dans le voisinage de Babylone. Il est probable que la plupart des colons venaient de cet endroit, puisque le nom de Cuthéens fut donné à la totalité de la nouvelle population. Avah nous est inconnue; pour Hamath, elle était, comme nous l'avons déjà dit, dans la Syrie, et elle y subsiste encore avec le même nom. Quant à Sépharvaïm, elle était aussi dans la Chaldée: c'est elle qui est appelée par les auteurs grecs *Sippara* ou même *Hippara*. Ces peuples joignirent l'adoration du Dieu d'Israël au culte des divinités qu'ils avaient révérées dans leur première patrie. Samarie fut leur principale ville. Leurs descendants, mêlés avec les Juifs restés dans ce pays, furent appelés Samaritains. Ce nom ne vient pas, comme on pourrait le croire, de la ville de Samarie; mais il dérive d'un mot syriaque et hébreu, qui signifie *les gardiens*. Il leur vient, suivant ces sectaires, de ce qu'ils ont conservé la loi de Moïse avec plus de soin que les Juifs. Les Samaritains se servaient d'une langue particulière, qui existe encore dans la version du Pentateuque faite pour leur usage. Cette langue devait être, à peu de chose près, la même que celle qu'ils parlaient dans le pays d'où ils tiraient leur origine. Elle différait de l'hébreu; mais elle avait une grande ressemblance avec le syriaque ou le chaldéen; ce qui n'est pas étonnant, puisque les Cuthéens étaient presque tous venus de la Chaldée. Cependant elle s'écarte en quelques points, de la langue syriaque telle que nous la connaissons. Outre leur langue parti-

culière, les Samaritains employaient aussi un caractère alphabétique qui leur était propre. Ce caractère, encore usité parmi eux, sert à écrire tous leurs livres et le texte des cinq livres de Moïse en langue hébraique. Le texte qui nous a été conservé par les Samaritains, n'est pas tel que nous le connaissons par les manuscrits hébreux; en général, il diffère peu de celui que la version des Septante nous représente. Le caractère alphabétique de ces sectaires est probablement le même qui était en usage dans le royaume d'Israël et dans toute la Basse-Syrie, à l'époque où ils vinrent s'y établir. Les lettres qui se trouvent sur les monnaies des princes Asmonéens s'en rapprochent sensiblement, pour la forme. Dans le temps que Salmanasar achevait la ruine du royaume d'Israël, il s'occupait d'affermir sa puissance dans la Phénicie. La ville d'Arce, située dans les montagnes du Liban, Sidon, l'ancienne Tyr et plusieurs autres villes voisines secouèrent le joug des Tyriens, qui habitaient alors sur le continent, et se soumirent au roi d'Assyrie. Ceux-ci, malgré la défection de leurs sujets, refusèrent de reconnaître la puissance de Salmanasar. Élulæus régnait encore à Tyr. Salmanasar équipa une flotte de soixante voiles, que lui fournirent les Phéniciens. Elle était montée de huit cents rameurs. Les Tyriens vinrent à sa rencontre, avec douze navires seulement, battirent et dispersèrent sa flotte, et revinrent couverts de gloire, avec cinq cents prisonniers. Ce revers dégoûta le roi d'Assyrie de son entreprise. Il retourna dans ses états; mais, en partant, il laissa devant Tyr un corps de troupes, qui gêna beaucoup cette ville, pendant cinq ans, en l'empêchant de faire us et des aqueducs qui étai voisinage. Malgré ce b reux, Tyr ne se soumit d'Assyrie, et conserva dance jusqu'à l'époque o se par Nabuchodonosor plus rien de Salmanasa rons quelle fut la durée (2); mais il ne dut pas p existence long-temps a nements dont nous veno puisque son fils Sennacl prit, en l'an 710, so contre Ezéchias, roi marchant contre le roi qui était maître de l'Ég

SALMERON (Alph des six premiers disci Ignace, naquit à Tol d'octobre 1515. Après quenté l'université d'Al rendu fort habile dans sance des langues anci achever à Paris ses cour phie et de théologie. l'apprécia bientôt, et grande jeunesse, le ch de ses coopérateurs da nsnt de sa Société (*V.* I 188). Salmeron, condu signala son talent pour la il parcourut ensuite l'A Pologne, les Pays-Bas cherchant les occasions tre les novateurs et leurs doctrines. Son zè pensé par le titre de no que en Irlande; et le le nomma l'un des orat Siége au concile de Trent sement de ses forces ne l plus de servir la relig carrière évangélique,

(2) Le Syncelle lui donne vin sans autorité. Cette durée est d'a

défendre; et retiré dans de Naples, à l'établisse- uel il avait contribué, il nière main à son Commen- s Saintes Écritures. Il ga- l'hérésie ce royaume, où remier supérieur de son or- fin, accablé d'années et és, il mourut à Naples, vrier 1585. Outre des (en latin), sur les Évan- année, et le *Discours* qu'il dans la session de 1545, de Trente, on a de lui : *entaires*, des Questions et tations sur les Évangiles, les apôtres, et les Épîtres s, Madrid, 1547-1602, en 8 vol. in-fol. Cet ou- n'est plus guère consulté, sieurs éditions, Brescia, etc. Le style du P. Salme- cile, mais diffus. Ses ou- nuscrits étaient conservés ibliothèques de la Société. adeneira a publié la *Vie sh. Salmeron* (*V.* RIBADE- XXVIII, 492). W—s.

DN (JEAN), surnommé *Mai-* latin *Macrinus*, à cause gueur, naquit en 1490, à d'une famille pauvre. Ses ntroduisirent chez le cardi- ier, archevêque de Bour- ualité d'homme de lettres. mort de ce protecteur, René le prit pour précepteur de s, et le produisit à la cour is Ier., qui lui donna quel- mettre ses vers français en it un de ses valets de cham- lui accorda une pension. ennuyé du rôle de bel-es- suite de la cour, voulut se le mariage. Il épousa une mpatriotes, âgée seulement huit ans, quoiqu'il en eût trente-huit. Elle s'appelait Gillone; mais comme ce nom ne se prêtait pas aux agréments de la poésie, il le changea en celui de Gelonis; et c'est sous cette nouvelle dénomination qu'il chanta les douceurs de leur union, qu'il célébra les charmes de sa chère Gelonis tant qu'elle vécut, et qu'il lui consacra des chants lugubres après sa mort; mais l'on trouve que sa lyre a mieux réussi à exprimer ses plaisirs que ses regrets. Salmon quitta la cour dans ses dernières années, pour se retirer dans sa patrie. Les chagrins qu'il éprouva dans son veuvage, la détresse à laquelle il fut réduit avec une nombreuse famille sur les bras, l'étude, les travaux, les procès, les voyages, le conduisirent au tombeau en 1557. Il reçut de son temps le surnom d'*Horace français*, et le mérita jusqu'à certain point par un grand nombre de pièces de vers qui réunissent le mérite de l'expression et du tour poétique, au choix des sujets toujours honnêtes. Il est le premier poète latin de France qui ait réussi dans l'ode latine; de toutes ses productions, celles que lui inspira sa Gelonis sont les meilleures : elles ont un caractère si tendre, des grâces si délicates, qu'en les lisant on se sent agréablement affecté des sentiments qui animaient le poète. Les ouvrages de sa vieillesse n'ont pas, à beaucoup près, le même mérite : dans un temps où il eût mieux fait d'abandonner le Parnasse, il inonda le public de pièces froides, dures et négligées. Presque tout ce qu'il a fait de bon se trouve réuni dans le Recueil en quatre livres, imprimé chez Simon de Colines, en 1530, in-8°. Il y a aussi une belle édition de ses Odes, en 1537, in-8°. On voit, par la bibliothèque de Du-

verdier, que Salmon s'était encore exercé à faire des vers français. —Son fils aîné, Charles, élève de Ramus, fut précepteur de Catherine de Bourbon, sœur de Henri IV, imita le talent de son père pour la poésie latine, et acquit une grande connaissance de la langue grecque; mais ayant embrassé le calvinisme, il périt à la journée de la Saint Barthélemi (*V.* la *Bibl. hist. du Poitou*, de Dreux du Radier, II, 148). T—D.

SALMON (NATHANIEL), savant antiquaire, était fils du Rév. Thomas Salmon, recteur de Mepsall, dans le Bedfordshire. Admis, en 1690, au collége de Benet, à Cambridge, il y termina ses études avec distinction, reçut les ordres sacrés, et fut pourvu de la cure de Westmill, dans le comté d'Hertford. Quoiqu'il eût prêté le serment exigé par le roi Guillaume, il se fit scrupule de le prêter à la reine Anne quand elle lui succéda, et il abandonna l'état ecclésiastique pour se livrer à l'exercice de la médecine. La pratique de cet art, et l'étude des antiquités partagèrent le reste de sa vie. Il mourut le 2 avril 1742, laissant la réputation d'un homme instruit autant que laborieux. Ses principaux écrits, tous en anglais, sont : I. *Description des stations des Romains dans la Grande-Bretagne*, d'après leur itinéraire, Londres, 1721, in-8°. II. *Description des antiquités romaines, dans les comtés de l'intérieur de l'Angleterre*, ibid., 1726, in-8°. Ces deux volumes ont été réimprimés en 1736. III. *Histoire du comté d'Hertfort*, avec la description de ses anciens monuments, particulièrement de ceux qu'on attribue aux Romains, ibid., 1728, in-fol., fig. Cet ouvrage, recherché des curieux, est la continuation de l'*Histoire* de sir Henri Chauncy. I *des évêques anglais*, tauration, jusqu'à la r 1660 à 1688), ibid., V. *Les antiquités de* l'Histoire naturelle de c 1736, in-8°. VI. Les comté d'Essex, ibid., fig.; livre estimé, mai complet de quatre di *dreds*), la mort ayan teur lorsqu'il n'avait t deux tiers de son ouvr mas SALMON, son frè dit-on, en 1743, avait sidé dans l'Inde, ce l'idée de recueillir les tions sur les peuples ayant fini par étendr tion sur toutes les natio il la publia sous le ti *moderne* ou Etat pré les Nations, en plusi in-8°., en 1731 et ann il y a aussi une édition in-fol., et l'on en a fa gés et plusieurs cont traduction allemande, 39, forme 7 volumes comprend pas même l'Asie. Cette collectio grand nombre de figu coup de succès, mais bliée aujourd'hui. Ou même auteur : I. *Le C tranger aux universi et de Cambridge*, av tion des comtés adja in-8°. Ce titre est cité mais il paraît qu'on vrage que le premier v en 1744, et qui con du comté d'Oxford. Il de l'Histoire des Rév gleterre, par Gilbert nom); III. quelques historiques. — Thor

s deux précédents, est, sui-
gh, l'auteur de la *Nouvelle historique sur l'ordre de erge*, Londres, 1704, et distingué d'un autre Tho-
ON, maître-ès-arts au col-
Trinité, à Oxford, et au-
Essai sur l'avancement de e, Londres, 1672. Ce li-
décrié par Lock et Play-
bien écrit, et ne contient e fort raisonnable, si l'on docteur Burney. Le sys-
auteur pour simplifier la par l'adoption d'un carac-
sel et par la suppression sité des clefs, n'a, conti-
y, que l'inconvénient atta-
e innovation : celui d'exi-
ouvelle étude des gens ins-
de rendre inutile la musi-
selon les systèmes vulgai-

illaume SALMON, fameux , d'une autre famille, le : I. *Le parfait Méde-* Boutique du droguiste ou-
nt le monde, in 8°. de s. II. *Le grand Herbier* Londres, 1711, 2 vol. 1236 pag. Les plantes y s par ordre alphabétique, gnées de gravures en bois. *raphice*; ce livre, aujour-
, eut un tel succès, que Londres, 1701, etait ème. W—s.

S FRANÇOIS), docteur ne, naquit à Paris, en arents riches, et qui ne rien pour son éducation. sprit vif et pénétrant, il s progrès dans l'histoire, et les langues orientales. assé l'état ecclésiastique, ié à la maison de Sor-
t il devint, dans la suite, écaire. Il avait formé, pour son usage, une collection des meilleurs ouvrages de théologie, et il entretenait une correspondance très-active avec les savants français et étrangers, sur des matières d'érudition. Le *Traité* qu'il publia sur l'Étude des Conciles, le fit connaître d'une manière avantageuse; et l'on attendait de lui d'autres ouvrages importants, auxquels il travaillait depuis plusieurs années, quand il mourut d'apoplexie a Chaillot, le 9 septembre 1736. Il avait sous presse une Dissertation sur l'*Amphilochia* de Photius (*V.* ce nom), mais l'impression n'en a point été terminée. Le seul Ouvrage qu'on ait de Salmon, est le *Traité de l'Etude des Conciles*, Paris, 1724, in-4°.; réimprimé a Leipzig, in-8°. (1), il est divisé en trois parties : dans la première l'auteur parle de l'utilité des Conciles; dans la seconde, il fait connaître toutes les éditions des Conciles, en appréciant leurs avantages et leurs defauts avec autant d'exactitude que d'impartialité. Ses remarques critiques sur l'édition du P. Hardouin (*V.* ce nom) sont surtout très-curieuses. La troisième partie est une introduction à la lecture des Conciles. Ce livre, plein de recherches savantes, est très-estimé. Salmon avait le projet de donner un *Supplément*, en plusieurs volumes, à la *Collection des Conciles* par le P. Labbe (*V.* ce nom), et l'on peut voir par le *Prospectus* qu'il fit paraître in-4°., que ce travail était fort avancé. Il avait aussi le dessein de publier l'*Index* ou Table alphabé-

(1) Quelques *Dictionnaires* parlent d'une traduction latine de l'ouvrage de Salmon, faite en Allemagne, mais on l'a vainement cherchée à la Bibliothèque du Roi, et il n'en est fait aucune mention dans les Dictionnaires de Jœcher et de Georgi, ni dans les *Acta lipsiensia*, qui citent la réimpression in-8°. de cet ouvrage.

tique, par les noms des auteurs, de toutes les pièces relatives à l'Histoire ecclésiastique, disséminées dans des Recueils où elles sont comme perdues pour la plupart des lecteurs (2). Ce projet, dont l'utilité semble incontestable, et pour l'exécution duquel Salmon s'était associé quatre de ses confrères, trouva cependant un adversaire dans le P. Jacques Martin (*V.* ce nom); et cette querelle qui n'offre aucun intérêt aujourd'hui, produisit, de part et d'autre, différents écrits dont on trouve la liste détaillée à l'article *Salmon*, dans le *Dictionnaire* de Moréri, édit., de 1759. Le Catalogue de la Bibliothèque de Salmon (*Bibliotheca Salmoniana*) a été imprimé, Paris, 1737, in-12, de 689 pag., précédé d'un avertissement qui contient l'*Éloge* de ce savant. Elle renfermait plus de huit mille vol., parmi lesquels on distinguait une suite précieuse de Conciles et de pièces relatives à cette partie de l'Histoire ecclésiastique.

W—s.

SALMON (Urbain-Pierre), médecin, né, vers 1767, à Beaufort, dans le Maine, reçut le doctorat, en 1790, à l'université d'Angers. Entré, comme grenadier, dans le premier bataillon de volontaires de son département (Maine-et-Loire), il en fut nommé chirurgien-major, le 17 nov. 1791. Il se trouvait, l'année suivante, dans Verdun, lors de la reddition de cette place aux Prussiens; et il fut employé depuis à l'armée des Alpes et au siége de Lyon. Nommé médecin à l'armée d'Italie, il fut attaché successivement aux hôpitaux militaires de Pavie, Plaisance, Vérone, Padoue, et perfect connaissances par l'étude quentation des savants, en du célèbre Toaldo, profes natomie, auquel il offrit, l'hommage de sa reconn dans la dédicace de la *To médicale de Padoue.* Sa sita Rome, la Campanie et le de Naples, à la suite des recueillant partout des ob sur l'art médical et sur la gie. Il fut mis, en 1801, à grand hôpital d'Alexandri 1804, il passa, comme méd cipal, au camp d'Utrecht jà il était atteint d'une noi colie, qui minait lentemer ces. En vain ses amis che le distraire des idées sir troublaient sa raison : il plus à l'amitié. Après av testament, dans lequel il M. Desgenettes, son ami, son honneur outragé, le m Salmon s'ôta la vie, dans u désespoir, le 3 janv. 180 *Topographie médicale de* in-8°. de 68 pag., avec cette ville, on a de lui : I. *sur un fragment de basa nique, tiré de Borghett* 1800, in-8°. Dans cet qu'il lut dans une académi il attribue la formation te à l'action combinée de l feu. II. *Lettre sur la n monts Euganéens et la t laves compactes*, Vérone, 8°. Il y développe ses id rigine des Volcans. Salm des *Observations clinique* avec trop de sécheresse po puissent être utiles; des *E* ses lectures, où l'on ren grand talent d'analyse, et *dotes* sur le caractère de

(2) Cet ouvrage, cité sous le nom d'*Index sorbonicus*, forme 2 vol. gr. in-fol. Magnus Crusius en a donné le plan dans sa Dissertation : *De scriptis quibusdam integris, fragmentisque hactenus inéditis*, Leipzig, 1728, in-8°.

savants qu'il avait connus en
M. Desgenettes a publié une
sur Salmon, dans la *Revue*
thique, janvier 1807. W—s.

NOVE (Robert de), lieute-
la grande louveterie de Fran-
né, vers la fin du seizième
probablement dans le Poitou
e famille noble. Admis dans
de Henri IV, il fit ensuite
la maison de Louis XIII,
mérita la bienveillance. En
il fut fait écuyer de Chris-
rance, duchesse de Savoie,
cette princesse à la cour de
ictor-Amé Ier l'ayant nom-
homme de sa chambre, il
t-huit ans dans le Piémont,
les faveurs des deux augustes
Salnove, passionné pour la
profita de ses loisirs pour se
cet exercice, dans lequel il se
rt habile. Après la mort de
Amé, il revint en France,
mmé conseiller du roi, et
it de la grande louveterie.
ience qu'il avait acquise pen-
nte-cinq ans, passés dans la
et à la guerre, ne devait
re perdue. Il publia la *Vè-
rie*, qui contient les chasses
, du chevreuil, du sanglier,
et du renard; avec le dénom-
des forêts et grands buis-
France, où se doivent placer
nents, quêtes et relais, Paris,
n-4°.; cet ouvrage fut réim-
n 1665, même format, et
cite une édition in-12. Il
se en quatre parties: les trois
es comprennent la descrip-
différentes chasses, entre-
e remarques sur le choix et
l'éducation des chiens, leurs mala-
dies et les remèdes; la quatrième
partie contient le dénombrement des
bois et forêts les plus fréquentés par
le gibier; enfin l'ouvrage est terminé
par le Dictionnaire des termes pro-
pres aux chasseurs. Salnove nous
apprend que Louis XIII aimait beau-
coup la chasse au renard, et que ce
prince a le premier, en France, em-
ployé des chiens courants pour for-
cer cet animal. L'ouvrage offre une
foule de détails curieux et d'obser-
vations utiles. Salnove s'attache aus-
si à relever les erreurs de Du Fouil-
loux (*V.* ce nom, XV, 338); mais
il n'a pas laissé d'en commettre lui-
même plusieurs, et d'adopter des
faits évidemment imaginés à plaisir
(*Voy.* la *Bibliothèque thereutico-
graphiq.* de Rich. Lallemant, 135-
140). On place la mort de Salnove
vers 1670. W—s.

SALOMÉ, princesse de la race
d'Hérode, est célèbre dans le Nou-
veau-Testament, par la mort de
saint Jean-Baptiste, dont elle obtint
la tête du roi Hérodes Antipas, son
oncle. Elle cédait aux instigations de
sa mère Hérodiade, irritée de ce que
le précurseur du Messie avait blâmé
son commerce criminel avec le frère
de son mari. Salomé était fille d'Héro-
des Philippe, fils d'Hérodes le Grand,
et de Mariamne, fille de Simon. Sa
mère Hérodiade étoit fille d'Aristo-
bule, fils d'Hérodes et de Mariamne,
fille d'Hyrcan, de la race des Asmo-
néens. Elle épousa, en premières no-
ces, son grand oncle le tétrarque Phi-
lippe, fils d'Hérodes et d'une femme
de Jérusalem, nommée Cléopâtre (*V.*
XXXIV, 83). Il paraît que Salomé
ne vécut pas long-temps avec lui; car
ce prince mourut vers l'an 33 de notre
ère. Elle devait être bien jeune à
cette époque. Elle épousa ensuite

ncore voir les chroniques des rois du Maine
ue citent un *Henri de Salnove*, sur le
el est écrit que fit imprimer, en 1 ..., à
. *Traduction* du premier et du second
quatrième décade de Tite-Live

Aristobule, fils d'Hérodes, roi de Chalcis, né d'Aristobule fils d'Hérodes-le-Grand. Le mari de Salomé fut fait roi de la petite Arménie, par Néron, en l'an 54; il se montra si dévoué aux Romains, qu'il obtint, en récompense de ses services, quelques portions de la grande Arménie, en l'an 60. Enfin, sous le règne de Vespasien, il obtint le royaume de Chalcis, que son père avait possédé, et il en était encore maître en l'an 70. Salomé lui donna trois enfants. Selon Nicephore Calliste, historien grec très-moderne, cette reine, étant en voyage, tomba dans une rivière dont la surface était glacée. Sa tête fut prise dans la glace, tandis que le reste de son corps était dans l'eau. Les efforts qu'elle fit pour se dégager, finirent par séparer sa tête de son corps. Ce récit a bien l'air d'une fable. Une médaille unique, découverte par M. Cousinery, nous a fait connaître les traits de cette reine. Ce monument offre, d'un côté, la tête du roi Aristobule, avec la légende presque effacée qui exprimait son nom; au revers est le portrait de Salomé, avec la légende : Βασιλισσης Σαλωμης, *de la reine Salomé*. *V.* Visconti, Iconographie grecque, tome III, pag. 311-313. S. M—N.

SALOMON, roi des Juifs, fils de David et de Bethsabée, naquit l'an 1033 avant J.-C. Le nom de Salomon ou *Pacifique*, lui fut donné par son père; mais l'Éternel lui fit donner par le prophète Nathan, celui de Jedidiah, qui signifie *aimable au Seigneur*. Le jour même qu'Adonias fut appelé au trône par un parti nombreux (*V.* Adonias), Bethsabée, rappela au roi David le serment qu'il avait si souvent renouvelé, que Salomon, son fils, régnerait après lui, et serait assis sur son trône. Le prophète Nathan se renc
des promesses du roi; et l
donna au grand prêtre Sad
than, à Banaïas, fils de Jo
Céréthiens et aux Phélé
prendre Salomon, de le f
ter sur la mule royale, et
crer, suivant l'usage, près
taine de Gihon. Tout fu
comme il l'avait ordonné
ple, présent à la cérémon
tendre des cris d'alégress
acclamations en l'honneu
veau monarque. Adonias,
tout ce qui se passait, s
dans le sanctuaire, embras
de l'autel des holocaustes,
mander grâce. Salomon l
que s'il se conduisait en h
bien, il ne tomberait pa
cheveu de sa tête; mais il
du plus terrible châtime
conduisait mal. David, a
mort, fit appeler Salom
donna des avis que des cri
amèrement censurés, mais
prit Saint rapporte sans l
« Me voici près du terr
» les hommes doivent ar
» mez-vous de fermeté,
» agissez en homme de
» servez les préceptes du
» marchez dans ses voies,
» qui est renfermé dans s
» que vos entreprises so
» quées du sceau de la sag
» le Seigneur accomplira
» qu'il m'a donnée en dis
» enfants marchent devan
» la vérité, de tout leur
» toute leur ame, vous
» jours quelqu'un de vos d
» qui sera assis sur le trô
» Vous ne permettrez pas
» fils de Sarvia, qui a
» sang d'Abner et d'Amas
» de en paix dans le to

as impuni le crime de Se-
ls de Géra, qui prononnalédictions contre moi,
e fuyais devant le rebelle
: il est vrai que je lui ai
ne point le faire mourir
ée; mais vous êtes sage, et
z de quelle manière vous
traiter à cause de moi.
émoignerez votre recon-
e aux fils de Berzellaï de
et ils mangeront à votre
arce qu'ils sont venus au-
de moi, lorsque j'étais
i par Absalon. » Nous
devoir transcrire ces avis
à Salomon, parce qu'ils
de règle a sa conduite au
ment de son règne. Il dé-
a mort d'Adonias, qui eut
sse de lui faire demander,
abée, Abisag la Sunamite,
de David; par celle de
il fit massacrer au pied de
algré ses ardentes suppli-
t par celle de Semei, au-
nt défendu de sortir de Jé-
et qui ne viola l'interdit
t de trois ans, pour aller
roi de Geth, réclamer
es qui s'étaient enfuis. La
général des armées, que
Joab, fut donnée à Ba-
de Joiada. La souveraine
re, dont Abiathar, parti-
alon et d'Adonias, fut dé-
levant le partage de Sadoc,
ete constamment attaché à
Salomon. Après ces exé-
règne de ce prince s'affer-
Écriture; et ce monarque,
ngt ans, suivant Usher,
fille d'un roi d'Égypte,
pele *Vaphrés* par Eupo-
rabbins ne doutent point
n esse égyptienne n'ait
e le culte des idoles en
épousant le roi des Juifs, et ils se fondent sur ces paroles du livre des Rois, qui semblent faire entendre que Salomon n'aurait point consenti à épouser une femme idolâtre : « Or, » Salomon aima le Seigneur, et se » conduisit selon les préceptes de » David, son père, excepté qu'il sa- » crifiait, et qu'il brûlait de l'encens » dans les hauts lieux; mais on n'a- » vait point encore bâti de temple » au nom du Seigneur. » Quelques Chrétiens répondent à cela par un passage du livre des Paralipomènes, où il est dit que « Salomon fit mon- » ter la fille de Pharaon de la cité » de David dans la maison qu'il lui » avait bâtie; car, dit-il, mon épou- » se n'habitera point dans la maison » de David, roi d'Israël, parce que » les lieux où l'arche du Seigneur » est entrée sont saints. » Tout cela n'offre rien de concluant. Très-peu de temps après son mariage, Salomon alla sacrifier à Gabaon, qui était le plus considérable de tous les hauts lieux : il y immola mille victimes en holocauste. Le Seigneur lui apparut en songe pendant la nuit suivante, et lui dit : Demandez-moi ce que vous voulez que je vous donne. Salomon répondit : « Vous avez usé d'une grande miséricorde envers David, mon père, votre serviteur, selon qu'il a marché devant vous dans la vérité et dans la justice, et que son cœur a été droit à vos yeux. Vous lui avez donné un fils qui est assis sur son trône. Maintenant, ô mon Seigneur et mon Dieu, vous m'avez fait régner; mais je ne suis encore qu'un enfant qui ne sait de quelle manière il doit se conduire au milieu d'un peuple innombrable que vous avez choisi. Je vous supplie donc de donner à votre serviteur un cœur docile, afin qu'il

puisse juger votre peuple, et discerner entre le bien et le mal. » Le Seigneur agréa la prière de Salomon et lui dit : « Parce que vous n'avez point desiré que je vous donnasse un grand nombre d'années, ou de grandes richesses, ou la vie de vos ennemis, et que vous m'avez demandé la sagesse pour discerner ce qui est juste, j'ai déjà fait ce que vous m'avez demandé; et je vous ai donné un cœur si plein de sagesse et d'intelligence, qu'il n'y a jamais eu d'homme avant vous qui vous ait égalé, et qu'il n'y en aura point après vous qui vous égale. Je vous ai même donné de plus ce que vous ne m'avez point demandé, savoir, les richesses et la gloire, de sorte qu'aucun roi ne puisse vous être comparé. Si vous marchez dans mes voies, comme vos pères y ont marché, je vous donnerai encore une longue vie. » Salomon, à son réveil, fit réflexion au songe qu'il avait eu, et renouvela sa résolution de garder les préceptes et les ordonnances du Seigneur. Il revint à Jérusalem, se présenta devant l'arche d'alliance, offrit des holocaustes et des hosties pacifiques, et donna un festin splendide à tous ses courtisans. Selon quelques interprètes, Salomon n'avait encore que dix à douze ans; mais, suivant l'opinion la plus probable, il en avait bien davantage : il y a même des commentateurs qui lui donnent vingt-six ans. L'occasion de manifester sa sagesse ne tarda pas à se présenter. Deux femmes de mauvaise vie parurent devant son trône. Une des deux dit au roi : « Seigneur, faites-moi justice. Nous demeurions, cette femme et moi, dans la même chambre. Nous étions seules. J'y suis accouchée : trois jours après elle est aussi accouchée. Son fils est mort pendant la nuit, parce qu'elle l'a étouffé en dormant. Elle s doucement, a dérobé mon f et a placé le sien à côté Quand je me suis réveillée j'ai voulu donner à téter à et je me suis aperçue qu'il é mais en le considérant de au grand jour, j'ai recon n'était pas le fils que j'avais L'autre femme répondit : dites pas la vérité; c'est qui est mort, et le mien est Elles se disputaient deva sans pouvoir s'accorder. en est ainsi, reprit Salom m'apporte une épée. » Lor apporté l'épée, le roi dit des : « Coupez en deux qui est vivant, et donnez-e tié à l'une et la moitié à Alors la femme dont le fils vant, sentit ses entrailles s de tendresse, et dit au roi : donnez-lui, je vous supplie vivant; ne le tuez point. » L sait au contraire : « Qu'il à moi ni à vous; qu'on le A ces mots, Salomon fut ment éclairé, et prononç tence. *Donnez à celle - ci vivant*, dit-il; *car c'est el sa mère.* Le peuple ayant quelle manière le roi avait affaire, fut intimement de sa profonde sagesse, e core plus de respect pou vérifia ainsi, par son ex l'idée qu'il donne, dans le Proverbes, de la pénétrat sage monarque : *Les lèvr sont comme un oracle; che ne se trompera point jugements.* Cependant S jouissant d'une paix profo solut de bâtir un temple au et des palais pour lui. Dan sein, il renouvela l'allianc

père, avec Hiram, roi de
nt il obtint des cèdres et des
pour les constructions qu'il
. Il employa plus de cent
e mille hommes aux divers
nécessaires pour bâtir le
qui surpassait en magnifi-
en beauté tous ceux qu'on
vés jusqu'alors à l'Être-Su-
Cet édifice, construit sur le
du tabernacle, ou temple
de Moïse, mais plus grand
iche, était tout resplendis-
et des matieres les plus pré-
Il consistait en trois encein-
it la première s'appelait le
s Gentils; la seconde, le par-
Israélites; et la troisième,
rfait, le parvis des Prêtres.
tte troisième enceinte, se
nt le *Saint* et le *Saint des*
Le *Saint* renfermait le chan-
sept branches, la table des
proposition et l'autel des
Il n'y avait dans le Saint
s ou Sanctuaire, que l'ar-
ance; et il n'était permis
souverain pontife d'y en-
is par an, après des céré-
des purifications nom-
ns ne nous arrêterons pas
dans toutes ses parties,
ue bâtiment. Nous ren-
cteur au chapitre VI du
re des Rois, au *Codex*
l'Histoire de Josèphe et
de Ribera, de Villal-
Lami et de Lightfoot,
simon toute la satis-
ut désirer, du moins
lition, de recherches
res plus ou moins in-
nstruction de ce tem-
sommes immenses.
évalue à huit cent
lions deux cent dou-
it quinze livres ster

ling et deux tiers; Bernard Lami c
l'Oratoire les porte à quatre milliard
deux cent quatre-vingt-quatre mill
trois cent soixante-douze écus, mon-
naie de son temps, en France: ce qui
surpasserait tout l'argent que pou-
vaient posséder tous les rois de l'O-
rient ensemble. Il est certain que Da-
vid avait laissé, pour la maison de l'É-
ternel, cent mille talents d'or, et cent
millions de talents d'argent; mais ou-
tre qu'il est impossible de savoir la
valeur de ces deux unités, il est à pré-
sumer, suivant l'opinion de Raschi,
que Salomon n'employa qu'une par-
tie de ce trésor aux frais du tem-
ple, et qu'il consacra le reste au
Seigneur. L'exagérateur Josèphe,
pour l'emploi de cette somme exor-
bitante, nous apprend que Salomon
fit faire vingt mille vases d'or, et
quarante mille d'argent; quatre-vingt
mille coupes d'or à boire; quatre-
vingt mille plats d'or pour mettre la
fleur de farine que l'on détrempait
sur l'autel, et cent soixante mille
plats d'argent; soixante mille tasses
d'or, dans lesquelles on détrempait la
farine avec de l'huile, et six vingt
mille tasses d'argent; vingt mille *as-
sarons* ou *hins* d'or, et quarante mille
d'argent; vingt mille encensoirs d'or,
pour offrir et brûler les parfums, et
cinquante mille pour porter le feu
depuis le grand autel jusqu'au petit,
qui était dans le temple. *Histoire
des Juifs*, liv. VIII, chap. 2. Le tem-
ple fut commencé l'an 480 depuis
la sortie des enfants d'Israel hors de
l'Égypte, la quatrième année du rè-
gne de Salomon, au mois de zio,
qui était alors le second de l'année
sacrée, et il fut achevé sept ans et demi
après, c'est-à-dire la onzième année
du règne de Salomon, au mois de
bul, qui était le huitième de l'année
sacrée. La dédicace de ce superbe

édifice fut faite avec la plus grande solennité : tout le peuple d'Israël y assista. Les prêtres portèrent l'arche dans le lieu qui lui était destiné, et la placèrent *sous les ailes des chérubins*. On immola des victimes par milliers ; et la fumée de l'encens couvrait toute la montagne de Sion. Au milieu de tant de cérémonies et de tant de pompe, Salomon, à la vue de cette nombreuse assemblée, et tenant ses mains étendues vers le ciel, adressa, au Dieu de ses pères, la belle et touchante prière, qui est insérée dans le *troisième livre des Rois*, *chap. VIII*. Le Seigneur daigna lui déclarer, dans une vision, qu'il avait exaucé ses supplications et ratifié le pacte qu'il venait de renouveler. Le roi fit bâtir pour lui un palais dans sa capitale, et un autre qu'il appela le *Bosquet du Liban*, dans lequel il logea la fille de Pharaon, son épouse. Il y répandit une magnificence et une somptuosité qu'on chercherait vainement ailleurs que dans les palais des monarques orientaux, si fameux par leur luxe et par leur mollesse : il fallut treize ans pour bâtir ces palais. Salomon fit aussi construire les murailles de Jérusalem ; la place de Mello, qui était entre le palais royal et le temple : il fonda ou embellit Héser, Mageddo, Gazer, la Basse-Bethoron, Baalath et Palmyre dans le désert. Il fortifia aussi les bourgs qui étaient à lui, et qui n'avaient point de murailles, les villes des chariots, et les villes des gens de cheval, et tout ce qu'il lui plut de bâtir dans Jérusalem, sur le Liban, et dans toute l'étendue de son royaume : il soumit à un tribut les enfants des Amorrhéens, des Hethéens, des Phérézéens, des Hevéens et des Jébuséens, qui étaient demeurés dans le pays, et que les enfants d'Israël n'avaient pu exterminer. royaume de Juda était flo dedans, et respecté au-del mon dominait sur toutes les situées en-deçà de l'Eupl puis Thapsaque jusqu'à (les rois de ces contrées assujétis ; et il avait la ceux qui étaient autour d l'intérieur, chacun vivait s sous sa vigne et sous s depuis Dan, jusqu'à Be plus haut point de sa sp eut, dans ses écuries, jusqu mille chevaux pour les c douze mille pour la selle bre de ses officiers éta tionné à cette magnificen vait sa table avec beauco catesse et d'abondance ; rien autour de lui qui ne majesté royale. Quelque fût le trésor qui lui venai il levait des impôts co sur son peuple, et des t considérables encore su vinces et sur les rois qu' sujétis. Son allié Hira Tyr, lui fournit gratuit les matériaux nécessaire édifices ; il lui fournit a vrages d'or et d'argent, d très-habiles, et même monnoyé. Il est vrai qu' lomon lui offrit vingt vil Basse-Galilée : mais c n'étaient d'aucune impo ram les refusa ; et Salo donna rien en échange. ressource de Salomon, la plus sûre pour aug richesses, consistait da merce maritime, qu'il tant d'avantages. Il é flotte à Asiongaber, q d'Élath, sur le rivage Rouge, au pays d'Idu

it des gens de mer, qui entenfort bien la navigation, pour dre à ceux de Salomon; ils nt tous ensemble pour Ophir Tarsis, d'où ils rapportaient cent vingt talents d'or, de t, de l'ivoire, du bois très-x, des singes, des paons ou rroquets. Ce voyage se faisait s en trois ans. Les savants ne llement d'accord sur la situa- Ophir, qui semble la même rois dans un autre verset du Li- Rois 1. Mais si Salomon surtous les monarques de la terre iesses, il les surpassait égale- a sagesse: tous désiraient de le our écouter la prudence que vait répandue dans son cœur. les têtes couronnées qui vin- n quelque sorte à son éco- Écriture-Sainte distingue la de Saba ou du Midi, soit à le la distance des lieux d'où rtit, soit à cause de son sexe, cause de la magnificence avec le elle parut à Jerusalem. Mais arriva ce singulier événement, étaient situés les états de cette sse? Il est vraisemblable que e de Saba visita Salomon vers ue où le temple fut achevé; l n'est pas si facile d'indiquer aume qu'elle gouvernait par s: c'est l'Égypte, c'est l'Ara- c'est l'Éthiopie, ou tout autre de l'Afrique ou de l'Asie, au s faiseurs de système. On l'ap- Nicaulis, Candace, Maqueda, s, Nitocris; on va jusqu'à dire t eut un fils de Salomon, et que ce fils regna dans l'Abissime, ainsi que sa postérité. Les écrivains portugais sont assez partisans de cette opinion. Quoi qu'il en soit de ces conjectures, qui ont été poussées fort loin, la reine du Midi fit son entrée solennelle dans la capitale de Juda, et y étala une pompe inimaginable. Elle était venue dans le dessein d'éclipser la magnificence de Salomon, et d'éprouver sa sagesse par des questions obscures. Elle s'aperçut bientôt que la renommée ne l'avait point trompée au sujet de ce prince, et que la réalité surpassait de beaucoup tout ce que l'on publiait de lui dans l'Orient. « Les in- » terprètes rapportent, dit l'abbé de » Choisy, que plusieurs fois elle » tenta de le surprendre, et de lui » cacher la vérité, mais il la décou- » vrait toujours. Un jour elle lui fai- » sait montrer d'un peu loin deux ro- » ses, dont l'une était véritable, et l'au- » tre artificielle, mais si bien faite » qu'il était impossible à l'œil d'en » faire le discernement. Le roi fit » apporter une abeille qui ne man- » qua pas de s'aller poser sur la rose » naturelle pour en tirer le suc. Une » autre fois elle avait fait habiller de » jeunes garçons et de jeunes filles » de la même manière, avec les mê- » mes ajustements, et les ayant fait » venir devant le roi: *En voyant*, » lui dit-elle, *la même beauté et la* » *même délicatesse dans les traits*, » *pourriez-vous bien reconnaître la* » *différence des sexes? Qu'on ap-* » *porte ici*, dit le roi, *des bassins* » *plains d'eau, et que tous ces en-* » *fants se lavent le visage.* Son » ordre fut aussitôt exécuté; et il » reconnut les garçons à la manière » hardie et déliberée dont ils se frot- » taient le visage, au lieu que les » filles ne mettaient qu'avec peine la

1 [illegible]

» main dans l'eau, et n'osaient quasi » se mouiller. *Tout ce qu'on m'avait » dit est véritable*, s'écriait la reine, » *et je ne le croyais pas : j'ai voulu » voir par mes yeux, et j'en ai vu » plus encore qu'on ne m'en avait » dit. Heureux les serviteurs d'un si » grand monarque ! Votre sagesse » est plus grande, et vos ouvrages » plus admirables que tout ce que » la renommée en publie* » (Vie de Salomon, pag. 161-2). Ces anecdotes peuvent être vraies ; mais l'Écriture n'en parle pas : elle nous apprend seulement que le roi des Juifs et la reine du Midi furent contents l'un de l'autre ; qu'ils se firent réciproquement de très-riches présents, et qu'elle s'en retourna ravie d'admiration et de joie. C'était assez l'usage, dans ces temps reculés, de proposer des énigmes, et d'expliquer celles qui avaient été proposées : Salomon excellait dans ces sortes de jeux d'esprit. Josèphe rapporte que Hiram ayant prié Salomon de lui en expliquer quelques-unes, il le fit avec une pénétration d'esprit et une intelligence admirables. Cet historien dit avoir lu dans Ménandre, que Hiram avait auprès de lui un jeune homme, nommé Abdemon, qui découvrait le sens des énigmes que Salomon lui proposait. Il dit aussi avoir lu dans l'Histoire de Dion, que le roi de Tyr n'ayant pu deviner les énigmes qui lui avaient été proposées par le roi des Juifs, il lui paya une somme considérable ; mais qu'ayant depuis envoyé à Salomon un Tyrien, nommé Abdemon, celui-ci résolut toutes ces énigmes, et en proposa d'autres au roi des Juifs, qui ne put les expliquer, et lui renvoya son argent (*Histoire des Juifs*, liv. VIII, chap. 2). Ainsi ce prince jouissait de la réputation du plus beau, du plus riche et du plus
Son bonheur était au
apprend lui-même qu
quait aucun de ces m
tribuent à la prospéri
des grands de la terre
ché, » dit-il dans l'Ec
» ce que les enfants
» peuvent faire sous
» les jours de leur vie
» des ouvrages magni
» des maisons, j'ai
» gnes ; j'ai fait des
» clos, où j'ai mis tou
» bres. J'ai creusé
» d'eau pour arroser
» jeunes arbres. J'ai
» teurs et des servante
» nombre d'esclaves
» son, un grand nor
» et de brebis, plu
» jamais eu tous ceu
» avant moi dans J
» amassé une grande
» et d'argent, et les
» rois et des provi
» des musiciens et de
» et tout ce qui fait
» enfants des homme
» refusé à mes yeux d
» ont desiré ; et j'ai
» cœur de jouir de to
» plaisirs et de prend
» dans tout ce que j'av
Que de choses n'aurai
pu ajouter à ce déno
ses immenses possess
en croyions Josèphe.
» tion de la vertu et d
» ce puissant prince,
» juif, était tellement
» toute la terre, que
» ne pouvant ajouter
» l'on en disait, de
» voir pour s'éclaircir
» et lui témoignaient,
» présents qu'ils lui f

nt extraordinaire qu'ils
le lui. Ils lui envoyaient
s d'or et d'argent, des
pourpre, toutes sortes
s, des chevaux, des char-
des mulets si beaux et si
'ils ne pouvaient douter
ui fussent agréables. Ain-
de quoi ajouter quatre
ariots aux mille cha-
ux vingt mille chevaux
retenait d'ordinaire ; et
aux qu'ils lui envoyaient
pas seulement les plus
ais ils surpassaient tous
en vîtesse. Ceux qui les
t en faisaient encore da-
remarquer la beauté; car
des jeunes gens de très-
le, vêtus de pourpre ty-
rmés de carquois, et qui
t de longs cheveux cou-
papillottes d'or, qui fai-
araître leurs têtes tout
s quand le soleil les frap-
ses rayons. Cette trou-
agnifique, accompagnait
s les matins, lorsque, se-
outume, il sortait de la
u de blanc et dans un su-
ar, pour aller à une mai-
mpagne proche de Jéru-
ommée *Ëthan*, où il se
beaucoup à cause qu'il y
fort beaux jardins, de
ntaines, et que la terre en
rêmement fertile. » Heu-
nce, s'il avait constam-
bé dans les voies de Da-
ère! Mais ses richesses et
:e, qui étaient le fruit de
l'aveuglèrent à la fin, et
nt dans l'abîme du vice.
ida que la nature entière
pour lui, et qu'il pouvait
gré de ses passions. L'a-
emmes le poussa bien au-
delà de ce que lui permettait la loi du Seigneur : il en épousa sept cents, et prit trois cents concubines parmi ces nations vouées à l'anathème, et dont l'alliance était sévèrement défendue. Ces femmes lui inspirèrent le goût de l'idolâtrie, et l'entraînèrent à toutes les infamies dont on accompagnait, dans l'Orient, le culte des faux-dieux. Il adora Astaroth ou Astarte, déesse des Sidoniens; Moloch, divinité des Ammonites ; Chamos, divinité des Moabites; et leur consacra des bosquets et des montagnes. Son esprit s'obscurcit, son cœur se dégrada, et il devint incapable de rendre ses peuples heureux. Tout le bien qu'il avait opéré durant les premières années de son règne, fut effacé par ses longues turpitudes ; et l'on ne se souvint de l'éclat qui avait embelli une grande partie de sa vie, que pour déplorer un si honteux avilissement, et gémir sur sa chute. Des ambitieux, excités par les plaintes des mécontents, et surtout Adad, Razon et Jéroboam, auraient occasionné des troubles dans le royaume de Juda, si le souvenir de la puissance de Salomon et les précautions qu'il avait prises ne les avaient étouffés. Le Seigneur lui apparut en songe pour lui reprocher ses écarts. C'était la troisième fois, durant le cours de sa vie, qu'il l'avait honoré d'une semblable faveur : mais qu'il y avait loin des deux premières apparitions à celle ci! Jadis le Seigneur ne se montrait que pour donner à son serviteur des marques de sa tendresse; et maintenant il ne se montre à lui que pour l'avertir des rigueurs de la sentence dont il est l'objet. Quelques interprètes sont portés à croire que le prophète Ahias, Silonite, qui fut chargé d'instruire

Jéroboam des desseins de Dieu sur lui, fut également chargé d'annoncer à Salomon, qu'après sa mort, son royaume serait divisé, et que dix tribus deviendraient le partage d'un de ses sujets, tandis que son fils n'hériterait que de la tribu de Juda et de celle de Benjamin. Au milieu de ces perplexités, et dans la crainte d'un si terrible avenir, Salomon s'endormit avec ses pères, et fut enseveli dans la cité de David, à l'âge de cinquante-huit ans, après en avoir régné quarante. « Tout le » reste des actions de ce prince, dit » l'Écriture, tout ce qu'il a fait, et tout » ce qui regarde sa sagesse, est écrit » dans le livre de son règne. » Ce prince, sous le nom de Soleïman ou Soliman ben Daoud, est regardé, par les Orientaux, comme le plus grand, le plus magnifique et le plus glorieux de tous les monarques de la terre. Dieu soumit à sa puissance l'Orient et l'Occident. Presque tous les rois du monde rendirent hommage à sa grandeur, par les plus riches et les plus superbes présents. C'est ainsi que M. d'Ohsson parle de Salomon, dans son *Tableau général de l'empire Othoman*, tom 1, p. 184, in-8°.; et il est assez raisonnable dans ce qu'il en dit. Les écrivains arabes et persans ne le sont guère dans ce qu'ils racontent de ce grand homme. Les amateurs de contes peuvent consulter la *Bibliothèque orientale* de d'Herbelot, où ils trouveront quelques extraits des rêveries que débitent avec assurance les plus graves historiens. Ils disent que Dieu soumit à l'empire de Soliman, non-seulement les hommes, mais encore les esprits bons ou mauvais, les oiseaux et les vents; que les oiseaux voltigeaient incessamment sur son trône, pendant qu'il y était, pour lui faire ombre et lui serv qu'il y avait à sa droite d siéges d'or pour les patri pour les prophètes, et à douze mille siéges d'argen sages et pour les docteurs taient à ses jugements; qu un jour ses chevaux à la c et l'heure de la prière du venue, il descendit aussit cheval, et ne voulut pas qu'on employât ce temps-l ner à l'écurie, non plus les autres; en sorte qu'il donna, comme destinés de Dieu. Ils ajoutent que ce que Dieu, pour récompens ce de sa fidélité et de son ce, lui envoya un vent doux ble, mais fort, qui le port ce temps-là, partout où aller, sans qu'il eût besoi val. Nous avons de Salomo *Hasirim* (Cantique des ca en huit chapitres. On pr ce livre fut composé à l'oc mariage de Salomon avec roi d'Égypte. Il est bien vra un épithalame parfait; ma pas certain qu'il ait été co cette époque. Au reste, no avec Saci, qu'on peut reg livre comme celui de toute Écriture qui a le plus exerc esprits et partagé les sentin critiques, et qu'il n'est pas d'après cela, qu'il soit imp un homme sage de se prono l'objet de cette composition temps où elle a paru. Dans bre presque infini de ses c tateurs, Bossuet est un des marquables. Parmi les m nous en signalerons deux q pas peu contribué, par l'i de leurs versions, à faire ce livre comme purement *é*

e dangereux pour la jeu- Bèze et Castalion. Les eux-mêmes en parlent . Toutefois les Juifs ne pas la lecture de ce livre e trente ans. Origènes et approuvent cette sage *Misle* (Proverbes), en pitres. L'Écriture nous Salomon prononça trois es notables. Les Juifs nent exagéré, comme à . Josèphe attribue à Sa- mille volumes de Para- bins lui attribuent trois les sur chaque parole de mille sur chaque pa- ibes. « Si le livre des dit un savant commen- que nous l'avons aujour- contient pas toutes les le ce genre que Salo- composées, il n'en est inspiré. Si quelques mes, du temps d'Ezé- mentèrent ce précieux y ajoutant des Senten- me auteur, répandues tres écrits; s'ils firent de tous ces membres en a pas moins été dic- ant-Esprit. Enfin si e des maximes de pru- aine qui semblent ne er la religion, et par ne devoir pas être at- l'esprit de Dieu, cet ou- est pas moins divin. ues de la religion est re heureux, dès ici- Elle veut rectifier no- à l'égard des circons- ces considérables où trouvons, afin que cette ue sur des choses plus s. » Jahn raisonne à- même, dans son *Intro-*

duction aux livres de l'Ancien-Testament, pag. 397. Parmi les commentateurs des Proverbes de Salomon, on distingue plusieurs Pères de l'Église : Bossuet et autres; mais, sous le rapport philologique, Schultens est peut-être le plus remarquable. On a comparé les Sentences de Salomon aux Maximes de Pythagore, de Lokman et de quelques autres philosophes de l'antiquité; mais elles l'emportent, sans contredit. III. *Coheleth* (Ecclésiaste), en douze chapitres. On a prétendu que Salomon, revenu des égarements de sa vie, avait composé l'Ecclésiaste, comme une expression de son repentir, et une amende honorable de l'idolatrie dont il s'était rendu coupable; mais rien n'est moins certain. Quelques interprètes, au contraire, n'ont trouvé dans l'Ecclésiaste, que les sentiments d'un épicurien, qui conseille de manger, de boire et de vivre dans la mollesse, en attendant la mort (2); le Talmud nous apprend que des rabbins faisaient difficulté d'admettre ce livre dans le canon, à cause des contradictions qu'ils croyaient y apercevoir. Le docte Jahn, frappé des expressions araméennes dont le style de l'Ecclésiaste est semé, et de quelques autres signes de néologisme, pense qu'ils n'est point de Salomon, mais d'un auteur qui florissait après le règne de Manassès; ou bien d'un écrivain qui vivait dans le royaume d'Israël, si souvent troublé par des tumultes et des séditions, où la langue hébraï-

(2) « Je ne sais, dit d'Herbelot, sur quel fondement Abou'l-Faraje, auteur chrétien, dit que Salomon était de la secte d'Empédocle, qui est celle que les Arabes nomment *Dehrit*, et alléguc son Ecclésiaste pour témoignage de ce qu'il avance; car c'est l'accuser en quelque façon d'impiété et d'athéisme, ce qui vient de ce que cet auteur n'a pas bien compris le sens des paroles de Salomon, que nos interprètes ont mieux développé. »

que s'était corrompue par le mélange de divers peuples, et surtout par le commerce des Syriens. *Introduct. ad libr. vet. fœder.*, pag. 430. Toutes les opinions que l'on a pu émettre sur l'auteur de l'Ecclésiaste et sur l'époque de sa composition, n'ont point empêché l'Église de le regarder comme divin, et de l'insérer dans son canon. IV. *Prière* dans le troisième livre des Rois, chap. VIII, vers. 23-53; elle est admirable. V. *Psaumes* LXXII et CXXVII: ils portent le nom de Salomon; mais il n'y a pas de certitude qu'ils soient de lui. On lui a quelquefois attribué les livres de la Sagesse et de l'Ecclésiastique; maintenant on serait un peu ridicule d'adopter cette opinion. L'Écriture dit que ce prince traita de tous les arbres, depuis le cédre qui est sur le Liban, jusqu'à l'hysope qui vient près des murailles; et qu'il traita aussi des animaux de la terre, des oiseaux, des reptiles et des poissons. Ces traités ne sont point parvenus jusqu'à nous. « Il est très-» probable, dit un savant interprète, » que nous sommes amplement dé-» dommagés de cette perte, par les » progrès qu'on a faits dans la phy-» sique, dans l'astronomie, dans » les mathématiques et dans les au-» tres parties de la philosophie cul-» tivées par Salomon. Quand il est » dit que personne ne l'avait sur-» passé dans ce genre de connais-» sances, et que personne ne le sur-» passerait jamais, cela ne signifie » pas qu'il les eût épuisées, ni qu'on » n'y dût rien découvrir de nouveau » après lui; l'expérience démentirait » visiblement ce commentaire: cela » veut dire qu'eu égard aux cir-» constances où il se trouvait, et » toutes choses compensées, il a » été plus éclairé qu'aucun de ceux » qui l'avaient précéd » de ceux qui devaien Nous ne pouvons pas ce que les rabbins et ont conclu du 33e. v IV du 3e. livre des R mon se faisait entendr et qu'il entendait leur l sommes aussi obligés prince a été accusé de » ployait, dit l'histo » la connaissance que » donnée de la nature » pour l'utilité des h» » remèdes, entre les » avait qui avaient » de chasser les dém » osassent plus reve» » nière de les chasse» » usage parmi ceux d» » et j'ai vu un Juif, » zar, qui, en prése» » reur Vespasien, d» » plusieurs de ses ca» » dats, délivra diver » attachait au nez » anneau, dans lequel » une racine dont S» » vait à cet usage; et » démon l'avait senti » malade par terre, » nait. Éléazar récit » mêmes paroles que » laissées par écrit, et » tion de ce prince » démon de revenir. » encore mieux voir » conjurations, il em» » d'eau, et command » la jeter par terre, » naître par ce sig» » abandonné le poss» » mon obéit. J'ai cru » voir rapporter cett » que personne ne p» » la science tout extr » Dieu avait donnée à

ace particulière. » *Histoire* r, liv, viii, chap. 2. Aussi et les livres de Salomon btenu la plus grande célé- ns l'Orient. Les historiens ns prétendent que ce prince ans la pierre de son anneau qu'il desirait savoir, de e le grand pontife voyait la de Dieu dans l'*Urim* et le im du pectoral. Ils racon- me fois, avant de se mettre , il quitta son anneau, et ne, l'ayant dérobé, le jeta ser; que Salomon, privé de au, s'abstint pendant qua- rs de monter sur son trône; enfin il le recouvra par le 'un poisson qui fut servi sur Quant aux livres, les Juifs sulmans ne sont pas d'ac- s premiers soutenant qu'ils ni, et les autres soutenant la « Les démons, dit un com- eur du Coran, ennemis de m, publièrent des livres de superstitions, mêlées s cérémonies sacrées de la et du sacerdoce des Juifs, ent entendre aux ignorants, omon se servait de ces livres puiser les connaissances ait, et pour gouverner ses . Salomon s'étant fait ap- ous ces livres, dont il avait e une exacte recherche, les sous la clé dans un coffre enterrer sous son trône afin qu'aucun ne pût s'en arriva cependant, après la ce prince, que les démons agicieux tirèrent ces mê- es d'i lieu où ils étaient, et ndirent parmi les Juifs, étant les véritables livres omon avait composés : ce t croire a plusieurs que ce » sage roi en était l'auteur, et qu'il » avait été grand magicien ». Effectivement les Juifs n'en doutent pas; et quelques esprits faibles parmi nous n'ont pas manqué de s'emparer de cette idée dans l'intention de lier commerce avec les puissances infernales. Qui n'a entendu parler de la *Clavicule de Salomon*, si estimée par Agrippa et par quelques partisans des sciences occultes, et dont les anciens manuscrits étaient si recherchés? du livre intitulé: *De Lapide philosophorum*, inséré dans le Recueil de Rhenanus, Francfort, 1625, in-8°.? Outre ceux-là, on cite: 1°. *Liber Almadal*; 2°. *Liber novem annulorum*; 3°. *Liber de novem candelariis*; 4°. *De tribus figuris spirituum*; 5°. *De sigillis ad dæmoniacos*; 6°. *Liber Lamene*; 7°. *Liber pentaculorum*; 8°. *De officiis spiritum*; 9°. *Raziel*; 10°. *De umbris idearum*; 11°. *Testamentum Salomonis*; 12°. *De Necromantiâ ad filium Roboam*. Le P. Gretser dit avoir vu celui-ci écrit en grec, dans la bibliothèque du duc de Bavière. Au fond, tous ces livres sont supposés; et ceux qui en parlent ne les ont point vus. Voy. Naudé, *Apologie des grands hommes accusés de magie*, et Théophile Raynaud, *Lib. de calumniâ*. Il est une autre classe de livres attribués à Salomon, et dont nous allons indiquer les principaux: I. *Psalterium Salomonis, græc.* (18 Psaumes), traduits en latin, par Jean-Louis de La Cerda. II. *Epistola Salomonis ad Vaphrem Ægypti regem*, dans Eusèbe, Préparation évangélique, liv. ix, chap. 31. III. *Epistola ad Hiramum regem Tyri*, etc. Josèphe assure que, de son temps, on pouvait encore voir les originaux de cette Lettre et de la réponse de Hiram, dans les archives

des Juifs, et dans celles des Tyriens. V. Fabricius, *Cod. pseudep. Vet.-Testament.*, tome I. M. Munter, évêque de Sélande, a publié, en 1812, la version (en dialecte égyptien thébaïque) de cinq *Odes gnostiques*, attribuées à Salomon, avec la traduction latine par Woide: on peut voir, sur cet Opuscule, la Lettre de M. Champollion le jeune, insérée au *Magasin encyclopédique* d'avril 1815. « Parmi les Dialogues fabu- » leux de Salomon, dit Chardin, » il y en a un avec *le roi des four-* » *mis*, qui porte que Salomon, » passant un jour à la campagne, » reconnut ce *roi des fourmis*, » le prit et le mit sur sa main; et » que, comme il le prenait, ce pe- » tit insecte cria à toute sa troupe : » *Fourmis, retirez-vous, de peur* » *que le trône du roi-prophète ne* » *vous écrase toutes;* que Salomon » ayant demandé à cette fourmi, » après beaucoup d'autres questions, » si elle le reconnaissait pour plus » grand qu'elle : *Non*, répondit-elle, » *je suis un plus grand roi que vous,* » *parce que vous n'avez qu'un trô-* » *ne matériel, et que pour moi, vo-* » *tre main me sert de trône.* » L'ab- bé de Choisy a donné une *Vie de Salomon*, bien écrite, mais un peu romanesque, Paris, 1687, in-8°. Les Orientaux ont un livre fameux, qui contient l'histoire de Salomon en vers, composée par Ferdoucy, intitulée *Soliman Nameh*. Les Turcs ont aussi des histoires de ce prince, en prose et en vers : une en turc, par *Ishak ben Ibrahim al-Uscoubi;* une par *Saad-eddin ben Hassan* : ces deux ouvrages sont en prose; une par *Ahmed al Kermani;* une par *Schamseddin Ahmed al-Sivassi*, et plusieurs autres aussi en vers. Voyez d'Herbelot, *Bibl. or.* Ces histoires ne sont que de tés des rabbins et emb

SALOMON, roi de l fils d'André Ier. qui, p rer la succession au couronner dès l'âge ((vers l'an 1050). Béla dré, et qui devait lui vertu d'un traité antéri parti considérable dans Il leva une armée, et co rival de sortir du pay refugié à la cour de l'em III, qui lui fit épouser phie, en 1063, y den la mort de Bela (1064 beau-frère, Henri IV, l' à la tête d'une armée, veau couronner dans mais dès qu'il fut reto magne, Geysa et Ladis du parti de Béla, leur mencèrent la guerre. I elle ne fut pas longue : des évêques mit fin au par l'accommodement gèrent, Salomon fut et Geysa se contenta d le titre de duc, la de dans l'état, et mit lui-m ronne sur la tête de so la ville de Pecz (ou C à la solennité de Pâque liation fut sincère, et l assistèrent puissamm pour repousser les Bol Valaques, qui avaient f tion en Hongrie, et plu les Bulgares qui, avec grecs à leur tête, av la flotte hongroise sur tenté de l'incendier pa geois. Après les avoi Salomon alla les inve grade (1073); et ce s long et meurtrier, es marquable, parce que

ils que l'histoire fait mention
ins (1). Les assiégeants s'en
it (2), et ce n'est pourtant
tte arme terrible qu'ils durent
de la ville, mais à un incen-
mé dans la place par la tra-
ou peut-être par l'imprudence
une Hongroise captive. Les
s fugitifs furent poursuivis et
les des richesses qu'ils avaient
lans leurs incursions ; mais le
du butin fut un sujet de dis-
our les vainqueurs : Geysa,
l'en avoir détourné une par-
n profit, prit les armes, fut
battu, puis battit à son tour
n, qui s'enfuit à Presbourg,
ndonnant le reste du royau-
ysa étant mort, le 25 avril
adislas, élu pour lui succé-
ppela le roi fugitif pour en
une renonciation formelle,
mbla d'honneurs et de bien-

lomon, ayant retrouvé quel-
rtisans, voulut essayer de
remonter sur le trône, s'allia aux Grecs et aux Valaques, perdit une première bataille, et ayant tenté une irruption en Bulgarie, y périt, en 1087, dans un combat où, selon Berthold de Constance, il avait tué une multitude incroyable d'ennemis. Les chroniqueurs hongrois disent, au contraire, qu'ayant été défait de nouveau, il se retira dans une solitude où il finit ses jours, vers l'an 1100, dans le plus austères pratiques de la pénitence, et qu'il fut inhumé à Pola en Istrie. C. M. P.

SALOMON Ier., duc ou roi de la Bretagne armorique, était petit-fils de Conan, qui posséda le premier cette province en souveraineté (*V.* Conan, IX, 375). Son nom était *Guithol* ou *Withol*, mot teuton qui signifie prudent ; mais il le changea depuis contre celui de Salomon. Il succéda, vers l'an 421, à son aïeul. On ignore les événements de son règne, qui dut être très-agité. Il tenta de réformer les mœurs de ses sujets ; mais ils se révoltèrent contre lui, et le massacrèrent dans une émeute, vers l'an 434. Le lieu où périt ce prince, à Ploudivi, dans le diocèse de Léon, est encore appelé *Merzer Salaun*, le martyre de Salomon. Les auteurs de l'*Art de vérifier les dates* en concluent que c'est Salomon Ier., qui fut honoré d'un culte public en Bretagne, et non Salomon III, comme le prétendent la plupart des historiens de cette province. Il avait épousé la fille de Flavius, patrice romain, dont il eut trois fils, Grallon, Andren et Kebius. Les deux premiers lui succédèrent l'un après l'autre ; mais le sort du troisième est inconnu. — Salomon II, duc de Bretagne, était le quatrième fils de Hoël III, et lui succéda, l'an 612, au préjudice de Judicaël, son frère aîné,

---

a avant dit que les Anglais s'étaient ser- à la bataille de Crécy (1346) ; cepend- on parle point à cette occasion, et a semble certain que les habitants en employèrent en 1373 (Voy. le *Journal* t. de septembre 1834, p. 548). Mais ne sait que les canons étaient connus en à l'époque de Jean-Guillaume, et en Il paraît que les Allemands les employèrent antérieurement, puisque l'on trouve, à l'arsenal d'Amberg un canon qui porte la date de 1331. V. P. de Stetten, *Der Anfang der Artillerie gesuchenen Vorstellungen der* [illegible], p. 65. Mais Voltaire a fort bien entre cette tradition, dans *Remarques pour servir de supplément à l'Essai sur les mœurs*. Au reste, ces premiers canons ne lançaient pas des boulets de fer, mais [illegible] jusqu'à trois livres, des [illegible] grosses balles, et des compositions [illegible] il est probable que les Hongrois en [illegible] l'usage des Tartares. Quant au prêtre Berthold Schwarz, que l'on a longtemps cru avoir inventé la poudre, à Constantinople, que l'on suppose natif de Fribourg, de Mayence ou de Nuremberg ; il paraît vers la fin du XIIIe siècle, et n'a eu du [illegible] les Allemands le regardent comme un personnage imaginaire. — *Histoire de la Turcomanie*, traduite [illegible] volume [illegible] en allemand, tome II

qui se retira dans le monastère de Gaël ou Saint-Meen. Ce prince mourut sans postérité, vers l'an 632, et fut enterré dans l'abbaye de Saint-Melaine de Rennes, qu'il avait fait rebâtir. Judicaël sortit alors de son cloître, et prit les rênes du gouvernement avec le titre de roi (*V.* Judicael, XXII, 103). — Salomon III, duc de Bretagne, était fils de Rivallon, prince du sang royal, que Noménoé, son frère cadet, avait dépouillé de ses domaines. Noménoé mourut en 851 (*V.* son art., XXXI, 351), et Salomon, qui jusqu'alors avait caché son ambition et son ressentiment, réclama ses droits à la couronne de Bretagne. Charles-le-Chauve, qui n'était pas fâché de voir les princes bretons divisés, appuya les prétentions de Salomon, et lui fit adjuger le tiers de la province. Mécontent de ce partage, et instruit d'ailleurs que Charles projetait de marier son fils Louis à la fille d'Érispoé, Salomon reprit les armes, et aidé de quelques seigneurs, poursuivit Érispoé jusques dans une église, où il le massacra sur l'autel même (857). Dans le premier moment, Charles voulut venger la mort de son allié; mais satisfait des soumissions de Salomon, il lui confirma la souveraineté de la Bretagne. Le nouveau duc oublia bientôt ses promesses: il entra dans une ligue suscitée par Louis, pour détrôner son père, et aida ce prince à ravager le Maine. Il favorisa tous les troubles, toutes les conjurations qui se succédaient dans ces temps malheureux; mais enfin, intimidé par les excommunications des évêques contre les perturbateurs de la paix publique, il fit, en 864, un traité d'alliance avec Charles-le-Chauve, qui lui donna le comté de Coutances. Dévoré de remords, il résolut de profiter de ce calme, pour aller à Ro le pardon du meurtre mais ses sujets s'opposèr part, dans la crainte q mands ne tentassent u pendant son absence; et i d'envoyer à Rome sa avec une lettre au pape, Dom Morice, dans l'His tagne, 1, 252. De con roi Charles, Salomon 872, la ville d'Anger Normands s'étaient em couvrit de gloire dans c tion, qui lui valut, ave roi, l'autorisation de p signes de la royauté. Salo plus de vœu à former; n cience ne le laissait poir Il assembla les évêques gneurs, pour leur faire projet de céder le trôn Wigon, et de se retirer nastère pour y passer ses jours dans la pénite nouvelle, Pasquitène, s court aux armes, ma gon, son beau-frère, contre Salomon, qui se une église. Les rebelles de quitter cet asile pou profanation. Salomon p eux avec une contenance calme, que les plus hard porter la main sur leur p des soldats étrangers lui c yeux, et il mourut deux j en 874. Salomon, mo trône par un crime, sieurs des qualités d'un quelques historiens croie ce prince dont la mémoi rée en Bretagne d'un c mais il est probable que c reur partagée par les *Acta sanctorum*, qui ont

s sur Salomon III, dans le
du mois de juin, page 258.
W—s.

)MON, évêque de Bassora
ième siècle, est un écrivain
parmi les Syriens. Il était
ménie dans la ville de Khe-
uée au nord-ouest du lac de
l'an 1222, il assista à l'ordi-
patriarche chaldéen Saba-
l composa un Traité de la fi-
iel et de la terre, et diverses
. Ces ouvrages ne nous sont
venus. Il n'en est pas de mê-
lui qui a fait sa réputation
Syriens. Il s'en trouve deux
res dans la bibliothèque Va-
me. Ce livre, appelé l'*Abeil-*
iaque *Debourito*, est un Re-
sélanges, que Salomon en-
a prière de son ami Narsès,
Djondischapour, ou *Ko-*
r, dans le canton de *Va-*
divise en deux parties : la
contient trente-deux cha-
la seconde, vingt-huit. On
a préface, que l'auteur était
qu'il entreprit cet ouvrage.
emière partie, il traite de la
Dieu, de la création du
les éléments, du ciel, des
la lumière, des ténèbres,
ux, de l'homme et de la
les objets dont il est ques-
l'Ancien-Testament. La
artie est relative au Nou-
tament : il y parle de la
de Jésus-Christ, de sa
, d'une prophétie de Zo-
elative à Jésus-Christ. Il
législateur persan *Zara-*
et il lui donne trois disci-
oi *Gousnasaf* (sans doute
sp), Sasan et Mahaï-
onne aussi un chapitre au
l'étoile qui apparut à l'é-
la nativité du Christ, et un
autre sur la venue des Mages, dont il porte le nombre à douze, tous Persans et dont il indique les noms, sans doute apocryphes. Il parle ensuite des apôtres et des disciples de Jésus-Christ, de la fin du monde, des peuples de Gog et de Magog, des patriarches d'Orient, dont il présente la liste. Ce livre est rempli d'anecdotes et de détails qui lui donnent une certaine importance, en ce qu'il peut contribuer à faire connaître quelles étaient, sur une multitude de sujets, les opinions répandues de son temps parmi les Syriens. S. M-N.

SALOMON IARKHI. *V.* RASCHI.

SALONINE, (*PUBLIA-LICINIA-JULIA - CORNELIA - SALONINA*), impératrice romaine, était, suivant quelques auteurs, d'origine grecque; mais on n'a aucun renseignement sur sa famille : elle joignait à des traits réguliers, les grâces et les vertus de son sexe. Gallien l'épousa vers l'année 243, dix ans au moins, avant son avénement à l'empire. Elle lui donna quatre enfants, deux fils et deux filles. Ce prince épris, dit-on, des charmes de Pipa ou Pipara, fille du roi des Marcomans, l'obtint de son père, vers 257, moyennant la cession de la Pannonie supérieure; mais, si l'on en croit Brequigny, la politique décida seule ce mariage, et Gallien n'épousa Pipa, que pour s'assurer l'appui des Marcomans contre les Barbares qui menaçaient l'empire. Quoi qu'il en soit, ce second mariage ne fut jamais regardé comme légitime par les Romains, et Gallien lui-même ne traita Pipa que comme une femme du second ordre. Des savants, tels que Saumaise et Casaubon, ont cependant confondu ces deux princesses, en s'appuyant sur un passage de Trebellius Pollion, lequel est évidemment fautif (*Voy.*

les *Recherches* de Brequigny sur la famille de Gallien, *Mém.* de l'acad. des inscript., XXXII, 262). Salonine, malgré les charmes de sa rivale, conserva toujours un grand ascendant sur Gallien, et s'en servit dans l'intérêt public. Aussi généreuse que sensible, elle accueillait tous les malheureux et s'empressait de les soulager. Rome lui dut l'abondance, et un temple à *Segetia*, déesse des moissons. Elle cultiva les lettres et la philosophie; et l'on sait qu'elle honorait Plotin d'une protection particulière (*V.* PLOTIN, XXXV, 500). Rappelant Gallien à ses devoirs, elle le força plus d'une fois à prendre d'utiles mesures pour réprimer l'agression des Barbares; elle l'accompagnait à l'armée, et veillait sur les besoins des soldats, dont sa présence garantissait la fidélité. Dans une expédition en Illyrie contre les Goths ou les Hérules, Gallien ayant laissé son camp presque sans garde, les Barbares tentèrent d'enlever Salonine; mais ils en furent empêchés par le dévouement d'un simple légionnaire, qui, s'étant saisi de son poignard et de son bouclier, tua les premiers, et donna le temps à ses camarades de se réunir. Salonine, que ses vertus rendaient digne d'un meilleur sort, fut massacrée avec Gallien devant Milan, au mois de mars 268 (*V.* GALLIEN, XVI, 366). Avec elle périt aussi SALONIN (*Quintus-Julius-Saloninus Gallienus*), le plus jeune de ses fils, déclaré Auguste depuis peu. L'aîné, nommé de même SALONIN (*Publius-Licinius-Cornelius-Saloninus-Valerianus-Augustus*), créé César par Valérien son aïeul, fut envoyé dans les Gaules, pour s'instruire dans l'art de la guerre; mais il fut tué par l'ordre de Posthume (*V.* ce nom, XXXV, 500), en 257, ou en 259, à l'a ans, suivant Brequigr pose que la ville de Co deux années aux forces On a des médailles de de l'aîné de ses fils, d métaux; celles d'or s rares: il y a des revers rieux et recherchés d M. Mionnet les a déc ouvrage du *Degré d médailles romaines*.

SALTZMANN. *V.* S

SALUCES (THOMAS marquis DE), avait pris vernement du vivant le marquis Frédéric Ier sat de Saluces, dont postérieure à celle des marches du Piémont, s de Suse, d'Ivrée et de comprenait les vallées tuées entre la Pelice et marquis de Saluces, pri de l'empire, le furent a tes de Savoie. Leur ré naire était dans les châ luces et de Revel. A par lés avec d'autres prince se montrèrent, dit le m de Beauregard (*Mém. maison royale de Savo* lement sages, modérés leur mémoire fut long- aux peuples qu'ils avaien L'ambition de Mainfroi oncle de Thomas II, a germes d'une guerre civ lit entraîner la ruine de Saluces et de l'indépend pays. Au mépris d'un tr signé en 1334, Mainfr gué avec le comte de Sav ce d'Achaïe et le roi de tous réunis, ravagèrent marquisat. Thomas fut sa résidence, le 13 avr

Saluces fut livrée au pillage flammes. Le vieux château ; et plus de deux cents habi- irent massacrés, sans égard u au sexe, et même sans res- ur les lieux saints. Thomas, sonnier par le prince d'A- it conduit à Pignerol, avec t fils, et n'obtint sa liberté treize mois de captivité, au l'une rançon de soixante mil- s d'or et de la cession du de Dronero à la ville de Co- froi prit possession de la Saluces et d'une grande par- marquisat, dont l'empereur IV lui donna l'investiture.

mort du roi de Naples, revendiqua ses droits ; et, il fut remis en possession uisat par le même empe- rles IV, qui en avait investi , quelques années aupara- omas avait épousé Richar- de Galeaz Visconti, sei- Milan. Il mourut en 1357, de son mariage. Frederic, sseur, Azon et Eustache, a une nombreuse descen- où sont issues les diverses de la maison de Saluces qui n Piemont. R—M—D.

ES THOMAS III, neuviè- us DE , né vers l'an 1350, comme le précédent, du son père, les soins du gou- t. Ses querelles avec le duc l'ayant mis dans le cas de en France, et d'y passer années, il y composa le tude : le *Voyage du che- ant*, qui eut une grande ré- mprimé à Anvers, en 1557, om de *Jean Carthemi*, cet st devenu extrêmement ra- bliothèque de Turin en pos- opie manuscrite. C'est une composition bizarre, moitié en vers, moitié en prose, n'offrant guère d'intérêt que sous le rapport de l'histoire du temps, qui y est traitée avec une franchise et une liberté approchant quelquefois du ton de la satire. (1) Rentré dans ses états, Thomas eut à soutenir une forte lutte contre Amédée, prince d'Achaïe. Battu et fait prisonnier, sous Monasterolo, il ne recouvra sa liberté qu'au bout de deux ans, moyennant une rançon de vingt mille florins d'or. Peu de temps après, il s'allia avec Théodore, marquis de Montferrat. Ils assiégeaient ensemble le château de Scarnafis, entre Saluces et Monasterol, lorsque le prince Louis d'Achaïe, frère et successeur d'Amédée, ligué de son côté avec le duc Amédée de Savoie, déclara la guerre au marquis Thomas, l'assiégea dans Saluces, en 1413, et le força de souscrire à toutes les demandes que ne manqua pas de lui adresser le duc de Savoie, notamment de renoncer à l'alliance que son père avait signée avec le roi de France. Thomas III eut plusieurs enfants de son mariage avec Marguerite, fille du comte de Luxembourg et de Brienne. Il mourut accablé de chagrins, en 1416.

R—M—D.

SALUCES (Louis Ier., dixième marquis DE), fils et successeur du précédent, resta d'abord sous la tutelle de sa mère, Marguerite de Luxembourg. Cette princesse ne put conserver la paix qu'en faisant hommage du marquisat de Saluces, en 1419, au duc Amédée de Savoie. Louis, devenu majeur, se fit remarquer par une sagesse précoce et une grande habileté dans les affaires,

(1) M. d'Agliano a donné sur ce roman une Notice intéressante, insérée en 1814, dans le tom. XXVII des *Mémoires* de l'académie de Turin.

qui déterminèrent le duc Amédée à le nommer son lieutenant-général en Savoie. Choisi pour arbitre entre les Vénitiens et les Florentins d'une part, et Philippe-Marie Visconti, seigneur de Milan, de l'autre, il vint à bout d'aplanir les difficultés, à la grande satisfaction des parties; ce qui lui valut l'honorable surnom de pacificateur. Le duc de Savoie, Amédée VIII, élu pape, ayant abdiqué en faveur de son fils Louis, le marquis de Saluces resta fidèle à ce dernier, qui le nomma gouverneur-général de la Savoie et du Piémont. Vers cette époque, le marquis Louis refusa le gouvernement de la république de Gènes, que lui offrit le roi de France, Charles VII. Louis de Saluces entreprit un ouvrage digne des Romains : il ouvrit une route creusée au-dessous du Mont-Viso, à peu de distance des sources du Pô, qui établissait, pour toutes les saisons, une libre communication entre le Piémont et la France, en évitant les longs détours qu'exigent les chemins pratiqués par les autres vallées du marquisat. Le comte Joseph-Ange de Saluces (*Voyez* pag. 229 ci-après) a décrit cette route, dans un Mémoire statistique sur la province de Saluces. Louis Ier. mourut septuagénaire, en 1475, laissant plusieurs enfants de son mariage avec Isabelle, fille de Jean Jacques, marquis de Montferrat. R—M—D.

SALUCES (Louis II, onzième marquis DE), fils du précédent, né en 1438, renouvela l'hommage du marquisat de Saluces au duc de Savoie, et épousa Jeanne, fille de Guillaume de Montferrat, dont la sœur cadette, nommée Blanche, avait été mariée au duc Charles de Savoie. Cette alliance, qui semblait devoir garantir le maintien de la paix entre les deux maisons, [illegible] fet contraire. Elle ne s[illegible] veiller les anciennes a[illegible] marquise de Saluces ne porter l'idée de la déper[illegible] se trouvait envers sa [illegible] l'hommage prêté, elle œuvre pour s'y soustr[illegible] dressa, en 1485, au r[illegible] Charles VIII, et réclan[illegible] Le duc de Savoie, ayan[illegible] sance de ces démarche[illegible] son côté, avec le duc d[illegible] de concert avec Louis [illegible] chaïe, son oncle, il le[illegible] de trente mille hommes[illegible] fia le commandement [illegible] Miolans, maréchal de [illegible] magnole fut assiégé. Le[illegible] tait ménagé des intellig[illegible] garnison : Jean-Jacq[illegible] marquis Louis, qui co[illegible] place, fut forcé de s[illegible] commencement de 148[illegible] de Saluces alla demand[illegible] des secours au roi de [illegible] saut le gouvernement [illegible] son frère Charles-Dom[illegible] sœur, la comtesse de [illegible] Seize cents soldats étr[illegible] mandés par le marquis [illegible] étaient chargés de défe[illegible] tale. En février 1486, M[illegible] tit Saluces. La garnison[illegible] ges de valeur; mais m[illegible] que brave, elle dut su[illegible] efforts réitérés d'une enne[illegible] plus nombreux, qui, à [illegible] attaque générale, se ren[illegible] la ville. Plusieurs traits[illegible] me et d'un noble courag[illegible] ce siége mémorable. L[illegible] de la ville étaient ince[illegible] vres manquaient; les hab[illegible] tout sacrifié pour leur [illegible] dames abandonnèrent [illegible] pour venir au secours

la résistance. Elles ne s'en là : oubliant la délicatesse se, elle voulurent partager s du soldat, travaillant jour éparer les brèches, et mon- ude sur les remparts. Cette se valut à la ville une hono- itulation, et la préserva du pil- rendit au ciel de solennel- s degrâces, dont le souvenir étué par un vœu annuel des qui a été observé jusqu'à ces temps. Après la reddition s, le maréchal de Miolans ssion de tout le marquisat ; it à Louis que les châteaux , de Venasque et de Revel. ise Jeanne se rendit dans , et s'y défendit avec une pidité. Le duc Charles de rda le marquisat pendant

A la mort de ce prince, dressa au duc de Milan, int quelques troupes, au squelles il fut remis en pos- marquisat, en 1490, du ent du roi de France; et mps après, il conclut un ent avec le duc de Savoie. en secondes noces Margue- de Gaston de Foix, qui a e grande influence sur les de la maison souveraine de et qui est accusée d'en avoir chute. Louis XII, succes- harles VIII, entré en Ita- 03. pour conquérir le Mi- le royaume de Naples, fut magnificence par le mar- Saluces, qui fut décoré de Saint-Michel, nommé es armées françaises en Ita- ut le envoyé comme vice- les. L'arrivée de Louis de dans ce pays, fut suivie de ce de Gaète, assiégé par les s, de la reprise du duché de Trajetto, de Fondi et de plusieurs places de guerre. Son habileté excita de la jalousie parmi les chefs de l'armée, et une mésintelligence qui causa la perte de la bataille du Garigliano. Louis, forcé d'abandonner le champ de bataille, fit embarquer le reste de l'armée, qui, dans la traversée, périt, en grande partie, par les ravages d'une épidémie. Le marquis de Saluces, retiré à Gênes, y mourut le 27 janvier 1504. Son corps, transporté à Saluces, fut enseveli dans l'église de Saint-Jean, où l'on voit son mausolée. Louis eut la réputation d'un habile politique, d'un grand capitaine, et d'un prince très-pieux. Il fut non-seulement le protecteur des gens de lettres, mais leur ami et leur émule. Il avait fondé une académie qui se réunissait dans son palais, et à laquelle il communiquait souvent de la prose et des vers de sa composition. Entre autres ouvrages dont il fut l'auteur (la plupart étant perdus), nous citerons l'*Art de Chevalerie selon Végèce*, imprimé sans nom d'auteur, Paris, 1488 (1), qui finit par une pièce de vers fort curieuse, intitulée : *La Déclaration des douze Vertus, que ung noble homme, et de noble couraige, doit avoir en son cœur, et en sa mémoire, et en user.* L'original manuscrit de cette pièce se conservait à Saluces, dans la bibliothèque du couvent de Saint-Dominique. R—M—D.

SALUCES (Michel-Antoine, douzième marquis de), fils du précédent et de Marguerite de Foix, fut élevé sous la tutelle de sa mère. Il se trouvait ainsi naturellement attaché aux intérêts et placé en quelque sorte sous la protection de la France, qui

(1) On a quelquefois attribué ce livre à Jehan de Meung (*Voyez* ce nom, XXVIII, 386, note II.)

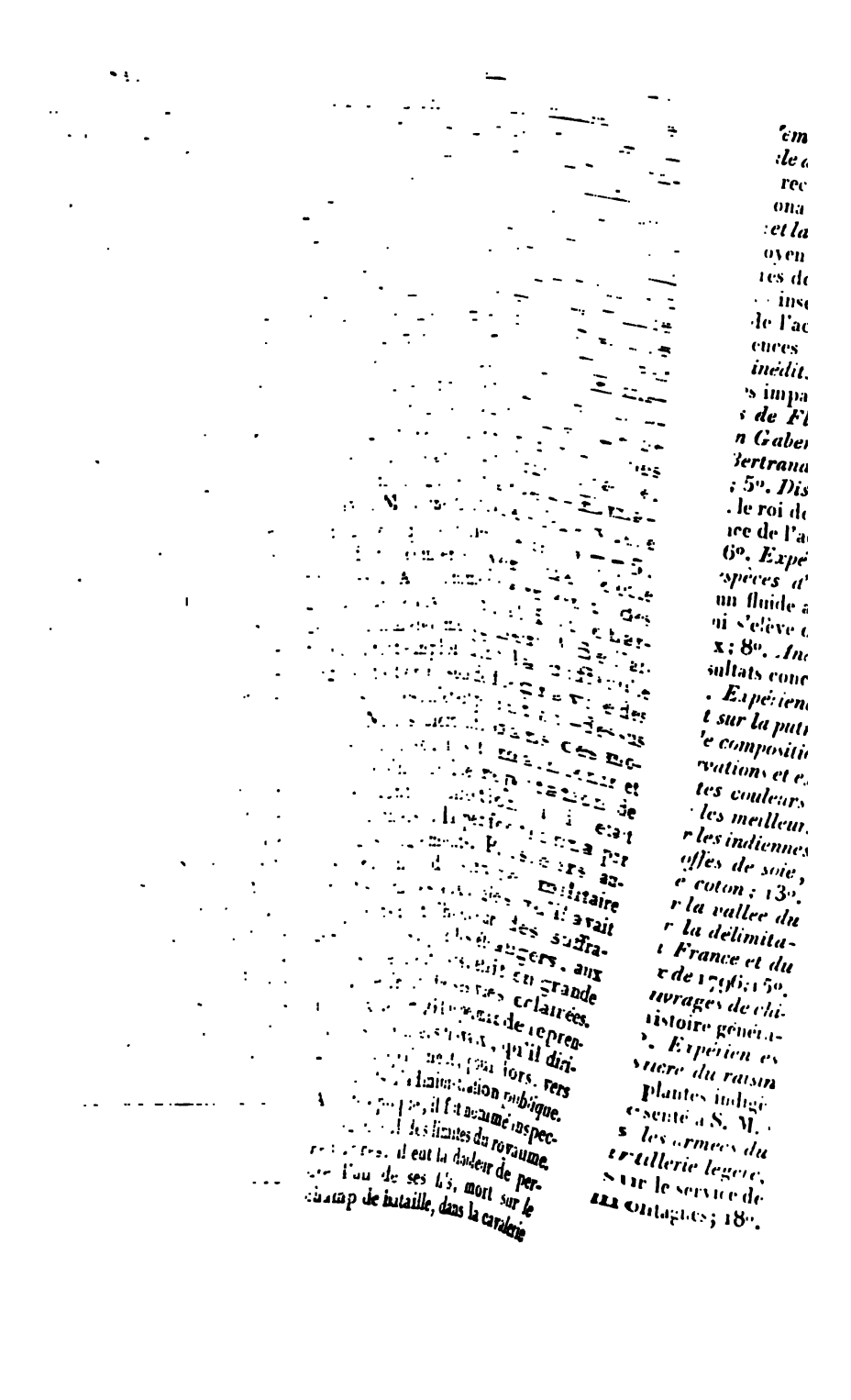
conservait le souvenir des services de Louis son père. Louis XII, qui l'aimait beaucoup, le nomma gouverneur d'Asti, en 1507. Michel-Antoine, ayant suivi l'armée française en Italie, fut présent à la bataille d'Agnadel, à la prise de Bergame, de Brescia et de Crémone, au siége de Peschiera, et enfin à la bataille de Novare, où, menacé d'être dépouillé de son marquisat par le duc de Milan, il se racheta, au moyen d'une somme de seize mille ducats d'or. Après la mort de Louis XII, Michel-Antoine suivit encore la fortune de François Ier., son successeur, et fut le premier à entrer dans Milan avec l'armée française. Il se distingua, dans plusieurs rencontres très-périlleuses, à la tête d'un corps de troupes considérable. Il se trouva aussi à la fameuse bataille de Pavie. Chargé, pour la seconde fois, de commander un corps de troupes françaises dans la rivière de Gènes, il s'en acquitta si glorieusement, que le roi, en récompense, le nomma amiral de Guienne, et son lieutenant-général en Italie. La guerre ayant recommencé dans ce pays, après la délivrance de François Ier., le marquis de Saluces fut mis à la tête des troupes françaises contre les impériaux commandés par le connétable de Bourbon. Michel-Antoine se rendit maître de Florence, et défit l'ennemi en deux rencontres. C'est lui qui avait commandé l'avant-garde française à la bataille de Marignan. Il accompagna le roi lors de son entrevue avec le pape Léon X, à Bologne, et fut traité par ce souverain pontife avec des marques de bonté toutes particulières. Au retour de François Ier. dans son royaume, Michel-Antoine l'y avait suivi, en reconduisant les débris de son armée. Les impériaux profitèrent d
pour occuper le marq
ces, après avoir pillé la
dant, la guerre ayant
Italie, le marquis de S.
la mort de Lautrec, e
nommé au commande
mée française dans le
Naples. Il ne survéc
temps à cette brillante c
mourut des suites d'une
avait reçue au genou, e
les murs d'Averse, n
âgé que de quarante-qu
corps fut transporté à
fut enseveli dans l'égliſe
— Saluces (Jean-Lo
marquis de), frère a
dent, devait lui succ
gouvernement du marq
fut enlevé par un ord
France (ordre auquel c
mère ne fut point étr
fermé dans un château
par son frère Françoi
tué sous les murs de
qu'il assiégeait pour rec
nitude des droits souve
se plaignait d'être d
briel, le dernier des t
Michel-Antoine, fut d
sœur de François, mais
comme Jean-Louis, e
château de Pignerol. C
l'illustre maison de S
l'exercice de la souve
elle avait joui pendant
Le roi de France, H
possession du marquis
cessé d'être un fief de l'
reversible au duc de Sa
cas où la maison de Sa
laissé aucun héritier lé
Charles-Emanuel Ier. a
plusieurs reprises, ses r
Henri III, roi de Fran
mis en possession de c

mpara de vive force, en
le marquisat, après avoir
g sujet de contestation entre
souverains, fut définitive-
, comme l'on sait, par le
Lyon, au duc de Savoie,
IV, en 1601, en échange
sse, du Bugei, du Val-
du pays de Gex. R-M-D.

ES DE MENUSIGLIO
NGE, comte DE), d'une
ue de l'ancienne maison
de Saluces, général d'ar-
s les armées du roi de Sar-
t principal fondateur de
des sciences de Turin,
aluces, en 1734. Les tra-
omte de Saluces, étant es-
ntlıés à l'histoire du renou-
le la chimie, auquel ils ont
de part, nous autorisent
ns quelques détails sur la
savant. Ayant terminé, à
ize ans, son cours de phi-
il fut envoyé à Turin, et
nombre des pages du roi.
lors les premiers éléments
mariques. Entraîné par son
cette étude, il entra dans
, et y fut reçu lieutenant.
ie était alors dirigée en
par le célèbre Papacino
(*V.* ce nom, II, 284).
par un tel juge, le jeune
t considéré comme capa-
seulement de tenir digne-
lace dans son corps, mais
seconder les professeurs
les, au nombre desquels se
l'immortel Lagrange, qui
et non sans le concours de
ème le, s'éleva au premier
la science, et fixa sur ses
travaux l'attention des plus
savants de l'Europe. Leur
celle que des études com-
odissent entre eux et Ci-
gna, de Mondovi, établirent entre les trois savants une union qui, en 1775, fut l'origine de l'académie des sciences de Turin, laquelle, par ses premiers essais et par les Mémoires remarquables qu'elle donna au public, ne tarda pas à être mise au rang des premiers établissements littéraires de ce genre (*V.* Lagrange, XXIII, 158). A cette époque, la chaire de physique de Turin était occupée par le savant P. Beccaria, si connu par ses travaux sur l'électricité (*Voy.* Beccaria, IV, 8). Ce fut sous un tel maître que le jeune Saluces étudia les premiers éléments de la physique, et que son esprit reçut, pour l'étude des phénomènes, cette salutaire direction, à laquelle il était naturellement disposé, et qui devait le conduire dans le véritable chemin des découvertes. On sait dans quel état se trouvait alors la chimie; elle était surtout très-peu avancée en Piémont. Mais déjà les travaux de quelques savants préparaient cette grande révolution qui devait en faire une science toute nouvelle. L'Angleterre, l'Allemagne et la Hollande publiaient à l'envi les résultats des recherches de leurs chimistes sur l'air fixe et sur le dégagement des fluides élastiques. L'Italie dut au comte de Saluces de ne point rester en arrière des autres nations. Il n'avait encore alors que vingt-quatre ans. La théorie naissante des gaz était généralement subordonnée, dans les écoles, à la doctrine de Hales, doctrine insuffisante pour l'explication d'un grand nombre de phénomènes. Le comte de Saluces, guidé par l'observation et se livrant à des expériences judicieuses, parvint à d'importantes découvertes sur les gaz. Il s'était particulièrement appliqué à étudier la nature intime et les propriétés spé-

cifiques du fluide qui se développe dans l'inflammation de la poudre à canon. Il alla plus loin dans cette recherche que son contemporain l'anglais Benjamin Robins, qui étudiait les mêmes phénomènes. Il parvint ainsi, par ses propres efforts, à s'initier dans les nouvelles doctrines pneumatiques qui naissaient des travaux de Black, de Priestley, de Cavendish, et peu après, en France, de ceux de l'illustre Lavoisier; et l'on doit lui assigner à cet égard un rang distingué parmi les savants que nous venons de nommer. Le premier fruit de ses recherches assidues fut un Mémoire consigné dans les deux premiers volumes des *Miscellanea Taurinensia*, dans lequel il explique ce qui se passe dans l'inflammation de la poudre à canon, selon les conditions, soit de sa propre composition, soit de la qualité des corps solides contigus et des fluides ambiants. Le pas qu'il venait de faire était de la plus haute importance, eu égard aux fausses notions qui régnaient alors sur la nature de ce phénomène; car les physiciens doutaient encore de l'existence d'un fluide élastique dans la poudre. Ce premier travail fut suivi de quelques Observations, déduites de nombreuses expériences sur la cause de la mort des animaux et de l'extinction de la flamme dans tout espace fermé; et d'un second Mémoire sur le gaz qui se dégage de la chaux vive, comparé avec l'air vital, que l'on désignait alors sous la dénomination d'*air déphlogistiqué*. Le comte de Saluces, accoutumé à réfléchir, joignait toujours la méditation à l'observation des phénomènes; sa sagacité naturelle lui en faisait entrevoir les conséquences, souvent même les plus éloignées, et l'influence qu'elles devaient avoir ultérie les progrès de la scienc lors il n'hésita pas à pré inévitable et prochaine révolution en chimie, la en effet bientôt. Il pul écrits qui contribuèrent car ses expériences et ments avaient acquis u torité parmi les chimist était un de ceux qui av le plus avant dans les d velles, il comprenait l'importance d'enrichi sultats les procédés jo arts. Dans cette vue, i fournir, par des ex preuves sensibles de l' plication que l'on pou théories chimiques au ment de certains arts, de celui de la teinture (posa de nouveaux mo à rendre et plus pron sûres la préparation et tion de certaines substa de quelques sels emplo ment dans les usages fa publics qu'officinaux. S et ses essais multipliés rent l'invention de plu ments d'une grande util entr'autres, la machi soie par le moyen de l'eau bouillante. A ce s de la vérité nous oblige que la justice réclame la priorité d'invention pareil pneumato-chimi donna, plus tard, le no qui avait fait connaître

(1) L'auteur d'un Éloge histor Saluces, que nous indiquons pl texte d'une lettre des plus hono ce dernier par Macquer, auteu tavier en soie, au sujet d'un ét teinte en noir, que le comte de adressé.



cifiques du fluide qui se développe dans l'inflammation de la poudre à canon. Il alla plus loin dans cette recherche que son contemporain l'anglais Benjamin Robins, qui étudiait les mêmes phénomènes. Il parvint ainsi, par ses propres efforts, à s'initier dans les nouvelles doctrines pneumatiques qui naissaient des travaux de Black, de Priestley, de Cavendish, et peu après, en France, de ceux de l'illustre Lavoisier; et l'on doit lui assigner à cet égard un rang distingué parmi les savants que nous venons de nommer. Le premier fruit de ses recherches assidues fut un Mémoire consigné dans les deux premiers volumes des *Miscellanea Taurinensia*, dans lequel il explique ce qui se passe dans l'inflammation de la poudre à canon, selon les conditions, soit de sa propre composition, soit de la qualité des corps solides contigus et des fluides ambiants. Le pas qu'il venait de faire était de la plus haute importance, eu égard aux fausses notions qui régnaient alors sur la nature de ce phénomène; car les physiciens doutaient encore de l'existence d'un fluide élastique dans la poudre. Ce premier travail fut suivi de quelques Observations, déduites de nombreuses expériences sur la cause de la mort des animaux et de l'extinction de la flamme dans tout espace fermé; et d'un second Mémoire sur le gaz qui se dégage de la chaux vive, comparé avec l'air vital, que l'on désignait alors sous la dénomination d'*air déphlogistiqué*. Le comte de Saluces, accoutumé à réfléchir, joignait toujours la méditation à l'observation des phénomènes; sa sagacité naturelle lui en faisait entrevoir les conséquences, souvent même les plus éloignées, et l'influence qu'elles devaient avoir ultérieuren les progrès de la science. A lors il n'hésita pas à prédire inévitable et prochaine, un révolution en chimie, laquel en effet bientôt. Il publia écrits qui contribuèrent à l'a car ses expériences et ses ı ments avaient acquis une gı torité parmi les chimistes. (était un de ceux qui avaien le plus avant dans les doctr velles, il comprenait d'au l'importance d'enrichir de sultats les procédés journa arts. Dans cette vue, il s'c fournir, par des exemp preuves sensibles de l'heu plication que l'on pouvait théories chimiques au perf ment de certains arts, et no de celui de la teinture (1); posa de nouveaux moyens à rendre et plus prompte sûres la préparation et la n tion de certaines substance: de quelques sels employés ment dans les usages famili publics qu'officinaux. Ses n et ses essais multipliés lui rent l'invention de plusieu ments d'une grande utilité : entr'autres, la machine soie par le moyen de la v l'eau bouillante. A ce sujet de la vérité nous oblige de que la justice réclame en la priorité d'invention de pareil pneumato-chimique donna, plus tard, le nom d qui avait fait connaître po

(1) L'auteur d'un Éloge historique Saluces, que nous indiquons plus ba texte d'une lettre des plus honorables ce dernier par Macquer, auteur de l' turier en soie, au sujet d'un échanti teinte en noir, que le comte de Salu adresse.

procédé analogue. Le com-
luces a dédaigné de revendi-
bliquement ses droits à cet
il s'est borné à le faire une
is, en termes extrêmement
, observant qu'il n'avait pas
ne ses appareils fussent di-
faire époque dans l'histoire
grès de la science, et qu'il lui
it que tout physicien expé-
pourrait facilement en ima-
semblables (2). Mais toute
ui a été rendue par un suf-
vant, lui seul, tous les élo-
t celui du célèbre Lavoisier,
is les expériences du comte
ces au premier rang et l'a
-même au nombre des trois
s fondateurs de la nouvelle
lans l'Histoire des fluides aëri-
et particulièrement de la théo-
combustion (3). Le comte de
avait réussi, par ses efforts et
vérance, à consolider l'aca-
naissante de Turin, en sur-
t les obstacles qui ne man-
mais de s'élever contre toute
ion nouvelle. Cette compa-
ccore au berceau, avait déjà
regards du monde savant;
it de sa renommée avait dé-
le roi Charles-Émanuel III à
ferer le titre de *Société roya-*
comte de Saluces en fut élu
nt à l'unanimité. Bientôt les
s les plus distingués de l'étran-
abitionnèrent l'honneur d'y
réges; et, aux noms de ses
rs membres, les Saluces, les
ge, les Cigna, les Bertrandi,
dil, les Michelotti, les Allio
Caluso, furent bientôt unis

ceux des Bernoulli, des Haller, des Condorcet, des Lavoisier, des La Place, des d'Alembert, des Franklin, etc. Le roi Victor-Amé III érigea cette société en *Académie royale*, par patentes du 25 juillet 1783. On connaît assez le rang qu'elle n'a cessé de tenir, depuis son origine, parmi les sociétés savantes de l'Europe. Le comte de Saluces avait été nommé, en 1763, écuyer du prince héréditaire Charles-Émanuel; et il avait pris part à l'éducation du jeune prince, étant chargé de lui enseigner les sciences physiques et leurs rapports avec l'art militaire. Après le mariage de Charles-Émanuel avec Madame Clotilde-Xavière de France, qui eut lieu en 1775, il fut fait premier écuyer de cette princesse. Au commencement des guerres de la révolution, il fut chargé du commandement général de l'artillerie. Cet emploi, dont la difficulté augmentait en raison de la gravité des circonstances, n'était point au-dessus de lui. Non-seulement, dans ces moments de crise, il sut maintenir et accroître l'honorable réputation de l'arme dont la direction lui était confiée, mais il la perfectionna par de sages réglements. Plusieurs autres branches du service militaire furent soumises aux règles qu'il avait proposées; et l'honneur des suffrages accordés, par les étrangers, aux armes piémontaises, était en grande partie le fruit de ses vues éclairées. La paix de 1796 lui permit de reprendre ses premiers travaux, qu'il dirigea principalement, pour lors, vers les objets d'administration publique. A cette époque, il fut nommé inspecteur-général des limites du royaume. Peu après, il eut la douleur de perdre l'un de ses fils, mort sur le champ de bataille, dans la cavalerie

[illegible]

piémontaise, qui, alliée avec les Français, par suite du traité de Cherasco, combattait sous les murs de Vérone. Pendant les événements qui suivirent, le comte de Saluces fut rendu aux loisirs domestiques. Sous le gouvernement impérial, des honneurs qu'il n'avait point recherchés, lui furent décernés dans sa retraite. Il fut d'abord rappelé à la présidence de l'académie de Turin, et fut ensuite créé chevalier, commandant et chancelier de la dix-septième cohorte de la légion d'honneur. Depuis long-temps il soupirait après un repos absolu; mais ce juste desir ne le dominait pas au point qu'il se crût entièrement dégagé de l'obligation d'être utile à ses concitoyens. Dans ces années malheureuses, où un régime rigoureux blessait tous les intérêts, il modérait l'impatience des esprits ardents et inquiets, par la sagesse de ses conseils, et plus encore par la générosité de son exemple. Placé à la tête de l'instruction publique, on voyait prospérer et se fortifier les études de la jeunesse, sous l'influence de ses soins et par l'effet de ce zèle infatigable avec lequel il avait toujours recherché les moyens les plus propres à faire fleurir dans sa patrie la culture des lettres et des sciences. Le comte de Saluces jouissait enfin du fruit de ses longs travaux et d'une belle et honorable carrière, lorsque, dans les premiers mois de 1809, il fut attaqué d'un mal d'abord peu violent, mais qui, augmentant graduellement, fut suivi d'une fièvre qui lui ôta entièrement les forces de l'esprit, et le conduisit au tombeau. Il mourut en philosophe chrétien, le 16 juin 1810. Sa perte fut vivement sentie par ses amis. Le commerce scientifique qu'il avait entretenu, de son vivant, a
nombre des hommes
truits de son temps,
France, en Angleterre,
et son mérite reconnu
des offres flatteuses de
de Prusse, Frédéric-le-G
te de Saluces exposait
ou plutôt avec éloque
sées et ses vues; en qu
mirablement secondé
de son organe, par la
justesse de son geste,
l'habitude noble, gra
tueuse de sa personne.
d'une excellente mém
sement combinée ave
de imagination, d'où
jugement droit et ferm
en toutes choses. Sous
l'étude, il était pénét
dans ses recherches, a
dent dans ses observati
dans ses expériences,
nous l'avons remarqué,
à saisir les détails des
naturels, qu'à en prév
quences. La plupart de
été publiés en langue fr
les affaires politiques, i
préférence en faveur de
cien. En toutes choses
chait que le vrai. Il p
respect et simplicité l
ses pères: il l'aimait co
de consolations dans l'i
comme le fondement d
et de la véritable liberté
des sciences de Turin av
son buste, dès 1809, d
salle de ses assemblées p
1813, il a été publié u
torique du comte de Sal
des bons écrivains de s

(A) *Elogio storico del conte*
Saluzzo di Menusiglio, scritto d
si, Turin, Pane, 1813. On peut v

vers ouvrages que l'on
'ant laborieux : I. *Mé-*
rés dans les cinq volu-
cellanea Taurinensia) :
ature du fluide élasti-
éveloppe de la poudre à
3°. et 4°. Suite et Addi-
mes recherches ; 5°. *De*
'a chaux vive sur diffé-
ances ; 6°. *Expériences*
her les causes des chan-
arrivent au sirop vio-
melange de differentes
7°. *Observations chimi-*
flexions sur un *Essai de*
arée. — II. *Mémoires in-*
cinq volumes suivants
ie des sciences de Tu-
l'action des acides sur
ibstances metalliques et
uses de nature vitrioli-
1°. et 12°. *Expériences*
ons sur le gaz déphlo-
°. *Examen des phéno-*
résente la réduction de
aux métalliques ; 14°.
la prétendue absorption
ans les vases clos ; 15°.
Mémoires de M. Monet
e de la terre du spath
Observations prélimi-
imperfections des mi-
fs, et des instruments
sage dans les expérien-
-chimiques ; 17°. *Expé-*
es liqueurs gazeuses ar-
III. *Lettre* à MM. Mac-
, *sur la conversion de*
lique en acide nitreux,
o, in-4°. IV. *Lettera*
Vernazza di Freney,
formazione dell' aci-
n acido nitroso, publiée
ion espagnole, Madrid,

Ibarra, in-4°. V. *Memoria sulla discomposizione del sale ammoniaco* (dans le tome 1 du recueil de la *Società Italiana*, Verona, 1782). — VI. *Sur l'extraction et la purification du nitre*, par le moyen de la filtration à travers les pores des ustensiles d'argile ordinaires (inséré dans le quatrième volume de l'académie dite Impériale des sciences de Turin). — VII. *Ouvrages inédits*, dont quelques-uns sont restés imparfaits : 1°. *Éloge du marquis de Fleury* ; 2°. *Éloge du médecin Gaber* ; 3°. *Éloge du professeur Bertrandi* ; 4°. *Eloge de M. Carena* ; 5°. *Discours* prononcé devant S. M. le roi de Suède, à la première séance de l'académie royale de Turin ; 6°. *Expériences sur différentes espèces d'air* ; 7°. *Expériences* sur un fluide aériforme *sui generis*, qui s'elève dans l'extinction de la chaux ; 8°. *Analyse des scorpions* et résultats concernant la médecine ; 9°. *Expériences sur la fermentation et sur la putréfaction* ; 10°. *Nouvelle composition de l'encre* ; 11°. *Observations et expériences sur différentes couleurs* ; 12°. *Observations sur les meilleurs procédés pour gauffrer les indiennes et pour teindre les étoffes de soie, de laine, de fil et de coton* ; 13°. *Aperçu statistique sur la vallée du Pô* ; 14°. *Rapport sur la délimitation des confins de la France et du Piémont, après la paix de 1796* ; 15°. *Abrégé de plusieurs ouvrages de chimie*, pour servir à l'histoire générale de la chimie ; 16°. *Expériences sur l'extraction du sucre du raisin* et de quelques autres plantes indigènes ; 17°. *Projet* (présenté à S. M.) *pour introduire dans les armées du roi de Sardaigne l'artillerie légère*, avec des remarques sur le service de cette arme dans les montagnes ; 18°.

... portrait, dans les
Piemontesi illustri, Turin,

Réflexions politiques sur l'état du Piémont depuis la paix de 1796.

R—M—D.

SALUTATO (Lin - Coluccio-Pierio), qui partage avec Boccace, Pétrarque et le Dante, la gloire de la restauration des lettres au quatorzième siècle, naquit en Toscane, au bourg de Valdinievole, dans le château d'Itignano, l'an 1330. Pierre Salutato, son père, distingué par sa naissance, son crédit et sa valeur militaire, ayant été exilé de la Toscane, par les factions qui désolaient alors ce pays, se réfugia, avec son fils, auprès de Thadée Pepoli, seigneur de Bologne, au service duquel il entra, et demeura jusqu'à sa mort. Pendant ce temps, son fils s'adonna, en cette ville savante, à l'étude des lettres, et, contre son gré, mais pour obéir aux volontés paternelles, à la jurisprudence, qu'il abandonna bien vîte, après la mort de Pierre Salutato, pour se consacrer tout entier à la recherche et à la lecture des anciens auteurs. Son application et son discernement lui firent bientôt comprendre que leurs ouvrages, qu'on n'avait encore qu'en copies manuscrites, avaient été corrompus par les copistes; et il mit tous ses soins à corriger leurs erreurs et à retrouver ce qui était perdu en ce genre. Il composa même à ce sujet, un livre dans lequel il proposait de confier la correction des anciens ouvrages à de véritables savants, de former une société d'hommes intelligents et fidèles pour les copier, et d'établir des bibliothèques publiques et des académies chargées de confronter les manuscrits, et de choisir celui qui serait le plus conforme en tout au style et au génie des auteurs. Ce bon livre, qui courut alors toute l'Europe, n'a jamais été imprimé; mais on le plusieurs bibliothèques. dans le siècle suivant, l' fut inventée, elle profi nuscrits corrigés par par d'autres beaux génies excités au même travail. avait acquis déjà cette ré légant latiniste dont il re aujourd'hui. Plusieurs des états républicains ch à se l'attacher, en lui emplois aussi lucratifs rables. Il accepta celui celier de la ville de Pérou Urbain V, qui était venu à Rome, desira l'avoir ses secrétaires apostoliq lui fit prendre l'habit ec Il était déjà veuf de sa pr me. Quand ce pontife rep Siége à Avignon, Salutat pas le suivre, et se remar puissants souverains le de nouveau d'entrer à leu aima mieux retourner c tric. La république de nomma son chancelier, cette charge était difficil à cause des factions qui alors la Toscane. A celle delmonti, des Albizzi, d Alberti, des Médicis, s celles des Guelphes et c Salutato se maintint a dans son emploi pend trente ans, c'est-à-d sa mort, en s'attachant à empêcher qu'aucune de ne donnât un maître à sa même la république de F sât attenter à la liberté d sines; et d'autre part, par sa sagesse et ses lu la correspondance qu'i nom de l'état, avec les c rains de l'Europe. La

, la rédaction du manifeste
entins contre le duc de Mi-
n Galéas Visconti, qui, vers
it à soutenir une guerre avec
ait dire, parce prince, qu'il
ait davantage la plume de
qu'une troupe de dix mille
» florentins. » Il excellait
genre épistolaire, soit en
nt en italien. Ses Lettres en
mière langue, sont citées
les autorités, dans le grand
aire de la *Crusca*. Il en écri-
on nom particulier au pape
t VII et au marquis de Bran-
, pour les engager à mettre
chisme des anti-papes, qui
alors l'Église. Malgré tant
ations que lui donnaient les
publiques, il avait encore le
le cultiver la littérature. De-
mort de Pétrarque et de Boc-
gardé lui-même comme le
parmi les savants de son
il était consulté de toutes
ur des objets d'érudition. Il
alors des hommes qui, pré-
aux paradoxes de J.-J. Rous-
utre les lettres, déclamaient
elles, en les accusant, non
ment de corrompre les mœurs,
nuire à la pureté de la reli-
le ce nombre étaient princi-
nt Julien Zannerino, profes-
Decretales, dans l'univer-
Bologne, dont il était en mê-
ps chancelier, et le moine
ule Jean de Saint-Miniato,
ndait aux Chrétiens la lecture
iens poètes, et qui n'avait
e trop de partisans. Salu-
rivit contre le moine et le
ur, en démontrant que les
es avaient profité des auteurs
, dans leurs Traités en fa-
la religion. Lui-même se mit
ver des vers latins, avec un

tel succès, que les Florentins, dans leur enthousiasme pour son nouveau talent, conçurent le dessein de le couronner poète, du consentement de l'empereur. La mort de Salutato arrivée sur ces entrefaites, le 4 mai 1406, ne leur permit pas de le couronner vivant; mais ils s'en dédommagèrent en rendant cet hommage à son cadavre. Une pompeuse estrade fut dressée sur la grande place des *Seigneurs*, à Florence. On y éleva le cercueil de Salutato, où il était visible; et, en présence, comme aux acclamations des magistrats, du clergé et du peuple, le gonfalonier de la république déposa sur la tête de ce savant homme une couronne de laurier. On lui érigea ensuite, aux frais de l'état, un superbe mausolée, dans l'église de *Santa-Maria novella*, où il avait été enterré. Ses ouvrages sont en grand nombre, mais très-peu ont été imprimés; ceux qu'il écrivit en latin sont encore plus estimés que les italiens. Les plus célèbres sont ses Lettres, dont le savant abbé Méhus commença, en 1741, à publier une partie à Florence, sous ce titre: *Lini Coluccii Salutati epistolæ, pars prima*: mais cet abbé, voyant que le docte Lami en préparait une édition, ne continua pas la sienne; et celle de Lami, plus considérable, parut, en 1742, avec un titre à-peu-près semblable: *Lini Coluccii Salutati epistolæ; pars prima et secunda*. Cependant cette collection est loin d'être complète. L'éditeur n'eut pas le temps de continuer ce travail; et la majeure partie des Lettres latines de Coluccio est restée inédite. On les conserve en divers manuscrits de la bibliothèque de Florence. Il existe encore de cet auteur plusieurs Opuscules latins,

qui ne sont pas indignes de l'impression, tels que : *De fato et fortunâ; — De sæculo et religione; — De tyranno; — De regno electivo et successivo; — De coronatione regiâ; — Vitæ Dantis Alighieri, Francisci Petrarchæ et Joannis Boccacii; — Oratio ad cardinalem Sabionensem; — Declamationes*, etc., etc. Le seul qui ait été mis au jour est un Traité *De nobilitate legum et medicinæ*, Venise, 1542. On trouve quelques-unes de ses Poésies latines dans le troisième volume du Recueil des illustres *Poeti italiani*, et dans les *Excursus litterarii per Italiam*, du père Zaccaria. G—N.

SALVA (François), médecin espagnol, inoculateur, né à Tortose, en 1747, suivit les cours de l'université de Cervera, et, jeune encore, vint s'établir à Barcelone, où il ne tarda pas d'acquérir une réputation méritée. Il fut le premier qui introduisit en Catalogne l'usage de l'*inoculation*. Il était d'autant plus urgent de populariser cette pratique en Espagne, que la *petite-vérole* y faisait d'affreux ravages, et que, outre les marques ordinaires de sa terrible influence, elle y laisse fréquemment des maladies incurables, aux yeux surtout, et dans la région de la tête. Salvà, en introduisant l'inoculation en Catalogne, eut à lutter contre l'envie, les préjugés, et même la superstition. Il tâcha de vaincre ces puissants ennemis, et par des exemples, et par des écrits savants, dont voici les titres : I. Le *Procès de l'inoculation, présenté aux gens éclairés*, Barcelone, 1777, in-4°. Il déploie, dans cet Ouvrage, des connaissances profondes. II. *Réponse à l'Ouvrage écrit contre l'Inoculation, par Antoine de Haen, médecin de S. M. l'empereur d'Allemagne*, ibidem, 1777, in-4°. (*Voyez* On trouve, dans ce li idées aussi neuves que lu III. *Réfutation de l'Ouvr contre l'Inoculation, par nòs, médecin des armées C.*, ibid., 1786, in-8°. réfutation, le docteur S complètement son adver *Lettre adressée à Don Ferrer* (medecin), *sur l'In* Barcelone, 1785, in-8°. vrages eurent tout le succè ritaient : dans le Valence e et même en Castille et en A les médecins sages secon efforts de Salvà, en tâcha pager l'inoculation dans c provinces ; mais le médec après avoir imposé silen ques-uns de ses confrères, a à combattre l'ignorance ment du peuple, et.... dire).... l'influence des n effrayaient la conscience dresse des mères qui aurai ti à faire inoculer leur Salvà acheta souvent, a l'or, des gens du peuple, sion de les inoculer. Enfi travaux et son infatigable ronnés de quelque succès, part des nobles et des gens près ses écrits et ses insta rées, adoptèrent l'inocul leurs enfants. V. *Disser l'influence du climat dan son des maladies*, Barcel in-8°. VI. *Dissertation s brité des fruits*, ibid., *Description d'une nouvel pour filer le chanvre et le* ciété avec le docteur Sant Ouvrage, d'abord imprim lone, le fut à Madrid, en ordre du roi Charles III. Médecine de Paris ayai

irs un *procédé de rouissage et issage du chanvre sans dan- ur la santé*, Salvà concourut, porta le premier prix. Il est 'auteur de plusieurs savants ires sur la physique, la chimie, nique, sciences dans lesquelles très-versé. Dans un voyage t à Madrid, on lui offrit la importante et lucrative de in du roi; il la refusa, par pour sa ville natale. Dans irs que lui laissèrent ses étu- edicales, le docteur Salvà un moyen curieux et nou- de voyager sans chevaux et ocher, et simplement par le de plusieurs *plans inclinés*. t l'expérience en mai 1801, jardin du collége de Cordellas, ppartenant aux Jésuites; l'au- cet article fut un des specta- comme ami du docteur Salvà. irs pieus de hauteur inégale, ent enfoncés dans le sol, sur gnes parallèles, dans une pro- on de cinq cents pas à-peu- soutenaient d'autres pieus, nontants, tantôt descendants, mens posés en ligne parallèle. se d'un petit cabriolet, con- deux personnes, était suspen- le premier de ces plans incli- moyen d'une barre cylindri- fer, attachée à l'impériale, t a chaque bout, une petite mpuyée sur ce même plan La première impulsion don- cabriolet parcourut, en peu n les sans s'arrêter l'espace né. Ce moyen nouveau de r fut examiné dans l'aca- s arts de Barcelone, où l'on qu'il pouvait être utile dans s de plaine. Salvà était mem- l'académie de Berlin, et de toutes les sociétés savantes d'Espagne. Il est mort vers l'année 1808. B—s.

SALVAING. *Voy.* Boissieu.

SALVATOR ROSA. *Voy.* Rosa.

SALVEMINI. *Voy.* Castillon.

SALVI (Jean-Baptiste), peintre italien, est surnommé le Sassoferrato, du lieu où il prit naissance, en 1605. Il fut d'abord instruit dans son art par son père, nommé Tarquinio Salvi, peintre qui n'était pas dépourvu de talent, et duquel il existe à Rome, dans l'église des Ermites, un tableau du *Rosaire*, avec son nom et la date 1573, dont la composition est enrichie d'un grand nombre de figures. Le Sassoferrato se rendit ensuite à Rome et à Naples; mais sans s'attacher spécialement à aucun maître. Cependant l'époque à laquelle il alla visiter Naples, et son genre de peindre font présumer qu'il étudia les tableaux du Dominiquin, s'il n'en reçut pas directement des leçons. D'ailleurs il ne s'est pas borné à l'imitation de ce maître. Il existe de lui un grand nombre de copies qu'il fit, d'après les plus fameux artistes, pour ses propres études. Il y en a d'après l'Albane, le Guide, le Barroche et Raphaël, dans des proportions beaucoup moins grandes que les originaux, et peintes pour ainsi dire avec un souffle. Il peignait avec un talent remarquable de très-petits paysages; mais c'est surtout par la beauté et la perfection de ses Vierges, qu'il s'est acquis de la célébrité. Sans posséder l'idéal des Grecs, ni la simplicité pleine de noblesse de Raphaël, il a su imprimer à ses têtes de Madone un caractère qui lui est propre: il excelle particulièrement à exprimer la mollesse; s'il manque de dignité, il n'est pas dépourvu d'une certaine noblesse qui s'allie fort bien avec la simplicité; et la pose de ses

figures, la manière de les habiller, sont dans une parfaite harmonie avec l'expression des têtes. La peinture est exécutée d'un pinceau ferme; le coloris en est agréable, et il sait se servir du clair-obscur pour en augmenter le relief; mais il est quelquefois un peu dur dans ses teintes locales. Il n'aimait à peindre ordinairement que des têtes avec une portion du buste : il en existe un grand nombre dans beaucoup de galeries. Il a rarement exécuté des tableaux qui aient les véritables dimensions d'un portrait. On ne connaît guère de cette grandeur que la *Vierge avec l'Enfant-Jésus*, qui existe à Rome, dans le palais Casali. Le tableau du *Rosaire*, qu'il fit pour l'église de Sainte-Sabine, est un de ses meilleurs ouvrages. La plus grande de ses compositions connues, est le maître-autel de la cathédrale de Montefiascone. Le Musée du Louvre possède deux productions de ce maître : l'une représente le *Sommeil de l'Enfant-Jésus sur les genoux de sa mère;* des chérubins remplissent les angles supérieurs du tableau; l'autre, la *Vierge debout, les mains jointes et les yeux levés, est transportée au ciel par des chérubins.* Le Sassoferrato mourut à Rome, le 8 août 1685. — Nicolas Salvi, architecte, né à Rome, en 1699, reçut une éducation brillante, et fut admis dans toutes les académies poétiques de Rome; il s'appliqua aussi à la philosophie, posséda quelques parties des mathématiques, et eut une teinture de la médecine et de l'anatomie; mais son inclination le portait vers l'architecture : il en reçut les leçons d'Antoine Connevari, qui lui fit étudier Vitruve, et dessiner les plus beaux édifices antiques et modernes. Le Cannevari ayant été appelé en Portugal, par le roi Jean V, Salvi resta chargé de toutes les entreprises confiées dans Rome à son maître. Il restaura le Baptistère de Saint-Paul *extra muros*, fit le maître-autel de Saint-Eustache, etc. Mais l'ouvrage qui a fondé sa réputation, est la *Fontaine de Trevi*, qu'il exécuta par ordre du pape Clément XII. Salvi voulut représenter, dans cette fontaine monumentale, l'Océan debout sur une conque tirée par deux chevaux marins que dirigent deux tritons. Ces figures gigantesques semblent sortir d'un amas de rochers à travers lesquels l'eau jaillit de toutes parts. Cette fontaine est d'un aspect grandiose, qui frappe par sa richesse et sa beauté. C'est le monument le plus magnifique qui ait été élevé à Rome dans le siècle dernier; mais on peut y reprendre un assez grand nombre de défauts, tels que la manière trop mesquine dont jaillissent les eaux, l'inconvenance de voir l'Océan sortir d'une niche ornée de colonnes ioniques, et ce mélange de rochers et d'ornements corinthiens, etc. Salvi avait fait quatre autres dessins différents de cette fontaine; mais tous quatre sur le même plan. Celui qui a été exécuté leur est supérieur. Cette entreprise lui causa une tribulation de treize années; la foule des artistes médiocres se déchaîna contre lui; de sorte que tantôt on interrompait les travaux et tantôt on les continuait. Pour conduire ce monument à terme, il refusa les invitations de la cour de Turin, qui, après la mort de Juvara, desirait l'avoir à son service : il refusa également les offres des Milanais pour la restauration de la façade du Dôme, ainsi que celles du roi de Naples pour la construction du château royal de Caserte. Au lieu de ces avantages,

ra de son entreprise que des
t des disgraces. Les visites
t obligé de faire dans les
s, lui causèrent des attaques
ysie qui, pendant plusieurs
l'empêchèrent de travailler
nt languir jusqu'au moment
rt, arrivée en 1751. Le ca-
le son architecture est agréa-
dicat : une de ses principales
est la simplicité; mais il n'est
upt d'incorrection. P—s.

IANI (Hippolyte), médecin
yologue, naquit, en 1514, à
Castello, dans l'Ombrie,
nille patricienne. Après avoir
es études avec succès, et vi-
rincipales villes d'Italie, pour
nner ses connaissances, il
a Rome, où il pratiqua la
e, et en donna des leçons.
its et son goût pour l'histoire
: lui méritèrent l'amitié du
Cervini, qui lui procura la
medecin du pape Jules III.
secours qu'il reçut de son
protecteur, il fit venir de
d'Allemagne, d'Angleterre,
de la Grèce, les figures
es poissons qu'il se proposait
re; et il établit dans sa mai-
atelier typographique pour
sion de son ouvrage, dont il
même le correcteur. La mort
III, et celle du cardinal Cer-
placé sur la chaire de Saint-
sous le nom de Marcel II,
upa que vingt-un jours (*V.*
XXXI, 585), durent causer
ui un vif chagrin. Cependant
ufirmé par le pape Paul IV,
s différents emplois, qu'il
a de remplir avec beaucoup
ation. Il mourut à Rome, en
l'âge de cinquante-huit ans,
humé dans l'église de la Mi-
Il laissait deux fils, Gaspar
et Saluste. Le premier s'est fait un nom comme littérateur, et fut un des membres distingués de l'académie des humoristes (*V.* Mancini, XXVI, 449). Le cadet marcha sur les traces de son père, et professa la médecine à Rome, avec une grande réputation. Salviani trouvait dans la culture des lettres, un délassement à ses travaux : il essaya d'ouvrir une nouvelle route aux auteurs dramatiques, qui se bornaient alors à rajeunir les sujets traités par les anciens, et il peignit les vices de son temps dans une comédie intitulée la *Ruffiana*, Rome, 1554 (1), dont les éditions multipliées prouvent le succès. Apostolo Zeno porte de cette pièce un jugement favorable dans ses notes sur la *Bibl.* de Fontanini (1, 423). Mais son ouvrage d'ichthyologie est le principal titre de Salviani à l'estime de la postérité. Il est intitulé : *Aquatilium animalium historia*, Rome, 1554, gr. in-fol. C'est un ouvrage très-remarquable sous le rapport typographique; et les figures gravées en taille-douce, qui le décorent, sont très-bien exécutées. La date qu'on vient de citer se lit sur le frontispice, lequel est orné du portrait de l'auteur. Cependant l'impression n'en fut terminée qu'en 1558. Salviani ne pouvait manquer d'offrir son ouvrage au cardinal Cervini, son bienfaiteur; mais il remplaça l'épître qu'il lui adressait par une autre au pape Paul IV. A la suite des pièces préliminaires (2), on trouve une table présentant la synonymie grecque, latine et italienne des poissons, leurs caractères les plus dis-

(1) Cette édition de la *Ruffiana* est probablement sortie des presses de Salviani; et quelques bibliographes assurent qu'il a imprimé différents ouvrages ascétiques.

(2) On trouve une description exacte de cet ouvrage dans la *Bibliographie* de De Bure, n°. 1716.

tinctifs, et l'indication des passages où il en est parlé dans les anciens naturalistes, Aristote, Oppien, Pline, Athénée, Ælien, etc. L'ouvrage de Salviani ne contient que quatre-vingt douze espèces de poissons, dont le premier est le serpent marin, et le dernier le saurus. Il ne les a point rangés d'une manière méthodique: se contentant de les rapprocher, d'après leurs caractères extérieurs. Chaque article est divisé en plusieurs sections, qui comprennent la synonymie et la description du poisson, l'indication des lieux où il est le plus abondant, sa nature et ses habitudes particulières, la manière de le pêcher et de le préparer, et enfin ses propriétés médicales ou hygiéniques. Dans le nombre des observations propres à Salviani, il en est beaucoup d'excellentes; et son ouvrage, quoique moins utile que celui de Rondelet (*V.* ce nom), a dû contribuer à ranimer l'étude de l'ichthyologie. Aldrovande convient qu'il en avait profité. Cet ouvrage a été réimprimé à Venise, en 1600 et 1602; mais ces éditions, quoique rares, sont peu recherchées. On doit encore à Salviani: *De crisibus ad Galeni censuram liber*, Rome, 1558, in-8°. Saluste, l'un des fils de l'auteur, en a donné une seconde édition augmentée, ibid., 1589, in-4°. On trouve quelques détails sur Salviani dans l'ouvrage de Marini: *Degli archiatri pontificj.* W—s.

SALVIATI (Jean), cardinal, naquit à Florence, en 1490. Son père, d'une illustre famille patricienne, s'était allié à la maison de Médicis, en épousant Lucrèce fille de Laurent-le-Magnifique. C'est en partie à ces rapports, mais plus encore à son mérite, que Jean dut l'avantage d'être élevé, par Léon X, à la dignité de cardinal, et placé à la
ché de Ferrare. Sa faveu
pas après la mort de s
c'est sous Clément VII
son parent, qu'il fut en
me et à Plaisance, pour
désordres qui y avaient
gé d'une double missio
Charles-Quint, il se rend
pour demander à ce mon
pel des troupes espagnole
l'Église, et pour travaill
temps, à la délivrance
Ier., qui gémissait dans
cardinal Salviati eut ens
faction de revoir le roi de
sa capitale, et de le tro
de zèle et de reconnaiss
chef de l'Église, que l
soldats avait forcé de s'en
le château Saint-Ange (
VII). Cette dernière négo
duite au travers d'une fo
cles, et dont le résultat f
ger une entrevue entre C
et le pape, à Bologne, f
d'honneur au cardinal,
lui les regards de ses coll
gné pour successeur de
serait monté sur le siège
sans l'opposition qu'y
reur, qui redoutait les
mille de ce candidat ave
de France. Le cardinal S
puisé dans la cour des
dans la familiarité de Léo
de la magnificence et des
ploya un grand faste da
rentes missions qu'il rem
retour à Rome, non-cont
tel dont il avait hérité, il
acquérir un autre, au pi
cule (à la *Longara*), q
tir, d'après les dessins
Bramante. Cette maison
aux savants et aux artist
sa protection généreuse q

dut le commencement de
mmée qui s'accrut ensuite
uvrages. En découvrant
une peintre les plus heu-
positions, le cardinal le
lui, et lui fournit tous les
cultiver les talents que la
avait prodigués. C'est en
le ces bienfaits, que Rossi
nom de *Cecco Salviati*.
article ci-après). Le car-
iati s'était retiré dans le
onastère de Porto, à Ra-
sque, frappé d'apoplexie,
it le 28 octobre 1553. Ses
nsportés à Ferrare, furent
ans le même tombeau qui
eux du cardinal Hippoly-
dans la cathédrale de cette
le tome IV des *Elogj degl'*
scani). A—G—S.

ATI (BERNARD), cardi-
du précédent, né à Flo-
rs les dernières années du
e, entra jeune dans l'ordre
et s'étant signalé par di-
éditions contre les Barba-
evint successivement prieur
e, grand-prieur de Rome,
neral des galères de la re-
n nom fut la terreur des
. Il ruina Tripoli, détrui-
ts qui bordaient le canal
, surprit Coron et Modon,
loree, et ravagea l'île de
il ramena un grand nom-
ves. Avant quitté l'ordre,
asser l'état ecclésiastique,
France la reine Catherine
, sa parente, qui le nom-
ier aumônier; et sur la
de Jean Salviati, son frè-
obtenir, en 1547, l'évêché
apoul. Il fut, en 1557,
ptes du clergé aux états-
royaume. Créé cardinal
pe Pie IV, en 1561, il
passa, la même année, sur le siége épiscopal de Clermont, et mourut à Rome, le 6 mai 1568. W—S.

SALVIATI (FRANÇOIS, ou CECCO ROSSI DE'), peintre, naquit à Florence, en 1510, fut élève d'André del Sarto et de Baccio Bandinelli, et condisciple de Vasari : il se lia d'amitié avec ce dernier, qu'il regardait comme un frère. Il le suivit à Rome, se livra aux mêmes études et adopta les mêmes principes. Toutefois il se montra peintre plus correct, plus grandiose, plus animé que son ami, qui l'a célébré comme le plus habile professeur que Rome eût de son temps. Il exécuta une quantité de grandes compositions dans les palais Farnèse, de Riccio, à la Chancellerie, à Saint-Jean décollé, et ailleurs. Il aimait à couvrir les murailles de vastes sujets d'histoire à fresque. Il déployait, dans ces diverses productions, une fécondité rare, une richesse et une magnificence d'architecture peu communes, joignant à la rapidité de l'exécution la profondeur de dessin, quoique ses figures soient parfois un peu trop grandes. Les *Batailles et le Triomphe de Camille*, qu'il a peints dans le salon du Palais-Vieux à Florence, sont un ouvrage plein de génie, et dont il semble qu'un habile antiquaire ait dirigé tout ce qui tient aux armes, aux costumes et aux usages de l'ancienne Rome. C'est le meilleur de tous ceux que possède aujourd'hui sa ville natale. Toutefois on y cite encore avec éloge la *Déposition de croix*, que l'on voit dans l'église de Sainte-Croix. Il aimait à traiter ce sujet, et il l'a répété dans le palais Panfili, à Rome, dans l'église du *Corpus Domini*, à Venise, et dans quelques galeries particulières, où l'on rencontre assez

fréquemment aussi de ses *Saintes-Familles* et de ses *Portraits*. Le plafond octogone du palais Grimani, où il a représenté l'*Histoire de Psyché*, est surtout célèbre ; et Vasari n'a pas craint d'avancer que c'était le plus bel ouvrage qui existât dans tout Venise. On reconnaît l'ami à cet éloge ; et quoique ces tableaux aient de grandes beautés, que la composition en soit bien entendue et ornée de beaux paysages, la beauté de Psyché n'a rien qui puisse la mettre au niveau des chefs-d'œuvre du Titien et de Paul Veronèse. Venu en France, Salviati y fut peu goûté, à cause de la causticité de son esprit, et de la singularité de son caractère ; et malgré son savoir, ses ouvrages sont moins recherchés que ceux de ces deux derniers peintres, moins savants que lui dans le dessin, mais coloristes bien plus habiles. Il avait peint, pour l'église des Célestins de Paris, une *Déposition de Croix*, et pour la chapelle des Florentins à Lyon, l'*Incrédulité de saint Thomas*. Le Musée du Louvre possède deux tableaux de ce maître, dont l'un représente *Adam et Ève chassés du Paradis terrestre ;* et l'autre l'*Incrédulité de saint Thomas*. Salviati mourut à Florence, en 1563.

P—s.

SALVIATI (Léonard), philologue italien, de la même famille que les cardinaux précédents, naquit à Florence, en 1540. Confié aux soins de Ben. Varchi, il fit de tels progrès, qu'à vingt-six ans on le crut digne de présider l'académie florentine, dont il devint l'un des plus fermes appuis. Ses confrères le choisirent souvent comme interprète de leurs sentiments dans des occasions solennelles. C'est la voix de Salviati qu'on entendit aux funérailles de

au couronnement
Côme Ier., grand
Nommé chevalier
taire de Saint-Étie
nonça l'éloge dans u
ral, tenu à Pise, en
dé par le grand-du
différents travaux
viati la réputatior
ne méritait que cell
Il avait trouvé mo
ser cinq Discours
un Sonnet de Pétra
plus maintenant, e
jours de suite sur l
Garzia de Médicis,
éteinte à l'âge de q
premières correctio
caméron de Boccac
fait ni les casuiste
gues, une seconde c
solue, et ce fut au cl
qu'elle fut confiée p
François Ier. Son
en 1582, à Venise,
rence la même ann
éditions furent exéc
sienne, à un petit in
des autres. On prenc
sement pour un su
dant ce travail est u
de Salviati : les licen
na, sans nécessité,
rection; les change
pressions, les additi
mit, les noms de pa
de personnes cha
ment, les phrases
quées et interpolées,
pect pour les bonn
mandât aucune de
veillà ce que des au
l'audacie

fréquemment aussi de ses *Saintes-Familles* et de ses *Portraits*. Le plafond octogone du palais Grimani, où il a représenté l'*Histoire de Psyché*, est surtout célèbre ; et Vasari n'a pas craint d'avancer que c'était le plus bel ouvrage qui existât dans tout Venise. On reconnaît l'ami à cet éloge ; et quoique ces tableaux aient de grandes beautés, que la composition en soit bien entendue et ornée de beaux paysages, la beauté de Psyché n'a rien qui puisse la mettre au niveau des chefs-d'œuvre du Titien et de Paul Veronèse. Venu en France, Salviati y fut peu goûté, à cause de la causticité de son esprit, et de la singularité de son caractère ; et malgré son savoir, ses ouvrages sont moins recherchés que ceux de ces deux derniers peintres, moins savants que lui dans le dessin, mais coloristes bien plus habiles. Il avait peint, pour l'église des Célestins de Paris, une *Déposition de Croix*, et pour la chapelle des Florentins à Lyon, l'*Incrédulité de saint Thomas*. Le Musée du Louvre possède deux tableaux de ce maître, dont l'un représente *Adam et Ève chassés du Paradis terrestre ;* et l'autre l'*Incrédulité de saint Thomas*. Salviati mourut à Florence, en 1563. P—s.

SALVIATI (Léonard), philologue italien, de la même famille que les cardinaux précédents, naquit à Florence, en 1540. Confié aux soins de Ben. Varchi, il fit de tels progrès, qu'à vingt-six ans on le crut digne de présider l'académie florentine, dont il devint l'un des plus fermes appuis. Ses confrères le choisirent souvent comme interprète de leurs sentiments dans des occasions solennelles. C'est la voix de Salviati qu'on entendit aux funérailles de Varchi, au couronnement et à la
Côme Ier., grand duc de
Nommé chevalier de l'or
taire de Saint-Étienne, i
nonça l'éloge dans un chap
ral, tenu à Pise, en 157
dé par le grand-duc lui-m
différents travaux acquir
viati la réputation d'or
ne méritait que celle de di
Il avait trouvé moyen d
ser cinq Discours ou *Le*
un Sonnet de Pétrarque q
plus maintenant, et de p
jours de suite sur les vert
Garzia de Médicis, dont la
éteinte à l'âge de quatorz
premières corrections fait
caméron de Boccace n'ay
fait ni les casuistes ni le
gues, une seconde correcti
solue, et ce fut au chevalie
qu'elle fut confiée par le
François Ier. Son éditio
en 1582, à Venise, repar
rence la même année. Tr
éditions furent exécutées
sienne, à un petit intervall
des autres. On prendrait ce
sement pour un succès ;
dant ce travail est une tach
de Salviati : les licences qu
na, sans nécessité, dans
rection ; les changements,
pressions, les additions qu
mit, les noms de pays, de
de personnes changés a
ment, les phrases altéré
quées et interpolées, sans c
pect pour les bonnes mo
mandât aucune de ces vi
voilà ce que des auteurs
procheut à l'audacieux rev
second travail, fait à l'oc
premier, fut plus utile po
gue, et plus glorieux pour
ce sont ses *Avvertimenti*

lesquels il tire du Déca-
tes les principales règles
écrire. Personne n'avait
er son édition de Bocca-
ient, dit Apostolo Zeno,
en avait été chargé par
ic : on eut moins de res-
les *Avvertimenti*, qui va-
ux. Ils furent vivement
ar un Bolonais, nommé
zzoni, dont on ne con-
urs que quelques poésies,
ertain Antoine Corsuto,
m, la patrie et le mérite
ont également inconnus.
ind tort que Salviati s'est
yeux de la postérité, c'est
et l'aigreur qu'il mit dans
: avec le Tasse (*Voyez*
ien), contre lequel il fit
l'académie de la Crusca,
sait que de naître. L'aca-
ara depuis son injustice :
: vécut pas assez pour re-
a sienne. Il eut le malheur
ter dans deux nouveaux
liés l'un sous le faux nom
Fioretti da Vernio, et l'au-
on nom académique d'*In-*
Ce dernier écrit, dédié au
nse, fut composé à Fer-
alviati, toujours pauvre,
lans l'espérance d'un éta-
avantageux. Les voies lui
éparées depuis long-temps
rétaire du duc, et par le
rini, l'auteur du *Pastor*
aison funèbre du cardinal
ste, que Salviati mit au
rence, décida le succès de
offices. Alphonse l'appela
lui, avec un traitement
. L'éloge funèbre d'un au-
de la maison d'Este, qu'il
dans l'académie de Fer
ugmenter son crédit, et de-
r sa fortune. Il saisissait
toutes les occasions pour acquérir les bonnes grâces du duc et la faveur des nobles ferrarais : c'est peut-être dans ce but qu'il se mit à défendre et à exalter l'Arioste, leur compatriote, et à censurer et à déprimer le Tasse, prisonnier, malade, et qu'il savait bien avoir des ennemis dans cette même cour qu'il immortalisait par ses vers. Salviati n'obtint pas cependant tous les avantages qu'il s'était promis : après être resté quelques mois à Ferrare, il revint à Florence, où il fut atteint d'une maladie que le chagrin rendit mortelle. Il languit pendant un an, dont il passa les derniers mois dans un couvent de Camaldules, où un religieux, son intime ami, l'avait fait transporter. Il y mourut, au mois de septembre 1589, avant d'avoir vu terminer la rédaction du grand Vocabulaire, dont il avait été l'un des premiers et des plus zélés collaborateurs. Ses ouvrages sont : I. *Orazione nella morte di Don Garzia de' Medici*, Florence, 1562, in-4°. II. *Orazione nella quale si dimostra la fiorentina favella ed i fiorentini autori, essere a tutte le altre lingue, ed a tutti gli altri scrittori di gran lunga superiori*, etc., ibid., 1564, in-4°. Il suffit de lire ce titre, que nous avons même abrégé, pour juger de l'extravagance d'un pareil thème. III. *De' dialoghi d'amicizia libro primo*, ibid., 1564, in-8°. Ce premier livre devait être suivi de nouveaux dialogues que l'auteur n'eut pas le temps de composer. IV. *Orazione nella morte di Michelagnolo Buonarroti*, ibid., 1564, in-4°., rare. V. *Orazione funerale delle lodi di Benedetto Varchi*, ibid., 1565, in-4°. VI. *Il Granchio, con gl'intermedii di*

Bernardo de' Nerli, ibid., 1566, in-8°. C'est une comédie en vers, ainsi appelée du nom d'un valet intriguant. Elle fut représentée à Florence, devant les académiciens de la Crusca, l'année même du consulat de Léonard Salviati. VII. *Orazione intorno alla coronazione di Cosimo Medici, gran duca di Toscana*, ibid., 1570, in-4°. VIII. *Orazione funerale recitata nell' esequie di Cosimo Medici, gran duca di Toscana*, ibid., 1574, in-4°. IX. *Cinque lezioni sopra il Sonetto del Petrarca : Poi che voi et io più volte abbiam provato*, ibid., 1575, in-4°. X. *Degli avvertimenti della lingua sopra 'l Decamerone*, 1er. vol., Venise, 1584, in-4°. (1), et 2e. vol., Florence, 1586, in-4°. Ils furent réimprimés à Naples, en 1712, par les soins de Laurent Ciccarelli. XI. *Il Lasca, dialogo*, etc., Florence, 1584, in-8°., rare. Cet ouvrage ne porte pas le nom de l'auteur; mais il est généralement attribué à Salviati. XII. *Dell' Infarinato accademico della Crusca : risposta all' apologia di T. Tasso*, ibid., 1585, in-8°. XIII. *Orazione funerale delle lodi di Pier Vettori*, ibidem, 1585, in-4°. XIV. *Considerazioni di Carlo Fioretti, sopra ad alcune dispute dietro alla Gerusalemme*, etc., ibidem, 1586, in-8°. On croit assez généralement que, sous le nom de Fioretti, s'était caché Salviati, son véritable auteur. XV. *Orazione delle lodi di donno Alfonso d'Este*, Ferrare, 1587, in-4°. Elle fut prononcée devant l'académie de Ferrare. XVI. *Lo 'Nfarinato secondo, risposta al libro di Camillo ... ni*, etc., Florence, 1588 XVII. *La Spina*, Ferrar in-8°. Cette comédie en pr une jeune fille, ainsi nom l'héroïne, fut publiée après de l'auteur, par les soins Baptiste Olgiati. Le *Gra Spina*, et le dialogue de *zia* furent réimprimés en Florence, en 1606, in-8°. torze premières *Orazion* viati, parmi lesquelles celle que l'auteur comp l'ordre de Saint Étienne réunies par Razzi, en un me, et réimprimées à Flo 1575, in-4°. Dans un ave ajouté à cette édition, l'i Junte prenait l'engageme le public, de donner bi édition soignée de la Tradu lienne de la Poétique d'A laquelle Salviati avait em torze ans de travail. Il est ter qu'il ne se soit pas a cette promesse; car une p manuscrit, d'après les ments donnés par l'abb premier bibliothécaire d *gliabechiana*, paraît s'êt Voyez son Mémoire insé *Actes de l'académie ita* 1, part. 2. A la fin de la des Annales de Tacite, Dati (Florence, 1582, i lit un Discours de Salvi problème historique : *Po il facile à Rome de dev et lui fut-il impossible d la liberté quand elle l'e* Poggiali avait rassemblé des poésies inédites du teur, qu'il se proposait de dont il a donné quelques le tome 1er., p. 349 de l *testi di lingua stampat*

(1) On trouve, à la fin de ce volume, douze versions différentes de la 9e. Novelle de Boccace, en divers patois ou dialectes d'Italie, outre l'original toscan.

Hypace, tant en son nom qu'en celui de sa femme et de sa fille, pour justifier leur résolution de garder la continence. Il avait composé un *Traité de l'avantage de la virginité;* un Poème (*Hexameron*) sur la création; un *Commentaire* sur le livre de l'Ecclésiastique ou celui de l'Ecclésiaste; et enfin des *Homélies*, dont Gennade avoue qu'il ne savait pas le nombre (*De script. eccles.*, chap. 67). Le style de Salvien est élégant et orné, mais diffus et parfois affecté. Le Recueil de ses *Œuvres* a été publié, pour la première fois, par J.-Alex. Brassicanus, Bâle, Froben, 1530, in-fol. L'édition de Rome, Paul Manuce, 1564, in-fol.[1], est rare et recherchée. (*V.* MAXIME, XXVII, 583). On fait encore quelque cas des éditions publiées par Pithou, Paris, 1580, in-8°., et par Conrad Ritterhus, Aldtorf, 1611, même format; mais la plus belle et la meilleure de toutes est celle qu'a donnée Baluze, et dans laquelle il a réuni les *Opuscules* de saint Vincent de Lerins, Paris, 1684, in-8°. (1) Nous avons deux Traductions estimées des *Œuvres de Salvien*, par le P. Amable Bonnet, de l'Oratoire, Paris, 1700, 2 vol. in-12; et par le P. Mareuil, jésuite, ib., 1734, in-12. Outre les *Prolégomènes* des éditions de Ritterhus et de Baluze, on peut consulter les *Mém. de Tillemont*, XVI, 181, et l'*Hist. litt. de France*, II, 217-35. W—s.

SALVINI (l'abbé ANTOINE-MARIE), littérateur italien, naquit à Florence, en 1653. Destiné de bonne heure à la profession d'avocat, il se rendit à l'université de Pise, pour y étudier le droit, et prendre les degrés de docteur. Mai tour à Florence, il témo éloignement pour le ba ses parents lui permirent aux études philologiques l'occupation de sa vie. N fesseur de grec, à l'âge de ans, il entreprit un grand traductions, dans lesquelles se montrer un interprète fut qu'un traducteur barba tant également sur la fami avait acquise avec les ancie et sur la parfaite connais propre langue, il se flatta faire passer dans des vers beautés sublimes des plus dèles de l'antiquité. Mais de verve et d'imagination des traductions qui n'ont tique que le nom, et doi sont un démenti formel ceur et à l'harmonie de italienne. Un reproche e grave qu'on est en dr adresser, c'est d'avoir en temps et son talent à de poésies de Catulle, ainsi q tie des fables de Phèdre, p ner des Traductions gre personne ne s'avisera de li de composer des ouvrages qui eussent été plus utile en excepte ses nombreus tions du grec, du latin, et français et de l'anglais, un bre d'éloges, et les note enrichi les écrits de plusieu italiens, il ne nous reste gable plume de Salvini, ques mauvais Sonnets, le et les Proses récitées aux des *Apatisti* et de la *Cru* quelles il appartenait, et d devenu l'oracle. Chargé, p frères, de travailler à la tion du Vocabulaire de la l

(1) Les deux éditions données par Baluze, en 1663 et 1669, sont moins estimées.

l eut aussi la permission
orter des exemples tirés de
res ouvrages : distinction
e qu'honorable pour un au-
nt. Généralement estimé et
r ses qualités et son savoir,
échapper aux critiques de
chi, de Fontanini, et sur-
rgardi, qui, dans ses Satires
ous le nom de Settano, le
ambitieux et d'adulateur.
e longue vie, entièrement
à la retraite et à l'étude,
ourut à Florence le 17 mai
s ouvrages sont : I. *Dis-
ademici*, Florence, 1695
est par erreur que les aca-
s de la Crusca ont cité cette
mme étant de 1696. Ce n'est
emière partie, qui contient
ours sur des questions pro-
r l'académie des *Apatisti*.
ide partie, imprimée en
contient autant que la pre-
la troisième, qui ne parut
3, se compose de quarante-
ours, suivis des Traductions
el d'Épictète, du sixième
Vies des philosophes de Dio-
ree, et de deux Discours de
I. *Delle lodi di Benedetto*
, ibid., 1709, in-4°. Cet
aussi partie des *Vite degli
illustri* IIe. part. III. *Delle
ntonio Magliabechi*, ibid.,
-fol., inséré dans le tome I
age ci-dessus cité. IV. *Prose
, recitate nell' accademia
usca*, ibid., 1715, in-4°.
emière partie contient 10
, 56 *Lezioni*, et 3 *Cicalate*.
artie, imprimée en 1735,
41 *Lezioni*, outre un Dis-
Bianchini, sur un Sonnet de
V. *Prose sacre*, ibid., 1716,
n pourrait considérer ce vo-
me le 3me. des *Prose tos-
cane*, et il mériterait d'être cité
comme les précédents. Il contient 20
Oraisons, et autant de Sermons. Les
Proses Toscanes sont d'un style plus
correct que les Discours. VI. *Delle lo-
di di Piero Andrea Forzoni Accolti*,
ibid., 1720, in-4°. VII. *Sonetti*,
ibid., 1728, in-4°., avec le portrait
de l'auteur. Le chanoine Moreni a
publié un autre Recueil de Sonnets
inédits de Salvini, en 1823, in-4°.
VIII. *Teocrito, tradotto in versi*,
Venise, 1717, in-12, avec quelques
fragments de Bion et de Moschus.
IX. *Senofonte Efesio, gli amori di
Abrocome e d'Anzia*, Londres,
1723, in-12, édition surveillée par
Paul Rolli. Dans le même volume :
*Cicalata sopra una curiosa statuetta
di bronzo*. X. *Omero, l'Iliade, l'O-
dissea, la Batracomiomachia e gl'
Inni*, Florence, 1723, 2 vol. in-8°.
XI. *Addisson, il Catone, tragedia*,
avec le texte, ibid., 1725, in-4°.
XII. *Persio, le Satire, tradotte in
verso Toscano*, ibid., 1726, in-4°.
Dans la Préface de cette Traduction,
l'auteur dit en avoir préparé une au-
tre des Œuvres de Virgile; elle n'a ja-
mais été publiée. Il en existe à Floren-
ce deux copies, qui ne vont pas au-delà
du VIIIe. livre de l'Énéide. Elles con-
tiennent aussi la version des Bucoli-
ques et des Géorgiques. XIII. *J. Ca-
saubono, della satirica poesia de'
Greci, e della satira de' Romani,
tradotto dal latino, e il Ciclope
d' Euripide trad. dal greco*, ibid.,
1728, in-4°. XIV. *Oppiano, della
pesca e della caccia*, trad., ibid.,
1728, in-8°. Dans cette édition,
dédiée au prince Eugène de Savoie,
Salvini emploie, pour la première
fois, sur l'O et l'E, l'accent circon-
flexe, qu'il aurait voulu introduire
dans la langue italienne, pour en
marquer l'exacte prononciation aux

étrangers. Le Trissin avait eu la même idée. C'est la seule traduction italienne des poèmes d'Oppien. XV. *Lamentazioni di Geremia, trad. da Menzini, e riformata dall' ebraïco*, ibid., 1728, in-4°. Menzini n'avait traduit qu'une partie des Lamentations de ce prophète; Salvini a fait le reste. XVI. *Anacreonte trad. in verso italiano*, Venise, 1736, in-4°. On a réuni dans ce volume les traductions de Corsini, de Regnier-Desmarets, de Marchetti et de quelques anonymes, outre les deux versions de Salvini. XVII. *Esiodo, Orfeo e Proclo, poesie ed inni*, trad., Padoue, 1747, in-8°., publié par Zanolini. XVIII. *Callimaco, inni, trad.*, Florence, 1763, in-8°., suivi du poème de la Chevelure de Bérénice, trad. en un nombre égal de vers grecs. XIX. *Nicandro, le triache, ovvero degli animali velenosi, e gli alessifarmachi, ovvero contraveleni*, trad., ibid., 1764, in-8°. XX. *Coluto, il Rapimento d'Elena*, trad., ibid., 1765, in-8°. XXI. *Arato, i Fenomeni, ovvero le apparenze*, ibid., 1765, in-8°. XXII. *Museo grammatico, le cose di Ero e di Leandro*, trad., ibid., 1765, in-8°. XXIII. *Trifiodoro Egizio, la presa di Troja*, trad., ibid., 1765, in-8°. XXIV. *Teognide Megarese Siciliano, Sentenze elegiache; — Focilide, Poema ammonitorio; — Pittagora, i Versi d'oro*, trad., ibid., 1766, in-8°. Ce volume et les six précédents ont été publiés par Bandini. XXV. *Luciano, il Podagroso*, trad. dans le premier volume des *Opuscoli inediti de' celebri autori toscani*, publiés par l'Ab. Fiacchi, ibid., 1807, in-8°. Il reste encore plusieurs traductions inédites de cet infatigable auteur, dans la bibliothèque Marucelliana, à Florence. On peu le Catalogue dans l'ouvrag giali, intitulé : *Serie d lingua*, tome II, pag. 6 a donné aussi les Tradu l'Art poétique de Boilea la vie de saint François par Marsollier ; ainsi qu nombre de Notes et de taires sur des auteurs ita que Berni, Buonarotti Giovanni Fiorentino, Gra etc. On trouvera d'autres rités sur sa vie, et ses dans Lami: *Memorabilia* 1er. ; — *Grannacci;* — *Arcadi illustri*, part. v. - *Vitæ Ital.*, tome xv ;—et *gl' illustri Toscani*, tou deux frères, Jean-Philipp Peruzzi-Bindo, ont écrit loge de Salvini : le pren l'académie de Florence, pour celle des *Apatisti*.

SALVINI (Salvino) précédent, naquit à Flo 1667 ; après avoir achevé à l'université de Pise, il se goût, à tout ce qui pou buer à éclaircir l'histoire li son pays. Reçu membre mie de la Crusca, il justifi qu'aucune publication de vait déterminé, en faisa les *Fasti consolari*, ouvr d'érudition et de notices i les premiers travaux de Florentine. Salvini était oc tre en ordre les matériaux pour une nouvelle Histoir de sa ville natale, lorsqu chanoine de la cathédra rence, il se fit un devoir d d'abord à l'illustration du

(1) Il en laissa aussi pour les *Satir* Rosa : mais elles ne parurent qu'apr Salvini (*Voy.* Rosa.)

onoré de ses suffrages. Repour lors à toute autre occu- il compulsa les archives, et ia un grand nombre de titres , qu'il destinait à la compo- 'un ouvrage consacré à la plusieurs personnages marqui, à différentes époques, ipparteun à cet ancien et fapitre. Surpris par la mort, ne put mettre la dernière ce travail, dont le chaentin est resté dépositaire. guide sûr de chronologie, aphie et d'histoire : et Lani, Mehus, en ont beaucoup Salvini écrivait sa langue unt de pureté que son frère : ême que celui-ci lui soumetécrits avant de les livrer à ion, s'en rapportant entièson autorité et à son goût. ce mérite qu'il dut l'hontre plusieurs fois élu consul, et même archie l'académie de la Crusca, ait un des membres les plus its. Son nom avait retenti is les bois de l'*Arcadia*, uelle il composa des Éloges s. Il ne reste, de ces derniers, cueil de Sonnets, que Gori u avant la mort de l'auteur, : 29 novembre 1751. L'aca- la Crusca se rassembla en traordinaire, pour entendre récité par Bindo Peruzzi. Un ge bien plus éclatant de l'es- Salvini jouissait auprès de res, fut la distribution qu'on médaille frappée à son effir même que les derniers honémiques lui furent rendus. ui : I. *Fasti consolari dell' ia Fiorentina*, Florence, -4°.; ouvrage très-estimé, ériterait d'avoir un continuateur. II. *Componimenti poetici toscani*, ibid., 1750, in-8°. Ce Recueil est formé moitié de Sonnets de Salvini, et moitié des poésies de Casaregi, autre académicien de la Crusca. Gori, qui en a été l'éditeur, y a joint une savante préface. III. *Delle lodi di Giovan Gastone I°., granduca di Toscana, orazione funerale*, ibid., 1738, prononcée devant l'académie de la Crusca. IV. *Vita del Redi*, dans le premier volume des Œuvres de cet écrivain, imprimées à Venise, 1712, in-4°. V. *Prefazione e note alla cronica di Buonaccorso Pitti*, dans l'édition de Florence, 1720 : dans le Discours préliminaire, Salvini rapporte les titres de plusieurs anciennes Histoires et Chroniques de Florence, inédites et peu connues. VI. *Vite di Lorenzo Magalotti, et di Benedetto Migliorucci*, dans le *Giornale de' letterati d'Italia*. Ces biographies sont les seuls fragments imprimés qui nous restent du grand ouvrage que Salvini se proposait d'écrire sur l'Histoire littéraire de Florence; on les doit à Apostolo Zeno, qui les inséra dans ce journal. On trouvera d'autres renseignements sur Salvini dans le quatrième volume des *Elogj degli uomini illustri Toscani*, et dans l'Éloge de Peruzzi, inséré dans le tome II des *Memorie di varia erudizione della società Colombaria*, dont Salvini fut l'un des fondateurs. A—G—S.

SALVINO Degli Armati, qu'on s'accorde assez généralement à regarder comme l'inventeur des lunettes, naquit à Florence, vers le milieu du treizième siècle. Sa famille, qui avait plusieurs fois joui des honneurs du priorat, habitait sur la paroisse de Sainte-Marie Majeure, où on lisait l'épitaphe suivante : *Qui diacc*

Salvino d'Armato degl' Armati di Fir. inventor degl' occhiali. Dio gli perdoni la peccata. Anno D. MCCCXVII. Ce monument a disparu; mais del Migliore, qui en a rapporté l'inscription dans son ouvrage intitulé : *Firenze illustrata*, assure l'avoir tirée d'un ancien *Sépultuaire* mss., dont il était le possesseur. Ce sont là tous les souvenirs que sa patrie a conservés d'un si utile citoyen : ils peuvent suffire pour sa personne ; mais ils ne sont pas assez pour sa découverte. Les anciens n'ont pas connu l'usage des lunettes : la langue latine n'a pas un seul mot qui puisse en faire soupçonner l'existence. *Ocular, oculare, ocularium*, dont les Italiens ont formé *occhiali*, expriment ce qui, dans la basse latinité, reçut le nom de *visorium*, c'est-a-dire, les ouvertures pratiquées dans les casques pour frayer un passage à la vue. *Faber ocularius* et *ocularíarius*, qu'on lit sur quelques vieux marbres, se rapportent à l'art de préparer des yeux pour les statues. Nous répondons à ceux qui trouvent dans un vers de Plaute un argument invincible, en faveur des anciens, que la découverte leur appartiendrait tout entière si cet auteur avait dit comme on l'a prétendu :

Vitro cedo, necesse est conspicillo uti.

Mais les plus savants commentateurs de Plaute, entre autres Pareus, s'accordent à regarder ce vers comme une interpolation des copistes. Il n'existe pas dans les anciens manuscrits, et ce qui dépose en outre contre lui, c'est son imperfection ; car il lui faudrait une syllabe de plus pour former un vers iambique trimètre, ou un sénaire hypercataleptique. La découverte des lunettes peut être pl
l'année 1285, d'après
gnage du P. Giordano de
qui, dans un sermon
23 février 1305, devant l
Sainte-Marie Nouvelle, à l
dit qu'il n'y avait pas enc
ans que l'art de faire de
avait été inventé. C'est à -
de la même manière que
Fra Bartolomeo da San C
l'auteur des *Ammaestram antichi*, dans une chroniq
vent de Sainte-Catherine
écrite vers la même ann
L'inscription funéraire d
degli Armati, établit positi
sa faveur une présomptio
peut pas détruire, mais qu'
tant tâché d'affaiblir, en
sant un rival dans la pers
lexandre Spina, apparten
me couvent de Sainte-Cat
il mourut, en 1313. On
à l'article de ce religieu
blesse des arguments mis
par ses partisans pour ra
gli Armati le seul titre
commande à la postérité
consulter, sur la même qu
Manni, *Trattato degli o
naso*, Flor., 1738, in-4°
di, *Lettera intorno all
degli occhiali*, dans le to
OEuvres, Venise, 1742
3°. Dati (Charles), *Ve
ragionasi sopra l'invenz
occhiali da naso*, dans le
*Notizie degli aggrandim
scienze fisiche*, etc., publi
gioni Tozzetti. (*Voy.* B
180). A-

SALZMANN (FRÉDÉRIE), jardinier né en 1730 dans sa jeunesse, son ar
magne, en Hongrie, en F
Angleterre, en Hollande e

guerre de Sept-Ans, il fut
e de l'armée prussienne,
e auberge à Pyrmont. A la
erre, il entra, en qualité de
e la cour, au service de
, et mourut à Postdam, en
it un très-habile jardinier,
'attestent ses ouvrages,
les titres : I. *Pomologia*
les fruits, Potsdam, 1774,
e. II. *Instruction sur la*
e traiter, pendant toute
s végétaux potagers et
à épices, Berlin, 1781,
o. III. *Art des Hollan-*
enir des végétaux pré-
., 1783, 1786, in-8°.
aussi des Mémoires ins-
r le jardinage, dans les
la société de la Marche de
rg, dont il était membre. Il
, en 1772, un plan du châ-
jardins de Sans-Souci ;
ıpagna la gravure d'une
en allemand et en fran-
ın a été copié à Paris,
lulien, qui n'en a point
uteur. D—G.

IANN (Chrétien Gott-
tituteur, né en 1744,
pasteur du village de
dans le pays d'Erfurt.
uivre la même carrière,
1768, un pastorat très-
Sohrborn, dans le même
ousa la très-jeune fille
confrères, et obtint, en
astorat à l'une des églises
'Erfurt. Les idées de Rous-
de Basedow, qui mettait
ratique, frappèrent Salz-
uivit leurs principes pour
de leurs propres enfants,
aussi appelé à réformer
Il quitta même, en 1781,
t, pour enseigner la re-
sider au culte dans le fa-
meux *philanthropinum* de Dessau (*Voyez* Basedow). Il s'était déjà fait connaître par ses *Entretiens pour les enfants et les amis des enfants*, et par son ouvrage *sur les meilleures méthodes d'enseigner la religion à l'enfance*. Il avait lancé une espèce de satire contre les abus de la routine, et il avait appelé cet écrit ironique le *Petit livre des écrevisses*, 1780. Il ne resta pas longtemps d'accord avec ses confrères au *philanthropinum*, et s'en retira en 1784, afin de fonder, pour son compte, une maison d'éducation d'après son plan particulier. A cet effet, il acheta la terre de Schnepfenthal, dans le pays de Gotha : le souverain de ce duché lui accorda quatre mille écus, ainsi que divers avantages pour fonder son institution ; des amis le secondèrent, et il parvint à former une maison qui, dans peu d'années, vit réunis des enfants de divers pays de l'Europe, et qui subsiste encore. D'habiles collaborateurs le secondèrent, tels que André, le naturaliste Bechstein, le philologue Lenz, Glaz, connu par ses ouvrages d'éducation, et Gutsmuths qui mit, en Allemagne, la gymnastique en vogue. Les écrits de Salzmann contribuèrent beaucoup à donner du crédit à son établissement, qui compta plus de soixante élèves, parmi lesquels étaient plusieurs princes allemands. Il avait publié, en quatre volumes, ses *Discours religieux* prononcés au *philanthropinum* de Dessau. Un livre qui eut plus de succès, fut son roman sentimental intitulé : *Carl de Carlsberg*, qui parut en six volumes, de 1781 à 1785. Étant à Schnepfenthal, où il avait monté une imprimerie, il fit paraître successivement plusieurs ouvrages d'éducation, tels que son *Livre élémentaire de morale*, Recueil

de contes assez intéressants. Tous les ans, il entreprenait, avec ses élèves, de petites excursions dans les provinces d'Allemagne, et en publiait ensuite des relations, destinées à la jeunesse. Ces excursions n'étaient pas le seul amusement qu'il procurât à ses élèves : il avait institué, pour eux, des ordres, ainsi que des fêtes où l'on célébrait les productions de la nature ; il y avait la fête des cerises, celle des pommes de terre, etc. La gymnastique jouait un grand rôle dans son établissement ; et quand il voyageait avec sa petite troupe, tout le pensionnat était en uniforme rouge, ce qui ne laissait pas de frapper les habitants des provinces qu'il visitait. Cette espèce de charlatanisme lui attira des enfants de diverses contrées de l'Europe. D'un autre côté, les hommes sages trouvaient qu'il y avait trop d'art dans son système d'éducation en apparence si simple, que la gymnastique ne méritait pas l'importance qu'il lui donnait, et que la paternité de l'instituteur était plus apparente que réelle. Ayant six filles, il les maria toutes à ses collaborateurs ; deux de ses fils furent également ses coopérateurs, en sorte que cette nombreuse famille se voua tout entière à l'instruction. Schnepfenthal prospéra jusqu'aux guerres de Buonaparte en Allemagne : à cette époque l'engouement était passé ; les malheurs de l'Allemagne influèrent aussi sur l'établissement ; en 1809, il n'avait plus que trente-six élèves. L'année suivante Salzmann perdit sa femme, ne fit plus que languir, et mourut le 31 octobre 1811, à l'âge de soixante-huit ans. Il est sorti de Schnepfenthal beaucoup d'hommes distingués ; cependant les études classiques n'y ont jamais été solides. Les descendants de Salzmann dirigent encore la maisc ouvrages cités plus blia, en 1772, le *Thuringe*, feuille eut beaucoup de succè sentimental, intitulé *Terre*, et un grand n sur l'éducation. Son sentimental lui attirai sarcasmes ; cependai sentimentalité fort in la Notice sur Salzm par Ausfeld, son ge l'extrait a été inséré d *du département de l* décembre 1813, IV,

SAMAH (Al) be Khaulany, sixième verneur arabe de l'Es khalifes d'Orient, déjà une partie de l'ar fut choisi par le kha l'an 100 de l'hég. (7 pour remplacer Al-Hi exactions et la tyran disposé tous les Mu Péninsule. A des tale pour la guerre, Al-S de grandes connaissa nistration. Il embelli attira les savants. Il pc régla les impôts jus traires, et contint l leur assignant une pa parcourut les différe confiées à son autorit renseignements qu'il composa, pour le kl cription complète de l les rapports de la to la population, de l'a impôts, de la minéral qu'il eut, par ses b la tranquillité dans l dédaigna de disputer les forteresses qu'ils les montagnes des .

louir par l'espoir de con- belles plaines de la France. it les Pyrénées, fortifia les eles Musulmans possédaient Gaule Narbonnaise, subjugua ays depuis Carcassonne jus- louse, et mit le siége devant ienne capitale des Wisi- était à la veille de la pren- ant, lorsque Eudes, prince gien, duc souverain d'Aqui- courut au secours de la pla- une armée bien supérieure des Maures (*Voy.* Eudes, 63). La bataille fut terrible : h y fit des prodiges de va- is un coup de lance l'ayant de dessus son cheval, sa mort la défaite de ses troupes, dont l nombre avait péri en dispu- ctoire. L'auteur de cet article oir démontré, dans la *Conti- de l'art de vérifier les dates*, , que la bataille de Toulouse le 9 dzoulkadah 102 (11 , et que la perte des Mu- ne put y être, à beaucoup e trois cent soixante-quinze ommes, ainsi que l'ont dit acre et Anastase le biblio- r. Al-Samah avait gouverné ne environ deux ans et demi. Rahman qui avait ramené à ne les restes de l'armée mu- e, et qui n'était pas moins x soldats par sa bravoure r sa libéralité, fut élu par eux ecéder à Al-Samah; mais, s mois après, il fut remplacé biza, qui eut six autres succes- Abd-el-Rahman fut alors in- pour la seconde fois, du gou- ent de l'Espagne. Ce fut lui netra dans l'intérieur de la , et qui fut vaincu par Charles- , le 7 octob. 732, sur les bords oire, près de Tours, qu'il ve- nait de prendre, et non pas près de Poitiers (*V.* Abdéname, I, 59). A-t.

SAMANI (Abou Ibrahim Ismael al-), fondateur de la célèbre dynastie des Samanides, en Perse, était, suivant l'opinion commune, l'arrière-petit-fils d'un certain Saman, chamelier, puis chef de bandits, comme son père, quoique, dans la suite, des généalogistes, pour flatter les Samanides, aient fait descendre le chef de leur race, de Bahram-Tchoubyn, l'un des rois de la dynastie Sassanide (*Voyez.* Behram-Tchoubyn). Açad, fils de Saman, quitta ce genre de vie, vint à Merou, et fut admis à la cour du khalyfe Al Mamoun, qui résidait alors dans cette capitale du Khoraçan (*V.* Mamoun, XXVI, 433). Après le départ de ce prince pour Baghdad, les quatre fils d'Açad, recommandés par lui au lieutenant qu'il laissa dans le Khoraçan, obtinrent de celui-ci, l'an 204 de l'hég (819), les gouvernements de Samarkand, de Ferganah et autres principales villes du Mawar el Nahr ou Transoxane, et celui de Herat, dans le Khoraçan. Ils les conservèrent sous la dynastie des Thaherides, qui, la première, fut investie par les khalifes, du gouvernement héréditaire de la partie orientale de l'empire musulman (*V.* Thaher). Ahmed, l'un des quatre frères, survécut aux autres, et en hérita probablement; car l'histoire ne parle que de sa postérité, qui fut nombreuse. Naser, son fils aîné, gouverna Samarkand du vivant de son père. Après la destruction des Thaherides (*Voy.* Mohammed ben Thaher), il se rendit maître de Bokhara, et le devint alors de la Transoxane entière, l'an 261 (875). Le khalife Motamed (*Voyez* ce nom) lui conféra le gouvernement pres-

Fables en vers, à l'usage du royal séminaire Bassongado (1); d'abord imprimées à Bilbao, puis à Madrid, 1787, 2 vol. in-8°. Samaniego est celui qui, parmi les fabulistes des autres nations, se rapproche le plus de La Fontaine : ainsi reçut-il le surnom de *La Fontaine espagnol*. Il a imité quelques fables d'Esope, de Phèdre, du fabuliste français, de Gay et de Moore. Le plus grand nombre est de son invention; et celles-là ont un mérite réel : toutes se distinguent par la simplicité, la correction du style, la beauté des vers et la grâce de la narration. Samaniego était membre des académies de sa province et de l'académie royale de Madrid. Il mourut dans cette ville, en 1806. B—s.

SAMBIASI (François), missionnaire, né, en 1582, à Cosenza dans le royaume de Naples, d'une famille qui a produit plusieurs hommes de mérite, embrassa la règle de saint Ignace à l'âge de vingt ans, et sollicita de ses supérieurs la permission de se consacrer aux missions étrangères. Il s'embarqua pour les Indes, en 1609, et quatre ans après, fut envoyé à la Chine, où il se distingua par un zèle qui triomphait de tous les obstacles. Lors de la persécution qui s'éleva contre les Chrétiens, en 1620, il fut conduit, avec la plupart de ses confrères, à Macao; mais, au bout d'un an, il rentra dans la Chine, et reprit, avec une nouvelle ardeur, le cours de ses travaux apostoliques. Il avait acquis une connaissance parfaite de la langue chinoise, qu'il écrivait et parlait avec la même facilité que sa langue maternelle. Possédant d'ailleurs les mathématiq tronomie, il sut gagner l des principaux mandarins vers 1637, l'autorisation truire à Nankin l'église c que des furieux avaient d de temps auparavant. Le ayant fait une nouvelle irru la Chine, et l'empereur pour ne pas tomber entre l les mandarins élurent à en 1644, Houng-Kouang la famille impériale. Ce r pereur revêtit le P. Saml dignité de mandarin, e comme ambassadeur à Ma solliciter des secours des I Il s'acquitta de cette com manière à justifier la co Houng-Kouang; et la fa l'honorait ce prince, a né à l'avantage du chri s'il eût vécu plus long-te les Tartares lui ôtèrent trône avec la vie; et l biasi mourut lui-même, à l'âge de soixante-sept a avait seize qu'il était supé ral des missions à la Chi blié, en langue chinoise : *triplice*, *vegetativâ*, *se spirituali*, 2 vol. in-fol. conservait un exemplair bibliothèque de la société Il est encore auteur de d Traités; *De somno;* de Voyez Southvell, *Bibl. scr Jesu*, pag. 252.

SAMBIN (Hugues), a élève de Michel-Ange, na jon, selon l'abbé de Ma non à Vienne, pour laquell réclame, dans sa *Biblioth* exacte, du *Dauphiné*. La de ces deux villes conser un assez bon nombre de ges, dont le style n'a poi

(1) *Bascongado*, vasque, c'est-à-dire que l'on n'y recevait que des élèves nés dans la Vascogne proprement dite, dont la Navarre fait partie.

écuta presque tous avec
son gendre, homme d'une
sommée dans la menuise-
portail de l'église Saint-
les petits dômes qui sur-
s trois arcades, furent
les dessins de Hugues
bas-relief du jugement
on admire dans le même
st encore de sa main, et
ut en outre le plafond de
des comptes, les formes
e de Saint-Bénigne, et
le celles de l'église Saint-
fit hommage au comte
gouverneur de Bourgo-
*Œuvre de la diversité
dont on use en architec-*
, 1572, in-fol. Ce livre
ente six planches en bois,
s et dessinées avec soin.
ans l'Épître dédicatoire
re, le donne comme un
omet une production bien
tante pour l'art qu'il cul-
parait pas qu'il ait tenu
uel lui attribue, sous le
*ermes d'hommes et de
rnés de leurs bases, cor-
ces*, etc., un livre qui
en être le même que le

F—r.

LANÇAI (Jacques de
baron de), était fils de
nme, bourgeois de Tours,
avoir acquis de grandes
ans le commerce, exerça
l'argentier des rois Louis
rles VIII. Son fils aîné,
ujet de cet article, s'éleva,
erite, à la place de sur-
des finances sous Charles
uis XII, et la remplit à la
de ces deux princes. Fran-
pour lui la même confian-
re prédécesseurs. Samblançai
ingué, parmi les ministres
ai..

chargés de la dangereuse administration des finances, par un esprit d'ordre et d'exactitude qui formait un préjugé avantageux pour sa probité. Renfermé dans les fonctions de son ministère, il vivait parmi les intrigues et les passions sans y prendre part. Le roi avait pour lui une amitié qui tenait du respect, et l'appelait son père. Mais la faveur pleine de considération dont il jouissait lui avait fait beaucoup d'ennemis; son économie, son intégrité, en augmentaient le nombre, parce qu'il défendait les intérêts des peuples contre l'avidité des grands. L'humeur altière de la duchesse d'Angoulême ne put jamais le faire plier: néanmoins elle avait toujours montré, pour ce ministre, une estime singulière, fondée sur sa probité et sur son zèle généreux et désintéressé, jusqu'à la malheureuse affaire qui anima cette princesse implacable contre ce digne administrateur. La duchesse, par une suite de sa haine contre la maison de Foix, avait formé le projet de faire échouer Lautrec dans le Milanez, afin de le perdre dans l'esprit du roi. Elle demanda au surintendant une somme de quatre cent mille écus, mise en réserve pour la solde de l'armée d'Italie, sous prétexte qu'elle lui était due pour ses pensions, gratifications et autres droits. Toutes les représentations du ministre furent inutiles; sa disgrace dépendait de son refus. Lautrec de retour se justifia de la perte du Milanez causée par la retraite des Suisses, sur ce qu'on ne lui avait pas envoyé les sommes promises. Samblançai interpelle par le roi, lui dit avec son ingénuité ordinaire, que le jour où les assignations pour ces sommes avaient été dressées, la reine-mère l'avait forcé de les lui remettre. Cette

que absolu de cette vaste province, pour s'en faire un appui contre les Soffarides (*Voyez* YACOUB BEN-LEITS). C'est pourquoi plusieurs auteurs placent à cette époque le commencement de la dynastie des Samanides, et en regardent Naser comme le fondateur. Ismaël, l'un des plus jeunes frères de Naser, commandait en son nom à Bokhara. Ses liaisons avec Rafyah, lieutenant d'Amrou le soffaride, dans le Khoraçan, et la cession du gouvernement du Kharizme, par Rafyah à Ismaël, inspirèrent à Naser des soupçons sur la fidélité de son frère. Il lui fit la guerre, l'an 275 (888), fut vaincu et fait prisonnier; mais Ismaël montra dès-lors que l'ambition n'étouffait point en lui la voix de la nature et de l'humanité. Il se prosterna devant son frère, le consola, le rassura, le reconduisit avec honneur à Samarkand, et voulut être confirmé par lui dans le gouvernement de Bokhara. Naser étant mort en 279 (892), Ismaël hérita de toute la Transoxane, qu'il gouverna plutôt en souverain que comme lieutenant du khalife. Attaqué, l'année suivante, par les Turks Hoeikes, il tailla en pièces ces barbares, les poursuivit au-delà du Sihoun (le Yaxarte), s'empara de leur capitale, enleva le père et l'épouse de leur khan, et ramena un nombre de captifs excédant de beaucoup celui de son armée. Le khalife Motadhed ayant réclamé son secours contre Amrou le soffaride, Ismaël, avec des forces très-inférieures, triompha, par sa valeur ou par un effet du hasard, de cet usurpateur (*V.* AMROU-BEN-LEITS), l'an 287 (900), et réunit le Khoraçan à ses états. La même année, un de ses généraux conquit le Thabaristan, après la défaite et la mort du prince alide, Mohammed ibn
qui venait de faire une invasio
le Khoraçan. Ismaël reçut d
life le titre de *padischah* (
reur), avec l'investiture sol
de tous les pays qu'il venait c
quérir et de ceux que les Sof
avaient possédés. Ceux-ci co
rent néanmoins le Seïstan, à
ses époques, comme vassaux d
pire samanide (*V.* KHALAF). I
en recevant les magnifiques
d'honneur, les présents et le
me du khalife, fit deux génuf
à chaque pièce, les baisa
tueusement, et donna au
rier qui les lui avait apporté
xante-dix mille drachmes (
52,500 francs) (1). Un de
rents, qu'il avait envoyé pou
verner le Djordjan et le Thab
ayant envahi les états du kh
fait périr, à Reï, le lieutenar
prince, ce dernier eut encore
à Ismaël, qui dompta le reb
obtint la souveraineté d'une
de l'Irak. Il fit ensuite une
expédition dans le Turkest
soumit une partie, et revint c
états avec un immense butin.
rut, au milieu de safar 29
vembre 907), à l'âge de s
ans, après en avoir régné seiz
la Transoxane, depuis la n
son frère, et huit dans l
vinces orientales de la Pers
si regretté de ses sujets, q
donnèrent le surnom d'*Emir
dhi* (le prince dont la perte
parable). Tous les auteurs
taux s'accordent en effet à re
ter Ismaël comme un monarc
ve, généreux, pieux, juste

(1) C'est par erreur qu'on a dit, dans *de Perse*, de sir John Malcolm, sept cen nars, ou sept millions sept cents mille qui est hors de toute vraisemblance.

l semble même qu'ils ont mê-fables les circonstances les nportantes de sa vie, afin rer des leçons utiles pour les princes, imitant, à cet égard, ii ont écrit l'histoire du grand ou Nouschirvan (*V.* ce nom 380) et l'auteur de la *Cyropé-*. Xénophon). Ismaël, ayant les poids sur lesquels les fer-le la ville de Herat exigeaient ats de la province, étaient plus ne le poids légal, les vérifia ne, ordonna qu'ils fussent éta-de nouveau et qu'on dimi-l'avenir, sur le tribut ordi-e la province, ce qu'elle avait trop par le passé. Après avoir es trésors offerts par Amrou, qu'il regardait comme le fruit uités des Soffarides, et dont oulait pas charger sa cons-, il se trouvait embarrassé ayer son armée, qui, par ses ires, voulait le forcer de le-e contribution sur les habi-e Herat, au mépris de la ca-on qu'il leur avait accordée. e se laisser intimider, il don-signal du départ, afin d'éloi-s troupes de cette opulente ont la vue tentait leur cupi-t se trouva bientôt en état de isfaire, au moyen des tré-Amrou, qu'un hasard singulier ber dans ses mains. Une au s, en passant près de Reï, erçut qu'un arbre surchargé ts étendait ses branches sur d chemin; il y plaça aussitôt ave-garde; et aucun de ses n'osa violer la défense d'y r. De pareils traits, fussent-posés, honoreraient encore la re d'Ismaël. La plupart de cesseurs se firent gloire de le e pour modèle (*V.* Mansour Ier. et II, xxvi, 520, Naser, XXX, 575, Nouh Ier et II). On peut néanmoins s'étonner qu'Ahmed, fils et successeur d'Ismaël, ait seul négligé de suivre les traces d'un tel père. Malgré deux lions qui le gardaient nuit et jour, il fut assassiné dans sa tente, le 22 djoumadi second (24 janvier 914), après un règne de six ans. La dynastie des Samanides dura un siècle entier après Ismaël, et ne finit qu'avec Monthasser (*V.* ce nom, XXIX, 577). Elle protégea les lettres, les sciences, les arts et le commerce; et son nom se répandit au loin, si l'on en juge par plusieurs médailles trouvées sur les bords de la mer Baltique, décrites par les orientalistes allemands, MM. Adler et Frœhn, dans le *Museum cufícum* du premier, seconde partie, Copenhague, 1795, et dans un *Mémoire arabe* du second, *sur quelques monnaies des Samanides et des Bowaïdes*, Kasan, 1808, in-4°. L'explication que M. Silvestre de Sacy en a donnée, dans le Magasin encyclopédique, année 1810, prouve que les princes Samanides ne mettaient leur nom sur les monnaies que précédé par celui du khalife abbasside régnant, dont ils reconnurent toujours la suzeraineté, jusqu'à l'époque où les Bowaïdes usurpèrent les droits du khalifat (*V.* Moezz-eddaulah). A—t.

SAMANIEGO (Félix-Marie), poète, né à Bilbao, en 1742, d'une illustre maison de la Biscaye, était lui-même seigneur de villages (et non *villes*, comme le dit le Dictionnaire histor. par une société de gens de lettres), de la vallée d'Arraya. Très-versé dans les langues anciennes et modernes, et d'une vaste érudition, il s'était déjà fait connaître par quelques poésies légères, lorsqu'il publia ses

Fables en vers, à l'usage du royal séminaire Bassongado (1); d'abord imprimées à Bilbao, puis à Madrid, 1787, 2 vol. in-8°. Samaniego est celui qui, parmi les fabulistes des autres nations, se rapproche le plus de La Fontaine : ainsi reçut-il le surnom de *La Fontaine espagnol*. Il a imité quelques fables d'Esope, de Phèdre, du fabuliste français, de Gay et de Moore. Le plus grand nombre est de son invention; et celles-là ont un mérite réel : toutes se distinguent par la simplicité, la correction du style, la beauté des vers et la grâce de la narration. Samaniego était membre des académies de sa province et de l'académie royale de Madrid. Il mourut dans cette ville, en 1806. B—s.

SAMBIASI (François), missionnaire, né, en 1582, à Cosenza dans le royaume de Naples, d'une famille qui a produit plusieurs hommes de mérite, embrassa la règle de saint Ignace à l'âge de vingt ans, et sollicita de ses supérieurs la permission de se consacrer aux missions étrangères. Il s'embarqua pour les Indes, en 1609, et quatre ans après, fut envoyé à la Chine, où il se distingua par un zèle qui triomphait de tous les obstacles. Lors de la persécution qui s'éleva contre les Chrétiens, en 1620, il fut conduit, avec la plupart de ses confrères, à Macao; mais, au bout d'un an, il rentra dans la Chine, et reprit, avec une nouvelle ardeur, le cours de ses travaux apostoliques. Il avait acquis une connaissance parfaite de la langue chinoise, qu'il écrivait et parlait avec la même facilité que sa langue maternelle. Possédant d'ailleurs les mathématiq tronomie, il sut gagner la des principaux mandarins vers 1637, l'autorisation truire à Nankin l'église c que des furieux avaient dé de temps auparavant. Le ayant fait une nouvelle irru la Chine, et l'empereur pour ne pas tomber entre le les mandarins élurent à en 1644, Houng-Kouang, la famille impériale. Ce n pereur revêtit le P. Samb dignité de mandarin, e comme ambassadeur à Ma solliciter des secours des I Il s'acquitta de cette comr manière à justifier la co Houng-Kouang; et la fa l'honorait ce prince, au né à l'avantage du chris s'il eût vécu plus long-te les Tartares lui ôtèrent trône avec la vie; et le biasi mourut lui-même, à l'âge de soixante-sept an avait seize qu'il était supér ral des missions à la Chin blié, en langue chinoise : *triplice*, *vegetativâ*, *se spirituali*, 2 vol. in-fol., conservait un exemplaire bibliothèque de la société Il est encore auteur de d Traités; *De somno*; *de* Voyez Southvell, *Bibl. scri Jesu*, pag. 252.

SAMBIN (Hugues), a élève de Michel-Ange, na jon, selon l'abbé de Ma non à Vienne, pour laquell réclame, dans sa *Bibliothe* exacte, du *Dauphiné*. La de ces deux villes conser un assez bon nombre de s ges, dont le style n'a poi

(1) *Bascongado*, vasque, c'est-à-dire que l'on n'y recevait que des élèves nés dans la Vascogne proprement dite, dont la Navarre fait partie.

écuta presque tous avec son gendre, homme d'une ssommée dans la menuise- a portail de l'église Saint- les petits dômes qui sur- es trois arcades, furent les dessins de Hugues e bas-relief du jugement n'on admire dans le même est encore de sa main, et lut en outre le plafond de e des comptes, les formes ve de Saint-Bénigne, et de celles de l'église Saint- l fit hommage au comte , gouverneur de Bourgo- n *Œuvre de la diversité dont on use en architec-* n, 1572, in-fol. Ce livre rente six planches en bois, es et dessinées avec soin. dans l'Épître dédicatoire re, le donne comme un omet une production bien rtante pour l'art qu'il cul- e paraît pas qu'il ait tenu aud lui attribue, sous le *Termes d'hommes et de ornés de leurs bases, cor- ises*, etc., un livre qui ien être le même que le

F—r.

LANÇAI (Jacques de baron de) était fils de aune, bourgeois de Tours, s avoir acquis de grandes dans le commerce, exerça d'argentier des rois Louis arles VIII. Son fils aîné, sujet de cet article, s'éleva, nérite, à la place de sur- des finances sous Charles ouis XII, et la remplit à la n de ces deux princes. Fran- it pour lui la même confian- prédécesseurs. Samblançai lingué, parmi les ministres chargés de la dangereuse administration des finances, par un esprit d'ordre et d'exactitude qui formait un préjugé avantageux pour sa probité. Renfermé dans les fonctions de son ministère, il vivait parmi les intrigues et les passions sans y prendre part. Le roi avait pour lui une amitié qui tenait du respect, et l'appelait son père. Mais la faveur pleine de considération dont il jouissait lui avait fait beaucoup d'ennemis; son économie, son intégrité, en augmentaient le nombre, parce qu'il défendait les intérêts des peuples contre l'avidité des grands. L'humeur altière de la duchesse d'Angoulême ne put jamais le faire plier: néanmoins elle avait toujours montré, pour ce ministre, une estime singulière, fondée sur sa probité et sur son zèle généreux et désintéressé, jusqu'à la malheureuse affaire qui anima cette princesse implacable contre ce digne administrateur. La duchesse, par une suite de sa haine contre la maison de Foix, avait formé le projet de faire échouer Lautrec dans le Milanez, afin de le perdre dans l'esprit du roi. Elle demanda au surintendant une somme de quatre cent mille écus, mise en réserve pour la solde de l'armée d'Italie, sous prétexte qu'elle lui était due pour ses pensions, gratifications et autres droits. Toutes les représentations du ministre furent inutiles; sa disgrace dépendait de son refus. Lautrec de retour se justifia de la perte du Milanez causée par la retraite des Suisses, sur ce qu'on ne lui avait pas envoyé les sommes promises. Samblançai interpellé par le roi, lui dit avec son ingénuité ordinaire, que le jour où les assignations pour ces sommes avaient été dressées, la reine-mère l'avait forcé de les lui remettre. Cette

princesse nia d'abord le fait ; et, après tout l'éclat de ses démentis, elle fut obligée d'en convenir : mais elle soutint que cette somme était le produit de ses épargnes, dont elle avait confié le dépôt au surintendant, comme si, assistant tous les jours aux conseils, elle avait pu ignorer la destination des quatre cent mille écus. Samblançai persista, de son côté, à protester que la reine ne lui avait rien confié ; qu'il ne lui devait rien, et qu'il lui avait représenté que la somme exigée par elle était celle que le roi avait destinée pour l'armée d'Italie. Au milieu de toute cette altercation, François Ier. sut bien démêler le vrai coupable. *N'y songeons plus*, dit-il, *nous n'étions pas dignes de vaincre : la fortune voulait en vain se declarer pour nous ; nous mettons à ses faveurs de trop puissants obstacles. Cessons, s'il se peut, de nous trahir, et allons désormais au bien avec plus de concert et d'intelligence.* Samblançai resta en place ; mais la duchesse jura sa perte. Lorsqu'en 1525, le roi voulut aller reconquérir le Milanez, on engagea Samblançai d'avancer l'argent nécessaire ; il osa refuser, alléguant qu'il lui était déjà dû trois cent mille livres. Il rendit ses comptes, justifia sa créance, perdit sa place et sa faveur, et alla vivre en paix dans sa terre de Balan, sur le Cher. L'imprudente vivacité avec laquelle il sollicita son paiement, dans un temps où l'État, écrasé, et privé de son roi, semblait absolument sans ressource, donna lieu à la duchesse, devenue régente, d'envenimer cette démarche très-déplacée. On rechercha secrètement toute la conduite du surintendant, par des moyens tortueux. On menaça, on intimida un nommé Jean Prévôt, de Tours, commis de Saml lui fit entrevoir qu'il ne p ter le supplice du à ses tions, qu'en devenant l de son maître. Soit que voiât des fraudes occultes lui seul, soit que ce ser dèle eût soustrait des pres à la justification d dant, celui-ci fut co Bastille sur la fin de commission de juges, chancelier Duprat, créa reine-mère, le condamna 1527, sur une accusatio péculat, à être pendu, exécuté au gibet de Mon était alors âgé de soixant Le peuple, persuadé de cence, ne donna, dans sion, que des marques d de consternation. Sambl rut avec beaucoup de e les vers que Marot fit à sion, méritent d'être cité

Lorsque Maillard, juge d'enfer,
A Montfaucon Samblançai l'ame r
Lequel des deux à votre sens tena
Meilleur maintien? Pour le vous
Maillard semblait homme que m
Et Samblançai fut si ferme vieilla
Que l'on eut dit, au vrai, qu'il
A Montfaucon le lieutenant Mailla

La cour conserva long souvenir de cette violen la mémoire de la duche goulême est restée entach blançai avait amassé c biens ; mais il est inut un si long ministère, de mettre sa probité pour une si haute fortune (1).

(1) En lisant l'histoire avec attenti que que la place de surintendant de entourée des dangers auxquels ech peu de ceux qui l'exercèrent, jusqu'a quet, auquel Louis XIV ne fit grace le privant pour jamais de sa liberté. dant long-temps les rois de France droit incontesté de créer des impôts se procurer de l'argent, ils usaient

Théophylacte et Bessarion, on doit à Sambucus la découverte d'un *Fragment* de Petrone (2), des *Lettres* d'Aristénète, des *Dionysiaques* de Nonnus, de l'Opuscule *biographique* d'Hesychius de Milet, des *Vies des Sophistes* d'Eunape, etc. Il a publié des *Traductions latines* du *Commentaire* de Theophylacte *sur les Actes des Apôtres*, des *Poèmes* d'Hesiode et de la *Batrachomyomachie*; de *divers morceaux choisis* de Platon, de Xenophon et de Thucydide. L'édition qu'il a donnée de Plaute, Anvers, Chr. Plantin, 1566, in-16, est recherchée des curieux; et ses *Notes* sur Lucien et sur les Commentaires de César ont été réimprimées plusieurs fois. Outre des Harangues, des Oraisons funèbres, et quelques autres Opuscules qui n'offrent aujourd'hui que peu d'intérêt, on a de Sambucus: I. *Incerti auctoris epistolarum conscribendarum methodus, unà cum exemplis gr. et lat.*, Bâle, 1552, in-8°. II. Un *Appendix* à l'Abrégé de l'Histoire de Hongrie, par Pierre Ranzau, Vienne, 1558, in-fol. Sim. Schard en a tiré la description des siéges d'Agria, de Témeswar, Szigeth, Toemni, insérée dans les *Scriptor. rerum germanicarum*, tome II et IV. III. *De imitatione à Cicerone petendâ Dialogi tres* Paris, 1561, in-8°., seconde édition, revue et augmentée, Anvers, 1563, in-8°. IV. *Ars poetica Horatii et in eam paraphrasis et commentariolus*, Anvers, Chr. Plantin, 1564, in-8°. V. *Emblemata*, ibid., 1564, 1566, in-8°.; 1569, 1576, 1584, in-16. A la suite Sambucus a publié les médailles les plus précieuses de son cabinet (3), mais sans aucun

tion: on y distingue un O
Pescennius Niger, grand
deux pièces qu'il regarda
comme uniques. Le volu
miné par un recueil d'ép
latines. Les Emblèmes de
ont été traduits en vers
Anvers, 1567, in-16, fi
recherché. VI. *Veterum recentiorum philosophoru rum icones*, Anvers, 15
1603, in-fol., rare. C'est
de 67 portraits, parmi l
trouve ceux d'Apollon et c
de Chiron, d'Homère,
gore, etc.; viennent ensu
traits des médecins les pl
du seizième siècle; celui d
est le dernier. VII. *De H*
Opuscule se trouve dan
artis historicæ, 1579. VI
tions, de l'*Histoire de H*
Bonfini (*V.* ce nom,
Francfort, 1581, in-fol
tée des quinze derniers li
nuée et enrichie de différe
et de l'*Histoire du card nès*, par Gomez de Ca
même année, in-fol. O
Vie de Sambucus avec s
dans la *Bibliothèque* de
dans l'*Académie* de Bul
pour plus de détail, l'*H*
raire de Hongrie, par
Horanyi, Vienne, 1770
in-8°.

SAMMARTINO (I
comte de Visché, naqui
dans cet ancien fief d
Sammartino, placé sur
la Dora Baltea, en Piém
tribua, par ses *Observa maticales et poétiques*,

(2) Anvers, 1565, in-8°. Burmann en a tiré la vie de Petrone, par Sambucus, qu'il a insérée dans son édit. du satirique romain, Utrecht, 1709, in-4°.

(3) Les médailles dont Sambucu sont au nombre de 46, et toutes d

par ordre de Caracalla, l'autre connu d'Alexandre Sévère, qui lui témoigna de l'affection. Mais ils ne nous apprennent point lequel des deux est l'auteur du poème *De Medicinâ*. Parmi les modernes, Henri Étienne, Thomas Bartholin, Rob. Keuchen et plusieurs autres attribuent cet ouvrage au père; J. B. Morgagni, au contraire, veut en faire honneur au fils, et il appuie son opinion d'abord sur un passage de Lampride, qui donne à Samonicus le fils le titre de poète, et en second lieu sur ce que les anciens, tout en accordant au père de grandes connaissances en histoire naturelle, n'en parlent nullement sous le rapport poétique. Mais, suivant Ackermann, qui a donné la meilleure et la plus récente édition de Samonicus, il se peut que le père ait été, tout-à-la-fois, poète, naturaliste et même historien. Nous ne rapporterons point les divers arguments sur lesquels le critique allemand fonde son opinion. Il nous suffira de savoir que Samonicus le père vivait à la fin du deuxième siècle et au commencement du troisième, et qu'il devait être un homme fort instruit dans différentes branches des connaissances humaines, puisqu'il avait amassé, suivant le rapport de Julius Capitolinus, une bibliothèque de soixante-deux mille volumes, et que Macrobe, en nous transmettant deux fragments de Samonicus, le qualifie de *Vir sæculo suo doctus*. Samonicus le fils, qui hérita de cette immense bibliothèque, la donna en mourant à Gordien III, ou le Jeune, qui avait été son disciple. Le poème *De Medicinâ* se compose de soixante-cinq chapitres, et de onze cent-quinze vers hexamètres. Les maladies y sont traitées sans aucun ordre systématique, et en passant sous silence presque tous les objets qui ont au diagnostic, au pronos l'hygiène. Cette méthode, ment opposée à celle d'Hip et de la véritable médecine est conforme à celle des em qui ne tenaient aucun con signes des maladies, et de l che de leurs causes. Les p curatifs de Samonicus con indiquer, pour combattre affection, des médicamen préparation facile, d'un élevé, par conséquent à l du plus grand nombre : ce de cette production une es Médecine des pauvres, c prouvent clairement plusieu ges, entre autres le vers sui

At nos pauperibus præcepta feramus

Le livre est semé de fables e superstitieuses : Samonicus aux amulettes, puisque, po la fièvre hémitritée, il con rieusement le moyen suivan sur du papier le mot *abrac* le répéter en diminuant à ligne la dernière lettre, ju que le premier A, restant se de l'écriture, forme la poi triangle; porter ce papier sus cou avec un fil de lin. Il propc contre la même maladie, l' la graisse de lion, et des a composées de corail et d'ém Veut-on savoir de quelle m combat l'insomnie? On p morceau de papier, on y in férents mots, on le brûle, fait avaler la cendre dans chaude. Tout, heureusem pas de cette force : ainsi, pa ple, il parle de l'application sues pour chasser la goutte, pour tuer les vers. Il est bo marquer en outre que, dans

qui traite de la fièvre quoti-
, il condamne l'emploi des
s magiques, et taxe de superst
et de crédulité ceux qui pensent
ir s'affranchir de cette maladie
ar moyen; et c'est dans le cha-
uivant qu'il recommande son
adabra. Il semblerait, d'après
u que Samonicus a voulu mys-
es lecteurs, ou que le même
n'a point présidé à toutes les
s de l'ouvrage. Quoi qu'il en
n peut dire, en général, que,
e poème, il y a plus à profiter
a curiosité ou l'érudition, que
l'art de guérir. Si l'on examine
vement le fond de l'ouvrage,
perçoit que l'auteur y a mis
u sien, et qu'il a puisé large-
dans la Matière médicale de
oride, et surtout dans les écrits
ne; de même que, pour la for-
a souvent revêtu son poème
ments empruntés à Lucrèce et
ace: on rencontre meme des
ntiers tirés de l'auteur de l'Art
ue. Quant à la versification, si
nsidère la difficulté qu'elle pré-
t sous le rapport d'une foule
ns médicamentaux, dépourvus
monie, elle paraîtra assez soi-
mais elle ne se fait point re-
er par cette latinité pure et
e dont brillent les livres an-
rs au temps où Samonicus écri-
elle contient plusieurs mots
res ou inusités, et parfois des
tes mal placées, qui obscur-
t le sens ou ne servent évidem-
que pour la mesure du vers:
dernière même ne paraît pas
rs fidèlement observée; en-
que ce poème se ressent beau
de la décadence des belles-
et de l'art médical. Ajoutons
fin en paraît tronquée, d'a-
opinion de Rob. Constantin,
embrassée par Fabricius (*Bibl. lat.*): il paraît même fort vraisemblable à ces deux philologues, que les soixante et dix-huit vers qui terminent le livre *De medicamentis* de Marcellus l'empirique, sont la péroraison du poème de Samonicus. On a publié un si grand nombre d'éditions de cet ouvrage, que nous nous contenterons d'indiquer les principales. Elles portent le titre: *De medicinâ præcepta saluberrima*. La première fut imprimée avec Avienus, Germanicus et Aratus, Venise, 1488, in-4°.; les suivantes, Haguenau, 1528, in-8°., par les soins de Cæsarius, qui y ajouta d'abord le poème *De ponderibus et mensuris* de Q. Rhémnius-Fannius Palæmon, ensuite des notes courtes mais utiles; Venise, 1528, in-8°., avec Celse, par Asulanus; Zurich, 1540, in-4°.; Lyon, 1542, par Antoine Dumoulin, édition fort louée par Burmann et Pithou; ibid, 1566, in-8°., par Rob. Constantin; Leipzig, 1590, in-8°., par Ranzovius; Amsterdam, 1662, in-12, avec Palæmon: cette édition donnée par le plagiaire Keuchen, est fort bien imprimée; mais on s'aperçoit que l'éditeur n'a collationné le texte, ni avec les manuscrits, ni avec les bonnes éditions; car toutes celles dont il parle sont au rang des plus mauvaises: cependant les prolégomènes et les commentaires érudits dont celle-ci est enrichie, la rendent intéressante et bonne à consulter, parce que les uns et les autres ont été dérobés par Keuchen, soit à son grand-père, qui était premier médecin de l'électeur de Brandebourg, soit à d'autres savants, tels que Saumaise, Turnèbe, J. Cornarius, etc. (*V.* Keuchen, XXII. 333). Burmann, dans sa collection des *Poëtæ latini minores*,

a épuré le texte de Samonicus donné par Keuchen, et jugé à propos de reproduire en entier les commentaires de ce dernier ; mais il a grossi son édition d'une foule de notes philologiques et critiques, dont plusieurs paraissent superflues, et quelques-unes même contiennent des erreurs qu'un homme peu versé dans la science médicale pouvait difficilement éviter. Morgagni a publié, sur Samonicus deux lettres fort savantes: l'une (Padoue, 1722) réimprimée à la Haye, en 1724, in-4°., accompagne l'édit. de Celse et de Samonicus réunis, et rectifie çà et là le texte de ce dernier ; l'autre, qui est jointe à la même édition, donnée, en 1750, à Padoue, 2 vol. in-8°., sert de réponse à Burmann, qui avait censuré quelques parties de la première lettre. Enfin, le docteur J. C. T. Ackermann, après avoir publié, dans le *Magasin à l'usage des médecins*, de Baldinger, une Épître sur Samonicus, et un projet de nouvelle édition de cet auteur, a mis au jour son travail, Leipzig, 1786, in-8°, pour lequel il avait rassemblé plusieurs manuscrits, collationné les meilleures éditions, et consulté les hommes les plus érudits, tels que Heyne, Gruner, Blumenbach, Reizius, Franzius. L'étude approfondie de ce poème le conduisit à reconnaître les emprunts considérables que Samonicus avait faits à Dioscoride et à Pline. Il a mis tous ses soins à rétablir le texte dans sa première intégrité : les notes qu'il y a jointes sont tirées des scholiastes les plus distingués, et quelques-unes de son propre fonds; quoique nombreuses, elles sont fort utiles, à cause du choix sévère qui y a présidé, et de la lumière qu'elles jettent sur les points obscurs du sujet : enfin une Préface de quarante-huit pages prouve la vaste érudition et la bonne foi de l'éditeur, en sorte qu'on peut regarder cette édition comme supérieure à toutes celles qui l'ont précédée. On regrette seulement de ne pas y rencontrer une table des chapitres qui paraissait indispensable (1).

R—D—N.

SAMPIETRO, célèbre capitaine corse, commandant les troupes italiennes au service de France sous les règnes de François Ier et de Henri II, naquit, vers l'an 1501, de parents obscurs, à Bastelica, bourg du district d'Ajaccio. Il fut élevé par charité, dans la maison d'Hippolyte de Médicis, neveu du pape Clément VII; fit ses premières armes sous Jean de Médicis, fameux chef des *bandes noires*, et entra de bonne heure au service de France. Il s'était déjà distingué dans plusieurs rencontres, lorsque sa réputation acquit un grand éclat par la défense de Fossan. Cette place, n'ayant pour fortifications qu'une faible muraille, fut investie (1536) par dix mille Allemands, sous les ordres d'Antoine de Lève, un des meilleurs généraux de Charles-Quint. Le gouverneur (Montpezat), répondit à la sommation par une vigoureuse sortie. Sampietro, à la tête de trois cents Italiens, enleva d'abord les ouvrages des assiégeants, et se dirigea ensuite sur le quartier d'Antoine de Lève, lequel, surpris, fut obligé de prendre la fuite, porté sur une chaise, ne pouvant monter à cheval à cause de sa goutte. Poursuivis trop chaudement par Sampietro, les porteurs jetèrent le général dans un bled, où il échappa aux recher-

(1) Boehmer a consacré quatre Dissertations, publiées à Wittenberg, de 1798 à 1800, pour prouver que Samonicus est aussi l'auteur d'un poème sur la teinture des cheveux (*De tingendis capillis*). A. B—T.

es Français. Sampietro fut
ans cette sortie. La valeur et
gence qu'il y fit paraître, lui
t un commandement plus im-
. A la fin de l'année 1536,
Quint pénétra en Provence;
tro voulut arrêter son avant-
upres de Brignoles : mais, ac-
ar une nombreuse cavalerie,
is avec Montezeau et Boissi.
la liberté, l'année suivante,
tingua ensuite au siége de Co-
1542; à celui de Landrecies,
3, et à la bataille de Ceriso-
1544. Il fut nommé, à la fin
guerre, colonel-général de
erie corse au service de Fran-
nnée qui suivit la mort de
is Ier., il quitta le royaume,
urna dans sa patrie, où
eçu en triomphe. Il y épou-
ina Ornano, héritière de
illustre et de la plus riche
de l'île. La considération
etait acquise par sa valeur fit
sur l'obscurité de sa naissan-
1547, il demanda à rempla-
nis Farnèse dans le comman-
t des troupes papales; mais
obtint point. Inquiet, trop ac-
r trouver des charmes dans le
Sampietro forma une ligue
avec les principales familles
de Corse, pour soustraire
ys à la domination des Gé-
Ceux-ci, informés du projet,
ent sa perte. Sous un prétex-
ieux, Spinola, gouverneur de
'attira, avec son beau-père,
citadelle de Bastia, et le re-
sonnier. Le sénat envoya l'or-
le mettre à mort. L'appareil
plice était déjà préparé, lors-
contre-ordre arriva. Le roi de
, Henri II, avait menacé de
rroux la république de Gè-
lle faisait mourir Sampietro,
et parlé d'ôter la vie à deux illustres
Genois, en représailles. Sampietro, à
l'aide de cette puissante médiation,
obtint la liberté. Il quitta la Corse,
en vouant aux Genois une haine im-
placable. La guerre ayant recom-
mencé dans l'Italie, en 1551, Sampie-
tro seconda merveilleusement Ho-
race Farnèse, duc de Parme, alors
allié de la France. Il battit, dans le
Plaisantin, deux divisions de Gon-
zague. Poursuivant toujours ses pro-
jets de vengeance contre Gênes, il
obtint, en 1553, que la France dé-
clarerait la guerre à la république
et aiderait les Corses à secouer le
joug. Le maréchal de Termes fut
chargé de cette expédition. Sampie-
tro s'embarqua avec ce général et le
prince de Salerne. La flotte françai-
se alla se joindre à celle de Dragut,
fameux amiral turc. Elle aborda
dans l'île de Corse, au mois d'août.
Sampietro fit un appel aux habitants,
qui vinrent en foule se joindre à lui.
Bastia, Calvi, Boniface, tombèrent
en son pouvoir; mais Sampietro ne
put conserver la bonne intelligen-
ce parmi les alliés. Dragut quitta l'île;
Doria, l'amiral génois, débarqua en
Corse, avec des forces supérieures.
Le maréchal de Termes fut rappelé:
Sampietro resta seul pour protéger
ses conquêtes. Il se maintint pendant
une année entière; mais la paix ayant
été faite dans toute l'Europe (1555),
il fut obligé de quitter l'île. Le sénat
avait mis sa tête à prix. Portant en
tout lieu sa haine contre Gênes, il
alla jusqu'en Turquie chercher des
ennemis à cette république. Il se prit
alors de querelle avec son neveu Te-
lone Bastelica, qui l'avait accompa-
gné. Il se battit en duel avec lui, sur
la grande place de Constantinople.
Plus habile dans le maniement de
l'épée, Sampietro tua son neveu. Cet-

te action peu généreuse ne fut que le prélude d'une autre bien plus cruelle. Il apprend que sa femme, retirée à Marseille, avait eu l'intention d'aller à Gènes implorer la grace de son époux : Un parent de ce dernier la surprit en route, et la ramena; mais l'idée seule d'une pareille démarche auprès de ses plus cruels ennemis, met au désespoir le capitaine corse, et le remplit de rage. Il quitte Constantinople, et arrive en toute hâte en Provence. Il trouve Vanina à Aix, et lui annonce froidement qu'ayant eu la pensée de le déshonorer en allant demander sa grace au sénat de Gènes, elle s'est rendue indigne de la vie, et qu'elle doit se préparer à mourir. Vanina sentit que c'était un arrêt irrévocable. Se préparant à la mort avec courage, elle demanda pour toute grace que, n'ayant jamais été touchée par un autre homme que son mari, elle mourût de sa main. Sampietro se rendit à ses desirs. Defosque, historien de cet homme singulier, dit qu'il mit un genou à terre devant Vanina, comme un hommage à sa vertu, l'embrassa, lui prodigua les noms les plus doux, en lui demandant pardon de la mort qu'il allait lui donner; enfin qu'il lui passa son écharpe au cou, et l'étrangla. Par ce trait de barbarie, le nom de Sampietro devint odieux à toute l'Europe. La France lui retira le titre de commandant des troupes italiennes. Il n'en poursuivit pas moins ses projets contre Gènes, et débarqua dans l'île, en 1574, avec vingt-cinq soldats seulement. Dans l'espace de huit jours, tous les hommes en état de porter les armes vinrent se réunir sous ses ordres. Obtenant plus d'avantages seul que le maréchal de Termes et Dragut réunis, il enleva les principales places. Il s'était main-

tenu trois ans en Corse, e
en souverain, lorsque la
de Gènes, ne trouvant d'a
que la trahison pour se d
ennemi aussi redoutable,
telli, lieutenant et ami d
tro. Cet officier frappa s
de quatre coups de poig
derrière, le 1er. janvier
mourut Sampietro, à l'â
xante-six ans, laissant un
réchal d'Ornano, qui fut
la cour et avec les enfant
ri II. (*V.* Ornano).

SAMPSICÉRAMUS e
de deux souverains arab
gnèrent à Emèse, ville d
centrale, sur les bords d
Le premier vivait plus
siècle avant notre ère. Il
doute du nombre de ces u
qui profitèrent de la décad
de la chute, de la dynastie
cides, pour fonder des éta
Nous ignorons son origine
de son père; nous ne savo
plus s'il fut le premier d
qui régna à Emèse. Il e
qu'ils étaient les chefs des
bes habituées dans le v
cette ville, dont ils se ren
tres lorsqu'ils en trouvèr
sion. Strabon lui donne
de *phylarque*, c'est-à-dir
tribu, attribué ordinairem
auteurs grecs aux princes
Outre la ville d'Emèse, S
mus possédait encore c
thuse, à seize milles au n
même fleuve. Lorsque P
en Syrie, l'an 63 ava
après avoir vaincu Mithr
grane, il soumit Sampsic
qui conserva cependant s

(1) Géogr., liv. XVI, p. 753.
(2) Appian, bell. syr., p. 125.

[illegible] Sampsiceramus [illegible] Pompée [illegible] Le phylarque, protégé [illegible] de ses états, [illegible] sur le général romain. [illegible] à cette vi- [illegible] de sa [illegible] sur Sampsi- [illegible] mort en l'an 51 [illegible] à l'époque où Cicéron [illegible] en Cilicie. Son fils Iam- [illegible] était alors roi d'Émèse, [illegible] pour successeur Alexandre, [illegible] de ce prince. — SAMPSI- [illegible] II, successeur et peut- [illegible] de Iamblique II, fils d'A- [illegible], régnait sur Émèse, en [illegible] sous le règne de Claude. Sa [illegible] épousa Aristobule, petit [illegible] érodes le-Grand, et frère [illegible] es Agrippa, roi de la Tra- [illegible] Il eut pour successeur un [illegible] Aziz, qui occupait le trône [illegible] 3. On ignore s'il était fils ou [illegible] de Sampsicéramus II. — [illegible] re fait mention d'un autre [illegible] ÉRAMUS, qui vivait dans la [illegible] lle long-temps après ceux- [illegible] n était peut être de la même [illegible] Ce personnage fut, en l'an [illegible] and-prêtre de Vénus à Émè- [illegible] Cette haute dignité semble [illegible] qu'il appartenait à une fa- [illegible] s-distinguée, qui pouvait [illegible] de l'ancienne dynastie. Il [illegible] ne qu'il exerçait une sorte [illegible] raineté sur les tribus arabes [illegible] age. Il marcha à leur tête

[illegible]

[illegible] Perse, Sapor [illegible], qui, après avoir pris Antioche, [illegible] après la mort de Valérien. Sampsi- [illegible] ramus, secondé par les Arabes des [illegible], repoussa Sapor, qui fut [illegible] dans cet affaire, et contraint de sortir de la Syrie. S. M.—n.

SAMSAM ED-DAULAH, [illegible] Kalinjar al-marzaban), prince Bowaïde, était le deuxième fils du célèbre Adhad ed-daulah. Il fut reconnu à Baghdad, après lui, dans la charge d'émir al omrah, l'an de l'hég. 372 (de J.-C. 983). L'année suivante, il vainquit un Kurde qui s'était emparé de Moussoul, reprit cette ville, et obligea le rebelle à se retirer dans les montagnes du Diarbekr, où il jeta les fondements de la dynastie des Merwanides. Son frère aîné Abou'l Fawares Chyrzik, qui gouvernait le Kerman, accourut à Chiraz, s'installa sur le trône des Bowaïdes, prit le titre de Cherif ed daulah, et substitua ce nom dans la khothbah à celui de son frère Samsam ed-daulah. Après s'être mis en possession de l'Ahwaz, de Waseth et de Bassorah, il écrivit au khalife, l'an 376 (987), pour lui demander la charge d'émir al omrah et la déposition de son frère. Le faible Tai Lillah obéit; mais Cherif ed daulah ayant exigé que Samsam ed daulah fût remis entre ses mains, celui-ci méprisa le conseil qu'on lui donnait de se retirer à Moussoul, et se fiant à la clémence de son frère, alla le trouver. Le vainqueur l'accueillit d'abord favorablement; mais bientôt il le fit arrêter et l'envoya dans une forteresse du Farsistan. Le règne de Samsam ed-daulah n'avait pas duré quatre ans à Baghdad. Celui de Cherif ed daulah fut encore plus court, et n'est remarquable que par la fondation

d'un observatoire à Baghdad, où des astronomes, sous les auspices de ce prince, observèrent le solstice d'été le 27 safar 378 (16 juin 988), et l'equinoxe d'automne, le 4 djoumady 2e. (19 septembre de la même année). Près de mourir, un an après, il envoya ordre de crever les yeux à Samsam ed-daulah; ce qui fut exécuté. Ce dernier recouvra néanmoins sa liberté par la mort de son frère, et disputa la dignité d'émir al-omrah à son jeune frère Boha ed-daulah (*Voy.* ce nom). Après plusieurs combats, les deux princes firent la paix, et convinrent que Samsam ed-daulah aurait les provinces d'Ardjan, de Farsistan et de Kerman, et que Boha ed-daulah garderait l'Irak et l'Ahwaz en qualité d'émir al-omrah. Samsam-ed-daulah régna donc, quoique aveugle, sur le midi de la Perse. Il eut deux guerres à soutenir contre Khalaf, prince du Seïstan, qui, plus par trahison que par la force des armes, lui enleva le Kerman (*V.* Khalaf): mais Samsam ed-daulah recouvra bientôt cette province. C'est toujours dans sa propre famille qu'il devait trouver ses plus cruels ennemis. Les six fils de son oncle Azz ed-daulah Bokhtyar (*Voy.* ce nom), s'étant sauvés de la prison où ils étaient renfermés depuis la mort de leur père, prirent les armes contre le fils de leur persécuteur, l'an 383 (993). Ils furent vaincus par le général Abou-Aly ibn Oustad-Hormouz, qui les fit prisonniers et les envoya au prince son maître. Samsamed-daulah ordonna que les deux aînés fussent mis à mort, et que les quatre autres fussent plus étroitement renfermés. Mais cette exécution le brouilla de nouveau avec son frère Boha ed-daulah. La guerre eut lieu à son avantage. L'Ahwaz et l'Irak-araby, t au pouvoir de son généra Hormouz, et il se dispo rendre lui-même à Baghda la fortune changea d'un se destinée de ces deux prin sam ed-daulah avait vidé pour subvenir aux frais de Les troupes qu'il avait gard de lui, s'étant mutinées fau brisèrent les fers des fils daulah, et reconnurent p Abou-Naser, l'un d'eux, attaqué Samsam ed-daula de sa propre main, à un Chiraz, l'an 388 (998), sant qu'il vengeait sur lui l son père. Samsam ed-dau neuf ans et huit mois dan méridionale. Il avait fai Chiraz d'un rempart de d pas de circonférence. Ses sèrent à Boha ed-daulah, rir les enfants d'Azz-ed-dau tyar.

SAMSON (*Soleil de lu* libérateur d'Israël, fils d de la tribu de Dan, et d' jusqu'alors stérile, naquit nière miraculeuse, vers avant Jésus-Christ, suiva nologie d'Usher. Il fut éle *zaréen*, c'est-à-dire qu'il fu au Seigneur dès sa naissa lui laissa croître la che qu'il s'abstint de vin et de liqueur fermentée. L'esp commença d'être avec l force extraordinaire dont lorsqu'il était dans le cam entre Saraa et Esthaol. dix-huit ans, il descendi natha, et y vit une fille d des Philistins, dont il de reux. Il conjura son père de la demander pour lui e il firent d'abord quelques

ais ils y consentirent à la
n alla donc avec eux à
; et quand ils furent ar-
ignes qui avoisinent cette
sépara d'eux pour quel-
nts. Dans cet intervalle
out à coup un lionceau
rugissant, qui marcha
nson. Ce jeune homme,
; le saisit, le déchira
urait fait un chevreau, et
èces. Il rejoignit ses pa-
ie leur dit rien de ce qui
é. On lui promit la fille
t plu. Peu de jours après,
our l'épouser, il se dé-
:hemin pour voir le corps
l avait tué, et trouva dans
m essaim d'abeilles avec
le miel qu'elles y avaient
il en mangea, dit l'Écri-
donna à manger à ses pa-
ant le festin qui devait pré-
ariage, et auquel avaient
trente jeunes Philistins,
ur dit : « Je m'en vais vous
une énigme, et si vous
ie l'expliquer dans l'inter-
sept jours que durera la
ous donnerai trente robes
de tuniques. Que si vous
z l'expliquer vous me don-
ssi trente robes et trente
». — Proposez votre énig-
dirent les jeunes gens, afin
s'achions ce que c'est. —
riture est sortie de celui
geant, dit Samson, et la
de celui qui est feroce ».
ne les embarrassa. Quand
qu'ils ne pouvaient l'expli-
pie le terme approchait,
crent à la fiancée de Sam-
irent : Gagnez votre mari
aresses, et obtenez qu'il
ve la signification de l'é-
trement nous vous brûle-
rons, vous et toute la maison de votre père : est-ce que vous nous avez invités à vos noces pour nous faire perdre nos habits ? Cette femme mit en œuvre tout ce que ses charmes et son adresse avaient de plus séduisant pour arracher le fatal secret. A peine eut-elle obtenu, par ses importunités, ce qu'elle voulait savoir, qu'elle courut le dévoiler à ses jeunes compatriotes. Au jour indiqué, ils ne manquèrent pas de dire à Samson : *Qu'y a-t-il de plus doux que le miel et de plus féroce que le lion ?* Indigné de l'indiscrétion de celle qu'il avait souhaité ardemment d'avoir pour compagne, Samson répondit aux jeunes gens : *Si vous n'aviez pas labouré avec ma génisse, vous n'eussiez jamais trouvé ce que signifiait mon énigme ;* et en même temps il courut à Ascalon, y tua trente Philistins, dont il prit les vêtements, et les porta, suivant sa promesse, à ceux qui avaient expliqué son énigme. Il se retira ensuite chez son père, et abandonna momentanément son épouse, qui fut donnée en mariage à un des jeunes gens qu'on avait invités à ses noces. Le temps de la moisson des orges étant venu, Samson se rendit à Thamnatha, dans l'intention d'offrir un chevreau à celle qu'il considérait toujours comme sa femme ; mais le père de cette jeune personne l'empêcha d'entrer dans sa chambre, en disant : « J'ai cru que vous aviez de l'aversion pour votre femme ; et je l'ai donnée à un de vos amis : elle a une sœur plus jeune et plus belle ; je vous la donne à sa place. » Samson ne voulut point accepter l'échange qu'on lui proposait, et jura de se venger de cet outrage. Il prit trois cents renards qu'il lia deux à deux par la queue, y attacha des

flambeaux allumés, et les lâcha dans la campagne. Les renards eurent bientôt mis le feu aux bleds des Philistins, qui déjà étaient en gerbes ou prêts à être coupés. L'incendie se communiqua même aux vignes, aux oliviers et à tout ce qui était dans les champs. Quand ils connurent l'auteur de tant de ravages et de dégats, et les motifs qui l'y avaient poussé, les Philistins brûlèrent la femme de Samson avec son père. C'était une espèce de réparation offerte à l'époux offensé; mais il ne le prit pas ainsi : « Quoique vous ayez » fait cela, leur dit-il, je ne laisserai » pas néanmoins de me venger enco- » re de vous; et puis nous vivrons en » paix. » Effectivement il les battit, et en fit un grand carnage. Après cet événement, il se retira dans la caverne du rocher d'Etam. Les Philistins s'attroupèrent, vinrent camper non loin de la retraite de Samson, et menacèrent ceux de la tribu de Juda de les rendre responsables du dommage qu'ils avaient éprouvé. Effrayés de ces menaces, trois mille hommes de cette tribu allèrent trouver Samson, dans le dessein de le lier et de le livrer ensuite aux Philistins. Samson demanda seulement à ses compatriotes la vie sauve, et se laissa garrotter. Emmené dans cet état au milieu du camp des Philistins, qui se réjouissaient d'avance de posséder leur ennemi mortel, et qui poussaient d'affreux hurlements, le jeune hébreu rompit les cordes neuves dont il était lié, avec la même facilité que le lin se consume lorsqu'il sent le feu; et saisissant une mâchoire d'âne qui n'était pas encore desséchée, il s'en servit comme d'une massue, et en assomma mille hommes. Après ce merveilleux exploit, il jeta la mâchoire en chantant, et appela ce lieu *Ramath-Lechi* (élévation de la mâchoire). La chaleur du combat lui causa une soif ardente, et il s'écria vers le Seigneur : « C'est vous qui avez sauvé « votre serviteur, et qui lui avez » donné cette grande victoire; main- » tenant je meurs de soif, et je tom- » berai entre les mains de ces incir- » concis. » Le Seigneur ouvrit une des grosses dents de la mâchoire, et il en sortit de l'eau. Samson se désaltéra, revint de sa défaillance, et reprit ses forces. A dater de cette époque, ce vaillant homme fut revêtu de la judicature sur Israël, et l'exerça pendant vingt ans. Au bout de ce temps, il se rendit à Gaza, et logea chez une courtisane. Les habitants ayant appris qu'il était dans la ville, mirent des gardes aux portes, et prirent leurs mesures pour le tuer, lorsqu'il sortirait le matin. Samson dormit jusqu'à minuit, et s'étant levé alors, alla prendre les deux portes de la ville avec leurs poteaux et leurs ferrures, les mit sur ses épaules, et les porta sur le haut de la montagne qui est vis-à-vis d'Hébron. Malheureusement il se passionna pour une femme de la Vallée de Sorec, nommée Dalila. Les chefs des Philistins résolurent de tirer parti de cette circonstance, aussitôt qu'ils en furent instruits. Ils promirent à Dalila onze cents pièces d'argent, si elle parvenait à leur découvrir la cause de la force extraordinaire de Samson. Pressé par ses vives instances, il la trompa une première fois, en lui disant qu'il perdrait ses forces si on le liait avec des cordes faites de nerfs encore frais et humides; et une seconde, en lui faisant entendre que si on le liait avec des cordes toutes neuves dont on ne se serait jamais servi, il deviendrait faible et sem-

ux autres hommes ; une
, enfin, en assurant qu'elle
e bien lier, si elle faisait
s de ses cheveux, et du fil
nds, en les attachant à un
lle enfoncerait en terre.
r ses importunités, la fer-
n cœur se ralentit à la fin ;
ans une lassitude mortelle,
la la vérité tout entière.
Nazaréen, dit-il, dès le
e ma mère ; si on me rase
toute ma force m'aban-
, et je deviendrai faible
le reste des hommes. »
perçut alors que Samson
uvert son cœur, et qu'elle
en rapporter à sa déclara-
nanda les chefs des Philis-
apportèrent l'argent con-
: fit endormir Samson sur
:, lui plaça la tête dans son
ela un homme à qui elle
a de raser les sept touf-
veux qui faisaient la force
peuple hébreu ; après cette
opération, elle le repoussa
l'elle, car sa force l'avait
; et elle lui dit : Samson,
hilistins qui viennent fon-
ous. Samson, s'éveillant,
nême : j'en sortirai comme
paravant, et je me déga-
. Car il ne savait pas, dit
, que le Seigneur s'était re-
. Mais les Philistins s'em-
le sa personne, lui crevè-
ôt les yeux, le menèrent à
rgé de chaînes, et l'enfer-
ns une prison, où ils lui
ner la meule d'un moulin.
t ses cheveux commen-
venir ; et, en même temps,
ait ses forces. Les princes
tins, qui n'avaient point
noigné leur reconnaissance
pour le triomphe qu'ils avaient obtenu sur leur ennemi, s'assemblèrent en grand nombre dans le temple, pour célébrer les louanges de cette divinité. Dans l'ivresse du festin, ils firent paraître Samson pour leur servir de jouet. Le juge d'Israël adressa cette prière à l'Éternel : « O Seigneur, mon Dieu ! sou-» venez-vous de moi ; mon Dieu, » rendez-moi maintenant ma pre-» mière force, afin que je me venge » en une seule fois de mes ennemis » pour la perte de mes yeux ; » et prenant les deux colonnes sur lesquelles la maison était appuyée, tenant l'une de la droite et l'autre de la gauche, il dit : *Que je meure avec les Philistins ;* et ayant fortement ébranlé les colonnes, la maison tomba sur tous les princes et sur le peuple qui était là. Par ce dernier acte de sa force, il tua plus de Philistins, qu'il n'en avait tué durant sa vie ; mais il succomba lui-même, comme il l'avait desiré : c'était l'an 1117 avant J.-C. Les Hébreux l'enterrèrent solennellement dans le sépulcre de son père Manué, entre Saraa et Esthaol. Telle est l'histoire de Samson, ainsi que la rapporte l'esprit saint dans le livre des Juges. C'est un tissu de prodiges d'un bout à l'autre ; et jamais homme n'eût pu faire, sans l'aide de Dieu, ce qu'a fait ce vaillant Hébreu. Il s'est trouvé des écrivains qui n'ont vu dans le récit de tant de merveilles, que des allégories dont on pouvait tirer parti pour édifier la piété. Nous n'avons garde de les blâmer, sous certains rapports : l'apôtre saint Paul nous apprend que *toutes choses arrivaient en figure aux Israëlites ;* mais il ne faut pas pousser le principe trop loin. Les incrédules, de leur côté, ont regardé l'histoire de Samson comme une fable, et en ont attaqué la plûpart

des circonstances. Elle est l'éternel sujet des plaisanteries de Voltaire, qui a consigné les plus piquantes dans la *Bible enfin expliquée*. Elles ne sont pas restées sans réponse. L'abbé Bullet a expliqué les difficultés que l'on a faites au sujet des trois cents renards, et du miel que l'essaim déposa dans la gueule du lion. (*Réponses critiques*, etc.) D'autres commentateurs ont aussi résolu ces difficultés (1). L—B—E.

SAMUEL (*qui est établi de Dieu*), juge et prophète d'Israël, naquit dans la petite ville de Ramatha (ou *Ramathaïm Sophim*), sur la montagne d'Éphraïm, vers l'an 1155 avant Jésus-Christ. Son père se nommait Elcana, et sa mère Anne. Ils étaient l'un et l'autre de la tribu de Lévi. Anne avait été longtemps stérile : mais, par la pureté de son cœur et par ses prières, elle obtint du Seigneur la cessation de son *opprobre* et le titre de mère. Quand elle eut sevré son fils aîné, elle le présenta au grand-prêtre Héli, pour servir devant le Seigneur, et manifesta sa reconnaissance par ce sublime Cantique, rapporté dans le deuxième chapitre du premier livre des *Rois*, et qui peut être regardé comme le type de celui que chanta l'auguste mère de notre divin Sau-

veur, chez sa cousine
Après le sacrifice d'usage, l
de Samuel retournèrent à
laissant l'enfant à Silo, où
éphod de lin, dit l'Écritu
plissait les fonctions lévit
sa jeunesse lui permettait.
la parole du Seigneur était
et précieuse, et l'on ne c
guère de visions et de pro
yeux d'Héli s'étaient obscu
fils ne cessaient, par leur
d'éloigner les Hébreux d'of
locaustes. Une nuit, lorsqu
n'était pas encore éteinte,
muel se fût endormi dans s
ordinaire, le Seigneur l'a
jeune lévite s'imagina que
voix d'Héli, et courut recev
dres. Le grand-prêtre lui
l'avait point appelé, et qu
se rendormir. Le Seigneu
tendre une seconde fois :
marche de la part de Sam
réponse de la part d'Héli.
troisième fois, le grand-p
reconnaître une révélation
dit à Samuel : allez et d
l'on vous appelle encore,
*Parlez, Seigneur, parce
serviteur vous écoute.* S
tourna dans sa chambre
dormit. Le Seigneur l'ap
me il l'avait fait les autres
muel! Samuel! L'enfant
*Parlez, Seigneur, parce
serviteur vous écoute.* Al
gneur lui dit : « Je vais
» chose dans Israël, q
» pourra entendre sans ê
» d'un profond étonnem
» complirai tout ce que j'
» contre Héli, et contre s
» je commencerai et j'ach
» lui avais prédit que j
» mon jugement contre s
» parce que sachant que

(1) La tragédie de *Samson le fort*, en quatre actes, par Villetonstain, fut imprimée sans date (vers 1620). Une tragédie de *Samson* fait partie du *théâtre Italien* de L. Riccoboni. Frédet fit imprimer, en 1717, une traduction d'une tragédie italienne. Romagnesi fit jouer à Paris, le 28 février 1730, sur le théâtre Italien, une tragi-comédie en cinq actes et en vers français, imprimée. Voltaire fit imprimer, en 1750, un opéra de *Samson* qu'il avait composé en 1732, et dont Rameau avait commencé la musique. La représentation n'ayant pas été permise, le musicien employa une partie de son travail pour l'opéra de *Zoroastre*. Aristide Plancher Valcour avait composé une tragédie de Samson : elle est restée inédite. Enfin *Samson* est le sujet d'un ballet par M. Henri, donné, il y a quelques années, sur le théâtre de la Porte Saint-Martin. A. B—T.

ent d'une manière indi-
: les a point punis. C'est
j'ai juré que cette iniquité
mais expiée, ni par des
ni par des présents ».
onta, le lendemain ma-
ce qui s'était passé, et lui
menaces du Seigneur. A
te époque, on s'aperçut
gneur était avec lui, et
s paroles ne manqua
e. Après les désastres de
Héli (*V.* ce nom, XX,
, à l'âge de quarante ans,
ge d'Israël. Cependant
voulant retourner au Dieu
s, consultèrent Samuel
eilla de renoncer aux ido-
courir aux jeûnes et aux
our se purifier des impu-
avaient contractées. Le
; Samuel prit un agneau
core, et qui était sans
offrit en holocauste. Ce
fert à Masphath, où Sa-
vait alors, fléchit la co-
gneur, qui humilia les
et donna la victoire aux
muel résidait ordinaire-
atha, sa patrie; mais il
es ans à Béthel, à Gal-
phath, et y rendait la
ael. Parvenu à un âge
se déchargea de la judi-
s deux fils, Joël et Abia,
à Bersabée. Ceux-ci ne
point dans ses voies: ils
corrompre par l'avarice,
s présents, et jugèrent
Tous les anciens d'Is-
d'une si criante iniquité,
rent, vinrent trouver Sa-
tha, et lui dirent: Voila
s devenu vieux, et vos
marchent pas sur vos tra-
z-nous un roi, comme
es les nations, afin qu'il
nous juge et qu'il nous commande. Cette proposition déplut à Samuel; il s'adressa au Seigneur, qui lui répondit: « Écoutez leur voix dans tout ce qu'ils vous disent: ce n'est pas vous qu'ils rejètent, c'est moi: depuis la sortie d'Égypte, ils n'ont cessé d'en agir ainsi. Ils m'ont abandonné pour servir des dieux étrangers, et maintenant ils vous traitent de même. Faites ce qu'ils vous demandent; mais auparavant déclarez-leur quel sera le droit du roi qui régnera sur eux. » Samuel rapporta au peuple toutes les paroles du Seigneur, et il ajouta: « Voici quels seront les droits du roi qui vous gouvernera: il prendra vos enfants pour » conduire ses chariots. Il s'en fera » des gens de cheval, et les fera cou- » rir devant son char. Il en fera ses » officiers pour commander, les uns » mille hommes, et les autres cin- » quante. Il prendra les uns pour la- » bourer ses champs, et pour recueil- » lir ses blés, et les autres pour lui » faire des armes et des chariots. Il » se fera de vos filles, des parfu- » meuses, des cuisinières et des bou- » langères. Il prendra aussi ce qu'il » y aura de meilleur dans vos champs, » dans vos vignes, et dans vos plants » d'oliviers, et il le donnera à ses ser- » viteurs. Il vous fera payer la dime » de vos blés et du produit de vos » vignes, pour avoir de quoi donner » à ses eunuques et à ses officiers; » il prendra vos serviteurs, vos ser- » vantes, et les jeunes gens les plus » forts, avec vos ânes; et il les fera » travailler pour lui. Il prendra aussi » la dime de vos troupeaux, et vous » serez ses serviteurs. Vous crierez » alors contre votre roi que vous » aurez élu, et le Seigneur ne vous » exaucera point, parce que c'est » vous-mêmes qui avez demandé

» d'avoir un roi. » Le peuple ne voulut point écouter le discours de Samuel; et il s'obstina de plus en plus à demander un roi qui le jugeât et qui combattît avec lui. Vers le même temps, le seigneur conduisit Saül à Ramatha : Samuel le logea dans sa maison; et le lendemain, il prit une petite fiole d'huile, qu'il répandit sur la tête de Saül, et le sacra roi d'Israël. Après cela, il fit assembler tout le peuple devant le Seigneur, à Masphath, pour procéder à l'élection d'un roi, par le sort. Saül fut désigné de cette manière; et tout le peuple cria : *Vive le roi!* Samuel prononça ensuite la loi du royaume, l'écrivit sur un rouleau, et la déposa devant le Seigneur. Ce trait de la vie de Samuel a donné lieu à des contestations très-vives. Le ministre Jurieu l'expliquait dans un sens favorable à ses opinions. Le grand Bossuet lui répondit, dans ses *Avertissements aux Protestants*, où il ne fit que développer les principes qu'il avait déjà posés dans sa *Politique tirée de l'Écriture sainte*. Tout récemment Volney a publié une *Histoire de Samuel, inventeur du sacre des rois*, Paris, 1820, in-8°. L'auteur ne voit dans la conduite du *Voyant* Samuel, qu'un trait de *machiavélisme sacerdotal*. Après que Saül eut remporté une victoire éclatante sur les Ammonites, Samuel dit au peuple : « Venez; allons à Galgala, et y renouvelons l'élection du roi. » Tout le peuple alla donc à Galgala; et il y proclama de nouveau Saül pour roi, en présence du Seigneur. Alors Samuel dit au peuple d'Israël : « Vous voyez que je me suis rendu à tout ce que vous m'avez demandé, et que je vous ai donné un roi. Pour moi, je suis vieux et déjà tout blanc, et mes enfants sont avec vous. Déclarez devant le Seigneur et devant
si j'ai pris le bœuf ou l'
sonne, si j'ai usé de vio
concussion, si j'ai reçu
de qui que ce soit, et je
ferai présentement; » to
rent : « Vous ne nous av
primés, ni par fraude ni
ce; et vous n'avez rien
sonne. » Samuel rappela
Hebreux les bienfaits du
le pacte qu'ils avaient fait
exhortant à le renouvele
sence; ce qui fut exécut
des éclairs et des tonner
sur le mont Sinaï. Saül
à se rendre coupable d
sance à la loi du Seigneu
lui-même l'holocauste à
muel arriva dans le mêm
annonça à ce prince que
ne subsisterait point, et
gneur choisirait un autre
cœur; et il se rendit à Gal
dant lorsque Saül eut défa
lécites, Samuel alla le tr
le reconnaître de nouvea
lui ordonner, de la part d
de marcher contre les re
lec, de les tailler en pièce
truire sans pitié tout ce
tenait à ce peuple maudi
pargna ni femmes ni en
lement il prit le roi Aga
mena dans sa tente. A
muel, suivant les ordr
gneur, se rendit à Galgal
offrait un sacrifice d'acti
ce, il lui reprocha son
et lui déclara qu'il était i
ment réprouvé. Il comm
qu'on lui présentât le roi
Quand ce prince fut en sa
Samuel lui dit : Comme v
ravi les enfants à tant
ainsi votre mère parmi l
sera sans enfants; et il l

devant le Seigneur. « Un
un ministre de paix, s'é-
ltaire, un homme qui se-
illé pour avoir touché seu-
un corps mort, couper un
norceaux comme on coupe
et à table! faire de sa main
n bourreau tremblerait de
l n'y a personne que la lec-
ce passage ne pénètre
ur. Enfin quand on est re-
u frissonnement qu'on a
, on est tenté de croire
te abomination est impos-
un vieillard tel que Samuel
difficilement la force de
en pièces un homme. »
uénée répond à Voltaire.
soumis à l'anathème, com-
alécite, est mis à mort par
re raison encore, pour ses
is personnelles. *Comme ton*
a dit Samuel en l'égorgeant,
e leurs enfants à des mè-
insi ta mere sera sans en-
Le traitement qu'il éprouve
ic en partie la peine de son
mité. C'était non-seulement
d'un peuple proscrit, mais
n sanguinaire: quel si tendre
croyez-vous devoir pren-
sort de ce barbare? *Samuel*
en morceaux Agag. C'est ain-
n traduit d'ordinaire ce pas-
et c'est apparemment ce qui
donné lieu de traiter Samuel
tre boucher; mais, 1°. le
ébreu, qui signifie tailler en
, couper en morceaux, signi-
si simplement mettre à mort
epée; 2°. l'âge de Samuel,
ressions du texte, le génie de
gue hébraïque, tout porte à
que le prophète ne mit pas
me à mort Agag, mais seu-
t qu'il donna ordre de le faire
r; et c'est ainsi que Josèphe
» l'a entendu. Rien n'est plus com-
» mun, non-seulement dans les au-
» teurs hébreux et grecs, mais aus-
» si dans les latins, que de dire que
» quelqu'un a fait une chose, pour
» dire qu'il l'a fait faire. Pourquoi
» assurez-vous donc si facilement ce
» qui probablement n'a aucun fon-
» dement raisonnable? » (*Lettres de quelques Juifs, troisième partie.* Voyez aussi les *Réponses critiques* de Bullet, tome III, pag. 159.) Samuel, continue l'Ecriture, s'en retourna ensuite à Ramatha; et, depuis ce jour, il ne vit plus Saül; mais il le pleurait sans cesse, parce que le Seigneur se repentait de l'avoir établi roi sur Israel. Un jour le Seigneur lui dit: Jusqu'à quand pleurerez-vous Saül, puisque je l'ai rejeté, et que je ne veux plus qu'il règne? Emplissez d'huile la corne que vous avez, et venez, afin que je vous envoie à Isaï de Bethléchem; car je me suis choisi un roi parmi ses enfants. Samuel résista quelque temps; mais enfin il obéit à la volonté du Seigneur, et se rendit à Béthléem, où il sacra David à côté de ses frères, et puis repartit pour Ramatha. Il paraît que David allait souvent consulter Samuel, et qu'il en recevait des avis pleins de sagesse. Ce grand homme mourut à Ramatha, où il fut enterré par le peuple d'Israel, qui le regretta beaucoup, l'an 1057 avant J.-C. Il était âgé de plus de quatre-vingt-dix-huit ans. Il y avait peu de temps que Samuel était mort lorsque Saül alla trouver la pythonisse d'Endor, pour évoquer l'ombre de ce prophète, et qu'il en reçut cette accablante réponse: « Le » Seigneur vous traitera comme je » vous l'ai dit de sa part. Il déchi- » rera votre royaume, et l'arrache- » ra de vos mains pour le donner à

» David, votre gendre. Demain vous » serez avec moi, vous et vos fils ; » et le Seigneur abandonnera aux » Philistins le camp d'Israël. » Ce passage est hérissé de difficultés. Grotius, dom Calmet et les autres commentateurs se sont attachés à les résoudre ; mais aucun ne l'a fait avec plus de succès que l'abbé Guénée (*Lettres de quelques Juifs*, 4e. partie). Le corps de Samuel fut transféré à Constantinople, sous l'empereur Arcadius avec des honneurs infinis. La fête de ce prophète se célèbre, le 20 août, dans l'Église latine (Voy. Baillet, *Vies des saints de l'Ancien-Testament*). On lit dans l'Ecclésiastique, chapitre XLVI, un éloge de ce grand prophète, qui est comme le sommaire de sa vie : « Sa- » muel a été aimé du Seigneur son » Dieu : il a institué un gouvernement » nouveau ; et il a sauvé les princes » de son peuple. Il a jugé l'assem- » blée d'Israël selon la loi : il a pa- » ru un vrai prophète dans sa foi ; » et il a été reconnu fidèle dans ses » paroles. Il a invoqué le Tout-Puis- » sant, en lui offrant un agneau sans » tache, lorsque ses ennemis l'atta- » quaient de tous côtés. Alors le » Tout-Puissant tonna du haut des » cieux, et fit entendre sa voix avec » un grand bruit. Samuel tailla en » pièces les princes de Tyr et tous » les chefs des Philistins. Avant la » fin de sa vie, il prit aussi à té- » moin le Seigneur et son Christ, » en protestant qu'il n'avait jamais » rien pris de qui que ce soit ; et il » ne se trouva personne qui pût l'ac- » cuser. Il a prophétisé même après » sa mort : il parla au roi, et lui » prédit la fin de sa vie ; et, sortant » de la terre, il haussa la voix pour » prédire la ruine du peuple et la » peine due à son impiété. » On at- tribue à Samuel : I. *Sop* livre des Juges), en vingt pitres. C'est le sentiment c nombre de critiques et de tateurs ; Jahn n'en est p (*Introduct. in lib. vet. f* 220). II. *Ruth*. en quatre Voyez son article. III. *Sa* le *Premier Livre des Rois* chapitre XXIV. C'est l'opin générale et la plus accréd ton et beaucoup d'autres fondée sur le verset 29 tre XXIX du premier livr *ralipomènes*. On lui a aus un *Livre du droit du roy* quelques autres pièces ap sur lesquelles on peut cor bricius, *Cod. pseudepigr. tamenti*, tome I. L—

SAMUEL ABEN TIBC BON.

SAMUEL D'ANI, his ménien, vivait au douzi de notre ère. Tout ce qu' lui, c'est qu'il était prêtre pitale de la Grande-Armé ciple d'un fameux docteu George Melrig, qui floriss mencement du même si prière de Grégoire IV, d'Arménie, résidant à Hrl Roum-Kalaah, il entrep daction d'une chronique re universelle, rédigée à l de la Chronique d'Eusèb profita beaucoup. Cette l divise en deux parties. La divisée en sept chapitres, cessivement des *Patriarch Noé ; de la chronologie de te jusqu'à Abraham ; des triarches ; de la division ples ; de la postérité de S* partie contient toute l'hist te ; *de la postérité de Cha* trouve tout ce qui concern

ylone, la Lydie, la Perse, , la Macédoine, l'Égypte, , et enfin les Romains. Le hapitre est consacré à l'*his la postérité de Japhet* : on le l'Arménie et des Parthes. 'est presque qu'un abrégé de ique d'Eusèbe, augmenté de renseignements puisés dans : d'Arménie par Moïse de Cette partie est précédée d'u luction, dans laquelle l'au connaître le but qu'il se pro les sources où il a puisé. Il l'évêque de Césarée Eusèbe, n ecclésiastique Socrates; les Arméniens, Agathan oïse de Khorèn, Élisée, La rbetsi, Faustus de Byzan ertain évêque Héraclius, qui inconnu; le prêtre Léonce our le Pagratide, dont les nt perdus ; le patriarche et Étienne Asolnig. Il en est lusieurs autres mentionnés ours de son ouvrage. Dans ade partie, les faits sont ar années et les règnes des rs romains, des rois de Per rménie, ceux des khalifes, et sion des patriarches armé ont disposés de manière à des tableaux synoptiques pportent aux olympiades et ées de l'ère chrétienne et de rménienne. Il est à remarquer nuel d'Ani diffère de deux e nous dans la manière de l'ère chrétienne. Sa chro termine en l'an 626 de l'ère nne, 1177 de J.-C., (et non omme dans le texte armé la quatrième année du pa t de Grégoire V en Armé quarante-septième du rè Manuel Comnène. Il existe uction latine de cet ouvrage, faite par le docteur Zohrab, arménien, qui l'a publiée conjointement avec M. Maï, à la suite de l'édition latine de la version arménienne d'Eusèbe. En voici le titre : *Samuelis presbyteri Aniensis Temporum usque ad suam ætatem ratio è libris historicorum summatim collecta. Opus ex haïcanis quinque codicibus ab J. Zohrabo, D. A. diligenter exscriptum et emendatum, J. Zohrabus et Ang. Maïus, nunc primùm conjunctis curis latinitate donatum notisque illustratum ediderunt*, Milan, 1818, un vol. in-4°. La bibliothèque royale de Paris possède, sous le n°. 96, un manuscrit de cette chronique, où l'on trouve quelques passages qui manquaient dans les manuscrits consultés par le docteur Zohrab. S. M—R.

SAMUS ou plutôt SAMÈS, est un roi dont l'existence ne nous est connue que par les médailles. On ignore également et l'époque où il vécut et le pays où il régna. Des conjectures, suggérées par les monuments numismatiques, sont tout ce qu'on peut offrir à son sujet. Ce genre de preuves, quoique bien délicat, n'est pas moins sûr qu'aucun autre, quand il provient d'une bonne source ; mais il n'est pas de nature à fournir de grands renseignements. Une des médailles de Pellerin, venue d'Alep, en 1751, nous révela l'existence de ce personnage. Elle présente la tête radiée du soleil, et au revers, une victoire, la palme en main, avec la légende de ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΑΜΟΥ ΘΕΟΣΕΒΟΥΣ ΚΑΙ ΔΙΚΑΙΟΥ, *du roi Samès, religieux et juste ;* et au-dessous, ΓΑ, c'est-à-dire, 33, sans doute l'année de son règne. Cette médaille donna lieu à un Mémoire de l'abbé Belley, intitulé : *Observations sur une médaille du roi Samus*,

prince jusqu'à présent inconnu. Ce Mémoire, lu à l'académie des inscriptions, le 21 mars 1752, fut inséré dans le XXVIe. volume du Recueil de cette compagnie. L'abbé Belley y établit, par des comparaisons de travail et de fabrique avec les monnaies des rois de Syrie, que cette médaille devait appartenir à un prince inconnu, qui avait vécu au second siècle avant notre ère. Guidé ensuite par l'analogie des noms, il pensa qu'elle avait été frappée à Samosate, en Syrie, capitale de la Commagène, par le fondateur de cette ville; de même que le prince, nommé Arsame, dont on a des médailles, l'avait été d'Arsamosate, ville située non loin de là, en Arménie. D'autres noms de villes d'ailleurs sont dérivés de même de celui de leur fondateur. La mention de l'année du règne de Samès confirma le savant académicien dans l'idée que ce monument devait appartenir à une région voisine de la Cappadoce et de la Cilicie, où pareil usage s'observait. Enfin le surnom de *Juste*, qui se voit aussi sur les médailles des rois Parthes, lui fit penser que Samès l'avait pris à leur imitation. Il est facile de voir combien toutes ces conjectures sont simples et vraisemblables. Elles furent cependant combattues, le 1er. août 1752, par l'académicien de Boze. Selon lui, ce monument devait appartenir à la ville d'Emèse en Syrie, et à un roi Sohème, qui y avait régné au premier siècle de notre ère. L'abbé Belley n'eut pas de peine à réfuter les faibles objections de son adversaire; mais dans ses *Nouvelles observations sur les médailles du roi Samus*, lues le 19 janvier 1753, il n'ajouta aucune autre preuve à l'appui de son opinion. Il se contenta de reproduire d'une mani avantageuse les raisons qu' déjà données. Vers la même le P. Froelich publia une a daille du même prince, pr sa tête coiffée d'une tiare, à nière des Arméniens, et au deux cornes d'abondance thyrse au milieu, et la lége connue, sans date. Elle pa l'ouvrage publié à Vienne, e sous le titre de *Regum vete mismata anecdota vel perr* te médaille, d'abord mal l core plus mal expliquée, fu de nouveau, par le même en 1755, dans ses *Numisn melii Aust. Vindobonæ.* ne connaissait point les Obse de l'abbé Belley, encore inédi te époque. Il crut que la méda été frappée pour un poète gr mé *Samius* et non *Samus*, certain Chrysogonus, ami de pe de Macédoine, père de P devenu, on ne sait comm d'une portion de la Commag gion si éloignée de la Macéd voit que Froelich rapportait monument à la ville de Sam est certain que le poète Samiu jamais roi, et que Philippe, traire, le fit mourir. L'inv blance de la supposition de F était trop évidente : on s'e l'opinion de l'abbé Belley. E adoptée par Visconti, dans s *nographie grecque*, tome II, il n'y a rien ajouté. Nous n pas la même réserve; nous jo aux remarques de l'abbé Bell ques observations qui les fient. Les épithètes qui ac gnent le nom de Samès fo qu'il n'est pas d'une époqu reculée. L'usage de placer de noms sur les médailles ne r

ucoup au-delà du deuxième
ıvant notre ère. Ils peuvent
à dresser la chronologie des
ents, quand on n'a pas d'autre
pour y parvenir. Ainsi, par
e, comme les médailles des
rthes nous offrent toutes les
ns des titres séleucides, nous
n moyen sûr et simple de
ser. Parmi ces surnoms, il
quelques-uns qui sont plus
liers à certains pays. Celui de
ou *Juste*, était le seul qui fût
aux rois arsacides; on le re-
sur presque tous leurs mo-
s. Comme on le voit aussi sur
aie de Samès, c'en est assez
rapporter au temps où les
étaient la puissance domi-
n Asie, et pour qu'on l'attri-
n prince leur voisin et leur
e surnom de Δικαίου ou re-
, ne paraît pas sur d'autres
ents; mais on en trouve un
semblable et synonyme dans
ons voisines de l'Euphrate.
ne que le titre de *juste* était
aux rois parthes, il est facile
naître, par les monuments,
ıi de *Eusebès* ou *pieux* était
ier aux rois de Cappadoce.
lit sur les monnaies d'A-
: V, qui régna depuis 222
ı 160 avant J.-C. Il est joint
ı de *Philopator*, sur celles
athe VI, roi depuis 160 jus-
3 t. On le retrouve ensuite
es d'Ariobarzane III, d'A-
: X et de Polémon, roi de
ette double indication semble
au deuxième siècle avant no-
le règne de Samès, ainsi que
pensé l'abbé Belley, et placer
s entre les Parthes et les Cap-
ns, également en rapport
s deux peuples. Telle était en
position de la Commagène,
limitrophe de la Cappadoce; et
que l'Euphrate séparait de l'em-
pire des Parthes, qui, à la fin du
deuxième siècle antérieur à notre ère,
s'étendait jusqu'au bord de ce fleuve.
La tiare arménique qui couvre la tê-
te de Samès, sur la médaille de
Vienne, est une nouvelle preuve en
faveur de cette opinion, qu'appuie
encore la mention des années du rè-
gne, usage pratiqué aussi en Cappa-
doce. Tout se réunit donc pour faire
voir que Samès a régné dans une ré-
gion voisine de l'Euphrate, de la
Syrie, de l'Arménie et de la Cappa-
doce, pendant le second siècle avant
notre ère. Ceci est d'ailleurs confir-
mé par le beau travail de ces mé-
dailles et la forme anguleuse des *sig-
ma* et des *epsilon*, qui ne peuvent
se rapporter qu'à cette époque. La
Commagène est le seul pays qui ré-
ponde à toutes ces conditions. Sa
capitale, connue sous le nom de Sa-
mosate, est désignée, par tous les
auteurs, comme une ville royale. Il
n'est pas difficile de reconnaître en-
tre le nom de cette ville et celui de
Samès un rapport de la même na-
ture que celui qui existe entre la ville
d'Arsamosate et le nom d'Arsame,
son fondateur. En effet la fin du nom
de ces deux villes est formée par le
mot arménien *schad*, qui signifie
une *ville* ou une *construction*. Sa-
mosate est donc la *ville de Samès*;
il est probable que la médaille dont
il s'agit représente le fondateur de
cette ville. Les cornes d'abondance
qui sont au revers de leurs médail-
les, se retrouvent sur d'autres mon-
naies des rois de Commagène, et en-
lacées de la même façon. Il n'y a
donc aucun doute que cette médaille
appartient à Samosate. Il semblerait
qu'on eût dû en conclure qu'elle de-
vait appartenir à un prince de la race

des rois de Commagène que l'histoire nous fait connaître. Cette idée, bien naturelle, n'a été énoncée par personne. Belley, Visconti, et, après lui, M. Mionnet, ont tous regardé Samès comme un roi arménien, qu'ils placent dans une catégorie particulière. Auraient-ils cru que les rois de Commagène étaient d'origine grecque, parce que la plupart d'entre eux portaient le nom d'Antiochus? mais il y en eut aussi plusieurs qui s'appelèrent Mithridate. Ce nom et la tiare arménique que porte l'un d'eux, suffisent pour indiquer leur origine, et les assimiler à tous ces petits souverains arméniens ou syriens, qui occupaient l'Osrhoène, la Sophène et la Petite-Arménie. Tous les rois de la Commagène nous sont connus, depuis Antiochus Ier., qui fit alliance avec Lucullus, en l'an 70 avant J.-C., jusqu'à la destruction du royaume, sous Vespasien. Nous ignorons si Antiochus Ier. fut le fondateur de cet état, ou s'il ne fut pas plutôt le successeur d'un prince indigène: telle est notre opinion. Il serait donc possible qu'il eût été le successeur de Samès, qui certainement l'avait précédé dans le même royaume. Une médaille récemment découverte nous présente encore les traits de ce prince avec les titres que nous lui connaissons; mais de plus elle présente, au revers, l'image de la reine, sa femme, accompagnée de la légende, mal conservée: ΒΑΣΙΛΙΣΣΗΣ ΠΥΘΟΔΩΡΙΔΟΣ, *de la reine Pythodoris*. Si ce nom est bien lu, ce dont nous avons quelques raisons de douter, c'est encore une nouvelle preuve qui ramène vers la Cappadoce la médaille de Samès; car on y connaît d'autres reines du même nom. Ce monument se trouve dans la collection de M. de Chaudoir.

S. M—N.

SANADON (Noël-É
à Rouen, le 16 février
de bonne heure dans l'o
suites, dont il devint u
bres les plus distingu
jeunesse, il professa la
Caen, où il se lia part
avec le savant Huet, auq
dans la suite, un volu
latins. Il passa de Caen à
occupa la même chaire;
du P. Ducerceau, il fut c
ducation du prince de C
protection de son élève, il
en 1728, bibliothécaire
de Louis-le-Grand. Il o
core cette place lorsqu
le 22 octobre 1733. Le
n'était pas seulement co
son ordre; il était auss
dans le monde pour l'am
caractère, et pour son sa
de pédanterie Lié avec
Huet, l'abbé de Nesmon
savants les plus distingu
siècle et de son ordre,
lui-même une érudition
ne. Traducteur d'Horac
blier Dacier et tous ceux
devancé dans la traductio
de ce poète si difficile à b
et quoiqu'on lui reproch
tice, le peu de force et
de son style, qu'une élég
nue ne rachète pas toujo
peut disconvenir qu'il
la carrière aux traducteu
venus après lui. Dans sa
dédiée au prince de Conti
et précédée d'une vie d'
P. Sanadon s'est permi
nombre de changement
pas été généralement ap
avoue lui-même, dans
qu'il n'a laissé que trois
tactes. Partout il met d
titres et de nouveaux

is il partage une pièce l'autres fois, de plusieurs it qu'une. On lui a sur-oché son système d'or-qui consiste à supprimer artout les lettres qui ne se it point, à moins qu'elles t à marquer le genre, le i le temps, et à écrire les i grec, sans accents, et mêmes caractères que le français. Si les étymolo-combattu ce système avec il s'est trouvé des savants pprouvé le P. Sanadon, ndant oser suivre en tout ole. De tous les poètes la-ernes, aucun, peut-être, ns ses vers plus d'abandon e, plus d'harmonie et de ; il est facheux que le dé-agination s'y fasse quel-ntir. La pièce latine la rtante du P. Sanadon est héroïque, intitulé: *Nicanor* On remarque aussi des tra-ou plutôt des imitations s d'Anacréon, de Bion, de de Théocrite, de Marot llay. Ses Épitaphes latines n et de Catinat passeront our des modèles, jusqu'à us ayions permis à notre style lapidaire. Le P. Sa-issé: I. Les *Poésies d'Ho-osées suivant l'ordre chro-*, et traduites en français, Remarques et des Disser-itiques, Paris et Amster-8, 2 vol. in 4°.; il existe n postérieure, en 8 vol. Une traduction du *Pervi-neris*. Paris, 1728, in-12. *inum libri quatuor*, Paris, 1 1. Plusieurs de ses pièces différents Discours latins, ublies séparément; il en existait des Recueils complets dans quelques bibliothèques des Jésuites, et l'on en trouve le détail dans le Moréri de 1759. (*V.* son Éloge dans le *Mercure* de décembre 1733, pag. 2624-28). On connaît le placet en vers :

Mon pauvre neveu Sanadon.

que Voltaire adressa au prince de Conti, pour un neveu de son ancien précepteur. — Il ne faut pas confondre Noël-Étienne Sanadon avec son oncle Nicolas SANADON, jésuite comme lui, et comme lui né à Rouen, qui mourut en 1720, auteur de quelques ouvrages de piété. Z.

SANADON (DAVID DUVAL), de la famille du précédent, était, avant la révolution, l'un des plus riches colons de Saint-Domingue. Il naquit à la Guadeloupe, en 1748, et fut élevé en France. Il servit à Saint-Domingue dans les dragons, et se trouva dans l'armée navale du comte de Grasse, au combat du 29 avril 1781, contre l'escadre anglaise. De 1784 à 1789, il défendit en France les intérêts coloniaux. De retour dans les colonies, il fut témoin du massacre de Duplessis Mauduit, son compagnon de voyage, et revint en France six semaines après l'arrestation de Louis XVI à Varennes. Il ne tarda pas à se rendre à l'armée des princes, où il fit la campagne de 1792. Nommé chevalier de Saint-Louis à la restauration, il mourut, le 6 mars 1816, âgé de soixante-huit ans, à Amfreville-la-Campagne (Eure). M. Duval-Sanadon a beaucoup écrit; mais peu de ses ouvrages ont été imprimés, et plusieurs ne se sont pas retrouvés. On a de lui : I. *Discours sur l'esclavage des Nègres*, et sur l'idée de leur affranchissement dans les colonies, 1786, anonyme. II.

Aux Colons de Saint-Domingue, 1789, anonyme. III. *Réclamations et observations des Colons* sur l'idée de l'abolition de la traite et de l'affranchissement des Nègres, 1789, anonyme. IV. *Tableau de la situation actuelle des colonies*, présenté à l'Assemblée nationale, 1789; troisième édition, 1814. V. *Symbole de foi d'un royaliste, un peu différent de celui de M. de Lally*, Francfort, 1793, anonyme. VI. *Epître à Corneille*, au sujet de sa statue, qui doit être placée dans la nouvelle salle de spectacle de Rouen, 1776, anonyme. VII. *Hommage de la Neustrie au grand Corneille*, poème héroï-lyrique, 1811. Parmi les ouvrages inédits de Duval-Sanadon, on cite un petit poème sur l'origine du prieuré des deux amants en Normandie, et un autre intitulé : le *Patriotisme*, composé pendant la guerre d'Amérique. Z.

SANATROCES est un nom commun à plusieurs rois parthes et arméniens. Ceux-ci étaient appelés, dans leur idiôme national, *Sanatrouk* ou *Sanadroug*. Tous ces princes appartenaient également au sang des Arsacides. — SANATROCÈS, onzième roi des Parthes, est du petit nombre des monarques de cette nation qui nous ont laissé des médailles sur lesquelles on trouve leur nom particulier distingué de celui d'*Arsace*, commun à tous les rois de cette famille qui possédèrent la Perse. Il existe, au cabinet du roi, un monument précieux et encore unique, qui nous offre les traits de ce prince, et au revers la légende : ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΜΕΓΑΛΟΥ ΣΑΝΑΤΡΟΙΚΟΥ ΑΡΣΑΚΟΥ ΘΕΟΠΑΤΟΡΟΣ ΕΥΕΡΓΕΤΟΥ ; *du grand roi Sanatrocès Arsace Théopator* (fils d'un Père-Dieu) *Evergète*. Ce roi est appelé *Sinatroucès*, par Phlégon de Tralles (1), *Sintricès* par Appien (2), et *Sinarthoclès* par Lucien (3); mais cette médaille nous apprend quelle était la véritable orthographe de ce nom. Phlégon de Tralles rapporte que ce roi des Parthes mourut en la troisième année de la 177e. olympiade (70 et 69 avant J.-C.) Un passage de Lucien nous fait connaître qu'il avait régné sept ans, et qu'en montant sur le trône il était âgé de quatre-vingts ans. Ces indications portent son avénement à l'an 77, et sa naissance en l'an 157 avant J.-C. Le grand roi des Parthes Mithridate Ier., sixième de la dynastie, occupait alors le trône : il est bien probable que ce grand roi était le père de Sanatrocès. Ce titre de *Théopator* ou *fils d'un Père-Dieu* en serait encore une preuve ; car on sait que Mithridate Ier. s'était distingué des autres rois parthes par le surnom de *Dieu* ou *Dieu*; aussi son fils Phrahates II avait-il porté, comme Sanatrocès, le surnom de *Théopator*. Ce dernier prince était donc frère de Phrahates II et d'Artaban II, septième et huitième rois des Parthes. Les troubles qui avaient suivi la mort de Mithridate II, fils d'Artaban II, arrivée en l'an 88, avaient laissé l'empire de l'Asie entre les mains du roi d'Arménie Tigrane (*Voy.* XXIX, 181), et la monarchie parthique privée du premier rang qu'elle avait occupé depuis Mithridate Ier., était déchirée par les sanglants démêlés des prétendants au trône. Le titre de *Roi des Rois* appartenait alors exclusivement au souverain d'Arménie ; celui qui régnait sur les Parthes était obli-

(1) Apud. Phot. *Bib.* cod. 97.
(2) *Mithrid.*, § 104.
(3) De Macrob., t. III, p. 219.

se contenter de la simple qua-
roi. On croit que le souve-
ui s'était soumis à cette humi-
condition, et qui fut le prédé-
r de Sanatrocès, s'appelait
yrès : selon Lucien, il cessa
re et de régner à l'âge de qua-
gt-seize ans, en l'an 77 avant
ce qui porterait sa naissance
173 avant J.-C. C'était sans
aussi un fils de Mithridate Ier.
it que les exemples de longévité
t assez communs dans la fa-
le ce prince, qui lui-même était
à quatre vingt-treize ans. Il
que Sanatrocès était exilé
e le trône des Parthes devint
t; il fut sans doute l'un des
titeurs qui s'en disputèrent
session. C'est avec le se-
des Scythes Sacaranciens ou
sacæ, maîtres des pays à l'o-
le la Perse, qu'il devint roi.
uples avaient été et furent sou-
utiles auxiliaires pour les Par-
et leur pays fut toujours le re-
es Arsacides persécutés par la
e. Sanatrocès, établi sur le
par des forces étrangères, n'a-
robablement pas voulu recon-
les prétentions de Tigrane ; la
le que nous avons citée en est
ve. Il n'est guère probable
prince aussi âgé que l'était Sa-
ès à l'époque où il devint roi,
a par lui-même les rênes du
nement : il est plus vrai-
ble que, selon l'usage cons-
s princes Arsacides, il avait
son fils aîné à la couronne.
ait, en effet, que Phrahates III
déjà le titre de roi, et qu'il
a direction des affaires, quand
re lui laissa, par sa mort, la
de du pouvoir, en l'an 70
J.-C. On ne sait rien de plus
t de Sanatrocès Ier. On con-
naît quelques médailles, qu'on attribue au même prince, parce qu'elles présentent le surnom de *Théopator*, comme la médaille unique qui offre son nom propre. Cette attribution semble assez fondée, le nom de *Théopator* ne paraissant convenir qu'à Phrahates II et à Sanatrocès. Phrahates III fut le successeur de ce dernier. — L'histoire fait mention, au commencement du deuxième siècle de notre ère, d'un autre personnage appelé SANATROCÈS, qui porta le titre de roi des Parthes. La chronique de Malala est le seul ouvrage qui ait conservé le nom de ce souverain ; et son histoire, comme toute cette partie des annales parthiques, n'est pas exempte de difficultés. Quoi qu'il en soit, ce *Sanatrocès* était fils d'un certain *Meherdotès* ou Mithridate, qualifié aussi de roi des Parthes. Celui-ci était, dit-on, frère d'un roi d'Arménie, nommé *Osdroès*. Ce personnage tout-à-fait inconnu d'ailleurs, ne peut être qu'*Axidarès* ou *Exedarès*, contemporain de Trajan, nommé par les auteurs arméniens *Ardaschès*, dénomination qui indique plutôt son titre, qu'une appellation personnelle. Sanatrocès et son père étaient sans doute au nombre de ces princes qui se disputaient ou se partageaient l'empire des Parthes à l'époque où Trajan leur fit la guerre ; car l'histoire présente d'autres chefs décorés du titre de roi, et au milieu desquels il est difficile d'indiquer le légitime souverain. Cependant les Parthes et les Arméniens, profitant des guerres qui avaient long-temps occupé Trajan sur le Danube, étaient entrés sur le territoire romain, et ravageaient les provinces limitrophes de l'Euphrate. Meherdotès, qui s'était emparé de plusieurs villes et

de divers cantons, était mort d'une chute de cheval dans la Commagène, en l'an 114 : son fils Sanatrocès avait pris aussitôt le nom d'Arsace, et la qualité de roi (4). Il continua la guerre contre les Romains, et il reçut, pour cet objet, un secours qui lui fut amené par son cousin Parthamaspates, fils du roi d'Arménie. Il s'était rendu maître de la ville d'Antioche, qui, destituée de tout secours, avait consenti à faire un accord avec le prince arsacide. Deux officiers, Phourton et Gargaris, tous deux décorés du titre de *marzban*, y furent envoyés avec une garnison de trois mille hommes. Trajan se mettait alors en mesures d'arrêter les progrès des Parthes, et de tirer vengeance des ravages qu'ils avaient commis; à la fin de décembre 114, il était débarqué en Syrie dans le port de Seleucie, à l'embouchure de l'Orontes. Dès que les magistrats d'Antioche furent informés de son arrivée, ils lui envoyèrent un message secret, pour lui faire connaître leurs sentiments, et bientôt après ils se soulevèrent et tuèrent la garnison parthe qui occupait leur ville. Trajan rentra dans Antioche le 7 janvier de l'an 116. Les troubles qui agitaient l'empire des Parthes favorisèrent ses entreprises ultérieures; Parthamaspates, qui avait secondé les efforts de Sanatrocès contre les Romains, devint bientôt son ennemi. Trajan l'engagea dans son parti, et promit de lui donner la couronne des Arsacides. Parthamaspates vint donc se joindre à l'empereur; leurs forces réunies défirent

(4) Ἐποίησε τὸν υἱὸν αὐτοῦ, τὸν Σανατρούκιον, Ἀρσάκην ὃ ἐστι, βασιλέα. Joan. Malala, *Chron.* part. 1, p. 351, éd. Chilmead.

plusieurs fois Sanatrocès pris et mis à mort. Parth fut alors placé sur le trôn thes (l'an 116). Il existe pl dailles destinées à perpét venir de cette révolution les légendes : PARTHIA REX PARTHIS DATVS.

SANATROCÈS est un ménie, qui vivait au pre de notre ère, et dont l'his plie de difficultés, devien portante par sa liaison i les origines du christianis l'histoire même du Sauve de (1). Les détails de sa v généalogie font voir qu'il qu'un roi de l'Adiabè mentionné dans les auteu latins, qui le nomment prince vivait dans le même le roi appelé *Sanatrocès*, *Sanadr ug*, par les Arm te différence dans les no pas beaucoup surprendre usage assez général, à ce que les rois de l'Orient, e simples particuliers, pr sieurs noms. Les monum raient en fournir un gra d'exemples pour les pa la chose est moins extrao core pour les souverain presque tous des noms leur race, il fallait qu'il gnissent un second, qui distinguer. Ainsi, par exe les rois parthes s'appelai quoiqu'ils eussent chac spécial, qu'ils joignaient leur famille. Nous avons le roi des Parthes Sanat

(1) Cette époque historique a été cet article l'objet d'un travail partic père publier prochainement. Il y tra de la naissance et de la mort de J.-C l'introduction du christianisme dans Abgare et dans l'Arménie, du temps veur.

rsace Sanatroeès. Les mo-
s nous font connaître *Arsace*
s et *Arsace Vologeses* ou
ses. De même le nom d'Hé-
st commun à tous les descen-
du roi des Juifs, distingués
e seconde appellation, telles
lles d'Antipas, Philippe et
a. De même encore, les rois
se furent tous nommés Abga-
Mannus; tandis que nous ap-
s, par les monuments, que
rs d'entre eux s'appelaient
, Antonin ou Phrahates. Il est
rai de dire que tous les prin-
l'Orient, à cette époque,
t ordinairement deux noms.
raient l'un à leur origine ou à
gnité, tandis que l'autre était
ven de les distinguer d'une ma-
plus spéciale. Rien ne s'oppose
l'identité du roi Izatès avec le
roug des Arméniens. Ceci est
nt plus probable que, d'après
méniens eux-mêmes, ce n'était
son véritable nom; et l'origine
lonnent à cette dénomination
une assez bonne preuve. Se-
, il le tenait de sa nourrice.
mme, appelée Sanoda, sur-
ar les neiges avec son nour-
dans un voyage fait au milieu
ntagnes des Curdes, dans un
igoureux, avait, par ses soins
, sauvé la vie du jeune prince.
ervation miraculeuse lui avait
ner le nom de *Sanadroug*,
dire, en arménien *Sanoda-*
le don de Sanoda. [2]. L'ar-
e nous avons consacré à Sa-
s Ier. roi des Parthes, suffit
re voir que l'usage de ce nom
rieur au roi d'Arménie qui le
premier; comme la même ex-
n ne peut convenir au roi des
Parthes, il faut penser que la circonstance qui était particulière au prince arménien aida à confondre le surnom, qu'elle lui avait fait donner, avec une dénomination déjà répandue chez les Parthes et les Arméniens. Si Sanadroug et Izatès sont un seul et même personnage, il faut en conclure que ce prince n'était pas roi de toute l'Arménie, comme le récit de Moïse de Khorèn donnerait lieu de le croire, mais qu'il ne possédait qu'une partie de ce pays. L'Adiabène et quelques contrées limitrophes, dans la Mésopotamie et l'Arménie, devaient former son royaume, ainsi que Josèphe le dit du roi Izatès. Il est en effet certain, selon les Arméniens eux-mêmes, que Sanadroug n'habitait pas dans la grande Arménie, mais à Nisibe, ville de la Mésopotamie, ce qui est conforme au récit de Josèphe, qui place cette cité dans les états d'Izatès. Ce prince l'avait reçue, selon lui, du roi des Parthes (3). Ainsi Sanadroug ou Izatès n'était pas roi de l'Arménie, mais roi en Arménie. Les révolutions survenue dans ce pays rendent pleinement raison de tout ceci. La monarchie arménienne avait été démembrée depuis que Marc-Antoine le triumvir avait détrôné Artavasdes, le fils de Tigrane, et qu'il l'avait amené captif en Égypte, où il le fit ensuite décapiter. Tous les seigneurs et dynastes de la Mésopotamie, de l'Adiabène et des provinces arméniennes, tous les membres de la famille royale s'étaient rendus indépendants chacun dans son domaine particulier, et ils y avaient pris le titre de roi, reconnaissant bien imparfaitement la suzeraineté des prétendants, qui, soutenus par les Parthes ou les

(2) [illegible]

(3) Joseph. Antiq. Jud. [illegible].

Romains, se disputaient la possession du sceptre suprême de la Grande Arménie. Les auteurs nationaux se sont attachés seulement à nous retracer l'histoire des princes issus d'un frère de Tigrane, établis dans la Mésopotamie, parce que leur postérité seule survécut à toutes les autres, et finit par donner des monarques à tout le pays. Selon Josèphe, Izatès était fils de Monobaze, roi de l'Adiabène, et d'Hélène, qui était en même temps et sa sœur et sa femme (4). Selon les Arméniens, il était fils d'une princesse Ogé, sœur du roi Abgare; mais il fut adopté ensuite par ce prince, et par sa femme Hélène (5). Le rapprochement de ces deux indications fait voir que l'Abgare des Arméniens est le même personnage que le Monobaze de Josèphe, puisqu'ils eurent l'un et l'autre Hélène pour femme. Nous avons déjà remarqué que les rois d'Edesse portaient tous le nom d'Abgare et de Mannus. Monobaze est la forme persane de ce dernier, qui était prononcé *Maanou* dans la langue nationale des Edesséniens, qui était le syriaque (6). Selon Josèphe, Izatès était l'objet particulier de la prédilection de Monobaze et de la reine Hélène, ce qui aurait excité contre lui la violente jalousie de ses frères: la circonstance rapportée par Moïse de Khorèn sur la naissance de Sanadroug, rend plus vraisemblable la jalousie des enfants de Monobaze ou Abgare. Si, comme il le rapporte, il était né de l'amour que la sœur du roi avait ressenti pour un inconnu, étranger à la race royale, et q ensuite obtenu toute l'affecti roi et de la reine, on conçoit qu enfants aient pu être irrités de férence accordée à un cousin, encore on pouvait reprocher s sance. Josèphe, qui était cont rain d'Izatès, a bien pu croire tés élevé à la cour de Monobaz ses enfants, traité comme l'un et préféré à tous, était effecti un fils de ce prince. L'amiti particulière de la reine Hélèn tionnée aussi par l'auteur arm en était une dernière preuv qu'il en soit, il paraît résul rapprochement de ces diverse ces, que Sanadroug ou Izati fils de la princesse arsacid sœur du roi Abgare ou Mon roi de l'Adiabène, qui rés Edesse. Dès sa naissance, sel sage des Arméniens, il fut cor soins d'une nourrice issue d'u illustre. Cette femme, nommé da, était sœur de Pyrad, pri Pagratides, et femme de Kho naste des Ardzrouniens, iss postérité de Sennacherib, r syrie. Ce prince, qui lui fut ble de la vie, fut élevé à la c roi Abgare ou Monobaze, au la reine Hélène. Elle conçut une vive amitié, qui fut parta son mari; ce qui excita la jalo Monobaze, fils du roi Abga si que de ses frères, nés de pl autres femmes. Pour empêche tes fâcheuses d'une inimitié n te, Monobaze prit le parti d'é ce neveu, qu'il chérissait con fils, et de l'envoyer à la co roi, son allié. Ce prince étai nérigus; il régnait à Spasini-C et possédait tout le pays situé bouchure de l'Euphrate, sur le du golfe Persique. Izatès p

(4) Ibid., l. 20, c. 2.

(5) Mos. Chor., l. 2, c. 33.

(6) Josèphe nous apprend en outre que le roi d'Adiabène, père d'Izatès, était surnommé *Bazeus*. Ce surnom, dont le sens nous est inconnu, fut sans doute ajouté au nom Mannus, ou *Maanou*, et donna ainsi naissance à la forme *Monobaze*.

auprès de ce roi arabe, qui
i en mariage sa fille Sama-
ui assigna pour son entre-
anton particulier (7). Pen-
séjour dans la Characène,
la connaissance d'un mar-
if, nommé Ananias, qui le
à sa religion. Il est certain
luifs se trouvaient, à cette
en très-grand nombre dans
trée et dans les régions voi-
ı ils possédaient des écoles
rissantes, comme celle de
et de Pomheditha (8). Ce
it son prosélyte dans l'A-
lorsqu'il y fut rappelé par
nobaze, qui, très-avancé en
irait revoir Izatès avant de
Quand Izatès y arriva, il
ne la reine Hélène professait
religion que lui, et que pen-
absence, elle avait été con-
ır un autre juif. Cette con-
remarquable est bien d'ac-
c ce que nous savons de l'his-
roi Abgare, son mari, et
tions que l'histoire eccléé-
lui attribue avec le Sau-
monde. Quoi qu'il en soit
oint, le roi Monobaze fut
: d'avoir revu Izatès, qu'il
la de présents; et pour le
l'abri de la jalousie de ses
l lui donna un apanage. Ce
n Josèphe, un pays appelé
ans lequel on voyait encore,
il, des débris de l'arche.
reconstance nous donne lieu
e qu'il s'agit des montagnes
es, où effectivement on pré-
a cette époque (9), qu'il se
encore des restes du vais-
soe, et par conséquent d'un

pays situé en Arménie. Peut-être Monobaze ou Abgare abandonna-t-il alors à Izatès ses possessions arméniennes, se réservant seulement le pays d'Edesse et l'Adiabène. Lorsque ce roi mourut, la reine Hélène rassembla les mégistans, les satrapes et les commandants des troupes, et leur fit connaître l'intention de son mari, qui était de laisser ses états à Izatès. Ils y consentirent: aussitôt on emprisonna tous les enfants du dernier roi, à l'exception de l'aîné, Monobaze, qui était né d'Helène, et on lui confia le pouvoir jusqu'à l'arrivée d'Izatès, qui ne se fit pas long-temps attendre. Son avénement doit être placé en l'an 31 de J.-C.; car c'est l'année de la mort d'Abgare. Il faut ici revenir aux auteurs arméniens; selon eux, après la mort d'Abgare, ses états furent partagés en deux, Edesse appartint à son fils Ananoun ou plutôt Maanou, et l'Arménie revint à Sanadroug (10). Ceci semble indiquer que Sanadroug ou Izatès joignit l'Adiabène aux possessions qu'il avait déjà en Arménie, tandis que le fils d'Abgare régna à Edesse, sans doute comme prince subordonné. Les mêmes auteurs ajoutent que Sanadroug avait, à l'imitation d'Abgare, embrassé la foi de Jésus-Christ, mais qu'il y renonça ensuite à cause des princes arméniens. Quoi qu'il en soit sur ce point, les faits qui s'y rattachent semblent indiquer que le prince dont il s'agit régnait particulièrement sur la portion de l'Arménie voisine des montagnes des Curdes, par conséquent limitrophe de l'Adiabène; c'est dans ces cantons que les auteurs arméniens placent les lieux où furent martyrisés les

. . *Ant. Jud.*, l. 2, c. 2.
l. 18, c. 9.
l. 2, c. 3.

(10) *Mos. Chor.*, l. 2, c. 31.

premiers apôtres envoyés en Arménie ; ils moururent dans le pays d'Ardaz ou Schavarschan, et dans la ville d'Azevpani, voisine de l'Assyrie. C'est cette ville que les légendaires ont nommée par erreur Urbanopolis et Corbanopolis. Bientôt après Sanadroug entreprit une expédition contre la ville d'Édesse, et contre le fils d'Abgare, qui avait aussi renoncé à la foi chrétienne, et qui était sans doute indépendant. Cette inimitié n'eut pas de suites ; et au moment même où Sanadroug, soutenu par les forces, que lui avaient fournies les princes Pagratides et Ardzrouniens, se préparait à entrer dans le royaume d'Édesse. Maanou mourut en l'an 37 (11). Les Édesséniens députèrent alors auprès de Sanadroug, pour se soumettre à son empire, ne demandant que la faculté de professer librement la religion du Christ. Pour prévenir les troubles, Sanadroug fit périr toute la postérité d'Abgare, à l'exception des filles, qu'il fit conduire en Arménie, dans le canton d'Astyanéne ou Haschdian, réservé au séjour des Arsacides. Se rappelant les services que lui avait rendus autrefois la reine Hélène, et la vive amitié qu'elle avait eue pour lui, il lui céda la ville de Carrhes et la souveraineté de toute la Mésopotamie. Il est probable aussi qu'il mit sur le trône d'Édesse un prince feudataire, le Maanou, ou Mannus V, qui, selon la chronique d'Edesse (12), occupa le trône depuis l'an 37 jusqu'en l'an 50 de J.-C. : ce roi est nommé Abgare par Tacite. Des guerres civiles agitaient alors l'empire des Parthes; et les états d'Izatès devinrent le réfuge d'Artaban III, chassé par ses sujets, q placé sur le trône un cert mus (13). Artaban possé ronne des Arsacides, au pr descendants de Phrahat tirés alors chez les Roma de temps à autre faisaier tentatives pour tâcher de leur héritage. Artaban, branche de la famille roy depuis long-temps à l'extr tale de la Perse, était reg me un usurpateur; et son ment dur et tyrannique sc sieurs fois contre lui les la nation. Izatès, touché le roi des rois venir le suppliant, embrassa hat défense, et jura de le ré ses états ou de lui céder Izatès n'eut pas besoin de forts pour réussir. Il se co crire aux satrapes de l' l'estime qu'ils avaient po pour qu'ils consentissent la paix sous sa médiatio qu'ils laissassent Artaban sur son trône. Ciunamus abandonna volontaireme ronne qu'on lui avait don ban, touché du service ém zatès lui avait rendu, lui gna noblement sa reconna lui accorda le droit de tiare droite, comme cell narques arsacides, ainsi rogative de se placer, co sur un trône d'or. Il y aj sion de la ville de Nisibe av ritoire. Les Arméniens no nent que Sanadroug fit ruines de cette ville, qu renversée par un tremb terre. Il la décora d'édifi fiques, et en fit sa résiden

(11) Ibid., l. 2, c. 32.
(12) Apud Assemani, *Bibliotheca orientalis*, tom 1, p. 421.
(13) Joséphe, *Antiq. Jud.*, l. 20,
(14) Mos. Chor., l. 11, c. 33.

de la Mésopotamie par
rient à l'appui de ces dé-
met Nisibe dans l'Adia-
à l'orient du Tigre, quoi-
ace fût à l'occident de
rtaban III mourut peu
rès, vers l'an 44. Son
u Vardanès, voulut en-
à entreprendre avec lui
ontre les Romains. Le
énien tenta vainement de
r, et il fut obligé de ré-
me à une attaque des Par-
on royaume: mais l'agres-
ussé avec perte. Les guer-
ui s'élevèrent dans l'O-
ièrent Vardanès de con-
ostilités : il avait pour
son frère Gotarzès, qui
sseur de la couronne.
le roi de l'Adiabène se
cter des princes de l'O-
ne Hélène, ne voulant
au milieu des infidèles,
e parti d'abandonner la
e, et de se retirer à Jé-
ur professer avec plus
religion qu'elle avait em.
y fut suivie par cinq fils
frères d'Izatès, que ce
it faire instruire dans les
la langue des Romains.
sse se trouvait à Jérusa-
44, lorsque cette ville
par une famine cruelle,
par Josèphe et les auteurs
es (16). Ses émissaires
l'Alexandrie et de l'île
s grains en quantité; et
ême, informé de ce fléau,
s de ses trésors. Les guer-
ient encore l'Orient, s'é-

tendirent cependant jusqu'aux états d'Izatès. Gotarzès n'était pas paisible possesseur du trône des Parthes; ses sujets eux-mêmes, lassés de sa domination tyrannique, s'étaient adressés à l'empereur Claude, afin d'en obtenir un roi qui fût descendant de Phrahates IV. Leur ambassade arriva à Rome, en l'an 49. Meherdatès, fils de Vononès et petit-fils de Phrahates IV, fut désigné par l'empereur: C. Cassius, gouverneur de Syrie, eut ordre de le conduire à Zeugma sur l'Euphrate, où Abgare, roi d'Édesse et une députation de seigneurs Parthes l'attendaient (17). Izatès s'était aussi déclaré pour lui. Ce prince, au lieu de profiter des avis de Cassius qui l'avait engagé à se porter rapidement dans le centre de l'empire afin de profiter des bonnes dispositions des Parthes, perdit son temps à Édesse. Ses lenteurs, son incapacité, et le manque de secours, détachèrent bientôt de lui les princes de l'Orient, et portèrent Izatès à négocier secrètement avec Gotarzès. Meherdates entra pourtant dans l'Adiabène; il se rendit maître de Ninive; mais au moment où il se préparait à livrer bataille à Gotarzès, il fut abandonné d'Izatès et d'Abgare; vaincu et pris par Gotarzès, celui-ci épargna sa vie. Le méprisant trop pour le faire mourir, il se contenta de lui faire couper les oreilles, ce qui le rendit la dérision des Parthes. De nouvelles révolutions arrachèrent bientôt le sceptre et la vie à Gotarzès, et la couronne des Parthes finit par tomber entre les mains de Vologèses Ier. Des troubles agitaient aussi les états d'Izatès (18). Les grands de l'état (*megistanes*),

24.
Antiq. Jud., l. XX, c. 2, et *de Bell.*
, *Act. Apost.*, XII, 20, Euseb.,
Ep., 27; Mos. Chor., l. 2,

(17) Tacite, *Annal*, l. 12, c. 12 et 13.
(18) Josephe, *Antiq. Jud.*, l. 20, c. 4.

irrités de voir que leur souverain et ses parents eussent embrassé une religion étrangère, méditèrent le dessein de les perdre ; ils excitèrent contre Izatès un roi des Arabes, nommé Abia, qui lui déclara la guerre. Abandonné par la plupart des siens au milieu du combat, Izatès ne fut cependant pas vaincu ; il défit son ennemi, et le réduisit à s'enfermer dans la forteresse d'Arsame, où il le contraignit à se donner la mort. Les grands, trompés dans leur espoir, s'adressèrent alors au roi des Parthes Vologèses, lui demandant un chef issu du sang des Parthes. Celui-ci, accédant à leurs désirs, marcha contre le roi de l'Adiabène, qui ne fut point alarmé de cette nouvelle guerre. Suivi de six mille hommes seulement, il se mit en mesure de résister à Vologèses, et vint l'attendre sur les bords d'un fleuve qui séparait ses états de la Médie. Au moment où il s'y attendait le moins, il fut délivré de ce redoutable ennemi. Vologèses reçut la nouvelle que les Dahæ et les Saces avaient fait une irruption dans ses états ; il se vit donc obligé de marcher vers la frontière orientale de son empire, et de laisser Izatès en paix. Le roi de l'Adiabène ne vécut pas long-temps après ce triomphe. Il mourut, selon Josèphe (19), après un règne de vingt-quatre ans, âgé de cinquante-cinq ans. Ces deux indications placeraient sa mort en l'an 55 de notre ère, puisque la fin du règne d'Abgare ou Monobaze est de l'an 31 et sa naissance en l'an 1er. Les Arméniens (20) donnent à la domination de Sanadroug une durée de trente ans ; ce qui porterait le commencement de son r 25. Cette date serait alc où il aurait reçu du ro gouvernement de la pa ménie possédée par les p béniens. Ses enfants, qu nombre de quarante-hui sèphe, autant de garç filles, mais nés de plu mes, ne lui succédèrent p frère Monobaze, selon J teur, fut, après lui, ro bène. La reine Hélène r cette contrée, après la m à qui elle ne survécut pas Monobaze fit transporte ments à Jérusalem ; et déposés dans un magnif lée, à trois stades de ce beau monument est m d'autres que Josèphe. E saint Jérôme (23) en p deux l'avaient visité. L le plus remarquable sur celui de Pausanias (24), au long, et comme d'ur Les enfants d'Izatès, été envoyés, par leur p salem, avec plusieurs d s'y trouvaient encore l se rendit maître de cett Deux d'entre eux, Mon nédée, périrent dans c en combattant vaillamn Juifs (26) ; les autres v mettre entre les mains d qu'ils désespérèrent du ville. Après la conquêt emmena, comme otag Si on pouvait avoir enc doutes sur la conversio

(19) Ibid.
(20) Mos. Chor. l. 2, c. 33.

(21) Josephe, *Antiq. Jud.*, l. 2
(22) *Hist. eccles.*, l. 2, c. 12.
(23) *Epist. ad Eustoch.*, tom.
(24) Lib. VIII, cap. 16.
(25) Joseph., *De Bell. Jud.*, l.
(26) Ibid., lib. II, cap. 19.

le ses parents au christianis-
derniers faits suffiraient pour
e disparaître; car quel motif
ue celui de la religion aurait
ter des princes adiabéniens à
ur sejour à Jérusalem? Il est
t question, dans Josèphe,
ouments et des palais qu'ils
ent fait construire (27). Se-
s auteurs arméniens, Sana-
avait péri, à la chasse,
oup de flèche; et aussitôt
oubles s'étaient élevés dans
ume (28). Un certain Ero-
issu des Arsacides, en avait
pour s'emparer de la couron-
préjudice des enfants de Sa-
. L'usurpateur avait fait pé-
ceux qui étaient tombés en-
mains. Un d'eux, encore en
, fut sauvé par son nourri-
mpad, fils de Pyrad, prin-
Pagratides, qui le conduisit
e, à la cour du roi des Par-
et enfant, nommé Ardás-
levint par la suite roi d'Ar-
avec les secours qui lui fu-
rnis par son protecteur ar-
Ce prince arménien doit être
e les Romains ont appelé Exe-
u Axidarès, et dont l'origine
st inconnue. Cette révolution
e comment les enfants de
oog ou Izatès furent privés
ouronne en Arménie et dans
ène. Ce prince, selon la cou-
ioptée chez les princes de
t, qui envoyaient leurs en-
Rome, ou à la cour des rois
liés, n'avait auprès de lui
enfants en bas-âge: les au-
ent à Jerusalem. Erovant fit
ans, en s'emparant de l'Ar-
et Monobaze se fit déclarer
roi de l'Adiabène, au préjudice des enfants d'Izatès, qui étaient éloignés, ou plutôt, comme le récit de Josèphe semble l'indiquer, en vertu des droits de sa naissance, comme fils du prédécesseur d'Izatès. Les enfants de ce dernier vécurent à Rome, à ce qu'il paraît; la chronique de Denys de Telmahar (29), écrite en syriaque, au huitième siècle, fait mention de deux d'entre eux, qui dans la suite devinrent rois d'Edesse. Le premier, nommé Abgare, fut roi en l'an 69; et le second, appelé Maanou ou Mannus, le devint en l'an 81. Ces indications font voir qu'ils furent placés sur ce trône, l'un par Vespasien, et l'autre par Domitien. Ces rapprochements chronologiques sont bien d'accord avec ce que Josèphe nous apprend des rois de l'Adiabène. — SANATROCÈS est un autre roi d'Arménie, contemporain de Commode, et qui vivait dans le deuxième siècle de notre ère. Il n'est connu que par un fragment bien court de Dion Cassius (30), et par un article de Suidas, qui paraît aussi avoir été emprunté du même historien. On y apprend que ce prince n'était pas moins illustre par sa sagesse que par ses talents militaires, et qu'il était digne d'être comparé aux plus illustres d'entre les Grecs et les Romains. Son fils, Vologèse, avait obtenu de Septime-Sévère une portion de l'Arménie.—SANATROCÈS ou SANADROUG, autre prince Arsacide, voulut, au commencement du quatrième siècle, profiter de la mort du roi Tiridates, pour s'emparer de la couronne d'Arménie. En l'an 314, il se déclara roi dans la province de Païdagaran, dont il était gouverneur: cette province, la plus orientale de

..lib. IV, cap. 9 et passim..
chor., l. 2, c. 33.

(29) Apud Assemani, *Bibl. orient.*, tom. 1er., 391. et 392.

(30) Lib. 75, § 9, t. II, p. 1264, éd. Reimar.

l'Arménie, était voisine de l'Albanie. Il s'adressa aux barbares qui habitaient cette région, et avec leur secours, il fit des incursions dans le royaume, pour tacher de détrôner Chosroès II, fils de Tiridates. Celui-ci avait reçu de l'empereur Licinius des troupes auxiliaires, commandées par un général appelé Antiochus. Cette armée se joignit aux forces que fournirent Mihran, roi d'Ibérie, et Pagarad, prince des Pagratides, et de concert elles marchèrent contre Sanadroug qui avait reçu des secours de la Perse. Il fut vaincu, et contraint de s'enfermer dans la ville de Païdagaran; mais bientôt après il l'abandonna et se réfugia dans la Perse avec les satrapes albaniens qui l'avaient secondé (31). On ignore ce qu'il devint dans la suite. S. M—N.

SANCERRE (Louis de), connétable de France, issu d'une famille qui le disputait en illustration à celle de Couci, de Châtillon, de Montmorenci, était le second fils de Louis II, seigneur de Sancerre, et de Béatrix de Rouci. Son père ayant été tué à la bataille de Creci, en 1346, il resta orphelin à l'âge de quatre ans. Philippe de Valois voulut qu'il fût élevé avec les enfants de son fils, le duc de Normandie. Sancerre fit ses premières armes à l'âge de dix-sept ans, dans la guerre que Charles V, alors dauphin, soutenait contre les Anglais, pendant la captivité du roi Jean. La résolution qu'il montra au siége de Melun le fit remarquer de toute l'armée. C'est dans cette circonstance qu'il connut pour la première fois Dugueslin, qui venait de quitter la Bretagne pour entrer au service de la France; et quoique le guerrier breton eût le doub se lièrent d'une amitié seule put détruire. Ch montant sur le trône, un élan à la nation entiè des héros s'élevaient de Dugueslin, Clisson, San Blinville, La Trémoill taient à l'envi l'honne son règne. Sancerre fut dont les talents et la b tribuèrent le plus à ratt toire aux drapeaux d Charles V le nomma en 1369. C'est en cette fit les glorieuses campag 1373 et 1375, dont les rent de reconquérir l Saintonge et une partie ne. Sancerre était de re d'armes de Dugue que Clisson; mais il ét qu'Olivier, l'ami de c trand. Au commencen née 1380, ces trois h rent le vœu d'armes de la Guienne des Anglais paient depuis cinquant les V applaudit à ce n et mit sous leur con toutes les troupes dissé les provinces méridio princes du sang, une fo bannerets, voulurent a des trois généraux les çons de la guerre. L'exp mença par le siége de Randon. On sait que B va devant cette place le glorieuse carrière. Au mourir, le grand hom pée de connétable à expira entre ses bras. du connétable, l'ambi se hâta de quitter l'arm à Paris recueillir l'hér trand. Sancerre, anim

(31) Mos. chor., l. 3, c. 4, 5 et 6.

:resque, ne se crut pas délié
a vœu : il continua l'entre-
et enleva, dans l'espace de
s mois, toutes les places for-
Périgord. Dans une rencontre,
trouvé en face de Pembroc,
du Prince Noir, il le battit, et,
mêlée, il brisa d'un coup de
les armes du général ennemi,
t prisonnier de sa main. L'a-
rnt de Charles VI au trône
a Sancerre à Paris. Il assista
re du nouveau monarque ; et
t, le jour du festin royal, San-
Clisson, La Trémoille et
servir le roi à table, tous les
armés de pied en cap et mon-
des chevaux couverts de drap
Dix-huit mois après, il com-
a l'aile gauche à la bataille
osbec, et contribua puissam-
au gain de la journée, en exé-
t un mouvement précipité sur
me droit de l'ennemi. Il repas-
nsuite dans la Guienne ; et avec
mille hommes seulement, il
tint les Anglais, qui faisaient de
nds efforts pour ressaisir leurs
iennes conquêtes. Le comte d'Eu
t mort, Sancerre lui succéda
la charge de connétable, le 26
et 1397. Revêtu de sa nouvelle
ité, il alla reprendre le comman-
ent des provinces méridiona-
battit le captal de Buch, au
age de la Dordogne, et chassa
Anglais du comté de Foix. Il
rut quatre ans après, comblé de
re, le 6 février 1402, à l'âge de
ante ans. Sancerre était borgne,
me Clisson. Il fut enterré à Saint-
is, au côté gauche de la chapelle
Charles V. Les ducs d'Orléans et
Bourgogne, les principaux sei-
urs de la cour, et tous les grands
itaires assistèrent à ses obsè-
s. M—z—s.

SANCHE Ier., roi de Navarre, surnommé *Garcias*, succéda, en 885, à son frère Fortunio, et illustra de bonne heure son règne en reculant les bornes de ses états. Trop ambitieux pour se contenter de quelques légers avantages remportés sur les Maures d'Espagne, il traversa les Pyrénées, passa en France, sous prétexte de marcher au secours des Vascons d'Aquitaine, et se rendit maître de cette partie de la Navarre qu'on nomme la Basse Navarre, et qui depuis fut presque toujours soumise à ses successeurs. Instruit que les Maures profitaient de son absence pour assiéger Pampelune, il fit repasser les monts à son armée, au milieu d'un hiver rigoureux, surprit les ennemis dans leur camp, les força de lever le siége, et rentra en triomphe dans sa capitale, en 907. Résolu, l'année suivante, de châtier les Maures, il envahit les provinces limitrophes qui étaient en leur pouvoir, leur enleva plusieurs places, et poussa ses conquêtes jusqu'à l'Ebre. En 909, il passa ce fleuve, à la tête d'une puissante armée, assiégea et prit Najera; chassa les Maures de la province de Rioja, et la peupla de chrétiens. Il les battit encore dans diverses rencontres ; et, s'entourant de places fortes, il mit ses états à couvert de l'insulte de l'ennemi. Accablé sous le poids de ses glorieuses fatigues, il se retira, en 919, dans le monastère de Leyre, laissant le commandement des troupes à don Garcia, son fils, mais sans lui céder la couronne. Les Maures ayant profité de la retraite de Sanche pour ressaisir toutes les villes qu'il leur avait enlevées, ce prince, malgré son âge et ses infirmités, reprit les armes, en 921, tailla en pièces l'armée d'Abderame, dans la vallée de Roncal, au retour

de l'expédition qu'elle avait faite au-delà des Pyrénées, recouvra tout ce que les Musulmans avaient conquis sur lui avant leur entrée en France, et s'enrichit de leurs dépouilles. Plusieurs historiens prétendent que, victime de son ardeur pour les conquêtes, Sanche fut tué, en 924, dans une bataille qui se donna entre lui et don Fernand Gonzale, comte de Castille; mais les PP. Moret et Abarca, très-versés dans l'histoire de Navarre, rejettent ce fait comme fabuleux. Sanche mourut, en 926, après un règne de vingt-trois ans. Il emporta le respect et l'estime de ses sujets, qui lui donnèrent le glorieux surnom de *Restaurateur*. B-P.

SANCHE III, roi de Navarre, succéda, en l'an 1000, à son père Garcia II, dit le *Trembleur*, et reçut, à juste titre, le surnom de *Grand*, aucun roi, non-seulement de la Navarre, mais même de toute l'Espagne, n'ayant porté si loin la gloire du trône. Ce n'était pas un de ces princes fougueux et imprudents qui ne suivent que les mouvements de leurs passions. Quoique très-brave, son courage était tempéré par la prudence; et jamais il ne tenta le sort des armes sans une probabilité morale de succès. Il attendit long-temps l'occasion de réprimer les fureurs et l'audace des Maures, qui avaient envahi une grande partie de l'Aragon et de la Navarre; et profitant avec habileté de leurs dissensions, il les chassa des contrées de Sobrarbe et de Ribagorce, leur enleva tous les châteaux des environs, et étendit les bornes de ses états jusqu'aux frontières de la Catalogne. Mais le règne de ce monarque est surtout célèbre par la révolution qui le rendit maître de la Castille et du royaume de Léon. Voici comment il fit cette double conquête. Don Garcia, comte de Castille, allait célébrer son mariage avec la fille de Bermude III, roi de Léon, lorsqu'il fut assassiné par ses vassaux. Sanche hérita de la Castille, par sa femme, sœur de Garcia, et par cette succession, devint le plus puissant roi d'Espagne. Il portait en Castille le nom de Sanche Ier. Le roi de Léon voyant avec chagrin l'accroissement de la Navarre, s'opposa ouvertement aux entreprises de Sanche. Celui-ci, plus actif que son ennemi, entre dans le royaume de Léon, se rend maître de tout le pays qui s'étend depuis la rivière de Pisuerga, jusqu'à la Cea, force Bermude à prendre la fuite, assiége et prend Astorga, en 1032. Dépouillé d'une partie de ses états, Bermude rassemble enfin une armée, et marche à la rencontre de Sanche. Les deux rois allaient en venir aux mains, lorsque les évêques, qui les avaient suivis, proposèrent un accommodement qui fut accepté. Bermude n'ayant pas d'enfants, les deux rois firent un traité par lequel Sanche conserva ses conquêtes, à condition que son fils Ferdinand épouserait la sœur du roi de Léon. La Castille fut érigée en royaume en faveur de ce mariage. On sent combien ce traité et cette alliance furent avantageux au roi de Navarre: les trois royaumes d'Espagne devinrent le partage de sa maison; et Sanche se vit au plus haut point de gloire où un monarque puisse aspirer. Il s'occupa dès lors, avec encore plus de soin, de l'administration intérieure de ses états, et ouvrit un chemin dans les Pyrénées, en faveur des pélerins qui venaient en foule de la France et de l'Allemagne, visiter le tombeau de Saint-Jacques de Compostelle. Ce prince mourut au mois de février

omme il paraît par une ins-
qui est sur son tombeau dans
e Léon. Il prit le titre d'em-
et mérita le surnom de
moins encore par ses con-
ie par sa piété éclairée, par
ssements utiles qu'il fit dans
, et les réglements qu'il
ses sujets, dont il fut juste-
éri et regretté. Rien ne man-
la gloire de son règne s'il
t la faute, trop commune
ffaiblir ses états, en les par-
entre ses quatre fils. Ils eu-
cun un royaume; et leur
remplit long-temps tous les
hrétiens de l'Espagne. Mais
ge fit répandre des torrents
, et affaiblit les Chrétiens,
venus à cette époque plus
s que les Maures, les auraient
expulsés de la Péninsule
ent restés unis. B—P.

HE II, dit le *Fort*, roi
lle, fils aîné de Ferdinand
çut de bonne heure le projet
iller les rois de Léon et de
ses frères, ne voyant qu'avec
partage que son père avait
es états, en 1065. Il dissi-
éanmoins pendant quelque
mais n'étant plus retenu par
ein après la mort de la reine
, il allait prendre les armes
vahir les domaines dont il
it frustré, lorsqu'il fut ar-
ore une fois dans l'exécution
ojets par une ligue qu'avaient
contre lui les rois d'Aragon
avarre. Sanche leur opposa
igoureuse résistance, que le
se vit contraint de se retirer,
e Ramire ayant été tué dans
bat. Délivré de cette guerre,
fondit aussitôt sur la Galice,
son frère Garcias, en 1069,
rcha contre Alphonse, son
autre frère, le dépouilla du royaume de Léon, et le relégua dans un monastère. Pour régner sur tout ce qui avait appartenu au roi son père, il ne manquait plus à Sanche que les villes de Toro et de Zamora, données en apanage à ses sœurs. Il conçut le dessein de s'en emparer, de porter aussi la guerre chez les Maures, de conquérir toutes leurs possessions, de soumettre ensuite tous les royaumes chrétiens de l'Espagne, et de rester seul maître de la Péninsule. Ce grand dessein n'était au-dessus, ni de son bonheur, ni de sa puissance. Jeune, brave, actif, ce prince était suivi de l'élite des chevaliers espagnols, et de l'illustre Cid, le plus grand capitaine de son siècle. Déjà il venait d'enlever Toro à Elvire, sa sœur cadette, et assiégeait Zamora appartenant à l'aînée. Cette place allait tomber en son pouvoir, lorsqu'un officier, qui s'y était renfermé, le tua en trahison, et renversa ainsi tous ses projets ambitieux. Cet événement arrivé, en 1072, réunit les couronnes de Léon et de Castille sur la tête d'Alphonse VI, que Sanche avait dépouillé (*V.* ALPHONSE VI). B—P.

SANCHE IV, roi de Léon et de Castille, fils d'Alphonse X, s'acquit, dès sa jeunesse, le surnom de *Brave*, devint l'idole de l'armée, se révolta contre son père, en 1282, et régna en sa place. Alphonse X étant mort de chagrin, en 1284, Sanche se fit couronner dans la cathédrale de Tolède, et parvint, à force d'activité et d'énergie, à étouffer les révoltes de ses frères et des plus puissants seigneurs du royaume. Pendant onze années de règne, il eut toujours à soutenir des guerres au dehors, ou à combattre les factieux de l'intérieur. Après avoir châtié durement

ses sujets rebelles, il tourna ses armes contre les Maures, et conquit sur eux, en 1273, l'importante place de Tarifa. Il méditait de plus vastes projets, lorsqu'il succomba, le 25 avril 1295, à l'âge de trente-six ans, sous le poids des inquiétudes et des travaux, après un règne agité, et avec la réputation d'un prince actif, né pour la guerre; mais ingrat, implacable, et ambitieux. B—P.

SANCHE VII, roi de Navarre, de 1194 à 1234, fut nommé le *Fort*, à cause de la vigueur avec laquelle il rompit à coups de hache d'armes, les chaînes (1) qui entouraient le quartier de Mehemed el Naser, à la bataille de Tolosa, en 1212 (*Voy.* MEHEMED, XXVII, 119). D'autres le surnomment l'*Enfermé*, parce qu'il demeura plusieurs années sans sortir de son palais de Tudela, à cause d'un cancer qu'il avait apporté d'Afrique, où il était allé, en 1199, dans l'espoir d'épouser la fille du roi de Maroc, qui lui promettait pour dot tout ce que les Maures possédaient en Espagne (*V.* MANSOUR, XXVI, 525). Il épousa Constance, fille de Raimond VI, comte de Toulouse; la répudia ensuite, et, se voyant sans enfants, laissa ses états à son neveu Thibaud, comte de Champagne. Il mourut octogénaire, le 12 avril 1234. Z.

SANCHÈS (ANTOINE-NUNÈS-RIBEIRO), médecin, naquit, en 1699, à Pegnamecor, en Portugal. Un oncle voulut lui donner, avec sa place honorable, la main de sa fille, s'il consentait à étudier la jurisprudence; mais il préféra se retirer chez un autre oncle, médecin célèbre à Lisbonne,

(1) Telle est, suivant quelques auteurs, l'origine des armoiries du royaume de Navarre, offrant, suivant eux, huit rayons liés par des chaînes.

sous les yeux duquel il se réserve à son goût. Il alla ment à Gènes, à Londres, o deux ans; puis à Paris, à Mo etc. C'est dans ce voyage que trand lui fit connaître les Ap de Boerhaave. En les lisan que l'auteur était un des gra mes de l'antiquité; lorsqu détrompé: *Quoi! Boerhaa vant*, s'écria-t-il, *et je ne son disciple!* Aussitôt il se t à Leyde, où Boerhaave, de malades et d'élèves de parties du monde, lui offri tacle aussi touchant qu'il é me. L'impératrice de Russi demandé, en 1731, de ch de ses élèves auxquels elle des emplois honorables, S désigné le premier. Il fut s ment premier médecin de médecin de l'armée impé noble corps des cadets, l'impératrice, et conseill Il entretint une correspon tive avec les missionnaire établis à la Chine, qui lui e divers objets d'histoire C'est de lui que P. Collin les premières racines de rhubarbe. Sanchès étant d'Asof, avait observé la prison et d'hôpital, avan Huxam et les Pringle en eu lé: malheureusement, on une malle qui contenait ses ses observations. Ayant obt traite, il se retira, en 1747, à il mourut le 11 sept. 1783. breux Mss. passèrent dans du docteur Andry, son ami maient 27 volumes in-f toutes sortes de matières; politique, morale, physiqu lui était étranger, et toute gues de l'Europe lui était au

a langue maternelle. Dans
e., il rapporte l'origine de
ion contre les Juifs, et la
: la faire cesser. On l'avait
ois accusé lui-même d'être
dait un ressentiment pro-
e l'inquisition, dont quel-
ses parents et de ses amis
: les victimes. Un de ses
ıtitulé : *Pensées sur l'in-*
our mon usage. Sans ce
erait retourné à Lisbonne
e fixer à Paris. Ses *Obser-*
r les maladies vénérien-
publiées à Paris, en 1785,
Andry : c'est le fruit de plus
e ans d'observations faites
mme plein de sagacité, et
dans son art. San-
rait que par Boerhaave:
ı faire usage des remèdes
lorsqu'il s'était bien con-
leur utilité ; il écartait le
nt de ses malades le fer
urgie. La dispute lui dé-
nis il se prêtait avec plai-
cussion. Son caractère le
ıs à l'indulgence qu'à la
était prévenant, affable,
l, bienfaisant. La Russie
ié pour armes un soleil
, avec cette devise :

Sol, gentium se credere mundo.

es que Sanchès a fait im-
son vivant, sont : I. *Dis-*
ur l'origine de la ma-
rienne, dans laquelle il
elle n'a point été apportée
:, mais qu'elle a com-
urope, par une épidémie,
o, in-8°. ; 1753, in-12.
n historique sur l'appari-
maladie vénérienne en
t sur la nature de cette
Lisbonne Paris), 1774,
imprimé avec le n°. 1, à
Leyde, 1777, in-8°., par les soins de Gaubius, qui y a joint une Préface dans laquelle il semble pencher pour l'opinion de l'auteur. III. *Traité de la conservation de la santé des peuples*, en Portugal, 1756. IV. *Méthode* pour apprendre à étudier la médecine, avec les moyens propres à l'établissement d'une université pour enseigner toutes les sciences nécesssaires à l'état civil et politique, en Portugal, in-8°., 1773. V. *Mémoire* sur les bains de vapeur russes, imprimé dans les Mémoires de la société royale de médecine, dont il était associé étranger. VI. Il est auteur de l'article *Maladie vénérienne chronique*, dans l'Encyclopédie. *Voy.* le *Précis historique* sur sa vie (par Andry), mis en tête du Catalogue de ses livres, dont la vente fut faite par Debure, en déc. 1783. T—D.

SANCHEZ DE AREVALO. *Voy.* RODRIGUEZ.

SANCHEZ (FRANÇOIS), célèbre grammairien, et l'un des restaurateurs des lettres en Espagne, naquit, en 1523, à las Brozas (1), dans l'Estramadure, d'une famille ancienne, mais peu favorisée de la fortune. Ses heureuses dispositions triomphèrent de l'ignorance de ses premiers maîtres, et il fit de rapides progrès dans les langues grecque et latine. Il dut s'appliquer ensuite à l'étude de la philosophie et de la théologie ; mais il ne tarda pas de reconnaître que ce qu'on décorait alors du nom de ces deux sciences, n'était qu'un amas de vaines subtilités, et il se hâta de revenir à la culture des lettres. Reçu bachelier, en 1551, à Valladolid, il se fit agréger

(1) En latin *Sanctius Brocensis*. Sanchez nous apprend qu'il joignit à son nom celui de sa patrie, pour se distinguer d'un autre François Sanchez, qui professait les humanités en même temps que lui à l'université de Salamanque.

à l'université de Salamanque, où il obtint, en 1554, la chaire de langue grecque, à laquelle il joignit celle de rhétorique, par arrangement avec le titulaire. Il paraît que Sanchez avait eu l'intention d'embrasser l'état ecclésiastique; mais lorsqu'il fut entré dans la carrière de l'enseignement, il sentit la nécessité de se donner une compagne, sur laquelle il pût se reposer des soins qui l'auraient détourné de ses occupations. La modicité de son traitement l'obligea bientôt de se créer de nouvelles ressources pour subvenir aux besoins de sa famille. Ayant obtenu l'autorisation de donner des leçons de langue latine, il composa, pour ses élèves, des éléments de grammaire, qu'il dégagea de toutes les superfluités qui ne faisaient qu'embarrasser les commençants. Le succès qu'obtint cet essai ne manqua pas d'exciter la jalousie de ses confrères, qui l'accusèrent d'innover : Sanchez leur démontra qu'au contraire il s'était attaché scrupuleusement à suivre les anciens, et perfectionna sa grammaire, qu'il eut le plaisir de voir substituer, dans plusieurs colléges, à celle de Laur. Valla (*V.* ce nom). Il se fit recevoir docteur, en 1574 : l'année précédente il était devenu titulaire de la chaire de rhétorique. Il portait, dans toutes les parties, le même esprit d'ordre et d'analyse; et il avait tellement simplifié les méthodes, qu'il se flattait d'enseigner le latin en huit mois, le grec en vingt jours, la sphère en huit ou dix jours, la dialectique et la rhétorique en deux mois, la philosophie et la musique, dans moins de temps encore (*V.* l'Épître dédicatoire de son Traité de la Sphère). Quoiqu'il fît par an deux cours de rhétorique, et qu'indépendamment il donnât des leçons de grec et de latin, encore le loisir de publier chaque année, quelques éc de vues neuves et utiles. lèbre de tous est la *Min* ouvrage, dans lequel, en s' d'exemples tirés des ancien plique, avec une clarté jusqu' connue, les règles de la syn tine, partie qu'avait négli liger dans son livre *De Ca guæ latinæ*. Les adversaire chez parvinrent à retarder de cet ouvrage si remarquab il fut dédommagé de l'indiff ses compatriotes, par l'estim vants étrangers, entr'autres Lipse, qui, dans une *Lettre* Sarmiento, le nomme l'*H* l'*Apollon* de l'Espagne (3). en 1593, la chaire de rhé Barth. de Gespedes, son g se borna dès-lors à l'ense de la grammaire. Ses travau été fort mal récompensés, nous apprend qu'il n'aurait le secours d'Alvarès de C l'un de ses protecteurs, m presse sa Traduction espa *Manuel* d'Epictète (4). Sanc rut le 17 ou le 18 janvier 1 et fut inhumé, comme il l' mandé par son testament, da vent de Saint-François. Ma fois, il avait eu plusieurs

(2) Sanchez intitula son livre *Minerv* sition au *Mercurius bilinguis*, d'Aug nius, grammairien de la même époque.

(3) Voici le passage de la lettre de *Ille Mercurius, ille Apollo est Hispa Atque utinam multos excitet trahatq didis veraque artes; neque animis tan per, sed ingeniis etiam, ut olim, flore tus.* Dans le recueil des lettres *Ad Itala not*, p. 89.

(4) *Septem sunt anni ex quo Epicte cepit, et ob defectum vel numorum ri, vel operarum vexultus est*, épît. d traduction d'Épictète.

(5) Ce fut le 18 janvier que l'univers vis de la vacance de la chaire de lang par le décès de Sanchez.

laissa guère d'autre
gloire de leur père.
ez des éditions avec
mées des *Sylves* de
Emblèmes d'Alciat,
Garcilaso de La Vega,
na, des *Bucoliques* de
ponius Mela, de l'*I-*
Gryphus d'Ausone,
Perse, et de l'*Art*
ce. En outre, on a de
dicendi liber unus,
556, 1569, 1573;
in-8°. C'est un traité
composé de pré-
Cicéron, de Quinti-
gènes; les dernières
gmentées d'une *Pa-*
Art poétique d'Ho-
trois *Elégies* sur la
d'Aragon, de l'in-
, et de la reine Isa-
brevesque Gram-
nstitutiones Lyon,
e édition, Salaman-
id., 1595, in-8°.
re est excellente;
exposées avec pré-
mais Grégoire Ma-
vec raison, qu'elles
s pour des commen-
para en breve saber
de l'ouvrage précé-
gé de grammaire est
nés. Dans l'introduc-
reud Dieu à témoin
e cent grammairiens
en a pas trouvé un
ammaire; » et, ajou-
en ls Quintilien. »
loute que c'était des
s grammairiens qu'il
structure et le fond de
ses ouvrages. IV. *Organum dialecticum et rhetoricum cunctis discipulis utilissimum et necessarium*, Lyon, 1579; Salamanque, 1588, in-8°. V. *Sphera mundi, ex variis auctoribus concinnata*, Salamanque, 1579, 1588, in-8°. VI. *Grammatica græca*, Anvers, 1581, in-8°.; nouvelle édition corrigée, Salamanque, 1592. Le seul défaut de cette Grammaire est sa trop grande brièveté. VII. *De auctoribus interpretandis, sive de exercitatione*, Anvers, 1581, in-8°. Sanchez, après avoir exposé ses principes de traduction, les justifie par la version de quelques Odes d'Horace. VIII. *Paradoxa*, ibid., 1582, in-8°., C'est un recueil de cinq Dissertations sur des questions grammaticales. Dans la seconde, il soutient que l'obligation imposée aux élèves, de parler latin dans les classes, est une des causes de la corruption de cette langue. On trouve, dans le même volume, un petit Traité de la *Mémoire artificielle*, qui renferme quelques préceptes utiles; un *Sommaire* des *Topiques* de Cicéron, et les *Réponses* de Sanchez aux objections de ses détracteurs. IX. *Minerva, seu de causis linguæ latinæ*, Salamanque, 1587, in-8°. Cet ouvrage, négligé par les Espagnols, fut accueilli favorablement en France et en Italie, où Scioppius le mit en vogue (*V.* Scioppius). Parmi les nombreuses éditions qui en ont été faites, on se contentera de citer les plus estimées : avec les observations de Scioppius et les notes de Jacq. Perizonius, Amsterdam, 1754, 1761, in-8°.; avec des additions d'Everard Scheid, Utrecht, 1795, ou Amsterdam, 1800, in-8°.; enfin avec les notes de Perizonius et celles de Charles-Louis Bauer, Leipzig, 1793-

1801 ou 1804, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage est divisé en quatre livres : le premier traite des parties du discours; le second de la construction des noms; le troisième, des verbes; et le quatrième, des tropes ou figures de mots. C'et une mine abondante de remarques et d'observations, dont ont profité les meilleurs grammairiens, tels que Scioppius, Vossius et l'auteur de la *Méthode* dite de Port-Royal (Lancelot). On ne peut reprocher à Sanchez que le mépris avec lequel il parle de ses devanciers, qu'il nomme, sans exception, les bourreaux de la langue latine. X. *De nonnullis Porphyrii aliorumque in dialecticâ erroribus scholæ dialecticæ*, Salamanque, 1588, 1597, in-8°. Les différents *Ouvrages* de Sanchez, excepté la *Minerva*, ont été recueillis, Genève, de Tournes, 1766, 4 vol. in-8°. Le premier volume est précédé d'une *Vie* détaillée de l'auteur, par Grég. Mayans. W-s.

SANCHEZ (Thomas), jésuite, né à Cordoue, en 1550, de parents nobles, fut confié, dès son enfance, à d'habiles maîtres, qui cultivèrent ses dispositions pour les lettres. A seize ans, il embrassa la règle de saint Ignace, acheva ses cours de philosophie, de droit et de théologie avec éclat, et fut bientôt chargé de la direction du noviciat à Grenade. Les devoirs de cette place, l'étude et les pratiques de piété partageaient tous ses instants. Il joignait à des connaissances étendues, un esprit vif et pénétrant, et donnait, en se jouant, la solution des difficultés les plus inextricables. Sa réputation s'étendit rapidement en Espagne et en Italie; et à peine suffisait-il à répondre aux questions qu'on lui soumettait de toutes parts. Ce fut ce motif qui décida le P. Sanchez à publier son traité *De matrimonio*, o tiné spécialement aux co aux personnes chargées duite des ames, mais dan détails les plus scabreu sentés avec une espèce dont on n'a pas d'autr Ses adversaires profitère dale que causa cet ouvr déférer aux tribunaux ques; mais ils ne puren la condamnation. Le but chez n'était évidemmen que supposaient ses enne nocence de sa vie, l'aus mœurs répondaient à c tions qui se sont renou sieurs fois depuis, sans teindre. Les soins qu'il à la publication de ses adoucirent les chagrins attirés son premier ou mourut à Grenade, le 1 On lui fit des obsèques auxquelles assistèrent l' le conseil royal et les pri bitants de Grenade. C'es traité dont on a parlé q chez doit maintenant to tation. Il est intitulé : *D de sancto matrimonii* La première édition est nes, 1602, in-fol. Il depuis douze ou quinze. vers, Martin Nutius, 1 in-fol., est la plus On trouvera d'amples le fond de l'ouvrage, sons alléguées contre pour sa justification, d de Bayle, art. *Sanchez Remarques* de Joly (*V.* En outre, on a de ce je *morale in præcepta de* drid, 1613; Lyon, 16 vol. Le second volume traité complet des vœu

...tiques. — *Consilia seu ...monalia*. Lyon, 1654-35, ...-fol. C'est un recueil de ...ure. Les ouvrages du P. ...nt été recueillis à Venise, ...vol. in-fol. W—s.

...EZ (François), méde... à Lyon, sur les frontières ...gal, de parents juifs, si l'on ...t *Patiniana*. Il fut amené, ...enfance à Bordeaux, par ... que des motifs de pru... ...gagèrent à quitter le Por... ...res avoir fait ses premières ...l visita l'Italie, s'arrêta ...emps à Rome, et ayant ré... ...tercer la médecine, vint ...cours de la faculté de Mont... ...Astruc nous apprend que ...s'y fit immatriculer, en ...y prit ses degrés, quelques ...rès, sous la présidence de ...*Histoire de la faculté de ...ier*). Voulant rester étran... dissensions religieuses qui ...nt cette ville, il s'établit à ..., où il professa la philoso... ...dant vingt-cinq ans. Il fut ...ourvu d'une chaire de mé... ...u'il remplit avec beaucoup ... pendant onze années, et ...n 1632 (1). Le recueil de ...rres a paru sous ce titre : ...*medica ; his juncti sunt ...s quidam philosophici non ...s*. Toulouse, 1636, in-4°. ...tion que l'on doit à Rai... ...elassus, son disciple, est ... de la vie de l'auteur. Les ...e Sanchez sur la médecine n'offrent rien de remarquable ; mais ses opuscules philosophiques ont fait du bruit dans le temps. Ils sont intitulés : *Quod nihil scitur* ; *De divinatione per somnum ad Aristotelem* (2) ; *In librum Aristotelis physiognomicum commentarius* ; et *De longitudine et brevitate vitæ*. Le premier de ces opuscules est celui qu'on cite le plus souvent. Imprimé d'abord par Ant. Gryphe, Lyon, 1581, in-4°., il l'a été depuis Francfort, 1628, in-8°. ; et avec les autres, Rotterdam, 1649, in-12. Sanchez s'était proposé, dans cet ouvrage, de montrer la vanité et l'incertitude de nos connaissances ; et conseillait le doute dans les matières qui ne sont pas du domaine de la foi. Mais la singularité du titre, et l'interprétation forcée donnée aux principes de l'auteur, l'ont fait regarder long-temps comme un sceptique déterminé. L'abbé Joly a pris soin de le justifier de ce reproche (*Remarques sur le Diction. de Bayle*). Ulric Wild a réfuté longuement Sanchez, qu'il n'entendait pas, dans des thèses intitulées : *Quòd aliquid scitur*, Leipzig, 1664, in-4°. Dan. Hartnack a réimprimé sous ce titre : *Sanchez aliquid sciens*, Stetin, 1665, in-12. l'opuscule de ce médecin, avec des notes, dans lesquelles il prouve assez facilement qu'un homme qui prétendait ne rien savoir avait cependant beaucoup d'érudition. Dans le *Patiniana*, p. 98, on lui attribue un livre espagnol : *De la méthode universelle des sciences*, qui est fort vanté ; mais c'est sans doute une erreur ; et l'ouvrage est d'un médecin espagnol du même nom. W—s.

---

(1) *Patiniana*, copié par tous les biogra... que Sanchez mourut en 1632, à soixan... mais il devait être plus âgé, car, d'après ... aurait eu que treize ans quand il se ... matriculer à Montpellier, et dix neuf ... imprimer, en 1581, son traité *Quod ni...* ouvrage qu'il avait composé sept ans au... ...mme il nous l'apprend dans la préface ...

(2) On fait dire à Patin que ce traité vaut son pesant d'or, et que Sanchez avait beaucoup d'esprit et de philosophie.

SANCHEZ (Thomas-Antoine), savant biographe espagnol, bibliothécaire des rois Charles III et Charles IV, naquit à Burgos, en 1732. Il possédait les langues anciennes, plusieurs des modernes, et était doué d'une vaste érudition. On doit à son zèle la réimpression de différents classiques espagnols, comme Boscan, Garcilaso, Quevedo, Cervantes, dont les éditions anciennes étaient depuis long-temps épuisées. Mais son plus beau titre à la gloire est sa *Collection de poésies castillanes antérieures au quinzième siècle*, précédée de *Mémoires* relatifs à la vie du premier marquis de Santillane, Madrid, 1775 et années suivantes, 5 vol. in-8°. Ce Recueil, précieux par lui-même, et dans lequel l'éditeur remonte jusqu'au dixième siècle, l'est encore plus par ses *Notes*, d'une érudition peu commune, et qui débrouillent le chaos des siècles obscurs, où prirent naissance la langue et la poésie castillanes. Dans ces Notes, Sanchez s'est proposé pour modèle et pour guide la *Dissertation* ou Lettre (insérée dans ce même ouvrage), que le marquis de Santillane, mort en 1458 (*V.* Mendoza, XXVII), adressa au prince dom Pedro de Portugal, en même temps qu'il lui envoyait le Recueil de ses pensées et de ses vers. Les autres ouvrages de Sanchez, sont : I. *Apologie de Cervantes*, en réponse à la lettre publiée dans le journal intitulé : *Courier de Madrid*, Madrid, 1788, in-8°. Dans cette apologie, il apprécie les talents de l'auteur de *D. Quichote*, non comme un admirateur enthousiaste, mais comme un critique impartial. II. *Lettre adressée à D. Josef Berni*, sur sa *Dissertation en faveur du roi D. Pierre-le-Cruel*, ibid., 1788, in-8°. Berni, suivant le système de Voltaire et d'autres écrivains, peint ce roi sous des couleurs moins noires que celles que lui ont données différents autres auteurs, et cherche à prouver que ce qu'en lui l'on appelait cruauté, n'était que justice sévère, nécessaire aux temps calamiteux dans lesquels il régnait. Sanchez, de son côté, cherche à combattre l'opinion de son adversaire, en citant, il est vrai, moins des faits historiques, que des traditions, que les siècles ont consacrées comme des événements réels. Sanchez mourut à Madrid, en juin 1798. B—s.

SANCHEZ (le docteur Pierre-Antoine), prédicateur, né, en 1740, à Vigo, en Galice, fut nommé chanoine de l'église métropolitaine de Saint-Jacques de Compostelle, après avoir été plusieurs années professeur de théologie dans l'université de cette ville. Quoiqu'il fût très-instruit dans les sciences sacrées et profanes, il se consacra plus particulièrement à l'étude de l'histoire ecclésiastique de son pays. Parmi ses nombreux ouvrages, les plus recommandables sont : I. *Annales sacri*, Madrid, 1784, 3 vol. in-4°. II. *Histoire de l'église d'Afrique*, ibid., 1784, in-8°. Ce livre, rempli de savantes recherches, eut un succès mérité. III. *Traité de la Tolérance en matière de Religion*, ibid., 1785, 3 vol. in-4°. IV. *Discours sur l'Eloquence sacrée en Espagne*, ib., 1788, in-8°. On y trouve une histoire succincte, mais claire, de l'éloquence sacrée en Espagne, depuis les siècles les plus reculés, avec les noms des prédicateurs qui peuvent servir de modèles. En parlant du dix-septième siècle, l'auteur attribue l'heureux changement arrivé dans l'éloquence de la chaire en Espagne,

oque, aux ouvrages de Bour- Bossuet, etc. V. *Summa e sacræ*, ib., 1789, 4 vol. . *Recueil de Sermons*, Ma- ol. in-8°., 179....; dans la uée ils furent traduits et Venise. Ses études, et les le ses emplois, ne l'empê- oint de se rendre utile à te, surtout à sa province. Madrid, solliciter quelque ent à la misère qui accablait es Galiciens, et qui, à l'ins- uvergnats et des Savoyards, t à quitter leur pays na- ce but, il lut, à la so- riotique de Madrid, un ex- *Mémoire sur les moyens ager l'industrie en Galice*, en 1782, in-8°. Ses vœux aucés en partie, et il par- ire supprimer les corvées, es coutumes abusives, qui n obstacle aux progrès de e en Galice, où l'agricul- mençait à prospérer. Il par son canonicat, d'un quatre-vingt mille francs, ribuait aux familles les gentes; aussi, dans tou- ce, il n'était connu que par le *Père des malheureux*. ouva pas, à sa mort, ar- 1806, de quoi payer ses s : l'archevêque et le cha- pourvurent avec magnifi-

B—s.

HO (Ignace), auteur né- it en 1729, à bord d'un employé au commerce des , et fut baptisé à Car- Sa mère mourut, peu après, des suites du chan- e climat. Son père se don- même la mort, la préfé- ervitude. L'enfant, emme- gleterre, fut laissé à Green- wich, chez des demoiselles âgées, qui, lui attribuant une ressemblance chimérique avec l'écuyer de Don Quichotte, lui donnèrent le surnom de *Sancho*. Le duc de Montagu lui trouvant d'heureuses dispositions, entreprit de les développer, et lui prêta des livres. Son intention ne fut pas trompée. L'esprit du jeune nègre s'étendit; mais en même temps ses passions vinrent troubler la tranquillité dont il jouissait. Peu retenu par les distinctions sociales, il ne sut pas déguiser l'amour que lui avait inspiré une personne qu'il eût dû respecter; et cette découverte lui attira de si mauvais traitements, qu'il prit le parti de quitter l'asile de son enfance. Pour comble d'infortune, la mort lui avait enlevé son protecteur. Il languit quelque temps dans la misère; et il allait se livrer au désespoir, lorsque la duchesse de Montagu consentit à l'attacher à son hôtel, en qualité de sommelier. Elle lui laissa, en mourant, une petite somme qui, jointe à ses épargnes, l'aurait pu mettre dès-lors en état de s'établir; mais l'heure de la prévoyance n'était pas encore sonnée pour lui. Sa bourse s'épuisa insensiblement : il avait la funeste passion du jeu, presque générale chez les Africains, et il n'en fut entièrement guéri qu'après qu'un juif lui eut gagné, aux cartes, jusqu'à ses vêtements. Son dernier schelling lui servit à aller voir Garrick dans le rôle du roi Richard III, au théâtre de Drury-lane; et là, dans sa détresse, se découvrant tout-à-coup un penchant irrésistible pour chausser le cothurne, il offrit de se charger des personnages d'Othello et d'Oronoko. Une articulation défectueuse empêcha qu'on n'accueillît son dévouement; et il se vit réduit à rentrer en service, chez cette famille

de Montagu qu'il retrouvait toujours dans l'adversité. Vers 1773, il épousa une jeune et honnête Américaine, et commença dès-lors à se conduire avec plus de régularité. Bientôt des attaques répétées de goutte, et un embonpoint excessif lui ayant rendu trop pénible l'état de domesticité, il ouvrit, au moyen de ses épargnes et de la générosité des personnes qu'il avait su intéresser en sa faveur, une boutique d'épicerie, qui prospéra rapidement. C'est au milieu des interruptions inévitables dans ce genre de commerce, qu'il trouva le moyen de cultiver avec succès la littérature, et de composer les ouvrages qui ont dérobé son nom à l'oubli. Il mourut, le 15 décembre 1780, père d'un grand nombre d'enfants. Il avait commencé à se faire connaître du public en adressant à l'auteur de *Tristram Shandy* une épître empreinte d'une douce sensibilité. Sterne lui écrivit en réponse une Lettre, qui a été mise au jour, et devint son ami. Les autres productions de Sancho sont des Poésies, deux pièces de théâtre, une Théorie de la musique, des Lettres écrites à différents personnages, et où l'on trouve à-la-fois beaucoup d'esprit et de naturel, de la sensibilité, une morale excellente, et un caractère de philantropie assez remarquable. Les Lettres de Sancho, où les Auglais reconnaissent le ton et les qualités de style qui doivent, suivant eux, caractériser le genre épistolaire, n'avaient pas été destinées d'abord à l'impression: elles furent imprimées sur les originaux possédés par les diverses personnes auxquelles elles sont adressées. Ces Lettres parurent en 1782, en 2 vol. in-8°., précédées de sa Vie; et leur publication fut encouragée par une masse de souscriptions

inouie, dit-on, depuis
cation du *Spectateur*. U
de édition parut l'année
ornée d'un portrait peint p
borough et gravé par E
M. Grégoire, qui lui a co
article dans son livre sur
ture des Nègres, cite, pou
ses éloges, plusieurs pass
Lettres. Nous y puiserons
quelques lignes : « Nous av
son pour gouvernail, l
pour ancre, l'espérance
polaire, la conscience pou
fidèle....., et la perspecti
heur pour récompense....
moi, mon ami, une victoi
sur la passion, l'immora
gueil, mérite plutôt des
que celles qu'on remport
champs de l'ambition et du
Sancho joignait à ses con
un goût exercé en peintur
timer le consultait sur ses
Cet homme intéressant
tentait point de tourner el
des phrases sur la vertu :
fois, il partagea avec l'i
produit de ses travaux e
de ses amis. Ses avis r
dans la bonne voie, des
qui s'en étaient écartés. Il
par exemple, un jeune ho
connaissance de contracter
déshonorante, seulement
naçant de lui retirer son a
voulant lui faciliter les m
s'éloigner de celle qui le
il fit, parmi ses protect
collecte, dont il alla lui r
produit. Fuller a dit de Sa
c'était *l'image de Dieu ta
l'ébène*.

SANCHONIATHON, a
nicien, est, sans contre
Moïse, l'écrivain le plus an
le souvenir se soit perpét

les hommes, et dont il se
vé des fragments parvenus
us (1). Son père se nom-
ion; pour lui, il était le
iérophante des Phéniciens.
'il était de Beryte, mais
ii, 37) et Suidas le font Ty-
à l'époque où il vécut, c'est
environné de difficultés.
rs qui ont prétendu nous
e, l'ont fait d'une manière
, qu'ils nous laissent dans
itude de huit siècles envi-
ibe dit qu'il avait vécu
ps après Moïse, comme
uvait s'en convaincre de
, par la liste des rois de
et aussitôt après sur l'au-
orphyre, il avance que San-
n vivait sous le règne de
, du temps de la guer-
ie ou peu avant. Toutes
s contradictoires et con-
me à la chronologie adop-
sèbe, dans sa Chronique,
t apprendre autre chose que
tiquité attribuée à Sancho-
Sémiramis régna de l'an
l'an 1957 avant Jésus-
oïse gouverna les Israélites
ode, depuis l'an 1667 jus-
7: pour la prise de Troie elle
1199 avant J.-C. On sait
e Sanchoniathon était con-
d'un roi de Phénicie ap-
al, auquel il dédia son
ouvrage. Comme le temps
pas conservé la suite des
henicie, il est impossible
l'époque de cet Abibal.
des noms a pu seule faire
'il était le même qu'un roi
ère de Hiram, appelé aussi
e règne de Hiram se place
13 avant J.-C. Sanchonia-
t alors, selon ce système,

du onzième siècle avant notre ère. Mais les expressions d'Eusèbe, qui nous reporte au temps de Moïse, et même les indications évidemment fautives de Porphyre, supposent une époque plus ancienne. Au reste, quand il serait vrai qu'il n'y aurait jamais eu d'autre roi de Tyr du nom d'Abibal, on n'en serait pas plus avancé au fond, puisque les anciens nous apprennent que ce prince, à qui Sanchoniathon dédia son ouvrage, était roi de Beryte. Ainsi toutes ces opinions ne reposent sur aucun fondement solide; mais heureusement le peu qui nous a été conservé de cet auteur, fournit une indication précieuse, et propre, selon toute apparence, à faire connaître la véritable époque de cet historien. Selon Porphyre, Sanchoniathon avait rapporté, au sujet des Juifs, beaucoup de choses très-véritables, qu'il avait apprises d'un personnage appelé Jerombal, prêtre du Dieu Ieuo (2). Ce renseignement d'une très-haute importance, même pour l'Histoire-Sainte, nous fait voir tout de suite que Sanchoniathon est postérieur à Moïse, et d'une époque où les Juifs étaient depuis assez longtemps constitués en corps de nation. Le dieu *Ieuo* ne peut être que Jehovah. Il ne s'agit plus, pour avoir la solution de cette énigme, que de retrouver, parmi les personnages illustres de la nation juive, un pontife de ce nom. Le livre des Juges (vi, 31) nous le fait connaître, et ce pontife est Gédéon, juge d'Israël. Lorsque ce chef se préparait à délivrer sa nation du joug des Madianites, il avait renversé un autel de Baal, et offert sur ses débris un sa-

(1) Prép. evang., l. 1, c. 9 et 10, et l. 10

(2) Εἰλεφὼς τὰ ὑπομνήματα παρὰ Ιερομβάλου τοῦ ἱερέως θεοῦ τοῦ Ιευώ.

crifice au vrai Dieu, en défiant l'idole qu'il avait outragée. C'est à cette action, comme l'Écriture nous l'apprend, qu'il devait le nom de *Jerobaal*, qu'il porta toujours depuis. En effet, à peu d'exceptions près, le livre des Juges ne lui en donne pas d'autre. Ce fut donc le nom qu'il porta pendant sa judicature. Il est difficile que le Jerombal, prêtre de Jeuo ou Jehovah, consulté par Sanchoniathon, soit un autre que lui. Il en résulte que l'historien phénicien vivait au quatorzième siècle avant notre ère; car le gouvernement de Gédéon dura, selon notre chronologie, depuis l'an 1364, jusqu'en 1324 avant J.-C. Il ne nous reste plus qu'à faire connaître les ouvrages de Sanchoniathon, et ce qui nous en est parvenu. On en indique trois principaux, sans compter quelques autres, dont les titres ne nous ont pas été conservés. Ce sont un traité de la physique d'Hermès περὶ τῆς Ερμοῦ φυσιολογίας; une théologie égyptienne Αἰγυπτίακης θεολογία; enfin une histoire de Tyr, désignée dans les auteurs, sous les noms de φοινικά, φοινικικά, φοινίκικη ἱςορία ou φοινίκων θεολογία, c'est-à-dire, *Histoire* ou *Théologie phénicienne*. Ce livre écrit en phénicien, avait été traduit en grec par un certain Herennius Philon, natif de Byblos, en Phénicie, qui vivait dans le deuxième siècle de notre ère. C'est de cette traduction que viennent tous les fragments de Sanchoniathon, qui nous restent encore. Nous ne sommes pas convaincus que les divers écrits que nous avons mentionnés, ne fissent pas un seul ouvrage. Selon Porphyre, l'histoire phénicienne de Sanchoniathon était divisée en huit livres, tandis que nous savons par Eusèbe, que la traduction de Philon en contenait neuf. Ne serait-il pas po traducteur grec eût réu ouvrages: et que le tra logie égyptienne ou de pl métique, fût devenu tion de l'histoire phénici ainsi augmenté d'un liv sions de cet ouvrage. N en ce point de l'avis (*Chanaan*, 2, 17). guère douter que les fi nous en restent n'ap un ouvrage de physiqu logie; cette raison nou core croire que les de *physique d'Hermès* et *égyptienne*, s'appliquer ouvrage: aussi voyon avait été tiré des écrits d n'est autre qu'Hermès, e res écrits en caractères et déposés dans les sanc néens, τὰ ἀπὸ τῶν ἀδύ Αμουνίων γράμματα. Il question plusieurs fois d venteur des premiers élé tres, Τάαυτος ὃς εὗρε τὴ στοιχείων γραφήν, de Ty siris. On ne peut à de méconnaître l'origine d'une partie des élémen posaient la mythologie Cet auteur n'avait rien qu'il paraît, pour la de son livre. On ass ce qu'il rapportait était particuliers des villes et qui se gardaient avec temples: enfin l'on rac qui de son temps étai d'office, d'examiner l avaient reconnu l'ex qu'elle avait en particul tée par le roi Abibal, vrage était dédié. Ces él surances nous font d'av gretter que le temps n'

rtie qui était relative à l'his-
a Phénicie, au lieu des frag-
ythologiques qui nous res-
sèbe nous a conservé dans
aration évangélique (Liv.
9 et 10), un long fragment
age de Sanchoniathon, tra-
Philon de Byblos ; on en
elques autres citations dans
et et Porphyre. Ce passage de
athon ne reproduit pas dans
té originale les opinions de
hénicien : les remarques de
le Byblos, qui avait fait
sa traduction d'une préface,
nt souvent intercalées dans
ui nous est resté. Il n'est pas
qu'Eusèbe nous ait conser-
s les propres expressions de
n aurait peine à imaginer les
bsurdes, produites à l'occa-
reste précieux de l'antiquité
les esprits faux et systémati-
nt tant nui au progrès des
storiques, s'en sont empa-
'a pas craint d'émettre les
ns les plus bizarres, les
ées de critique et de vrai-
e. On n'aurait pas été si
é, si l'on n'avait voulu
ce fragment que ce qui y
ivement, c'est-à-dire, des
logiques et philosophiques,
à faire connaître, d'une
llégorique, l'origine et la
s choses, ainsi que les dé-
ents de la civilisation par-
mmes. Ce fragment con-
choses tout-à-fait sembla-
les qui se trouvent dans les
ies que les anciennes na-
aient à mettre en tête de
les. Il faut avoir une forte
rédulité pour voir des per-
sonnages réels, dans des générations composées d'individus appelés γένος et γενεά, *race* et *génération*, φῶς, πῦρ, φλόξ, *lumière*, *feu* et *flamme*, Ουρανὸς et γῆ *le ciel* et *la terre*, et pour s'imaginer que Ουρανὸς, soit *Tharé*, ou bien *Sem*, que Κρόνος le temps, soit *Abraham*, etc., etc. Tous ces modernes interprètes n'ont fait, au reste, qu'imiter le traducteur grec de l'auteur phénicien. Le but de Philon était, à ce qu'il paraît, de prouver que tous les dieux des Grecs n'étaient autres que des hommes divinisés, et que toutes les explications qu'ils donnaient de leur mythologie n'avaient aucun fondement. Il faut convenir que le livre de Sanchoniathon n'était pas le plus propre à démontrer une pareille thèse, même dans l'état où il nous a été transmis, malgré l'influence que les opinions de l'interprète ont dû avoir sur la fidélité de sa version. Eusèbe, qui n'était pas dirigé dans la composition de sa Préparation évangélique par une critique plus judicieuse, n'a pas manqué d'adopter toutes les opinions de Philon, qui ne sont autre chose que le plus grossier *évhémérisme*. Ne voulant pas perdre plus de temps à réfuter ces chimères, il nous suffira sans doute de dire que ce n'est qu'en suivant une route toute différente, que l'on pourra parvenir, non pas à expliquer entièrement ce fragment, mais à en donner une interprétation aussi raisonnable que le permet le peu de notions que l'antiquité nous a transmises sur les opinions religieuses des Phéniciens. S. M—n.

SAN CONCORDIO (Bartolommeo da) naquit dans le château de San Concordio, près de Pise, l'année 1262. La famille des *Granchi*, à laquelle il appartenait, se vantait d'une noble origine. Il embrassa l'institut

---

maître ceux qui se sont occupés bien
rits de Sanchoniathon. (Voy. l'article
ybles, XXXIV, 200.)

de saint Dominique, et prononça ses vœux dans le couvent de Sainte-Catherine de Pise. Entraîné par le goût de son temps, qui tournait tous les talents vers l'étude grammaticale des langues, il composa différents traités sur la langue latine, et fit des notes sur Sénèque et Cicéron. Il entreprit aussi une Chronique de son couvent, qu'il poussa jusqu'à l'année 1314. Ses plus grands ouvrages sont une *Summa de casibus conscientiæ*, plusieurs fois imprimée, et dont Jean dalle Celle donna une traduction italienne; et celui qui a pour titre de *documentis antiquorum*, que l'auteur se chargea de traduire lui-même. Cette dernière version, intitulée: *Ammaestramenti degli antichi*, est rangée par les académiciens de la Crusca, au nombre des *Testi di lingua*, et regardée par les Italiens comme un modèle de pureté et d'élégance. Tel est le jugement qu'en ont porté Salviati, Ménage, Salvini et Manni. Un auteur moderne (Parini), en rendant compte de cet ouvrage, dit : « Que c'est un » choix de maximes les plus pro» fondes, et les plus utiles des an» ciens philosophes, transportées » dans la langue italienne, avec au» tant de fidélité que de précision. » Les *Ammaestramenti degli antichi*, furent imprimés pour la première fois à Florence, en 1585, in-12. Ridolfi, sous le nom de *Rifiorito*, en donna une seconde édition, en 1661, in 12. Mais la plus estimée est celle de 1734, in-4°., publiée par Manni, qui y ajouta le texte latin, et des renseignements très-étendus sur l'auteur. Poggiali possédait le seul exemplaire d'un ouvrage inédit de *Fra Bartolommeo*, intitulé : *Degli ammaestramenti o istituti de' santi Padri*, cité également par la Crusca. Il faisant partie de la bibliothè de Florence. A–

SANCTÈS-PAGNINUS Pagnino.

SANCTIUS (François Sanchez.

SANCTORIUS (Sanc célèbre médecin italien, d nom est Santorio (Santor à Capo d'Istria, en 156 avoir étudié à Padoue, e fait recevoir docteur, il al résidence à Venise où il gua par de grands succ pratique. Sa réputation le à Padoue, en 1611, pou la chaire de théorie, vaca mort d'Augenius; et, p treize années qu'il profes çons furent fréquentées pa concours d'auditeurs. Mai on le mandait fort souvent pour des malades de la pre tinction, et que ces fatigan altéraient sa santé, il prit se démettre de sa chaire, moins les honoraires lui f servés, et il alla passer l ses jours à Venise, où il m 1636. Son corps fut ent le cloître des Servites, et gea une statue de marbre glise de ces religieux. Il l son testament, une somm au collége des médecins d qui, pour reconnaître ce charge tous les ans un de bres de prononcer l'éloge teur. Sanctorius était un h vant, d'un génie élevé, qu tait point aveuglément les vulgaires de son siècle. I l'énumération de ses ouvra ferons remarquer en quoi l s'est rendu recommandab *thodus vitandorum errorum*

te medicâ contingunt, Li-
enise, 1602, 1603, 1630,
enève, 1631, in-4°.; cette
n contient beaucoup de
les, quoiqu'elle abonde un
n raisonnements; l'auteur
uve d'une grande sagacité
uvrir les maladies obscu-
précie la force de l'habi-
peut à la longue changer
tution de tout le corps;
ne et Dioscoride sur les
médicales de plusieurs
e montre l'ennemi des em-
signale les médicaments
ou inutiles; blâme égale-
us et la négligence de la
tc. II. *Commentaria in*
dicinalem Galeni, Ve-
, in-fol., 1630, in-4°;
32, in-4°., ouvrage diffus,
vent réfutés les commenta-
alien. III. *Ars de staticâ*
, *sectionibus aphorismo-*
m comprehensa, Venise,
34, in-12; 1660, 1664,
est peu de livres de science
été aussi souvent réimpri-
elui ci; on en a des éditions
, de Leyde, de la Haie,
de Rome, de Padoue, de
, de Londres, de Paris,
us récente de cette dernière
de 1770, in-12., avec
nentaires et des notes de
. Noguez a joint au *Medi-*
ca, les livres de Dodart et
ur le même sujet, Paris,
rol. in 12; traduit en fran-
e Breton, Paris, 1722,
italien, par Baglivi, Rome,
-12, par C. F. Cogrossi;
727, in-4°.; par Chiari,
743, 1761, in-12; en an-
l. Quincy, Londres, 1712,
23, in-8°.; en allemand
mius, Brême, 1736, in-8°.

Les médecins de l'antiquité, Hippocrate et surtout Galien, n'avaient point ignoré l'existence de la transpiration insensible; mais aucun n'avait tenté de calculer, par l'expérience, la quantité de cette excrétion. Sanctorius est le premier qui se soit livré à ce genre de recherches, et qui ait donné les résultats d'observations faites pendant une longue série d'années sur l'augmentation et la diminution du poids de son propre corps, et sur l'influence que les choses intérieures exercent à l'égard de ces changements. Il se plaçait dans une balance faite exprès, et après avoir pesé les aliments et les boissons qui lui étaient nécessaires dans l'espace de vingt-quatre heures, il en comparait le poids avec celui des déjections alvines et urinaires, et calculait ensuite la quantité du fluide qui s'était échappée par la transpiration insensible. Il tenait compte de certaines circonstances qui pouvaient faire varier cette quantité, dont la diminution lui semblait être la cause de la plupart des maladies. Il distingue soigneusement la transpiration insensible d'avec la sueur, et observe que l'invasion de celle ci est suivie de la suppression de celle-là. Il établit l'existence de deux espèces de transpiration cutanée, l'une qui survient à la fin du sommeil, l'autre qui accompagne l'état de veille. Sanctorius n'est pas toujours d'accord avec lui-même sur la quantité d'humeur qui s'exhale des pores de la peau durant l'espace de vingt-quatre heures : ainsi, dans un endroit, il évalue cette quantité à trois livres, dans un autre à trois livres et demie, puis ailleurs à quatre livres. Comme il n'est entré dans aucun détail sur ses expériences, et qu'il n'en expose les résultats qu'en style apho-

ristique, il est impossible d'y croire comme à des oracles, ni de souscrire à tous les éloges outrés qui lui furent prodigués de son temps. On peut avec raison lui reprocher : 1°. de n'avoir, dans son calcul des déperditions journalières, tenu aucun compte de celles de la perspiration pulmonaire, de la salive, et de quelques autres d'un ordre secondaire ; 2°. de n'avoir égard ni à l'âge, ni au climat, ni à d'autres circonstances extérieures, qui devaient certainement modifier les résultats de ses expériences ; 3°. et surtout d'avoir méconnu la grande influence de l'absorption cutanée, par l'augmentation de laquelle il est bien plus facile d'expliquer celle du poids du corps, qu'à l'aide de la suppression de la transpiration. L'importance que Sanctorius attachait à cette dernière pour la conservation de la santé est d'ailleurs beaucoup trop exagérée, puisqu'il existe une foule de personnes qui ne transpirent que fort peu, ou même pas du tout, sans cesser de se bien porter : on peut ajouter que, dans diverses maladies, la transpiration n'éprouve pas la moindre lésion. Enfin, si le livre de Sanctorius fut utile aux vrais savants, il porta les ignorants et les hommes médiocres à abuser de la méthode sudorifique dans le traitement des maladies. Hippolyte Obicius, de Ferrare, jaloux de la gloire de Sanctorius, le critiqua avec amertume dans une production intitulée : *Staticomastix, seu Staticæ medicinæ demolitio*, Ferrare, 1615, in-4°. Il accuse Sanctorius d'avoir hasardé un système plein d'incertitude, d'avoir puisé l'idée de sa balance dans les ouvrages du cardinal de Cusa, etc. IV. *Commentarius in primam fen primi libri canonis Avicenn* 1626, in-fol., 1646, in-4 est remarquable par les c ves qu'il renferme; on y t plication du thermomètre gromètre à l'art médica tion d'un pulsiloge, qui d vîtesse du pouls, et in trente-trois variations ; instrument pour extrair de l'urètre, d'un lit susp mouvoir facilement le n bains que peuvent prendr tir de leur lit les personne bles, etc. V. *Commenta mam sectionem Aphorism pocratis, et Liber de inv mediorum*, Venise, 162 1660, in-4°. Dans cet Sanctorius blâme forteme decins qui permettent beau ments à leurs malades : que, pour profiter des A d'Hippocrate, il faut les l'ordre que Galien a établ *De remediorum inventio* réimprimé à Genève, 16 Les œuvres de Sanctorius Venise, 1660, 4 vol. in-4 été écrite en latin, par A pelli, Venise, 1750, in-4

SANCY (Nicolas Hai né en 1546, était de branche de la maison de fut successivement conseil lement, maître-des-requ bassadeur en Angleterre magne, capitaine des C ses, premier maître-d roi, et surintendant des N'étant encore que mait quêtes, il se trouva dans de Henri III, lorsqu'on y sur les moyens de soutenir contre la Ligue, et propos une armée de Suisses. Le c connaissait le mauvais état

noqua d'une telle proposi-
essieurs, dit alors Sancy,
e de tous ceux qui ont reçu
tant de bienfaits, il ne s'en
pas un qui veuille le secou-
vous déclare que ce sera
i lèverai cette armée. » On
sur-le-champ la commis-
is point d'argent; et il se
ute pour la Suisse. La ma-
it il y négocia fut des plus
es. D'abord il persuada aux
et aux Suisses de faire la
duc de Savoie, conjointe-
c la France; il leur promit
alerie, qu'il ne leur donna
leur fit lever dix mille hom-
fanterie, et les engagea en
onner cent mille écus. Lors-
à la tête de cette petite ar-
enleva quelques places au
avoie. Ensuite il acquit un
ascendant sur l'esprit des
qu'il trouva moyen de les
er à secourir le roi. Ainsi
pour la première fois, les
fournir des hommes et de
Après l'assassinat de Henri
cy montra, pour la cause
IV, le même zèle qu'il avait
é pour celle de son prédéces-
nouveau roi, quoique déjà
par la plus grande partie
oblesse française, avait ses
dans un état de pénurie qui
ermettait pas de solder des
étrangères. Ce fut Sancy qui
de nouveau les Suisses à
n service de ce prince, au
des sommes empruntées sur
beau diamant qu'il alla met-
age chez les juifs de Metz (1).
e pour le service de Henri
le mit pourtant pas à l'abri

(1) ce même diamant qui, après avoir passé
e moins, fut enfin acheté par le duc d'Or-
nt, et ajouté aux bijoux de la couronne,
e de *Sancy*.

de la disgrace de ce monarque. Gabrielle d'Estrées, qui ne l'aimait point, lui fit ôter la surintendance des finances, qui fut donnée à Sully. Selon quelques-uns, son penchant à la prodigalité ne fut pas une des causes qui contribuèrent le moins à lui faire perdre ce haut emploi. Les rares qualités de celui qu'on lui donna pour successeur, portent assez à croire, en effet, que, dans cette circonstance, Henri IV n'agit pas précisément par la seule vue d'être agréable à sa maîtresse. Sancy, embrassant pour la seconde fois le parti des armes, alla rejoindre les troupes du roi, occupées au siége d'Amiens. Les écrivains protestants sont loin d'être favorables à Sancy, principalement pour ce qui concerne ses principes religieux. Voici de quelle manière Le Duchat en parle sous ce rapport: « Après avoir changé et re-
» changé de religion plusieurs fois,
» depuis qu'il se fut fait catholique
» à Orléans, lors des massacres de
» l'an 1572, il professait la religion
» réformée lors de la trève entre
» Henri III et le roi de Navarre,
» en avril 1589; et depuis il ne
» cessa point de faire des trahisons
» à son parti, jusqu'à ce que Hen-
» ri IV ayant embrassé la religion
» catholique romaine, en juillet
» 1593, Sancy, qui s'était bien pro-
» posé de l'imiter dès que cela pour-
» rait contribuer à sa fortune, at-
» tendit pour cela le temps et l'occa-
» sion propres à servir ses desseins. »
Sancy se fit, en effet, de nouveau catholique quelque temps après Henri IV, disant qu'il fallait être de la même religion que son prince. C'est cette conduite si légère en fait de religion, qui donna lieu à d'Aubigné de composer l'ingénieuse et sanglante satire intitulée: la *Confession catho*

lique de Sancy, que l'on trouve dans les tomes III et IV du *Journal de Henri III*, avec des commentaires par Le Duchat. Sancy mourut, le 13 octobre 1629, à l'âge de quatre-vingt-trois ans. Malgré son caractère naturellement inconstant, il fut toujours fidèle à la cause royale: il donna, dans plus d'une circonstance, des preuves d'un véritable désintéressement, témoin entr'autres la somme de vingt mille écus dont il fit présent au malheureux roi de Portugal, dom Antonio, et le sacrifice du superbe diamant qu'il avait acheté de ce prince fugitif. On a de Sancy un *Discours sur l'occurrence des affaires*, in-4°. Ce discours renferme un grand nombre de particularités sur les règnes de Henri III et de Henri IV. On trouve aussi dans les Mémoires de Villeroi plusieurs de ses *Remontrances* à la reine Marie de Médicis. V—R.

SAND (Christophe), en latin *Sandius*, célèbre socinien, naquit en 1644, à Königsberg, dans la Prusse ducale. Son père était conseiller de l'électeur de Brandebourg, et secrétaire du conseil suprême. Élevé dans les principes du socinianisme, il eut la coupable indiscrétion d'afficher les sentiments qu'il avait adoptés. Cette imprudence entraîna la ruine de son père, qui fut dépouillé de tous ses emplois, en 1668; et Sand craignant lui-même pour sa liberté, s'enfuit en Hollande. Il entra comme correcteur dans une imprimerie d'Amsterdam; et cette circonstance favorisa la publication de ses ouvrages. On croit généralement qu'il persista dans le socinianisme: cependant quelques écrivains assurent qu'il venait d'embrasser les erreurs des Arminiens quand il mourut, à Amsterdam, le 30 novembre 1680, à l'âge de trente-six ans. Sand de l'esprit, de l'érudition et cilité; mais son entêtement ces qualités inutiles. Parmi vrages, on citera : I. *Nucleu riæ ecclesiasticæ : cui præfi tractatus de veteribus scrip ecclesiasticis*, Cosmopoli (A dam), 1668, in-12. C'est un de l'Histoire ecclésiastique en concerne les Ariens. Le but d est de prouver que les Pères d premiers siècles, en admett l'existence du verbe a précéd des créatures, n'ont point r la consubstantialité. Cet ou été réimprimé, format in-4 1676, avec des additions et u face du père de l'auteur. C joindre à cette édition un *App* Cologne (Amsterdam), 16 4°., qui contient, outre des tions et des additions, deux de Samuel Gardiner, chape roi Charles II, contre le syst Sand, avec ses réponses. L'é de Sand a été réfuté par Jea Scherzer, dans la préface du *gium anti-socinianum*, L 1684, in-4°.; et par Étie Moyne, professeur à Leyde, *Varia sacra*. II. *Centuria e matum*, Amsterdam, 1669 III. *Interpretationes parado tuor evangeliorum ; quibus est dissertatio de verbo divi* 1670; in-8°. IV. *Tractatus gine animæ*, ibid., 1671, V. *Notæ et animadversione J. Vossii libros de historicis* ibid., 1677, in-12 (*V.* Vo Les observations de Sand, tées avec modestie, sont cons ne manquent pas d'érudition *Scriptura Sanctæ Trinitatis trix*, Gouda (Amsterdam), in-12. Il publia, sous le nom

ingullus, cet ouvrage, dans
l se propose le même but que
Nucleus, et avec aussi peu
ès. VII. *Problema paradoxum de Spiritu Sancto : an non per S. Angelorum genus intelligi sit?* Cologne (Rotterdam), in-8°. VIII. *Bibliotheca antitrinitariorum sive Catalogus scriptorum* etc., Freistadt (Amsterdam), in-8°. de 296 pag. La préface signée des initiales B. W. (1), un Catalogue chronologique ivains sociniens, avec la liste tacte de leurs ouvrages. On y des détails curieux sur l'hisa socinianisme en Pologne, et ablissements typographiques Unitaires ont possédés dans ce ie, ainsi que dans la Lithuaierre-Adolphe Boysen prone nouvelle édition augmenet ouvrage, le seul de Sand recherché (*V.* le *Catal.* de pag. 602). Struvius (2) attriSand la traduction latine des *ctions philosophiques*, par ourg (*V.* ce nom); mais il t pas fait mention dans la e ses écrits qu'a donnée son dans la *Bibl. anti-trinitar.*, 70 et suiv. Sand a laissé mas vingt et un ouvrages, dont vera les titres dans les *Mé*de Paquot, pour servir à litt. des Pays-Bas, in-12., 1. W—s.

DE (Jean Van den), hisdu dix-septième siècle, était 'Arnheim, dans le duché de e. Après avoir achevé ses humanités, il étudia le droit, à l'exemple de son père, et continua ses cours à l'académie de Wittemberg, où il prit ses degrés. Nommé professeur à Franeker, en 1598, il renonça bientôt à la carrière de l'enseignement pour accepter au conseil supérieur de la Frise, une place qu'il remplit pendant plus de trente ans. Il devint président de ce conseil, et mourut, en 1638, à Leeuwarde, avec la réputation d'un grand jurisconsulte. Henri Neuhus lui fit une épitaphe en vers latins; elle est rapportée par Foppens, *Bibl. Belgica*, 723. On a de Sande : I. *Decisiones Frisicæ*, Leuwarde, 1615; ib., 1639 et 1647, in 4°. II. *De actionum cessione*, Franeker, 1623, in-4°. III. *De prohibita rerum alienatione*, ibid., 1633, même format. Ces trois ouvrages ont été réunis, avec un *Commentaire* sur le titre *De Regulis juris*, Groningue, 1683, in-4°. C'est le Recueil des œuvres de Sande relatives à la jurisprudence. Frédéric, son frère aîné, mort consul de la ville d'Arnheim, avait laissé des *Commentaires* sur les Coutumes féodales de la Gueldre et du Zutphen; ils ont été publiés séparément, et ensuite réunis aux ouvrages de Jean. Anvers, 1674, in-fol.; Bruxelles, 1721, même format. Cette dernière édition, due aux soins du libraire Fr. Chrystin, est la plus estimée. On a de Jean de Sande, comme historien, la *continuation*, en hollandais, de l'histoire belgique d'Everh. Reidani, 1650, in-fol.; et un *Abrégé* de l'histoire des troubles des Pays-Bas, depuis 1566, Leeuwarde, 1651, in-12; cet abrégé à été traduit en latin sous ce titre : *Leo Belgicus seu Belgicarum historiarum epitome*, Utrecht, 1652, in-12, fig. Ce petit volume est rare et curieux. Le por-

---

(1) Il avait mis dans cette édition à André Wissowatius, *Dictum de quorum...* 1re édition, ... mais on sait que les initiales ne se rapportaient, Andr. etoit mort dès 1678, par conséquent a avant Sand.

(2) Struvius, *Bibl. hist. litter.*, p. 957.

trait de Sande se trouve dans l'*Index Batavicus*, p. 280. W—s.

SANDER (Antoine), historien, naquit, en 1586, à Anvers; mais il était originaire de Gand, où ses parents avaient leur résidence habituelle. Il fit ses premières études au gymnase d'Audenarde, et les continua, sous la direction des Jésuites, à Gand, puis à Douai, où il acheva son cours de philosophie avec succès, et reçut le degré de maître-ès-arts. Il se rendit ensuite à Louvain, dont la faculté de théologie était alors fameuse; et après y avoir suivi les leçons des plus célèbres professeurs, il revint à Douai, prendre le doctorat. Dès qu'il eut embrassé l'état ecclésiastique, il se fit connaître par son talent pour la chaire, et fut employé, dans le diocèse de Gand, à combattre les progrès de l'hérésie. Le cardinal de la Cueva, gouverneur des Pays-Bas, le nomma son aumônier; et par le crédit de son protecteur, Sander fut pourvu d'un canonicat du chapitre d'Ipres, dont il devint dans la suite écolatre et pénitencier. Il résigna tous ses emplois, en 1657, pour s'appliquer entièrement à l'étude. Ayant dépensé des sommes considérables pour l'impression de ses ouvrages, il se trouvait fort gêné. Les religieux de l'abbaye d'Afflighem, près d'Alost, instruits de sa position, s'empressèrent de lui offrir un asile. Il y mourut le 16 janvier 1664, à l'âge de soixante-dix-sept ans, et fut inhumé dans la chapelle de Saint-Maur, sous une tombe décorée de l'épitaphe qu'il s'était composée (1). C'était un homme laborieux et instruit; et il a beaucoup contribué à jeter du jour sur l'histoi Bas. On a de lui quarant vrages imprimés, et quare crits dont Paquot a donn dans ses *Mémoires*, tom. in-12. Sans parler d'un gr de panégyriques, de pièc de livres ascétiques (2) qu tent plus aucun intérêt, tentera de citer : I. *De G bus et Brugensibus erudi claris*, Anvers, 1624, 2 II. *De scriptoribus Fla tres*, ibid., 1624, in-4° ouvrages, qu'on trouve r nairement, quoique inexac ciels, n'ont pas laissé d'ét écrivains qui se sont occup de l'histoire littéraire de III. *Hagiologium Flan sanctis ejus provinciæ*, ib in-4°.; nouvelle édition Lille, 1639, in-8°. I *cardinalium sanctitate*, *armis illustrium*, Louva in-4°. V. *Gandavum Gandavensium libri sex*, 1627, in-4°., réimpri tome 1er. de la *Flandria* VI. *De claris Antoniis s eruditione*, Louvain, 16 L'ouvrage est divisé en vres; le premier com saints et les moines; les grands; le troisième vains et savants. Ce n'e qu'une simple nomencla *Dissertatio paræneticа titutione bibliothecæ pub davensis*, Bruxelles, 16 VIII. *Flandria illustrat bulis geographicis et ic bium, ecclesiarum, coe arcium*, etc., Cologne,

(1) Elle est rapportée par Foppens, *Bibl. belgica*, p. 90, et par Paquot, *Mémoires littér.*, XVI, 367.

(2) Sander a publié le traité de *Sabernatione Dei*, Bruxelles, 1636, in- anagrammatisé d'*Oriander*.

(Amsterd., Blaeu), 1641-
l. in-fol. Cette édition est
, tous les exemplaires qui
n magasin ayant été la proie
nes (*V.* Blaeu). La réim-
le la Haye, 1730 ou 1735,
-fol., n'a presque point de
ns le commerce. IX. *Bi-*
Belgica manuscripta,
41-43, 2 part., in-4°.,
ouvrage, qui a pu donner
ıfaucon l'idée de sa *Biblio-*
nuscriptorum (*V.* Mont-
, contient l'indication des
x manuscrits conservés
s les abbayes, les couvents
nets particuliers de la Flan-
Brabant, du Hainault et du
Liége. X. *Chorographia*
bantiæ sive celebrium ali-
d provinciâ ecclesiarum et
um descriptio, Bruxelles,
vol. in-fol., fig. Cette édi-
ıté été transportée à Tournai,
estrée par l'ordre du con-
te ville. L'imprimeur Frick,
elles, la racheta dans la
ands frais; mais tous les
es qui lui restaient pé-
s le bombardement de cette
695. Ainsi, par une fatalité
, les deux principaux ou-
: Sander ont été détruits
ıcendie. La *Chorographie*
ıprimée à la Haye, 1726,
-fol. Mais quoique cette
dition soit augmentée, les
onnent la préférence à la
, à cause de la beauté des

W—s.

ERS ou SAUNDERS (Ni-
n latin *Sanderus*, né, vers
, à Charlewood, dans le
Surrey, était professeur
droit canon dans l'uni-
Oxford, à l'avénement de
larie. Appelé à la place de
secrétaire de cette princesse pour sa correspondance latine, il préféra la vie tranquille et studieuse du cabinet à cette place honorable et lucrative. S'étant retiré à Rome, il y prit le bonnet de docteur en théologie, et fut ordonné prêtre. Le cardinal Hosius l'emmena au concile de Trente, en qualité de secrétaire; puis, dans ses diverses missions, en Pologne, en Prusse et en Lithuanie, où il fut d'un grand secours à cette Éminence, pour le rétablissement de la discipline ecclésiastique. Sanders alla ensuite résider à Louvain, où il travailla, pendant douze ans, avec plusieurs de ses compatriotes, à la composition de divers ouvrages de controverse. Il fut nommé, en 1579, nonce en Irlande. Camden prétend que cette mission, concertée avec l'Espagne, avait pour objet d'y entretenir l'insurrection du comte Desmond, et qu'après la déroute de l'armée catholique, Sanders se sauva dans les bois, où il périt de faim. Wood assure, au contraire, que, quelques jours avant la bataille, il mourut d'une dysenterie, entre les bras de l'évêque de Killaloe, sur la fin de 1580. Les protestants n'ont pas épargné sa mémoire. Les catholiques, tout en rendant hommage à ses vertus et à ses talents, avouent qu'il avait un zèle trop exalté, et lui reprochent d'avoir enseigné que l'Église et le peuple ont le pouvoir de déposer un souverain apostat, lorsque la religion y est intéressée. Ses ouvrages confirment assez cette idée: les principaux sont: I. *Traité de la dernière cène* contre Jewel et Nowel, Louvain, 1566 et 67, in-4°. II. *Traité des Images*, ibid., 1567, in-8°. III. *De ecclesiâ Christi*, ibid., 1566; Saint-Omer, 1624, in-8°. IV. *Traité de l'Usure*, Louvain,

1568, in-8°. V. *De typicâ et honorariâ imaginum adoratione*, ib., 1569, in-8°. V. *Sacrificii missæ ac ejus partium explicatio*, ibid., Anvers, 1573. VI. *Quòd dominus in sexto cap. Joan. de sacramento eucharistiæ propriè sit locutus*, Anvers, 1570, in-12. VII. *De visibili monarchiâ ecclesiæ*, Louvain, 1571, in-fol.; Anvers, 1581; Wurtzbourg, 1592 : rédigé d'après les principes des ultramontains. VIII. *De origine et progressu schismatis anglicani libri tres*, Cologne 1585; Rome, 1586; Ingolstadt, 1588. C'est la plus connue, et la plus passionnée de ses compositions. Les deux premiers livres, seulement, sont de lui : le troisième est d'Édouard Khiston. L'ouvrage a été traduit en français par Maucroix, Paris, 1678, 2 vol, in-12. On a de Sanders plusieurs autres écrits de controverse. T—D.

SANDERS (Robert), écrivain anglais, naquit en 1727, à Breadalbane en Écosse, et fut placé, par ses parents, comme apprenti chez un peignier; mais dominé par le desir d'apprendre, il se procura des livres, et, sans le secours d'aucun maître, acquit quelque connaissance des langues grecque, latine et hébraïque, des mathématiques, et surtout de l'histoire tant ancienne que moderne. Ayant quitté une profession qui contrariait son goût, il se lança dans la carrière littéraire, où il porta quelque talent, beaucoup d'ardeur, et ne recueillit guère que des dégoûts avec peu de profit. Il avait parcouru le nord de la Grande-Bretagne : du résultat de ses observations, joint aux extraits de ses lectures, il composa un ouvrage qui parut par livraisons sous le nom supposé de Spencer, et sous ce titre : Le *complet Voyageur anglais*, in-fol. Ce livre, qui con notices biographiques su mes les plus distingués province, eut du succès, tions s'en multiplièrent terre, en Écosse, et mêr pays de Galles, tantôt s de Burlington, tantôt sc Murray et de Llewellyn judice du véritable aut ci, marié alors et déj cinq enfants, était à la des libraires, et entassa sur volume afin d'obteni chaque jour. Employé p mier lord Lyttelton, à d matériaux de son *Histoir ri II*, il fut malheureuse gé aussi d'en soigner la édition. Rarement un éc d'un peu d'imagination e correcteur d'épreuves : l de Sanders à cet égard pe cier sur un errata de 19 pa mé à la fin du dernier vol né à faire la fortune des s littéraires, sans sortir de et sans augmenter jamais être, il accompagna de édition de la Bible, pub vraisons, et ne reçut pou que les plus modiques ém tandis que le docteur He well, dont on ne con écrit, fut richement payé seulement mis son nom tre. Robert Sanders ver vrer à l'imprimeur les feuilles d'une Chronologi lorsqu'il mourut d'un a mars 1783. On cite, parmi ges, deux *Histoires d'A* l'une in-fol., l'autre in-4 mées sous divers noms; u *romaine*, en une suite d'un seigneur à son fils, 12 (estimée); l'*Almanac*

= Newgate calendar), ou
de ces infortunés malfai-
terminent leur vie à Ty-
764, 5 vol. in-8°., avec
; *Gaffer Grey-Bear*, 4
2, espèce de roman satiri-
l'auteur traite sans ménage-
sieurs théologiens non con-
s, qui lui paraissaient animés
outré. L.

DERSON. *Voyez* SAUN-

INI (ANTOINE), historien,
e Vicentin, en 1692, em-
état ecclésiastique, après
hevé ses études, et fut
par l'évêque de Padoue, à
inaire. Il consacra toute
l'enseignement de la géo-
et de l'histoire, et remplit
an 1732, la charge de
caire. Une attaque d'apo-
nleva presque subitement,
vrier 1750, à l'âge de
-neuf ans. Nous avons de
'istoria apostolica ex anti-
umentis collecta, Padoue,
ouvelle édit. augmentée et
ibid., 1754, in-8°. II.
familiæ sacræ ex antiq.
utis collecta, ibid., 1734,
euxième édit., 1755, mê-
at. Cet ouvrage et le pré-
lestinés par l'auteur à ses
ont rédigés par demandes
ponses. Les rédacteurs des
ditor. Lipsiens. (nov. Suppl.,
, trouvent que Sandini ne
as toujours les faits qu'il
t qu'il aurait pû se dispen-
soumettre plusieurs à l'é-
la discussion. Le P. Hyac.
avant dominicain (*V.* H.
qu'il avait attaqué, lui
dans un Opuscule inti-
imadversiones anticriticæ
iam sacræ familiæ, Paris,
1735, in-8°. III. *Vitæ pontificum Romanorum ex antiquis monument. collectæ*, Padoue, 1739, in-8°.; Ferrare, 1748; ibid., 1754, 2 vol. in-8°. Cet ouvrage est plein de savantes recherches: l'évêque d'Augsbourg en a publié une édition en Allemagne, sous ce titre: *Basis historiæ ecclesiasticæ*, etc. IV. *Disputationes historicæ ad vitas pontificum Romanorum*, *Ant. Sandini posthumis curis retractæ et auctæ*, Ferrare, 1755, in-8°. Ce vol., qui fait suite à l'ouvrage précédent, contient vingt Dissertations sur des points importants de l'Histoire ecclésiastique, pendant les premiers siècles. W—s.

SANDIUS. *Voy.* SAND.

SANDIVOGT. *Voy.* SENDIVOG.

SANDJAR (ABOU'L HARETH MOEZZ-EDDYN ou MOGHAÏT-EDDYN), sixième sulthan seldjoukide de Perse, naquit l'an 479 de l'hég. (1086 de J.-C.), à Sandjar ou Sindjar, en Mésopotamie, d'où lui vint son nom. Il n'avait que six ans, à la mort de Melik-Chah Ier., dont il était le troisième fils (*V.* MELIK-CHAH). Pendant les règnes de ses frères Barkiarok et Mohammed Ier., il fut obligé de se contenter du Khoraçan, qu'il gouverna vingt ans comme leur vassal; mais, après la mort du second, l'an 511 (1117), il devint sulthan des sulthans, se rendit dans l'Irak, vainquit son neveu Mahmoud, qui lui disputait ce titre, lui pardonna et lui céda le sulthanat de la Perse occidentale, jusqu'aux frontières de la Syrie et de l'Asie-Mineure (*V.* MAHMOUD, XXVI, 174). Sandjar fut un des plus illustres et des plus puissants princes de sa famille. On faisait pour lui la khothbah, depuis la mer Caspienne jusqu'à l'Arabie heureuse, et depuis les

frontières du Khataï jusqu'à la Méditerranée. On peut aussi le citer comme un des plus célèbres et des plus vertueux monarques qu'ait produits l'islamisme. Généreux, magnanime, vaillant, pieux, juste et bienfaisant, il protégea les savants et les gens de mérite en tous genres. Simple et modeste dans ses vêtements, il évitait la mollesse, les plaisirs futiles, et s'occupait sans relâche des devoirs de la royauté et du bonheur de ses sujets. L'an 524 (1130), il traversa le Djihoun, assiégea, dans Samarkand, Ahmed ibn Soléïman, qui s'était révolté, le força de se rendre à discrétion, et le rétablit quelque temps après dans le gouvernement du Mawar-el-nahr. Mahmoud étant mort, Sandjar nomma pour sulthan des deux Iraks, Thogroul II, frère de ce prince: il vainquit, en 526 (1132), Mas'oud et Seldjouk, ses autres neveux, qui prétendaient également au trône (*V.* Mas'oud, XXVII, 382), et il leur pardonna. Il ne prit aucune part aux guerres qui eurent lieu entre les princes seldjoukides. Après la mort de Thogroul, en 529 (1134), il laissa Mas'oud succéder à ce dernier, et ne s'immisça nullement dans ses querelles avec les khalifes (*Voy.* Mostarsched et Rasched). Il rangeait alors dans le devoir l'ingrat Bahram-Chah, qui, oubliant que Sandjar, son oncle maternel, l'avait placé sur le trône des Ghaznévides, dans le nord de l'Indoustan, refusait de lui payer tribut. Un autre vassal ambitieux, Atzyz, sulthan du Kharizme, avait recherché le secours des Khitans, peuples tartares, établis, depuis peu d'années, aux environs de Kaschgar. L'an 536 (1141), Sandjar entra dans le Mawar-el-nahr, pour y arrêter les ravages de ces barbares; mais il la première fois de s trente mille hommes son harem, qui ton de l'ennemi, ainsi q sulthane. Envelopp tans, il leur passe arrive à Termed, seize braves, reste qui l'avaient second rilleuse retraite, ral son armée, repasse rentre dans le Kho au pouvoir des Kh pays au-delà du fl voir ses sujets perd qu'ils avaient de so sa puissance, il all front sur le sulthan fit trois campagnes lui, et voulut bien (1148), se conten mulacre de soumissi L'année suivante, i cein-Djihan-Souz, dynastie des Ghau fait une invasion da le fit prisonnier, et berté et le gouverne Les Turks Gozzes l'arrivée des Khita d'abandonner succe établissements au-de du Djihoun, étant environs de Balkh, verneur, qui avait cher de s'y fixer. Ir dace et des dévastati mettaient dans cette raçan, Sandjar mar à la tête de cent Sourd aux supplic femmes et de leurs sa un tribut conside offraient pour obten et leur livra batai (1153). Il la perdit

ux chefs des Turks se pros-
aux pieds du sulthan,
la terre en sa présence, et
ignèrent un grand respect,
on ait prétendu qu'ils l'enfer-
a nuit dans une cage de fer.
refus de céder Merou, sa
, à l'un d'eux, affaiblit les
qu'ils lui avaient d'abord
; et ils en vinrent au point
sa nourriture. Ils commi-
à leur aise, les ravages les
ribles dans le Khoraçan et
au. Au bout de quatre ans,
ayant appris la mort de la
, son épouse, qui avait gou-
états pendant sa captivité,
se tirer des mains des bar-
uelques-uns de ses esclaves,
ent mêlés avec les Gozzes,
t ses gardes, et étant ve-
lui, comme en chassant,
ords du Djihoun, ils l'enle-
et le conduisirent à Termed,
le ramenèrent aisément à
Mais l'âge, les chagrins et
is de sa captivité ayant al-
nté de Sandjar, il mourut
quatre mois après, en rabi
(1157), à l'âge de soixan-
ans. Il y en avait soixante-
il gouvernait le Khoraçan,
ait régné souverainement
quarante-une années. Sur
batailles rangées qu'il livra,
erdit que deux; mais on a
ien l'issue en fut désastreu-
peut reprocher à ce grand
n'un excès de clémence, de
, d'imprévoyance et de
tion. Ces défauts, qui ne
ent que de la bonté de son
, nuisirent aux intérêts de
ue, et furent la cause de
s. On lui avait donné le
le second Alexandre. Com-
laissait point d'enfants, la
domination des Seldjoukides finit avec lui dans le Khoraçan. Le fils d'une de ses sœurs en posséda une partie : quelques émirs se partagèrent le reste ; et la province entière ne tarda pas à tomber au pouvoir des rois de Kharizme et de Ghaur.

A—T.

SANDOVAL (Fray Prudentio de), historien espagnol, né dans Valladolid, vers 1560, embrassa la vie monastique dans l'ordre de saint Benoît, et s'attacha particulièrement à la recherche des antiquités civiles et religieuses de l'Espagne. Ses talents et son application au travail lui méritèrent l'estime de ses confrères qui le pourvurent d'une riche abbaye à leur nomination (St.-Isidore de Guengua). Prudentio visita les principales bibliothèques de l'Espagne, et en tira une foule de documents historiques encore inédits. Le roi Philippe III le chargea de continuer la *Coronica general*, publiée par Ambr. Moralès, et le récompensa de son zèle par l'évêché de Tuy dans la Gallice; il fut transféré, vers 1612, sur le siége épiscopal de Pampelune, et mourut, le 17 mars 1621. Les ouvrages de Sandoval, quoique rares, sont peu recherchés en France. On se contentera de citer les principaux : I. *Chronica del inclito emperador de España don Alonso VII, sacada de un libro muy antiguo escrito de mano con letras de los Godos*, Madrid, 1600, in-fol. II. *Las fundaciones de los monasterios del orden de S. Benito que los reyes de España fondaron del anno 540 hasta el de 714*, ibid. 1601, in-fol. Cet ouvrage, savant et curieux, devait avoir une suite ; mais elle n'a point paru. III. *Historia de la vida y hechos del imperador Carlos V*, Valladolid, 1604,

2 vol. in-fol.; Pampelune, 1618, 1634; Anvers 1681; il existe plusieurs autres éditions de cette histoire de Charles-Quint: mais on a dû se borner à citer celles dont les curieux font le plus de cas; elle a été abrégée et traduite en anglais par John Stevens, 1703, in-8°.; Adam Ébert, professeur en droit à Francfort, l'avait traduite en latin; mais il n'a publié de cette version que deux fragments, l'un relatif à la captivité de François Ier., et l'autre à l'abdication de Charles Quint et à sa retraite dans le monastère de Saint-Just, Milan, 1715, in-8°. (1). Cette Histoire, qui fit la réputation de Sandoval, pèche par une partialité marquée, et par le défaut de critique. L'auteur n'hésite pas d'adopter les récits les plus fabuleux quand il les juge propres à relever la gloire des Espagnols et à rabaisser celle des autres peuples. C'est ainsi, par exemple, que, pour établir la prééminence de la maison royale d'Espagne, il donne la généalogie de Charles-Quint depuis Adam, de père en fils, sans la moindre lacune; qu'il rejette le sac de Rome, en 1527, sur le connétable de Bourbon, comme si ce prince n'eût pas exécuté les ordres de l'empereur, etc. La Mothe Le Vayer a signalé les défauts et les erreurs de Sandoval dans son *Discours sur l'histoire* (*Voy.* les *OEuvres* de Le Vayer, édition de 1669, in-12, tome II, 139-243). L'ouvrage est d'ailleurs écrit avec beaucoup de détails, d'exactitude et de simplicité. Robertson l'a consulté presque exclusivement. Une traduction de l'*Histoire* de Sandoval

(1) Ce volume contient aussi le *Récit* de la mort de don Carlos, traduit en latin de l'Histoire de Louis Cabrera (*V.* ce nom), par le même Adam Ebert.

ferait mieux connaître Cha
et l'époque où il a régné,
gant et philosophique ab
l'auteur anglais. IV. *Histor
gidas et con notationes vari
pelune, 1614, seconde éditi
1634, in-fol. C'est le Rec
chroniques latines d'Idace (
nom); d'Isidore, évêque d
joz; de Sébastien, évêque
manque; de Sampiro, évê
torga, et de Pélage, évêque
dans la première partie du
siècle. V. *Antiguedad de
y iglesia cathédral de T
sos obispos*, Braga, 1620
très-rare. IV. *Catalogo d
pos de la iglesia de P*
Pampelune, 1614, in fol.
*toria de los reyes de Ca
Leon, sacada de libros y
antiguas*, ibid., 1634,
480 pag. Cette Histoire es
nuation de la *Coronica*
Moralès, dont on a déjà
Amb. Moralès, XXX,
commence à la réunion des
de Léon et de Castille, en
finit avec le règne d'Alph
en 1134. Sandoval a laiss
ouvrages manuscrits dont
les titres dans la *Biblio
l'ordre de Saint-Benoît*
Jean-François), tome III.

SANDRANS (Joseph
baron de) servit quinze
me officier dans le régim
han-Rochefort, et fut dé
noblesse de Bresse, aux
raux de 1789, où il rest
ment attaché à la caus
votant avec les membre
prononcés du côté droit,
tant contre tous les actes
vaient tendre à atténuer l'
roi. Il mourut, près de
Sandrans, le 3 septembr

ombes, où il était dministration muni- onnaissances politi- e Cardon en joignait t d'administratives, rché pour les agré- ciété et la justesse escendait de la mai- mayor de Cardo- ulaire du duché de Catalogne. La bran- aille établie en Fran- du quinzième siècle, spagne pour se ren- d'où elle passa en Folch de Cardon, et ère, les premiers qui yon, avaient obtenu 1605, des lettres de le nobles français, et e leur extraction es- compense des servi- dirent au roi, en un à la porte d'Ai- à la porte de la Guil- mis appelés par la Li- re maitres de la ville it est articulé en en- tres patentes données ran I, le 8 décembre père Colonia déclare e ses mains (*Histoire ville de Lyon*, 2e. , art. 3, pag. 612). lon, chef de la bran- de Sandrans, obtint, les mêmes lettres pa- ssimilation aux Bon- , Strozzi, Mascranni l'autorisation de faire mmerce de la librairie déroger : il y amassa fortune, que, dans le nait communément ses *millions*. Il employa rtie de ses richesses à monuments d'utilité publique. Divers traits de sa munificence se trouvent consignés dans les historiens de Lyon, Colonia, Pernety, etc. Z.

SANDRART (JOACHIM), peintre et biographe, né, en 1606, à Francfort sur le Mein, d'une ancienne et noble famille, annonça de bonne-heure d'heureuses dispositions pour les arts, et reçut de Théod. de Bry (*V.* ce nom), les premières leçons du dessin. A quinze ans, il fit à pied le voyage de Prague, pour apprendre de Gilles Sadeler (*V.* ce nom), les procédés de l'art de graver. Sadeler lui conseilla de s'appliquer de préférence à la peinture; et docile à cet avis, le jeune élève entra dans l'école de Ger. Honthorpt, à Utrecht, où il fit de rapides progrès. Conduit en Angleterre par son maître, qu'il aida dans ses travaux, il mérita les encouragements du roi Charles Ier., et ceux du comte d'Arundel. Sandrart s'embarqua pour l'Italie, en 1627, et s'arrêta quelque temps à Venise, où il se perfectionna dans son art, en copiant des tableaux du Titien et de Paul Veronèse. Il visita ensuite Bologne, Florence et Rome, étudiant partout les chefs-d'œuvre des grands maitres. A cette époque, le roi d'Espagne chargea le cardinal Barberini de lui procurer douze tableaux des meilleurs peintres; et telle était la réputation dont jouissait Sandrart, que son nom fut inscrit sur une liste où figuraient le Guide, Guerchin, Lanfranc, le Dominiquin, Poussin, etc. Dans ce concours, si honorable pour lui, il choisit, suivant Orlandi (*Abecedario pittorico*), le sujet de la mort de Sénèque; mais Descamps (*Vies des Peintres*), dit que le cardinal Barberini lui acheta deux tableaux représentant saint Jérôme et la Madelène. Sandrart, après

avoir séjourné plusieurs années à Rome, visita le royaume de Naples, la Sicile, Malte, et reprit la route de l'Allemagne, où l'avait précédé sa réputation. Les fleaux qui désolaient alors cette contrée, l'obligèrentrer chercher un asile dans Amsterdam, où il exécuta plusieurs tableaux d'une grande dimension, entre autres l'entrée de Marie de Médicis dans cette ville. Il possédait par héritage la terre de Stockau, près d'Ingolstadt. La vente de ses ouvrages lui fournit une somme suffisante pour rétablir son château ruiné dans les dernières guerres ; mais les Français l'ayant détruit une seconde fois, il vendit cette terre, et alla demeurer à Augsbourg. Il s'établit, en 1672, à Nuremberg, et ne négligea rien pour y ranimer le goût des arts. L'empereur et la plupart des souverains d'Allemagne lui demandèrent à l'envi des tableaux ; il reçut de l'électeur Palatin le titre de conseiller, et fut comblé de marques de bienveillance par les autres princes. Il venait de terminer son tableau du jugement dernier, quand il mourut à Nuremberg, en 1688 (1). Sandrart fut marié deux fois. Dans sa vieillesse, il épousa en secondes noces une fille de Guill. Bloemaert. On a gravé, d'après Sandrart, *les Douze Mois de l'Année*, in-fol. Il a exécuté lui-même quelques pièces à l'eau-forte ; mais ses productions, comme peintre, sont aujourd'hui peu recherchées ; il n'en est pas de même des écrits qu'il a publiés sur les arts, et qui continuent à jouir de l'estime des amateurs ; ce sont : I. *Teutsche Academie*, etc., c'est-à-dire, Académie allem tecture, de sculpture et Nuremberg, 1675-79, 2 vol. in-fol. Christ. R duit en latin une partie d sous ce titre : *Academia artis picturæ*, ibid., 1 C'est le Recueil des Vies anciens et modernes, a tion de leurs tableaux, d uns y sont reproduits vure. Sandrart a beau des recherches de Vasa Van Mander ; mais les qui lui appartiennent e sont pas exempts de p ouvrage a été regardé comme l'histoire la p de la peinture ; il est or deux cents portraits de plus célèbres. Une not taillée sur l'auteur et s ges, rédigée par ses él le volume. II. *Iconol qui ab antiquis coleban* mand), ibid., 1680, III. *Admiranda sculp sive delineatio vera p rum statuarum*, ibid. fol., fig. IV. *Romæ an theatrum sive genuina juxta varios ejusdem neatio topographica*, in-fol., fig. V. *Roma nalia sive intra et extr mam fontium deline* 1685, in-fol. Cette coll vrages de Sandrart est t prix en est fort élevé da Volkmann en a publié édition, Nuremberg, 17 in-fol. ; mais elle n'a p ser la valeur de la prem

SANDRAS DE COU TIEN). *V.* COURTILZ.

SANDWICH. *V.* M me XXIX, pag. 413 e

(1) Cette date nous est fournie par Furely. La plupart des autres biographes placent la mort de Sandrart en 1683 ; mais on voit qu'il a publié postérieurement des ouvrages qui ne sont pas annoncés comme posthumes.

S (George), poète an-
e septième et le plus jeu-
'Edwin Sandys, arche-
rk (1), et naquit dans
n 1577. Le desir de voir
qui ont été le théâtre des
ements dont les historiens
s ont transmis le récit,
rendre, en 1610, le voya-
t. « Je commençai, dit-il,
age par la France, au
nême où un meurtre exé-
commis sur la personne
IV, par un scélérat obs-
s les rues de la capita-
s ne décrit pas la Fran-
date ses observations
départ de Venise, où il
le 20 août 1610. Il tra-
er Adriatique et la mer
étant à plusieurs îles cé-
plaine de Troie attira
; il alla d'abord sur les
osphore de Thrace, étu-
eurs des Turcs, dans la
leur empire. A la fin de
ndys quitta Constantino-
voile pour l'Égypte. Il
yramides, alla, par ter-
lestine; et après avoir
em, Béthléem, le mont
nonta sur un navire qui
it à Seyde; revint, par
aint-Jean d'Acre, puis
l'Angleterre. Le mal de
ça de relâcher à Malte;
Sicile, l'Italie, et re-
sement à Londres. Après
, il consacra tout son
culture des lettres, fut
lusieurs hommes distin-
e autres, de Falkland,
essa des vers. Il mourut,
le 5 mai 1643, à Boxley, dans le comté de Kent. On a de Sandys, en anglais : I. *Relation d'un voyage commencé en* 1610, *contenant la description de l'empire turc, de l'Egypte, de la Terre-Sainte, des parties écartées de l'Italie et des îles adjacentes*, Londres, 1615, in-fol., avec figures. La septième édition parut en 1673. Ce livre, bien écrit, annonce un homme véridique. Sandys s'occupe principalement de la peinture des mœurs. Il ne néglige aucune occasion de citer les poètes anciens, et il en donne la traduction en vers anglais. Le portrait qu'il trace des Turcs n'est point flatté. Il les représente comme répandant, par leur gouvernement tyrannique, la désolation sur les pays les plus favorisés de la nature. Depuis Sandys, l'état des choses n'a fait qu'empirer. La partie des figures qui a rapport à la Terre-Sainte, est copiée de celles de Zuallart. II. *Traduction des Métamorphoses d'Ovide, en vers..., avec un Commentaire philosophique*, 1632, in-fol., avec figures. III. *Essai d'une traduction de l'Enéide....*, réimprimé en 1640, in-fol. IV. *Paraphrase des Psaumes de David, ainsi que des Cantiques de l'Ancien et du Nouveau-Testament*, 1636, in-fol. Charles Ier. lisait assidument ce livre, pendant qu'il était en prison à Carysbrook. V. *Passion du Christ*, 1640, in-12; 1688, in-8°. C'est la traduction du *Christus patiens* de Grotius. Lauder pense que cet ouvrage a pu servir de modèle à Milton. VI. *Paraphrase métrique du Cantique des cantiques*, 1641, in-12; réimprimé, en 1648, avec des planches. Dryden dit que Sandys fut le meilleur versificateur de son temps. Il regarde sa Traduction d'O-

1. mort en 1588, est connu par son
[illegible] un état de la religion dans l'Oc-
[illegible] souvent réimprimé. Il avait fondé
[illegible] physique à l'université d'Oxford.

vide comme trop littérale. Pope déclare que la poésie anglaise doit plusieurs de ses beautés aux traductions de Sandys. Les Anglais font grand cas de ses productions, et pensent que l'énergie de sa prose lui conservera une place parmi les auteurs classiques, lorsque ses vers seront oubliés. E—s.

SANGALLO (Julien de), architecte, naquit à Florence, en 1443. Son père, nommé François Giamberti, fut un architecte qui n'était pas dépourvu de talent. Julien commença par étudier la gravure; il fut encore ingénieur, et finit par s'adonner à l'architecture. Son début, dans cette carrière, fut, à Florence, le cloître connu aujourd'hui sous le nom des Carmélites de Sainte-Madelène de' Pazzi. Il est d'ordre ionique, d'un excellent goût, copié sur un chapiteau antique, trouvé à Fiesole. Il fit ensuite, pour Laurent-le-Magnifique, le palais de Poggio à Cajano, et construisit, dans la grande salle, une voûte d'une si grande dimension, que l'on croyait impossible qu'il réussît; c'est la plus vaste qui ait été faite dans les temps modernes. Il rétablit les fortifications de la ville d'Ostie, par ordre de l'évêque de cette ville, le cardinal Julien de La Rovère, qui fut depuis le pape Jules II. Malgré l'air pestilentiel qui règne dans Ostie, et qui ne permet de l'habiter que trois mois de l'année, le desir de terminer les travaux qui lui étaient confiés l'emporta sur le danger d'un pareil séjour, et il ne le quitta point pendant deux ans entiers. Appelé par le roi de Naples, Ferdinand Ier., qui voulait faire construire un édifice près du Castel-Nuovo, ce monarque fut tellement satisfait des modèles que l'artiste lui présenta, qu'il lui fit un magnifique présent d de vêtements, de bijoux mais Julien, plein d'un ment bien rare, ne vou cepter, et dit au roi, p son refus, qu'il était a Laurent-le-Magnifique, vait pas besoin de riche surpris, insista pour lui f au moins quelque chose. demanda quelques morc quité, tels qu'un buste d Adrien, une figure de et un amour endormi, narque lui accorda volo retour à Florence, l'arti sa de faire hommage de c cieux à Laurent, qui le tôt après de construire porte de SanGallo, un g tère pour les Augustins. cette époque, que lui prirent le nom de *San* construisit ensuite le va Poggio Imperiale. App par le duc Jean Galeaz M fait bâtir un magnifiqu commença des travaux la guerre obligea d'aba montra son habileté, dan tion du dôme de l'égli Dame de Lorette à Ro pontificat d'Alexandre V l'entablement de l'égli Marie-Majeure; et l'on servit, pour dorer cet éd mier or venu de l'Améri l'église florentine *Dell'* était d'un style gothiqu çade carrée avec trois or tres d'un style un peu sec le cardinal Julien de La R lais de Saint-Pierre *in V* vrage assez médiocre. patrie du même cardin mença, pour ce prélat, un palais; mais les événen

ardinal de se réfugier à Lyon, l'y suivit, et donna au roi de e modèle de ce palais, qui ne terminé que quelques années t qui, par la suite, a été con- un couvent de religieuses de laire. Il fournit également au alentinois (César Borgia) les la forteresse de Montefias- nt il ne reste plus que quel- gments de murailles. Après ient de Jules II, Sangallo eut in de voir ce pape, dont il artagé la mauvaise fortu- pour lequel il avait si long- prodigué ses talents, lui pré- Bramante pour la réédi- de l'église Saint-Pierre. Dans it, il se retira à Florence; ntôt il revint à Rome, et rap- le pape, le suivit à la guerre. de nouveau de n'être plus dans aucun travail im- , il regagna Florence, où oderini, gonfalonier perpé- la république, employa ses pendant le siége de Pise, à re un pont enchaîné qui, se se baissant selon la crue des ouvait servir en tout temps. eleva ensuite à Pise, avec rité extraordinaire, la cita- porte Saint Marc, d'ordre Il revint encore une fois à sous le pontificat de Léon lui destinait la direction des de Saint-Pierre; mais acca- les fatigues, par l'âge et par ors de la pierre, il refusa cette et vint mourir dans sa patrie, . — Antoine Giamberti de o, frère du précédent, né ce, commença, comme lui, e ingénieur et graveur. S'é- re à l'architecture, le pape re VI lui ordonna de changer resse le mausolée d'Adrien, aujourd'hui château Saint-Ange. Il construisit ensuite la citadelle de Civita Castellana, forma le plan de la fortesse d'Arezzo, et fut choisi par la république de Florence pour architecte surintendant de toutes ses places-fortes. A Montepulciano, il construisit une très-belle église en l'honneur de la Vierge; ainsi que plusieurs temples à Sansovino et ailleurs; mais la vieillesse ne lui permettant plus les travaux qu'exige l'exercice de l'architecture, il abandonna cet art pour se vouer à l'agriculture. Les deux frères apportèrent de grandes améliorations dans l'ordre dorique. Enthousiastes de tout ce qui tenait aux beaux arts chez les anciens, ils firent une collection nombreuse d'antiquités, et laissèrent, pour ainsi dire, l'architecture comme un héritage dans leur famille. Antoine mourut, en 1534, dans un âge fort avancé. — Antoine Sangallo, neveu des précédents, naquit vers l'an 1482, à Mugello, sur le territoire de Florence; son père, nommé Barthélemi Picconi était tonnelier. Antoine, dans sa jeunesse, apprit le métier de menuisier; mais la réputation que ses oncles maternels Julien et Antoine s'étaient acquise comme architectes, le décida à cultiver également cet art, et il se rendit à Rome pour recevoir leurs leçons: ayant alors pris, comme eux, le nom de *Sangallo*, il revint à Florence, se fit connaître du Bramante, qui jouissait alors de la plus grande réputation, et qui, attaqué d'une paralysie, vit avec plaisir un jeune homme capable de le suppléer, et dont les succès furent tels qu'en 1512, il lui confia la direction de plusieurs travaux importants. Sangallo fut bientôt connu. Son premier ouvrage à Rome, fut l'église de Notre-Dame

orette près de la colonne Tra-
. La forme en est carrée avec deux
s de pilastres d'ordre compo-
; au-dessus s'élève une double
pole octogone. Les figures qui or-
nt les portes et les fenêtres sont
rdes et inutiles. On dit, pour jus-
ier Sangallo, que la petite coupole,
i est de l'architecture la plus étrange,
st due à Jacques del Duca, sicilien.
l construisit, peu de temps après, le
petit palais près de la porte de Ve-
oise, et qui appartient maintenant
aux comtes Palma. Le dessin et les
proportions de cet édifice annoncent
les progrès de l'artiste. Il construisit
plusieurs autres édifices, tant à Ro-
me qu'aux environs. Le Bramante
étant mort, Léon X nomma trois ar-
chitectes pour la basilique de Saint-
Pierre, Raphael, Julien de Sangallo,
et le frère Giocondo de Vérone. Ce
dernier, ayant quitté Rome, et Julien
étant retourné à Florence, Antoine
fut désigné, comme l'architecte le
plus capable de remplir cette impor-
tante fonction, dont il resta chargé
conjointement avec Raphaël. Le pape
avait formé le projet de fortifier Ci-
vita Vecchia. Parmi les dessins qui lui
furent présentés, celui de Sangallo
obtint la préférence; mais le projet
n'eut point d'exécution. Le Sansovi-
no avait inconsidérément construit
l'église de Saint-Jean des Florentins,
au milieu des eaux du Tibre: San-
gallo fortifia la partie exposée au
ravage du fleuve, de la manière la
plus solide. Il restaura la citadelle de
Montefiascone, aujourd'hui détruite,
et construisit, dans la plus grande des
îles du lac de Bolsena, deux petits
temples, l'un octogone à l'extérieur,
et rond à l'intérieur, et l'autre carré
au-dehors, et octogone au-dedans;
tous deux d'un excellent goût. Il ré-
para, dans Rome, l'église de Saint-
Jacques des Espagnols, éri
glise de Montserrat, et la fa
la banque du Saint-Esprit, et
cour qui est au-devant des l
Vatican. Jules III, par la suite
grada cette dernière construction
faisant enlever les colonnes de
qui la décoraient, pour les trans
ter à sa vigne hors la porte du
ple. Pendant le règne d'Adrien,
n'aimait pas les arts, Sangallo ne
occupé que de travaux peu im
tants; mais lorsque Clément VII
vint au pontificat, il fut envoyé
ce pape, conjointement avec San
cheli, pour travailler aux forti
tions de Parme et de Plaisance.
retour à Rome, il agrandit le Vati
La solidité est la qualité pri
pale de son talent. Il en d
une preuve à Lorette, en répa
l'église de la Vierge qui men
ruine; les nouvelles construc
qu'il ajouta, joignaient à un
trême solidité les proportions l
élégantes. Après le sac de Rom
ment VII s'était réfugié à O
et comme la ville manquait d'e
gallo y construisit un puits
pierre de taille, de soixant
pieds de diamètre, avec de
liers à vis, taillés dans le
au-dessus de l'autre, qui con
jusques au fond du puits. Le
somme descendent par un
caliers, jusqu'à la plate-for
charge l'eau; et, sans ret
leurs pas elles remontent
escalier. Cet utile ouvrag
né du vivant de Clémen
réserve du revêtement de
que Paul III fit achever
différent de celui de San
tiquité n'a jamais eu d'e
parable à ce puits pour
té: il est éclairé, jusque
des ouvertures ména

tiqués les escaliers.
ble a été construit
âteau de Chambord,
citadelle de Turin.
Sangallo en était oc-
s forteresses d'An-
orence, le palais de
nèse, neveu du pa-
'église de Lorette,
l'un de l'autre; mais
nit à tout. Lorsque
es-Quint vint à Ro-
édition de Tunis,
a direction de tou-
furent célébrées en
prince. Il érigea au-
de Saint-Marc, sur
e, un arc de triom-
orné de chaque cô-
nnes corinthiennes,
présentant les vic-
reur, et de figures
te composition, du
excita une admira-
Toujours infatiga-
le duc de Castro, la
, traça l'alignement
ville, et fit, pour les
ombre infini de des-
le maisons. Il cons-
n grand nombre de
te magnifique porte
que l'on regrette de
evée. Par ses soins,
s œuvre les fonde-
an, qui menaçaient
ui lui sert de vesti-
: et éclairée par deux
, et la voûte en fut
tels qu'on n'en avait
Il bâtit la chapelle
arquable par l'élé-
titude des propor-
a, de la manière la
divers escaliers qui
es deux chapelles à
es différends survenus entre le pape et les habitants de Pérouse, déterminèrent Sa Sainteté à y construire une forteresse : celle d'Ascoli eut la même origine. Toutes deux furent achevées par Sangallo, avec une célérité incroyable. Enfin, il se bâtit à lui-même, dans la *Strada Giulia*, une demeure élégante, que les marquis Sacchetti acquirent par la suite, et qu'ils firent considérablement augmenter. Mais l'ouvrage auquel il donna ses soins les plus particuliers, fut l'église de Saint-Pierre, pour laquelle il composa plusieurs dessins différents de ceux du Bramante. Il fit exécuter par Labacco, un de ses ouvriers favoris, le modèle en bois que l'on conserve présentement dans une des salles du Belvédère, derrière la grande niche. Toutefois ce modèle n'obtint pas l'assentiment de Michel-Ange, qui le trouva trop plein de ressauts, de petits membres, de petites colonnes, d'arcs sur arcs, de corniches sur corniches, etc., qui lui donnaient un caractère gothique plutôt qu'antique. Sangallo renforça les piliers de Saint-Pierre, et jeta dans les fondements une incroyable quantité de matériaux pour les consolider. Il commença le grand palais Farnèse, tandis que Paul III n'était encore que cardinal; il l'agrandit lorsque son protecteur fut devenu pape, et l'éleva jusqu'à la hauteur de la corniche. Le pape voulait que cette corniche fût la plus belle qu'on eût jamais vue, et il forma un concours des plus habiles architectes de Rome. Il examina leurs dessins; et après avoir, au grand déplaisir de Sangallo, loué par-dessus tous les autres celui de Michel-Ange, il en demanda aussi un à Meleghino, qui, après avoir été long-temps valet du pape, s'était

livré à l'architecture. Sangallo ne put supporter une telle comparaison ni s'empêcher de dire que le Meleghino était un architecte pour rire. Alors le pape, s'inclinant à plusieurs reprises devant Sangallo, lui dit avec un sourire moqueur : « Nous voulons que Meleghino soit » un architecte tout de bon ; et voici » son brevet. » Il lui donna en conséquence la direction des travaux du Belvédère et de quelques édifices pontificaux, et le nomma architecte du Vatican, avec un traitement égal à celui de Sangallo. Cependant ce fut Michel-Ange qui fit la corniche, et qui changea ensuite totalement les dispositions du palais. Malgré ce désagrément Sangallo fut encore envoyé par le pape, pour aplanir quelques difficultés entre les habitants de Terni et de Rieti, relativement au lac de Marmora. Il termina la discussion en faisant décharger le lac, du côté où était la digue. La fatigue et les chaleurs qu'il eut à supporter pendant ces travaux, lui causèrent une maladie qui l'emporta, en 1546. Son corps fut apporté à Rome, et déposé dans l'église de Saint-Pierre, près de la chapelle Sixtine. Tous les artistes de Rome assistèrent à ses funérailles. On ne voit plus l'épitaphe que sa femme, Isabelle Deta, avait fait placer sur sa tombe.—Antoine-Baptiste-Gobbo Sangallo, frère du précédent, fut également un architecte distingué. Il l'aida dans presque tous ses travaux, fit un grand nombre de notes marginales sur un exemplaire de Vitruve, l'enrichit d'une multitude de figures supérieurement dessinées, et enfin traduisit cet auteur ; mais cette version n'a pas été imprimée. — Bastiano da Sangallo, surnommé *Aristotile*, neveu des précédens à Florence, en 1481, se fit et reçut les principes de Pierre Perugin ; mais il abl bientôt la manière de ce mai prendre un style plus mod s'exerça, pendant plusieurs à dessiner la figure, et cop ques ouvrages de Michel- de Raphaël, avec lesquels lié d'amitié ; et, docile a d'André del Sarto et de Ri peignit un grand nombre d *nes* et de tableaux, avec u distingué : mais le génie de tion lui manquait. Il s'appli que exclusivement à la tive, qu'il avait apprise à sous la direction du Br et à cette époque, il eut de tes occasions de manifester tendue de son talent en ce g plus mémorables de ses tra rent ceux qu'il exécuta lors vation de Léon X au trône cal, et lors de la visite que tife fit à Florence, en 151 tion de Clément VII, l'élév grands-ducs Alexandre et C à la souveraineté, l'arrivée les-Quint à Florence, signal core le talent d'Aristotile. qu'on employait de préfér perspectives ornaient les r décorations les théâtres ; e du peuple, peu accoutumée ces prodiges de l'art, croy voir monter sur ces gradin trer dans ces palais, paraît balcons et à ces fenêtres, q ceau de l'artiste avait créés gue vie et ses travaux mult permirent de se rendre util mille des Médicis et à sa patr dans la vieillesse la plus av avait vécu à l'époque où la était dans tout son éclat; e

rent dignes de ce temps. ans la théorie de la pers- t dans l'anatomie, il ai- sserter sur ces deux scien- e une certaine subtilité et 'autorité qui lui fit donner n d'*Aristotile* (Aristote). erniers jours de sa vie, il agrin de se voir préférer t le Bronzino. Il mourut en

P—s.

GIORGIO (Benvenuto bre chroniqueur, de l'an- illustre maison des comtes ate, dont une branche sub- ore avec honneur à Turin, itième siècle, naquit dans rrat, vers 1450. Admis nce dans l'ordre de Saint- lérusalem, il porta d'a- armes; mais il abandon- carrière pour la culture s, et se fit recevoir doc- roit. Ses talents l'appe- moins que sa naissance iers emplois dans sa pa- élevé, par Boniface IV, à sce du sénat de Casal; et ort du marquis de Mont- partagea la régence avec e Marie, sa veuve. Dépu- luc de Ferrare, en 1493, aranguer, au sujet de la léonore d'Aragon, son alla féliciter, la même an- e Alexandre VI, sur son ; et, en 1494, il se ren- ruck, près de l'empereur), qu'il avait eu l'honneur menter, l'année précéden- passage par Ferrare (2). otoirs que lui laissèrent ses il avait fouillé les archi- ves, et composé, sur des documents authentiques, l'histoire du Montferrat, qu'il conduisit jusqu'à l'année 1490. Il fit un abrégé de cet ouvrage en latin, et le publia lui-même, Asti, 1516; et avec des corrections, Turin, 1521. San-Giorgio fut créé comte par Charles-Quint, en 1523: il mourut, peu de temps après, dans un âge avancé. Sa *Chronique du Montferrat*, fut publiée en italien, pour la première fois, Casal, 1639 (3); Muratori l'a réimprimée en 1733, dans les *Scriptor. rerum italicarum*, XXIII, 307-761; enfin, M. Jos. Vernazza, en a donné une édition corrigée et augmentée, Turin, 1780, in-4°., précédée d'une Notice sur l'auteur. Quoique cette chronique ne soit pas exempte d'erreurs, on la regarde comme un ouvrage important pour l'histoire de la Haute-Italie, à raison des chartes et des titres dont l'auteur appuie son récit (*Voy.* Tiraboschi, *Storia della letterat. italiana*, VI, 768). On doit encore à San-Giorgio: *De origine Guelphorum et Gibelinorum, quibus olim Germania, nunc Italia exardet, libellus eruditus, in quo ostenditur, quantùm hâc in re clarissimi scriptores Bartolus, Panormitanus, Blondus, Platina, et Georgius Merula Alexandrinus à veritate aberraverint*, Bâle, Cratander, 1519. L'ouvrage qu'il a laissé sur l'*origine* de sa famille, se conserve en manuscrit dans plusieurs bibliothèques d'Italie. W-s.

SAN GIOVANNI (Ercole-Maria di) surnommé l'*Ercolino du Guide*, naquit à Bologne, et fut élève de Guido Reni. Son pinceau savait si bien se plier à la manière de son

---

ngue est imprimée *Oratio de l'am- de V. V.* Rome, 1491, in-4°.

(*Mantuanum Rem. regem*, Ber

(3) Cette première édition est si rare, que Muratori employa beaucoup de temps et de recherches, avant de pouvoir s'en procurer un exemplaire.

maître, que ce dernier ayant peint un tableau à moitié, Ercole le copia, puis substitua sur le chevalet sa copie à l'ouvrage de son maître, et le Guide, sans s'apercevoir de la tromperie, acheva le tableau comme l'eût été l'original : aussi employa-t-il volontiers San-Giovanni pour répéter ses compositions, et Bologne possède deux copies de ce genre, dignes en tout point du Guide. Il a exécuté, pour des galeries particulières, plusieurs compositions dans lesquelles il a déployé un style encore plus soigné peut-être : c'était absolument le faire et la manière de son maître, jusqu'à tromper les yeux les plus exercés. S'étant rendu à Rome, sous le pontificat d'Urbain VIII, ce genre de talent excita l'admiration ; et, par un honneur dont bien peu de copistes ont joui, le souverain pontife lui accorda le titre de chevalier. Ercolino aurait poussé plus loin la perfection de son art, s'il n'était mort au commencement de sa carrière.— Jean Manozzi di San Giovanni, naquit dans les environs de Florence en 1590, et peut être regardé comme un des plus grands peintres à fresque qu'ait produits l'Italie. Il fut élève de Mathieu Rosselli. Doué par la nature d'un esprit bouillant et prompt, d'une imagination vive et féconde, d'une main expéditive et franche, il a exécuté un si grand nombre de peintures, tant dans les états romains qu'à Rome même, spécialement dans l'église des Quatre-Saints, ainsi que dans toute la Toscane, et à Florence dans le palais Pitti, que l'on a peine à concevoir qu'il ait pu suffire à tant de travaux, n'ayant commencé à apprendre qu'à dix-huit ans, et ayant cessé de peindre et de vivre à l'âge de quarante-huit ans. Il est bien loin d'avoir le style solide de son maître. Se tout permis, dans beaucou productions, il sacrifia l'a price, jusqu'à introduire chœurs célestes des anges féminin. Mais cette bizar put détruire sa réputation. I ouvrages on cite *la Fuite en* que l'architecte Paoletti a t tée dans une des salles de mie, après avoir fait scie raille sur laquelle cette fre peinte ; quelques unes des de l'église d'*Ognissanti*, e palais Pitti, *les sciences e chassés de la Grèce*, et *par Laurent de Médicis.* de quelques défauts qui appa à son siècle et à son génie, te composition offre des i et des figures de la plu beauté. On y admire surt mère aveugle qui s'éloigne celant, du sol de la patrie. C que aussi, dans la même sa ques peintures, où il a imit reliefs avec une si grande p que les plus clairvoyants cr les figures saillir de la mu peintures du palais Pitti, q pas le temps d'achever, o minées par Pagani, Mon Furini. Ses tableaux à l'I moins estimés que ses fres cun n'est exempt de crudi tiste laissa un fils nomm qui cultiva aussi la peintu a exécuté dans Pistoja de qui ne sont pas sans mérit

SANGUIN *Voy.* Sain Zenghy.

SANKAR *Voy.* Salga

SANLECQUE (Jac graveur, fondeur et impri Lacaille dit natif de Ch Bourbonnais, était, dit Vi ville, de Chanlu dans la mê

viron quatorze ans lors- à Paris, où il porta les ns la guerre de la ligue. G. Lebé, il s'est distingué art. L'ouvrage le plus cu- de ses presses, est : *L'Hist- l'Election et Couronne- roi des Romains*, 1613, omme imprimeur, au res- peu de réputation ; mais aveur et fondeur, il s'est grande distinction. Ce fut ques, son troisième fils, , dit Fournier, « l'art de re des caractères de musi- plus haut point de perfec- il fût possible pour lors. 535, ils commencèrent, r propre usage, la gravure caractères de musique, dis- par *petite*, *moyenne* et *musique*. Ces trois carac- t un chef-d'œuvre pour la des filets, la justesse des iques qui lient les notes, faite exécution ». Jacques que père excellait aussi avure et la fonte des carac- taux : c'est lui qui a fondu res syriaque, samaritain, t arabe pour l'impression polyglotte de Lejay (*V.* XIV, 6). Il mourut le 20 1648, âgé de soixante- . — Sanlecque (Jacques isième de ses fils, étudiait ie, quand Henri son frère, été valet-de chambre de ., et que les troubles d'An- menèrent en France, en- cques dans le protestan- gueul Marville ajoute que éologien pervertit son père. anlecque fils avait une nstruction, qui ne le pré- les faiblesses et des ridicules ips. Très-versé dans la Sco- lastique et dans l'astrologie judiciaire, il possédait plusieurs langues, l'hébreu, le syriaque, l'arabe, le grec, le latin, l'anglais, l'italien, l'espagnol. Sa disposition pour la musique était telle que, sans avoir eu aucun maître, il jouait de toutes sortes d'instruments. Il avait suivi les traces de son père, et partagé, comme on l'a vu, ses travaux dans la fonte des caractères de musique; il avait eu avec lui et G. Lebé, deuxième du nom, un procès contre Robert Ballard, qui, parce qu'il avait le titre d'*imprimeur du roi pour la musique*, prétendait au privilége exclusif d'imprimer de la musique. A la mort de son père, et de Lebé, Sanlecque soutint seul l'instance qui paraît n'avoir pas été jugée. Ce fut à l'occasion de ce procès qu'il composa une *Allégorie*, dont les interlocuteurs étaient le cheval Pégase (marque typographique des Ballard), et la tortue (marque de Sanlecque lui-même). Cette *Allégorie* a été imprimée à la suite d'un *Traité de l'eau-de-vie*, par Balesdens, 1646. Les Petit, les Cramoisy, les Muguet, employèrent les caractères de Sanlecque. Jacques Sanlecque fils avait ruiné sa santé par l'étude, et mourut en novembre 1659. Il avait eu trois fils, savoir : 1°. Louis, le poète (*V.* son article ci-après) ; 2°. un second qui mourut à neuf ou dix ans, et qui dès l'âge de sept ans savait déjà le latin, le grec, l'hébreu ; 3°. Jean, qui suivit la profession de ses père et grand-père, et mourut en 1716, âgé de soixante-deux ans, laissant les poinçons et matrices de sa famille, à Jean-Eustache-Louis Sanlecque, mort en 1778. Marie Del, sa veuve, lui succéda ; et à sa mort, en 1784, la fonderie des Sanlecque passa chez M. Hæner à Nanci. A. B—T.

SANLECQUE (Louis de), poète, né à Paris, en 1652, était fils de Jacques de Sanlecque, l'un des plus habiles graveurs en caractères d'imprimerie (*Voyez* l'article précédent). Entré fort jeune dans la congrégation des chanoines de Sainte-Geneviève, il devint professeur d'humanités en leur collége de Nanterre. Il se distingua de bonne heure par une grande facilité à faire des vers latins et français; mais cette facilité même, dont il abusa trop souvent, l'empêcha de porter ses ouvrages à ce degré de perfection qui brave les injures du temps. Bien que Boileau, qui eut de justes sujets de se plaindre de lui, affectât de le déprécier, il n'en est pas moins vrai que le P. Sanlecque est de tous les satiriques, celui qui a le plus approché, sinon du génie, du moins de la manière de Despreaux lui-même. Parmi un grand nombre d'idées et d'expressions beaucoup trop familières, on trouve dans les Satires de Sanlecque, des vers heureux, de la légèreté, de la finesse, des saillies d'imagination et quelques traits de bonne plaisanterie. Il avait peu vécu dans le monde: aussi c'est presque uniquement sur les défauts et les ridicules des hommes d'église qu'il a dirigé ses censures, sans jamais s'en permettre, même d'indirectes, contre ce que tout chrétien doit respecter. Sa Satire *contre les directeurs*, peint en détail et de la manière la plus piquante, un travers que Boileau n'avait fait qu'indiquer. On lira toujours avec plaisir le *Poème contre les mauvais gestes de ceux qui parlent en public, et surtout des prédicateurs*. Si Sanlecque eût soigné ses autres écrits comme ces deux pièces, sa réputation serait plus éclatante. On peut citer encore de lui le *Portrait d'un Janséniste*, qui commence par ces vers :

Sobre dans ses discours, délicat à se
Portant un fin orgueil au pied du cro
L'esprit impérieux, modeste en ses ha
Fort sévère au prochain, pour soi for
Aux décrets de l'Église écrivain peu

Les Épîtres, Sonnets et M adressés par Sanlecque a chaise, font peu d'honneur de ce poète : la flatterie s'y fade malgré les efforts que teur pour paraître plaisant lier. Lors de la querelle d Nevers avec Boileau et Ra sujet de la Phèdre de Prad lecque, qui n'avait que v ans (1677), prit fait et c ce seigneur. Il se conduis cette occasion, d'une man peu conforme à la gravit état, jusqu'à se rendre l'é odieuse calomnie de Prado sant, dans un Sonnet do plément de Moréri ne nous vé que les quatre premiers

Dans un coin de Paris, Boileau trembl
Fut hier bien frotté, quoiqu'il n'en d
Voilà ce qu'a produit son style peu ch
Disant du mal d'autrui, l'on s'en fait à

Boileau punit Sanlecque e d'*impertinente* une Satire *maltôtes ecclésiastiques*, q pour être de ce dernier, bi n'ait point été imprimée d mi ses œuvres. Il voulut châtier dans le trait suiva pître (faite en 1695) :

Et leur auteur, jadis à Regnier j
A Sanlecque, à Regnard, à Bell

Mais à l'impression il subs hémistiche : *A Pinchène. re, à Perrin*, etc. Le duc avait nommé (vers 1695 que à l'évêché de Bethlée avait la disposition; mai vit des satires que ce p faites contre les faux d

es mondains, pour le met-
ins l'esprit du roi, qui s'op-
iregistrement de ses bulles.
e P. Sanlecque n'ait jamais
ssion de cette dignité, sa fa-
laissa pas de le faire pein-
une soutane violette (1).
ra toujours une vive recon-
pour son protecteur, et il le
iveau d'Horace dans une
i finit par ce trait détes-

it point mort, il est duc de Nevers;

ouve aussi ces vers, qui ne
e plus d'honneur au goût de
:, quoiqu'ils soient d'une
ine facture :

, comme toi, faire aimer la satire?
n, non, Boileau ne sait plus que médire :
l assez vieux, sa Muse d'aujourd'hui,
pour le moins, est plus vieille que lui.
n vers qu'il croit encor sublime;
vain, son vers est plus dur que sa lime.

l, ce poète, revenu à des
ts plus raisonables, fit
ose de Boileau ou *Boileau*
s, dans lequel il représente
de l'Olympe cassant Mo-
gages pour proclamer

ur Boileau dieu de la raillerie.

e passa les dernières années
dans son prieuré de Garnai,
Dreux, qu'il a tant chanté
poésies, et où il mourut, le
1714, fort regretté de ses
ns, qui étaient plus maîtres
u de sa cure que lui-même.
tère du P. Sanlecque tenait
de la bonté et de l'indo-
donne le fréquent commer-
uses. Un seul trait fera ju-
nen il s'inquiétait peu des
la vie. Le toit de sa
était percé, et toutes les
l pleuvait, une partie de sa

chambre se trouvait inondée : alors sa ressource était de changer son lit de place pour se mettre à l'abri de la pluie. Il composa, dit-on, à ce sujet une pièce de vers intitulée les *Promenades de mon lit*, qui ne nous est point parvenue. Selon quelques biographes, cette pièce n'est point de lui. Il paraît que l'église de Garnai n'était pas moins délabrée que le prieuré, si l'on en juge par une Epître ingénieuse adressée au père Lachaise, en 1690. Il adressa aussi quelques placets à Louis XIV; et, si ces vers ne contribuèrent pas à sa fortune, du moins ont-ils ajouté à sa réputation poétique; car deux ou trois de ces petites pièces sont citées dans tous les recueils de poésie. Sanlecque a traduit quelques psaumes en assez mauvais vers. Son petit poème sur la mort du P. Lallemant, jésuite (*In obitum Lalemanni carmen*), mérite d'être distingué par ceux qui attachent du prix aux vers latins composés par des modernes. Voltaire, qui se trompe sur la date de la naissance de Sanlecque, le met au nombre des poètes médiocres, dans lesquels on trouve des vers heureux. Puis il ajoute : « La » plupart de ces vers appartiennent » au temps, et non au génie (2). » Il nous semble que l'assertion contraire conviendrait mieux à l'époque où vivait Sanlecque, et dans laquelle, faute de modèles reconnus, il fallait du génie, même pour faire des vers médiocres. Les œuvres de Sanlecque ne nous sont parvenues que fort incomplètes. Sa modestie, d'accord avec la crainte d'exposer ses Satires contre les faux-dévots à de fâcheuses interprétations, ne lui permit pas de les publier.

(1) Avertissement sur l'épître VII de avoir vu ce portrait.

(2) Siècle de Louis XIV. — *Écrivains*.

Celles de ces pièces qui furent imprimées de son vivant, parurent toujours sans son aveu et hors de France. La meilleure édition de ses poésies est celle d'Harlem (Lyon), 1726. Elles furent réimprimées par les soins de Montchesnay, à la suite du *Bolœana*, Amsterdam, 1742, in-12. D—R—R.

SAN-MARCO (Fra Bartolomeo. *V.* Baccio.

SANMICHELI (Michel), célèbre architecte italien, naquit à Vérone, en 1484 : il embrassa la profession de son père, qui l'aida de son exemple et de ses conseils. A l'âge de seize ans, le jeune Sanmicheli se rendit à Rome pour y admirer les prodiges de l'architecture ancienne, et pour y apprendre les principes de la moderne. Il y vécut dans l'intimité de Buonarotti, de Bramante, de Sansovino, des Sangallo, dont il devait partager la gloire. Ses premiers bâtiments furent les cathédrales d'Orviète et de Montefiascone, d'un style grandiose et correct. Rappelé à Rome, avant même d'avoir achevé ces ouvrages, il entra au service de Clément VII, qui l'envoya dans la Haute-Italie pour y mettre Parme et Plaisance à l'abri d'un coup de main que l'on craignait de la part du connétable de Bourbon. Après s'être acquitté de cette importante commission, dans laquelle il eut pour collègue Ant. Sangallo, Sanmicheli eut le desir de revoir sa patrie, dont il vivait éloigné depuis vingt-cinq ans. La république de Venise, se défiant de l'esprit ambitieux et entreprenant de Charles-Quint et de Soliman II, employait les loisirs de la paix pour se préparer à la guerre. Occupée à relever les fortifications de ses places, elle crut ne pouvoir mieux en confier les travaux qu'à un de ses sujets qui s' distingué dans la pratiqu chitecture militaire. Sanmi dant aux instances du s qu'à ses propres vœux, s'e service des Vénitiens, ap obtenu son congé du pa 1527, l'année même du s me, il bâtit à Vérone le b *Madelène*, qui est le premie bastions angulaires, adopt par tous les ingénieurs La révolution que la déco la poudre venait d'opérer de la guerre, avait fait nécessité d'apporter des ch dans la construction des ses, en puisant dans les m taque les nouveaux princi devait suivre pour calcule défense. Quelques idées par Albert Durer, dans so *De Munitione urbium*, ser tôt à signaler les défauts d systèmes, qu'à suggérer l de les éviter. Les bastions sistaient toujours ; et ce m près Sanmicheli, qu'on a remplacer par ceux à or angles, qui, distribuant ég directement le feu autour laissaient plus aucune pa couvert. La république d appréciant les avantages veaux bastions, en fit cons tout ; et en peu de temps, Peschiera, Brescia, Leg doue, en Italie, ainsi qu Candie, Napoli de Roman Levant, furent mis, par S dans un meilleur état de d purent braver les efforts naces de leurs ennemis. architecte profita de l'infl exerçait sur le gouvernem nise pour l'engager à m fortifications de Vérone,

e bastions et deux portes,
à présent, comme elles le
lis, les plus beaux orne-
cette ville : elle doit aussi
ıeli un pont sur l'Adige, et
Bevilacqua, Torre, Pom-
nossa. En mettant le pied
ne, on ne peut s'empêcher
quer que c'est la même main
soin de la fortifier et de
. La même réflexion sai-
vateur à Venise, où Sanmi-
s le cachet de la force sur
rts de Saint-André, et celui
ıce dans la façade du pa-
ıni. Honoré de l'estime et
é des plus grands hommes
:le, Sanmicheli a consacré
re de Bembo et de Con-
ır deux magnifiques tom-
i décorent l'église de Saint-
ı Padoue : ce sont les der-
rrages importants de ce
ırchitecte, qui mourut à
en 1559, et fut enseveli
lise Saint-Thomas, qu'il
tie, et où reposent les cen-
ıes ancêtres. On trouvera
étails dans Pompei (Ales-
Cinque ordini del' archi-
vile di Sanmicheli, Véro-
; Maffei, *Verona illustra-*
ınza, et Milizia. Voy. aussi
gio di Sanmicheli, Rome,
-8°.; et Sanmicheli : *Ca-*
lla famiglia Pellegrini,
nella chiesa di S. Bernar-
dicata ed illustrata dal
iuliari, Vérone, 1816,
ıvec 30 planches gravées
coli. Cette chapelle, bâtie
ssins de Sanmicheli, pour
de la famille Pellegrini, est
ıue à Vérone, sous le nom
:lla de' Guareschi. C'est
ıt un chef-d'œuvre d'archi-

A—G—S.

SANNAZAR (Jacques), poète célèbre, naquit à Naples, le 28 juillet 1458. Sa famille, originaire d'Espagne, s'était établie à San-Nazaro, château situé entre le Pô et le Tesin, non loin de Pavie. Un de ses chefs avait suivi Charles III de Duras, à la conquête du royaume de Naples. Ses services l'avaient rendu agréable à ce prince, dont il avait obtenu des concessions et des priviléges que ses héritiers ne gardèrent pas longtemps. Jeanne II, en montant sur le trône, n'épargna pas les favoris de ses prédécesseurs ; et les San-Nazaro n'avaient plus qu'un beau nom et un patrimoine borné, lorsque notre poète vint au monde. Il commença ses études sous Giuniano Maggio, célèbre instituteur napolitain; et dans un âge où le cœur d'un jeune homme est ordinairement fermé aux passions, le sien s'ouvrit à l'amour. Il ne faisait qu'atteindre sa huitième année, lorsqu'il céda aux charmes d'une noble demoiselle, dont le nom n'est pas bien connu, quoiqu'il en soit souvent fait mention dans ses vers (1). Obligé de s'éloigner de la capitale, pour suivre sa mère en province, le jeune Sannazar éprouva de bonne heure les chagrins de l'absence. Pendant tout le temps qu'il vécut dans le petit village de Santo Mango, d'où sa mère tirait son nom et son origine (2), il ne fit que regretter

(1) Crispo, Volpi, et tous ceux qui les ont copiés, ont donné à cette demoiselle le nom de *Carmosina Bonfacio*. Mgr. Colangelo combat cette assertion, en invoquant le témoignage de Fabrice de Lana, qui, dans un Dictionnaire imprimé à Naples, en 1536, dit positivement que la personne aimée par Sannazar, était une fille de Pontanus. Malgré cette autorité, nous douterons encore de la découverte. Il nous paraît en effet peu probable que celui qui jouait tous les jours et même à chaque heure (Voy. la VII°. prose de l'*Arcadia*), avec la fille, fût resté inaperçu au père : car Sannazar ne fut présenté à Pontanus, que peu avant d'entrer dans son académie.

(2) La mère de Sannazar s'appelait Maerille Sante-Mango, et descendait d'une noble famille Salerne-

son amie et son maître. C'est au milieu de ces montagnes, à l'ombre des forêts, dans le silence de la nature, que son imagination se développait, en rêvant au bonheur et aux occupations des bergers. Le besoin d'élever ses enfants, ramena la mère de Sannazar à Naples, où elle le replaça sous la direction de son ancien précepteur, qui lui apprit, en peu de temps, le latin et le grec. La passion dont le jeune élève était dévoré, loin de nuire à ses progrès, ne fit que les hâter. Son cœur fut, pour ainsi dire, le foyer qui échauffa son génie. Maggio en parla comme d'un prodige à Pontanus, qui témoigna le desir de le connaître; et il le prit tellement en affection, qu'après lui avoir ouvert sa maison, il ne le crut pas indigne d'appartenir à son académie. Le zèle de Pontanus, les travaux de ses collègues, et la protection dont ce corps était honoré par les princes Aragonais, l'avaient élevé au plus haut degré de splendeur. Il devait être bien flatteur pour un jeune homme de venir prendre place parmi l'élite des littérateurs de son temps, et d'en partager les travaux et la gloire: mais Sannazar, trop malheureux dans ses affections, qu'un excès de timidité l'empêchait de manifester, n'était pas en état de jouir de ces distinctions; et ce fut au milieu même de son triomphe, sur le point d'attenter à s tence. Repoussant bientôt lui un projet si coupable, résolution de quitter son pa rant trouver dans les voya que soulagement à ses peines. tendu qu'il se rendit en Fran on suppose que l'*Arcadia*, ouvrages les plus estimés, tableau et les mœurs. Nous loin de partager cette opinio nous en convaincre, il faudr prouver d'abord que les pal l'Égypte (3) ombragent le s France, et dériver les eaux phée (4), dont, à son retour le poète est obligé de suivre Ces conjectures ne montren prétention de remplir, par pothèses hasardées, les lacu ne vie mystérieuse. Le seu nir qui nous reste de ce voya celui d'une grave maladie d nazar fut atteint, et qui, moment de danger, lui fi dre de mourir loin de sa hors des bras de sa mère, avoir eu le temps de retou écrits qui auraient pu lui p une gloire immortelle. A pei rétabli, qu'il se décida à re à Naples, où de nouveaux l'attendaient. Charmosyne (5 le nom sous lequel il désig quefois sa maîtresse), n'exist et son amant ne put que r des fleurs tardives sur la qui la dérobait à ses yeux aussi bientôt à pleurer la

---

taine. Devenue veuve, elle quitta Naples, et se retira dans une terre appartenant à ses parents, et qui en portait le nom. Sannazar en parle dans une de ses Élégies, où il dit :

At mihi paganæ dictant silvestria Musæ
Carmina;

ce qui a fait croire à quelques-uns qu'il avait habité la ville de *Nocera de' Pagani*. Mais il aurait été facile d'échapper à cette erreur, en consultant une autre Élégie (Le IIe. du 3e. livre), où Sannazar a consigné les souvenirs de son enfance. La description qu'il y fait de sa retraite ne laisse aucun doute sur celle que nous lui avons assignée. La terre de Santo-Mango est près de San-Cipriano, dans le comté de Gifuni, à environ quatre lieues de Salerne: les montagnes et les forêts y portent les mêmes noms que ceux qui leur sont donnés par Sannazar.

(3) La orientale palma. (*Arcad.* 1re.

(4) *Voy.* dans la XIIe. prose de l'*A* description du voyage sous-marin, que obligé de faire, en revenant à Naples

(5) Sannazar l'appelle indistinctem Amaranthe et Charmosyne; ce qui pro sont des noms purement poétiques. D. toutes les éditions, on lit *Harmosynen* : préfère *Charmosynen*, qui en grec si comme Philis *Amour* et Amaranthe

pour laquelle il avait tou-
rvé la plus vive tendresse.
irent une si vive impres-
i cœur, que ses amis l'en-
'éloigner de nouveau de
in de chercher quelques
s dans les amusements de
ne. Il alla passer quelque
utella, chez le comte Ca-
on confrère à l'académie
is. Ce séjour fut consacré
yons d'André de Salerne
rist. XXVII, 432), qui,
peindre un tableau pour
de cette ville, eut l'idée
aux pieds de la Vierge les
vaniglia, dont il emprun-
s pour retracer ceux des
. En attendant, Sannazar
ous les jours plus de con-

L'accueil que le public
es vers, les rendit célè-
our, où l'auteur fut bien-
Il y vécut dans l'intimité
Aragonais, auxquels il se
tièrement. Voulant flatter
il composa plusieurs de
ies connues sous le nom de
ere, (*Glomerus*), ou pe-
-être à cause de l'art avec
ion en était déroulée. Une
ces fut représentée sur le
la cour, pour célébrer
Grenade, et la chute des
Espagne (7). C'est de
farces de Sannazar, la
soit arrivée jusqu'a nous.
écrite en italien, à la dif-
autres, qui étaient,
en dialecte napolitain
nazar ne se bornait pas
à amuser ses protecteurs; il sa-
vait aussi les défendre. Lorsque
le duc Alphonse se mit à la tête
d'une armée pour envahir les états
de l'Église, Sannazar le suivit (9)
dans cette désastreuse campagne, qui
fut une des causes des malheurs de
la maison d'Aragon. Alexandre VI,
trop faible pour venger l'injure faite
à l'un de ses prédécesseurs, travailla,
de concert avec Ludovic Sforza,
pour appeler en Italie les armes de
Charles VIII; et la conquête que ce
monarque fit du royaume de Naples
sépara Sannazar des princes Aragon-
nais, qui s'étaient réfugiés en Sicile.
Il leur resta attaché par ses senti-
ments, et ne flatta pas, comme
Pontanus, l'orgueil de leurs vain-
queurs (10), dont le triomphe ne
fut que momentané. Au retour de
Ferdinand II, le courageux dévoue-
ment de Sannazar fut payé d'indiffé-
rence; et ce ne fut que sous le rè-
gne du successeur de ce monarque,
qu'il en fut récompensé. Frédé-
ric, en prenant les rênes de l'é-
tat, s'empressa d'y rétablir l'ordre
public, d'éteindre l'esprit de fac-
tion, et d'accorder une généreuse
protection aux lettres et aux arts.
Au milieu de ces graves occupations,
les services de Sannazar ne furent

...ut, le ... *vulgare*, dit-il devoir les em-
...ments, et ... qu'elles ne pertent pas atteinte à
...a réputation du poète.

(9) On s'est trompé, en disant que Sannazar avait
suivi Alphonse en Toscane. Il ne dépassa point la
ville de Rome, comme il nous l'apprend lui-même
dans la ... Elégie du IIIe livre. Le poète y ra-
conte ce qu'il a vu dans le cours de cette expédition.
Ipse ego quæ vidi et quorum et il ne vit que *Turcula tecta*. Tivoli ou Frascati, et non pas la
Toscane; *Umbra* ... la cascade de Tivoli,
Lat ... la campagne de Rome; *tres momenta-*
..., *et magna Tyburis* les murailles de Nomen-
tum et de Tivoli, dans la Sabine, etc. Il n'y a pas
un seul mot qui ait rapport à la Toscane; et pour-
tant cette erreur a été partagée par tous ceux qui
ont écrit la vie de Sannazar.

(10) Voyez la VIIIe Elégie du IIIe livre, adressée à Roche-fort, *Rocafortio*, grand chancelier de
Charles VIII (*Voyez* son article XXXVIII, 293).

point oubliés; et le roi lui fit présent de la *Villa de Mergellina*, ancienne résidence des princes Angevins que le poète a immortalisée dans ses vers (11). Ces bienfaits attachèrent de plus en plus Sannazar à la fortune de Frédéric, qu'il accompagna dans l'exil, lorsque, attaqué par les armées combinées de la France et de l'Espagne, son sceptre se brisa sous les efforts de ceux-mêmes qui auraient dû le défendre. Dépossédé de sa couronne, Frédéric vint chercher un asile en France, où il trouva dans Sannazar un compagnon de ses disgraces, qui s'efforçait de les adoucir par son zèle et par son désintéressement. Ce fidèle serviteur n'hésita pas à vendre la plus grande partie de son héritage au profit de celui qui, par ses bienfaits, avait contribué à l'agrandir; et, après avoir fait des tentatives inutiles pour le replacer sur le trône, il revint à Tours afin de lui fermer les yeux, regrettant de confier ses cendres à une terre étrangère. Ce voyage, qui avait été si funeste à son cœur, ne fut pas sans avantage pour les lettres. Sannazar ramassa un grand nombre de manuscrits contenant des ouvrages peu connus ou ignorés d'anciens auteurs; et c'est à ses soins que l'on doit les poèmes de Gratius Faliscus, d'Olympius Némésien, de Rutilius Numatianus, et quelques fragments d'Hippocrate, d'Ovide, et de Solin. Après la mort de Fréd
cun lien n'attachait plus
à la France; mais toutes s
tions le rappelaient en I
l'*Arcadia* venait d'être pu
ouvrage, dont on a pu criti
ques défauts dans un siè
me le nôtre, peu admirat
poésie pastorale, obtint,
parut, l'assentiment gén
soixante éditions, exécuté
cours du seizième siècle,
que ce succès contemporai
faiblit point sous les génér
vantes. Toutes les classes
ciété s'empressaient de lir
gante production, à laqu
trouvait rien à comparer
térature moderne. Gonzal
doue, qui, par ses conse
la valeur, avait plus que
contribué à la chute des A
insatiable de gloire, mit
tous les moyens pour s
cher d'un si beau génie. Il
siré lui faire célébrer ses t
mais celui qui avait quitt
pour suivre un roi dans l'
pas disposé à chanter les
cet heureux conquérant.
tempéra la rigueur de ce
rendant à l'invitation, q
adressée par le *Grand Ca*
l'accompagner dans une to
se proposait de faire à Pou
Cumes, pour y admirer l
débris de la grandeur ro
mais peut-être un plus illu
ger ne s'y présenta assi
plus éloquent interprète. O
que, pendant le chemin, G
parlait des victoires récen
pagne, et que Sannazar lu
la vieille gloire de l'Ital
» nous reste plus d'ennem
» battre, » disait le guerri
» ainsi que parlaient nos

(11) Les biographes de Sannazar citent une de ses épigrammes, pour prouver qu'il n'avait pas été satisfait de ce que le roi lui avait accordé :

Ecce suburbanum rus, et nova prædia donas;
Fecisti vatem, nunc facis agricolam;

comme si un poète devait exprimer autrement sa reconnaissance pour des terres qu'on lui donne. Pour détromper ceux qui s'obtinent à voir un reproche dans les vers que nous venons de citer, il suffit de les renvoyer à une autre Épigramme (la 2e. du 1er. liv.), où le poète fait un éloge pompeux de la générosité de Frédéric.

le poète, en ayant l'air re d'avantage : car il y a il suffit de laisser tom- que la pensée s'achève e. Sannazar, en rentrant trie, y avait trouvé plus ion que de bonheur. Il rait plus aucun des objets e et de ses affections. Sa maître, sa maîtresse, ses s et la plupart de ses amis paru. En mettant le pied atal, il aurait pu se croi- ur une terre d'exil. Ponta- ussi terminé sa carrière, rant par un acte de dé- derniers jours de sa vieil- adémie qu'il avait fon- it survécu, et c'est par- frères que Sannazar vint n dédommagement aux loureuses qu'il avait es- prétend qu'il en trouva s les bras de l'amour, où eter de nouveau, malgré ancé et ses premiers sou- tte inconstance pourrait ar la trempe de son carac- tendre pour n'être point Mais qui sait si on ne trompé à l'expression de ents ? L'amitié d'un poète lement les dehors de l'a- sous sa plume animée cha- peut devenir une amante. - être dans quelques vers une dame de la cour de II, qu'on crut décou- flamme, que les imita- étrarque parviennent si dif- a éteindre dans leurs poé- en sacrifiant à l'amitié, s, et peut-être à l'amour, zar atteignit un âge très- bligé de sortir de Naples mettre à l'abri de la peste it développée en 1527, il se réfugia dans un village au pied du Vésuve, non loin de la retraite où vivait Cassandra Marchèse, cette dame à laquelle on prétend qu'il avait consacré ses dernières pensées. Dès que la crainte de la contagion eut cessé, il quitta cet asile, et reprit ses occupations ordinaires, que la mort vint interrompre au bout de quelque temps. Il expira, le 27 avril 1530, âgé de soixante-douze ans (12). Ses restes reposent dans un magnifique tombeau élevé à grands frais dans une église (13) que Sannazar fit bâtir sur l'emplacement même de son palais de Mergellina. Ce monument fut exécuté à Carrare, par Jean Ange Poggibonsi, de Montorsoli (14), servite, d'après les dessins de Santacroce, sculpteur napolitain, qui a fourni le bas-relief et le buste. Bembo y fit graver le distique suivant :

Da sacro cineri flores : hic ille Maroni
Syncerus musa proximus, ut tumulo.

Pour comprendre le sens de cette inscription, il nous reste à dire que Sannazar, en entrant dans l'académie de Pontanus, reçut le nom d'*Ac-*

(12) On n'est pas bien d'accord sur la date de la mort de Sannazar. Crispo, Costanzo et Engenio le font mourir en 1532. Porcacchi, Capaccio et le Giovio, une année plus tard. Dans cette disparité d'opinions, nous nous en sommes tenus à l'année marquée sur son tombeau à Mergellina. Cette date est confirmée : 1° par le cardinal Seripando, qui, dans son journal, conservé à la bibliothèque royale de Naples, a écrit :

1530
Die 24 Aprilis Actius Sincerus moritur.

2°, par un avis au lecteur placé à la fin de l'édition des *Sonetti* et des *Canzoni*, exécutée à Naples, en novembre 1530, où l'imprimeur Sultzbach s'excuse des fautes qui se sont glissées dans ce livre, à cause de la mort très récente de l'auteur. Boccalini s'est trompé en le faisant périr de misère à Rome.

(13) Il porte même à présent le nom de *Santa Maria del parto*. Sainte-Marie de l'enfantement.

(14) On ne comprend pas d'après quelle tradition un écrivain moderne, d'ailleurs très-exact, a pu avancer que ce tombeau était l'ouvrage de Basile *Zanchi*. Il a voulu dire sans doute Zanchi, dont il existe effectivement un *Tumulus* sur la mort de Sannazar; mais ce n'est qu'une pièce de vers, car Zanchi n'était que poète. Voy. Serassi, qui en a écrit la Vie.

us, sous lequel il a pu- Bembo ne reçut le chapeau
part de ses ouvrages. Il en 1539, c'est-à-dire neuf ans ap
é en italien et en latin : mort de Sannazar. Son poème
ers sont plus nombreux, et n'a que trois chants, lui avait
estimés. Dans les *Elégies* vingt ans de travail : chaque
rapproché de Properce, était soumis à l'examen de Pode
était proposé pour modèle : vieillard vénérable, qui para
lui savoir gré d'en avoir su n'avoir perdu l'organe de l
le style à exprimer d'autres qu'au profit de son jugement
es que celles de l'amour. San- son oreille. Il était d'un go
r n'était pas l'abri de ses traits ; mais difficile ; et Sannazar
us on dirait qu'il les oublie pour vent condamné à refaire
urer la mort de ses amis, et même vers, avant de réussi
aindre le malheureux sort de ter cet aristarque. Cet e
a patrie. Dans un poème sur l'*En-* vérité aurait dû nuire
fantement de la Vierge, il s'est en lui ôtant cette spo
élevé avec son sujet, trop délicat, est le mérite principal
sans doute, pour être livré à l'ima- Cependant en lisant
gination d'un poète, mais que San- lesquels on sait que
nazar n'a point profané, quoiqu'il péniblement passé l
se soit jeté dans tous les détails étonné de n'y rien
de ce mystère. Le seul reproche annonce la contrain
qu'on pourrait lui adresser, c'est d'a- comme nous ven
voir mêlé les rêves du paganisme au avait obtenu les é
langage de la foi, et d'avoir rendu auquel il était des
l'enfer presque fabuleux, en y re- sous les auspice
nouvelant les supplices du Tartare. qui en fit égalem
Mais il ne faut pas perdre de vue tisfaction à l'
qu'au siècle où Sannazar vivait, l'é- d'estime que S
tude de l'antiquité exerçait une telle cour de Rome
influence sur la littérature, et par- étouffer son
ticulièrement sur la poésie, qu'on Alexandre V
aurait cru violer les règles de l'épo- gardés par
pée, en lui refusant l'appui de la ments prin
fable. Ces accusations, que depuis Aragonais
Erasme on reproduit chaque fois il les acc
qu'on parle du poème de l'*Enfan-* un carac
tement, n'empêchèrent pas deux vait pas
papes, le regardant comme un ennemi
ouvrage édifiant, d'envoyer des té- Les tra
moignages d'admiration, on dirait taient
presque de reconnaissance, à l'au- amiti
teur. On a prétendu que Sannazar, favo
encouragé par l'exemple de Bembo, pas
avait osé aspirer à la pourpre ro- Si l
maine. C'est une erreur qu'il est fa- tre
de détruire, en rappelant que le

ınazar bien peu de pages
justifier cette assertion
. Ce qu'on a dit de sa
ıtre le prince d'Orange
ins inexact. Sannazar,
vivre en avril 1530, ne
se réjouir de la mort de
ué le 3 août suivant (*V.* XXII, 41). Il ne l'af-
sans doute, et il y au-
justice à le prétendre.
e plus naturel que d'être
contre le destructeur
ı de campagne à laquelle
é par les plus touchants
ien différent de la plupart
en faveur, Sannazar ne
ıais éblouir par la pro-
on roi lui accordait. Il
s de lui, plutôt en ami,
ıan : sans orgueil dans
, et plein de résignation
ace. Malgré toutes les
ıquelles il se trouva ex-
retour de l'âge, il sut
tte tranquillité d'ame,
de caractère, dont on
naître l'empreinte dans
rages. Conçus dans des
circonstances différen-
issent jamais apercevoir
ôt dans la bonne que
ıvaise fortune qu'ils ont
. Sannazar a chanté avec
nsport les amours des
les occupations des pê-
pourtant l'*Arcadia* est
sa jeunesse, et les *Églo-*
fruits de son âge mûr.
ière, il releva la poésie
l'état de langueur où
ie les froids imitateurs
; et il donna dans les
ıdèle achevé d'un nou-
le poésie à peine soup-
s Grecs, et entièrement
Latins. Ses Églogues *pescatorie* sont la source à laquelle on a puisé dans la suite, toutes les fois qu'on a voulu retracer les travaux et les mœurs des pêcheurs. Sannazar, qui écoutait presqu'avec impatience les éloges prodigués à l'*Arcadia*, se glorifiait lui même d'avoir été l'inventeur de la poésie maritime (*Voy.* Rota). On a pourtant cherché à répandre des doutes sur l'originalité de ces Eglogues, en leur opposant une Idylle de Théocrite (la XXIe.), qui se rapproche du genre, sans en avoir les caractères : car les personnages n'ont de pêcheurs que le nom, tandis que Sannazar déroule le tableau complet de la vie d'une classe d'hommes échappés à l'observation de l'antiquité. Il faut pardonner à Fontenelle le reproche qu'il lui adresse d'avoir fait un mauvais échange des bergers avec les pêcheurs. Il est bien permis à un habitant de Paris de ne pas concevoir le charme que l'on éprouve étant à Naples, à suivre de l'œil ce peuple de bateliers, empressés à gagner le rivage pour y déposer leur proie, y étendre leurs filets, et se délasser de leurs travaux. Il ignorait ; sans doute, l'effet ravissant de ces groupes balancés sur les vagues argentées d'une mer que la tempête embellit comme le calme. Il existe un si grand nombre de réimpressions des Œuvres de Sannazar, que ce serait une témérité de vouloir les indiquer toutes : nous nous bornerons à faire quelques remarques sur les plus estimées. I. *Arcadia*, Venise, Vercellese, 1502, in-4°., très-rare, mais dont on a eu tort de douter, car elle est citée dans le *Catalogue* de la bibliothèque Capponi : c'est la première édition de l'*Arcadia*, exécutée sans l'aveu du poète, qui se plaignit même de cette publication

prématurée. *L'Arcadia* fut réimprimée à Naples, en 1504, par Summonte, ami de l'auteur ; et cette édition a servi de modèle à toutes les autres. Cet ouvrage est un mélange de prose et de vers à la manière de l'*Ameto* de Boccace, qui a été le premier à écrire dans ce genre: Sannazar y fit usage d'une espèce de vers que les Italiens appellent *sdruccioli*, et qu'on pourrait nommer dactyles, dont il n'a pas été l'inventeur, comme on l'a cru, mais qu'il a maniés avec beaucoup de facilité et de goût. Il empruntait des mots *sdruccioli* à la langue latine, toutes les fois qu'il n'en trouvait pas de convenables en italien : ce qui donne souvent à ses églogues un air tant soit peu bizarre. On doit à Jean Martin une traduction française de l'*Arcadia*, Paris, Vascosan, 1544, in-8°. II. *Sonetti e Canzoni*, Naples, 1530, in-4°., très-rare. Si dans ces poésies Sannazar ne s'est montré qu'un imitateur de Pétrarque, il faut convenir qu'il en a été le plus élégant. L'*Arcadia*, les *Sonetti*, les *Canzoni*, une petite pièce sur la prise de Grenade, et quelques lettres qui composent le Recueil complet des ouvrages italiens de Sannazar, ont été publiés, en 1723, en un seul vol. in-4°., à Padoue, précédés de la vie du poète, écrite par Crispo de Gallipoli. III. *De Partu Virginis*, *lib. III.* — *Eclogæ v.* — *Salices et lamentatio de morte Christi*, Naples, 1526, in-4°. Le poème de l'Enfantement de la Vierge ne fut achevé qu'après le dernier retour de l'auteur; ce qui n'empêche pas qu'il ait pu être commencé, même avant son départ. Dans quelques éditions postérieures, on a inséré les deux brefs de Léon X et de Clément VII; le premier rédigé par Bembo et l'autre par Sadolet. Ce poème qui valut à Sannazar le titre de *Virgile chrétien*, a été traduit en français, par Colletet, qui l'a titulé : les *Couches sacrées de la Vierge*, Paris, 1646; et en italien, par Giolito, Casaregi, Gigoni et Lazzari. Les *Églogues* au nombre de cinq, et probablement les seules que Sannazar ait composées. Ceux qui, sur l'assertion de Giovio et de Paul Manuce, ont cru qu'un pareil nombre s'était égaré pendant le séjour du poète en France, n'ont pas réfléchi que la troisième Églogue, est adressée à Ferdinand d'Aragon, retenu prisonnier à Madrid après la mort de son père, et la cinquième à Cassandra Marchese, à laquelle Sannazar ne s'attacha qu'après son retour à Naples. Le poème sur l'*Enfantement* les autres poésies latines de Sannazar furent réimprimés ensemble, en 1719, à Padoue, in-4°., précédés de la Vie du poète, écrite en latin par J.-Ant. Volpi. Cette édition contient, entre autres, les Épigrammes que des éditeurs plus sévères leux ont quelquefois supprimées, par égard pour la cour de Rome: une des plus belles est celle que l'auteur composa pour Venise, et dont il fut noblement récompensé par le sénat de cette ville. Sannazar avait une telle prédilection pour Virgile et Properce, qu'il célébrait tous les ans la fête du premier par un banquet, dans lequel un de ses valets lui récitait les vers du second. Son domestique était un nègre, auquel le maître avait imposé son propre nom; ce qui a fait dire à Lenglet, dans le *Poggiana*, que le poète Sannazar n'était pas un chevalier napolitain, mais un affranchi d'*Actius Syncerus*. La Vie de Sannazar a

ispo, Giovio, Porcac- et dernièrement par lo, dont l'ouvrage a été 1 1820, in-8°. A-G-s.

IRO. *V.* Sampietro.

NGAT. *V.* Camo.

(Louis Prevot de) nac, en 1486, et fut, ent, compatriote de , circonstance qui con- oup à sa fortune. Dès is, il fut pris en amitié e de Montmorenci, qui de son fils Anne, de- ard si célèbre comme ansac, plus âgé de six une Montmorenci, lui ter à cheval, et le fami- les exercices du corps, s il excellait lui-même: na ensuite à la guerre, c lui, en 1522, à la dé- ères, et se rendit l'année s le Milanez avec seize s que le roi envoyait au utrec: il se distingua à Novare et au combat de tant passé sous le com- le Bonnivet, il se fit re- son intrépidité à l'at- s-de-Suze, en 1524. la même année, à la re- ce où périt le chevalier la puissamment le comte a sauver les débris de Moins heureux à la ba- e, il fut fait prisonnier, vaillamment combattu à échal de Lorges. Il fut les vainqueurs, dans le sous les murs de la ville; r même, profitant d'un orable, il sauta sur le général espagnol, s'é revint en France, où la Louise de Savoie, qui u vif intérêt, l'accueillit avec empressement. Cette princesse le chargea de porter à Madrid ses lettres et celles de la famille royale. Pendant toute la captivité du roi, Sansac remplit cette mission avec un zèle qui lui mérita l'amitié de François Ier. Ce prince le combla de bienfaits, lui confia le soin de donner aux princes ses fils les premiers éléments de l'équitation, et le nomma, plus tard, un de leurs gouverneurs. Sansac se trouva, par ces nouvelles fonctions, éloigné de la carrière militaire; il y rentra sous le règne de Henri II; suivit Cossé-Brissac en Piémont (1551), et fut nommé, trois ans après, lieutenant du maréchal Strozzi, commandant les troupes françaises dans le pays de Sienne, qui lui confia la défense de la Mirandole. Le marquis de Marignan vint assiéger cette place, en 1554, avec des forces considérables. Sansac se défendit pendant huit mois, et le marquis de Marignan fut obligé de lever le siége, après avoir perdu trois mille hommes. Cette défense héroïque mit Sansac au rang des plus habiles officiers de son temps. Henri II le nomma gouverneur de ses enfants, avec la permission de continuer à faire la guerre. Sansac, âgé de soixante-seize ans, prit part, en 1562, à la bataille de Dreux, où il était maréchal-de-camp sous les ordres du duc de Guise: il fut atteint d'un coup de feu; c'était la première blessure qu'il recevait, après avoir combattu dans onze batailles rangées, et dans quinze siéges. Il se retira et mourut, quatre ans après, dans sa ville natale. M—z—s.

SAN-SEPOLCRO (Fra Luca di Borgo). *Voy.* Paccioli.

SAN SEVERINO (Robert), général habile et intrigant, vivait à la fin du quinzième siècle. François Sforza,

...u duc de Milan, remarqua ses ...ts, et lui donna un commande... t, que San-Severino conserva ...laut le règne de Galeaz-Marie : ...s après l'assassinat de celui-ci, ...-Severino fut l'agent des intri... ...s de Louis le Maure. Ce fut lui ...i surprit, en 1479, la ville de ...ortone, pour la livrer à l'usurpa... ...ur, et qui l'introduisit ensuite dans ...château de Milan. Cependant ces ...eux hommes, également fourbes ...t ambitieux, ne purent pas demeu... ...rer long-temps unis. San-Severino quitta Louis le Maure en 1481. Il passa tour-à-tour au service des Vénitiens et de l'Église, et il se distingua dans plusieurs rencontres. Il fut tué, le 9 août 1487, sur les bords de l'Adige, et non loin de Trente, en combattant valeureusement pour les Vénitiens contre la maison d'Autriche. Ses trois fils, qui suivirent comme lui le métier des armes, s'attachèrent à Louis le Maure, et furent faits prisonniers avec ce prince, à Novare, par les Français, le 10 avril de l'an 1500. S. S.-r.

SANSEVERINO (Antonello). *Voy.* Sarno.

SANSEVERINO (Ferrante), quatrième prince de Salerne (1) naquit, en 1507, à Naples, d'une des plus illustres familles d'Italie (2). Marie d'Aragon, sa mère, était nièce de Ferdinand le catholique, et cousine de l'empereur Charles-Quint. Elle se remaria peu après la perte de son premier époux, mettant son enfant sous la protection du roi, qui en confia l'éducation au comte de Capaccio, grand amiral du royaume.

Le jeune Sanseverino fut e... les nœuds de l'hymen av... tir de l'enfance. Son nom... chesses tentèrent l'ambiti... tuteur, qui voulut dispo... main du pupille sans ... le temps de consulter son... prince de Salerne fut fia... belle Villamarina, fille ... comte de Capaccio, et h... son immense fortune. Il a... choix, dès qu'il fut en ét... cier les qualités de sa... Après avoir passé ses pre... nées à côté d'elle, pour... ensemble le latin et le ... Pomponius Gauric, leur... il se jeta dans la carrière... et combattit vaillamment... de ses vassaux, qu'il ava... ses frais, pour s'oppose... tion des soldats de Franç... le royaume de Naples. ... lors du sacre de Cha... Bologne, le prince de ... rendit avec un brillan... déposa au pied de l'Emp... présent que les Napo... destiné à ce monarque ... der le pas à l'ambas... pagne, représentant ... pays que le sien, le ... lerne ne parut pas à ... osa y envoyer un d... mes, habillé comme ... ter le premier éte... qui lui était échu ... qu'il avait désiré. ... fut très-irrité ; ma... troubler la joie ... acte de rigueur. ... lerne le suivit en... Flandre, s'efforç... blier, par son dé... de respect dont ... pable. Ce ne fut ... guerre d'Afriq...

(1) Le premier qui porta ce titre fut Robert Sanseverino, fils de Jean, comte de Marsico, créé prince de Salerne, en 1463, par le roi Ferdinand Ier.

(2) Elle descendait d'un compagnon de Robert Guiscard, qui lui fit concession du comté de Sanseverino.

tièrement, et à regagner
reur. Destiné à faire par-
expédition, qui devait
Hassen à remonter sur le
rince de Salerne fit des
valeur, et mérita les élo-
ereur et l'admiration de
après la prise de Tunis,
Naples, pour recevoir
nt dans ses terres. Les
i donna surpassèrent en
les autres barons, et ba-
ême la magnificence du
rgent répandu avec pro-
r de lui, et le récit de
, l'avaient rendu très-
l termit cependant sa ré-
r un acte qui ne pour-
me trouver une excuse
œurs de son temps. En
t une querelle très-vive
uis de Pulignano, qui lui
r un cartel. Le vice-roi,
truit, ordonna que le pro-
t arrêté et enfermé dans
le la *Vicaria*. Non con-
e satisfaction, le prince
oulut punir son ennemi
u'il avait eue de l'appeler
jour que le marquis de
'était mis à une croisée
n pour y prendre l'air,
i traverse le crâne, et
t sur le carreau. On eut
ue l'assassin, vassal du
alerne, s'était chargé de
e de son maître; mais
a malheureuse condition
s, et les priviléges dont
les barons, que le cri-
impuni. Le prince de
e, d'après ce trait, on
osé à croire d'un carac-
féroce, avait des ma-
s, et un goût prononcé
res. Il appela auprès de
Martelli et Bernardo Tas-
so, et protégea les jeunes années du grand Torquato. Il était occupé à relever la fameuse école de médecine de Salerne, et déjà s'était adressé à plusieurs savants, qu'il aurait désiré voir au nombre des professeurs de son université; mais les guerres étrangères et les événements auxquels fut exposé son pays, ne lui laissèrent jamais le temps de réaliser ces projets. En 1544, il accourut en Piémont, pour se mettre à la tête de l'infanterie italienne: il la commandait à la bataille de Cerisoles, où il sut, par sa fermeté et par sa prudence, contenir ses soldats et rallier autour de ses drapeaux les fuyards espagnols, opposant ainsi une dernière digue aux progrès des Français, qu'il empêcha de pénétrer dans le duché de Milan. A son retour, il trouva le royaume de Naples travaillé par les innovations et les réformes. Don Pédre de Tolède, dès le commencement de son administration, avait annoncé des vues hostiles contre les barons, dont il voulait borner la puissance. Les changements opérés dans les lois, et la considération dont il avait entouré les juges, avaient déjà fait disparaître quelques abus; mais ces moyens lui parurent insuffisants pour abaisser l'orgueil de ces grands vassaux de la couronne, qui en étaient souvent les plus dangereux ennemis. Il voulut les terrasser par le bras de l'inquisition, dont la royauté avait su tirer un si grand parti en Espagne; mais les Napolitains, quoique habitués à plier devant la volonté de leurs maîtres, se déclarèrent vigoureusement contre les tribunaux du Saint-Office. Se défiant des promesses du vice-roi, la noblesse et le peuple envoyèrent une députation à l'empereur, pour soutenir les priviléges de la ville contre l'établissement de l'in-

quisition. Le choix tomba sur le prince de Salerne et sur don Placido de Sangro, qui acceptèrent cette honorable, mais dangereuse commission. Ils partirent de Naples, le 28 mai 1547, pour se rendre à Nuremberg, où résidait alors Charles-Quint. Devancés en chemin par un messager de don Pèdre de Tolède, ils trouvèrent l'empereur prévenu contre les députés, qu'il ne voulut point recevoir. Ils parvinrent pourtant à le fléchir, et à lui faire signer même une amnistie générale en faveur de la ville, la restitution des armes qu'on lui avait enlevées, et, ce qui était encore d'un plus grand prix pour ce temps-là, celle du titre de *fedelissime* qu'elle avait perdu. San-Severino, de retour de ce voyage, fut reçu en triomphe par les Napolitains, qui allèrent à sa rencontre, et le ramenèrent jusqu'à la porte de son hotel Le jour fixé pour sa réception chez le vice-roi, il traversa la ville, escorté par quatre cents hommes à cheval, et au milieu d'une foule immense qui se pressait sur son passage. La haine de Tolède s'accrut par ces éclatants témoignages d'estime prodigués à son ennemi. Il résolut de le perdre, et non content de lui disputer quelques droits de préséance, il lui intenta une action pour revendiquer à la couronne la propriété des douanes de Salerne. Le prince défendit avec chaleur sa fortune et ses priviléges; mais atteint par un coup de fusil, qu'on lui tira sur la route de Vietri, il ne se crut plus en sûreté dans un pays où sa vie même était menacée. A peine fut-il rétabli de sa blessure, qu'il quitta le royaume de Naples, et se rendit à Venise. Il reçut l'ordre de paraître devant l'empereur, dans le terme de quinze jours: cette sommation le déconcerta; il ju à propos de s'arrêter à P de se faire précéder à par un de ses courtisans, vait y sonder les disposi Charles-Quint. Quelques mo ques, échappés dans une pre trevue, parurent menaçant prince, qui résolut avec légèreté que d'imprudence, obéir à l'ordre qu'on vena communiquer, et de che refuge à la cour de Henri voya en France Bernardo T entrer en négociation avec dont il obtint le gouvernen de Tarascon et de Beauca vingt-cinq mille écus de pe commandement général d destinée à la conquête de N prince de Salerne se rendi auprès du roi, et se consola fiscation de ses biens, et damnation à mort dont de le frapper à Naples, p de regagner bientôt, à la armée, ce qu'on lui avai l'exil. Henri II, sollicité severino, fit préparer, à quelques vaisseaux qui d joindre la flotte sortie d Constantinople, pour agi cert contre le royaume Cette dernière, au nombi cinquante galères, com Dragut Rais, sous les Sinan pacha, parut, le 1552, dans les eaux de P elle resta jusqu'au 10 aoû qu'elle mit à la voile pou au levant. On croit que ce tion fut l'effet d'une for d'argent payée au pacha guer. Lorsque le prince arriva dans ces mêmes p fut tout étonné d'apprend cadre turque les avait a

jours. Se doutant de
aison, il courut après le
l'engager à revenir sur
is loin de le plier à ses
ut se résigner à l'accom-
nstantinople, où on lui
ue le sultan mettrait à sa
des forces plus considé-
ée suivante. Il y passa
se livrant à la debau-
t toute considération, et
un secours du grand sei-
ant rien entreprendre
le moyens qu'il avait, il
ance, où il pressa inutile-
e lui en accorder davan-
II avait lui-même à se
s armées espagnoles, qui
ses états. Le prince fit
: tentative qui faillit lui
:. Il alla s'établir à Cas-
:ane, d'où il dirigeait un
devait opérer une révo-
le royaume de Naples:
fut déjouée. Quelques
rs périrent sur l'écha-
prince lui-même se-
ous les coups d'un sicai-
le ses amis ne l'eût pré-
:ment du danger qui le
: prince de Salerne ne con-
s d'espoir, retourna en
il fut bien traité tant que
II; mais après la mort
:, ayant embrassé, dans
iviles qui survinrent, le
Huguenots, il mourut à
n 1568, sans fortune et
té. On trouvera des ren-
sur lui dans Ammirato:
obili napol.; Summonte,
Istoria di Napoli; et Se
lu Tasse. A—G—S.

ERINO (Dominique), aquit en 1707, à Nocera, ume de Naples. Il fit ses iversité de cette capitale, dont il fut ensuite nommé professeur. Charles III l'appela auprès de sa famille, et se servit de lui pour faire constater l'imbécillité de son fils aîné, l'infant don Philippe. Admis à l'académie privée de Mgr. Célestino Galiani, Sanseverino y lut plusieurs Mémoires sur des phénomènes anatomiques et physiques. Il employa plusieurs années à déterminer la nature des *moffètes*, à faire l'analyse des eaux minérales de Pouzzoles et d'Ischia; et à rassembler les matériaux pour écrire l'histoire du Vésuve. La plupart de ces travaux passèrent dans les mains de Giannelli, son meilleur élève. Sanseverino mourut le 13 juin 1760. Ses ouvrages sont: I. *De fibrarum sensibilitate atque irritabilitate*, dans un Recueil sur l'insensibilité et l'irritabilité, imprimé à Bologne, 1757. II. *Lezione su d'un vitello a due teste*, sans indication de lieu ni de date. A—G—S.

SANSEVERO (Raimond de Sangro, prince de), un des hommes les plus étonnants du siècle dernier, naquit à Naples, en 1710, au sein d'une famille qui se vante d'avoir eu pour fondateur un cadet de la maison de Bourgogne. Envoyé à Rome, il fit ses études au séminaire Romain, où il annonça des talents extraordinaires et un penchant décidé pour les arts mécaniques. Un jour que ses jeunes camarades se préparaient à donner un exercice public pour rendre compte de leurs progrès de l'année, on parla d'elever, dans la cour même du séminaire, un grand théâtre mobile, qui pût d'abord servir aux thèses littéraires, et ensuite aux exercices chevaleresques. Raimond, presqu'enfant, et n'ayant pas la moindre idée de ces constructions, composa, par la seule

ie, un modèle d'une frise: — un papier pour les g[illegible] gu
, qui mérita l'appro- ses, qui se carbonnisait en [illegible] in
alier Michetti, archi- tant, sans laisser d'étincelles , apr
e-le-Grand. Le jeune l'explosion. Charles III av[illegible]it fa
ue ce dessin lui avait venir une grande quantité de ce p
iqué en rêve, par un pier d'Angleterre, où le se[illegible]cret e
érable, qui s'était an- était soigneusement gardé; Sa[illegible]sere
sous le nom d'Archi- en prend une feuille, l'exam[illegible]ine,
'a pas de détails sur la le lendemain, il en aporte au roi
n cours d'études. Nommé feuilles, que l'on trouve pré[illegible]erable
n par Charles III, et dé- au papier anglais. — Pour l'art typo
ordre de Saint-Janvier, le graphique, le prince Sansevero in
e Sansevero se montra re- venta une nouvelle manière d'impri
ant de ces faveurs, en levant mer en couleur, sans multiplier l
ais un régiment, à la tête tirages et les planches. Sa méth
il combattit vaillamment à la a été reconnue plus avantageus
e de Velletri (1744). Mais ni les celle qui fut proposée, au milie
urs de la cour, ni les travaux dix-huitième siècle, par Chris
guerre, ni l'administration de Leblon, qui exige plusieurs pla
ortune, ne purent le distraire différents tirages, et des fr
nstant de la culture des sciences. considérables (*Voy.* Gautt
urait été difficile, comme dit La- goty, XVI, 600). Sans
de, de trouver partout ailleurs donna un essai dans le
prince, et même un académicien ouvrage où l'on voyait cu
lus instruit que Sansevero, qui eût diverses, combinées ensc
u composer à lui seul une académie se confondre. Lalande fo
toute entière. Ses inventions sont vouer (*Voyage d'Itali*
innombrables; nous n'en rapporte- chap. xvii), que *les*
rons que les principales. L'art de la *couleur que Gautier*
guerre lui doit un nouveau système de *ris, n'avaient pas les*
fortification: — un nouveau plan de *tages.* — Le prince a
tactique pour l'infanterie, approuvé son palais une impr
par le grand Fréderic, et que le ma- était sorti quelques
réchal de Saxe introduisit dans ses il avait aussi un fo
armées: — un canon d'une matière briquer des cristaux
différente du bronze, ne pesant que laboratoire pour se
trente livres, et capable de lancer ques. Parmi ses ess
un boulet du calibre des pièces de cette fameuse *lam*
campagne: ce canon n'exigeait qu'une après avoir brû
charge de cinq onces de poudre, de trois mois d
tandis que nos pièces de campagne, la maladresse d
du poids de deux-cent-vingt livres, que le poids d
n'en consomment pas moins de douze; alimentée cû
— un fusil composé d'un canon, et drachme. Le
d'une seule platine, qui pouvait néan- phénomène,
moins être chargé à poudre et à veut: raldi de Flo
— une nouvelle espèce de chevaux de suite, en fr

arts mécaniques furent en- r Sansevero, d'une machi- al'ique capable d'élever l'eau iteur considérable : —d'une espèce de drap très-mince méable à l'eau (Charles III mais autrement habillé en —d'une fabrique encore plus e de velours de soie d'un le drap de l'autre, qui résis- ment à la pluie : —d'un pro- r imprimer des tableaux sur s, sans employer d'autres x que le velours même, dif- nt nuancé. Charles III pos- tableau de la Vierge, que avait composé lui-même, ant cette image d'un faux sparent : — d'une étoffe de e, parsemée de fleurs, à la des *pekins*, mais dont la blanche n'avait pas d'épais- qui rendait le faux *pekin* plus que le véritable : — de l'art rer la soie végétale de l'apo- *ssica canina*) ; —d'un méca- ur faire des tableaux avec les ou poussières de drap, dont udrait une toile de Hollan- tenture de cette étoffe, qui e grand sallon du château Persano, représente une rec des portraits de plusieurs ges du temps : —d'une pein- l nommait *héloïdrique*, qui délicatesse des miniatures neur des tableaux à l'huile : manière de fixer la couleur ableaux au pastel (on avait enté à l'académie de pein- Paris, en 1753, un procédé e genre; *V.* Loriot). San- mmuniqua sa découverte à , qui lui a consacré un cha- ier de son Voyage (1) : — d'une nouvelle espèce de peinture à l'encaustique, bien supérieure à celle de Caylus. Le prince peignit pour le roi un tableau avec des cires en couleur, dont l'effet était surprenant : —d'une espèce de mastic dont il se servit pour paver deux pièces de son appartement, et qui, tendre comme le beurre, pendant qu'on l'appliquait, devenait aussi dur que le marbre le jour suivant : —d'une manière de peindre sur verre : —du secret d'employer la laque et le cinabre dans les fresques : — de la manière de colorer les marbres de Carrare, dans toute leur épaisseur. Il fit exécuter, pour sa chapelle, une grande inscription, dont les lettres en blanc se détachent, comme les figures d'un camée, sur un fond rouge, le tout ne composant qu'une seule pierre; —de l'art de denteller le marbre, sans faire usage ni de burin ni de ciseau : deux tableaux, entourés de cette espèce de dentelle, furent présentés, en 1780, à l'infant d'Espagne, don Gabriel, par le prince de Castelfranco, fils de l'inventeur : — de l'art d'imiter les pierres fines, et même les dures, comme les agates, les jaspes et les lapis lazuli : Lalande raconte que le prince ayant donné un morceau de son lapis lazuli à la margrave de Bareuth, cette princesse le fit examiner à différents chimistes, qui virent avec étonnement que l'acide nitrique le dépolissait, comme il arrive dans le véritable lapis : —du secret de décolorer les pierres fines, et de les blanchir comme le diamant, etc. Sansevero avait fait différentes observations sur la palingénésie naturelle et artificielle de quelques plantes et animaux; mais il permettait rarement à ses amis d'être présents à ces expériences. Il avait fait construire

(1) ...jeune de Naples, et sur la fixation du ...xx.

une voiture à quatre roues, qui surnageait sur la mer, sans qu'on pût apercevoir le mécanisme qui la faisait flotter et avancer. Le roi fut tout étonné lorsqu'un jour il découvrit de sa terrasse ce nouveau Neptune se promenant sur la surface des eaux. Le voyageur suédois Jacques-Jonas Bjoernstaehl, professeur de l'université d'Upsal, en parle avec beaucoup de détail dans ses Lettres adressées à Gjörwell, bibliothécaire du roi, à Stockholm. Sansevero cultivait avec succès les belles-lettres; et la plupart des inscriptions latines de sa chapelle ont été composées par lui-même. Il voulut consulter les livres sacrés dans leur langue primitive; et en peu de temps, il apprit l'hébreu, le syriaque, et même le grec et l'arabe. Il dépensa des sommes considérables pour orner de sculptures l'oratoire privé de sa famille. L'entablement et les chapiteaux sur lesquels il est appuyé ont été exécutés d'après les dessins que lui-même avait fournis aux artistes; et l'on ne peut qu'en admirer l'élégance et le goût. Sansevero n'eut pas le temps d'achever sa chapelle; mais tout imparfaite qu'elle est restée, elle n'en est pas moins un des plus beaux monuments que la ville de Naples offre à la curiosité des étrangers. Le prince de Sansevero était grand d'Espagne de première classe, membre de l'académie florentine, depuis 1743, et ensuite de celle de la Crusca, sous le nom d'*Esercitato*. Il fut obligé d'écrire une longue lettre latine à Benoît XIV, pour lui expliquer les motifs qui l'avaient engagé à s'enrôler dans la secte des francs-maçons, ce dont le gouvernement lui faisait un crime. Il fut accusé d'hérésie et d'impiété, pour une lettre apologétique, qu'il publia sur les *quipos*, sans avoir d'autre but que celu
ner en ridicule la lourde
des antiquaires. Il obtint
pape que cet ouvrage fût
l'*Index*. Enfin on reproch
ce de blesser l'honnêteté p
en ornant de statues licenci
térieur de sa chapelle privé
qu'aucun genre de célébrité
quât à ce génie extraordi
le supposa entaché de mag
prétendit que toutes ses
ces n'étaient que l'effet d'
secret avec le diable. M
attaques, le prince de San
fut exposé à aucune persé
il mourut, le 22 mars 17
infirmité qu'il avait contra
ses préparations chimiques.
les ouvrages suivants : I. *P*
agevole, e più utile di ese
litari per l'infanteria, Napl
in-fol., avec fig., et rein
Rome, en 1760. II. *Lette*
getica, contenente la dife
bro intitolato : Lettere di
ruana, per rispetto alla su
ne de' Quipu, etc., ibid.,
4°. III. *Supplica alla S.*
Benedetto XIV in difes
chiaramento della Letter
getica sul proposito de'
Peruani, ibid., 1753, in
Lettres à l'abbé Nollet, c
la relation d'une découve
par le moyen de quelques
ces chimiques, 1re. partie
1753, in-8°. V. *Disserta*
une lampe antique, trouve
nich, en l'année 1753 (2
de l'ouvrage précédent), ibi
in-8°. VI. *Vocabolario*
militare di terra, jusqu'à
O, 6 vol. in-fol. VII. L'
lando, opera nella quale s
la dissertazione delle ori
daiche di Tolando. VIII.

izzate ad un libero pen-
la necessità che abbia
nù ostinato ateo di os-
perfetta morale, etc.
hi critici sulla vita di
On y explique de quelle
homet a pu opérer les
'on lui a attribués. X.
ne sopra gli errori dello
I. *Dissertazione sulla*
su i fenomeni della lu-
ttere intorno alla storia
i, sotto il governo de'
, etc. Les sept derniers
ont pas été publiés.

A—G—S.

(Nicolas), le créateur
phie en France (1), était
ville, où depuis plus d'un
mille était admise aux
nicipales. Né le 20 dé-
, il était l'aîné des trois
las Sanson, lequel pas-
la géographie, souhaitait
enfants cultivassent cette
is celui qui fait l'objet de
épondit le mieux à ses
avoir achevé ses huma-
succès, au collége d'A-
vint dans sa famille et se
tier à l'étude de la géo-
avait à peine seize ans,
ttant à profit les travaux
t de Gérard Mercator, il
resser une carte de l'an-
e, supérieure à celles de
cependant il en retarda la
, dans la crainte qu'on ne
son père. S'étant marié
ure, et forcé par son peu
de prendre un état pour
x besoins de sa famille,
le commerce ; mais le
temps qu'il continuait de donner à l'étude, l'empêchait de suivre ses affaires : il éprouva des pertes considérables, céda ce qui lui restait à ses créanciers, et vint à Paris, en 1627, apportant sa carte de la Gaule. Le succès qu'elle obtint lui mérita la protection du cardinal de Richelieu. Il fut présenté au roi Louis XIII, qui voulut recevoir de lui quelques leçons de géographie, et le gratifia du brevet d'ingénieur en Picardie. Il se rendit aussitôt à sa destination, visita les différentes villes de la province pour en examiner les travaux, et revint dans Abbeville, dont il fit réparer les fortifications. Les devoirs de sa place ne ralentirent point son zèle pour la géographie, et il publiait presque chaque année de nouvelles cartes. Louis XIII vint, en 1638, en Picardie pour être plus à portée de surveiller les opérations de l'armée, et pendant le séjour qu'il fit à Abbeville il logea dans la maison de Sanson, auquel il témoigna les plus grands égards. Sanson accompagnait le roi dans ses différentes excursions, et plusieurs fois il eut l'honneur d'être appelé au conseil. Ayant à se plaindre du marchand qu'il chargeait de la vente de ses cartes (2), il s'établit vers 1640, à Paris, pour en surveiller le débit, qui faisait sa principale ressource. Il reçut, peu de temps après, le brevet de géographe ordinaire du roi, avec un traitement de deux mille liv., et fut nommé conseiller-d'état ; mais il n'en prit point le titre dans la crainte, dit-on, que ses enfants ne s'en prévalussent pour se dispenser de continuer l'étude de la géographie. Atta-

de Sanson sont bien défectueuses, j'en conviens, mais c'est lui qui a qui nous a mis en train et en goût de [illegible] qu'avons-nous? *Longuernana.*

(2) Ses cartes étaient son pain. Il avait affaire à Melchior Tavernier, qui était un arabe, et le récompensait mal. Il rencontra mieux dans Mariette avec tout cela il était bien pauvre. *Ibid.*

qué par le P. Labbe, au sujet de la carte de la Gaule, il lui répliqua vivement; et il se proposait de relever en détail les nombreuses méprises de son adversaire; mais le chancelier Seguier les reconcilia, et détermina Sanson à jeter au feu le reste de son manuscrit. Nicolas mourut à Paris, le 7 juillet 1667, et fut inhumé dans la chapelle basse de Saint-Sulpice. Outre ses trois fils, dont on parlera ci-dessous, il a formé plusieurs élèves, parmi lesquels on se contentera de citer Duval son neveu, et le père du célèbre Guillaume Delisle. On ne peut disconvenir qu'il n'ait rendu d'importants services à la géographie; mais c'est justement qu'on lui reproche d'avoir travaillé avec trop de précipitation, et de n'avoir pas assez profité des découvertes astronomiques pour donner à ses cartes le degré de perfection dont elles étaient susceptibles. Fréret en a signalé les défauts dans *deux Lettres* sur Guill. Delisle, insérées l'une dans le *Mercure*, mars 1726, et l'autre dans le tome x, 2e. partie des *Mémoires* de Niceron. La seconde est une réponse à la Notice sur les Sansons, dont l'auteur, pour relever le mérite de ces géographes, cherche à rabaisser celui de Delisle (3). Outre un très-grand nombre de cartes qu'on peut se dispenser d'indiquer, puisqu'elles ont été surpassées depuis longtemps (4), on a de Nicolas Sanson: I. *Galliæ antiquæ descriptio geographica*, 1627, in-fol., en quatre feuilles, et deux de supplément. II. *Græciæ antiquæ descriptio geographica*, 1636, in-fol. III. *Romain*, 1637, en qui IV. *Britannia* ou *Rech l'antiquité d'Abbeville*, 1 Dans cette Dissertation curieuse, Sanson cherch qu'Abbeville est la *Britan* bon (Voy. *Geogr. lib.* qu'elle a fourni la premi qui s'est établie dans la G tagne, pays auquel elle a nom. Il y traite, en passant ges de Pythéas (*V.* ce n l'antiquité de Marseille. V *ce*, 1644, in-fol., en cinq latines et cinq fran *Tables méthodiques pou sions des Gaules et de l* 1644, in-fol., reprodui fils, en 1696; et avec des et des additions par Robe gondy, en 1742. VII. *L' l'Espagne, l'Italie et l'A* 1644, in-fol., quatre ca Le *Cours du Rhin*, en n avec une table alphabétiqu 1646, in-fol. IX. *In Ph liæ antiquæ Phil. Labbe nes geographicæ*, Paris, in-12. Ces deux premièr les seules qui aient paru, nent les remarques de S sur les deux premières l'alphabet, et cependant il de quatre cents erreurs ou son adversaire. X. *Rem la carte de l'ancienne G* à la traduction des com de César de Perrot d'Al 1647 ou 1651, in-4°.; ell vantes ou instructives. X en quatorze cartes, 165 XII. *Index geographicu* in-12. XIII. *Geographi veteri et novo Testamento et in tabulis quatuor co* 1653, in-fol.; 1665, mêm

(3) Cette *Notice* fut publiée par Niceron, tom. XIII, 210-35. On l'attribue à Moulart-Sanson ou à l'abbé Perrier, tous deux petits-fils de Nicolas.

(4) Les curieux peuvent consulter le *Catalogue des cartes et livres de géographie des Sanson*, 1702, in-12.

le Jean Leclerc, 1704
de Saint-Paul, VIII,
sertations géographi-
duites en français, et
édition de la *Bible* de
-fol. Robert de Vau-
du travail de Sanson
raphie sacrée. XIV.
56, in 4°., avec dix-
On conserve à la bi-
loi une *Dissertation*
Sanson *sur le Portus*
NER), qu'il place à
on portrait a été gra-
, format in-4°. W-s.
ICOLAS), l'aîné des
t, fut tué d'un coup
la journée des Bar-
ût 1648), en défen-
ier Seguier contre la
ulace (*V.* SEGUIER).
e de vingt-deux ans,
enir le titre de géo-
e du roi. On lui attri-
e l'Europe, en dis-
vec vingt cartes fran-
atines. — Guillaume
let des trois frères,
icert avec Adrien, le
cartes et des livres de
tre de nouvelles pu-
artes de son père, on
roduction à la géo-
1681, in-12, 3 par-
ie avec de nouvelles
xplications plus dé-

taillées, 1690, 1705, 1714, in-4°. et in-fol. II. *In geographiam antiquam Mich.-Ant. Baudrand disquisitiones geographicæ*, ibidem, 1683, in-12. Il y défend la mémoire de son père contre les attaques de Baudraud (*V.* ce nom), et relève en même temps les nombreuses erreurs de ce géographe; il en signale jusqu'à six cents, dans la première lettre de son *Dictionnaire*. III. *Dissertation* sur ce que Dominique Cassini dit des conquêtes des Gaulois, dans son Traité d'astronomie. il y prétend prouver, contre Cassini, que la Celtibérie et la Galatie n'étaient point des pays maritimes, et qu'il n'a jamais existé sur les rives du Pont-Euxin de peuples appelés Celto-Scythes. Cette pièce n'a pas été publiée; mais on en trouve un extrait assez étendu dans le *Journal des savants*, année 1697, 111-116. L'auteur promettait de l'insérer dans un *Recueil* de traités sur l'ancienne Gaule, commencé par son père, et auquel il avait mis la dernière main. IV. *Lettres sur les changements qui se trouvent dans la carte de l'Asie, mise au jour par de Fer*, Journal des savants, 1697. Guillaume mourut le 15 mai 1703. Il a laissé des Remarques, en manuscrit, sur la Notice des Gaules, de Valois. — Adrien SANSON, géographe ordinaire du roi, comme ses deux frères, eut part aux différents ouvrages de Guillaume. Il cultivait aussi la philosophie et les lettres avec quelque succès. Dreux du Radier a recueilli, dans ses *Récréations historiques* (1, 304), un *Sonnet* d'Adrien, qui mérite d'être lu. Il mourut le 7 sept. 1718, laissant son fond de cartes et de livres géographiques à Pierre Moulart-Sanson, son neveu. Moulart, mort le 30 juin 1730, eut pour successeur son

---

... et quoique les Portugais ... leurs belles estampes ... je ne vois rien pour le ... entre les mains de toutes ... sont toutes. L. Langlès.

... la collection de l'abbé ... du cardinal de Mazarin, ... par N. Sanson, avec ... confusion, quelques ... fausses et tous très-défectueux ... le, ce que n'a été exécuté ... un mappe-monde gravé ... des objets d'art quitté, ... lus le 8 novembre 1810 et ... C. M. P.

neveu, Robert de Vaugondy (*V.* ce nom, XXXVIII, 215). W—s.

SANSON (Jacques), carme déchaussé d'Abbeville, né en 1596, était cousin de Nicolas Sanson, qui, le premier, cultiva la géographie en France avec quelque succès. Après avoir achevé ses études à Paris, il y prit l'habit du Carmel, et reçut le nom d'Iguace-Joseph de Jésus-Maria, sous lequel il est principalement connu. Il acquit bientôt une réputation comme prédicateur, et fut revêtu de différents emplois, qu'il remplit avec zèle (1). Dans ses loisirs, il s'occupait de recherches sur l'histoire de sa ville natale, où il eut la satisfaction de voir s'élever une maison de son ordre; et il mourut au couvent de Charenton, le 19 août 1665. Ses principaux ouvrages sont : I. La *Vie de saint Maur des Fossés*, avec les antiquités de cette abbaye, Paris, 1640, in-8°. II. *Histoire ecclésiastique de la ville d'Abbeville* et de l'archidiaconé de Ponthieu, ibid., 1646, in-4°. III. *Vie de la mère Gabrielle de Jésus-Maria*, fondatrice des religieuses de l'ordre de Saint-François de Paule, ibid., 1646, in-8°. IV. *Récit des vertus d'Antoine Leclerc de La Forêt, avocat au parlement de Paris*, ibid., 1647, in-8°. Le P. Sanson avait été son directeur. V. Le *Martyre du P. Denis de la Nativité* (nommé dans le monde Berthelot), mort pour la foi, dans les Indes, ibid., 1648, in-8°. VI. L'*Histoire généalogique des comtes de Ponthieu et des mayeurs d'Abbeville*, ibid., 1657, in-fol. Il a laissé en manusc *toire ecclésiastique du dio miens;* les *Vies des saints cèse;* la *Chronique des Ca chaussés de France;* et qu tres ouvrages dont on tro tres dans la *Bibl. Carme* Cosme de Villiers, p. 708

(1) Quelques biographes disent que le P. Sanson fut nommé supérieur de la maison des Carmes déchaussés établie récemment à Turin, et que pendant son séjour en cette ville, la princesse royale de Savoie le choisit pour son confesseur; mais le P. de Villiers, que l'on a dû croire bien informé de tout ce qui concerne les religieux de son ordre, n'en fait aucune mention.

SANSOVINO ou TAT ques), célèbre sculpteur tecte italien, plus connu s mier nom, qu'il tenait de s naquit à Florence, vers l'an Comme il annonça de bonn goût décidé pour les arts le plaça sous la direction d du Mont-Sansavino, aupr il fit d'étonnants progrès qu'il avait contractée avec Sarto, contribua beaucou son dessin, et à le préser mitation servile de Mich dont le style exagéré n' rable que dans ses ouvrag vino ne cessait pas de les ce fut dans une des salles Médicis, où ce grand art d'exposer un de ses carto jeune Tatti se rencontra p mière fois avec Raphaël connaître à Sangallo. Ce d gagea de le suivre à Rom fit espérer la protection d dont il était l'architecte. en accepta l'invitation; e trant plus occupé d'app autres que de briller lui employa les premiers m nouveau séjour, à copie beaux monuments de l'ant semblés dans le palais de Bramante, séduit par la que Sansovino mettait da sins, le chargea de modèle currence avec trois autr teurs, le Laocoon, qu'on d

» soit pas la véritable! » Au retour de Léon X de Bologne, Sansovino, qui lui fut présenté, en reçut la demande d'un projet pour renouveler la façade de l'église de Saint-Laurent. Mais Michel-Ange y travaillait aussi de son côté, et l'emporta sur son rival, qui se consola de cet échec, en se voyant préféré à son tour à Peruzzi, à Sangallo et à Raphaël dans la construction de l'église de Saint-Jean-Baptiste, que les Toscans faisaient élever avec une magnificence extraordinaire, à Rome. Sansovino se rendit de nouveau dans cette capitale pour y diriger les travaux de l'église: une chute qu'il y fit le ramena encore une fois à Florence, où il ne tarda pas à apprendre la mort de Léon X, et le découragement dans lequel cette perte avait jeté tous les artistes. Il fit (en 1523), un voyage à Venise, et, à la demande du doge Gritti, il alla visiter l'église de Saint-Marc, dont les dômes menaçaient ruine. Il était sur le point d'en entreprendre la réparation, lorsque la nouvelle inattendue de la mort d'Adrien VI, et de l'exaltation au pontificat d'un membre appartenant à la maison des Médicis, vint ranimer toutes ses espérances. Il alla reprendre, à Rome, les travaux suspendus de l'église de Saint-Jean-Baptiste, et en commença pour les tombeaux de Santacroce, et du cardinal d'Aragon. Il jouissait de ses nouveaux triomphes, lorsque la capitale du monde chrétien, livrée (en 1527), à la licence des soldats du connétable de Bourbon, ne présenta plus qu'un objet de désolation et de misère. Sansovino, à l'exemple de la plupart de ses confrères, se sauva de ce naufrage, et s'estima heureux de recevoir une invitation de la France, qui s'enrichissait des per-

e cardinal Grimani.
npes furent termi-
se défiant de son
, en remit le choix à
cida pour l'ouvrage
tel succès attira sur
ution du pape, qui
uration de plusieurs
de son Musée. Ce
ue minutieux, exige
e et d'adresse, servit
pprécier les talents
il ne se montra pas
tâche. Les éloges,
blait n'étaient pour
iguillons pour l'en-
er encore. Son zèle
is la louange; mais
ui-it à sa santé, et
Rome, il alla se
. A peine fut-il en
re le ciseau, qu'il
urs statues, entre
aint Jacques, pour
te-Marie *del Fio-*
hus dont hérita la
uce (1). Sansovi-
e trente ans, qu'il
la réputation d'un
pteurs de son temps.
que, peu satisfait
onne, il ait aspiré à
sa tête. Se trouvant
du passage de Léon
l'étonna par la ri-
de triomphe élevé
de *San Gallo*, et
décoration dont il
masquer la vieille fa-
se. Le pape, en la
s'empêcher de s'é-
lommage que ce ne

(1) Des plus belles de Sansovino, et qui lui fait le plus d'honneur. On peut en voir le dessin dans le Musée florentin. Sansovino faisant passer un de ses élèves, comme pour son rôle, qu'il en devait avoir pu recevoir sa raison.

neveu, Robert de Vaugondy (*V.* ce nom, XXXVIII, 215). W—s.

SANSON (Jacques), carme déchaussé d'Abbeville, né en 1596, était cousin de Nicolas Sanson, qui, le premier, cultiva la géographie en France avec quelque succès. Après avoir achevé ses études à Paris, il y prit l'habit du Carmel, et reçut le nom d'Ignace-Joseph de Jésus-Maria, sous lequel il est principalement connu. Il acquit bientôt une réputation comme prédicateur, et fut revêtu de différents emplois, qu'il remplit avec zèle (1). Dans ses loisirs, il s'occupait de recherches sur l'histoire de sa ville natale, où il eut la satisfaction de voir s'élever une maison de son ordre; et il mourut au couvent de Charenton, le 19 août 1665. Ses principaux ouvrages sont : I. La *Vie de saint Maur des Fossés*, avec les antiquités de cette abbaye, Paris, 1640, in-8°. II. *Histoire ecclésiastique de la ville d'Abbeville* et de l'archidiaconé de Ponthieu, ibid., 1646, in-4°. III. *Vie de la mère Gabrielle de Jésus-Maria*, fondatrice des religieuses de l'ordre de Saint-François de Paule, ibid., 1646, in-8°. IV. *Récit des vertus d'Antoine Leclerc de La Forêt, avocat au parlement de Paris*, ibid., 1647, in-8°. Le P. Sanson avait été son directeur. V. Le *Martyre du P. Denis de la Nativité* (nommé dans le monde Berthelot), mort pour la foi, dans les Indes, ibid., 1648, in-8°. VI. *L'Histoire généalogique des comtes de Ponthieu et des mayeurs d'Abbeville*, ibid., 1657, in-fol. Il a laissé en manusc *toire ecclésiastique du dio miens;* les *Vies des saints cèse;* la *Chronique des Ca chaussés de France;* et qu tres ouvrages dont on trou tres dans la *Bibl. Carme* Cosme de Villiers, p. 708

SANSOVINO ou TAT QUES), célèbre sculpteur tecte italien, plus connu sc mier nom, qu'il tenait de s naquit à Florence, vers l'an Comme il annonça de bonn goût décidé pour les arts, le plaça sous la direction d du Mont-Sansavino, aupr il fit d'étonnants progrès qu'il avait contractée avec Sarto, contribua beaucoup son dessin, et à le préser mitation servile de Mich dont le style exagéré n' rable que dans ses ouvrag vino ne cessait pas de les ce fut dans une des salles Médicis, où ce grand arti d'exposer un de ses carto jeune Tatti se rencontra p mière fois avec Raphaël connaître à Sangallo. Ce d gagea de le suivre à Rome fit espérer la protection de dont il était l'architecte. en accepta l'invitation; e trant plus occupé d'appr autres que de briller lui- employa les premiers m nouveau séjour, à copie beaux monuments de l'anti semblés dans le palais de Bramante, séduit par la que Sansovino mettait da sins, le chargea de modèle currence avec trois autr teurs, le Laocoon, qu'on d

(1) Quelques biographes disent que le P. Sanson fut nommé supérieur de la maison des Carmes déchaussés établie récemment à Turin, et que pendant son séjour en cette ville, la princesse royale de Savoie le choisit pour son confesseur; mais le P. de Villiers, que l'on a dû croire bien informé de tout ce qui concerne les religieux de son ordre, n'en fait aucune mention.

ur le cardinal Grimani.
groupes furent termi-
ute, se défiant de son
ent, en remit le choix à
se décida pour l'ouvrage
. Un tel succès attira sur
attention du pape, qui
estauration de plusieurs
lées de son Musée. Ce
uoique minutieux, exige
génie et d'adresse, servit
x apprécier les talents
, qui ne se montra pas
le sa tâche. Les éloges,
comblait n'étaient pour
d'aiguillons pour l'en-
ériter encore. Son zèle
sous la louange; mais
té nuisit à sa santé, et
itter Rome, il alla se
ence. A peine fut-il en
endre le ciseau, qu'il
usieurs statues, entre
de saint Jacques, pour
Sainte-Marie *del Fio-*
Bacchus dont hérita la
Florence (1). Sansovi-
peine trente ans, qu'il
a de la réputation d'un
sculpteurs de son temps.
tter que, peu satisfait
ouronne, il ait aspiré à
r sur sa tête. Se trouvant
ors du passage de Léon
, il l'étonna par la ri-
arc de triomphe élevé
orte de *San Gallo*, et
une décoration dont il
ur masquer la vieille fa-
église. Le pape, en la
put s'empêcher de s'é-
el dommage que ce ne

» soit pas la véritable! » Au retour de Léon X de Bologne, Sansovino, qui lui fut présenté, en reçut la demande d'un projet pour renouveler la façade de l'église de Saint-Laurent. Mais Michel-Ange y travaillait aussi de son côté, et l'emporta sur son rival, qui se consola de cet échec, en se voyant préféré à son tour à Peruzzi, à Sangallo et à Raphaël dans la construction de l'église de Saint-Jean-Baptiste, que les Toscans faisaient élever avec une magnificence extraordinaire, à Rome. Sansovino se rendit de nouveau dans cette capitale pour y diriger les travaux de l'église: une chute qu'il y fit le ramena encore une fois à Florence, où il ne tarda pas à apprendre la mort de Léon X, et le découragement dans lequel cette perte avait jeté tous les artistes. Il fit (en 1523), un voyage à Venise, et, à la demande du doge Gritti, il alla visiter l'église de Saint-Marc, dont les dômes menaçaient ruine. Il était sur le point d'en entreprendre la réparation, lorsque la nouvelle inattendue de la mort d'Adrien VI, et de l'exaltation au pontificat d'un membre appartenant à la maison des Médicis, vint ranimer toutes ses espérances. Il alla reprendre, à Rome, les travaux suspendus de l'église de Saint-Jean-Baptiste, et en commença pour les tombeaux de Santacroce, et du cardinal d'Aragon. Il jouissait de ses nouveaux triomphes, lorsque la capitale du monde chrétien, livrée (en 1527), à la licence des soldats du connétable de Bourbon, ne présenta plus qu'un objet de désolation et de misère. Sansovino, à l'exemple de la plupart de ses confrères, se sauva de ce naufrage, et s'estima heureux de recevoir une invitation de la France, qui s'enrichissait des per-

(1) [illegible] des plus belles de Sansovino, [illegible] 1762. On peut en voir le [illegible] du Musée *florentin*. Sansovino en faisant poser un de ses élèves, [illegible] pour son rôle, qu'il en dé[illegible], sans avoir pu recouvrer sa raison.

tes de l'Italie. S'étant décidé à ce voyage, il prit sa route par Venise, et ne sut pas s'y défendre des instances que lui firent Pierre Arétin et Titien, pour le retenir parmi eux. Nommé premier architecte de Saint-Marc (*Proto della procuratia de supra*), en 1529, il fit des grandes constructions pour assurer les coupoles de cette ancienne basilique; il acheva la *Scuola* de la Miséricorde, jeta les fondements de plusieurs églises, de l'Hôtel de la Monnaie, des palais Cornaro et Delfino, et enfin de la bibliothèque dont le sénat avait ordonné l'érection pour placer convenablement les volumes que Pétrarque et le cardinal Bessarion avaient légués à la république. Cet ouvrage, le plus hardi de tous ceux que Sansovino avait projetés, était celui qui l'occupait davantage. Peu de jours après qu'il fut achevé (le 18 décembre 1545), la voûte s'affaissa tout-à-coup, avec un fracas épouvantable (1). Cet accident, que les amis de Sansovino tâchèrent d'expliquer de la manière la plus favorable pour l'architecte, fit beaucoup de tort à sa réputation; car de toutes les causes qu'on citait pour le justifier, il n'y en avait aucune qu'il n'eût dû prévoir. Ceux qui mirent le plus de zèle à le défendre furent l'Arétin et Titien, dont la voix et le crédit balancèrent les clameurs de ses adversaires. En attendant, Sansovino fut jeté dans un cachot, condamné à payer une forte amende, et privé de la place d'architecte de Saint-Marc. Tout ce qu'il lui fut possible d'obtenir ce fut de réparer ce dégât, pour se réhabiliter auprès du sénat et du public. En effet, vers la fin de 1546, la bibliothèque fut couver grande charpente, par laq remplaça la voûte en pierr murailles n'avaient pu sout gouvernement de Venise, déjà, sous différents prétext ni à Sansovino les moyens ter son amende, se hâta de dre sa place et toute sa confi direction de ces grands b n'empêcha pas Sansovino d souvent à son premier art; et tir des églises qu'il a bâties l'admirer comme sculpteu l'avoir jugé comme archite nise n'a peut-être aucun moderne comparable au Évangélistes qui ornent l trade de la chapelle de Sai au tombeau de l'archevêqu pre, dans Saint-Sébastien de François Venieri, à Sair dor; aux bas-reliefs qui dé pavillon dit *la Lozzetta*; a statues colossales représent et Neptune au palais du et surtout aux portes de b la sacristie de Saint-Marc, sovino grava son portrait du Titien et de l'Arétin. vaux sont aussi nombreu timés. Il put s'en occuper vie, ayant conservé sa vig qu'à un âge très-avancé. Il Venise, le 27 novembre 15 quatre-vingt-onze ans (2). S fit élever un tombeau, dan pelle que le chapitre de Sai nien lui avait accordée. Da cle aussi fécond en artistes, grandes réputations en trou plus grandes qui les éclipsai sovino balança, comme ar celle de Palladio, des San

(1) Vasari, et l'abbé Morelli, n'ont pas fait mention de cet accident.

(2) Vasari et Borghini se sont trom sant mourir à quatre-vingt-treize ans.

heli; et, comme sculpteur, il le premier rang qu'à Michel- qu'il n'était permis à person- ller. On trouvera d'autres ren- nents sur Sansovino, dans Va- *ite de' pittori;* Temanza, *Vi- iù celebri architetti Venezia-* filizia, *Memorie degli archi- utichi e moderni.* A—G—s.

SOVINO (François), fils du nt, naquit à Rome, en 1521, pontificat de Léon X. Son qui, après le sac de cette s'était transporté à Venise, a à Padoue, pour y suivre irs de droit. Mais le desir ler à l'académie des *Infiam-* qui venait d'y être fondée, et e jeune Sansovino fut reçu e, le détourna de toute occu- , pour le jeter dans la littéra- e père n'apprit pas sans cha- nouvelle direction que son it donnée a ses études : il alla ndre à Padoue, et moins par asion et les menaces, que par se de paraître devant lui, par- le ramener à ses devoirs. San- reprit avec ardeur les études lé- our lesquelles il se montra quel- aps fort empressé. Il fut reçu r a Bologne, où son père l'a- voyé, afin de le détacher entiè- de l'académie des *Infiam-* Mais son amour pour les let- dus puissant en lui que l'auto- ternelle, l'attacha définitive- la poésie et a l'histoire. En Sansovino fit un voyage à , espérant que son parrain, nait d'y être proclamé pape, nom de Jules III, le comble- faveurs et de richesses. Déçu on attente, et n'ayant obtenu vain titre de *Cameriere ponti-* sans appointements, il revint se, où il épousa une jeune personne, malgré l'oracle de Luc Gauric, qui, en tirant son horoscope, lui avait prédit qu'il embrasserait l'état ecclésiastique. Sansovino fut long-temps prote chez Gabriel Giolito, et se mit ensuite à la tête d'une imprimerie qui portait son nom, et dont l'emblème était un croissant, avec la devise *in dies.* C'est au milieu de ces travaux qu'il fut surpris par la mort, en 1586, et non pas en 1583, comme l'a dit Apostolo Zeno, dans ses Notes sur Fontanini. Sansovino a laissé beaucoup d'ouvrages ; et c'est peut-être leur nombre même qui a nui à leur perfection, en ne permettant pas à l'auteur d'y apporter plus de soin et d'exactitude. Non content de ses productions originales, qui auraient suffi à remplir toute sa vie, il a donné plusieurs traductions du grec et du latin ; des recueils de lettres, de poésies, de harangues; et des éditions de quelques auteurs italiens, qu'il a enrichies de notes et d'observations. Ses principaux ouvrages, sont : I. *Istituzione dell' ordine del Toson d'oro*, Venise, 1558, in-4°. II. *Del governo de' regni e delle repubbliche antiche e moderne*, ibid., 1561, in-4°., traduit en français (par F. N. D. Const.), 1611, in-8°. L'ouvrage, en 24 livres, décrit sans aucun ordre, les constitutions ou formes de gouvernement d'autant d'états, anciens ou modernes, compris celui d'*Utopie*, qui occupe le vingt-deuxième livre. III. *Dell' arte oratoria*, ibid., 1561, in 4°. IV. *Selva di varia lezione*, ibid., 1563, in-8°. V. *Istoria di casa Orsina*, ibid., 1564, in 4°. VI. *Del Gentiluomo Veneziano, dialogo*, ibid., 1566, in-8°. L'abbé Morelli a découvert que c'est un plagiat d'un ouvrage appartenant à Bernardino Tomitano. Voyez son *Catal. de' codici*

taliani della bibl. Nani, pag. 123. VII. *Ortografia delle voci della lingua nostra, ovvero dizionario volgare e latino*, ibid., 1568, in-8°. Sansovino avait composé cet ouvrage pour l'instruction de son fils, auquel il en promettait un autre sous le titre de *Tesoro della lingua volgare*, qui n'a jamais paru. VIII. *Del segretario*, ibid., 1568, in 8°. Cet ouvrage fut réimprimé au moins huit fois, du vivant de l'auteur, qui, dans une lettre placée à la fin du volume, donne des renseignements sur sa vie et ses écrits. IX. *Annali Turcheschi*, ibid., 1573, in-4°. On ne doit pas les confondre avec un autre ouvrage publié par le même auteur, sous ce titre : *Istoria dell' imperio e origine de' Turchi*, ibid., 1568, qui n'est qu'une compilation, de l'aveu de l'auteur, quoique Lenglet Dufresnoy le cite comme exact et curieux. X. *Ritratto delle più nobili e famose città d'Italia*, etc., ibid., 1575, in-4°. XI. *Concetti politici*, ibid., 1578, in-4°. XII. *Cronologia del mondo*, ibid., 1580, in-4°.; ouvrage peu estimé, quoi qu'il eût coûté beaucoup de travail à l'auteur. XIII. *Dell' origine e fatti delle famiglie illustri d' Italia*, ibid., 1582, in-4°. XIV. *Dell' origine de' cavalieri, con gli statuti del Tosone, di S. Michele, della Gartiera, e della Nunziata*, etc., ibid., 1583, in-8°. XV. *Proposizioni, ovvero considerazioni in materia di cose di stato, tratte da Guicciardini*, ibid., 1588, in-8°. Sansovino a publié aussi un Abrégé, et une Vie de cet historien. XVI. *Venezia descritta*, ibid., 1604, in-4°. Cet ouvrage a été augmenté par Stringa et Martigoni. Sansovino a traduit les Institutes de Justinien, le Traité de l'ame d'Aristote, celui d'Agriculture de Pierre Crescenzi, l'Histoire de Nicétas, l de J.-C., de Ludolphe de Sax ouvrage sur les prêtres et les n trats romains, faussement attr Fenestella (*V.* Fiocco). Par Recueils publiés par Sansovi faut remarquer; — 1°. *Centon scelte*, etc., ibid., 1561, in édition préférable à toutes les a quoique le nombre des *Nouve* ait été postérieurement augmen double; — 2°. *Orazioni di* ibid., 1561, 2 vol. in 4°.; *Osservazioni della lingua v del Bembo, Fortunio*, etc., 1562, in-8°.; — 4°. *Satire*, 1563, in-8°. Il y en a de l'A de Bentivoglio, d'Alamanni, guillara, etc., et de l'auteu même; — 5°. *Lettere am* (d'Annibal Caro, Guidiccion bo, etc.,) ibid., 1574, in- trouvera d'autres renseigneme Sansovino, dont il nous ser possible d'indiquer tous les tr dans Niceron, tome XXII, et suiv., Haym, Fontanini et *Bibl. ital.*, et dans la lettr nous avons parlé au n°. VIII article. A—G

SANTA-CRUZ. *V.* S Croix.

SANTA-CRUZ DE MARZE (Don Alvar de Navia O vicomte de Puerto, marqui capitaine et négociateur esp était le chef d'une des plus il maisons du royaume des A Il naquit vers 1687, et fut ze ans colonel des milices va la province pour la défe Philippe V, attaqué par le riaux et les Anglais. Dans si tendre, il montra la sagess talents d'un militaire consom ses premières armes dans le me de Valence dont l'archidu

t de s'emparer, signala sa
: au siége de Tortose, et fut
é pour la Sicile avec son ré-
En 1718 il fut nommé ma-
e camp, et prit le comman-
les troupes espagnoles dans
igne; mais il passa bientôt
en qualité d'ambassadeur,
nt à obtenir l'accession du
r au traité d'Hanovre. Quoi-
tudes eussent été interrom-
bonne heure, et qu'il eût
uis dans les camps, il avait
es connaissances très-éten-
s l'art militaire et la poli-
s divers états de l'Europe.
n coup d'œil juste et péné-
saisissait le véritable point
ussion, et parvenait presque
à ramener, à son avis, les
teurs. Le desir qu'il avait
ruire lui fai-ait regretter le
'il passait dans les fatigues de
entation; mais sacrifiant son
es devoirs, il portait dans
é les manières les plus ai-
t beaucoup d'enjouement; il
it à réunir les jeunes gentils-
de la cour de Turin qui
ent le plus de dispositions
tude, et leur distribuait des
ur les exercer et développer
ents. Il avait le projet d'un
naire qui aurait renfermé
ions précises sur tous les
sur toutes les sciences; et
tait, pour l'exécution de
, sur les secours de ses
collaborateurs. Mais il re-
1727, l'ordre de se rendre
rès de Soissons, et il revint
ambassadeur près de la cour
ce. Il fit, pendant son séjour
, diverses expériences avec
let d'arçon et un canon de
ention, lequel, avec une
e poudre, portait un bou-
let du poids d'une livre et demie à huit cents pieds. Santa Cruz demandait à son souverain la permission d'équiper et d'armer un régiment d'après ses calculs; mais l'Espagne était occupée alors de la défense de ses possessions sur la côte d'Afrique. Il fut l'un des lieutenants généraux chargés de l'expédition contre Oran; et après la prise de cette ville, il en fut nommé gouverneur. Dans une sortie contre les Maures, il reçut un coup de fusil à la cuisse, et étant tombé de cheval, il fut pris (1) et massacré, le 21 novembre 1732, à l'âge de quarante-cinq ans. On a du marquis de Santa Cruz: *Réflexions militaires*, Turin, 1724, et années suiv., 10 vol. in 4°., auxquels on joint un onzième volume imprimé à Paris en 1730, même format (2). Cet ouvrage a été traduit en français par Vergy, Paris, 1735, 11 vol. in-12. Le général espagnol Contreras, distingué par le siége de Tarragone, qu'il soutint en 1811, en a publié un abrégé en 1786. On y trouve des observations intéressantes sur les qualités d'un général, et les dispositions qu'il doit prendre avant de commencer la guerre; les surprises, les embuscades, les passages des rivières, les espions, les premières démarches d'un général, la guerre offensive, les campements, les marches, les batailles, les révoltes et les moyens de les com-

1. Les Maures se contentèrent d'abord de le dépouiller de son argent, de sa montre enrichie de diamants, etc.; mais l'un d'eux, avant de chercher leur général pourrait bien les obliger à restituer ces objets au prisonnier, les détermina, pour plus de sûreté, à lui couper la tête.

2. Ce onzième volume est le premier d'un autre ouvrage que l'on doit aussi à notre auteur, et qui a pour titre: *Commentaires sur les Mémoires de Montecuculi*. Il n'a pas été traduit en français, parce qu'on trouvait probablement que l'éloge de plusieurs généraux français contenu dans cet ouvrage pouvait faire soupçonner l'auteur, dans quelques passages, d'avoir voulu flatter la nation française.

primer, les siéges, blocus, capitulations et prises de places, la guerre défensive. D'après le plan de l'auteur, cet ouvrage devait avoir vingt volumes, mais il n'eut pas le loisir de le terminer. Son style est simple et naturel, deux qualités bien remarquables dans un écrivain espagnol; et l'on voit qu'il avait fait une étude approfondie des auteurs stratégiques anciens et modernes. Le marquis de Santa-Cruz se proposait de publier l'*Histoire de tous les traités* faits par les rois d'Espagne, depuis Ferdinand le Catholique, et il avait obtenu la copie de tous les actes déposés aux archives de Simancas. On doit regretter que sa mort prématurée nous ait privés de cet important ouvrage. V. l'extrait de l'*Eloge de* Santa-Cruz dans les *Mémoires de Trévoux*, décembre, 1733. — Sa fille, Irène Quiros de Nabia, se distingua par un rare talent pour la poésie latine. On en peut juger par une pièce qu'elle composa, en 1742, à l'occasion de l'arrivée de l'Infant Don Philippe en Italie, et qui est insérée dans les *Mém. de Trévoux* (mars, 1742, p. 528); on y trouve autant de grâce que de facilité.

W—s.

SANTANDER (Charles-Antoine Laserna de), savant bibliographe, naquit le 1er. février 1752 (1), à Colindres en Biscaye, d'une famille ancienne, et qui a fourni plusieurs hommes distingués à la magistrature. Il fit ses premières études au collége de Villagarcia, alors dirigé par les jésuites, et entra dans la Société. La suppression de cet ordre l'obligea de renoncer au plan de vie qu'il avait adopté; il acheva son cours de philosophie niversité de Valladolid, et à l' vingt ans, alla demeurer à Bru avec un oncle (don Simon d tander), ancien secrétaire catholique, et bibliographe tr truit. Cet oncle lui inspira l des livres, et en mourant, lui avec le reste de sa fortune, bliothèque, l'une des plus ric des plus nombreuses des Pay Laserna, trop généreux pour ter des dispositions favorab son oncle, appela ses frères a tage de la succession, et ve bibliothèque pour quatre-ving francs à un amateur de Bru qui promettait d'en faire j public. Nommé, en 1795, c vateur de la bibliothèque de l de Bruxelles (2), il n'épargna n ni soins pour enrichir cet éta ment, qu'il accrut par la réun l'ancienne bibliothèque des d Bourgogne, et de celles des a supprimées, et par les *double* obtint des divers dépôts litt de Paris : c'est ainsi que ce bliothèque est devenue l'u plus belles de l'Europe. Br doit aussi à Santander l'étal ment d'un jardin botanique e musée de tableaux. Il fut mé correspondant de l'Instit France, peu de temps apr organisation, et mourut à B les, au mois de novembre 18 l'âge de soixante-un ans. On lui : 1. *Catalogue des livres bibliothèque de don Simon de tander*, Bruxelles, 1792, 4 in-8°. Il avait rédigé ce Catal lorsqu'il voulut mettre en ve

(1) D'autres disent, le 1er. février 1751, ou le 18 juillet 1752.

(2) On sait qu'il offrit généreusement cette place au savant bibliographe Mercier, abbé de Saint-Léger, qui se trouvait alors ressource (*Voy.* Mercier, XXVIII, 345).

e de son oncle. L'ama- rait achetée la lui ayant bout de quelques années, tre le Catalogue, Bruxel- avec de nouveaux fron- es cartons contenant les cquisitions, et enfin un *Supplément* composé des antes : 1°. *Observations rane du papier employé nzième siècle.* Ce mor- se six pages, avec cinq nches qui représentent des fabriques d'Allema ays Bas, de Paris et de *Mémoire sur l'origine et usage des signatures et dans l'art typographi-* lles, 1795, in-8°. de 30 ablit que l'invention des est due à Jean Koelhof , imprimeur à Cologne, it servi dès 1472, pour n du *Præceptorium di-* le Jean Nyder, et que les ec des signatures, anté- ette date, sont apocry- t aux chiffres, il en fait 'usage à l'année 1471, mpression du *Liber de utriusque fortunæ*, par Chartreux (Cologne, Ter in-4°.) et qui est plus e deux ans, que celle du *claris mulieribus*, Ulm, par Marolles, comme le re imprimé avec des chif- *præfatio historico-critica t genuinam collectionem nonum Ecclesiæ Hispanæ ro Hispalensi metropoli-* telles, 1800, in-8°. C'est que Laserna avait com- our la collection de ca- nons de Saint-Isidore, ouvrage très-important pour l'Histoire ecclésiastique, et qu'il souhaitait de voir imprimer, projet que les circonstances n'ont pas encore permis de réaliser (4); il a fait suivre cette préface, d'un calque des différents manuscrits consultés par le P. Burriel, dont il possédait la copie autographe, et de sa correspondance avec Champagne, alors secrétaire de l'Institut (1801), au sujet de quelques observations du savant Koch, sur le véritable auteur des interpolations faites aux Décretales (*V.* Isidore Mercator, xxi, 292). Laserna n'ayant pas pu trouver un nouvel acquéreur pour sa bibliothèque, se détermina enfin à la faire transporter à Paris, où elle a été vendue publiquement, dans les premiers mois de 1809; mais le catalogue n'en est pas moins conservé par les amateurs, à cause des précieuses Notes bibliographiques qu'il renferme sur un grand nombre de livres imprimés en Espagne ou en Belgique, et peu connus en France. II. *Note additionnelle à l'extrait de l'instruction sur la manière d'inventorier les dépôts littéraires*, Bruxelles, an III (1794), in-8°. III. *Dictionnaire bibliographique choisi du quinzième siècle*, Paris, 1805-7, 3 vol. in-8°. Le premier volume contient un Essai historique sur l'origine de l'imprimerie et son établissement dans les villes, bourgs et monastères de l'Europe; suivi de la Notice des imprimeurs connus avant l'an 1500. Les deux autres renferment la description, par ordre alphabétique, des éditions les plus

traduite, comme on l'a dit par rt. Parmel.

(4) On renvoie, pour le détail de cette précieuse collection, à ce qui en a déjà été dit aux art. André Marc Burriel, IV, 345, et Isidore de Séville, XXI, 292.

recherchées, au nombre d'environ quinze cents. A la fin du dernier volume, on trouve un tableau synoptique des lieux, au nombre de deux cent quatre (rangés par ordre chronologique), où l'art typographique a été exercé dans le quinzième siècle, avec le nom des premiers artistes. Cet ouvrage, fruit de recherches laborieuses, est très-estimable. La fable qui attribue l'invention de l'imprimerie à Laurent Coster, de Harlem, imaginée par Junius et soutenue, avec beaucoup d'adresse par G. Meerman, y est solidement refutée. Laserna prouve que Harlem, loin de pouvoir se vanter d'avoir été le berceau de l'imprimerie, ne doit pas même se flatter que cet art y ait été exercé pendant toute la durée du quinzième siècle. IV. *Mémoire historique sur la bibliothèque publique dite de Bourgogne, présentement bibliothèque publique de Bruxelles*, ibid., 1809, in-8°.

W—s.

SANTE (Gilles-Anne-Xavier de La), poète latin, né dans la Bretagne, près de Rhédon, le 22 déc. 1684, embrassa la règle de saint Ignace, et fut attaché à différents colléges. Ses talents l'ayant bientôt fait connaître, ses supérieurs l'appelèrent à Paris, où il se montra le digne émule du P. Porée, dans la chaire de rhétorique du collége de Louis-le-Grand. Il eut la gloire de former un grand nombre d'élèves, qui se sont distingués dans la magistrature et dans les lettres, parmi lesquels il suffira de citer Turgot et Lemierre. Il mourut à Paris, en 1762. Quoiqu'il n'ait guère écrit qu'en latin, le P. La Sante est pourtant l'auteur de quelques *Vaudevilles* ingénieux, qui eurent beaucoup de succès dans le temps, tels que le *Sauvage à la* *Montreur de lanterne n* etc. Indépendamment d'u sur la maladie et la gué roi, en 1728, in-4°.; français et d'*Epigramme* sur la naissance du duc gogne, on a de lui deux très-estimés : I. *Oratione* 1741, in-12; c'est la sec tion. Outre le panégyriqu François Régis, on distinç cette collection, l'oraiso de Louis XIV, prononcée teur, au collége de Caen, cours sur la prééminence çais dans les lettres. Ces d ceaux sont accompagnés duction française, par Rivet, professeur d'hum collége Louis-le-Grand. Préface, l'éditeur se plaint cadence de la littérature l *Musæ rhetorices, seu can bri sex*, Paris, 1732, in- primé à Londres; et avec tions, Paris, 1745, 2 vo C'est le recueil des vers et récités par les élèves Sante, mais retouchés et co l'habile professeur. Il est d'un poème intitulé *Ferr* lequel le P. La Sante déc nière de fabriquer le fer et rents usages. Ce Poème, q posa dans le Berri, vers 17 mença sa réputation, et f mé plusieurs fois séparé premier livre des *Musæ* offre les origines poétiques part des jeux de l'enfance. contient une suite de sujet livres saints. Le troisième pose de Pièces à la louan et de sa famille. Le quatri sente diverses description l'histoire des Perses, des G

; le cinquième des sujets
iques; et enfin le sixième,
qu'on n'a pu classer sous
précédents, et parmi les-
marque l'extrait d'un Poè-
mort d'Absalon. La grâ-
gance sont les qualités dis-
de ce Recueil, souvent
é, et dont M. Amar a don-
nouvelle édition, Paris,
-12. W—s.

E-BARTOLI (Pietre).
OLI.

EN (Laurent Van), phi-
poète latin, né à Amster-
er. février 1746, fut d'a-
iné à la carrière commer-
était celle de son père;
goût l'entraînait vers les
son excellent maître Pierre
I acheva de l'y décider. Il
i l'exemple de Dorville et
l'autres, pouvoir unir les
commerce; mais des revers
dans la fortune paternelle le
it (1772) à chercher une
dans ce qu'il n'avait regar-
mme agrément. Après avoir
umanités et sa philosophie
dam, étant allé étudier le
Leyde, les circonstances
nt à s'y faire répétiteur
: science. Dès 1767 il avait,
ns de ses condisciples à
e Burman (Gérard Hooft,
charie Coudere et Lambert
), publié un Recueil de
juvenilia, où l'on distin-
oductions. Il avait déjà fait,
pour raison de santé, un
n Allemagne. Se trouvant à
1776, il y fit réimprimer
ilia chez P.-Fr.-Amb. Di-
3e. édition a paru en 1784,
chez Elmly. Le mérite se
ent enlever les succès aux-
froit. Van Santen l'éprouva
manquant consécutivement à Amsterdam une chaire de jurisprudence, et celle de Burman, son maître, démissionnaire. Il cessa d'aspirer à cette distinction littéraire, et il y gagna du côté de l'indépendance. Dans les troubles politiques qui ne tardèrent pas d'agiter les Provinces-Unies, Van Santen suivit le parti patriote, et ses productions poétiques de ce temps l'attestent. Nommé membre de l'administration municipale de Leyde, il ne s'en conduisit pas moins, dans ses nouvelles fonctions, avec beaucoup de modération et de sagesse. Volontairement rentré dans la vie privée, il se vit, la même année (1795), créé curateur de l'université de Leyde : il a signalé son association au curatorat par deux institutions. C'est principalement à lui qu'on est redevable de l'établissement d'une chaire de littérature et d'éloquence hollandaise, conférée à M. Siegenbeck, qui l'occupe encore. Il fit également réunir la numismatique à la chaire de grec, à laquelle fut appelé, mais sans résultat, Emmanuel-Gottlieb Huschke. Ayant inutilement recouru, pour sa santé, aux eaux de Spa, il trouva le terme de sa carrière à Leyde, le 10 avril 1798. Il avait beaucoup travaillé sur Ovide et sur Catulle, et s'était flatté d'en devenir éditeur; mais le temps lui a manqué. Van Santen, aurait pu prendre pour devise : *Festina lentè*. Le catalogue de sa bibliothèque a été publié par J. Van Thoir, sous ce titre : *Bibliotheca Santeniana* (V. le *Magas. encyclopéd.* 5e. ann. III, 364). On a de lui, outre ses *Juvenilia* déjà mentionnés : I. *Carmina*, Utrecht, 1780, in-8°. II. *Propertii elegiarum libri IV*. Utrecht, 1780, in-4°. Il n'a fait que mettre au jour

et achever sur ce poète le travail de Burman, son maître, III. *Homeri et Callimachi hymnus in Cererem, et alia minora Carmina*, Leyde, 1784, in-8°. IV. *Callimachi Hymnus in Jovem.*, ibid. V. *Callimachi hymnus in Apollinem, cum emendationibus ineditis L. C. Valkenærii et interpretatione L. Santenii*, Leyde, 1787, in-8°. Ces traductions prouvent combien il était familier avec l'original, et combien il avait de facilité à le rendre en vers latins. VI. *Marii Servii Honorati centimetrum, ex vetustissimis exemplaribus correctum*, ib., 1788, in-12. VII. *Valerii Catulli Elegia ad Manlium*, ib., 1788, in-4°. C'est un échantillon de son travail sur Catulle. VIII. *Essai sur la partie mécanique de la poésie*, en hollandais. IX et X, des éditions de *Jani Helvetii poëmata*, et de *Josephi Farsetii, patricii Veneti, carminum libri II.* Ib., 1782 et 1785, in-8°. XI. *Deliciæ poëticæ, fasciculi VIII*, ib. 1783-1796. C'est un Recueil curieux de poésies latines modernes, en partie inédites. — Il était sur le point de publier le *Terentianus Maurus* et le *Callimaque;* mais il a eu soin que son travail ne fût pas perdu. Son ami M. Jacob Henri Hoeufft a publié le Recueil complet de ses poésies latines en 1801, 1 vol. in-8°., et il y a ajouté une biographie étendue que nous avons principalement consultée pour cet article. M. Hoffman Peerlkamp a donné un très-bon article sur Van Santen, dans ses *Vitæ Belgarum qui latina carmina scripserunt*, 1822. M—on.

SANTERRE (Jean-Baptiste), peintre, naquit à Magny, en 1651, de parents pauvres, qu'il perdit lorsqu'il était encore fort jeune. Après avoir étudié quelq sans fruit la peinture chez médiocre, il devint élève longne l'aîné, et, s'étant j ment fait une loi de pre jours la nature pour modè vint à produire des ouvr estimables. Il peignit, p XIV, un tableau de Saint en extase, qui fut placé da chapelles de Versailles; prince desira aussi pos *Madelène* que Santerre a pour un particulier. Sa qui fut son tableau de r l'académie, et qui fut p les salles de cet établiss 1704, est maintenant au Louvre. Cet ouvrage jo juste célébrité, ainsi que d'*Adam et Ève*. Santerre lentement et avec peine, pas le génie qui invente l compositions. Il eut du bon esprit de connaître la son talent, de ne rien en qui fût au-dessus de ses parvint ainsi à tenir un r rable dans l'école fran dessin était correct, et s très-gracieux. Il excellait peindre les femmes et les les. Ses élèves lui servaie dèles. Dans sa dernière m brûla, par scrupule de c un grand nombre d'étude mes nues : il mourut à 1717. Quoiqu'il fût quel peu froid dans ses ouvr ce qu'il les terminait tro bleau de Sainte-Thérèse n moins fameux par l'expr a su donner à la sainte, adolescent paraît vouloir ne flèche. Semblable en ce teur Bernin, qui avait t même manière un sujet

les convenances à l'art. Ce ossédait bien l'anatomie et ctive. Il devint très-bon co- n ne se servant que de cinq primitives, toutes tirées de erres. Son procédé, dont vons juger les résultats, lre probable ce que l'on des peintures anciennes, ulièrement d'Apelles. D-T. ERRE (Claude), brasseur lans le faubourg Saint-Antoine, acquit, dès le commencement des troubles de la révolution, ascendant sur la populace quartier, et fut remarqué es les émeutes, particulièrement celle du 14 juillet 1789, uivie de la prise de la Bastille était, disent les Mémoires ps, un homme sanguinaire, t sans éducation. » Il avait ntes conférences avec les parti d'Orléans, au Palais-à Mousseaux. Dès la fon- : la garde nationale, il fut ommandant de l'un des bataillons faubourg. Attaché au parti re à Lafayette, il fut accu- : commandant-général, d'après son aide-de-camp Desle jour où le peuple s'était tumulte au château de Vinanterre repoussa l'accusa- intenta un procès à Lanais, ayant pris part, la née (1791), à l'émeute du e-Mars, pour faire prononchéance du roi, il fut déclaré de corps, prit la fuite, a, de même que Marat et Libre, par l'amnistie qui mée après l'acceptation de ation, il obtint plus d'in- 1792, pendant la lutte ns contre le parti royaliste, et fut un des principaux conducteurs de la populace de son faubourg, dans la journée du 20 juin (*V.* Marie-Antoinette, XXVII, 82). S'étant porté aux Tuileries, après avoir fait agréer un des drapeaux de l'insurrection à l'assemblée législative, on le vit abreuver d'outrages le roi et sa famille. Lorsque le calme fut rétabli, par le secours de la garde nationale, on l'entendit s'écrier de dépit : « Le coup est manqué. » Bertrand-Moleville rapporte que, vers la même époque, on surprit un de ses affidés qui avait formé un complot contre la vie de la reine. Le 31 juil. suivant, Santerre, donnant un repas *civique* aux Marseillais, échauffa les têtes, par une querelle suscitée, aux Champs-Élysées, entre ces mêmes Marseillais et des grenadiers du bataillon des Filles Saint-Thomas, signalés comme attachés à Louis XVI. Mais ce fut surtout dans la journée du 10 août qu'il seconda les efforts des révolutionnaires pour renverser la monarchie. La commune insurgée le nomma, immédiatement après l'assassinat du chevalier de Mandat, commandant de la garde nationale; et ce fut en cette qualité qu'il conduisit Louis XVI à la tour du Temple. Il fut mandé à la barre de l'assemblée afin de rendre compte des mesures prises pour la sûreté des soldats suisses échappés aux massacres; et le même jour il prononça un discours à la Commune pour arrêter les vengeances. Dès-lors les meneurs le crurent peu propre à présider aux massacres des prisons : aussi Marat le regardait-il comme un homme sans caractère. La Commune, qui gouvernait à cette époque, crut devoir l'écarter momentanément. Elle le chargea, le 31 août, d'aller passer une revue à Versailles, d'où il ne revint à Paris que le 4 sep-

perfectionna le talent de son élève pour la poésie. Il en donna des preuves dès sa jeunesse en publiant son poème sur la *Bulle de savon*, l'une de ses compositions les plus ingénieuses. A l'âge de vingt ans, son amour pour l'étude l'engagea à prendre l'habit de chanoine régulier à l'abbaye de Saint-Victor. Il reçut le sous-diaconat; mais la haute idée qu'il s'était formée du sacerdoce le retint toute sa vie dans cet ordre inférieur. Les premières années qui suivirent sa retraite s'écoulèrent dans l'obscurité et le silence. Bientôt des productions multipliées, riches de beautés de divers genres, attirèrent sur lui les regards. La première fut adressée au chancelier Seguier, qui l'honora de son estime et de sa protection. Louis XIV, les événements qui illustrèrent son règne, les grands hommes qui entouraient son trône, devinrent le sujet ordinaire des chants de Santeul. La capitale voyait son enceinte s'embellir par les soins éclairés de ses magistrats : les arcs de triomphe, les fontaines, les édifices publics, qui s'élevaient de toutes parts, furent ornés des vers du poète victorin. Ils obtinrent tous les suffrages, par la noblesse ou l'agrément des pensées, par l'élégance et la richesse du style. Des poètes distingués, Corneille lui-même, se plurent à les faire passer dans notre langue. La ville de Paris s'acquitta envers Santeul, en le gratifiant d'une pension. Sa renommée lui mérita de glorieuses amitiés. Condé, son fils, son petit-fils, la duchesse du Maine, sœur de ce dernier, le duc du Maine, l'admirent à Chantilly, dans leur plus intime familiarité. Il en faisait les délices, par ses saillies ingénieuses. En 1670, comme il a été dit plus haut, on avait commencé à embellir Paris de monumer on avait voulu les orner tions. De là prit naissance se querelle sur la langue être préférée. Santeul n rester neutre. Il soutint av la cause de la langue latine suite assez nombreuse de ayant publié, en 1674, sur la mort du P. Cossart cien maître, il le transmi pentier, principal char notre langue, avec cett présomptueuse : *Désesp langue française*. Charp vengea par une critique d Peu après, une plus nobl s'ouvrit devant Santeul. L Paris, l'ordre de Cluni, aya changements à leurs brevia lurent substituer de nouvell à celles qui s'y trouvaient. chargea de ce travail, anq gea un de ses frères, qui son talent pour la poésie l d'autres de ses amis, et e lier par Letourneux, qui nissait des matériaux au avait beaucoup de confia qu'elles parurent, on adı thousiasme poétique, la des pensées, la grandeur d la majesté de l'élocution q partout. De toutes parts, demanda de nouvelles. Il premier recueil, en 1685(occasion, Santeul fut vivem par d'illustres amis, et e par Bossuet, d'abandonne profane, et surtout de renor ploi de la mythologie. Il e gagement solennel. Quelq excursions qu'il se peru

(a) L'édition la plus complète sous ce titre : *Hymni sacri*, Ces hymnes furent traduits Sanrin, Paris, 1699, 6 J. P. Poupin, en 1760,

et principalement une piè-
meur de La Quintinie, où
parler Pomone, malgré
nesse, lui attirèrent de sé-
ches. Il se justifia dans
pièces de vers, avec tant
d'agrément, q e l'indul-
elon et le sage Fleury ne
i refuser son pardon. Une
is grave l'atteignait vers
a carrière. Le docteur An-
l était mort à Bruxel-
9⅓, les Augustines de Port-
rent que son cœur serait
ur monastère, et vou-
re une inscription. San-
t souscrire cette volonté: il
d'Arnauld, et avait déjà
r son portrait, les vers
relligi, etc. [illegible]. On s'a-
a lui, dans cette occa-
les vers qu'il fournit :

[illegible]

[illegible]

[illegible]

nu particulièrement dans la maison de Condé. C'est à juste titre qu'il l'appelle: *un enfant en cheveux gris*. Il avait tout l'emportement, toute la légèreté et l'inconséquence de cet âge, excuse naturelle de mille traits qu'on raconte de lui, et dont plusieurs sont peu avérés. Partageant la vanité, dont on accuse les poètes, le succès de ses Hymnes le transportait de joie. Il courait les églises pour les entendre chanter : il les déclamait dans les carrefours, avec les contorsions et les gestes les plus bizarres. On connaît l'épigramme qu'ils inspirèrent à Boileau. Il ne craignit pas de dire un jour au maréchal de La Feuillade, que, sur le Parnasse, ce seigneur ne serait pas digne de lui porter la queue. Cette vanité reçut un échec dans une autre occasion. Une dispute s'engagea entre lui et Dupérier, sur le mérite de leurs vers, en présence de Ménage. Ils parièrent dix pistoles à qui en ferait de meilleurs, et choisirent pour juge Ménage, qui, lorsqu'ils les lui présentèrent, les déclara également bons, et voulut leur rendre l'argent du pari. Ils refusèrent et s'en remirent au jugement du P. Rapin. Celui-ci, plus sévère, leur dit que leurs vers ne valaient rien, qu'il était honteux de montrer tant de vanité ; et en même temps, il jeta l'argent dans le tronc de l'église, devant laquelle ils se trouvaient, en disant que les pauvres devaient profiter de leurs vaines disputes, et les laissa ainsi tous les deux très-mécontents. Ces défauts n'empêchèrent pas Santeul d'obtenir aussi de La Bruyère le titre d'*excellent homme*. « C'était, dit Saint-Simon, » le plus grand poète latin qui eût » paru depuis plusieurs siècles, plein » de feu, d'esprit, des caprices les » plus plaisants, qui le rendaient de » la plus excellente compag » convive surtout.... et qui, » esprit aussi peu propre au » était pourtant un excelle » gieux. » Ses mœurs fure jours irréprochables. Il éta tré des vérités de la religion si noblement chantées. Sou le voyait accompagner à pendant la nuit, son pieux Gourdan, dont il vénérait rement la vertu; et, pour en l'idée à un étranger, il lui « L'abbé de la Trappe (le » abbé de Rancé) n'est qu' » vaillac auprès de lui. » Ra encore au nombre de ses Santeul allait souvent le visi sa retraite. Le poète en éta tour depuis peu de temps, lors amené à Dijon, par le duc d bon (Louis III, petit-fils d Condé), qui allait présider de Bourgogne, et qui le log son hôtel, et l'admit à toute tes qu'il y donna. Le 3 août Santeul se plaignit d'un mal trine, qui ne l'empêcha pas dre part au souper, auquel n'assista point. Le lendemai rut en bonne santé; mais matinée, il fut saisi d'une des plus violentes, qui l'empo août, en quatorze heures, pen quelles il ne cessa de donner ques de la plus entière résignat la plus vive piété (4). Ses rest

(4) Tel est le récit des contemporains Mémoires de Saint-Simon, confirmés dition constante de la ville de Dijon Aimé, XXIV, 501), nous apprennent poète périt victime de l'imprudence de sein de laquelle il vivait. Au souper du lui fit boire un verre de vin dans lequ mêle du tabac d'Espagne, pour voir quel duirait sur lui ce breuvage. Il est vrai d l'on n'aperçoit pas le plus léger indice dans les lombreuses pièces de vers consacrées à sa mémoire. Deux lettre l'instant même de sa mort par des témoins et conservées dans le recueil des Œuvre

ıs l'église de Saint-Étien-
ı, et transportés ensuite
ı duc de Bourbon, à Pa-
nt placés dans le cloître
de Saint-Victor. (5) On
e épitaphe en vers latins,
ora Rollin :

ronem, habuit quem sancta poetam
hoc marmore Santolius.
ıs fontesque et flumina et hortos
inores quid juvat iste labor?
merces fit veribus aqua profanis
scunt carmina sacra Deum.

ıbliés séparément plusieurs
s, en les ornant de vignet-
ıses. Ces éditions sont de-
ı-rares. En 1670 et en
réunit, et en donna deux
en parut une autre édition
suivit sa mort. La plus
st celle qui a paru en
les soins d'A. F. Bilhard,
te pour titre : *Joannis antolii Victorini operum editio tertia, in quâ reliqundùm conjunctim editur*, 3 vol. in-12. On
recueil les *Hymni sacri*, 8, in-12. Un recueil in-
ns ordre, où l'on a inséré
le faits apocryphes a été
ıblic, sous le titre de *Bons auteul*. L'abbé Dinouart,
le *Santoliana*, a mis au
ueil beaucoup plus inté-
ıs lequel on trouve cepen-
les anecdotes fausses (6).

Paris, 1764, in-12 (7). — Son frère aîné, Claude SANTEUL, né à Paris, en 1628, s'adonna aussi, avec succès, à la poésie latine. Son esprit était sage et calme autant que celui de son frère était fougueux et emporté. Il vécut dans la retraite, portant l'habit ecclésiastique, sans être néanmoins dans les ordres. Il habita long-temps le séminaire de Saint-Magloire, et c'est de là que lui vient le surnom de *Maglorianus*, par lequel il est distingué de son frère. Il ne reste de lui qu'un très-petit nombre de pièces qui prouvent un grand talent. La plus remarquable est celle où il combat l'emploi de la mythologie et de la fable dans la poésie. Il paraît qu'on s'adressa d'abord à lui pour la composition des Hymnes qu'on voulait placer dans les nouveaux breviaires, et qu'il engagea son frère à se charger de ce travail, afin de le détourner de la poésie profane. On croit qu'il est l'auteur de la traduction des Lettres de saint Paulin, évêque de Nole (*V.* ce nom, XXXIII, 199). SI—D.

SANTO (MARIANO), chirurgien, né à Barletta, dans le royaume de Naples, vers le commencement du seizième siècle, alla se former à Rome, à l'école de Jean de Vigo, dont il fut le meilleur élève. Il s'était décidé pour la médecine, lorsque croyant trouver dans la chirurgie plus de certitude, il se voua entièrement

fermellement sa fin prématurée aux
-morts, et au travail continuel au-
et qui enflammèrent son tempéra-
dissent. On croyait que la vraie cause
mes du vivant du duc de Bourbon. Le
i abbé l'on donna à l'abbaye Saint-
ies de Santeul, renfermées dans un
mb., furent jetées aux latrines de la
n, et depuis dans un bûcher où
es ils furent transportés le 16 fév.
ıbé de Sainte-Geneviève-du-Mont.
des vers de Santeul assistant à la
leurs Discours furent prononcés, l'un
le jésuite, l'autre par un ancien
de la religion et du roi, XV, 27).
t, pag. 63, celle de l'oculiste pour

lequel il fit ce distique, rapporté avec quelques variantes :

Aller campuero, mater conjuncta marito
Cultello, lymphâ, flamine, dolore cadunt.

Ces vers, bien plus anciens que Santeul, se trouvent dans le *Pratum Cl. Pratt*, imprimé en 1663 (*Voy.* DU PRAT), et sont cités sous le *Thesaurus epitaphiorum* du P. Labbe, pag. 365.

(7) M. Pitra a fait jouer sur le théâtre du Vaudeville, le 11 novembre 1826, et imprimer la même année une pièce grise, intitulée *Santeul et Dominique*, dans laquelle Santeul est présenté d'une manière ridicule et inconvenante. A. B—T.

aux opérations chirurgicales. Celle qu'il propose pour l'extraction de la pierre, et qu'il déclare tenir de Jean *de Romanis*, chirurgien de Crémone, a été long-temps connue sous le nom de *grand appareil*, soit parce qu'elle exige un grand nombre d'instruments, soit pour la distinguer de la méthode de Celse, dite du *petit appareil*. Santo est le premier, parmi les modernes, qui ait écrit sur ce sujet : mais il se montre imbu de tous les préjugés de l'astrologie judiciaire : il prescrit de n'opérer que dans l'automne, comme l'Hippocrate latin conseillait d'attendre le printemps ; et il recommande de faire attention au cours des astres : « Car, ajoute-» t-il, il y a des constellations heu-» reuses et malheureuses ; et le bon-» heur des hommes dépend presque » toujours de celle sous laquelle ils » sont nés (pag. 188) ». Cet auteur a laissé un abrégé de chirurgie, en forme de dialogues : livre rempli de futilités, et d'un style ampoulé, comme ses autres ouvrages, dont voici les titres : I. *Commentaria in Avicennæ textum de apostematibus calidis, contusione et attritione*, Rome, 1526, in-4°. II. *De lapide renum, et de vesicæ lapide excidendo*, Venise, 1535, in-8°. ; réimprimé à Paris, 1540, in-4°., et inséré dans la bibliothèque chirurgicale de Gesner. III. *Libellus de quidditatibus, de modo examinandi medicos-chirurgos*, Venise, 1543, in-4°. IV. *De ardore urinæ et difficultate urinandi libellus*, ibid., 1558, in-8°.

A—G—S.

SANTORINI (Jean-Dominique), l'un des plus célèbres anatomistes dont s'honore l'Italie, naquit à Venise vers 1680. Après avoir terminé ses études classiques, il alla suivre, à Pise, les leçons des Ma lini, Delfini, et fit, sous maîtres, des progrès éte laurier doctoral lui fut d une assemblée nombreus ses cours ; et il revint à V publia, n'ayant pas en cinq ans, quelques opusc decine qui décélèrent son pour l'observation. Nom seur de philosophie au c ville natale, il fut ensui prosecteur d'anatomie, seur. Il remplit cette d avec un zèle infatigable, e encore le loisir de se livi tique médicale. Sa réputa à ses leçons des élèves c parties de l'Europe. J sonne, dit Haller, n'av scalpel avec autant d'a joignait à l'art d'observer tion immense. Santorin Venise, le 7 mai 1736. écrite, par un de ses *Diarium* du P. Orteschi. ges de ce grand anato I. *Opuscula medica de motu fibræ ; de nutritio de hæmorrhoidibus ; de* etc., Venise, 1705, in-4°. avec les *OEuvres* de Bag 1715, in-4°. ; et depu ment, Rotterdam, 171 1740, in-8°. Ces différ les offrent des détails peu minutieux, mais n et intéressants. II. *O anatomicæ*, Venise, 17 1739, in-4°., fig. Cet c tient onze chapitres. Dan avant de décrire les m face, Santorini s'occup leur des nègres, don le siège dans le tissu ré qu'il est tenté d'attribu dance de la sécrétion du

suivants, l'oreille, le
nde lacrymale, le nez,
pharynx, les viscères
et du bas-ventre, et
la génération. Dans ce
dit M. Portal, il a re-
ervations les plus inté-
les plus nombreuses.
e qu'il dit est original;
t lui faire quelque re-
t d'avoir minutieuse-
les plus petits objets.
ches dont cet ouvrage
é, sont exécutées avec
remarquable (Voy.
Anatomie par M. Por-
49). III. *Istoria d'un*
delle parti deretane,
, in-4°. C'est la des-
accouchement par l'a-
e en passant de l'obli-
l'intestin rectum, de
tures de matrice, des
V. *Istruzione alle feb-*
734, in-4°. V. *Ana-*
ndecim tabulæ quas
edit atque explicat
l'armensis professor;
ldit duo de structurâ
et de tunicâ testis va-
, 1775, in-fol. Ce pre-
n'est pas commun en
er l'a décrit dans la
ica, II, 715. W—s.

). *V.* SANCTORIUS.

JEAN DOS), missionnai-
né à Évora, entra dans
nt Dominique, et en
qua pour Mosambique,
divers établissements
vint en Europe après
onze ans, retourna en
617, et y mourut, en
e ce religieux, en por-
iopie orientale ou *his-*
le des choses remar-
ées en Orient, 1609,
in-fol. On trouve, dans ce livre, beaucoup de particularités sur Mosambique, Sofala et les contrées voisines. Santos était allé jusqu'à deux cents lieues de Mosambique: il décrit avec un grand détail les mœurs des habitants du pays qu'il nomme des Cafres, et raconte les guerres des Portugais contre ces peuples, guerres suscitées autant par le desir de s'emparer des mines d'or, que par celui de répandre les lumières de l'Evangile. Sur plusieurs points de géographie, Santos fait encore autorité: il est d'ailleurs extrêmement crédule, et son livre est rempli de faits qui lassent la patience du lecteur; il a été traduit et abrégé, en français par Gaetan Charpy, sous ce titre: *Histoire de l'Ethiopie orientale*, Paris, 1684, in-12. — SANTOS (Manuel dos), né à Orentaö, académicien surnuméraire de l'académie royale d'histoire de Portugal et historiographe du royaume, a écrit en portugais: *Dixième partie* (*decima parte*) *de la Monarchie portugaise*; et il a écrit aussi de nouveau la *Septième*, *Huitième et Neuvième partie*, quoique le P. Rafaël de Jésus l'eût déjà écrite. La Huitième partie seulement a été imprimée, Lisbonne, 1729, in-fol. Elle contient l'histoire de dom Ferdinand et celle de dom Jean Ier., jusqu'à son acclamation, en 1385. Né en 1672, Manuel dos Santos est mort en 1740.

E—s.

SANTPONS (FRANÇOIS), médecin et chirurgien espagnol, naquit, en 1723, à Balbastro, en Aragon. Après avoir étudié dans les universités de Huesca et de Cervera, il vint exercer sa profession à Barcelone. Il contribua beaucoup à l'établissement, dans cette ville, de l'école de médecine, et surtout de celle de chirurgie,

qui, en peu d'années, rivalisant avec l'école chirurgique de Cadix, produisit d'excellents élèves et professeurs. Bon médecin, très-habile chirurgien, il avait un talent particulier pour les accouchements; et c'est sous sa direction que se formèrent de fort bonnes élèves, d'autant plus utiles que, excepté en des cas très-difficiles dans les accouchements, on ne se sert en Espagne, que de sages-femmes. Il gagna le premier prix à l'école de médecine de Paris, proposé pour le meilleur *Mémoire* qu'on lui adresserait sur les causes des maladies des hôpitaux, appelées *muguet*, *millet* et *manchet*. Ce prix consistait en une médaille en or de quatre cents francs. Aussitôt après, la faculté de Paris reçut Santpons parmi ses membres : il était déjà de plusieurs autres académies, et avait travaillé avec le docteur Salvà (*Voy.* ce nom), à l'ouvrage intitulé : *Description d'une machine pour filer le chanvre et le lin*, Madrid, 1784. Il a laissé plusieurs autres ouvrages estimés sur la *médecine*, la *chirurgie* et les *accouchements* : il mourut à Barcelone, en janvier 1797. B—s.

SANUDO (Marc), duc de l'Archipel, issu d'une ancienne famille de Venise, se signala parmi les chevaliers que la république avait armés pour la délivrance des Saints Lieux, et qui se joignirent aux Français pour expulser du trône de Constantinople, l'usurpateur Murzuffle (*Voy.* Alexis, I, 545). Un nouvel empire se forma des débris de celui des Grecs; et Baudouin, comte de Flandre, en fut le chef (*V.* Baudouin, III, 544). Les grands profitèrent de la faiblesse de ce prince et des troubles inséparables de la révolution qui venait de s'opérer, pour se rendre indépendants. re de Baudouin et son voulant punir l'insolence saux, promit à ses offic titure des fiefs dont ils le raient. Les Vénitiens, qui voir avec indifférence l étendre leur dominatio rient, autorisèrent leur à s'emparer des îles de Marc Sanudo fit des pour surprendre Naxo dans le port des Potar gré la résistance des h vint assiéger Apaliri, se le rendit maître de Il en fortifia les défilés cipales hauteurs pour de ses nouveaux sujet truisit un château, auq le nom de Naxie, dans du port qui devait rece tille. Il sut gagner l'a Grecs en leur assurant l cice de leur religion, ecclésiastiques dans la j leurs priviléges, et exe impôt les religieux de l'o Basile. D'ailleurs il réco gnifiquement tous ceux aidé dans cette expédit des terres en fiefs pour et distribua des somme bles aux soldats. Sa r générosité ne pouvait n tirer à son service une tuniers latins. Avec leu soumit rapidement les C Sporades; mais son an sait avec ses conquêtes d'enlever Candie à ses c Avant d'exécuter ce pr s'assurer la protection d et lui demanda l'investi et des autres îles qu' Henri, flatté de cette m mission, créa Sanudo

ic de l'Archipel. Peu de
ès, la fortune offrit à Sa-
ccasion favorable de s'em-
andie. Les Génois, jaloux
ens, comme ceux-ci l'é-
rançais, fomentaient sans
uveaux troubles parmi les
auxquels ils fournissaient
et de l'argent. Quelques
igoureuses, prises par le
r Vénitien contre les re-
itèrent dans l'île un sou-
général. Les Vénitiens y
ser aussitôt des troupes
duite de Tepolo, l'un de
braves capitaines. Celui-ci,
nt pas en état de réduire
, qui s'étaient emparés de
oints importants, deman-
ours à Sanudo. Reçu com-
ans Candie, celui-ci n'eut
ne à trouver les moyens
négociation avec les Gé-
chefs des revoltés; certain
ou, il chassa les Vénitiens,
clamer roi de Candie, et
Tepolo, qu'il assiégea
6. Un renfort que Tepolo
enise, lui permit bientôt
re l'offensive: il battit à
nolo qui s'enfuit à Naxie,
rivit au sénat une lettre
e pour pallier sa con-
sénat feignit d'admettre
s; et Sanudo rejoignit à
ique, l'empereur Henri,
posait de châtier l'inso-
rince d'Épire (Théodore
. La mort de Henri (*Voy.*
XX, 83), fit évanouir ce
Sanudo revint à Naxie, où
en 1220, à l'âge de soixan-
s, avec la réputation d'un
if, libéral et prudent; mais
n qu'il employa pour s'em-
andie, est une tache inef-
la mémoire. W—s.

SANUDO (Ange), fils du précédent, lui succéda, l'an 1220, à l'âge de vingt six ans. Il ne crut pas devoir se déclarer ouvertement contre Vatace (*Voy.* ce nom), qui venait de remporter une victoire signalée sur Robert de Courtenai: cette réserve piqua Robert; et Sanudo ne fut point invité à se réunir aux autres princes pour la défense de l'empire latin. Le duc de l'Archipel ne dissimula pas le mécontentement qu'il éprouvait de cet oubli; mais il ne laissa pas d'armer quatre galères, qu'il tint prêtes à tout événement. Jean de Brienne, successeur de Robert, tira de l'inaction Sanudo, qui contribua beaucoup à détruire la flotte de Vatace, et se signala, pendant le reste de la guerre, par une foule d'exploits brillants. Il fit consentir Brienne à la trêve de deux ans que lui demandait Vatace; et à l'expiration de ce terme, il revint à Constantinople avec ses galères. De nouveaux succès rendirent son nom redoutable dans l'Orient. Respecté de ses voisins et chéri de ses sujets, il mourut à Naxie, en 1254.—Son fils Marc Sanudo tenta vainement d'ai ler les Vénitiens à réprimer la révolte des Candiotes appuyés par Vatace. Prévoyant que de nouveaux sacrifices de sa part seraient inutiles, il ramena sa flotte dans l'île de Naxos, menacée par les Grecs. Cette conduite le fit accuser d'avoir traité secrètement avec Vatace; mais il méprisa cette imputation, peut-être mal fondée, et se livra tout entier aux soins du gouvernement. La paix dont jouissait Naxos, sous ce sage prince, faillit être troublée par l'abolition du culte d'un prétendu Saint *Pachis*, auquel les Grecs attribuaient la vertu de rendre l'embonpoint aux malades. Sanudo, trop éclairé

pour ne pas reconnaître des traces du paganisme dans les cérémonies et les pratiques dont ce culte était accompagné, fit abattre l'autel du saint. Les habitants du voisinage se soulevèrent ; mais Sanudo rompit tous leurs projets par sa prudence, et fit construire, pour les tenir en bride, un château que les Grecs nomment *Apano Castro*, dont il reste encore des vestiges. Le duc de l'Archipel s'unit aux autres princes latins pour défendre l'empereur Baudoin contre les attaques de Paléologue ; mais ils ne réussirent qu'à retarder de quelques années la chute de l'empire de Constantinople. Obligé de mettre ses propres états à l'abri d'une incursion, le duc se rendit à Milo, que sa situation exposait davantage aux entreprises de Paléologue. Les Grecs en avaient déjà chassé les Latins, et s'étaient emparés de la forteresse. Avec le secours de quelques aventuriers français, il reprit cette île, se contenta de punir les quatre principaux chefs de la révolte, et fit grace aux autres coupables. Pendant qu'il travaillait à réparer les fortifications de Milo, Sanudo mourut subitement, en 1263. Ses restes furent rapportés à Naxie, et ensevelis dans le tombeau de son père. Il laissait deux fils, Guillaume et Marc. — Sanudo (Guillaume) l'aîné, monta sur le trône, à l'âge de vingt-trois ans. Il signala son zèle pour le rétablissement de l'empire latin ; mais tous ses efforts et ceux des Croisés furent inutiles, par la division que la diversité d'intérêts amena parmi les chefs de l'entreprise. A l'exemple des Vénitiens, Guillaume venait de traiter lui-même avec Paléologue, quand il mourut vers 1284. — Sanudo (Nicolas), son fils aîné, avait hérité de sa valeur. Élevé dans les camps des Vénitiens, il s'était fait, avan la réputation d'un grand ca Il renouvela malgré lui l' que son père avait faite avec reur grec ; mais il s'opposa son pouvoir aux progrès du s que protégeait Andronic, et c au patriarche de Naxie, de ses erreurs. Nicolas se signa la guerre des Vénitiens co Génois ; mais ayant été bles un combat sur mer, il fut f sonnier, et n'obtint sa liberté condition de ne plus porter le contre Gènes. Il résolut a suivre l'exemple des cheval Rhodes, en faisant la gue Turcs. Avec deux vaisseaux, courut les côtes de l'Asie plusieurs bâtiments aux Oth détruisit, pilla leurs établis maritimes, et revint à Naxie gé de richesses. Il aida Bel charie, capitaine génois, parer de l'île de Scio, et m quarante-six ans sans poste Sanudo (Jean), son frère, céda. Ce prince avait annonc sa jeunesse, son inclinatio l'état ecclésiastique ; et il se sait à recevoir les ordres quand il fut appelé au trône Menacé par Marc, son frère prince entreprenant, il lui c de Milo, pour avoir la paix. ria sa fille unique, nommée Fl à Jean Carcerio, prince de pont, qui lui succéda dans l del'Archipel. On peut consulte de plus grands détails, l'*Hist anciens ducs de l'Archipel*, 1698, in-12 (1). W

(1) Cet ouvrage intéressant est du P. Rul ger, jésuite, missionnaire en Grèce, né 1637, mort à Naxie, le 14 septembre 1699 par divers écrits ascétiques et grammatica Moreri de 1759.

UTO (Marin), dit *Tor-*) ou l'Ancien, pour le distin- un autre écrivain du même ont l'article suit, était d'une noble de Venise, et florissait mencement du quatorzième s'étant passionné, dès son eu- pour la cause des Chrétiens ient, il fit jusqu'à cinq voya- s la Palestine, et visita l'Ar- l'Égypte, les îles de Cypre odes, et les côtes adjacentes. et our, il composa, en 1306, ge intitulé : *Liber secretorum i Crucis*, dans lequel il a dé- diverses contrées de l'Orient ons de leurs habitants, les ons qu'elles ont éprou- les guerres entreprises pour acher à la domination des s, avec les causes de leur uccès. Il parcourut alors di- contrées de l'Occident, pour le zèle des princes chrétiens, er de les déterminer à une e croisade. Il présenta son li- 1311, au pape Jean XXII, n même temps sous les yeux antife quatre Cartes représen- pays dont il avait fait la des- i. Sanuto, soutenu par le bon qu'il avait reçu du pontife et ce des avantages qui devaient de la délivrance des Lieux continua de solliciter, par es, l'intervention des princes ns, auxquels il envoya des co- son ouvrage. Le conseil qu'il aux Vénitiens de s'emparer ypte, dont la possession leur ait le commerce de tout l'O- rient, peut bien faire présumer que Sanuto n'était pas uniquement guidé par l'enthousiasme religieux, et qu'il avait quelques vues politiques. C'est le sentiment du judicieux abbé Fleu- ry (*Hist. ecclésiast.*, tome XVIII, Disc. prélimin., paragr. 13); mais Foscarini cherche à le justifier à cet égard (*Letteratura Venez.*, 345). Tous les efforts de Sanuto pour ex- citer une croisade furent inutiles. Il vivait encore en 1330; car une de ses lettres est datée du 12 juin de cet- te année-là (2); mais on ignore l'é- poque de sa mort. Son ouvrage, pu- blié par Jacques Bongars, Hanau, 1611, in-fol., fait partie du second volume des *Gesta Dei per Francos* (*V.* Bongars). Il est divisé en trois livres. L'éditeur s'est servi de deux manuscrits du savant Paul Petau (*V.* ce nom) et d'un autre de Scaliger, qui ne contenait que le troisième livre. Il y a joint trois cartes; mais il n'a pu se procurer la quatrième, qui repré- sentait la mer Méditerranée. Selon Foscarini, le premier livre est un traité complet de la navigation et du commerce à l'époque où l'ouvrage a été composé. W—s.

SANUTO (Marin), dit le *Jeune*, historien, de la même famille que le précédent, naquit à Venise, le 22 mai 1466. Il était fils du sénateur Léonard Sanuto, personnage émi- nent par ses dignités et par son élo- quence, qui mourut dans son am- bassade à Rome, en 1474. Heritier

(2) Cette lettre n'est pas datée par le temps, non plus que deux autres de la même année, mais elles font partie d'un recueil prétendu autographe, de la bibliothèque de l'abbé M. Canonici. Les autres pièces de ce manuscrit sont plus nombreuses, plus complètes et plus grandes que les pièces imprimées publiées par Bongars, et forment un des plus précieux monuments de la géographie du moyen âge, etant de plus d'une moitié plus ancien que les autres manuscrits de la Marcienne. (*Voyez* tome XXVII, 561.) — Le Dictionnaire historique italien, imprimé à Bassano, offre quelques détails à ce sujet, art. *Sanuto*, XVIII, 147.

EL), le plus cé-
modernes, naquit
dans l'état ecclé-
a patronymique
De' Sancti ou
l'avait italiani-
Sanzio était an-
mprant une suc-
recommandables
'ession, elle avait
intres. Raphaël
i se livra à l'art
Sanzio, son père
peintre médiocre,
'un fort bon es-
mérite de ne pas
talent qu'il n'en
n vaut beaucoup
-être à lui qu'on
lui-ci avait sucé
nel le goût de la
iers jouets de son
instruments de
e père se plaisait
n fils des inclina-
nt présager une
naire. Il ne tarda
que l'enfant était
ur rester son éco-
ne le voyage de
nitié du célèbre
ugin, et crut en
rande faveur, en
promesse qu'il
n nombre de ses
ant Raphaël, Pé-
précocité de ses

sieurs années s'étaient passées dans cette sorte d'apprentissage, lorsque le hasard vint émanciper Raphaël, en le faisant sortir de l'école de Pérugin. Certaines affaires ayant appelé le maître à Florence, l'élève en profita pour faire quelques excursions dans les environs de Pérouse. Raphaël s'essaya dès-lors à voler de ses propres ailes. Il paraît, nonobstant l'ordre des Notices de Vasari sur les premiers ouvrages de Raphaël, que ce fut d'abord à *Città di Castello*, qu'il produisit un certain nombre de tableaux, dont on ne saurait hésiter à le reconnaître seul et unique auteur. Lanzi rapporte comme une tradition constante, et qu'il a recueillie dans cette ville, que Raphaël, à l'âge de dix-sept ans, fit le tableau de *San Nicolo da Tolentino agli Eremitani*, dont Vasari dit que si on n'y lisait le nom de l'auteur, on le prendrait pour l'œuvre du Pérugin. De la même époque est le tableau qu'il composa dans la même ville pour l'église de Saint-Dominique, où le Christ en croix est accompagné dans le haut par des anges qui recueillent le sang qu'on voit couler de ses mains, dans le bas par la Vierge, Saint-Jean et Madelène. Toutes ces figures pourraient être attri-
bu[illegible] Pérugin, excepté la Vierge.
[illegible]haël n'a surpassé la beauté
[illegible]s derniers ouvrages. Il
[illegible]et son nom et son âge de
[illegible]s dans le tableau d'une
[illegible]ille, que Morcelli décrit
[illegible] vu à Fermo, chez un
[illegible]ette ville. La Vierge est
[illegible]oulevant des deux mains
[illegible] étendu sur le berceau
[illegible]t, qui dort. Saint Jo-
[illegible]ès; et sur son bâton,
[illegible] suivante : R. S.
[illegible] *Raphael Sanc-*

des talents de son père, mais demeuré orphelin, et dépouillé de sa fortune par la mauvaise administration de son tuteur, il chercha un dédommagement dans la culture des lettres; et son ardeur au travail lui valut la charge d'historiographe de la république, avec une pension. C'est à Sanuto qu'Alde Manuce a dédié l'édition des *OEuvres* de Politien, en 1498. Il fut l'un des membres de la première académie vénitienne, qui tint ses assemblées dans l'atelier de Manuce, (V. les *Annales des Alde*, par M. Renouard, II, 23). La bibliothèque qu'il avait formée était considérable : il travaillait constamment à l'enrichir. Ses talents, sa modestie, sa bienveillance, lui acquirent l'amitié de tous les savants de son temps. Il mourut, en 1535. Philippe de Bergame (*Suppl. chronicor.*), Franç. Modesto (*Venetiados lib.* XI), Sansovino, Apostolo Zeno, parlent de notre auteur avec éloge. On connaît de lui : I. *Vitæ ducum Venetorum ab origine urbis sive ab anno* 421 *ad annum* 1493. Cet ouvrage est écrit en italien, quoique le titre soit en latin. Il a été publié, seulement en 1733, par Muratori, dans le *Rerum Italicarum scriptores*, tome XXII. L'éditeur en a un peu retouché le style, mais en a considérablement tronqué le texte, principalement depuis l'an 1400. Cette histoire, moins élégamment écrite que celle de Sabellicus, lui est bien supérieure pour l'exactitude, en raison du soin que prit Sanuto de citer les pièces justificatives, et de comparer les récits des historiens étrangers. II. Une *Histoire* de la conquête de Naples par le roi Charles VIII. Muratori a publié, (tome XXIV du même Recueil), un ouvrage anonyme sur ce sujet, intitulé : *Chronicon Venetum*, qu'il crut pouvoir attribuer à Sanuto ; mais Foscarini pr est d'un autre auteur (*Le veneziana*, p. 156). En e vrage de Sanuto est en journal ; et il y a réuni d ments historiques, qui l très-important. La biblio roi de France en possède manuscrite, avec ce titre *adventu Caroli, regis Fr Italiam adversùs regnum tanum, anno* 1494 (Voy *de Venise*, par M. Daru, III. *Vite de' summi pontif Pietro fino à Pio III*, ci Catalogue des manuscrits Nani, p. 70. IV. *La St guerra di Ferrara che e publica di Venezia col du le d'Este*, cité dans le Cat manuscrits de la bibl. Fa 337. On peut voir, dans *hist.* italien imprimé à d'autres détails sur les r de Sanuto et sur ceux des ges qui n'ont pas encore vés.

SANUTO (Livio), géo seizième siècle, était le fils lier François Sanuto, sén république de Venise, hom et bon orateur, qui lui fit d ducation la plus soignée. A l'eut instruit dans les belle dans la musique, on l'envo magne pour y terminer sous les meilleurs maîtres, progrès considérables dan thématiques et dans la phie. Cette dernière scienc a cette époque des grand vertes maritimes, une gloire et de richesses, de unique des efforts du jeun il employa toute l'activité prit et tous les moyens q tune lui fournissait, pour e

rogrès : il aspira enfin à devenir olémée de son siècle. Pour y par- , il inventa des instruments qui naient plus de précision aux ob- ations astronomiques. Il lut les riens et les voyageurs, il dé- lla tous les journaux des naviga- qu'il put se procurer. Il entre- au moyen de tous ces documents, essiner des cartes plus exactes outes celles que l'on connaissait, donner, comme il le dit lui-même nouvelle face au monde; il se osa, en un mot, d'en publier une ription complète et méthodique. visa ce grand ouvrage en trois es , conformément aux trois ds continents qu'il admettait sur obe, savoir : le *Ptolemaïque*, ien monde des géographes ac- , c'est a dire, l'Europe, l'Asie frique ; l'*Atlantique*, ou le nou- monde des géographes actuels, -à-dire, les deux Amériques, s il est remarquable que Sanuto oint fait usage de cette dernière mination) ; enfin, l'*Australie* le nom que Sanuto donnait au ième grand continent du globe, il devait, par conséquent, être jet de la troisième partie de son age. Il est probable que, sous la mination d'*Australie*, il compre- les îles nouvellement découvertes Archipel d'Orient, quelques par- les côtes de la Nouvelle-Hollande n avait à peine signalées, et dans uelles l'imagination systémati- des cosmographes de ce temps ait le monde des *Antichtones* Pomponius-Mela et des autres raphes anciens, rêveries que re- èrent quelques géographes du . siècle, et que les découvertes ook et des navigateurs qui l'ont , ont en partie réalisées. Cha- des trois parties de l'ouvrage de Sanuto était divisée en plusieurs livres. L'auteur a consacré le premier à l'explication des moyens d'observations et à des discussions savantes sur la déclinaison de l'aiguille aimantée, et aux rectifications qui en sont les conséquences nécessaires. C'est dans le second livre qu'il établit les grandes divisions de son ouvrage, qu'il détermine la projection de ses cartes, qu'il assigne l'étendue et les limites de chaque climat; et qu'il rectifie plusieurs erreurs alors populaires en géographie. Il est curieux de voir que Sanuto se croyait encore obligé de prouver longuement, que le Mexique n'était pas le même pays que le Cataie, c'est-à-dire, la Chine, et que *Catigara*, la dernière position que Ptolémée nous donne dans l'Inde au-delà du Gange, ne devait pas être placée sur la côte du Pérou. Les dix livres de l'ouvrage de Sanuto, qui suivent les deux premiers, contiennent la description de l'Afrique, accompagnée de douze cartes, dessinées par l'auteur, et gravées avec beaucoup de soin par son frère Jules. A peine Sanuto eut-il terminé cette portion de sa vaste entreprise, qu'il mourut âgé de cinquante-six ans. On imprima son ouvrage tel qu'il l'avait laissé, sans même remplir les chiffres ou les noms qui étaient en blanc dans le manuscrit. Seulement son ami Saraceni y ajouta des Tables des matières, et un avertissement, qui contient les seuls détails authentiques que nous connaissions sur la vie de ce savant géographe. Son ouvrage parut à Venise, en un vol. in-fol., 1588, sous ce titre : *Géographie de Lavio Sanuto, partagée en douze livres, dans lesquels, outre les éclaircissements sur beaucoup d'endroits de Ptolemée, sur la boussole, sur l'aiguille aimantée, on fait connaître*

les provinces, les peuples, les royaumes, les villes, les ports, les montagnes, les fleuves, les lacs, et les usages de l'Afrique, avec douze cartes gravées sur cuivre, ouvrage auquel on a ajouté trois index, composés par Jean-Charles Saraceni. Il est probable que ce titre, qui concorde peu avec le plan de tout l'ouvrage, et surtout avec les deux premiers livres, a été rédigé par les éditeurs, qui n'ont pas voulu avouer qu'ils publiaient un ouvrage incomplet. Dans le Dictionnaire historique, imprimé à Bassano, en italien, on attribue mal à propos à Sanuto une *Histoire d'Afrique*. La description que le biographe donne de ce volume prouve que c'est le même que celui dont nous venons de traduire le titre. Le même biographe attribue encore à Sanuto un poème traduit de Claudien, intitulé : l'*Enlèvement de Proserpine*, Venise, 1551 et 1553; quelques poésies insérées dans le *Tempio di D. Giovanna d'Aragona*; et enfin un épithalame imprimé à Venise, en 1548 : si cet épithalame est réellement de Sanuto, il doit avoir manifesté de bonne-heure du goût pour la poésie, car il ne pouvait pas alors être âgé de plus de seize ans. Purchass dit que Sanuto est un des plus exacts descripteurs de l'Afrique. Nous avons, dans nos recherches géographiques sur l'intérieur de ce continent, publiées en 1821 (pag. 42, et pag. 203 à 209), démontré l'importance des travaux de Sanuto; on y voit la concordance de ses cartes avec quelques-unes des découvertes modernes. W—R.

SANVITALI (Frédéric), mathématicien, naquit en 1704, à Parme, d'une des premières familles de cette ville. Il prit, jeune, l'habit de saint Ignace, et se dévoua tout entier à la carrière de l'enseignement. L'éloquence, la littérature et la théologie l'occupèrent tour-à-tour; mais il s'attacha surtout aux mathématiques, dans lesquelles il fit de grands progrès. Envoyé par ses supérieurs au collége de Brescia, ses talents ne purent échapper au cardinal Querini (*V.* ce nom), zélé protecteur de tous les hommes de mérite. Il eut quelque part à l'édition que préparait Querini des *Lettres* du cardinal Pole, et revit les Mémoires (*Commentar. de rebus ad eum pertinentibus*) que cet illustre prélat avait rédigés sur sa vie; enfin il se chargea de prononcer son *Oraison funèbre* (Brescia, 1755). Le P. Sanvitali ne survécut que peu d'années à son bienfaiteur: il mourut au collége de Brescia le 8 déc. 1761. Outre la traduction latine de trois *Lettres* de Querini, on a de ce savant : I. *Arithmeticæ elementa explicata et demonstrata in usum adolescentium*, Brescia, 1750, in-8°. II. *Compendiaria arithmeticæ et geometriæ elementa*, ibid., 1756, in-8°. III. *Compendio della storia sacra ed ecclesiastica*, ibid., 1761, in-8°. C'est un extrait de la *Science de la jeune noblesse*, par le P. Duchesne (*Voy.* ce nom, XII, 112). IV. *Elementi d'architettura civile*, ibid., 1765, in-4°., ouvrage posthume. V. Deux Dissertations : *Sopra il passagio degli ucelli*; dans la *Raccolta de dissertaz. da diversi autori*, Brescia, 1765. — *Sopra la maniera di insegnare à parlare à coloro che essendo nati sordi sono ancora muti*, dans le tome II du même Recueil. VI. Une *Lettre* à Mario Cornaro, *sur la nature des nombres*, dans le tome VI de la *Storia letterar. d'Italia*. *Voy.* Caballero, *Supl. Bibliot. Soc. Jesu.* W—S.

IO (Raphael), le plus cé- s peintres modernes, naquit , à Urbin, dans l'état eccléé-. Son nom patronymique inairement *De' Sancti* ou nais l'usage l'avait italianiamille des *Sanzio* était an- Urbin. Comptant une succle citoyens recommandables s d'une profession, elle avait plusieurs peintres. Raphaël inquième qui se livra à l'art inture. Jean Sanzio, son père a vérité un peintre médiocre, homme d'un fort bon esqui eut le mérite de ne pas e plus de talent qu'il n'en e mérite en vaut beaucoup . C'est peut-être à lui qu'on aphaël. Celui-ci avait sucé lait maternel le goût de la e. Les premiers jouets de son furent les instruments de e peindre. Le père se plaisait der dans son fils des inclinaqui semblaient présager une n extraordinaire. Il ne tarda 'apercevoir que l'enfant était p habile pour rester son écoentreprit donc le voyage de e, gagna l'amitié du célèbre i, dit le Pérugin, et crut en une très-grande faveur, en t de lui la promesse qu'il it Raphael au nombre de ses es. Si en voyant Raphaël, Pétonné de la précocité de ses ations, pronostiqua qu'il devait devenir son maître, le jeune el imitait Perugin comme s'il jamais dû cesser d'être son Les copies de l'un ne se disent point des originaux de . Lorsque le disciple travaloriété aux ouvrages du maeux-ci n'en semblaient pas re d'une seule main. Plusieurs années s'étaient passées dans cette sorte d'apprentissage, lorsque le hasard vint émanciper Raphaël, en le faisant sortir de l'école de Pérugin. Certaines affaires ayant appelé le maître à Florence, l'élève en profita pour faire quelques excursions dans les environs de Pérouse. Raphaël s'essaya dès-lors à voler de ses propres ailes. Il paraît, nonobstant l'ordre des Notices de Vasari sur les premiers ouvrages de Raphaël, que ce fut d'abord à *Città di Castello*, qu'il produisit un certain nombre de tableaux, dont on ne saurait hésiter à le reconnaître seul et unique auteur. Lanzi rapporte comme une tradition constante, et qu'il a recueillie dans cette ville, que Raphaël, à l'âge de dix-sept ans, fit le tableau de *San Nicolo da Tolentino agli Eremitani*, dont Vasari dit que si on n'y lisait le nom de l'auteur, on le prendrait pour l'œuvre du Pérugin. De la même époque est le tableau qu'il composa dans la même ville pour l'église de Saint-Dominique, où le Christ en croix est accompagné dans le haut par des anges qui recueillent le sang qu'on voit couler de ses mains, dans le bas par la Vierge, Saint-Jean et Madelène. Toutes ces figures pourraient être attribuées au Pérugin, excepté la Vierge, dont Raphaël n'a surpassé la beauté que dans ses derniers ouvrages. Il avait écrit et son nom et son âge de dix-sept ans dans le tableau d'une Sainte-Famille, que Morcelli décrit pour l'avoir vu à Fermo, chez un seigneur de cette ville. La Vierge est représentée soulevant des deux mains le voile léger etendu sur le berceau du divin Enfant, qui dort. Saint Joseph est tout auprès; et sur son bâton, on lit l'inscription suivante : R. S. V. A. Æ. XVII. P. *Raphael Sanc-*

tius Urbinas anno ætatis 17 pinxit. C'est la première pensée d'une composition qu'il a répétée dans la suite avec quelques légers changements. Laissant de côté beaucoup d'autres compositions de cette première époque du talent de Raphaël, qui sont peu connues, et que la gravure a négligé de reproduire, nous nous contenterons de rappeler au lecteur le tableau du *Sposalizio*, ou du mariage de la Vierge que la gravure de Longhi a tiré dernièrement de l'obscurité. Cet ouvrage, qui marque un des pas de Raphaël dans la peinture, se recommande déjà par un style nouveau, par une grâce jusqu'alors inconnue dans les physionomies, dans les attitudes, dans les draperies et les ajustements. On y admira dans le temps et on y admire encore le fond d'architecture qui consiste dans un temple circulaire, environné de colonnes. Le tout est d'une rare perfection d'exécution, et prouve avec quel soin on apprenait la délinéation de l'architecture et la perspective dans l'école de Pérugin. La date de ce tableau porte 1504. Vers cette époque, un autre élève de Pérugin, Pinturichio, avait été chargé, par le neveu du pape Pie II, le cardinal Piccolomini, de peindre dans la bibliothèque devenue aujourd'hui la sacristie de la cathédrale de Sienne, les actions mémorables du pontificat de son oncle *Æneas Silvius* Piccolomini. Pinturichio avait pu connaître et apprécier les talents naissants de Raphaël. Il s'empressa de se l'associer pour une entreprise qui demandait autant de fécondité d'invention que de facilité dans l'exécution. On sait que son jeune collaborateur finit par y avoir le principal rôle. Raphaël s'y reconnaît déjà; et à l'abondance des compositions, et au travail de la fresque, et richesse de style précédemme connue, et encore à des portrait mi lesquels on croit distinguer l Il quitta toute fois ce travail qu'il fût totalement achevé. C dit Vasari, pour se rendre à F ce, et y admirer les célèbres c qu'on vantait alors de Léona Vinci et de Michel-Ange. Nous fait voir dans notre *Histoire a phaël et de ses ouvrages* (quelle nous serons obligés de voyer le lecteur, pour une m de de discussions et de descrip qui n'auraient pu être effleurée l'espace étroit même du plus article), nous avons, disons essayé de prouver que ceci es erreur du biographe italien phaël vint effectivement à Flo à cette epoque; mais le carton chel - Ange ne fut visible que ans plus tard. Ce point est, toutes sortes de rapports, il tant à éclaircir, surtout pou truire l'opinion trop répandu Raphaël a singulièrement prof Michel-Ange, et qu'il en avait les ouvrages. Ce qu'on voit de clair ici, c'est qu'il vint à Flo en 1503, qu'il y passa une a se partageant entre cette ville rouse, et s'occupant de plusieurs petits ouvrages, dont il ne s'es servé que des notions un peu taines; que vers la fin de 15 retourna dans sa ville natale, duchesse d'Urbin, voulant fav les études plus sérieuses qu'il en vue, lui donna, pour le g lonier Soderini, la lettre d commandation datée du 1er. bre 1504, dont nous avons ra té le texte et le contenu dans toire susdite. Ce fut donc vers de cette année, à l'âge de vin

e Raphaël se rendit une se-
is à Florence, dans la vue
prendre un nouveau cours
Au nombre de ses objets
il faut mettre quelques-uns
restes d'antiquités que l'on
xposés déjà dans le palais
cis. De la manière de voir,
ute d'avec celle de Michel-
'il porta dans cette étude,
diversité de goût et de
on remarquera de plus en
s leurs productions. Léo-
Vinci était pour la peinture
le plus en vogue dans toute
à Florence. Il semble que
el avait eu à se donner un
èle parmi les ouvrages de
mporains, il aurait choi-
uvres de Léonard. Mais
ns la nature de son talent
er personne en particulier,
oir profiter des qualités de
temps du séjour qu'il fit
lorence, fut occupé par de
vrages, entre lesquels on
qu'il fit (et dont on ignore
ui l'existence) pour Tadeo,
neur, qui lui avait fait ac-
vec son amitié, sa maison
. Mais un autre de ses pro-
Laurent-de'Nasi eut de lui
e famille, devenue célèbre
strophe qui l'engloutit sous
s de son palais. On en a
: les morceaux, qui, dans
ion, forment un des orne-
plus précieux de la galerie
ice. La mort du père et de
e Raphael, qu'il perdit au
ment, le rappela bientôt
our mettre ordre à ses af-
n cité de lui, pendant le
'il y fit, plusieurs petits
, tous pour le duc d'Urbin.
ombre sont le petit Saint
cheval, et le petit Saint
Michel qu'on voit au Musée royal de Paris, et qui se servent de pendant. Vasari a dit des ouvrages de cette époque, que le *fini de la miniature ne pouvait pas aller plus loin.* On est à même de s'en convaincre encore aujourd'hui. Il n'y a pas de peinture d'une exécution plus précieuse. Toutefois on découvre déjà dans le Saint Michel, qui a tout au plus un pied de hauteur, le caractère de hardiesse et de grandeur de celui qu'il peignit vingt ans plus tard, et dans la proportion de six pieds, pour François 1er. Raphaël séjourna trop peu de temps à Urbin, pour y laisser quelques monuments durables de son talent. Il n'y reste plus rien qui rappelle sa mémoire, si ce n'est une inscription en son honneur, sur la façade de la maison où il naquit. La date de 1505 où il quitta Urbin pour la dernière fois, détermine, dans sa vie, un espace de trois années, qui précédèrent son départ pour Rome. Cette période de temps, occupée par des travaux qui donnèrent naissance à sa seconde manière, fut partagée entre les ouvrages de Pérouse, où il se rendit deux fois, et ses études à Florence, je veux dire, surtout, ses liaisons avec les plus habiles maîtres de cette ville, dont on verra qu'il parvint à combiner les différentes qualités. Raphaël nous apprend lui-même, dans quelques-uns de ses ouvrages de son meilleur temps, et l'estime qu'il avait pour les peintures de Masaccio à la chapelle *Del Carmine*, et le profit qu'il avait pu en tirer. Mais celui de ses contemporains auquel il fut principalement redevable à Florence, du changement qui, pour la couleur et le maniement du pinceau, caractérise sa seconde manière, fut Fra Bartolo-

meo di San-Marco. A vrai dire ils firent ensemble un échange de talents. Raphaël apprit de Fra Bartolomeo, à donner plus de vigueur à ses teintes, plus de largeur à sa manière ; Fra Bartolomeo dut aux leçons de Raphaël la pratique de la perspective. Si l'on en croit les faits et le rapprochement des dates, Vasari, et d'après lui beaucoup d'autres, se sont trop hâtés de mettre Raphaël en présence du célèbre carton qui n'a pu être terminé par Michel-Ange qu'en 1506, c'est-à-dire, trois ans après que Raphaël eut quitté les travaux du Pinturichio à Sienne. Ce carton devint l'objet de l'étude de tous les artistes ; et Raphaël se trouve cité dans le nombre de ceux qui l'étudièrent. Il est en effet certain que s'il n'avait pu ni l'étudier ni le voir à l'époque de 1503, comme Vasari a eu le tort de le faire entendre, rien ne dut l'empêcher, étant à Florence ou y ayant été habituellement depuis 1506 jusqu'à 1508, de voir et de revoir l'ouvrage qui faisait l'admiration de tous les artistes ; et voilà ce qui rendra de plus en plus apocryphe, dans la suite, le récit de Vasari sur l'introduction, en quelque sorte furtive, de Raphaël dans la chapelle Sixtine, comme s'il n'avait encore rien vu de Michel-Ange, et comme si son talent avait eu besoin, pour se développer, des leçons du maître florentin. La vérité est que l'on ne découvre aucune trace d'imitation des œuvres de ce maître dans tout ce que Raphaël fit alors à Florence. Quelque profit qu'il ait pu tirer du grand style de dessin de Michel-Ange, il ne cessa point de suivre la ligne que son propre génie lui avait tracée, et même, sans accélérer sa marche ; il y eut chez lui progression, mais lente, mais graduée. On n'y a changement brusque ni franchi. C'est ce qu'attestei breux et précieux ouvrage époque, comme la Sainte-I Rinuccini, terminée plusie après ; la célèbre Dépo Christ au tombeau, qu'on me, au palais Borghèse Vierge du Musée royal de nommée la *Jardinière ;* tion pour le monastère Lucci, que ses élèves a après sa mort, et plusie ouvrages, que sa réputati curait, et auxquels il ne pc fire seul. Il paraît avoir co époque une assez haute ses forces, pour desirer de se mesurer de plus pri deux hommes dont il dev redouter la concurrence. N de lui une lettre, dans laqu un de ses oncles à Urbin d du gouverneur, auprès d nier de Florence, une let commandation pour obten dre une salle du palais gneurie, palais pour leq été faits les deux cartons d et de Michel-Ange. Mais u heureux l'attendait. Une r dation plus puissante que venait d'ambitionner, vin ses projets. Sa réputation é mue à Rome, où Bramante, était architecte de Jules I avait la confiance, et auquel Raphaël pour peindre le Vatican. Ce fut dans l'a qu'il quitta Florence po dre dans la capitale du m tien. Jules II l'accueillit tes sortes de caresses. donna de peindre sans d qu'on appelle *della Segna* celle où furent exécutées

andes compositions qui
ets, selon les titres que
a donnés, la *Dispute*
crement, l'*Ecole d'A-*
rnasse et la *Jurispru-*
aël n'eut pas plutôt ter-
mier de ces tableaux,
ordonna d'effacer et de
autres ouvrages exécu-
salles par tout ce qu'il
s à Rome d'artistes les
iés. Chacune des quatre
positions de la salle de
pourrait être la matière
re particulière, tant y
eux les points de vue
d'occuper tous les gen-
ue qu'embrasse l'étude
lessin, surtout à l'épo-
renouvellement. Nous
serrés dans un espace
pour essayer seulement
ns une analyse qui à
rouver l'étendue néces-
Histoire que nous avons
Raphaël et à ses ouvra-
mmes donc forcés d'y
lecteur, comme nous le
cune de ces grandes sé-
iux, dont la seule no-
trouvera place ici. Un
de fenêtre de la salle de
a porte la date de l'an-
à elle fut terminée. Ainsi
s ans suffirent à son exé-
observation que la cri-
depuis long-temps, doit
e ici. On a déjà vu qu'au-
rages de Raphaël, avant
a Rome, ne dénotait la
itation du goût de Mi-
et que son talent avait
croissant et se dévelop-
eule puissance. Autant en
des quatre compositions
le la *Segnatura*. Bellori
bservé que, jusque dans
son premier tableau (celui de la *Dispute du Saint-Sacrement*) il y avait eu développement sensible et progrès de la partie supérieure du tableau, par laquelle Raphaël dut commencer, à sa partie inférieure. A plus forte raison cette progression se fait-elle apercevoir dans les trois autres compositions. Fut-elle due à l'influence de Michel-Ange, influence à laquelle Vasari a voulu attribuer l'agrandissement de manière de Raphaël? Mais d'abord rien, dans la salle de la *Segnatura*, ne peut le faire soupçonner. Disons ensuite que, pendant les deux ou trois années qui virent terminer cette salle, Michel-Ange était précisément aussi, de son côté, renfermé dans la chapelle Sixtine, dont il avait les clefs, et où il ne se laissa voir de personne. Qu'importe après cela le récit de Vasari, et ce qu'il rapporte du dépit de Michel-Ange, qui, obligé par Jules II, de déséchafauder sa voûte, se serait de nouveau enfui à Florence; ce qui aurait donné à Bramante, avec les clefs de la chapelle, le moyen d'y faire pénétrer Raphaël? Mais aussitôt, dit le même biographe, la chapelle fut rendue publique: Rome entière y accourut, et Raphaël eut tout le loisir de la voir. On donne comme preuve de cette influence supposée de Michel-Ange sur Raphaël, les peintures qu'il fit, bientôt après, du prophète Isaïe, à Saint-Augustin, et des Sybilles et des Prophètes, à l'église *della Pace*. On doit avouer qu'il y a dans la figure d'Isaïe, la seule entre toutes celles de Raphaël, quelque chose qui rappelle les prophètes de Michel-Ange. Il serait permis de croire que cette imitation tiendrait un peu de ce que les artistes appellent *Pasticcio*, sorte de jeu par lequel on se permet de contrefaire

la manière d'un autre. Raphaël aurait-il eu l'intention de montrer que s'il l'eût voulu il aurait pu faire du *Michel-Ange* ? Si quelque chose pouvait rendre cette supposition vraisemblable, c'est l'ouvrage bien autrement important qu'il exécuta immédiatement après, des Sybilles et des Prophètes dans l'église de Sainte-Marie-de-la-Paix. Là on croirait qu'il a véritablement accepté le défi avec Michel-Ange, en se mesurant avec lui sur le même terrain, mais beaucoup moins pour être son imitateur, que pour établir, de la façon la plus évidente, en quoi son talent différait de celui de son rival. En effet, on dirait qu'il a pris à tâche de montrer, précisément dans les mêmes sujets, ce qui manque à Michel-Ange, c'est-à-dire la noblesse des formes, la dignité du caractère, la beauté des physionomies, la propriété du sujet. Dans le fait, les génies de ces deux grands hommes n'eurent rien de commun : leurs germes furent divers, et ne pouvaient pas produire les mêmes fruits. Michel-Ange concentra toutes ses études dans celles du dessin, dont l'anatomie lui donna les leçons. Raphaël forma son talent de beaucoup plus d'éléments ; et le goût de l'antique fut en définitive celui qui les épura et les ordonna. Si Michel-Ange est le plus grand des dessinateurs, Raphaël est le premier des peintres. Or l'idée de peintre comprend bien plus de choses que celle de dessinateur. On admire en effet avec quelle facilité il sut, dans ses nombreuses inventions, passer d'un ordre de sujets à un autre. Dans le même temps où il compose ses Prophètes et ses Sibylles pour la chapelle d'Augustin Chigi, à l'église de Sainte-Marie-de-la-Paix, il trace, dans le palais de ce célèbre amateur, la composition *tée*, composition pleine et qu'on croirait inspirée nie de la peinture antique. rait mieux s'en convaincr sant la lettre qu'il écrivai peinture, à Balthazar Cas dont on ne citera que le phrases. Après l'avoir re éloges qu'il en avait obt *peindre une belle*, dit-il, » drait en voir plusieur » la condition que vous » moi pour m'aider à fa » ce qu'il y a de meille » ayant si peu et de bons » beaux modèles, j'op » une certaine idée qui » à mon esprit. Si cette » que perfection, je l'i » à quoi cependant je m' » teindre. » On voit, pa mots, que Raphaël se d lement pour but la reche beau que la nature pré mais que l'imagination s tiste peut saisir, et que l sait réaliser. C'est ici époque, qu'il faut rapp cution de l'admirable ta Vierge qu'on appelle d où se trouvent réunis, av sité du style d'imitation dans la partie inférieure des personnages de cor maine, et dans le genre id ge avec l'Enfant Jésus, des mages : ce qui pe marquer la ligne de diff pour les yeux, sépare humaine de la substanc surnaturels. Raphaël r alors l'exécution des p la seconde salle du Va la première, il avait de choix de compositions poétiques ou allégorique

enir à tous les temps, à sortes de palais. Les sujets era dorénavant présente- ystème tout nouveau de historiques, c'est-à-dire, s des faits, et prises à des verses de l'histoire sacrée e; mais ramenées par un ieulier d'allusion, tantôt à on de l'église de Rome, à ce temporelle des papes, les faits récents, a froite- formes sous l'image d'évé- térieurs. C'est ce qui a per- utre d'introduire dans leur tion les personnages d'an- ifes, sous la ressemblance qui commandèrent ces Ainsi, dans cette seconde x sujets sont consacrés à et deux à Léon X. On voit ans le tableau du miracle e, à la place d'Urbain IV; de cet ancien miracle fait ux nouvelles hérésies qui ient à agiter l'Église sur de la présence réelle. La d'Héliodore, où l'on voit pape Jules II, est une sor- rie. Le grand prêtre Onias pape, et Héliodore repré- rons le l'Église dépouil- ns qu'ils avaient ravis. La de saint Pierre a rapport Léon X, sorti miraculeu- e prison un an avant son au siége pontifical; et la l'Attila reculant devant le nt Leon est une allusion à la politique de Léon X, parvenu à obtenir l'entière n de l'Italie par les puis- ligérantes. On se dispense compte du détail de ces ons, d'ailleurs si bien con- ont chacune sera la matière ng article. Raphaël y était parvenu au plus haut degré de ce qu'on appelle sa seconde manière: sa réputation le faisait déjà regarder comme l'artiste universel destiné à être le moteur et le centre de tous les projets. Il était entouré d'un grand nombre d'élèves et de collaborateurs, dont l'ambition se bornait à partager ses travaux. C'est avec de tels secours que nous le verrons, livré à de nouvelles entreprises sans abandonner les anciennes, satisfaire tout-à-la-fois aux travaux les plus divers. Chargé, comme héritier de Bramante, qui avait à peine planté les fondations de la cour du Vatican (appelée la cour des Loges), d'en continuer l'architecture, il en porta l'élévation à trois étages ou rangs de galeries l'un sur l'autre, destinés à recevoir un genre d'embellissement nouveau, ou du moins renouvelé de l'antique. A l'époque où il fut chargé de ces travaux, on venait de découvrir les thermes de Titus. Leurs salles, long-temps enfouies, avaient, dû à la cause même qui les avait fait oublier, la conservation des peintures arabesques dont Vitruve nous apprend que le goût fut alors de mode chez les Romains. Jean d'Udine, qui excellait à peindre les fleurs, les fruits et les ornements de tout genre, fut particulièrement celui qui encouragea Raphaël dans le projet de décoration des loges. Il retrouva le secret des stucs antiques; et bientôt cette grande entreprise à laquelle présidait le génie de Raphaël, parvint à sa perfection. On comprend qu'elle ne pouvait réussir que par une réunion de talents multipliés. Elle se compose de tant de parties diverses que, si son mérite consista dans l'élégante exécution de chacune, son succès devait dépendre encore plus de l'heureuse combinai-

son de toutes. Or Raphaël fut précisément ce point de centre. Il eut deux grands mérites en ce genre : le premier fut dans cette direction pleine de goût, qui sut coordonner toutes les parties, faire choix des détails les plus heureux, et appliquer à leur exécution l'espèce de talent qui leur convient. Le second fut celui de l'originalité. Plusieurs de ses compositions, que le génie du peintre d'histoire pouvait seul concevoir, prouvent qu'il imagina le premier d'introduire dans l'arabesque un ordre d'idées, dont nous ne voyons point qu'il ait trouvé de modèles dans l'antique. J'entends parler de l'allégorie, et de ces beaux montants de pilastres, où tantôt les vertus, tantôt les saisons, tantôt les âges de la vie, viennent mêler leurs emblèmes divers aux doctes fantaisies de son pinceau. Ici les symboles des sens ou des éléments, là les instruments des sciences et des arts, avec toutes sortes d'idées personnifiées, deviennent de véritables tableaux, dans lesquels on éprouve un plaisir nouveau, celui de reconnaître la raison sous le voile transparent de la folie. Raphaël ne put, sans doute, entreprendre des travaux de ce genre, avec les innombrables détails qu'ils comportent, sans le secours des élèves et des hommes habiles en tout genre, qui avaient mis en communauté avec lui leurs moyens et leurs talents ; mais ce qu'il faut dire, c'est que si ces travaux, sans de tels secours, n'auraient certainement pu être terminés, il est encore plus certain que sans l'influence de son génie, ils n'auraient pas eu de commencement. Le célèbre tableau de sainte Cécile fut exécuté dans le même temps ; et l'on a cru reconnaître, au ton foncé de cette peinture, la coopération de Jules Romain, qui eut le défaut ployer le noir dans ses ou Raphaël seul avait, sans d les têtes de tous les person cette force et cette grâce d qui n'appartenait qu'à lu nous semble avoir pu tra miner au sommet de la c ce charmant chœur des a les divins accents parai mêler, ou préluder à ceu tronc des musiciens. Le ouvrage se trouvera tou court pour celui qui en l'histoire complète du talent de Raphaël par se n'y eût-il que le nomb infini de sujets, qu'il faut coopérateurs qu'il s'est d porter à lui, comme pre cipe, la matière paraît bornes. Il ne faut donc dre à trouver dans cet art dit pas la description, ment la nomenclature de tions. Obligés de nous res le cadre le plus étroit, sujets que son pinceau a tipliés, nous réduirons à sommaire la notion des V il a embrassé tous les aspe les images à tous les degr les rassembler sous une sion : 1°. celle des simple tableaux faits, la plupar particuliers, où la Vier avec l'Enfant-Jésus, et avec le petit saint Jean. T qu'on appelle à Florence *della seggiola*, la Vierge 2°. la division suivante r compositions qu'on app *Famille ;* ce sont, dans la tableaux de famille, qui c quelquefois jusqu'à six o res. La plus célèbre et p plus belle de toutes, est c

François Ier., et qui
ncipaux ornements du
: Paris. 3°. La dernière
e de ces compositions
vec son divin Enfant
t à de saints person-
sur des nuages, telles
Foligno ou de Dresde);
rée comme la reine des
sur un trône et rece-
nages des saints et des
on range dans cette
ierge aux quatre Pères
celle qu'on appelle *au*
cun peintre n'entre en
avec Raphaël pour le
variété de ce genre de
nul n'approche encore
propriété du caractère
se doivent réunir les
ence, de pureté vir-
ràce et de noblesse,
e tendresse religieuse,
il a épuisé toutes les
'Italie doit à Raphaël
ait connaître le mérite
; et cet art lui doit les
: qui accompagnèrent
Albert Durer, en Alle-
t déjà emparé de l'in-
iguerra, et ses gravu-
aient à avoir quelque
se. Ses relations avec
ièrent à ce dernier l'oc-
ssentir combien le per-
de cet art aurait d'im-
r la gloire de la pein-
éputation du peintre.
ntoine Raimondi, élève
à Bologne, était venu
plus hautes leçons à
el l'encouragea à pour-
les, et il se l'attacha
la plus utile pour tous
nissant à son burin une
dessins, dont l'énumé-
rait les bornes de cet article, et serait le sujet d'un traité particulier. Nous avons donc à la gravure de cette époque deux obligations, l'une d'avoir propagé et multiplié les pensées de Raphaël, l'autre de les avoir fait naître. Un genre de mérite dans lequel Raphaël n'a peut-être ni supérieur, ni rival, est celui qui le place en tête des peintres de portrait. Il avait été, dès ses premières années, conduit à cette partie de l'imitation par le goût général des écoles du quinzième siècle, où tout se faisait dans le style purement naturel, qu'on ne saurait mieux définir qu'en l'appelant style de portrait. Dans la vérité, les figures de toutes les compositions n'étaient alors que des portraits proprement dits. Raphaël eut l'occasion, dans ses premiers ouvrages, d'y introduire beaucoup de ces personnages, qui ne comportaient guère un autre style, et il se plut à répéter, dans plusieurs de leurs physionomies, les portraits véritables de beaucoup de ses contemporains. On ferait un recueil curieux de tous ceux qu'on pourrait ainsi extraire de toutes ses fresques. Lorsque son talent fut arrivé à son plus haut degré dans le genre idéal et historique, les portraits des grands personnages qu'il peignit à l'huile, se ressentirent aussi de la vigueur d'une imitation plus relevée; et l'on se prévaut encore aujourd'hui de son exemple, pour prouver que le peintre d'histoire est le meilleur peintre de portrait quand il veut l'être. On compte de nos jours près d'une trentaine de portraits à l'huile, peints par lui-même, et par lui seul, ce genre permettant moins qu'aucun autre que le peintre s'y fasse aider. Entre ces portraits, il faut distinguer ceux des papes Jules II, et Léon X, des cardinaux de Rossi et de Mé-

s, de Castiglione, de Bindo Al-
iti; celui de Jeanne d'Aragon, et
ien propre. Il mit neuf ans à ter-
ner les peintures des salles du
itican. Celle de *Torre Borgia*,
i fut la dernière, est celle où Ra-
haël paraît avoir le moins travaillé
ersonnellement. Dans trois de ses
eintures, on trouve qu'il suivit le
même système de sujets anciens, mis
en rapport d'allusion avec les événe-
ments et les circonstances de son
temps. Ainsi, ces trois sujets, tirés
des histoires de Léon III, de Léon
IV et de Charlemagne, ne sont que
des espèces d'allégories qui, sous
d'anciens noms, signifient Léon X et
François 1er. Partout les portraits du
roi de France, et du pontife régnant,
disent aux spectateurs qu'ils doivent
entendre autre chose que ce qu'ils
voient. Ces trois sujets qui représen-
tent la victoire navale d'Ostie con-
tre les Turcs, la justification du pape
Léon, et le couronnement de Char-
lemagne, furent peints par les élèves
ou les collaborateurs de Raphaël. Le
silence des artistes, des amateurs et
des graveurs sur ces ouvrages, indi-
que assez que le maître y eut peu
de part, ou du moins n'y contribua
que par le choix des sujets. Il n'en
est pas de même de la quatrième
peintur e de cette salle, où est repré-
senté l'incendie de Borgo-Vecchio.
C'est une des belles compositions de
Raphaël, une de ses conceptions les
plus riches de pensées et d'expres-
sion, un des morceaux où il eut
l'occasion de faire le plus briller son
mérite dans le dessin du nu. On n'est
embarrassé que du choix des ouvra-
ges dont on fera mention à l'époque
où nous en sommes de la vie de Ra-
phaël. C'est celle de sa troisième
manière, et aucun des tableaux exé-
cutés dans cette manière ne saurait
être négligé. Mais aussi
est celle où, environné
breuse école formée d'
biles, il eut le plus de
multiplier ses entreprise
tait, dans cette école,
de talents, et c'est entre
phaël partageait l'exécu
vrages, selon l'import
travaux, ou des deman
vail se divisait ainsi : R
posait et dessinait le suj
main ordinairement él
le maître finissait. Pare
de travail avait lieu pou
leur excellence dépend
dans lequel le copiste ava
et du talent de celui qui
retouche. De là naît la
discerner l'original de se
plusieurs ouvrages de c
Ceci doit s'appliquer au
de saint Jean dans le
on connaît trois ou q
tions, qui se disputen
l'honneur de l'origina
marque faite par Vasa
tefois décider la quest
Raphaël peignit le S
toile. Cela étant, cel
doit être réputé l'ori
fait croire encore, c
du tableau et des om
res, défaut qu'on sa
de Jules Romain, q
aura fait l'ébauche.
coup de peine à ne
me peint par Raph
qu'on appelle *del S*
ouvrage qu'on doit
appartenant au p
son talent, et qu
l'expression, sur
tres ouvrages. C
la peinture a su
dinaires vicissitu
devait le condui

es d'Italie, d'une vio-
y échoua, et s'ouvrit
contre un écueil : tout
ies et marchandises.
miracle sauva le ta-
sse qui le renfermait,
s flots, sur la côte de
repêchée et tirée à ter-
ent l'eau de la mer n'y
tré. On l'ouvrit, et l'on
iture intacte. Le bruit
ent étant arrivé à Pa-
ipressa de réclamer le
gé. Il paraît que la ré-
ffrit de grandes diffi-
fallut toute la protec-
X pour le faire rendre
Palerme, qui en paya
restitution. Ce tableau
en Espagne, d'où la
en 1810, transporter
vec plusieurs autres,
arler. La même cause
iis retourner en Espa-
mbre est la belle Sain
on appelle la Vierge à
ippe IV, roi d'Espa-
de la veuve de Char-
l'Angleterre, pour la
is mille livres sterling.
i'a la première vue de
le Raphaël, Philippe
i-ci est ma perle. De
surnom qui a conti-
iguer. C'est une de ces
a la fois nobles et gra-
le genre, d'après l'a-
plus haut de ces sortes
t le milieu entre la vé-
simple de la première
ges et la vérité idéale
ie. Nous nous arrête-
ent sur le beau tableau
dans le désert. La figure
us beaux nus qu'ait faits
a beaucoup de vérité
l'on appelle *naturelle*,
pour la distinguer du *vrai idéal*), dans le dessin du corps, dans les formes du torse. Le ton brillant des chairs et la forte opposition des ombres lui donnent un relief singulier. La jambe, qui vient en avant, semble sortir du cadre. Le corps étant vu de face, ainsi que la tête, dont les yeux se fixent sur le spectateur, il est peu de figures dont l'image reste aussi profondément empreinte dans la mémoire. Nous avons déjà vu Raphaël, successeur de Bramante, en 1514, construire cette cour du Vatican, qu'il a rendue célèbre par la décoration des loges. C'en serait assez pour que son nom pût figurer sur la liste des meilleurs architectes; mais il devait recueillir l'héritage entier de Bramante. Léon X, selon le vœu de cet architecte, le nomma ordonnateur en chef de la construction de Saint-Pierre. Le bref du pape qui contient cette nomination, se fonde sur ce que, dans les plans déjà donnés par lui, il avait justifié la recommandation de Bramante. Effectivement, le plan que Serlio nous a conservé de l'église de Saint-Pierre, par Raphaël, est non seulement plus beau que le plan actuel, mais peut-être le plus beau qu'on puisse imaginer dans le système des églises modernes. Comment ne pas regretter qu'un édifice qui devait servir de modèle au goût de toute l'Europe, n'ait point été élevé sur les dessins de celui qui, dans un autre genre, n'a été jusqu'ici ni égalé ni remplacé. Un autre projet de Raphaël éprouva le même sort. Léon X, lorsqu'il fit, en 1515, son entrée solennelle à Florence, avait fait venir avec lui Michel-Ange et Raphaël, pour avoir de chacun d'eux un projet du grand frontispice dont

il voulait décorer l'église de Saint-Laurent. Cependant cette résolution n'eut point de suite; et il n'en est resté qu'un dessin tracé par Raphaël, qu'Algarotti déclare avoir vu dans la collection du baron de Stosch. Ce fut pendant le séjour que Sanzio fit alors à Florence, pour la quatrième fois, qu'il eut l'occasion de donner les plans et les dessins des deux charmants palais que cette ville met au nombre de ses plus précieux monuments d'architecture, savoir le palais *dell' Uguccioni*, sur la place du Grand-Duc (1), et le palais Pandolphini, élevé sur ses dessins. Ce qu'on en peut dire, c'est qu'il n'y a d'aucun architecte un dessin de palais plus noble, d'un style plus pur, d'une plus sage ordonnance. Ni Balthazar Perruzzi, ni les San Gallo, ni Palladio, n'ont produit un meilleur ensemble avec de plus beaux détails et dans de plus belles proportions. Si Raphaël eût vécu plus long-temps, Rome sans doute montrerait beaucoup plus de monuments de son génie en architecture. On peut lui attribuer le palais qu'il se bâtit pour lui-même, voulant, dit Vasari, laisser de lui un monument : *per lasciar memoria di se.* Les contemporains ont souvent confondu les édifices dont il fut seul architecte, avec ceux qui furent dus à Jules Romain. De ce nombre est le charmant palais de la Villa Madama. Au reste, cette confusion est sans inconvénient, tant il règne d'intimité entre leurs manières; et d'ailleurs, en ce genre comme en peintu-

(1) Quelques-uns l'ont faussement attribué à Michel-Ange : mais outre qu'on y découvre le style de Raphael, tel qu'il est dans les autres ouvrages que personne ne peut lui contester, on est encore plus certain qu'il ne s'y montre aucun de ces détails capricieux d'ornements qui sont comme le cachet de l'architecture de Michel-Ange et de son école.

re, l'élève ne fut-il pas un d
leurs ouvrages de son maîtr
a aucun doute sur deux aut
ces : l'un est celui des écuri
gustin Chigi, à la Longara;
le palais situé près de Sai
della Valle. La façade, des n
données, se compose de do
sées, dont les troncaux s
d'un ordre dorique, reposa
beau soubassement formé
ges. Une tradition consta
encore que Sanzio ait été
tecte de la belle chapelle en
d'Augustin Chigi, dans l'
Santa-Maria del Popolo;
seulement on lui donne le
des peintures qu'y a exécuté
que Sébastien (del Piombo
on veut encore que la ch
statue de Jonas, qui dev
partie du grand mausolée
projeté pour lui-même Augu
gi, soit due à Raphaël. Il es
qu'on ne trouve aucune au
opposer à cette tradition;
encore vrai que cet ouvrage
té par Lorenzetto, son élèv
un caractère tellement pa
pour la sculpture de ce temp
est porté à croire que le Jo
né de quelque inspiration de
quand on ne supposerait
eût pu ou mettre la main à
dèle ou en conduire l'ex
Dans un temps où nous vo
trois arts du dessin exercer
remment et le génie et la r
artistes, est-il invraisembl
Raphaël aurait eu la même
et que s'il eût fourni une plu
carrière, il aurait donné à
Ange un rival en sculpture?
travaux qu'il fit executer da
lerie des Loges, prouvent
vait négligé aucune des par
sidiaires qui composent le

s du dessin. Vasari a trop en abrégé de ce les Loges, dont nous connaître la décora- seul rapport, celui ment, renouvelé de Raphaël et auquel ont donné le nom Mais la même galerie célébrité plus grande te suite inestimable esque répartis quatre s compartiments des e chaque travée, et nt, en cinquante- l'Histoire de l'An- . Aussi appelle-t-on Bible de Raphaël. de ces ensembles doit abandonner la gravure. C'est une ction en figures de Bible, chapitre par n peut dire, et livre ous la création du avenement de J.-C. Nouveau-Testament nombreuse série, ite, l'Adoration des tême du Christ et la e de Psyché, tirée de pulée, occupa deux manières différentes phaël. Dans la suite histoire, dont les e Antoine, nous ont mpositions, chacune le la narration d'A- e en quelque sorte Mais la seconde his- a orner le vestibule ustin Chigi, aujour- sine, ne perdit pas avre un ordre aussi nture, au reste, n'y Les conceptions y bien autrement poétique; et jamais le génie du peintre ne s'est mesuré dans aucun autre ouvrage avec celui du poète, de manière à faire autant douter de la supériorité d'un des deux arts sur l'autre. Il faut effectivement appeler cet ensemble de décorations par son véritable nom. C'est un poème intitulé l'*Amour* et *Psyché*. Trois sortes d'espaces de forme diverse s'offraient, dans le local qu'il s'agissait de décorer, aux combinaisons du pinceau : 1°. les lunettes des arcs distribués tout alentour du portique, pour diviser au gré de la construction la poussée de la voûte; 2°. les retombées de ces arcs; 3°. le plafond du vestibule. Dans les champs des lunettes, Raphaël a distribué les charmantes allégories de la puissance de l'amour vainqueur de tous les dieux. On y voit des Cupidons ailés enlevant et portant en trophée les armes ou les attributs des douze grands Dieux. Différents traits de la fable de Psyché et de l'Amour occupent les espaces qu'on appelle, dans la construction, pendentifs ou retombées des arcs. Le plafond se divise en deux grandes scènes, dont l'une représente le Conseil, et l'autre le Banquet des Dieux. Mais le discours n'a point de paroles qui puissent donner l'idée de conceptions aussi relevées, aussi magnifiques d'invention, aussi riches dans les détails; Raphaël a touché au sommet de toutes les sphères où son génie s'est exercé : également sublime, également inimitable dans les fictions mythologiques du paganisme, et dans les grandes compositions où nous allons le voir retracer les merveilles du christianisme naissant, comme il se plut à dérouler l'histoire du peuple de Dieu dans la nombreuse suite des peintures des

Loges. François Ier. avait appris en Italie à unir l'amour des arts à la gloire des armes. La réputation et le talent de Raphaël étaient alors à leur comble. Comment le restaurateur des lettres et des arts en France n'aurait-il pas eu l'ambition d'enrichir son pays d'ouvrages propres à y produire et y diriger le goût et l'étude de la peinture? C'est effectivement à ce prince et à son règne que la France doit presque tous les tableaux de Raphaël, qui sont aujourd'hui le principal ornement du Musée royal, tels que les portraits de Jeanne d'Aragon, de Castiglione; le Saint Michel terrassant l'Ange des ténèbres, travail qui valut à son auteur, de la part du roi, une tres-honorable récompense. Raphaël crut sa reconnaissance engagée à en remercier François Ier. par l'envoi d'une autre de ses productions, la Sainte-Famille qu'on admire comme le morceau par excellence du Musée royal, et qui doit passer pour être le chef-d'œuvre de toutes les Saintes-Familles. Exécuté en 1518, ce tableau est, avec la Transfiguration, celui qui marque le plus haut degré où soit parvenu Raphaël, surtout dans la peinture à l'huile. Sans sortir des sujets de Vierge, on peut y trouver de quoi mesurer les trois périodes de sa vie pittoresque, savoir: la Vierge dite la *Jardinière*, qui est de 1507; la *Vierge au poisson*, faite en 1514, qui établit le passage de sa seconde à sa troisième manière; la Vierge du Musée royal, qui porte écrite la date de 1518. Ces trois morceaux contiennent la preuve et l'histoire de la progression de son talent. — La Flandre possédait alors de célèbres manufactures de tapisseries; et ce genre d'industrie venait d'y être porté au point de pouvoir reproduire avec une grand de les effets de la peinture. heureuse idée à Léon X, procurer le luxe dispendi tapisseries, d'avoir charg d'y ajouter le prix inest ses inventions. On lui doi gnifique suite de grandes tions que l'on connaît so de *Cartons* de Raphael. L peinture de ces Cartons qu'on appelle à *détremp* dire, que les couleurs e trempées dans de l'eau où de la colle, de la gomme autre matière glutineuse, et leur donne la faculté d'a fond sur lequel on les ap maniement de ce procédé re demande de la hardie porte naturellement, par indéfinie des retouches que y trouve. Un tel genre d'o vait avoir de l'attrait pou aussi fécond que celui de et habitué à produire av promptitude. Aussi parait adonné avec une prédilect culière : si l'on en croit V douze Cartons auraient peints par lui seul. On se du moins en les voyant qu sont uniquement de sa m se former une juste idée d perbe série de compositio réunir dans sa pensée les tons originaux qui ornent royale d'Hamptoncourt terre, et la suite vraiment te des douze tapisseries q Rome. Le travail origina miers fait concevoir ce manquer en hardiesse et de dessin aux copies; et couleurs et de l'exécutio ci complète, dans l'im l'ensemble de tous les m

ue devaient offrir les
is leur nouveauté. Ces
ıvaient été destinées par
orner des salles dont
ıperficies n'étaient point
sure. Quatre pièces sur-
moitié moins larges que
savoir : le Massacre des
sujet divisé en deux ; les
Emmaüs, Jésus appa-
adelène. Les neuf autres
posés comme les précé-
ures plus grandes que
: l'Adoration des Mages,
du Saint-Esprit, la Pê-
euse, Jésus-Christ don-
és à saint Pierre, saint
nt l'enchanteur Elymas,
et saint Jean guérissant
dans le temple, Ananie
ort par saint Paul, saint
Lystre, saint Paul prê-
thènes. Les sept derniers
ts sont ceux dont les
nt la galerie d'Hampton-
faut avouer que s'il est
blir quelque préféren-
s entre les ouvrages de
ais entre les sujets qu'a
inceau dans cette nom-
, le sort semblerait avoir
les épargner, ceux qui
une plus grande ri-
mposition, la plus gran-
de pensée, de style, et
. Raphael, lorsqu'il exé
ıtions, ce qui doit avoir
lant les deux dernières
a vie, était dans toute
âge et de son talent : on
voir une nouvelle preu-
ıve continuelle qui est
ble dans la succession
es. Là il s'est élevé au-
ui-même, et l'on peut
collection de ces mémo-
positions, le couronne-
ment non pas seulement de ses productions, mais de toutes celles du génie des modernes dans la peinture. — Léon X pressait Raphaël de terminer la décoration des salles du Vatican. La plus grande de toutes, qui est celle d'entrée, attendait que la peinture achevât, et y complétât le système historique de l'établissement de l'Église romaine. Ce fut certainement dans cette intention que Raphaël imagina de tracer sur les murs de cette vaste salle, l'histoire du premier empereur romain qui embrassa le christianisme, et qui passe pour avoir fait au pape S. Silvestre la donation de Rome. De là le nom de salle de *Constantin*, qu'on lui donne. Quatre sujets, relatifs à son histoire, en occupent les quatre côtés, savoir : la Vision céleste de Constantin, la célèbre bataille où il défit Maxence, le Baptême de cet empereur, la donation qu'il fit de Rome au pape. Raphaël avait non-seulement arrêté les dessins de la décoration générale de cette salle, mais il avait commencé d'y peindre à l'huile, sur enduit, les deux belles figures allégoriques de la Justice et de la Douceur. Cette manière de peindre était une nouveauté, à laquelle on renonça depuis, mais dont il paraît avoir voulu faire un essai que l'expérience n'a pas confirmé. On revint dans la suite au procédé de la fresque. Des quatre grands sujets dont on a parlé, deux seuls ont été exécutés sur ses dessins, après sa mort, par Jules Romain, savoir : la Vision céleste, et la Bataille de Constantin. Raphaël eut donc encore l'honneur de la plus grande composition historique qui ait été produite en peinture. A en croire même le dessin original, cette scène de bataille aurait été plus nombreuse encore en figures,

plus variée dans les masses. Elle aurait présenté, dans le lointain, une ligne de montagnes, au pied desquelles auraient combattu des corps détachés de l'armée, ce qui aurait contribué à amplifier le sujet, et à lui donner plus d'étendue pour l'œil. Quoi qu'il en soit des légers changements que l'élève apporta dans l'exécution des conceptions de Raphaël, la bataille de Constantin, dans laquelle il faut se garder de croire qu'il ait joué le rôle d'un simple copiste, n'en est pas moins la plus grande et la plus mémorable page qu'ait tracée le pinceau. Bien qu'elle ait fourni, dans le siècle suivant, à Le Brun, l'occasion de développer, avec un talent original, de nouvelles beautés dans ses batailles d'Alexandre, Le Brun n'a pu ni surpasser Raphaël en invention, ni empêcher la bataille de Constantin de rester encore le type et le modèle de la peinture des batailles dans le genre héroïque. — Raphaël était alors parvenu à l'apogée de son talent, de sa réputation et de son crédit. On n'avait jamais vu, et l'on n'a point encore vu depuis, d'artiste porté par la seule puissance du génie à un tel degré, soit de cette renommée qui rend un nom partout célèbre, soit de cette considération personnelle qui fait sortir l'homme du rang ordinaire, et qui l'élève, dans l'opinion, au niveau des rangs les plus distingués. Sa position sociale était même devenue telle qu'on doit regarder comme très-probable que, d'une part, Léon X, qui lui devait des sommes considérables, aurait eu l'intention de s'acquiter envers lui par un chapeau de cardinal, et que lui-même ne refusa si long-temps d'épouser la nièce du cardinal Bibbiena, que parce qu'il aurait ambitionné l'honneur du cardinalat

(*Voyez* les détails de ce l'*Histoire de Raphaël* pa teur de cet article). Cette qui, à Rome surtout, s'env s'envisageait encore plus sou dis sous la qualité politique d de l'Eglise, n'exige pas que en est décoré soit dans les Les papes l'ont quelquefois à des talents distingués, en ac le titre et le revenu qui y est et en dispensant des fonctio siastiques. Quoi qu'il en soit, tribuait alors à faire de Rap personnage très-important. cupait à la cour une charge fique; en un mot, son existen blait être celle d'un prince, *da principe*. Michel-Ange, le Michel-Ange, vivant seul, travaillant seul, formait, s les rapports, le contraste le pl pant avec Raphaël. Depuis l' ment, qui eut lieu à la fin d des peintures de la chapelle Michel-Ange ne joua plus au à Rome. Il perdit beaucoup aux démêlés occasionnés p chèvement du tombeau de Léon X l'employa encore années à Florence, aux re des marbres de Seravezza, projets de la façade de Saint- Or, ces années-là, Raphaël employées à multiplier ses o à perfectionner sa manière menter sa réputation. Il n'é que de Raphaël: c'était un dir qu'à peine le cédait-il à Mic pour le dessin, mais qu'il le sait en tout dans les autres la peinture. Cette opinion, s dant de plus en plus, excit haut point, dirons-nous le s de la rivalité ou plutôt celu vie chez Michel-Ange. On s té de croire au dernier, q

sari lui-même, élève passionné de Michel-magina celui-ci pour aël sans se montrer, ettre. On sait qu'il n'il ne pratiqua peut-einture à l'huile. C'é-: par les ouvrages de était si fort étendue le Raphaël. Michel-à lui opposer que la lessin, s'attacha se-stien (*del Piombo*), et il lui persuada de dessins qu'il lui fe-accepté. Il se flattait succès, que lui-mê-l'ombre d'un tiers, *to ombra di terzo*, a proclamer la supé-sur l'autre, devien-ent le juge du con-lors, et par l'effet de e, que Sébastien ob-vaux, et entre autres rrection de Lazare, avec la Transfigura-bleaux furent, dans s après la mort de salle du Consistoire. lire, avec Pline: *im-ia fame*! Le tableau ation posa le comble phael, non pas seu-il fut le dernier fruit a plus grande de ses ntes à l'huile, mais n'il est celui de ses n s'est toujours plu le la part du peintre, s grand nombre des nture, celui où l'on ta le plus loin l'ex-ceau, la force de magie du clair-obs-s qualités pratiques rs ne saurait don-ner l'idée : ajoutons, sans préjudice de toutes les perfections morales qu'on est habitué à vanter dans ses autres productions. Cet ouvrage, selon Vasari, fut entièrement terminé par Raphaël, quoiqu'une opinion assez répandue chez les artistes ait établi que quelques parties durent recevoir de Jules Romain le dernier fini. Il paraît toujours que l'exécution de ce grand ouvrage occupa ses derniers moments, concurremment avec les projets de la salle de Constantin, dont on a parlé plus haut, et sur lesquels Raphaël fondait de hautes espérances. A tant et de si grands travaux, il avait le tort d'allier, avec beaucoup trop peu de modération, les plaisirs de l'amour. Ayant un jour excessivement abusé de ses forces, il fut, en rentrant chez lui, saisi d'une fièvre violente, dont il cacha la cause. Ses médecins l'attribuèrent à un grand échauffement et ordonnèrent la saignée. Le mal venait d'épuisement, et l'émission du sang acheva de lui enlever ce qui lui restait de forces. Voilà ce qu'on raconte des causes de sa mort. Averti de sa fin prochaine, Raphaël fit un testament dont la première disposition fut, après le renvoi de sa maîtresse, de lui laisser de quoi vivre honorablement; et la dernière, après avoir partagé sa fortune entre Jules Romain, François Penni, et son oncle, à Urbin, fut de charger son exécuteur testamentaire de prendre sur ses biens de quoi restaurer et fonder, dans l'église de Sainte-Marie de la Rotonde (le Panthéon), une chapelle à la Sainte-Vierge, qui fut le lieu de sa sépulture. Il mourut dans les sentiments les plus chrétiens, à l'âge de trente-sept ans, le 7 avril 1520, le jour du vendredi saint, qui avait été aussi celui de sa naissance. Voyez,

dans notre Histoire de la vie et des ouvrages de Raphaël, les détails relatifs à sa sépulture. Les auteurs qui ont écrit sur Raphaël, sont:—Vasari (*Vite di piu eccellenti pittori, scultori ed architetti ;* — Angelo Comelli, éditeur d'une *Vita inedita di Raffaello*, abréviation de celle de Vasari;—Lanzi, dans sa *Storia pittorica;* —Fiorillo, *Geschichte der Zeichnende Kunst;*—D'Argenville, *Vie des peintres;* — De Piles, *Vie des peintres;*—Mengs, *Opere*, etc.

Q. Q.

SAPHO, ou plus exactement SAPPHO, est de toutes les femmes qui ont cultivé la poésie, celle dont le nom est le plus célèbre. Elle mérita d'être appelée la dixième Muse; et la Grèce antique la mettait au rang de ses plus excellents poètes (1). Ce jugement a été confirmé par la postérité, quoiqu'elle ne connaisse de Sapho que quelques vers, du premier ordre sans doute, et que presque tous ses ouvrages, les délices de l'antiquité savante, aient été ravis, par le temps qui ne respecte rien, à nos hommages et à notre admiration. Cette souveraine de la lyre n'est guère moins célèbre par ses malheurs que par son génie. Cependant l'histoire de sa vie est pleine d'incertitudes. On sait qu'elle naquit à Mytilène, dans l'île de Lesbos, vers l'an 612 avant J.-C. Mais, si l'on soumet à l'examen de la critique l'opinion si généralement répandue sur ses amours et ses malheurs, on ne croira ni à sa passion pour Phaon, ni à la mort funeste qui en fut, dit-on, la suite. Sapho fut mariée et devint veuve. Consacrant alors son loisir et son génie aux lettres, elle en inspira le goût aux dames Lesbiennes. Plusieurs d'e étudièrent la poésie sous tion. Sa réputation, répand attira auprès d'elle plusie gères éprises de la gloire Elle aima tendrement se gnes, ses élèves : Sapho vait rien aimer qu'avec a style passionné de ses ouv hyperboles vives et hardi animaient, l'extrême sens Grecs, peut-être les mœu temps, et la jalousie qu'i ses talents sublimes (2): rent sans doute les princi ses des bruits injurieux q rent sur son compte, et c préventions qui se sont a sa mémoire, préventions a par un vers d'Horace, peu entendu (3). Il paraît au r l'a confondue avec une aut née dans la même île, mais la même ville (*V.* l'article Sapho, l'illustre Sapho point l'amante de Phaon point le saut de Leucade. heurs furent des malheu ques, et sa fuite fut un e probable, qu'entraînée p dans une conspiration co cus, qui régnait à Lesbo bannie de Mytilène, avec poète et ses partisans (4 retira en Sicile. On croit ma Anacréon (5) : son g talents rendent plus vrai cette faiblesse de Sapho chantre de l'amour et le grâces, que celle qu'on l

(1) *Strab.*, XIII, 4a4. Auson, *Epigr.* 21.

(2) L'abbé Barthélemy observe a tout ce qu'on raconte des mœurs de pho, ne se trouve que dans des écriv rieurs au temps où elle vivait.

(3) *Horat.*, Ep. XIX, lib. 1, v. 28.

(4) *Marm. Oxon. epoch.* 37.

(5) Le poète Hermésianax l'assure suivant.

ingrat Phaon. Voilà
ut savoir, ou plutôt
fin tout ce qu'avoue
ie sur la vie de Sap-
ges, qui lui ont ac-
inde gloire, ne nous
connus. Tout ce qui
onservé se réduit à
Vénus, que nous a
d'Halycarnasse, et
neuse, tant admirée
traduite avec tant de
en ode latine par Ca-
n vers français, par
en strophes françai-
(6). A ces deux piè-
nt la grande réputa-
, il faut joindre quel-
, tous malheureuse-
, recueillis dans Aris-
, Athénée, Stobée,
lacrobe, Eustathe,
tes, enfin dans Démé-
e. Ce dernier nous a
autres fragments, une
me qui, en deux vers
tesse et de grâce, pré-
e leçon de morale et
ette épigramme, dans
hologie, laquelle con-
ix petites pièces de
traduite ou imitée en
et a peut-être fourni
s petits dialogues en
ifs, qu'on lit avec tant
s les poètes anciens et
qu'est dans notre lan-
dialogue du *Passant*
terelle. Tout ce qui
appho a été recueilli
ne version latine, par
rg, 1733, in-4°., et
ogler, Leipzig, 1810,
texte le plus estimé

est celui qui fait partie du 1er. n°. du *Museum criticum*, Cambridge, 1813, in-8°. On trouve aussi ces fragments si précieux pour les lettres, à la suite des Recueils qui contiennent les poésies de Pindare, d'Anacréon, d'Alcée et des autres lyriques Grecs, parmi lesquels la dixième muse tient un des premiers rangs. Les deux Odes qui nous restent d'elle sont écrites en strophes et en vers *sapphiques* : car elle enrichit la poésie grecque d'un des mètres lyriques les plus harmonieux, mètre qu'Horace a fait passer avec tant de succès dans la poésie latine. On sait quelle admiration avait pour elle ce prince des lyriques latins, ainsi que toute l'antiquité savante. Ces éloges augmentent nos regrets, et ce que nous connaissons d'elle les justifie. Enfin, pour mettre le comble à la gloire littéraire de Sappho, la Sicile lui éleva une statue (7); et les habitants de Mytilène, sa patrie, voulurent transmettre à la postérité la plus reculée, les traits de cette reine des chants lyriques (8), en frappant leur monnaie à son image et en son honneur (9). M—s.

SAPHO D'ÉRÉSOS, qu'on a longtemps confondue avec celle de Mytilène, autre ville de la même île de Lesbos, a tout récemment repris, dans l'histoire des femmes célèbres, la place qu'on lui disputait. Une médaille antique, nouvellement apportée de la Grèce, et réunie à la collection de l'auteur de cet article, offre, avec le nom grec ΣΑΠΦΩ (*Sappho*), en français *Sapho*, une tête de femme

(6) Boileau, *Traité du Sublime*, *Dissertation*, et dans le *Voyage* ..., ch. III.

(7) Cicer. *in Verrem.*, l. IV, 57.

(8) Aristot. *Rhetor.*, l. II, c. 23.

(9) Eckhel et Visconti ont cru reconnaître cette monnaie dans une médaille de Mytilène (avec les lettres MYT), offrant d'un côté une lyre, et de l'autre une tête de femme, dont le nom, il est vrai, n'est pas exprimé.

et les lettres EPECI initiales du nom de la ville lesbienne d'Érésos, où la médaille a été frappée (1). Ce fait étant matériel, et par conséquent incontestable pour les plus incrédules, il en résulte d'abord qu'on ne peut plus mettre en question s'il a existé deux Sapho. L'évidence de ce fait a dû nous porter à rechercher, au moins par induction, l'époque où fleurit la seconde Sapho. Le temps ayant dévoré les écrits des anciens sur cette femme assurément célèbre, puisque ses concitoyens les habitants d'Érésos lui avaient accordé le *droit d'image* sur la monnaie publique, on ne trouve malheureusement plus que quelques mots, épars çà et là dans les auteurs, sur cette homonyme de l'illustre Sapho mytilénienne. Le premier de ces auteurs est l'historien Nymphis, qui, dans son *Voyage* d'Asie, dit: *Sapho d'Érésos aima passionnément Phaon.* Le second est Athénée dans ses *Deipnosophistes;* il dit que *Sapho d'Érésos fut aussi une de ces belles de grand renom.* Le troisième est Élien, qui raconte qu'outre la poétesse Sapho, *Lesbos a produit aussi une courtisane du même nom.* Suidas enfin distingue aussi la Sapho de Mytilène de celle d'Érésos; mais par mégarde il a pris le change sur le nom du lieu de naissance de ces deux Sapho, en faisant naître à Érésos la poétesse, et à Mytilène la courtisane. La réalité de l'existence de deux Sapho se trouvant ainsi établie par l'autorité de quatre auteurs grecs, dont les deux premiers surtout, Nymphis et Athénée, sont distingués par leur érudition; il reste à examiner quelle est celle de ces deux

(1) Voy. *Notice sur la courtisane Sapho d'Érésos*, par de Hauteroche, in-8°., Paris, 1822, chez Dondey-Dupré.

femmes qui fut éprise d' Phaon, et fit par déses de Leucade. Hérodote, le de tous les auteurs qui on Sapho, ne connaissait Mytilène, née, suivant cent douze ans avant J. contemporaine d'Alcée, même à Pindare pour l rique. Cet historien, qu les moindres particulari les écrits, la famille d dit pas un seul mot d malheureuse qu'elle a pour Phaon, ni du saut qui mit fin à sa passion Ce silence du père de l deux faits qui, par leur auraient dû tenir une guée dans un récit où il à raconter les plus légè tances relatives à Saph ble la preuve la plus que l'amour de la p Phaon et le saut de Le absolument étrangers d'Hérodote. Cependan Leucade, dont une rel avait consacré l'usage dans le genre de ces fa rodote n'aurait pas mar parer, soit pour le pour en rechercher l'o héroïne l'eût fait. Herm vivait peu après Hérod sur les faiblesses des p une élégie dans laquell exemple le penchant d Anacréon (2); mais il lument sur Phaon. Cet sion, et sa catastrophe venaient pourtant mi de l'élégie, que toute

(2) Athénée (liv. XIII), s max s'est trompé en croyant que penchant pour Anacréon, attes pho vivait sous le règne d'Alya et Anacréon sous Cyrus et Polyc

oétesse. Ce silence est en-
très-forte présomption
ssion de Sapho la mytilé-
r Phaon. Dans une épi-
mposée par Antipater de
. LXX), et relative au
Sapho, non-seulement
ilence sur sa fin déplora-
le; mais, suivant lui, sa
turelle, et un monument
sa mémoire dans le lieu
naissance, où elle avait
. Dans le livre septième
anges historiques, Hé-
ait fait l'histoire du saut
; Photius en a donné un
is, soit que le bibliogra-
raccourci son extrait,
estion lui-même ait fait,
nce ou à dessein, des
ans ce livre on ne voit
pho de Mytilène, ni Sa-
s sur la liste des insensés
allés chercher au pro-
Leucade le terme de leur
ourment; et comme il
d'un scepticisme à ne
e que l'on a vu, pour
sérieusement des doutes
de la fin tragique d'une
pho au promontoire de
orsque toute l'antiquité
ttester le fait, il s'ensuit
d'Héphestion, dans Pho-
it être d'aucune utilité
ir une question qui n'est
u domaine de l'histoire,
ıp d'autres. Le gram-
ius (*ad Æneid.*, III,
ırle du saut de Leucade
mour de Phaon, par une
ne nomme pas, soit qu'el-
trop connue pour avoir
nommée, soit peut-être
ait d'une condition trop
ır daigner la nommer.
reuves négatives doivent,
ce semble, contrebalancer l'autorité d'Ovide, qui, dans un jeu d'esprit, décoré du nom d'*Héroïde*, se plaît à confondre l'amante de Phaon avec la poétesse pindarique, et à charger celle-ci de toutes les aventures et infortunes de l'autre, comme si la rivale d'Alcée, admise, après sa mort, au chaste chœur des Muses, avait besoin d'autre entourage, pour traverser les siècles, que les rayons de sa gloire poétique et l'éclat de son génie. Strabon n'avait pas trouvé de témoignage plus ancien de l'extravagant usage de se précipiter du rocher de Leucade, que dans le poète Ménandre, qui dit positivement que Sapho fut la première à faire le saut de Leucade, ὁ μὲν οὖν Μένανδρος πρώτην ἀλίσθαι λέγει τὴν Σαπφώ (Strab., liv. X). Ménandre vivait à la fin du quatrième et au commencement du troisième siècle avant l'ère chrétienne. L'existence de la Sapho qui la première se précipita du rocher de Leucade, remonte donc à plus de trois siècles avant Jésus-Christ, mais ne remonte pas jusqu'au cinquième, puisqu'Hérodote, qui est du cinquième siècle, n'ayant point parlé, comme on l'a déjà dit, de cette fin déplorable de la Sapho mytilénienne, la conséquence toute naturelle à tirer du silence de cet historien est que la poétesse de Mytilène n'avait pas fait le saut de Leucade, et que la Sapho d'Érésos qui l'avait fait, n'était pas née quand Hérodote écrivait. Cet auteur nous fournit encore, sinon une preuve, au moins une très-grave présomption à opposer à l'opinion de ceux qui croient encore à la fin tragique de l'illustre Mytilénienne. Il raconte qu'il avait lu des vers écrits par la poétesse contre son frère Charaxus, dans lesquels elle blâmait hautement le rachat qu'il avait fait

en Egypte de la courtisane Rhodopé, esclave sous le règne d'Amasis. Or, Amasis ne commença de régner qu'en l'année 570 avant l'ère chrétienne : et, comme Sapho de Mytilène était née en 612, elle devait avoir près de cinquante ans, lorsqu'elle fit ces vers. Est-ce donc à cet âge qu'elle ressentait encore les feux de l'amour et qu'elle alla les éteindre dans les flots de Leucade? Visconti est, pour ainsi dire le seul de tous les écrivains modernes, qui ait eu l'inspiration de soupçonner que l'épisode de Phaon et la catastrophe de Leucade appartenaient plutôt à la seconde qu'à la première Sapho. Il en aurait eu la conviction, s'il avait pu deviner la médaille antique qu'un heureux hasard a fait découvrir depuis la mort de ce savant, et qui est le témoignage le plus irrécusable de la célébrité dont jouit en son temps la Sapho d'Erésos, cette belle de grand renom, comme la désigne Athénée, pour exprimer, sans doute, le plus laconiquement possible et son amoureux délire et son héroïque fin. L'année 1822 a été remarquable pour l'archéologie, par l'apparition soudaine des portraits jusqu'alors inconnus, de l'une et de l'autre Sapho, que leur nom accompagne comme brevet d'identité. Le premier de ces portraits, peint sur un vase trouvé dans les ruines d'Agrigente, a été publié par M. Steinbuchel, directeur du cabinet de Vienne. Le second est gravé, ainsi qu'il a été dit plus haut, d'après la médaille même qui a donné lieu au présent article biographique. La découverte de cette précieuse médaille, en enrichissant d'un beau nom et d'un portrait authentique la liste des personnages célèbres de l'antiquité, fait seulement regretter que l'histoire nous ait légué si peu de chose sur une femme qu bitants d'Erésos, sa vill avaient jugé digne des hon culte monétaire. Si l'épithèt tisane, que donne Ælien à pho, pouvait faire trouve séants les honneurs qui décernés, on n'a qu'à se rap taines médailles de Corinth tant le portrait de la Laïs. En Grèce, les courtis taient pas, comme les nôtre au mépris et au deshonne Aspasie et Laïs) (3).

SAPHON, général cart fils d'Asdrubal, envoyé en vers l'an 450 avant J.-C., tenir ce pays dans l'obéissa sit, et engagea même l gnols à lui fournir des tro châtier les rebelles d'Afr phon pacifia en effet la M mais la paix ne dura pas lo Il revint alors en Espagn de nouvelles troupes; et triompha de tous ses enn phon, ayant conservé le ment de l'Espagne pendan s'acquit une grande réputa le sénat de Carthage, jal puissance, le rappela, so de l'élever à la dignité d qui était la première cha

(3) On a en français *Sapho*, poème par M. L. Gorsse, 1805, 2 vol. in-poème elegiaque, par M. Touzet, 1 *Sapho*, poème en trois chants, par C in-8°. Mme. de Salm, alors Mme jouer et imprimer en 1795, un opéra intitulé *Sapho*. M. Fonvielle a fait 1821, *Sapho ou le Saut de Leucade* que, en trois actes, qui n'a point été même année on vit paraître une trad de *Sapho*, tragédie de Fr. Grillparz sur le théâtre de l'Académie royale le 16 décembre 1822, et imprimé l avait déjà vu le jour en 1818. Un dra titulé *Sapho*, est imprimé à la suite *autres poésies, par H pp. Morvonna* Le *Rocher de Leucade*, par Mars 1799, rappelle l'aventure de Sapho; figure pas. Le docteur Roussel (*V.* XXXIX, p. 157) a laissé des *Doutes Sapho*.

partagea le gouver-
pagne entre ses trois
:on, Hannon et Gis-
fils d'Amilcar, tué
34. B—P.
Léon), grand-chan-
ianie, né en 1557,
ier du roi Étienne
a campagne de 1579
es. Envoyé, en 1584,
:onclut une trève de
: czar Feodor. Après
iori, il porta les Li-
penchaient pour l'ar-
ilien, à élire Sigis-
par sa mère, descen-
ies. C'est par les soins
la diète de Lithuanie
nal supérieur, sur le
ui que Bathori avait
e. Il fit recueillir les
es particuliers de la
avec le secours des
étrangers qu'il avait
de loi, il rédigea
it adopté par la die-
odifications qui rap-
législation du grand-
: qui était en usage
ime de Pologne. En
i dédia au roi Sigis-
qui porte le nom de
nd-duché de Lithua-
, il abjura devant le
se cathédrale de Cra-
on protestante, qu'il
e à Leipzig, lorsqu'il
ti les. Clement VIII
cette occasion, une
, avec l'inscription
: signo salutis Cle
it. max. Leonem Sa-
um M. ducatûs Lith.
post ejuratam ab eo
rbe salutavit. Inven-
stor Christi brachiis
:e cette croix se trou-

vait une rose en or, bénite de la main du pape, pour l'épouse du nouveau prosélyte. Sapiéha fut envoyé une seconde fois, en 1600, à Moscou, où il conclut, avec le czar Boris Fédorowitz une trève de vingt ans. La guerre ayant éclaté de nouveau en 1609, Sapiéha prit une part très-active aux campagnes glorieuses par lesquelles on força les Russes à céder Smolensk, Nowgorod et Czernichef. Ces provinces ayant été réunies à la Pologne, il protesta en sa qualité de chancelier de Lithuanie, prétendant qu'elles appartenaient au grand-duché. En 1625, il fut nommé commandant de l'armée lithuanienne destinée à marcher contre les Suédois. S'adressant d'abord aux habitants du duché de Semigalle, qu'il pressa de se lever en masse; « Gustave » (Adolphe), duc de Sudermanie, » dit-il, l'ennemi juré du roi et de la » république, est entré inopinément, » pendant le temps même de la trè- » ve, dans la Livonie et dans la Cour- » lande, d'où il inquiète les frontiè- » res de la Lithuanie. En Prusse, il » a pris les ports de Kœnigsberg et » de Pzlazva, ainsi que les places de » Frauensberg et de Braunsberg; il » assiége Elbing. » Sapiéha eut quelques avantages sur les Suédois. Il les chassa de Creuzbourg, Lucyn, Rzezica et Birza, et leur reprit la Courlande. Gustave, qui voulait passer la Dzwina, fut repoussé, et eut un cheval tué sous lui. On conclut, en 1626, une seconde trève. Sapieha consacra les dernières années de sa vie aux détails de l'administration intérieure dans le grand duché. Se trouvant à table avec les députés de la république de Venise, il se sentit mal: « Prenez ma place, dit-il à son fils, » faites les honneurs pour moi:

» mon heure est arrivée. » Il mourut à Wilna, peu après, le 7 de juillet 1633, âgé de soixante-seize ans. Le roi Wladislas IV honora de sa présence les funérailles de ce grand homme. On trouve dans le premier tom. de la Biographie polonaise, publiée par M. T. Mostowski, Varsovie, 1805, la Vie de Sapiéha, dans tous ses détails. Elle est terminée par une collection de Lettres très-intéressantes pour l'histoire de son siècle. Il y en a quarante-une du roi Sigismond III, trois de la reine Constance, dont une est remarquable, parce qu'elle peint les mœurs du temps. La reine écrit à Sapiéha qu'elle est très-fâchée de ne pouvoir assister aux noces de sa fille, qu'il allait célébrer; qu'elle envoie quelqu'un qui y paraîtra en son nom, avec des présents pour les nouveaux mariés; il y a deux lettres du roi Wladislas IV; une de l'empereur Ferdinand II; une de Gustave Adolphe, sept des papes Clément VIII, Paul V, Grégoire XV et Urbain VIII; cinq des hospodars de Transsylvanie, de Moldavie et de Valakie; une d'Anne, reine de Suède, sept des ducs de Courlande, trois de l'électeur de Brandebourg, et une de celui de Bavière. G—y.

SAPOR. *Voy.* Chapour.

SARA, femme d'Abraham, naquit vers l'an 2000, avant J.-C. On croit, mais sans preuves certaines, qu'elle était nièce d'Abraham : elle était, dit-il lui-même, fille de son père, mais d'une autre mère : elle avait vingt ans, et Abraham trente, lorsqu'ils se marièrent. La stérilité dont elle resta long-temps frappée, l'affligeait beaucoup ; pour calmer son chagrin, et donner le change à la tendresse maternelle, elle engagea son mari à prendre pour femme du second ordre, Agar, sa servante, qui devint mère d'Ismaël. Il est blable que Sara aurait pro soins les plus touchants à l à l'enfant, pendant les pren nées, et qu'elle aurait, san continué, si les dédains d l'en avaient dégoûtée. ayant été obligé de se trans Égypte pour échapper aux de la famine, y conduisit S était encore d'une éclatante quoiqu'âgée de plus de soix ans. Pharaon Apophis, é mour pour elle, en la vo ravit à son mari, dont elle la sœur, et résolut de l Mais le seigneur fit connaît raon, par divers accidents, était l'épouse d'Abraham pas seulement sa sœur ; et la rendit à son mari avec des considérables, tout en lui re de lui en avoir imposé. V ans après, le même évén renouvela pendant le séjo braham fit à Gérare. Abimé de cette ville, passionné po voulut s'en rendre posses l'enleva ; mais il ne comm le crime avec elle : Dieu l'a songe de la respecter. Que crédules, entre autres, Bayl et Voltaire, ont accusé Sara nège criminel dans ces deux tances, s'étant, disent-ils, indi prêtée aux vues intéressées ham, qui desirait s'enri un trafic honteux. Waterla Calmet, Bullet et Guénée, gué de très-fortes raisons p fier les deux époux. Cepen faut le dire, Origène, saint et beaucoup d'autres comme tant anciens que modernes plus sévères, et ont condam tement Abraham d'avoir us voque envers Pharaon et

voir exposé témérairement
: de Sara. Une nombreuse
avait été promise à Abra-
Sara ; il fallait que la
divine s'accomplît. Très-
mps avant le dernier évé-
nt nous venons de parler,
changea le nom de son
l'appela *Sara* (maîtresse),
Sarai (ma maîtresse). Le
avait ordonné ainsi, com-
lude des grandes destinées
ent réservées ; il ne tarda
yer trois anges pour con-
promesses. Sara, âgée
uatre-vingt-dix ans, ne
lre sans rire la conversa-
ges avec Abraham, et de
e-même : « Étant vieille
e suis, et mon seigneur
ux aussi, userai-je du ma-
Un des anges dit à Abra-
ourquoi Sara a-t-elle ri en
Serait-il bien vrai que
n enfant, étant vieille
e suis ? y a-t-il rien de dif-
Dieu ? Je vous reviendrai
mme je vous l'ai promis,
an, en ce même temps;
ra en vie, et Sara aura un
e n'ai point ri, répondit
lle le nia, parce qu'elle
épouvantée. — Cela n'est
reprit l'ange ; car vous
ans le temps précis mar-
Seigneur, Sara accoucha
qui fut nommé Isaac
on article, XXI, 264) :
ma son contentement par
s rapportées dans l'Écri-
en m'a donné un sujet de
e satisfaction ; quiconque
dra s'en réjouira avec
Qui aurait dit à Abraham
nourrirait des enfants de
? car je lui ai enfanté un
s sa vieillesse ». La ten-
dresse exclusive qu'elle avait pour son fils, lui faisait supporter avec impatience la présence d'Ismaël ; elle obtint d'Abraham de le chasser, ainsi que sa mère, de la maison paternelle. Cette conduite, qu'on a traitée de dureté, est justifiée par ces mots de l'apôtre : *Le fils de l'esclave ne sera point héritier avec le fils de la femme libre.* Sara mourut à l'âge de cent-vingt-sept ans : Abraham l'enterra dans un champ qu'il avait acheté d'Éphron l'Amorrhéen, à Arbé, où depuis fut bâtie la ville d'Hébron. L'apôtre saint Paul fait son éloge dans le chapitre xi de l'Épître aux Hebreux, et l'Église lui rend un culte religieux, le 9 octobre, conjointement avec Abraham, et séparément, le 19 mai. Baillet lui a consacré un article intéressant dans ses *Vies des Saints de l'Ancien Testament.* L'histoire de Sara est presque toujours mêlée avec celle d'Abraham. Dans les commentateurs du Koran et dans les écrivains orientaux, il n'est point de contes qu'on n'ait faits sur l'un et sur l'autre : on peut en voir quelques-uns dans la *Bibliothèque Orientale* de d'Herbelot. Quelques savants ont prétendu que les Sarasins avaient pris leur nom de Sara, et ils ont avancé des conjectures assez spécieuses à l'appui de cette étymologie. L—D—E.

SARACINO (Charles) ou SARACENI, peintre, nommé aussi Carlo Veneziano, de la ville de Venise, où il naquit en 1585, vint fort jeune à Rome, où, séduit par la manière du Caravage, il commença à l'imiter en ce qui était le plus facile, dans les habitudes de sa vie privée. Voyant bientôt que cela ne suffisait pas pour acquérir de la réputation, il se livra sérieusement à l'étude, et le succès couronna sa persévérance. Il

fut chargé, à Rome, d'un grand nombre de travaux tant à fresque qu'à l'huile. Son mérite est le naturel, et son coloris est plus franc et plus ouvert que celui de son modèle. Il déploie un goût entièrement vénitien dans sa manière de revêtir ses figures de draperies extrêmement riches, et de costumes du Levant. Un des caractères de ses compositions, c'est qu'il y introduit des personnages gros et brillants de santé, des eunuques et des têtes rases. Ses meilleures fresques sont celles qu'on voit dans les salles du Vatican; et ses tableaux à l'huile que l'on préfère, sont ceux qui représentent *Saint Bonose*, et le *Martyre d'un évêque*, dans l'église de l'*Anima*. Ses ouvrages sont rares dans les collections particulières. Le Musée du Louvre a possédé un tableau de ce maître, représentant des *Anges qui forment un concert pour charmer les fatigues de la Sainte-Famille*: l'un d'eux courbe les branches d'un palmier pour en cueillir des fruits. Il a été repris en 1815. Le même établissement en possédait un second, dont le sujet était la *Fuite en Egypte*, et dont il a enrichi le Musée de Lille. A l'âge de quarante ans Saraceni voulut revoir sa patrie; mais à peine arrivé à Venise, il tomba malade et mourut en 1625. Ridolfi n'en a point parlé, et Zanetti s'est contenté d'en dire quelques mots. P—s.

SARAI, jeune circassienne, attachée à la sultane Validé, mère de Mustapha II et d'Achmet III, en qualité de *cutuji* ou trésorière, avait autant d'esprit que de beauté. Ses charmes firent un effet si puissant sur le prince Achmet, que sa mère, pour prévenir les suites funestes de cette passion naissante, maria Saraï au fils de Nuh-effendi, son premier médecin. Achmet fu hâta d'écrire à ce dernier q recevant la belle odalisque maison, il ne la regarda me un dépôt inviolable, s celle de son fils lui répondi jour de leur insolence. Le eut l'habileté de se tirer adr d'une si grande perplexité. pas de peine à persuader à qu'il y allait de leur vie et fortune; et le mari suppos mit à traiter Saraï en publi son épouse, et dans sa mai me une sœur. La révolution ne tarda pas à placer Ac sur le trône. Son premier de faire amener Nuh-effe être mis à mort. Celui-ci n da d'autre grace que de sultan. Achmet se conva l'adresse et de la fidélité du et de son fils, d'autant que c aussitôt après la cérémonie ge, avait été nommé mollah et n'avait point emmené s Il combla Nuh-effendi de et d'honneurs, et contin laisser la garde de Saraï. la faire placer dans le sér pouser; mais les lois o s'opposent à ce qu'une es tie du palais puisse jama trer; et l'on vit le premier d'un sulthan forcé de contr affections de son cœur, et volontairement son harem ler chercher, dans une mai gère, l'objet de son amou than fut obligé de la faire é tivement à un nouveau m complaisance fut la cause d fortune de Méhémet Balta ce nom, XXVIII, 126). dant et le crédit de Saraï f bornes. La sulthane mè disca, s'unit avec elle d

on. Charles XII fut le une et de l'autre. Cepen- 'empêcha pas la paix du équivoque conduite que sir, son prétendu mari, tte mémorable circons- z Pierre Ier. XXXIV, ui permet de suppléer au historiens qui ont parlé ie, et ne disent rien de u'on peut fixer à cette

S—y.

(Alphonse - Antoine , naquit, en 1618, à e parents espagnols. Ad- ze ans, dans la Société, fut aussitôt chargé de humanités au collége de s'acquitta de cet emploi, ans, d'une manière bril- qu'il eut reçu les or- dres uitta la carrière de l'en- pour celle de la chaire, à tout entier, ainsi qu'à des ames. Cependant lettres et de la philoso- it ses loisirs. Élève du de Saint - Vincent (*V.* ci-dessus), pour les ques, il défendit la solu- maître avait donnée du blème de la quadrature Il mourut au collége le 5 juillet 1667, a arante-neuf ans. On a de s *semper gaudendi, de- ex sola consideratione videntiæ et per adven- tiones expetita*, Anvers, part. in-4°. Cet ouvra- imprimé plusieurs fois. lena, 1710, in-4°., est e, quoiqu'indiquée seule- me la troisième, sur le . Elle fut publiée par J.- er (*Voyez* ce nom,), avec une Préface de Jean-Pierre Reuzch, qui contient le plan de l'ouvrage. Erard Weigel en a donné l'abrégé, en allemand, Nuremberg, 1687, in-12; et l'ouvrage entier fut traduit dans la même langue, en 1749 : mais c'est l'Abrégé de Weigel qu'un anonyme a traduit en français, Strasbourg, 1752, in-12; 1764, in-8° ; 1782, 2 tomes in-8°., sous ce titre : l'*Art de se tranquilliser dans les événements de la vie*. Leibnitz, Wolf, etc., faisaient le plus grand cas de cet ouvrage, dans lequel l'auteur s'attache à prouver qu'on ne peut être heureux qu'en s'abandonnant entièrement à la Providence. On trouve une Notice détaillée sur le P. Sarasa, dans les *Mémoires* de Paquot sur l'histoire littéraire des Pays-Bas, tom. 4, in 12. W—s.

SARASIN. *V.* Sarrasin.

SARAZIN (Jacques), sculpteur, naquit à Noyon, en 1590. Sa famille, quoiqu'elle tînt un rang distingué dans sa province, ne s'opposa point à son inclination ; et Sarasin, étant venu tout jeune à Paris, fut reçu dans l'atelier de Guillain père, qui lui apprit à dessiner et à modeler. A cette époque les chefs-d'œuvre de la sculpture antique étaient rares en France ; le jeune artiste s'empressa donc d'aller en Italie. Arrivé à Rome, il trouva un protecteur zélé dans le cardinal Aldobrandini, neveu du pape Clément VIII. Ce prélat l'occupa dans sa *Villa* de Frascati ; et c'est pour lui que Sarazin exécuta les deux statues colossales d'*Atlas* et de *Polyphème*, qui jettent une si prodigieuse quantité d'eau, et qui soutiennent le parallèle avec les autres sculptures dont ces jardins sont ornés. Par un bonheur dont le jeune sculpteur eut à se féliciter toute sa vie, il se rencontra à

Frascati avec le Dominiquin, qui, charmé du talent qu'il manifestait, le prit en amitié, et l'aida, non-seulement de ses avis, mais aussi de ses modèles. Parmi les ouvrages qu'ils exécutèrent conjointement, on distingue deux *termes* en stuc, dont est accompagné un tableau du Dominiquin, qui orne l'église de *San-Lorenzo-in-Miranda*, dans le Campo Vaccino. Ces deux artistes se rencontrèrent encore à *S. Andrea della Valle*, où l'un peignait la voûte du chœur, tandis que l'autre sculptait les figures du portail. Quelque profit que tirât Sarazin des conseils du Dominiquin, il n'en étudiait pas avec moins d'assiduité les ouvrages de Michel-Ange, qu'il se faisait une gloire d'appeler son maître : mais cette étude était purement intellectuelle ; et jamais la manière de ces statuaires n'eut le moindre rapport. Après un séjour de dix-huit ans à Rome, il voulut revoir sa patrie. En route, il s'arrêta en Toscane, où le grand-duc lui donna des marques particulières de son estime. A Lyon, où il séjourna aussi pendant quelque temps, il sculpta pour la Chartreuse deux statues colossales de *Saint Jean* et de *Saint Bruno*. Arrivé à Paris, en 1628, il débuta dans cette capitale par *Quatre Anges en stuc*, placés au maître-autel de Saint-Nicolas-des-Champs. Cet ouvrage, dans lequel on trouve une composition heureuse, de la finesse et de l'élégance, fut le germe de sa réputation. Bientôt le cardinal de Richelieu, le maréchal d'Effiat, Guillaume Des Noyers, surintendant des bâtiments du Roi, occupèrent le ciseau de Sarazin. C'est en travaillant au château de Chilli, pour le maréchal d'Effiat, qu'il fit connaissance avec le peintre Vouet, qui le prit en affection, et lui donna m nièces en mariage. Des N chargea de faire les mo *huit Caryatides groupées* tiennent le pavillon de l'ho Louvre. Ces figures, quoiq sales, sont sveltes et légèr cution en fut confiée à de élèves, Guérin et Buyst XIII fut si satisfait de cet qu'il accorda une pension avec un logement dans le du Louvre. Bientôt après, Anne d'Autriche le charg cuter le vœu qu'elle avait fo qu'elle se vit enceinte de mier enfant, qui fut Lo C'était une *Figure d'Ang gent, présentant à la V enfant d'or* du poids Dauphin à sa naissance. la reine lui fit modeler auss *figures d'Anges* en argent taient le cœur de Louis qu'on voyait dans l'égli Louis de la rue Saint-Ant le cintre d'une des arcade tuaire. L'art avec lequel teur avait su dérober à l'œ res de fer qui soutenaient était si bien caché, qu'il saient suspendus en l'air. remarquables par la légère proportions, et la belle d et l'heureux jet des dra ont été détruits en 1793 temps après, Sarazin e *Mausolée du cardinal d* La figure du prélat à ge bas-reliefs représentant le *de Noé au sortir de l'ar de la Messe*, et les *Arm dinal, soutenues par des mées*, enlevèrent tous les on admira la délicatesse et la *morbidesse* des chair ce dernier mérite, l'un de

ture, que se distinguent
es d'enfants jouant
es, que l'on voyait à
t pas du marbre, c'é-
et quoique un peu ma-
laient le goût dans le-
int les enfants. C'est à
eu-près que, conjoin-
arnois, Juste d'Eg-
ile, il conçut le pro-
e de peinture, et que,
: Lebrun et les deux
btint l'établissement.
l'origine, au nombre
iens, et nommé, le
ur, lorsque cette di-
e, en 1655. Les ou-
n a cités, les *Qua-*
ardinales, que l'on
église Saint-Louis,
cifix, dont le plus
noviciat des Jésui-
Bas-Reliefs, qu'il
de désigner, l'avaient
rang des artistes de
squ'il mit le sceau à
par le *Mausolée de*
on, prince de Condé,
et que fit élever à ce
nt Perrault, qui avait
nt. Ce mausolée, qui,
ent de la révolution,
la destruction et pla-
sée des monuments
uis 1815, été rendu
primitive. Les quatre
ligion, de la *Justice*,
le la *Force*, grandes
et assises sur des so-
t ce que ce sculpteur
lus parfait, et peu-
parallèle avec les
de l'école française.
reliefs en bronze or-
ent; ils représentent
le la Renommée, du
fort et de l'*Eternité*.
L'artiste en a puisé l'idée dans les poésies de Pétrarque. La manière en est grandiose, belle, et se fait remarquer par une facilité pleine de génie. Dans le *Triomphe de la mort*, Sarazin s'est placé au milieu des grands hommes modernes, tenant le modèle d'une figure accroupie. Michel-Ange lui met la main gauche sur le bras droit, et semble le rassurer sur le succès de ce dernier de ses travaux. En effet, l'artiste tomba malade lorsqu'il terminait ce bas-relief, et mourut à Paris, en 1660. Sarazin possédait à un haut degré les parties essentielles de son art : l'élégance, les grâces et la sévérité des formes. Instruit à une époque où dominait encore le goût de Goujon et de Pilon, on peut le regarder comme la dernière lumière de cette belle école. Il fut le premier à introduire dans la sculpture une certaine imitation du style du peintre Vouet, que ses disciples outrèrent, et qui amena la manière, peut-être plus exagérée, mais moins sévère, du siècle de Louis XIV. Comme Michel-Ange, le Bernin, Puget et plusieurs autres grands sculpteurs, Sarazin voulut aussi cultiver la peinture : mais le statuaire a entièrement éclipsé le peintre; et l'on ne reconnaît, pour ainsi dire, dans ses tableaux, aucune trace de son talent. On n'y trouve ni couleur, ni composition, ni même exactitude de dessin. P—s.

SARBIEWSKI (Mathias-Casimir), en latin *Sarbievius*, poète lyrique latin, surnommé l'Horace polonais, naquit, en 1595, dans le château dont il porte le nom, au duché de Masovie, d'une ancienne et illustre famille, originaire d'Italie. Son extérieur n'avait rien d'agréable; mais il était doué d'une âme ferme et des qualités de l'esprit

les plus brillantes. Il fit ses premières études au collége de Pultow, où, sous la direction d'habiles maîtres, il développa son talent pour la poésie. A dix-sept ans il embrassa la règle de saint Ignace à Wilna, et fut chargé d'enseigner la rhétorique. Il consacra ses loisirs à se perfectionner dans les lettres; et en 1619, il publia quelques pièces de vers dont le succès ne put le déterminer à s'en avouer l'auteur. Son goût pour la poésie triompha de la sécheresse des études théologiques; il trouva dans les Livres saints un nouvel aliment à son génie, et mit en vers les plus beaux passages des Psaumes, ainsi que des livres attribués à Salomon (*Voy.* ce nom). Ayant obtenu la permission d'aller achever ses cours à Rome, il partit, en 1623, avec le comte Nicoleus. Ils furent attaqués, en traversant la Franconie, par des voleurs qui les laissèrent presque nus; mais avec les secours qu'ils reçurent des Jésuites de Bamberg, ils parvinrent à leur destination. Nicoleus, épuisé de fatigue, mourut en arrivant à Rome. Après avoir donné des larmes à la perte de son ami, Sarbiewski reprit ses études avec une nouvelle ardeur. Quelques vers échappés à ses loisirs le firent bientôt connaître, et lui méritèrent l'estime des hommes les plus distingués, entre autres d'Alexandre Donato (*V.* ce nom), qui devint son maître d'archéologie et de numismatique. Urbain VIII occupait alors le trône pontifical: il accueillit à sa cour le jeune poète, et le chargea de revoir les hymnes du bréviaire (1), dont on préparait, par ses ordres, une nouv
Quelques biographes
décerna publiquement
ki le laurier poétique
fait n'est pas certain. L
prendre congé du po
biewski en reçut une n
d'un grand prix; et c'e
être, ce qui a donné lie
que le pape lui avait ac
me honneur qu'a plus
poètes. Quoi qu'il en soi
ki, rappelé par ses su
hâta de venir reprend
tions au collége de Wil
fessa successivement, p
sieurs années, la rhét
philosophie. Ayant été d
la chaire de théologie,
avant d'en prendre po
voulut recevoir le grade
Le roi Wladislas, présen
monie, fut si satisfait de
qu'il ôta son anneau po
au doigt de Sarbiewski
nomma, bientôt après,
nier, lui donna, dans
un logement, et conçut p
telle amitié, qu'il ne p
séparer. Sarbiewski ac
ce prince dans ses partie
et il en a consacré le so
les *Silviludia*, pièces a
n'eut pas le temps de m
nière main. Malgré le
précoces dont il était
s'occupait de revoir les
sa jeunesse, et il termin
de, poème en douze l
nommé d'un des premier
Pologne (3). Rien ne pou
son ardeur, et il travaill

(1) Tout en rendant justice au talent lyrique de Sarbiewski, on ne peut partager l'opinion de Coupé, qui la place au-dessus de Coffin et de Santeul, dans l'ode sacrée, pour le génie et l'enthousiasme.

(2) Cet anneau, conservé dans l'université de Wilna, servait à l'i nouveaux docteurs.

(3) Le nouveau *Dictionn. hist., crit.* forme ce nom en un poème intitulé

entaires sur les Œuvres
omas, quand il fut enle-
mort prématurée, le 2,
d'autres biographes, le
) 1640, à l'âge de qua-
ans. Personne n'a mieux
récep'e d'Horace :

r ate magn, versate diurnâ,

i, comme on l'assure,
lu Virgile soixante fois,
s poètes du siècle d'Au-
un, au moins dix fois.
ut à ses poésies lyriques
vski doit la célébrité dont
les publia, pour la pre-
en 1625, et il en a don-
rement cinq éditions cor-
gmentées. Elles ont été
mprimées depuis sa mort.
s que recherchent le plus
t sont celles d'Anvers,
etus, 1632 in-4°.; et de
rbou, 1759, in-12 (5),
en 1791. Cette dernière
natre livres d'*Odes*; un
un de *Dithyrambe*; un
diverses, et un d'*Epi-*
Les critiques reprochent
quelques incorrections et
déplacés; mais elles ont
ur et de l'élévation. Ses
es manquent de sel; et
ithyrambiques, de goût
ne (6). Coupé a donné,
Soirées littéraires, XIV,
la traduction de plusieurs
des poésies lyriques de

Sarbiewski. Outre la *Lechiade*, dont on a parlé, on a de Sarbiewski plusieurs ouvrages en prose : *De perfectâ poesi libri novem*; — *De arguto et acuto liber unus*; — *Characteres lyrici libri tres*; — *De virtutibus et vitiis elegiaci carminis liber unus*; — *Dii gentium vel scientiæ artesque præcipuè ex fabulâ theologiæ ethnicæ eruta*. Ce dernier ouvrage fut le fruit de son séjour à Rome. Le comte Zaluski promettait une édition complette des *Œuvres* de notre auteur (V. *Acta eruditor. Lipsiens.*, 1758, p. 47). On peut consulter une Notice (*Commentatio*) sur la vie et les ouvrages de Sarbiewski, par Lebrecht-Gotthelf-Langbein, Dresde, 1753, in-8°.; 1754, in-4°. W—s.

SARCHIANI (Joseph) né en 1746, à San Casciano, en Toscane, commença ses études dans sa patrie, et alla les achever à Florence. Il y apprit les mathématiques, la philosophie, et y recueillit les dernières leçons du célèbre helléniste Ange M. Ricci, dont il devait être le successeur. Destiné au barreau, il suivit les cours de droit à l'université de Pise, où il fit la connaissance de Monsignor Fabroni, qui le jugea digne d'être l'un des collaborateurs du *Giornale de' letterati*. Parmi les réformes opérées en Toscane, par le génie éclairé de Léopold, celle qui avait rapport à la liberté du commerce y fit éclore un grand nombre d'écrits. Ils furent provoqués par le grand-duc lui-même, qui avait déposé son projet au palais de la commune pour que chacun eût le droit de le lire et de l'examiner. Sarchiani publia, dans cette occasion, deux ouvrages, remarquables par l'esprit de sagesse et de modération qui les avait dictés. Nommé professeur de

---

Cette date ne vient que d'une faute d'impression avec le chiffre arabe.

Cette édition est augmentée du livre de *Sacris Virginibus*, qui lui a été donné par le P. Mouchard, alors [illegible] de Louis-le-Grand. On avait [illegible] Wilna, d'après les manuscrits [illegible] *Libri lyricorum non*

[illegible] en 1755, une trad. complette [illegible] de Sarbiewski. Voy. les *Mém.* [illegible] bre, 1755, 2e. part.

littérature grecque, et appelé ensuite à la chaire d'éloquence toscane, fondée par la république Florentine pour l'explication du Dante, il ne se montra pas au-dessous de sa double et honorable tâche. Sous le nouveau gouvernement que la force des armes avait imposé à la Toscane, ce professeur fut placé à la tête des archives diplomatiques de Florence, qu'il sut défendre contre les demandes réitérées de la commission qui dépouillait l'Italie au profit de la France. Proclamé membre de l'académie de la Crusca, il travaillait à rassembler des matériaux pour une nouvelle édition du vocabulaire de la langue italienne. Il fut aussi secrétaire de la société des *Georgofili*, pour laquelle il composa plusieurs Éloges d'académiciens défunts, et à laquelle il légua, en mourant, le Traité inédit de l'art vétérinaire de Pelagonius, auteur latin, que, d'après le manuscrit unique de Politien, Sarchiani avait copié, corrigé et traduit en italien. Il est mort le 18 juin 1821. Ses ouvrages sont : I. *Ragionamenti sul commercio, arti e manifatture della Toscana*, Florence, in-8°. II. *Memorie economiche, politiche*, ibid. III. *Trattato d'agricoltura di Soderini*, ibid., 1811, in-4°. C'est la première partie d'un grand ouvrage de Jean-Victor Soderini, dont le manuscrit est conservé à la bibliothèque Magliabechiana, en 4 gros vol. in-fol. : l'éditeur y a joint une savante préface, dans laquelle il rend compte de tout l'ouvrage. A—G—S.

SARCONE (Michel), médecin, naquit en 1732, à Terlizzi, dans la Pouille. Après les premières notions de son art, qu'il apprit à l'université de Naples, il se livra au traitement des maladies, pour surprendre la nature et l'étudier. Ses fu
furent facilitées par la di
hôpital militaire, qui lu
et par la contagion mar
ples, en l'année 1764.
de ses propres observat
soin d'en recueillir de s
ce qui mit à sa disposition
quantité de matériaux
servit pour écrire l'hist
épidémie. Le succès q
ouvrage encouragea l'
publier un autre sur la p
et sur la manière d'en
progrès. Ce nouveau tra
ve que son desir d'être
manité, et l'impuissance
pour y réussir. La dé
Jenner n'étant pas enc
Sarcone ne put que renc
précautions usitées alor
les maladies épidémiqu
voyait dans la petite-vé
funeste facilité de se co
Ce livre n'est plus d'au
si ce n'est pour l'histoir
cine. En 1755, Sarcone
aspiré à une chaire dan
de Naples, et ne put
nir. Mécontent de cette
la causticité de ses disc
attirée, il résolut d'aller
il se serait probablemen
une dispute très-anim
avec un médecin de la
casion d'un malade q
traité ensemble, et do
prochaient mutuelleme
Cette tracasserie le ram
veau à Naples, où il
secrétaire perpétuel d
royale des sciences, qu'
fonder. En 1783, lors
ments de terre des Cala
Sarcone que cette soc
de rédiger l'histoire de c
nement, dont il avait

ortants phénomènes. Il se année suivante, de la pla- ecrétaire de l'académie, elle il eut pour successeur , et vécut dans la retraite mort, arrivée, le 25 jan- 7. Ses ouvrages sont : I. *gionata de' mali osservati Li, nel corso dell' anno* ples, 1764, in-8°., trad. and ; et en français (par Lyon, 1804, 2 vol. in-8°. *:ato del contagio del va- della necessità di tentarne zione*, ibid., 1770, pre- tie seulement. III. *Ammo- ritatevole all' autore del :olato : Del dialetto napo- ttera terza*, ibid., 1783, s deux premières lettres posées ; c'est une réplique saliani, qui, dans son ou- le dialecte napolitain, avait à tourner en ridicule l'aca- s sciences de Naples. IV. *medico-legale*, ibid., 1787, l'occasion d'un procès fa- ité devant les tribunaux de ur une escroquerie accom- e soupçons d'empoisonne-

A—G—S.

ANAPALE, roi d'Assyrie, rince dont le nom, flétri oire, est devenu synonyme e que la débauche et la lâ- de plus infame. C'est là une ardée comme incontestable. paraîtra t il extraordinaire ille en douter, après plus mille ans de prescription. tous les reproches dont on mémoire de Sardanapale it ils pas étonner, quand on avec attention les faits qui ité transmis sur son compte? e, se trahissant elle même, e comme un monarque qui eut, il est vrai, tous les défauts qu'on a toujours reprochés aux princes de l'Orient, mais qui l'emporta sur la plupart d'entre eux, par le courage et les talents qu'il sut déployer dans la mauvaise fortune ; qui, victime enfin de ses sujets rebelles, après une résistance aussi longue que glorieuse, sut, par une mort volontaire, échapper à la honte de subir le joug de ses implacables ennemis. Rien n'est méprisable dans une telle conduite ; et bien des princes qui ont conservé une meilleure réputation ne l'ont pas méritée par des actes aussi dignes de mémoire. On reproche à Sardanapale une vie et des habitudes efféminées, la luxure, la mollesse, une grande magnificence et un goût excessif pour les plaisirs de la table. N'est-ce pas là le résultat inévitable d'une longue paix, d'un long usage de la puissance, d'une civilisation avancée, et du luxe général qui en est la suite? A quel prince de l'Orient n'en pourrait-on pas reprocher autant? Il n'y a parmi eux, à cet égard, d'autre différence que celle qui existe entre les fondateurs de dynasties et les princes nés dans la pourpre. Ne pourrait-on pas même, abstraction faite de la différence des mœurs et des institutions, remarquer ailleurs quelque chose d'à-peu-près semblable? Les princes qui succèdent à une longue série de rois diffèrent beaucoup des fondateurs de leurs empires, et dans leurs qualités, et dans leurs défauts. Sardanapale, héritier de quarante souverains, tranquille maître d'un des plus vastes empires qui aient jamais existé, devait-il avoir une cour moins brillante que celle de ses prédécesseurs, moins de femmes dans son palais, des édifices moins beaux, une table moins somptueuse? S'il n'eût pas été le dernier

souverain de l'Assyrie, s'il n'eût pas succombé sous les armes de ses sujets rebelles, rien de tout cela n'eût été un sujet de blame contre lui. Tant de défauts, qui n'étaient, après tout, que ceux de son siècle et de son pays, pouvaient s'allier à de nobles qualités; et nous verrons qu'il n'en était pas dépourvu. Sardanapale était le successeur, et peut-être le fils d'Acrazanès, roi d'Assyrie. La monarchie assyrienne subsistait depuis plus de quatorze siècles : Sardanapale était le quarantième successeur de Bélus; il y avait plus de mille ans que le règne de Sémiramis était passé; il s'en était écoulé cinq cents trente-cinq depuis que Bélitanas, qui avait redonné une nouvelle vigueur à l'empire, avait cessé de vivre. Sardanapale était son dix-septième descendant. On courrait risque de se tromper beaucoup si l'on comparait à nos états modernes l'empire d'Assyrie et les divers royaumes qui se sont successivement élevés en Asie. Quelques provinces groupées autour de la capitale, quelques places de guerre et divers cantons dispersés au milieu d'une multitude de petites souverainetés plus ou moins dépendantes, réunies sous un même sceptre par un puissant conquérant, c'est là ce qui constituait un empire. Tant que durait la terreur imprimée par la force qui avait fondé cette domination, tous les princes ou dynastes payaient le tribut fixé, et suivaient à la guerre les drapeaux de leur seigneur, étant, du reste, pleinement indépendants dans leurs domaines. Des monarchies ainsi constituées subsistaient longtemps : personne n'avait intérêt à s'affranchir d'un joug qui ne pouvait jamais être bien pesant. Aussi, quoique très-affaibli, sans doute, le pouvoir des rois assyriens était encore reconnu depuis l' jusqu'à l'Indus, quand S monta sur le trône de l l'an 836 avant J.-C. L'a nous fait connaître, a son les événements qui amenè te et qui causèrent la ruii pire d'Assyrie. Un certa prêtre chaldéen et habile avait prédit à un prince pelé Arbacès ou Varbal auteurs arméniens, qu'un terait la couronne. Selon écrivains, Arbacès était d'un canton de la Médi Amragouni, qui nous est inconnu. Il avait ajouté prédiction. Comme généi pes de sa nation, il devait an, faire le service auprè sonne du monarque; il pr séjour à Ninive pour y moyens de mettre à exéc volte qu'il méditait. Int l'intérieur du palais, il témoin de la mollesse et ciance de son souverain: relations avec les gouv provinces, et parvint à quelques-uns dans son pa nières affables lui procu tres partisans. Il promit gouvernement de la Baby compense de sa prédictio vices nouveaux qu'il pouv encore : enfin, tout fut un soulèvement. Aussitô retour dans la Mé lie, le Perses et les Babyloniens rent; ils entraînèrent u bie dans leur alliance; bornant plus leurs projet Sardanapale, ils résolu cher l'empire de l'Asie au Leurs forces montaient à mille combattants. A c on n'entrait jamais en ca

mbre très-considérable
Dans un temps où toutes
étaient défendues par de
illes, où il existait si peu
de les réduire, quand elles
lisamment approvision-
: pouvait rien entrepren-
and on pouvait enva-
ennemi avec une mul-
oldats. Sardanapale, in-
mps de la révolte d'Ar-
t des mesures pour l'é-
anda les gouverneurs qui
stés fidèles; et à la tête de
s, il marcha contre les re-
'étaient avancés jusqu'au-
ive. Ils furent vaincus et
, jusqu'à des montagnes
ent a soixante-dix stades
ce. Favorisés, sans doute,
osition du terrain, ils re-
rage et tentèrent encore
ortune. Sardanapale avait
a tête d'Arbacès, et celle
et promis le gouverne-
Médie et de la Babylonie
ssins : ce fut sans succès.
heureux sur le champ de
il triompha encore une
nnemis. Leur défaite fut
, que, désespérant entiè-
succès, chacun d'eux se
dans son pays, sans les
Bélésis, qui, les assurant
lictions ne seraient pas
que les Dieux se range-
de leur côté, parvint à
ler de continuer la guerre.
t donc une troisième atta-
Sardanapale. Cette bataille
putée que les deux autres;
yrie n'y montra ni moins
ni moins d'habileté : il y
ême succès. Après une vi-
sistance, Arbacès blessé
e se retirer dans les mon-
Babylonie. La ligue était
menacée une seconde fois de se dissoudre; mais Bélésis, qui en était l'ame, parvint encore à réunir les conjurés, lorsqu'ils apprirent que les Bactriens arrivaient du fond de l'Orient au secours du roi. Leur perte était certaine, si ce renfort opérait sa jonction avec l'armée royale. Des émissaires envoyés par les chefs confédérés, pénétrèrent dans le camp bactrien. Ils parvinrent à gagner les généraux, qu'ils décidèrent à s'affranchir, comme eux, du joug des Assyriens, et à marcher contre le roi. Se trouvant ainsi de nouveau en état de reprendre l'offensive, ils se hâtèrent de revenir à la charge. Sardanapale, qui les croyait bien loin, témoignait sa reconnaissance à ses soldats, par une fête magnifique. Surpris et attaqué de nuit, il ne put se défendre avec avantage; et, après avoir perdu une partie considérable de son armée, il fut contraint de se renfermer dans Ninive. Malgré ce revers, il ne se découragea point : il prépara tout pour la défense de sa capitale, tandis que les restes de son armée, réunis sous les ordres de son beau-frère Salémènus, campés sous les murs de la place, tenaient la campagne. Ce général fut battu deux fois par les confédérés. Il perdit la vie dans la seconde affaire; et ses soldats, poussés jusqu'aux rives du Tigre, furent tous tués ou précipités dans le fleuve. Ce dernier revers fut le signal d'un soulèvement presque général : toutes les provinces restées fidèles jusque-là suivirent l'exemple des Mèdes et de leurs alliés; Sardanapale se vit réduit à la seule enceinte de Ninive, où il résolut de tenir jusqu'à la dernière extrémité. La ville, forte par sa situation, par sa population, et par le nombre de ses défenseurs, était suffisam-

ment munie de vivres pour opposer une longue résistance. Il fallait bien du travail et une grande quantité de bras pour envelopper d'une circonvallation toute la circonférence d'une ville aussi considérable que Ninive, combler ses fossés, et amasser assez de terres pour atteindre à la hauteur de ses murs; car tels étaient les moyens qu'on employait alors pour réduire les places. Sardanapale avait profité d'un moment favorable pour envoyer en Paphlagonie ses trésors et ses enfants, trois fils et deux filles : il les avait confiés à Cotys, qui était dynaste de ce pays; il avait en même temps dépêché des courriers pour appeler à son secours tous ceux qui pouvaient lui être restés attachés. Réduit à ses seules forces, il résista deux ans à ses ennemis; mais, à la troisième année, le Tigre débordé ayant renversé une partie des murailles de la ville, ouvrit une large brèche aux assaillants. Frappé de ce malheur, qui lui rappelait une ancienne prophétie, selon laquelle la ville n'avait pas à redouter d'autre ennemi que le fleuve qui l'arrosait, il perdit toute espérance. Cependant, en s'abandonnant à sa mauvaise fortune, il s'occupa des moyens de ne pas tomber vivant entre les mains de ses ennemis. Il fit élever, dans l'une des cours de son palais, un bûcher d'une hauteur considérable, y plaça son or, son argent, ses ornements royaux, ses femmes et ses eunuques; y mit lui-même le feu, et périt ainsi avec tout ce qu'il avait de plus cher et de plus précieux. Cet événement est de l'an 817 avant Jésus-Christ; c'était la vingtième année de son règne. Ninive fut enlevée de vive force, aussitôt après la mort de Sardanapale. Chacun des confédérés prit le titre de roi : Arbacès régna sur
et Bélésis sur les Babyl
prince d'Arménie, Paroïr
secondé Arbacès dans sa r
aussi élevé à la dignité d
pendant. Un certain Ninus,
quelques auteurs Ninus le J
déclaré roi de Ninive. Ce
ge, qui était sans doute
peut-être ennemi de Sardan
le chef d'une nouvelle sui
d'Assyrie, qui ne parvinre
à la puissance des premi
qui ne tardèrent pas à fair
tatives pour rétablir leur
dans la Babylonie, la Sy
contrées limitrophes. Beau
teurs anciens font mention
beau de Sardanapale, qui s
Tarse, en Cilicie, et sur l'u
duquel on lisait qu'il avait
seul jour cette ville et celle d'
qui en était voisine. Outre
ne se rattache en rien à ce
savons de Sardanapale,
supposer qu'un prince
brûlé à Ninive, dans des
tances pareilles à celles q
rent sa fin, ait jamais pu
tombeau magnifique dans
si éloignée? L'inscription
ce monument n'était guère
meuse par son contenu
et philosophique. On doi
cette inscription, au père d
pale le nom d'Anacyndara
forme extraordinaire sem
ler un mot zend. Quoi qu'
il est tout-à-fait inconnu
leurs il ne peut guère s'ap
père du Sardanapale d
avons retracé l'histoire.
sons que le monument do
se rapporte à Sennachéri
ses successeurs, qui entrep
pédition dans la Cilicie, p
quelle il releva les muraille

ous venons de parler ; on dont il s'agit, qui s chaldéennes, c'est-à nte, en caractères cu- était relative à ce roi. ou contenu (en admet- it été bien traduite, ce douteux), ne semble lle ait été destinée plu- ombeau que pour rap- enir des grands travaux sance du prince qui la ette circonstance por- e que le nom de Sar- fut point particulier monarque des Assy- n qu'il n'était pas son . Peut-être était-ce n surnom, employé de comme cela est arrivé fois ; une nouvelle con- nt a l'appui, c'est que les nentionné plusieurs au- pales, qui tous avaient ive : un entre autres tué par Persée, et qui e dernier successeur de ôné par Bélitanas. Ce une raison de croire titre des rois de Ninive : e-t-on dans Polyhistor ène, cités dans la *Chro-* be, qu'un des successeurs ib portait le même nom; nsi que le Syncelle attes- le témoignage de Céphaé- ritable nom du fameux etait *Thonos Concho-* teurs arméniens lui don- e nom. Si la langue dont servirles Assyriens, et idiomes de l'ancienne ient mieux connus, peut- rait-il possible de déci- stion, et de donner une plausible de tous ces

S. M.—s.

SARDI (Gaspar), historien, né à Ferrare, en 1480, fut chargé par le duc Hercule II, de recueillir les Mémoires de la maison d'Este. Son ouvrage était très-avancé; mais deux amis auxquels il avait communiqué son manuscrit en jugèrent si défavorablement, qu'ils lui ôtèrent toute envie de le publier. Sardi crut apparemment travailler avec plus de succès, en choisissant un cadre plus vaste. Il entreprit d'écrire l'histoire de sa ville natale : les dix premiers livres parurent en 1556, sous le titre de *Storie Ferraresi*. Cet ouvrage, qui s'arrête à l'année 1497, en embrassant un espace de onze siècles, est précédé d'un coup-d'œil sur les événements les plus importants des temps antérieurs. Dans une réimpression, exécutée en 1646, Faustini l'a poussé jusqu'à la fin du seizième siècle, en y ajoutant deux livres inédits de l'auteur, et quatre autres composés par lui-même. Sardi n'avait aucune des qualités nécessaires pour être un bon historien : il ne mettait pas plus de critique à choisir ses matériaux, que d'ordre à les employer. La première partie de son histoire, calquée presqu'entièrement sur la chronique de Thomas d'Aquilée, est aussi fabuleuse que l'original; et les époques suivantes n'y sont pas traitées avec moins de crédulité et d'inexactitude. En parlant de l'origine de Ferrare, cet historien raconte sérieusement qu'un certain *Ferratus*, fils de Cham, fonda une ville sur les bords du Pô, où est à présent la *Fratta;* mais que les inondations auxquelles son établissement était exposé, l'obligèrent d'en bâtir une seconde à Voghenza, dont par la suite Mantus, l'un des chefs troyens qui suivirent Antenor en Italie, se servit pour peu-

pler la ville de Ferrare. L'auteur avait commencé à rédiger son ouvrage en latin ; mais fatigué d'une dispute qui s'était engagée entre Barthélemi Ricci et lui, pour savoir si l'on devait dire *Atestinus* ou bien *Estensis*, comme il le supposait, plutôt que *Atestius*, comme son contradicteur le prétendait, il adopta la langue italienne, qu'il écrivait d'un style lourd et embarrassé. Il composa encore un petit traité intitulé de *Triplici philosophiâ* (la platonicienne, la péripatéticienne et la théologique), et quelques lettres sur divers points historiques, imprimées avec le livre précédent. Parmi un grand nombre d'ouvrages inédits du même auteur, conservés à la bibliothèque de Modène, Tiraboschi en a signalé un en dix-huit livres, intitulé *Toponomasia*, qui n'est qu'un lexique de la géographie ancienne. Sardi mourut en 1564. Ses ouvrages sont : I. *Epistolarum liber, variâ, reconditâque historiarum cognitione refertus*, Florence, Torrentino, 1549, in-8°. II. *De triplici philosophiâ commentariolus*, ib. III. *Libro delle storie Ferraresi*, Ferrare, 1556, in-4°., et réimprimé en 1646. On trouvera d'autres renseignements sur Sardi dans Barotti : *Letterati Ferraresi*, et dans Ferri : *Vita Alex. Sardi.* A—G—S.

SARDI (Alexandre), fils du précédent, né à Ferrare, vers l'année 1520, continua les travaux de son père, en y portant le flambeau de la critique et de l'érudition. Son premier ouvrage intitulé : *De moribus et ritibus gentium*, et son traité *De rerum inventoribus*, le placèrent au rang des bons archéologues, qui étaient alors assez nombreux en Italie. Un Traité qu'il avait composé sur la valeur des monnaies anciennes, fut réimprimé, s de Selden, à Londres, et tre compris dans le Trés quités grecques et romai vius. La plupart des o Sardi n'ont pas été pub fut qu'en 1775, qu'on v celui des *Numinum et h gines*, accompagné de la teur, écrite en latin pa de l'indication de ses au ges conservés à la bibli Modène et ailleurs. On a faire mention de son Trai gine des eaux de Ferrare ques Dissertations histori voyait chez le marquis M la suite de l'histoire de F Baruffaldi possédait le p lume, entièrement écrit de l'auteur. Alphonse II, duc de Ferrare, avait ch de rédiger les Mémoires son d'Este : il en existe c la bibliothèque de Modè dre Sardi mourut le 28 n et avec lui s'éteignit sa f ouvrages sont : I. *De riti ribus gentium*, lib. u 1557, réimprimé à Ma deux nouveaux livres in *De rerum inventoribus... mè, quorum nulla ment Polydorum*, 1577. III. *tractatus, in quo antiq romana ac græca met ejus quæ nunc est in usu* 1579, in-4°.; Padoue, 1 réimprimé dans le tome x de Grævius ; et à Londi nom de Jean Selden, en Selden). IV. *De Christ. humanitate*, Bologne. *Della bellezza, della no poesia di Dante, de' pre delle qualità del gener tremuoto*, six Discours i

586, in-8°. VI. *Antiquorum et heroum origines*, 75, in-4°., avec la Vie de arni un grand nombre de es inédits, conservés à la ne de Modène, on cite sept istoire d'Italie, de 1534 à quarante livres d'Histoire niverselle. On trouve d'auignements sur Sardi dans crite par Ferri, et dans *ie de' letterati Ferraresi*,

A—G—S.

BERIENSIS (JOANNES). ISBURY.

ENTO (le P. MARTIN) édictin espagnol, naquit à en 1692. Jeune encore, il z les PP. Bénédictins de passa ensuite à l'université l'Hénarès, où il fut reçu n droit; de retour dans e, il y occupa succesles chaires de philosomorale, de théologie; il ua, en même-temps, dans ition. Il avait déjà publié crits sur ces diverses scienr les belles-lettres, lorsque *e critique et universel*, 1oo (*V.* ce nom, confrèniento, parut, à Madrid, Cet ouvrage, où les préjugés ent en Espagne, sont comec la logique la plus serit, dès ses premières liexcité contre l'auteur plusemis, dont les plus nomnent dans les autres orastiques. Les réclamations les que l'autorité crut deettre un terme, et charSarmiento d'examiner le *critique*, et d'en dire son se prononça en faveur de, et alors tous les ennemis se déchaînèrent contre son défenseur. Il leur répondit par son *Apologie du Théâtre critique*, imprimée dans la même année 1732, et l'on dut au P. Sarmiento la conservation et la continuation d'un livre qui est un précieux monument dans la littérature espagnole. Ce savant religieux mourut à Madrid, en 1770. On trouve la liste de ses ouvrages dans les journaux espagnols du temps, et plus particulièrement dans celui qui a pour titre le *Courier de l'Europe*. Ses OEuvres posthumes furent publiées à Madrid, en 1775, 4 vol. in-8°. On y distingue ses *Mémoires pour l'histoire de la poésie et des poètes espagnols*. Ce fut à cette époque que parut l'ouvrage de Thomas-Antoine Sanchez (*Voy.* ce nom), sur le même sujet. Les deux auteurs avaient travaillé à l'insu l'un de l'autre, et ayant pour guide la *Lettre* du marquis de Santillane sur la poésie espagnole, adressée au prince Dom Pedro de Portugal. B—S.

SARMIENTO DA GAMBOA (PEDRO), navigateur espagnol, né en Galice, alla, en 1579, du Pérou au détroit de Magellan. Le passage de Drake par ce bras de mer avait si fort alarmé les Espagnols, que François de Tolède, vice-roi du Pérou, fit partir, le 11 août 1579, deux grands vaisseaux commandés par Sarmiento: celui-ci reconnut, vers 26°. sud, les îles Saint Ambroise et Saint-Félix, précédemment découvertes par Juan Fernandès. Arrivé au quarante-neuvième parallèle, où il croyait trouver l'embouchure du détroit, il ne rencontra d'abord qu'un labyrinthe de petites îles. Il prit terre, et vit plusieurs Indiens. Sa conserve fut séparée de lui par un coup de vent; le 22 novembre, il prit possession de ce qu'il venait de découvrir sur cette

côte, qui porte encore les noms qu'il a imposés à divers lieux. Enfin, au mois de janvier 1580, il rentra dans le détroit par le canal de Saint-Isidore, situé par 54°. sud et très-peu fréquenté des navigateurs. Il continua sa route dans le détroit, eut plusieurs engagements avec les sauvages; descendit sur la Terre-du-Feu, et s'imagina voir dans le lointain des plaines agréables semées de bourgades, de beaux édifices et de temples. « Sans doute, observe à ce » sujet Jean de Laet, que Sarmiento, » en nous racontant de telles histoi- » res, nous a jugés aussi crédules qu'il » est lui-même menteur. » Sarmiento fait mention des gens qui habitent cette contrée. Après avoir examiné soigneusement les côtes du détroit, il cingla vers l'Espagne, où, par ses récits mensongers, il vint à bout de persuader à Philippe II de faire bâtir un fort dans le milieu du détroit qui, disait-il, avait si peu de largeur, que les batteries des remparts empêcheraient le passage à tous les vaisseaux étrangers, parce qu'on croyait alors que la Terre-du-Feu se prolongeait indéfiniment au sud. Le roi fit donc équiper une flotte de vingt-cinq bâtiments: trois mille cinq cents hommes, et cinq cents soldats de vieilles troupes y furent embarquées. Diego Flores de Valdès commandait les forces navales: Sarmiento était nommé gouverneur de la colonie Magellanique. Dès le principe, l'entreprise fut contrariée par les vents, qui forcèrent l'escadre de relâcher à Cadix: seize vaisseaux seulement purent remettre à la voile; on fut obligé d'hiverner au Brésil dans le port de Rio-de-Janeiro. Au printemps la flotte fut de nouveau dispersée: des navires furent pris par les Anglais, d'autres fracassés par les tempêtes; on rega-

gna, comme on put, l'il
Catherine. Arrivé ensuite
de Magellan (c'était à la
1582, temps auquel l'été
ces contrées), Valdès, qui
cause des tempêtes, du fr
neiges, mettre Sarmiento e
à terre, fut contraint de r
pour la seconde fois, à R
neiro: quelque temps apr
quatre de ses vaisseaux et
tres arrivés fraîchement d'
afin de chercher les Anglais
par retourner en Espagne.
son lieutenant, et Sarmie
partis en temps opportun
suivante, arrivèrent assez
ment au détroit, où ils déb
leur colonie composée de qu
hommes et trente femmes,
vivres pour huit mois. Ils
rent un navire, et Ribera,
laissé un autre à Sarmiento
tourna en Espagne avec l
l'escadre. Sarmiento bâtit
près de l'entrée du détroit
de *Nombre de Jésus*, et y
cinquante habitants; de là,
par terre vers un endroit
sage se rétrécit, il y fonda,
rade sûre, la *Ciudad del*
lipe. L'approche de l'hiv
cha d'achever les fortifica
voulait munir de canons. A
vire qui lui restait, il
sa première ville; au bou
ques jours, les cables s'éta
le vaisseau fut jeté en mer.
atteignit Rio de Janéiro; n
trouvé dans ce port les sec
lui avait promis, il gagn
buco: s'y étant ravitaillé
retourner au détroit, le b
naufrage: il en monta un a
venu au quarante-quatrièm
méridional, les mauvais
forcèrent de rebrousser ch

iro ; en étant parti de fut pris par les Anglais, alter Ralegh le conduisit Le sort de la colonie de it encore plus triste que avigateur, qui mourut ace de son roi. En 1587, endish, étant entré dans Magellan, y trouva vingt-gnols, qu'il prit à son utres étaient morts de isère, ce qui fit substi-donné à ce lieu par Sar-nom de *Port Famine*, rvé. Le récit de l'expé-rmiento se trouve dans Moluques, par Argen-. C'est un morceau dé-critique. Laet a donné Argensola bien préfé-i de Debrosses. Meu-*thèque historique*, tom. e la relation du voyage a été imprimée en Madrid, en 1768, in-4°. on, observe avec raison faite d'après les récits , elle doit être préféra-ns antérieurement pu-ento a rendu des servi-graphie ; mais c'était un et menteur : défauts sa réputation et causé . E—s.

I (Pompée), littéra-, naquit le 16 janvier gnano, dans le royau-. Destiné, par ses pa-ecclésiastique, il reçut sept ans, et fut envoyé ir y continuer ses étu-ication à la théologie et lence ne ralentit point r les lettres ; et il n'a-t ans, quand il publia louange de sainte Anne. Orsini se déclara le pro-tecteur du jeune poète, lui procura des bénéfices, et le choisit bientôt après pour l'un de ses vicaires généraux. Sarnelli s'était fait recevoir docteur en théologie au collége de la Sapience ; il prit le laurier doctoral en droit à Césène ; et ambitionna de joindre à la réputation de poète et de savant, celle de prédicateur. Ses contemporains parlent avec éloge de son talent pour la chaire. Dans ses voyages à Rome, il s'était acquis l'estime des principaux membres du sacré collége : sur leur demande, il obtint, en 1692, l'évêché de Bisceglia, dans la terre de Bari, dont il prit possession la même année. Il partagea depuis ses loisirs entre l'administration de son diocèse, et la culture des lettres, et mourut en 1724. Ce prélat était membre de l'académie des *Spensierati* de Rossano ; son confrère Hiac. Gimma y prononça son éloge, imprimé dans le 1er. vol. du *Recueil* de cette compagnie. Outre des éditions, corrigées et augmentées, des *Antiquités de Pouzzole*, par Ferrante Loffredo ; de l'*Histoire de Naples* de Summonte, etc., on a de Sarnelli des traductions de divers ouvrages de grammaire, de littérature et d'histoire. Le P. Niceron en indique trente-trois dans le tome XLII de ses *Mémoires*. Les principaux sont : I. *Parafrasi elegiaca de' sette Salmi penitenziali*, Naples, 1672, in-4°. II. *Donato distrutto, rinnovato*, ibid., 1675, in-12. Notre auteur avait composé sous ce titre une Grammaire en neuf livres ; mais il n'a publié que le premier, dont on cite une réimpression de 1690. III. *Specchio del clero secolare ovvero vite de S. S. Cherici secolari*, ibid., 1678, 3 vol. in-4°. Sarnelli, qui souhaitait voir les clercs reprendre la vie

commune, publia depuis : *Il clero secolare nel suo splendore, ovvero della vita commune clericale*, Rome, 1688, in-4°. IV. *Bestiarum schola ad homines erudiendos, ab ipsâ rerum naturâ providè instituta*, Cesène, 1680, in-12. C'est un Recueil de cent-dix pages. On lit sur le frontispice : *Ab Æsopo Primnellio e Annianopoli*, l'un des anagrammes du nom de l'auteur qui s'est souvent servi du même détour (1), quand il ne croyait pas devoir avouer publiquement ses ouvrages. V. *Cronologia de vescovi ed arcivescovi Sipontini*, Manfredonia, 1680, in-4°. VI. *Guida de' forestieri nella città di Napoli*, Naples, 1685, in-12; réimprimé plusieurs fois avec des additions et des corrections, et traduit en français, ibid., 1706, in-12. On y trouve joint le *Guide* des étrangers dans les environs de Naples. VII. *Lettere ecclesiastiche*, ibid., 1686 et années suivantes; réimprimées à Venise, 1716, 9 vol. in-4°. Elles roulent sur la discipline ecclésiastique. VIII. *Memorie dell' insigne collegio di Santo Spirito della città di Benevento*, ibid., 1688, in-4°. Sarnelli en était abbé. IX. *Memorie cronologiche de' vescovi ed arcivescovi della santa Chiesa di Benevento; colla serie de' Duchi e principi Longobardi della stessa città : e colle memorie della provincia Benventana*, Naples, 1691, in-4°. X. *Memorie de' vescovi di Bisceglia, e della stessa città*, Naples, 1693, in-4°. W—s.

(1) C'est ainsi qu'il publia, pendant quelques années, le *Diario Napoletano*, sous le nom de *Salomon Lipper*; la traduction des *Aventures de Fortunatus*, sous celui de *Masillo Reppone da Gnapoli*, où l'on trouve Pompée Sarnelli de Polignano, ce même nom *Masillo Reppone* se trouve encore à la tête de la *Posillecheata* et de quelques autres ouvrages dont les sujets ne convenaient pas assez à la gravité d'un ecclésiastique.

SARNO (François comte de), né à Naples, cienne famille, vers l'an hérita de son père un cr et le goût du comme time : ses vaisseaux fréqu ports de l'Égypte, de la Constantinople, d'où ils chargés des trésors de l' fortune déjà considérab père lui avait laissée, et fut bientôt augmentée p veaux profits, et il ne p à les partager avec le roi ressé à toutes ses spécul assurait par des exempti priviléges. Une prospéri croissante mit Coppola en ter, en 1464, le comté de les Orsini venaient d'être Il se rapprocha encore p pour lequel il arma une flo afin de l'aider à chasser les s'étaient rendus maîtres d' Le duc de Calabre, fils a narque (*V.* Alphonse II et chef de cette entrepris recueilli toute la gloire. de se montrer reconnaiss de Coppola, il fut irri le roi s'abaisser à mene cours de ses propres sujet dent dans sa haine, il barons par ses discours, dant séditieux par la crai fit sentir la nécessité de de garanties pour l'avenir paraître plus facile d'écart ce dangereux successeur, borner la puissance; ils un vaste complot contre aragonais, ne ménageant Ferdinand, que le vieux avait, en mourant, recom

(1) Otrante fut pris par les Tu 1480, et repris par le duc de Cala 1481.

de ses amis. Les noms les
ustres figuraient sur la liste
nspirateurs, et donnaient
trame toutes les chances du
Le pape n'y était pas étran-
il avait déjà expédié des am-
urs en Provence, pour appe-
lue de Lorraine, petit-fils de
'Anjou, à la conquête du
ne de Naples, dont il lui pro-
l'investiture. Ce fut à Melfi,
eu des fêtes célébrées pour le
e de Trojano Caracciolo, que
jurés eurent une première en-
rendue imposante par la pré-
'Antonello Sanseverino, prin-
Salerne, et grand amiral du
ne, d'Antonello Petrucci, se-
du roi, du grand sénéchal,
nd connétable, du comte de
et des principaux seigneurs
ains. Le duc de Calabre, averti
intrigues, résolut de les pré-
mais n'osant pas attaquer les
rts, il se jeta sur les plus fai-
et (9 juin 1485) marcha sur
our y arrêter la famille d'Orso
ancien ennemi de la maison
on. Cette démarche donna l'é-
x nouveaux conjurés, qui,
lant au même sort, prirent
esures de défense. En un ins-
royaume fut bouleversé d'un
l'autre, et une défiance gé-
s'empara de tous les esprits.
, qui n'était pas encore pré-
repousser la force par la force,
ours à la ruse, et envoya don
ie, son second fils, à Salerne,
raiter avec les barons, qui s'y
rassemblés. Antonello Sanse-
le reçut chez lui, en lui prod-
t les plus grandes marques de
t : il l'engagea même, au nom
noblesse, à s'emparer de la
ne de Naples, au préjudice
frère aîné, et du vivant de
son père. Don Frédéric ne voulut pas accepter un sceptre qui devait lui coûter un crime : il déconcerta les rebelles par sa réponse noble et magnanime, et les livrant moins à leurs remords qu'à leur désespoir, il en fit ses geoliers, les ayant dédaignés pour vassaux. Il ne leur restait désormais d'autre appui, que le pape ; ils arborèrent l'étendard de l'Église (le 19 novembre 1485), en se déclarant ouvertement contre la dynastie régnante. Dans ces extrémités, Ferdinand se vit obligé de déployer des forces considérables pour en imposer à ses ennemis. Il mit sur pied trois armées, dont la plus nombreuse, sous les ordres du duc de Calabre, s'avança jusqu'aux portes de Rome, qu'elle tint assiégée pendant trois mois. Innocent VIII, effrayé de ses progrès, et voyant que le duc de Lorraine ne se rendait pas à son invitation, que don Frédéric avait brisé ses fers, et que les Vénitiens ne paraissaient pas disposés à lui envoyer des secours, ouvrit à la fois des négociations avec la cour de Naples et les barons. La paix fut signée le 12 août 1486, et garantie par les rois d'Espagne et de Sicile : elle portait, entre autres, que Ferdinand ne pourrait tirer aucune vengeance des barons mécontents, dont il s'engageait à respecter les priviléges. Malgré ces promesses, le roi et son fils, qui n'avaient pas déposé leur ressentiment, épiaient le premier moment favorable pour le faire éclater. L'occasion ne tarda pas à se présenter. Le comte de Sarno, qui dans les jours de faveur, avait obtenu pour son fils aîné, la main de la petite fille du roi (a), se flattant de

(a) Elle était née d'Antonia Piccolomini, duc d'Amalfi, sœur de Pie II, et de Marie d'Aragon fille naturelle de Ferdinand Ier.

trouver dans un lien si sacré, un gage plus assuré de sa réconciliation avec son souverain, insista pour que ce mariage ne fût pas ajourné plus long-temps. Ferdinand feignant d'accueillir ses vœux, ordonna que la noce serait célébrée en sa présence. Le 13 août 1486, jour fixé pour cette cérémonie, la famille du comte de Sarno, et un grand nombre de ses amis, couverts d'or et de pierreries, se transportent au *Castel Nuovo*, où la cour s'était déjà rassemblée. Tout le monde, prenant part au bonheur des époux, se livrait à la joie la plus pure lorsque les portes se ferment, et le comte de Sarno, Antonello Petrucci, leurs femmes, leurs enfants et plusieurs de leurs amis, sont arrêtés et jetés dans les souterrains du château. Tandis qu'on nommait une commission pour instruire leur procès, on faisait enlever de leurs hôtels, le plus riche mobilier; et le roi, au mépris de ses serments et de l'intervention des trois souverains qui avaient garanti la liberté de ses sujets, approuva le jugement qui livra ces illustres victimes à la hache du bourreau. Affectant une sensibilité dont il était incapable, Ferdinand ne voulut pas que les condamnés fussent exécutés tous le même jour. Les comtes de Carinola et de Policastro, fils de Petrucci, eurent la tête tranchée le 11 décembre 1486 : leur père et le comte de Sarno, dont l'un ne redoutait plus la mort, et l'autre l'attendait comme un bienfait, périrent le 11 mai suivant. L'échafaud fut dressé dans l'enceinte du château, à une assez grande hauteur pour qu'on pût le découvrir de la ville. Le jour de l'exécution, le peuple se porta en foule dans les lieux environnants, pour assister a cet horrible spectacle. I monta le premier, d'un pas f assuré; et jetant un regard dain sur cette multitude de c il posa la tête sur le billot, avec indifférence le coup f peuple garda un morne mais une scène plus touch préparait pour l'attendrir. L de Sarno, au moment de se de la vie, demanda com grâce de revoir ses enfants. (pas lui refuser cette dernière tion. Ses deux jeunes fils, ret puis cinq mois dans les fers, sa jamais pu communiquer av teur de leurs jours, lui fur nés, et tombèrent à ses pie recevoir sa bénédiction. L de Sarno, rappelant tous ses leur adressa un discours ple gnité et de tendresse, les ser ment contre son sein, et se nant ensuite vers le bourrea signe de remplir son devoi Après ces exécutions, le mourir secrètement, dans sons, un grand nombre de ba sévissant même contre leurs et leurs enfants. Le prince d aurait été lui-même atteint fût réfugié en France, où il na Charles VIII et Louis X verser la domination des A dans le royaume de Naples. irréconciliable de cette dyn eut la satisfaction de la voir ter du trône, et de pouvoir son fils le riche patrimoin avait été dépouillé (3). Ferd vécut pas assez long-temps

(3) Antonello Sanseverino 2e, prince reintegré dans ses biens, en vertu d'u traité conclu entre Louis XII et Ferdi Gaëtane, et signé à Blois, le 12 octobre rut à Sinigaglia, au moment où il alla en possession de ses terres. Philippe eut des relations intimes avec lui, en ses Mémoires.

a ruine de sa famille. Ac-
alédictions et de repro-
t employer les dernières
on règne à se justifier de
n de ses serments, et à
ourroux du pape et du roi
qui ne lui pardonnaient
r compromis leur pa-
outes ces démarches n'ef-
s l'horreur du crime dont
uillé, et que la perfidie,
ation et le parjure avaient
rendre encore plus hi-
io a écrit un ouvrage très-
, sous le titre de *Congiu-
ni*, etc., contient des
ents étendus sur cette fa-
spiration et sur ses prin-
eurs. A—G—S.

. *V.* Bochart.

- TAKI KHAN (Mirad-el-laulah, ou premier
e Perse sous la dynastie
était fils d'un boulanger
et naquit dans cette ville,
565. N'ayant point de goût
ofession de son père, il
à Ispahan, et s'y fit sol-
ne il annonçait de l'esprit,
le prit pour secrétaire;
action honteuse commise
- Taki, ou dont il fut
t accusé, le fit passer du
s déplorable à la plus bril-
me. Ayant abusé d'un jeu-
, Chah-Abbas-le-Grand, à
ents portèrent leurs plain-
mettre à se venger eux-
coupable, en le mettant
t de recidiver une pareille
Suivant Tavernier, Saroun
vint l'accusation en se fai-
même l'opération, et pré-
roi les marques de son
dans un bassin d'or; mais
s'est trompé, simon dans
s de cette aventure, du moins sur l'époque de la vie de Sarou-Taki où elle arriva. Quoi qu'il en soit, Chah-Abbas fut touché des remords ou de l'innocence, et surtout du malheur de Sarou-Taki. Il ordonna qu'on prît soin de ses blessures; et, le jugeant propre aux affaires, il l'attacha au service de l'état. Sarou-Taki justifia, par ses talents administratifs, l'opinion de son souverain. Il se rendit si habile dans les finances, qu'au bout de dix ans, il parvint à l'emploi de contrôleur du vezir du Mazenderan. Il en devint à son tour vezir ou intendant; et il l'était déjà en 1618, lorsque Pietro della Valle visita cette province. Ce voyageur nous apprend que Sarou-Taki lui raconta lui-même la malheureuse aventure qui avait été la source de son élévation, parce qu'il était innocent. Il ajoute que ce vézir, quoique entièrement eunuque, avait une longue barbe blonde, d'où lui venait le nom de *Sarou* (blond ou roux); et il cite un trait de sévérité de cet intendant, pour un crime pareil à celui dont on l'avait accusé. Sarou-Taki fut ensuite gouverneur de Ghilan, et prit alors le titre de khan. Enfin il fut pourvu de la charge importante de *naser* ou surintendant des domaines du roi, charge qu'il exerçait au commencement du règne de Chah Sefy, petit fils et successeur d'Abbas (*V.* Séfy). Lorsque ce jeune prince, dans un accès de fureur, eut éventré lui-même Taleb Khan, son premier ministre, en 1653, il lui donna pour successeur Sarou-Taki. Cet eunuque était certainement doué de beaucoup d'esprit et d'habileté, puisqu'il sut conserver les sceaux de l'empire pendant dix ans, sous un prince qui fut à la fois le Néron et le Caligula de la Perse. Chardin dit que Sarou-

astronomiques de Galilée, et de dessiner la lune telle qu'il l'apercevait au télescope; on y voit qu'il avait formé sur la déclinaison de l'aiguille aimantée, un système que des observations postérieures ne tardèrent pas à renverser. On montre encore à Venise un exemplaire de l'*Algèbre* de Viéte, qu'il avait couvert de notes manuscrites. Heureux, pour son repos, s'il eût su borner à ces paisibles recherches scientifiques, l'inquiète curiosité d'un esprit qui voulait tout aprofondir : les circonstances le jetèrent dans l'examen de ces questions délicates de droit public, sur l'origine du pouvoir, qu'il est difficile de discuter sans danger; y portant toute l'indépendance d'un esprit orgueilleux, prévenu de sa supériorité, et habitué à ne s'en rapporter qu'à lui-même, il compta pour rien les autorités les plus respectables. Les affaires de son ordre l'appelèrent encore à Rome, en 1597; il s'occupa ensuite de questions théologiques sur la grace, à l'occasion desquelles il écrivit sa relation de la congrégation *De auxiliis*; mais l'exaltation de Paul V au trône pontifical, vint ouvrir à ce religieux une nouvelle carrière. La république ayant refusé de retirer ou modifier une loi que ce pape jugeait contraire aux immunités ecclésiastiques, il menaça de jeter un interdit sur Venise (*V.* PAUL V). Le sénat consulta ses théologiens; et Sarpi ayant publié sur ce sujet un écrit, dans lequel le Saint-Siége était traité sans ménagement, fut aussitôt (28 janvier 1605), nommé *théologien conseiller* de la république, avec un [illegible]ntement de deux-cents ducats [illegible] augmenté dans la suite) : il [illegible]rivit [illegible]es sur livres, pour prouver que Rome n'avait pas le droit de lancer telles ou telles censures [illegible] moqua des excommunications [illegible]minées contre lui, et affectant [illegible]jours un profond respect pou[illegible] dogmes de l'église, montra le [illegible] grand mépris pour l'usage q[illegible] souverain pontife faisait de son [illegible]torité. Ces malheureux débats [illegible]rent plus de deux ans; et c[illegible] par l'entremise de la France [illegible] furent enfin terminés, le 21 [illegible] 1607 (4). « Le gouvernement [illegible]nitien, qui d'abord avait em[illegible] Sarpi comme théologien, rec[illegible] bientôt en lui un de ces génie[illegible] branlables qui, lorsqu'ils se [illegible] proposé un but, y marchent [illegible] s'embarrasser de ce qu'il peu[illegible] coûter à eux-mêmes ou aux a[illegible] On le consulta sur les matières [illegible]tat; et il porta dans l'examen d[illegible] matières la même indépendanc[illegible] préjugés et des principes reçus [illegible] « L'opinion qu'il donna, c[illegible] » théologien consultant de la [illegible] » blique, pour garantir la sta[illegible] » du gouvernement, est un m[illegible] » ment du plus odieux mach[illegible] » lisme; et M. Daru l'appel[illegible] » chef-d'œuvre d'insolence [illegible] » conceptions non moins scél[illegible] » que tyranniques (6). » Le sén[illegible] avait accordé, en 1607, l'entrée [illegible] les archives de l'état : il y fit de [illegible]breux extraits, qu'il enrichit d[illegible] commentaires, et dont le recue[illegible] après sa mort, transporté aux a[illegible]

(4) Voyez-en les détails dans l'*Hist. de* [illegible] de M. Daru, 29, X-XVI. Sagittarius (*Lit. hist. eccles.*, 1, [illegible]), cite dix-huit [illegible] en latin, composés à l'occasion de ce [illegible] sans compter ceux de l'ex-jésuite Jean de [illegible]gène et de J. Beltran de Guevara, archevêque Salerne, puis de Compostelle, qui écrivirent [illegible] veur du pape.

(5) Daru, *loc. cit.*, 39, XVII.

(6) Ce sont les paroles expresses d'un écrivain [illegible] l'on n'accusera certes pas de trop de partialité [illegible] faveur de la cour de Rome., M. le comte [illegible]nais, dans la *Revue encyclop.* tom. IV, p. [illegible]

tes (7), où M. Daru a eu ilité de les consulter pour osition de son Histoire de Fra-Paolo fut un savant, un , un écrivain habile, mais us un odieux conseiller du des dix (8). Dans un pays assinats n'étaient point ra- un siècle où le poignard du s'aiguisa si souvent contre de France, et finit par les , il n'est pas étonnant que n tel homme ait été mena- complot fut tramé contre fut le cardinal Bellarmin, ntrépide adversaire, qui lui le premier avis (9) : de ertissements lui furent trans- isp Scioppius, et par une Boccalini (10). Obligé de les précautions, il ne sortit revêtu d'une cotte de mailles de, et accompagné d'un frè- on monastère, qui était ar- nousqueton, distinction bien ble dans une ville où le mes a feu était puni de la ne l'empêcha point d'être pelques pas de son couvent, obre 1607), par cinq si- le frappèrent de plusieurs poignard. On le rapporta dalle, demi-mort, et la ma- rcée d'un stylet que les meur- vaient pris sur le temps d'ar- se sentait, au premier bruit leux assassinat, leva sur- la séance : les sénateurs a grand nombre s'informer blessé : le conseil des dix , mais en vain, les pour- plus sévères contre les as- l avaient pris la fuite, et fit venir de Padoue Fabrice d'Aquapendente, le plus fameux chirurgien de l'Italie, pour soigner le malade aux frais de l'état, jusqu'à ce qu'il fût hors de danger. Quand il fut rétabli, on doubla son traitement, et on lui offrit un logement auprès du palais de la seigneurie; mais il préféra continuer d'habiter sa cellule, d'où il ne sortit plus que rarement. Le sénat lui demanda, en 1618, d'écrire l'histoire de la prétendue conjuration du duc de Bedmar contre Venise (*Voy.* Ossone, XXXII, 216). On décida ensuite que son travail ne serait pas publié. Si l'on en croit Grég. Leti, lorsqu'Ant. Jaffier, sur la déposition duquel on avait commencé la procédure, fut lui-même arrêté et mis à mort, on choisit Fra-Paolo pour l'accompagner au supplice, et l'exhorter à bien mourir; mais ce fait paraît fort douteux à M. Daru (11), qui n'en a trouvé aucune trace dans les mémoires contemporains. Sarpi continua de se livrer au travail avec une ardeur infatigable, s'occupant de la composition de ses ouvrages, et des consultations qui lui étaient demandées chaque jour par le gouvernement, jusqu'à sa mort, arrivée le 14 janvier 1623. Des honneurs extraordinaires furent rendus à sa mémoire. La république chargea ses ambassadeurs de notifier cette perte à toutes les puissances de l'Europe; décréta l'érection d'un superbe monument en marbre, pour être placé dans l'église des Servites (12); assura ces religieux de sa protection; et depuis lors, le théologien consultant de la

(7) *Histoire de* [illegible] IV, p. [illegible].

(8) Les [illegible] XVII ordonnent que [illegible] soit [illegible] le [illegible], qui [illegible] pas [illegible] de [illegible] [illegible] [illegible]

république fut toujours choisi dans leur ordre. La relation de ses derniers moments, rédigée par ses confrères, et adressée au sénat, certifie qu'il avait reçu les derniers sacrements avec la plus édifiante piété. Le peuple, qui n'avait vu en lui qu'un moine exemplaire, se porta en foule à ses funérailles; et quelques voix, dans la foule, parlaient déjà de l'invoquer comme un saint. L'autel qui recouvrait ses cendres ayant été reconstruit en 1722, cette espèce de culte fut sur le point de se renouveler; et il fallut que l'autorité publique intervînt pour prévenir le scandale. Il serait bien triste de ne voir qu'un misérable hypocrite dans un religieux honoré d'une si grande considération! C'est cependant ce qui résulterait de nombreux témoignages qui ont fait dire à Bossuet (13) que, sous un froc, Sarpi cachait un cœur calviniste; qu'il travaillait sourdement à décréditer la messe qu'il disait tous les jours....; et qu'il ne travaillait qu'à porter la république à une séparation entière, non-seulement de la cour, mais encore de l'Église romaine. Ses apologistes ont crié à la calomnie, se sont inscrits en faux contre les assertions de Burnet, de Bedell, de Bayle, de Le Courayer, etc. Ils ont nié l'authenticité des lettres imprimées et de quelques-uns des ouvrages publiés sous son nom (14). Malheureusement pour sa mémoire, l'examen des archives secrètes de Venise, dont M. Daru a eu communication, et d'autres découvertes récentes, n'ont que trop confirmé les assertions de Bossuet (*Voy.* Diodati). Un écrivain protestant (15) nous apprend qu'en 1609, J.-B. Linckh, agent de l'électeur palatin, eut une entrevue avec Fra-Paolo, qui, avec le P. Fulgence, son confrère, dirigeait une association secrète de plus de mille personnes, dont trois cents patriciens des premières familles, dans le but d'établir le protestantisme à Venise. Ils attendaient, pour éclater, que la réforme se fût introduite dans les provinces allemandes limitrophes du territoire de la république (16). Un fait analogue, publié depuis longtemps, mais dont les apologistes de Sarpi se sont bien gardés de parler, confirme la même chose. Un ministre de Genève écrivait à un calviniste de Paris que « l'on ne tarderait » pas à recueillir les fruits des pei- » nes que Fra-Paolo et Fra-Fulgen- » zio prenaient pour introduire la » réforme à Venise, où le doge et » plusieurs sénateurs avaient déjà » ouvert les yeux à la *vérité*, etc.» La lettre, interceptée par Henri IV, fut envoyée à Champigny, ambassadeur de France à Venise, qui en communiqua la copie, d'abord à quelques-uns des principaux sénateurs, et ensuite au sénat assemblé, après en avoir retranché, par ménagement, le nom du doge. Le cardinal Ubaldin raconte que cette lec-

(13) *Hist. des variations*, liv. 7, tome XIX, p. 407, de l'édition de Versailles. Toute ce paragraphe de Bossuet renferme un jugement motivé sur Fra-Paolo.

(14) Ce système de dénégation date de loin. Dès l'apparition de l'*Histoire du conc. de Trente*, les prôneurs de Sarpi nièrent d'abor! qu'il en fût l'auteur, et prétendirent ensuite que l'éditeur, M. A. de Dominis, y avait fait des altérations considérables. L'examen du manuscrit original, écrit de la main de F. Marc Fanzano, secrétaire ordinaire de Sarpi, a prouvé que l'éditeur l'avait suivi fort exactement; et n'y avait ajouté qu'un titre scandaleux et une dédicace impie. Ce manuscrit passa de la bibliothèque du procurateur Gerard Sagredo, à celle de Barbarigo, à la mort duquel il fut déposé, en 1793, à la bibliothèque de Saint-Marc où on le voit encore. Les premiers matériaux de cette Histoire, tous écrits de la main de Fra-Paolo, sont à la bibliothèque Quirini, à Venise.

(15) Lebret, *Magasin hist.*, imprimé à Leipsig, tom. II, p. 235.

(16) Daru, *Hist. de Venise*, tom IV, p. 316.

t pâlir un des sénateurs : un avança que la lettre avait été uée par les Jésuites; mais le méprisant cette imputation, cia le roi de son avis, défendit Fulgenzio de prêcher davan- et prescrivit à Fra-Paolo de s'observer à l'avenir (17). On ar ses lettres, qu'il priait Casau- lui ménager un asile en Angle- au cas qu'il se vît forcé de rl'Italie (18). - Le Recueil, plus ins incomplet, des ouvrages de , a été imprimé plusieurs fois, (Genève), 1687, 6 vol, in- lelmstadt (Venise), 1718, 2 i-4°.; ibid. (Venise, 1750), . in-folio; ibid. (Verone), 68, 8 vol. in-4°.; Naples, , 24 vol. in-8°. Nous indique- seulement celles de ses pro- ons qui ont fait le plus de bruit, i ont été traduites en français : *ité de l'interdit*, etc., Venise, , in-4°.; traduit en français, Amelot de la Houssaye, dans *Histoire du gouvernement de se*. II. *Considérations sur les res de Paul V contre la répu-* , Venise, 1606, in-4°., trad. ançais sous le titre d'*Examen nant la réponse aux censures*, 1606, in-8°.; en latin, par pp (*Examen fulminis ponti-* etc., Groningue, 1607, in-8°., ns Goldast, *Monarchia im-* , tom. 2, édition de 1621. III. *oire particulière du différend Paul V avec la république de se*, en 1605, 06 et 07, par Sarpi, Lyon (Venise), 1624, in-4°.; idem, sans nom d'auteur, Mirandola (Genève), 1624, in-12; traduit en latin, par G. Bedell, sous ce titre : *Interdicti Veneti historia*, Cambridge, 1626, in-4°.; en anglais, Londres, 1626, in-4°.; en français (par Jean de Cordes), Paris, 1625, in-8°.; 1688, in-8°.; idem, traduction nouvelle, Avignon, 1759, in-12; et en abrégé dans Amelot de la Houssaye, *loc. cit.* Le manuscrit italien, conservé à Paris, à la bibliothèque du Roi (n°. 9964, in-fol.), est copié sur l'original envoyé par Sarpi lui-même au président De Thou. IV. Continuation de l'*Histoire des Uscoques* (*Voy.* MINUCCIO). V. *Traité des bénéfices.* L'original italien n'avait pas été imprimé séparément; mais il se trouve dans l'édition de 1750, des Œuvres de Sarpi; traduit en latin, par Charles Caffa, Iéna, 1681, in-12; et Nuremberg, 1688; en français, par l'abbé de Saint-Marc (Amelot de la Houssaye), Amsterdam, Wetstein, in-12, 1685, 1687, 1690, 1713; une autre traduction (par l'abbé de Marsy), est intitulée : *Discours dogmatique et politique sur l'origine, la nature*, etc., *des biens ecclésiastiques*, Avignon (Paris), 1750, in-12. (*Voy.* GROSLEY, XVIII, 566). La version anglaise, par Jenkins, est précédée d'un abrégé de la Vie de l'auteur. On ne sait sur quel fondement Richard Simon a prétendu (19) que ce Traité des bénéfices n'était pas de Fra-Paolo, mais de Fra-Fulgenzio, son confrère; peut-être y ont-ils travaillé en commun. VI. *De jure asylorum*, Leyde, Elzevir, 1622, in-4°. VII. *O, inione del padre Paolo servita, come debba governarsi la repubblica Venezian : per havere il*

(17) [illegible] *Hist. de France*, Frain du Trem- [illegible] *de l'Histoire du concile de Trente*, [illegible] avril, [illegible] Berault Ber- *Hist. de l'Église*, tom. XX, p. [illegible], édition

(18) [illegible], *Polyhistor.*, [illegible] édition

(19) Niceron, *Mémoires*, XXXV.

perpetuo dominio, Venise, sans date (1681), in-12 (20); Londres, 1788, in-8°.: traduit en français, par l'abbé de Marsy, sous ce titre : *Le Prince de Fra-Paolo*, ou *Conseils politiques adressés à la noblesse de Venise*, Berlin, 1751, in-12. Ce livre, d'autant plus remarquable qu'il est fort court, fut écrit en 1615, pour les inquisiteurs d'état. M. Daru en cite les maximes les plus importantes, à la fin du liv. 29 de son Histoire de Venise : En voici quelques-unes : « Dans les querelles » entre les nobles, châtier le moins « puissant; entre un noble et un su- » jet, donner toujours raison au » noble; dans la justice civile, on » peut garder une impartialité par- » faite. — Traiter les Grecs comme » des animaux féroces; du pain et le » bâton, voilà ce qu'il leur faut : » gardons l'humanité pour une meil- » leure occasion. — S'il se trouve » dans les provinces quelques chefs » de parti, il faut les exterminer » sous un prétexte quelconque, mais » en évitant de recourir à la justice » ordinaire. Que le poison fasse l'of- « fice du bourreau; cela est moins » odieux, et beaucoup plus profita- » ble ». VIII. *Histoire de l'Inquisition, et son origine*, 1637, in-4°.; Serravalle, 1638, in-4°.: traduit en latin par André Colvius, Roterdam, 1651, in-12, et abrégée, en français, par Amelot de La Houssaye, *loc. cit.* IX. *Histoire du Concile de Trente*; Lond in-fol.; Genève, 1629 Londres (Genève), 17 C'est le plus connu des c Sarpi. Il en avait donné crit à Marc-Ant. de Dor que ce dernier allait a Londres. Cette premièr publiée sous le nom de *P Polano* (anagramme de *pi Veneto*), fut reçue a dissement dans tous les testants, et le livre fut l duit en diverses langues par Adam Newton, Lond in-fol., 1622, in-4°. 1699, in-4°.; en anglai thanaël Brent, 1620, fol.; en allemand, Franc en français : 1°. par J. D nève, 1621, 1635, in-4 1685, in-fol.; 2°. par Josseval (Amelot de La Amsterdam (Paris), 16 in-4°.; 3°. par le P. L Londres, 1736, 2 vol. glet dit que cette édition d'œuvre de typographie; d'ailleurs à ce génovéfait pas joint à sa version les tificatives. La traductio passe pour exacte, m écrite d'un style barbare melot est moins fidèle; l craignant de ne pas asse prendre certains libertis lecte vénitien, n'a trava la version latine, qu'il M.-A. de Dominis. Richa critiqua vivement à cet (21): Quant au fond de Bossuet a dit, avec raiso Fra-Paolo « n'est pas t » rien que l'ennemi décl

(20) Une réimpression avec la date de 1685 (qui n'est peut-être qu'un changement de frontispice), est intitulée : *Opinione falsamente attribuita al Padre Paolo*, etc. On conçoit que les panégyristes de Sarpi ont dû soutenir qu'un tel ouvrage ne pouvait être de lui; mais, quoi qu'en disent Griselini et ses copistes, ce livre est bien réellement de Fra-Paolo; les recherches faites par M. Daru aux archives secrètes de Venise, ne lui ont laissé aucun doute à ce sujet. Il n'avait d'ailleurs aucun intérêt de censurer ou de justifier le théologien de la république, dont il parle toujours avec la plus sévère impartialité.

(21) Niceron, *Mémoires*, XXXV

(22) *Hist. des variations*, l. 7, §

Trente ». On convient que
t écrit avec beaucoup d'art:
évitant avec soin d'exposer
es sentiments, se borne le
ent à citer les passages ou
s de ceux qui ont combattu
s qui ne lui plaisent pas;
y prend de manière, qu'à
:, les protestants ont tou-
aison, et les papes toujours
e malignité, ou si l'on veut
vaise foi, va au point que
iistes eux-mêmes en ont été
V. Fiddes). Aussi le livre
: réclamation générale par-
holiques. Mis à l'index avec
cations les plus fortes, il
, à Venise même, par Phi-
rli, sous ce titre : *Historia
Tridentini Petri Soavis
r autorismet assertionibus*
s, Venise, 1655, in-4°.
ut mieux réfuté encore par
authentique du même con-
liée, en 1656, sur les piè-
iales, conservées aux archi-
hâteau Saint-Ange, et qui
son auteur le chapeau de
(V. Pallavicino). On y
a la fin, l'énumération de
ts de fait, sur lesquels Sar-
vaincu d'avoir altéré ou dé-
vérité, indépendamment
ultitude d'autres *erreurs*
ont pas susceptibles d'être
s en peu de lignes, mais
ltent de l'ensemble de
ours : il suffit de lire
gue liste, à chaque article
le on indique les preuves
ves, pour s'assurer qu'il
it vrai que ces *erreurs* ne
que sur des objets de peu
ance, comme affectent de
s apologistes de Fra-Paolo.
*jurisdiction de Venise sur
driatique* (V. Crasso, Nic.)

XI. *Lettres* (écrites de 1607 à 1618, à Delisle-Groslot, à Gillot, etc.), Vérone (Genève), 1657, 1673, in-12; traduites en latin (par Édouard Brown), Londres, 1693, in-8°. Griselini, qui conteste l'authenticité de ce Recueil, se fonde principalement sur ce que Sarpi n'écrivait qu'en latin à ceux de ses amis qui n'habitaient pas l'Italie. Sa correspondance, surtout avec les protestants, était fort étendue; et il y a peu de grandes bibliothèques dans lesquelles on ne conserve quelques-unes de ses lettres en manuscrit. Les autographes de celles qu'il avait écrites à Jacques Gillot, à Leschassier et à Duplessis-Mornay, au nombre de quatre-vingt-trois, se gardent encore à Venise (23), ainsi qu'une multitude d'ouvrages inédits plus ou moins terminés (24) et de papiers écrits ou dictés par lui, dont environ sept cents pièces furent, à sa mort, portées aux archives de la république (25). La Vie de Fra-Paolo, publiée en italien, Leyde, 1646, in-12, et à la tête du Recueil de ses œuvres; traduite en français, par F. G. C. A. P. D. B., Leyde, Elzevir, 1662; Amsterdam, 1664, in-12, a été généralement attribuée au frère Fulgence Micanzio, son fidèle compagnon. Mais Foscarini et Griselini ont prétendu qu'elle ne pouvait être de ce religieux, vu les erreurs manifestes qu'elle renferme sur des points de fait dont Fra-Fulgenzio devait être

(23) Griselini, pag. 282.

(24) Parmi les ouvrages de Sarpi demeurés inédits, on remarque une Histoire générale des conciles, dont le manuscrit existait encore au commencement du dix-huitième siècle; et un traité concernant les droits de Venise sur Aquilée (*Le ragioni di Venezia sopra Aquileja e Gorizia*); ce dernier qui a échappé aux recherches de Griselini, forme un petit volume in-12 conservé dans la bibliothèque Grimani, à Venise. A—G—S.

(25) Griselini, p. 282.

bien instruit. La *Storia arcana della vita di Fra-Paolo Sarpi*, ouvrage posthume de Juste Fontanini, n'a paru qu'en 1805. Les *Memorie anedote spettanti alla vita ed agli studj di Fra Paolo*, par Fr. Griselini, Lausane, 1760, in-8°., sont pleins de recherches le plus souvent exactes : on trouve à la fin la liste très-détaillée de tous les ouvrages imprimés et inedits de Sarpi, et une de ses lettres à Leschassier, qui n'avait pas encore été imprimée. Ces Mémoires (dont J. F. Lebret a donné une traduction allemande, corrigée et augmentée, Ulm, 1761, in-8°.), sont d'ailleurs un panégyrique continuel, et l'auteur a été vivement réfuté par le P. Buonafede, dans son opuscule intitulé *Della impudenza letteraria*, etc. On peut consulter aussi le portrait qu'a fait de Fra-Paolo le même Buonafede, dans ses *Ritratti poetici, storici*, etc. La *Justification de Fra-Paolo Sarpi*, ou *Lettres d'un prêtre italien* (Degola), *à un magistrat Français* (Agier), Paris, 1811, in-8°., n'est qu'un extrait de Griselini, plus emphatique et plus exalté encore que l'original. Deux médailles, frappées à la mémoire de Fra-Paolo, sont gravées dans le *Museum* de Mazzuchelli (tom. 1, pl. 98); celle qui porte l'épigraphe : *Doctor gentium*, a été arguée de faux par Griselini : il donne lui-même, en tête de ses Mémoires, le seul portrait ressemblant, dit-il, que l'on ait de Sarpi, d'après un médaillon en nacre, exécuté par Gaspar Beccello, l'un des meilleurs élèves de Sansovino. C. M. P.

SARRABAT (Nicolas), physicien, né le 9 février 1698, à Lyon, était fils d'un peintre qui ne manquait pas d'un certain talent dans son art. Après avoir achevé ses étu succès, sous les Jésuites, il e la règle de saint Ignace. So portait vers les sciences. Il ta trois prix à l'académie deux : en 1727, pour une *hypothèse* sur les variation guille aimantée ; et les deu suivantes, pour des *Mém* la cause de la salure de la sur celle de la variation de dans l'intervalle le P. Sarrab été nommé professeur roya thématiques à Marseille. A un voyage à Paris, par ord supérieurs, il y mourut, le 1737. Outre les trois piè on a parlé, le P. Sarraba blié : *Dissertation sur la tion de la sève dans les* 1733, in-12 (1). Il l'a voyée à l'académie de Bo sous le nom de *La Baisse* qu'on l'avait prié de ne p raître dans la lice pour ne courager les autres concurr cadémie ayant reconnu le auteur sous ce déguisement fut retiré et le sujet changé *Couronnes académiques*, p dine). On trouve plusieurs

(1) Ses trois premières Dissertations ne guère que des raisonnements et des mais celle-ci est fondée sur ses expérie surtout en plongeant le haut des tige dans le suc du *Phytolacca*, qu'il essay vrir la route que suivait la sève pour qu'au sommet des feuilles et des fleurs laissées par la couleur lui prouvèrent q tait ni par la moelle ni par l'écorce qu'el mais seulement par les fibres ligneuses : ma-t-il par ses propres observations que pouvaient vivre quoique privés d'écu moelle. Il traite plusieurs autres questio siologie végétale, presque toujours a Nous ne trouvons qu'un fait qui parais « c'est lorsqu'il dit qu'une branche d'or » en fente sur un pied de jasmin qui » moelle, porte des fleurs qui tienn » la fleur de jasmin que de celle d'or ne peut expliquer cela qu'en pensant qu donne pour tel un jasmin d'Arabie. mis de continuer ses expériences sur la mais sa mort prématurée l'en empêch blier.

abat dans les *Mémoires de*
— Lettre en réponse aux
sur son système des cau-
salure de la mer, *janvier*
Lettre au P. Castel, con-
essai sur l'union de l'ame
s, *décembre* même année.
sur un tremblement de
s'est fait ressentir dans le
énaissin, et sur les aurores
juillet 1731. — Réponse
tions du P. Haulzein, jé-
uand, contre le système de
le la mer, *août* 1734. —
P. Castel, sur un phéno-
riculture, *août* 1735. On
ussi quelques observations
ques : il découvrit le pre-
limes, le 31 juillet), la
1729, et il s'empressa de
r à l'académie des sciences
de l'académ., pag. 68).
qui était entré avec lui
ésuites (2), nous apprend
Sarrabat était grand, d'une
mie qui annonçait le feu et
de son esprit, et d'un
fort doux : il n'avait ja-
de passion que pour les

W—s.

SIN (JEAN-FRANÇOIS), littérateur, naquit vers Hermanville près de Caen, prieur de France de cette ès y avoir fait ses études, Paris, et plut au secrétaire rigny, qui lui donna des ttiles de son amitié. Ce mi- oulant l'envoyer à Rome, dans l'espoir qu'il captiverait la bienveillance du pape Urbain VIII, qui se piquait de bel-esprit, lui fit compter quatre mille livres pour l'équiper. Sarrasin alla les manger avec une maîtresse, et ne fit point le voyage d'Italie. Il en fit un en Allemagne, dans lequel il gagna les bonnes grâces de la princesse Sophie, fille du roi de Bohême, l'amie de Descartes. Ayant fait la sottise d'épouser une femme vieille, laide et acariâtre, il s'en sépara bientôt pour entrer, en qualité de secrétaire des commandements, chez le prince de Conti. Un jour que les magistrats d'une ville de province haranguaient ce prince à son passage, l'orateur resta court. Aussitôt Sarrasin s'élança en bas de la voiture, reprit le discours où il en était resté, et le continua d'une manière emphatique et bouffonne, qui fut tellement du goût des magistrats, qu'ils lui offrirent le vin de la ville comme au prince. Celui-ci, dit-on, irrité de ce que Sarrasin s'était mêlé d'une affaire qui lui déplaisait, eut la brutalité de le frapper avec des pincettes ; le poète en conçut un tel chagrin, qu'il mourut peu après à Pézénas, en décembre 1654, âgé d'environ cinquante-un ans. Pellisson, passant, quatre ans après, par cette ville, alla visiter sa tombe ; quoique protestant, il lui fonda un service, et lui fit cette épitaphe :

Pour écrire en styles divers,
Ce rare esprit surpassa tous les autres.
Je n'en dis plus rien ; car ses vers
Leur font plus d'honneur que les nôtres.

Ce ne fut pas le seul hommage que Pellisson rendit à sa mémoire : il composa encore un long Discours sur ses Œuvres, qui fut imprimé en tête de la première édition, donnée par Ménage, en 1657, in-4°. Ces Œuvres ont été réimprimées fort souvent, augmentées de plusieurs

28..

---

ts d'après de mémoires, II, 281. Mer-Leger, dans une note manuscrite mise de son exemplaire, croit de ce par- mette avoir été produit il une semble s seulement qu'ils avaient l'un et l'autre a collège appartenant à la Société (e mêle ne paroit prouver que la même a prouvé ses études avant été commu- nes avec un le même maître, le *Bochart*, etc. » C. M. P.

pièces qu'on n'avait pas jugé d'abord à propos d'y admettre. Les principaux ouvrages de Sarrasin sont : l'*Histoire du siége de Dunkerque ;* — la *Conspiration de Valstein*, non achevée ; — la *Vie d'Atticus*, traduite de Cornélius Nepos ;—*S'il faut qu'un jeune homme soit amoureux*, dialogue ;— *Opinions du nom et du jeu des Echecs* ; — la *Pompe funèbre de Voiture*, badinage ingénieux et premier modèle de ce mélange de vers et de prose, qu'ont imité, en le perfectionnant, Chapelle et surtout Voltaire ; — et *Dulot vaincu* ou la *Défaite des bouts-rimés*, poème en quatre chants, composé en quatre ou cinq jours, où il y a de l'imagination, de la gaîté et de jolis détails. C'était déjà une preuve de goût de la part de l'auteur, que de s'élever contre cette manie de bouts-rimés à laquelle tout le monde sacrifiait alors. Sarrasin avait aussi le bon esprit de sentir le ridicule de ces lettres apprêtées que Balzac et surtout Voiture avaient mises en vogue. *J'envie*, disait-il, *la félicité de mon procureur, qui commence toutes ses lettres par : J'AI REÇU LA VÔTRE, sans qu'on y trouve rien à dire.* Il y a des traits fort heureux dans la plupart de ses pièces fugitives : le Sonnet sur Adam et Ève, est resté dans la mémoire des amateurs ; entre autres belles strophes, son Ode sur la bataille de Lens en offre une dont Voltaire, dans sa *Henriade*, n'a point dédaigné de s'approprier l'idée et même l'expression. Enfin Sarrasin prit une part fort active à la petite guerre ou espèce de croisade littéraire dirigée contre Montmaur (*Voy.* ce nom) : il lui décocha, sous le titre d'*Orbilius Musca, sive bellum parasiticum*, une satire en vers latins, et y joignit le *Testament de Goulu*, en vers français (*Voy.* le *Journa vants*, de 1716, pag. 9 Moins célèbre que Voitur sin mérite peut-être de lui féré ; aussi ingénieux que beaucoup plus naturel. S tion serait, sans doute, pl si, moins ami du plaisir donné plus de temps au t du moins s'il avait assez perfectionner son talent. I sait : *Il y a dans Sarrasi tière d'un excellent esprit forme n'y est pas.* A

SARRASIN (JACQUSE). *V.*

SARRAU (CLAUDE), et *ravius* littérateur, né dans l vers la fin du seizième siè famille noble et connue p tachement à la réforme, c sa jeunesse, la philosophi risprudence, et fit de gra grès dans les langues ancien vu d'une charge de conseill lement de Rouen, il mon l'exercice de ses fonctions, téressement et une intégri méritèrent l'estime général tenait une correspondance s des matières d'érudition, a vants les plus distingués de et des Pays-Bas. Appelé co seiller au parlement de 1639, il fut renvoyé, l'a vante à Rouen, pour y faire pendant l'exil du parlemen mandie. Il n'accepta cette sion qu'à regret, et ne né pour adoucir la punition ciens collègues, dont il au partager le sort. Leur permit bientôt de retourn reprendre ses occupations Sarrau n'eût rien publié, tion d'érudit était si bie qu'on le consultait de tout nombre de ses amis ou de

distingue Grotius, 'aulmier de Grente- Gronovius, Samuel odefroy, Saumaise, Valois, etc. Quel- sur une médaille de la de Suède, lui valu- nages particuliers de de cette princesse. Il espondant à Paris, se procurer des manus- a pour elle l'acquisi- hèque de Mesmes (1). é, dans ses dernières outte et par la pierre, mai 1651, avec la magistrat intègre, ertueux, et d'un sa- r ordre. On lui attri- du Recueil de Gro- *ad Gallos*, 1648, le dessein de publier *lgiques* du même au- , dit-on, à sa veuve, s du manuscrit; mais as cette proposition. tres de Sarrau (*Sar- opus posthumum*) r son fils Isaac, in-8°., précédé d'une ne Christine, et suivi ers composées sur la ne magistrat. Pierre nprimé les Lettres de ite de celles de Mar- V. ce nom), Utrecht, , 1711, in-4°. Cette mentée. Le *Sylloge* e Burmann contient ite de Sarrau à Hein- enfin on a des *Notes* le *Perroniana*, édit.

W—s.

rince Mongol, l'un ou, et par conséquent arrière petit-fils de Tchingkis-Khan, est connu par les relations qu'eut avec lui l'ambassadeur de saint Louis en Tartarie, Guillaume Rubruquis. Sartak était né, vraisemblablement, pendant l'expédition que son père avait faite en Moscovie et dans la Hongrie. Les écrivains chinois n'ont conservé aucune tradition sur la généalogie des princes du Kaptchak, descendus de Tchoutchi; et ceux qui ont pu consulter les auteurs musulmans qui en ont parlé, se bornent à nommer Sartak au nombre des enfants de Batou. Les historiens arméniens racontent qu'il avait été nourri par des Russes, qu'il était baptisé, et qu'il vivait chrétiennement: suivant eux, Batou ne s'opposa point à la conduite de son fils, qui favorisa beaucoup le christianisme, et défendit même d'imposer des tributs sur les églises. Il est certain que Sartak accorda sa protection à plusieurs princes arméniens et géorgiens; qu'il les défendit même contre les vexations des généraux mongols, établis en Perse et dans les provinces situées au midi du Caucase. Cette manière d'agir était conforme à la politique que suivirent les princes tartares, pour s'assurer le concours des Chrétiens orientaux dans leurs guerres contre les rois musulmans. Il arriva souvent qu'on en tira sur leurs dispositions extérieures, des conclusions hasardées. C'est ce qui eut lieu à l'égard de Sartak, dont on parlait en Occident comme d'un prince véritablement converti à la religion chrétienne, à l'époque du départ de Rubruquis pour la Tartarie. Cet envoyé était chargé de lettres du roi de France pour le fils de Batou, et il vint le trouver dans le lieu où ce prince habitait, à trois journées en

(1) Les héritiers firent échouer ce

deça du Wolga. Sartak y avait un campement considérable : ses six femmes, son fils aîné, les deux ou trois femmes de ce dernier, avaient chacun une habitation contenant plus de deux cents chariots. Le pays qu'il occupait était situé sur le passage des Russes, des Valaques, des Bulgares, des Circassiens et des Alains qui se rendaient à la cour de Batou, ou qui en revenaient. Il les traitait tous avec la même faveur; et Rubruquis remarqua qu'il expédiait les Musulmans plus vite que les autres, quand les présents qu'ils apportaient étaient plus considérables. Sartak avait pourtant avec lui des prêtres nestoriens, qui célébraient les offices suivant le rite particulier à leur secte. On voit ici un exemple de plus de cette indifférence des princes mongols pour toutes les religions, ou plutôt de cette disposition où ils étaient de les accueillir toutes, d'en adopter même les pratiques, qui peuvent se concilier, sans jamais s'embarrasser des dogmes, qui se contrarient. Rubruquis s'informa, d'un seigneur de la cour de Sartak, si ce prince était chrétien; mais on lui dit de bien se garder d'employer cette expression, en ajoutant que Sartak n'était pas chrétien, mais Mongol. Ainsi, l'on prenait le mot de Chrétien pour un nom de pays, genre de méprise assez propre à déconcerter les missionnaires, après les idées qu'ils s'étaient faites de la conversion du prince tartare. Sartak fit toutefois un bon accueil aux envoyés; et après les avoir retenus quatre jours près de lui, il leur fournit les moyens d'aller trouver son père. Rubruquis était arrivé près de Sartak, le 16 janvier 1253 : en revenant de la cour du Khakan, au mois d'août 1254, il rencontra ce prince qui s
lui-même à la cour de Mang
avec ses femmes, ses enfa
partie de ses troupeaux. Le
ménie s'était porté sur so
pour lui rendre honneur.
remettre à Rubruquis deux
soie pour saint Louis. En
par le pays où il avait vu
tartare l'année précédente
du roi de France apprit q
construisait une grande é
la rive occidentale du Wo
la même époque, il était
Rome un prêtre nommé J
prenant le titre de chapela
tak, avait annoncé au pap
maître venait de se faire bap
pareille nouvelle avait été f
ble au souverain pontife,
empressé d'écrire à Sartak
remplie de compliments et
tations. Le récit de Rubru
laisse incertains s'il y avai
chose de fondé dans toutes
velles. Vraisemblablement
version de Sartak, comm
plusieurs autres princes
pays et de la même époc
plus apparente que réelle.
que ce prince ait effe
reçu le baptême des prêt
riens; mais il est plus qu
qu'il ait mérité le nom de
On a examiné ailleurs les
tances et les effets de cette in
religieuse qui forme un t
marquable du caractère de
du treizième siècle (1). I
tak, on ignore s'il revin
cour de Mangou, dans le p
père Batou lui avait assig
dence. Il n'est guère possi

(1) *Mémoires* sur les relations poli
ces chrétiens avec les empereurs M
1824, et dans les *Nouveaux Mémoi*
des inscriptions et belles lettres, t. VI

e Oulaghtchi put père Batou, dans le la partie occi- rionale de l'empire l'époque du voya- la cour impériale, rir, et ce fut son fut son successeur, ment, du moins rt interrègne. Tout la vie de ce prince d'in lications qu'on du récit d'un seul avait vu, et d'une nocent IV (29 sept. reçu un de ses am-

A. R—T.

UR), littérateur, n 1709, embras- saint Romuald, vœux dans le mo- aldoles, à Raven- esprit prompt, et mémoire, il acquit tes les connaissan- son état, et s'at- ment à l'Histoire. ge de Saint-Gré- et s'étant voué à il fut successive- philosophie dans s, où il sut trouver des recherches sur toire et d'antiquité. ette tournée classi- une grande partie près s'être acquitté il donnait le temps à fouiller les ar- stère de Classe, à avait été rappelé, peu après, abbé de régoire, il se rendit oit XIV le chargea e de l'université de accordant une pen- mplement de l'ou- vrage. Le désir de répondre honorablement aux ordres du pape, éloigna Sarti de toute autre occupation, et le ramena dans sa patrie, afin d'y rassembler les matériaux dont il avait besoin. De retour à Rome, il dressa le plan de son Histoire, et n'épargna ni peines, ni recherches pour rendre ce monument digne du corps à la gloire duquel il était élevé. Il le poursuivait avec ardeur, lorsque la mort de Benoît XIV, arrivée en 1758, et le choix qu'on fit de lui, en 1765, pour la charge de procureur-général de l'ordre, ralentirent son travail, qu'il ne put achever, étant mort le 23 août 1766. Ses ouvrages sont : I. *Orazione delle lodi del cardinal Raniero Simonetti*, Pesaro, 1747, in-4°. II. *Vita di S. Giovanni da Lodi vescovo di Gubbio*, trad. et publiée d'après un ancien manuscrit, Iesi, 1748. III. *De antiqua Picentum civitate Cupra Montana, deque Massatio oppido agri Aesini*, ibid., 1748, in-8°. Cette dissertation, que Calogerà avait déjà publiée, en 1747, dans le XXXIX vol. de son Recueil, a pour objet de déterminer la véritable position de l'ancienne ville de *Cupra Montana*, dont parle une inscription rapportée par Muratori. D'après les recherches de Sarti, ce ne serait ni Lorète, ni Ripatransona, comme on l'avait cru, mais Massaccio de Iesi. IV. *De veteri Casulâ Diptychâ*, Faenza, 1753. Cette dissertation ten lait à expliquer une chasuble possédée par le célèbre monastère de Classe, à Ravenne, et sur laquelle s'était déjà épuisée l'érudition de Ducange, de Salig, de Fontanini et d'autres. Sarti se servit de cet ancien monument pour rectifier la série des évêques de Vérone, dont les portraits étaient peints en médaillons sur cet ornement. V. *De episcopis Eu-*

gubinis. Præcedit de civitate et de ecclesiâ Eugubinâ dissertatio, Pesaro, 1755, in-4°., fig. Sarti entreprit cet ouvrage pour remplir les lacunes laissées par Ughelli dans la série des évêques de Gubbio. VI. *De claris archigymnasii Bononiensis professoribus à sæculo XI ad sæculum XIV*, Bologne, 1769-1771, 2 vol. in-fol., fig. L'auteur mourut lorsque le premier volume de son ouvrage était à moitié imprimé. Clément XIII chargea le P. Fattorini de le continuer. Tiraboschi en parle avec estime dans son quatrième livre. On trouve d'autres renseignements sur Sarti dans Fantuzzi, *Scrittori Bolognesi*, et dans les *Novelle letterarie di Firenze*, tome XXVII. A—G—S.

SARTI (JOSEPH), compositeur italien, naquit à Faenza, en 1730. Sa réputation fut précoce comme son talent : à vingt-six ans, il reçut l'invitation de se rendre à Copenhague, en qualité de maître de la chambre du roi et des princes. Quelques ouvrages qu'il y écrivit trompèrent l'attente du public : peu satisfait de son séjour dans le Nord, il se hâta de rentrer en Italie, où il trouva une place moins brillante peut-être, mais certainement plus flatteuse pour un compositeur; celle de maître de chapelle du Conservatoire de la *Pietà*, à Venise. Plus heureux qu'il ne l'avait été à l'étranger, il vit ses opéras couronnés du plus grand succès. Celui de *Giulio Sabino*, chanté en même temps par Pacchiarotti à Venise, et par Marchesi, à Milan, enleva tous les suffrages, et accrut la réputation de l'auteur. Cette pièce n'était pourtant pas sans défauts; mais la faiblesse de l'harmonie y restait cachée sous le charme d'une mélodie agréable. Appelé, en 1782, à Milan, Sarti y composa quatre Opéras pour le théâtre, e Motets pour la cathédrale venait d'être élu directeur tre, en triomphant de tou les. Il ne s'y arrêta pas lo s'étant engagé au service ratrice de Russie, qui l'a par ses offres. Arrivé à Pé au printemps de 1785, i par un concert spirituel exécuté par soixante-six cent cors, outre l'accom ordinaire d'instruments à à vent. Il faut croire que moyens ne produisirent coup d'effet sur les audi pour le *Te Deum* chant prise d'Okzakow, Sarti e orchestre d'instruments tre espèce empruntés maître d'artillerie, et que l dans la cour du château. il composa son *Armid* très-applaudie : Catherin témoigna son admiratio vant au rang de la pre blesse, et en le nomman du conservatoire de m d'Ekatherinoslaw, avec ment considérable. Sarti faveurs par le dépérissem forces : il s'était décidé à porter en Italie, pour y r santé, affaiblie par les le climat, lorsqu'atteint p dropisie de poitrine, il m tersbourg, le 28 juillet 18 soixante-douze ans. Une sa musique a été gravée à à Amsterdam et à Vienne.

SARTI (HERCULE). *V.* S

SARTINE (ANTOINE-JEAN-GUALBERT-GABRIEL Barcelone, en 1729, se bonne heure à la magistrat reçu conseiller au Châtelet, lieutenant criminel au m

5; maître des requêtes, en et, le 1er. décembre de née, lieutenant-général de à la place de M. Bertin. te qualité, il se montra un habiles successeurs du pre- l'Argenson (Marc-René de de Voyer), dont Fon- a si bien apprécié le mé- e talent. Sartine avait une rave et le maintien qui con- mieux à un véritable magis- attachant surtout à prévenir , les délits, mais obligé sou- ar état, de les punir, il sut t se concilier l'estime et mê- ection des différents ordres de s. En bien des occasions, par oyance, par ses conseils, et nploi intelligent des moyens ent à sa disposition, il sauva ur des familles. Ce ministère eillance secrète, d'inquisition, oit l'être aussi de rigueur, fut perfectionné par Sartine. Il toujours avec autant de et d'humanité que de fermeté gilance; mais surtout sa pru- galait sa sollicitude dans l'es- mesures qui pouvaient dimi- dangers de l'espionnage, on nécessaire, et qu'il est si difficile de contenir dans s bornes. Cet espionnage, di- r lui, était supérieurement A la vérité, le gouvernement efusait rien de ce qu'il fallait rendre uti'ement actif. Les s qu'il y employait étaient ce- t hors de proportion avec énorme qu'a coûté la police, gouvernements révolution- (*Voy.* Fouché au supplé- On conçoit du reste que Sar- digé de contenter Louis XV, même de ce qu'exigeait l'in- blic, aimât les découvertes qui faisaient briller sa pénétration et l'habileté de ses agents. Ayant reçu une lettre d'un ministre de l'empereur d'Allemagne, qui le priait d'ordonner à Paris l'arrestation d'un voleur fameux que l'on croyait s'y être réfugié, il répondit, peu de jours après, que l'homme en question était à Vienne même, dans une maison d'un des faubourgs de la ville, dont il désignait le numéro, indiquant jusqu'aux heures où cet individu avait coutume de sortir, et les déguisements sous lesquels il se cachait. Ces renseignements se trouvèrent exacts, et servirent à faire saisir le coupable. Un magistrat supérieur de Lyon, lié avec Sartine, prétendit, devant lui, que la surveillance de la police parisienne ne pouvait guère atteindre que les gens suspects, et ajouta que, comme il n'était pas dans cette catégorie, il pariait de venir de Lyon dans la capitale, et d'y passer plusieurs jours sans que le lieutenant-général en fût instruit. Sartine soutint le contraire. Quelques mois après, le magistrat dont il s'agit, qui était retourné dans son pays, en étant parti sans prévenir personne, et ayant couru la poste jour et nuit, débarqua, un matin, vers onze heures, dans un quartier de Paris fort éloigné de celui où il avait coutume de descendre. Quel est son étonnement de recevoir, à midi précis, une invitation à dîner de Sartine, pour le même jour! Sans parler de la peine que le chef de la police prit constamment pour que la propreté des rues de la capitale fût presque aussi bien soignée que sa sûreté, il réalisa, en 1768, le projet dont il s'était occupé longtemps, de mieux éclairer cette ville pendant la nuit. Le mode d'éclairage qu'on emploie encore aujourd'hui fut

substitué aux très-mauvaises lanternes dont on faisait usage auparavant (1). Il ne dépendit pas de lui d'empêcher la catastrophe dont la rue Royale fut le théâtre, dans la soirée du 30 mai 1770, pendant la fête donnée à l'occasion du mariage de Louis XVI. Ce qu'on appelait le *bureau* de la ville de Paris, se trouvait seul chargé des mesures relatives à ces sortes de fêtes; et les magistrats supérieurs n'y concouraient que lorsqu'ils en étaient requis. Une foule d'établissements attestèrent l'amour bien entendu de Sartine pour le bien public : la halle au blé, entre autres monuments, fut construite sous son administration, et l'on a donné son nom à l'une des rues qui y aboutissent. On lui doit la fondation d'une école gratuite de dessin, en faveur des ouvriers qui se destinent aux métiers tenant aux arts. Enfin c'est à lui qu'on est redevable des maisons de jeu, mesure qui fut moins généralement approuvée. Le roi, voulant récompenser son zèle et son activité, le fit conseiller-d'état, en 1767. Sartine quitta la place de lieutenant-général de police, en mai 1774, et eut pour successeur M. Le Noir. Bientôt après (24 août), il fut nommé secrétaire-d'état au département de la marine, puis ministre, en remplacement de Turgot. Ses nouvelles fonctions administratives n'avaient guère de rapport avec les travaux qui l'occupaient depuis quinze ans (2);

et en effet, il ne semblait pa précisément l'homme qu'on p le mieux opposer à l'amirauté gleterre, au fort d'une guer embrasait les deux mondes on avait senti le besoin d'un trat sévère pour dompter d'insubordination qui régnait corps de la marine. Chere justifier le choix de son sou Sartine confia la direction de et arsenaux au chevalier de rieu, dont il avait su ap le mérite; et il se conduisit les conjonctures les plus rassantes, avec la sagesse et qui avaient caractérisé sa pré administration. Il releva la française de l'état de délabrem elle était réduite depuis la fin gne de Louis XIV. On a gé ment rendu justice à son act même à ses talents; mais il sait pas seulement alors, de des forces navales, il fallai leurs donner des directions et Sartine dont les études n' point été dirigées sur cette pa l'administration, ne put cette tâche difficile. Il s'atta conserver et à entretenir, l aurait fallu sacrifier pour v aussi a-t-on attribué à ses i tions et à sa timidité, l'ambi ses ordres et de ses instructio amiraux, et par suite les opé sans résultat satisfaisant des e combinées françaises et espa dans la guerre d'Amérique. obligé, en 1780, dans une c tance toute particulière, pou laisser manquer le service rer sur le Trésor royal, douze millions au-delà du cr lui avait été accordé. Il se de faire agréer à Louis XVI un prochain travail, une

(1) La première fondation des lanternes à réverbères se fit par une cotisation volontaire.

(2) Nos rois, depuis plusieurs siècles, laissant à la noblesse les emplois militaires et les grandes charges de la couronne, ne confiaient guère qu'à des magistrats attachés au conseil d'état, les différents ministères et même ceux de la guerre et de la marine. Louis XIV en avait fait un principe de gouvernement. Sous ses successeurs on s'en est écarté, et plusieurs exemples ont pu autoriser à dire qu'on avait eu tort.

gitimité ne pouvait être
et qui ne devait d'ailleurs
ée que dans un terme en-
é. Necker, directeur-gé-
nances, se hâta d'aller à
dénoncer le fait au roi,
portant un grand déran-
l'ordre établi pour l'ac-
ites les dépenses. Le mo-
aissant, en cet instant,
xcuser le ministre attaqué,
sta avec acharnement, et
ignifier qu'il fallait opter
raite ou le renvoi de Sar-
lequel il était décidé à ne
de rapports. Louis XVI
ans un embarras qu'il n'a-
core éprouvé. Maurepas, à
u rapportait à cette épo-
is les points, était retenu
r la goutte; il fut con-
e roi finit par abandon-
e, qui, en conséquence,
ié. (14 octobre 1780).
inqueur dans cette lutte,
is, la satisfaction de faire
ministère de la marine
mis, le marquis de Cas-
is le moment où Sartine
u département, le corps
de cette arme, qui était
à Brest, et dans plusieurs
s de France, se réunit pour
a son ancien chef des re-
ment flatteurs, et la plus
time. Au commencement
olution, Sartine paraissait spécialement menacé comme l'un des hommes qui avaient rempli d'importantes fonctions administratives, céda aux instances de ses amis, et se retira en Espagne, d'où sa famille était originaire. Il mourut à Tarragone, le 7 décembre 1801, dans de grands sentiments de piété. Son fils, maître des requêtes, âgé de trente-quatre ans, fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, le 17 juin 1794, avec sa femme et sa belle-mère, Mme. de Sainte-Amaranthe, (*V.* Robespierre, XXXVIII, 246, et Trial). On a imprimé, entre autres discours de M. de Sartine, celui qu'il prononça au Châtelet, en 1762, à l'occasion de la retraite de M. d'Argouges, lieutenant-civil; et l'on a publié sous son nom le *Réglement* de 1780, concernant la salubrité des vaisseaux et la santé des équipages. Son portrait peint par Vigié, a été gravé par Miger. L-p-e.

SARTO (André del). *V.* Vannucci.

SASSI (Joseph Antoine), en latin *Saxius*, philologue, antiquaire et bibliographe distingué, naquit le 28 février 1675, à Milan, d'une famille patricienne qui a produit plusieurs hommes de mérite. Après avoir terminé ses études, il entra dans la Congrégation des Oblats, et y professa les belles-lettres. Reçu docteur au collége ambrosien, il en fut nommé recteur en 1711, et conservateur de la célèbre bibliothèque fondée par le cardinal Fréd. Borromée (*Voy.* ce nom, V. 202). Doué d'une grande ardeur pour le travail, et passionné pour la gloire de sa patrie, Sassi prit une part active aux entreprises littéraires les plus importantes. Il concourut à la publication du *Rerum Italicarum scriptores* (*V.* Muratori, XXX, 535); et indépendamment d'un grand nombre de notes et de dissertations qu'il remit au savant éditeur, il lui fournit des copies, collationnées sur les manuscrits de la biblioth. Ambrosienne, de l'*Histoire des Goths* de Jornandès; des *Chroniques* de Landulphe le jeune, *de la ville de Lodi*, (par Morena) de Romuald archevê-

substitué aux très-mauvaises lanternes dont on faisait usage auparavant (1). Il ne dépendit pas de lui d'empêcher la catastrophe dont la rue Royale fut le théâtre, dans la soirée du 30 mai 1770, pendant la fête donnée à l'occasion du mariage de Louis XVI. Ce qu'on appelait le *bureau* de la ville de Paris, se trouvait seul chargé des mesures relatives à ces sortes de fêtes; et les magistrats supérieurs n'y concouraient que lorsqu'ils en étaient requis. Une foule d'établissements attestèrent l'amour bien entendu de Sartine pour le bien public : la halle au blé, entre autres monuments, fut construite sous son administration, et l'on a donné son nom à l'une des rues qui y aboutissent. On lui doit la fondation d'une école gratuite de dessin, en faveur des ouvriers qui se destinent aux métiers tenant aux arts. Enfin c'est à lui qu'on est redevable des maisons de jeu, mesure qui fut moins généralement approuvée. Le roi, voulant récompenser son zèle et son activité, le fit conseiller-d'état, en 1767. Sartine quitta la place de lieutenant-général de police, en mai 1774, et eut pour successeur M. Le Noir. Bientôt après (24 août), il fut nommé secrétaire-d'état au département de la marine, puis ministre, en remplacement de Turgot. Ses nouvelles fonctions administratives n'avaient guère de rapport avec les travaux qui l'occupaient depuis quinze ans (2);

et en effet, il ne semblait pa
précisément l'homme qu'on p
le mieux opposer à l'amirauté
gleterre, au fort d'une guer
embrasait les deux mondes :
on avait senti le besoin d'un r
trat sévère pour dompter l
d'insubordination qui régnait
corps de la marine. Chere
justifier le choix de son souv
Sartine confia la direction de
et arsenaux au chevalier de
rieu, dont il avait su app
le mérite; et il se conduisit
les conjonctures les plus c
rassantes, avec la sagesse et
qui avaient caractérisé sa préc
administration. Il releva la
française de l'état de délabrem
elle était réduite depuis la fin
gne de Louis XIV. On a gé
ment rendu justice à son acti
même à ses talents; mais il
sait pas seulement alors, de
des forces navales, il fallai
leurs donner des directions
et Sartine dont les études n'
point été dirigées sur cette pa
l'administration, ne put r
cette tâche difficile. Il s'atta
conserver et à entretenir, le
aurait fallu sacrifier pour v
aussi a-t-on attribué à ses in
tions et à sa timidité, l'ambig
ses ordres et de ses instructio
amiraux, et par suite les opé
sans résultat satisfaisant des e
combinées françaises et espag
dans la guerre d'Amérique. I
obligé, en 1780, dans une c
tance toute particulière, pour
laisser manquer le service
rer sur le Trésor royal, c
douze millions au-delà du cre
lui avait été accordé. Il se r
de faire agréer à Louis XVI
un prochain travail, une c

(1) La première fondation des lanternes à réverbères se fit par une cotisation volontaire.

(2) Nos rois, depuis plusieurs siècles, laissant à la noblesse les emplois militaires et les grandes charges de la couronne, ne confiaient guère qu'à des magistrats attachés au conseil d'état, les différents ministères et même ceux de la guerre et de la marine. Louis XIV en avait fait un principe de gouvernement. Sous ses successeurs on s'en est écarté, et plusieurs exemples ont pu autoriser à dire qu'on avait eu tort.

gitimité ne pouvait être
et qui ne devait d'ailleurs
ée que dans un terme en-
é. Necker, directeur-gé-
nances, se hâta d'aller à
dénoncer le fait au roi,
portant un grand dérange-
l'ordre établi pour l'ac-
ttes les dépenses. Le mo-
aissant, en cet instant,
ccuser le ministre attaqué,
sta avec acharnement, et
ignifier qu'il fallait opter
raite ou le renvoi de Sar-
lequel il était décidé à ne
de rapports. Louis XVI
ans un embarras qu'il n'a-
core éprouvé. Maurepas, à
u rapportait à cette épo-
s les points, était retenu
r la goutte; il fut con-
e roi finit par abandon-
e, qui, en conséquence,
ié. (14 octobre 1780).
inqueur dans cette lutte,
is, la satisfaction de faire
ministère de la marine
mis, le marquis de Cas-
s le moment où Sartine
a département, le corps
de cette arme, qui était
à Brest, et dans plusieurs
s de France, se réunit pour
à son ancien chef des re-
ment flatteurs, et la plus
time. Au commencement
olution, Sartine paraissait
pécialement menacé com-
upart des hommes qui
npli d'importantes fonc-
nistratives, céda aux ins-
ses amis, et se retira en
d'où sa famille était origi-
nourut à Tarragone, le 7
1801, dans de grands
de piété. Son fils, maître
es, âgé de trente-quatre
ans, fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, le 17 juin 1794, avec sa femme et sa belle-mère, Mme. de Sainte-Amaranthe, (*V.* Robespierre, XXXVIII, 246, et Trial). On a imprimé, entre autres discours de M. de Sartine, celui qu'il prononça au Châtelet, en 1762, à l'occasion de la retraite de M. d'Argouges, lieutenant-civil; et l'on a publié sous son nom le *Réglement* de 1780, concernant la salubrité des vaisseaux et la santé des équipages. Son portrait peint par Vigié, a été gravé par Miger. L-p-e.

SARTO (André del). *V.* Vannucci.

SASSI (Joseph Antoine), en latin *Saxius*, philologue, antiquaire et bibliographe distingué, naquit le 28 février 1675, à Milan, d'une famille patricienne qui a produit plusieurs hommes de mérite. Après avoir terminé ses études, il entra dans la Congrégation des Oblats, et y professa les belles-lettres. Reçu docteur au collége ambrosien, il en fut nommé recteur en 1711, et conservateur de la célèbre bibliothèque fondée par le cardinal Fréd. Borromée (*Voy.* ce nom, V. 202). Doué d'une grande ardeur pour le travail, et passionné pour la gloire de sa patrie, Sassi prit une part active aux entreprises littéraires les plus importantes. Il concourut à la publication du *Rerum Italicarum scriptores* (*V.* Muratori, XXX, 535); et indépendamment d'un grand nombre de notes et de dissertations qu'il remit au savant éditeur, il lui fournit des copies, collationnées sur les manuscrits de la biblioth. Ambrosienne, de l'*Histoire des Goths* de Jornandès; des *Chroniques* de Landulphe le jeune, *de la ville de Lodi*, (par Morena) de Romuald archevê-

substitué aux très-mauvaises lanternes dont on faisait usage auparavant (1). Il ne dépendit pas de lui d'empêcher la catastrophe dont la rue Royale fut le théâtre, dans la soirée du 30 mai 1770, pendant la fête donnée à l'occasion du mariage de Louis XVI. Ce qu'on appelait le *bureau* de la ville de Paris, se trouvait seul chargé des mesures relatives à ces sortes de fêtes; et les magistrats supérieurs n'y concouraient que lorsqu'ils en étaient requis. Une foule d'établissements attestèrent l'amour bien entendu de Sartine pour le bien public : la halle au blé, entre autres monuments, fut construite sous son administration, et l'on a donné son nom à l'une des rues qui y aboutissent. On lui doit la fondation d'une école gratuite de dessin, en faveur des ouvriers qui se destinent aux métiers tenant aux arts. Enfin c'est à lui qu'on est redevable des maisons de jeu, mesure qui fut moins généralement approuvée. Le roi, voulant récompenser son zèle et son activité, le fit conseiller-d'état, en 1767. Sartine quitta la place de lieutenant-général de police, en mai 1774, et eut pour successeur M. Le Noir. Bientôt après (24 août), il fut nommé secrétaire-d'état au département de la marine, puis ministre, en remplacement de Turgot. Ses nouvelles fonctions administratives n'avaient guère de rapport avec les travaux qui l'occupaient depuis quinze ans (2);

et en effet, il ne semblait précisément l'homme qu'on le mieux opposer à l'amira gleterre, au fort d'une g embrasait les deux mond on avait senti le besoin d'u trat sévère pour dompte d'insubordination qui régn corps de la marine. C justifier le choix de son Sartine confia la directio et arsenaux au chevalier rieu, dont il avait su le mérite; et il se conduis les conjonctures les plus rassantes, avec la sagesse e qui avaient caractérisé sa pr administration. Il releva la française de l'état de délabre elle était réduite depuis la fi gne de Louis XIV. On a g ment rendu justice à son a même à ses talents; mais i sait pas seulement alors, des forces navales, il fall leurs donner des direction et Sartine dont les études point été dirigées sur cette l'administration, ne put cette tâche difficile. Il s'a conserver et à entretenir, aurait fallu sacrifier pou aussi a-t-on attribué à se tions et à sa timidité, l'am ses ordres et de ses instruc amiraux, et par suite les c sans résultat satisfaisant de combinées françaises et es dans la guerre d'Amérique obligé, en 1780, dans un tance toute particulière, p laisser manquer le servi rer sur le Trésor royal, douze millions au-delà du lui avait été accordé. Il s de faire agréer à Louis X un prochain travail, un

(1) La première fondation des lanternes à réverbères se fit par une cotisation volontaire.

(2) Nos rois, depuis plusieurs siècles, laissant à la noblesse les emplois militaires et les grandes charges de la couronne, ne confiaient guère qu'à des magistrats attachés au conseil d'état, les différents ministères et même ceux de la guerre et de la marine. Louis XIV en avait fait un principe de gouvernement. Sous ses successeurs on s'en est écarté, et plusieurs exemples ont pu autoriser à dire qu'on avait eu tort.

ité ne pouvait être
i ne devait d'ailleurs
e dans un terme en-
ecker, directeur-gé-
es, se hâta d'aller à
ncer le fait au roi,
t un grand dérange-
re établi pour l'ac-
es dépenses. Le mo-
nt, en cet instant,
r le ministre attaqué,
vec acharnement, et
er qu'il fallait opter
ou le renvoi de Sar-
l il était décidé à ne
pports. Louis XVI
n embarras qu'il n'a-
pprouvé. Maurepas, à
portait à cette épo-
points, était retenu
goutte; il fut con-
finit par abandon-
ii, en conséquence,
14 octobre 1780).
ur dans cette lutte,
satisfaction de faire
istère de la marine
le marquis de Cas-
moment où Sartine
partement, le corps
ette arme, qui était
st, et dans plusieurs
France, se réunit pour
ancien chef des re-
flatteurs, et la plus
Au commencement
on, Sartine paraissait
ement menacé com-
des hommes qui
d'importantes fonc-
ctives, céda aux ins-
mis, et se retira en
a famille était origi-
t a Tarragone, le 7
t, dans de grands
été. Son fils, maître
âgé de trente-quatre
ans, fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, le 17 juin 1794, avec sa femme et sa belle-mère, Mme. de Sainte-Amaranthe, (*V.* Robespierre, XXXVIII, 246, et Trial). On a imprimé, entre autres discours de M. de Sartine, celui qu'il prononça au Châtelet, en 1762, à l'occasion de la retraite de M. d'Argouges, lieutenant-civil; et l'on a publié sous son nom le *Règlement* de 1780, concernant la salubrité des vaisseaux et la santé des équipages. Son portrait peint par Vigié, a été gravé par Miger. L-p-e.

SARTO (André del). *V.* Vannucci.

SASSI (Joseph Antoine), en latin *Saxius*, philologue, antiquaire et bibliographe distingué, naquit le 28 février 1675, à Milan, d'une famille patricienne qui a produit plusieurs hommes de mérite. Après avoir terminé ses études, il entra dans la Congrégation des Oblats, et y professa les belles-lettres. Reçu docteur au collége ambrosien, il en fut nommé recteur en 1711, et conservateur de la célèbre bibliothèque fondée par le cardinal Fréd. Borromée (*Voy.* ce nom, V. 202). Doué d'une grande ardeur pour le travail, et passionné pour la gloire de sa patrie, Sassi prit une part active aux entreprises littéraires les plus importantes. Il concourut à la publication du *Rerum Italicarum scriptores* (*V.* Muratori, XXX, 535); et indépendamment d'un grand nombre de notes et de dissertations qu'il remit au savant éditeur, il lui fournit des copies, collationnées sur les manuscrits de la biblioth. Ambrosienne, de l'*Histoire des Goths* de Jornandès; des *Chroniques* de Landulphe le jeune, *de la ville de Lodi*, (par Morena) de Romuald archevê-

substitué aux très-mauvaises lanternes dont on faisait usage auparavant (1). Il ne dépendit pas de lui d'empêcher la catastrophe dont la rue Royale fut le théâtre, dans la soirée du 30 mai 1770, pendant la fête donnée à l'occasion du mariage de Louis XVI. Ce qu'on appelait le *bureau* de la ville de Paris, se trouvait seul chargé des mesures relatives à ces sortes de fêtes; et les magistrats supérieurs n'y concouraient que lorsqu'ils en étaient requis. Une foule d'établissements attestèrent l'amour bien entendu de Sartine pour le bien public : la halle au blé, entre autres monuments, fut construite sous son administration, et l'on a donné son nom à l'une des rues qui y aboutissent. On lui doit la fondation d'une école gratuite de dessin, en faveur des ouvriers qui se destinent aux métiers tenant aux arts. Enfin c'est à lui qu'on est redevable des maisons de jeu, mesure qui fut moins généralement approuvée. Le roi, voulant récompenser son zèle et son activité, le fit conseiller-d'état, en 1767. Sartine quitta la place de lieutenant-général de police, en mai 1774, et eut pour successeur M. Le Noir. Bientôt après (24 août), il fut nommé secrétaire-d'état au département de la marine, puis ministre, en remplacement de Turgot. Ses nouvelles fonctions administratives n'avaient guère de rapport avec les travaux qui l'occupaient depuis quinze ans (2);

et en effet, il ne semblait précisément l'homme qu'o le mieux opposer à l'amira gleterre, au fort d'une g embrasait les deux mond on avait senti le besoin d'u trat sévère pour dompte d'insubordination qui régn corps de la marine. C justifier le choix de son Sartine confia la directio et arsenaux au chevalier rieu, dont il avait su le mérite; et il se condu les conjonctures les plu rassantes, avec la sagesse qui avaient caractérisé sa pr administration. Il releva la française de l'état de délabre elle était réduite depuis la fi gne de Louis XIV. On a g ment rendu justice à son ac même à ses talents; mais il sait pas seulement alors, c des forces navales, il fall leurs donner des direction et Sartine dont les études point été dirigées sur cette l'administration, ne put cette tâche difficile. Il s'a conserver et à entretenir, aurait fallu sacrifier pou aussi a-t-on attribué à se tions et à sa timidité, l'am ses ordres et de ses instruc amiraux, et par suite les c sans résultat satisfaisant de combinées françaises et es dans la guerre d'Amérique obligé, en 1780, dans un tance toute particulière, p laisser manquer le servi rer sur le Trésor royal douze millions au-delà du lui avait été accordé. Il s de faire agréer à Louis X un prochain travail, un

(1) La première fondation des lanternes à réverbères se fit par une cotisation volontaire.

(2) Nos rois, depuis plusieurs siècles, laissant à la noblesse les emplois militaires et les grandes charges de la couronne, ne confiaient guère qu'à des magistrats attachés au conseil d'état, les différents ministères et même ceux de la guerre et de la marine. Louis XIV en avait fait un principe de gouvernement. Sous ses successeurs on s'en est écarté, et plusieurs exemples ont pu autoriser à dire qu'on avait eu tort.

ité ne pouvait être
i ne devait d'ailleurs
e dans un terme en-
:cker, directeur-gé-
:s, se hâta d'aller à
ncer le fait au roi,
it un grand dérange-
re établi pour l'ac-
:s dépenses. Le mo-
it, en cet instant,
r le ministre attaqué,
vec acharnement, et
:r qu'il fallait opter
ou le renvoi de Sar-
l il était décidé à ne
ipports. Louis XVI
n embarras qu'il n'a-
prouvé. Maurepas, à
portait à cette épo-
points, était retenu
goutte; il fut con-
finit par abandon-
ii, en conséquence,
14 octobre 1780).
:ur dans cette lutte,
satisfaction de faire
stere de la marine
le marquis de Cas-
moment où Sartine
artement, le corps
ette arme, qui était
st, et dans plusieurs
'rance, se réunit pour
ancien chef des re-
flatteurs, et la plus
Au commencement
on, Sartine parais-
ement menacé com-
des hommes qui
d'importantes fonc-
tives, céda aux ins-
nis, et se retira en
a famille était origi-
t à Tarragone, le 7
1, dans de grands
été. Son fils, maître
igé de trente-quatre
ans, fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, le 17 juin 1794, avec sa femme et sa belle-mère, Mme. de Sainte-Amaranthe, (*V.* Robespierre, XXXVIII, 246, et Trial). On a imprimé, entre autres discours de M. de Sartine, celui qu'il prononça au Châtelet, en 1762, à l'occasion de la retraite de M. d'Argouges, lieutenant-civil; et l'on a publié sous son nom le *Règlement* de 1780, concernant la salubrité des vaisseaux et la santé des équipages. Son portrait peint par Vigié, a été gravé par Miger. L-p-e.

SARTO (André del). *V.* Vannucchi.

SASSI (Joseph Antoine), en latin *Saxius*, philologue, antiquaire et bibliographe distingué, naquit le 28 février 1675, à Milan, d'une famille patricienne qui a produit plusieurs hommes de mérite. Après avoir terminé ses études, il entra dans la Congrégation des Oblats, et y professa les belles-lettres. Reçu docteur au collége ambrosien, il en fut nommé recteur en 1711, et conservateur de la célèbre bibliothèque fondée par le cardinal Fréd. Borromée (*Voy.* ce nom, V. 202). Doué d'une grande ardeur pour le travail, et passionné pour la gloire de sa patrie, Sassi prit une part active aux entreprises littéraires les plus importantes. Il concourut à la publication du *Rerum Italicarum scriptores* (*V.* Muratori, XXX, 535); et indépendamment d'un grand nombre de notes et de dissertations qu'il remit au savant éditeur, il lui fournit des copies, collationnées sur les manuscrits de la biblioth. Ambrosienne, de l'*Histoire des Goths* de Jornandès; des *Chroniques* de Landulphe le jeune, *de la ville de Lodi*, (par Morena) de Romuald archevê-

substitué aux très-mauvaises lanternes dont on faisait usage auparavant (1). Il ne dépendit pas de lui d'empêcher la catastrophe dont la rue Royale fut le théâtre, dans la soirée du 30 mai 1770, pendant la fête donnée à l'occasion du mariage de Louis XVI. Ce qu'on appelait le *bureau* de la ville de Paris, se trouvait seul chargé des mesures relatives à ces sortes de fêtes; et les magistrats supérieurs n'y concouraient que lorsqu'ils en étaient requis. Une foule d'établissements attestèrent l'amour bien entendu de Sartine pour le bien public : la halle au blé, entre autres monuments, fut construite sous son administration, et l'on a donné son nom à l'une des rues qui y aboutissent. On lui doit la fondation d'une école gratuite de dessin, en faveur des ouvriers qui se destinent aux métiers tenant aux arts. Enfin c'est à lui qu'on est redevable des maisons de jeu, mesure qui fut moins généralement approuvée. Le roi, voulant récompenser son zèle et son activité, le fit conseiller-d'état, en 1767. Sartine quitta la place de lieutenant-général de police, en mai 1774, et eut pour successeur M. Le Noir. Bientôt après (24 août), il fut nommé secrétaire-d'état au département de la marine, puis ministre, en remplacement de Turgot. Ses nouvelles fonctions administratives n'avaient guère de rapport avec les travaux qui l'occupaient depuis quinze ans (2);

et en effet, il ne semblait précisément l'homme qu'on le mieux opposer à l'amiral gleterre, au fort d'une g embrasait les deux mond on avait senti le besoin d'u trat sévère pour dompter d'insubordination qui régn corps de la marine. C justifier le choix de son Sartine confia la direction et arsenaux au chevalier rieu, dont il avait su le mérite; et il se conduis les conjonctures les plus rassantes, avec la sagesse e qui avaient caractérisé sa pr administration. Il releva la française de l'état de délabre elle était réduite depuis la fi gne de Louis XIV. On a g ment rendu justice à son a même à ses talents; mais i sait pas seulement alors, des forces navales, il fall leurs donner des direction et Sartine dont les études point été dirigées sur cette l'administration, ne put cette tâche difficile. Il s'a conserver et à entretenir, aurait fallu sacrifier pou aussi a-t-on attribué à ses tions et à sa timidité, l'am ses ordres et de ses instruc amiraux, et par suite les c sans résultat satisfaisant de combinées françaises et es dans la guerre d'Amérique obligé, en 1780, dans un tance toute particulière, p laisser manquer le servi rer sur le Trésor royal, douze millions au-delà du lui avait été accordé. Il s de faire agréer à Louis X un prochain travail, un

(1) La première fondation des lanternes à réverbères se fit par une cotisation volontaire.

(2) Nos rois, depuis plusieurs siècles, laissant à la noblesse les emplois militaires et les grandes charges de la couronne, ne confiaient guère qu'à des magistrats attachés au conseil d'état, les différents ministères et même ceux de la guerre et de la marine. Louis XIV en avait fait un principe de gouvernement. Sous ses successeurs on s'en est écarté, et plusieurs exemples ont pu autoriser à dire qu'on avait eu tort.

ité ne pouvait être
i ne devait d'ailleurs
ie dans un terme en-
ecker, directeur-gé-
es, se hâta d'aller à
ncer le fait au roi,
nt un grand dérange-
re établi pour l'ac-
es dépenses. Le mo-
nt, en cet instant,
r le ministre attaqué,
vec acharnement, et
er qu'il fallait opter
ou le renvoi de Sar-
l il était décidé à ne
ipports. Louis XVI
n embarras qu'il n'a-
pprouvé. Maurepas, à
portait à cette épo-
points, était retenu
goutte; il fut con-
finit par abandon-
ii, en conséquence,
14 octobre 1780).
eur dans cette lutte,
satisfaction de faire
istère de la marine
le marquis de Cas-
moment où Sartine
artement, le corps
ette arme, qui était
est, et dans plusieurs
France, se réunit pour
ancien chef des re-
flatteurs, et la plus
Au commencement
on, Sartine paraiss-
ement menacé com-
des hommes qui
d'importantes fonc-
ctives, céda aux ins-
mis, et se retira en
sa famille était origi-
it à Tarragone, le 7
1, dans de grands
été. Son fils, maître
âgé de trente-quatre
ans, fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, le 17 juin 1794, avec sa femme et sa belle-mère, Mme. de Sainte-Amaranthe, (*V.* Robespierre, XXXVIII, 246, et Trial). On a imprimé, entre autres discours de M. de Sartine, celui qu'il prononça au Châtelet, en 1762, à l'occasion de la retraite de M. d'Argouges, lieutenant-civil; et l'on a publié sous son nom le *Règlement* de 1780, concernant la salubrité des vaisseaux et la santé des équipages. Son portrait peint par Vigié, a été gravé par Miger. L-p-e.

SARTO (André del). *V.* Vannucci.

SASSI (Joseph Antoine), en latin *Saxius*, philologue, antiquaire et bibliographe distingué, naquit le 28 février 1675, à Milan, d'une famille patricienne qui a produit plusieurs hommes de mérite. Après avoir terminé ses études, il entra dans la Congrégation des Oblats, et y professa les belles-lettres. Reçu docteur au collége ambrosien, il en fut nommé recteur en 1711, et conservateur de la célèbre bibliothèque fondée par le cardinal Fréd. Borromée (*Voy.* ce nom, V. 202). Doué d'une grande ardeur pour le travail, et passionné pour la gloire de sa patrie, Sassi prit une part active aux entreprises littéraires les plus importantes. Il concourut à la publication du *Rerum Italicarum scriptores* (*V.* Muratori, XXX, 535); et indépendamment d'un grand nombre de notes et de dissertations qu'il remit au savant éditeur, il lui fournit des copies, collationnées sur les manuscrits de la biblioth. Ambrosienne, de l'*Histoire des Goths* de Jornandès; des *Chroniques* de Landulphe le jeune, *de la ville de Lodi*, (par Morena) de Romuald archevê-

substitué aux très-mauvaises lanternes dont on faisait usage auparavant (1). Il ne dépendit pas de lui d'empêcher la catastrophe dont la rue Royale fut le théâtre, dans la soirée du 30 mai 1770, pendant la fête donnée à l'occasion du mariage de Louis XVI. Ce qu'on appelait le *bureau* de la ville de Paris, se trouvait seul chargé des mesures relatives à ces sortes de fêtes; et les magistrats supérieurs n'y concouraient que lorsqu'ils en étaient requis. Une foule d'établissements attestèrent l'amour bien entendu de Sartine pour le bien public : la halle au blé, entre autres monuments, fut construite sous son administration, et l'on a donné son nom à l'une des rues qui y aboutissent. On lui doit la fondation d'une école gratuite de dessin, en faveur des ouvriers qui se destinent aux métiers tenant aux arts. Enfin c'est à lui qu'on est redevable des maisons de jeu, mesure qui fut moins généralement approuvée. Le roi, voulant récompenser son zèle et son activité, le fit conseiller-d'état, en 1767. Sartine quitta la place de lieutenant-général de police, en mai 1774, et eut pour successeur M. Le Noir. Bientôt après (24 août), il fut nommé secrétaire-d'état au département de la marine, puis ministre, en remplacement de Turgot. Ses nouvelles fonctions administratives n'avaient guère de rapport avec les travaux qui l'occupaient depuis quinze ans (2);

et en effet, il ne semblait p
précisément l'homme qu'on
le mieux opposer à l'amiraut
gleterre, au fort d'une gue
embrasait les deux mondes
on avait senti le besoin d'un
trat sévère pour dompter
d'insubordination qui régnait
corps de la marine. Cher
justifier le choix de son sou
Sartine confia la direction d
et arsenaux au chevalier d
rieu, dont il avait su ap
le mérite; et il se conduisit
les conjonctures les plus
rassantes, avec la sagesse e
qui avaient caractérisé sa pr
administration. Il releva la
française de l'état de délabre
elle était réduite depuis la fi
gne de Louis XIV. On a g
ment rendu justice à son ac
même à ses talents; mais il
sait pas seulement alors, d
des forces navales, il fall
leurs donner des directions
et Sartine dont les études n
point été dirigées sur cette p
l'administration, ne put
cette tâche difficile. Il s'att
conserver et à entretenir,
aurait fallu sacrifier pour
aussi a-t-on attribué à ses
tions et à sa timidité, l'ambi
ses ordres et de ses instructi
amiraux, et par suite les op
sans résultat satisfaisant des
combinées françaises et esp
dans la guerre d'Amérique.
obligé, en 1780, dans une
tance toute particulière, pou
laisser manquer le service
rer sur le Trésor royal,
douze millions au-delà du c
lui avait été accordé. Il se
de faire agréer à Louis XV
un prochain travail, une

(1) La première fondation des lanternes à réverbères se fit par une cotisation volontaire.

(2) Nos rois, depuis plusieurs siècles, laissant à la noblesse les emplois militaires et les grandes charges de la couronne, ne confiaient guère qu'à des magistrats attachés au conseil d'état, les différents ministères et même ceux de la guerre et de la marine. Louis XIV en avait fait un principe de gouvernement. Sous ses successeurs on s'en est écarté, et plusieurs exemples ont pu autoriser à dire qu'on avait eu tort.

gitimité ne pouvait être
et qui ne devait d'ailleurs
ée que dans un terme en-
é. Necker, directeur-gé-
nances, se hâta d'aller à
dénoncer le fait au roi,
ortant un grand dérange-
l'ordre établi pour l'ac-
ites les dépenses. Le mo-
aissant, en cet instant,
ccuser le ministre attaqué,
sta avec acharnement, et
gnifier qu'il fallait opter
raite ou le renvoi de Sar-
lequel il était décidé à ne
de rapports. Louis XVI
ins un embarras qu'il n'a-
ore éprouvé. Maurepas, à
i rapportait à cette épo-
s les points, était retenu
r la goutte; il fut con-
e roi finit par abandon-
, qui, en conséquence,
ié. (14 octobre 1780).
inqueur dans cette lutte,
s, la satisfaction de faire
ministère de la marine
mis. le marquis de Cas-
s le moment où Sartine
i département, le corps
de cette arme, qui était
à Brest, et dans plusieurs
s de France, se réunit pour
à son ancien chef des re-
ment flatteurs, et la plus
me. Au commencement
olution, Sartine paraissait spécialement menacé comme l'un des hommes qui avaient rempli d'importantes fonctions administratives, céda aux instances de ses amis, et se retira en Espagne où sa famille était originaire. Il mourut à Tarragone, le 7 février 1801, dans de grands sentiments de piété. Son fils, maître des requêtes, âgé de trente-quatre ans, fut condamné à mort par le tribunal révolutionnaire, le 17 juin 1794, avec sa femme et sa belle-mère, Mme. de Sainte-Amaranthe, (*V.* Robespierre, XXXVIII, 246, et Trial). On a imprimé, entre autres discours de M. de Sartine, celui qu'il prononça au Châtelet, en 1762, à l'occasion de la retraite de M. d'Argouges, lieutenant-civil; et l'on a publié sous son nom le *Réglement* de 1780, concernant la salubrité des vaisseaux et la santé des équipages. Son portrait peint par Vigié, a été gravé par Miger. L-p-e.

SARTO (André del). *V.* Vannucci.

SASSI (Joseph Antoine), en latin *Saxius*, philologue, antiquaire et bibliographe distingué, naquit le 28 février 1675, à Milan, d'une famille patricienne qui a produit plusieurs hommes de mérite. Après avoir terminé ses études, il entra dans la Congrégation des Oblats, et y professa les belles-lettres. Reçu docteur au collége ambrosien, il en fut nommé recteur en 1711, et conservateur de la célèbre bibliothèque fondée par le cardinal Fréd. Borromée (*Voy.* ce nom, V. 202). Doué d'une grande ardeur pour le travail, et passionné pour la gloire de sa patrie, Sassi prit une part active aux entreprises littéraires les plus importantes. Il concourut à la publication du *Rerum Italicarum scriptores* (*V.* Muratori, XXX, 535); et indépendamment d'un grand nombre de notes et de dissertations qu'il remit au savant éditeur, il lui fournit des copies, collationnées sur les manuscrits de la biblioth. Ambrosienne, de l'*Histoire des Goths* de Jornandès; des *Chroniques* de Landulphe le jeune, *de la ville de Lodi*, (par Morena) de Romuald archevê-

; de la *Vie* de Dulcini, ovarais ; et de l'*His*conti, par Fiamma. Il nt, et enrichit de notes a royaume d'Italie (*De* iæ), par Sigonius, et s le 2e. vol. de l'édition es OEuvres de ce savant no). L'objet le plus cravaux de Sassi fut l'hisésiastique et littéraire du Il trouva cependant le loisir une bonne édition des *OEu*aint Charles Borromée (*V.* ce *l.*, 201). L'âge ne ralentit on ardeur pour l'étude; et il ait un grand ouvrage sur l'hises archevêques de Milan, qu'il urut dans cette ville le 21 1751. On a de lui : I. *Epis*apologetica pro identitate cor*s S. Augustini reperti in Con*ione S. Petri in cælo aureo Pa*, ann.* 1695, Milan, in-fol. II. *ssertatio apologetica ad vindnd. Mediolano corporum SS. Ger*sii et Protasii martyrum posses*onem*, ibid., 1708, in-4°. L'aeur y combat l'opinion des PP. Maillon et Papebroch, de Tillemont, Bacchini, etc., qui prétendaient que les reliques de ces saints martyrs étaient à Brisach. Le P. Papebroch reconnut sa méprise et se rétracta dans le vol. du *Supplém.* aux Actes des saints du mois de juin. III. *De studiis literariis Mediolanensium antiquis et novis Prodromus*, ibid., 1729, in-8°. Cet ouvrage savant et curieux contient l'histoire des écoles, des colléges, des académies et autres établissements littéraires du Milanez depuis les temps les plus reculés. Sassi prétend (Chap. 2), que la bibliothèque publique fondée par inc le jeune, ne put l'être qu'à Mi-a, et que cette ville possédait, dès le second siècle, une collection de livres formée par ses premiers évêques ; mais Tiraboschi ne trouve pas bien concluantes les preuves qu'il apporte à l'appui de cette opinion (*V.* la *Storia della letterat. italia-na*, II, 371). IV. *Epistola pro vindicandâ formulâ in Ambrosiano canone ad missæ sacrum præscriptâ: Corpus tuum frangitur, Christe, in-* 1731, in-8°. (Voy. le *Journal des Savants* de 1732, pag. 555). Cette lettre a été reproduite, en 1737, par le P. Calogerà, dans le tome XIV de sa *Raccolta*. V. *Dissertatio hi-rica ad vindicandam veritatem tra allegata ad concordiam in-sâ præcedentiæ; in quâ antiqui-brosianæ ecclesiæ disciplin-metropolitani Mediolanensis tas illustrantur*; ibid., 1731. VI. *Historia litterario-typo-Mediolanensis*, 1745, in- ouvrage est l'introduction toire des écrivains du Mil (Argellati, II, 408). auteur l'a fait précéder d sur les établissements litt ciens et modernes de la vil dont on a déjà parlé. traité de l'introduction d graphique à Milan, et miers imprimeurs, il d tice étendue sur les sav nez, au quinzième siè dication de leurs ouvr parmi les manuscrits que Ambrosienne. O le recueil des Épîtr ou des Lettres préli le Catalogue chron vrages imprimés 1465 à 1500. Avec pour sa patrie, S pour prouver qu établie à Milan puie sur l'éditio

tores, citée par Saumaise
ate; mais l'on sait que ce
ut imprimé pour la pre-
u'en 1475; et l'on ne con-
ouvrage, avec date cer-
des presses de cette ville
(1) (Voy. l'*Essai sur*
l'imprimerie, par La-
nder, pag. 209). VII.
le adventu Mediolanum
e apostoli, contra non-
tioris ætatis scriptores.
ad Commentaria ritûs
, ibid., 1748, in-4°.
iepiscoporum mediola-
ries historico-chronolo-
iticæ leges et veterum
r. fidem illustrata, ibid.,
m. in-4°. Ce savant ou-
écédé de la *Vie* de l'au-
h. Oltrocchi. W-s.
IN, (*LUCIUS APULEIUS*
s), démagogue séditieux,
s l'an 640 de Rome, (114
.) un de ces personnages
n'obtient une mention
oire qu'à cause du mal
ait. Il était d'une famille
guée, et fut, dans sa jeu-
gé, en qualité de questeur,
nent d'Ostie, lequel avait
importance pour les sub-
Rome. Uniquement oc-
aisirs, il négligea telle-
mploi, que le sénat l'en
ès-lors, quittant la dé-
r les factions, il ne res-
our se venger du corps
rononcé sa disgrace. Le
noyen d'y réussir, était
er au parti de Marius,
ition commençait à trou-
iblique. Il contribua puis-
samment, en qualité de tribun du peuple, à faire obtenir à ce général un quatrième consulat, au mépris des lois de l'état. Comme Marius feignait de s'en défendre, Saturnin joua fort bien son rôle dans cette comédie, lui reprochant de trahir sa patrie, en refusant le commandement de l'armée dans un si pressant danger. Marius fut élu à cause du besoin qu'on avait de sa valeur, bien qu'il n'y eût « personne, » dit Plutarque, qui ne vît que c'était » une feinte, et que Saturnin était » aposté par Marius pour faire reje- » ter son refus. » Deux ans après, le vainqueur des Cimbres, aspirant à un sixième consulat, n'avait point de concurrent plus redoutable que Métellus le Numidique. Saturnin se prêta d'autant plus volontiers à le servir dans cette occasion, qu'il portait la haine la plus violente à Metellus, qui, étant censeur, avait voulu le chasser du sénat; mais il s'était soustrait à ce déshonneur en excitant une sédition contre ce vénérable censeur (*V.* MÉTELLUS, XXVIII, 454). Pour l'écarter Metellus du consulat, il fallait que Saturnin fût continué dans le tribunat. Déjà neuf candidats étaient élus; déjà les suffrages donnaient la dixième place à Nonius, homme cher aux patriciens : les satellites de Marius et de Saturnin le massacrèrent; et le lendemain ce farouche démagogue fut elu tumultuairement par quelques gens de la lie du peuple unis à ces brigands. Les magistratures romaines commencèrent dès-lors à ne s'obtenir le plus souvent que de cette manière violente. A peine élu tribun, Saturnin propose de distribuer aux citoyens les plus indigents les terres dont les Cimbres s'étaient emparés, et que Marius leur avait reprises. La justice voulait qu'elles fus-

---

r ouvrage imprimé à Milan, suivant
es, est intitulé : *Miracoli de la*
ne Maria. Phil. de Lavagna,
dic XIX Mai, petit in-4°.

sent rendues aux anciens propriétaires. La proposition du tribun portait en outre que le sénat ratifierait dans cinq jours ce qui aurait été ordonné par le peuple. Cette loi passa dans les comices populaires, à la faveur des coups de pierres et de bâton, que les agents de Saturnin firent pleuvoir sur les opposants. Metellus, en refusant, comme sénateur, son adhésion à une pareille violation des droits de la propriété, encourut l'exil que Saturnin prononça contre lui. Dès-lors, ce factieux ne connut plus de frein. Il voulait élever au consulat Glaucias, complice de tous ses crimes; mais celui-ci avait à craindre que Memmius ne lui fût préféré. Saturnin l'en débarrassa par un assassinat. Ces attentats réitérés lui firent perdre son crédit sur ceux de ses partisans qui n'étaient pas endurcis dans la scélératesse; et dès-lors il ne pouvait plus rien attendre de Marius auquel il cessait d'être utile. Le sénat, et les chevaliers se réunirent en armes contre Saturnin (*V.* Scaurus): ces deux scélérats, obligés de se retirer dans le Capitole avec leurs satellites y furent bloqués par Marius lui-même qui les réduisit par la soif, en faisant couper les conduits qui amenaient de l'eau dans cette forteresse. Persuadé qu'il avait encore dans le consul un protecteur secret, Saturnin se remit entre ses mains; mais il ne fut pas plutôt descendu dans le forum, avec ses compagnons, qu'ils y furent tous assommés (l'an de Rome 654). Tel est le récit de Plutarque; Appien raconte que Saturnin, Glaucias et le questeur Saufeius leur complice, furent enfermés, par ordre de Marius, dans le lieu même des séances du Sénat. Mais quelques citoyens, voyant dans cette mesure un stratagème pour sauver ces grands coupables, ouvrirent la toit l'édifice, et lapidèrent Satur ses deux principaux complice qu'à ce qu'ils les eussent étend le carreau, tout revêtus qu'ils des marques de leur dignité. les lois les plus odieuses que dre ce démagogue, on doit celle qui déclarait traître à la quiconque oserait contredire me interrompre un tribun au peuple quelque propositi peut lire, sur Saturnin, Plut *Vie de Marius*, Florus, liv chap. 16, et surtout Appien lexandrie, *Histoire des g civiles de la Répub. romaine* 1er., chap. IV. On a reproché tot de n'avoir fait aucune m des séditions de Saturnin, da *Révolutions romaines*. D—

SATURNIN (*Publius-Sa nius Saturninus*), l'un des tyrans qui disputèrent l'em Gallien, avait remporté plu victoires sur les Barbares. par Valérien, aux premiers e militaires, il justifia le choix prince par de nouveaux se Les légions qu'il commandait vêtirent de la pourpre, l'an Trebellius Pollion rapporte q turnin dit alors aux soldats: « » avez perdu un bon généra » vous donnant un assez m » empereur. » Cependant il co de signaler sa valeur par des a éclatantes; mais ses troupes, s'efforçait de maintenir dans l bitudes d'une discipline sévè massacrèrent, vers l'an 267. d'après les médailles de S nin qu'on a fixé à quatre a la durée de son règne; mais celles que nous avons sont susp Pollion, qui loue l'affabilité autres vertus de ce prince, a n

nnaître qu'elle partie de
i fut soumise. W—s.
NIN (*Sextus-Julius Sa-*
), tyran, était, selon Vo-
rigine gauloise. Il étudia
, à Rome, et devint ha-
. Ayant embrassé la pro-
armes, il mérita la con-
rélien, et parvint ra-
ux premières dignités. Il
ervices importants à l'em-
raillant à pacifier les Gau-
agne, et en expulsant les
l'Afrique. Aurélien le
lieutenant dans l'Orient;
aissant son ambition, il
t expressément d'entrer
dont les peuples étaient
posés à la révolte. Sous
Probus, Saturnin oublia
e, et voulut visiter Alexan-
abitants de cette ville, ac-
a rencontre, le saluèrent
uguste. Effrayé des dan-
ourait en l'acceptant, il
ompliement; mais, réflé-
ie Probus ne lui pardon-
sa désobéissance, il prit
(l'an 280), dans l'espoir
r les malheurs qu'il re-
iv. Vopiscus, dont l'aïeul
résent à l'inauguration de
rapporte que ce prince
lant la cérémonie, et qu'il
fficiers : « La république
ourd'hui un sujet néces-
l m'est permis de le dire.
ii rendu de grands ser-
ais quel fruit m'en reste-
r la démarche que je fais
nent, je ruine tout le pas-
obus, après avoir refusé
à la révolte de Saturnin,
ement de calmer ses in-
, et de le ramener à son
orcé, par ses officiers, de
es armes, le malheureux
général, abandonné bientôt d'une partie de ses troupes, se renferma dans Apamée, où il fut assiégé et saisi par les soldats de Probus, qui le massacrèrent. Son règne n'avait duré que quelques mois. Les médailles de ce prince, publiées par Goltzius et Mezzabarba, sont toutes fausses ou suspectes. — Saturnin est le nom d'un autre tyran qui prit la pourpre dans les Gaules, sous le règne de Constance ou de Julien (350 à 363). L'histoire n'en fait aucune mention; et son existence n'est prouvée que par une médaille en petit bronze, publiée par Banduri. M. Mionnet juge cette pièce suspecte. Voyez son *Traité de la rareté des médailles*. W—s.

SAUL (*emprunté*), premier roi d'Israël, était fils de Cis, homme puissant de la ville de Gabaa, dans la tribu de Benjamin. Parmi tous les enfants d'Israël, il n'y en avait pas de mieux fait que lui. L'Écriture dit qu'il était plus grand que les autres de toute la tête. Lassés du gouvernement des pontifes, les Israélites demandèrent un roi, qui les jugeât, et qui combattît avec eux. Samuel reçut du Seigneur l'ordre de se rendre aux désirs du peuple. Quelques jours après, Saül vint à Ramatha consulter le prophète au sujet des ânesses de son père, qui s'étaient égarées. Samuel, instruit que c'était l'homme choisi par Dieu pour régner sur son peuple, le reçut dans sa maison, lui fit servir à manger et le retint le reste de la journée. Le lendemain, il partit avec lui de grand matin, et l'ayant pris à part, il répandit de l'huile sur sa tête, et l'embrassa, lui disant: « C'est le Seigneur qui, par cette onction, vous sacre pour primer sur son héritage. Retournez dans votre demeure : les ânesses que vous cherchiez sont retrouvées; votre

père n'y pense plus; mais il est en peine de vous. » L'esprit du Seigneur saisit alors Saül, et il prophétisa. Cet événement se passa l'an 1091 avant Jésus-Christ. Samuel ayant convoqué le peuple à Maspha pour élire un roi, le sort tomba sur Saül. Celui-ci se tenait caché dans sa maison; mais il en fut tiré par force et amené au milieu du peuple, qui le salua des acclamations les plus vives. Toutefois il s'en trouva plusieurs dans l'assemblée qui murmurèrent contre le nouveau roi, et ne lui firent aucun présent. Saül fit semblant de ne pas s'en apercevoir, et retourna dans Gabaa, sous l'escorte de ses amis. Un mois après, il revenait de la campagne, suivant ses bœufs, lorsqu'il reçut la nouvelle que le roi des Ammonites était venu camper près de Jabès en Galaad, et qu'il menaçait d'en traiter les habitants de la manière la plus cruelle. Saisi de colère, Saül coupa ses deux bœufs en morceaux et les envoya dans toutes les terres d'Israël, disant : « C'est ainsi qu'on traitera les bœufs de tous ceux qui ne prendront pas les armes pour suivre Saül et Samuel. Tout le peuple, dit l'Écriture, sortit comme s'il n'eût été qu'un seul homme, et se réunit à Bezech, où Saül passa la revue de l'armée : elle se trouva forte de trois cent trente mille hommes, dont trente mille de la tribu de Juda. Le lendemain, Saül divisa ses troupes en trois corps, et à la pointe du jour, pénétra dans le camp des Ammonites, qui furent taillés en pièces. Dans l'ivresse de la victoire, le peuple se souvint des ennemis de Saül, et voulut les massacrer; mais ce prince les prit sous sa protection, et conduisit le peuple à Galgala pour y renouveler la cérémonie de son élection. Elle se termina par des sacrifices et par de gran sances. Saül congédia en ple, et retint seuleme trois mille hommes cl laissa mille sous le con de Jonathas, son fils, les autres à Machmas et gne de Béthel. Jonathas les Philistins à Gabaa, semblèrent une armée breuse, dit l'Écriture, qui est sur le bord de vinrent camper à Mach obligé de se retirer à (suivi de tout le peuple; raëlites, effrayés du nom ennemis fuyaient ou dans les cavernes des Craignant de se voir abandonné, Saül crut p l'absence de Samuel, off fice pour apaiser le achevait cette pieuse quand Samuel arriva. « C fait, lui dit le prophète vez point gardé les or Seigneur vous avait donn cherché un homme, selc pour être chef de son p règne ne subsistera point vait plus avec lui qu' cents hommes, dont n'était armé d'une lan épée. Il revint, avec cette pe, à Gabaa, et s'établit à de cette ville, sous un gr pendant Jonathas, fati inaction, entra, suivi écuyer, dans le camp tins, dont il égorgea la cée. Aux cris des moura listins saisis d'effroi, et attaqués de toutes parts leurs armes les uns conti Les Israélites, témoins dige, rejoignirent Saül de leur première ardeu

à la poursuite de l'ennemi. dessein de prévenir les dé- i fréquents avec une foule inée, il jura de punir de mort mangerait avant le coucher . Mais Jonathas, ignorant nt qu'avait fait son père, le bout d'une baguette dans de miel et la porta à sa bou- Israélites, en arrivant dans las et exténués de besoin, se sur les troupeaux enlevés listins, et mangèrent de la *vec le sang*, contre la dé- la loi. Saül réprima cette n coupable, et fit élever, ndroit même, un autel au . Il avait le projet de conti- oursuivre les Philistins pen- uit; mais ayant consulté le , il n'en reçut aucune ré- l connut alors la faute de s et voulut le faire mourir; peuple s'y opposa. Saül re- is Gabaa, chargé de butin. ces qu'il avait obtenus, en sant son autorité, avaient de- son caractère guerrier. Il on armée des hommes les llants qui fussent dans Israël, guerre à ses voisins, qu'il es tributaires. Il défit les ites, et leur enleva les terres eigneur avait données à son Samuel vint alors trouver t lui commanda, de la part neur, d'exterminer les restes le d'Amalec. Saul obéit, en en pièces les Amalécites; crut devoir épargner Agag, , et mettre en réserve une es troupeaux pour les sacri- offrait, en reconnaissance victoire, un holocauste sur Galgala, quand Samuel vint ocher sa désobéissance, et ncer que Dieu l'avait rejeté sans retour. Le prophète voulut s'é- loigner; mais Saül le retint par le bord de son manteau qui se déchira. « C'est ainsi, lui dit Samuel, qu'au- jourd'hui le Seigneur à déchiré le royaume d'Israël. » Cédant à ses instances, Samuel resta pour adorer avec lui le Seigneur; et s'é- tant fait amener le roi d'Amalec, il donna ordre de le tuer (*V.* Samuel, pag. 274 ci-dessus). Dès ce moment Saül eut de fréquents accès de fureur; mais le son de la harpe avait le pouvoir de le calmer. Da- vid, que le Seigneur avait choisi pour régner après Saül, ayant joué de cet instrument devant le prince, il le retint à sa cour, et le fit son écuyer. La victoire que David rem- porta sur le géant Goliath (*Voy.* David, X, 588), accrut l'affection que lui portait Saül; mais ayant en- tendu les femmes d'Israël répéter dans leurs chants: *Saül en a tué mille, et David en a tué dix mille*, l'envie entra dans son cœur. Il refusa de donner à David sa fille Merob, qu'il avait promise au vainqueur de Go- liath; et il essaya deux fois de le percer de sa lance. Cependant il craignit de se rendre odieux au peu- ple s'il le faisait mourir; et il l'en- voya faire la guerre aux Philistins, dans l'espoir qu'il succomberait. Mais David réussit dans toutes ses entreprises, et força Saül de lui don- ner la main de sa fille Michol, dont il était aimé. On peut voir à l'article David, la ruse qu'employa Michol pour le dérober à la haine de Saül, que les succès de son gendre irritaient de plus en plus. Furieux de ce que David lui était échappé, Saül fit re- tomber sa colère sur ceux qu'il soup- çonna le lui avoir favorisé. Il manda le grand-prêtre Abimélech, qui, ne connaissant pas la disgrace de David,

lui avait donné quelque nourriture, et remis l'épée de Goliath, que l'on conservait dans le sanctuaire ; et après lui avoir reproché sa trahison, le fit massacrer, ainsi que tous les prêtres qui l'accompagnaient. Il étendit sa vengeance à la ville de Nobé (1), dont il fit passer tous les habitants au fil de l'épée, sans distinction d'âge ni de sexe. Aveuglé par sa fureur, il poursuivit ensuite David, et il l'aurait atteint dans le désert de Maon, si la nouvelle d'une irruption des Philistins ne l'eût forcé de rétrograder. Dès qu'il eut repoussé les ennemis, il prit avec lui trois mille hommes, résolu d'aller chercher David jusques sur les rochers les plus escarpés d'Engaddi. Deux fois le Seigneur mit Saül à la merci de celui qu'il poursuivait avec tant d'acharnement. La première fois David se contenta de couper le bord de son manteau ; il lui enleva la seconde fois, sa lance et sa coupe. Touché de tant de générosité, Saül versa des larmes, et fit promettre par serment à David, de ne point exterminer sa race quand il serait monté sur le trône d'Israël. Quelque-temps après, les Philistins ayant réuni toutes leurs forces, vinrent camper à Sunam ; de son côté, Saül rassembla ses troupes à Gelboé. Effrayé du nombre de ses ennemis, il desira consulter le Seigneur sur l'issue de la guerre ; mais les prêtres et les prophètes ayant refusé de lui répondre, il sortit de son camp, déguisé, pendant la nuit, pour aller trouver une pythonisse célèbre dans la ville d'Endor. Cette femme craignant de s'exposer au châtiment qu'encouraient les magiciens, fit quelque difficulté de lui obéir; mais enfin rassurée par ses serments, elle évoqua l'ombre de Samuel dit à Saül que son royau passer à David (*V.* Sam dessus, pag. 275). Accabl menace, Saül sentit ses f manquer, et tomba sur la pythonisse le força de pren que nourriture, et il reg camp. Cependant les Philis quèrent les Israélites, qui f en déroute. Saül eut la d voir égorger, sous ses y trois fils Jonathas, Abinad chisna : blessé lui même gr il pria son écuyer de l'a pour ne pas tomber vivant mains de ses ennemis. ayant refusé de lui rendre service, Saül se jeta sur s et mourut ainsi en désesp 1051 avant J.-C. Le lend Philistins trouvèrent le co prince sur le champ de ba coupèrent la tête, et la pe la muraille de Bethsan ; habitants de Jabès l'enlev dans la suite David recu restes pour les ensevelir tombeau de sa famille ; L'histoire de Saül est racon le *Premier Livre des Roi* longuement occupé les co teurs et les critiques du te Les fureurs et la mort de ont été le sujet d'un grand de compositions dramatiqu la tragédie de M. Soume théâtre en possédait déjà q portent le nom de *Saül* : c Taille de Bondaroy, 1562 lard de Courgenay, 1608 ; Ryer, 1639 ; et enfin, c Nadal, 1704. Mais si M. n'a pas eu de peine à s ses devanciers, il n'en sera même pour ceux qui tenteraie lui de traiter ce sujet, l'un

(1) C'était la ville des Lévites.

ent les Livres saints, ne temps l'un des plus ant à la pièce de *Saül* fait partie des *Œu*aire, ce n'est qu'une écits de la *Bible*, dont, ait, malgré son génie, pu apprécier le charme cité. W—s.

(Le B. Alexandre), Corse, était né le 15 , à Milan, d'une famille naire de Gènes. Jules- inio et J. B. Rasorio emiers instituteurs; et iles maîtres, il fit de ès dans les langues et ancienne. Il vint ensuite r ses cours de philoso- risprudence. Son goût ite s'était manifesté dès tendre; à dix-sept ans, t des clercs réguliers de t dès-lors il joignit à ses s celle de la théologie. it ses cours, il soutint les thèses publiques, et rier doctoral. Doué de magination, d'une mé- ne et d'une éloquence il ne tarda pas à faire s talents pour la chaire. Sainte-Marie de *Cane* possède la congrégation éguliers à Pavie, était peu spacieux pour le re d'élèves qui venaient bienfait de l'instruction; dit à ses frais, en ache- r un plan magnifique, t la bibliothèque de plu- ges rares et précieux. A reçu les ordres sacrés, de Pavie le nomma son et se l'associa pour l'ad- de son diocèse. D'après lu saint archevêque Char. les Borromée, il se rendit, en 1565, à Milan, pour assister à l'ouverture du premier synode; et il montra, dans cette assemblée, tant de science et de piété, que saint Charles le choisit pour son confesseur. Sauli fut élu supérieur-général de sa congrégation, en 1567; trois ans après, il fut revêtu de la dignité d'évêque d'Aleria dans la Corse, et consacré par saint Charles, qui voulut présider lui-même à cette cérémonie. C'est à la sollicitude du nouveau pasteur, au zèle qu'il déploya pour éclairer des lumières de l'Évangile des peuples à demi-barbares, qu'il doit le glorieux surnom d'apôtre de la Corse. En vain on lui proposa l'archevêché de Gènes et d'autres riches bénéfices: il voulait finir ses jours au milieu du troupeau que lui avait confié la providence; mais un ordre du Saint-Siége le força d'accepter, en 1591, l'évêché de Pavie. Dans une visite qu'il faisait de son nouveau diocèse, il mourut à Cazzoli, le 21 oct. 1592. Ses restes furent rapportés à Pavie, et inhumés dans le chœur de l'église cathédrale. Un décret du pape Benoît XIV, en date du 23 avril 1741, a prononcé sa béatification. On a de ce saint prélat des *Lettres pastorales*, des *Statuts synodaux*, et quelques *Opuscules mystiques*, tant imprimés que manuscrits, dont on trouvera les titres dans la *Bibl. scriptor. Mediolan.* d'Argellati, II, col. 1294-95. — C'est à la même famille genoise qu'appartenaient Étienne Sauli, fondateur d'une académie qui eut quelque célébrité au seizième siècle, et Philippe Sauli, son cousin, évêque de Brugnate, mort en 1531 (1). W—s.

(1) Le nouveau *Dict. hist., crit. et bibliogr.* fait de ces deux Sauli des nobles génois, et par com-

SAULNIER (Charles), chanoine régulier de l'observance réformée de l'ordre de Prémontré, de la province de Lorraine, était né à Nanci, en 1690. Il prononça ses vœux, en 1709, à l'abbaye de Sainte-Marie de Pont-à-Mousson, et y continua ses études sous de bons maîtres, avec beaucoup d'ardeur et assez de succès pour que ses supérieurs, lorsqu'il eut reçu l'ordre de prêtrise, le crussent capable d'enseigner la philosophie et la théologie à ses jeunes confrères. Il exerça pendant quelques années cet emploi. C'était vers ce temps que Hugo, abbé d'Estival, du même ordre, épris de la passion des travaux d'érudition, avait réuni dans son abbaye un certain nombre de jeunes religieux prémontrés, qu'il formait à ce genre de littérature, et qui lui servaient d'aides dans l'exécution des ouvrages qu'il avait en vue (*V.* Hugo, XXI, 27). Saulnier devint un de ses élèves les plus distingués : il se l'attacha particulièrement, le fit nommer, en 1723, prieur d'Estival, par le chapitre de la congrégation ; et, vers 1735, le fit élire pour son coadjuteur, *cum futura successione*. Il le nomma aussi son official (1). On a de Saulnier : I. Une belle édition des Statuts de l'ordre de Prémontré, sortie des presses d'Estival, avec le titre suivant : *Statuta candidi et canonici ordinis Præmonstratensis renovata anno* 1630 ; *a capitulo generali planè resoluta*. Elle est accompagnée de *Notes*, de *Commentaires* et de la règle de saint Augustin, qui servait de base aux
tions de l'Ordre. II. *B*
scriptorum ordinis Pra
tensis, chronologico o
gesta, ab anno quo suum
ordo sumpsit exordium.
tram usque ætatem, 172
inédit. Le manuscrit auto
tiré d'une collection de n
restés vraisemblablement
vaux de l'abbé Hugo, et
par le P. Baudot, dern
d'Estival, mort récemm
minaire de Nanci, s'est tr
mi ses papiers. Mais le
cahiers en ont été détach
quent. Le manuscrit ne v
qu'en 1645 : ce qui res
gretter qu'il ne soit pas c
nom du P. Saulnier se ra
core au projet d'une nouv
de la Chronique de Robert
dont le manuscrit auto
saint Marien lui avait été
cette intention, en 1735
BERT D'AUXERRE, XXXV
Sa fin prématurée, et celle
Hugo, qui la suivit de près
sèrent l'exécution de ce p
ne fut point repris dans la
P. Saulnier mourut à Esti
janvier 1738.

SAULX. *Voy.* Tavan

SAUMAISE (Benigne
vant littérateur, était né v
à Semur en Auxois, d'une
ancienne famille (1). Dan
nesse, il joignit à l'étude
celle de l'histoire et de l
phie, et cultiva la poésie la
succès. Il avoue lui même q
piquait pas de constance

pensation, il fait du generois Jean-Pierre Sartoris, mort en 1780, un syndic de la république de Gènes.

(1) L'abbaye d'Estival était exempte, et dépendait immédiatement du pape : elle était ce qu'on appelait *nullius diœcesis*, et l'abbé exerçait dans l'enclave du terrain qui en dépendait, les droits *quasi-épiscopaux*. Il avait une officialité.

(1) Il paraît que le nom de cette fam
ginairement *Saumaise* ; La Monnoye,
en revoquer en doute la noblesse dans
au *Ménagiana* (t. 3a, ed. de 1715),
depuis dans les notes insérées dans les
Sallengre, 1, 252.

Je n'ai, dit-il, jamais tant
: commander, que de me
: et attacher du tout à une
étude. J'ai toujours aimé le
: et la diversité, et ne fus
s de ces loyaux amants qui
it l'amour qu'à une seule
sse. » (*Préface* de la trad.
s d'Alexandrie). En 1587,
se démit, en sa faveur, de
e de lieutenant particulier
ancellerie de Sémur. Pen-
troubles de la Ligue, il si-
n zèle pour l'autorité légi-
maintint ses compatriotes
soumission. Il fut pourvu,
i IV, d'une charge de con-
parlement de Bourgogne,
t doyen de cette compagnie,
nvier 1640, dans un âge
cé. Outre quelques pièces de
it Papillon a soigneusement
les titres dans la *Bibl. de*
ne, on a de Saumaise: *De-*
xandrin, *de la situation*
de, *nouvellement traduit*
en français, *et illustré de*
taires, pour l'éclaircisse-
lieux les plus remarqua-
tenus en cette œuvre, Pa-
, in-12. Cette traduction,
rançais, est un ouvrage de
se de l'auteur. « A peine,
avais-je atteint l'âge de vingt
nand je l'entrepris. Il y a
te ans et plus, que je la te-
us clef; et elle n'était prête
le jour, si l'importunité de
s chers amis ne l'eût tirée
étuve, comme par force. »
le style en soit vieilli, et
eurs elle ne passe pas pour
s curieux recherchent cette
cause des Notes, qui sont
'érudition. Mais à peine se
rait-on de l'auteur aujour-
l n'avait pas la gloire d'être
le père et le premier instituteur de Claude Saumaise, l'un des savants les plus distingués qu'ait produits la France, et dont l'article suit. W—s.

SAUMAISE (Claude de), l'un des érudits les plus étonnants et les plus féconds du dix-septième siècle, était né à Sémur en Auxois, le 15 avril 1588 (1), d'une famille noble, qu'un de ses admirateurs a voulu faire remonter au temps du roi Robert, prétention qui rappelle Scaliger se disant issu d'une maison souveraine d'Italie (2). Son père (*Voy.* l'article précédent), voulut lui enseigner le latin et le grec; si l'on en croit même le plus ancien biographe de Saumaise (3), dès l'âge de dix ans, le jeune élève expliquait Pindare, et versifiait dans l'une et l'autre langue, genre d'exercice qui souvent le délassa de travaux plus graves, et dans lequel, selon Ménage, il ne le cédait à aucun de ses contemporains. A seize ans, il fut envoyé à Paris, pour y compléter ses études; et c'est là que commencent ses liaisons avec Casaubon, dont l'autorité littéraire, bien plus que la modération de ses opinions, inclina bientôt le jeune savant au protestantisme. Recommandé par ce grand helléniste à Denis Godefroy et à Gruter, Saumaise court, malgré son père, à l'université de Heidelberg, abjure les croyan-

(1) Papillon affirme qu'il a lu cette date sur les registres de la paroisse où Saumaise a été baptisé. Si l'âge que Saumaise se donne dans quelques-unes de ses lettres ne se concilie pas toujours avec un fait aussi positif, il faut en accuser son amour-propre, qui cherchait à présenter ses premiers ouvrages comme échappés à son enfance plutôt qu'à sa jeunesse.

(2) La Monnoye (*Menagiana*, t. I, 52), assure que Claude Saumaise et Benigne, son père, n'usaient sans particule; l'ancienneté de leur noblesse avait été vérifiée au parlement de Dijon. Papillon, *Bibl. des aut. de Bourg.*, t. II, p. 240.)

(3) Antoine Clément. Cette vie, ou plutôt cet éloge de Saumaise, est placé à la tête du recueil des Lettres de ce savant.

ces catholiques; et, impatient de faire marcher de front avec l'étude du droit celle des antiquités grecques et romaines, qu'on n'en avait point encore séparée, il s'enferme avec Gruter, dans la bibliothèque Palatine, la plus riche en manuscrits qui fût alors en Allemagne, consacre deux nuits sur trois au travail le plus opiniâtre, et tombe malade d'épuisement, avant d'avoir publié son premier ouvrage. Cet ouvrage était les deux Livres de Nilus, archevêque de Thessalonique, et celui du moine Barlaam, sur la primauté du pape; l'un et l'autre enrichis de corrections et de notes, et dédiés à l'avocat-général Servin, dont la bienveillance avait été précieuse à Saumaise lorsqu'il étudiait à Paris. Une édition de Florus suivit de près. On le voit dès-lors correspondre avec Scaliger, qui le comblait de louanges, et résoudre les doutes des plus habiles sur les difficultés sans nombre qu'offraient à cette époque les manuscrits où s'étaient conservés les classiques d'Athènes et de Rome. En 1610, il consent, par déférence pour son père, à s'inscrire au nombre des avocats au parlement de Dijon. Mais il ne parut point au barreau : préoccupé du désir de compléter l'Anthologie grecque, il ne put être distrait de cette entreprise que par la dispute qui s'était élevée sur la détermination des provinces et des Églises suburbicaires, entre le P. Sirmond et Jacques Godefroy, dont le père avait initié Saumaise dans la science des lois. Le savant bourguignon se déclara contre le jésuite; et ce combat d'érudition, dont l'avantage resta tout entier à Saumaise, n'était point encore fini lorsqu'il fit imprimer à Paris un travail bien autrement remarquable : *Histor gustæ scriptores VI*, *Æl. S nus*, *Jul. Capitolinus*, *Æl. L dius*, *Vulcatius Gallicanu bellius Pollio*, *Fl. Vopisc* tait comme une continuat *Douze Césars* de Suétone. marques de Saumaise embr toute l'histoire des empere ce moment, il prit rang a de tous les commentateurs piraient à recueillir l'héritа raire de Casaubon et de S L'infatigable critique prépar que en même temps une éd livre de Tertullien *De Pal* lui servit de texte pour p revue tout ce qui tient a ments des Romains. Un a protestant ne pouvait laisse cette occasion d'attaquer e jésuite, et de l'injurier; ca les érudits de ce temps, i c'était combattre. Le P. l crut point être obligé à plu sure dans sa réponse à un l qui, en outre, avait le to l'agresseur. Six brochures s dèrent; mais, à force d'ér la lutte demeura indécise, resta de toute cette disput souvenir des épithètes de *pe sinus*, et autres semblables, adversaires s'étaient prodig milieu de ces invectives, S était occupé de pensées plus Le 5 septembre 1623, il ava sé Anne Mercier, dont le pè une des colonnes du parti d forme en France; quant son caractère impérieux et sier aurait fait le désespoir prit moins patient et d'une vi laborieuse. Ce mariage fixa se pour quelques années da maison de campagne voisine d et c'est là qu'il acheva son

sur Solin, ou plutôt sur naturelle de Pline (*Plinia-citationes in C. J. Solini ora*, Paris, 1629, 2 vol. prodigieuse entreprise qui considérée comme l'Ency-de ces temps encore tout les travaux et des erreurs . Saumaise ne s'était point nterroger l'antiquité clas-milière aux érudits de ce avait fouillé les monu-ntifiques des orientaux; et des Persans et des Arabes sur la botanique en parti-grandes lumières, qu'il a dans un livre à part, pu-temps après. Cependant essayait vainement de lui a charge. Le parlement té au désir du vieillard; rde des-sceaux, Marillac, ble; et toute la réputation se ne put vaincre les scru-magistrat sur le danger de ir un protestant sur les ys. On ne sait si les refus ue contribuèrent à l'exil du docte commentateur. ondres, la Haye, l'appe-uis long-temps. Il préféra e, et accepta dans l'uni-Leyde, la place honora-'iger y avait occupée au-s professeurs. Des crain-e le ramenèrent un mo-France; toutes les séduc-nt epuisées pour l'y rete-re de conseiller-d'état, le Saint-Michel, alors le se-ordres français, la pro-ne pension égale à celle joui Grotius, ne purent ong-temps les espérances fondées sur ses co-reli-des Provinces-Unies. Ri-une deuxième tentative, lorsque Saumaise revint, en 1640, recueillir la succession paternelle. Une pension de douze mille francs lui fut offerte, s'il voulait écrire la vie du cardinal. Saumaise répondit ingénument qu'il ne savait pas flatter, et il partit pour la Bourgogne. Richelieu mourut; et Mazarin s'efforça encore de fléchir une résistance que des promesses n'avaient pu vaincre. Une pension de six mille francs fut accordée à Saumaise; et le brevet lui en fut expédié sans autre condition que son retour en France. Pour toute réponse à cette haute faveur, il fit imprimer son livre *De primatu papæ*, qui souleva contre lui l'assemblée du clergé de France, et fut dénoncé, par elle, à la reine-mère et au parlement. Une polémique plus noble, et dont le souvenir honore plus Saumaise que la plupart de ses ouvrages, aujourd'hui si peu lus en France, l'occupa bientôt tout entier. Charles II, proscrit en Angleterre, lui demanda une Apologie de la mémoire de son père, qu'un tribunal régicide venait d'immoler à l'ambition long-temps patiente de Cromwell. Jamais mission plus haute ne fut donnée aux lettres; mais une telle cause aurait voulu un Bossuet ou un Pascal; et Saumaise n'était qu'un érudit du seizième siècle. Milton se chargea de lui répondre; et ceux qui l'ont proclamé vainqueur dans cette joûte scholastique, n'ont assurément pas lu son livre. Saumaise avait (4) com-

(4) Le Dictionnaire universel reproche, avec beaucoup d'autres, que le livre de Saumaise s'ouvre par cette burlesque apostrophe: Anglais qui vous renvoyez les têtes des rois comme des balles de paume, etc. Je puis affirmer que ce début n'est point celui de la *Defensio regia*, ni celui de la réponse à Milton. Voltaire, dans son Catalogue des écrivains du *Siècle de Louis XIV*, parle fort honnêtement de ce débat « Milton, auteur d'un poëme barbare, quelquefois sublime, sur la pomme d'Adam, réfuta » Saumaise, comme une bête féroce combat un sanglier ». L'auteur de la *Henriade* aurait pu mieux parler du *Paradis perdu*.

mencé le sien par ces mots : « L'hor-
» rible nouvelle du parricide commis
» depuis peu en Angleterre vient de
» blesser nos oreilles et encore plus
» nos cœurs (4). » « Il faut, répond Mil-
» ton, que cette nouvelle ait eu une
» épée plus longue que celle de saint
» Pierre, qui coupa l'oreille à Mal-
» chus, ou que les oreilles des Hol-
» landais soient bien longues ; car
» une telle nouvelle ne pouvait blesser
» que des oreilles d'âne. » On ne craint pas d'affirmer que ces misérables plaisanteries ne sont point les plus mauvaises qu'on eût pu choisir dans cette longue invective, où la vigueur native de ce grand génie a peine à se faire jour à travers des injures et des déclamations sans fin. Ceux qui ont pris le silence de Saumaise pour un aveu de sa défaite, ignorent qu'il avait laissé, dans ses papiers, une Réplique qui fut imprimée après sa mort, au moment même où la question venait d'être jugée par la restauration de Charles II, en 1660. Saumaise n'avait pas besoin de ce nouveau titre pour être recherché par des rois. La reine de Bohème avait brigué l'honneur de sa correspondance ; et la trop fameuse Christine de Suède le pressait depuis long-temps de se rendre auprès d'elle. Le prince des commentateurs, entraîné par sa femme, accourut à la voix d'une souveraine qui lui écrivait, en latin, des lettres de sept pages, et qui l'assurait qu'elle ne *pouvait vivre contente sans lui*. Mais, dans son second voyage, il ne tarda pas à être réclamé par les curateurs de l'académie de Leyde, qui écrivirent à leur tour à la reine que *le monde ne pouvait pas se passer de la présence du soleil, ni leur université de celle de Saumaise ;* et Christine se laissa persuader.

A son retour, Saumaise fut ad
par le roi de Danemark, à sa t
et reconduit à ses frais, comb
ses présents, jusqu'aux frontièr
royaume ; mais sa constitution
turellement débile, ne put se r
des fatigues de ce voyage. Il
en vain sa femme aux eaux de
il mourut auprès d'elle, enl
bras d'un théologien calviniste
6 septembre 1658. Christine
faire une Oraison funèbre,
chargea de l'éducation de son
sième fils. Tel avait été son en
siasme, peut-être un peu fac
pour le père, que, sur le seul
qu'Isaac Vossius préparait un
pour réfuter plusieurs des opi
de Saumaise, elle lui avait reti
charge de bibliothécaire, qu'il t
d'elle, et lui avait défendu sa pr
ce. La mort de Claude de Saun
fut un événement en Europe. So
mense érudition, qui faisait dir
perbdliquement à Balzac que c
avait échappé à un tel homme
quait à la science et non à son g
sa vaste correspondance, l'an
persévérance de ses recherc
avaient fait de son cabinet le c
des travaux de la philologie con
poraine. Le petit nombre de l
qui ont été conservées de lui,
le montre dominant, par l'aut
de son nom et l'universalité d
études, les plus savants homm
cette époque, P. Dupuy, Rig
Daillé, Peiresc, Bochart et Mé
en France ; en Hollande, un Gr
un Gronovius (Fréd.), le mé
Beverwick, le célèbre orientalist
lius, Nicolas Heinsius, et une
d'autres. Cet homme faible et
tudinaire avait appris, sans m
le persan)5), le chaldéen, l'heb

(5) On assure cependant que son érudition
tale était fort superficielle, et que toutes l

e Il tenta même
gne étrusque, dont
que des fragments
le lui des prodiges
ont quelque chose
s une conversation
ui arriva de citer
d'un Pentateuque
nit lu qu'une fois, il
s années. Une gran-
rits, et notamment
arles Ier., ont été
secours d'aucun li-
e fois avec tant de
l'il lui échappait
écolier aurait re-
que, dans son Trai-
stantiation, il re-
oliques de ne point
u dans le divin sa-
desirent une biblio-
de ses ouvrages,
à la *Bibliothèque*
ourgogne. L'auteur
ingts le nombre de
imprimés, et ceux
nuscrits à soixan-
vrages commencés,
rojetés par Saumai-
oins considérable.
s, outre ceux qui
s le corps de l'ar-
is, Leyde, 1638,
usuratum, Leyde,
De Fœnore trapezi-
Saumaise soutient,
os volumes, que le
t produit des inté
sans être pour cela
et Freinsheim ont
qui souleva contre
s jurisconsultes. II.
uo non esse aliena-
tionem, Leyde, 1640 (*V.* Ménage, XXVIII, 248, note 1). Ces disputes sur le prêt ont tenu une grande place dans la vie de Saumaise. Son biographe assure que l'avocat-général Talon avait embrassé sa doctrine sur le prêt de consommation (*mutuum*). III. *Interpretatio Hippocratei aphorismi de calculo*, avec une Réponse aux doutes de Beverwick. Ce travail atteste la variété des connaissances de Saumaise : médecine, jurisprudence, théologie, philosophie, histoire ecclésiastique, antiquités grecques et romaines, langues anciennes, langues orientales, il avait tout fouillé, jusqu'aux éléments de l'indou et du chinois. Il ne faut pas oublier que ces immenses travaux furent accomplis en présence d'une femme qui semblait lui avoir été donnée, comme Xantippe à Socrate, pour faire briller la douceur naturelle de son caractère. Cette femme tenait la porte de son mari fermée à ses amis, et le forçait de travailler au milieu des criailleries domestiques. Entêtée de sa noblesse, elle voulut qu'il parût devant Christine en habit d'homme de guerre; ce qui fit dire à la reine qu'elle admirait encore plus la patience de Saumaise que son savoir. Ménage le peint en effet comme le plus honnête et le plus sociable des hommes, fort agréable en conversation et ne portant, dans la société, aucun des ridicules du pédantisme. Il est certain, toutefois, que sa polémique manque de modération et de mesure; et l'un de ses derniers vœux, et certes l'un de ceux qui l'honorent le plus, fut de condamner aux flammes ceux de ses écrits polémiques qui n'avaient pas vu le jour avant sa mort. Saumaise était l'oncle de Mme. de Brégy (*V.* ce nom). F—T. j.

(1) Cette phrase est tournée de manière à faire croire que cela est une des fureurs qui suivirent la mort de son mari.

SAUNDERS (Nicolas). *Voy.* Sanders.

SAUNDERS (James Cunningham), chirurgien anglais, mort subitement à Londres, le 9 février 1810, n'ayant encore que trente-sept ans, se livra spécialement et avec réputation au traitement des maladies des yeux, et il fut démonstrateur d'anatomie à l'hôpital de Saint-Thomas. Il mérita de l'humanité, non-seulement par les opérations heureuses que son habileté le mit en état d'exécuter, mais aussi en publiant un *Traité Pratique sur quelques points relatifs aux maladies de l'œil;* et, en fondant à Londres une infirmerie affectée à la guérison de ces maladies. Son ouvrage a été réimprimé en 1816, in-8°., avec portrait; et précédé d'une Notice sur sa vie, et d'un exposé de sa méthode pour guérir la cataracte de naissance, par le docteur Farre. L.

SAUNDERSON (Nicolas), le plus célèbre des aveugles savants, professeur de mathématiques à l'université de Cambridge, et associé de la société royale de Londres, naquit, en 1682, à Thurlston, dans le comté d'York, où son père était employé dans la perception de l'excise. N'ayant encore qu'un an, la petite-verole le priva, non-seulement de la vue, mais même de ses prunelles, qu'un abcès détruisit entièrement; de sorte qu'il ne conserva pas plus d'idée de la lumière et des couleurs que s'il eût été aveugle en naissant. Il fut envoyé de bonne heure à une école, à Penniston, où il reçut les éléments des langues grecque et latine. Au sortir de cette école, son père lui enseigna les premières règles de l'arithmétique; et son génie commença dès-lors à se révéler. Il fut bientôt en état de faire de longs calculs, pa ce de sa memoire; et il des méthodes nouvelles po dre plus promptement problèmes que l'on pro commençants, afin d'épro habileté. A dix-huit ans, vantage d'être présenté à West, grand amateur de matiques, lequel, frappé pacité extraordinaire, se voir de contribuer à son av en lui communiquant les de l'algèbre et de la géom lui donnant tous les encou qui dépendaient de lui. Sa trouva un autre maître da teur Nettleton, et profita leurs leçons, qu'en peu de te épuisé leur savoir, et put leur rendre en instruction n'avait reçu d'eux. Après a quelques mois dans une éc de Sheffield, il se retira campagne, où il poursuivi des, presque seul, sans cours qu'un livre et qu'u Dès lors aucune difficulté n plus l'arrêter: il en trouv dement la solution. Les ces pécuniaires de sa fam très-bornées, il lui fallut soulager son père des frai entretien. Il se flatta d'ob chaire de mathématiques; clination le conduisit à l'u de Cambridge en 1707. L té du collége de Christ- charmée de posséder un g si étonnant, lui donna un l l'usage de sa bibliothèque, tes sortes d'avantages. Sa éprouva d'ailleurs, en cet sion, la bienveillance géné professeur Whiston. Il d'abord, en qualité de L'ouverture de son cours

, nombre de savants et de cu-
. Sa première leçon roula sur
iments de mathématiques, l'op-
et l'arithmétique universelle
:wton ; et là, certes, un vaste
p était ouvert à son génie. C'é-
n spectacle fait pour exciter la
ité publique que celui d'un jeu-
eugle donnant des leçons d'op-
, et discourant sur la lumière
couleurs, expliquant la théo-
: la vision, l'effet des verres
:xes ou concaves, le phénomè-
l'arc-en-ciel et d'autres objets
vue. Après avoir enseigné pu-
:ment la philosophie newto-
ne, Saunderson se lia avec son
re auteur, dans la conversation
:l il eut l'avantage de pouvoir
cir les parties de ses ouvrages
ffrent le plus de difficultés. Il
it une profonde admiration,
ôt accompagnée d'une vive re-
issance, pour ce grand hom-
qui contribua de toute son in-
:e à lui faire obtenir la chaire
athématiques fondée par le doc-
Lucas. Whiston venait de don-
a démission ; personne n'était
lus capable de le remplacer que
lerson. mais, pour devenir apte
te promotion, il lui manquait le
de maître-ès-arts, exigé par les
ts ; et ce degré lui fut conféré
me faveur extraordinaire, mo-
sur son rare mérite. Son élec-
ut lieu en novembre 1711. Il
onça un discours d'inaugura-
, écrit en latin, d'un style qui
vait que l'auteur s'était formé à
le de Cicéron. Il avait perfec-
é ses études classiques au point
endre les ouvrages d'Euclide,
chimède et de Diophante, lus
l'original grec. Il se maria en
, et devint père de deux enfants.
qu'en 1728, George II visita l'université de Cambridge, il exprima le desir de voir le professeur aveugle ; et dans cette occasion, S. M. le créa docteur en droit. La constitution, naturellement forte, de Saunderson, commençait à se ressentir de l'influence d'une vie trop sédentaire et d'une application trop continue. Il éprouva, pendant plusieurs années, un engourdissement scorbutique dans les membres, qui se termina par une mortification incurable du pied ; et il mourut le 19 avril 1739, âgé de cinquante-sept ans. Il était fait pour avoir des admirateurs, plutôt que pour acquérir et surtout conserver des amis. Son esprit vif et caustique n'épargnait qui que ce fût. Il pensait que la vérité doit toujours s'exprimer sans ménagement, et il n'abusait que trop de ce principe : l'effet d'une telle conduite fut de lui susciter un grand nombre d'ennemis. Newton paraît avoir été du petit nombre de ceux dont il a constamment respecté le caractère. Saunderson convenait que plus d'une fois il avait cru devoir adopter un avis différent sur les objets traités dans les ouvrages de sir Isaac ; mais qu'un plus mûr examen lui avait toujours fait reconnaître que lui-même était dans l'erreur. Il avait la malheureuse habitude de jurer, et il était généralement connu pour son cynisme d'impiété. On a dit que le ministre qui l'assista dans ses derniers moments, ne pouvant réussir à le convaincre de l'existence d'un créateur, par le tableau des merveilles de la création, merveilles, il est vrai, qui ne pouvaient frapper vivement un homme privé de la vue, finit par en appeler au témoignage de Clarke et de Newton, qui tous deux avaient proclamé une intelligence suprême ; et que le mourant, se rendant

l'autorité de ces grands noms, s'é-
ria : « *O Dieu de Clarke et de Newton, reçois-moi dans ton sein!* » Mais cette anecdote a été contestée (1). On a peine à concevoir d'abord comment un aveugle a pu se distinguer dans les sciences mathématiques; mais si l'on réfléchit que les idées de quantité, qui sont les principaux objets des mathématiques, peuvent s'acquérir par le sens du toucher aussi bien que par celui de la vue; qu'une attention fixe et soutenue est la principale disposition pour cette étude, et que les aveugles sont nécessairement moins distraits que les autres hommes, on pensera peut-être qu'aucune branche de la science n'est mieux adaptée à leur situation. Saunderson dut, dans l'origine, la plupart de ses idées au sens du toucher, qu'il avait d'une délicatesse exquise, comme l'ont ordinairement les aveugles. Cependant il ne pouvait pas, ainsi que quelques personnes l'ont cru, distinguer les couleurs au moyen de ce sens; et après des expériences réitérées, on l'a fréquemment entendu dire que c'était prétendre à l'impossible. Mais il discernait avec beaucoup d'exactitude la moindre inégalité, le moindre défaut de poli qui se trouvait sur une surface. C'est ainsi que, dans une suite de médailles romaines, appartenant à l'université de Cambridge, il sut distinguer les pièces authentiques d'avec les fausses, quoique celles-ci eussent été assez bien contrefaites pour tromper un connaisseur qui en avait jugé par les yeux. Le toucher lui servait à distinguer aussi, a
justesse, la moindre
l'atmosphère. On l'a
din du collége, un j
sait des observation
signaler chaque nuag
pait l'observation,
exactement que ceux
Il savait quand un o
était placé devant lu
passait près d'un arb
moins que le temps fû
mait alors son jugem
sion différente de l'ai
Les personnes privée
communément douée
sûre et délicate; et
fut au plus haut degr
promptement jusqu'
partie d'une note ou
ses jeunes années, il
jouer de la flûte po
ment; et le talent q
annonçait de si heu
tions pour la musiq
supposer que s'il se
art, il n'y eût pas r
dans les mathématiq
de son ouïe lui suffi
naître des personne
avait autrefois cav
pour fixer dans sa
leur voix; il disc
ce moyen les diff
jugeait de la gran
on l'introduisait,
se trouvait de
avait une fois
retentissant d'u
publique, etc.,
suite conduit de
indiquer préci
lieu où il était
son qu'il ren
écrit sur prese
mathématiqu
élèves, mais

(1) *Voy.* la *Lettre* de M. Gervaise Holmes à l'auteur de la *Lettre sur les aveugles* (Diderot), contenant le véritable récit des dernières heures de Saunderson, Cambridge, 1750, in-8°, de 60 pages, où l'on relève plusieurs fausses assertions avancées dans l'ouvrage de Diderot.

ipression. Ce ne fut que
inces de ses amis, qu'il
anglais, et mit la der-
à ses *Eléments d'Algè-*
arurent qu'après sa mort,
e, 1740, 2 vol. in-8°.,
n portrait, et précédés
sur sa vie. Ils sont esti-
été traduits en français,
our, Amsterdam, 1756,
. Parmi les autres écrits
s, on cite avec éloge des
es sur les *Principia* (de
qui non-seulement en ex-
parties les plus diffi-
, qui souvent ajoutent
nd. Ils ont été publiés
a fin de son traité pos-
les Fluxions, ouvrage
qui parut en 1756,
leçons manuscrites sur
es les parties de la phi-
urelle mériteraient éga-
re offertes au public. On
underson avant le pre-
é la décomposition du
pyramides égales et sem-
premier volume de ses
d'algebre offre la des-
ne manière de faire les
de l'arithmétique par le
u toucher. C'est ce que
é *Arithmétique palpa-*
ucla en donne la des-
ns le tome 1er. des *Ré-*
athématiques. L.

Jacques), le plus cé-
prédicateurs protestants
quit à Nîmes, le 6 jan-
L'historien de cette ville
quoique né dans le centre
tantisme, il se fit d'abord
e, qu'il prit même le pe-
, et prêcha quelquefois
ès, à Montpellier, bien
lans la plus grande jeu-
ns que les Protestants ne
» négligèrent rien pour le recouvrer;
» qu'ils y réussirent, et qu'à leur
» instigation, il sortit du royaume,
» et fut à la Haie, où, ayant conti
» nué ses études, il embrassa le mi-
» nistère. » Ces assertions font pla-
ner sur la mémoire de Saurin une
accusation d'inconstance dans ses
opinions religieuses, dont il est fa-
cile de démontrer l'injustice et la
fausseté. Il ne faut pour cela que le
rapprochement de quelques dates.
Les registres de l'académie de Nî-
mes attestent que son père, qui en
était secrétaire perpétuel, s'expa-
tria au moment même de la révoca-
tion de l'édit de Nantes. Le fils n'a-
vait pas encore atteint la fin de sa
neuvième année. A coup sûr, dans
un âge si tendre, il suivait la croyan-
ce de ses parents. Il n'est pas dit
qu'il fut emmené par son père; mais
il n'est pas probable qu'il en eût été
abandonné; et Chaufepié assure
qu'il termina son éducation à Ge-
nève. D'ailleurs on le retrouve, en
1700, voyageant en Hollande, et,
l'année suivante, déjà pasteur de
l'église wallone, à Londres; et il
est certain qu'auparavant il avait
servi, en qualité d'enseigne, dans un
régiment de réfugiés à la solde de
l'Angleterre; et qu'après avoir re-
noncé à la carrière militaire, il était
retourné à Genève pour y faire ses
études théologiques. Il n'y a point la
de place pour la double conversion
supposée par Ménard. Cet écrivain
a confondu Saurin avec un abbé du
même nom, son compatriote, qui,
en 1691, soumettait au jugement de
l'académie des *Discours* et la *Tra-*
duction des Hymnes de Santeul (1).

(1) La 3e. édition, corrigée, augmentée de plusieurs hymnes, avec la musique, parut, sur le titre, *par M. Vinot, de l'académie française*. (V. le *Journal des savants* de 1693, p. 463).

Quoi qu'il en soit, après quatre ans de séjour à Londres, Saurin fut appelé à la Haie, avec le titre de ministre extraordinaire des nobles, place qui venait d'être créée exprès pour lui. C'est là que, pendant vingt-cinq ans, il déploya dans la chaire le talent qui l'a élevé à un rang si distingué parmi les orateurs sacrés. On lui a reproché, non sans quelque raison, l'abus de l'érudition, la sécheresse et la forme trop didactique de ses discussions, le contraste bizarre du langage de ses citations bibliques, puisées dans des versions barbares et surannées, et de son propre langage, plus moderne et plus épuré, et enfin par fois une trop grande familiarité d'expression. Mais quand il s'élève, c'est d'un vol d'aigle; et alors il suit de près celui de Meaux. Son talent ressemble souvent en effet au génie de Bossuet. Profondeur dans les pensées, force dans les raisonnements, habile enchaînement des parties, vigueur de pinceau, mouvements pathétiques, originalité de tours, traits qui saisissent l'imagination et remuent le cœur, simplicité majestueuse et imposante, comme celle des Livres saints, tels sont les caractères de son éloquence. Rien n'y sent ni la recherche ni l'effort de l'art: tout y est de verve; tout y semble d'inspiration; tout s'y échappe de l'ame de l'orateur; et c'est uniquement à l'ardeur et à l'énergie des sentiments dont il était animé, que son style doit la chaleur et la véhémence qui le distinguent si éminemment (2). Plus occupé de la morale

que du dogme, il écarte judi
ment de ses sermons la contu
comme il a su en bannir gé
ment ces perpétuelles décla
contre l'Église romaine et le
qui défiguraient alors les dis
la plupart de ses confrères.
tre auteur des *Principes d'él*
pour la chaire et pour le b
accuse Saurin de s'y être livr
l'emportemen: et au fanatism
ses plaintes sur les malhe
églises réformées de France:
amères sont cependant toujc
compagnées d'exhortations à
guation et à la patience. L
écrivain a indiqué quelques
Discours de Saurin, qui lui pa
le plus dignes d'estime. Il a
ne pas oublier le Sermon s
mône, composition simple
chante, dont l'effet fut, dit-c
digieux, et qui valut aux
des dons si abondants, que
teur en remercia solennellen
troupeau. Le cardinal Mau
pas le seul écrivain catholi
ait rendu justice au mérite de
L'abbé Pichon avait reprod
1768, avec des retranchem
des additions (sous le titre d
cipes de la religion et de la
extraits des Sermons de Sa
l'*Esprit de Saurin*, 2 vol. in-
blié, l'année précédente, p
rand, ministre protestant
sanne. On a aussi de l'abbé C
un *Extrait de la morale de*
ou *Extraits analysés des S*
de M. Saurin, 1769, 2 vol.
La collection des Sermons
rin forme douze volumes, d
publiés par lui-même, et s
son fils, après sa mort; m
derniers ne sont pas de la m
ce que les autres. Il y en a p
éditions de différents formats

C'est probablement un charlatanisme du libraire. Le nom de Saurin ne se trouve point sur les listes de l'académie.

(2) M. Lemontey a dit que Cicéron, Démosthène et Bossuet n'ont jamais frappé avec plus d'éloquence qu'il ne frappa Louis XIV, dans son sermon sur le Jugement dernier, prononcé en Hollande.

t celle de la Haie, 1749, *Chefs-d'œuvres ou Ser-isis* ont été recueillis par :vière, Genève, 1824, 4 vol. choix de ces Sermons a été anglais (par Rob. Robin-;5 84, 5 vol. in-8°.; et le . Hunter y a joint un si-ume, en 1796. Saurin est teur de *Discours histori-ologiques et moraux sur ients les plus mémorables t du Nouveau-Testament*, ol. in-fol., connus dans la ous le nom de *Bible de* oques, pasteur à Bâle, et le fils, à Berlin, conti-t ouvrage, et y ajoutèrent umes. Il avait été entre-l'explication de deux cent les planches, qu'un riche nommé Vandermarck, graver sur les dessins de oubraken et de Bernard Pi-; Saurin ne crut pas de-eindre à un simple récit. *urs*, comme ceux de ses s, surtout ceux de Roques, issertations critiques, plei-ition. Fondateur d'une so-l'instruction des enfants, omposé, à leur usage, le catéchisme, un *Abrégé ologie et de la morale* :, 1722, in-8°. Plus tard, it à un extrait encore plus e. Cet opuscule a été tra-emand. Il avait aussi écrit *cation des princes, pour rince de Galles*; mais ce resté inédit. Enfin sa der-uction fut l'*Etat du chris-en France*, 1725-1727, raité dans lequel il discute nportantes questions de la , en forme de Lettres adres-catholiques romains, aux temporiseurs protestants et aux déistes. Cet ouvrage devait avoir une suite; mais les contradictions que l'auteur essuya lui firent perdre le dessein de le continuer. Il y traitait plusieurs points de controverse, et combattait le miracle opéré à Paris, sur la dame La Fosse, point sur lequel il fut réfuté par le médecin Hecquet. Les dernières années de Saurin furent troublées par les tracasseries que lui suscita le zèle amer et farouche de quelques-uns de ses confrères, dont l'austérité et le rigorisme ne lui pardonnaient pas sa tolérance et l'urbanité de ses mœurs, ni peut-être aussi sa renommée. On prit prétexte, pour l'inquiéter, de sa *Dissertation sur le mensonge officieux*, insérée dans le second volume de ses Discours sur la Bible. On parvint à faire condamner sa doctrine, dans deux synodes (3). Il ne survécut pas long-temps à cette persécution : le chagrin qu'il en ressentit lui causa une inflammation de poitrine, à laquelle il succomba, le 30 déc. 1730. Saurin avait une belle ame; il était généreux, aimable et gracieux avec ses amis, froid et réservé avec les personnes qu'il ne connaissait pas; ce qui l'a fait taxer de fierté. Il avait de l'ambition sans orgueil; mais son amour-propre, flatté par les applaudissements qu'on donnait à ses Ser-

(3) La sage retenue qui règne dans ces dissertations intéressantes et solides fut mal interprétée par La Chapelle, dans la *Bibliothèque raisonnée*. Il saisit surtout une dissertation du second volume, où en discutant l'ordre que Dieu donna à Samuel, d'aller oindre David, Saurin fut l'apologie du mensonge officieux dans certains cas, par exemple, lorsqu'on court risque d'être immolé à la fureur d'un scélérat. La Chapelle mit dans cette attaque plus d'âcreté que de vrai zèle. Saurin se défendit avec modération. Son adversaire le poursuivit dans plusieurs synodes, où il fut condamné la doctrine du mensonge officieux en lui-même, mais il ne put obtenir de Saurin qu'une explication de ses sentiments, et non une rétractation comme il voulait qu'on l'exigeât. T—D.

mons, lui fit quelquefois prendre un air de supériorité contre lequel il ne se savait pas toujours se mettre en garde. D'ailleurs quoiqu'il sût démêler avec un art admirable, dans la chaire, les illusions que les hommes se font, les passions qui les agitent, toutes ces connaissances l'abandonnaient dans la société, où il manquait de l'expérience que donne l'usage du monde. Accoutumé à la vie tranquille du cabinet, doué d'un cœur excellent, il ne soupçonnait point la méchanceté, et sa sincérité confiante fut souvent dupe des piéges qu'on lui tendait. Il alliait beaucoup de zèle pour sa croyance avec une grande tolérance dans la controverse, et savait distinguer les injures des argumens, ce qui est assez rare parmi les théologiens. Ses ennemis se prévalurent de quelques intrigues galantes où sa vertu s'était démentie; mais ces taches furent effacées par de vrais talents et par de grandes qualités. V. S. L.

SAURIN (Élie), théologien protestant, vit le jour en 1639, à Usseaux, dans la vallée de Pragélas frontière du Dauphiné. Son père, ministre de ce village, lui donna une éducation propre à développer les heureuses dispositions qu'il manifesta de bonne heure. Choisi, en 1661, pour ministre de Venterol, puis d'Embrun, l'année suivante, il était sur le point d'être appelé à Vic pour y professer la théologie, lorsqu'il fut obligé de quitter le royaume, pour avoir refusé d'ôter son chapeau en passant auprès d'un prêtre qui portait le saint viatique, dans le moment où il accompagnait un convoi protestant, quoique tous ceux de sa suite eussent rempli cette cérémonie. Il se retira à Genève, de là en Hollande, où il devint, en 166 nistre de l'église Wallone d L'affaire du fameux Laba donna occasion de faire bril zèle en 1668; mais il refus succéder dans l'église de bourg, afin de ne pas paraît agi par intérêt contre ce fanati était pasteur d'Utrecht, depui lorsque ses démêlés avec le Jurieu commencèrent à écla 1691. Cette dispute qui ca espèce de schisme parmi les nistes des Pays-Bas, et qui lieu à plusieurs écrits virule l'on se traitait mutuellement d que, fut agitée dans divers sy et ne se termina qu'en 169 l'interposition des états-gén par l'autorité du synode de la où l'on prit des tempéramen tiques, qui, sans satisfaire l partis, les réduisirent cepen silence. Saurin continua de ner son église avec beaucoup jusqu'à sa mort, arrivée en C'était un homme charitable nête, affable, rempli de sen de religion, et très-attach parti; il avait de l'imaginat la mémoire, beaucoup de v de pénétration et de discern quoiqu'il eût cultivé les mat ques et la physique, qu'il aussi appliqué à la métaphys s'était ensuite consacré tout e théologie. Il ne faisait pas gr dans cette partie, de la critiq l'étude des Pères; avec un pa jugé, on s'expose à donn bien des erreurs. Il tenait des protestants qu'on appela *tudinaires*; aussi Jurieu l'ac d'être pélagien. Les ouvrag de sa plume, sont: I. *Exa la théologie de Jurieu*, 2 vol la Haye, 1694. II. *Défens*

loctrine de l'Eglise réfor-
principe de la foi, avec
cations contre son adver-
l. in-8°., Utrecht, 1697.
cions sur les droits de la
, Utrecht, 1697, in-8°.
ouvrage, qui est contre
urieu, il soutient que le
doit faire pour l'établis-
la propagation de la vraie
et pour l'extraction de
tout ce qu'il peut faire
nter les consciences, et
les sujets de leurs droits
u de leurs droits civils. Ce
s-bien accueilli, quoique les
intolérants outrés, protes-
tholiques, n'y soient pas
nés les uns que les autres.
é de l'amour de Dieu,
1701, in-8°., qui roule
ncipe, *qu'il faut aimer*
Dieu, et qu'il ne faut
aimer pour nous, ni n'ai-
que pour nous. V. *Traité*
ur du prochain, in-8°.,
704. Saurin avait toujours
le célibat. T—D.

N (Joseph), frère du
, naquit en 1659, à Cour-
ns la principauté d'Oran-
n père était alors ministre.
d'esprit naturel, une grande
un caractère vif, noble
ux, qui rendait son élo-
us impétueuse, le firent
vec éclat dans la carrière
dication. Devenu ministre
Dauphiné, à l'âge de vingt-
s, il s'emporta, dans un
mons, à l'occasion de me-
prenait le gouvernement
reindre les priviléges des
ts, ce qui l'obligea de se
Genève, et de là dans le
Berne, où il obtint la
Berchier, l'une des plus
considérables du bailliage d'Yverdun. Des circonstances fâcheuses, racontées diversement par lui et par ses ennemis, le forcèrent de se réfugier en France pour y faire abjuration du calvinisme. L'espèce de roman qu'il trace de son évasion, dans son *Factum* contre Rousseau, porte qu'ayant refusé de signer le fameux *Consensus* de Genève, par lequel on condamnait la doctrine des théologiens réformés français, sur la grâce universelle, l'imputation du péché d'Adam, et les points voyelles du texte hébreu, on lui suscita de grandes tracasseries. L'aigreur qu'on y mit commença à lui rendre suspects les sentiments de ses adversaires, qui lui parurent excessifs. La lecture des livres de Bossuet contribua encore à lui dessiller les yeux, de sorte qu'il demanda un sauf-conduit à ce grand évêque, pour venir conférer avec lui sur les points controversés. Ses ennemis ne conviennent pas de ces circonstances. Ils racontent que Saurin s'était rendu coupable de plusieurs vols, et que ce fut pour s'arracher aux poursuites de la justice qu'il prit le parti de se sauver en France, et d'y faire abjuration. Cette accusation est fondée sur l'aveu qu'il en fait dans une Lettre au ministre Gonon, son ami, imprimée de son vivant dans le *Mercure Suisse* (1), sans avoir jamais été contredite, sur les actes de la procédure criminelle commencée à ce sujet, et qui se conservent dans la chancellerie de Berne, dont Rousseau se procura la communication par le moyen du comte du Luc, et qui furent publiés en 1741, par l'abbé d'Olivet, dans la *Bibliothèque raisonnée*. Boindin prétend même

(1) Avril 1736, p. [illegible]. La lettre est datée du [illegible] juillet 1736.

qu'il conserva en France cette basse inclination. Quoi qu'il en soit, il fit son abjuration en 1690, et il fut présenté par Bossuet à Louis XIV, qui lui donna quinze cents livres de pension ; s'étant alors livré à l'étude de la géométrie, ses progrès rapides le mirent bientôt en état d'entrer en lice avec les plus fameux géomètres, avec Huygens, contre lequel il défendit les tourbillons de Descartes ; et avec Rolle, le plus fameux algébriste de ce temps-là, sur les infiniments petits. Le *Journal des savants*, auquel il travailla depuis 1702 jusqu'en 1708, lui fournit plusieurs occasions de faire briller ses talents dans cette partie. Ses travaux en géométrie furent interrompus par le fameux procès des couplets attribués à Rousseau. Saurin en sortit triomphant après six mois de prison. (*Voyez* ROUSSEAU, XXXIX, 123). Il n'est pas vraisemblable qu'il en fût l'auteur. On ne sait pas trop d'où l'on a pris, dans la nouvelle édition de la *Bibliothèque historique de la France*, article 47650, que Saurin, au moment de mourir, avait déclaré et signé qu'il en était l'auteur. La chose n'était guère possible, vu le genre de sa mort : mais il paraît qu'il trempa dans toute cette intrigue, et que l'exemplaire envoyé chez Boindin, qui fit éclater l'affaire, sortait de chez lui. Saurin avait été reçu de l'académie des sciences, en 1707, et il orna le recueil de cette compagnie de plusieurs Mémoires très-profonds sur les courbes de la plus vite descente, sur la pesanteur suivant le système cartésien ; sur la nouvelle méthode des tangentes des courbes, etc. Saurin mourut, le 29 décembre 1737, d'une fièvre léthargique. On reconnaissait en lui un esprit élevé, qui pensait en grand, d de la vigueur d'ame, qui : passions plus difficiles un caractère ferme, in désister d'une résolutio pable de tout faire po Sa philosophie était ri sait assez mal des hor le leur disait en face a cette franchise lui atti d'ennemis. Son avent dun a laissé du louche tifs de son changem gion ; mais sa conduite entrée en France, sem conforme aux règles d Voltaire (2) a voulu le j le suffrage, sans preuve vain hardi et très-sus d'anecdotes, ne peut impression (3) ; d'aille lier apologiste insinue sacrifia sa religion à so qu'il se joua de Bossu *avoir converti un minis fit que servir à la petite philosophe.* S'il était vr eût sacrifié sa religion à et qu'il eût soutenu ce une hypocrisie de quara circonstance prêteroit n des soupçons sur l'affa *plets* et sur les aventures té fut compromise. Le si homme très-répandu d té, sur les attaques liv putation du père, donne à beaucoup de réflexion

(2) Siècle de Louis XIV. Catalo

(3) Grasset avait commencé à *littéraire* ou choix de quelques piè M. de Voltaire, Lausanne, 1759, 120 et 181 pag. Le deuxième volum tes les pièces relatives à Saurin gua vainement pour faire suppri faire punir l'éditeur. Haller (*toire suisse*, tom. 2, nº. 1376 à 13 ce qui fut imprimé à l'occasion de peut aussi consulter l'article étend a consacré à Jos. Saurin, tom. IV

i (Bernard - Joseph), natique, né à Paris, en it fils du précédent. La ie son père devait moins rages qu'à son malheu- ès avec J.-B. Rousseau le sa maison le rendez- avants et des gens de let- t dans cette société que le a puisa l'amour de la gloire e la poésie ; mais sentant é de se créer un état, il le son inclination, et se r avocat au parlement. rcice de cette profession , il se distingua par un ir et un grand désintéres- nfin Helvétius, son ami l'ayant forcé d'accepter i de mille écus, il se trou- e suivre son goût pour les rin avait près de quarante il débuta dans la carrière , le 4 fevrier 1743, par *ivaux*, comédie en 5 actes imprimée la même année, lans le temps attribuée à nna, en 1752, la tragé- *iophis*, pièce romanesque, ucun succès, mais dont i conservé le dénouement *Hypermnestre* (*Voy.* Le- *partacus*, que Saurin fit en 1760, eut un sort ix ; des situations intéres- s vers frappés à l'enclume Corneille (1), obtinrent le défaut de vérité histo- our les invraisemblances ille cette pièce. La petite es *Mœurs du temps* fut ême année que *Spartacus*; un observateur ingénieux : le dialogue en est spiri- ique ; et les ridicules de ieté d'alors y sont peints avec autant de vérité que d'agrément. Le succès de cette pièce ouvrit, en 1761, à Saurin les portes de l'académie, où il prit la place de Du Resnel. *Blanche et Guiscard*, tragédie qu'il fit représenter en 1763, est une imitation de *Tancrède et Sigismonde*, tragédie de Thomson qui, lui-même, avait tiré ce sujet d'un épisode du roman de Gilblas, intitulé : le *Mariage par vengeance*. On y trouve une foule de traits de sentiment; et le rôle de Blanche est du plus tendre intérêt ; mais les événements s'y succèdent d'une manière trop rapide; et le dénouement, prévu d'avance, ne produit aucun effet. *Beverlei*, tragédie bourgeoise, que Saurin donna en 1768, est également imitée de l'anglais. Elle dut, à la peinture effrayante des malheurs auxquels peut entraîner la passion du jeu, et au talent sublime que Molé déploya dans le rôle principal (*V.* Molé), un succès que ne purent balancer les critiques des adversaires d'un genre nécessairement faux. Saurin, qui, comme on vient de le voir, avait tiré du théâtre anglais ses deux dernières pièces, essaya de jeter du ridicule sur l'espèce d'engouement que le public montrait pour la littérature anglaise, dans l'*Orpheline léguée*, comédie en trois actes, qu'il eut le bon esprit de réduire en un, et qui est restée au théâtre, sous le titre de l'*Anglomane*. Un petit acte en prose, le *Mariage de Julie*, fut le dernier ouvrage de Saurin pour le théâtre ; il offre des scènes bien faites et de jolis détails ; mais les comédiens refusèrent de le jouer (2).

ression de Voltaire, ami de l'auteur.

(2) M. Loissonade est de l'avis des comédiens sur le *Mariage de Julie*. Voyez le compte qu'il a rendu des *Œuvres choisies* de Saurin, dans le *Magasin encyclopéd.*, 1813, I, 428, mais M. Petitot dit qu'il a peine à concevoir le motif de leur refus (V. sa Notice sur Saurin, tom. IV du *Répertoire*).

Saurin était presque sexagénaire quand il épousa une femme aimable et jolie, qui fit le charme de sa vieillesse. Touché des soins qu'il recevait d'elle, il disait souvent : « Je n'ai connu le bonheur que depuis mon mariage. » Une raison saine, un jugement droit, le préservèrent constamment de toute exagération. Quoiqu'il fût très-vif, et même, suivant *Grimm*, un peu brutal, il se montrait néanmoins, dans la société, plein d'indulgence envers ceux dont il pouvait avoir à se plaindre. Avec une fortune médiocre, il vivait d'une manière honorable, et faisait beaucoup de bien. Un jour sa femme lui dit qu'elle se proposait de réclamer contre le doublement de sa capitation : « Ne voyez-vous pas, lui répondit-il, qu'un malheureux paiera pour vous la réduction que vous allez solliciter? » Malgré la fermeté de son caractère, Saurin ne put jamais vaincre la crainte de la mort. La pensée qu'il devait bientôt finir troubla ses dernières années. Il mourut le 17 novembre 1781, à l'âge de soixante-seize ans. Condorcet fut son successeur à l'académie française. Il avait eu d'illustres amis, Montesquieu, Voltaire, qui lui a adressé des vers, Saint-Lambert, Turgot, le duc de Nivernois, etc. Dans sa jeunesse, il avait fréquenté le *Caveau*, et il conserva toujours le souvenir des moments qu'il y avait passés avec Collé, Panard, etc. Les *OEuvres* de Saurin ont été recueillies, Paris, 1783, 2 vol. in-8°., avec le portrait de l'auteur et une courte Notice que l'éditeur a fait suivre d'une Lettre très-intéressante de Mme. Saurin sur le caractère de son mari. Le premier volume contient son *Discours* de réception à l'académie, avec la réponse du duc de Nivernois, di-

recteur, *Aménophis*, les *Mœurs du temps*, *Guiscard*, et *Beverlei* ble dénouement; le se *glomane* ou l'*Orphelin* ques *Épîtres*, parmi distingue celle sur la *Mariage de Julie; Mir* roman féerie, que La assez amusant; *Zéphir* proverbe; des *Lettres* *fugitives*, entre autres d'un excellent goût. I paru les *OEuvres choi* in-18, précédées d'u l'auteur, par Fayolle. contient que *Spartac* *et Guiscard*, *Béverlei* *du temps*. Ces quatre p tie du *Répertoire du T* *çais* publié par M. P *glomane* et la *Maria* ont été insérés par le dans le Supplément au

SAURINE (Jean-F que de Strasbourg, né le à Saint-Pierre d'Eysus loron, étudia d'abord puis à Bordeaux. Après ployé quelques temps gnement, il revint dans où M. de Revol, son donna prêtre, et le pla caire à Sainte-Marie prélat ayant voulu, pe voyer comme vicaire d nées, Saurine refusa, f se retira en Espagne, o place d'instituteur chez Castelar, à Saragoce. France, on le charges à Paris le fils du seign Bientôt sa position chan un frère, qui était passé lonies, et y avait acquis brillante. Ce frère ayant

ap, dans le moment où venir en France, l'abbé ueillit toute la succession, sujet quelques démêlés e de la famille. Il entenires, et s'était fait rece- ; on dit même qu'il plaifois. Député aux États- ar le clergé de Béarn, il avorable à la révolution; ui provoqua une consulocats, en date du 27 mai r établir le droit de l'as- l'érection et la suppresches. Son zèle fut récom- des nouvelles élections, d'évêque du département . Il fut sacré pour ce 7 février 1791, et il est mellement dans le bref du 1, où son élection est dé-, et sa consécration sacrile La Neuville, évêque va aussi contre le succesprétendait lui donner. Ni s, ni les censures n'efvêque constitutionnel, qui ettres pastorales en l'hon- révolution, et contre la me et les anciens évêques. Convention, après le 10 , il déclara Louis XVI mais vota pour l'appel au our le sursis, et pour la jusqu'à la paix. S'étant parti fédéraliste, il signa station contre les événe- 31 mai 1793, ce qui le de la Convention avec douze autres députés; ils en prison jusqu'en decem- , qu'un décret les rappassemblée. Quand la Con fut dissoute, Saurine se fit re pour le Conseil des Anils il se signala pour dans la gislative, et parut fort occupé des intérêts de l'Eglise constitutionnelle. Membre du comité, dit des évêques *réunis*, il en signa les encycliques, et coopéra aux *Annales de la Religion*, où il y a, sous son nom, des articles assez violents contre les papes. Néanmoins il se prononça contre la translation du dimanche au décadi, mesure alors sollicitée par les agents du Directoire; il blâma aussi l'adoption de la langue française dans l'administration des sacrements. On trouve, sur ces deux points, dans les mêmes *Annales*, quelques bons écrits de Saurine. Il paraît qu'il se retira peu-à-peu du comité des *réunis*; du moins on n'y voit plus guère son nom, dans les dernières années. En 1800, l'évêque des Landes se rendit à Dax, où il n'avait pas paru depuis long-temps; mais ce fut pour changer de titre. On le voit, l'année suivante, prendre le nom d'évêque d'Oloron ou des Basses-Pyrénées, sans qu'on puisse dire s'il y eut élection ou simulacre d'élection. Il assista au concile des constitutionnels, en 1801, et donna sa démission avec ceux de son parti, mais sans protester, comme firent quelques-uns. En 1802, la protection de Fouché le fit nommer à l'évêché de Strasbourg. Son administration épiscopale manquait également de prudence et de mesure. Il destituait et interdisait arbitrairement les prêtres, réservait toutes ses faveurs pour les assermentés, et conférait les ordres sans dispense, tantôt avant l'âge, tantôt *extra tempora*, ou sans les interstices accoutumés. Il voulut forcer un curé d'administrer les sacrements à un homme divorcé. Ce pasteur zélé aima mieux subir une seconde déportation que de violer ainsi toutes les règles, et passa en Allemagne. Plusieurs ex-

cellents prêtres furent contraints, par de semblables procédés, de quitter le diocèse de Strasbourg. Dans le Mandement pour le carême de 1803, l'évêque disait que l'on continuerait d'observer l'abstinence des vendredi et samedi, *jusqu'à ce qu'il en eût été autrement ordonné;* ce qui parut indiquer que ce prélat tenait peu à une discipline si ancienne et si générale. On l'accusait d'une économie sordide et d'exactions dans les taxes pour les dispenses. Des plaintes réitérées étaient portées, à ce sujet, au gouvernement, quand le refus d'un canonicat au chapelain d'une grande maison de l'autre côté du Rhin, excita un orage contre l'évêque. Il eut ordre de venir à Paris, à la fin de 1810; et on voulait l'obliger de donner sa démission: mais arriva l'histoire du bref adressé au cardinal Maury. Cette diversion servit Saurine. Buonaparte, qui sévissait alors contre le pape et ceux qui étaient le plus attachés à Sa Sainteté, crut devoir ménager le parti contraire. On admonesta Saurine; et on le renvoya dans son diocèse, où il se trouva encore plus dépourvu de considération que par le passé. Il mourut subitement, le 8 mai 1813, à Soultz, étant en tournée de visite. C'était d'ailleurs un homme régulier et qui ne manquait pas de connaissances; mais il s'était aliéné les esprits par son attachement persévérant à l'Église constitutionnelle, par ses déclamations contre la cour de Rome, par ses brusqueries, sa partialité et son économie. *Voyez*, dans les *Annales* ci-dessus citées, tomes VI, VII et X, quelques Opuscules de Saurine. P—C—T.

SAUROMATES est un nom commun à plusieurs des rois du Bosphore Cimmérien qui régnèrent durant les trois premiers siècles de l'ère. On peut voir, en tête de cle RHESCUPORIS (XXXVII les détails nécessaires pour cier ce que l'on doit penser princes et de leur histoire, de ceux de leurs monumen temps a épargnés. On se donc ici à rapporter le pet seignements qui nous ont é mis sur ceux de ces rois q rent le nom de Sauromates. ROMATES Ier. (Tiberius-Jul et successeur de Rhescupo vivait au commencement du siècle de notre ère. Une mé son fils Tibérius-Julius Rhe II, datée de l'an 313 du R (17 de J.-C.), nous indic manière approximative l'é sa mort. Deux inscriptions découvertes dans la Crimée ques médailles, sont les seu gnages de son histoire. Le qui nous restent se taisent à s On voit, par les inscription prenait le titre de *grand roi de tout le Bosphore*, ΒΑΣΙΛΕ ΛΕΩΝ ΜΕΓΑΝ Του ΠΑΝΤΟΣ ΠΟΡΟΥ, et qu'il y joignait nom de *Philocæsar* et de *P mæus* (ami de César et des Ro φιλοκαΙΣΑΡΑ ΚΑΙ ΦΙΛΟΡΩ Ce sont là des preuves de liance et de sa bonne inte avec Auguste et Tibère, qu paient alors l'empire; ce d'ailleurs attesté par les m de ce même prince, qui nou les ornements et les insigne empereurs étaient dans l'usa corder aux rois alliés de Ro voulaient honorer d'une particulière. Ces médailles la légende: ΤΕΙΜΑΙ (pour ΒΑΣΙΛΕΩΣ ΣΑΥΡΩΜΑΤΟΥ, *neurs du roi Sauromates.*

s du même genre nous itre que la femme de Sau- r. s'appelait Gépépyris. e médailles portant la lé- ΣΙΛΕΩΣ ΣΑΥΡΩΜΑΤΟΥ, vec le portrait de cette l'inscription : ΒΑΣΙΛΙΣ- ΙΠΥΡΕΩΣ, *De la reine* (1). Il paraît qu'à l'imi- s doute, de la reine Py- qui régnait, à cette épo- e Pont, pendant la mino- fils Polemon II, la reine avait pris les rênes du gou- après la mort de Sauro- ; car on a trouvé tout ré- es médailles semblables à i, qui portent la tête de ule, avec son nom. — s II régnait à la fin du ècle de notre ère et au nent du suivant; ce qui par ses médailles, dont ienne est datée de l'an re du Bosphore, 99 de la plus moderne de l'an le J.-C.). Il paraît même a dernière année de son il existe des médailles de qui offrent la même épo- peut pas assurer de la n la date de son avène- monnaie la plus récen- scuporis III, qui paraît on prédécesseur, est de re du Bosphore, 84 de pprend, par les Lettres Jeune [illegible], que Sauro- envoya une ambassade à s l'an 104; nous en igno-

rons le motif. Son député remit à Nicée, en Bithynie, plusieurs lettres adressées à Pline, qui était alors gouverneur de cette province. — Sauromates III était contemporain de Commode et de Septime Sévère. Ses plus anciennes monnaies sont de l'an 474 de l'ère du Pont (178 de J.-C.), et les dernières de l'an 506 (210 de J.-C.). On ignore s'il fut le successeur immédiat d'Eupator, dont la monnaie la plus récente est de l'an 171 de J.-C.; la chose est probable. Il paraît qu'il fut remplacé par Rhescuporis IV, dont il se trouve des médailles de l'an 508 du Pont (212 de J.-C.). — Sauromates IV n'est connu que par une médaille de l'an 527 du Pont (231 de J.-C.), qui, en nous apprenant qu'il était contemporain de l'empereur Alexandre Sévère, nous fait voir qu'on doit le placer entre Cotys IV, dont on a des monnaies de l'an 526 (230 de J.-C.), et Cotys V, qui régnait en l'an 529 (233 de J.-C.). Ces indications, si elles sont exactes, feraient croire que le règne de Sauromates IV fut très-court, ou qu'il fut le compétiteur des deux Cotys qui viennent d'être mentionnés. — Sauromates V régnait en l'an 572 du Pont (276 de J.-C.); ce qui le place entre Rhescuporis V, dont la dernière monnaie est de l'an 564 du Pont (268 de J.-C.), et Téiranès, qui régnait en l'an 573 (277 de J.-C.). — Sauromates VI régnait en l'an 291. Secondé par les Sauromates, peuple scythe qui habitait sur les frontières de son royaume, il entreprit une expédition contre les Romains, pénétra jusque dans la Lazique (l'ancienne Colchide ; et de là porta ses ravages dans le Pont et jusqu'à l'embouchure du fleuve Halys. Dioclétien envoya contre lui le général

[illegible] et 3.

Constance Chlore, père de Constantin, qui empêcha Sauromates de passer l'Halys, et de pénétrer plus avant dans l'Asie Mineure. Pendant que Constance était en présence de Sauromates, il mettait en usage un autre moyen pour le forcer d'abandonner les régions qu'il avait envahies, en engageant Dioclétien à presser les Chersonites, peuple grec de la Chersonèse Taurique, qui avait conservé son indépendance, à faire une invasion dans les états de Sauromates, dont ils étaient voisins. L'empereur leur envoya une ambassade qui eut un plein succès. Les Chersonites avaient alors pour chef un certain Chrestus, fils de Papias. Ils mandèrent les troupes des villes voisines; et, marchèrent de concert, contre la ville de Bosporus, capitale de Sauromates. Ils la prirent après une assez faible résistance, et se rendirent, de la même façon, maîtres des autres villes situées sur les bords du Palus Méotide. Les familles des chefs sauromates et bosphoriens, qui étaient dans l'Asie Mineure, se trouvèrent ainsi entre les mains des Chersonites, qui ne leur firent aucun mal: Chrestus les engagea au contraire à faire connaître leur position à Sauromates, pour qu'ils s'accommodât avec les Romains, promettant que si ce prince voulait faire sa paix avec l'empereur, en présence de leurs députés, on lui restituerait ses villes et ceux des siens qui étaient captifs. La femme de Sauromates écrivit aussitôt à son mari, qui, surpris des revers qu'il avait éprouvés dans ses états, ne demandait pas mieux que de traiter. Les Chersonites se rendirent alors dans le camp de Constance; et, après quelques négociations, ils obtinrent que la paix serait faite à la condition que Sauromates, en quit Mineure, rendrait la lib ses prisonniers, tandis q drait en échange la déliv famille et la restitution de paix conclue, Sauromat la voile; et les Chersonit plissant fidèlement les cla té, lui rendirent son royau reur Constantin Porphyro raconte cette histoire (3) que Sauromates était fils poris. Il est probable qu' de Rhescuporis V. Dans thèse, d'ailleurs assez v ble, Sauromates VI aura de Sauromates V, en suppo dant qu'ils ne fissent pas même personnage, ce qui core fort possible. Nous n cun moyen de résoudre tion: il faut s'en tenir à l'o mise par les savants, qui d deux rois dans le Sauro médailles et dans celui qu tionné par Constantin Po nète. On voit qu'à la mê un autre roi appelé Thotho nous avons des médailles l'an 584 du Pont (288 de de l'an 599 (303 de J.- gnait dans le Bosphore. pait sans doute le Bospl tique, pendant que Sauro régnait sur les parties eur On peut voir ce qui a é sujet de ce partage, à Rhescuporis IV (XXXVI — Sauromates VII éta fils du précédent. Il est à qu'il régna après Rhescupor était probablement son père la dernière médaille est de de l'ère du Pont (328 de J. ne connaît aucune médaille

(3) *De Adm., imp.*, part. 2, c. 53. *Duri Imp., orient.*, t. 1, p. 144 et suiv.

II. Son règne se place
lieu du quatrième siècle
e. Ce prince, pour tirer
le l'injure que son aïeul
des Chersonites, lors de
ion dans l'Asie Mineure,
guerre à ces républicains.
nites, qui étaient alors gou-
Byscus, fils de Supoli-
nt les armes pour repous-
u Bosphore. Les troupes
rtis se rencontrèrent près
rg de Capha, qui semble
la place où se trouve la
lle. Sauromates y fut vain-
raint d'abandonner aux
, par un traité, tout le
tendait jusqu'au lieu où il
ait. On ne sait rien de plus
ates VII.—Sauromates
avoir été le dernier roi
re Cimmérien. On ignore
ou successeur immédiat
nt, ou s'il y eut un autre
eux. Il semble toutefois
é à la fin du quatrième
commencement du cin-
l'exemple de Sauromates
eprit la guerre contre les
. A la tête d'une puissan-
hommes des bords des
ides, il alla redemander
cédé par son prédéces-
nace, fils de Pharnace,
le premier magistrat des
; il se mit à la tête des
int camper à Capha, au
uromates VII avait été
r ménager les forces de
riotes. Pharnace propo-
tre la décision au hasard
t singulier. Sauromates,
allié et de sa force supe-
pta le défi, pensant triom-
cilement de son adversaire,
armé. Celui-ci supplica,
, en défaut de forces. Au
moment où ils s'approchaient, les Chersonites poussèrent un grand cri, qui fit tourner la tête à Sauromates. Pharnace profite de ce mouvement, frappe le roi de sa lance, le renverse de son cheval, et aussitôt se jette sur lui, et lui coupe la tête. Après la mort de Sauromates, les Bosphoriens furent obligés d'accepter de dures conditions. Les Chersonites leur enlevèrent le territoire qui s'étendait jusqu'à un endroit appelé Cybernicus, ne leur laissant qu'un espace de quarante milles. Il paraît qu'ils leur accordèrent la faculté de se gouverner par des chefs particuliers, qui dépendaient des Chersonites (1). Tel était l'état du royaume du Bosphore au cinquième siècle. S. M—n.

SAUROS ou SAURUS (2), architecte grec. *Voy.* Batrachus.

SAUSSAY (André Du), évêque de Toul, naquit à Paris vers 1589, de parents si pauvres, qu'ils furent obligés de solliciter son admission dans un hospice. Envoyé au collége par les supérieurs de cette maison, il s'y fit remarquer par sa douceur et son application. On raconte qu'un jour allant à l'école avec ses camarades, Du Saussay trouva dans une paillasse jetée au coin d'une rue, une somme d'argent considérable; et que du partage de ce trésor, il eut cent écus qu'il employa à se procurer des livres. Quoi qu'il en soit de cette anecdote, il acheva ses études avec succès; et ayant embrassé l'état ecclésiastique, il se fit connaître par son talent

(1) L'histoire nous fait connaître un de ces chefs qui se nommait Asander.

(2) Le nom de Dédale est encore historique, et légendaire et fabuleux tout à la fois. Il a donné un article à tous les recueils de Mythologie; il paraît que les rédacteurs de cette compilation, aussi riche en noms qu'en choses, ont oublié, ou n'ont pas cru devoir admettre celui d'un homme qui, dans la langue grecque,

pour la controverse. C'était alors un des meilleurs moyens d'arriver à la fortune. Nommé curé de la paroisse de Saint-Leu, à Paris, Du Saussay devint successivement protonotaire apostolique, conseiller, aumônier et prédicateur du roi. Il écrivit en faveur de l'érection du siége de Paris en métropole. Le zèle qu'il avait montré dans cette circonstance lui mérita la bienveillance du premier archevêque, Jean-François de Gondi, qui le nomma l'un de ses grands-vicaires, et le revêtit ensuite de la dignité d'official. En 1647, il fut promu par le roi à l'évêché de Toul; mais les difficultés qui subsistaient entre la cour de Rome et la France retardèrent l'expédition de ses bulles; et le cardinal de Retz, qui lui avait conservé le titre de grand-vicaire, ayant appris que Du Saussay désapprouvait ses intrigues politiques, révoqua bientôt sa nomination : ses bulles pour l'évêché de Toul furent enfin expédiées en 1655; il ne prit possession de ce siége que deux ans après. Les devoirs de l'épiscopat ne l'empêchèrent pas de continuer de se livrer à la rédaction de différents ouvrages. Ce prélat mourut dans un âge très-avancé, le 9 septembre 1675. Il avait beaucoup d'érudition; mais il manquait de jugement et de critique. Outre des notes sur le Bréviaire de Paris, des Opuscules ascétiques et différents traités de controverse, tombés dans l'oubli, on a de lui : I. Le *Métropole parisien*, ou Traité des Causes légitimes de l'érection de l'évêché de Paris en archevêché, Paris, 1625, in-8°. de 62 pag., la traduction latine qu'en fit l'auteur, est insérée dans le Recueil cité sous le numéro 3. II. *De sacro ritu præferendi crucem majoribus prælatis ecclesiæ libellus*, ib., 1628, in-4°. de 375 pag. III. *Opusculorum miscellaneorum fa* ibid., 1629, in-4°.; outre tion latine du Métropole P volume renferme deux Di sur des points de chronol siastique. IV. *De episcop gamiâ et unitate ecclesia sertatio*, ibid., 1632, *Martyrologium Gallican* 1638, 2 vol. in-fol. Ce n'e le P. Papebroch, qu'un anciennes Légendes, fait s sans critique. VI. *De myr liæ scriptoribus*, ibid., 16 L'auteur a donné, sous ce Recueil de Dissertations s miers apôtres des Gaules. de prouver que saint Den pagite, est le même que l Paris (*Voyez* Denys,) VII. *Panoplia episcopal lis-sacerdotalis*, ibid., 16 in-fol., 3 vol. VIII. *Divin gia seu sacra glorificandi hymnis et canticis metho* 1657, in-12. IX. *De bip mini Clavo Trevirensi e crisis historica*, ibid., 16 de 56 pag. X. *Libri de s ecclesiasticis card. Bella tinuatio ab anno* 1500, 1600, ibid., 1665, in- pag. Cette compilation s et inexacte, est d'ailleu sans ordre et sans méthod y donne le Catalogue de qu'il avait déjà publiés. une Notice sur Du Saussay *Mémoires* de Niceron, ton la liste de ses principaux nombre de vingt-cinq. O core consulter, sur ce prélat *de Toul*, par le P. Benoît *Christiana*, etc.

SAUSSAY (Carpeau D geur, né vers 1647, à Paris mille noble, mais peu fav

t élevé parmi les pages
liron, et ne tarda pas à
n inclination pour les
long cours. Ayant fait
échal de La Meilleraye
in de se rendre à Mada-
reçut les moyens d'exé-
jet.; surmonta les obsta-
parents voulaient y met-
nit, avec son frère qu'il
r amener à ses vues, le
ement destiné à renfor-
ion de l'île. Le vaisseau
s'embarqua mit à la voi-
euf, en 1663, le jour de
, et après quatre mois de
ntra dans la rade que
fort Dauphin. Les Fran-
alors la guerre aux Mat-
s détachements qu'on en-
e eux ne revenaient pas
r des esclaves et des pri-
Saussay se signala dans
s de ces expéditions, et
veillance du gouverneur
ou, une part considéra-
prises. Au bout de deux
échal de La Meilleraye
e duc de Mazarin, son
i l'île de Madagascar à
e des Indes Orientales,
hamp, en prit posses-
ussay fut choisi par le
our l'accompagner dans
sance qu'il fit des îles
Madagascar. Après avoir
Marie, et Mascareigne
l'île de Bourbon), que
nomme un paradis ter-
vinrent à Madagascar,
nt à la pointe occiden-
a plus éloignée du fort
e tempête engloutit leur
ls qu'ils étaient à terre;
bligés de continuer leur
, au travers du pays
manquant de vivres, et
exposés aux insultes des Sauvages. Ils parvinrent enfin à se procurer des canots sur lesquels ils gagnèrent, non sans peine, le fort Dauphin. Pendant leur absence, les Insulaires s'étaient réunis contre les Français, et les avaient battus dans plusieurs rencontres. Un missionnaire, qui, dans un excès de zèle, prit et jeta dans le feu le fétiche que le prince des Madrarayes portait au cou, les priva du seul allié qui leur restât. On fit la guerre aux Madrarayes pour venger la mort du missionnaire : leur prince s'échappa ; mais la plus grande partie de ses sujets furent massacrés. Du Saussay raconte (pag. 238), qu'il fit couper les deux mains et les oreilles à un de ses prisonniers qui s'était déclaré le parent du prince. Après cette sanglante expédition, il quitta Madagascar avec son frère, qui mourut en débarquant à Brest. Du Saussay continua sa route pour Paris, et obtint une audience de Colbert. Il offrit une copie de la relation de son voyage au ministre, qui lui fit présent d'une épée, et le pressa de retourner à Madagascar ; mais le souvenir de ses fatigues l'avait guéri de la passion des voyages. Du Saussay entra dans le corps de l'artillerie, et fut nommé commissaire provincial, charge qu'il remplissait encore en 1722, époque où sa relation fut imprimée sous ce titre : *Voyage de Madagascar, connu aussi sous le nom de l'île de Saint-Laurent, par M. de V...* (1), in-12, de 301 pag. Ce voyage superficiel et mal écrit ne peut être d'aucune utilité. L'auteur annonçait des Mémoires *très-curieux* sur Madagascar et sur les moyens de rendre

(1) On a vainement cherché, dans les archives de l'artillerie, le nom qu'on lui a donné initialement, et qui sans doute était celui d'un chef possédé par du Saussay.

cette île florissante; mais ils n'ont point été publiés. W—s.

SAUSSURE (Horace-Bénédict de), naturaliste et physicien célèbre, naquit à Genève, le 17 février 1740, de Nicolas de Saussure, citoyen de cette ville, connu par quelques écrits sur l'agriculture, et de Renée de la Rive, femme éclairée, qui s'occupa de son éducation avec beaucoup de suite. En ornant son esprit de connaissances variées, elle eut soin d'endurcir son corps par des exercices et des privations de tout genre. Saussure eut tant de succès dans ses études, que, dès l'âge de vingt ans il fut en état de concourir pour une chaire de mathématiques, à l'académie ou université de Genève, et qu'il y obtint à vingt-deux celle de philosophie. La société de Charles Bonnet, son oncle par alliance, lui avait inspiré de bonne heure le goût de l'histoire naturelle; et une liaison formée avec Haller lui fit tourner ses premières recherches vers la botanique. Il publia, en 1762, des *Observations sur l'écorce des feuilles et des pétales*, qui composent un beau supplément au livre de son oncle sur l'*usage des feuilles*. Saussure fait connaître, dans cet ouvrage, le réseau cortical qui enveloppe les parties du végétal, les pores réguliers dont il est percé, leur communication avec la substance intérieure et leur influence sur la nutrition. Il ne négligea point, depuis, l'étude de la botanique; et au milieu de ses voyages les plus pénibles dans les hautes montagnes, et de ses méditations sur ce que la nature offre de plus imposant, il recueillait avec intérêt les plus petites plantes, derniers restes de vie près de ces immenses ruines de la nature. C'est même par la botanique qu'il a terminé ses travaux, et après avoir donné, en 1 le journal de physique), l tion d'une *Trémelle* des b en Savoie, il lut encore, à la Société académique d quelques mois avant sa mo moire sur les causes *de l constante des racines et dans des plantes qui germ* aussi des observations n ques sur les animaux des in c'est lui qui reconnut, en 1 ques-unes de leurs espèces par division comme le p pendant le principal titr sure à la gloire, consiste d qu'il a faite des grandes n On peut dire qu'il a le pre un œil vraiment observat ceintures hérissées qui le globe, et fait connaît tail les substances qui posent, et l'ordre, ou p pèce de désordre où ces sont entassées. Dès l'âge ans il avait, sur les pas d Anglais, essayé de gravi Blanc. Les idées que c tive avait fait naître, s pèrent dans son voyage et d'Angleterre, exécuté dans un autre où il parc l'Italie, en 1772; il se lors invariablement ver auquel se rattachèrent, pl directement, tous ses autr et même ses découverte les plus ingénieuses. On qu'avant lui, on se doi qu'il y eût quelque consta disposition mutuelle des minérales, et que l'on n' causes de leur arrangeme hypothèses gratuites. Bu dans ses premiers volum qui eussent paru alors), encore les divers ordres

semblait croire toutes leurs
horizontales. Deluc, Pallas,
s minéralogistes suc lois et
s ne faisaient que commen-
bservations plus suivies, et
jusques là tiré aucun résul-
l de ce qu'ils avaient vu. Les
s plus sérieuses étaient né-
pour préparer Saussure à
n de son plan ; la connais-
s pierres, ou la lithologie,
ore confuse et pauvre ; il
de lui donner de la ri-
du détail, et il le fit avec
que Romé-Delille et Wer-
u peine à surpasser. On lui
naissance de plus de quinze
e minéraux ; la plupart se
t aux environs de Genève,
t parmi les cailloux roulés
débris qui abondent autour
ille, quoique échappés pour
rt aux montagnes voisines,
nce qui devint pour Sauss-
preuve des débacles et au-
strophes subites que le globe
oit éprouvées. Il inventa un
nt propre à comparer la
es pierres, et fit de belles
es sur leur fusibilité. Les
urantes, principale cause
adations des montagnes, fu-
si examinées sous tous les
. Saussure cherche à me-
r vitesse, leur température,
ite et l'espèce des matières
charrient; il remonte à leurs
c'est-à-dire aux glaciers, et
ce des glaciers eux-mêmes,
eurs suspendues dans l'at-
re, et qui se déposent en
se précipitent en pluie; il lui
ne imaginer des instruments
a reconnaître la quantité et
e de ces vapeurs, etc. C'est
e succession d'idées, jointe
de précision que lui avaient inspiré les mathématiques, que Saussure fut conduit à perfectionner le thermomètre pour mesurer la température de l'eau à toutes les profondeurs ; l'hygromètre, pour indiquer l'abondance plus ou moins grande des vapeurs aqueuses ; l'eudiomètre, pour déterminer la pureté de l'air et savoir s'il n'y a point autre chose que ces vapeurs dans les causes de la pluie; l'électromètre, pour connaître l'état de l'électricité, qui influe si puissamment sur les météores aqueux ; l'anémomètre pour donner à-la-fois la direction et la force des courans d'air; et qu'il inventa le cyanomètre et le diaphanomètre pour comparer les degrés de transparence de l'air aux différentes hauteurs. Ainsi, tout en parcourant les montagnes en naturaliste philosophe, il faisait connaître l'atmosphère en physicien et en géomètre. Il a donné, dans un ouvrage à part, imprimé en 1783, la description de l'*hygrométrie*, qui était la plus compliquée et la plus délicate de ces sortes de mesure, dont il fit une science toute nouvelle. Il attribua au *cheveu* la propriété d'indiquer le plus exactement, par ses alongements, la proportion de l'humidité atmosphérique ; et comme cette propriété fut contestée par Deluc, Saussure la défendit en 1788. Il publia aussi dans son Hygrométrie, son importante découverte, que l'air se dilate et devient spécifiquement plus léger à mesure qu'il se charge d'humidité, découverte qui éclaircit quantité de phénomènes auparavant inexplicables. Ses autres recherches physiques sont éparses dans la grande relation de ses voyages, dont le premier volume parut en 1779, le second en 1786, et les deux derniers en 1796. Son titre de *Voyages dans les Alpes* est trop restreint, car l'auteur

rénements de Genève.
s de paralysie l'affai-
sivement; et il périt,
nnées de souffrances,
g). Il a eu le bonheur de
n fils dont il a vu les
ux, et à qui de belles et
écouvertes ont acquis
able parmi les savants.
rages dont nous avons
Horace - Bénédict de
ssertatio physica de
, 1759; — *Dissertatio*
ectricitate, ib., 1766;
sur la transparence
ublicée dans le premier
Opuscules de physique
Spallanzani ; — une
e de la constitution
Italie, imprimée dans
ume du Voyage de La-
Lettre au chevalier
r la *Géographie phy-*
lie (Journ. de phys.,
escription des effets du
me maison de Naples,
— quelques morceaux
ti du monte Cerbo-
ourn. de Genève de
me *Lettre à Faujas*
sur les laves du Val-
ée par ce savant, dans
n des volcans éteints
— une *Lettre sur des*
ants, trouvées près de
, le tome 1er. de la *Bi-*
ttannique); — des *Ob-*
r les collines volcani-
gau (Journ. de phys.,
Nouvelles recherches
u chalumeau dans la
ibid., an III); — un
les variations de tem-
l'air ibid., an VI),
pour le bien de sa pa-
, en 1774, à tracer
réforme pour le collé-
ge de Genève, qu'il fit suivre d'*E-*
claircissements sur le même sujet.
Il a été aussi l'un des principaux fondateurs de la société établie à Genève pour l'encouragement des arts. Jean Senebier a écrit un *Mémoire historique sur la vie et les écrits d'Horace - Benedict de Saussure*, Genève, an IX, in-8°. C—v—R.

SAUTEL (Pierre-Just), élégant et ingénieux poète latin, naquit, en 1613, à Valence en Dauphiné. Il fit ses études sous les Jésuites, dont il embrassa la règle, partagea sa vie entre l'enseignement et la culture des lettres, et mourut à Tournon, le 8 juillet 1662. C'est, dit Sabatier, de tous les poètes latins modernes, celui dont la versification approche le plus de celle d'Ovide; mais il est encore plus diffus que son modèle. On a de lui : I. *Div. Magdalenæ ignes sacri*, Lyon, 1656, in-12. II. *Lusus poetici allegorici*, ibid., 1656, 1667, in-12. Le genre allégorique est naturellement froid; mais le P. Sautel a su y répandre tant de grâces et d'imagination, que son Recueil se lit toujours avec plaisir. Les Jeux allégoriques du P. Sautel ont été réimprimés avec les *Poésies* de Madelenet (*V.* ce nom), Paris, 1725; ibid., 1752, in-12. Coupé les a traduits en français dans le tome XII des *Soirées littéraires*, 153-86, en retranchant quelques longueurs. III. *Annus sacer poeticus ; sive selecta de divis cœlitibus epigrammata in singulos anni dies tributa*, Lyon et Paris, 1665, in-16, 1675, in-8°. Ce Recueil n'a rien ajouté à la réputation de l'auteur. Les qualités et les défauts de Sautel sont appréciés avec beaucoup de justesse dans les *Trois siècles* de Sabatier. Desessarts a copié cet article dans les *Siècles littéraires*, sans nommer l'auteur. W—s.

SAUTREAU DE MARSY. *Voy.* MARSY (XXVII, 269).

SAUVAGE (DENIS) sieur DU PARC, historien, était né vers 1520, à Fontenailles, dans la Brie, de parents nobles. On peut conjecturer qu'il fit ses études à Paris, et que l'estime dont jouissaient les savants à cette époque, décida sa vocation pour les lettres. Il avait recherché les principes de notre langue; et il se proposait de traiter en un livre particulier, *de l'Ortographie* et autres parties de grammaire française. Il tenta d'introduire l'usage de deux nouveaux signes de ponctuation, la parenthésine et l'entrejet, qui ne pouvaient dit-il, être remplacés par la virgule et le point. Mais il fut plus heureux dans la création de quelques mots tirés du latin, si, comme il le fait entendre (*trad.* de Paul Jove, *préface* du 2e. vol.), c'est à lui qu'on doit celui de *Jurisconsulte*. On ne peut d'ailleurs douter que Sauvage n'eût la réputation d'un bon grammairien, puisque Jacques Peletier l'a choisi pour l'un des interlocuteurs de son *Dialogue de l'ortographe* (*Voyez* PELETIER, XXXIII, 270). L'histoire occupait spécialement Sauvage; et ses travaux en ce genre lui méritèrent la bienveillance du roi Henri II, qui le nomma son historiographe. Il ressentit un si violent chagrin de la mort funeste de ce prince, qu'il resta près de deux ans sans pouvoir reprendre ses études. On voit, par la souscription de ses ouvrages, qu'il habitait ordinairement Lyon, soit que le séjour de cette ville lui fût plus agréable que celui de Paris, soit qu'il eût pris avec ses imprimeurs des engagements qui nécessitaient sa présence. Sorel dit qu'on lui sait bon gré de ses traductions, mais non pas de la révision et correction qu'il a faite des vieux lesquels nous aimerions mi en leur naturel (*Bibl. fr* 198). Cependant Sauvage, ble avoir prévu le reproche se vante, dans toutes les oc de sa fidélité scrupuleuse à c les anciennes phrases ou ma parler rejetées par les anti teurs, afin que telles man gardent l'autorité qu'ils doiv ainsi, ajoute-t-il, nous les av prêtées sur la marge ou en t tations à la fin du livre » (*P la Chronique de Flandre*). l'époque de la mort de Sa ce n'est que par conjecture place vers 1587. On a de lu ductions: I. De l'*Opuscule* que, *des vertus et notables femmes*, Lyon, 1546, in-8 *Sommaire des histoires d me de Naples*, par Pandol nuccio; avec le parachèvem de plusieurs bons chroniqu 1546, in-8°. III. De la *Circ* Gelli, ibid., 1550, in- traduction a eu plusieurs ainsi que la suivante. IV. I *losophie d'amour*, par Léo ib., 1551, in-8°.) *V.* Léo 153, et ABRABANEL. V. De *de son temps*, par Paul Jove ibid., 1552, in-fol. Comm on lui doit: les *Annales et c* de Nicole Gille, continué règne de François II, Pa in-fol.—Les *Mémoires* de P Comines, 1552; cette édit de base à toutes les réimpr bliées jusqu'à celle de D froy (*V.* ce nom). — L *niques* de Froissart, Lyon 4 tom. en 2 vol. in-fol., il et de Monstrelet, Paris, 15 Ces deux éditions ont été recherchées, malgré les

ons qu'on reproche à
mais la nouvelle édi-
ix historiens, que pu-
n, est d'une supériorité
— La *Chronique de*
nit à l'année 1383; avec
on extraite en partie de
: Monstrelet; et les *Mé-*
er de la Marche, Lyon,
parties in-fol. Sauvage
ërents ouvrages sur un
a bibliothèque de Char-
(*V.* ce nom). On l'a
mé d'avoir rajeuni le
oniqueur flamand. —
Louis XII, par Cl. de
s, 1587, in-8°. Outre
grammaire dont on a
e promettait un *Traité*
d'écrire l'histoire, et
différents genres de
ne put remplir ces pro-

W—s.

IRE (Félix-François Artezet de La, na-
bourg (2), en 1707,
de Touraine. Il servit
e régiment de Champa-
i goût pour les sciences
ermina bientôt à entrer
militaire. Tout en rem-
voirs de cet état, il se
à faire des recherches
r les lieux où son ser-
t. C'est ainsi qu'étant
arsal, il s'occupa des
haussée romaine cons-
ques. Il fut encouragé
il par le comte de Cay-
lmet. Il en résulta un
age, qui le fit connaî-

tre comme antiquaire; il parut sous ce titre : I. *Recherches sur le briquetage de Marsal, avec un abrégé de l'histoire de cette ville et une description de quelques antiquités qui se trouvent à Tarquinpole*, Paris, 1740. Se trouvant ensuite sur les côtes de Bretagne, il fit, II. des *Recherches sur les antiquités de Vannes;* elles parurent dans le Journal de Verdun (novembre 1755, p. 377). Il y en eut une seconde édition, datée d'Amsterdam, et une troisième, abrégée, dans les Mémoires de l'académie de la Rochelle. Dans cet opuscule, il cherche à éclaircir quelques passages des Commentaires de César, qui concernent la guerre des Vénètes. Il donne aussi quelques détails, accompagnés de dessins, sur le prodigieux monument celtique de Carnac. Transporté ensuite à la Rochelle, il profita du voisinage de la ville de Saintes pour y admirer les nombreux restes d'antiquités romaines qui s'y trouvent. Il les décrivit dans une Dissertation sous ce titre : III. *Les Ruines romaines de Saintes et de ses environs, avec les particularités les plus remarquables sur cette ville, avec des planches et des cartes.* Les réunissant aux précédentes et à d'autres dont nous allons parler, il en forma un volume sous ce titre : *Recueil d'antiquités dans les Gaules, enrichi de planches*, Paris, 1770, in-4°. S'étant marié en Touraine, et parvenu au grade de colonel, il quitta le service pour se retirer sur sa terre des Places, située vers le confluent de la Loire et de la Vienne, canton assez remarquable, qu'on nomme le Verron. Là il voulut se livrer également à l'exploitation de son domaine et à la continuation de ses recherches d'antiqui-

---

...m, dit M. Dumas, que Jean ... de Castelnau, t. ... reproche pluiôt disgrâce ... d'avoir ... Journal des savants de septem...

... (*Tables du Journal de* ... notre père du Chanou en Touraine.

té ; mais un trop vif attrait pour celles-ci l'empêcha de mettre beaucoup de suite dans le projet qu'il avait fait d'exécuter les améliorations proposées par les sociétés d'agriculture qui se formaient à cette époque. Ayant remarqué, au château d'Ussé, situé à deux lieues de chez lui, au confluent de l'Indre et de la Loire, deux sarcophages de momie, accompagnés d'hiéroglyphes, dont Kircher qui les avait vus à Marseille, lors de leur débarquement, avait déjà hasardé l'explication, en 1676 (*Voyez* KIRCHER, XXII, 444), il en fit le sujet d'une *Lettre* à Court de Gébelin, en l'accompagnant d'une figure exacte (3). Celui-ci répondit en annonçant qu'on pouvait espérer de parvenir à déchiffrer les hiéroglyphes égyptiens ; et il donna l'esquisse de la méthode qui lui paraissait la plus propre à cette opération. Cette réponse est datée de 1769 : elle termine le Recueil ; et elle est précédée de : IV. *Recherches sur quelques antiquités des environs de Tours.* L'auteur cherche à prouver que la place qu'occupait *Cæsarodunum*, qu'on regarde comme l'origine de Tours, était deux lieues au-dessous de celle-ci, sur la rive droite de la Loire, à Maillé, qui avait pris le nom de Luyne. Là, entre autres ruines, on voit celles d'un aqueduc considérable. La Sauvagère donna aussi quelques nouveaux détails sur un monument situé dans le voisinage et connu sous le nom de Pile Saint-Mars. Ces explications furent vivement critiquées dans l'ouvrage suivant : le *Mont Glonne*, ou *Recherche historique sur l'origine des Celtes Angevins, Aquitains, Armoriques,*

(3) Ce monument a depuis été apporté à Paris où l'on a pu le voir chez l'un des derniers propriétaires de la terre d'Ussé.

et sur la retraite du premi re des Gaules au mont G nul diocèse, sur les confins d'Aquitaine et de Bretag C. Robin, premier curé ca la ville d'Angers, Saum in-12. La Sauvagère ne à répondre, par l'ouvrage VI. *Recueil de Dissert Recherches historiques ques sur le temps où viva taire saint Florent au mo ne, en Anjou ; sur quelq ges des anciens Romains ment découverts dans cet ce et en Touraine ; sur l de la Loire, de Tours à sur celui de la rivière d sur le prétendu tombeau à Tours ;* (la ville de Cæs première capitale des Tu Jules César) ; *les ponts d camp près d'Angers, at cet empereur, et celui de C te, à trois lieues au-dessou mur*, avec de *Nouvelles o sur la végétation spontan quilles du château des Pl Dessins d'une collection d les fossiles de la Toura l'Anjou ;* de *Nouvelles idé falunière de Touraine*, et *Lettres de M. de Voltaire à ces différents objets*, Par 11, in-12, 1776. On voit pa qui est une table de matiè deux sujets différents y son l'un d'antiquité et l'autre naturelle. Dans le premi seulement il répond à so saire ; mais de plus il l'att souvent très-durement. Au en résulte l'esquisse de l'hi l'un des cantons les plus ri France, la vallée d'Anjou rassemblé, sur ce sujet, documents précieux : mais

ıet des erreurs dans les
s qu'il en tire ; quelques-
relevées par M. Walc-
ıs un Mémoire qui fait
eux de l'académie des
de 1822. Quant à la se-
, elle traite un sujet d'une
ı plus reculée, l'origine
ı fossiles. Ce Mémoire
ıaru dans le journal de
ɔbre 1763. La Sauvagère
té, par des titres et par
bservations, qui dataient
ans, que le fond d'une
ou plutôt une mare qui
ans le jardin du château
tait couverte, deux fois
ıgts ans, en une croûte
ntièrement composée de
ıssiles : il en concluait
ɔar une sorte de végéta-
née que cela avait eu
: il le dit lui-même,
n n'était pas nouvelle :
i avancée, entre autres,
; mais elle avait été ré-
ɔrieusement, qu'elle ne
ue pour une absurdité ;
moins, dans ce moment,
: crédit, par le brillant
ıi donna Voltaire. Avec
ı d'être universel, cet
élèbre n'avait jusque-là
tre moyen de répondre
lu déluge qu'on tirait des
ssiles trouvées sur les
montagnes, que de les
ɛ pélerins qui, passant
venant de Saint-Jacques,
:é leurs coquilles. Trou-
de vraisemblance dans
:e de La Sauvagère, il
mme le témoignent les
ju'il lui adressa à ce su-
ıtrer cette idée dans les
ju'il publia depuis, no-
ıs ses *Singularités de la Nature*, où il se résumait ainsi : « Ces » prétendus lits de coquilles qui cou- » vrent le continent ; le corail formé » par des insectes ; les montagnes éle- » vées par la mer ; tout cela me pa- » raît fait pour être imprimé à la » suite des Mille et une Nuits ». Voilà de quelles armes il se servait pour écraser l'*Infame*. La Sauvagère loin d'en tirer de pareilles conséquences, sentait que son opinion pouvait très-bien s'accorder avec les croyances de la religion, dont il remplissait exactement tous les devoirs. L'inspection comparative de ces croûtes, et du sol des environs suffisait pour détruire son système ; car d'abord on aurait vu que cette croûte n'était qu'une aggrégation de fragments, et qu'il n'y existait pas une seule coquille entière, tandis que, vu leur formation dans une eau stagnante, elles auraient dû se conserver dans la plus parfaite intégrité ; d'un autre côté, tout le sol des environs, immédiatement au-dessous de la couche végétale, n'était composé que de pareils débris de coquilles, mais à l'état de sable, comme il l'avait reconnu lui-même dans son ouvrage ; en sorte que les croûtes de la mare n'en différaient que par l'aglutination qu'elles devaient à leur séjour dans l'eau. Il reconnut franchement la force de cette objection, née de l'inspection des lieux, quoiqu'elle lui fût proposée, en 1780, par un très-jeune homme : c'était l'auteur de cet article, qui eut toute facilité de le voir dans son intérieur, où il le trouva bon père, bon époux, mais peu soigneux de sa fortune et de l'avenir de sa famille. Il fut un jour à portée d'apprécier son enthousiasme pour les monuments de l'antiquité : ils s'étaient rencontrés au château d'Ussé, chez le prince de Monbazon, qui venait

d'en faire l'acquisition : on passa devant les sarcophages de momies qu'il avait décrits trente ans auparavant. Ils occupaient une niche pratiquée dans une terrasse qu'on disait construite par Vauban, un des propriétaires du château. La Sauvagère s'écria : Mon prince, vous avez là un morceau qui vaut à lui seul autant que votre terre ! Monsieur, reprit celui-ci, si vous voulez, je vous fais présent de onze cents mille francs : la terre m'en coûte douze cents, et je vous laisse la statue pour cent mille. L'antiquaire l'eût pris au mot s'il eût possédé cette somme ; mais à sa mort, arrivée le 26 mars 1781, il laissa sa famille dans un grand état de gêne. La publication de ses ouvrages, qui fut toujours à ses frais, avait causé sa ruine par le nombre de planches dont il les accompagnait ; il en avait préparé beaucoup d'autres pour divers ouvrages demeurés inédits, notamment une Histoire de la ville de Chinon, dont le manuscrit était déjà prêt pour l'impression en 1760, selon la table du Journal de Verdun. La Sauvagère eut le mérite d'attirer l'attention sur des monuments négligés jusqu'alors ; mais quoiqu'il fasse un grand étalage d'érudition, il est loin d'aprofondir les sujets qu'il traite ; son style n'est pas attrayant ; il en fait lui-même souvent les honneurs, en rappelant son ancien état : *La main d'un ancien militaire comme moi, s'est toujours bornée à de simples crayons.* Cette apparence de modestie était plutôt une sorte de jactance qui faisait le fond de son caractère ; mais elle n'offensait personne, c'était celle d'un enfant. La Sauvagère était au fond un excellent homme. D—p—s.

SAUVAGES DE LA CROIX (François Boissier de), fils d'un ancien capitaine au régiment de Flandre, infanterie, naquit à Alais, le 12 mai 1706, jour où il y eut une éclipse totale de soleil. Il vint étudier la médecine à Montpellier, en 1722, sous Astruc, Deidier, Haguenot, Chicoyneau, et quelques autres professeurs moins célèbres. Les mathématiques, la physique, la chimie, l'anatomie et la botanique occupèrent tous ses moments. Il fut reçu docteur en 1726, et avait présenté, pour sa thèse de bachelier, la question suivante : *L'Amour peut-il être guéri par les plantes ?* Cette singularité ingénieuse, et qui décelait une inclination pour la botanique, lui valut, pour quelque temps, le surnom de médecin de l'amour. En 1730, il se rendit à Paris, où il ne fut connu que comme un jeune provincial qui insérait dans le Mercure, des madrigaux, des épigrammes et des élégies. Ses études prirent tout-à-coup une direction plus grave, et qu'elles ont toujours conservée. Ce fut pendant son séjour dans la capitale qu'il conçut et exécuta le projet de classer les maladies d'après leurs caractères spécifiques, et d'imiter ce qui a été fait si heureusement pour les plantes. Au bout quinze mois, il fut forcé de revenir de en Languedoc, par suite d'une ophtalmie, dont il ne guérit jamais complètement. Agé seulement de vingt-huit ans, il obtint, en 1731, avec la dispense du concours, la chaire de médecine vacante à Montpellier par le décès de Marcot, et il introduisit dans cette école la doctrine de Stahl, avec de nombreuses modifications. En 1740, Sauvages fut désigné avec Fitz-Gérald, pour remplacer Chicoyneau le fils, dans l'enseignement de la botanique. Il se trouva chargé seul de ce soin, en

r suite de la mort de Fitz-
n 1752, il reçut le titre
seur royal de botanique, et
t les fonctions avec autant
ie de distinction. Dès 1751,
ublié son *Methodus folio-*
c un Catalogue de cinq cents
lont il n'est point fait men-
le *Botanicon Monspelien-*
gnol. Ce Catalogue est in-
les *Amœnitates* de Linné.
avait établi les genres *Trian-*
, *Ebenus*, *Camphorata*,
, *Reaumuria*. Linné, à son
ma le nom de *Sauvagesia*
nte de Caïenne (1). Bientôt
fit paraître ses Éléments
ologie et de pathologie. A-
dans le même temps, il
ie Dissertation qui est im-
ans le 1er. vol. de la Collec-
Haller, et dans laquelle il
a ses principaux arguments
olir son système de l'action
sur les mouvements du
t écrit lui attira une criti-
nesurée du professeur saxon
d. Sauvages répondit avec
politesse. « Il avait pris ce
bonne heure, a dit de lui
, dans un éloge que nous
à contribution, et il en
isément acquis toute la per-
. » Sauvages était alors à
l'école de Montpellier, et
tenait aux plus illustres aca-
le l'Europe, avec lesquelles
tenait une correspondance
ve. Celle de Toulouse lui
un prix pour une Disserta-
la rage : celle de Bordeaux,
ux Traités, dont l'un a pour
objet l'action des médicaments, et l'autre les effets de l'air sur le corps de l'homme. Celle de Rouen lui donna une semblable couronne pour l'écrit qu'il lui avait envoyé sur les animaux venimeux de la France. Il concourut pour le prix proposé par l'académie de Berlin, sur la question de la cause du mouvement musculaire; et l'écrit qu'il avait présenté fut imprimé à la suite de celui qui avait obtenu la préférence. On demandait depuis long-temps une nouvelle édition du Traité des *Classes des maladies*, devenu fort rare; Sauvages fit plus, il donna un immortel ouvrage intitulé *Nosologia methodica*, etc. Dix classes comprennent deux cent quatre-vingt-quinze genres sous lesquels viennent se ranger deux mille quatre cents espèces de maladies. On a reproché à Sauvages d'avoir trop multiplié les espèces; mais on n'a pas réfléchi que le premier essai, dans ce genre, devait offrir ce défaut; c'est à le faire disparaître qu'ont dû s'attacher ses continuateurs; mais c'est ce qu'ils n'ont pas encore su exécuter. Linné adopta la Nosologie méthodique de Sauvages pour le texte de ses leçons dans l'université d'Upsal. Les écrits qui avaient acquis à celui-ci sa grande réputation, étaient, a dit de Ratte, les résultats précieux de sa vaste lecture, de ses observations, de ses calculs, d'un grand nombre d'expériences de physique et d'hydraulique. Il composait, du reste, avec une extrême facilité. Dès qu'il avait une fois conçu et bien médité son sujet, il laissait aller sa plume avec une rapidité prodigieuse; de là quelques négligences dans son style. Sauvages, qui était très-consulté par les étrangers, finit par voir beaucoup de malades à Montpellier même,

---

nre, dont on connaissait trois espèces,
[illegible] des *Illustr.* de Lamarck. M. Aug.
[illegible] retrouvé du Mexique au Brésil, et
[illegible] trées équinoxiales. Il l'a décrit
dans son *Hist. des plantes les plus rem.*
du Paraguay, 1824, 1re. livraison.

où il mourut le 19 février 1767. De Ratte, que nous avons déjà cité, a encore dit de Sauvages : « Il était simple dans ses mœurs comme dans son caractère ; il communiquait sans peine ce qu'il savait, et il recevait des autres aussi volontiers ce qu'ils étaient en état de lui apprendre. Ses connaissances passaient sans faste dans sa conversation : il portait quelquefois dans le monde cet air que l'on prend dans le cabinet, et qui est trop souvent contraire à la gaîté et à l'enjouement. » Dès 1731, il avait été nommé correspondant de la Société royale des Sciences de Montpellier, et quelques années après, associé, dans la classe des botanistes. Il était de toutes les académies, de toutes les Sociétés savantes, et correspondait avec tous les savants de France et des pays étrangers. M. de Sauvages le fils avait, à Olimpies, un herbier de son père, dont il fit hommage, il y a quelques années, à M. de Candolle, et que ce professeur a déposé au cabinet du jardin du Roi. Sauvages fut long-temps attaché à l'hôpital de Montpellier ; ses cours et ses études absorbaient le reste de son temps. Tout entier à ses devoirs, il se livra peu d'abord à la médecine pratique ; mais on lui adressait, de tous côtés, des consultations : sa réputation lui attirait des étrangers de très-loin ; et quelqu'occupé qu'il fût de ses livres et de ses recherches expérimentales, il quittait tout quand un malade, pauvre ou riche, réclamait ses secours. Une difficulté de respirer, le fit souffrir pendant près de deux ans ; il continua néanmoins à voir ses malades, et à fréquenter l'école de médecine et l'académie. Deux mois avant sa mort il porta lui-même à M. de Ratte, dix Mémoires qu'il venait de fut enfin obligé de s'aliter très-sainement de son éta cipes qu'il avait constamn sés, une foi ardente, le s vit les approches de sa fir rage et résignation, et 19 février 1767, âgé de un ans, et laisant deux tre filles. L'aîné n'a pa Le second, ancien gra de l'évêque de Perpigna temps de la révolution h ce, et dessert aujourd'hu de Lyon. Voici la liste d Sauvages I. *Traite des maladies*, Paris, 1731, *Theoria febris*, Montpell in-12; Naples, 1740, français à la suite de la de l'Hémastatique de H *Theoria inflammationi* Saint Andéol, 1743, avec la traduction de l'Hér IV. *Somni theoria*, M 1740, in-4°. V. *Motuun causa*, ibid., 1741, in-4 *notationes ad Hemasta phani Hales*, Genève, 17 traduit en italien par An dinghelli, savante napoli *Dissertatio de vasorun rium succione*, Montpelli in-4°. VIII. *Dissertatio plegiâ per electricitatem* ibidem, 1749, in-4°. IX *tation sur la nature et la la rage*, Toulouse, 174 X. *Con pectus physiologi* pellier, 1751. XI. *Pulsi lationis theoria*, ibid., 1 4°. XII. *Dissertation sur caments qui affectent parties du corps huma que d'autres, et sur les cet effet*, Bordeaux, 175 traduit en italien par Man

54, in-4°; en latin, Leip-, in-4°. XIII. *Embryo-*ontpellier, 1753, in-4°. *oria tumorum*, ibid., 1753, *. Synopsis morborum ocu-utium, genera et species*, ibid., 1753, in-4°. XVI. *ion sur les mouvemens des* Berlin, 1753, in-4°. XVII. *ion dans laquelle on re-omment l'air, suivant ses qualités, agit sur le corps* Bordeaux, 1754, in-4°; n italien par Manetti, Flo-754, in-4°. XVIII. *Phy-nechanicæ elementa*, Ams-1755, in-12; et Avignon, -12, sous cet autre titre : *giæ elementa*. XIX. *Re-sur les loix du mouve-sang dans les vaisseaux*, de l'Académie de Berlin, K. *Theoria doloris*, Mont-757, in-4°. XXI. *Disser-respiratione difficili*, ibid., -4°. XXII. *Dissertatio de influxu in hominem*, ibid., 4°. XXIII. *Dissertatio de* ibid., 1758, in-8°. XXIV. *convulsionis*, ibid., 1759, XXV. *Medicinæ sinensis is*, ibid., 1759, in-4°. *Pathologia methodica seu oscendis morbis*, Lyon, 8°; cet ouvrage perfec-t qui est devenu la nosolo-is riche en faits qui existe ujourd'hui, reparut sous : *Nosologia methodica norborum classes, genera s, juxta Sydenhami men-ntanicorum ordinem*, Ams-Genève), 1763, 5 vol. in-m, 1768, 2 vol. in-4°; de Leipzig, 1797, 5 vol. est augmentée par G. F. Il y a eu deux traductions françaises de cet ouvrage : l'une par Nicolas (Paris, 1771, 3 vol. in-8°.), et l'autre par Gouvion (Lyon, 1772, 10 vol. in-12); cette dernière est la moins défectueuse : on y a joint le *Genera morborum* de Linné, en latin et en français. XXVII. *De imperio animæ in corde*, Montpellier, 1760, in-4°. XXVIII. *Dissertatio de suffocatione*, ibid., 1760, in-4°. XXIX. *Dissertatio de amblyopiâ*, ibid., 1760, in-4°. XXX. *Dissertatio de animâ redivivâ*, ibid., 1761, in-4°. XXXI. *Dissertatio de viribus vitalibus*, ibid., 1769, in-4°. — Les Mémoires de la Société royale des Sciences de Montpellier, pour 1743 et 1745; ceux de l'Académie des Sciences de Suède, tom. XII; ceux de l'Académie de Berlin, tom. XI; l'ancien Journal de médecine, chirurgie et pharmacie, tom. II et III; enfin les Actes des *Curieux de la nature* contiennent des Mémoires, des Observations et autres articles de Sauvages. Plusieurs de ces écrits ont été réunis par Gilibert, sous le titre de *Chefs-d'œuvre de Sauvages*, Lyon, 1771, 2 vol. in-12. L'Éloge de Sauvages, par de Ratte, a eu plusieurs éditions et méritait cet honneur.

D—G—S. et D'H. F.

SAUVAGES (Pierre-Augustin Boissier de La Croix de), frère du précédent, naquit à Alais, le 28 août 1710. Destiné à l'état ecclésiastique, il étudia la théologie en Sorbonne. Cependant il n'entra définitivement dans les ordres qu'à l'âge de plus de soixante ans. Jusqu'alors, excepté quelques moments donnés, sur l'invitation de son évêque, à l'enseignement de la philosophie, dans le collége de sa ville natale (1)

(1) Le cours qu'il y donna, en 1736, fut terminé par les premières expériences de physique que l'on

il avait consacré sa vie presque exclusivement à la culture des sciences physiques et naturelles. Les premiers fruits de ses recherches furent des *Observations de lithologie pour servir à l'histoire du Languedoc et à la théorie de la terre*, et un *Mémoire sur la mine de vitriol de Saint-Julien, près d'Alais*, ouvrages insérés dans le Recueil de l'académie royale des sciences de Montpellier et de celle de Paris, et qui valurent à l'auteur l'honneur d'être adopté par la première. Il fut admis plus tard à l'institut de Bologne et dans l'académie des géorgophiles de Florence. Ces compagnies avaient été à portée d'apprécier son mérite, lors des deux voyages qu'il avait faits en Italie, principalement dans l'intention d'y étudier l'éducation des vers à soie. Déjà, en 1748, il avait publié un *Mémoire sur les muscardins*, qu'il fondit ensuite dans un Traité plus général, donné au public, en 1762, sous le titre de *Mémoires sur l'éducation des vers à soie*, un vol. in-8°., et dont il parut, en 1788, une nouvelle édition perfectionnée : l'*Art d'élever les vers à soie*, un vol. in-8°. Cet ouvrage a fait autorité. Fondé sur des connaissances théoriques et pratiques, saines et solides, il a le double avantage d'offrir à l'agronome éclairé une exposition claire et précise des principes, au cultivateur vulgaire un manuel détaillé et méthodique des procédés à suivre, et à l'un et à l'autre les leçons d'une longue et heureuse expérience. Jusqu'au livre italien du comte Dandolo, il n'en a paru aucun, sur le même sujet, qui soit plus digne d'estime et de confiance, et qui ait exercé une influence aussi salutaire. A

cût vues dans le pays : personne avant lui n'y avait développé les principes de Newton.

la suite de l'*Art d'élever les soie*, l'auteur a placé un su qui en forme le complément, lé : la *Culture des mûriers*. *Observations sur l'origine d* jugées *curieuses*, *neuves* et i *santes*, par la société roy sciences de Montpellier. On aussi de curieuses Observati la mielée (2). L'abbé de S aimait à se servir de l'idiome docien ; il se piquait mê sorte de purisme en ce ge choisissait toujours ses t dans les Cévennes, afin que tois fût plus original et sa tion (3) ; ce fut pour cette langue de l'invasion d cismes et de tout mélange qu'il composa son *Dict languedocien*, Nîmes, 175 1785, 2 vol. in-8°. ; et Alai 2 vol. in-8°. M. d'Hombr mas, petit-neveu de l'auteu sidé à cette dernière édition richi d'un grand nombre

(2) Ce n'est pas seulement dans le N fleurs que les abeilles puisent le mi qu'elles cueillaient aussi la *mielée* ou les anciens croyaient tomber du ciel, était en petites gouttes sur les fe de Sauvages observa qu'il y avait de mielée, qui toutes deux tiraient leu plantes, mais d'une façon différente. Il l'une provenait de la transpiration de périeure des feuilles, et découvrit que boit en effet, mais pas de bien haut !.. « ne n'est rien moins que céleste, dit-i » jection des pucerons ! » La liqueur à cent à travers l'écorce, prend dans l une saveur douce et agréable ; ils fabri nent du miel. L'abbé de Sauvages dé pèces de pucerons, et voudrait que les cherchassent à propager les noirâtres p ter la recolte des abeilles, qui par l'a pas d'autre nourriture que la miélée. L de Gua fut envoyé dans ce pays, en 1 cher de découvrir l'origine des paill charrient le Gardon et la Cèze (*V.* GUA XVIII, 5-6), on pressa vainement l'ab ges de s'adjoindre à lui ; il avait déjà fai cherches sur cet objet pour prévoir l nouvelles, qui lui de jeter inutilement dans ces rivières.

(3) Voy. le *Journal des savants*, de où M. Raynouard a consacré un arti l'examen du Dictionnaire languedocien

météorologie et l'agri-
:ueil de proverbes, de
e dictons inséré dans
85. La nouvelle est en
gnée d'une Notice bio-
but payé par l'éditeur
le son grand-oncle,
btenu, l'année précé-
édaille d'or, au con-
iété royale et centrale
L'abbé de Sauvages
iis, le 19 décembre
V. S. L.

Henri), historien,
à Paris, se fit rece-
iais entraîné par son
idition, il abandonna
yant demandé l'entrée
t du trésor des char-
es documents impor-
proposait de publier,
squ'il obtint cette an-
ge pour l'impression
;e. Costar, dans son
;ens de lettres célè-
(1), fait mention de
t, dit-il, un écrivain
vail, et qui ne réus-
lans celui qu'il a en-
Antiquités de Paris,
s il étale mille curio-
ans sa constante acti-
demeurées enterrées.
n style formé; par
pour l'orner en des
mplicité du style est
se. Ainsi, il y a en-
distance de lui à un
fait, quelque chose
e. » On peut con-
nier trait, que Sau-
as pour modeste. Il
ij ou 1670, laissant
uf volumes in-fol.,

qui contenaient le résultat de ses recherches pendant vingt années. Rousseau, auditeur des comptes, ami de Sauval, entreprit de revoir et de corriger son travail; mais il mourut avant d'y avoir mis la dernière main. L'ouvrage ne parut qu'en 1724, sous ce titre : *Histoire et recherches des antiquités de la ville de Paris*, 3 vol. in-fol. Il y a des exemplaires grand papier (2). On y trouve des détails curieux sur les divers accroissements de cette ville, sur ses établissements civils et religieux, ses cours de justice, ses écoles, ses églises, ses chapitres, etc., ainsi que sur les événements qui s'y sont passés depuis l'origine de la monarchie; mais la prolixité du style et les répétitions continuelles en rendent la lecture fatigante. Lenglet-Dufresnoy dit que le premier volume est bon, le second médiocre, et le troisième détestable. La *Bibliothèque* historique de la France offre, sous le n°. 34427, une analyse de cet ouvrage, lequel est divisé en quatorze livres. Le premier renferme une Dissertation latine du mathématicien Pierre Petit (*Voyez* ce nom), sur la véritable position de Paris. Un discours du docteur Launoy, sur l'ancienneté de ses églises, sert d'introduction au quatrième livre; on a inséré, dans le treizième, la Dissertation d'Aug. Galland, sur les anciennes enseignes et étendards de France (*V.* Galland, XVI, 346). On doit trouver à la fin du troisième volume, une partie séparée de 40 p., intitulée les *Amours des rois de France*. Cet opuscule de Sauval a

(1) Costar a été publié à la suite [illegible] dans le *Continuat. des* [illegible] par le P. Desmolets, II, 318.

(2) Le *Dict. universel* en cite une réimpression de 1733, inconnue à Lenglet, à M. Lenglet et aux autres bibliographes. Nous n'avons pu la découvrir dans les principales bibliothèques de Paris.

été réimprimé plusieurs fois à la suite des *Galanteries des rois de France* (par Vanel), 1731, 1738, 2 vol. petit in-8°., 1753, 3 vol. in-12 (Voy. le *Dict. des anonymes* de M. Barbier, 2°. éd., n°. 6913).

W—s.

SAUVÉ (Jean), *Voyez* Noue, XXXI, 412.

SAUVES (Charlotte de Beaune Samblançay, dame de), fille de Jacques de Beaune, chevalier des ordres du roi, naquit en 1551, et épousa Simon de Fizes, baron de Sauves, à qui elle apporta de grands biens. Son esprit égalait ses charmes: pendant le séjour que fit Henri IV, alors roi de Navarre, à la cour de France, après son mariage avec Marguerite de Valois, il devint amoureux de Mme. de Sauves attachée à la reine-mère, en qualité de dame d'atour. On sait qu'il entrait dans la politique de Catherine de Médicis d'être toujours entourée de belles personnes. Déjà Mme. de Sauves devait à sa beauté une conquête illustre: le duc d'Alençon en était épris; et plus d'une fois la jalousie des deux rivaux donna des scènes à la cour. Mme. de Sauves les traitait avec assez d'égalité; et si l'on en croit Marguerite de Valois, témoin un peu suspect, ils étaient heureux tous deux. Devenue veuve, en 1579, Mme. de Sauves épousa, cinq ans après, François de la Trémoille, premier marquis de Noirmoutier. Quoique elle eût manqué de fidelité au roi de Navarre, ses intérêts lui furent toujours chers, et elle lui rendit plusieurs services. Lorsqu'un peu avant la bataille de Coutras, la cour voulut entamer avec lui de nouvelles négociations, elle l'avertit du piége qu'on lui tendait, et lui fit dire par Rosny, qu'il devait se tenir sur ses gardes. La marqu moutier eut une passic ve pour le duc de Gui tend qu'il avait passé nuit qui précéda sa mort était venue à Blois po à se retirer. Cependa assure que le duc avait même nuit avec la pri cienne. Cette circonstan très-peu importante, cutée par des critiques q d'une manière victorieu de Varillas. Mme. de S point inquiétée après la de Guise; et dans la suit pardonna aisément à s maîtresse l'attachement eu pour un homme d rait les grandes qualité enfin à la marquise de le desir et la possibilité amants. Elle mourut, le bre 1617, âgée de soixa ne laissant qu'un fils uni

SAUVEUR (Joseph 24 mars 1653, à la Flè père était notaire. Il fi qu'à l'âge de sept ans; l' voix ne se développa lui qu'avec beaucoup d il ne l'eut jamais bien lit études dans un collége mais, avant qu'il y arriv pour la mécanique s'éta nifesté. Dès l'enfance, il niste, construisait de pe faisait des syphons avec meaux de paille, des jet « Il était, dit Fontenelle » des autres enfants, c » devint le roi de ceux » vivait. » Cette passio pour les objets de pré calcul le rendit un fort m lier de rhétorique: les ch des orateurs et des poèt

t aucun attrait pour
ıis traité d'arithméti-
Peletier du Mans),
hasard, sous la main;
ıé et l'apprit seul. Quel-
s, en petit nombre il
ıe plaisent à déprécier
actes, prétendent, par
ette espèce, prouver
té des goûts scientifi-
goûts littéraires; les
ı citent se rapportent,
les époques où les mé-
ıpprendre étaient en-
ıfaites; les choses ont
ıns l'état actuel des con-
première ambition des
s, et même des étran-
ent se livrer aux scien-
, est de pouvoir habi-
veur s'y rendit à pied,
ıuvant à Lyon, il avait
ıe la fameuse horloge
le de Saint-Jean, cons-
), par le Suisse Nicolas
ıait que cette horloge
rs phénomènes méca-
iration de la multitude
ıesure très-précise du
eu d'importance; Sau-
mple examen extérieur
ınes, devina le méca-
ır. Un de ses oncles,
and chantre de Tour-
promis de fournir, par
ıusion, à son entretien
c'était sous la condi-
ırait les études néces-
ıtrer dans l'état ecclé-
ıeureusement le Traité
ıt il apprit les six pre-
un mois, et sans mai-
ons du physicien Ro-
ınt bien plus fortement
que ses cahiers de théo-
ı d'abord de changer la
iastique contre celle de
la médecine; mais son oncle lui ayant retiré sa pension, Sauveur, pour subsister à Paris, fut obligé d'y enseigner les mathématiques, et s'adonna, sans réserve, à ces sciences et à leurs applications. A cette époque, le peu de personnes qui s'occupaient de géométrie étaient isolées de la société, et semblaient former une classe à part. Sauveur, par une disposition qui lui était propre, peut-être aussi mu par le premier exemple que Rohault avait donné dans l'enseignement de la philosophie naturelle, fut moins sauvage que ses confrères. Sa sociabilité lui valut quelques connaissances agréables et utiles. Nous citerons, à l'appui de ce que nous disions tout à l'heure sur la compatibilité des goûts littéraires et scientifiques, les services que lui rendit Mme. de La Sablière, celle qui, pendant plus de vingt ans, logea chez elle La Fontaine. Sauveur n'avait que vingt-trois ans, lorsqu'un illustre élève, le prince Eugène, le prit pour son maître de géométrie. Un étranger, de très-haute naissance, voulut apprendre de lui la *Géométrie de Descartes;* Sauveur ne connaissait pas encore le Traité de ce grand philosophe: en huit jours et autant de nuits d'étude, il se mit en état de le professer; il se livra, pendant l'hiver, à ce travail opiniâtre, bien plus par goût que par spéculation, ne s'embarrassant nullement si son feu était allumé ou éteint, et se trouvant, à l'apparition du jour, transi de froid sans s'en être aperçu. La chaire de mathématiques de *Ramus* étant devenue vacante au collége royal, Sauveur aurait pu concourir avec beaucoup de chances de succès pour l'obtenir; mais une condition imposée à chaque concurrent était de prononcer, de mémoire, un dis-

cours de sa composition ; et Sauveur, ne voulant pas ou n'osant pas s'y soumettre, se retira du concours. Il s'occupa, depuis 1678 jusqu'en 1680, de la résolution de divers problèmes relatifs à la théorie des probabilités applicable aux jeux. En 1680, il fut nommé maître de mathématiques des pages de Mme. la dauphine ; et, en 1681, il alla faire à Chantilli, avec Mariotte, des expériences sur les eaux. Le grand prince Louis de Condé prit beaucoup de goût et d'affection pour lui. Il le faisait souvent venir de Paris à Chantilli, et l'honorait de ses lettres. Ce fut pendant le temps de ces voyages, et vraisemblablement par suite de l'impulsion que lui donnaient ses entretiens avec un guerrier illustre, qu'il entreprit la composition d'un Traité de fortifications. Voulant joindre la pratique à la théorie, il alla au siége de Mons, en 1691. « Il » y montait tous les jours la tran» chée. Il exposait sa vie seulement » pour ne négliger aucune instruc» tion; et l'amour de la science était » devenu chez lui un courage guer» rier. Le siége fini, il visita toutes » les places de Flandre. Il apprit le » détail des évolutions militaires, les » campements, les marches d'ar» mées, enfin tout ce qui appartient » à l'art de la guerre, où l'intelli» gence a pris un rang au-dessus de » la valeur même. » Revenu dans la capitale, il s'occupa de diverses recherches et travaux qui avaient pour objet l'application des mathématiques : méthodes abrégées pour les grands calculs, table pour la dépense des jets-d'eau, cartes des côtes de France, réduites à la même échelle, et composant le premier volume de l'ancien *Neptune français;* concordances des poids et mesures de différents pays; méthode pour le jau tonneaux; problèmes sur l *magiques*, etc. Il entendait l du *calcul différentiel et i* nouvelle de son temps; et i même servi : mais il n'en fi beaucoup de cas. Il désigna pithète d'*infinitaires* les pa cette théorie, que le dix-sième a bien vengée de ses Il obtint, en 1686, au colle la chaire de mathématique condition de la haranguer avait fait manquer huit ou auparavant. Il n'écrivait leçons, les improvisait au et achetait, à la fin de l'an des copies manuscrites qu'o faites sous sa dictée. Le professer, surtout quand i trait des auditeurs attenti ligents, lui faisait souve l'heure; et il aurait prolo niment ses leçons, si un d n'eût été chargé de l'avert leur durée excédait certai Enfin, en 1696, il fut no bre de l'académie des sci droits à un pareil honn incontestables; cependant qu'il avait fait jusqu'alor rait, à l'époque actuelle, sur sa mémoire, si, à dat ception à l'académie et vingt dernières années de ne se fût occupé, avec constance que de succès, nouvelle branche des sci sico-mathématiques, qu par le nom d'*acoustique* création qu'il est assez s devoir à un sourd, e n'a pas, ce semble, asse lir, dans les Notices ques publiées jusqu'ici timable savant. La théo envisagée sous le point

e, à la fin du dix-
à-peu-près au mê-
anciens nous l'a-
a fable des mar-
us, pesés par Py-
'ignorance de ceux
e et de ceux qui
pendant c'est à ce
i doit les premiè-
n nombre, des rap-
rs des cordes, qui,
ière et à égalité de
asion, font sonner
principaux *inter-*
'ailleurs que, dans
olications des phé-
de, tant intellec-
e, se liaient à des
ées de *musique*,
e prétendues *puis-*
ores; et des hom-
lus récents, à qui
ien grandes décou-
été tout-à-fait
réjugés. Cependant
Pythagore, malgré
ts qu'on leur a don-
es diverses applica-
faites, ne pouvaient
ées comme consti-
des sciences physi-
s. Le domaine de ces
ru d'une importan-
in du dix-septième,
ent du dix huitième
Sauveur qu'on doit
e lecteur n'appren-
elque étonnement,
ui nous devons l'*a-*
ile, avait la voix et
il était obligé, dans
le se faire seconder
s très-exercés à ap-
alles et les *accords*.
Sauveur rappelle
r Saunderson, aveu-
, et commençant un cours de philosophie naturelle par des leçons sur la lumière (*V.* SAUNDERSON, p. 459 ci-dessus). Les premiers détails publiés sur ses recherches d'acoustique se trouvent dans le volume de l'Académie des sciences de 1700 (*Histoire*, page 131 et suiv.); mais ses premiers travaux, sur cette matière, datent de 1696: une partie des leçons qu'il donna au Collége royal, en 1697, eut pour objet la *Musique spéculative*, dont il dicta un Traité. Il se refusa aux instances qu'on lui faisait pour l'engager à publier ce Traité, par diverses raisons qu'il expose dans son Mémoire sur le *système général des intervalles des sons*, etc. (*volume de l'Académie de* 1701, *page* 299 et suiv.), l'une desquelles est relative à l'attention qu'il avait donnée, postérieurement, aux phénomènes des *sons harmoniques*. Nous allons donner une idée de la découverte fondamentale de Sauveur, celle qui a, décidément, fait de l'*acoustique* une branche de la physique. On savait, avant lui, que lorsque, *cæteris paribus*, deux cordes avaient leurs longueurs dans le rapport de 1 à 2, ou dans celui de 2 à 3, ou dans celui de 3 à 4, etc., la plus courte sonnait respectivement l'*octave*, la *quinte*, la *quarte*, etc., du son rendu par la plus longue; il était assez aisé d'en conclure que les rapports entre les nombres de vibrations de ces cordes, pendant un même temps, une seconde, par exemple, étaient les rapports inverses de leurs longueurs. Avec de pareilles notions, on peut, dans tous les temps et dans tous les lieux, disposer, *sans le secours de l'oreille*, un système de cordes sonores, de manière qu'elles rendent des sons ayant entre eux des *intervalles déterminés*; ainsi sachant

que la lyre en *Trépied* de Pythagore sonnait les modes *dorien*, *lydien* et *phrygien*, et consultant, d'ailleurs, les détails qu'Athénée nous a transmis sur cet instrument, on a les moyens d'obtenir une série de sons dans les mêmes rapports entre eux que ceux de cette lyre antique. Mais s'il s'agissait de réunir à la condition de l'égalité des rapports, celle de l'identité des sons, la solution du problème serait impossible, les anciens ne nous ayant laissé aucun moyen de retrouver l'unisson d'une des cordes de leur système musical. Peut-être avaient-ils, comme nous, de ces instruments métalliques, connus sous le nom de *diapasons*, qui gardent et transmettent un son fixe: mais ces instruments sont altérables et périssables, et le problème de la réhabilitation de l'unisson doit pouvoir se résoudre sans égard à la conservation d'aucun monument matériel; c'est ce que Sauveur a fait, le premier, en assignant le nombre absolu ou effectif de pulsations ou de vibrations que fait, dans un temps donné, et dans des circonstances déterminées, soit un tuyau d'orgue, soit une corde sonore. Ainsi il a trouvé que la corde sonnant l'*ut* double octave au-dessous de l'*ut* de la clef, à l'unisson du tuyau d'orgue, à bouche, de huit pieds ouvert, vibrait cent vingt-deux fois dans une seconde (1); et comme sa solution

(1) Des expériences de vérification que j'ai faites, m'ont donné, valeur moyenne, 123 1/2, au lieu de 122; la différence ne mérite pas qu'on y ait égard. J'observerai que ces déterminations se rapportent au ton d'église, du temps de Sauveur, plus bas de 1/12 d'octave environ, que le ton d'orchestre actuel, duquel on déduit, valeur moyenne, le nombre de 131 vibrations par seconde pour la corde *ut* ou *do*, sonnant la double octave au-dessous du *do* de la clef. J'ai proposé de l'établir à 128 vibrations, au moyen de quoi tous les *ut* ou *do* de notre système musical se trouveraient, sans changement sensible, rapportés à la série des puissances du nombre 2 (Voy. mes *Leçons de mécanique analytique*, tom. II, p. 497).

fournit des règles certaines tre une corde sonore qu en état de vibrer un nomb assigné pendant un temps (pourvu qu'elle ait la for porter la tension conven saura, dans tous les tem tous les lieux reproduire soit de notre *ut*, soit de t corde de notre système m des opérations absolument dantes de l'usage d'aucun teur matériel d'unisson. No pour en finir sur cette ma un mot d'un premier moye par Sauveur, pour déterm le fait, le nombre d'oscil la colonne d'air en mouve un tuyau d'orgue qu'on ner, moyen que le lecteu sûrement original et ingé facteurs avaient depuis remarqué le phénomène lorsque deux tuyaux d'org ensemble, le son résulta des augmentations d'in renflements périodiques tanés, qu'ils appellent *b* ces battements ont lieu à valles de temps égaux, plus longs que les *interva caux* entre les sons simu plus petits. Sauveur vit l' de ce phénomène dans les ces périodiques des oscil colonnes d'air respective

(2) Il s'agit de calculer le poids corde doit être tendue pour donner le nombre de vibrations demandé; calcul. Le mètre étant l'unité de gramme l'unité de poids, *faites le dont les facteurs sont : 1°. la longue 2°. le poids de la partie de cette corde les deux chevalets ou points d'appu du nombre de vibrations qu'on veut ses ce triple produit par le nombre quotient sera le poids cherché.* Le est, en mètres, le double de l'espac pendant la première seconde de m grave, tombant dans le vide, sans pulsion initiale.

it dans chaque tuyau; lorsque incidences ont lieu, les deux tions contemporaines font sur ne une impression plus forte orsqu'elles sont successives. sons que le rapport des nomespectifs d'oscillations soit ce- 8 à 9; chaque huitième oscildu tuyau le plus grave, et chaeuvième du plus aigu auront semble, et frapperont l'oreille *battement* qui ne se reproqu'à la fin de la période suide huit pour l'un, et neuf l'autre. Or, le parti à tirer fait pour en déduire le nombre , par seconde, des oscillations t lieu dans chaque tuyau, est ste; il ne s'agit que de comes données qu'il fournit avec rie transmise par Pythagore, uelle on conclut, pour un ine de sons fixé à volonté, les rts des nombres d'oscillations t lieu dans un même temps, r conséquent, entre deux batts. On peut toujours, d'ailleurs, sur des sons assez graves et rapprochés pour que le nomb battements, pendant une ou rs secondes, puisse être compe nombre connu donne immément le nombre absolu des osns entre deux battements. omme précédemment, le rapes nombres d'oscillations conraires, celui de 8 à 9, qui répeu près à un intervalle de ⅙ re, et supposons qu'on ait e quatre battements par sede temps; on en conclura, sur np, que le plus grave des deux donne trente deux oscillations nt le même temps, et que le gu en donne trente-six. On ar là comment Sauveur a ra- à des quantités sensibles et appréciables, des mesures qu'il eût été impossible d'obtenir immédiatement. Ce premier travail était fait en 1700; il a repris le problème appliqué aux *cordes vibrantes*, dans son Mémoire *sur les rapports des sons des cordes d'instruments de musique aux flèches des courbes, et sur la nouvelle détermination des sons fixes* (volume de l'Académie des sciences de 1713), et là il déduit, *à priori*, sa solution des principes de la dynamique. Il est à remarquer que cette solution analytique lui donne, pour les cordes à l'unisson des tuyaux, des nombres de vibrations doubles de ceux des oscillations conclues pour les tuyaux; mais il explique fort bien comment cette dissidence apparente confirme ses résultats au lieu de les infirmer. (*Voy.* le Mémoire cité: j'ai donné une explication équivalente à l'art. précédemment mentionné de mes *Leçons de mécanique*). Les différents volumes des Mémoires de l'académie royale des sciences de Paris, qui renferment l'exposé des recherches de Sauveur sur l'*acoustique musicale*, sont: (1700) *Détermination d'un son fixe*, détails sur les expériences par les *battements* ci-dessus mentionnées. (1702) *Application des sons harmoniques à la composition des jeux d'orgue.* (1707) *Méthode générale pour former les systèmes tempérés de musique, et choix de celui qu'on doit suivre.* (1711) *Table générale des systèmes tempérés de musique.* (1713) *Rapport des sons des cordes d'instruments de musique aux flèches des courbes; et nouvelles déterminations des sons fixes.* Le mérite d'avoir posé les bases de l'*acoustique musicale* met Sauveur en grande recommandation parmi les physiciens

géomètres; les classements et les nomenclatures des divisions de l'octave qu'il avait proposées n'ont pas perpétué son souvenir chez les musiciens praticiens, qui ne parlent plus, si toutefois ils en ont jamais parlé, de ses *mérides*, *heptamérides*, *décamérides*, etc. (3). Le volume de

l'académie, de 1703, ren
Mémoire sur le frotteme
corde autour d'un cylind
bile ; la question était alor
et nouvelle. Sauveur fut n
fois; une anecdote qu'on r
son premier mariage, pr
quoiqu'il fût devenu un
mondain que ses confrère
mètres, il avait cependant
conservé de la singularité
caractère; il fit rédiger et
contrat, et convint d'ailleu
ses arrangements avec la fa
sa future épouse, avant sa
entrevue avec elle, dans l
de n'être pas assez maître
même après cette entrevu
plus hardi, ou se possédai
lors de son second mariage
rut, le 9 juillet 1716, à
soixante-trois ans. — Son fi
SAUVEUR, est auteur d'u
dier perpétuel contenant l
Grégoriennes et Juliennes
à l'académie des science
trouva la forme nouvelle
ingenieuse et commode. (
sc. 1732, H. p. 94).

SAUVIGNY (EDME-L
LARDON DE), littérateur
cond que médiocre, né, v
dans le diocèse d'Auxerre,
vingt ans, une lieutenanc
cavalerie, et cultiva la po
ques pièces de société l'a
connaître, à une époque où
prit était un titre à la fave
admis dans les gardes-du-
Stanislas, roi de Pologne.
mort de ce prince, il revin
et dut à la protection d
chesse de Chartres une

(3) Voici une indication succincte de ce qui a été fait de plus remarquable sur l'*acoustique musicale*, depuis Sauveur jusqu'à présent. Brook Taylor publia à Londres, en 1717, environ un an après la mort de Sauveur, son *Methodus incrementorum*, etc., ouvrage mémorable, où l'on trouve une solution du problème de la corde sonore, analytiquement plus approfondie que celle de Sauveur. Cette solution fut généralisée et singulièrement perfectionnée par Daniel Bernoulli; mais elle n'a été bien complète, à tous égards, que lorsque d'Alembert et Euler y ont appliqué la nouvelle méthode d'analyse dont nous sommes redevables à leur génie, le *Calcul intégral aux différences partielles*. Il y a eu, à ce sujet, quelques débats entre le premier géomètre et les deux autres, et ces derniers ont eu l'avantage. Enfin Euler et d'Alembert eux-mêmes se sont disputés sur quelques points; mais Euler a mieux senti et mis en évidence toute la généralité de la solution analytique (Cette solution et ses développements sont exposés fort au long dans mes *Leçons de mécanique analytique*, tom. II, sect 4, art. 1236 et suiv.) Tout ce que nous venons de dire se rapporte à ce qu'on peut appeler le cas *linéaire* du problème, celui des vibrations ou des oscillations d'une corde tendue ou d'un filet d'air renfermé dans un tuyau. Le problème de la vibration des surfaces offre des difficultés d'un ordre bien supérieur. Euler avait traité quelques questions qui y sont relatives (Voyez, dans les Collections de l'académie de Petersbourg, son Mémoire *De sono campanarum*); mais cette partie de l'acoustique musicale était bien peu avancée au commencement du siècle actuel, lorsqu'un physicien allemand, M. Chladni, fit et reuit publiques un grand nombre d'expériences infiniment curieuses sur les vibrations des plaques métalliques mises en vibration de diverses manières, et sur les courbes ou compartiments spontanés qui se forment sur leur surface lorsqu'on la couvre de poussière. — Je fis, en 1808, à la première classe de l'Institut de France, un rapport sur les recherches de M. Chladni : je lui attribuais l'initiative absolue; mais je n'avais pas encore découvert ou remarqué que la première observation connue sur cette matière était de Galilée (Voyez son 1er. Dialogue *Delle scienze nuove*, pag. 59 du tome 3 de ses Œuvres, édit. de Pavie, 1744). Les travaux remarquables de M. Chladni ont réveillé l'attention des géomètres : de très-beaux ouvrages et Mémoires ont été publiés depuis 15 ou 20 ans, tant sur la partie expérimentale de cette nouvelle branche de recherches, que sur la théorie physico-mathématique qui s'y applique; et cette théorie a été le sujet d'un prix proposé par la première classe de l'Institut. Quoique ce ne soit point ici le lieu de parler des auteurs vivants, je ne puis m'empêcher de dire que ce prix a été remporté par Mlle. Sophie Germain, l'Hypatia du dix-neuvième siècle (Voyez ses *Recherches sur la théorie des surfaces élastiques*, Paris, 1821, in-4o.). Mlle. Ger-

main a ensuite adressé, le 18 mars 18
mie des sciences, un Mémoire intitu
ploi de l'épaisseur dans la théorie
clastiques, qui fait suite au précédent

'57, il avait pu-
poème de la
: Voltaire. Dans
uscule, il par-
philosophes; ce
ue des charla-
s, dont les ou-
rvir que de tro-
umaine. Sauvi-
se ranger sous
x qu'il avait in-
nt. Palissot pré-
a la tragédie de
: que pour lui
es sous le nom
. les *Mémoires*
e pièce, défen-
police, dans la
ions que le pu-
de certains pas-
I. Rousseau, fut
, avec un suc-
assez brillant.
pta pas un se-
re du théâtre,
ie persévérance
é ses chutes réi-
r se soutenir,
ges des libraires,
, 52, not. 2)
année, de nou-
En 1788, il
ttre de cachet,
ris, pour avoir
enseur l' *Ilma-*
gens de Silvain
n, XXVII, 6);
ii ôter sa place,
i de temps après.
ncipes de la ré-
e qui n'y voyait
rer la réforme
capitaine de vé-
près la terreur,
oureaux du mi-
; et se fit rece-
licain, où il lut,

en 1799, des fragments d'une tragédie d'*Aratus*, restée inédite; et des *Fables*, que Millin dit être jolies (Voy. le *Magasin encyclopédique*). Sur la fin de sa vie, il tomba dans un tel oubli, que Palissot ignorait, en 1803, s'il était encore vivant (*V.* l'ouvrage déjà cité). Sauvigny ne termina sa carrière qu'en 1809, à l'âge de près de quatre-vingts ans. Si l'on en croit le biographe que nous venons de citer, il fut le premier instituteur littéraire de Mme. de Genlis; et, si cela était vrai, l'éducation de cette dame lui ferait plus d'honneur que tous ses ouvrages. Nous allons d'abord passer en revue les productions dramatiques de Sauvigny : I. Le *Masque enchanté*, farce en un acte et en vers, Genève, 1759, in-8°. II. La *Mort de Socrate*, tragédie en 3 actes, 1763, in-8°. On remarqua, dans le temps, comme une singularité que l'éloquent Platon figure sur la liste des personnages muets. III. *Hirza ou les Illinois*, tragédie en 5 actes, 1767, in-8°. La poésie, dit Palissot, n'en parut guère moins sauvage que le lieu de la scène. Quoique, dans le cours des représentations, l'auteur eût changé trois ou quatre fois le dénouement, cette pièce ne put se soutenir. Il croyait en avoir assuré le succès par le trait fameux de d'Assas (*Voyez* ce nom), qu'il mettait en scène, dans le cinquième acte. IV. *La Rose* ou *la Fête de Salency*. V. Le *Persifleur*, comédie en 3 actes et en vers, 1771, in-8°. Cette pièce, sans nœud, sans intrigue, sans dénouement, n'offre pas même quelques scènes bien faites, quelques-uns des détails brillants que promettait le sujet. V. *Gabrielle d'Estrées*, tragédie en 5 actes et en vers, 1778 : Laharpe a jugé cette pièce d'un seul

mot (*Correspond. russe*, II, 236). « C'est une plate copie d'un excellent original, de la Bérénice de Racine. » L'auteur réduisit cette tragédie en 4 actes, et la fit représenter, en 1783, avec un nouveau dénouement, sur le théâtre italien. VII. *A trompeur, trompeur et demi*, ou les *Torts du sentiment*, comédie en un acte, mêlée d'ariettes, 1780. VIII. *Péronne sauvée*, opéra en 4 actes, 1783. Grimm la nomme une pitoyable rapsodie (*Voyez sa Correspond.*) IX. *Abdir*, drame en 4 actes, 1785. C'est le sujet d'Asgill, tiré de l'histoire de la révolution américaine. X. *Washington*, ou la liberté du Nouveau-Monde, tragédie en 4 actes, 1791. Toutes les règles de l'art sont violées dans cette pièce, et tout s'y trouve amalgamé, jusqu'au serment exigé des prêtres. Elle eut cependant quelques représentations. XI. *Scipion l'Africain*, tragédie en un acte, janvier 1797. C'était une allégorie à la louange de Buonaparte, nommé généralissime de l'armée d'Angleterre. La pièce fut écoutée avec une grande indifférence. On n'en a retenu que ce vers étrange :

Capoue a sauvé Rome, et Carthage est malade.

Voy. l'Hist. du Théâtre-Français, par MM. Étienne et Martainville (1). Parmi les autres ouvrages de Sauvigny, dont on trouve la liste dans les *Siècles littéraires* de Désessarts, et la *France littéraire* d'Ersch, on se contentera de citer ceux qui peuvent donner lieu à quelques observations ou qui présen-

(1) Pour compléter ce que nous avons à dire des productions dramatiques de Sauvigny, il faut ajouter qu'il a eu part à la pièce d'*Auguste et Théodore* ou *les deux pages*, imitée de l'allemand d'Engel; et qu'il avait composé, sous le titre de *Véritable Figaro*, un opéra-comique dont la police défendit la représentation, à cause des personnalités que l'auteur s'était permises contre Beaumarchais.

tent encore un faible intérê
tres Philosophiques, en ve
tol (Paris), 1756, in
L'une et l'autre, ou *la commerçante et militaire* (Paris), 1756, in-8°. C'e
nombreuses brochures que la publication de l'ouvrage Coyer (*V.* ce nom). III. L
vengée, poème, Paris in-8°., au sujet de l'attent miens (*V.* ce nom). IV. *gion révélée, poème en r celui de la religion natu* Voltaire), *avec un Poème bale anti encyclopédique, du dessein qu'ont eu les en distes de discontinuer leurs* Genève (Paris), 1758, in-*Prussiade*, poème en quatr Francfort (Paris), 1758, i *Voyage de Mmes. de Fran* Adelaïde et Mme. Victoire *raine*, 1761, in-12. VII. *C créontiques*, Paris, 1762, ir ont été réimprimées. Suiv Sabatier, elles offrent de l'e la finesse, et quelquefois d bilité; mais elles manquen rel, et sentent trop le trav *Apologues Orientaux d'A Mahomed*, Paris, 1764 traduit en allemand et en IX. *Histoire amoureuse de le-Long, et de sa très-hono Blanche Bazu*, Londres 1765, in-8°.; nouv. édit., ibi précédée d'un *Discours* sur l française, et ornée de vignette ce titre : *l'Innocence du âge en France*, ou *Histoi* Paris, 1778, in-8°.; l'édi plus récente est celle de Paris in-12. Ce Roman, dans lequ teur a tenté de reproduire l mes et les traits du vieux la eut un assez grand succès.

alance point à dire
chef-d'œuvre dans ce
rimm n'en porte pas
ussi avantageux ; et
eur n'a pas toujours
la nuance qui sépare
. X. Le *Parnasse des*
hoix de Poésies des
ites les nations, Paris,
10 vol. Les cinq pre-
ent les poésies en com-
elles de *Sapho*, que
ubliées depuis séparé-
inq autres renferment
théâtre des dames
glaises, allemandes et
remier tome du Théâ-
ses renferme trois co-
, dont il ne nomme pas
de Genlis): la *Mère ri-*
anonyme, et les *Faus-*
es; le second, des Noti-
times qui ont travaillé
e, et l'analyse de leurs
ces. XI. Les *Après-*
Société, petit théâtre
al sur les aventures du
783, 24 cahiers, qui
vol. in-18 L'ouvrage,
n'est pas aussi plaisant
l'annonce. Le tour en
ore, sans en être ni plus
plus gai (*Supplément*
ondance, publié par
ag. 289). XII. *Essais*
ur les mœurs des Fran-
1785-93, 10 vol. gr.
des exemplaires format
coloriés, dont un petit
pier vélin. Cet ouvrage,
nait par cahiers, est ra-
det. Le premier volume
ne de saint Grégoire de
ite de ses écrits ; avec
Lévêque de La Raval-

lière ; la Division des Gaules tirée de diverses Notices ; la Généalogie des rois de France ; l'Épitome de l'Histoire des Francs, par un ancien auteur inconnu, complété par des passages d'auteurs grecs et latins. Les deux suivants la Traduction de l'Histoire de Grégoire de Tours, et la continuation par Frédegaire. Le quatrième et le cinquième, les Gestes des rois de France ; ceux de Dagobert ; des Extraits d'Aimoin et de Roricon ; la Chronique de saint Denis, avec l'Analyse comparée de cinquante autres Chroniques, et de deux cent cinquante-cinq Vies de Saints ; enfin, une Table raisonnée de tout l'ouvrage. La Traduction des *Œuvres* de Sidoine Apollinaire, forme le sixième et le septième volume (*V.* Sidoine Apollinaire) ; le huitième et le neuvième contiennent les Lettres des rois, reines, papes, évêques, relatives à l'Histoire de la première race ; enfin, le dixième renferme les Constitutions des rois des Français, première dynastie ; les Lois des Ripuaires, etc., avec la Traduction en regard. Cette collection est peu recherchée et le sera moins encore à l'avenir, à proportion que nous en aurons de meilleures et de mieux ordonnés sur le même sujet. W—s.

SAVAGE (Richard), poète anglais, aussi célèbre par ses malheurs et ses inconséquences, que par ses écrits, naquit à Londres le 10 janvier 1698. Il était l'enfant adultérin de la comtesse de Macclesfield et de lord Rivers, et il aurait joui du titre et des droits de fils légitime du comte de Macclesfield, si sa mère, pour obtenir la séparation d'avec son mari (1),

(1) Le divorce du comte et de la comtesse de Macclesfield devait être soumis, suivant l'usage, au tribunal ecclésiastique ; mais pour abréger les formalités, les parties eurent recours au parlement, qui annula le mariage, et déclara illégitimes ses enfants de la

n'eût fait une confession publique du crime dont elle prétendait s'être rendue coupable A peine Savage avait-il vu le jour, que la comtesse le traita avec la cruauté la plus atroce.. Cette mère dénaturée le confia aux soins d'une pauvre femme pour l'élever comme son propre enfant. Elle empêcha lord Rivers de lui laisser, comme il en avait manifesté l'intention, un legs de six mille livres sterling (cent cinquante mille francs), en assurant que le fruit de leur union n'existait plus : elle donna des ordres pour l'embarquer à bord d'un navire qui devait transporter des malfaiteurs dans les colonies d'Amérique ; mais des circonstances, indépendantes de sa volonté, empêchèrent l'exécution de ce projet. Voulant condamner son fils à la pauvreté et à l'obscurité, elle le plaça enfin comme apprenti chez un cordonnier, d'où le hasard le tira quelque temps après. La pauvre femme qui avait servi de nourrice à Savage étant morte, il alla recueillir la succession de celle qu'il regardait comme sa mère ; en fouillant dans ses papiers, il découvrit plusieurs lettres qui lui dévoilèrent le secret de sa naissance et les motifs qui l'avaient fait cacher. Il abandonna aussitôt la boutique où il avait été jusqu'alors confiné, et s'efforça d'éveiller la tendresse de sa mère et d'en obtenir des secours : mais toutes ses démarches furent inutiles ; et il se trouva réduit à la plus profonde misère. Lady Mason, mère de la comtesse de Macclesfield, et qui connaissait l'origine de Savage, l'avait placé, temps auparavant, dans une Saint-Alban, où il reçutt un c cement d'éducation ; mais ce ayant borné là sa munificenc cessité obligea le jeune hom faire auteur. Sa première pr fut un poème contre Hoadly de Bangor : il rougit plus tar voir écrit. Essayant ensuite pour le théâtre, il composa encore que dix-huit ans, u die intitulée *La femme est u me* (*Woman's a riddle*), emprunta le sujet au théât gnol. Un certain Bullock a l'avait confié, la fit jouer légers changements, sans au malheureux auteur auc du bénéfice. Savage écrivi ans plus tard, une autre c *Love in a veil*, également l'espagnol : elle n'eut pas d mais elle lui procura la con et l'amitié de sir Richard du comédien Wilks. Des p ries déplacées le brouillèr le premier, qui lui retira sion qu'il lui faisait, le ban maison, et défendit même q nonçât son nom en sa prés vage n'eut plus alors d'asi près de Wilks, qu'il accon souvent au théâtre. Ses nes avaient touché le cœur triss Oldfield : elle lui ass pension de cinquante guinée qui fut régulièrement payé la mort de cette comédien pouvant faire l'éloge des de sa protectrice, il fit celu beauté, dans un poème i l'*Homme errant* (*the wan* Quelques seigneurs, entre a duc de Dorset, s'intéressèren sort, et cherchèrent à le fair cer dans le monde : mais la

comtesse. Ce fut en ce genre le premier acte du parlement, qui jusqu'alors avait laissé aux juges ecclésiastiques le soin de décider ces sortes de procès. Aussi plusieurs pairs protestèrent contre une innovation qui leur paraissait dangereuse, et pouvant entraîner des suites fâcheuses, *en ce qu'elle semblait faire du mariage un acte civil*, tandis qu'il avait *toujours été considéré comme un contrat divin formé à la face des autels.*

le de la comtesse de Mac-
lui fit inventer les plus noi-
nnies ; et Savage fut privé
otecteurs. Ses besoins aug-
chaque jour, il eut de nou-
ours à l'art dramatique, et
re, en 1723, la tragédie de
nas Overbury. Sans loge-
souvent sans nourriture,
composa la plus grande
cet ouvrage dans les rues
places publiques : lorsqu'il
rminé une scène, il entrait
première boutique ; il l'é-
en empruntant, sous divers
, une plume, de l'encre et du
t se servait même quelque-
elui qu'il ramassait dans les
Quand la pièce fut achevée,
e généreux protecteur de Sa-
ait plus, et celui-ci avait trou-
al et un ennemi dans le co-
ibber, lequel, réunissant la
ualité d'acteur et d'auteur,
it ceux qui ne lui faisaient
ement la cour. Le caractère
aventurier ne pouvant se
rôle de solliciteur, la repré-
de sa comédie fut quelque
spendue ; le besoin l'obli-
de recourir à l'appui de
teur dramatique, qui com-
prologue et l'épilogue de la
t parvint à la faire jouer.
e ne voulant se charger du
ncipal, Savage fut obligé
mplir ; mais sa timidité et
d'usage de la scène empê-
que l'on reconnût le mé-
ouvrage où l'on voit souil-
ller des traits de génie. Il
x goûté à la lecture ; et la
u manuscrit produisit deux
res sterling, que l'auteur eut
dissipées. D'après le conseil
ques amis, il prit alors le
publier, par souscription,
le Recueil de ses ouvrages. Hill le fit précéder du récit touchant des malheurs de Savage, récit qui fut aussi imprimé dans le journal intitulé : l'*Homme franc* (*the plain Dealer*), et de plusieurs morceaux de poésie : celui qui porte le titre de l'*Homme heureux* servait de prospectus à ce Recueil. Le récit publié par Hill produisit une telle impression qu'en moins de deux jours, l'infortuné poète reçut soixante-dix guinées. Les souscripteurs augmentaient à mesure que la conduite exécrable de la mère de Savage devenait plus connue ; et il eût pu s'assurer un avenir heureux, si sa conduite eut été plus régulière. La mort de George Ier. excita sa verve ; et les vers qu'il composa sur cet événement obtinrent l'approbation des connaisseurs ; les éloges qu'il reçut à cette occasion redoublèrent son ardeur pour l'étude, et le déterminèrent à se retirer à Richmond, pour travailler avec moins de distraction. Il revint à Londres, le 19 nov. 1727, et eut, le lendemain, une querelle dans une maison suspecte, où il se trouvait avec deux de ses amis : ils tuèrent un de leurs adversaires ; et Savage fut confiné à Newgate. Il n'en serait sorti que pour aller à la mort sans la protection de la comtesse d'Hertford qui, le 9 mars 1728, obtint sa grâce par le canal de la reine. Ce ne fut pas sans de grandes difficultés, que cette princesse se détermina à faire des démarches en faveur de Savage, parce que la comtesse de Macclesfield était parvenue à lui faire croire que ce malheureux s'était rendu non-seulement coupable de crime dont on l'accusait, mais qu'il avait tenté de l'assassiner elle-même. L'aventure de Savage donna une grande publicité aux particularités extraor-

dinaires de sa vie : elles furent imprimées ; et la compassion qu'inspirèrent ses infortunes, lui procura de nombreux secours. La conduite qu'il avait tenue à l'égard de la servante de la maison où la querelle avait eu lieu, et qui, par un parjure, avait, en le signalant comme le meurtrier, failli le faire périr d'une mort infâme, augmenta encore l'intérêt du public. Savage l'ayant rencontrée dans la rue, peu de temps après son élargissement, elle lui exposa ses besoins, et il eut la générosité de partager avec elle la seule guinée dont il fût possesseur. Quant à son juge, qui avait montré une grande partialité contre lui, il s'en vengea par une satire. Comme ses ressources se réduisaient aux libéralités incertaines de ses protecteurs, et qu'il ne faisait jamais d'économies, sa vie s'écoulait entre les alternatives de l'abondance et de la pauvreté : sans ordre dans ses dépenses, il lui fallait, pendant des semaines entières, souffrir le froid et la faim pour payer les plaisirs d'une seule nuit. Enfin poussé à bout par les cruautés de sa mère, il menaça de la harceler de satires, si elle ne lui assurait une pension. Ce moyen lui réussit ; et la crainte du ridicule produisit ce que n'avaient pu faire la nature et l'humanité. Sur la promesse qu'il fit de renoncer à son projet, lord Tyrconnel, parent de la comtesse, le reçut dans sa maison, et lui paya une pension de deux cents livres sterling. Ce fut l'époque la plus heureuse de la vie de Savage, et pendant quelque temps il n'eut aucun motif de se plaindre de la fortune. Les plus grands seigneurs l'admirent dans leur société ; et il devint tout-à-fait l'homme à la mode. Pendant son séjour chez lord Tyrconnel, il publia un pamphlet intitulé l'*Auteur à louer* ; ce petit ouvrage, dont le sujet est vain obscur qui prostitue sa quiconque veut l'employer tra qu'il savait observer les avec un rare discernement. duction de ce pamphlet plusieurs anecdotes sur des que Pope attaqua depuis Dunciade. L'*Auteur à loue* épigramme que Savage fi Dennis, ennemi de Pope l'origine de la liaison de écrivains. Vers le même te vage, pour plaire à lord nel, ami de Walpole, publ négyrique de ce ministre gratifia de vingt guinées, so faible dans la situation ou vait notre auteur. Bient (1729), il fit paraître moral de l'*Homme errant* quel il se plaint des cr sa mère d'une manière si p qu'il arracha des larmes ceux qui l'avaient persécut vrage, dédié à lord Tyrco regardé par l'auteur co chef-d'œuvre : il obtint de Pope, qui avoua l trois fois, et toujours ave veau plaisir. Il fut vend modique somme de dix gu l'empressement ridicule d à se procurer des bagatelle disposa bientôt en faveur quais. Lord Tyrconnel s'é bli d'une dangereuse malad ge célébra cet événement poème intitulé le *Triomp santé et de la joie* : cette tion est remarquable par riantes, par l'harmonie de par l'ingénieuse fiction qui fond. La conduite licenc Savage dans la maison de l connel, où il menait souvent

de ses débauches, et des
s d'intérêt qu'il eut avec
r, lui firent perdre sa pro-
t l'obligèrent d'abandonner
comme il avait dépensé tout
ses travaux, il se trouva
a misère, et sans un seul
il pût implorer l'assistan-
lans cette situation que, ne
lus avoir aucun ménage-
rder, il publia le *Bâtard*,
dié très-respectueusement
rett (2), *auparavant com-*
cclesfield, *par Richard*
fils du feu comte Rivers.
nteries et les brocards dont
se fut accablée à cette oc-
bligèrent de quitter Bath,
bitait lorsque le livre pa-
ommencement en est re-
e par des pensées ingénieu-
une piquante énumération
ges imaginaires d'une nais-
itime. L'auteur y raconte
n termes pathétiques, les
qu'il a éprouvés par le
eux qui lui ont donné le
otint une vogue extraordi-
is quoique cinq éditions
es eussent été rapidement
Savage n'en fut pas plus ri-
vendu son manuscrit à très-
Après la mort d'Eusden,
eat de la cour, Savage se
es rangs pour cette pla-
il échoua dans ses dé-
quoique protégé par Geor-
ut alors recours à la rei-
n petit poème intitulé le
volontaire, qui fut très-
eilli de cette princesse;
l'auteur de 50 livres ster-
i permit de lui présenter
nce un poème, en pro-
e semblable récompense,

(2) Le Bâtard avec cet épitaphe : Ci-gît un autre fils du comte Rivers.

jusqu'à ce qu'on pût faire quelque chose de mieux. Savage prit parti dans la querelle de l'évêque de Londres et du chancelier, et il publia contre le premier, un poème, intitulé *L'avancement d'un prêtre* (*The Progress of a divine*), dans lequel il présente un prêtre débauché, qui, après avoir passé par tous les degrés de la corruption, de simple curé de campagne parvient aux premières dignités de l'Église; et il insinue à la fin que cet ecclésiastique a trouvé un protecteur dans l'évêque de Londres. Traduit devant la cour du banc du roi, comme coupable d'avoir, par une satire obscène, cherché à corrompre les mœurs et à inspirer du mépris pour le clergé, il fut renvoyé de la plainte, et comblé d'éloges par sir Philip York, président de la cour, et ami du chancelier. La pension que lui faisait la reine ne suffisait pas à ses besoins; car à peine l'avait-il reçue, qu'il disparaissait sans que ses amis et ses connaissances pussent découvrir où il se retirait; et il ne se représentait que lorsque tout était dépensé. Ayant perdu tout espoir d'obtenir une place, il adressa au prince de Galles, qui avait récompensé libéralement plusieurs écrivains, un écrit intitulé *De l'esprit public par rapport aux ouvrages qui concernent les matières publiques*; mais cet ouvrage ne fut bien accueilli ni par le prince, qui n'accorda aucune récompense, ni par le public, qui le trouva médiocre. La pauvreté de Savage était extrême à cette époque. Le hazard seul pourvoyait à sa nourriture, et il n'en prenait de solide que lorsqu'il était invité à la table de ses protecteurs, d'où il était souvent exclu à cause du délabrement de ses habits.

t à l'aventure :
la nuit dans les
ppui d'une bouti-
aves, avec la ca-
et la plus corrom-
t l'hiver, au milieu
ne verrerie, avec les
ne le hasard lui don-
algré sa détresse, son
va toujours une extrê-
son orgueil le soutint ;
permit de familiarité,
toujours avec les plus
rsonnages sur le pied
é. Sa situation fut encore
par la perte de sa pension,
t de la reine en 1738. Ses
i proposèrent de se reti-
s le pays de Galles, où on
urerait cinquante livres ster-
ar an, au moyen d'une sous-
ou : il y consentit avec joie,
e mit en route avec quinze
ées ; mais quatorze jours après
départ, il écrivit à ses amis
à ses bienfaiteurs, parmi les-
uels Pope figurait au premier rang,
u'il se trouvait sur le grand che-
min sans un sou dans sa poche, et
hors d'état de continuer son voyage.
On lui donna l'argent nécessaire, et
il atteignit Bristol, d'où il se propo-
sait de se rendre par mer à Swan-
sea. N'ayant pu obtenir un passage,
il fut obligé de s'arrêter à Bristol,
où sa politesse, son air prévenant et
gracieux, les agréments de sa figure
et de son esprit, et surtout l'excès
de ses infortunes intéressèrent en
sa faveur. Il arriva enfin au lieu
fixé pour sa résidence, et y séjour-
na un an, pendant lequel il termina
une tragédie qu'il avait commencée à
Londres. Il désirait se rendre dans
cette ville pour faire représenter son
ouvrage ; mais ses amis, et surtout
Pope, qui craignaient pour lui le sé-
jour de la capitale, le détourn
vivement de ce projet, et lui
veillèrent de mettre sa tragédie
les mains de Thomson et de M
qui l'arrangeraient pour la sc
de permettre à ses amis de re
les profits avec lesquels on lui
rait une pension annuelle. S
ayant rejeté cette propositi
n'écoutant les avis de per
partit pour la capitale ; mais
à Bristol, on lui fit une ré
si favorable qu'il se détermi
arrêter : son séjour s'y pr
tellement que son impru
son inconduite lui aliénèrent
tous ses protecteurs. Son es
d'ailleurs perdu le piquant
veauté ; l'habitude de le v
nua l'intérêt qu'il avait in
fréquents besoins importu
se vit abandonné de tout l
et réduit à se cacher dans
pour éviter ses créanciers.
depuis quelque temps la
misérable, lorsque la ma
café, à laquelle il devai
sterling, le fit arrêter
trouver de caution,
en prison. Il y com
presque une satire int
de Londres et de B
venger de l'indiffére
le laissaient languir
pour une somme
était depuis six
çut une lettre de
faux rapports,
noire ingratitu
solennellement
mais cette cal
vement qu'il
qu'après avoi
il expira le
quarante-six
Il fut enter
Saint-Pierr

ulut faire seul les frais
ıation. « Savage, » dit le
uel Johnson son ami et
ion d'infortunes (*Voy.*
XI, 588) « était d'une
ınne et élancée; il avait
ssse dans les traits, un
lancolique, une démar-
et un son de voix sombre.
était souvent sur ses lè-
il se livrait rarement à
modérée. » Son caractère
lange de bonnes et de
ualités. Ami chaud, au-
mi implacable, ce qu'on
lui reprocher c'est son
ınvers ses bienfaiteurs.
sprit vigoureux et actif,
ent jugement et d'une
ı commune, Savage ne
ligion ou la morale, que
de ses ouvrages, quoique
fussent très-corrompues.
tions sont frappantes de
mages vives, ses fictions
nt conçues, ses allégories
beaucoup d'art, ses vers
najestueux, quoique sou-
nts et embarrassés; le dé-
de son style est la ru-
on principal mérite est
Les écrits de Savage,
s dispersés dans les re-
ıns des productions fugi-
publiés en deux volumes
7, par T. Evans, qui les
ler des *Mémoires de Sa-*
e docteur Samuel John-
surtout dans ces Mémoi-
rent d'abord en 1744, et
nsérés dans les *Vies des*
lais, que nous avons puisé
r cette Notice, bien que
it un peu pallié les torts

D—z—s.

SAVARESI (André), minéralo-
Naples en 1763, exerça

la médecine avant de se décider pour la minéralogie. En 1789, il fit partie d'une société de jeunes savants que le roi de Naples envoyait en Allemagne pour y apprendre tout ce qui a rapport à l'exploitation des mines et à la métallurgie. Savaresi profita de cette occasion pour visiter les écoles et les établissements minéralogiques de l'Allemagne, de la Pologne, de l'Angleterre, et il s'arrêta long temps à Freyberg, dont le célèbre Werner avait fait le point de réunion de tous les minéralogistes de l'Europe. Habitué à se rendre compte de ses observations, Savaresi confiait au papier une foule de détails que sa mémoire aurait été incapable de conserver. Le public ne connaît qu'une très-petite et peut-être la moins importante partie de ses travaux. Ses manuscrits, au nombre de cinquante et plus, sont restés dans les mains de son frère, qui en promet la publication. De retour de ces voyages, Savaresi fut chargé de reconnaître une mine de houille que l'on venait de découvrir à Gifoni, non loin de Salerne, d'examiner l'état des forges de Stilo et de la Mongiana en Calabre; enfin de lever la carte physico-géométrico-oryctognostique de cette province si imparfaitement connue sous le rapport minéralogique. En 1808, il fut nommé l'un des administrateurs de la fabrique des poudres, à la *torre dell' Annunziata*, où il aurait pu rendre d'importants services, s'il n'avait été frappé par la mort, le 2 mars 1810, à peine âgé de quarante-huit ans. Ses ouvrages imprimés sont : I. *L'arte di far parlare i muti*, Naples, 1785, in-8°. II. *Piano d'un corso di Studj diretto a perfezionare la medicina*, ibid., 1788, in-8°. III. *Dell'*

influenza della traspirazione de' vecchi su i giovani, e de' giovani su i vecchi, ibid., 1789, in-8°. IV. *Lettre à M. Fourcroy sur la métallification des terres*, Chemnitz, 1790, in-8°. V. *Lettera su i volcani al signor Thomson*, Naples, 1798, in-8°. VII. *Rapporto sopra un viaggio mineralogico nelle Calabrie, nel corso degli anni* 1800 *e* 1801; ibid., 1801, *e* 1802, ibid. 1807 in-8°. VIII. *Sulla miniera d'oro di Nagyag, in Transilvania*, ibid., 1808, in-8°. A-G-S.

SAVARON (Jean), historien, né à Clermont, vers 1550, d'une famille honorable (1), embrassa la carrière de la magistrature, et fut pourvu, de bonne heure, de la charge de conseiller au présidial de Riom. Il la quitta pour la place de conseiller à la cour des aides de Montferrand, et acheta dans la suite celle de président et lieutenant-général de la sénéchaussée d'Auvergne, dont on le dispensa de payer en totalité la finance, à raison de son mérite. C'était un homme très-laborieux, remplissant ses devoirs avec une exactitude scrupuleuse, et trouvant, dans ses loisirs, le temps de cultiver l'histoire et les lettres. Député, par le tiers-état d'Auvergne, aux états-généraux de 1614, il s'y distingua par son éloquence et sa fermeté. Ayant été chargé de porter la parole, au nom de son ordre, dans la chambre de la noblesse, il s'éleva contre la vénalité des emplois avec beaucoup de force. Plusieurs gentilshommes furent choqués de quelques expressions qui lui étaient échappées (2), et menacèrent de l'en faire repentir: mais donna des gardes pour de sa personne; et Savaro le sens des paroles qu'on reprochées. Après la ses voulut plaider lui-même, lement, pour le maintien d honorifiques que le chapitre mont contestait aux magis présidial, et il gagna de t voix. Quoique indisposé dep que temps, il se chargea de cer l'Oraison funèbre du barc nilhac, sénéchal de Clermon en sortant de la cérémonie trouva tellement fatigué, qu le transporter chez lui; et il huit jours après, en 1622. voir la liste de ses ouvrages tome XVII des *Mémoires* de et dans le *Dictionnaire* de Outre des *Editions* des *Œ* Sidoine Apollinaire et de C Népos, avec de savantes no on citera de Savaron: I. *Le nes de Clermont, ville d'Auvergne*, Clermont, 160 Cet ouvrage est rempli de re curieuses. Pierre Durand, c à la cour des aides de Clerm donna une nouvelle édition 1662, in-fol., augmentée rentes pièces, et enrichie traits de quelques hommes d'Auvergne; elle est rare e chée. II. *De sanctis eccles nasteriis Claromonti libri notis*. Paris, 1608, in-8°. cule, dont l'auteur anony au dixième siècle, a été par Durand, dans les *Pr* l'histoire de Clermont; il l précédemment par le P. Lal

(1) Savaron a donné la généalogie de sa famille dans les *Origines de Clermont*, p. 108 et 109.

(2) Suivant Durand, la phrase qui avait excité les murmures de la noblesse est celle-ci: Rentrez dans l'honneur de vos pères, que vous avez perdu par la vénalité des offices.

(3) Les ennemis de Savaron l'accusèrent de s'approprier le travail du P. Sirmond et d'Apollinaire; mais on l'a bien justifié de ce plagiat.

nuscript., II, 707. *re les masques*, ib., *e.* éd., ibid., 1611, lomélie de saint Au- *ndis Januarii*, et du bonne contre la fête célébrait dans di- royaume IV. *Trai- luels*, avec l'édit Bel, de l'an 1406 gages de bataille), in-8°. Ces deux s et pleins de traits sur des duels était qu'il avait été dé- vingt dernières an- lettres de grace à ues qui avaient tué en champ-clos. V. *francaise*, ibid., 'est l'éloge de la va- . VI. Deux *Traités té du roi et de son* 1615, in-8°. Dans itre, il s'attache à oi tient sa couronne qu'en aucun cas, ses t être dispensés d'o- raité, dit Durand, de l'exercice, en cardinaux Duper- in 4°, qui le har- nellement, *sous des* és. » C'est peut être on doit attribuer *raité de Savaron*, e nom de Jean Le ur lequel on n'a pu un renseignement. , Savaron lui répli- re victorieuse. VII. *états-généraux, on st compris*, depui. 1605, ibid., 1615,

in-8°. Dans cet ouvrage, il se propose de montrer que depuis l'origine de la monarchie, le tiers-état a toujours été consulté sur l'administration des affaires du royaume. Il a été réimprimé en 1788, in-8°. VIII. *Traité de l'annuel et vénalité des charges*, ibid., 1615, in-8°. Cet opuscule n'a point été connu par le P. Niceron. IX. *De la sainteté du roi Clovis*, ibid., 1622, in-4°., très-rare. Cet ouvrage singulier avait paru, l'année précédente, dans les *Annales* de Belleforest; et l'abbé Lenglet-Dufresnoy l'a réimprimé dans le *Plan de l'histoire de la monarchie française*. Pierre Durand a inséré l'*Eloge* du président Savaron, précédé de son portrait, dans son édition des *Origines de Clermont*, p. 254 et suiv.: il nous apprend que ce magistrat avait laissé des *Notes* intéressantes sur Grégoire de Tours et les *Capitulaires* de Charlemagne. Son portrait fait partie du *Recueil* de Moncornet. W—s.

SAVARY (Jacques), célèbre négociant, naquit, le 22 sept. 1622, à Doué, dans l'Anjou, d'une famille noble. Ses parents, d'une branche cadette, s'étaient appliqués au commerce, et le destinèrent à cette profession. Resté jeune sous la tutelle de sa mère, femme d'un rare mérite, il vint continuer ses études à Paris, et après avoir passé quelque temps dans l'étude d'un procureur, pour s'initier à la pratique, il fut mis en apprentissage chez un marchand. Dès qu'il eut acquis les connaissances nécessaires, il se fit agréger au corps des merciers, et ayant réussi complètement dans toutes ses spéculations, il se retira des affaires, en 1658, avec une fortune assez considérable. Il avait le projet d'acheter une charge de secrétaire du roi, et de se consa-

crer entièrement aux soins qu'exigeait sa nombreuse famille; mais le surintendant Fouquet, dont il était très-connu, parvint à le faire changer de résolution, et lui donna la ferme des domaines de la couronne. La disgrace de son protecteur (*V.* Fouquet) entraîna la sienne : on ne manqua pas de prétexte pour le priver de sa charge; et il ne put jamais obtenir le remboursement des avances qu'il avait faites. En 1666, le roi déclara que son intention était de venir au secours de ceux de ses sujets qui auraient douze enfants vivants : Savary, qui se trouvait dans ce cas, et dont la fortune avait beaucoup souffert, s'empressa de justifier ses droits à la bienveillance du monarque; mais il ne retira d'autre avantage de cette démarche que de se faire connaître du chancelier Seguier, qui chercha dès-lors toutes les occasions de lui être utile. Il fut adjoint bientôt après au conseil chargé de la révision des réglements sur le commerce; et il eut la plus grande part à la fameuse ordonnance de 1673, que Pussort (*V.* ce nom) appelait ordinairement le *Code Savary*. Deux ans après, il publia le *Parfait Négociant*, ouvrage qu'il avait composé sur l'invitation des principales maisons de commerce, et qu'il eut le plaisir de voir cité dans les tribunaux comme autorité. Les consultations qu'il recevait de toutes parts sur les questions les plus épineuses, lui donnèrent les moyens de compléter son premier travail. Le contrôleur général Le Peletier chargea Savary de l'examen des comptes des domaines d'occident, avec un traitement de quatre mille livres. Des infirmités douloureuses l'affligèrent dans ses dernières années, et il mourut à Paris, le 12 octobre 1690. De dix fants qu'il avait eus, onze l curent. On a de lui : *Le Négociant* ou *Instruction pour ce qui regarde le C des marchandises de Fran pays étrangers*, Paris, 167! deuxième édition, augment 1679. — *Parères* ou *Avi seils sur les plus importa tières de commerce*, ibid. in-4°. Ce volume est la suit vrage précédent, auquel on réuni dans toutes les éditio quentes, constamment augm corrigées par Savary lui-m par ses deux fils, qui seront l l'article suivant. L'éditio récente du *Parfait Négo* celle de Paris, 1800, 2 vol mais comme elle est fort m tée, on préfère l'édition (Voy. *le Manuel du Libr* ouvrage a été traduit en alle hollandais, en anglais et e quoiqu'il ait vieilli, on pe le consulter utilement. La Savary, imprimée à la t ouvrage, en 1721, se retr les éditions postérieures. ceron en a donné l'extrai tome IX des *Mémoires des illustres*. Son *portrait* a été Edelinck, in-4°.

SAVARY des BRULO ques), fils du précéden 1657, marcha sur les tra père, et se rendit fort h la science du commerce. N le ministre Louvois, en pecteur général de la doua il dressa, pour son usage menclature alphabétique les espèces de marchandi au droit, et y joignit des succinctes. Les membres ayant eu connaissance d

gèrent Savary à le per- celle fut l'origine du *Dic- ? commerce*, ouvrage it, pour la rédaction du- ons s'associa son frère, ut pas la satisfaction de Une fluxion de poitrine 12 avril 1716, à l'âge - six ans. — Savary mon), son frère, était Il embrassa l'état ec- se distingua, dans sa son talent pour la chai- rta le prix d'éloquence française, en 1679, par sur la vraie et la fausse Il fut pourvu d'un ca- hapitre de Saint-Maur; ort de son père, il se la direction des affai- de Mantoue. Possédant ances très-variées, il e dans la rédaction du *universel de commer-* t en 1723, 2 vol. in- é par ses soins. L'ab- ourut le 23 septem- aissant un volume de , qui fut imprimé en a refondu les articles de 1741 ou 1748. Cet raduit en anglais, Lon- 2 vol. in-fol. La meil- du *Dictionnaire de* et la seule que l'on re- celle de Copenhague 759-66), 5 vol. in fol., r Cl. Philibert. L'abbé mettait un *Nouveau de commerce*; mais blié que le prospectus ET). W—s.

Nicolas), voyageur à Vitré en Bretagne, fit ion ses études au collége de Rennes. Son imagination vive et ardente, son esprit inquiet et avide de connaissances, lui inspirèrent de bonne heure le goût des voyages. Après avoir séjourné quelque temps à Paris, où il se lia avec Lemonnier, médecin de Monsieur (depuis Louis XVIII), il partit pour l'Égypte, en 1776, et y passa trois ans, occupé à étudier la langue arabe, à observer les mœurs des habitants, à rechercher et à examiner les monuments antiques. Comme la relation qu'il en a publiée n'est pas en forme de journal; qu'elle a été rédigée depuis son retour; que ses lettres même sont la plupart sans dates, et que la première ne porte que celle du 24 juillet 1777; il est impossible de le suivre dans son itinéraire, et d'en calculer la durée (1). On voit seulement qu'après quelque séjour à Alexandrie et à Rosette, il résida long-temps au Caire, d'où il fit quelques excursions à Damiette et dans les environs de la capitale; mais il ne visita point la Haute-Égypte, quoiqu'il en ait donné la description. Il revint passer quatre mois à Alexandrie, s'y embarqua en septembre 1779, parcourut pendant près de deux ans plusieurs îles de la Grèce et de l'Archipel, entre autres, celle de Crète, qu'il habita quinze mois, et sur laquelle il semble que nul autre voyageur n'a donné des détails plus précis et plus circonstanciés. De retour en France, probablement vers le milieu de 1781, il s'occupa de publier le fruit de ses recherches, et fit imprimer: I. *Le Coran traduit de l'arabe, accompagné de notes, et précédé d'un abrégé de la vie de Mahomet*, Paris, 1783,

er dans le *Recueil de l'académie.*

(1) Au commencement de cette Lettre, il se justifie du silence qu'il garde depuis trois ans, ce qui feroit croire qu'il s'étoit rendu en Égypte, en 1774, et qu'il y passa cinq ans.

de typographie arabe, par le docteur Lemon- remit au frère de l'au- ci en ayant fait hommage égislatif, où il siégeait, le Benezech en ordonna de l'impression, en 1796. Lan- rité à se charger de la correc- épreuves, en fut long-temps hé par ses fonctions et ses tra- et laissa perdre à la Gram- de Savary l'avantage de l'an- rité, à l'égard de la Grammaire erbin et de celle de M. Sil- tre de Sacy, avec laquelle surtout ne saurait la comparer. Écrite en ançais et en latin, elle est plus utile our l'arabe vulgaire que pour le lit- éral. La brièveté de la syntaxe y est compensée par de nombreux dialo- gues familiers, qui forment une des principales parties de l'ouvrage, au- quel l'éditeur a ajouté des Contes et des Chansons arabes, traduits en français par des jeunes de langue. Savary s'était occupé aussi, d'un *Dictionnaire arabe*, qui n'a jamais vu le jour.

A—T.

SAVARY (Auguste-Charles), médecin, naquit à Paris, en 1776, de parents aisés, qui lui donnèrent nne excellente éducation. Ayant per- du, en 1796, des espérances fondées de fortune, et son oncle, le docteur Jussieu, l'engageant à étudier la mé- decine, il y consentit avec peine. Il se livra cependant avec ardeur à cette étude, et se fit remarquer parmi les élèves de Bichat. Il obtint, en 1802, le premier prix de chimie médicale et de pharmacie, à l'école pratique. En 1805, il fut reçu médecin à Pa- ris, et donna pour thèse inaugurale un *Essai sur l'absorption* dans les différentes classes de corps, essai qui annonce un observateur habile et un physiologiste distingué. En 1807, il devint un des [illegible] les plus actifs de la Bibliothèq dicale, et y publia diverses ses d'ouvrages importants, ceux de Mahon, de Dumas Alibert, dans lesquelles il f de connaissances très-var chargea seul, en 1808, d tion du journal de médec gie et pharmacie, rédig ment par MM. Corvisa Boyer. Il inséra dans c longue suite d'articles sie, les calculs bilia des ovaires et autres logues. En 1813, il velle édition d'un c sur la médecine lég il fit un grand nom de changements i prit aussi, avec N re de médecine, continua jusqu' vement. Ce Di puis, sous le ct M. Brich d'en publier très-estimée. d'un grand tionnaire d sont ceux *Asphixie.* marquabl cidité q tion de *phie ur* lement borate cles d mois du n ble à épi pa a

sa satisfaction, le minis-
ma membre du conseil de
près de son ministère. Sa-
it marié avec une femme
dont il avait eu plusieurs
était médecin de son bu-
arité, vice-président de
de médecine; et il com-
jouir d'une réputation mé-
nme écrivain et comme
Le zèle qu'il mit à soigner,
isiuage du Val-de Grâce,
its atteints du typhus, lui fit
cette maladie; et il y suc-
9 mars 1814. M. Lullier-
a donné, sur sa vie, une
s-bien faite, dans le tome
Journal de médecine pour
15. N—u.

IY (François). *V.* Bre-

TANO (François-Eula-
nite, poète latin, né à Na-
657, y mourut le 23 oct.
voulut rendre son talent
employant à composer des
le botanique, qui parurent
re : *Botanicorum libri IV*,
712. La versification en est
able que peut le comporter
sujet traité didactiquement.
premier livre, il décrit
des plantes, tant à l'ex-
a l'intérieur. Ainsi, d'a-
ces de Malpighi, il passe
la racine, la tige; il décrit
ties intérieures, les diffé-
tes de vaisseaux, les fibres
eules. Dans le second, il
bourgeon, de la feuille, du
deux sexes, suivant qu'ils
res ou réunis dans la même
la faculté fécondante du
l expose ensuite la figure
s et le parti qu'en a tiré
rt pour établir sa métho-
y ajoute une planche. Dans
le troisième, il indique le lieu natal des plantes spontanées : il enseigne la manière de les cultiver; fait passer en revue les fleurs, suivant l'ordre de leur floraison; décrit les plus beaux jardins, notamment celui que possédait, à Naples, Dominici Amato, et qu'il vante beaucoup. Enfin, dans le quatrième livre, il énumère les propriétés médicales des plantes, fait adopter l'opinion qui croit que la nature a empreint chaque végétal d'une marque évidente pour indiquer clairement à l'homme l'usage qu'il en peut faire; c'est ce qu'on nomme la *signature* (*V.* Forget). On doit excuser un poète d'avoir quelquefois préféré l'idée la plus brillante à la plus solide; mais, dans les notes qui accompagnent ce poème, l'auteur, également botaniste et physicien, rétablit la vérité dans tous ses droits : il se montre bien au courant de la science telle qu'elle était alors, et il l'enrichit de quelques nouvelles observations. Entre autres, il remarque qu'en général les plantes *annuelles* ont des graines plus volumineuses que les *vivaces*. Ce Poème fut reproduit, avec une traduction italienne en vers *sciolti*, sous ce titre : *Quattro libri delle cose botaniche, colla traduzione in verso sciolto italiano di Giampietro Bergamini*, in-8°. de 511 p., avec une planche, Venise, 1749. D-p-s.

SAVÉRIEN (Alexandre), mathématicien et biographe, qui mériterait d'être mieux connu, était natif d'Arles. Il fut admis jeune dans les gardes de l'étendard à Marseille, et s'appliqua sans relâche à l'étude des mathématiques, et de la construction navale. Après avoir subi les examens d'usage, il reçut, à vingt ans, le brevet d'ingénieur de la marine. Cinq ans après, en 1745, il débuta par une

Théorie de la manœuvre pressa de pourvoir les bâtime
eaux, ouvrage dans le- chargés d'expéditions lointaines. M
cartait des principes posés le zèle de Savérien restait sans réc
guer, dans son Mémoire sur pense ; fatigué de solliciter de
ce, couronné par l'académie vancement sans l'obtenir, il
uces (*V.* Bouguer). Ce sa- mit de la place d'ingénieur,
e lui reprocha vivement; et consacra tout entier à la cultur
ien ne fit que l'aigrir davan- lettres et des sciences; mais ci
en lui soumettant les motifs te ans de travaux ne purent l
avait eus de préférer les calculs tre à l'abri du besoin. Il fut
. Bernoulli. Cette dispute l'obli- pris pour quinze-cents franc
de recourir au mathématicien la répartition des secours
lois, dont il reçut des témoigna- dés aux savants par la Co
es multipliés d'estime et de bien- tion, en 1795; et mourut pr
eillance (1). Encouragé par ses élo- qu'inconnu dans Paris, le 28
ges et ceux de quelques amis, il pu- 1805, à l'âge de quatre-vingt-c
blia, en 1747, une *Nouvelle Théo-* ans. Indépendamment des ouv
rie de la Mâture; et en 1750, l'*Art* déjà cités, il en a publié un
de mesurer sur mer le sillage du nombre, dont on trouve les
vaisseau. Dans ce dernier écrit, après dans les *Siècles* de Desessar
avoir rappelé tous les moyens em- *France littéraire* de M. E
ployés par les anciens et les moder- principaux sont: I. *Dictio*
nes pour déterminer la marche d'un *versel de Mathématiques*
bâtiment, il proposa deux machines *sique*, Paris, 1753, 2
de son invention qui lui paraissaient avec 101 pl. II. *Diction*
moins défectueuses (2). Il y montre *que, théorique et pratiq*
en passant l'utilité d'une académie de ibid., 1758; 2e. édit.
marine, et celle d'un journal unique- in-8o. Dans la préface
ment destiné à recueillir les décou- clare qu'il a beauc
vertes et les faits, relatifs à la naviga- remarques de Le
tion. L'académie de marine fut éta- ce nom), pour
blie, deux ans après, à Brest; et le ouvrage; mais il
journal eut lieu par la suite; mais le dé de Villehuet
privilége n'en fut point accordé à dans son *Manue*
Savérien. En 1752, il mit au jour grand nombre
le *Traité des Instruments propres tionnaire de*
à observer sur mer; on y trouve la source où
la description d'un octant à simple ment. III. *Hist*
réflexion et à lunette, qu'il venait *anciens*; ibid.
de faire exécuter, et dont le gouver- Cette compil
nement, sur le rapport du marquis cherches éte
de La Galissonière et de Bellin, s'em- sances varié
que d'éléga
ouvrage a
Histoire
nes, 176
vol., ave

(1) Savérien a publié deux *Lettres* de Bernoulli, dans la vie de ce savant, *Histoire des philosophes modernes*, tom. IV.

(2) On en trouvera la description dans l'art. *Sc.* Dictionnaire de Marine.

s la manière du crayon
. François, XV, 489).
hant de cette Histoire, dit
batier, quelques digres-
les, certains détails minu-
nettant plus de correction,
et de précision dans le
iteur eût pu la rendre en-
digne du succès dont elle
Histoire des Progrès de
main dans les sciences
, dans les sciences intel-
, et *dans les sciences*
1766-78, in 8°., 4 vol.
ge, dit le même critique,
yle plus précis et plus soi-
érudition mieux dirigée,
herches plus savantes et
entées. On doit à Savérien
lu *Traité des Fluxions*,
rin. 1749; et celle du
ire d'Architecture de Da-
5, avec des additions. On
n portrait à la tête de
les Philosophes modernes,
ux formats. W—s.

Y (Roland), peintre de
naquit à Courtrai, en
ut élève de son père, Jac-
y, artiste médiocre, qui
a peindre des animaux,
x et des poissons. Il avait
né, qui peignait en détrem-
id étudia ce genre; mais
t trop borné, il s'adonna
, dans lequel il acquit une
putation. L'empereur Ro-
ant vu un de ses tableaux,
ste à son service, et l'en-
le Tyrol, copier les sites
remarquables de cette con-
ry resta occupé de ce tra-
il de six ans, et revint avec
mille esquisses et un nom-
mbre dessins terminés tout à la plume et
d'un simple clair-obscur et
qui lui servirent, par la suite, dans tous les tableaux qu'il peignit. Il orna la galerie impériale de Prague, d'une suite de *Vues*, qui ont été gravées par Gilles Sadeler. Une de ses plus belles productions est un paysage d'une étendue immense de pays, dans lequel il a représenté *Saint Jérôme dans le désert*, et qui a été gravé par Isaac Major, élève de Sadeler, qui le publia. On vante encore deux de ses tableaux, dont le premier a pour sujet : *Orphée qui attire les animaux* aux sons de sa lyre; et le second : *Une forêt remplie de chevaux sauvages*. On admire dans ce dernier les mouvements, les allures et la vivacité indomptée de ces animaux. Le Musée du Louvre possédait quatre tableaux de ce peintre, qui ont été rendus en 1815. Le premier représentait *Adam et Ève dans le Paradis terrestre;* il appartenait à la Prusse. Les trois autres, dont les sujets étaient : 1°. *Un Paysage avec des sciеurs de bois*; 2°. *Jésus-Christ sur le Mont Thabor*; 3°. *La Création*, tableau peint sur cuivre, ont été repris par l'Autriche. Les sujets qu'il traitait de préférence étaient des *Sites du Nord*, des *Rochers*, d'*énormes Chutes d'eau ornées de sapins*. Ses idées sont grandes, ses distributions agréables, ses oppositions bien entendues et rendues avec art. Il dessinait avec esprit et talent les petites figures d'hommes et d'animaux, dont il enrichissait ses compositions; et son exécution avait le fini de celle de Paul Brill et de Breughel de velours. Cependant, quelques-unes de ses productions ne sont pas exemptes de sécheresse, et la couleur bleue y domine un peu trop. Après la mort de l'empereur Rodolphe, Savery revint en 1613 à Utrecht, où il

de la suite et liaison de tous
s et sciences. Savigny en a em-
é l'idée de ses *Tableaux*, qu'il
blia qu'en 1587; et suivant une
de Mercier de Saint-Léger,
ron revit l'ouvrage de Savigny,
composa même la seizième ta-
ui concerne la théologie. Voyez
ote très-curieuse sur Savigny,
a troisième édition du *Manuel*
raire. On a le portrait de Sa-
, debout, présentant son livre
e de Nevers. W—s.

VILE Henri), savant anglais,
30 nov. 1549, à Bradley, dans
kshire, acheva ses études à l'uni-
é d'Oxford, où il reçut, en
, le degré de maître-ès-arts.
preuves de talent qu'il avait don-
lui méritèrent, en 1575, l'hon-
d'être élu procureur (*proctor*)
université; l'année suivante, il
ontinué dans cette charge, et
t l'autorisation de donner des
s. Dans le dessein de perfec-
er ses connaissances, il fit, en
, un voyage en France et dans
ays-Bas. A son retour en An-
rre, il fut choisi pour enseigner
ec et les mathématiques à la
Élisabeth, qui lui témoigna
is lors beaucoup de bienveillan-
fut, en 1585, nommé principal
ll ge de Merton; et, en 1596,
gnit à cette dignité celle de pre-
du collége d'Éton, où il plaça
bles professeurs. On dit que
excessive sévérité le rendait
reux des étudiants. Le roi Jac-
Ier., instruit du mérite de Sa-
, se proposait de l'élever aux
miers emplois; mais il les refusa
, et se contenta du titre de che-
er, que ce prince lui conféra
le château de Windsor, en
4. La même année, il eut le
grin de perdre son fils; et comme
il ne lui restait aucun espoir d'avoir un héritier de son nom, il résolut de consacrer une partie de sa fortune à l'avancement des lettres. Outre la belle édition grecque des *Œuvres* de saint Chrysostome, qu'il fit imprimer à ses frais (*Voyez* Chrysostome, VIII, 505), et pour laquelle il dépensa, dit-on, huit mille livres sterling (environ 192,000 fr.), il fonda deux nouvelles chaires à l'académie d'Oxford, l'une de géométrie, et l'autre d'astronomie, dont il pourvut Henri Briggs et Jean Bainbridge, deux hommes très-distingués, chacun dans sa partie (1). Savile mourut le 19 février 1622, au collége d'Éton, et fut inhumé près de son fils, dans la chapelle, où sa veuve lui fit élever un tombeau magnifique. Il était membre de la société des Antiquaires. Indépendamment de l'édition des *Œuvres* de saint Chrysostome, dont on vient de parler (2), on doit à Savile celle du traité de Th. Bradwardin: *De causâ Dei contra Pelagium* (*Voy.* Bradwardin, V, 464). Il a traduit en anglais l'*Histoire* de Tacite, avec la *Vie d'Agricola*, et y a joint des Notes savantes et un traité sur la *Milice des Romains*. Ce traité, tra-

(1) La chaire de géométrie, fondée par Savile, a été occupée par des professeurs d'un grand mérite, Wren, Wallis, Halley, Dav. Gregory, Keill, Bradley, Bernby, etc. Savile enrichit encore l'université d'Oxford, d'une fonte de caractères grecs pour son imprimerie, et de plusieurs livres et manuscrits précieux conservés dans la bibliothèque Bodléienne.

(2) Bien qu'elle soit exempte, dit Rich. Simon, des fautes grossières qui sont dans les éditions de Venise et de Heidelberg, elle n'est pas si exacte que quelques-uns le prétendent, elle peut être redressée en plusieurs endroits sur les éditions de Paris et de Commelin, et c'est ce que le P. Labbe a très-bien remarqué dans sa *Dissertation* sur les écrivains ecclésiastiques. D'ailleurs, ajoute-t-il, cette édition qui est toute grecque, ne peut être à l'usage d'une infinité de personnes, et c'est pour cela qu'elle n'a pas eu grand cours parmi nous, si l'on excepte quelques savants de qui elle est fort estimée, aussi bien que des Grecs, qui admirent ce beau recueil. Voyez *Lettres choisies de R. Simon*, I, 108.

duit en latin, par Marq. Freher, a été imprimé séparément, Heidelberg, 1601, in-8°., et à la suite des *Notes*, trad. par Isaac Gruter, Amsterdam, 1649, in-12. Cette édition, sortie des presses des Elzevirs, est recherchée. On doit encore à Savile: I. *Rerum Anglicarum scriptores post Bedam præcipui*, Londres, 1596, in-fol.; Francfort, 1601, même form.: la première édition est très-rare; on recherche encore la seconde, quoiqu'elle soit déparée par de nombreuses fautes typographiques. Ce recueil contient les *Chroniques* de Guill. de Malmesbury, Henri de Huntingdon, Roger Hoveden, Ethelwerd, Ingulphe, etc. Savile y a joint: *Fasti regum et episcoporum Angliæ usque ad Wilhelmum Seniorem.* II. *Oratio coram reginá Elizabethá Oxoniæ habita, anno* 1592; ce discours n'a été publié qu'en 1658, par Thom. Barlow, Oxford, in-4°. Jean Lamphire l'a inséré dans la *Monarchia Britannica*, 1681, in-8°. III. *Prælectiones XIII, in principium elementorum Euclidis*, Oxford, 1621, in-4°. Savile a laissé plusieurs manuscrits, entre autres des *Notes* sur l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, dont Henri de Valois a fait usage dans son édition. On peut consulter Ant. Wood, *Hist. univ. Oxoniensis;* les *Mémoires* de Niceron, tom. XVI, et le *Dictionnaire* de Chaufepié. — Un autre Henri SAVILE, surnommé le *Long*, qui tirait son origine et probablement son nom, de Shawill en Yorkshire, fut médecin, chimiste, mathématicien et antiquaire, voyagea en Italie, en Allemagne, etc., et mourut à Londres, âgé de quarante-neuf ans, le 29 avril 1617. Il avait confié à Camden, pour la publier, une copie fort soignée de la Chronique d'Asser, moine de Saint-David, qui fut imprimée en 1602, et reparut en 1691, par les soins de Th. Gale. W—s.

SAVILE (SIR GEORGE), marquis d'Halifax, écrivain et homme d'état distingué, mais d'un caractère plus qu'équivoque, descendait d'une ancienne famille du comté d'York, et naquit vers 1630. Il était fils de sir William Savile, et d'Anne, fille de Thomas Coventry, lord garde du grand sceau. A la mort de son père, il succéda au titre de baronet, que celui-ci avait porté. La fortune du jeune Savile, son nom, son mérite, son attachement et celui de ses ancêtres à la famille des Stuarts, lui ouvrirent la route des honneurs, à la restauration de Charles II (mai 1660). Ce monarque l'éleva d'abord au rang de pair d'Angleterre, sous le titre de vicomte Halifax, et l'admit dans son conseil privé au mois d'avril 1672. Chargé au mois de juin suivant d'une mission diplomatique en Hollande, il fut traversé dans cette négociation par le duc de Buckingham et par le comte d'Arlington, qui lui avaient été donnés pour co-plénipotentiaires, et il fut obligé de revenir en Angleterre sans avoir obtenu aucun succès. La chaleur qu'il mit dans la discussion du bill de non-résistance (*non-resisting-test bill*), qui avait été proposé, en 1675, pour prévenir les progrès de l'esprit républicain, et la manière énergique avec laquelle il se prononça contre le bill de tolérance, lui firent perdre la place qu'il occupait au conseil; il y rentra cependant, en 1679, par suite du changement survenu dans le ministère. Les chefs du parti Whig, excités par Shaftesbury, proposèrent au parlement un bill pour ex-

e duc d'York de la couronne. l, rédigé dans les termes les plus nts, fut combattu par Halifax, ue ce ministre fût loin d'être le an du duc d'York. Mais il pen- ue le résultat immédiat de cette ion devait être le bouleverse- le la monarchie, et la création ouvernement électif, ou plutôt république. Un semblable ar- nt pouvait paraître au moins ordinaire dans la bouche d'Ha- qui ne cessait de tourner en le le système de l'hérédité des et qui répétait souvent, en yant une comparaison assez le, qu'il ne connaissait per- qui choisit un cocher pour r sa voiture, uniquement parce père de cet individu avait été n cocher. Mais en condamnant d'exclusion, le vicomte Hali- roposa de mettre à l'autorité e, lorsque la couronne lui par- rait, des limites telles qu'il t apporter de changement dans se et dans l'état. Ce prince nt eu, par exemple, aucun oir sur les matières ecclesiasti- ni la disposition du trésor pu- ni le droit de faire la paix ou rre, qui auraient été confiés aux chambres du parlement. A la du roi elles devaient continuer ajournement, et prendre les de l'administration. Le conseil visé sur les importantes ques- qui résultaient du projet d'Hali- le fit adopter aux comtes d'Es- de Sunderland; mais Shaftesbu- montra fort opposé. Les débats t très-violents dans la chambre ommunes où le bill fut néan- s adopté, malgré l'opposition arti de la cour; mais il aucune suite, parce que les le rejetèrent. La conduite que Halifax avait tenue dans cette circonstance, irrita tellement la chambre basse, qu'elle l'accusa d'être un partisan du *papisme*, et l'ennemi du roi et de la nation, dans une requête qu'elle adressa à Charles II, pour demander son renvoi du conseil; mais ce ministre exerçait, à cette époque, une si grande influence sur l'esprit du roi, qu'il obtint la dissolution de la chambre et le titre de comte. Le bill d'exclusion ayant été représenté en 1680, Halifax le combattit encore, et déploya beaucoup de talent dans cette discussion. Ce bill, adopté par les Communes, fut rejeté par les pairs, ainsi qu'il l'avait déjà été l'année précédente. Charles II étant tombé malade au mois d'août de cette année (1680), Halifax fut un des ministres qui conseillèrent à ce prince de mander secrètement auprès de lui le duc d'York, qui n'arriva qu'après le rétablissement de la santé de son frère. S'étant aperçu que ce service ne lui avait pas fait obtenir la confiance du duc, et que le roi lui-même montrait peu d'égards pour lui, il se retira de l'administration, avec Essex et Temple. Au mois d'août 1682, le roi, qui désirait donner de la force à son conseil, y rappela, avec le titre de garde-du-sceau-privé, Halifax, qu'il avait élevé auparavant au rang de marquis. C'était une excellente acquisition, car Halifax joignait à un profond génie une grande capacité pour le maniement des affaires publiques. Il était en outre considéré comme le chef de ce petit corps d'individus auxquels on avait donné le sobriquet de *trimmers* [1], parce qu'ils affectaient de conserver une exacte neutralité

[1] *Trimmer* a une signification propre, celui qui tient entre deux cordes.

duit en latin, par Marq. Freher, a été imprimé séparément, Heidelberg, 1601, in-8°., et à la suite des *Notes*, trad. par Isaac Gruter, Amsterdam, 1649, in-12. Cette édition, sortie des presses des Elzevirs, est recherchée. On doit encore à Savile: I. *Rerum Anglicarum scriptores post Bedam præcipui*, Londres, 1596, in-fol.; Francfort, 1601, même form.: la première édition est très-rare; on recherche encore la seconde, quoiqu'elle soit déparée par de nombreuses fautes typographiques. Ce recueil contient les *Chroniques* de Guill. de Malmesbury, Henri de Huntingdon, Roger Hoveden, Ethelwerd, Ingulphe, etc. Savile y a joint: *Fasti regum et episcoporum Angliæ usque ad Wilhelmum Seniorem.* II. *Oratio coram reginá Elizabethá Oxoniæ habita, anno* 1592; ce discours n'a été publié qu'en 1658, par Thom. Barlow, Oxford, in-4°. Jean Lamphire l'a inséré dans la *Monarchia Britannica*, 1681, in-8°. III. *Prælectiones XIII, in principium elementorum Euclidis*, Oxford, 1621, in-4°. Savile a laissé plusieurs manuscrits, entre autres des *Notes* sur l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe, dont Henri de Valois a fait usage dans son édition. On peut consulter Ant. Wood, *Hist. univ. Oxoniensis;* les *Mémoires* de Niceron, tom. XVI, et le *Dictionnaire* de Chaufepié. — Un autre Henri SAVILE, surnommé le *Long*, qui tirait son origine et probablement son nom, de Shawill en Yorkshire, fut médecin, chimiste, mathématicien et antiquaire, voyagea en Italie, en Allemagne, etc., et mourut à Londres, âgé de quarante-neuf ans, le 29 avril 1617. Il avait confié à Camden, ir la publier, une copie fort soi-

gnée de la Chronique d'Asser ne de Saint-David, qui fut im en 1602, et reparut en 169 les soins de Th. Gale. W

SAVILE (SIR GEORGE), n d'Halifax, écrivain et homn tat distingué, mais d'un ca plus qu'équivoque, descendai ancienne famille du comté d et naquit vers 1630. Il était sir William Savile, et d' fille de Thomas Coventry, lo de du grand sceau. A la m son père, il succéda au titre ronet, que celui-ci avait po fortune du jeune Savile, son son mérite, son attachement lui de ses ancêtres à la fami Stuarts, lui ouvrirent la ro honneurs, à la restauration d les II (mai 1660). Ce que l'éleva d'abord au rang d'Angleterre, sous le titre comte Halifax, et l'admi son conseil privé au mois 1672. Chargé au mois de ju vant d'une mission diplomat Hollande, il fut traversé dan négociation par le duc de Bu ham et par le comte d'Arlingt lui avaient été donnés pour nipotentiaires, et il fut oblig venir en Angleterre sans av tenu aucun succès. La chale mit dans la discussion du non-résistance (*non-resistin bill*), qui avait été proposé, en pour prévenir les progrès de républicain, et la manière én avec laquelle il se prononça le bill de tolérance, lui firent la place qu'il occupait au con y rentra cependant, en 167 suite du changement survenu le ministère. Les chefs du parti excités par Shaftesbury, pr rent au parlement un bill po

: duc d'York de la couronne. .rédigé dans les termes les plus its, fut combattu par Halifax, e ce ministre fût loin d'être le n du duc d'York. Mais il pen- e le résultat immédiat de cette on devait être le bouleverse- e la monarchie, et la création ouvernement électif, ou plutôt republique. Un semblable ar- t pouvait paraître au moins rdinaire dans la bouche d'Ha- qui ne cessait de tourner en e le système de l'hérédité des et qui répétait souvent, en rant une comparaison assez :, qu'il ne connaissait per- qui choisit un cocher pour sa voiture, uniquement parce père de cet individu avait été cocher. Mais en condamnant d'exclusion, le vicomte Hali- oposa de mettre à l'autorité , lorsque la couronne lui par- ait, des limites telles qu'il apporter de changement dans e et dans l'état. Ce prince it eu, par exemple, aucun ir sur les matières ecclesiasti- ni la disposition du trésor pu- n le droit de faire la paix ou re, qui auraient été confiés aux chambres du parlement. A la lu roi elles devaient continuer ajournement, et prendre les le l'administration. Le conseil isé sur les importantes ques- ui résultaient du projet d'Hali- le fit adopter aux comtes d'Es- le Sunderland; mais Shaftesbu- montra fort opposé. Les débats très-violents dans la chambre ommunes où le bill fut néan- adopté, malgré l'opposition arti de la cour; mais il aucune suite, parce que les le rejetèrent. La conduite que Halifax avait tenue dans cette circonstance, irrita tellement la chambre basse, qu'elle l'accusa d'être un partisan du *papisme*, et l'ennemi du roi et de la nation, dans une requête qu'elle adressa à Charles II, pour demander son renvoi du conseil; mais ce ministre exerçait, à cette époque, une si grande influence sur l'esprit du roi, qu'il obtint la dissolution de la chambre et le titre de comte. Le bill d'exclusion ayant été représenté en 1680, Halifax le combattit encore, et déploya beaucoup de talent dans cette discussion. Ce bill, adopté par les Communes, fut rejeté par les pairs, ainsi qu'il l'avait déjà été l'année précédente. Charles II étant tombé malade au mois d'août de cette année (1680), Halifax fut un des ministres qui conseillèrent à ce prince de mander secrètement auprès de lui le duc d'York, qui n'arriva qu'après le rétablissement de la santé de son frère. S'étant aperçu que ce service ne lui avait pas fait obtenir la confiance du duc, et que le roi lui-même montrait peu d'égards pour lui, il se retira de l'administration, avec Essex et Temple. Au mois d'août 1682, le roi, qui desirait donner de la force à son conseil, y rappela, avec le titre de garde-du-sceau-privé, Halifax, qu'il avait élevé auparavant au rang de marquis. C'était une excellente acquisition, car Halifax joignait à un profond génie une grande capacité pour le maniement des affaires publiques. Il était en outre considéré comme le chef de ce petit corps d'individus auxquels on avait donné le sobriquet de *trimmers* (1), parce qu'ils affectaient de conserver une exacte neutralité

(1) *Trimmer* signifie proprement celui qui nage entre deux eaux.

entre tous les partis qui divisaient l'Angleterre. Après la découverte de la conspiration de *Rye-House*, dont Hume regarde la réalité comme incontestable, et l'exécution de lord Russel, d'Algernon Sidney, etc., le parti royaliste poursuivit avec une grande rigueur tous ses adversaires, dont plusieurs furent condamnés à diverses peines. Le duc de Monmouth, impliqué dans la conspiration, avait pris le parti de se cacher. Ce fut dans ces circonstance qu'Halifax, qui commençait à craindre que le parti qu'il appelait exagéré n'acquît une trop grande prépondérance, ménagea, entre Monmouth et le roi une réconciliation qui ne fut pas de longue durée (*Voyez* Monmouth). Lorsque Jacques II monta sur le trône (février 1685), ce prince ne changea point les principaux officiers de la couronne, quoiqu'ils fussent protestants; et non-seulement il nomma le marquis d'Halifax président du conseil, mais lorsque celui-ci voulut excuser quelques-unes des opinions qu'il avait soutenues sous le dernier règne, le roi l'interrompit en lui disant « que de toute sa conduite, il ne se rappellerait que son opposition énergique au bill d'exclusion. » Comme il avait depuis refusé son consentement au rappel des actes du *test*, et s'était prononcé avec chaleur contre les mesures de la cour, le roi exigea de lui sa démission, en 1686, en lui disant que, quoiqu'il n'eût pas oublié ses services passés, il se voyait obligé de l'éloigner de ses conseils, où il était résolu de conserver l'unanimité. Lorsque le prince d'Orange eut débarqué en Angleterre, à la tête d'une armée hollandaise, le roi, à qui la défection de plusieurs de ses sujets et de sa propre fille, avait inspiré des craintes sérieuses, envoya Halifax, Nottingham et Godolphin, pour traiter avec son gendre; et celui-ci les renvoya avec des propositions assez dures. Jacques refusa de les accepter, et s'embarqua pour la France. Les lords qui se trouvaient à Londres, s'assemblèrent alors à l'hôtel-de-ville, sous la présidence d'Halifax, et prirent, dans cette extrémité, des mesures pour assurer le salut de l'état. Les vents contraires ayant forcé Jacques II de relâcher à Feversham, et la populace s'étant opposée à son départ, Halifax fut un des plus actifs à presser son souverain de retourner dans sa capitale; et par une contradiction difficile à expliquer, et peu honorable pour ce seigneur, lorsque Jacques II fut rentré dans le palais de ses pères, Halifax accepta, avec le comte de Shrewsbury et lord Delamere, l'odieuse commission de lui signifier, au nom du prince d'Orange, l'ordre d'en sortir de nouveau, et de se retirer à Hull. Dans le parlement, ou plutôt dans la *Convention* (2) qui s'assembla après que le départ du roi fut connu, Halifax choisi pour orateur de la chambre haute, soutint avec vigueur la motion qui tendait à déclarer le trône vacant, et à établir la souveraineté dans les personnes réunies du prince et de la princesse d'Orange. Cette motion ayant été adoptée, ce fut lui qui fit, le 22 février 1689, au nom des pairs et des communes, une offre solennelle de la couronne aux deux époux. Il obtint de nouveau le poste de secrétaire du sceau privé; mais, dans la session qui suivit l'avénement de Guillau-

(2) Le parlement qui s'était réuni à la restauration de Charles II, avait pris la même dénomination, pour exprimer qu'il était assemblé sans qu'on eût suivi les formes ordinaires et légales.

e enquête sur les procès
sel, d'Algernon Sidney et
conspirateurs de *Rye-*
nt été ordonnée, Halifax,
rtie du conseil, en 1683,
la cour, et montra une
tres prononcée contre les
gouvernement, jusqu'à sa
e en 1695. On voit d'après
avons rapporté du mar-
ix, qu'il était fort incons-
tique, peu scrupuleux, et
pes arrêtés. Doué d'une
brillante, d'un esprit fin
et très enclin à la satire,
mais résister au désir de
son mot, même dans la
les affaires les plus sé-
comme il lança fréquem-
arcasmes contre la reli-
sa pour un athée. L'évê-
qui l'avait connu parti-
le justifie à ce sujet.
auteur de plusieurs écrits
s par leur élégance. I.
l'un Trimmer: Personne
en état que lui de pein-
lable caractère, puisque
n propre. II. *Avis à une*
Anatomie d'un Equiva-
Lettre à un Dissident,
use déclaration d'indul-
par Sa Majesté. V. *Une*
1694. VI. *Maximes*
s ces Opuscules furent
primés en 1704, in 8°.;
1717, une 3e. édition
blia depuis, sous le nom
VII. *Caractère du roi*
auquel on a joint les
Etat, etc., 1750, in-8°.
tère de l'évêque Burnet,
a suite de l'*Histoire de*
par ce prélat. IX. *Ob-*
istoriques sur les règnes
I, II, III, et de Ri-
avec des remarques sur
leurs fidèles conseillers, et sur leurs faux favoris, 1689. Il laissa aussi des Mémoires de son temps, extraits d'un journal où il avait inscrit jour par jour les conversations qu'il avait eues avec Charles II et avec les hommes les plus distingués de l'époque. Il fut fait deux copies de ces Mémoires, dont l'une tomba entre les mains de Daniel, comte de Nottingham, et fut détruite par lui. L'autre échut à Lady Burlington, petite-fille du marquis, et resta longtemps en sa possession; mais Pope, suivant ce que dit lord Orford à M. Malone, ayant trouvé, en parcourant ces Mémoires, que les catholiques y étaient représentés sous des couleurs défavorables, décida cette dame à les brûler. D—z—s.

SAVINE (Charles Lafont de), évêque de Viviers, né à Embrun, le 17 février 1742, fut destiné par sa famille à l'état ecclésiastique, et devint grand-vicaire de Mende. Nommé à l'évêché de Viviers, il fut sacré le 26 juillet 1778, et assista à l'assemblée du clergé de 1782; il avait été de celle de 1765, quoiqu'il ne fût pas encore prêtre (1). La révolution le précipita dans des écarts fort extraordinaires. En 1791, il remit la démission de son évêché aux électeurs du département, afin, disait-il, de les faire rentrer dans leurs droits; ayant prêté le serment, il fut élu de nouveau, et ne s'intitula plus qu'évêque de l'Ardèche. Dans un *Examen des principes de la constitution civile du clergé*, il établissait que tout évêque et tout prêtre pouvait exercer son ministère partout. Le P. Lambert publia, contre

(1) Cela ne l'empêchait pas de s'occuper alors de poésies [illegible], et il fut, en effet, avec M. de Messine, éditeur du poème de *Narcisse dans l'île de Vénus* (V. MALFILATRE).

entre tous les partis qui divisaient l'Angleterre. Après la découverte de la conspiration de *Rye-House*, dont Hume regarde la réalité comme incontestable, et l'exécution de lord Russel, d'Algernon Sidney, etc., le parti royaliste poursuivit avec une grande rigueur tous ses adversaires, dont plusieurs furent condamnés à diverses peines. Le duc de Monmouth, impliqué dans la conspiration, avait pris le parti de se cacher. Ce fut dans ces circonstance qu'Halifax, qui commençait à craindre que le parti qu'il appelait exagéré n'acquît une trop grande prépondérance, ménagea, entre Monmouth et le roi une réconciliation qui ne fut pas de longue durée (*Voyez* Monmouth). Lorsque Jacques II monta sur le trône (février 1685), ce prince ne changea point les principaux officiers de la couronne, quoiqu'ils fussent protestants; et non-seulement il nomma le marquis d'Halifax président du conseil, mais lorsque celui-ci voulut excuser quelques-unes des opinions qu'il avait soutenues sous le dernier règne, le roi l'interrompit en lui disant « que de toute sa conduite, il ne se rappellerait que son opposition énergique au bill d'exclusion. » Comme il avait depuis refusé son consentement au rappel des actes du *test*, et s'était prononcé avec chaleur contre les mesures de la cour, le roi exigea de lui sa démission, en 1686, en lui disant que, quoiqu'il n'eût pas oublié ses services passés, il se voyait obligé de l'éloigner de ses conseils, où il était résolu de conserver l'unanimité. Lorsque le prince d'Orange eut débarqué en Angleterre, à la tête d'une armée hollandaise, le roi, à qui la défection de plusieurs de ses sujets et de sa propre fille, avait inspiré des craintes sérieuses, envoya Halifax, Nc gham et Godolphin, pour t avec son gendre; et celui-ci le voya avec des propositions ass res. Jacques refusa de les accep s'embarqua pour la France. Les qui se trouvaient à Londres, semblèrent alors à l'hôtel-de- sous la présidence d'Halifax, rent, dans cette extrémité, des res pour assurer le salut de Les vents contraires ayant Jacques II de relâcher à F ham, et la populace s'étant o à son départ, Halifax fut plus actifs à presser son sou de retourner dans sa capit par une contradiction difficil pliquer, et peu honorable p seigneur, lorsque Jacques II f tré dans le palais de ses pères fax accepta, avec le comte de S bury et lord Delamere, l' commission de lui signifier, a du prince d'Orange, l'ordr sortir de nouveau, et de se à Hull. Dans le parlement, ou dans la *Convention* (2) qui s' bla après que le départ du connu, Halifax choisi pour de la chambre haute, soutit vigueur la motion qui tendai clarer le trône vacant, et à la souveraineté dans les per réunies du prince et de la pr d'Orange. Cette motion aya adoptée, ce fut lui qui fit, le 22 1689, au nom des pairs et de munes, une offre solennelle de ronne aux deux époux. Il ob nouveau le poste de secréta sceau privé; mais, dans la qui suivit l'avénement de G

(2) Le parlement qui s'était réuni à la tion de Charles II, avait pris la même dé pour exprimer qu'il était assemblé sans suivi les formes ordinaires et légales.

une enquête sur les procès
lussel, d'Algernon Sidney et
es conspirateurs de *Rye*-
ayant été or lonnée, Halifax,
t partie du conseil, en 1683,
de la cour, et montra une
n très prononcée contre les
lu gouvernement, jusqu'à sa
ivée en 1695. On voit d'après
es avons rapporté du mar-
lifax, qu'il était fort incons-
olitique, peu scrupuleux, et
uelques arrêtés. Doué d'une
ion brillante, d'un esprit fin
t, et très enclin à la satire,
jamais résister au désir de
n bon mot, même dans la
n des affaires les plus sé-
et comme il lança fré quem-
sarcasmes contre la reli-
passa pour un athée. L'évê-
et, qui l'avait connu particu-
, le justifie à ce sujet,
st auteur de plusieurs écrits
dles par leur élégance. I.
e d'un Trimmer : Personne
is en effet que lui de peint
ul le caractère, puisque
son propre. II. *Avis à une*
Fa[illegible]*ille*. III. *Lettre d'un Epicu-*
rien. IV. *Lettre à un Dissident*,
sur la déclaration d'indul-
gence [illegible] *Sa Majesté*. V. *Une*
[illegible]. VI. *Maximes*

Tous ces Opuscules furent
imprimés en 1704, in-8°. ;
, en 1717, une 3e. édition
a publia depuis, sous le nom
; VII. *Caractère du roi*
II, auquel on a joint les
s d'Etat, etc., 1750, in-8°.
aractère de l'évêque Burnet,
à la [illegible] *l'Histoire de*
ps, [illegible] IX. *Ob-*
s hi[illegible] *règnes*
rd [illegible] *de Hi-*
[illegible] *sur*

leurs fidèles conseillers, et sur leurs faux favoris, 1689. Il laissa aussi des Mémoires de son temps, extraits d'un journal où il avait inscrit jour par jour les conversations qu'il avait eues avec Charles II et avec les hommes les plus distingués de l'époque. Il fut fait deux copies de ces Mémoires, dont l'une tomba entre les mains de Daniel, comte de Nottingham, et fut détruite par lui. L'autre échut à Lady Burlington, petite-fille du marquis, et resta longtemps en sa possession ; mais Pope, suivant ce que dit lord Orford à M. Malone, ayant trouvé, en parcourant ces Mémoires, que les catholiques y étaient représentés sous des couleurs défavorables, déchira cette dame à les brûler. D—z—s.

SAVINE (Charles Lafont de), évêque de Viviers, né à Embrun, le 17 février 1742, fut destiné par sa famille à l'état ecclésiastique, et devint grand-vicaire de Meaux. Nommé à l'évêché de Viviers, il fut sacré le 16 juillet 1778, et assista à l'assemblée du clergé de 1782 ; il avait été de celle de 1765, quoiqu'il ne fût pas encore prêtre (1). La révolution le précipita dans des écarts fort extraordinaires. En 1791, il remit la démission de son évêché aux électeurs du département, afin, disait-il, de les faire rentrer dans leurs droits ; ayant prêté le serment, il fut élu de nouveau, et ne s'intitula plus qu'évêque de l'Ardèche. Dans un *Examen des principes de la constitution civile du clergé*, il établissait que tout évêque et tout [illegible] pouvait exercer son minis[illegible] tout. Le P. Lamblert pub[illegible]

(1) Cela ne l'empêcha[illegible] de publier [illegible] Mémoire, [illegible] de Vivarais (F. M[illegible]

cet *Examen* et contre quelques autres écrits du prélat, quatre Lettres où il relevait ses erreurs avec force Une *Instruction pour les habitants de la campagne*, présentait des assertions plus étranges encore, et fut réfutée par l'auteur des *Nouvelles ecclésiastiques* (1792), qui feignit de croire qu'elle n'était pas de M. de Savine; c'était une déclamation contre les vœux de religion. Peu après, il lui tomba dans l'esprit de sacrer évêques deux de ses curés, et le 24 juin 1792, il conféra l'ordination épiscopale aux sieurs Chaussi et Perbost: le dernier se maria depuis. L'évêque prononça un discours dans cette cérémonie, et dit, entre autres, aux deux curés qu'ils avaient désormais autant de pouvoir que lui, *à la réserve du reste de privilége que lui accordait la nouvelle constitution, et qui vraisemblablement allait bientôt finir avec elle.* Il prêta aussi son ministère pour sacrer les évêques constitutionnels de Vaucluse et de l'Isère. Les abjurations scandaleuses qui éclatèrent dans la Convention, trouvèrent en lui un imitateur: le 1er. décembre 1793, il vint prononcer, devant le conseil d'administration du département, un discours rempli de blasphèmes, et là, se dépouillant honteusement de ses ornements pontificaux, il livra sa crosse, ses mitres, sa croix, son calice, son vase pour les saintes huiles, etc. Obligé de se retirer à Embrun, sa patrie, il voulut acheter sa tranquillité par une seconde abjuration; mais tous ces actes de soumission ne purent empêcher qu'il fut envoyé prisonnier à la Conciergerie à Paris. Rendu à la liberté après le 9 thermidor, il prouva que l'adversité ne l'avait pas ch[illegible] on avait cru devoir prendre des mesures pour l'administration spirituelle de son diocèse, et M. Daviau, archevêque de Vienne, et son métropolitain, en avait été chargé, par commission spéciale du saint siége. M. de Savine conseillait à ceux qui admettaient le principe de la juridiction, de s'adresser à l'archevêque, reconnaissant que lui-même n'avait pas de juridiction proprement dite. Telle était son opinion en 1795 et en 1796; mais en 1797, ce ne fut plus la même chose. Il voulut reprendre la conduite du diocèse qu'il avait abandonné, s'éleva contre le pape, contre l'archevêque de Vienne, et dénonça même, après le 18 fructidor, les membres du conseil établi par M. Daviau. Le 11 octobre 1797, il s'avisa d'adresser aux citoyens de l'Ardèche une déclaration où il annonçait que tous les prêtres pouvaient absoudre partout et toute sorte de fidèles, et qu'ils avaient tous les pouvoirs. Enfin il tomba dans des erreurs capitales, anéantissant l'autorité de l'Église, les lois de la discipline, les empêchements du mariage, le jeûne et l'abstinence, enfin la célébration des fêtes, contre laquelle il fit un écrit. On l'accuse d'avoir autorisé le divorce, le mariage des prêtres, l'usage du français dans les offices, et des changements dans les rits. Ses aberrations furent telles, qu'on le mit dans l'hospice des fous de Charenton, et il y passa plusieurs années. Son état s'étant ensuite amélioré, il sortit de cette maison, et retourna dans sa patrie, où il mourut en 1814. Des lettres que nous avons lues prouvent qu'il reconnut ses erreurs; il écrivait à M. de Mons, aujourd'hui archevêque d'Avignon, qu'il déplorait ses écarts, rétractait ses écrits, et priait le clergé de son diocèse de ne se souvenir de

lui que pour le plaindre et prier en sa faveur. *J'ai été dans une espèce de démence*, disait-il, *depuis que j'ai prêté le serment*. Dans une autre lettre du mois de septembre 1811, il faisait des aveux plus humiliants encore, et montrait une douleur profonde du passé. La plus grande partie des détails de cet article est tirée de lettres sur l'état du diocèse de Viviers, publiées, vers 1800, par M. l'abbé Vernet, grand-vicaire de Viviers, et supérieur du séminaire de cette ville. P—C—T.

SAVIOLI (Louis-Victor), poète italien, né à Bologne, en 1729, annonça, de bonne heure, ses heureuses dispositions pour la poésie, dont rien ne semblait devoir le distraire, lorsque, mécontent des réformes que le cardinal Buoncompagni essaya d'introduire dans cette ville, et qui tendaient à l'abaissement des familles privilégiées, il se rangea du côté des opposants, et fut au nombre des sénateurs disgraciés sous le gouvernement papal. Plus docile, du temps de la république *Cispadane*, il en devint l'un des députés envoyés à Paris pour traiter avec le Directoire. Il parut ensuite aux comices de Lyon, où il se déclara pour le parti dominant; et après avoir été proclamé membre du corps législatif à Milan, il ne dédaigna pas d'accepter la place de professeur de diplomatie à l'université de Bologne. Quelques poésies, publiées dans sa jeunesse sous le titre d'*Amori*, eurent un tel succès, que toutes les presses de l'Italie furent en mouvement pour en multiplier les éditions. Ce Recueil se compose de chansons anacréontiques, bien dignes de ce nom par le ton délicat et voluptueux qu'y règne d'un bout à l'autre. Aspirant à la réputation d'historien, après avoir mérité celle de poète, Savioli avait entrepris une traduction de Tacite, et la rédaction des *Annali Bolognesi*, que sa mort, arrivée le 1er. septembre 1804, ne lui a point permis de terminer. On a de lui : I. *Amori*, plusieurs éditions, dont les plus recherchées sont celles de Bodoni, 1795, in-4°. et in-16, et 1802, in-4°. II. *Annali Bolognesi*, quatre parties en deux gros volumes, in-4°., Bassano, 1784. Elles commencent à l'année 363 de Rome, et ne vont pas plus loin que l'an 1220 de J.-C. La première partie, qui doit être regardée comme une introduction de l'ouvrage, et qui se termine avec la mort de la comtesse Mathilde, arrivée en 1115, est traitée avec peu de développement et de détails. La seconde époque s'ouvre par un événement important dans l'histoire moderne, c'est-à-dire par l'éclat que jeta, au commencement du douzième siècle, l'université de Bologne, grâce aux travaux d'Irnerius ou Warnerius, qui y fonda une nouvelle école de jurisprudence. Chaque partie des *Annali Bolognesi* est suivie d'un volume de documents tirés des archives d'Italie. III. *Tacito*, traduction italienne, avec le texte, Parme, Bodoni, 1804, in-4°., le premier volume seulement. A—G—S.

SAVOIE (Humbert Ier. [illegible]), dit aux *Blanches Mains*, fondateur de la maison de Savoie, vivait en l'an 1040. On le suppose né vers l'an 990. Son origine est enveloppée d'une grande obscurité. On sait seulement que son père se nommait Bérold [illegible]; et quelques monuments portent à croire qu'il était Saxon [illegible]. La

[illegible]

maison de Savoie s'est dite issue des Othon de Saxe; et elle a rattaché sa généalogie à Wittikind. Cette origine commune fut admise, dans le quinzième siècle, par les princes de la maison de Saxe, qui dès-lors regardaient comme honorable l'alliance de la maison de Savoie; et cette dernière, dès le même temps, plaça en chef de son écu les armoiries de Saxe. Humbert aux Blanches Mains fut employé par Rodolphe III, dit le Fainéant, roi de Bourgogne, dans l'administration de son royaume. Il dut à la libéralité de ce prince les premières possessions de sa famille dans la Savoie propre et la Morienne. Le titre de comte y était joint, sans être attaché cependant à aucune province. Rodolphe III étant mort en 1034, l'empereur Conrad le Salique, recueillit son héritage, qui lui fut disputé par plusieurs seigneurs, entre autres par Gérold, comte de Genevois. Humbert, au contraire, embrassa la cause de l'empereur: il combattit Gérold avec avantage; le défit dans Genève même, où il lui livra bataille; et reçut de l'empereur, en récompense, de nouveaux fiefs dans le Faucigni, le Bas-Chablais et la val d'Aoste. C'étaient des débris du royaume de Bourgogne, dont l'empereur disposait d'autant plus libéralement, qu'il pouvait moins les garder pour lui-même. On croit que Humbert aux Blanches Mains mourut vers l'an 1048, et qu'il fut inhumé devant le portail de l'église de Saint-Jean de Morienne. Le chapitre de cette église lui a, long-temps après, élevé un tombeau avec une épitaphe. Il fut marié à Ancilia, dont on ignore l'origine. Il en eut quatre fils et une fille; mais il paraît que les trois premiers moururent avant lui. S. S—t.

SAVOIE (Amé ou Amédée Ier., comte de) était fils d'Humbert aux Blanches Mains. Il serait douteux que ce prince eût jamais régné, s'il était mort en 1047, comme le disent quelques auteurs, et son père seulement en 1048; mais il ne mourut qu'en 1078, selon le marquis Costa (*Mémoires historiques*, 1, 10). Pour relever l'antiquité des maisons souveraines, les historiens ont souvent compté tous ceux qui, dans une famille, avaient porté le même nom, comme s'ils avaient formé une suite de princes. Les historiens de Savoie ont prétendu qu'Amé Ier. avait accueilli, en 1046, l'empereur Henri III dans ses états, et qu'il l'avait suivi jusqu'à Vérone, avec un cortége magnifique. Il est cependant fort douteux que Henri III ait jamais passé par la Savoie. On ne connaît avec certitude aucun acte d'Amédée Ier., si ce n'est une donation qu'il fit, en 1030, au prieuré du Bourget. Il n'eut point d'enfants d'Adelgide, son épouse. S. S—t.

SAVOIE (Oddon, comte de) était le quatrième fils d'Humbert aux Blanches Mains. Il paraît qu'il portait, dès le vivant de son père, le titre de comte de Morienne; et ses frères étant morts sans enfants, il réunit tout l'héritage de la maison de Savoie, qu'il augmenta par un riche mariage avec Adelaïde, fille et unique héritière d'Odéric Manfred, mar-

néalogiques, 1782) donnent le détail d'onze systèmes différents sur l'origine de la maison de Savoie; un douzième système a été proposé plus récemment (*V.* Rivaz, XXXVIII, 150); mais notre plan ne nous permet pas d'entrer dans tous ces développements. L'histoire généalogique de la maison de Savoie a été écrite par Guichenon (*V.* ce nom, XIX, 79); on peut consulter aussi la *Chron. hist. des comtes de Genevois*, par Levrier; l'*Abrégé chronol. de l'histoire d'Italie*, par Saint-Marc, II, 1048; et surtout les *Mémoires historiques sur la maison royale de Savoie*, par le marquis Costa de Beauregard, 1816, 3 vol., in-8°.

de Suze. Adélaïde, auparavant ice a Herman, duc de Souabe, et ute a Henri de Montferrat, sans r d'enfants de l'un ni de l'au- apporta au comte Oddon l'heri- de Suze et de riches possessions 'iémont. L'importance de la mai- de Savoie fut plus que doublée que ce mariage la rendit maîtres- u passage des Alpes; mais Oddon acquit pas plus de célébrité. On ait rien de lui, si ce n'est qu'il eut noins quatre enfants d'Adélaïde. re, l'aîné, mourut avant lui. é Il lui succéda. Oddon mourut nt l'année 1057 ou, selon M. ta, en 1058. — SAVOIE (Ame II, te DE) succéda aux comtés de Sa- et de Morienne, dès la mort de son e. Sa mère, la grande Adélaïde, ve- plus que lui et jusqu'à l'année 1091. te princesse, dont l'héritage a en- ri la maison de Savoie, et lui a né ses premières possessions en ie, conserva, tant qu'elle vécut, torité dans ses états et dans ceux on fils. Ellemaria sa fille Berthe a pereur Henri IV. Ce monarque, nt en Italie pour se faire absoudre l'excommunication lancée contre par Grégoire VII, traversa en 6 le grand Saint-Bernard, et a val d'Aoste, pendant l'hiver, s la protection d'Ame II et de mère; mais on prétend que ce ncr, son beau-frère, ne lui ouvrit passage au travers de ses états que venant la cession du Bugey, qui endait auparavant du royaume Bourgogne. Ame II accompagna ri IV jusqu'à Canossa, et inter- t dans sa réconciliation avec le ntife. Il mourut vers l'an 1080 1, selon M. Costa, en 1091, et laissa, de Jeanne, fille de Gérold II, comte de Genève, un fils nommé Humbert II, qui lui succéda. S. S-t.

SAVOIE (HUMBERT II, comte DE), le *Renforcé*, fut engagé, en 1082, à prendre les armes contre Aimeri, seigneur de Briançon, en Tarentaise, qui désolait cette vallée par ses vexations. Humbert, par suite de cette guerre, reçut la soumission volontaire de toute la Tarentaise, qu'il ajouta aux états de Savoie. La mort de son aïeule Adélaïde lui fit acquérir, d'autre part, l'ancien marquisat de Suze, qui s'étendait sur une grande partie du Piémont. L'empereur Henri IV, qui descendait, par sa mère, de la maison de Suze, aurait pu contester une portion de cet héritage : mais ses querelles avec l'Église avaient déjà commencé; et il lui importait d'attacher à sa cause un seigneur qui commandait le passage des Alpes. Le pays de Vaud, le Chablais et une partie du Valais dépendaient, à la même époque, du comte de Savoie, qui pouvait dès-lors être classé parmi les plus grands feudataires de l'empire. Humbert II mourut, le 14 novembre 1103, à Moutier, où il est enseveli dans la cathédrale. Il avait épousé Gisèle de Bourgogne, de laquelle il eut Ame III, qui lui succéda; Alix ou Adélaïde, mariée, en 1115, à Louis-le-Gros, roi de France, et ensuite à Mathieu de Montmorenci, et cinq autres enfants. Gisèle, sa veuve, se remaria ensuite à Guillaume III, marquis de Montferrat; en sorte que le fils et le successeur de celui-ci, Guillaume IV, était frère utérin d'Ame III. S. S—t.

SAVOIE (AME III, comte DE) était encore mineur lorsqu'il succéda, en 1103, à Humbert II. Il demeura quelques années sous la tu-

telle de Gisle, sa mère, et d'Aimon, comte de Genève. En 1111, il suivit à Rome l'empereur Henri V, qui érigea ses possessions en comtés d'empire. Jusqu'alors les princes de Savoie s'étaient intitulés seulement comtes de Bourgogne et de Lombardie, comme relevant de ces deux royaumes. Après son mariage avec Mahault ou Mathilde d'Albon, Amé III passa plusieurs années sans en avoir d'enfants, et il fonda plusieurs monastères (1) pour en obtenir du ciel. Louis-le-Gros, qui avait épousé, en 1115, Alix de Savoie, sœur d'Amé, voulut s'assurer, par les armes, de la succession de ce prince, de son vivant. La mort de Louis-le-Gros et la naissance d'un fils d'Amé, qu'il nomma Humbert III, mirent fin à cette guerre. Pierre le Vénérable, abbé de Cluni, écrivit, en 1137, à Amé III, pour le réconcilier avec le roi de France. En 1145, Amé III, se trouvant à Metz, à la cour de Louis-le-Jeune, prit la croix, ainsi que lui, entraîné qu'il était par les prédications de saint Bernard. Il partit avec l'armée chrétienne, en 1147. Comme, après deux ans, il revenait de la Terre-Sainte, il mourut d'une maladie pestilentielle, à Nicosie, en Cypre, le 1er. avril 1149, et fut enterré au monastère de Sainte-Croix. Il avait eu, de Mahault d'Albon, huit enfants, dont l'aîné, Humbert III, lui succéda. Une de ses filles, Mathilde, fut mariée à Alphonse Ier., roi de Portugal. S. S—1.

SAVOIE (Humbert III, comte de), le *Saint*, né au château de Veillane, en Piémont, le 1er. août 1136, fut élevé par saint Amédée d'Hauterive, évêque de Lausanne, pendant que son père était en Palestine. Ce prélat, voulant former son élève à la piété, lui inspira un grand détachement du monde; aussi Humbert passa-t-il la plus grande partie de sa vie dans les monastères qu'il avait enrichis, et surtout dans celui de Hautecombe. Cependant Humbert eut, en 1153, une guerre à soutenir contre Guignes VII, comte d'Albon, dauphin du Viennois; il le défit devant Montmélian, au même lieu où son père avait battu, en 1141, le dauphin Guignes VI. Humbert avait accompagné Frédéric Barberousse dans ses premières expéditions en Italie, mais ensuite il embrassa, contre lui, le parti d'Alexandre VI, et de la ligue Lombarde, tandis que l'évêque et la ville de Turin s'attachaient à la cause de l'empereur. Humbert avait hérité des anciens marquis de Suze quelques prétentions sur la ville de Turin, qui cependant se gouvernait en république; et la querelle générale de l'empire et de l'Église était envenimée par des haines personnelles. Ces guerres furent fatales au Piémont, dévasté alternativement par l'empereur et par le comte de Savoie. Suze fut brûlée par Frédéric, en 1174, avec les archives de la maison de Savoie, Turin soumis par Humbert, en 1175, et tout le Piémont ravagé, en 1187, par Henri VI, qui prit et brûla le château de Veillane. Humbert III ne survécut pas long-temps à cet échec; il mourut à Chambéri, le 4 mars 1188. Il avait voulu prendre l'habit religieux dans l'abbaye d'Aulps, en Chablais; ses sujets le déterminèrent cependant à renoncer au célibat. Il fut même marié quatre fois; ses premières femmes ne lui donnèrent que des filles, mais la troisième, Béatrix de Vienne, mit au monde un fils,

(1) Hautecombe, Tamié, et Saint-Sulpice en Bugey. Ce fut aussi lui qui releva l'abbaye d'Agaune ou Saint-Maurice en Valais.

is Ier., qui lui succéda. L'or- Cîteaux compte Humbert III, nbre de ses saints. Il fut le er comte dont la monnaie porte einte de la croix treflée ou de Maurice. S. S—t.

OIE (Thomas Ier., comte naquit à Charbonnière, le 20 77, et n'était âgé que de onze la mort de son père; mais ce, marquis de Montferrat, eur, ne laissa point éprouver etats les troubles ordinaires s minorités. Lorsque Thomas vé à l'âge de les gouverner par me, il étendit ses droits dans de Vaud, le Bugei et le Va- se mêla aussi d'une manière tive à la politique italienne, t à Philippe de Souabe, roi des ns, et ensuite à Frédéric II, créa vicaire impérial en Pié- et qui l'appela, pour la pre- fois, à mêler les intérêts de la de Savoie avec ceux de la ique de Gênes. Thomas soute- ans cette ville, le parti des Gi- contre celui des Guelfes; il ns sa protection, en 1226, e, Albenga et les marquis de o; il fit la guerre aux Mila- le concert avec les Astesans et quis de Montferrat: mais vou- luire Turin sous sa depen- il se brouilla avec ses alliés; et e il passait les monts à la tête rmée, pour attaquer cette ville, a malade à la cité d'Aoste, où il t le 20 janv. 1233 t. Il avait en premières noces Béatrix levois, dont il n'eut point d'en- fants. Il se maria ensuite à Marguerite, fille et héritière de Guillaume, seigneur de Faucigni, de laquelle il eut neuf fils et cinq filles. Parmi eux, on distingua, outre Amé IV qui lui succéda, Boniface, qui mourut archevêque de Canterbury, le 14 mai 1270, et Béatrix, mariée, en 1220, à Raimond Bérenger, dernier comte de Provence. D'elle naquirent quatre sœurs, qui furent mariées aux rois de France, d'Angleterre, des Romains et de Naples. Ce fut le comte Thomas qui, en 1232, acheta de Berlion de la Rochette, le château de Chambéri et ses droits sur cette ville, dont il fit la capitale de ses états, et à laquelle il accorda des franchises et un code municipal.

S. S—t.

SAVOIE (Amé IV, comte de), né à Montmélian, en 1197, succéda, en 1233, à son père; et, deux ans après, obligea la ville de Turin à le reconnaître pour seigneur. En 1238, il y reçut l'empereur Frédéric II, et obtint de lui l'érection en duché de ses deux comtés ou seigneuries de Chablais et d'Aoste. Il continua cependant, de même que ses successeurs, à s'intituler seulement comte de Savoie; ce qui peut donner quelques doutes sur l'authenticité de cette bulle impériale. Ses devanciers se nommaient indifféremment comtes de Savoie ou comtes de Morienne; et il en est souvent résulté de la confusion. Amé IV s'attacha à Frédéric II, dans ses querelles contre le Saint-Siége, sans cependant se brouiller entièrement avec les papes. Il se maria deux fois, d'abord avec Anne, dauphine du Viennois; ensuite à Cécile, fille de Barral Ier. de Baux. Il mourut au château de Montmélian, le 24 juin 1253, laissant un fils, Boniface, qui lui suc-

céda, et cinq filles. C'est le premier prince de la maison de Savoie dont on connaisse le testament. Cet acte est du 19 septembre 1252. S. S—1.

SAVOIE (Boniface, comte de), fils d'Amé IV, auquel il succéda en 1253, n'était alors âgé que de neuf ans, étant né à Chambéri, le 1er. décembre 1244. Sa mère, Cécile de Baux, fut chargée du soin de sa personne; et Thomas de Savoie, comte de Flandre, son oncle, de la régence, qui ne fut point heureuse : Turin réclamait les priviléges de ville impériale, et la jouissance de sa liberté, toutes les fois qu'elle découvrait quelque symptôme de faiblesse dans la maison de Savoie; elle se révolta en 1257. D'autre part, Charles d'Anjou, le conquérant du royaume de Naples, profitait de la faveur du parti Guelfe, pour s'attribuer la seigneurie de plusieurs villes du Piémont, et dépouiller la maison de Savoie. Thomas à qui saint Louis avait fait épouser l'héritière du comté de Flandre, mais qui avait renoncé à ce comté à la mort de sa femme, fut fait prisonnier, en 1257, par les habitants d'Asti, qu'il entreprit de réduire. Boniface, qu'on avait surnommé *Roland*, à cause de la force de son corps, et de ses inclinations chevaleresques, voulut, à son tour, punir les bourgeois de Turin, qu'il regardait comme des sujets révoltés : il vint, en 1263, mettre le siége devant leur ville; il fut pris dans une sortie, et au bout de peu de mois, mourut en prison. Il n'avait jamais été marié; et son héritage passa à son oncle Pierre, au préjudice de ses sœurs qui furent exclues par la loi salique. S. S—1.

SAVOIE (Pierre, comte de), surnommé le *Petit Charlemagne*, était fils de Thomas Ier., frère d'Amé IV, et oncle de Boniface, auquel il succéda, en 1263, au préjudice des enfants de son frère aîné Thomas, comte de Flandre. Né au château de Suze, en 1203, il n'était que le septième des enfants de Thomas Ier. On l'avait destiné à l'état ecclésiastique : il s'en dégoûta, et demanda un apanage à son père; mais cet apanage ne fut d'abord composé que de quelques châteaux dans le Bugei et le Chablais, avec le titre de comte de Romont. L'esprit entreprenant et la bravoure de Pierre étendirent bientôt sa domination. En 1240, il força, par les armes, le comte de Genevois à lui céder plusieurs châteaux, dont le plus important était situé aux portes mêmes de Genève. La même année, il obtint l'*avouerie* du prieuré de Payerne, qui lui donna un établissement dans le pays de Vaud. Mais le mariage de Henri III d'Angleterre, avec Léonor de Provence, nièce de Pierre, ouvrit à l'ambition de celui-ci une carrière nouvelle. Il passa en Angleterre, en 1241, et y obtint bientôt toute la confiance du faible monarque, qui s'était allié à sa famille. Mis à la tête des conseils et de l'administration, il obtint, sur les bords de la Tamise, un palais qui porte encore aujourd'hui le nom de *Savoy*: les comtés de Richmond et d'Essex lui furent donnés en apanage; et la jalousie de la nation anglaise fut éveillée par ces faveurs sans mesure. Ce fut, sans doute, ce qui obligea Pierre de revenir en Savoie vers l'an 1250; il s'y déclara le protecteur des abbayes; et, sous prétexte de maintenir leurs justices, il fit, pour lui-même, de nouvelles acquisitions. Cependant les guerres entre la France et l'Angleterre, l'appelèrent à un rôle plus brillant. Les

s avaient épousé ses deux
filles de Béatrix de Savoie ;
ioisi pour leur médiateur.
même temps, Ébal, fils
rt comte de Genevois, dé-
: son héritage par Guillaume
oncle, s'étant retiré en An-
légua tous ses droits sur le
e Genevois à Pierre de Sa-
dernier étendait chaque jour
ssions dans le pays de Vaud,
nt des concessions de l'évê-
usanne, du prieur de Saint-
et de l'évêque de Sion. En
recueillit l'héritage de son
nface, fondant son droit sur
tait l'aîné des princes de Sa-
s vivants, quoique, d'après
ition de toutes les monar-
le droit de représentation,
ston appartint à Thomas
voie, fils de Thomas II, son
e. Pierre se hâta cependant
r son neveu Boniface, en
e siége devant Turin, qu'il
rentrer sous la domination
nson de Savoie. La même
erre retourna pour la troi-
is en Angleterre ; son neveu
, duc de Cornouailles, l'un
ndants à l'empire, y résis-
s. Pierre obtint de lui des
s et des diplômes qui confir-
es conquêtes. L'héritage du
omte de Kybourg, qui avait
Marguerite, sa sœur, lui fut
ne par l'empereur. Le pays
tout entier fut alors sou-
maison de Savoie. Il est vrai
te eut à le défendre contre
d'Hapsbourg, qui préten-
a l'héritage de Kybourg ;
conclusion le comte de Savoie
ce avec la ville de Berne.
e Savoie avait épousé, au
février 1233, Agnès de
, fille et héritière d'Al-

mon, dernier seigneur de cette province. Il en eut une fille, nommée Béatrix, qu'il maria, en 1241, à Gui, dauphin de Viennois, lui donnant pour dot une partie du Faucigni, qui passa ainsi aux Dauphins de Viennois. Pierre mourut au pays de Vaud, le 7 juin 1268, dans le château de Chillon, qu'il avait fait construire sur le lac de Genève. Comme il n'avait pas de fils, son frère Philippe lui succeda. S. S—t.

SAVOIE (PHILIPPE Ier., comte DE), né à Aiguebelle, en 1207, était le huitième des quatorze enfants de Thomas. Il avait été destiné à l'Église, et pourvu successivement de la prévôté de Bruges, de l'evêché de Valence, et de l'archevêché de Lyon, quoiqu'il n'eût point pris les ordres. Mais après avoir long-temps joui de ces bénéfices, Philippe y renonça lorsqu'il vit que son frère Pierre, alors comte de Savoie n'avait point de fils, et il épousa, en 1267, Alix, héritière du comté de Bourgogne. Il succeda, l'année suivante, à son frère Pierre. Du chef de sa femme, il avait joint à ses titres celui de comte Palatin de Bourgogne ; mais Alix avait des fils du premier lit, à l'aîné desquels elle laissa son comté en héritage, lorqu'elle mourut en 1277. Rodolphe de Hapsbourg etant parvenu à l'empire, fit revivre les prétentions de sa maison à l'héritage de celle de Kybourg. Philippe voulut défendre sa sœur Marguerite, comtesse douairière de Kybourg, qui vivait toujours ; mais il eut du desavantage dans cette guerre, qui fut terminée, au mois de juillet 1281, par un traité onereux à la maison de Savoie. Philippe n'y survécut pas long-temps, et mourut à Roussillon, en Bugey, le 17 novembre 1285. Pendant dix ans il avait été malade

d'hydropisie. La succession de Philippe, mort sans enfants, devait retourner à la branche aînée de la maison de Savoie, formée par son frère Thomas, comte de Flandre, et injustement exclue pendant les deux derniers règnes. Philippe, cependant, avait choisi le second (Amé) des trois fils de son frère, qu'il avait élevé auprès de lui, et adopté en quelque sorte. Ce fut à lui, au préjudice des fils de son frère aîné, qu'il laissa, en 1285, la couronne de Savoie. .S. S—I.

SAVOIE (Amé V, comte de), surnommé le Grand, second fils de Thomas de Savoie, comte de Flandre, naquit au Bourget, le 4 septembre 1249. Élevé, après la mort de son père, auprès de son oncle Philippe, il gagna entièrement son affection; et Philippe, lorsqu'il fut souverain, lui fit épouser, au mois de juillet 1272, Sibylle de Baugé (aujourd'hui Bagé), héritière de la Bresse. Il lui confia l'administration de la Savoie; il l'investit, en 1283, du duché d'Aoste; et mit si bien entre ses mains toutes les forces de l'état, que lorsqu'il mourut, le 17 nov. 1285, son neveu n'éprouva aucune difficulté pour lui succéder. Le frère aîné de Philippe avait laissé un fils en bas âge, qui eût pu réclamer l'héritage, par droit de représentation. Amé se déclara tuteur de ce fils et de ses frères, et se mit ainsi, pour quelques années, à l'abri de leurs prétentions. Au commencement de son règne, il eut une guerre à soutenir contre Amé II, comte de Genevois, et Humbert, dauphin de Viennois, ennemis héréditaires de sa maison. Ses armes furent heureuses; et, lorsque la paix fut conclue, en 1287, par l'entremise du pape et du roi d'Angleterre, ses adversaires achetèrent cette paix par d fices. Amé V s'allia ensuite bitants d'Asti et d'Alexand faire la guerre au marquis ferrat; et son bonheur or suivit encore dans cette e Guillaume VII de Montfer prisonnier par les Astesans rut dans une cage de fer. A ensuite ses armes contre l de Saluces, qu'il contrai rendre hommage. Cepend pe, son neveu, parvenu à l'â me, réclamait l'héritage Ne se sentant point assez soutenir une guerre, il offri ter; et Amé V, par la médi douard Ier., roi d'Angleter à Philippe la principauté d et tout ce que sa maison au-delà des Alpes, sous la la foi et de l'hommage. C des états de Savoie dura siècle et demi, jusqu'au 1 1418, que mourut Louis prince d'Achaïe et de Piém nier de cette branche. L Savoie, se trouvant, apr tage, en quelque sorte exil lie, tourna toute son atten la France. Il prit une part presque toutes les guerres les négociations de cette et conduisit, à plusieurs des troupes à Philippe-le- sa guerre contre les Flama tre part, il eut presque to neur de la paix entre la l'Angleterre. Ses liens d avec les deux rois lui donn près d'eux du crédit, com ciateur. A plusieurs repris dant, Amé fut rappelé dan par les attaques de ses v comte de Genevois et le d Viennois. Des traités, en 13 et 1308, suspendirent l

ttre fin aux débats.
éclamait, au nom de
x, l'héritage de toute
lis que le comte invo-
s sujets, la loi salique,
femmes à perpétuité;
n'était encore ni clai-
ni appuyée sur une
nce. L'expédition en
pereur Henri VII, ré-
un temps, ces princes
que tous deux suivi-
a 1313, l'empereur,
quel ils étaient alliés.
de Henri VII la sei-
et le gouvernement de
de Lombardie, qu'il
ligé d'abandonner. Il
ses conquêtes que la
rrée. Quelques histo-
ont prétendu qu'Amé
en Orient, en 1315,
'île de Rhodes assiégée
; et ils attribuent à
on l'origine de la de-
: F. E. R. T., qu'ils
ces mots: *Fortitudo
enuit;* mais cette sup-
émentie par l'histoire
de Saint-Jean et par
V lui-même, qui, pen-
fut toujours occupé en
talie. Ame V avait eu
Sibylle de Baugé, qu'il
t; Marie de Brabant,
an, en 1304, et Alix
fille du dauphin Hum-
ou 1320. Il eut de la
t enfants, parmi les-
et Aimon, qui régnè-

De sa seconde femme
de Savoie, mariée à
pereur d'Orient (*Voy.*
2). Comme Amé vou-
pape Jean XXII a pré-
sa fête en faveur de son
rendit à la cour d'Avi-
gnon; mais la mort l'y surprit, le 16 octobre 1323, après un règne glorieux de trente-huit ans: il en avait alors soixante-quatorze. Son corps fut transporté au monastère de Haute-Combe, où il est inhumé. Il avait réuni à ses domaines une partie du Bas-Faucigni, ainsi que le château de l'Ile à Genève, et le vidomat de cette ville. S. S—I.

SAVOIE (ÉDOUARD, comte DE), surnommé le *Libéral*, fils d'Amé V, était né à Baugé en Bresse, le 8 février 1284. Il fit ses premières armes en Flandre, sous les ordres de Philippe-le-Bel, et se distingua, en 1304, à la bataille de Mons-en-Puelle. Il fut chargé de la régence pendant l'expédition de son père en Italie, et lui succéda en 1323. Bientôt après, il fut engagé, comme lui, dans une guerre contre le comte de Genevois, le Dauphin de Viennois, et le baron de Faucigni. Il remporta d'abord sur eux quelques avantages; mais ensuite il fut défait, au mois de février 1325, dans une grande bataille devant le château de Varey. Il fut un moment prisonnier; le zèle et la bravoure de quelques-uns de ses gentilhommes le délivrèrent; mais la fleur de la noblesse de Savoie et de celle de Bourgogne, conduite par son beau-frère le comte de Tonnerre, demeurèrent dans les prisons du Dauphin, et ne se rachetèrent que par de très grosses rançons. Les hostilités ayant été suspendues, Édouard se rendit en France; il suivit le roi à la guerre de Flandre, et combattit vaillamment à la grande bataille de Montcassel. Il se reconcilia ensuite avec le Dauphin de Viennois, par l'entremise de la reine Clémence, veuve de Louis X. Comme il était encore à la cour, il tomba malade à Gentilli, et il y mourut le 4 novem-

bre 1329. Ce prince avait acquis de l'évêque et du chapitre de Morienne la moitié de la juridiction civile de cette province : en 1325, il autorisa les Juifs à s'établir en Savoie, et ce fut lui qui jeta les premiers fondements de la loi qui proscrit en justice les compensations en argent pour la plupart des crimes. Édouard avait épousé, en 1307, Blanche de Bourgogne, fille de Robert II. Il n'eut d'elle qu'une fille, Jeanne de Savoie, mariée en 1329, à Jean III, duc de Bretagne. S. S—1.

SAVOIE (Aimon, comte de), surnommé le *Pacifique*, second fils d'Amé V, succéda, en 1329, à son frère Édouard. L'état était épuisé par les guerres malheureuses et la prodigalité de son prédécesseur. Jeanne de Savoie, duchesse de Bretagne, prétendait à son héritage : elle excita contre lui le dauphin de Viennois ; et la guerre recommença sur toutes les frontières du Dauphiné, du Faucigni et du comté de Genevois. Enfin le Dauphin fut tué, le 26 août 1333, d'un trait d'arbalète, comme il assiégeait le château de la Perrière. Son frère Humbert, baron de Faucigni, qui lui succéda, accepta la paix que lui offrait Aimon, et elle fut conclue à Lyon, le 27 mai 1334. Aimon conduisit, en 1340, les troupes de Savoie au service de France, dans la guerre que cette couronne eut à soutenir contre le roi d'Angleterre. De retour en Savoie, il fit plusieurs fondations pieuses, et s'appliqua surtout à régler l'administration de la justice : ce fut lui qui établit à Chambéri une cour supérieure de justice permanente, en 1329. Il mourut à Montmélian, le 24 juin 1343. Il avait épousé, en 1330, Yolande, fille de Théodore Paléologue, marquis de Montferrat, avec la clause que les descendants de cette princes raient au marquisat de M si la ligne masculine vena dre. Cette clause a fondé tions de la maison de Sa Montferrat, dans le seiz en opposition à la maiso zague. Aimon eut de cett deux fils et deux filles. fils, Amé VI, lui succéd filles, Blanche de Savo Galeaz Visconti, et fut m Galeaz. Aimon laissa aus rentes maîtresses, six en rels. S

SAVOIE (Amé VI, c était né à Chambéri, le 1334. A la mort de son meura sous la tutelle de Savoie, baron de Vaud, sin, et du comte de Genè fut-il sorti d'une minorit qu'en 1347, il porta ses Piémont, pour profiter d dence de la maison d'Anjo dait, sous le règne de Je toutes les villes que les de et Robert s'étaient soun cette province. Amé VI cert avec Jacques de Sav d'Achaïe, son cousin, c peu de temps, Quiers, Mondovi, Savillan et Co tagea le gouvernement de avec le prince d'Achaïe. retour de cette expéditio comte Amé, ayant donné fique tournois à Chambé revêtu d'une armure verte val caparaçonné de vert, et en livrée verte : comme i gua dans ce tournois par s et son habileté dans tou cices, il fut, dès-lors, d le nom de *comte Vert*. esprit chevaleresque lui tuer, en 1362, l'ordre

[illegible] en mémoire [illegible] de cheveux [illegible] [illegible] ce [illegible] [illegible] Dau- [illegible] [illegible] Dauphin de Viennois, [illegible] fils, en 1338, prit [illegible] de l'archevêque de [illegible] de France. Ce traité, conclu en 13[illegible], [illegible] [illegible] Jean, [illegible] Amé VI a [illegible] les Anglais, se [illegible] son fils [illegible], à Paris, le 5 [illegible] traité par lequel le [illegible] renonçait à toutes [illegible] le Rhône, l'[illegible] Dau- [illegible] [illegible] Ce traité [illegible] le comte Vert [illegible] Bourbon, [illegible] et [illegible] roi Jacques de Savoie, [illegible] de Philippe prince d'Achaïe, [illegible] Piémont; quoique [illegible] du comte Vert, il osa mettre, en 1378, des impôts sur les marchandises qui venaient de Savoie, et punir ensuite de mort des commissaires d'Amé, qui avaient protesté avec trop de fierté. Amé VI, pour les venger, passa les Alpes avec une armée; il prit Turin, Savillan et toutes les places du Piémont; il humilia le marquis de Saluces, qui avait embrassé le parti de Jacques, et fit prisonnier le prince d'Achaïe, qui ne recouvra sa liberté qu'en renonçant au Piémont. Amé le rétablit cependant dans ses fiefs, en 1363, pour se servir de lui contre le marquis de Montferrat. En 1366, le comte Vert passa en Grèce pour secourir l'empereur Jean Paléologue, son parent, contre les Bulgares et les Turcs; après y avoir obtenu quelques succès, il revint en Piémont protéger les jeunes marquis de Montferrat contre les Visconti. Il s'unit alors en Italie à la ligue des Guelfes; mais quoique, dans cette guerre, il fît preuve de valeur et d'habileté, il n'obtint aucun avantage par la paix, qu'il signa le 23 juin 1375. Il ne fut pas plus heureux contre le marquis de Saluces, qui, pour se soustraire à sa dépendance, fit hommage au roi de France, le 11 avril de la même année, alléguant des hommages supposés faits par ses prédécesseurs aux Dauphins de Viennois. La crainte du roi de France força le comte Vert à retirer ses troupes du marquisat de Saluces. Dans le grand schisme d'Occident, Amé VI embrassa le parti de Robert de Genève, ou Clément VII, son compatriote et son parent. A sa persuasion, il ac

compagna en Italie Louis d'Anjou, qui voulait conquérir le royaume de Naples, et venger Jeanne Ire., sa mère adoptive. Le comte Vert eut part aux succès qui présageaient une heureuse issue à cette expédition; mais il fut atteint de la peste à Saint-Étienne près de Bitonte, et il en mourut le 2 mars 1383. Il était âgé de quarante-neuf ans, dont il avait régné quarante. Il avait réuni à ses états les seigneuries de Vaud (1), de Gex, de Faucigni, de Valromei, Quiers, Bielle, Coni, Cherasco et Verrue. Il laissa, de Bonne de Bourbon, un fils qui lui succéda sous le nom d'Amé VII. S. S—1.

SAVOIE (Amé VII, comte de), surnommé le comte *Rouge*, né à Veillane, en 1360, avait eu pour apanage les seigneuries de Bresse et de Valbonne. Son père l'envoya, en 1382, faire ses premières armes sous le duc de Bourgogne qui, avec le roi Charles VI, assiégeait les Gantois révoltés. Amé VII se distingua, dans cette guerre, à la bataille de Rosebeck. A son retour, il s'engagea dans une guerre contre le sire de Beaujeu; elle durait encore lorsqu'il reçut, au mois de mars 1383, la nouvelle de la mort de son père; aussitôt, par l'entremise du duc de Bourbon, il fit la paix avec la maison de Beaujeu, et revint à Chambéri prendre possession de la succession de son père. Bientôt après, il retourna en Flandre auprès du roi Charles VI, et y donna des preuves de sa valeur à la prise d'Ypres, ainsi qu'à celle de Bourbourg; il escorta en Angleterre la garnison de cette ville, qui avait capitulé, et fut accueilli à Lond manière la plus honorable. tour en Savoie, il fit la guerre laisans, qui avaient chassé l que, et il rétablit ce prélat sur ge. Le comte Rouge avait, de m son père, embrassé avec ch parti d'Anjou contre celui de dans les guerres pour la su de Jeanne Ire. de Naples; ce les partisans de la maison d en Provence, dans la vallée celonette, et dans les comté et de Vintimille, ne pouvan de secours de Ladislas, ofl comte de Savoie de se sou lui; et Amé VII ne se fit pule de profiter de la mi Louis II d'Anjou, son all accepter, le 2 août et le 28 bre 1388, l'hommage de qui voulaient se soustraire sance de ce jeune prince. mourut à Ripaille, le 1er. 1391, des suites d'une chu val. Il avait épousé, en 13 de Berri, dont il eut trois e

S

SAVOIE (Amé VIII, duc de), et ensuite pape nom de Félix V, était fils d Né à Chambéri, le 4 1383, il n'avait que hui que son père mourut. Bonne de Berri, et son aïeu de Bourbon, se disputèr gence; la première y reno mariant au comte d'Armag tre part, on fit épouser à Marie, fille du duc de B et ce duc en prit occasion ner la Savoie pendant l' son gendre. La régence d Bourbon se prolongea jusq elle se retira ensuite à M contente de son petit-fils conseillers. Le jeune comt

(1) On a vu, pag. 529 ci-dessus, que le pays de Vaud avait été soumis à la maison de Savoie, sous le comte Pierre: pendant 60 ans, il servit d'apanage à la branche collatérale des barons de Vaud, qui ne s'éteignit que sous le comte Vert.

rènes du gouverne-
it pour sa maison
importante. L'an-
s comtes de Gene-
, en 1394, dans la
Clément VII. La
avait succédé, par
rand fief. Amé VIII
icheter, le 5 août
Villars, le comté
prix de quaran-
nes. Pendant les
Amé intervint à
dans les guerres
entre les maisons
rgogne. Le comte
re de Philippe-le-
re de Jean Sans-
tout son pouvoir
. Dans le même
il étendait de tous
s de ses états. La
vois, les pays de
la Bresse, le Bugei
dépendaient de lui;
possédé par une
de sa maison;
n'était plus un
l obtint de l'em-
le titre de Duc par
Chambéry, le 19
Vingt ans après, il re-
ce des princes
mort, Louis de
princes, était
, le 11 de cette
, en 1434.
Ventimille et les
le Duc de Milan,
Vercelli en
Jusqu'alors
pour lui; mais la
1438, dans le
, sa femme,
Bresse, fut au
les. Poursuivi par
tant de calamités, Amé chercha des consolations dans la religion. Il fonda plusieurs couvents, s'efforça de réformer les mœurs du clergé, et poursuivit les hérétiques avec un redoublement de zèle. Cependant, loin de renoncer aux grandeurs humaines, il forma une ligue avec Louis de Challon, prince d'Orange, pour s'emparer du Dauphiné, pendant les guerres civiles de France. Mais le prince d'Orange fut défait à Anthon, au mois de mai 1430; et Amé, traversant le Rhône à la nage, pour s'enfuir, fut sur le point d'y périr. Dans les deux années suivantes, le duc de Savoie saisit l'occasion d'acquérir de nouveaux droits sur les états de son beau-frère Jean-Jacques, marquis de Montferrat. Le marquis, pressé par leurs ennemis communs, Visconti et Sforze son général, avait remis ses places fortes au duc de Savoie, pour les sauver des mains des assaillants; mais Amé ne voulut ensuite les rendre qu'autant que le marquis lui ferait hommage de tout le Montferrat, et lui donnerait ainsi un titre pour le réunir à sa couronne, si la maison régnante venait à s'éteindre. Cette convention fut signée le 12 février 1432, et le marquis de Montferrat rétabli dans [illegible] point une entière [illegible] tentative fa[illegible] vie d Ame VIII, [illegible] comme [illegible] à mort, [illegible] dans [illegible] projet de retraite. [illegible] par plusieurs [illegible] d'Augustins [illegible] par [illegible] il fit bâtir tout [illegible] quel il donna le nom [illegible] nastère. Dans une [illegible] ques et dans la [illegible]

voqua pour le 7 novembre 1434, il déposa les rènes de l'état entre les mains du prince Louis, son fils; il prit l'habit d'ermite, et déclara qu'il se retirait du monde. Cependant il n'abdiqua point la souveraine puissance; six chevaliers, qu'il avait choisis parmi ses conseillers et ses amis les plus intimes, s'enfermèrent à Ripaille avec lui. Sous l'invocation de saint Maurice, ce nouvel ordre séculier se consacrait tout ensemble à la politique, à la dévotion et au plaisir. Les chevaliers, vêtus d'un beau drap gris, portaient un bonnet écarlate, une ceinture d'or et une croix d'or à leur cou. Deux jours de la semaine étaient uniquement consacrés aux exercices religieux, et les cinq autres aux affaires de l'état : et comme ils ne s'étaient pas astreints aux austérités de la plupart des ordres monastiques, on a supposé qu'ils y vivaient plutôt en épicuriens, et que c'est de là que vient l'expression proverbiale *faire ripaille*. Cependant les auteurs contemporains, Poggio, Monstrelet, et Pasquier lui-même, ne parlent qu'avec éloge et respect de la vie de ces solitaires. A cette époque, le concile de Bâle, assemblé dès le 19 juillet 1431, était entré dans de violents différents avec le pape Eugène IV. La suprématie disputée entre les papes et les conciles, et le projet de réformer l'Église, que les Pères assemblés à Bâle suivaient avec ardeur, avaient donné naissance à ces différends, que la vivacité et l'imprudence d'Eugène IV envenimaient. Le duc de Savoie ne s'était point décidé ouvertement entre les deux partis : les prélats de ses états assistaient au concile de Bâle; mais lui-même semblait favoriser le pape; et lorsqu'il apprit que celui-ci avait été déposé par décret du concile, du 25 juin 1439, il protesta, le 20 juillet, contre un acte qui lui paraissait attenter à l'autorité du chef de l'Église. Mais les Pères de Bâle désiraient s'assurer l'appui d'Amé: ils lui offrirent la thiare, le 15 novembre 1439; et le duc de Savoie en l'acceptant étonna l'Europe entière. Le concile de Bâle avait déjà perdu le plus grand nombre de ses partisans; un autre concile, convoqué à Ferrare par Eugène IV, et transféré ensuite à Florence, avait été rendu plus solennel, par la réunion de l'empereur et du patriarche de Constantinople à l'Église latine. Amé, qui prit le nom de Félix V, renouvelait un schisme qui, peu d'années auparavant, avait été jugé fatal à la chrétienté : il ne pouvait jamais espérer d'être reconu par la plus grande partie de l'Église. Cependant il fut intronisé à l'abbaye de saint Maurice en Valais : il abdiqua la dignité ducale, le 6 janvier 1440, pour en investir son fils Louis, prince de Piémont, et fit son entrée à Bâle, le 24 juin suivant. Félix V résida trois ans à Bâle, et en quatre promotions, il y créa vingt-trois cardinaux. Il quitta cette ville, le 17 novembre 1443, et partagea dès-lors sa résidence entre Lausanne et Genève. Cependant le concile de Bâle, réduit à un petit nombre de prélats, était successivement abandonné par les divers souverains de l'Europe. Ceux mêmes qui lui restaient attachés sollicitaient Félix de mettre fin au schisme par son abdication. Félix y accéda, entra en traité avec Nicolas V, qui avait succédé à Eugène, et en obtint de grandes prérogatives personnelles. Il fut reconnu pour le second personnage de l'Église; l'auto-

ificale lui fut conservée sous
de cardinal-légat du Saint-
ns tous les états de la mai-
savoie, en Suisse, et dans
ie du Lyonnais. Il fut aussi
: dans le titre d'évêque et
trateur de l'église de Genè-
lui avait été conféré par le
de cette ville, en 1444 (1),
mort de François de Mez,
du titre de Saint-Marcel,
successeur du cardinal de
V. ce nom). Satisfait de
essions, il abdiqua la sou-
: pontificale à Lausane, au
vril 1449; et le concile de
dissous. Amé VIII, après
noncé, pour la seconde fois,
ndeurs, rentra dans la soli-
Ripaille; mais il n'y vécut
-temps: il mourut à Genè-
janvier 1451. Son tombeau
e fut détruit par les Bernois,
e invasion du Chablais. Il
neuf enfants de Marie de
ne. Amé, l'aîné de tous,
avant lui, en 1451. Amé
t le premier de sa famille
ia un code de lois: il donna
eaux statuts à l'ordre du
La sagesse de son gouverne-
dire à Olivier de la Marche,
temporain, qu'en Savoie
it on trouvait alors sûreté,
et bonheur, pendant que la
esolait les contrées voisines.
ete écrite sous le titre d'*A-*
Pacificus (*Voy.* Monod,
[illegible]). S. S—i.

[illegible]IE. Louis, duc de [illegible], né à
le 24 février 1403, fut, dès
hargé par son père Amé VIII
inistration des états de Sa-
ais il ne porta, pendant ce
temps, que le titre de prince de Piémont; et il ne succéda au duc qu'en 1439, lorsque celui-ci accepta le pontificat. Pendant qu'Amé vivait encore, Louis fit mourir Guillaume de Bolomier, qui avait été long-temps premier ministre du duc son père, et s'était rendu odieux à toute la nation (*V.* Bolomier). Louis était à peine monté sur le trône, lorsque l'extinction de la maison Visconti alluma une guerre générale en Italie; il en profita pour faire quelques conquêtes dans le Novarèse et l'Alexandrin; mais avec plus de vigueur et de prudence, il aurait pu tirer un autre parti des circonstances. Les Milanais, également irrités contre les Vénitiens et le comte François Sforza, demandaient eux-mêmes à se ranger sous ses ordres. Alfonse d'Aragon paraissait disposé à le seconder; mais le duc de Savoie manqua de résolution et d'activité; et ses tentatives tardives n'eurent d'autre effet que de l'engager dans une guerre dangereuse avec le nouveau duc de Milan, Sforza, qui secondait les Florentins. Louis se fit aussi de mauvaises affaires en Savoie, par son aveugle prévention en faveur de Jean de Compeys, seigneur de Torens (*V.* Compeys). Comme il avait marié sa fille Charlotte au dauphin, qui fut depuis Louis XI, il se trouva compromis dans les querelles domestiques de la maison de France. Charles VII prenait la défense de la noblesse savoisienne, le dauphin celle de Jean de Compeys; et tous deux eurent, à leur tour, recours aux armes pour forcer le duc de Savoie de faire leur volonté. Cependant Louis était attaché de préférence au dauphin; et lorsque celui-ci eut succédé à son père, comme roi de France, le duc de Savoie s'unit à lui plus étroite-

[illegible]

ment encore. Ce prince faible, dominé par sa femme, Anne de Cypre, et par ses favoris, vivait entouré de mécontents et exposé à de fréquentes insultes, même de la part de ses enfants. Le moins docile de ceux-ci, Philippe, comte de Bresse, faisait trembler toute la cour. Le duc, n'osant réprimer par lui-même ce prince fougueux, recourut au roi de France. Louis XI se prêtait volontiers à une perfidie : il invita Philippe à sa cour, au mois d'avril 1464, et l'y fit arrêter, au mépris de l'hospitalité. Le duc de Savoie, qui était venu en France pour servir le roi, au moment où éclatait la guerre dite du *Bien public*, tomba malade, et mourut à Lyon, le 29 janvier 1465. Il avait eu, d'Anne de Cypre, seize enfants, parmi lesquels plusieurs contractèrent d'illustres alliances. Charlotte de Savoie, douzième de ses enfants, avait épousé Louis XI, en 1451, et mourut en 1483. Louis de Savoie, second fils du duc, épousa Charlotte, héritière de Jean de Lusignan; et comme il mourut sans enfants, en 1482, il laissa à la maison de Savoie les titres de la maison de Lusignan, et les royaumes d'Arménie, de Cypre et de Jérusalem (*Voy.* Louis de Savoie, roi de Cypre, p. 561 ci-après). Ce fut le duc Louis qui établit le sénat de Turin, en 1459; et il est le premier prince de sa maison qui ait mis son effigie sur ses monnaies.

S. S—I.

SAVOIE (Amé IX, duc de), surnommé le *Bienheureux*, né à Thonon, le 1er. février 1435, fut dès le berceau accordé avec Yolande de France, fille de Charles VII. Il résidait à Bourg en Bresse avec sa femme, lorsqu'il apprit, en 1465, la nouvelle de la mort de son père; il se rendit aussitôt à Chambéri, et il y reçut, le 25 mars, dans les états de Savoie, qu'il avait convoqués, l'hommage de ses sujets. La santé d'Amé IX avait toujours été chancelante; sa tête finit par s'affaiblir, et ce prince devint enfin absolument incapable de gouverner. Sa femme Yolande, avec l'appui de son frère Louis XI, s'empara de la régence. D'autre part Philippe, frère d'Amé, prit les armes avec ses frères, pour chasser de la cour les favoris de la duchesse, et ses mauvais conseillers. Il assiégea Montmélian, en 1471, força la duchesse de s'enfuir à Grenoble, et s'empara de la personne du duc. Louis XI fit à son tour entrer des troupes en Savoie, pour rétablir l'autorité de sa sœur. Les princes étaient secondés par le duc de Bourgogne; et la guerre pouvait devenir sanglante : mais, par la médiation des cantons de Fribourg et de Berne, la régence fut partagée, le 5 septembre 1471, entre la duchesse et les princes. Quelques mois après, Amé mourut à Verceil, la veille de Pâques (16 avril 1472). Plusieurs historiens ou panégyristes (1) ont écrit sa vie et rapporté plusieurs miracles opérés sur son tombeau. Ce prince malheureux paraît avoir possédé à un degré éminent la douceur, la patience et la résignation; il montrait au duc de Milan les pauvres qu'il nourrissait, comme formant la pompe de sa cour; il voulut donner le collier de son ordre pour subvenir aux besoins des misérables; et s'il manqua de la fermeté nécessaire pour bien gouverner, du moins il sut gagner le cœur des hommes qui lui étaient soumis. Il avait eu d'Yolande, sa

(1) Ranso, 1600; Malet, 1613; le P. Binet, 1619. Morozzo, 1686; et les Bollandistes, au 30 mars, tom. III, p. 874-896.

femme, neuf enfants: l'aîné des fils, Philibert Ier., lui succéda. S. Sa.

SAVOIE (Philibert Ier., duc de), dit le *Chasseur*, né à Chambéri, le 7 août 1465, n'avait pas deux ans lorsqu'il succéda, en 1467, à son père. Yolande, sa mère, se déclara régente, conformément aux usages de Savoie, et à la volonté exprimée par son mari; mais les frères du dernier duc, les comtes de Romont, de Bresse, et l'évêque de Genève, y prétendaient aussi; et les deux plus puissants souverains de l'Europe, Louis XI et Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, la demandaient pour eux-mêmes. Les princes de Savoie eurent, les premiers, recours aux armes pour soutenir leurs droits; ils voulurent surprendre le duc à Chambéri; sa mère le conduisit à Montmélian, mais ils l'y suivirent, et l'y assiégèrent. Yolande fut forcée de capituler; ses beaux-frères n'observèrent point la capitulation: ils s'emparèrent de la personne du jeune duc; et la duchesse effrayée s'enfuit en Dauphiné. Peu après cependant, le roi de France lui donna les moyens de rentrer en Savoie; et les princes, craignant que leurs dissensions ne livrassent leur patrie aux étrangers, rendirent à Yolande la tutelle, en réservant au premier d'entre eux, l'évêque de Genève, la première place dans le conseil. L'étroite alliance de la maison de Savoie avec celle de Bourgogne, en engageant la première dans une guerre dangereuse, ne laissa pas à de nouvelles divisions le temps d'éclater. Jacques de Savoie, comte de Romont et baron de Vaud, un des frères d'Amé le Bienheureux, avait eu en apanage tout ce que la maison de Savoie possédait au nord du lac Léman. Il avait contracté une étroite alliance avec Charles le Téméraire, duc de Bourgogne, il l'avait suivi dans toutes ses guerres; il s'engagea aussi, en 1475, dans celle de Charles contre les Suisses. Il attaqua les Bernois et les Fribourgeois, pour faire une diversion en faveur du duc, mais ces deux cantons, qu'il avait provoqués, envoyèrent, au mois d'octobre, leurs milices dans son apanage, et le conquirent en entier. Le duc de Bourgogne s'avança bien pour le défendre; mais la Suisse devait lui être fatale: il y perdit les deux fameuses batailles de Granson et de Morat. Yolande de Savoie avait fourni des secours au comte de Romont, et avait envoyé au duc de Bourgogne quatre mille hommes qui furent défaits à Morat. Pour punir la duchesse, les Suisses mirent Genève à contribution; et les Valaisans firent une invasion dans le Chablais, dont une partie leur demeura soumise sous le nom de Bas-Valais. Cependant le duc de Bourgogne craignant que la maison de Savoie ne se détachât de lui dans son malheur, donna ordre à son chambellan Olivier de La Marche d'enlever la duchesse avec tous ses enfants, et de les conduire comme otages en Franche-Comté. Comte Olivier surprit en effet la duchesse et tous ses enfants, aux portes de Genève, les conduisit à Saint-Claude, et ensuite au château de Rouvre en Bourgogne: mais le duc Philibert, et son frère Jacques Louis de Savoie lui échappèrent, et se mirent sous la protection de l'évêque de Genève, leur oncle. Les états de Savoie s'assemblèrent, pour pourvoir à la tutelle du jeune duc pendant la captivité de la régente. Irrités du duc de Bourgogne par la violence qu'il venait de commettre, ils recoururent à Louis XI, et lui déférèrent la tu-

telle de son neveu : ils remirent entre ses mains le duc et son frère; lui livrèrent les deux places de Chambéri et de Montmélian, et reconnurent comme ses lieutenants l'évêque de Genève en Savoie, et Philippe, comte de Bresse, en Piémont. Louis XI, quoiqu'il fût mécontent de sa sœur, qu'il avait trouvée trop attachée au parti de Bourgogne, réussit cependant à la délivrer, au mois d'octobre 1476, du château où elle était prisonnière : il lui permit de retourner en Savoie, et de reprendre, si elle pouvait, l'administration des états de son fils : mais il ne lui donna aucun secours pour cela ; et Philippe, comte de Bresse, n'était nullement disposé à lui rendre le gouvernement du Piémont. Yolande fut obligée d'avoir recours au duc de Milan, dont Philibert avait déjà épousé la fille, et de l'engager à envahir le Piémont, pour en chasser le comte de Bresse. Celui-ci, hors d'état de se défendre seul, rendit la régence à Yolande; mais cette princesse ne la conserva pas long-temps. Elle mourut à Montcaprel, en Piémont, le 27 août 1478. On lui doit un nouveau Code de lois, ou plutôt une refonte des *Vetera statuta Sabaudiæ*, qu'elle publia en 1478. A la mort de la duchesse, la Savoie retomba dans une anarchie plus grande encore que celle d'où elle venait à peine de sortir. Les états du pays se croyaient obligés de suivre les conseils de Louis XI; et celui-ci chargea du gouvernement le comte de La Chambre ; mais, en même-temps, il se plaisait à lui susciter des ennemis : il excitait contre lui l'évêque de Genève et le comte de Bresse, oncles du duc ; et en déchirant la Savoie par des guerres civiles, il espérait en opérer la réunion à la ne de France. Cependant Philibert, trop jeune pour s'emparer de l'autorité, ne s'occupait que de ses plaisirs. Il s'était rendu à Lyon, auprès du roi ; passionné pour la chasse, il tomba malade par suite des fatigues excessives auxquelles il s'était livré dans cet exercice, et mourut à Lyon, le 22 avril 1482, âgé de dix-sept ans. Dès l'année 1474, il avait été marié à Blanche-Marie Sforza, fille de Galeaz, duc de Milan; mais ce mariage n'avait point été consommé, et Blanche épousa depuis l'empereur Maximilien. S.S-r.

SAVOIE (Charles Ier., duc de), dit le *Guerrier*, frère de Philibert et fils d'Amé IX, était né à Carignan, le 29 mars 1468. Il n'était âgé que de quatorze ans lorsque son frère mourut. Le roi Louis XI se déclara son tuteur, et disposa du duché comme d'un pays qui lui appartenait; mais heureusement pour l'indépendance de la Savoie, ce monarque mourut peu de mois après ; en sorte que Charles Ier., faisant son entrée solennelle à Turin, le 1er. novembre 1483, prit lui-même les rênes du gouvernement. Pendant les six ans que régna Charles Ier., il eut des différends continuels avec le marquis de Saluces, et fut engagé par là dans de courtes hostilités contre Charles VIII, roi de France. Cependant le duc de Savoie sut apaiser ce puissant monarque, sans compromettre sa dignité. Leurs différends sur l'hommage du marquisat de Saluces furent ajournés; et Charles, en rétablissant l'ordre dans ses états, se fit chérir de son peuple. La vigueur de son caractère délivra la Savoie d'une influence étrangère. L'aménité de ses manières et la générosité de son cœur lui attachèrent tous ceux qui s'approchaient de lui. C'était à sa cour que le chevalier Bayard

avait reçu sa première éducation, et il l'avait même servi comme page. Charles avait fait aussi de très-bonnes études. Il était versé dans la langue grecque, et il aima et protégea les savants. Il épousa, le 1er. avril 1485, Blanche, fille de Guillaume, marquis de Montferrat. Charles Ier., ayant fait un voyage en Piémont, y fut atteint d'une maladie qu'on crut être la suite de quelque poison donné par le marquis de Saluces. Il mourut à Pignerol, le 13 mars 1489, âgé de vingt-un ans, laissant deux enfants en bas âge. Il acquit, en 1487, le titre de roi de Cypre, à la mort de Charlotte de Lusignan, qui lui avait cédé ses droits sur cette île, par acte du 27 février 1485; et c'est de là que les ducs de Savoie ont pris plus tard la couronne fermée et la qualité d'*altesse royale*. — Charles II, duc de Savoie, ou plutôt Charles-Jean-Amé, était né à Turin, le 24 juin 1488, et n'était âgé que de neuf mois lorsque son père mourut. Blanche de Montferrat, sa mère, fut reconnue régente par les états de Savoie; mais le marquis de Saluces et les seigneurs de Raconis et de Cardé, qui, pendant le règne de Charles Ier., avaient perdu leurs biens, s'y rétablirent à main armée. D'autre part, le comte de La Chambre excita aussi une guerre civile en Savoie, où il voulait s'emparer de l'autorité; mais il fut défait par Philippe, comte de Bresse; et, pour échapper à la confiscation de ses biens, il recourut à l'intercession du roi de France. Blanche de Montferrat, régente de Savoie, donna le passage au travers de ses états à Charles VIII, lorsque ce prince descendit en Italie, en 1494, pour attaquer le royaume de Naples. Elle lui fournit des soldats et de l'argent, et lui accorda la même hospitalité à son retour de cette expédition. Ce grand mouvement de toute l'Europe, en imprimant la crainte aux plus petits princes, contribua peut être à maintenir la tranquillité des états de Savoie pendant cette régence, qui eut bientôt un terme. Charles II mourut à Turin, le 16 avril 1496, des suites d'une chute; et son grand-oncle, Philippe de Bresse, lui succéda. S. S—1.

SAVOIE (Philippe II, duc de), auparavant comte de Bresse, était né à Chamberi, le 5 février 1438, de Louis, duc de Savoie, et d'Anne de Cypre. Philippe-le-Bon, duc de Bourgogne, fut son parrain. Jusqu'à l'âge de vingt-deux ans, il se fit appeler Philippe *Sans Terre*, parce qu'il n'avait point encore d'apanage. En 1460, son père lui donna le comté de Bresse, dont il prit le titre. Sous ce nom, il fut, pendant quatre règnes, le chef des factieux en Savoie: ennemi de sa mère, Anne de Cypre, et de tous ses favoris, il tua, de sa main, Jean de Varax, l'un d'entre eux; il en dépouilla d'autres qui faisaient passer hors de l'état les trésors qu'ils avaient amassés, et il causa tant d'inquiétudes à son père, que celui-ci recourut à Louis XI pour le faire arrêter en Berri, malgré les sauf-conduits qui lui avaient été donnés. Il fut détenu en prison à Loches, de 1464 à 1466; quand il revint en Savoie, pendant le règne d'Amé IX, son frère, il reçut de lui un département dans l'administration, et s'en acquitta fidèlement. Il s'allia néanmoins, en 1467, avec Philippe, duc de Bourgogne, contre la France; et dès-lors, il eut part à toutes les guerres de la maison de Bourgogne, et à toutes celles de Savoie, jusqu'à ce que la mort de son petit-neveu Char-

les II l'appelât au trône, en 1496. Agé déjà de cinquante-huit ans, épuisé par sa vie turbulente, il n'avait plus l'activité par laquelle il s'était rendu redoutable; et à peine avait-il régné un an et demi, qu'il mourut à Turin, le 7 novembre 1497. Il avait été marié deux fois: en 1471, à Marguerite de Bourbon; et en 1485, à Claudine des Brosses, comtesse de Penthièvre. Philippe eut, de la première: Philibert II, qui lui succéda; et Louise, mariée à Charles, comte d'Angoulême, et qui fut mère de François Ier. (*Voy.* Louise, XXV, 259). De sa seconde femme, il eut six enfants, dont l'un, Charles III, régna aussi après lui. — Philibert II, surnommé le *Beau*, duc de Savoie, né à Pont-d'Ain, le 10 avril 1480, fut élevé auprès de Charles VIII, qu'il suivit, avec son père, à la conquête de Naples. Il témoigna d'abord un grand attachement à la maison de France; mais ensuite son alliance avec l'empereur Maximilien, l'ayant engagé à ne pas ouvrir aux Français un passage dans ses états, Louis XII, quand il voulut pénétrer en Italie, dut prendre sa route par les vallées du marquisat de Saluces (1). Mais Philibert II eut très-peu de part aux grandes révolutions qui ébranlèrent l'Europe pendant son règne: il ne s'occupa guère que de tournois et de chasses, et il mourut, pour s'être trop échauffé, le 10 septembre 1504, au Pont-d'Ain, dans la même chambre où il était né. Ce prince fut marié deux fois, d'abord avec Yolande-Louise de Savoie; ensuite avec Marguerite d'Autriche, fille de Maximilien, et sœur de Philippe, père de Charles-Quint, princesse qui devint ensuite célèbre comme gouvernante des Pays-Bas (*Voy.* Marguerite, XXVII, 30). Philibert n'eut point d'enfants. Sa veuve lui érigea un superbe mausolée dans l'église de Brou près de Bourg en Bresse (*Voy.* Rousselet). S. S-t.

SAVOIE (Charles III, duc de), second fils de Philippe II, et successeur de Philibert II, était né à Chazei, en Bugei, le 10 octobre 1486. Il fut élevé par Janus de Duin de La Val-d'Isère, qui, en cherchant à lui inspirer de l'austérité et de la modération, étouffa son esprit, et le rendit pusillanime et indolent. Au moment où Charles parvint à la couronne ducale, les revenus de la Savoie étaient absorbés par les droits de quatre princesses douairières; et ce prince était condamné par sa pauvreté à un repos forcé et à une sévère économie. Charles III fut cependant invité, en 1509, à se joindre à la ligue de Cambrai, pour recouvrer, dans le partage des états Vénitiens, le royaume de Cypre, dont il prétendait être roi. Cette ligue l'engagea dans des hostilités contre les Suisses: il voulut leur fermer l'entrée du Milanez; les Cantons firent marcher leurs troupes du côté de Genève, et le duc effrayé acheta la paix. Il s'allia ensuite avec tous les cantons, au mois de mai 1512. Cependant les premiers trônes de l'Europe se remplissaient de souverains alliés de très-près à la maison de Savoie. François Ier., fils d'une sœur de Charles III, avait succédé à Louis XII. Léon X, monté sur le trône pontifical, faisait épouser à son frère Julien une autre sœur du même duc; l'empereur Charles-Quint était allié à la même maison par Marguerite sa tante, et par Béatrix de Portugal sa belle-sœur, que Charles III épousa en 1522. Ces nombreuses alliances

(1) Mém. hist., II, 294.

.t point le duc de Savoie
s de tous les partis. Des
Valaisans s'emparèrent
e du Chablais ; en 1515,
lonna porta le théâtre de
n Piémont, pour fermer
mée suisse, le passage
ux Français. Charles négo-
e suivante, une alliance
rance et les Cantons : il
ir acquis par là de nou-
s à l'affection de François
celui-ci, mécontent de ce
avait obtenu de Léon X
e deux nouveaux évêchés
i et à Bourg, et avait
s de ix églises à celles de
ercha querelle à Charles
éritage de sa mère, et lui
guerre, en 1518. Cette
pendant, fut assoupie
diation des Suisses. En
s, Charles III voyait se
asson propre pays, le ger-
erre plus dangereuse : il
rcer ses prétentions sur
Genève, qui, pour s'y
embrassa bientôt après
, et chassa son évêque,
V. Calvin, VI, 577 ;
rgeois, dont elle avait de-
liance et la combourgeoi-
ntinrent avec fermeté ; et
lle finit par compromettre
Savoie avec les ligues des
pendant, en 1530, Char-
tait monté sur le trône im-
la jalousie entre ce prin-
çois Ier, fit bientôt cela-
hostilités. Charles III,
l'un et de l'autre, vou-
intenir neutre ; mais la
de ses états l'obligeant
alternativement passage
s de France et de l'Em-
e vit exposé à de plus
ngers que s'il eût embras-
se ouvertement l'un ou l'autre parti. Comme beau-frère de l'empereur et oncle du roi, il pouvait espérer du crédit dans l'une et l'autre cour. Il l'employait à entamer entre eux des négociations de paix, qui demeurèrent toutes infructueuses ; et il finissait toujours par avoir mécontenté le plus puissant des antagonistes, au moment où sa vengeance devenait le plus à craindre. Cependant l'un des traités entre ces deux monarques, la paix de Cambrai, en 1529, qu'on a nommée la paix des dames, fut due à la maison de Savoie. Elle fut traitée par Louise de Savoie, reine-mère de France, et par sa belle-sœur, Marguerite d'Autriche, veuve de Philibert de Savoie et tante de l'empereur. Les brouilleries entre le duc et les Genevois, envenimées par la prédication de la réformation, avaient enfin, en 1534, dégénéré en guerre ouverte. François Ier., toujours plus mécontent de Charles III, envoya des secours aux Genevois. Deux des plus fameux généraux d'Italie, Jean-Jacques Médicis, marquis de Marignan, et Laurent de Céri Orsini, se trouvèrent alors opposés. Médicis servait la Savoie, et Céri la France et Genève. Le roi déclara lui-même la guerre au duc, le 11 février 1535, sous prétexte de revendiquer le comté de Nice et les biens de Jeanne de Naples, que la maison de Savoie avait soustraits à la maison d'Anjou, et de se faire restituer la part d'héritage de Louise de Savoie, mère de François Ier, quoique, dans la maison de Savoie comme dans celle de France, les femmes ne succédassent point. Le duc était peu en état de résister aux armes de France. Dans la campagne de 1535, toute la Savoie fut conquise, à la réserve de la Tarentaise. La même année, les Ge

vois firent ouvertement profession de la réformation, et chassèrent de leur ville tous les officiers et tous les partisans du duc et de l'évêvêque. Les Bernois conquirent le pays de Vaud; les Fribourgeois, le comté de Romont, et les Valaisans une partie du Chablais. L'amiral Chabot, qui commandait les troupes françaises, avait passé les monts la même année. Le duc lui abandonna Turin et presque toutes les places du Piémont, et il s'enferma dans Verceil. Charles-Quint, à son retour d'Afrique, vint au secours du duc de Savoie, avec Antoine de Lève, le meilleur de ses généraux. Avant la fin de l'été de 1536, il reprit Turin et Fossan; mais il s'engagea ensuite en Provence, où il perdit, sans pouvoir combattre, une grande partie de son armée, tandis que les Français recouvraient en Piémont tout ce qu'ils y avaient perdu. La maison de Montferrat s'était éteinte, en 1533, dans la personne de Jean-George Paléologue. Charles III avait plusieurs titres pour hériter de cette maison: il les présenta de bonne heure; mais dans l'état de ruine où il se trouvait, l'empereur, qui n'attendait rien de lui, songeait peu à le satisfaire, et il adjugea, le 3 novembre 1536, à son préjudice, la succession de Montferrat aux Gonzagues de Mantoue. A cette époque, le principal théâtre de la guerre qui avait dévasté l'Europe était transporté dans le Piémont: les Français en occupaient une partie, les Impériaux l'autre; le plat pays était dévasté par leurs troupes, et les places-fortes étaient prises, reprises et pillées par les deux armées. Le duc s'était retiré à Nice avec son fils et son épouse Béatrix de Portugal; au milieu de ses plus grandes afflictions, on lui demanda de céder, pour rante jours, le château de seul asile qui lui fût demeuré, au Paul III, devant qui les mona rivaux voulaient avoir une entr Charles les reçut en effet dans ville; mais il ne voulut point leur donner le château, seul reste d d'états où il exerçât encore s verainеté. Cette même place de refuge de la maison de Savoie, 1543, assiégée par Barberou par les Français: le duc s' pendant ce siége, retiré à ceil. Nice fut prise par les T mais son château lassa la pa des assiégeants, qui se remb rent. Charles III ne fut pas heureux dans les réclamations alla faire en personne à la di Ratisbone, en 1541, contre vasions des Bernois et des Vala Il obtint bien contre eux un qui les condamna à restituer i res usurpées, et à lui payer cent mille écus d'indemnité; faute de moyens coërcitifs, l' n'alla pas plus loin. Le tra paix conclu à Crespi en 1544 dit quelque tranquillité au Pié sans le réduire sous l'obéissa ses anciens souverains: il éta jours occupé en partie par les çais (*V.* Cossé-Brissac, X, en partie par les Impériaux; au milieu des garnisons étran l'administration civile avait é due au duc. Les hostilités r mencèrent en Piémont au m septembre 1551; et Charles prévoyant de nouveaux mal accablé par les calamités qu'i déjà éprouvées, et sans force lutter encore contre l'adversit comba à une fièvre lente, le 1 1553, à Verceil, après avoir quarante-neuf ans. Il avait é

fortifia le port de Villefran-
.; établit des manufactures
, et organisa régulièrement
es. Il donna beaucoup d'ex-
ux fabriques de soie, rele-
/ersité de Turin, et fonda
s colléges. Au mois de mai
l acquit la principauté d'O-
e Jérôme Doria, qui, s'é-
haïr de ses sujets, dépensait
garder contre eux plus que sa
uté ne valait. Ce fut la der-
quisition d'Émanuel-Phili-
i, dégoûté des grandeurs du
ne songeant plus qu'à la re-
t vivant presque toujours à
agne, fut atteint d'un com-
ent d'hydropisie et d'une fiè-
t il mourut au bout de trois
e 30 août 1580. Émanuel-
t est un des plus grands prin-
it produits la Savoie. D'une
édiocre, mais d'une figure
te et régulièrement belle, il
oit dans tous les exercices, in-
, toujours debout et tête nue;
en ses habits, s'exprimant
le paroles, mais choisies;
tout apprendre, depuis les
niques jusqu'aux sciences les
vées; religieux observateur
arole, et non moins ami
x qu'il s'était montré habile
t de la guerre. On lui a re-
un goût excessif pour les
Il eut en effet plusieurs
es et sept enfants naturels.
été écrite en latin, par Tun-
in, 1596, in-fol., Milan,
n 4°. S. S—I.

DE CHARLES ÉMANUEL Ier.,
, né à Rivoli, le 12 janvier
tait âgé de dix-huit ans,
succe la, en 1580, à son pè-
anuel-Philibert. Ses premiè-
prises furent dirigées contre
comme il ne put enlever cette
ville par surprise, et que Henri III, en déclarant qu'elle était sous sa protection, empêcha qu'il ne l'attaquât à force ouverte, Charles-Emanuel ajourna ses projets; mais il garda contre le roi de France un profond ressentiment. Le voisinage de Lesdiguières, qui commandait en Dauphiné pour le roi de Navarre, et qui favorisait les Protestants, donnait beaucoup d'inquiétude au duc de Savoie: il redoutait surtout l'établissement des religionnaires dans le marquisat de Saluces, qu'occupaient les Français depuis la mort du dernier marquis (*V.* SALUCES, pag. 228, ci-dessus): il résolut de les en chasser par surprise. Le jour de Saint-Michel, 1588, il s'empara de Carmagnole et de Cental, après quoi il assiégea et prit Saluces, Revel et Château-Dauphin, malgré les menaces de Henri III. Ce dernier, pour maintenir ses droits, ne déclara point lui-même la guerre au duc de Savoie, mais il engagea les Genevois et les Bernois à prendre les armes, et il leur envoya, comme capitaine, Nicolas de Harlay, seigneur de Sancy, avec trois mille hommes. Bientôt après il fut obligé de les retirer, et d'appeler même en France une partie des Suisses, pour faire la guerre à la Ligue. Les Bernois et les Genevois restèrent seuls exposés aux armes du duc, qui essaya de les désunir en traitant avec les Bernois; mais la constance des Genevois, et la politique de Philippe II, roi d'Espagne, qui ne voulait pas laisser approcher Charles Émanuel de ses possessions de Franche-Comté, firent échouer tous les projets du duc. Cependant la mort de Henri III inspirait à Charles-Émanuel de plus hautes espérances: la Ligue ayant exclu de la succession le roi de Navarre et le

prince de Condé, le duc de Savoie se mit sur les rangs, comme fils unique de Marguerite de France, tante des trois derniers rois. En 1590, il reçut l'hommage des Provençaux catholiques, qui le choisirent pour leur comte, à la charge de relever du roi que les états du royaume choisiraient. La résistance que le duc de Savoie trouva en Provence sauva les Genevois ; c'était même le dessein du roi d'Espagne, qui, jaloux du duc, quoiqu'il fût son gendre, l'invitait à de nouvelles conquêtes afin qu'il abandonnât celles dont il paraissait déjà assuré, et flattait sans cesse son ambition, pour ne jamais la satisfaire. Le duc de Savoie fit son entrée à Aix en Provence, le 18 novembre 1590, après avoir livré plusieurs combats à La Valette et Lesdiguières, qui commandaient pour Henri IV, en Provence et en Dauphiné. Ayant obtenu quelques troupes d'Espagne, où il était allé les chercher, il continua trois ans à soutenir la guerre en faveur de la Ligue, consumant ses forces dans un pays qui ne devait pas lui rester, et exposant le Piémont aux invasions de Lesdiguières. Enfin, lorsque Henri IV eut changé de religion, le duc de Savoie, découragé par tant de vains combats, conclut avec lui, le 1er. septembre 1593, une trêve qui fut prolongée pendant tout l'hiver, et qui donna des espérances de paix. La guerre se ralluma cependant l'année suivante : la plus grande partie des états de Savoie était dévastée par les religionnaires, tandis que le duc faisait dans le Lyonnais, la Provence et le Dauphiné des conquêtes qu'il perdait ensuite. Henri IV était cependant reconnu pour roi par la plupart des Français et par presque toutes les puissances de l'Europe. Le duc de Savoie, mécontent de Henri II, qui le sacrifiait constamment à sa politique, désirait se modérer ; et dans une conférence qu'il eut à Bourgoin, au mois de novembre 1595, un traité de paix fut ébauché entre la France et la Savoie. Henri consentait à rendre au duc le marquisat de Saluces, en conservant la vallée de Barcelonnette ; mais pendant la durée de la négociation, comme il avait affaire à un prince d'autorité en France, il sentit bientôt le regret d'abandonner l'entreprise, et il fit naître des difficultés sur l'hommage du marquisat de Saluces, qu'il prétendait s'être réservé. Sous ce prétexte, la guerre fut renouvelée, en 1597 ; et Lesdiguières, qui était chargé de la conduire, remporta plusieurs avantages sur la Savoie et le Bugei ; s'empara du fort de Barraux, que le duc avait fait construire sur les terres de France (*Voy.* LESDIGUIÈRES, 292) ; il conquit aussi presque toute la Morienne, qu'il reperdit bientôt. Enfin ces hostilités ruineuses pour la Savoie furent arrêtées, en 1598, par la paix de Vervins. La décision sur l'hommage du marquisat de Saluces fut renvoyée à l'arbitrage du pape. Il était facile de prévoir que celui-ci ne prononcerait, comme juge une sentence en faveur des souverains bien plus puissants que lui, et qu'il chercherait plutôt à se concilier. Le duc de Savoie, ne voulant traiter lui-même avec Henri IV, se rendit à Paris, dans l'hiver de 1599 à 1600. En vain il offrit les conditions qu'il avait refusées à Bourgoin ; en vain l'hommage du marquisat de Saluces fut pourvu qu'on lui en accordât la souveraineté ; Henri ne lui laissa que le choix de céder à la France le marquisat ou la Bresse, et lui donna

ie'ques mois pour se ré-
e duc de Savoie profita de
pour traiter avec Biron,
er avec lui dans une con-
ontre Henri IV. On assure
galement contre le monar-
re Biron, qu'il croyait son
tint, devant ce dernier, des
ins secrets sur Henri, com-
chercher une querelle. A
étonnement, le maréchal
sur tout ce qu'il venait de
int par lui révéler la con-
jà ourdie contre son roi
s. IV, 520). Le duc de
hâta d'annoncer ce com-
i d'Espagne pour l'y faire
t comptant sur la révo-
il allait produire, et sur
s de Philippe III, il prit
sures pour la défense de
il cherchait en même temps
r l'exécution du traité de
ne se léci lait point entre la
le marquisat de Saluces.
et Rosny, qui pénétrèrent
es, vinrent à Lyon, dans
6, pour le presser de se
le duc rejeta également les
ts qu'ils lui étaient offerts;
rentrer ses troupes, le fit
is la Bresse et dans la Sa-
le corps toutes les pla-
que Genève s'armait pour
-les mêmes, se retira
Fuentes. Les deux forte-
Montmélian et le fort Ca-
position et soudoyer en Savoie,
, pour engager, par
et Rosny à forcer le duc
et Sainte-Catherine, le fit
. Pendant que de nouvel-

les négociations étaient entamées par l'entremise du pape, Rosny laissa démolir par les Genevois le fort de Sainte-Catherine, ce qui mit quelque temps obstacle à la paix. Elle fut enfin conclue, sous condition que le duc céderait à la France, la Bresse, le Bugei, le Val Romei, et le pays de Gex, et que le roi abandonnerait au duc le marquisat de Saluces, avec les forteresses de Demont, Cental et Roque-Sparvière. Ce traité, signé à Lyon, le 17 janvier 1601, fixa presque jusqu'à nos jours les frontières de la Savoie et de la France; il paraissait avantageux à la dernière, qui gagnait une étendue de pays fort supérieure au marquisat de Saluces. Cependant Henri, en se fermant le passage des Alpes, abandonnait les princes et les états d'Italie à la protection, et presque au vasselage de l'Espagne : il perdit ainsi tout son crédit dans cette contrée; et ce fut la plus grande faute politique de son règne. Les ratifications de ce traité, refusées par le duc de Savoie et par le comte de Fuentes, gouverneur du Milanez, se firent long-temps attendre. Après même qu'elles eurent été échangées, le duc ne désarmait point; et l'on s'attendait à une nouvelle rupture : mais son projet était seulement d'employer l'armée qu'il avait rassemblée, à surprendre Genève, qui n'était pas nommément compris dans le traité de Lyon. En effet, dans la nuit du [illegible] décembre 1602, il s'approcha sous un déguisement jusqu'à une lieue de la place. Ses [illegible] avaient appliqué des échelles contre les murs, entraient dans la ville, déjà elles s'en croyaient maîtresses lorsqu'elles furent assaillies avec tant de bravoure par les Genevois, qu'elles se virent contraintes de

fuir avec une grande perte. Malgré cette levée de boucliers, comme le roi de France et les Suisses desiraient la paix, elle fut conclue à Saint-Julien, le 21 juillet 1603, entre le duc et les Genevois, à des conditions honorables pour les derniers, et auxquelles il ne fut plus porté d'atteintes sérieuses. D'autre part, le duc de Savoie, sollicité par les Cypriotes de faire valoir les droits qu'il avait à leur couronne, et de les délivrer de la tyrannie des Turcs, lia, en 1608, des intelligences avec l'archevêque de Nicosie, l'évêque de Paphos, et les principaux Chrétiens établis dans l'île; mais les circonstances ne s'étant point montrées favorables, il abandonna bientôt cette entreprise. Cependant Charles-Émanuel était entré dans d'étroites négociations avec Henri IV, pour l'exécution du projet qui devait humilier la maison d'Autriche, et faire un nouveau partage de l'Europe. La conquête du Milanez lui était assurée par ce monarque; et déjà les armements du duc avaient donné de la jalousie à l'Espagne, lorsque Henri IV fut assassiné, en 1610, et que les vastes projets qu'il avait formés furent abandonnés. En 1613, la mort de François de Gonzague, duc de Mantoue, qui, marié à Marguerite de Savoie, fille de Charles-Émanuel, avait laissé d'elle une fille nommée Marie, donna lieu à une guerre entre le duc de Savoie et le nouveau duc de Mantoue. Le premier demandait la garde et la tutelle de sa fille et de sa petite-fille, et cherchait, sous ce prétexte, à faire valoir ses anciennes prétentions sur le Montferrat; mais la France, l'Espagne et l'empereur, qui voulaient tous également conserver la paix, embrassèrent hautement la protection du duc de Mantoue, et armèrent en sa faveur. Le duc de Savoie abandonna ses prétentions, et fit la paix, au mois de juin 1613. Cependant, irrité de se voir délaissé, dans cette occasion, par la maison d'Autriche, il renvoya le collier de la Toison-d'Or, déclara qu'il n'avait point d'ordres à recevoir du roi d'Espagne, et ravagea une partie du territoire de Novare, tandis que le marquis d'Inoyosa était entré dans celui de Verceil. Cette petite guerre, où il n'y eut pas d'action remarquable, et que les rois de France et d'Angleterre, ainsi que la république de Venise, s'empressèrent d'étouffer, donna lieu au traité d'Asti, du 21 juin 1615; et fut définitivement terminée par le traité de Pavie, du 9 octobre 1617. Ce ne fut que le 15 juin 1618 que D. Pédro de Tolède, gouverneur de Milan, rendit au duc de Savoie Verceil, qu'il avait conquis. Pour lier davantage ses intérêts à ceux de la France, Charles-Émanuel sollicita et obtint, pour le prince de Piémont, son fils, la main de Christine de France, sœur de Louis XIII, que le prince épousa à Paris, le 10 février 1619. La querelle des Grisons avec les peuples de la Valteline ralluma encore une fois les hostilités en Italie. Le duc de Savoie, la France et les Vénitiens, prirent le parti des Grisons, pour soustraire la Valteline à la protection ou plutôt à la domination de l'Espagne. Comme les Génois, d'autre part, s'étaient déclarés pour les Espagnols, Charles-Émanuel en prit occasion, en 1625, d'attaquer l'état de Gènes, et d'y faire quelques conquêtes. De concert avec Lesdiguières, le duc soumit, en trois mois, cent soixante-quatorze places ou châteaux; mais il n'eut pas plutôt ramené son

Piémont, que toutes ces
évoltèrent. Le marquis de
i était entré en Piémont
deux mille hommes, as-
iement Verrue, où il per-
up de monde. Cette guer-
minée, en 1626, par le
fonçon. Le duc de Savoie
alors inviolablement atta-
France; mais l'extinction
che aînée de la maison de
et la succession des ducs
aux duchés de Mantoue
ferrat mécontentèrent vi-
arles-Émanuel. Le der-
s duchés était incontes-
un fief féminin, qui par
t devait appartenir à Ma-
- fille du duc de Savoie;
ir ne pas diviser cet héri-
ue de Rhétel, fils du nou-
de Mantoue, épousa pré-
nt Marie, au moment mê-
nort du dernier Gonzague,
n de la mère ou du grand-
ette princesse. Le duc, ou-
e injure, et impatient de
ier le Montferrat, dont ses
vaient toujours desiré la
s'allia aux Espagnols,
vec eux de partager l'hé-
la maison de Gonzague,
ira de plusieurs villes du
t. Le marquis d'Uxelles
envoyé, par Louis XIII,
rmée française, au secours
au duc de Mantoue. Char-
uel le défit, le 2 août 1628,
de la vallée de Braïda,
a de repasser les monts.
II, après avoir pris la Ro-
tta lui-même en Piémont,
le janvier 1629, avec une
se armée, qui força les pas-
Suze. Le duc, tout en lui
, négociait avec lui. Il vou-
Louis XIII achetât le pas-
sage pour aller débloquer Casal, que les Espagnols assiégeaient, et il demandait, à ce titre, une partie du Montferrat. C'est ce qu'il obtint par le traité de Suze, du 11 mars 1629. La ville de Trin, avec le pays environnant, lui fut cédée en souveraineté; et il eut soin lui-même de ravitailler Casal, que ses anciens alliés assiégeaient. Louis XIII cependant ne se fut pas plutôt retiré, que Charles-Émanuel renouvela ses intrigues avec les Espagnols, espérant, s'ils chassaient absolument les Français d'Italie, conserver tout ce qu'il avait précédemment conquis sur le Montferrat. D'ailleurs l'entrée du comte de Collalto dans le Mantouan, avec une armée allemande, et du marquis Spinola dans le Montferrat, avec les Espagnols, rendait la situation du duc de Savoie très-critique. Il différait de se déclarer, et, en gagnant du temps, il essayait de se mettre à prix auprès des deux ennemis. Le cardinal de Richelieu résolut de le faire enlever, à Rivoli, ainsi que le prince de Piémont. Le duc de Montmorenci en avertit Charles-Émanuel, qui s'enfuit en toute hâte; et cette tentative jeta le duc dans le parti de l'Espagne. Richelieu, arrêté par le duc de Savoie, dans sa route, vers Casal, se saisit de Pignerol, qu'il fortifia, en même temps que Louis XIII soumit presque toute la Savoie. Le roi fit son entrée à Chambéri le 18 mai 1630; et, le 20 juillet de la même année, Saluces se rendit aux Français. En même temps Spinola pressait, avec les Espagnols, le siége de Casal. Une armée allemande était aussi entrée en Piémont; et le duc de Savoie, non moins maltraité par ses alliés que par ses ennemis, était sur le point de perdre toutes ses provinces. Une profonde dou-

cution en Italie le traité de
ne, Victor Amé embrassa
, le parti des Français ; et
ménager une entrée en Italie,
t de les laisser maîtres de
, quoique cette forteresse
évacuée avant que les Im-
rendissent Mantoue. On ca-
les casemates les soldats
qui demeurèrent à Pignerol,
que les commissaires autri-
sitaient la place pour s'as-
elle était évacuée. Ils re-
et s'en rendirent maîtres
es Allemands furent hors de
. Dans le même temps, le
voie négociait, par l'entre-
Espagne, un traité de paix
enois, traité qui fut conclu
d, le 17 novembre 1631.
es d'Italie avaient tous, à
que, des disputes de pré-
rbain VIII les aigrit en-
lounant aux cardinaux un
titre, celui d'eminence : il
ne les monarques seuls pour-
ntinuer à les qualifier d'il-
nes. A cette occasion, la ré-
de Venise, et bientôt après
e Savoie, reclamèrent les
royaux, en vertu de leurs
ns sur l'île de Cypre. Le duc,
1633, se fit nommer altesse
t porta sur ses armoiries la
fermure des rois. Tandis que
nes s'affermissait dans le par-
France, plusieurs membres
lle s'éloignèrent de lui pour
r à l'Espagne : sa sœur, la
mere de Mantoue, le quitta
re ; et après avoir cherché
r sûreté elle se retira en
, où le roi lui donna le gou-
t du Portugal. Presqu'en
mps le cardinal de Savoie
ut en cour de Rome, la
ut la bravoure pour [illegible]

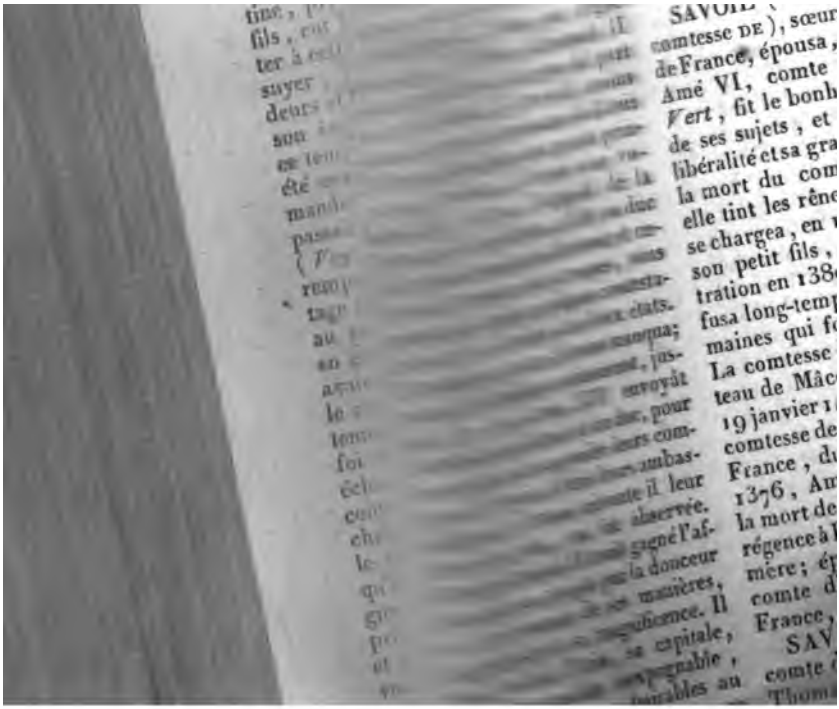
de l'Espagne ; et le prince Thomas, qui gouvernait la Savoie, en partit précipitamment pour passer en Flandre au service de Philippe IV. Richelieu, ayant voulu, en 1635, renouveler la guerre contre la maison d'Autriche, engagea Victor-Amé dans son alliance. Il lui promettant le Montferrat et le duché de Milan en échange de la Savoie. Le duc aurait préféré garder la neutralité et écarter la guerre de ses frontières : mais Richelieu ne lui laissa pas le choix ; et après lui avoir fait signer une ligue, le 11 juillet, il lui donna le commandement général des armées françaises en Italie. La campagne s'ouvrit par le siége de Valence sur le Pô, où le duc de Savoie échoua par la faute du maréchal de Créqui, qui lui était associé. L'année suivante, le marquis de Villa, général du duc de Savoie, réussit à détourner la guerre sur les états de Modène et de Parme, non sans ruiner ainsi le premier de ces ducs (qui était cousin de Victor-Amé), par les armes mêmes du second. De concert avec le maréchal de Créqui, il entra ensuite dans le Milanez, tandis que le duc de Rohan, qui commandait pour les Français dans la Valteline, devait descendre des montagnes. Mais le marquis de Léganez, gouverneur de Milan, vint, avec l'armée espagnole, au devant des alliés, et les attaqua, le 22 juin 1636, à Tornavento : tout son effort se dirigeait contre le maréchal de Créqui, que le Tessin séparait du duc de Savoie. Ce dernier, ayant travaillé toute la nuit à rétablir des ponts entre eux, arriva au secours des Français comme ils commençaient à plier ; et après un combat de sept heures, il força les Espagnols à la retraite. Le duc de Savoie [illegible]

vantage la réputation de ses armes dans la campagne suivante; elle se termina, le 8 septembre 1637, par le combat de Monbaldone, où la cavalerie espagnole fut mise en déroute; mais ce fut le dernier exploit de Victor-Amé : le 26 septembre, il fut invité à un repas chez le maréchal de Créqui, à la suite duquel le duc, son premier ministre le comte de Verrue, et son meilleur général le marquis Guido Villa, furent frappés d'une même maladie. Le marquis se rétablit en peu de jours; mais le duc et le comte moururent. Le premier expira à Verceil, le 7 octobre 1637, à l'âge de cinquante ans. Des soupçons injurieux furent excités par ces trois maladies simultanées, et par les dissensions qu'on avait souvent remarquées entre le duc et le maréchal de Créqui. Mais les symptômes de la maladie ou l'inspection du cadavre ne justifièrent point ces soupçons, que démentaient déjà le caractère et la réputation du maréchal. Victor Amé Ier. avait été formé à la patience et à la dissimulation par le caractère soupçonneux de son père, qui lui avait montré plus d'une fois une injuste et cruelle défiance. On a loué sa continence et sa sobriété. Infatigable de corps et d'esprit, il savait se rendre cher aux soldats, auxquels il donnait l'exemple de la bravoure comme de la constance dans les privations. Il avait établi un grand ordre dans ses finances; mais les guerres dans lesquelles il fut sans cesse engagé l'avaient forcé de multiplier les impôts, tandis qu'il ne distribuait les graces que d'une main avare. Il laissa deux fils et quatre filles en bas âge, sous la régence de sa veuve. — François-Hyacinthe, duc de Savoie, né à Turin, le 14 sept. 1632, n'avait que cinq ans lorsqu'il monta sur le trône. Émery, ambassadeur de France, qui était initié dans les secrets de Richelieu, voulut engager le maréchal de Créqui à se saisir de Verceil, et de la personne de Madame royale, (c'est ainsi qu'on nommait la régente), avec ses deux fils, comme gage de la fidélité de la Savoie dans l'alliance de la France. Cette proposition à laquelle Créqui se refusait, ayant excité une discussion animée qui fut entendue, Christine se tint sur ses gardes : elle doubla la garnison de Verceil, et les Français qui se présentèrent aux portes en grand nombre le lendemain, sous différents prétextes, ne furent pas admis dans la ville. Christine écrivit ensuite au cardinal Maurice, et à Thomas de Savoie, pour leur promettre la restitution de leur apanage sequestré par le dernier duc leur frère, sous condition cependant qu'ils ne rentreraient point en Piémont. Tous deux avaient embrassé ouvertement le parti de la maison d'Autriche; et Richelieu avait déclaré qu'il regarderait leur retour en Piémont comme un acte d'hostilité. La position de Christine était très-critique : les princes voulaient rentrer en Savoie, et croyaient avoir plus qu'une étrangère le droit de gouverner leur pays; les Espagnols faisaient des progrès en Piémont; et les Français menaçaient à leur tour, pour forcer la régente à renouveler l'alliance conclue par Victor-Amé. Cette alliance arrivée à son terme, fut enfin renouvelée à Turin, le 3 juin 1638: mais elle ne procura point à la Savoie des secours aussi énergiques que Madame royale s'y attendait. Malgré le cardinal La Valette, qui commandait l'armée française, Verceil fut pris par le marquis de Léganes,

let 1638, et cette place im- : ouvrit le Piémont aux Es- . Bientôt après, Françoi- he, âgé seulement de six ans, le 4 octobre 1638, à la suite hute. S. S—t.

OIE (Charles-Emanuel II, , second fils de Victor-Amé nit né à Turin, le 20 juin rt n'avait que quatre ans et s mois lorsqu'il succéda à son on accession au trône donnant nouveler la régence de sa mè- eux princes de Savoie en pri- ision de réclamer la tutelle neveu. Ils se rendirent tous Milan. Le cardinal entra mê- iémont, mais sans soldats et ite. Il avait lié des intrigues mparer des citadelles de Tu- e Carmagnole. Elles échouè- t le prince, cédant aux ins- de sa belle-sœur, repartit lan. Les princes cependant nt de l'empereur un décret, du 6 novembre 1638, par l enjoignit à Christine de se r des intérêts de la France, mander à l'empereur confir- de sa régence : autrement il t pourvu. Jamais l'Empire exercé ou même prétendu avoie le droit de régler les Les princes, en recourant à eur, sacrifiaient l'indépen- le leur patrie et de leur mai- e ambition personnelle. D'au- t, Madame Royale, pour re à Richelieu, ne respectait vantage les vrais intérêts de ne. Par déférence pour ce e, elle fit arrêter et languir e prison, jusqu'à sa mort, Monod, le plus habile négo- que la Savoie eût jamais eu ervice, et le plus fidèle de eillers (*V.* Monod). On par- lait déjà de la mort prochaine de Charles-Emanuel II, dont la santé était mauvaise, et l'on assurait qu'après son décès, sa sœur serait mariée au dauphin, et lui porterait, au mépris des lois, la Savoie en héritage. Les hostilités entre les princes et la duchesse commencèrent au mois de mars 1639. Le prince Thomas surprit Chivas : Yvrée, Bielle, le fort de Bard et toute la val d'Aoste se rendirent ensuite à lui. La régente envoya son fils et ses trois filles au château de Chambéri. Elle-même s'enferma dans Turin, avec le cardinal de La Valette, déterminée à y attendre un siége. Thomas n'osa point l'entreprendre ; mais, avec les généraux espagnols Léganez et Caracène, il prit successivement Villeneuve, Moncalvo, Asti et Trin. Les Français demandèrent alors à la régente de leur consigner le reste de ses forteresses, puisqu'elle les gardait si mal. Ils furent mis en possession de Cherasco, Savillan et Carmagnole, tandis que Santiâ, Ceve, Bene, Coni, Fossan, Saluces, Demont et Mondovi ouvrirent volontairement leurs portes aux princes, avant la fin de juin 1639. Le duc de Longueville et La Mothe-Houdancourt arrivèrent enfin en Piémont, avec l'armée française, et reprirent plusieurs des places qui avaient été rendues ; mais pendant que Longueville assiegeait Coni, le prince Thomas surprit Turin, le 27 juillet. La régente eut à peine le temps de s'enfuir dans la citadelle, avec ses pierreries et ses papiers. Longueville, après une tentative infructueuse pour reprendre Turin, fit passer la duchesse et sa cour à Suze, tandis qu'il demeura chargé de la garde de la citadelle. Richelieu profita ensuite d'une trève de deux

mois pour conduire Louis XIII à Grenoble, et y faire venir Christine. Aussitôt que celle-ci fut arrivée auprès de son frère, il voulut qu'elle lui remît le château de Montmélian et la garde du jeune duc. Christine, prétextant la maladie de son fils, eut beaucoup de peine à résister à cette demande. Il lui fallut essuyer, à cette occasion, les froideurs et la colère de son frère et de son impérieux ministre. Pendant ce temps, le comte d'Harcourt avait été envoyé en Piémont pour commander l'armée française, qui ne passait pas neuf à dix mille hommes (*Voy.* Harcourt, XIX, 401). Il remporta, le 15 novembre, un avantage signalé sur le prince Thomas, au pont de la Rioute, avantage dû en grande partie à ce que Léganez avait abandonné les Piémontais dans le combat. Cependant un mécontentement universel et une mauvaise foi sans pudeur faisaient naître et échouer chaque jour des négociations contradictoires. Le cardinal de Richelieu offrit au prince Thomas le partage de la régence, pourvu qu'il renonçât à l'alliance de l'Espagne. Christine traitait avec le même prince, à l'insu des rois de France et d'Espagne et du cardinal de Savoie; elle négociait avec le cardinal, à l'insu du prince Thomas : elle lui offrit de lui donner la main de sa nièce, pour réunir ainsi tous les droits au trône. Le cardinal proposait aussi de nouvelles conditions avec l'Espagne. Pendant ces traités mystérieux, Léganez avait entrepris le siége de Casal, au grand mécontentement des princes. Le comte d'Harcourt, qui avait reçu des renforts de France, l'attaqua dans ses lignes, le 29 avril 1640; le défit, lui tua trois mille hommes, et le força de lever le siége. Le comte d'Harcourt investi suite Turin, et quoique le p Thomas y commandât une breuse garnison, quoique Lé s'avançât à son secours, avec forte armée, qui assiégeait en que sorte les assiégeants, la cons du comte d'Harcourt et la cir pection de Léganez forcèrent à se rendre. Le prince Thom sortit, le 24 septembre, av princesses ses sœurs, et se re Ivrée. Justement mécontent du quis de Léganez, il commen 2 décembre, à traiter avec la ce; mais le comte d'Olivar ayant donné satisfaction, en r lant Léganez, et Richelieu, d part, ayant excité sa défianc arrêtant, à Turin, le comte de Martin, ministre et confident régente, les deux princes de rompirent toutes leurs négoci avec la France, renouvelèrer traité avec l'Espagne; et la recommença. Le comte d'Ha échoua, en 1641, au siég vrée; mais il prit Cève et Co pendant le comte de Siruela verneur du Milanez, n'ava pour les princes plus d'égar n'en avait eu Léganez; et le r tentement de ceux-ci les po nouveau à entrer en traité ave belle-sœur et avec la cour de ce. Après des difficultés infin traité fut enfin conclu, le 1 1642. La duchesse demeura r mais la lieutenance-gener comté de Nice fut donnée au nal Maurice, qui, renonçant dres sacrés, épousa la princes rie, sa nièce; et la lieutenanc rale d'Ivrée et de Bielle fut de donnée au prince Thomas. L France les reçut l'un et l'a grace, et promit de leur rend



de Gaston, duc d'Orléans. Cette princesse ne vécut que peu de mois avec son époux. Après sa mort, le duc s'unit en secondes noces, en 1664, à Marie-Jeanne de Nemours, d'une branche cadette de la maison de Savoie, qui s'éteignait en elle, et qui était issue d'un second fils du duc Philippe II. Dans un règne aussi agité, Charles-Émanuel II avait toujours eu fort peu de part aux événements. Il en eut moins encore lorsque la puissance de Louis XIV ne permit plus aux petits princes ses voisins, d'avoir une volonté. En 1672, Raphaël de la Tour, exilé de Gènes, offrit au duc de le rendre maître de Savone; et celui-ci fit avancer des troupes, sous prétexte de régler quelques contestations sur les limites des deux états. L'entreprise contre Savone manqua; mais les hostilités continuèrent, jusqu'à ce que Louis XIV envoyât Caumont aux Génois et au duc, pour les sommer de suspendre leurs combats: il fit venir à Paris leurs ambassadeurs; et l'année suivante il leur dicta une paix, qui fut observée. Charles-Émanuel II avait gagné l'affection de son peuple par la douceur et la prévenance de ses manières, sa générosité et sa magnificence. Il avait embelli Turin, sa capitale, rendu Montmélian inexpugnable, ouvert des chemins admirables au travers des montagnes, au passage de la *Grotte*, près des Échelles. Il fonda une société littéraire, et une académie de peinture à Turin. Se sentant atteint, en 1675, d'une maladie mortelle, il voulut qu'on ouvrît les portes du palais, et qu'on laissât entrer la foule, afin que son peuple le vît mourir comme il l'avait vu vivre. Il expira, le 12 juin 1675, laissant un fils unique, Victor-Amé II, âgé de moins de neuf ans, sous la tutelle de Jeanne-Marie de Nemours, sa mère. Ce prince, plus connu sous le nom de roi Victor, à cause de la couronne de Sicile qu'il obtint en 1713, et qu'il échangea en 1718, contre celle de Sardaigne, aura son article au nom VICTOR-AMÉ II (1). S. S—t.

SAVOIE (BONNE DE BOURBON, comtesse DE), sœur de Jeanne, reine de France, épousa, à Paris, en 1355, Amé VI, comte de Savoie, dit le *Vert*, fit le bonheur de son époux, de ses sujets, et se distingua par sa libéralité et sa grandeur d'ame. Après la mort du comte *Vert*, en 1383, elle tint les rênes du gouvernement, se chargea, en 1391, de la tutelle de son petit fils, et lui remit l'administration en 1389. Ce prince ingrat refusa long-temps de lui rendre les domaines qui formaient son douaire. La comtesse Bonne se retira au château de Mâcon, où elle mourut, le 19 janvier 1402. — Une autre Bonne, comtesse de Savoie, fille de Jean de France, duc de Berri, épousa, en 1376, Amé VII, dit le *Rouge*; à la mort de son époux, elle disputa la régence à Bonne de Bourbon, sa belle-mère; épousa en secondes noces le comte d'Armagnac, connétable de France, et mourut en 1434. B—p.

SAVOIE (THOMAS II, DE), comte de *Flandre*, troisième fils de Thomas Ier., comte de Savoie, né à Montmélian, en 1199, fut d'abord destiné à l'Église. Son père, Amé IV, lui donna ensuite un apanage en Piémont. Sa nièce, Marguerite de Provence, ayant épousé le roi saint Louis, il la suivit en France où ce

(1) Suivant le plan adopté dès le commencement de cet ouvrage, les articles des rois et empereurs ont été donnés à leurs noms propres, et ceux des ducs, électeurs et autres princes souverains, au nom de leurs maisons.

ne le maria, en 1236, avec re des comtés de Flandre Hainaut. Thomas ne gou- es comtés que jusqu'à la mort me, sa femme, survenue, a. Il les céda ensuite au de Dampierre, héritier na- sa femme, et vint chercher en Italie. S'y étant remarié, , avec Béatrix de Fiesque, il ti dans les querelles entre les e Piémont encore libres à oque, et il espérait en sou- quelqu'une à sa domination; fut fait prisonnier, en par les habitants d'Asti, au de Montebruno. Il obtint rté au bout d'une année, traité onéreux, chercha nt des secours en France et eterre, pour tenter de nou- ntreprises, et mourut à fri, le 1er. février 1259. Il , de sa seconde femme, trois une fille : Thomas III, qui a la branche; Amé V, qui au comté de Savoie; et Louis, barons de Vaud. — Tho- (de Savoie), comte de Mo- et fils aîné de Thomas II, à la cité d'Aoste, en 12[illegible]8. Il , en 1259, à son père dans de comte de Morienne, et petit apanage qui lui restait val d'Aoste après ses mal- Thomas III n'était pas fait elever la fortune de sa mai- noique brave et entreprenant, l'avantage dans aucune ba- et fut cependant presque tou- en guerre avec le marquis de rrat, Guillaume VII. En 1281 arrêter à Valence, au mépris uf-conduit qu'il lui avait don- se fit céder, pour sa rançon, urs villes du Piémont, qu'il ne pas long-temps. Il mourut à Saint-Genis d'Aoste, le 15 mai 1282. Il avait épousé, en 1274, Guite de Bourgogne, dont il eut cinq enfants. L'aîné, Philippe, lui succéda; les quatre plus jeunes furent ecclésiastiques. S. S-t.

SAVOIE (Philippe de), prince d'Achaïe et de Morée, fils et successeur de Thomas III, était né à Suze, en 1278, et n'était âgé que de 7 ans, lorsque son père mourut. D'après l'ordre de représentation, il aurait dû succéder, en 1285, au comté de Savoie, lorsque la ligne régnante s'éteignit en la personne du comte Philippe. Dès qu'il fut parvenu à l'âge de raison, il fit valoir ses droits contre Amé V (Voyez pag. 530 ci-dessus). Par un arrangement conclu en 1294, les états de Savoie furent partagés entre les deux branches. Philippe se contenta du Piémont, en reconnaissant la souveraineté de son oncle; il consentit à mettre sur ses armes pour brisure une bande d'azur brochant sur le tout; et il ne s'occupa plus qu'à étendre son autorité au-delà des monts, comme Amé V étendait la sienne en Savoie. Il avait à lutter pour cela contre Charles Ier. et Charles II d'Anjou, qui, sous le nom du parti Guelfe, avaient acquis la seigneurie de plusieurs villes du Piémont. Philippe avait épousé, en 1301, Isabelle de Villehardouin, fille et unique héritière du dernier prince de l'Achaïe et de la Morée; il prit le titre de ces deux principautés, qu'il transmit à ses enfants; mais il en vendit la souveraineté à Charles II, par un traité du 11 mai 1307, qui réglait en même temps leurs droits respectifs en Piémont. Ce traité ne fut pas long-temps observé: Philippe eut recours, en 1310, à la protection de l'empereur Henri VII, contre Robert, roi de Naples; mais

au bout de peu d'années, la mort lui enleva ce protecteur. Toujours opprimé par la maison d'Anjou, Philippe, en mourant à Pignerol, le 27 septembre 1334, transmit son ressentiment à ses successeurs. — Jacques de Savoie, comte de Piémont, prince d'Achaïe et de Morée, n'était point majeur quand il succéda, en 1334, à son père Philippe; mais il était parvenu à l'âge de gouverner lorsque la mort du roi Robert, en 1341, lui permit de sortir d'une longue oppression. Il fit avec succès la guerre à la reine Jeanne, au marquis de Montferrat et à celui de Saluces. Il força ce dernier à lui faire hommage, en 1359; mais enorgueilli par ses victoires, et comptant sur la richesse de ses sujets et la force de ses états, il voulut secouer le joug de la branche de sa famille qui régnait en Savoie. Ses sujets recoururent, contre lui au comte Vert, leur seigneur suzerain (*Voy.* Amé VI, pag. 533 ci-dessus). Dans cette guerre civile, Jacques fut battu, fait prisonnier, envoyé à Rivoli, et dépouillé de tous ses fiefs. Le comte Vert le rétablit dans sa souveraineté en 1363. Mais des chagrins de famille empoisonnèrent la fin de sa vie. Sa troisième femme, Marguerite de Beaujeu, lui inspira de l'éloignement pour son fils Philippe, qu'il avait eu de la seconde; elle força ce jeune prince à s'enfuir chez le marquis de Saluces, ennemi de son père; et le fit ensuite déshériter, en faveur de ses propres enfants. Jacques mourut, le 17 mai 1366, après avoir recommandé au comte Vert la tutelle de son second fils. — Amédée de Savoie, comte de Piémont, prince d'Achaïe et de Morée, était encore mineur, lorsque les intrigues de sa mère lui procurèrent la succession du Piémont, au préjudice de Philippe, son frère aîné. Celui-ci, refusant de se soumettre au testament de son père, réclama son héritage les armes à la main, en 1366; mais le comte Vert, qui avait été chargé de la tutelle d'Amédée, battit Philippe et le fit prisonnier; il mourut en prison, en 1369. Amédée, qui devait son autorité au comte Vert, le servit fidèlement dans toutes ses guerres. Il noua quelques intrigues en Grèce, pour recouvrer les principautés d'Achaïe et de Morée, dont il portait le titre; mais quoique la reine Jeanne elle-même consentît à les restituer, pourvu qu'il se chargeât de les défendre, il renonça de lui-même à une possession onéreuse, qui pouvait le ruiner. Il mourut, le 7 mai 1402, âgé de trente-neuf ans; laissant une fille, nommée Marguerite, mariée, en 1403, à Théodore II, marquis de Montferrat. Elle mourut ensuite en odeur de sainteté; mais elle n'a pas encore été canonisée. — Louis de Savoie, prince d'Achaïe, etc., succéda, en 1402, à son frère Amédée: il avait fait la guerre dans sa jeunesse, sous les drapeaux du comte Vert et du comte Rouge; plus tard il suivit Louis d'Anjou dans le royaume de Naples. Parvenu à la souveraineté du Piémont, il demeura constamment attaché au chef de sa famille, Amé VIII, qu'il servit dans ses différentes guerres contre les marquis de Montferrat, de Saluces et de Ceve. Il mourut à Pignerol, le 11 déc. 1418; et en lui finit la maison de Savoie-Achaïe. D'après son testament, Amé VIII hérita de ses états et de ses titres. S. S—1.

SAVOIE (Louis de), baron de Vaud, né au mois d'octobre 1250, était le troisième fils de Thomas de Savoie, comte de Flandre. La ba-

vonie de Vaud lui fut donnée en apanage par Amé V, son frère, en 1285. L'empereur Adolphe lui accorda, en 1297, le droit de battre monnaie d'or et d'argent. Après avoir étendu sa juridiction aux dépens de l'évêque de Lausanne, il suivit à Naples Charles II d'Anjou, et y mourut, en 1302. — Son fils, Louis II, qui lui succéda, suivit Henri VII en Italie, et servit en Flandre Philippe de Valois contre les Anglais. Il mourut, en 1350, ayant survécu à Jean, son fils unique. Sa fille Catherine vendit, le 9 juillet 1359, le baronie de Vaud au comte Verd; en sorte que ce petit état rentra dans le domaine de Savoie, après en avoir été séparé soixante-quatorze ans. S. S—1.

SAVOIE (Louis de), second fils de Louis, duc de Savoie, et d'Anne de Cypre, épousa Charlotte, fille unique de Jean III de Lusignan, dernier roi de Cypre. Ce roi mourut en 1458, pendant que le mariage de sa fille se traitait en Piémont; et Louis arrivé à Nicosie, au mois d'octobre 1459, y épousa la princesse qui lui était promise, et fut lui-même reconnu pour roi par les grands et par le peuple. Mais Jacques de Lusignan, bâtard du dernier roi, et archevêque de Nicosie, ne voulant point reconnaître que l'illégitimité de sa naissance l'excluait du trône, eut recours au soudan d'Égypte, avec l'aide duquel il chassa de l'île sa sœur et son beau-frère, et se fit couronner lui-même, en 1460. Il épousa, en 1468, Catherine Cornaro, que la république de Venise avait adoptée, et dont elle revendiqua l'héritage à la mort de Jacques, en 1473 (V. Cornaro, IX, 601): tandis que Louis et Charlotte, après avoir vécu long-temps à Rhodes, d'où ils entretenaient, en Cypre, des intelligences pour susciter de nouvelles guerres, après être allé chercher au Caire la protection du soudan d'Égypte, et avoir lié, en 1479, contre les Vénitiens, une conjuration dont la découverte coûta la vie à un grand nombre de leurs partisans, se retirèrent enfin en Europe. Louis mourut à Ripaille, au mois d'août 1482, et Charlotte à Rome, au mois de juillet 1487. Cette dernière, par son testament, transmit à la maison de Savoie tous ses droits sur Cypre, l'Arménie et le royaume de Jérusalem. S. S—1.

SAVOIE (Jacques de), comte de Romont, quatrième fils du duc Louis, né vers l'an 1440, eut pour apanage le comté de Romont, et la baronie de Vaud, par lettres-patentes, datées de Quiers, du 26 février 1460. Ce prince inquiet, intrigant et audacieux, s'attacha au duc de Bourgogne, Charles-le-Téméraire, avec lequel il paraît avoir eu des rapports de caractère. Il fut un des principaux chefs de l'armée de Charles, en 1469 dans l'expédition contre les Liégeois, et en 1475, dans la défense d'Arras. Dans son dévouement pour le duc, il ne craignit point d'attirer sur lui-même les attaques des Suisses. Les Bernois, contre lesquels il avait commencé les hostilités pour faire diversion en faveur de Charles, conquirent tout son apanage, au mois d'octobre 1475 (Voy. Philibert Ier., pag. 539 ci-dessus). Le comte de Romont était auprès de Charles-le-Téméraire, dans les deux batailles de Granson et de Morat; la peur qu'il ressentit et sa fuite périlleuse demeurèrent célèbres chez les Suisses. Après la mort du duc, il embrassa les intérêts de Maximilien d'Autriche, époux de Marie, héritière de Bourgogne, et se distingua

au siége de Térouanne et à la bataille de Guinegate. Louis XI s'engagea, en 1482, par le traité d'Arras, à lui faire rendre ses états; mais les Suisses s'y refusèrent. Après la mort de Marie de Bourgogne, il fut un des conseillers de Philippe d'Autriche, fils de cette princesse; mais en 1484, il prit part à la révolte des Gantois contre Maximilien Ier. Il mourut au château de Ham, en Picardie, le 30 janvier 1486, ne laissant qu'une fille de son mariage avec Marie de Luxembourg. S. S-I.

SAVOIE (Philibert-Émanuel de), grand-prieur de Castille et de Léon, et grand-amiral d'Espagne, fils du duc Charles-Émanuel Ier., naquit en 1588, et fut envoyé, à l'âge de quinze ans, en Espagne, par le duc son père. Philippe III l'éleva, en 1610, à la charge importante de généralissime de la mer, commandement absolu dont personne n'avait été investi depuis André Doria et don Juan d'Autriche. Ce fut en cette qualité que Philibert-Émanuel conduisit, en 1614, les galères d'Espagne en Sicile, pour s'opposer à la descente projetée par les Turcs, sur les côtes de cette île. En 1618, il fut envoyé auprès du duc de Mantoue, pour suivre la négociation relative aux prétentions de la maison de Savoie sur le Montferrat, dont Charles-Émanuel voulait lui faire épouser l'héritière. Ce jeune prince se distinguait autant par sa valeur que par sa prudence, lorsqu'il mourut à Palerme, en 1624, dans sa trente-sixième année. B-P.

SAVOIE (Maurice de), cardinal et ensuite prince d'Oneille, né à Turin, le 10 janvier 1593, était frère du précédent. Le pape Paul V le nomma cardinal à quatorze ans. Il chargé, par son frère Victor Amé Ier., de plusieurs négocia importantes. Après la mort de ci, ses prétentions à la régence blèrent le règne de François-Hy the et de Charles-Émanuel II ces noms, pag. 554 et 555 ci-des A la suite d'une cruelle guerre le, où les Espagnols étaient ses liaires, il fit la paix en 1642, et sa Louise-Marie-Christine de Sa sa nièce. Il n'en eut point d'en Après avoir vécu quinze ans av le, il mourut d'apoplexie, le 4 bre 1657. S. S-

SAVOIE-CARIGNAN. *V.* (GNAN, Eugène et Soissons.

SAVOIE-NEMOURS. *V.* MOURS, XXXI, 60.

SAVOLDO (Jérome), pei né à Brescia, d'une famille no distinguée, se livra de bonne à la peinture. Il florissait en 1 et était regardé comme un des leurs peintres de son pays. Le de son premier maître est ig mais les tableaux qu'il a laissé sa patrie avant d'aller habite nise, le font connaître pour un tre aimable et correct. Transp Venise, il étudia assidument les ouvrages du Titien, et devint ses plus habiles imitateurs, no il est vrai, dans les grandes n nes, mais dans de moindres c sitions exécutées avec le fini l exquis, qui est, à propremen ler, son caractère distinctif. sant d'une fortune personnelle sidérable, c'était pour se dis qu'il cultivait son art, et il ne l point payer les tableaux dont nait les églises. Il en peignit quelques-uns pour des amateur derniers sont extrêmement ra recherchés. On vantait surtout de *la Crèche*, qui se voyait dan glise de Saint-Job: la couleur et l

en étaient parfaites. Une res-
on mal adroite a gâté ce bel
ge. Son chef-d'œuvre, plus
que les tableaux qu'il faisait
irement, est au maître autel
minicains de Pesaro. Il re-
te *J.-C. sur un nuage éclairé
soleil céleste ; et au bas quat-
nts en prière.* Ces figures sont
avec une si grande vigueur
oris, qu'elles semblent sortir
toile, tandis que le haut du
est d'une couleur si douce et
monieuse, que les différents
lu tableau s'enfoncent et se
ent avec un art infini. On con-
le lui, dans la galerie de Flo-
comme l'un des chefs-d'œu-
l'école Vénitienne, une petite
figuration d'une rare beauté.
o vécut long-temps à Venise,
mourut dans un âge avancé,
l est connu sous le nom de
rno Bresciano. P—s.

ONAROLA (Jean-Michel),
n, né à Padoue, en 1384,
bord chevalier de Rhodes;
goût des lettres lui fit aban-
les armes pour se livrer à
de la médecine. Dès qu'il eut
bonnet de docteur, dans sa
tale, il entreprit divers voya-
écoles les plus renommées. Il
Salerne, Naples, Rome, Plai-
Montpellier, Paris, et une
de l'Allemagne; s'adonna aus-
étude de la chimie, et re-
des notes sur les eaux miné-
divers pays. Il fut nommé
de l'université de Padoue, à
tour; et, en 1439, il y ex-
t les ouvrages d'Avicenne,
teur qui servit alors de base
eignement médical. Quelques
après, la ville de Ferrare le
pour occuper sa chaire de
ne pratique. Cette ville était
au plus haut degré de splendeur, et la cour brillante et éclairée des princes d'Este en faisait le séjour le plus agréable de l'Italie. Le duc accorda sa confiance et son amitié à Savonarola qui se fixa pour le reste de ses jours à Ferrare, et y mourut, en 1462. Les écrits de ce professeur, et surtout son *Compendium* de médecine, sont, suivant le goût de son siècle, remplis de subtilités scholastiques. Les indications de sa méthode curative sont toujours fondées sur la prédominance de quelque humeur élémentaire ou de telle ou telle température particulière. Néanmoins on y trouve des observations importantes et certaines idées singulières qui annoncent au moins une grande liberté d'expression. L'auteur ne craignit point de dire qu'il n'avait aucune confiance dans les préceptes d'Averroës, le grand maître par excellence des écoles de ce temps-là. Parmi les observations curieuses qu'il cite, on remarque les suivantes. Après l'épouvantable peste de 1348, les enfants qui vinrent au monde n'eurent plus que vingt-deux ou vingt-quatre dents au lieu de trente-deux; et ce phénomène subsista durant la génération de cette époque. Les femmes, dans le temps de la grossesse, acquirent parfois de nouvelles dents. Un homme né avec une luette double, avait néanmoins la voix claire, et chantait supérieurement. Si Savonarola eut des idées superstitieuses touchant les propriétés des pierres précieuses et sur les sortiléges, il se montra cependant excellent observateur : il distingua fort bien l'influence des âges, des tempéraments et des climats sur les maladies. Il indiqua, mieux qu'on ne l'avait fait avant lui, les règles à suivre pour

examiner le pouls ; il fut, pour ainsi dire, le premier auteur et le fondateur de la doctrine sphygmique. Il a laissé un grand nombre d'ouvrages qui jouirent d'une telle réputation, que l'un d'eux (le *Speculum physiognomiæ*), fut traduit en grec, par Théodore de Gaza. Nous indiquerons : I. *De Balneis et thermis naturalibus omnibus Italiæ, sicque totius orbis, proprietatibusque eorum*, Ferrare, 1485, in-fol. II. *Practica de ægritudinibus à capite usque ad pedes*, Pavie, 1486, in-fol. ; Venise, 1498 et 1560, sous le titre de *Practica major*. III. *Practica canonica de febribus, pulsibus, urinis, egestionibus, balneis Italiæ et vermibus*, Venise, 1498, 1503, 1552, in-fol. ; Lyon, 1560, in-8°. IV. *De arte conficiendi aquam vitæ simplicem et compositam libellus*, Haguenau, 1532. V. *In Medicinam practicam introductio, sive de compositione medicinarum liber ; item catalogus continens tam simplicium quàm compositorum medicamentorum nomenclaturas, usum et summam*, Strasbourg, 1533. VI. *Libro della natura e virtù delle cose che nutriscono, ovvero trattati de i grani, delle erbe, radici, agrumi, frutti, vini, degli animali, pesci*, etc., Venezia, 1576, in-4°. VII. *De magnificis ornamentis regiæ civitatis Paduæ*, inséré par Muratori, dans le tom. XX des *Scriptores rerum Italicar.* Z.

SAVONAROLA (Frère Jérôme), petit-fils du précédent, religieux de l'ordre de saint Dominique, et célèbre prédicateur, naquit à Ferrare, en 1452. Il vint à Florence, en 1488, et fut nommé prieur du couvent de Saint-Marc. Laurent de Médicis était alors à la tête de la république : la liberté n'existait plus que de nom ; tout dans l'état dépendait de la volonté d'un seul homme ; et les Florentins, pour se consoler, se plongeaient dans les vices et la mollesse. Savonarola joignait une grande pureté de mœurs, une grande élévation d'ame, à une éloquence entraînante. Il attaqua le pouvoir des Médicis dans le déréglement qu'ils avaient encouragé et dont ils tiraient parti ; il exhorta avec ferveur à la réforme de l'état et de l'Église ; et prenant les vœux ardents d'une ame probe pour des révélations, il annonça comme prochaine une ère nouvelle de liberté et de foi, qui succèderait aux calamités dont l'Italie était menacée. Laurent de Médicis fut témoin, pendant quatre ans, des efforts de Savonarola pour réformer l'état ; mais il respecta les vertus du moine et la pureté de son zèle : il le fit même venir à son lit de mort, en 1492 ; et là, Jérôme, avant de donner l'absolution à ce prince, lui demanda de renoncer au pouvoir qu'il avait usurpé, et de rendre la liberté à sa patrie. Après la mort de Laurent, le crédit de Savonarola alla croissant chaque jour à Florence. Il eut, comme ambassadeur de la république, plusieurs conférences avec Charles VIII, roi de France, et il montra, en parlant au conquérant, ce courage religieux qu'aucun courage humain ne peut égaler. Après le départ du roi, il prêcha devant les seigneuries et tous les citoyens assemblés ; son discours était divisé en quatre parties : la crainte de Dieu, l'amour de la république, l'oubli des injures passées, l'égalité des droits pour l'avenir. Ce Discours, où il ne déploya pas moins de prudence et de connaissance des hommes et de leurs gouvernements, qu'on ne lui avait cru jusqu'alors de connaissances théo-

s, fit une profonde impression, 13 déc. 1494, la république rence fut reconstituée selon ieils de Savonarola. Cependant dre VI occupait la chaire de ierre, et la conduite de ce : de sa famille était un scan- our toute la chrétienté. Savo- dans ses prédications, fit plu- ois allusion aux désordres de romaine, et au besoin qu'elle 'être réformée dans son chef ses membres. Alexandre, de é, ne put voir avec indiffé- ttaquer un pouvoir dont il si étrangement. Il somma le teur, à plusieurs reprises, ir à Rome, pour y rendre de sa foi, et il appuya ses tions d'une menace d'excom- tion contre le moine, et d'in- outre la république, s'il n'é- obéi. Les Florentins firent, urs reprises, révoquer la ci- et ils mirent beaucoup de à défendre Savonarola qui, t quelque temps, s'abstint de ; mais son ami, frère Do- de Pescia, qui était animé ême zèle, et qui l'égalait en éloquence et en talents, t la chaire à sa place. Avant l'année 1495, Savonarola ença cependant à prêcher; uence était si grande à ses s, que l'ancienne cathé- e Florence ne suffisait point ir les auditeurs, et qu'on fut l'y construire de vastes gale- ur doubler le nombre des

Le changement dans les produit par ces prédicateurs, ntôt avec évidence; et cette gueire la plus corrompue, de- plus modeste et la plus pieuse ue. Mais cette réforme sus- utôt de nouveaux ennemis à Jérôme Savonarola : il se trouvait avoir en même temps pour adversaires tous les amis des Médicis, tous ceux du pape Alexandre, tous les libertins qui supportaient avec impatience la réforme de leurs déréglements, enfin tous les ordres religieux, jaloux de celui de saint Dominique. Les Augustins et les Franciscains témoignèrent leur haine contre le moine avec plus d'acharnement que les autres. On prêchait dans plusieurs églises contre Savonarola. Le frère Mariano de Chinarrano adressait au Pape la prière de retrancher ce monstre de l'église de Dieu; et les libertins, excités par les moines, l'outragèrent jusque dans la chaire où il annonçait une religion épurée. Sur ces entrefaites, on découvrit à Florence une conspiration en faveur des Médicis : les conjurés, condamnés à mort, en appelèrent au peuple; mais quoique Savonarola eût laissé cet appel ouvert pour les sentences capitales, il ne crut pas devoir le permettre pour des délits politiques, où une délibération entre des citoyens de partis opposés aurait été plus près d'une guerre civile que d'un jugement. Cependant le rejet de l'appel au peuple, et le sang qu'il avait laissé verser par une sentence juste, lui firent des-lors un tort considérable dans l'opinion. Alexandre VI avait de nouveau interdit aux Dominicains de prêcher et de célébrer la messe, et il avait frappé frère Jérôme d'excommunication, lorsque celui-ci, après avoir obéi quelques mois, remonta dans la chaire, pour les fêtes de Noël, 1497, et attaqua, devant une assemblée plus nombreuse que jamais, les procédures intentées contre lui, et toute la conduite du pape qui les dirigeait : on vit alors tous les prêtres refuser l'absolution, la

communion et la sépulture à ceux qui avaient fréquenté les prédications de Savonarola, et celui-ci exciter cependant de plus en plus l'exaltation du peuple. Il fut suivi, par tout son précédent auditoire, au couvent de Saint-Marc, lorsqu'il fut obligé d'abandonner la cathédrale (1). Il se croyait sous l'inspiration immédiate de la Providence, et prenait les mouvements de son zèle pour des ordres divins et ses pronostics pour des prophéties. Cependant l'enthousiasme de Savonarola et sa pleine confiance dans un secours céleste, se trouvèrent tout-à-coup en opposition avec un enthousiasme non moins vif et une confiance non moins entière. Un moine franciscain, nommé frère François de Pouille, prêchant à l'église de Sainte-Croix, se déclara prêt à entrer dans un bûcher ardent, pour prouver, en en sortant sain et sauf, que l'excommunication lancée par le Saint-Père était juste et légitime, pourvu que de son côté frère Jérôme Savonarola y entrât aussi, et essayât de prouver, par un miracle, la vérité de ses prophéties. Frère Dominique de Pescia accepta le défi pour lui-même, croyant son maître appelé à de plus hautes destinées; et il déclara se sentir assuré que Dieu opérerait un miracle en sa faveur. Le zèle d'un peuple avide d'émotions et de spectacles, pressa aussitôt les combattants d'entrer dans cette étrange arène. Le gouvernement de Florence fut forcé, par les plus exaltés, de permettre cette épreuve miraculeuse, pour se décider entre les excommunications du Saint-Siége et les prophéties du moine inspiré. Cependant le frère François voulait entrer dans le feu avec Savonarola seulement, et non point avec son disciple; et lui et son adversaire semblaient chercher à l'envi des prétextes pour se dérober à cette terrible épreuve; mais deux autres moines, Pilli et Rondinelli, s'offrirent à la place du franciscain; et presque tous les moines dominicains de la province de Savonarola, une foule de prêtres et de séculiers, et même des femmes et des enfants, sollicitèrent la faveur d'entrer dans le bûcher, à la place de Savonarola. Enfin il fut arrêté, avec l'approbation de la seigneurie et de dix citoyens députés à cet effet, cinq par chaque parti, que frère Dominique et Rondinelli entreraient, le 17 avril 1498, dans une espèce de corridor ménagé au travers d'un bûcher de quarante brasses florentines de longueur (la brasse est d'environ vingt-deux pouces). Le corridor avait une brasse de largeur; et de droite et de gauche, le gros bois de chêne destiné à brûler, était entremêlé de fagots et d'épines, pour que l'embrasement fût plus rapide. Ce bûcher, qu'on ne pouvait voir sans frissonner, était élevé au milieu d'une estrade, sur la grande place du palais, à Florence. Cette place se remplit d'une foule immense; et, vers midi environ, frère Jérôme, frère Dominique et tous les moines dominicains arrivèrent, revêtus d'habits sacerdotaux, chantant des hymnes, et portant le Saint-Sacrement à la main. Les Franciscains accompagnèrent de leur côté frère Rondi

(1) Le zèle avec lequel il prêcha contre les mauvais livres fut si efficace, que les Florentins apportèrent d'eux-mêmes dans la place publique les *Decamerons*, les Dante, les Pétrarque, et tout ce qu'ils avaient de tableaux et de dessins licentieux, et ils les brûlèrent le dernier jour du carnaval 1497. C'est ce qui a rendu si rares les premières éditions de ces ouvrages. Aussi le Boccace de Valdarfer, 1471, dont on croit qu'il n'existe plus que trois exemplaires, a été vendu 52,000 fr. à la vente Roxburghe, en 1812, et sept ans après, le même exemplaire fut encore vendu environ 23,000 fr.

nelli, mais en silence et sans cérémonie; et celui-ci déclara qu'il venait avec l'intention de se soumettre à une mort certaine, mais qu'il le faisait *par pure charité chrétienne*, afin de prouver que Savonarola n'avait pas le don des miracles, et pour que frère Dominique périt dans le bûcher avec lui. Cependant, lors que les Franciscains virent frère Dominique se préparer à entrer dans le feu, avec l'Eucharistie à la main, ils crièrent au sacrilége et à la profanation. Ils lui firent poser successivement l'hostie et ses habits sacerdotaux; et ils élevèrent une foule de disputes sur la manière de procéder à l'épreuve. Plusieurs heures s'écoulèrent pendant cette discussion. Enfin une pluie violente et inattendue força les champions et tout le peuple à se retirer, en rendant l'épreuve impossible. Après cette attente trompée, tout l'enthousiasme des Florentins se dissipa. Frère Jérôme devint l'objet du ridicule et du mépris. Le lendemain, dans un sermon, à Saint-Marc, Savonarola prit congé de son auditoire de la manière la plus touchante, déclarant qu'il prévoyait la persécution dont il allait être victime, mais qu'il se dévouait de bon cœur à la mort pour le troupeau qu'il avait formé. En effet, le soir même, un grand tumulte éclata dans la ville, parmi ses adversaires. On vint attaquer le couvent de St.-Marc, où il logeait; et pendant que ses ennemis combattaient autour de ce couvent, contre un petit nombre de ses partisans enfermés avec lui, on massacrait et l'on pillait, dans d'autres quartiers de la ville, ceux qui passaient pour lui être favorables. Enfin la seigneurie envoya ordre aux moines de Saint-Marc de livrer Savonarola, avec frère Dominique de Pescia et frère Silvestre Maruffi. Comme on les conduisait en prison, ils furent accablés d'outrages par la populace. Savonarola fut appliqué à la torture; et comme il était très-faible et très-délicat, il confessa, à plusieurs reprises, ce dont on l'accusait, se rétractant ensuite, dès qu'il était détaché de l'estrapade. Alexandre VI, à qui on avait annoncé, par un courier, cette révolution, députa deux juges pour instruire ce procès, à Florence. Ceux-ci recommencèrent à mettre à la torture Savonarola, qui autant de fois cédait à la violence des tourments, et se rétractait dès qu'ils étaient suspendus. Enfin il fut condamné à mort, par ses juges, avec les deux moines ses disciples. Il fut dégradé et brûlé avec eux, le 23 mai 1498, sur la même place où, cinq semaines auparavant, frère Dominique avait offert d'entrer dans le bûcher. Comme, en lisant sa sentence à Jérôme, on lui déclara qu'on le séparait de l'Église militante, il répondit que désormais il appartenait à l'Église triomphante. Frère Silvestre, en mourant, s'écria à haute voix : *In manus tuas, Domine, commendo spiritum meum*. Tous trois attendirent et subirent le dernier supplice avec constance. Leurs cendres furent jetées dans l'Arno; mais quelques reliques furent sauvées, et sont conservées jusqu'à ce jour à Florence, avec une grande vénération, ainsi que la cellule du frère Jérôme, que l'on montre encore aux étrangers qui visitent le couvent de Saint-Marc. Le *Triumphus crucis* de Savonarola, Florence, 1497, in-fol., et ses autres écrits ascétiques, ne sont plus recherchés maintenant que par ceux qui font collection des édi-

tions du quinzième siècle. Balesdens les a recueillis en six vol. in-12, Leyde, 1633. La Vie de Savonarola, par J.-F. Pic de la Mirandole, insérée dans le Recueil de Bates, Londres, 1681, in-4°., et reproduite, en 1674, avec de grandes additions (*V.* Quétif), le présente comme un saint. Une autre Vie anonyme, attribuée au P. Nic. Scarponio, jésuite, Genève (Florence), 1781, est une satire sanglante. Une troisième, insérée dans les *Memorie istoriche di letterati Ferraresi* de J.-A. Barotti, Ferrare, 1792, tome 1, p. 68 et suiv., est écrite dans un esprit tout différent. S. S—1.

SAVONAROLA (le P. Raphael), théatin, de la même famille que le précédent, né à Padoue, en 1646, prit, dans sa jeunesse, l'habit religieux, et mourut le 20 octobre 1730. Il avait consacré ses loisirs à l'étude de la géographie et de l'histoire littéraire. Il a publié, sous l'anagramme d'*Alphonse Lasor à Varea*, une compilation géographique, intitulée : *Universus terrarum orbis scriptorum calamo delineatus ; hoc est auctorum ferè omnium qui de Europæ, Africæ, Asiæ et Americæ populis, regnis, provinciis, urbibus*, etc., *quovis tempore et quâlibet linguâ scripserunt, uberrimus elenchus*, Padoue, 1713, 2 vol. in-fol. « Malgré ce titre pompeux, dit » Prosp. Marchand (*Dict. hist.*, » art. *Schorus*, rem. E, § XI), cet » Ouvrage n'est qu'un abrégé du » Dictionnaire de Ph. Ferrari, abré- » gé déjà par Baudrand, mais sur- » chargé de tant d'inutilités, et fait » avec si peu de jugement, que le » nouveau compilateur donne un ar- » ticle à l'*Enfer*, comme un des » principaux lieux de la terre, avec » la liste de tous les écrivains qui en » ont parlé; liste si exacte et si com- » plète, qu'on y trouve Hygin, Ma- » crobe et Phornutus, qui n'ont » traité que des enfers du paganisme; » et même Dolet, pour son *Second* » *Enfer*, pièce dans laquelle il a dé- » crit, comme on sait, son empri- » sonnement à Lyon » (*V.* Dolet, XI, 490). L'ouvrage du P. Savonarola est fort rare ; mais on en trouve une analyse dans le *Giornale de' letterati d'Italia*, tome VIII, p. 447 et 448. Les cartes et plans en taille douce, et les costumes gravés en bois, dont il est grossi, sont en effet assez insignifiants : mais la partie bibliographique, qui est fort étendue, en fait le répertoire le plus riche en ce genre qui eût paru jusqu'alors : il est moins complet, mais bien plus commode pour les recherches que celui d'Ant. de Léon (*V.* Pinelo); et sous ce rapport il peut encore être consulté utilement aujourd'hui. Savonarola annonçait, en 1698, sous le titre d'*Orbis litterarius universus*, une Bibliographie universelle de tous les livres imprimés en toutes sortes de langues jusqu'à l'an 1700, par ordre alphabétique des matières ; mais il n'en a paru que le Prospectus, reproduit inutilement, en 1699 et 1714. L'auteur s'était occupé pendant vingt ans de cet immense travail ; et son manuscrit, formant plus de quarante volumes in-fol., existait encore, en 1780, dans la bibliothèque des Théatins de Padoue (Vezzosi, *Scritt. Teatini*, II, 239). Il paraît, d'après le Prospectus, que cet Ouvrage aurait été sur le plan des *Bibliotheca classica* ou *realis* de Draud et de Lipenius, mais plus complet, plus développé, poussé jusqu'à 1700, et enrichi de notes ou commentaires. — Son neveu, Innocent-Raphaël Savo-

, né vers 1680, mort à Vé- : 13 janvier 1748, a publié uvrages, dont le P. Vezzosi *Teatini*, II, 331), indique avec détail ; nous citerons : *zione della.... vita.... del D. Raffaello Savonarola*, , 1739, in-12 de 167 pag. *rchia ecclesiastica Teatina*, 1745, in-8°., dédié à Maz- III. *Catalogo cronologico lizioni del Combattimento le* (*V.* SCUPOLI). W-s.

DT (Louis), médecin et nu- , naquit, vers 1579 à Sau- ns l'Autunois, de parents ondition médiocre. Après rminé ses premières études ccès, il se rendit à Paris, ntention de s'appliquer à la e; mais il changea bientôt t, et se fit recevoir licencié aculté de médecine, en 1610. il n'eût pas pris le doctorat, urvu d'une charge de méde- roi. Entraîné par son goût s sciences, il abandonna e de son art, et se rendit ans l'architecture, la miné- et la numismatique. Ses ta- servirent point à sa fortune. pauvre, et mourut vers 1640 maison de Moreau le méde- ami, qui lui avait donné un était, dit Blondel, un homme ble par sa vertu, dont l'air ple, bas (1) et mélancolique. lui : I. *Le Livre de Galien de guérir par la saignée*, du grec, et un discours pour e. Paris, 1603, in-12. Cette du Livre de Galien a été in- r Phil. Guybert dans le *Mé- hantable*. II. *Nova seu ve- rius nov antiqua de causis colorum sententia*; — *De tetragoni Hippocratici significatione contra chimicos observatio*, ibid., 1609, in-8°. Savot compte parmi les couleurs primitives le blanc et le noir; et n'en admet que deux autres, le rouge et le bleu. III. *L'Architecture française des bâtiments particuliers*, ibid., 1624, 1642, 1673, 1685, in-8°. Les deux dernières éditions ont été publiées par Guill. Blondel (*V.* ce nom), avec des notes et des corrections, et un avertissement qui contient quelques particularités sur la vie de Savot. On sait que Vitruve dit qu'il est indispensable à un architecte d'avoir quelques connaissances en médecine. Savot en conclut qu'il ne peut pas y avoir de meilleurs architectes que les médecins. Son livre renferme d'ailleurs d'utiles observations et des conseils nécessaires aux personnes qui veulent bâtir. Dans la première édition, Savot donne le prix des matériaux et de la main d'œuvre à l'époque où il écrivait, ainsi que l'indication des ouvrages d'architecture qu'il regardait comme les meilleurs. IV. *Discours sur le sujet du colosse du grand roi Henri, posé sur le milieu du Pont-Neuf* (sans date), in 8°. de 24 pag. Cet opuscule est fort rare. Blondel ne l'avait jamais vu; et le P. Niceron (*Mémoires des hommes illustres*, XXXV, 44) dit qu'il ne sait ce que c'est. La *Bibl. historique de la France*, le cite sous le n°. 20001. V. *Discours sur les médailles antiques*, ibid., 1627, in-4°., trad. en latin, par Ludolph. Néocore (Kuster), et inséré dans le *Thesaur. antiquit. Romanar.*, tom. I. Patrice Junius a donné l'*Abrégé* de l'ouvrage de Savot, publié par Hearne, dans l'*Appendice* à la *Col*

(1) Ce qui ne s'accorde guère avec ce que dit Tallemant des Réaux, qu'il était gai et aimait la société.

lectanea historia de J. Leland, tom. v, 269-82. Cet ouvrage est divisé en quatre parties. Dans la première, l'auteur recherche si les médailles étaient des monnaies. La seconde traite des différentes matières employées par les anciens, pour fabriquer des médailles; la troisième, de leur poids et de leur valeur primitive; et la quatrième, de leur prix actuel et des diverses causes qui peuvent le faire varier. L'ouvrage est terminé par une suite de médailles grecques et romaines, tirée des ouvrages des principaux numismates. Sallo, dans son *Journal des savants* (*V.* Sallo), accuse Ch. Patin d'avoir puisé dans l'ouvrage de Savot tout ce qu'il y a de bon dans son *Introduction* à l'histoire des médailles. Cette accusation répétée par différents critiques, est très-exagérée, puisque Patin a pu naturellement profiter du travail de son devancier, sans encourir le reproche de plagiat (Voy. l'*Histoire critique des journaux*, par Camusat). W—s.

SAX (Christophe), en latin *Saxius*, né, le 13 janvier 1714, à Eppendorf, en Saxe, fit ses études à Meissen, et, à l'âge de vingt-un ans, se rendit à Leipzig, avec des lettres de recommandation pour F. O. Menke (*V.* ce nom, XXVIII, 271). D'après les conseils de ce savant, il prit des leçons de J.-Fr.-Chr. et J. A. Ernesti; et, sous la présidence du premier des deux, publia, en 1737, une Thèse académique sur l'Enéide de Virgile. Ce fut [illegible] qu'il prit ses degrés à l'univ[illegible] Leipzig; et [illegible] cette [illegible] qu'en 174[illegible] un gra[illegible] bre d'arr[illegible] eruditor[illegible] raire (all[illegible]

à la Haie, en 1746, par le s[illegible] der, à qui J. de Back e[illegible] donné l'idée, Saxius fut nom[illegible] 1753, professeur d'histoire, [illegible] quités et d'éloquence à l'u[illegible] d'Utrecht. Il en était recteur e[illegible] et quitta cette place en 1798. [illegible] rut dans la même ville, le [illegible] 1806. Sax a donné lui-mêm[illegible] cation de ses ouvrages ou op[illegible] au nombre de quarante-six, [illegible] supplément ou tome VIII de s[illegible] *masticon*, le plus connu, [illegible] étendu et le meilleur de ses [illegible] ges. Les *Vindiciæ secundum [illegible] tatem pro Maronis Æneïde [illegible] num J. Harduinus, nuperus [illegible] tor, injecerat*, 1737, in-4° [illegible] citées par Ernesti, dans son [illegible] de la *Bibliotheca latina* de [illegible] cius, comme étant, avec le [illegible] de M. V. de Lacroze (*V.* ce [illegible] XXXIII, 78), les meilleure[illegible] tations des paradoxes de Ha[illegible] (*V.* Hardouin, XIX, 410) [illegible] par une faute typographiqu[illegible] est important de relever, S[illegible] dans Ernesti, I, 387, appele[illegible] au lieu de *Saxius*. Sa Disse[illegible] sur Eppendorf a été citée dan[illegible] ticle de ce personnage. XIII, [illegible] Sax donna, en 1778, une é[illegible] avec préface, des *Dionysii [illegible] disticha melius digesta*, et [illegible] pas le seul auteur du *Museu[illegible] rium Milano-Viscontian[illegible] est, quod vir illustris [illegible] Franco de Milano-Vis[illegible] ratum servavit et [illegible] Utrecht, 178[illegible] grand [illegible] déclare [illegible] la [illegible] première [illegible] nues [illegible] nes; [illegible]

…me, par et. 1805. C'est …, rangé par … et donnant … les procès des auteurs … sur les personnages on … intéressants. Dans un litté… premier article est celui … le dernier est celui de M.… …un, né en 1771. Plusieurs … vivant encore y ont place, … l'invention des lettres, celle … merie (qu'il porte à 1440, … noncer entre Coster, Gut… Mentel, *Voy.* ces noms); … ions d'académie, etc., etc. … ges qu'il cite le plus fré… et sans lesquels l'*Ono*… …rdrait beaucoup de son … de J.-A. Fabricius, … rger (*V.* ces noms), … de la bibliothèque … XV, 411). Les

SAXE, … … …

ion cousin, à qui Charles-
promis l'électorat de Saxe,
a grâce de Jean-Frédéric,
pt ans qu'il fut détenu dans
forteresses, il se montra
ent supérieur à la mauvai-
et ne fit aucune démarche
ser l'empereur. Il refusa
signer l'*intérim* proposé
s-Quint comme un moyen
chement entre les commu-
tiennes. Il ne recouvra sa
en abdiquant le titre d'é-
nais, après la mort de
il revendiqua les droits
ait été privé par la vio-
vec l'appui du roi de Da-
l obtint la promesse que
fants seraient appelés à
l'héritage de la branche
Il venait d'apposer son
te transaction, consentie
s, quand il mourut, au
: Weimar, le 3 mars
la fermeté d'ame, dont
é tant de preuves Jean-
il joignait beaucoup de
des vues étendues en po-
une douceur de caractère
nta les regrets de son peu-
ARNICE, cousin de Jean
était le petit-fils d'Albert
eur, chef de la branche
Ne, en 1521, il signala
heure son ardeur guer-
Charles-Quint en France;
protestant zélé, l'aida
nt à détruire la ligue de
. L'empereur, pour le ré-
de ses services, lui donna
e de l'électorat de Saxe,
cousin avait été déclaré
us Maurice ne put obtenir
u landgrave de Hesse, son
fut prisonnier à la ba-
uhlberg. L'ambition, dit
l'avait porté à seconder les
vues de Charles-Quint; l'ambition le détacha de ce prince. Il s'unit, en 1551, contre lui, avec l'électeur de Brandebourg, le comte Palatin, le duc de Wurtenberg, et plusieurs autres princes. Cette ligue, dont le prétexte était la délivrance du landgrave de Hesse, était appuyée par le roi de France Henri II, et pouvait devenir plus dangereuse que celle de Smalckalde. Chargé de faire le siége de la ville de Magdebourg, mise au ban de l'empire, Maurice loin de le pousser avec vigueur, favorise les habitants, qui se rendent enfin par capitulation. De concert avec ses alliés, il marche ensuite sur Inspruck, dans l'intention d'y surprendre l'empereur; mais ce prince échappe à ses ennemis, et se retire dans Passau, où il signe, le 12 août 1552, le traité célèbre qui rend aux Protestants, avec le libre exercice de leur religion, les droits dont ils avaient été privés après la victoire de Muhlberg. Maurice reçoit de la chambre impériale l'ordre d'exécuter la sentence rendue contre le margrave de Brandebourg, comme perturbateur de la paix publique: le 9 juillet 1553, il taille en pièces l'armée du margrave près de Siverhausen; mais il meurt deux jours après, des blessures qu'il avait reçues dans le combat, à l'âge de trente-deux ans, avec la réputation d'un grand capitaine, et d'un habile politique.—HENRI, dit le *Pieux*, père de Maurice, ne s'était fait connaître dans son enfance que par une dévotion excessive. Suivant l'usage du temps, il avait fait des pèlerinages à Saint-Jacques de Compostelle, et jusqu'à la Terre-Sainte. A son retour de l'Orient, il embrassa la réforme de Luther, qu'il introduisit dans ses états, et dont il se montra constamment le zélé défen-

seur. Il mourut le 19 août 1541, à l'âge de soixante-huit ans. Son fils Auguste, mort en 1586, fut aussi surnommé le *Pieux* (*V.* Auguste, III, 44.) Son arrière-petit-fils Jean-George 1er., mort, en 1656, fut le bisaïeul de l'électeur Frédéric-Auguste II, roi de Pologne (*V.* Auguste, III, 45). W—s.

SAXE (Henri Le Lion, duc de). *V.* Bavière, III, 587.

SAXE (Maurice, comte de), maréchal de France, et l'un des guerriers les plus illustres du dix-huitième siècle, naquit à Dresde, le 19 oct. 1696. Il était l'unique fruit des amours d'Auguste II, électeur de Saxe, roi de Pologne, et de la comtesse Aurore de Kœnigsmarck, qui était issue d'une des premières familles de Suède. Le jeune Maurice, élevé dans tous les exercices militaires, n'avait pas encore douze ans qu'on le vit arriver à pied au camp des alliés devant Lille. Le roi Auguste servait à ce siége comme volontaire: il confia son fils au comte de Schulembourg, général de ses troupes (*V.* Schulembourg). Maurice fit donc ses premières armes contre la France, et dans les mêmes champs où il devait un jour combattre si glorieusement pour elle. L'année suivante (1709), il fut employé au siége de Tournai: il y eut un cheval tué sous lui; et son chapeau fut percé d'une balle. A la bataille de Malplaquet, on vit un enfant de treize ans, conserver son sang-froid au milieu d'un des plus effroyables carnages dont les annales de la guerre fassent mention. Le roi Auguste l'envoya servir contre les Suédois, et lui donna le commandement d'un régiment de cavalerie. Ce régiment ayant été détruit, Maurice retourna en Saxe, pour le recruter. Quoiqu'il n'eût encore que quinze ans, sa mère profita du retour inopiné de ce fils chéri, pour lui faire épouser l'héritière des comtes de Loben, qui était à-peu-près du même âge. La guerre civile qui se faisait en Pologne, appela Maurice dans ce royaume pour y soutenir les droits d'Auguste II contre les confédérés. C'est dans cette campagne que, cerné à l'improviste dans le village de Craknitz, il y fit, à la tête d'une poignée de soldats et de valets, une défense si vigoureuse, qu'elle fut unanimement comparée à celle que Charles XII venait de faire à Bender. Le comte de Saxe ne tarda pas à voir s'accomplir un vœu qu'il formait depuis long-temps: il était dans l'armée qui assiégeait Stralsund, que ce prince célèbre défendait en personne. « J'ai eu enfin la satisfaction, écrivait-il au roi son père, de me trouver face à face avec Charles XII: je l'ai vu habillé comme un de ses soldats, et se battant plus bravement qu'aucun d'eux. » Maurice revint à Dresde (1716), et trouva sa femme accouchée d'un fils qui ne vécut point: c'est le seul enfant qu'il ait eu de son mariage. Un ministre tout puissant s'étant permis une injustice à son égard, Maurice de Saxe alla porter plainte au roi; mais dans des termes si peu mesurés, qu'il attira sur lui la colère du monarque. Il prit la fuite et ne reparut que lorsque sa mère eut obtenu son pardon; mais ne pouvant rester en repos, il courut en Hongrie se ranger sous les drapeaux du prince Eugène. Ce grand capitaine assiégeait alors Belgrade. Le comte de Saxe trouva près de lui le comte de Charolais et le prince de Dombes. On croit que c'est dans la société de ces princes français, qu'il prit du goût pour leur nation. Revenu de nouveau à Dresde, après la cam-

le Turquie, la vie de cour lui
charge. Il était extrêmement
et la comtesse sa femme ex-
ent jalouse. Il partit brusque-
our Paris, et fut présenté au
Orléans, régent, par les deux
qu'il avait connus à l'armée
gne. Le régent l'accueillit de
ère la plus flatteuse, et lui
d'entrer au service de France
grade de maréchal-de-camp
. Le jeune comte accepta,
condition toutefois qu'il irait
er l'agrément du roi son père.
ta de ce voyage en Saxe, pour
ononcer son divorce, et revint
ement en France, où il prit le
ndement du régiment alle-
Greder. Il s'appliqua à dres-
orps d'après la théorie parti-
qu'il s'était déjà formée. En
temps, il étudiait les mathé-
s et l'attaque des places. Il
ha la conversation du che-
olard. C'est à cette époque
tacticien célèbre fit paraître
mmentaire sur Polybe (*V.*
. On relit aujourd'hui avec
é ce qu'il y dit du jeune Mau-
Il faut exercer les troupes à
elon la méthode que le comte
xe a introduite dans son ré-
t, méthode dont je fais un
rand cas, ainsi que de son
teur, qui est un des plus
génies pour la guerre que
onnus : on verra, à la pre-
guerre, que je ne me trompe
dans ce que j'en pense. » Il
server que ceci fut écrit en
c'est-à-dire vingt ans avant
omte de Saxe eût atteint le
des dignités et de la gloire
es. Maurice semblait avoir
pour toujours à son pays
lorsqu'on le vit prendre la
u nord, sous prétexte d'y
faire valoir ses prétentions à des biens qui lui venaient de sa mère. On ne tarda point à apprendre le motif réel de ce voyage. La protection du roi Auguste lui avait fait concevoir l'espérance d'être élu duc de Courlande. Il vit à Mitau la duchesse douairière Anne Iwanowna, fille du Czar Pierre-le-Grand. Cette princesse laissa paraître un penchant fort décidé pour le jeune comte ; elle lui promit de l'épouser, s'il parvenait à se faire nommer duc, et elle mit tout en œuvre pour obtenir son élection, qui eut lieu, malgré tous les obstacles. Mais il avait des concurrents, et la Czarine Catherine Ire. se déclara contre lui. Elle donna l'ordre au prince Mentzikoff de l'attaquer dans Mitau. Le comte de Saxe résolut de s'y défendre : ce fut alors que la célèbre actrice Lecouvreur, qui l'aimait tendrement, fit le sacrifice de ses pierreries et de ses bijoux, pour lui envoyer une somme de quarante mille francs. Le prince Mentzikoff tenta de le faire enlever par surprise : le héros saxon se défendit encore dans son palais, *à la Charles XII*, comme il le manda à Paris ; et les Russes se retirèrent. Mais ses ennemis lui suscitèrent bientôt d'autres difficultés : la diète de Pologne le somma de comparaître, en vertu de ses droits de suzeraineté. Il s'y refusa fièrement : la diète signa sa proscription. Le nouveau duc ne s'en émeut pas : il ordonne à ses sujets de le secourir de leurs personnes et de leurs biens. Le roi son père lui signifie qu'il faut renoncer au duché de Courlande : il répond respectueusement qu'il n'y renoncera pas. Une phrase de cette réponse ne doit pas être omise dans un ouvrage français : « J'occupe un emploi distingué dans » les armées du roi très-chrétien, où » la lâcheté et la trahison ne souf-

» frent ni interprétation ni déguise-» ment ». Cependant un orage formidable grondait de toutes parts autour de lui. Ne trouvant point sur la terre ferme une position où il pût soutenir une attaque régulière, il passe dans la petite île d'Uzmaïs, près Goldingen; et il y amasse des munitions et des vivres. Mais abandonné successivement par tous les siens, et le nombre des Russes grossissant chaque jour, il crut devoir songer à mettre sa personne en sûreté. Il ne rapporta de cette expédition aventureuse que son diplôme d'élection, qu'il conserva toute sa vie, et qu'il ne voulut jamais rendre, quelque séduisantes que fussent les offres qui lui furent faites à ce sujet. Mais à peine de retour en France, la duchesse douairière de Courlande, qui avait conservé pour lui un attachement très-vif, le pressa de revenir près d'elle. Il céda à son invitation (1728), et il feignit quelque temps de répondre à sa tendresse. Une aventure d'un genre comique vint tout-à-coup détruire les illusions de la princesse. Son infidèle amant avait distingué parmi ses filles d'honneur une jeune personne d'une beauté rare et d'un cœur fort tendre. Il allait la prendre tous les soirs à sa fenêtre, et la faisait rentrer chez elle, avant le jour, par le même chemin. Une nuit, où il avait tombé beaucoup de neige, il la portait sur ses épaules, comme Eginhard était porté par la fille de Charlemagne: il rencontre une vieille femme qui tenait une lanterne, cette femme s'effraie et crie. Le comte de Saxe veut éteindre la lanterne d'un coup de pied: l'autre pied lui manque; il tombe avec sa charge pardessus la vieille qui redouble ses cris. Le factionnaire accourt, la garde survient, tous les acteurs de cette étrange scène sont reconnus. La duchesse jette feu et flamme; elle ne veut plus entendre prononcer le nom du perfide Maurice. La suite des événements fit voir ce qu'il avait perdu, en perdant le cœur de la duchesse. Elle ne tarda pas à monter sur le trône de Russie (*V.* Anne Iwanowna), et il est très-probable qu'elle y eût fait asseoir le comte de Saxe à côté d'elle. Ayant perdu, cette même année, la comtesse de Koenigsmark, sa mère, il reprit le chemin de la France, qui jouissait alors d'une paix profonde. Son inaction lui pesait. On vit avec surprise le duc de Courlande s'occuper de la construction d'une machine qui devait faire remonter les bateaux de Rouen à Paris. Bientôt il alla entreprendre, en Saxe, des travaux plus dignes de lui: accompagné du chevalier Folard, qu'il avait beaucoup vanté au roi son père, il ajouta plusieurs ouvrages aux fortifications de Dresde. Auguste II cessa de vivre à cette époque même (1733): le comte de Saxe donna des marques d'une profonde douleur. Le prince royal, son frère consanguin, lui témoigna un attachement sincère, et lui fit des offres brillantes. Mais la France s'apprêtait à combattre l'Autriche: Maurice courut à Versailles solliciter du service. Il fut envoyé à l'armée du Rhin, que commandait le maréchal de Berwick; on y voyait cinq princes du sang. Le comte de Saxe se distingua par plusieurs actions d'éclat au siége de Philipsbourg. Quoique revêtu du grade de maréchal-de-camp, lorsque son régiment était de tranchée, il voulut toujours le commander comme simple colonel. Le prince Eugène s'était avancé pour inquiéter le siége: le

le Saxe, chargé d'une recon-
ce, tombe au milieu d'un ré-
de hussards, et tue de sa
ur commandant, au moment
officier lui asséuait un coup
re, qui lui eût ouvert la tête
calotte de fer qu'il avait cou-
e porter. Les deux campa-
ivantes lui fournirent de nou-
occasions de se signaler.
é lieutenant-général, à la
e 1736, il témoigna un vif
e revoir la Saxe. Son vérita-
tif était de renouveler ses ef-
pour faire valoir ses droits au
de Courlande, dont il avait la
se de ne pouvoir détacher sa
. Déçu encore cette fois, il re-
a France, et sembla vouloir
sacrer tout entier à l'étude de
la guerre. C'est à cette époque
, qu'il retoucha, augmenta
t l'ouvrage modestement in-
Mes Rêveries, et dont, six an-
uparavant, il avait jeté l'ébau-
treize nuits. Le moment arri-
a faire l'application : la mort de
reur Charles VI fut suivie d'un
sement général. Louis XV en-
en Bohême une armée comman-
r le maréchal de Belle-Isle.
gauche fut mise sous les or-
du comte de Saxe. Chargé de
tissement de Prague (1741),
t de quelques jours, il prit
ut cette importante place. Il a
de sa propre main tous les dé-
de cette brillante expédition,
une lettre adressée à son ami
valier Folard. Il y rend une
e éclatante à la valeur et à l'in-
ce du brave et modeste Che-
Aussi humain qu'intrépide,
ne mit tous ses soins à sauver
e du pillage. Peu de temps après,
porte sur Égra, et enlève cet-
rteresse avec la même rapidité.

C'est là qu'il reçut la nouvelle que des collatéraux avides, profitant de son absence, allaient lui ravir des biens considérables situés en Livonie, et qui lui revenaient du chef de sa mère. Le roi lui envoie la permission de se rendre à Pétersbourg. L'impératrice Élisabeth l'accueille avec distinction, et lui promet justice. Il revole aussitôt sous les drapeaux français, et prend le commandement de l'armée de Bavière, où il déploya des connaissances profondes dans un genre qui semblait peu compatible avec sa prodigieuse activité : celui de la guerre défensive. Lorsqu'il reparut à la cour, Louis XV lui adressa les éloges les plus flatteurs, et l'autorisa à lever un régiment de Uhlans de mille chevaux. Pendant son absence, le prince Charles de Lorraine avait obtenu des avantages si décisifs en Bavière, que l'armée française dut se retirer jusqu'en deçà du Rhin. Le maréchal de Noailles chargea le comte de Saxe de la défense de l'Alsace. Ses dispositions prouvèrent qu'elle ne pouvait être confiée à de meilleures mains. Un ordre exprès du roi le manda tout-à-coup à Versailles : Louis XV lui révéla lui même l'objet de la mission importante dont il voulait honorer sa valeur. Il s'agissait d'aider le prince Édouard, fils du prétendant, à reconquérir le trône de ses pères. Le comte de Saxe part pour Dunkerque ; mais à peine y est-il arrivé, qu'une horrible tempête détruit une partie de son escadre : les restes en sont bloqués par une flotte anglaise. Maurice retourne à Versailles pour demander au roi de nouveaux ordres. Le monarque ne veut pas le rendre responsable des événements : il lui remet le bâton de maréchal de France (mars 1743). La

guerre allait prendre un caractère plus imposant. Louis XV annonça son intention de se porter lui-même en Flandre, à la tête de quatre-vingt mille hommes. Le maréchal de Saxe reçut le commandement de la gauche de cette armée, destinée à couvrir les siéges que devait entreprendre le maréchal de Noailles sous les yeux du roi. Ce fut dans cette campagne de 1744 que Maurice commença à donner aux partis volants une importance dont on ne les avait pas crus susceptibles jusque-là. Trente-neuf jours avaient suffi pour soumettre les places de Menin, Ypres, la Knoke et Furnes, quand le roi apprit que le prince Charles était entré en Alsace. Il vola en personne au secours de cette province, et fut arrêté à Metz, par la maladie cruelle qui faillit l'enlever à la France. Le maréchal de Saxe, laissé seul en Flandre, se retrancha derrière la Lys; et, malgré les efforts d'un ennemi trois fois plus nombreux, il ne quitta point son quartier général de Courtrai. Il tint constamment les alliés en échec, et conserva toutes les conquêtes qui avaient signalé l'ouverture de la campagne. Le maréchal en rendit la fin non moins belle aux yeux des gens du métier. La campagne qui devait suivre promettait les plus grands résultats. Louis XV déclara qu'il se rendrait de nouveau à l'armée des Pays Bas, avec le dauphin. Le commandement suprême fut donné au maréchal de Saxe; mais dans quel moment lui était décerné cet honneur? L'hydropisie minait ses forces; mais rien n'était capable de l'arrêter dans une circonstance aussi importante pour sa gloire. Voltaire rapporte que l'ayant vu au moment de son départ, et lui ayant témoigné l'inquiétude que lui donnait la faiblesse de sa santé, le maréchal lui répondit : « Il ne s'agit pas de » vivre, mais de partir. » Maurice, arrivé à Valenciennes, le 15 avril 1745, se vit réduit, dès le 18, à recourir à la ponction. Le chef de son état-major, le matin même de l'opération, travailla pendant cinq heures avec lui, et ne s'aperçut pas de la moindre altération sur son visage. Son activité n'en souffrit pas davantage. Dès le 30 du même mois, la tranchée était ouverte devant Tournai. Cependant l'envie s'agitait déjà autour du héros : des officiers supérieurs osèrent dire que son mal influait sur son esprit. Le roi le sut, et le vengea d'une manière éclatante : « Monsieur le maréchal, lui dit-il » devant tous les généraux de l'armée, en vous confiant le commandement de mes troupes, j'ai entendu » que tout le monde vous obéît : je » serai le premier à en donner l'exemple. » Maurice ne pouvait plus dissimuler le dépérissement de sa santé. Il se vit obligé de se faire traîner dans une cariole d'osier, et ne monta à cheval que lorsqu'il entendit le canon des alliés, qui s'approchaient pour faire lever le siége. La bataille de Fontenoi a été cent fois décrite : on n'en retracera donc point ici les détails. Mais cent fois aussi on a reproché au maréchal de Saxe les charges de cavalerie, si nombreuses, si décousues et si meurtrières, qu'il ordonna contre la colonne anglaise, sans l'entamer. Il est aussi curieux qu'équitable d'entendre ce grand capitaine répondre lui-même à ce reproche : « (1) Tant que l'ennemi n'a- » vait pas pris Fontenoi, ses succès » dans le centre lui étaient désavan-

(1) *Entretien du maréchal de Saxe avec le baron d'Espagnac, son historien*, tom. II, p. [illegible] de la

ix, parce qu'il manquait d'un
t d'appui. Plus il marchait
vant, plus il exposait ses
pes à être prises en flanc par
Français, qu'il laissait der-
lui. Il était donc essentiel de
ntenir par des charges réité-
qui donnaient, d'ailleurs le
s de disposer l'attaque géné-
dont dépendait la victoire. »
utes les voix se sont réunies
connaître le prodigieux effet

le explication, donnée long-temps après
nt, est loin de pouvoir satisfaire à toutes
ons. D'abord le peu de succès de toutes
s successives prouve combien elles étaient
d'arrêter la colonne anglaise, et ces
furent pas moins ordonnées par le maré-
par les chefs de corps, qui les firent exé-
dans ce moment, sans ensemble, et lorsqu'il n'y
ait plus pour eux aucune autre chose à faire,
ur en désordre, ou d'attaquer sans
r, mais sans espoir de succès. L'attaque
qui, après tant de pertes et de revers,
changer la fortune, ne fut également or-
e ensuite que par des chefs de corps ou
commandants de division. Ainsi l'on peut
rmer, que la victoire, dans cette journée
e, fut presque entièrement due à l'intelligence
ge des officiers et des soldats, qui firent
ors tout ce que les circonstances permirent
rassement, mais les militaires savent com-
parmi les mouvements ordonnés et contraires à la
et au désordre, et combien ils peuvent
résultats de bons. Il faut aussi convenir que
ne fut une cette victoire autant qu'il y eut
re par son courage et par sa persévérance,
ce sans lui en malheur ou danger, que était
nt très grand, et que le maréchal de Saxe
n, lorsqu'il le fit percer, à plusieurs re-
reprenne l'Escaut, dans le même moment
ent les officiers pour qu'ils exercent le sol-
ain. Si l'un de ces deux mouvements eût été
ent sur que la bataille était perdue sans
Le centre de l'armée française avait été
ux deux ailes étaient sans appui, avec une
une artillerie ennemie derrière elle. La
et était semblable, mais la valeur française
ère les toutes, et l'on en avait fait de
t la plus terrible, sans doute,
avoir pas entièrement gardé le centre de
. Si l'ennemi avait attaqué sur ces ailes,
e dérober. L'entre à et à Antoin, avec
ne sont qu'il le fit au centre, il eût été
e perdre tout. Mais il faut dire que le
de Saxe était dans un état de maladie et
ment tel, qu'il lui fut impossible de veiller
que là où l'état de paroxysme d'avance le
Italie, il n'avait pu faire les dispo-
requises pour cet événement imprévu. Ainsi
a de dire que le résultat de l'action fut
ne pour entraîner par le roi leur général.
dèle et à Dieu un que celui-ci fut victo-
rand, et c'est là que la victoire fut cer-
dans ces batailles où, quelque autant qu'à
les hommes

M D 3

des quatre pièces de gros calibre sur cette formidable colonne anglaise; mais on n'est pas aussi bien d'accord sur le nom de celui qui donna l'heureuse idée de les employer (3). Voltaire et d'autres écrivains n'ont rien négligé pour en faire honneur au duc de Richelieu, qui tenait lui-même cette idée, a-t-on dit, du comte de Lally, si célèbre par sa fin tragique (*V.* Lally, XXXIII, 241). Dès que la victoire fut assurée, le roi remercia le maréchal, dans les termes les plus flatteurs, et lui fit l'honneur de l'embrasser, en le pressant d'aller prendre quelque repos. Maurice en avait un besoin extrême: pendant toute la bataille, il avait tenu une balle de plomb dans sa bouche, pour apaiser l'ardeur de sa soif, que l'hydropisie ne lui permettait pas de satisfaire. Louis XV ne se borna point à de simples remercîments envers le vainqueur de Fontenoi : il lui donna la jouissance du château de Chambord, avec quarante mille francs de revenu sur le domaine. Malgré son état de souffrance le maréchal ne quitta point l'armée : il termina cette brillante campagne par la prise d'Ath, et feignit de prendre ses quartiers d'hiver à Gand; mais déjà il méditait un grand projet : c'était de s'emparer de la capitale des Pays-Bas, par un coup de main hardi. Il se met en marche; personne, dans son armée même, ne soupçonnait où il la conduisait : il fond tout-à-coup sur Bruxelles, et l'attaque avec tant de vigueur, qu'au bout de quelques jours il force la place à se rendre. La capitula-

(3) Des militaires qui ont vécu dans l'intimité du maréchal de Saxe, et qui nous ont vous, m'ont toujours dit que ce fut un capitaine au régiment de Lorraine, nommé Lowendal, qui mit pour la première fois en pratique cette manœuvre, et qu'elles furent amenées sur le terrain par le chevalier de Montmorency, aide-major de l'infanterie.

tion fut signée par le prince de Kaunitz, qui joua plus tard un si grand rôle à la cour d'Autriche. Le conquérant fut mandé à Versailles : depuis son camp jusque-là, sa route fut un triomphe continuel. Des filles vêtues de blanc se trouvaient sur son passage, pour lui présenter des guirlandes (5). Le roi et toute la famille royale le comblèrent de témoignages d'affection et d'estime. Quand il vint à l'Opéra, suivant l'usage du temps, l'actrice qui, dans le prologue, jouait le rôle de la Victoire, lui offrit sa couronne, au milieu des transports du public. Avant de repartir pour l'armée, le maréchal de Saxe fut déclaré Français par des lettres de *naturalité* où Louis XV se plut à rendre une éclatante justice à ses hautes qualités et à ses éminents services. Ce monarque étant arrivé à Bruxelles, le 4 mai 1746, le maréchal ouvrit aussitôt la campagne. Son plan était vaste : il voulait rejeter les alliés sur la rive droite de la Meuse, pays stérile, où le défaut de vivres devait les éloigner de Namur. L'armée que commandait le prince de Conti ayant été fondue dans la sienne, il exécuta de grandes et savantes manœuvres, qui eurent tout l'effet désiré. Elles sont encore d'autant plus admirées des militaires, qu'aucun général, avant lui, n'avait pu réussir à déposter son adversaire de la Mehagne. Cédant toujours le terrain à l'approche des Français, les alliés se déterminèrent enfin à les attendre dans l'excellente position de Rocoux, près de Liège. Le maréchal résolut de les en débusquer encore; mais il ne se dissimulait pas les difficultés de l'entreprise. On peut en juger par l'ordre suivant qu'il envoya aux commandants des divisions : « Que » les attaques réussissent ou non, » les troupes resteront dans la posi» tion où la nuit les trouvera, pour » recommencer au jour à se porter » sur l'ennemi. » Quelques heures suffirent pour assurer la victoire (11 octobre 1746) : elle fut complète (6). Les alliés perdirent huit mille hommes et cinquante pièces de canon. Ils allèrent se retrancher sous le canon de Maestricht. Le vainqueur, après avoir pourvu à la sûreté de ses quartiers d'hiver, se rendit à la cour, qui était alors à Fontainebleau. Le roi délibéra s'il ne rétablirait pas en sa faveur la charge de connétable. Il lui conféra du moins des honneurs et des priviléges équivalents, en le nommant maréchal-général de ses armées : Turenne seul avait porté ce titre. Le mariage du Dauphin avec une princesse de Saxe, jeta encore, à cette époque même, un nouveau lustre sur le héros saxon : il était frère naturel d'Auguste III, père de la nouvelle Dauphine. Le retour de Louis XV à Bruxelles fut le signal de la campagne de 1747. En attendant l'arrivée du monarque, le maréchal de Saxe avait employé son aile gauche, sous les ordres du comte de Lowendahl, à occuper la Flandre Hollandaise. Quant à lui, son objet principal était de forcer l'ennemi à lui abandonner les approches de Maestricht, dont il méditait la conquête. Une bataille devenait inévitable : elle eut lieu (2 juillet)

(5) Lorsqu'aux barrières de la capitale, il fit arrêter ses équipages, les employés des fermes refusèrent de les visiter, et le chef du poste lui dit ce mot souvent cité : « Monseigneur, les lauriers ne » paient point. »

(6) C'est cette bataille qui fut annoncée la veille au spectacle du camp, par un couplet de l'avant-coureur qui se trouve dans tous les Mercures du temps. *Voy.* l'article TAVART et celui de [illegible]

ufeld. Les nombreuses difficul-
i terrain la rendirent opiniâtre
ourrière. Le maréchal se fit
plusieurs fois au milieu du plus
l feu. Il triompha enfin de la ré-
nce du duc de Cumberland : c'é-
troisième grande bataille rangée
gagnait sur ce prince, dans l'es-
de deux ans. Peu de jours après
nveau triomphe, il écrivit une
très détaillée au roi de Prusse
éric II. Quoique ce prince ne se
is encore immortalisé par sa
e de Sept-Ans, le généralissi-
les armées françaises lui met
les yeux toutes ses opérations,
ne à un grand connaisseur
il ose espérer l'approbation.
lettre est un monument : on y
que le maréchal donne comme
h se tout-à-fait neuve les char-
s fourrageurs qu'il fit exécu-
ans cette dernière bataille par
valerie, pour enfoncer l'infan-
ennemie; ce qui lui réussit com-
ment (7). La brillante prise de
-op Zoom acheva de consterner
mens de la France : ils firent
ouvertures de paix. Le maré-
de Saxe jugea que rien n'avan-
it plus les négociations que de
eaux succès : en conséquence,
rma le projet d'enlever Maes-
t, seule place importante qui
lt aux alliés sur la rive gauche
a Meuse. Mais il fallait passer ce
re pour opérer l'investissement;
entreprise offrait de grandes dif-
ltés. Les instructions du maréchal
owendahl et à Saint-Germain,
stent qu'il les avait toutes pré-
s. Après les plus habiles manœu-
, Maestricht est investi sur les
deux rives, dès les premiers jours d'a-
vril. La tranchée est ouverte sur-le-
champ, et cent-vingt bouches à feu
foudroient la place. Peu de jours
suffirent pour la réduire : la garni-
son, forte de vingt-quatre batail-
lons, en sort avec les honneurs de
la guerre. Le lendemain, l'armisti-
ce est proclamé dans les deux ar-
mées. La paix étant définitivement
conclue à Aix-la-Chapelle, le con-
quérant des Pays-Bas put enfin son-
ger à se délasser de ses fatigues. Le
roi lui permit de faire venir à Cham-
bord son régiment de cavalerie lé-
gère; et, par une faveur sans exem-
ple, il lui concéda en toute propriété
l'île de Tabago. Le maréchal se
disposait à y envoyer des colons,
lorsque l'Angleterre et la Hollande
s'opposèrent fortement à cet éta-
blissement : il y renonça donc. Les
loisirs de la paix lui permettant de
satisfaire son goût pour les voyages,
il résolut d'aller à Berlin, pour
y connaître personnellement le roi
de Prusse, avec lequel il était en
correspondance réglée depuis long-
temps. Frédéric lui fit un accueil
des plus distingués (1749), et voul-
lut même qu'on lui rendît les hon-
neurs de prince souverain. « J'ai vu,
» écrivait-il à Voltaire, le héros de
» la France, le Turenne du siècle de
» Louis XV. Je me suis instruit par
» ses discours dans l'art de la guerre.
» Ce général paraît être le profes-
» seur de tous les généraux de l'Eu-
» rope. » Frédéric II lui a encore
rendu hommage dans plusieurs pas-
sage de ses écrits, principalement
dans l'*Histoire de mon Temps*, où
il a donné un aperçu des opéra-
tions de Maurice de Saxe. Le maré-
chal revint en France l'année sui-
vante : il y menait la vie la plus con-
forme à ses goûts. Le roi lui avait

(7) Les charges en fourrageurs ont pu obtenir quelque succès, mais il paraît que Frédéric II fut peu touché de ces, car il n'en a jamais usé, et depuis ce temps, aucun autre général n'en a fait. M—dj.

fait construire à Chambord des casernes pour son régiment de uhlans : cette troupe y était assujétie au service comme dans une place de guerre. Six canons et seize drapeaux, qu'il avait enlevés aux ennemis de la France, ornaient la cour et le vestibule du château. Les jours du héros étaient partagés entre les manœuvres, la chasse, la musique, et une foule d'assais mécaniques qui avaient tous un but d'utilité générale. Il faisait d'assez fréquents voyages à la *Grange* et aux *Pipes*, deux maisons de campagne qu'il possédait près de Paris. Sa santé s'était bien rétablie ; tout lui promettait encore un grand nombre d'années de cette douce existence, lorsqu'une fièvre putride l'enleva, le 30 novembre 1750, à l'âge de cinquante-quatre ans. Il mourut avec la fermeté qu'il avait tant de fois montrée dans les combats. Dès que le roi le sut en danger, il lui envoya Sénac, son premier médecin : « Docteur, lui dit le maréchal au moment » d'expirer, la vie n'est qu'un songe : le » mien a été beau, mais il est court. » Malgré les détails les plus positifs de sa maladie et de sa mort, l'opinion s'était accréditée dans l'armée que le maréchal avait été tué en duel par le prince de Conti. On donnait pour motif de la querelle le ressentiment qu'avait conservé le prince du désagrément qu'il éprouva dans la campagne de 1746, où le roi lui avait ôté son commandement pour faire passer son corps d'armée sous les ordres du maréchal. Louis XV se montra vivement touché de la mort d'un guerrier qui avait jeté sur son règne un si grand éclat ; et la reine Marie Leczinska dit avec beaucoup d'à-propos qu'il était bien triste de ne pouvoir chanter un *De Profundis* pour un homme qui avait fait chanter tant de *Te Deum*. Le culte luthérien, que professa toujours le maréchal de Saxe, empêcha qu'il eût une sépulture à Saint-Denis à côté de Turenne; et le même obstacle ne permit pas qu'il fût décoré du cordon du Saint-Esprit. Louis XV lui fit, du moins, ériger, dans le temple de Saint-Thomas (8), à Strasbourg, un magnifique mausolée, qui est le chef-d'œuvre de Pigalle. Mais quel hommage plus éclatant fut jamais rendu à la mémoire de ce héros, que celui de ces grenadiers français qui, partant pour l'armée, allèrent aiguiser leurs sabres sur sa tombe? Le maréchal de Saxe était d'une taille élevée : il avait les yeux bleus, le regard noble et martial. Un sourire agréable et gracieux corrigeait la rudesse qu'un teint basané et des sourcils noirs et épais auraient pu donner à sa physionomie. Sa force extraordinaire est devenue proverbiale : il partageait en deux un fer de cheval, et même un écu de six francs. Du plus gros clou il faisait un tire-bouchon, sans employer d'autre instrument que ses doigts. Courant les rues de Londres à pied, il fut insulté par un des plus redoutables boxeurs. Il le saisit par un bras, et le lança dans un tombereau de boue qui passait. Le peuple étonné le couvrit d'applaudissements. Son cœur était humain, quoique son abord fût quelquefois sévère et brusque. Un lieutenant-général lui proposait, un jour, un coup de main qui ne devait, disait-il, coûter qu'une vingtaine de grenadiers. « Une » vingtaine de grenadiers ! s'écria le » maréchal indigné ; passe encore

(8) Ce temple était devenu pendant les premières guerres de la révolution un magasin de fourrages, et le monument du maréchal de Saxe fut préservé des destructions révolutionnaires, par l'honnête gardien qui sut le dérober à tous les yeux en le tenant toujours couvert de foin.

» si c'était des lieutenants-généraux ! » Il eut la faiblesse de la plupart des grands hommes : il aimait les femmes à l'excès; cependant il ne leur sacrifia jamais sa gloire. Élevé au milieu des camps, il n'avait pas eu le loisir de faire des études solides : mais il devait à la lecture des connaissances très-variées : ses lettres et ses écrits en sont une preuve irrécusable. Il serait difficile, néanmoins, de dire à quel titre l'académie française voulait lui offrir un de ses fauteuils. Lui-même eut le bon esprit d'en être plus étonné que personne; et la lettre par laquelle il déclina cet honneur inattendu, pouvait attester, par son orthographe, que le nouvel académicien eût rendu peu de services à la langue : « *Ils veule me fere de la Cadémie ; sela miret come une bage a un chas.* » Après sa mort, cette compagnie littéraire proposa du moins son éloge pour un de ses prix annuels. Le prix fut gagné par Thomas, qui, au milieu de beaucoup de déclamations inhérentes à son genre d'éloquence, a cependant assez bien apprécié le mérite réel de son héros (9). Le baron d'Espagnac, mort gouverneur des Invalides, et qui avait été attaché à l'état-major du maréchal de Saxe pendant toutes ses campagnes, en a laissé une Histoire, qui pèche par l'excès contraire. Le style en est peu soigné, mais les faits y abondent et ils sont décrits avec toute la précision que l'on pouvait attendre d'un témoin oculaire. Au reste, le maréchal a laissé lui-même un ouvrage où il se peint souvent au naturel : ce sont ses *Rêveries*, 1757, 5 vol. in-4°, fig. traduit en anglais (*Voy.* FAWCET). Ce serait s'abuser étrangement que de croire que l'auteur ajoutât foi lui-même à toutes ses assertions. On l'aurait souvent fort embarrassé, dit le prince de Ligne, si on l'eût pris au mot. Il avait puisé une partie de cette théorie dans les entretiens du chevalier Folard, ardent zélateur de l'antiquité, qui prenait au pied de la lettre le mot fameux de Végèce : *Deus legionem invenit*. Mais, au milieu de toutes les *Rêveries* du maréchal de Saxe, les hommes du métier reconnaîtront toujours à certains traits un génie vraiment militaire. C'est ainsi, par exemple, que, près d'un demi-siècle avant qu'il fût question de conscription en Europe, il déclare que l'enrôlement légal de toute la jeunesse d'un état est l'unique moyen d'obtenir des armées réellement nationales et à l'abri de la désertion. Tout ce qu'il conseille pour l'entretien de la santé du soldat, fait autant d'honneur à son humanité qu'à la diversité de ses connaissances. On conserve, à la bibliothèque de Strasbourg, des Lettres autographes du maréchal de Saxe (1). Pour les relations de ses campagnes, voyez l'art. ESPAGNAC.

S—v—s.

SAXE-COBOURG (FRÉDÉRIC-JOSIAS, prince de), feld-maréchal au service d'Autriche, naquit en 1737. Il était fils du duc François de Saxe-Cobourg-Saalfeld, et fit ses premières armes, avec quelque distinction, dans la guerre de Sept-Ans. On ne le vit commander en chef que dans la coalition formée en 1787, contre les Turcs, par l'empereur Joseph II et l'impératrice Catheri-

[illegible]

[illegible]

ne II. Le prince de Cobourg, pressé par l'armée du grand-vizir, en Valakie, se trouvait dans une position fort critique, lorsque le célèbre Souwaroff accourut à son secours, et gagna sur les Othomans la bataille de Martinesti (22 septembre 1789). La guerre de la révolution de France ne tarda pas à fournir au prince de Cobourg l'occasion de jouer un rôle beaucoup plus éclatant. Les Français ayant conquis la Belgique en 1792, il fut envoyé avec une puissante armée pour les en expulser. Dès le 1er. mars 1793, il ouvrit la campagne par le passage de la Roer, et le combat d'Aldenhoven, où il surprit l'armée française (*V.* Dampierre, X, 481, et Dumouriez, au Supplément). Il fit aussitôt lever le siége de Maestricht, et le 18 du même mois, il gagna la bataille de Nerwinde; mais il ne sut pas profiter de ses avantages. Dumouriez entra en négociation avec lui immédiatement après la bataille de Nerwinde; et les hostilités cessèrent pendant quelques jours. Lorsqu'elles furent reprises, le prince battit encore les républicains à Famars, et s'empara successivement de Condé, de Valenciennes, du Quesnoi et de Landrecies. Il avait formé l'investissement de Maubeuge, et le siége allait commencer; mais son armée affaiblie par le départ des troupes anglaises qui étaient allé attaquer Dunkerque, ne put supporter les efforts réitérés des Français (*V.* Pichegru). Ce premier échec fut le signal de beaucoup d'autres. La droite de l'immense ligne des Autrichiens étant tournée par l'invasion des républicains dans la West-Flandre, et menacée à sa gauche par la prise de Charleroi, le prince de Cobourg sentit la nécessité de se replier jusque sur la Meuse, et enfin jusque sur le Rhin. Il ne fit un déploiement de colonnes à Fleurus, que pour couvrir la retraite de son artillerie et de ses bagages. La vérité historique veut que l'on observe ici que les alliés n'ont jamais considéré la journée de Fleurus, comme une bataille; et, en effet, elle ne mérite pas ce nom aux yeux des gens du métier. Il n'y eut des deux côtés que les ailes d'engagées; et la perte fut à-peu-près nulle de part et d'autre. Une fois rentré en Allemagne, le prince de Saxe-Cobourg retomba dans une sorte d'obscurité. Depuis long-temps il passait pour mort, lorsque l'on apprit qu'il n'avait cessé de vivre qu'en 1815, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Il avait dû une partie de sa célébrité à l'acharnement puéril que mirent les révolutionnaires de France à lui attribuer, ainsi qu'à un fameux ministre anglais, tous les complots et tous les événements qui menaçaient leur existence. On se souviendra long-temps encore du cri de *Pitt et Cobourg*.

S—v—s.

SAXE - GOTHA (Ernest, duc de), surnommé le *Pieux*, était le neuvième des enfants de Jean IV, duc de Saxe-Weimar, landgrave de Thuringe et marquis de Misnie (1). Il naquit, le 25 décembre 1601, au château d'Altenbourg, et resta bientôt sous la tutelle de sa mère, et ensuite de son frère aîné, lequel abandonna le soin de son éducation à des instituteurs négligents. Rougissant de ne pas savoir le latin, dont la connaissance était alors regardée comme la base de toute instruction solide, Ernest recommença ses études élémentaires, apprit les mathémati-

(1) Ce Jean IV était petit-fils de l'électeur Jean-Frédéric le Magnanime.

: rendit habile dans la théo-
philosophie, sans négliger
fectionner dans les exerci-
taires à un jeune prince. Il
uerres d'Allemagne, sous
Adolphe, roi de Suède, et
ar sa valeur brillante, les
l'estime de ce grand capi-
rès la signature du traité de
1635, il revint dans ses
s'occupa dès-lors unique-
néliorer le sort de ses sujets.
a les lettres et les sciences,
dans chaque paroisse, des
les enfants des classes pau-
nt puiser, avec la connais-
principes religieux, les ma-
devaient les diriger dans
nts états. Il contraignit,
ait des récompenses, plus
ne par la crainte des puni-
parents négligents à faire
s enfants des bienfaits de
ion, encouragea les écri-
'occuper de livres élémen-
propres aux besoins des dif-
lasses, et fit imprimer, à
une édition de la Bible de
appelée, de son nom, *Er-*
dont il distribua des exem-
x églises et aux écoles pu-
Le prince devint un objet de
n dans toute la Saxe. Chéri
jets comme un père, il sut,
gesse, conserver la paix avec
ns. Son économie lui per-
le satisfaire sa générosité
, sans accroître les charges
les; et, avec des revenus
s, il fit, sinon de grandes
du moins des choses d'une
incontestable. Ernest mou-
de grands sentimens de
26 mars 1675, laissant,
mariage avec la princesse
h Sophie d'Altenbourg, sept
tous ont formé autant de
branches, sous les noms de Saxe-
Gotha, Cobourg, Meinungen, Rom-
hildt, Eisenberg, Hildburghau-
sen et Saalfeld. Eyring (*V.* ce nom)
a publié, en latin, la *Vie*, ou plutôt
le Panégyrique d'*Ernest le Pieux*,
Leipzig, 1705, in-8°. W—s.

SAXE GOTHA (Jean-Guillaume de), petit-fils du précédent et second fils du duc Frédéric, naquit le 4 octobre 1677; fut destiné, dès l'enfance, à la carrière des armes, et reçut une éducation brillante, qu'il perfectionna encore par des voyages et par des études approfondies dans tous les genres. Il servit d'abord dans les armées de Hollande et d'Angleterre, et fut nommé mestre-de-camp, puis général-major, par le roi Guillaume III. Il passa ensuite dans l'armée impériale avec le même grade, et fit plusieurs campagnes en Hongrie, en Pologne, en Flandre et sur le Rhin, sous le prince de Bade et sous le prince Eugène. Ce dernier en faisait le plus grand cas. « C'é-
» tait, a-t-il dit, un prince d'une fi-
» gure charmante, d'une grande va-
» leur et en tout genre accompli. »
Il fut tué, le 15 août 1707, au siége de Toulon, où il commandait la division prussienne auxiliaire du duc de Savoie. Chargé de couvrir les travaux, et attaqué par des forces supérieures, il se défendit avec bravoure, et demanda du secours; mais, ne voulant pas, en l'attendant, abandonner le poste important qui lui était confié, il dit à ses soldats, dont les deux tiers avaient déjà péri: *Mes amis, mourons en gens d'honneur*; et il tomba au même instant, percé de deux coups de feu. Sa troupe périt en se défendant. On porta le corps du jeune prince à Freudenstein, résidence de son père, où il fut inhumé. M—d j.

ne II. Le prince de Cobourg, pressé par l'armée du grand-vizir, en Valakie, se trouvait dans une position fort critique, lorsque le célèbre Souwaroff accourut à son secours, et gagna sur les Othomans la bataille de Martinesti (22 septembre 1789). La guerre de la révolution de France ne tarda pas à fournir au prince de Cobourg l'occasion de jouer un rôle beaucoup plus éclatant. Les Français ayant conquis la Belgique en 1792, il fut envoyé avec une puissante armée pour les en expulser. Dès le 1er. mars 1793, il ouvrit la campagne par le passage de la Roer, et le combat d'Aldenhoven, où il surprit l'armée française (*V.* Dampierre, X, 481, et Dumouriez, au Supplément). Il fit aussitôt lever le siége de Maestricht, et le 18 du même mois, il gagna la bataille de Nerwinde; mais il ne sut pas profiter de ses avantages. Dumouriez entra en négociation avec lui immédiatement après la bataille de Nerwinde; et les hostilités cessèrent pendant quelques jours. Lorsqu'elles furent reprises, le prince battit encore les républicains à Famars, et s'empara successivement de Condé, de Valenciennes, du Quesnoi et de Landrecies. Il avait formé l'investissement de Maubeuge, et le siége allait commencer; mais son armée affaiblie par le départ des troupes anglaises qui étaient allé attaquer Dunkerque, ne put supporter les efforts réitérés des Français (*V.* Pichegru). Ce premier échec fut le signal de beaucoup d'autres. La droite de l'immense ligne des Autrichiens étant tournée par l'invasion des républicains dans la West-Flandre, et menacée à sa gauche par la prise de Charleroi, le prince de Cobourg sentit la nécessité de se replier jusque sur la Meuse, et enfin jusque sur le Rhin. Il ne fit un déploiement de colonnes à Fleurus, que pour couvrir la retraite de son artillerie et de ses bagages. La vérité historique veut que l'on observe ici que les alliés n'ont jamais considéré la journée de Fleurus, comme une bataille; et, en effet, elle ne mérite pas ce nom aux yeux des gens du métier. Il n'y eut des deux côtés que les ailes d'engagées; et la perte fut à-peu-près nulle de part et d'autre. Une fois rentré en Allemagne, le prince de Saxe-Cobourg retomba dans une sorte d'obscurité. Depuis long-temps il passait pour mort, lorsque l'on apprit qu'il n'avait cessé de vivre qu'en 1815, à l'âge de soixante-dix-huit ans. Il avait dû une partie de sa célébrité à l'acharnement puéril que mirent les révolutionnaires de France à lui attribuer, ainsi qu'à un fameux ministre anglais, tous les complots et tous les événements qui menaçaient leur existence. On se souviendra long-temps encore du cri de *Pitt et Cobourg*.

S—v—s.

SAXE-GOTHA (Ernest, duc de), surnommé le *Pieux*, était le neuvième des enfants de Jean IV, duc de Saxe-Weimar, landgrave de Thuringe et marquis de Misnie (1). Il naquit, le 25 décembre 1601, au château d'Altenbourg, et resta bientôt sous la tutelle de sa mère, et ensuite de son frère aîné, lequel abandonna le soin de son éducation à des instituteurs négligents. Rougissant de ne pas savoir le latin, dont la connaissance était alors regardée comme la base de toute instruction solide, Ernest recommença ses études élémentaires, apprit les mathé-

(1) Ce Jean IV était petit-fils de l'électeur Frédéric le *Magnanime*.

se rendit habile dans la théo-
le philosophie, sans négliger
erfectionner dans les exer-
cessaires à un jeune prince. Il
guerres d'Allemagne, sous
e-Adolphe, roi de Suède, et
, par sa valeur brillante, les
et l'estime de ce grand capi-
près la signature du traité de
(1635), il revint dans ses
et s'occupa dès-lors uniquement
'améliorer le sort de ses sujets.
risa les lettres et les sciences,
la, dans chaque paroisse, des
où les enfants des classes pau-
urent puiser, avec la connais-
les principes religieux, les ma-
qui devaient les diriger dans
ferents états. Il contraignait,
ttrait des récompenses, plus
que par la crainte des peines,
les parents négligents à faire
leurs enfants des bienfaits de
uction, encouragea les écri-
à s'occuper de livres élémen-
appropriés aux besoins des dif-
es classes, et fit imprimer, à
ais, une édition de la Bible de
r, appelée, de son nom, *Ern-*
e, dont il distribua des exem-
s aux églises et aux écoles pa-
s. Ce prince devint un objet de
ation dans toute la Saxe. Chéri
sujets comme un père, il sut,
sagesse, conserver la paix avec
oisins. Son économie lui per-
it de satisfaire sa généro-
elle, sans accroître les ch
peuples; et, avec des r
pères, il fit, sinon de
es, du moins des cho
é incontestable. Er
lans de grands se
, le 26 mars 167
on mariage avec
beth Sophie d'Alt
s eut for

SAXE-GOTHA (Ernest II Louis, duc de), petit-neveu du précédent, était le second fils du duc Frédéric III et de la duchesse Louise-Dorothée de Saxe-Meinungen, princesse distinguée par son esprit. Né le 30 janvier 1745, il succéda, en 1772, à son père, et sut gouverner avec sagesse son petit état, composé des duchés de Gotha et d'Altenbourg. Son premier soin avait été de restaurer ses finances, qu'il trouva dans un état déplorable par suite de la guerre de Sept-Ans : une sage économie lui fournit le moyen de faire face à tout, sans augmentation d'impôts ; constamment appliqué aux soins du gouvernement et au bien de ses sujets, il rejeta toujours avec fermeté l'appât des énormes subsides que lui offrait le roi d'Angleterre, son plus proche allié, pour la levée d'un corps auxiliaire de Saxons, que ce monarque demandait lors de la guerre d'Amérique. Le duc de Gotha préféra tenir ses peuples en paix ; et lorsqu'il dut fournir son contingent à la confédération germanique contre la révolution française, il n'épargna aucun sacrifice pour éloigner la guerre de ses états, et diminuer les fléaux qu'elle traîne après elle. Aussi ses deux duchés ne furent ni diminués ni agrandis par l'acte de la confédération du Rhin, ni par le traité de Paris. Protecteur éclairé des sciences, parmi les nombreux établissements d'utilité publique dont son pays lui est redevable, il comptait au premier rang la fondation, dans son château de Seeberg, d'un Observatoire astronomique, le plus beau et le plus utile de l'Allemagne, dit Lalande : il lui coûta plus de deux cents mille francs, pris uniquement sur ses économies personnelles, et il ordonna, par son testament, que l'on consacrât à l'entretien de cet Observatoire les sommes qui auraient pu être votées pour un monument consacré à sa mémoire. Lalande, qui visita Seeberg, en 1798 (*V.* Lalande, XXIII, 231), parle avec le plus grand éloge du zèle que montrait pour l'astronomie la duchesse de Gotha, qui observait et calculait elle-même avec une grande précision. Cette princesse (Marie de Saxe-Meinungen), était née en 1751. Le duc Ernest II est mort le 20 avril 1804. Ses sujets n'avaient cessé de bénir son administration paternelle. Z.

SAXE-TESCHEN (Albert, duc de), fils de l'électeur de Saxe, roi de Pologne, Auguste II, et frère de la Dauphine de France, mère de Louis XVI, Louis XVIII et Charles X, naquit à Dresde, le 11 juillet 1738. Il épousa, en 1766, l'archiduchesse Christine, fille de l'empereur François Ier., et sœur de l'infortunée Marie-Antoinette, reine de France, et il fut nommé, conjointement avec elle, au gouvernement des Pays-Bas Autrichiens. La révolution qui y éclata en 1789 les força de se retirer à Vienne ; mais l'autorité impériale ayant été promptement rétablie, le duc Albert revint à Bruxelles. Au mois de septembre 1792, il commanda le faible corps de troupes qui tenta le bombardement de Lille. Les révolutionnaires l'accusèrent d'avoir ravagé les campagnes, et osèrent mettre sa tête à prix. Il en est de cette inculpation comme de tous les rapports de cette désastreuse époque, où l'archiduchesse Christine est représentée mettant elle-même le feu aux mortiers à bombes, dans les tranchées de Lille, pendant qu'elle était à Bruxelles. Le général Lafayette, lorsqu'il tomba dans les

mains des Autrichiens, après avoir abandonné son armée, fut conduit devant le duc de Saxe-Teschen, qui lui témoigna un profond mépris. La Belgique ayant été conquise par les Français, le prince fixa sa résidence en Autriche. Il ne s'occupa plus que de la culture des arts, pour lesquels il avait toujours fait paraître un goût très éclairé. Il maniait fort habilement le crayon et le burin. C'est d'après ses dessins et sous sa direction qu'a été construit le superbe château de Laeken, près Bruxelles. La fortune du duc de Saxe-Teschen était considérable, et il en faisait l'usage le plus honorable. Il en a laissé la plus grande partie à l'archiduc Charles. Ce prince mourut généralement estimé et chéri, en 1822, à l'âge de quatre-vingt-quatre ans. Il était veuf depuis plusieurs années. On sait que le mausolée de l'archiduchesse Christine, à Vienne, est un des premiers chefs-d'œuvre de Canova. S—v—s.

SAXE-WEIMAR Bernard, duc DE), l'un des plus grands capitaines du dix-septième siècle, né à Weimar, le 16 août 1600, était frère d'Ernest le *Pieux*, duc de Saxe Gotha. (*V.* pag. 584 ci dessus.) La mort prématurée du duc Jean, son père, mit le jeune Bernard et ses sept frères sous la tutelle de l'électeur de Saxe, Christian II, et après lui sous celle de son frère Jean-George. Dorothée Marie d'Anhalt-Dessau, leur mère, se réserva le soin de leur éducation. Les récits de la gloire de ses ancêtres et des malheurs attirés sur sa maison, par suite de l'appui qu'elle avait donné à la réforme, excitèrent dans le cœur du jeune Bernard des désirs de vengeance et d'ambition. Aussi, lorsqu'après la mort de sa mère, arrivée en 1617, son frère aîné Jean Ernest voulut lui faire continuer ses études, en l'envoyant à l'académie de Iéna, il fut impossible de l'y retenir au-delà de trois mois: il se rendit à la cour du duc de Saxe-Cobourg Jean-Casimir, où les tournois et les exercices gymnastiques devinrent le prélude de la carrière qu'il devait courir. Dès l'année 1621, il suivit son frère Guillaume qui allait servir dans l'armée rassemblée par le margrave de Bade-Dourlach, George-Frédéric, pour relever les affaires de Frédéric V, roi de Bohême et électeur palatin, lesquelles étaient fort en souffrance depuis la perte de la bataille de Prague. Bernard se trouva, en 1621, à l'affaire de Wimpfen, et y fit preuve de bravoure. Mais les troupes de l'union protestante ayant été défaites, et cette fameuse confédération se trouvant dissoute par le traité de neutralité signé à Mayence, il revint à Weimar, et ne reparut qu'en 1623, sur le champ de bataille, à la tête d'un régiment d'infanterie dans l'armée commandée par le duc Christian de Brunswick. Bernard fit des merveilles dans le combat livré par Tilly, près de Stadtlohn, en Westphalie. Voyant son frère Guillaume prisonnier, il alla trouver aux Pays-Bas son autre frère Jean-Ernest, qui, depuis la bataille de Prague, avait offert son bras au prince d'Orange pour lui aider à secouer le joug de l'Espagne. Le prince Maurice de Nassau fit à Bernard un accueil qui prouvait l'estime qu'il avait pour sa personne, et lui donna le gouvernement de Deventer. L'année suivante, Christian IV, roi de Danemark, animé par son neveu le duc de Brunswick, et excité sous main contre l'empereur, par l'Angleterre et par la Hollande, leva des troupes et contracta des alliances avec les princes du

cercle de Basse-Saxe. Comme cette cause était celle de l'union évangélique, Jean-Ernest et Bernard allèrent trouver le roi à Segebourg. Christian IV donna à l'aîné le commandement de toute sa cavalerie, et à Bernard un régiment de cette arme. Mais, en 1625, ayant reçu l'ordre de faire, avec le général Mansfeld, une diversion dans les états héréditaires de l'empereur, il quitta inopinément l'armée. L'histoire contemporaine se tait sur les causes de sa retraite. On suppose que ce fut par suite d'une brouillerie avec son frère et le roi. L'année 1627 le vit reparaître sous les drapeaux danois; et lorsque le général en chef, margrave de Bade-Dourlach, prit le commandement des troupes de Christian IV, avec le général Baudis, il se distingua, et paya de sa personne partout où il les conduisit. Le duc de Friedland (Wallenstein) et le comte de Tilly profitèrent des fausses manœuvres de Christian IV, qui avait fait la faute de diviser en trois corps son armée de soixante mille hommes. Ils les attaquèrent à-la-fois sur divers points, et forcèrent le duc Bernard et les autres généraux d'abandonner des positions avantageuses pour se retirer jusqu'en Jutland. Poussé même dans l'île de Fionie, Bernard qui craignait d'être mis au ban de l'empire, offrit son congé au roi, à la fin de 1627, et se rendit aux Pays-Bas, et de là en France, où il ne fit qu'un très-court séjour; ses frères ayant réussi, par l'intervention de Wallenstein, à le réconcilier avec l'empereur. Le duc revint à Weimar; mais il y chercha en vain son frère Jean Ernest : ce jeune prince était mort en Hongrie. Bernard reprit ses études historiques et stratégiques, alla durant l'été de 1629, en faire l'application au siége de Bois-le-Duc, et ne revint en Allemagne qu'après la prise de cette place, par le prince d'Orange. Cependant la paix conclue, le 12 mai 1629, à Lubeck, entre Ferdinand II et le roi de Danemark, donnait à la maison d'Autriche le moyen de soumettre tout le Nord à son système de monarchie universelle. Elle menaçait même d'arracher la couronne de Suède du front de Gustave-Adolphe, pour la placer sur celui de Sigismond III, roi de Pologne. Ses armées devaient attaquer la Hollande, par les Pays-Bas, et par la Westphalie, tandis que les flottes combinées, impériale et espagnole, bloqueraient ses ports, et détruiraient son commerce. L'édit de restitution des biens ecclésiastiques, rendu le 6 mars 1629, par Ferdinand II, vint augmenter les mécontentements. Dirigé par le génie du cardinal de Richelieu, pour qui les vues ambitieuses de la maison de Hapsbourg étaient dévoilées, Louis XIII fit, le 13 janvier 1631, à Bernwald, dans la Nouvelle Marche de Brandebourg, un traité d'alliance avec Gustave-Adolphe, au moment où celui-ci se préparait à porter la guerre en Allemagne. Les princes protestants s'y joignirent également; et, parmi eux, le duc Bernard fut un des premiers à se ranger sous les drapeaux suédois, bien que son parent, l'électeur de Saxe, Jean-George, en réunissant à la diète de Leipzig plusieurs des états protestants, se fût efforcé d'obtenir la direction des affaires du corps évangélique. Sans attendre le parti que prendraient ses frères, Bernard se hâta d'aller joindre le roi de Suède, au camp de Werben sur l'Elbe. Gustave lui promit les évêchés de Bamberg et de Wurzbourg,

avec le titre de duc de Franconie. Bientôt après, une attaque des retranchements suédois par le comte de Tilly, fournit au duc Bernard l'occasion de montrer son courage et sa vigilance. Après avoir chassé les impériaux du Landgraviat de Hesse-Cassel, il alla rejoindre Gustave au siége de Wurtzbourg, eut part à la reduction de cette place, et suivit le roi dans sa marche victorieuse jusqu'au Rhin, dont il aida à forcer le passage, près d'Oppenheim, montrant une telle vigueur, qu'il répandit la terreur parmi les Espagnols, et leur ôta l'envie de défendre Mayence. Gustave, étant maître de cette forteresse importante, envoya le duc, à la tête d'un petit corps, dans le Palatinat, où il prit Manheim par stratagème, et chassa les ennemis de toutes leurs positions. Au commencement de l'année 1632, le roi de Suède lui donna un commandement sur les bords du Rhin, le nomma général de son infanterie; et lorsqu'il fut obligé de secourir en Franconie le maréchal Horn, il laissa le duc Bernard et le comte Palatin Christian de Birkenfeld, avec un corps d'armée, mais en leur recommandant de suivre les directions du chancelier Oxenstiern. L'ambition du duc souffrait de la présence du comte et de la suprématie d'Oxenstiern. La discorde s'éleva entre eux; et le roi, voyant que c'était un obstacle au triomphe de ses armes, appela Bernard en Bavière, à la fin de mai 1632. Il lui donna un commandement séparé, et le chargea d'achever la conquête du duché. Quant à lui, il se reporta sur le Danube et vers Nuremberg, pour s'opposer au duc de Friedland, qui venait de reconquérir la Bohême. Les armes du duc de Weimar furent si heureuses qu'il s'avança jusqu'aux montagnes du Tyrol, et s'empara des trois forteresses d'Ehrenbourg, les clefs de ce pays. Ferdinand II craignit même pour ses états d'Italie. Mais le roi le pressa bientôt de venir le renforcer son armée, qui avait en face Wallenstein et le duc de Bavière, occupant un camp retranché sur une montagne voisine de Nuremberg. Bernard, qui regrettait vivement d'être arrêté dans son entreprise, se réunit à son frère Guillaume, le 19 août, et le 26, au roi, à Windsheim. Après un combat, livré le 3 sept., et qui n'eut rien de décisif, on continua de bloquer le camp retranché, dans l'espérance que le manque de vivres et de fourrages obligerait l'ennemi de descendre en rase campagne, où il serait plus facile de l'attaquer; et cette espérance ne fut remplie qu'au bout d'un mois. Dès que Gustave en eut avis, il partagea son armée en deux corps, donna l'un au duc Bernard, avec mission de suivre la marche de Wallenstein en Franconie, et de défendre les bords du Mein, et il garda l'autre pour rentrer en Bavière. De son côté, Wallenstein méditait d'envahir la Thuringe, et de s'avancer en Misnie: mais prévenu par Bernard qui lui barra le passage de Cobourg, il se retira en Franconie avec perte, et fit un détour pour arriver en Saxe, par le Voigtland, après s'être séparé du duc de Bavière, qui accourait au secours de son pays. Après avoir accordé quelques jours de repos à l'armée, Gustave ordonna au duc de poursuivre le général Pappenheim, venant de la Westphalie pour se rendre à l'armée impériale. Bernard marcha en diligence jusqu'à Naumbourg, sur la Saale, sans pouvoir successivement

l'ennemi : le roi l'y ayant joint, ils se retranchèrent dans les environs de cette ville. Wallenstein, supposant que le roi de Suède ne l'attaquerait pas dans une saison aussi rigoureuse, renvoya le général Pappenheim en Westphalie. Dès que le roi en fut averti, il se prépara au combat, et s'avança jusqu'à Weissenfels : le lendemain il força le passage de la Rippach, et marcha sur Lutzen, où Wallenstein s'était arrêté. Le duc et le roi passèrent la nuit dans une voiture, au milieu de l'armée Suédoise rangée en bataille. Un brouillard épais obscurcissait l'atmosphère ; il ne se dissipa que le 16, à dix heures du matin ; et ce fut à cette heure seulement que commença la bataille de Lutzen, où périt le roi de Suède (*Voy.* GUSTAVE XIX, 229). Le duc de Weimar prit aussitôt le commandement, et contraignit les ennemis à la retraite après leur avoir fait éprouver une grande perte. Il passa la nuit sur le champ de bataille, et défit, le lendemain, les Croates, qui étaient revenus pour reprendre leur artillerie. Il conduisit ensuite l'armée à Weissenfels, où il fut proclamé d'une voix unanime, général en chef : mais le chancelier Oxenstiern, qui avait pris la direction des affaires, n'y consentit qu'à la condition que Bernard ne garderait cette dignité que temporairement, et qu'il la remettrait à son frère Guillaume, à qui elle appartenait de droit comme lieutenant-général des armées Suédoises en Allemagne, aussitôt après la guérison de ce dernier. Weimar, après quelques jours de repos, chassa, en un mois, les impériaux, de la Saxe. La campagne étant glorieusement terminée par le duc, Oxenstiern partagea l'armée en deux, et lui donna le commandement de la plus faible partie, avec mission d'aller garder la Franconie et le haut Palatinat jusqu'au Danube, et de se tenir prêt à porter secours au maréchal Horn, gendre du chancelier, si l'ennemi attaquait la Souabe. En un mot, Oxenstiern mettait le duc sous les ordres de ce général. Bernard fit partir son armée pour la Franconie, et ayant besoin de se reposer, il alla passer quelque temps à Weimar et à Iéna. A peine était-il rendu à son armée, que Horn réclama son assistance contre un ennemi supérieur. Le duc marcha donc vers le Danube, s'empara de plusieurs places qui se trouvaient sur sa route, et se réunit au maréchal, à la fin de mars, dans le voisinage d'Augsbourg. Ils battirent ensemble le comte d'Alxinger, qui avait succédé à Tilly dans le commandement des troupes bavaroises ; cependant le duc de Friedland menaçant de surprendre leur arrière-garde, et l'armée Suédoise commençant à se mutiner, il fallut regagner les bords du Danube. On repassa ce fleuve ; mais on resta à Neubourg, les officiers déclarant qu'ils n'iraient pas plus loin jusqu'à ce que leur solde eût été payée, conformément aux promesses de Gustave. A l'assemblée des états protestants à Heilbronn (mars 1633), Oxenstiern, préoccupé de l'idée de se faire donner la direction générale de la guerre et des affaires politiques des quatres cercles unis de la Haute-Allemagne, avait totalement oublié l'article de la satisfaction des prétentions pécuniaires des troupes et la nomination d'un général en chef. Bernard, mécontent du chancelier, surtout depuis que celui-ci l'avait placé sous les ordres de Horn, ne fut peut-être pas étranger à la mu-

des troupes Suédoises. Le Weimar se chargea de faire s griefs de l'armée : il alla hâte trouver le chancelier fort sur le Mein, et se vec lui à Heidelberg, où les otestants des quatre cercles convoqués : il y rappela les es faites par Gustave à l'ar- r sa solde, et à lui pour l'é- du duché de Franconie, et a en outre le commandement des troupes de l'union évan- Oxenstiern refusa ce der- int; mais il accorda l'argent solde de l'armée, et l'érection évêchés de Bamberg et Wurz- duché relevant de la cou- Suède. Bernard en reunt le ement à son frère Ernest, et t l'armée dans ses retranche- ts de Donawerth, s'empres- yer la solde, et rétablit l'or- el point, qu'après avoir em- duc de Féria, venant d'Ita- porter secours au comte d'Al- il put entreprendre immé- nt le siége de Ratisbonne qu'il ientôt de capituler. Cet évé- porta l'effroi dans tout le entraîna la prise de toutes les ses; mais avant de songer à ans les états Autrichiens, le besoin du concours de Horn epousser Wallenstein, qui vancé sur le Haut-Palati- t menaçait de le surpren- jalousie de Horn et la dé- l'Oxenstiern firent qu'on lui l'assistance qu'il demandait; èrent même de lui ôter les de renforcer ses propres , ce qui sauva l'Autriche nvasion. Une occasion non propice vint encore s'offrir lin de février 1634, au milieu bles et de la confusion que l'as- sassinat de Wallenstein avait causés parmi les troupes impériales : abandonné des Suédois, Bernard fit prier l'électeur de Saxe par le général Arnim de seconder ses vues : son entrevue avec Arnim fut sans résultat, et il se vit forcé de ramener en Franconie ses troupes, qui étaient toutes prêtes à entrer en Bohême. Cependant l'empereur, ayant réuni toutes ses forces sous le commandement de son fils Ferdinand, roi de Hongrie, se mit en mesure de reprendre Ratisbonne, et la pressa vivement. La jalousie qui régnait entre Horn et Bernard les empêcha de se concerter efficacement pour la secourir, et la place se rendit le 29 juillet. Au premier avis de cette perte, Bernard se replia sur Augsbourg avec le maréchal Horn. Les impériaux les suivirent, s'assurèrent du passage du Danube, en s'emparant de Donawerth, et parurent inopinément devant Nordlingen. Leduc accourut au secours de cette place importante : son armée était beaucoup plus faible que celle du roi de Hongrie. Horn le pressait d'attendre l'arrivée des troupes que lui amenait le landgrave Otton; mais emporté par son ardeur et par le souvenir de ses triomphes antérieurs, voulant d'ailleurs assurer promptement la possession de son duché de Franconie, Bernard se hâta de livrer, le 7 sept. aux Impériaux une bataille dont le commencement s'annonça par des succès, mais qui, par un coup du sort, tourna entièrement à la défaite des Suédois. Horn fut fait prisonnier, et les Impériaux se rendirent aussitôt maîtres des principaux postes que les Suédois occupaient le long du Danube, du Mein et du Necker. Depuis longtemps, le duc aspirait au commandement absolu des troupes de

Suède et de celles de la confédération : il alimentait la haine et la défiance des princes protestants pour le chancelier ; mais peu s'en fallut peu que ses espérances ne fussent renversées après la conquête de Ratisbonne, et surtout par sa défaite à Nordlingen. Le chancelier conclut, le 19 octobre, un traité d'alliance avec Louis XIII, qui promit des subsides à la Suède, et un corps auxiliaire de six mille hommes : de leur côté, les princes de l'union de Heilbronn, ou plutôt les ducs de Würtemberg et de Deux-Ponts en leur nom, signèrent un autre traité à Paris, par lequel ils s'engageaient à mettre toutes les places de l'Alsace et la ville de Philipsbourg entre les mains de ce monarque, qui s'obligea d'entretenir douze mille Allemands sous le commandement d'un prince protestant et d'un général français. Oxenstiern, qui, pour s'attacher le duc de Weimar et les princes de l'union, venait, de concert avec eux, de nommer Bernard général en chef des troupes suédoises et protestantes dans la Haute-Allemagne, fut extrêmement piqué contre les confédérés, lorsqu'il apprit la nouvelle de leur négociation avec la France. Il résolut de se retirer en Basse-Saxe, pour maintenir dans la dépendance des Suédois le nord de l'Allemagne, dont la paix qui se négociait entre l'empereur et l'électeur de Saxe, et qui fut signée le 30 mai 1635), faisait craindre la défection. En effet cette paix empêcha les secours que le landgrave de Hesse, le duc Guillaume de Weimar, et le général Bannier auraient pu lui porter par la diversion à laquelle elle les obligea. Au reste, si l'éloignement d'Oxenstiern débarrassa le duc Bernard d'un homme hautain et dominateur, son ambition n'en fut pas mieux servie ; car les Français, qui prenaient chaque jour plus d'ascendant sur les alliés, firent obtenir au landgrave de Hesse le commandement supérieur des troupes allemandes au préjudice du duc. Ce dernier songea dès-lors à se rendre nécessaire. Il chercha, dans cette vue, à s'attacher particulièrement ses troupes, et à les ménager, évitant les combats, et manœuvrant de telle sorte, que sa marche ambigue mit l'ennemi en position de conquérir plusieurs états de la confédération sur le Haut-Rhin, et d'entreprendre le siége de Heidelberg : la prise de cette ville allait entraîner celle de plusieurs autres. Dans ces conjonctures, les alliés envoyèrent prier Bernard de venir au secours de Heidelberg, et lui firent offrir le commandement en chef de leur armée. Le ministre de France qui résidait à Worms, près l'assemblée des alliés, vint également lui faire de grandes promesses de la part du roi. Après quelques discussions, le duc accepta, et se porta du côté de Heidelberg, où il fut rejoint par un corps français sous les ordres d'un Écossais, nommé Hébron : à leur approche les Impériaux levèrent le siége. Il alla, par Darmstadt, à Francfort, y passa le Mein le 1er. janvier 1635, et s'avança jusqu'à Gelnhausen, dans l'intention de se réunir aux troupes du duc Guillaume son frère et du landgrave de Hesse-Cassel, pour faire lever le siége de Würzbourg et délivrer la Franconie. Le général Bannier, d'après les ordres d'Oxenstiern, empêcha cette jonction. Il en résulta la perte de Würtzbourg, de Philipsbourg et de Spire, ce qui força Bernard de quitter ses belles positions, et de passer sur la rive gauche du Mein.

r soin fut de s'opposer à
ion d'un pont sur le Rhin,
ns la protection du canon
bourg, et de reprendre
parvint avec l'aide des
de La Force et de Brézé.
a dans ses mains le 21
aussitôt après cette re-
rançais se retirèrent, les
lsace, pour faciliter la
duc de Rohan dans les
autres vers la Lorraine,
ssion les tentait, laissant
la garde des places sur
s du Rhin. Le duc s'oc-
ravitailler, et de conser-
ge du fleuve. Mais il ne
r qu'Augsbourg, Ulm,
la majeure partie des
ies, ne tombassent au
impériaux. Tourmenté
e que le duc de Wei-
ovât ses forces militaires
t de sa fortune et de son
reintégrer la branche
ins la possession de l'é-
in-Georges, électeur ré-
it de signer le traité de
l'empereur Ferdinand
xception du landgrave
ssel, tous les princes
s'étaient empressés d'y
voyant sans appui de
ngea à se rapprocher de
a écouter les proposi-
linal de Richelieu, pour
iliaire, et pour un sub-
iel il n'aurait pu payer
Ayant enfermé son in-
les places de la rive gau-
ipalement à Maience, il
cavalerie près de Saar-
ndit, dans cette position
la réponse du ministre
I. Sa retraite avait laissé
u Rhin libre, l'ennemi
le suivit. Ce fut alors que
Richelieu sentit la nécessité d'envoyer au duc un secours considérable, qui lui fut conduit, en juillet, par le cardinal de La Valette. Au moyen de ce renfort, Bernard rejeta en peu de jours, et dans la plus grande confusion, le général impérial Gallas, au-delà du Rhin, et se retrancha avec le cardinal entre ce fleuve et le Mein, après avoir fait lever le siége de Maience. Il voulait même s'assurer de Francfort. Les Impériaux s'en emparèrent par artifice; et cet événement renversa le dessein principal du duc, qui était de se joindre au landgrave de Hesse-Cassel, et avec son assistance, de chasser Gallas de la Haute-Allemagne, et conséquemment de paralyser les effets de la paix de Prague, si nuisible à la cause des alliés, et si funeste à sa maison. Le landgrave, avancé déjà dans la Wettéravie, prit prétexte de la reddition de Francfort, pour refuser la jonction de ses troupes, fort desirée par les Français, qui lui faisaient les promesses les plus avantageuses. Ainsi fut perdue une belle occasion de réparer les désastres de la bataille de Nordlingen. Bernard se voyait trop faible, même avec le corps du cardinal La Valette, pour tenir tête à un ennemi nombreux. La disette, et une maladie contagieuse menaçaient encore d'affaiblir son armée. Ayant appris vers ce temps que la Suède était près d'accepter la médiation du Danemark, pour négocier sa paix avec l'empereur, il jugea bien qu'il n'y avait rien à espérer de l'Allemagne, résolut de s'allier plus étroitement au roi de France, et partit, le 16 sept. de son camp, se dirigeant vers la Lorraine. Les Impériaux vinrent avec des forces supérieures lui barrer le passage près Meisenheim, en sorte qu'il lui fallut prendre une nou-

velle route dans un terrein montueux, et difficile jusqu'à Vaudrevange, sur la Saar : il arriva heureusement à Metz, le 28 septembre, après avoir vaincu tout-à-la-fois la nature et Gallas. Jour et nuit ce général le harcela dans sa marche ; et toujours Bernard sortit victorieux de ses attaques. Cette retraite, l'une des plus belles opérations militaires du duc, le rehaussa beaucoup dans l'esprit des Français, dont un corps partagea sa gloire et ses périls, et inspira même aux ennemis une haute estime pour lui (1). Après cette expédition, Bernard dépêcha son ministre Tobias de Poniskaw pour négocier un traité d'alliance et de subsides avec le roi de France. Par ce traité, signé à Saint-Germain-en-Laie, le 26 octobre, le roi s'obligea de payer au duc quatre millions de livres pour l'entretien de douze mille hommes d'infanterie et de six mille chevaux avec l'artillerie nécessaire; afin de s'attacher de plus en plus le duc dans ce moment de défection générale, on lui promit le landgraviat d'Alsace et la préfecture d'Haguenau, pour être érigée en principauté d'empire, reversible à sa postérité. Plusieurs articles du traité, rédigés d'une manière ambigüe, donnèrent lieu à diverses interprétations et à des difficultés des deux parts. Ce fut pour y remédier que le duc, après avoir fait prendre des quartiers d'hiver à son armée, dans les environs du duché de Luxembourg, vint à Paris, au mois de mars 1636. Il obtint que plusieurs stipulations fussent exprimées avec plus de clarté et de précision ; s'entendit avec Richelieu sur la campagne qui allait s'ouvrir, et pressa l'envoi de la solde. En concertant avec lui ses plans, et en servant ses vues, il ne flattait cependant ni ce ministre ni ses favoris. Un jour que le P. Joseph, qui entendait la guerre comme un homme de son état peut l'entendre, lui montrait, sur la carte, les villes qu'il fallait prendre pendant cette campagne de 1636 : *Tout cela serait bien, père Joseph*, dit Bernard, *si on prenait les villes avec le bout du doigt.* De retour à l'armée, il alla, de concert avec le cardinal de La Valette, ravitailler plusieurs places d'Alsace, et faire lever le siége de quelques autres. Il surprit la forteresse de Hohenbaar, et attaqua si vivement Saverne, qu'elle se rendit, le 15 juillet, presque sous les yeux de Gallas, qui campait à Drousenheim. Après ces opérations, qui achevaient la conquête de l'Alsace, le duc et le cardinal voulaient passer le Rhin afin de rejeter Gallas en Souabe, et de se joindre au landgrave, à Hanau ; mais leur dessein fut traversé par les ordres du roi, qui les rappela pour défendre ses frontières, menacées à-la-fois par les Impériaux, les Espagnols et le duc de Lorraine. Le duc et le cardinal rentrèrent donc en Lorraine. Aussitôt Gallas passa le Rhin, à Brisach, alla se réunir aux Espagnols, en Franche-Comté, et marcha vers la Bourgogne. Trop faible pour l'arrêter, le prince de Condé demanda des renforts au duc et au cardinal, qui accoururent ensemble. Ils rencontrèrent l'ennemi près de Champlitte, et le suivirent du côté de Dijon, pour couvrir cette ville et prendre conseil avec le prince de Condé. La position avantageuse de Gallas, sur une montagne, et sa

(1) Gallas lui-même en porta le jugement qui suit : « C'est, dit-il, la plus belle action que j'aie » vue de ma vie ; et je n'aurais pu croire cette re» traite véritable si je n'en avais été le témoin. » Voyez l'*Histoire de Louis XIII*, par Bury, tom. III, page 198.

forces supérieures empêchèrent le duc de risquer une bataille. Il aima mieux se retrancher en face des Impériaux. Ce moyen obligea Gallas de quitter son camp. Il se porta rapidement sur Saint-Jean de Losne. On connaît l'héroïque résistance des habitants. Secondés par la vigoureuse diversion de Bernard, qui avait pénétré les desseins de Gallas, et par le comte de Rantzau, qui avait introduit un renfort de seize cents hommes dans la place, ils forcèrent les Impériaux d'abandonner le siége de cette petite ville. La faim, les maladies, les attaques continuelles du duc, du cardinal et de Rantzau, détruisirent la majeure partie des troupes de Gallas, et le forcèrent de repasser le Rhin, avec dix mille hommes, reste de trente mille qu'il avait en entrant en Bourgogne. Bernard vint ensuite s'emparer de plusieurs places de Franche-Comté et des Vosges, et prit ses quartiers d'hiver aux confins de la Franche-Comté. Le mauvais état de ces quartiers et le défaut de solde occasionnèrent de grands mécontentements parmi les troupes : elles se livrèrent à de tels excès, en pillant, même sur le territoire français, qu'il en résulta une vive mésintelligence. Pour en prévenir les fâcheux effets, et afin de concerter avec la cour les plans de la campagne prochaine, Bernard se rendit à Paris, au mois de février 1637. Le roi lui promit une somme d'argent pour l'entretien de ses troupes, moyennant quoi le duc s'engagea d'entrer le plutôt possible en Franche-Comté, et de là de passer le Rhin, conjointement avec un corps français auxiliaire, enfin de reporter en Allemagne le théâtre de la guerre. De retour à son armée, qui campait près de Langres, Bernard commença ses préparatifs, et envahit, dans le mois de juin, la Franche-Comté où il fut rejoint par le corps français promis, aux ordres du maréchal de l'Hôpital. Après avoir battu Mercy, lieutenant du duc Charles de Lorraine, à Grai et à Gy, sur les bords de la Saône, il parcourut le pays en se rendant maître de toutes les places jusqu'à Montbéliard. Il établit de grands magasins de vivres dans cette ville, passa en Alsace, et parut inopinément sur le Rhin, à la fin de juillet. Ayant établi, pour s'opposer à la marche de Jean de Werth, qui amenait des secours au duc de Lorraine, un pont de bateaux, près du petit village de Rhinau, il fit passer ses troupes dans le Brisgau, non toutefois sans avoir assuré la défense de son pont par de forts retranchements. Il fut vigoureusement attaqué par les généraux ennemis, Jean de Werth, Savelli et par le gouverneur de Brisach; mais il sortit toujours victorieux de ces attaques, et ne s'empara pas moins de plusieurs places du Brisgau. Ce fut alors que les ennemis employèrent toutes leurs forces pour l'empêcher de pénétrer dans la Haute-Allemagne. Pendant que ces forces augmentaient, celles du duc diminuaient chaque jour, par suite de combats continuels et de maladies, et par l'effet d'une épizootie, qui réduisit à quelques cents chevaux sa belle cavalerie. Néanmoins il s'était tellement retranché sur les deux rives du Rhin, aux abords de son pont, qu'il eût été difficile de l'en déloger, si la négligence du duc de Longueville, en Franche-Comté, n'eût laissé au duc Charles de Lorraine toute liberté d'attaquer Bernard, et de le placer entre deux feux. Ce dernier se hâta de prévenir ce

dessein, et de se porter, avec la plus grande partie de ses troupes, du côté de Strasbourg et de Benfeld ; mais, n'y trouvant pas de quoi vivre, il se retira dans l'évêché de Bâle et en Franche-Comté. Pendant son absence, les impériaux s'emparèrent du pont de Rhinau, gardé peu soigneusement. A la fin de janvier 1638, et par un temps rigoureux, le duc leva son camp, et parut à l'improviste sur les bords du Rhin, qu'il fit traverser, près de Bâle, à une partie de ses troupes, sur quelques bateaux dont il s'était pourvu. Ayant surpris les villes frontières de Seckingen, Waldshout et Laufenbourg, il construisit un pont sur le fleuve pour faciliter la communication, et se mit en mesure d'attaquer Rhinfeld des deux côtés du Rhin. C'était alors une place de grande importance. L'ennemi, ne supposant pas qu'il fût possible au duc de tenter une nouvelle campagne, et encore moins le passage du Rhin, resta tranquille dans ses quartiers, au duché de Wurtemberg. Il ne faisait aucune disposition, lorqu'il apprit les progrès de Bernard vers le Haut-Rhin, du côté de la forêt Noire. Il accourut en hâte pour délivrer Rhinfeld, et la rencontre eut lieu le 28 février. Aussitôt commença un engagement assez vif. Bernard voyant qu'il serait téméraire à lui de vouloir lutter contre des forces supérieures, se retira en bon ordre, vers Laufenbourg. Trois jours près, il revint en force surprendre les Impériaux, au lieu où il avait eu la première affaire. Ce fut là qu'il donna, le 3 mars, la fameuse bataille de Rhinfeld, dont il sortit si glorieusement. Tous les généraux et les officiers ennemis, à l'exception d'un lieutenant-colonel et du comte de Furstemberg, furent pris ou tués. Parmi les prisonniers, se trouva le fameux général bavarois Jean de Werth. Presque toute la cavalerie et l'infanterie qui échappa à la mort fut prise, et passa sous les drapeaux du duc. Après cette brillante victoire, il pressa le siége de Rhinfeld, qui capitula enfin le 22 mars. De là il se rendit en Brisgau, où il s'empara de Fribourg et de toutes les autres places ; puis il conçut le dessein d'attaquer Brisach, alors une des places les plus fortes de l'Europe : mais n'ayant ni assez de troupes ni assez d'argent pour une telle entreprise, il se borna d'abord à en former le blocus. L'empereur et le duc de Bavière réussirent à y faire entrer quelques vivres. Ayant réuni des forces considérables, Ferdinand III ordonna aux généraux Goetze et Savelli d'attaquer le duc dans ses lignes. Averti de leur approche, celui ci renforcé par un corps français, sous les ordres du maréchal de Guébriant et du jeune vicomte de Turenne, marcha à leur rencontre, et les trouva, le 9 août, près du village de Wittenwihr. Il engagea sur-le-champ la bataille, et les défit complètement avec perte de leur artillerie, et de quelques milliers de chariots destinés à ravitailler Brisach. L'empereur, voulant faire un dernier effort pour sauver la ville qu'il se plaisait à nommer l'*une des pierres précieuses de sa couronne impériale*, envoya de nouvelles troupes au maréchal Goetze pour attaquer, conjointement avec le duc Charles de Lorraine, le camp du duc de Weimar sur tous les points. Mais, soit par défaut d'accord, soit par jalousie, le duc de Lorraine ne concerta pas ses opérations avec Goetze, et entra en Alsace,

urprendre et battre seul le
ard. Celui-ci sortit de son
ec une partie des troupes
es et françaises, et ayant
duc Charles près de Thann,
bre, il le mit en fuite. Mais
ntrait-il en vainqueur dans
p, qu'il fut obligé de com-
e nouveau. Le maréchal
ait reparu avec une grande
vant les retranchements, et
, le 25 octobre, avec une
eur, qu'il s'empara de plu-
qu'il allait devenir maître
e tout le camp, lorsque le
imar fit les derniers efforts
mer le courage de ses sol-
exemple, ses exhortations,
rent ses troupes, et celles
chal de Guebriant et du
le Turenne. Se précipitant
périaux, elles les chassèrent
et des retranchements extér
ils avaient emportés. L'em
t tellement irrité de l'issue
e cette entreprise, qu'il ôta
mblement à Goetze, et or-
ne nouvelle attaque qui fut
infructueuse. Brisach fa-
famine fut enfin obligée de
le 19 décembre. Le duc ex-
ance de la convention qu'il
vec le gouverneur, nommé
h; il substitua ses troupes
arnison, et dans le gouver-
on général-major, Jean-
rlach. V. ce nom. XIII,
conquête de Brisach ter-
la belle campagne de 1638,
aquelle Bernard s'était ren-
s de trois forteresses repu-
nables, et avait gagné huit
Il se porta, au commen-
e 1639, en Franche-Comté,
fraîchir son armée, et en-
vive force Pontarlier et le
de Joux. Richelieu, vou-
lant le retenir dans les intérêts de la France, crut devoir ménager sa résistance. Il lui fit proposer, par le comte de Guébriant, de laisser en son pouvoir Brisach et les autres villes, à la condition de donner une déclaration par écrit, portant qu'il les gardait sous l'autorité du roi, avec promesse de ne les abandonner en d'autres mains, que par l'ordre formel de Sa Majesté : si le duc venait à mourir, le gouverneur d'Erlach devait également promettre, par écrit, de garder Brisach pour le roi. Ce fut sur ce terrain que s'établit la nouvelle négociation du comte de Guébriant : elle n'était point encore arrivée à son terme, lorsque le duc résolut de rentrer en campagne. A peine arrivé à Huningue, où il devait faire passer le Rhin à son armée, il fut attaqué d'une fièvre ardente ou pernicieuse, qui obligea de le transporter le jour même à Neubourg, où il mourut quatre jours après, le 18 juillet 1639, dans la trente-sixième année de son âge. Cette mort imprévue et les circonstances dans lesquelles se trouvait le prince, ont donné lieu à plusieurs historiens français, allemands et suédois de soutenir qu'elle n'avait pas été naturelle. Les uns en ont accusé le cabinet de Stockholm : cette opinion manque de vraisemblance : la mort du duc au lieu de servir les intérêts de la Suède, faute de la diversion qu'on attendait de lui sur le Rhin, arrêta en Bohême les progrès de Banner. Les autres ont imputé ce crime à la cour d'Espagne, ou du moins à son principal ministre, le comte d'Olivarez; mais cette imputation est tout aussi peu probable à l'égard de l'Espagne que vis-à-vis de l'Autriche : tout le monde sait que les deux cours agissaient de concert dans cette guer

re; et il est certain que depuis 1638, l'empereur s'efforçait d'attirer à lui le duc et son armée (2), à tel point qu'après sa mort, l'agent de Ferdinand III, chargé de négocier avec Bernard, continua de traiter avec les chefs de l'armée Weimarienne, tout en sachant bien que ces troupes étaient à la solde de la France. Cette considération doit aussi faire rejeter l'assertion consignée dans les *Souvenirs du comte de Caylus*, publiés à Paris, en 1806, qu'un moine espagnol à la vue de l'échafaud sur lequel il allait subir la punition d'autres crimes, se serait confessé d'avoir fait mourir le duc par ordre du comte d'Olivarez. Enfin une troisième accusation fait planer le soupçon de cette mort sur le cardinal de Richelieu; mais les recherches faites sur l'état de la négociation du maréchal Guébriant établissent qu'elle prenait une tournure favorable aux vues du ministre de Louis XIII, qui d'ailleurs avait assez de ressources dans l'esprit pour n'être pas obligé d'appeler l'empoisonnement au secours de sa politique. D'ailleurs il est constaté qu'en moins de deux jours, une maladie semblable avait enlevé plus de quatre mille hommes du camp du duc Bernard. Sa mort fut une perte immense pour le parti protestant et pour ses alliés. Après Gustave Adolphe, qu'il avait pris pour modèle, et dont il était l'élève, il fut le général le plus actif, le plus habile et le plus vaillant de son temps; il ne lui manqua, qu'une plus longue vie pour atteindre son modèle, peut-être même pour le surpasser. Possédant au plus haut degré le secret d'une résolution soudaine, aucun danger ne l'arrêtait: il était, dans les batailles comme dans les moindres engagements, le premier à donner l'exemple. Père de ses soldats, il pourvoyait à leurs besoins avec une attention constante: aussi possédait-il leur confiance, et pouvait-il compter à tel point sur leur affection que jamais la supériorité numérique de ses ennemis ne put l'intimider. A partir de la bataille de Lutzen, il vit accourir sous ses drapeaux une foule de jeunes gentilshommes, qui venaient, comme simples volontaires, se former à son école au grand art de la guerre. Chaste et religieux, il eut avec Scipion et Bayard, ce double trait de ressemblance: jamais il n'allait au combat qu'il ne se fût mis à genoux en présence de ses troupes, et n'eût invoqué le dieu des armées. « A la bravoure du soldat, dit Schiller, » Bernard joignait le coup-d'œil » calme et rapide du général; au courage réfléchi de l'âge mûr, la fougue » de la jeunesse; à l'ardeur farouche » du guerrier, la dignité du prince, » la modération du sage, la délicatesse de l'homme d'honneur. Jamais abattu par l'infortune, il se relevait du coup le plus terrible » avec autant de promptitude que d'énergie. Son génie ambitieux le portait vers un but élevé que peut-être il n'eût pas atteint (3); mais » les hommes de cette trempe ont » d'autres règles de conduite que le » vulgaire. Plus capable qu'aucun » autre d'exécuter de grandes choses.

(2) Ces efforts étaient vains; et le cardinal de Richelieu, dans ses *Mémoires* (tom. X, p. 328) rend justice à la loyauté du duc et à sa fidélité aux engagements contractés avec la cour.

(3) Schiller fait sans doute allusion au projet attribué au duc de Weimar, après la prise de Brisach, d'épouser la princesse Amélie de Hesse, veuve du landgrave de Hesse, et en réunissant leurs comptes respectives, de former en Allemagne une puissance d'autant plus imposante, qu'elle eût été appuyée par une force militaire bien conduite.

» son imagination semblait se faire » un jeu des projets les plus auda- » cieux. Bernard apparait à nos yeux » dans les temps modernes, comme » un beau modèle de ces siècles vi- » goureux, où la grandeur person- » nelle avait encore quelque prix, » où la valeur donnait des états, et » où les vertus des héros élevaient un » chevalier allemand sur le trône » impérial. » Le comte Gualdo Priorato dit du même prince, dans un ouvrage sur les guerres de ce temps là : » Il avait la figure agréable, le » teint brun, la taille bien prise et bien » proportionnée ; il était leste, agile » et très-robuste. Il n'avait d'autre dé- » faut qu'une excessive vivacité, qui » souvent, en s'exaltant, le faisait » sortir des bornes de la modération, » et convertissait chez lui la har- » diesse en audace, et celle-ci en témé- » rité ». Cependant à l'exception de la malheureuse affaire de Nordlingen, dont la perte peut être attribuée à sa témérité, il se montra toujours prudent, et sortit constamment victorieux de celles qui suivirent la bataille de Leipzig. Ce fut particulièrement dans la mémorable campagne de 1638 qu'il fit voir son habileté et ses savantes combinaisons. Jusqu'ici, le héros qui seconda le mieux les vastes projets de Richelieu, qui prépara le développement de ceux de Louis XIV, celui enfin qui contribua à sauver la France d'une invasion par l'anéantissement des armées de Gallas et de Jean de Werth, presque oublié dans nos biographies, n'avait pas même eu d'historien dans sa patrie. Le grand duc régnant de Weimar va réparer cet oubli : par ses ordres, le docteur Roese, recueille dans les bibliothèques et les dépôts publics de l'Europe, tous les documents qui concernent le duc Bernard, en sorte que bientôt nous devrons à la munificence éclairée de S. A. R., et à sa vénération pour la mémoire de son grand oncle, une histoire complète d'un des princes qui ont le plus fait honneur à sa maison. G—R—D.

SAXE-WEIMAR (Anne-Amélie, duchesse de), fille du duc Charles de Brunswick-Wolfenbuttel (1), née le 24 octobre 1739, morte le 10 avril 1807. *Voyez* Amélie, II, 6.

SAXIUS. *V.* Sax.

SAXO GRAMMATICUS, ou le grammairien, historien danois, florissait sur la fin du douzième siècle. Sa vie est peu connue. Il était né en Selande, d'une famille distinguée. On ne sait si le surnom de *Longus*, qui lui a été donné, vient de sa famille ou de sa taille ; quant à celui de *Grammaticus*, c'est par son érudition qu'il l'a mérité. Il était secrétaire d'Axel ou Absalon, archevêque de Lund, à qui l'histoire du Danemark a de si grandes obligations (*V.* Absalon). Ce fut ce prélat qui exhorta Saxo et Suénon Aggesen, à écrire l'histoire, et il établit à Soroe un couvent de Bénédictins chargés principalement de la rédaction des Annales de l'histoire contemporaine. On ne sait si le Saxo, prévôt de Roskilde, qu'Absalon envoya à Paris, et qui à son retour amena en Danemark l'abbé Guillaume, ainsi qu'il est dit dans la vie d'Absalon, est le même que Saxo le Grammairien. Celui-ci mourut vers 1204, et fut enseveli dans la cathédrale de Roskilde, ce qui semblerait indiquer qu'il en était prélat. Saxo est célèbre par son histoire latine du

(1) [illegible]

is ce titre : *Danorum rumque historiæ stilo Saxone grammatico ab 1 300 annos conscriptæ, imum literaria serie illtersissime impressæ*, 1 . L'*Histoire* de Saxo fut à Bâle, en 1534, par ol. ; puis à Francfort, par 576, in fol. Le Danemark la convenance qu'il y server aussi la mémoire ien qui lui faisait autant , et dont l'ouvrage avait is imprimé dans l'étranStephanius se chargea des roi et plusieurs grands pourvurent aux frais ; et que parut l'édition de r. *Gramm. Historiæ danæ*, 1644, in-fol. L'édipoint de manuscrits a colles deux sur lesquels il ayant été brûlés dans un nais il rendit cette édition par des Notes qui furent ces séparément sous ce ti *ari Joh. Stephani Notæ in Historiam Danicam ram. una cum prolegomelem notas*, Soroe, 1645. avait donné un avant-goût *breves Notæ ac emendaoblass. rerum Danicar. Saxon.* Leyde, 1627, in- prolégomènes, Stephaamplement de l'histoire e Saxo, de son style, de favorable ou défavorable ecle sous ce règne les princants. Les Notes, pleines , éclaircissent le texte nombreux sur les usages ark et par des observations philologiques très-utiles. Klotz, dans l'édition de Saxo, Leipzig, 1771, in-4°., également avec des Prolégomènes et des Variantes, blâma Stephanius d'avoir laissé échapper beaucoup de fautes, et d'avoir montré trop de crédulité à l'égard des contes superstitieux de l'historien danois. Au reste, Klotz a donné à-peu-près l'édition de son prédécesseur. On a une bonne traduction danoise de Saxo, par André Soeffrinsson, Vedel, 1575, in-fol., réimprimée à Copenhague, 1610, in-fol. Le professeur Baden en a extrait les mots et tournures danoises, qui ont vieilli. (*Symbola ad augendas linguæ vernaculæ copias e Sax. gramm. interpretatione Velleiana* Copenhague, 1780, in-4°.) Un petit-fils de Vedel, nommé Jean Lauremtsen, entreprit une édition de la traduction de Saxo, avec des notes et des gravures ; mais il n'en a paru que le premier livre, (*Voyez* LAURENTZEN.) Une autre traduction danoise fut publiée à Copenhague, en 1632, in-4°. ; et M. Grundvig en donna une troisième à Copenhague, 1819 et ann. suiv., in-4°. A la tête du premier volume, le traducteur a mis un Discours préliminaire très-étendu, où il discute le mérite de l'historien. Thomas Gheysmar, moine d'Odensée, avait composé, en 1431, un abrégé de l'histoire de Saxo, qui a été inséré par Langebeck dans le tom. 1 de ses *Scriptores rerum Danic.* ; il en avait paru une traduction en bas-allemand, vers la fin du quinzième siècle. On a encore publié : *Historia primum libri primi Saxonis grammatici explicata, auctore Joh. Math. de Wower*, 1708, in-4°., et *Historiæ Saxonis extractio, flore eruditionis historicæ ex fontibus librisque scriptorum lecta a Willichio Westhofio*, Leipzig, 1617, in-8°. Saxo a été utile aux poètes et auteurs dramati-

nois, sous ce titre : *Danorum regum heroumque historiæ stilo eleganti à Saxone grammatico abhinc supra* 300 *annos conscriptæ, et nunc primum literaria serie illustratæ, tersissimè impressæ*, 1 vol. in-fol. L'*Histoire* de Saxo fut réimprimée à Bâle, en 1534, par Bebel, in-fol.; puis à Francfort, par Wechel, 1576, in fol. Le Danemark sentit enfin la convenance qu'il y avait à conserver aussi la mémoire d'un historien qui lui faisait autant d'honneur, et dont l'ouvrage avait été trois fois imprimé dans l'étranger. S.-J. Stephanius se chargea des notes; le roi et plusieurs grands seigneurs pourvurent aux frais; et c'est ainsi que parut l'édition de Soroe : *Sax. Gramm. Historiæ danicæ libri VIII*, 1644, in-fol. L'éditeur n'eut point de manuscrits à collationner, les deux sur lesquels il comptait ayant été brûlés dans un incendie; mais il rendit cette édition précieuse par des Notes qui furent aussi publiées séparément sous ce titre : *Stephani Joh. Stephanii Notæ uberiores in Historiam Danicam Saxonis Gram. unà cum prolegomenis ad easdem notas*, Soroe, 1645. L'auteur en avait donné un avant-goût dans ses *Breves Notæ ac emendationes in nobiliss. rerum Danicar. scriptorem Saxon.* Leyde, 1627, in-12. Dans ses prolégomènes, Stephanius traite amplement de l'histoire littéraire de Saxo, de son style, de l'opinion favorable ou défavorable qu'ont portée de son ouvrage les principaux savants. Les Notes, pleines d'érudition, éclaircissent le texte par des renseignements sur les usages du Danemark, et par des observations philologiques très-utiles. Cependant Klotz, dans l'édition qu'il donna de Saxo, Leipzig, 1771, in-4°., également avec des Prolégomènes et des Variantes, blâma Stephanius d'avoir laissé échapper beaucoup de fautes, et d'avoir montré trop de crédulité à l'égard des contes superstitieux de l'historien danois. Au reste, Klotz a donné à-peu-près l'édition de son prédécesseur. On a une bonne traduction danoise de Saxo, par André Soeffrinsson, Vedel, 1575, in-fol., réimprimée à Copenhague, 1610, in-fol. Le professeur Baden en a extrait les mots et tournures danoises, qui ont vieilli. (*Symbola ad augendas linguæ vernaculæ copias e Sax. gramm. interpretatione Velleiana* Copenhague, 1780, in-4°. Un petit-fils de Vedel, nommé Jean Laurentsen, entreprit une édition de la traduction de Saxo, avec des notes et des gravures; mais il n'en a paru que le premier livre. *Voyez* Laurentzen. Une autre traduction danoise fut publiée à Copenhague, en 1652, in-4°.; et M. Grundvig en donna une troisième à Copenhague, 1819 et ann. suiv., in 4°. A la tête du premier volume, le traducteur a mis un Discours préliminaire très-étendu, où il discute le mérite de l'historien. Thomas Gheysmar, moine d'Odensée, avait composé, en 1431, un abrégé de l'histoire de Saxo, qui a été inséré par Langebeck dans le tom. III de ses *Scriptores rerum Danic.*; il en avait paru une traduction en bas-allemand, vers la fin du premier siècle. On a encore publié : *Historia pretensa libri primi Saxonis ex mss. eruta, autore Joh. Math. de Wow*[illegible] 1708, in-4°., et *Libri tres priores historiæ gloriosi regis Danorum Valdemari, ex tenebrarum libris, lecti à Willichio Westhofio*, Leipzig, 1617, in 8°. Saxo a été utile aux poètes et auteurs dramati-

ques. On sait que Shakspeare a pris chez cet historien le sujet de Hamlet. Récemment les poètes du Nord ont présenté, d'une manière poétique ou dramatique, plusieurs aventures touchantes, racontées par le secrétaire de l'archevêque Absalon. Reimer a publié une Dissertation *De vitâ et scriptis Saxonis*, Helmstadt, 1762. Langebek a inséré dans le Recueil de ses *Scriptor. Rer. Danic.* un éloge de Saxo; Nyerup a donné, dans le tome II de son *Tableau historique et statistique de l'état du Danemark et de la Norwége*, une Notice bibliographique sur le même historien; nous en avons beaucoup profité pour cet article. La discussion de P.-E Müller au sujet des matériaux employés par Saxo, discussion mentionnée plus haut, forme la première partie de ses *Recherches critiques sur l'histoire des traditions danoises et norwégiennes*, Copenhague, 1823, in-4°. (en danois). D—G.

SAXTORPH (Mathias), médecin danois, naquit, en 1740, à Meilup près Holstebroe. Ayant perdu, encore enfant, son père et sa mère, il fut élevé par des parents, ainsi que par son frère, qui le plaça dans une maison où il était lui-même instituteur. Saxtorph fit de bonnes études, surtout en philosophie et en médecine, et soutint, en 1762, une thèse *De doloribus parturientium*, à laquelle il fit succéder, deux ans après, une autre Dissertation *de la naissance naturelle et parfaite*. Ayant été reçu docteur, il obtint du roi la faculté de voyager pour se perfectionner dans son art. Il employa trois ans à visiter les hôpitaux, et à fréquenter les cours des médecins et chirurgiens les plus habiles d'Allemagne et de France, et revint par la Hollande en Dannemark, où il se distingua dès-lors, surtout en qualité de médecin-accoucheur. Il soutint, en 1770, une thèse *De diverso partu ob diversam capitis ad pelvim relationem mutuam*. Peu de temps après il fut nommé accoucheur à l'hospice de Copenhague, puis professeur à l'université; et en 1784, le roi le créa conseiller de justice. Il publia encore: *De usu forcipis ad extrahendum caput partûs incarceratum*, 1775; *De uteri hæmorrhagiis curatis*, 1780; puis un *Abrégé de l'art des accouchements*, à l'usage des sages femmes (en danois), 1792, in-8°. On lui a reproché d'avoir mis dans ce Manuel trop de théorie et d'hypothèses subtiles. Saxtorph est mort en 1800. — Il ne faut pas le confondre avec Jean-Silvestre Saxtorph, qui, vers le même temps, a publié quelques ouvrages sur les accouchements, entre autres un *Examen de divers instruments employés aux accouchements*, ouvrage dans lequel on recommande l'usage du forceps tel qu'il a été amélioré par Fried, mais en y ajoutant des bras à la Levret, et un manche comme dans celui de Smellie. D—G.

LENOX LIBRARY

Bancroft Collection
Purchased in 1893